Princeton University Library
32101 067483998

Digitized by Google

1038
341

Library of

Dei Sub Numine Viget

Princeton University.

GUSTAVE BORD
COLLECTION

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSELLE,

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LEUR GÉNIE,
LEURS TALENS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES,

PAR F.-X. DE FELLER.

NOUVELLE ÉDITION,
AUGMENTÉE DE PLUS DE 3000 ARTICLES, RÉDIGÉS

PAR M. PÉRENNÈS,
PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE A L'ACADÉMIE DE BESANÇON.

TOME NEUVIÈME.

A PARIS,
CHEZ GAUTHIER FRÈRES ET C^ie, LIBRAIRES,
Rue Haute-feuille, n.° 18.
MÊME MAISON DE COMMERCE A BESANÇON.

1834.

IMPRIMERIE DE L. GAUTHIER.

Digitized by Google

it moins dangereux à l'état que stitieux ; paradoxe cent fois ré- ez le *Catéch. philos.*, liv. 1. il prétend que Moïse et Spinosa peu près les mêmes idées de la assertion qui suffit seule pour naître le désordre de sa tête ; rtion fut réfutée plus sérieuse- elle ne le méritait, par Huet, Avranches, sous le nom de *Mo-* ar Elie Benoît. Les livres de To- cepté les deux derniers, sont en La plupart ont, comme on l'a itres extravagans, et renferment encore plus extravagantes. Il d'une manière confuse, em- et fatigante : aussi, en voulant a religion, il ne fit de mal qu'à e, et fut méprisé comme philo- comme écrivain. | *L'Angleterre* 01, in-8° ; | Divers *écrits contre* ais, 1726, 2 vol. in-8°, et quel- s livres de politique, moins è ses ouvrages sur la religion.

E (FERDINAND-ALVAREZ de, BE), né en 1508 d'une des plus amilles d'Espagne, dut son édu- Frédéric de Tolède, son grand- ui lui apprit l'art militaire et la e. Il porta les armes à la bataille ie,) et au siége de Tunis, sous eur Charles-Quint. Devenu géné- rmées d'Espagne en 1538, il servit n avec succès contre la France Navarre et dans la Catalogne. u poste de généralissime des ar- npériales, il marcha contre les ns d'Allemagne en 1546. Il gagna suivante la fameuse bataille de rg, où les protestans furent en- nt défaits. L'électeur de Saxe, néral, y fut fait prisonnier, avec duc de Brunswick, et plusieurs chefs. Cette victoire fut suivie de de Torgau, de Wittemberg, et de ction de tous les rebelles. Après gnalé en Allemagne, il suivit l'em- au siége de Metz, où il fit des s de valeur, que le courage des s rendit inutiles. Philippe II, suc- de Charles-Quint, se servit de le même avantage que son père. , les habitans des Pays-Bas, où velles erreurs s'étaient introduites sprit de rébellion qui les a accom- partout, menaçaient d'un sou- t. Philippe II envoya le duc pour les contenir. Ce choix an- a plus grande sévérité. On se souvenait que Charles-Quint, délibérant sur le traitement qu'il ferait aux Gantois, qui se révoltèrent en 1539, avait voulu savoir le sentiment du duc, qui répondit qu'*une patrie rebelle devait être ruinée*. Les premières démarches du duc d'Albe confirmèrent l'opinion qu'on avait de lui. Il fit périr sur un échafaud les comtes d'Egmont et de Horn. Après cette exécution, qui lui parut nécessaire au repos public, il marche aux confédérés et les bat. Le plaisir d'avoir remporté une victoire signalée est empoisonné par le chagrin de voir un village réduit en cendres, après l'action, par un régiment de Sardaigne. Ce crime fut puni comme il le méritait. Il fit pendre sur-le-champ les auteurs de l'incendie, et dégrada toutes les compagnies, excepté une qui n'était pas coupable : trait qui prouve suffisamment que le sévère et inexorable général voulait l'ordre à tout prix, et détestait souverainement des cruautés inutiles et illégales commises de sang-froid. Le prince d'Orange, chef des confédérés, parut bientôt à la tête d'une armée considérable. Le jeune Frédéric de Tolède, chargé de l'observer, envoya conjurer le duc d'Albe, son père, de lui permettre d'aller attaquer les rebelles. Le duc, persuadé avec raison que les subalternes ne doivent pas se mêler de juger s'il faut ou s'il ne faut pas combattre, répond : « Allez dire à mon » fils que sa demande ne lui est pardonnée » qu'à cause de son inexpérience et de sa » jeunesse. » Ses succès augmentèrent tous les jours. Après la prise de Harlem, le duc d'Albe quitta les Pays-Bas pour retourner en Espagne, précédé du bruit de ses victoires, dont sa vanité avait néanmoins affaibli l'éclat ; car après avoir fait construire à Anvers une bonne citadelle, il y avait placé sa statue en bronze. Il était représenté avec un air menaçant, le bras droit étendu vers la ville ; à ses pieds étaient la noblesse et le peuple, qui, prosternés, semblaient lui demander grâce. Les deux statues allégoriques avaient des écuelles pendues aux oreilles, des besaces au cou, pour rappeler le nom de *Gueux* que l'on avait donné aux mécontens. Elles étaient entourées de serpens, de couleuvres et d'autres symboles destinés à désigner la fausseté, la malice et l'avarice, vices reprochés par les Espagnols aux vaincus. On lisait au devant du piédestal cette inscription fastueuse ; *Ferdinando Alvareza Toledo, Albæ duci, Philippi II Hispaniarum regis apud Bel-*

Pages 432 – 45 missing

Digitized by Google

1038
.341
v.9

Digitized by Google

Digitized by Google

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE L. GAUTHIER A BESANÇON.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE,

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LEUR GÉNIE,
LEURS TALENS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES,

PAR F.-X. DE FELLER.

NOUVELLE ÉDITION,
AUGMENTÉE DE PLUS DE 3000 ARTICLES, RÉDIGÉS

PAR M. PÉRENNÈS,

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE A L'ACADÉMIE DE BESANÇON

TOME NEUVIÈME.

A PARIS,
CHEZ GAUTHIER FRÈRES ET Cie, LIBRAIRES,
Rue Haute-feuille, n° 18.
MÊME MAISON DE COMMERCE A BESANÇON.

1834.

Digitized by Google

Digitized by Google

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

MORABIN (JACQUES), secrétaire du lieutenant-général de police de Paris, était de la Flèche. Il mourut le 9 septembre 1762, avec la réputation d'un homme savant. On a de lui : | la *Traduction* du *Traité des lois* de Cicéron, in-12, et du *Dialogue des orateurs,* attribué à Tacite, 1722, in-12; | *Histoire de l'exil de Cicéron,* in-12, morceau estimé, qui a été traduit en anglais; | *Histoire de Cicéron,* 1745, 2 vol. in-4°, écrite avec assez de savoir, de clarté et de méthode; | *Nomenclator ciceronianus,* 1757, in-12. Personne n'avait plus lu Cicéron que l'auteur, et ce petit livre peut être utile. | *Traduction* du *Traité de la consolation,* de Boèce, 1753, in-12, faite avec exactitude.

MORAINES (ANTOINE), est particulièrement connu par son *Anti-Jansenius, hoc est, selectæ disputationes de hæresi pelagiana et semipelagiana, deque variis statibus naturæ humanæ, et de gratia Christi Salvatoris; in quibus vera de illis doctrina proponitur, et Cornelii Jansenii yprensis falsa dogmata refutantur,* Paris, 1652, 1 vol. in-fol. Cet ouvrage est cité dans le procès du père Quesnel. L'auteur y refond avec beaucoup d'habileté tout ce qu'ont dit sur ces matières, Sirmond, Petau, Etienne-des-Champs, Martinon, etc.

MORAINVILLIERS d'ORGEVILLE (LOUIS de), natif du diocèse d'Evreux, entra dans la maison de Sorbonne en 1607, et dix ans après dans la congrégation de l'Oratoire. Son neveu, Harlai de Sancy, ayant été nommé évêque de Saint-Malo, il le suivit en qualité de grand-vicaire, et mourut en cette ville l'an 1654. Son principal ouvrage a pour titre : *Examen philosophiæ platonicæ,* Saint-Malo, 2 vol. in-8°, 1750 et 1755.

MORALÈS (AMBROISE), prêtre né en 1513 à Cordoue, mort en 1590, à 77 ans, était fils d'un habile médecin et contribua beaucoup à rétablir en Espagne le goût des belles-lettres. Il enseigna les élémens de la grammaire au fameux don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint. Philippe II le nomma son historiographe et l'université d'Alcala lui confia une de ses chaires. Sa vertu et son esprit brillèrent dans ce poste. On a de lui : | la *Chronique générale d'Espagne,* qui avait été commencée par Florian de Ocampo, en espagnol, Alcala, 1553, et Cordoue, 1586, 4 vol. in-fol. Cet ouvrage est un des plus estimés sur l'histoire d'Espagne. Il ne va que jusqu'à Vérémond III. Sandoval le continua par ordre exprès de Philippe III jusqu'à Alphonse VII. | Des *Scolies* en latin sur les ouvrages de saint Euloge de Cordoue. On a donné une édition complète des *Œuvres* de Moralès, Madrid, 1791-1792. *Voy.* sur cet écrivain l'*Histoire de la littérature espagnole,* par Bouterweck tom. Ier, pag. 369. Moralès eut pour élèves Sandoval, depuis cardinal, Guevara, Chacon, etc., et fut lui-même dirigé dans ses études par le savant Perez de Oliva, son oncle. *Voyez* OLIVA.

* **MORALI** (****), savant helléniste et philologue, mort le 13 février 1826 à l'âge de 62 ans, avait embrassé l'état ecclésiastique, et fit de la littérature grecque le principal objet de ses travaux; il professa cette langue dans les écoles spéciales de Milan, puis au lycée de Saint-Alexandre et s'occupait aussi de la littérature italienne. On lui doit une édition estimée du *Roland le furieux,* de l'Arioste. Morali avait entrepris un *Dictionnaire grec et italien,* à l'usage des écoles publiques du royaume Lombardo-Vénitien, et préparait une édition des *Œuvres* de Galilée et d'autres auteurs nationaux, lorsque la mort vint mettre un terme à ses studieuses occupations. Il était membre de l'académie de la Crusca.

MORAN. *Voyez* MAURAN.

MORAND (SAUVEUR-FRANÇOIS), fils de chirurgien, et chirurgien lui-même très habile, né à Paris en 1697, passa en An-

Digitized by Google

gleterre l'an 1729, pour s'instruire de la pratique du fameux Cheselden, surtout dans l'opération de la taille. Il fut successivement premier chirurgien de la charité, et chirurgien-major des gardes-françaises, directeur et secrétaire de sa compagnie, enfin décoré du cordon de Saint-Michel en 1751. Membre de l'académie des sciences en 1722, il le devint de celle de Londres et de beaucoup d'autres. On a de lui : | *Traité de la taille au haut appareil*, Paris, 1728, in-12; en anglais, par Douglas, Londres, 1729; | *Eloge historique de M. Mareschal*, chirurgien du roi de France, Paris, 1737, in-4°; | *Discours dans lequel on prouve qu'il est nécessaire au chirurgien d'être lettré*, 1743; | *Recueil d'expériences et d'observations sur la pierre*, 1743, 2 vol. in-12; | le second et le troisième volume de l'*Histoire de l'académie de chirurgie*; | *Opuscules de chirurgie*, 1768-1772, 2 vol. in-4°. On lit avec plaisir et avec fruit plusieurs de ses *Mémoires* dans la Collection de l'académie des sciences et dans celle de l'académie de chirurgie. Il mourut en 1773, chirurgien en chef de l'hôtel royal des Invalides. — Il ne faut pas le confondre avec Jean-François MORAND, son fils, né à Paris en 1726, professeur d'anatomie, médecin de Stanislas, roi de Pologne, duc de Lorraine. C'est de lui qu'est | l'article du *charbon de terre et de ses mines*, qui forme le quatrième cahier des arts de l'académie des sciences : | le *Mémoire sur la nature, les effets, propriétés et avantages du charbon de terre*, etc., Paris, 1770, in-12, avec figures. Pour acquérir des connaissances d'autant plus sûres sur ce fossile, il s'était rendu à Liége où on le trouve en quantité. Le collége des médecins de cette ville s'empressa de l'agréger à son corps, et on lui donna plusieurs autres marques d'honneur et d'estime dans ce pays. | L'*Histoire de la maladie de la femme Supiot*, dont les os s'étaient amollis, 1752, in-12; | l'*Eclaircissement sur la maladie d'une fille de Saint-Geosme*, près de Langres, 1754, etc. Jean-François Morand mourut en 1784, membre de plusieurs académies. Son *Eloge* se trouve dans le recueil de l'académie des sciences de cette même année.

MORAND (Pierre de), né à Arles en 1701 d'une famille noble, fit paraître de bonne heure beaucoup de goût pour la poésie. Il fit représenter en 1737 *Téglis*, tragédie qui eut quelque vogue, et successivement d'autres pièces dont plusieurs furent mal reçues. On n'y trouve ni grâce, ni chaleur, ni sublime de poésie; mais il y a de l'esprit et des idées. Il mourut en 1757, épuisé par ses excès et son incontinence. Ses *Œuvres* ont été imprimées en 3 vol. in-12. Sa meilleure pièce est la Tragédie de *Childéric*, jouée en 1736 avec succès.

* **MORAND** (Jean-Antoine), célèbre architecte, naquit à Briançon en 1727. Il fut élève de Servandoni, et étudia ensuite sous la direction de Soufflot; il exécuta, d'après les plans de ce grand artiste, la salle de spectacle de Lyon, dont les décorations donnèrent l'idée la plus favorable de son talent. On applaudit surtout à ses peintures à fresque. Il fut appelé à Parme en 1759, à l'époque du mariage de l'archiduchesse avec l'empereur, pour construire un théâtre à machines, et son habileté répondit à l'attente de ses illustres patrons. Morand, à son retour à Lyon, présida, en partie, à la construction des beaux édifices qui bordent le quai Saint-Clair. Cette ville lui doit aussi un pont en bois qu'il fit construire sur le Rhône, et qui porte son nom; il est remarquable par l'élégance de sa forme et la précision de toutes ses parties : chacune d'elles peut se démonter pour être refaite, sans nuire à la solidité du reste de l'ouvrage. L'école des ponts-et-chaussées a donné son approbation aux principes qui ont présidé à cette construction, et leur exposition fait partie de son enseignement. Lors du siége de Lyon, Morand mit en usage toutes les ressources de son art pour la conservation de son pont. Il le défendit long-temps et avec succès contre l'explosion d'une machine infernale, essayée par Dubois-Crancé. Proscrit ensuite, il porta sa tête sur l'échafaud le 24 janvier 1794.

* **MORANDE** (Charles THÉVENOT de), célèbre pamphlétaire, né en 1748 à Arnay-le-Duc en Bourgogne. Son père, procureur, l'envoya faire ses études à Dijon; mais le jeune Thévenot, livré aux plaisirs, laissait les livres de côté; et lorsque son père, instruit de sa conduite, le menaça de lui refuser des secours, il s'enrôla dans un régiment de dragons. Racheté par son père, il parut être touché de sa bonté, et montra l'intention de s'occuper sérieusement de la procédure. Mais ces bonnes dispositions furent de courte durée : emporté par son penchant pour les vices, il déserta la maison paternelle et se rendit à Paris, où il se plongea dans toutes sortes de dissolutions. Le libertinage le

Digitized by Google

nduisit bientôt aux actes les plus honteux, et il figura quelque temps parmi les plus hardis filous. Ces désordres déterminèrent sa famille à solliciter une lettre de cachet pour le faire enfermer au Fort-l'Evêque et ensuite à Armentières. Rendu à la liberté après quinze mois de prison, il passa en Angleterre, où il commença par publier *Le Philosophe cynique* et des *Mélanges confus sur des matières bien claires*, Londres, 1771, in-8°. Ces deux écrits, dont l'impudence et l'immoralité faisaient tout le mérite, trouvèrent assez de lecteurs pour encourager Morande à continuer ce travail honteux, et il publia *Le Gazetier cuirassé, ou Anecdotes scandaleuses sur la cour de France*, avec des *recherches sur la Bastille*, Londres, 1772, in-12. Cette dégoûtante satire, dans laquelle il déchirait impitoyablement tout ce que le rang ou la naissance rendait recommandable, obtint un succès prodigieux, et Morande ne craignit plus de laisser couler tout le poison que distillait sa plume. Nouvel Arétin, il imposait un tribut à ceux qui ne voulaient pas figurer dans ses pages salies par les anecdotes les plus scandaleuses et les plus noires calomnies. Il avait spéculé sur la révélation des premiers scandales de la vie de madame Dubarry, et se disposait à la publier sous le titre de *Vie d'une courtisane très célèbre du 18e siècle*. La cour de Versailles, en ayant été instruite, ordonna à Beaumarchais qui était chargé d'une mission secrète à Londres, d'acheter, à quelque prix que ce fût, le silence du libelliste, qui exigea 500 guinées et une pension viagère de 4,000 liv., dont la moitié serait reversible à sa femme. Enflé de ce succès, il crut pouvoir rançonner à son gré toutes les puissances; mais il ne fut pas toujours aussi heureux. Il osa avertir Voltaire qu'il avait entre ses mains de quoi le diffamer; le philosophe, peu effrayé d'un tel adversaire, lui répondit en dénonçant au public ses propositions; et le comte de Lauraguais, depuis duc de Brancas, à qui il avait fait les mêmes menaces, le gratifia de coups de canne, dont il eut même soin d'exiger quittance. Après la mort de Louis XV, Morande cessa de toucher la pension, et il publia alors sa satire sous le titre d'*Anecdotes secrètes sur la comtesse Dubarry*, Londres, 1776. Il rédigea pendant quelque temps une gazette intitulée *Courrier de l'Europe*, et rentra en France au moment de la révolution. Il avait, par ses dénonciations, fait mettre Brissot à la Bastille, comme auteur du pamphlet intitulé *Le Diable dans un bénitier* : celui-ci voulut s'en venger, et ils se trouvèrent en lutte. Morande rédigeait un journal sous le titre d'*Argus politique*, et l'on était loin de s'attendre aux principes de modération qu'il y professa. Flottant entre les deux partis, il finit par déplaire aux jacobins, qui signalèrent sa feuille comme indirectement favorable à la cour, et l'auteur périt victime des massacres de septembre. On est étonné qu'un homme comme Morande ait été traité comme ceux qui furent toujours fidèles à leur Dieu et à leur roi : il n'avait pas mérité cet honneur.

MORATA ou **MORETA** (Olimpia Fulvia), née à Ferrare en 1526, préféra le nom de femme savante à la profession de la vraie foi, embrassa le luthéranisme, et épousa Gruntler, professeur de médecine à Heidelberg. Elle enseigna publiquement en Allemagne les lettres grecques et latines, et on a d'elle des *Vers* en ces deux langues. Elle mourut en 1555. Ses *OEuvres* ont été imprimées avec celles de Cælius Curion, à Bâle, en 1562, in-8°.

* **MORATIN** (don Léandro-Fernandès de), poète dramatique espagnol, naquit à Madrid en 1760. Son père don Nicolas Fernandès, qui s'était fait connaître par quelques pièces dramatiques, avait déjà essayé d'introduire des réformes sur la scène castillane. Mais la gloire d'y faire respecter le goût et les convenances, ainsi que la vérité dramatique était réservée à don Léandro. Doué d'un grand talent d'observation, il voulut le perfectionner encore par des voyages, et ce fut dans ce but qu'il parcourut la France, l'Angleterre et l'Italie. A son retour dans sa patrie, il fut nommé par Charles IV chef de bureau de l'interprétation des langues, et membre honoraire du conseil royal. Sous Joseph-Bonaparte, Moratin conserva son titre de membre honoraire du conseil, et devint chef de la bibliothèque royale. Condamné à l'exil en 1812, pour la part qu'il avait prise au gouvernement de l'usurpateur français, il se réfugia en France. Il était retourné dans la Catalogne en 1817; mais il fut obligé de rentrer dans le pays qui lui avait offert un premier asile, et alla fixer sa résidence à Bayonne, puis à Bordeaux où il menait une vie paisible. Lorsqu'en 1827, la famille d'un de ses amis se rendit à Paris, Moratin voulut la suivre;

Digitized by Google

mais en 1828 une attaque d'apoplexie menaça ses jours : il est mort le 21 juin de la même année. Sa dépouille mortelle a été déposée dans le cimetière de l'Est, à côté de la tombe de Molière. Ses premiers essais poétiques furent un poème, *Granada rendida* ou la *Conquête de Grenade*, et une *Epître critique* sur la corruption de la langue espagnole, qui remportèrent deux prix à l'académie royale de Madrid en 1784. Déterminé à réformer le théâtre comique de sa nation, il donna la comédie intitulée *le Café*, qui est moins la critique des anciens auteurs espagnols, que celle des modernes, comme Zavala, Arellano, Comella, etc., d'ailleurs très bons versificateurs. Sa comédie eut un succès prodigieux; elle le méritait, et sous le rapport de l'art elle est son chef-d'œuvre. Il donna plusieurs autres comédies qui établirent de plus en plus sa réputation. Ses comédies sont *Le baron*, *la Jeune Hypocrite*, *Le Vieux Mari et la jeune femme*, et le *Oui des jeunes filles*. Cette dernière (reproduite avec quelques changemens à Paris, sur le théâtre des Variétés) avait été mise à l'*index* par l'inquisition, à cause d'une intrigue de couvent, que l'auteur avait mêlée dans l'action de la pièce. Cette inconvenance exceptée, l'auteur respecte toujours la morale, et son principal but est de fronder les préjugés de son pays. L'action dans les comédies de Moratin est fort simple ; elle est rigoureusement renfermée dans les trois unités, et on peut lui appliquer ce précepte de Santeuil : *Castigat ridendo mores*. Le dialogue est vif, rapide, plein d'esprit et de saillies; le style en est correct, mais par fois rempli de ces *monosyllabes*, de ces *mots coupés*, de ces *expressions* proverbiales et de convention, usitées chez le peuple et même parmi les classes moyennes de Madrid. Ces mots, par exemples, *ya..... y qué...? Pues....! Pues ya...! Y que no...! vaya... digo.....!* etc., renferment chacun une idée ou pensée tout entière, qu'on ne saurait rendre dans une autre langue, et que l'auteur se plaît trop à répéter. On ne saurait établir une comparaison entre Moratin et les anciens poètes comiques espagnols; car si les Lope de Vega, les Calderon, les Moreto, les Canizares, n'observaient pas les règles, de même que Shakespeare en Angleterre, Jodelle, Hardi en France, Fagiuoli et Martelli en Italie, etc., Moratin était loin de posséder la verve poétique, le *vis comica*, la riche imagination des auteurs espagnols des 16ᵉ et 17ᵉ siècles. Comme réformateur, Moratin mérite sans doute le surnom de *Molière espagnol;* mais il est très loin d'égaler ni cet immortel génie, ni même le *Molière italien*, Goldoni. On pouvait plutôt le comparer, pour le genre qu'il a suivi, à un des plus spirituels auteurs de notre siècle, l'inépuisable Picard. Depuis long-temps Moratin avait promis une *Histoire du théâtre espagnol;* mais cet ouvrage n'est resté qu'en projet. Moratin a aussi traduit avec succès deux pièces de Molière : l'*Ecole des maris* et le *Médecin malgré lui*, et la tragédie de *Hamlet* de Shakespeare, afin de donner aux Espagnols une idée juste du mélange d'énergie et d'abandon, de trivialité et d'élévation tragique qui caractérisent encore la scène de Londres. Moratin a encore publié des *poésies lyriques*, où l'on retrouve le goût, la correction, la pureté du style et la régularité qui le distinguent, mais qui n'ajoutent rien à sa célébrité. Il a publié lui-même ses *OEuvres* sous ce titre : *Obras dramaticas y liricas de D. Leandro Fernandez de Moratin*, Paris, 1825, 3 vol. in-8°; 2ᵉ édition, 1826, 3 vol. in-12. Ses comédies ont été publiées séparément à Paris avec ce titre : *Comedias de Moratin publicadas con el nombre de Inarco Celenio*, 2ᵉ édition augmentée, 1821, in-12. Quelques-unes ont été traduites en français et insérées dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, publiés par Ladvocat. Moratin a publié les *OEuvres posthumes* de son père, Barcelone, 1821, in-8°. La *Revue encyclopédique*, t. 33, page 451, et t. 40, pag 577, a rendu compte des travaux de Moratin.

* **MORCELLI** (Etienne-Antoine), naquit, le 17 janvier 1737, à Chiari, dans la province de Brescia, et fut envoyé, à l'âge de 14 ans, au collége des jésuites de Brescia. Deux ans après, ces pères l'admirent dans leur corps et le firent entrer dans leur maison de Rome. Lorsque ses études furent terminées, Morcelli fut envoyé à Fermo, pour y professer la grammaire, puis à Raguse pour y enseigner les humanités. En 1771, après avoir prononcé ses quatres vœux, il alla professer l'éloquence au collége romain. C'est à cette époque qu'il institua l'académie d'archéologie, qui se réunissait à jour fixe, dans les salles du musée Kircher, dont il était préfet. Morcelli y lut six *Dissertations* sur divers points d'antiquités. La compagnie de Jésus ayant été supprimée en

1775, Morcelli après avoir fait un court voyage dans sa ville natale, revint à Rome, où le cardinal Alexandre Albani le protégea, et lui confia le soin de sa belle bibliothèque. C'est dans cette docte retraite qu'il conçut et exécuta son grand ouvrage du style des inscriptions. En 1791 il fut rappelé dans sa patrie, pour y remplir les fonctions de prévôt de l'église principale. Pendant trente années qu'il jouit de cette dignité, il fut constamment entouré de la vénération publique. Il est mort à Chiari, le 1^{er} jour de l'année 1821. Morcelli avait rassemblé, durant de longues années d'étude et d'économie, une bibliothèque très bien choisie, et il en fit don à sa ville natale, où il a de plus fondé et doté convenablement un établissement pour l'éducation des jeunes filles. Il fonda encore, restaura ou embellit divers édifices publics ou religieux de Chiari, et consacra la plus grande partie de ses revenus au bien des pauvres ou de son église. Il s'occupa aussi de la réorganisation des écoles publiques. L'abbé Morcelli jouissait d'une grande réputation comme prêtre érudit, pieux, juste et charitable. M. Labus a publié sur lui une *Notice*. On a réuni trois *Discours funèbres* prononcés en italien en son honneur, par P. Bedoschi, P. Deani et A. F. Bazzoni, 1821, in-4°. On a de lui : | *De stylo inscriptionum latinarum libri tres*, Rome, 1780, in-4° ; | *Inscriptiones commentariis subjectis*, Rome, 1783, in-4° ; | Παρεργον *inscriptionum novissimarum ab anno 1784, Andreæ Andreii rhetoris curâ editum*, Patavii, 1818, in-folio. Ces trois ouvrages réunis forment un traité complet de la matière des inscriptions. | *Sermonum libri duo*, Rome, 1784, in-8°. C'est un recueil de poésies latines dans la manière d'Horace, et non de sermons, comme l'ont cru quelques biographes. | *Indication des antiquités de la maison Albani*, 1785 ; | *Kalendarium ecclesiæ Constantinopolitanæ*, CIƆ *annorum vetustatis insigne, in lucem edidit et commentarios addidit S. A. Morcellus*, Rome, 1788, 2 vol., in-4° ; | *Africa christiana, in tres partes tributa*, Brescia, 1817-18, 3 vol. in-4°. Cet ouvrage a exigé de longues recherches. | Μιχαηλικα, *sive dies festi principis angelorum apud clarenses, edente J. Labusio, Mediolani*, 1817, in-4° ; | *Œuvres ascétiques* (ital. et lat.), 1820, 3 vol. in-12 ; | *Dello scrivere degli antichi Romani*, Milan, 1822, in-8°. | *Electorum libri II*, 1814 ; | *Agapeja* (sur saint Agape martyr), 1816 ; | *Sulla Bolla d'ora de' fanciulli romani*, Milan, 1816, publié par Labus ; | *Sull' Agone Capitolino*, Milan, 1817.

MORE. *Voyez* MOORE, et MORUS.

MOREAU (RÉNÉ), habile docteur et professeur royal en médecine et en chirurgie à Paris, natif de Montreuil-Bellay en Anjou, mort le 17 octobre 1656, à 69 ans, est auteur de plusieurs ouvrages. Nous avons de lui entre autres : | *De missione sanguinis in pleuritide*, Paris, 1622, et Halle, 1742. On y trouve un catalogue chronologique de tous les médecins qui se sont distingués par leurs écrits. | *Tabulæ methodi universalis curandorum morborum*, Paris, 1647, in-fol. ; | une *Edition* de l'école de Salerne, avec des notes, 1625, in-8° ; | une *Traduction* de l'espagnol en français du *Traité du chocolat*, par Antoine Colmenero.

MOREAU (JACQUES), habile médecin, né à Châlons-sur-Saône en 1647, disciple et ami du Guy-Patin, s'attira la jalousie et la haine des anciens médecins, par les thèses publiques qu'il soutint contre de vieux préjugés. On l'accusa d'avoir avancé des erreurs ; mais il se défendit d'une manière victorieuse. Cet habile homme mourut en 1729. On lui doit : | des *Consultations sur le rhumatisme* ; | un *Traité chimique de la véritable connaissance des fièvres continues, pourprées et pestilentielles, avec le moyen de les guérir* ; | une *Dissertation physique sur l'hydropisie* ; et d'autres ouvrages estimés.

MOREAU de BRASEY (JACQUES), né à Dijon en 1663, capitaine de cavalerie, mort à Briançon à l'âge de 60 ans, est auteur : | du *Journal de la campagne de Piémont*, en 1690 et 1691 ; | des *Mémoires politiques, satiriques et amusans*, 1716, 3 vol. in-12 ; | de la *Suite* du *Virgile travesti* de Scarron, 1706, in-12 ; mauvaise continuation d'un mauvais ouvrage.

* MOREAU (JEAN-VICTOR), général célèbre, né le 11 août 1763 à Morlaix en Bretagne, était fils d'un avocat estimé que ses concitoyens appelaient *le Père des pauvres* ; celui-ci destinait son fils à suivre comme lui la carrière du barreau, et le jeune Moreau, après avoir terminé ses études de collége d'une manière brillante, alla suivre les cours de droit à l'âge de 17 ans. Mais bientôt entraîné par sa passion pour les armes il interrompit ses travaux de jurisprudence pour s'engager dans un régiment. Son père eut le crédit de faire rompre son engagement, et le jeune Moreau revint reprendre ses

cours de droit à Rennes. Il étudia cette fois avec zèle et se distingua par ses succès. Une figure ouverte et agréable, des manières franches, des connaissances étendues le firent aimer de ses camarades, sur lesquels il exerçait une sorte d'ascendant. Lorsqu'en 1787 M. de Brienne tenta de faire enregistrer au parlement les droits du timbre et de l'impôt territorial, Moreau, qui était alors *prévôt de droit*, se déclara contre cette mesure, et fut surnommé le *général du parlement*. Il se conduisit en cette occasion avec une sagesse au-dessus de son âge, et l'on profita de son influence pour calmer la populace, et prévenir l'effusion du sang dans les insurrections qui eurent lieu à Rennes dans les journées des 26 et 27 janvier 1787. Il se déclara ensuite contre le parlement et les états de la province, et présida, en janvier 1790, la confédération bretonne à Pontivy. Au moment de la révolution, il avait formé dans la garde nationale une compagnie de canonniers volontaires, qu'il continua de commander jusqu'en 1792. Son goût pour l'état militaire se fortifiait de plus en plus. Le bruit des armes qui retentissait sur toute la France vint exciter son âme, et il s'enrôla dans un bataillon de volontaires qui se rendait aux armées du Nord. Sa bravoure et ses connaissances lui procurèrent un avancement rapide. Il ne tarda pas à être nommé chef de ce bataillon. Il fit en cette qualité sa première campagne sous Dumouriez en 1792, devint en 1793 général de brigade, et fut promu l'année suivante au grade de général de division, sur la demande de Pichegru, qui lui confia un corps d'armée. Moreau ne trompa point l'espoir de son protecteur, et conquit en peu de temps Menin, Ypres, Bruges, Nieuport, Ostende, l'île de Cassandria et le fort de l'Ecluse, qui capitula le 26 août. Au moment où il méritait si bien de la république, les jacobins immolaient à Brest son vieux père. Cet événement dut lui faire détester le système révolutionnaire; cependant il ne quitta pas le commandement, et, à cette époque même, il jetait les fondemens de sa brillante réputation militaire. Dans la célèbre campagne de 1794, il commanda avec beaucoup d'éclat l'aile droite de l'armée de Pichegru; et lorsque ce général fut appelé au commandement de l'armée du Rhin-et-Moselle, il obtint celui de l'armée du Nord, et succéda à Pichegru lui-même, après la retraite de ce général. C'est au mois de juin 1796 qu'il ouvrit cette campagne qui a immortalisé son nom. Après avoir défait le général Wurmser vers Manheim, il passe le Rhin à Strasbourg, et repousse le prince Charles sur tous les points. Les Autrichiens abandonnant la ligne du Rhin, Moreau se préparait à pénétrer en Bavière, lorsque la défaite de Jourdan vint mettre son armée dans une situation périlleuse. C'est alors qu'il effectua cette retraite, un des plus beaux faits militaires que l'histoire ait consacrés. Après avoir battu, dans sa marche rétrograde, presque tous les corps qui se présentèrent pour lui barrer le passage, il parvint, après les plus grands obstacles, à déboucher en Brisgaw, et revint passer le Rhin à Neuf-Brisach, conservant sur la rive droite deux têtes de pont, l'une à cette dernière ville, et l'autre au fort de Kehl. A l'ouverture de la campagne suivante, placé sur le haut Rhin, il passe ce fleuve en plein jour et de vive force, devant une armée rangée en bataille sur l'autre rive. La suite de cette action brillante fut la reprise du fort de Kehl, l'enlèvement de plusieurs drapeaux et de 4000 prisonniers. Les préliminaires de paix de Léoben par Bonaparte vinrent suspendre ses succès. Dénoncé au Directoire, par suite des papiers saisis dans le fourgon de M. de Klinglin, qui compromettaient Pichegru, Moreau fut mandé à Paris; et, pour se disculper, il eut la faiblesse de publier une proclamation dans le but, disait-il, de convertir beaucoup d'incrédules sur le compte de Pichegru, *qu'il n'estimait plus depuis long-temps*. Cette conduite à l'égard de son bienfaiteur fut condamnée par le public, et le Directoire lui-même ne lui en sut pas bon gré, puisqu'il le força de prendre sa retraite. Mais ses talens devinrent bientôt nécessaires. Il fut nommé en 1798 inspecteur-général, et envoyé l'année suivante à l'armée d'Italie commandée par le général Schérer, où il resta sans commandement, pour y être témoin des défaites que ses conseils ne pouvaient réparer ni prévenir; lorsque ce général lui remit les tristes restes de son armée, il sut, malgré l'extrême disproportion de ses forces, arrêter les progrès de l'ennemi; et il aurait pu reprendre l'offensive, sans la défaite de l'armée de Naples à la Trébia. Il venait d'être nommé au commandement de l'armée du Rhin, lorsque Joubert vint pour le remplacer en Italie. Ce jeune général, connaissant l'habileté de Moreau,

Digitized by Google

voulut, sur le point de livrer bataille, lui en laisser la direction; mais Moreau refusa et combattit sous ses ordres. A cette bataille de Novi, dans laquelle périt Joubert, Moreau eut trois chevaux tués sous lui, et reçut une balle dans ses habits. L'habileté avec laquelle il effectua la retraite rendit presque nulle pour les alliés cette sanglante victoire, et lui mérita le surnom de *Fabius français*. A cette époque, le Directoire s'étant rendu encore plus méprisable, le parti qui avait formé le projet de le renverser jeta les yeux sur Moreau, pour diriger les affaires de la république. Mais ne se croyant pas capable de supporter un fardeau si lourd, il refusa sa coopération, et en laissa tout le profit à l'ambitieux Bonaparte. Appelé après la révolution de Saint-Cloud au commandement des armées du Danube et du Rhin, il eut d'abord quelques dissensions avec Bonaparte, qui, uniquement occupé de la conquête de l'Italie, ne voulait faire de l'armée du Rhin qu'une armée d'observation, tandis que le plan de Moreau était de pénétrer en Souabe et dans le sein des états héréditaires. Ce plan finit par être adopté, et les événemens prouvèrent combien il avait été habilement conçu. Moreau débuta par forcer le feld-maréchal Kray à abandonner sa ligne d'opérations, et à se retirer au-delà du Danube. Après avoir perdu la bataille de Biberach, les Autrichiens se retirèrent dans leur camp retranché d'Ulm, et, séparés ainsi du Tyrol, laissèrent Bonaparte franchir librement le grand Saint-Bernard. Moreau, voyant que ses démonstrations ne peuvent engager le maréchal Kray à quitter sa position inexpugnable d'Ulm, passe le Danube au-dessus de Donawert, attaque les Autrichiens sur toute la ligne, et obtient dans les plaines d'Hochstædt un avantage signalé. Le maréchal Kray ayant enfin abandonné sa position, Moreau se met à sa poursuite, le bat à Neubourg et à Oberhausen. Ces brillans succès furent suivis d'un armistice, signé le 15 juillet 1800, à Parsdorf. A la reprise des hostilités, Moreau avait en tête l'archiduc Jean et une armée de 120,000 hommes. Attaqué par les Autrichiens, il se replie jusque dans les défilés de Hohenlinden, et c'est là qu'il leur livre, le 3 décembre 1800, cette bataille sanglante et décisive, où tous les corps de l'armée française rivalisèrent de courage. L'armée autrichienne, après avoir perdu 11,000 prisonniers et 100 pièces de canon, était en pleine déroute; Moreau la poursuivait sans relâche, et rien ne pouvait arrêter sa marche victorieuse jusqu'à Vienne, lorsque l'archiduc Charles vint solliciter un armistice. Après cette glorieuse campagne, qui le plaçait au rang des plus grands capitaines, Moreau se rendit à Paris, où il recueillit l'hommage de l'admiration publique; et Bonaparte, s'efforçant de dissimuler la jalousie que lui inspiraient de si beaux triomphes, lui fit présent d'une paire de magnifiques pistolets, en lui disant « qu'il » aurait bien voulu y faire graver toutes » ses victoires, mais qu'on n'y eût pas » trouvé assez de place. » Cependant il ne tarda pas à manifester combien il craignait un rival d'autant plus dangereux qu'il avait à la fois l'amour de l'armée et celui de la nation. Moreau, de son côté, se retira à sa terre de Grosbois, où il vivait au milieu d'un petit nombre d'amis et d'étrangers que sa réputation attirait auprès de lui. Cependant Bonaparte sut bientôt par les espions dont il l'avait entouré, qu'il désapprouvait hautement la révolution du 18 brumaire, et tout ce qui avait été fait depuis. Dès lors il considéra ce général comme le plus grand obstacle à l'exécution de ses projets ambitieux, et il saisit avec ardeur, pour le perdre, le prétexte du voyage de Pichegru et de Georges Cadoudal en France (1804). Moreau fut accusé d'avoir voulu rétablir l'autorité des Bourbons: ce qui n'est guère probable, si l'on considère les opinions politiques qu'il avait toujours manifestées. Il ne se trouva point contre lui de preuves écrites. Moreau, arrêté le 15 février 1804, resta pendant trois mois renfermé au Temple, et fut mis en jugement devant la cour criminelle. Les débats commencèrent dans le courant du mois de mai 1804, pendant lesquels on entendit cent-quarante témoins dont aucun ne présenta des charges graves. Moreau fit publier un mémoire justificatif et prononça devant ses juges un discours noble et touchant. Il aurait été condamné à mort si l'on n'avait craint un soulèvement dans l'armée. D'un autre côté, on n'osait l'absoudre complétement; car on craignait que son acquittement ne fût le signal de la guerre civile (1). Il fut condamné à

(1) Thuriot, commissaire du gouvernement, avait fortement insisté pour la peine capitale, bien convaincu, disait-il, que l'accusé aurait sa grâce. Clavier, un des juges, s'écria à cette occasion : « Eh! » qui nous la donnera à nous notre grâce? »

Digitized by Google

deux années de détention. Mais sa femme (M[lle] Hulot avec laquelle il venait de se marier), secondée par Fouché, obtint qu'il lui serait permis de voyager pendant tout le temps que devait durer sa détention. Au mois de juin 1804, il partit pour Cadix, sous l'escorte de quatre gendarmes, et passa de là aux Etats-Unis d'Amérique, où il vivait dans la retraite. Ce fut après les désastres de Moscou qu'il reçut les premières ouvertures de l'empereur Alexandre. Décidé à s'unir avec ce monarque pour combattre son rival Bonaparte, dont les succès ne pouvaient que l'aigrir davantage, il s'embarqua le 21 juin 1813. Arrivé à Prague, où étaient réunis les souverains alliés, il en reçut l'accueil le plus flatteur, et une sorte d'égalité parut s'établir entre la grandeur de ces monarques et la gloire du célèbre capitaine. Mais ses services devaient être de courte durée. Examinant, le 27 août 1813, à côté de l'empereur Alexandre, les positions de Bonaparte, il eut les deux jambes fracassées par un boulet, et mourut 6 jours après, à Laun en Bohème. L'empereur Alexandre le pleura vivement, et le fit enterrer dans l'église catholique de Saint-Pétersbourg, avec tous les honneurs dus à son rang. Il écrivit en outre à la veuve Moreau une lettre touchante, et lui fit don de 500,000 roubles, et d'une pension de 30,000. Elle a reçu depuis de Louis XVIII le titre de *maréchale*. Après les victoires qui ont illustré la carrière militaire de ce célèbre général, il est inutile de faire remarquer ici ses talens divers. L'école de guerre dont il a été de nos jours le chef conserve les armées, ménage les peuples, décide les campagnes moins par les engagemens que par les marches et les manœuvres; elle assure, si l'on est vainqueur, une longue supériorité, et, si l'on est vaincu, elle laisse des chances d'honorable paix ou de favorable retour à la fortune; enfin elle menace le moins possible la civilisation. Voilà des titres qui recommandent à l'estime de la postérité la mémoire de Moreau. Garat a écrit l'*Eloge* de ce général, Paris, 1814, in-8°.

* **MOREAU** (Jean-Michel), dessinateur et graveur, né à Paris en 1741, est connu sous le nom de *Moreau le jeune*, pour le distinguer de Louis MOREAU, son frère, duquel on a plusieurs paysages à la gouache, et qui mourut quelques années avant lui. Moreau le jeune travailla particulièrement à Paris pour les libraires, et se vit bientôt chargé presque seul de la plupart des estampes destinées à orner les belles éditions imprimées à la fin du dix-huitième siècle. Son dessin du sacre de Louis XVI, qu'il grava lui-même, lui ouvrit les portes de l'académie de peinture, et lui valut le titre de dessinateur du cabinet du roi. Toutes ses productions attestent un génie riche et fertile. Il mourut le 30 novembre 1814.

* **MOREAU DE LA ROCHETTE** (François-Thomas), inspecteur-général des pépinières royales de France, né en 1720, à Rigni-le-Feron, bourg près de Villeneuve-l'Archevêque, était directeur des fermes du roi à Melun, lorsqu'il conçut le hardi projet de faire un bel établissement de culture dans un village près de Melun, appelé *La Rochette*, à cause de son sol ingrat et rocailleux. Il y avait dans ce village un domaine d'un revenu presque nul, quoique assez étendu; il l'acheta en 1751, pour un prix très modique; et par des labours mieux dirigés, des engrais distribués à propos, il parvint bientôt à obtenir de meilleures récoltes. Enfin en 1767 il proposa au gouvernement d'établir à La Rochette une école de pépinières cultivées par des enfans trouvés, dont le nombre fut d'abord de 50, et ensuite porté à 100. Par leur moyen il parvint à défricher toutes les terres, à les niveler, à améliorer le sol et à établir partout des plantations. Pour donner une idée de ce qu'il obtint il nous suffira de dire qu'en 13 années il sortit des pépinières de La Rochette un million d'arbres de tige et 31 millions de plants forestiers, dont une grande partie a servi à repeupler les bois et les forêts du domaine, et que pendant le même espace de temps, les leçons de cet habile agronome formèrent 400 élèves, devenus presque tous bons jardiniers, excellens pepiniéristes, quelques-uns dessinateurs et planteurs de jardins d'agrémens. En 1771 il fit construire une grande maison sur les dessins du célèbre architecte Louis; et de vastes jardins, de riches pépinières prirent la place des bruyères et des sables arides qui couvraient autrefois ce domaine, devenu, par le génie d'un seul homme, un des plus beaux des environs. Le roi avait anobli Moreau dès 1769, et l'avait décoré de l'ordre de Saint-Michel. Les avantages qu'on tirait de ses pépinières le mirent en rapport avec tout les grands propriétaires de France et les personnages les plus distingués. On lui doit encore l'établissement d'une belle

Digitized by Google

manufacture de sulfate de fer, établie à Urcel près de Laon, et des projets pour le défrichement des landes de Bordeaux. Ses travaux ne demeurèrent pas sans récompense : outre sa place d'inspecteur-général des pépinières royales, il avait été nommé inspecteur-général des familles acadiennes restées sur les ports de mer, puis fait commissaire du roi, chargé d'aménager les bois servant à l'approvisionnement de Paris, et de rendre flottables les ruisseaux affluens à la Seine. Il mourut dans sa terre de La Rochette le 20 juillet 1791. François de Neufchâteau a consacré une *Notice* aux pépinières de la Rochette dans les *Mémoires de la société d'agriculture* du département de la Seine, tome 4.

* **MOREAU** (JEAN), avocat, naquit vers 1760 : en 1790, il fut nommé procureur-syndic du département de la Meuse, et en 1791, il devint membre de l'assemblée nationale, où, adhérant à l'adresse présentée par la section de la Croix-Rouge, il fit décréter la formation d'une commission chargée d'examiner les dangers *qui menaçaient la patrie*. Il passa en 1792 à la Convention nationale, et s'y montra modéré. Lors du procès inique contre Louis XVI, il vota pour le *bannissement* de ce prince jusqu'à la paix. Moreau se retira en août 1793, donnant pour motif que la constitution ayant été acceptée, il avait terminé sa mission. Il se démit aussi de sa place de membre du conseil des Anciens, auquel il avait été élu en 1795. Il est mort dans ces dernières années.

* **MOREAU** (N.), ingénieur à Châlons, député de Saône-et-Loire à la Convention, se prononça, pendant le procès de Louis XVI, contre l'*appel au peuple*, et dit sur la peine à infliger au monarque : « Celui-là ne réformerait pas le mal, » qui dirait : J'ai dans mon jardin une » plante vénéneuse ; mais je ne veux pas » l'arracher, de peur qu'une autre ne » vienne à sa place. Vous voulez anéantir » la tyrannie : le moyen ? *Ce n'est pas de* » *conserver le tyran*, sous le prétexte de » l'opposer à ceux qui voudraient le remplacer ; c'est au contraire de les détruire » tous successivement. Je vote pour la » mort ; je ne suis pas de l'avis du sursis... » Il fut un des commissaires chargés d'examiner la conduite de Lebon ; et, après le 13 vendémiaire, il appuya la demande en liberté de d'Aubigny et de Rossignol, le bourreau de la Vendée. On ignore l'époque de la mort de ce jacobin.

* **MOREAU DE SAINT-MÉRY** (MÉDÉRIC-LOUIS-ELIE), conseiller d'état, ancien administrateur-général des états de Parme, Plaisance et Guastalla, etc., naquit d'une famille distinguée, au fort royal de la Martinique, le 13 janvier 1750. Il perdit son père avant l'âge de 3 ans. Il donna des preuves précoces d'un caractère compatissant : ainsi il fit tous ses efforts auprès de son aïeul, grand sénéchal de la Martinique, pour sauver la vie d'un nègre esclave, qui avait cherché trois fois à s'échapper, délit que les lois de la colonie punissaient de la peine de mort : il était parvenu à obtenir la grâce de l'esclave, à condition que celui-ci accepterait la place d'exécuteur des hautes-œuvres ; mais le nègre ne voulut jamais y consentir, et préféra subir sa condamnation. Le sénéchal, sentant sa fin approcher, indiqua à son petit-fils un endroit où il avait déposé 60,000 francs qu'il lui avait réservés. Après sa mort, au lieu de s'approprier cette somme, Moreau la distribua entre les héritiers de son aïeul : il n'avait alors que dix-sept ans. Cédant à ses instances réitérées, sa mère lui permit de venir en France ; il s'établit dans la capitale, entra dans les gendarmes du roi, et suivit en même temps les cours de jurisprudence et de mathématiques. Il avait entrepris sans maître l'étude du latin, et il y fit tant de progrès qu'au bout de 14 mois, il écrivit et soutint dans cette langue sa thèse de bachelier en droit. Pour ne manquer ni à ses études ni à ses devoirs militaires, il ne dormait qu'une nuit sur trois. Après trois ans d'une application non interrompue, il fut reçu avocat au parlement. Il retourna dans sa patrie, où il apprit la mort de sa mère, et trouva sa fortune dissipée. S'étant fixé au Cap-Français, il devint avocat au conseil supérieur de Saint-Domingue, y exerça cet emploi huit ans, au bout desquels il fut nommé conseiller. Il fit alors de nombreuses recherches sur les lois éparses des colonies ; et, dans une de ses excursions, il découvrit le tombeau, jusques alors ignoré, de Christophe Colomb, dans une ancienne église de San-Domingo. Appelé à Paris par ordre de Louis XVI, il s'y occupa de travaux sur l'administration et les lois de Saint-Domingue, créa la *Société des philadelphes du Cap-Français* ; et avec Pilâtre de Rozier, il fonda le *musée* de Paris. Au commencement de

Digitized by Google

la révolution, il fut un des électeurs de cette ville, présida l'assemblée nommée alors des *Electeurs* de 1783, qu'il décida à nommer Lafayette, commandant-général de Paris. Il harangua deux fois Louis XVI, savoir, à l'hôtel de ville, après la journée du 14 juillet, et le 6 octobre, lorsque ce monarque, venant de Versailles, fit son entrée dans la capitale. Sa conduite sage et modérée lui mérita de la part de ses collègues *une médaille d'honneur*. En 1790, il fut élu député de la Martinique à l'Assemblée constituante : il ne s'y occupa que des affaires des colonies, et fut nommé membre du conseil de la justice, au ministère de ce nom. Il resta à Paris après la session de l'assemblée ; mais sa modération et ses principes lui avaient fait de puissans ennemis parmi les jacobins. Quelques jours avant la fatale journée du 10 août, Moreau de Saint-Méry fut attaqué et grièvement blessé par plusieurs forcenés de la bande des *Marseillais*. Il se cacha pendant quelques jours dans la petite ville de Forges ; ayant été découvert, il se vit arrêté avec le duc de La Rochefoucault. Ce seigneur fut ensuite exécuté; et Moreau n'évita le même sort que par un heureux hasard. Un des hommes qui le conduisaient prisonnier avait reçu de lui plusieurs bienfaits : il s'en ressouvint, et lui facilita les moyens de s'évader. Il se retira au Hâvre ; mais ayant appris qu'il allait encore être arrêté par ordre de Robespierre, il s'embarqua le jour même pour les Etats-Unis, avec sa femme et deux enfans en bas âge, n'ayant eu que le temps de sauver ses manuscrits (1793). Arrivé à New-York, il fut contraint d'entrer en qualité de commis chez un marchand, dont le caractère grossier le fit beaucoup souffrir. Etant parvenu à se procurer des secours de quelques nouveaux amis, il passa avec sa famille à Philadelphie, où il se fit libraire, puis imprimeur, et publia sa Description de St.-Domingue. Les orages révolutionnaires s'étant un peu calmés, il revint en France, d'où il était absent depuis cinq années. Nommé historiographe de la marine par l'amiral Bruix, ministre de ce département, il contribua à la rédaction du Code pénal maritime. Moreau de Saint-Méry était parent de Joséphine, épouse de Bonaparte ; celui-ci, devenu premier consul, l'appela, en 1800, au conseil d'état, et, l'année suivante, il fut désigné pour l'ambassade de Florence et envoyé à Parme auprès de D. Ferdinand, pour lui faire connaître les traités qui le spoliaient, et réclamer de lui la renonciation à son duché. Moreau sut remplir cette mission délicate avec tant de ménagement, que Ferdinand et l'archiduchesse son épouse le comblèrent de marques d'affection. A la mort de ce prince, Moreau prit possession de ses états au nom de la France. Bonaparte le nomma administrateur général des états de Parme, Plaisance et Guastalla, avec des pouvoirs illimités. Moreau de Saint-Méry, naturellement juste et bon, se fit aimer de ses administrés ; mais s'étant opposé fortement aux rigueurs inutiles que déployait le général Junot contre quelques compagnies de la milice des états de Parme révoltés un moment, il déplut à Napoléon, alors empereur. Il fut rappelé : on le priva de son traitement, et on refusa même de lui payer un arriéré de 40,000 francs qu'on lui devait. Il demanda une audience à Napoléon ; il l'obtint : « Sire, lui dit-il, je » ne vous demande pas de récompenser » ma probité : je demande seulement » qu'elle soit tolérée. Ne craignez rien, » cette maladie n'est pas contagieuse. La » reconnaissance est la fleur des tombeaux. » Napoléon sourit, et peut-être Moreau serait-il rentré en grâce ; mais des courtisans officieux parvinrent à le faire oublier. Joséphine, sa parente, lui faisait de temps en temps passer des secours. Après la chute de Napoléon, et pendant deux ans, il fut presque réduit à l'indigence ; et, pour subsister, il se vit contraint de vendre ses tableaux, ses livres, sa montre, son argenterie, et une partie de son linge. Enfin Louis XVIII, qui l'avait connu avant la révolution, lui fit parvenir, en 1817, une somme de 15,000 francs. Il mourut le 28 janvier 1819, à l'âge de soixante-neuf ans. On a de lui : | *Lois et Constitutions des colonies françaises de l'Amérique sous le Vent, de* 1750 à 1785, Paris, 1784-1790, 6 vol, in-4°. Louis XVI ordonna qu'on en déposât un exemplaire dans chaque greffe et dans chaque bureau d'administration de l'Amérique française. | *Description de la partie espagnole de Saint-Domingue*, Philadelphie, 1796, 2 vol. in-8°; | *Idée générale*, ou *Abrégé des sciences et des arts, à l'usage de la jeunesse*, Philadelphie, 1795 in-12, imité de l'ouvrage de Formey (1754); | *Description de la partie française de la colonie de Saint-Domingue*, ibid., 1797-98, 2 vol. in-4°. On y trouve des détails exacts sur tout ce qui concerne

Digitized by Google

cette colonie. | *De la Danse*, ibid., 1797, 2 vol. in-12. Parme, Bodoni, 1801, in-12. L'auteur montre l'analogie qui existe entre les danses coloniales, celles des Maures, des Africains, et surtout celles des Grecs. | *Histoire naturelle des quadrupèdes du Paraguay*, Paris, 1800, 2 vol. in-8°, traduite de l'espagnol, du chevalier Azzara; | plusieurs *Discours*, et une *Relation de l'ambassade de la compagnie des Indes-Orientales Hollandaises à la Chine*, rédigée par Van-Braam, traduite en français, 2 vol. in-4°, Philadelphie, 1796-97. La version de Moreau a été traduite en anglais et publiée à Londres. Le même ouvrage a été ensuite réimprimé à Paris, en français. Parmi les manuscrits qu'il a laissés, on cite: | une *Histoire générale des Antilles françaises*; | *Répertoire de notions coloniales*; | *Description de la Jamaïque*; | *Histoire de Porto-Rico*; | *Histoire des Etats de Parme, Plaisance et Guastalla*; | *Vie de Moreau de Saint-Méry, écrite par lui-même*, etc. Moreau de Saint-Méry écrivait avec pureté et élégance, et tous ceux qui l'ont connu font l'éloge de ses vertus domestiques et de sa probité. Il était membre de la société d'agriculture, de l'ancien musée de Paris, de l'Athénée des arts et de la société royale académique des sciences. Dans chacune de ces sociétés, on a prononcé son *Eloge*. M. Fournier le prononça sur sa tombe.

* **MOREAU de la Sarthe**, (LOUIS-JACQUES), né le 28 janvier 1775 à Montfort, près le Mans, fit ses études au collége des pères de l'Oratoire du Mans. Il vint étudier la médecine à Paris, immédiatement après la philosophie, et obtint très jeune, une place d'officier de santé dans les armées. Obligé par suite d'une blessure reçue à la main droite, de revenir à Paris, il fut nommé sous-bibliothécaire de l'école de médecine, dont il devint plus tard, bibliothécaire en chef et professeur. Moreau cessa d'être professeur à la faculté de médecine de Paris, par suite de l'ordonnance du 21 novembre 1822, qui dispersa ce corps; le titre d'honoraire lui fut seul conservé. Ce coup lui dut être d'autant plus sensible, qu'il l'arrachait en même temps aux fonctions paisibles de bibliothécaire qu'il remplissait depuis environ 25 ans. Moreau de la Sarthe est mort à Paris le 13 juin 1826. Il était membre titulaire de l'académie royale de médecine, et il a légué par son testament sa bibliothèque à cette compagnie, afin qu'elle fût décernée par elle, à titre de prix. Il a laissé: | *Essai sur la gangrène humide des hôpitaux, d'après l'état actuel des connaissances chimiques et physiologiques*, 1796, in-8°; | *Esquisse d'un cours d'hygiène ou de médecine appliqué à l'art d'user de la vie et de conserver la santé*, accompagnée de notes, 1799, in-8°; | *Quelques réflexions philosophiques et morales sur l'Emile de J.-J. Rousseau*, 1800, in-8°; | *Traité historique et pratique de la vaccine*, 1801, in-8°; cet ouvrage a été traduit en plusieurs langues; | *Histoire naturelle de la femme, suivie d'un traité d'hygiène appliquée à son régime physique et moral, aux différentes époques de la vie*, 1803, 3 vol. in-8°. Moreau a été l'éditeur: | des *Œuvres de Vicq-d'Azyr*, Paris, 1805, 6 vol. in-8° et atlas in-4°, accompagnées de notes et d'un discours préliminaire; | de l'*Art de connaître l'homme par la physionomie, de Lavater*, Paris, 1805-1809, 10 vol. grand in-8°, figures; nouv. édition, Paris, 1820-1831, 10 vol. in-8°. Moreau a été le principal rédacteur du *Dictionnaire de médecine de l'Encyclopédie méthodique*, où il a donné les articles de médecine clinique et mentale, et l'Histoire de l'école de médecine de Paris, depuis son origine (1795) jusqu'à sa suppression (1822). Enfin il a inséré divers morceaux dans le *Journal de médecine* et dans les *Mémoires* de la société médicale d'émulation, etc.

MOREAU DE MAUPERTUIS. *Voyez* MAUPERTUIS.

MOREL (FRÉDÉRIC), né à Paris en 1558, fut professeur et interprète du roi de France, et son imprimeur ordinaire pour l'hébreu, le grec, le latin et le français. Il acquit beaucoup de gloire par ses éditions, qui sont aussi belles que nombreuses. Il publia, sur les manuscrits de la bibliothèque du roi, plusieurs *Traités* de saint Basile, de Théodoret, de saint Cyrille, qu'il accompagna d'une version. On estime l'édition qu'il donna des *Œuvres* d'Œcuménius et d'Arétas, en 2 vol. in-fol. Enfin, après s'être signalé par ses connaissances dans les langues, il mourut en 1630, à 72 ans. — Son père, nommé aussi FRÉDÉRIC MOREL, mort en 1583, s'était distingué précédemment dans le même art.

MOREL (GUILLAUME) directeur de l'imprimerie royale à Paris, né en 1505, au Tilleul, bourg du comté de Mortain, mort en 1564, n'était pas de la même famille que les précédens. On a de

Digitized by Google

lui un *Dictionnaire grec-latin-français*, 1622, in-4°, et d'autres ouvrages. Ses éditions grecques sont très belles. Son frère, nommé JEAN, âgé d'environ 20 ans, mourut en prison, où il était retenu pour crime d'hérésie.

MOREL (dom ROBERT), bénédictin de Saint-Maur, né à la Chaise-Dieu en Auvergne, l'an 1653, fut fait bibliothécaire de St.-Germain-des-Prés en 1680. On le nomma depuis supérieur de différentes maisons. En 1699, il voulut être déchargé de tout fardeau, pour se retirer à Saint-Denys, où il s'occupa à composer des ouvrages ascétiques. Ce bénédictin, né avec un esprit vif et fécond, excellait dans les matières de piété, dans la connaissance des mœurs et des règles de conduite pour la vie spirituelle. Sa conversation était vive et délicate, ses réponses spirituelles et promptes, son humeur douce, égale, et d'une gaieté accompagnée de retenue. Dom Morel mourut en 1731, à 79 ans. On a de lui : | *Effusions de cœur sur chaque verset des Psaumes et des Cantiques de l'Eglise*, Paris, 1716, 5 vol. in-12; | *Méditations sur la règle de saint Benoît*, 1717, in-8°; | *Entretiens spirituels sur les évangiles des dimanches et des mystères de toute l'année, distribués pour tous les jours de l'Avent*, 1720, 4 vol. in-12; | *Entretiens spirituels pour servir de préparation à la mort*, in-12, 1721; | *Entretiens spirituels pour la fête de l'octave du Saint-Sacrement*, 1722, in-12; | *Imitation de N. S. J. C.*, traduction nouvelle, avec une prière affective, ou effusion de cœur à la fin de chaque chapitre, in-12, 1723; | *Méditations chrétiennes sur les évangiles de toute l'année*, 2 vol. in-12, 1726; | *Du bonheur d'un simple religieux qui aime son état et ses devoirs*, in-12, 1727 : la 3[e] édition est de 1752. | *Retraite de dix jours sur les devoirs de la vie religieuse*, in-12, 1728; | *De l'espérance chrétienne, et de la confiance en la miséricorde de Dieu*, in-12, 1728. On prétend que l'on trouve dans quelques-uns de ces ouvrages des propositions qui ne sont pas assez exactes, et qui se ressentent du parti auquel il a été attaché pendant quelque temps. Il avait appelé, mais il renonça à son appel en 1729. On trouvera une liste complète de ses ouvrages, et des détails intéressans sur sa vie, dans le *Dictionnaire* de Moréri, édition de 1759, et dans l'*Histoire de la congrégation de Saint-Maur*, par D. Tassin.

MORELL (ANDRÉ), antiquaire, né à Berne en Suisse, le 9 juin 1646, se fit connaître par son érudition à Paris, où il était venu en 1680; mais il attacha trop d'importance et un trop haut prix à sa science. Il fut chargé de mettre en ordre et de compléter le cabinet des médailles de Louis XIV. La récompense qu'on lui avait promise s'étant fait long-temps attendre, il s'en plaignit hautement. Louvois en fut piqué et le fit mettre à la Bastille. Ses amis lui obtinrent la liberté le 16 novembre 1691; mais de nouvelles plaintes contre le ministre lui attirèrent les mêmes punitions, et ce qui paraîtra extraordinaire, c'est que, malgré les persécutions de Louvois, Morell ne perdit jamais la bienveillance de Louis XIV. Au bout de quelque temps, il se retira à Berne, se rendit ensuite en Thuringe, et mourut d'apoplexie à Arnstadt en 1703. Ses principaux ouvrages sont : | *Thesaurus Morellianus, sive Familiarum romanarum numismata omnia...., et disposita ab Andrea Morellio, cum Commentariis Havercampi*, Amsterdam, 1734, 5 tom. en 2 vol. in-fol. C'est le recueil le plus complet des familles romaines; il est estimé, rare et recherché. Le lecteur est également frappé de la beauté des médailles, gravées par Morell lui-même sur les originaux, et de la justesse des descriptions. | *Specimen universæ rei nummariæ antiquæ*, 1683, Leipsick, 1695, 2 vol. in-8°, ouvrage digne du précédent. La *Vie d'André Morell* a été écrite en latin par A. P. Ginglianelli, et publiée en 1752 par Gori, à la tête de sa *Columna trajana*.

* **MORELLET** (ANDRÉ, l'abbé), membre de l'académie française, né à Lyon le 7 mars 1727, était fils d'un marchand papetier, et commença ses études au collége des jésuites de sa ville natale. A l'âge de quatorze ans, il alla au *séminaire des Trente-Trois*, à Paris, et il y obtint des succès qui le firent admettre à la Sorbonne. Morellet eut pour condisciples dans cette maison des hommes qui parvinrent dans la suite à des emplois éminens, tels que MM. Loménie de Brienne, Turgot et d'autres encore. Morellet se fortifia dans les études théologiques; mais il y ajoutait la lecture de Spinosa, de Bayle, de Voltaire, de Locke, en sorte que lorsqu'il sortit de la Sorbonne avec le grade de licencié, il avait déjà goûté les principes du philosophisme. *Il avait*, dit-il, *passé cinq ans en Sorbonne toujours lisant, toujours disputant, toujours très pauvre, toujours content*

Digitized by Google

Il paraît étonnant que l'abbé Morellet, avec les principes qu'il montra dès la première jeunesse, eût embrassé l'état ecclésiastique ; mais il faut croire que, né de parens peu favorisés de la fortune, il choisit cet état comme propre à l'élever au dessus de sa naissance, et à lui donner un rang distingué dans le monde. Au sortir de la Sorbonne, il fut chargé, en 1752, de l'éducation du fils de M. de la Galaisière, chancelier du roi de Pologne : il accompagna son élève en Italie, et, en feuilletant à Rome dans une bibliothèque, il lui tomba entre les mains le *Directorium inquisitorum* d'Eymerick (*voy.* ce nom) : dès lors il conçut le projet d'en donner un *Extrait*. Quand il revint à Paris, ses anciens amis l'introduisirent dans toutes les maisons *à la mode*, et entre autres chez M^me^ Geoffrin, qui le prit en amitié, et qui, en mourant, lui laissa une pension de 1,200 francs. Il eut aussi accès dans la maison du baron d'Holbach, rendez-vous général de la secte philosophique, et où se trouvaient Diderot, Rousseau, Helvétius, Barthès, Venelle, Rouelle, Roux, Dorcel, Duclos, Saurin, Raynal, Suard, Marmontel, Lambert, La Condamine, Chastellux, etc. D'Holbach donnait à dîner le dimanche et le jeudi... « Il n'y a point de hardiesse » politique et religieuse (dit Morellet » dans ses *Mémoires*) qui ne fût mise là » en avant ; c'est là que Diderot, Roux et » le baron lui-même établissaient dogma» tiquement l'athéisme absolu, celui du » *Système de la nature* (de d'Holbach)... » Mais nous étions là bon nombre de » *théistes* qui nous défendions vigoureu» sement.... » Les dîners du baron d'Holbach ressemblaient assez, à ce qu'il paraît, aux petits soupers de Frédéric, roi de Prusse. Malgré tout son théisme, Morellet s'était dévoué à la cause générale des philosophes et de ceux même d'entre eux qui n'étaient pas *théistes ;* aussi se réunit-il à ses collègues lorsque ceux-ci accablèrent de plaisanteries amères Le Franc de Pompignan, qui avait signalé les philosophes dans son *Discours* à l'académie, le 10 mars 1760. On sait que Voltaire fut alors un des détracteurs les plus acharnés de Pompignan, qu'il ridiculisa dans les *Quand* qu'il envoyait de Genève...... « J'imaginai (dit Morellet » dans ses *mémoires*) qu'il fallait faire » passer Pompignan par les particules ; » je fis les *Si*, les *Pourquoi*, un com» mentaire sur une traduction en vers » de la prière universelle de Pope ; c'é» tait un feu roulant ; il paraissait un » papier toutes les semaines.... » Vers la même époque, Palissot avait donné sa comédie des *Philosophes*, qui souleva aussi la faction. Morellet, de son côté, écrivit la *Préface des philosophes*, ou *Vision de Charles Palissot*, satire virulente, dans laquelle il eut la maladresse de lancer un trait contre la princesse de Robecq, antagoniste des philosophes. Palissot crut ne pouvoir mieux se venger de son ennemi qu'en adressant un exemplaire du pamphlet à cette dame, comme s'il venait *de la part de l'auteur*. Son projet réussit : M^me^ de Robecq demanda justice au duc de Choiseul, alors ministre, qui fit mettre l'abbé Morellet à la Bastille. Il y resta six mois ; et, loin de se plaindre de son emprisonnement, il en sut tirer de grands avantages..... « Je voyais (a-t-il écrit) quelque gloire » littéraire éclairer les murs de ma prison ; » les gens de lettres que j'avais vengés, » et la *philosophie* dont j'étais le martyr, » commencèrent ma réputation ; ces six » mois de Bastille seraient une excellente » recommandation et feraient infailliblement ma fortune.... » Il faut avouer que cette logique n'était pas celle d'un sot. En effet, ses partisans crièrent à l'injustice, à la persécution, et quand il reparut sur la scène, il jouit d'un surcroît de considération par le *tendre intérêt* qu'il avait inspiré à ses amis et à leurs adhérens. L'abbé Morellet acquit, en outre, une utile protectrice dans la maréchale de Luxembourg, dont le crédit, invoqué par J.J. Rousseau, lui avait fait obtenir sa liberté. Après avoir publié sa traduction du *Traité des délits et des peines*, de Beccaria, Morellet contribua, par ses écrits à faire supprimer le privilége de la compagnie des Indes, dont les affaires se trouvaient dans un état désespéré. Ses travaux philosophiques lui avaient procuré l'amitié de Voltaire, qui, sans le connaître encore personnellement, disait à Thiriot, dans une de ses lettres, du 19 novembre 1760 : *Embrassez pour moi l'abbé Mords-les. Je ne connais personne qui soit plus capable de rendre service à la raison.* Lors même qu'il étudiait en Sorbonne, il se lia avec d'Alembert, Diderot, et autres philosophes, qui l'employèrent ensuite à l'*Encyclopédie*, où il a donné les articles *Figures, Fils de Dieu, Fondamentaux, Fatalité, Gomaristes*, etc. Morellet eut des discussions polémiques avec Necker et le

fameux abbé Galiani, au sujet de leurs ouvrages *sur le commerce des grains*, et auxquels il répondit peu poliment, suivant sa coutume. Tour-à-tour et à la fois *économiste*, *encyclopédiste* et *libelliste*, sa plume n'était jamais oisive, et il en savait tirer des avantages réels. Vers le milieu de l'année 1772, il fit un voyage en Angleterre, avec la mission d'en rapporter au gouvernement quelques instructions relatives au commerce. Il y fut bien accueilli de lord Shelburne, depuis marquis de Lansdown, qu'il avait connu en France, et dans la maison duquel il se lia avec le fameux Francklin. Il revint à Paris dans la même année : trois ans après, il eut la satisfaction, qu'il désirait impatiemment, de voir, à Ferney, le chef des philosophes et des *théistes*. Une lettre de d'Alembert lui servit d'introduction auprès de Voltaire, à qui le premier signalait son recommandé comme un des quatre théologiens que les philosophes étaient parvenus à attacher à l'*Encyclopédie*. Ami, depuis long-temps, de Marmontel, il lui fit épouser sa nièce, en 1777, quoiqu'elle fût très jeune, et que Marmontel eût alors 57 ans. L'abbé Morellet avait des protecteurs à la cour, dont il éprouva plus d'une fois les largesses. Il possédait à un degré supérieur le talent de faire agir à propos la bienveillance de ses protecteurs. Lors de la paix conclue, en 1783, avec l'Angleterre, lord Shelburne, ministre de ce gouvernement, se plut à en attribuer le principal mérite à l'abbé Morellet, dont, disait-il, les principes et les opinions l'avaient dirigé, malgré son opposition constante à traiter avec la France. Lord Shelburne avait adressé ces détails à M. de Vergennes: ce ministre les fit connaître à Louis XVI, qui gratifia Morellet d'une pension de 4,000 francs. En 1788, il devint titulaire du prieuré de Thimer, dont le revenu était de 16,000 francs, et qui lui échut en vertu d'un indult que lui avait procuré le ministre Turgot. L'abbé Morellet jouissait, tout compris, de 30,000 livres de rente, dont 21,000 des biens du clergé. En 1785, il était devenu, par la mort de l'abbé Millot, membre de l'académie française, à laquelle il fut très utile par sa coopération à son *Dictionnaire*. Au commencement de la révolution, il entretint une correspondance, sur des affaires de gouvernement, avec son ancien condisciple, M. de Brienne, devenu évêque et ministre de Louis XVI. Mais la fermentation qui se manifestait dans les esprits aurait mis en défaut les talens d'un plus habile ministre que ne l'était ce prélat (*voy.* LOMÉNIE). Dans la seconde assemblée, en 1788, l'abbé Morellet, partageant l'opinion du bureau de Monsieur (depuis Louis XVIII) sur la double représentation du tiers-état, défendit cette opinion dans deux écrits successifs, intitulés : *Observation sur la forme des états de 1614*, ou *Réponse au Mémoire des princes*. Il tâcha, dans deux autres écrits, d'insinuer aux novateurs des mesures équitables relativement à la vente des biens du clergé. Lui-même se trouvait lésé par les décrets de l'Assemblée, qui lui firent perdre le revenu de son bénéfice, et peu après ses 4,000 francs de pension. Mais ces pertes ne l'abattirent point, et il répondit énergiquement à la brochure de Chamfort (en 1791), contre les académies. Il combattit ensuite, dans le *Journal de Paris*, et avec non moins de force, en faveur de la même question. Mais les maximes de Chamfort et de Brissot prévalurent, parce qu'elles flattaient l'ignorance et la cupidité. L'académie fut supprimée en 1792 : l'abbé Morellet en avait été nommé directeur cette année même. Par une courageuse prévoyance, avant que le *jacobinisme* en effaçât toutes les traces, il fit transporter chez lui les archives, les registres, les titres de création de cette société savante, le manuscrit du *Dictionnaire*, et rendit tous ces objets à l'institut, lors de sa création. Morellet ne fut point inquiété pendant la funeste époque de la terreur. Après le 9 thermidor, il rompit le silence qu'il avait gardé long-temps, et publia des écrits qui lui font honneur, comme le *Cri des familles*, la *Cause des pères*, l'*Opinion publique*, etc., où il parle avec énergie en faveur des parens des émigrés. En 1797, l'abbé Morellet n'avait pour toute ressource que 1200 fr. de rente sur le grand livre, et le produit qu'il tirait de ses ouvrages. Il crut améliorer sa fortune en choisissant un autre genre de littérature, et traduisit, jusqu'en 1800, des romans et des voyages anglais, le tout formant plus de vingt volumes. Il se trouvait comme isolé, presque tous ses amis étant morts ; il subit encore l'humiliation de se voir oublié quand on créa l'institut ; mais lors de sa réorganisation, en 1803, il y fut compris avec ses anciens confrères. Il jouit d'une nouvelle existence, en 1807, lorsqu'il fut appelé au corps législatif. Dans sa vieillesse

Digitized by Google

il s'amusa à faire des vers, à entendre de la musique, et à rappeler d'anciens souvenirs. L'abbé Morellet n'avait jamais eu de maladie sérieuse. A l'âge de 88 ans, il fit une chute et se brisa le fémur. Condamné à un état perpétuel d'immobilité, il s'occupa encore de nouveaux ouvrages et composa ses *Mélanges*, qu'il publia en 1818. Sa carrière touchait alors à sa fin, et il la termina, le 12 janvier 1819, à l'âge de 92 ans. M. Lemontey, qui a prononcé son *Eloge* à l'académie, n'a pu dissimuler, « qu'il avait, à l'instar de » beaucoup de littérateurs modernes, » consumé sa vie *dans des fatigues fri-* » *voles et des veilles sans méditation.* » Ainsi, prêtre et académicien, au fond » il n'avait fait que peu de chose pour les » lettres, et il a eu le malheur plus grave » de ne rien faire pour lui-même et pour » l'Eglise....» Voici la liste des principaux ouvrages de Morellet: | *Petit écrit sur une matière intéressante*, 1756, in-8°; | les *Si*; les *Pourquoi*; la *Prière universelle*; |la *Vision de Palissot*, 1760 (dans les *Facéties parisiennes*); | *Traité des délits et des peines*, de Beccaria, traduit de l'italien, 1766, in-12; | *Legs d'un père à sa fille*, traduit de Grégory; | *Théorie du paradoxe*, 1775, in-12; | *De la liberté d'écrire et d'imprimer sur les matières d'administration*, 1775, in-8°; | *Essais sur la conversation; maximes et pensées détachées*, imitées de Swift, et insérées dans le *Mercure*, qu'il avait essayé de ressusciter, 1780; | *Lettre de Brutus à Cicéron*, 1782, in-32, tirée à vingt-cinq exemplaires; | *Essai d'une cométologie nouvelle*, 1786; | *Observations sur la Virginie*, traduites de Jefferson, 1786, in-8°; | *Avis aux faiseurs de constitutions*, traduit de Francklin, 1789, in-8°; | *Pensées libres sur la liberté de la presse*, 1795, in-8°; | *Le Confessionnal des pénitens noirs*; — *Les Enfans de l'abbaye*; — *Phédora* ou *la Forêt de Minski*; — *Clermont*, romans traduits de l'anglais; | *Histoire de l'Amérique*, ouvrage posthume de Robertson, contenant l'histoire de la Virginie jusqu'en 1688, et celle de la Nouvelle Angleterre jusqu'en 1762, Paris, 1798, 1 vol. in-12; | *Voyage de Vancouver*, 1799, in-4°; | *Observations critiques sur le roman d'Atala*, où l'auteur du *Génie du christianisme* n'est guère ménagé, 1801, in-8°; | *Mélanges de littérature et de philosophie du 18e siècle*, 1818, 4 vol. in-8°; | *Mémoires de l'abbé Morellet*, écrits par lui-même, Paris, Ladvocat, 1821; 2e édition, ibid., 1822. Il a publié d'autres ouvrages sur *le commerce des grains*, sur *les fabriques des toiles peintes*, sur *l'inoculation*, etc., et laissé divers manuscrits. « Sa vie, ses » écrits et ses *Mémoires* (de Morellet) » montrent en lui un talent très médiocre, » des vues très courtes, et je ne sais quelle » bonhomie niaise, dont il tirait quelque- » fois vanité, mais qui lui appartenait » beaucoup plus qu'il ne pensait. On loue » la douceur de ses mœurs, l'enjouement » de sa conversation, la sûreté de son » commerce. Il était, dit-on, du petit » nombre de ces philosophes qui prati- » quaient la tolérance qu'ils prêchaient » aux autres, et il souffrait que des nièces, » qui demeuraient avec lui, suivissent » leur religion. C'est tout ce qu'on nous » a rapporté sur son compte en pareille » matière.... » (*L'ami de la religion et du roi*, tom. 32, pag. 375). On peut consulter, pour connaître tous les *écrits* de Morellet, la table du *Dictionnaire des Anonymes.*

* **MORELLI** (dom Jacques), célèbre bibliothécaire de Saint-Marc, à Venise, né dans cette ville le 14 avril 1745, était fils d'un *proto-muratore*, qui, passionné pour la poésie et la musique, aurait voulu lui communiquer ses goûts; Morelli se sentait porté vers des études plus sérieuses, et embrassa la carrière du sacerdoce. Il devint bientôt aussi habile critique que bon archéologue, et se rendit familière l'histoire de tous les peuples, ainsi que celle des sciences et des arts. L'histoire littéraire avait tant d'attraits pour lui, qu'il passait sa vie dans les bibliothèques de Venise, et il faisait partout des extraits ou des copies d'une foule de manuscrits. Nommé, en 1778, garde de la bibliothèque de Saint-Marc, il employa tous ses soins à lui donner plus de richesses, d'ordre et d'éclat. Le nombre des salles fut augmenté, et Morelli obtint qu'on y transportât les manuscrits littéraires qui étaient conservés dans les archives secrètes du Conseil des Dix. Il connaissait tout ce qui se trouvait de rare dans les bibliothèques particulières de Venise, et lorsqu'elles étaient mises en vente, il faisait l'acquisition de ce qui méritait de trouver place dans la bibliotèque confiée à sa surveillance. On peindrait difficilement la douleur qu'il ressentit, lorsqu'en 1797, et à d'autres époques postérieures, il dut livrer, pour être transportés en France, un grand

Digitized by Google

nombre d'ouvrages imprimés et manuscrits, et qui ne peut être comparée qu'à la joie qu'il éprouva, lorsqu'en 1789 il obtint du sénat que ce fût à Venise, et non ailleurs, que serait faite la copie demandée par Louis XVI, de deux manuscrits des *Assises et bons usaiges du royaulme de Hierusalem.* Morelli qui avait revu avec le plus grand soin cette copie pour s'assurer de sa fidélité, reçut du roi de France une lettre gracieuse, accompagnée d'une médaille d'or. Dans le même temps qu'il déplorait la perte de livres imprimés et manuscrits que venait de faire la *Marciana*, il apprit que cette bibliothèque elle-même allait être transférée au palais dit *Ducale*, dans la vaste salle du grand conseil. Il fondit en larmes, s'évanouit, et ne se consola que quand le baron Galvagna, alors préfet de l'Adriatique, et depuis conseiller aulique de l'empereur d'Autriche, lui eût permis de faire ensorte que cette translation s'accomplît avec le plus grand ordre et sans aucune perte. Cette immense quantité de livres, de statues, de bustes, de monumens, fut en effet déplacée sans le plus petit dommage. Morelli resta constamment étranger aux affaires politiques, et vit, sans éprouver aucune vicissitude dans sa place et dans sa fortune, tomber l'antique gouvernement de Venise, et cette ville passer successivement sous les dominations française et autrichienne. Pensionnaire du royaume d'Italie, il continua de l'être de la cour de Vienne; il était chevalier de la Couronne de fer, et ce titre lui fut conservé en 1816, lorsque l'empereur d'Autriche recréa cet ordre, en s'en déclarant souverain. Le même prince lui avait conféré, en 1802, le titre de conseiller aulique. Morelli appartenait à presque toutes les académies d'Italie; il était correspondant de l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris, et avait été admis dans celles de Berlin et de Gœttingue. Au commencement de 1819, Morelli publia ses *Lettere di varia erudizione*, qu'il appelait son testament littéraire. Il mourut en effet le 5 mai de la même année, à l'âge de soixante-quatorze ans. Sa modestie égalait son savoir, et sa vie, comme homme privé et comme ecclésiastique, pouvait servir de modèle. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, de mémoires, de dissertations sur l'histoire littéraire, la philologie, la littérature, l'histoire, les beaux arts, etc. On en trouve la liste complète, avec une *Notice* intéressante sur l'auteur, par Moschini, en tête du premier volume des *Operette di Jacopo Morelli*, Venezia, 1820, 3 vol. in-8°. Nous citerons parmi ses productions : | *Biblioteca manoscritta del bali Farsetti*, Venise, 1771-1780, 2 vol. in-12. | *Codices manuscripti latini Bibliothecæ Nanianæ relati, cum opusculis ineditis ex iisdem depromptis*, Venise, Zatta, 1776, in-4°; les opuscules qu'on y trouve sont au nombre de six; cinq concernent l'histoire de Venise; le sixième est une lettre d'Etienne Gradi au cardinal d'Estrées, sur le traité d'Eucharistie d'Antoine Arnauld. Les notes de l'éditeur sont courtes, savantes, et variées. | *Codici manoscritti volgari della libreria Naniana riferiti, con alcune operette inedite da essi tratte*, Venise, Zatta, 1776, in-4°; | *Vite di Ant. Francesco Farsetti cavaliere, e di Maffeo Nicolo Farsetti arcivescovo di Ravenna*, imprimée dans les *Notizie della famiglia Farsetti*, Cosmopoli (Venise, 1778), in-4°; ces Notices ont été reproduites dans les *Operette*, tom. 2. | *Lettere di Apostolo Zeno emendate ed accresciute di molte inedite*, Venise, 1785, 6 vol. in-8°; une première édition en avait été donnée en 1752, en 3 vol. in-12; | *Vita di Jacopo Sansovino, descritta da Giorgio Vasari*, Venise, Zatta, 1789, in-4°. Cette vie, accompagnée de plusieurs notices, est d'un grand intérêt pour l'histoire des beaux arts. | *Della istoria Viniziana di Pietro Bembo cardinale, da lui volgarizzata, libri dodici, ora per la prima volta secondo l'originale publicati*, Venise, Zatta, 1790, in-8°; cette édition qui est la première, est aussi la plus estimée, ayant été faite sur le manuscrit même de l'auteur. | *Componimenti poetici latini e volgari di varii autori de passati tempi in lode di Venezia, scelti e racolti*, etc., Venise, 1792, in-4°; les auteurs des poésies latines sont au nombre de 17, Sannazar, Capilupi, Muret, Molza, etc., et les auteurs de poésies italiennes au nombre de 13, Algarotti, Bettinelli, Ant. Conti, etc. | *Dissertazione Delle solennita e pompe nuziali gia usate presso li Veneziani, per le nozze Tiepolo-Gradenigo*, Venise, 1793, in-4°; ibid., 1819, in-4°; cette dissertation est curieuse et estimée; | *Aldi Pii Manutii scripta tria longè rarissima denuò edita et annotationibus illustrata*, Bassano, 1806, in-8°; | *Lettera rarissima di Christoforo Colombo, scritta dalla Giamaica, nel 1503, alli re e regina di Spagna, intorno*

Digitized by Google

li suoi viaggi, riprodotta ed illustrata con annotazioni, Bassano, 1810, in-8°; et dans le premier volume des *Operette*. Morelli entretint, pendant trente années, une correspondance active avec Wyttembach, qui le consultait pour ses éditions des classiques grecs. On a remarqué que les deux plus célèbres bibliographes de notre temps, Morelli et Mercier de Saint-Léger, n'ont guère publié que des opuscules, et n'ont attaché leur nom à aucun ouvrage considérable.

*MORELLY (N.). Nous ignorons la date de sa naissance et de sa mort, arrivée vers la fin du 18e siècle. La France littéraire de 1769 le fait naître à Vitry-le-Français. Il était fils d'un régent de cette ville, auteur de trois ouvrages remplis d'idées rebattues. Le jeune Morelly amateur de paradoxes, paraît n'avoir songé qu'à renverser le droit de propriété, cette base de toute association. Il a laissé : | *Essai sur l'esprit humain*, 1743, Paris, in-12; | *Essai sur le cœur humain*, ibid., 1745; | *Physique de la beauté*, Amsterdam, 1748, in-12; | *Le Prince, les Délices du cœur*, ou *Traité des qualités d'un grand roi, et système d'un sage gouvernement*, Amsterdam, 1751, 2 vol. in-12. Il reproduisit cet ouvrage dans sa cinquième *Basiliade* ou *Naufrage des îles flottantes*, poème héroïque en prose, qu'il supposa avoir traduit de l'indien de Pilpaï, Messine, 1743, 2 vol. in-12, en 14 chants. L'auteur prétend qu'un peuple ne saurait être heureux s'il n'est pas régi par les lois de la nature. Les *Iles flottantes*, selon lui, sont des préjugés, et la *Basiliade* est dérivée d'un mot grec qui offre l'idée d'un roi accompli. Il accuse les législateurs d'avoir introduit dans la société les élémens de corruption. En résumé, il voudrait ramener les hommes à une égalité absolue pour les replacer sous l'empire de la *nature* et de la *vérité*. Cette attaque contre la propriété avait déjà été manifestée par Pechméjà dans son *Telèphe*. Si l'un et l'autre auteur eussent vécu au milieu de la révolution française, nul doute qu'ils n'auraient occupé le premier rang parmi les novateurs. Son extravagant ouvrage fut sévèrement critiqué par deux journaux de l'époque : *La Bibliothèque impartiale*, et la *Nouvelle Bigarrure*. Morelly y répondit par le 6e *Code de la nature*, ou *le véritable Esprit de ses lois, de tous les temps négligé ou méconnu*, 1755, in-12. C'est un développement de ses principes, qu'on attribua à Diderot, parce que cet ouvrage avait été imprimé dans une édition falsifiée de ses *OEuvres* (Amsterdam, 1773, 5 vol. in-8°). Laharpe le crut aussi et le répéta dans un de ses cours au Lycée.... « Il prétend, dit-il, que l'homme n'est réellement méchant que parce que nos gouvernemens l'ont rendu tel; que tous ses maux et ses crimes naissent de l'idée de propriété, qui n'est qu'une illusion et non un droit, de l'inégalité des conditions, qui n'est qu'une autre illusion, une autre barbarie; qu'enfin rien n'aurait été plus facile que de prévenir entièrement, ou à peu près, tous ses crimes et ses maux, seulement en mettant à profit ses affections bienfaisantes et sociales, qui suffisaient, selon lui, pour établir et maintenir la société, si on lui eût donné pour fondement la communauté des biens. » Quoi qu'il en soit, les principes de Morelly, comme ceux d'autres philosophes, furent mis à exécution pendant les troubles révolutionnaires, avec cette différence qu'on ne dépouillait pas les propriétaires légitimes pour mettre leurs biens en communauté, mais pour se les approprier individuellement après les avoir proscrits ou fait périr sur l'échafaud. Les utopies de Morelly sont tout-à-fait oubliées; il serait à souhaiter qu'il en arrivât de même à d'autres écrits non moins extravagans que dangereux. Il fut l'éditeur des *Lettres de Louis XIV aux princes de l'Europe, à ses généraux, ses ministres* (depuis 1661 jusqu'à 1668, etc.), lettres recueillies par Roze, secrétaire du cabinet, Paris et Francfort, 1755, 2 vol. in-12, avec des *sommaires* et des *notes* de l'éditeur.

MORENA (Othon), natif de Lauden en Allemagne, dans la Franconie, dans le 12e siècle, commença l'histoire de ce que l'empereur Frédéric Barberousse fit en Lombardie, depuis 1154 jusqu'en 1198, principalement par rapport à la ville de Lodi. — Acerbus MORENA, son fils, acheva ce que le père n'avait pu finir. Ces auteurs étaient partisans de l'empereur contre les papes, et l'on doit se tenir en garde contre les jugemens et anecdotes que la partialité leur a fait imaginer ou adopter. On trouve cette histoire dans la collection de Burmann, dans celle de Muratori, avec les notes de Saxius, et elle a été imprimée à Venise, 1636, in-4°, avec les notes et les corrections de Félix Osius.

* MORÉNAS (François), né à Avi-

Digitized by Google

gnon, en 1702, d'une famille pauvre, fit ses études dans cette ville, s'enrôla comme soldat, prit ensuite l'habit de cordelier, qu'il quitta après s'être fait relever de ses vœux, et se consacra entièrement à la littérature. Il fut, en 1733, rédacteur du journal intitulé : *Courrier d'Avignon*, lequel eut de la vogue dans la ville et dans les provinces. Les bénéfices que rapportait cette feuille, et qu'il était obligé de partager avec ses associés, ne pouvant suffire à ses besoins, il fit plusieurs compilations qui auraient mérité plus de succès, si elles eussent été faites avec moins de précipitation. Lorsque les troupes françaises entrèrent dans Avignon en 1768, il alla continuer sa gazette et ses spéculations littéraires à Monaco, où il mourut en 1774, à l'âge de 72 ans. Il avait le titre d'historiographe de la ville d'Avignon; mais il n'a fait paraître en cette qualité qu'une *Histoire de l'inondation de* 1755. Il publia en outre plusieurs ouvrages dont voici la liste : | *Parallèle du ministère du cardinal de Richelieu et de celui du cardinal de Fleury*, Avignon, 1743, in-12; | *Entretiens historiques*, 1743-48, 18 vol. in-12; | *Histoire de la présente guerre*, 1774, in-12; | *Histoire de ce qui s'est passé en Provence, depuis l'entrée des Autrichiens jusqu'à leur retraite*, 1747, in-12; | *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique de Fleury*, 1750 et années suivantes, 10 vol. in-12, avec plusieurs approbations. Son ouvrage cependant fut critiqué par D. Clémencet et le président Rolland, dans leurs *Lettres à Morénas*; | *Dissertations sur le commerce*, traduit de l'italien du marquis Belloni, La Haye (Paris), 1756, in-12; | *Dictionnaire portatif des cas de conscience*, Avignon, 1758, 3 vol. in-8°; | *Dictionnaire historique, portatif de la géographie ancienne et moderne*, Paris, 1759, avec des *supplémens* à la fin de chaque volume; | *Dictionnaire portatif, comprenant la géographie, l'histoire universelle et la chronologie*, Avignon, 1760-62, 8 vol. in-8°; | *Précis du résultat des conférences ecclésiastiques d'Angers*, ibid. 1764, 4 vol. in-12. On a encore de lui plusieurs écrits périodiques, tels que : | *Lettres historiques* (1739, in-12); | *Le Solitaire* (Arles, 1745, in-12), et différentes brochures.

MORÉRI (Louis), docteur en théologie, premier auteur du *Dictionnaire historique* qui porte son nom, né le 25 mars 1643, à Bargemont, petite ville de Provence, fit ses premières études à Draguignan et à Aix, alla ensuite étudier la théologie à Lyon et prit les ordres sacrés dans cette ville. Il prêcha la controverse pendant 5 ans avec succès. Il s'était annoncé dans cette ville par une mauvaise allégorie, intitulée *le Pays d'Amour*, qu'il publia dès l'âge de 18 ans; il se fit connaître bientôt par des ouvrages plus utiles. Il traduisit de l'espagnol en français le *Traité de la perfection chrétienne*, par Rodriguez, version qui a été effacée par celle de Régnier des Marais. Il publia en 1673, en un volume in-folio, son *Dictionnaire*. Ce fut vers le même temps qu'il s'attacha à l'évêque d'Apt, Gaillard de Longjumeau, à qui il avait dédié cet ouvrage, en reconnaissance des soins que ce prélat s'était donnés pour lui faire trouver des matériaux. M^{me} de Gaillard de Venel, sœur de l'évêque d'Apt, le fit placer auprès de Pompone, secrétaire d'état. Il pouvait espérer de grands avantages de sa place; mais son application au travail épuisa ses forces, et le jeta dans une langueur presque continuelle. L'ardeur avec laquelle il s'occupa d'une nouvelle édition de son *Dictionnaire* augmenta son épuisement, et lui donna la mort. Il expira le 10 juillet 1680, à 38 ans. Le premier volume de sa nouvelle édition avait déjà paru, et le second vit le jour quelques mois après la mort de son auteur, par les soins d'un premier commis de Pompone (1681), qui dédia l'ouvrage entier au roi. Moréri avait des connaissances et de la littérature : il connaissait les livres modernes qu'il fallait consulter, et entendait assez bien l'italien et l'espagnol. Son ouvrage, réformé et considérablement augmenté par Jean Le Clerc, Dupin et d'autres, porte encore son nom, et n'est plus de lui. Les éditions les plus estimées du *Dictionnaire de Moréri* sont celle de 1718, 5 vol. in-fol.; celle de 1725, 6 vol. in-fol., et celle de 1732, aussi en 6 vol. in-fol. L'abbé Goujet a donné 4 vol. in-fol. de *Supplément*, que M. Drouet a refondus dans une nouvelle édition, publiée en 1759, en 10 vol. in-fol. Les gens sensés sont fâchés d'y trouver toutes les momeries du jansénisme, les prétendus miracles du diacre Pâris, etc. « Il est aisé d'apercevoir, dit un critique judicieux, que des personnes de » différens états, de différentes religions, » de différens partis, de différens génies, » ont contribué à cette augmentation. » C'est la tour de Babel; il y règne une » confusion grotesque, par la diversité

Digitized by Google

» des langues et des esprits. Les mensonges, les erreurs, les contradictions » y fourmillent. Un livre de cette espèce, » pour être bon, aurait dû être le fruit » des travaux d'un seul rédacteur. Bien » loin de là, chacun s'est empressé d'y » fournir, en différens temps et en différens lieux, son contingent, et s'est arrogé » le droit de célébrer, selon ses vues et sa » manière, tout ce qui appartenait à sa » nation, à sa secte, ou à son parti. » Cet ouvrage a été traduit en anglais, en espagnol et en italien. On doit à l'abbé du Masbaret des remarques sur le *Dictionnaire de Moréri*. Moréri est encore auteur des *Doux plaisirs de la poésie*, in-12, et éditeur des *Relations nouvelles du Levant*, de Gabriel Chinon, capucin : il a orné cet ouvrage d'une longue préface. Auteur infatigable, il avait rassemblé les matériaux d'un *Dictionnaire historique et bibliographique des Provençaux célèbres*, et commencé une *Histoire* des conciles ; il a laissé manuscrit un *Traité des étrennes*.

MORET (ANTOINE de BOURBON, comte de), fils naturel de Henri IV et de Jacqueline de Beuil, comtesse de Moret, et prince légitimé de France, naquit en 1607. Il eut les abbayes de Savigny, de Saint-Etienne de Caen, Saint-Victor de Marseille; et ces bénéfices ne l'empêchèrent pas de porter les armes. Il reçut, en 1632, au combat de Castelnaudary, un coup de mousquet dont il mourut, à ce que disent la plupart des historiens. D'autres prétendent qu'il se retira en Portugal en habit d'ermite; qu'ensuite il revint en France, et qu'il se cacha sous le nom de *frère Jean-Baptiste*, dans un ermitage en Anjou, où il mourut très âgé en 1693. Ils ajoutent que Louis XIII, frappé des bruits qui couraient au sujet du comte de Moret, fit demander, par l'intendant de Touraine, à l'ermite qui passait pour être ce comte, s'il l'était réellement? Le solitaire répondit : « Je ne le nie, ni ne veux l'as» surer : tout ce que je demande, c'est » qu'on me laisse comme je suis. » Cette réponse et d'autres circonstances répandent sur ce point d'histoire une obscurité que les critiques n'ont pu encore dissiper entièrement. *Voyez* la *Vie du frère Jean-Baptiste*, par Grandet.

MORGAGNI (JEAN-BAPTISTE), savant anatomiste, né à Forli dans la Romagne, le 25 février 1682, fut professeur de médecine théorique et d'anatomie à Padoue. Il s'est fait beaucoup d'honneur par ses découvertes et ses ouvrages. Les principaux sont : | *Adversaria anatomica sex*, Padoue, 1719, in-4° ; Leyde, 1723-1740, 6 vol. in-4° avec fig. C'est un cours complet d'anatomie, fait avec cet esprit de critique qui pèse tout, qui réfléchit sur tout, et qui n'avance rien qu'il ne l'ait vu et bien vu. Cette dernière édition a, de plus que les précédentes, *Nova institutionum medicarum idea* ; | *Epistolæ anatomicæ*, Leyde, 1728, in-4° ; | *De sedibus et causis morborum*, Padoue, 1760, 2 vol. in-fol. ; Louvain, 1766, 2 vol. in-4° ; 1779, 3 vol. in-4°, et Paris, 1820, 8 vol. in-8°. Cet ouvrage a été traduit en anglais, en allemand et en français : cette dernière traduction a été publiée à Paris en 1821, par MM. Désormeaux et Destouet. | Plusieurs *Lettres* insérées dans l'édition de *Valsalva*, qu'il publia à Venise, en 1740. Il a donné son nom à un trou de la langue et à un muscle de la luette, parce qu'il les découvrit le premier. Ce savant, versé dans les belles-lettres aussi bien que dans la médecine, membre de l'institut de Bologne, et correspondant de l'academie des sciences de Paris, mourut le 6 décembre 1771, âgé de 90 ans. Il avait recueilli lui-même ses ouvrages, qui parurent à Bassano en 1765, en 5 vol. Les papes Clément XI et Clément XII, et plusieurs souverains, lui donnèrent des marques particulières de leur estime. Benoît XIV fait de lui une mention honorable dans son traité *De beatificatione servorum Dei*. Peu de savans ont joui d'une estime plus générale. Tous ses ouvrages, qui sont très nombreux, ont été réunis et publiés par les soins de son disciple Larber, sous le titre d'*Opera omnia*, Bassano, 1765, 5 tomes en 2 gros vol. in-fol. La *Vie* de Morgagni a été écrite par Fabbroni (*Vitæ Italorum*), et ensuite par Jos. Mossea, Naples, 1778, in-8°.

MORHOF (DANIEL-GEORGES), né à Wismar, dans le duché de Mecklenbourg, en 1639, fut professeur de poésie à Rostock, d'éloquence, de poésie et d'histoire à Kiel, et bibliothécaire de l'université de cette ville. Il se signala par un grand nombre d'ouvrages, fruits de son érudition et d'un travail infatigable. Les principaux sont : | *Dissertationes*, 1699, in-4° ; | *Opera poetica*, 1694, in-8° ; | *Orationes*, 1698, in-8° ; mais le plus estimé est intitulé : *Polyhistor, sive De notitia auctorum et rerum*. Il est rempli d'érudition, et la critique de l'auteur est en général saine et favorable aux bons prin-

cipes; mais on ne peut s'empecher d'y désirer plus de développement et de profondeur. La meilleure édition est celle qu'en a donnée Albert, réimprimée à Lubeck, 1747, 2 vol. in-4°. Fabricius, dans un avis préliminaire, rend une justice complète à la science de Morhof, et convient que son ouvrage a beaucoup contribué à former sa jeunesse : *Cujus elucubrationes evolvere me memini adolescentem magno cum fructu.* Quoique Morhof fût très froid avec ceux qu'il ne connaissait pas, il était fort ouvert avec ses amis, et d'une conversation très agréable et fort variée. Il était si laborieux, qu'il travaillait même en mangeant. Il avait choisi pour devise ces trois mots : *Pietate, candore, prudentia.* Il avait toutes les vertus qu'on peut avoir hors de la véritable religion. (*Voyez* les *Mémoires de Nicéron*, tom. 2.)

MORICE de BEAUBOIS (dom PIERRE-HYACINTHE), né à Quimperlé dans la Basse-Bretagne, en 1693, de parens nobles, entra dans la congrégation de Saint-Maur, et s'y signala par son érudition autant que par sa piété et sa modestie. Le cardinal de Rohan ayant demandé à ses supérieurs deux religieux pour travailler à l'histoire de son illustre maison, dom Morice se chargea de ce travail. Son ouvrage, demeuré manuscrit dans la maison de Rohan, formerait 3 ou 4 vol. in-4°, ou 2 vol. in-fol, avec les preuves. Ce savant travailla ensuite à donner une nouvelle édition de l'*Histoire de Bretagne* de dom Lobineau. Depuis l'année 1741 jusqu'en 1750, il donna 3 vol. in-fol de *Preuves* ou *Mémoires* pour cet ouvrage, et le 1[er] vol. in-fol. de l'*Histoire*, laissant tous les matériaux du second et dernier volume, lorsqu'il mourut en 1750. Dom Taillandier, son confrère, a continué cet ouvrage.

* MORICHAU-BEAUCHAMP (RÉNÉ-PIERRE), médecin distingué, né à Poitiers vers 1776, se destina d'abord à l'état ecclésiastique, et fit ses études au collége de cette ville. La révolution dérangea ses projets, et il commença l'étude de la médecine sous M. Beaupré. En l'an 4, à la suite d'un concours où il se montra avec honneur, il fut envoyé à Paris aux frais du département de la Vienne, pour suivre les cours de l'école de santé sous les Dessault, les Sabatier, les Corvisart, les Chaussier. Il entra ensuite comme aide-major dans le 7[e] régiment de hussards, et fit la campagne d'Italie. Dans ces nouvelles fonctions, Morichau-Beauchamp montra un zèle infatigable pour les blessés confiés à ses soins, et les services qu'il rendit lui méritèrent la direction de l'hôpital de Verceil. De là il se rendit à Montpellier où il reçut le bonnet de docteur, et en 1801 il revint à Poitiers, où il se livra à l'exercice de la médecine, donnant des soins également empressés au riche et à l'indigent. En 1803, il fut nommé par son département médecin du dépôt de mendicité, alors existant à Poitiers, et il s'y acquit par ses excellens offices la reconnaissance des infortunés. Au milieu de ses nombreuses occupations, Morichau-Beauchamp trouvait encore le temps de se livrer au travail du cabinet. En 1806, la société de médecine de Bruxelles ayant mis au concours la question suivante : *De la nuit, et de son influence sur les maladies*, Beauchamp traita ce sujet; et son mémoire, un des plus remarquables de ceux qu'il nous a laissés, fut couronné par cette société : il reçut un diplôme d'associé correspondant. En 1807 on créa une école secondaire de médecine à Poitiers. Morichau-Beauchamp fut chargé du cours de pathologie chirurgicale, qu'il fit pendant vingt-cinq années avec une clarté et une précision qui ne laissaient rien à désirer. Cette même année cette école qui ne faisait que de naître perdit un de ses membres, M. Fradin, médecin de l'Hôtel-Dieu; Morichau-Beauchamp lui succéda, et redoubla d'activité, pour remplir tous les devoirs qu'il s'imposait. En 1812, l'école perdit encore M. Gaillard, l'un de ses professeurs, qui était médecin du collége de cette ville. L'administration de cet établissement lui donna pour successeur Morichau-Beauchamp. En 1821 les écoles secondaires de médecine qui, jusqu'à cette époque, se trouvaient sous la dépendance du ministre de l'intérieur, furent placées dans le ressort de l'université, et dans chaque école on nomma un directeur; Beauchamp fut chargé de remplir ces fonctions près de l'école de Poitiers. Son mérite déjà reconnu parmi ses concitoyens, fut aussi apprécié par les étrangers, et des corporations savantes l'associèrent à leurs travaux. Il était membre correspondant de la société de l'école de médecine de Paris, des sociétés médicales d'émulation de Paris, médicale de Montpellier, de médecine de Bruxelles, des sciences, lettres et arts de Rochefort, de l'académie royale de médecine de Paris, mem-

Digitized by Google

bre de la société d'agriculture, belles-lettres, sciences et arts de Poitiers. Les principes religieux étaient solidement établis dans son cœur, et souvent il y puisa pour les malades de douces paroles de consolation. Dès qu'il sentit approcher sa fin, il s'empressa d'appeler son confesseur, et il mourut à Poitiers, le 2 octobre 1832, avec cette résignation chrétienne qu'il avait tant de fois recommandée aux autres.

MORILLOS (Barthélemy-Esteban), ou **MURILLO**, peintre de Séville en Espagne, naquit en 1618. Il reçut quelques conseils de Moya, puis trouva à Madrid dans Velasquez, un protecteur qui lui rendit de grands services, en lui procurant de nombreux ouvrages. Il se fit admirer par une manière de peindre qui lui était propre, et qui produisait un grand effet. Les Italiens, étonnés de la beauté de son génie et de la fraicheur de son pinceau, ne firent point de difficulté de le comparer au célèbre Paul Véronèse. Charles II voulut le déclarer son premier peintre; mais Morillos s'en excusa sur son âge, qui ne lui permettait pas de se charger d'un emploi aussi important : son extrême modestie était néanmoins l'unique cause de son refus. Il mourut à Séville en 1682, des suites d'une chute qu'il avait faite à Cadix, en exécutant pour le maître-autel des capucins de cette ville son célèbre tableau du *Mariage de Sainte-Catherine*. Le musée de Paris possède de ce maître cinq tableaux, savoir : 1° l'*Enfant Jésus assis sur les genoux de la Vierge;* 2° *Dieu le Père et le Saint-Esprit contemplant la sainte famille;* 3° *Jésus-Christ sur la montagne des Oliviers;* 4° *Saint Pierre implorant son pardon;* 5° *Un jeune mendiant*, etc. On y voyait en 1814 quatre autres tableaux de Morillos: | l'*Adoration des Bergers;* | *Sainte Elizabeth de Hongrie;* | et ceux de l'*Emplacement de Sainte-Marie-Majeure, désigné au Patrice Jean par un espace couvert de neige:* ce sont les chefs-d'œuvre de ce peintre (1).

MORIN (Pierre), né à Paris en 1531, passa en Italie, où le savant Paul Manuce l'employa à Venise dans son imprimerie. Il enseigna le grec et la cosmographie à Vicence, d'où il fut appelé à Ferrare par le duc de cette ville. Saint Charles Borromée, instruit de ses profondes connaissances dans l'antiquité ecclésiastique, de son désintéressement, de son zèle et de sa piété, lui accorda son estime et l'engagea à aller à Rome en 1575. Les papes Grégoire XIII et Sixte-Quint l'employèrent à l'édition des Septante, 1587, et à celle de la Vulgate, 1590, in-fol. Il travailla beaucoup à l'édition de la Bible en latin traduite sur celle des Septante, Rome, 1588, in-fol.; à l'édition des Décrétales jusqu'à Grégoire VII, Rome, 1591, 3 vol. in-fol., et à une Collection des Conciles généraux, Rome, 1608, 4 vol. Ce savant critique mourut en 1608, à 77 ans. On a de lui un *Traité du bon usage des sciences*, et quelques autres écrits, publiés par le père Quétif, dominicain, Paris, 1675, in-12. On y trouve des recherches et de bons principes; l'auteur était très versé dans les belles-lettres et dans les langues. L'édition de l'ancien *Testament* grec des Septante, Rome, 1587, in-fol. est rare. Elle passe pour la plus exacte. C'est sur l'exemplaire de cette belle édition que fut faite celle de Paris en 1628, par les soins du père Morin, de l'Oratoire, qui y joignit l'ancienne version latine de Nobilius. *Voyez* CARAFFE.

MORIN (Jean-Baptiste), naquit l'an 1583 à Villefranche en Beaujolais. Après avoir voyagé en Hongrie pour faire des recherches sur les métaux, il revint à Paris, et s'appliqua entièrement à l'astrologie judiciaire. Ses horoscopes lui ouvrirent l'entrée de la maison des grands. On prétend que le cardinal de Richelieu eut la faiblesse de le consulter, et que le cardinal Mazarin lui fit un pension, après lui avoir procuré la chaire de mathématiques au Collége royal. Le comte de Chavigni, secrétaire d'état, réglait toutes ses démarches par les avis de Morin, et ce qu'il regardait comme le plus important, les heures des visites qu'il rendait au cardinal de Richelieu. Morin ne se trompa, dit-on, que de peu de jours dans le pronostic de la mort de Gustave-Adolphe. Il rencontra, à dix heures près, le moment de la mort du cardinal de Richelieu. Ayant vu la figure de Cinq-Mars, sans savoir de qui elle était, il répondit que cet homme-là aurait la tête tranchée. Morin se méprit de seize jours seulement à la mort du connétable de Lesdiguières, et de six à celle de Louis XIII. Mais il fit dans d'autres occasions des bévues beau-

(1) Ces trois derniers tableaux avaient été donnés par la ville de Séville au maréchal Soult, qui en fit don à Louis XVIII, en 1814; mais les alliés en exigèrent la remise en 1815.

Digitized by Google

coup plus lourdes, qu'on ne manqua pas de relever. Il faut convenir cependant qu'en général la justesse avec laquelle il devina est difficile à expliquer. « Ceux » qui croient à ces sortes de prédictions, » dit un auteur, ou sont eux-mêmes in- » fatués de l'astrologie judiciaire, de l'art » cabalistique et autres charlataneries de » ce genre, ou supposent dans les horo- » scopistes un pacte implicite avec l'es- » prit des ténèbres; car un homme sensé » ne verra jamais ici aucun rapport entre » les moyens et la fin. » Morin, oracle des astrologues, voulut l'être aussi des philosophes. Il attaqua le système de Copernic et celui d'Epicure, et eut à ce sujet des démêlés très vifs avec Gassendi et avec les disciples de ce philosophe. La Hollande avait promis cent mille livres, et l'Espagne trois cent mille, à celui qui aurait trouvé le problème des longitudes. Morin croyait déjà avoir les quatre cent mille francs, lorsque des commissaires nommés par le cardinal de Richelieu, lui démontrèrent la fausseté de ses prétentions. Il mourut à Paris en 1656. On lui doit une *Réfutation* en latin du livre des préadamites, curieuse et singulière, Paris, 1657, in-12. On a encore de lui un livre intitulé *Astrologia gallica*, et un grand nombre d'autres ouvrages, dans lesquels on remarque un génie singulier et bizarre. *Voyez* son article dans le *Dictionnaire* de Moréri, édit. de 1759, où l'on trouve la liste de ses manuscrits, et le tom. 3 des *Mémoires de Nicéron* où est celle de ses livres imprimés.

MORIN (Jean), savant oratorien, né à Blois en 1591, de parens calvinistes, étudia les humanités à la Rochelle. Il alla ensuite à Leyde, où il apprit la philosophie, les mathématiques, le droit, la théologie et les langues orientales. Après avoir orné son esprit de toutes ces connaissances, il se consacra à la lecture de l'Ecriture sainte, des conciles et des Pères. Un voyage qu'il fit à Paris l'ayant fait connaître du cardinal du Perron, il abjura le calvinisme entre les mains de ce prélat. Le nouveau converti demeura quelque temps auprès de lui, entra dans l'Oratoire, congrégation qui venait d'être fondée par le cardinal de Bérulle. Son érudition et ses ouvrages lui firent bientôt un nom. Les prélats de France se faisaient un plaisir de le consulter sur les matières les plus épineuses et les plus importantes. Le pape Urbin VIII, instruit de ses talens et de ses vertus, l'appela à Rome, et se servit de lui pour la réunion de l'église grecque avec la latine. Le cardinal de Richelieu obligea ses supérieurs à le rappeler en France, et lui fit perdre le chapeau de cardinal, dont on prétend qu'il aurait été honoré, s'il se fût fixé à Rome. De retour à Paris, il se livra à l'étude avec une ardeur infatigable, et y mourut d'une attaque d'apoplexie en 1659, à 68 ans, également regretté pour ses connaissances et son caractère franc en sincère. Il était parfaitement versé dans les langues orientales, et fit revivre en quelque sorte le *Pentateuque samaritain* en le publiant dans la *Bible polyglotte* de Le Jay. Ses principaux ouvrages sont : | *Exercitationes biblicæ*, Paris, in-fol.; ouvrage dans lequel il s'élève avec raison contre le texte hébreu, tel que nous l'avons; | *De sacris ordinationibus*, in-fol. 1655; | *de Pœnitentia*, in-fol., 1651. L'auteur a ramassé dans cet ouvrage et dans le précédent tout ce qui pouvait avoir rapport à son sujet. L'un et l'autre sont très savans; mais ils manquent de méthode. | Une nouvelle *Edition* de la Bible des Septante, avec la version latine de Nobilius, 3 vol. in-fol., Paris, 1628 et 1642, estimée : elle comprend le nouveau Testament. Le père Morin, dans la préface de cet ouvrage, fait l'apologie de la version des Septante, tant de fois attaquée par les protestans, et s'élève contre le texte hébreu, qu'il prétend avoir été corrompu par les Juifs. Hottinger, Taylour et Boot, protestans, et Siméon de Muis, professeur en hébreu à Paris, attaquèrent le père Morin, qui se défendit excellemment dans plusieurs ouvrages, particulièrement dans ses *Exercitationes ecclesiasticæ in utrumque Samaritanorum pentateuchum*, Paris, 1631, in-4°. Jean Cappel a porté le dernier coup au texte hébreu moderne. (*Voyez* CAPPEL, GOROPIUS, MASCLEF.) | Des *Lettres* et des *Dissertations* sous le titre d'*Antiquitates ecclesiæ orientalis*, 1682, in-8°; | *Histoire de la délivrance de l'Eglise par l'empereur Constantin, et du progrès de la souveraineté des papes par la piété et la libéralité de nos rois*, in-fol., 1629. Cet ouvrage, écrit en français d'une manière incorrecte et diffuse, déplut à la cour de Rome, et l'auteur ne put l'apaiser qu'en promettant quelques corrections. | *Des défauts du gouvernement de l'Oratoire*, in-8°, 1653. Cette satire attira à l'auteur bien des désagrémens; presque tous les exemplaires

Digitized by Google

furent brûlés, ce qui l'a rendu rare. Le père des Marets en a donné un abrégé, sous le nom de *la Tourelle*; | *Opera posthuma*, 1703, in-4°. Le père Morin était un des plus savans hommes de son temps. Il n'y a personne qui ait plus écrit sur la critique de la Bible, et avec plus d'érudition que lui. Il a écrit aussi très solidement sur la matière des Sacremens, et on peut dire qu'il a épuisé tous les sujets sur lesquels il s'est exercé. Cet homme, si versé dans l'antiquité ecclésiastique, si zélé pour les anciens usages, pour l'ancienne discipline, était bien éloigné de cet esprit réformateur qui voudrait tout ramener à l'état des premiers temps. Il regardait la pratique et les coutumes de l'Eglise dans tous les siècles, comme des lois qu'il n'était pas plus permis de contredire que les jugemens doctrinaux. *Insolentissima igitur est insania, non modo disputare contra id quod videmus universam Ecclesiam credere, sed etiam contra id quod videmus eam facere. Fides enim Ecclesiæ non modo regula est fidei nostræ, sed etiam actiones ipsius actionum nostrarum; consuetudo ipsius, consuetudinis quam observare debemus* (Præf. Comm. hist. de adm. Sac. Pœn.) : passage exactement conforme à celui de saint Augustin : *Si quid per totum orbem frequentat Ecclesia, quin sit faciendum, disputare apertissima insania est.* *Voyez* FLEURY, THOMASSIN.

MORIN (Simon) naquit à Richemont près d'Aumale, en Normandie, vers l'an 1623, d'une famille obscure. La misère le chassa de son pays et l'amena à Paris, où il se fit écrivain-copiste. Son cerveau, qui n'avait jamais été fort bon, se dérangea totalement lorsqu'il jouit d'un peu d'aisance. Il se jeta dans les rêveries des *Illuminés*, alors fort communs à Paris. On le mit en prison, et on le relâcha bientôt comme un esprit faible, qui, dans un état plus commode, pourrait se rétablir. Il se logea chez une fruitière, abusa de sa fille, et fut contraint de l'épouser. Sa belle-mère tenait une espèce d'hôtellerie; son gendre se mit à prêcher ceux qu'elle recevait. Les ignorans s'attroupèrent autour de cet ignorant; et le lieutenant de police ne put mettre fin à ces conventicules, qu'en faisant enfermer à la Bastille celui qui les tenait. Cet insensé remis en liberté au bout de deux ans, répandit un petit ouvrage ou brillaient tous les égaremens de son esprit. L'auteur était si enchanté de ce tissu de délires et d'inepties, qu'il en envoya un exemplaire au curé de Saint-Germain-l'Auxerrois, qui lui demanda d'où venait sa mission? *De Jésus-Christ même*, répondit le fanatique, *qui s'est incorporé en moi pour le salut de tous les hommes*. Le curé ne lui répliqua qu'en le faisant de nouveau renfermer à la Bastille. Avant que d'y être, il avait répété plusieurs fois qu'il ne serait jamais assez lâche pour dire : *Transeat a me calix iste;* mais dès qu'il y fut, sa fermeté l'abandonna. Il fit sa rétractation, et obtint son élargissement. A peine fut-il sorti qu'il dogmatisa encore. Le parlement le fit mettre à la Conciergerie, et le condamna aux Petites Maisons. Nouvelle abjuration, et nouvel élargissement. Mais le cœur n'ayant point eu de part à ces rétractations, il chercha de nouveau à faire des prosélytes. Des Marets de Saint-Sorlin, fanatique lui-même, mais d'un fanatisme plus pardonnable, le dénonça comme un hérétique. Morin mettait au net un discours qu'il voulait présenter au roi, lorsqu'il fut conduit à la Bastille et ensuite au Châtelet. Cet écrit commençait par ces mots : *Le fils de l'homme au roi de France*.... Morin fut condamné à être brûlé vif avec son livre et tous ses autres écrits. Après la lecture de son jugement, le premier président Lamoignon lui demanda s'il était écrit quelque part que le nouveau Messie dût subir le supplice du feu? Ce misérable eut l'impudence de répondre par ce verset du psaume 16 : *Igne me examinasti, et non est inventa in me iniquitas*. Toutes ses réponses prouvaient sa démence, et cette folie aurait dû, ce semble, lui obtenir sa grâce. Son arrêt fut cependant exécuté le 14 mars 1663. Ses complices furent punis de diverses peines; mais aucun ne fut condamné à mort. On cite de Morin | des *Pensées*, dédiées au roi, in-8° de 174 pages, très rare; | une *Requête au roi et à la reine régente, mère du roi*, du 27 octobre 1647, 8 pages; | deux *rétractations* ayant toutes deux 4 pages in-4° : la première du 7 février 1649, la seconde du 14 juin suivant; | *Témoignage du 2e avénement du fils de l'homme*, janvier 1641 (*Voyez* d'AVESNES).

MORIN (Etienne), ministre de la religion prétendue réformée, né à Caen en 1625, remplit, au bourg Saint-Pierre-sur-Dive, et dans cette ville, ses fonctions de pasteur. Après la révocation de l'édit de Nantes, il se retira à Leyde, et de là à Amsterdam, où il fut nommé profes-

Digitized by Google

seur de langues orientales. Il y mourut en 1700, âgé de 75 ans, après de longues infirmités de corps et d'esprit. On a de lui huit *Dissertations* en latin sur des matières d'antiquité. Elles sont curieuses. L'édition de Dordrecht, 1700, in-8°, est la meilleure, et préférable à celle de Genève, 1683, in-4°. Il a aussi donné la *Vie* de Samuel Bochard. (*Voyez* les *Mémoires* de Nicéron, tome 12.) Pierre Francius a donné son *Eloge* dans la 2e édition de ses *Orationes.* — Son fils HENRI MORIN, né à Saint-Pierre-sur-Dive en Normandie, se fit catholique après avoir été ministre protestant. Il est auteur de plusieurs *Dissertations* qui se trouvent dans les *Mémoires de l'académie des Inscriptions et belles-lettres* dont il était membre. Il mourut à Caen en 1728, âgé de 60 ans.

MORIN (LOUIS), médecin, né au Mans en 1635, vint faire sa philosophie à Paris à pied et en herborisant. Il étudia ensuite en médecine, fut fait docteur en 1662, et devint membre de l'académie des sciences. Sa vertu égalait son savoir : il menait la vie d'un anachorète, ne mangeait que du pain, ne buvait que de l'eau, et se permettait tout au plus quelques fruits. Paris était pour lui une Thébaïde, à cela près qu'il lui fournissait des livres et des savans. L'argent qu'il recevait de sa pension de l'Hôtel-Dieu, dont il était médecin, il le remettait dans le tronc, après avoir bien pris garde de n'être pas vu. En 1700 il fut choisi pour faire les démonstrations des plantes au Jardin-Royal, à la place du célèbre Tournefort, qui alla herboriser dans le Levant. Ce savant avait conçu tant d'estime pour Morin, qu'il donna à une plante étrangère le nom de *Morina orientalis.* Morin mourut, comme il avait vécu, dans de grands sentimens de piété, en 1715, âgé de près de 80 ans. Il laissa une bibliothèque de près de 20,000 écus, un herbier, un médailler, et nulle autre acquisition. On trouva dans ses papiers un *Index d'Hippocrate* grec et latin, beaucoup plus ample et plus fini que celui de Pinus. Fontenelle a écrit l'éloge de Morin.

MORIN (JEAN), né à Meung, près d'Orléans, en 1705, obtint en 1732 la chaire de philosophie de Chartres, et en 1750 un canonicat de la cathédrale. Morin donna à 38 ans son *Mécanisme universel,* vol. in-12, qui contient beaucoup de connaissances. Son second ouvrage est un *Traité de l'électricité*, imprimé in-12 en 1748. L'abbé Nollet, ayant réfuté l'opinion de l'auteur, Morin adressa à cet académicien une *Réponse :* c'est son 3e et dernier ouvrage imprimé. Il conserva jusqu'à la mort son application aux sciences, ainsi que les vertus du prêtre et du philosophe. Il mourut à Chartres le 28 mars 1764, à 59 ans.

MORINGE (GÉRARD), théologien de Bommel dans la Gueldre, fut professeur de théologie dans le monastère de Sainte-Gertrude à Louvain, puis chanoine et curé de Saint-Tron dans la principauté de Liége, où il mourut le 9 octobre 1556. On a de lui : | la *Vie de saint Augustin*, Anvers, 1553, in-8°, et 1644, avec des notes d'Antoine Sanderus; | celles *de Saint Tron, des saints Libère et Euchère*, Louvain, 1540, in-4°; | celle *du pape Adrien VI*, Louvain, 1536, in-4°; et dans les Analectes historiques d'Adrien VI par Gaspard Burman, Utrecht, 1727. | *Commentaire sur l'Ecclésiaste*, Anvers, 1533, in-8°. | *Oratio de paupertate ecclesiastica*, etc. Tous les écrits de cet auteur sont en latin. On conserve en manuscrit dans le monastère de Saint-Tron : | *Vitæ sanctorum Antonii et Guiberti Gemblacensis;* | *Præcepta vitæ honestæ;* | *Chronicon Trudonense*, depuis l'an 1400. Arnould Wion et le père Possevin le font moine bénédictin à Saint-Tron, et disent qu'il florissait vers 1100; ils se trompent, ainsi que Corneille Loos, qui le confond avec Noviomagus.

MORINIÈRE (ADRIEN-CLAUDE LE FORT de la), né à Paris en 1696, d'une famille noble, fut élevé sous le célèbre père Porée, dont il fut toute sa vie l'ami et l'admirateur. L'amour des lettres inspirant celui de la solitude, notre auteur quitta le tumulte de la capitale pour se retirer chez les pères génovéfains de Senlis. Il y vécut pendant 12 ans, occupé à préparer les matériaux de différentes collections. Les principales sont : | *Choix de poésies morales*, 3 vol. in-8°, 1740; | *Bibliothèque poétique*, 4 vol. in-4°, et 6 vol in-12, 1745; | *Passe-temps poétiques, historiques et critiques*, 2 vol. in-12, 1757, | *OEuvres choisies de J.-B. Rousseau*, in-12. Ce petit recueil est le mieux fait de tous ceux que la Morinière a donnés au public. On a encore de lui deux petites comédies imprimées en 1754, sous le titre des *Vapeurs* ou du *Temple de la Paresse.* Cet auteur mourut en 1768. Le respect qu'on remarque dans ses

Digitized by Google

ouvrages pour la religion et pour les mœurs, respirait dans sa conduite. Dans les éditions qu'il a données des meilleurs morceaux des poètes français, il n'a pas craint de nuire à leur gloire, en écartant ce qui sent tant soit peu la licence. Par là, il en a rendu la lecture commune et sûre pour tous les âges et toutes les personnes. Il est toujours, sinon glorieux, du moins estimable, de présenter les grands hommes par le beau côté : on exécute, en quelque sorte, leurs intentions : car il en est peu qui n'aient condamné, dans un âge mûr, les égaremens de leur jeunesse et de leur plume.

MORISON (Robert), botaniste distingué, vit le jour à Aberdeen en Ecosse l'an 1620. Il étudia dans l'université de cette ville, et y enseigna quelque temps la philosophie. Il s'appliqua ensuite à l'étude des mathématiques, de la théologie, de la langue hébraïque, de la médecine, et surtout de la botanique, pour laquelle il avait beaucoup de passion. Les guerres civiles interrompirent ses études ; il signala son zèle et son courage pour les intérêts du roi Charles Ier, et se battit vaillamment dans le combat donné sur le pont d'Aberdeen, entre les habitans de cette ville et les troupes presbytériennes. Il y fut blessé dangereusement à la tête. Dès qu'il fut guéri de cette blessure, il vint en France. Gaston, duc d'Orléans, l'attira à Blois, et lui confia la direction du jardin royal de cette ville en 1650. Morison dressa une nouvelle méthode d'expliquer la botanique, qui plut au duc. Après la mort de ce prince, il retourna en Angleterre en 1660. Le roi Charles II, à qui le duc d'Orléans, son oncle, l'avait présenté à Blois, le fit venir à *Londres*, et lui donna le titre de *son médecin*, et une pension de 200 livres *sterling*. Cet habile homme mourut à Londres en 1683, à 63 ans. On a de lui : | *Præludium botanicum*, qu'il publia en 1669, in-12. Cet ouvrage acquit tant de réputation à son auteur, que l'université d'Oxford lui offrit une chaire de professeur en botanique, qu'il accepta. | *Hortus Blesensis*, Londres, 1669, in-fol., réimprimé dans son *Præludium botanicum* ; | La 2e et la 3e partie de son *Histoire des Plantes*, in-fol., 1680 et 1699, dans laquelle il donne une nouvelle méthode estimée des connaisseurs. La 1re partie de cet ouvrage n'a point été imprimée : on ne sait ce qu'elle est devenue. Ce qui en tient lieu est intitulé *Plantarum ombelliferarum distributio nova*, 1672, in-fol. Comme ce traité fut réimprimé avec la 3e partie, on ne prend l'édition de 1672 qu'à cause de la beauté des épreuves. La 1re partie devait contenir la description des arbres et des arbrisseaux. Les trois parties ont été publiées à Oxford en 1715, 2 vol. in-fol. avec fig. La méthode de Morison consiste à établir les genres des plantes par rapport à leurs fleurs, à leurs semences et à leurs fruits : méthode que Tournefort a également adoptée, mais que Linnée a cru devoir changer contre une autre. Morison a certainement rendu des services importans à l'histoire naturelle ; mais il semble qu'il se loue lui-même un peu trop. Bien loin de se contenter de la gloire que pouvait lui procurer son système de classification botanique, il osa comparer ses découvertes à celles de Christophe Colomb ; et sans jamais citer Gesner, Césalpin et Fabio Colomna, il assure en plusieurs endroits de ses ouvrages qu'il n'a rien appris que de la nature même. On l'aurait peut-être cru sur sa parole, s'il n'avait pris la peine de transcrire des pages entières de ces deux derniers auteurs.

MORISOT (Claude-Barthélemy), écrivain, né à Dijon en 1592, mort dans la même ville en 1661. On a de lui : | un livre intitulé *Peruviana*, Dijon, 1645, in-4°, où sous des noms allégoriques il trace l'histoire des démêlés du cardinal de Richelieu avec la reine Marie de Médicis, et Gaston de France, duc d'Orléans : | *Orbis maritimus*, in-fol., 1643, | *Veritatis lacrymæ*, Genève, 1626, in-12. C'est une satire contre les jésuites, avec cette dédicace : *Patribus jesuitis sanitatem*. Elle est si grossière, qu'il ne trouva pas moyen de la faire imprimer dans sa patrie, et qu'il dut la faire publier à Genève, où on imprimait tous les sarcasmes contre l'Eglise et ses ministres. | Grand nombre de *Lettres* latines.

MORLIÈRE (la). *Voyez* ROCHETTE.

*MORISSON (C.-F.-G.), membre de la Convention, né en Bretagne vers 1740, exerçait, avant la révolution, la profession d'avocat. Lorsque la révolution de 1789 eut éclaté en France, il devint administrateur du département de la Vendée en 1790, fut député à l'assemblée constituante, et ensuite à la Convention. Morisson, tout en suivant le parti des novateurs, garda toujours une modération assez rare dans un moment où tous les esprits étaient exaltés. Il se déchaîna ce-

Digitized by Google

pendant plusieurs fois contre les frères du roi et contre le monarque lui-même; mais lorsqu'on proposa de mettre en jugement ce prince infortuné, il s'y opposa de tout son pouvoir, se fondant sur ce que les lois avaient établi son inviolabilité. Le 29 novembre, malgré les menaces des jacobins, il parla encore en faveur du roi « Vous citez toujours Brutus, leur » dit-il; mais si César eût été sans armes » et sans puissance, ce Brutus fût devenu » peut-être son défenseur. » Il vota ensuite pour sa détention pendant la guerre et son bannissement à la paix. Malgré le courage avec lequel il s'était opposé à l'assassinat de Louis XVI, les jacobins ne l'inquiétèrent pas pendant le règne de la terreur. Il fut ensuite accusé par Garnier de liaisons avec les royalistes, parce qu'il avait demandé des secours pour le département de la Vendée; mais cette accusation n'eut pas de suites, et il fut même chargé de plusieurs missions dont il s'acquitta avec toute la modération qu'il était possible de garder dans ces temps désastreux. Membre du conseil des Cinq-cents, il fit adopter, en décembre 1796, un décret d'amnistie pour les Vendéens et les Chouans. Il sortit du conseil le 20 mars 1797, et fut nommé peu d'années après conseiller à la cour de Poitiers, et ensuite à celle de Bourges, où il mourut en 1816, estimé pour les vertus sociales et le désintéressement dont souvent il avait fait preuve.

MORLEY (GEORGES), évêque anglican, né à Londres en 1597, de parens nobles, devint chanoine d'Oxford en 1641. Il donna les revenus de son canonicat au roi Charles I^er^, alors engagé dans la guerre contre les troupes du *long Parlement*. Quelque temps après, ce prince étant prisonnier à Hamptoncourt, employa le docteur Morley pour engager l'université d'Oxford à ne point se soumettre à une visite illégale. Ayant ménagé cette affaire, il irrita les anti-royalistes, et fut privé, l'un des premiers, de ses emplois à Oxford. Il quitta l'Angleterre, et se rendit à La Haye auprès de Charles II, qui, ayant été rétabli sur le trône de ses ancêtres, paya le zèle de ce fidèle sujet par sa nomination à l'évêché de Worcester, et ensuite à celui de Winchester. Ce prélat mourut en 1684, à 87 ans, après avoir fait de grands biens dans son diocèse. On a de lui des *Sermons*, et des *Lettres* en latin.

MORNAC (ANTOINE), célèbre avocat au parlement de Paris, né à Tours, fréquenta le barreau près de 40 ans, et cultiva les muses au milieu des épines de la chicane. Ses ouvrages ont été imprimés à Paris, en 1724, en 4 vol. in-fol. On a encore de lui un recueil de vers, intitulé : *Feriæ Forenses*, in-8°, parce qu'ils étaient le fruit de ses amusemens pendant les vacations du palais. Il contient les *éloges* des gens de robe qui avaient paru avec éclat en France depuis 1500. Il mourut en juin 1620.

MORNAY (PHILIPPE de), seigneur du Plessis-Marly, né à Buhy ou Bishuy, dans la Haute-Normandie, en 1549, fut élevé à Paris. Il y fit des progrès rapides dans les belles-lettres, les langues savantes, et dans la théologie : ce qui était un prodige dans un gentilhomme. On le destina d'abord à l'Eglise; mais sa mère, imbue des erreurs de Calvin, les lui inspira. Après la Saint-Barthélemy, Philippe de Mornay parcourut l'Italie, l'Allemagne, les Pays-Bas et l'Angleterre. Le roi de Navarre, depuis Henri IV, était alors chef du parti protestant; Mornay s'attacha à lui, et le servit de sa plume et de son épée. Il n'oublia rien pour aplanir le chemin du trône à ce prince. Mais lorsqu'il changea de religion, ce favori lui en fit de sanglans reproches. Il continua cependant à le servir avec fidélité, dirigea toutes les affaires, et termina celle de la dissolution du mariage de Henri IV. Mais, en 1598, son *Traité de l'Institution de l'Eucharistie* donna lieu à la fameuse conférence de Fontainebleau, dont le résultat fut la disgrâce de du Plessis. Ce livre ayant soulevé tous les théologiens catholiques, il eut l'imprudence de ne répondre à leurs censures que dans une conférence publique. Elle fut indiquée le 4 mai 1600 à Fontainebleau, où la cour devait être. Le combat fut entre du Perron évêque d'Evreux, et Mornay. La victoire fut unanimement adjugée à du Perron. Ce prélat s'était vanté de faire voir clairement près de cinq cents passages tronqués ou mal cités dans le livre de son adversaire, et il tint parole. Les calvinistes équitables convinrent de la défaite de leur chef. Pour la constater, il ne faut que lire ce qu'en dit dans ses *Mémoires* le duc de Sulli, zélé protestant. (*Voyez* du PERRON.) Un ministre huguenot, présent à la conférence, disait avec douleur à un capitaine de son parti : *L'évêque d'Evreux a déjà emporté plusieurs passages sur Mornay.—Qu'importe*, répartit le militaire, *pourvu que*

celui de Saumur lui demeure? C'était un passage important sur la rivière de Loire, dont du Plessis était gouverneur. Ce fut là qu'il se retira, toujours occupé à inquiéter les catholiques. Lorsque, après la mort de Henri IV, son successeur Louis XIII entreprit de faire la guerre contre son parti, du Plessis lui écrivit pour l'en dissuader. Après avoir épuisé les raisons les plus spécieuses, il lui dit : « Faire la » guerre à ses sujets, c'est témoigner de » la faiblesse. L'autorité consiste dans » l'obéissance paisible du peuple; elle s'é» tablit par la prudence et la justice de » celui qui gouverne. La force des armes » ne se doit employer que contre un en» nemi étranger. » Ces remontrances de Mornay, que les événemens du passé rendaient ridicules, ne produisirent rien que la perte de son gouvernement de Saumur, que Louis XIII lui ôta en 1621. Mornay ne pouvait point ignorer les fruits amers qu'avait produits l'indulgence dont on avait usé envers les sectaires; il pouvait encore moins ignorer les désordres que la nature des nouvelles erreurs devait inévitablement produire dans un état catholique. « Le calvinisme, dit Voltaire, » devait nécessairement enfanter des » guerres civiles et ébranler les fonde» mens des états. Les réformateurs du » quinzième siècle ayant déchiré tous les » liens par lesquels l'Eglise romaine tenait » les hommes, ayant traité d'idolâtrie ce » qu'elle avait de plus sacré, ayant ouvert » les portes de ses cloîtres et remis ses » trésors dans les mains des séculiers, il » fallait qu'un des deux partis pérît par » l'autre. Il n'y a point de pays en effet » où la religion de Calvin et de Luther ait » paru sans faire couler le sang. » (*Siècle de Louis XIV*, chap. 33.) L'amiral Coligni disait lui-même, au rapport de Brantôme, que le seul moyen de contenir les calvinistes, était de les occuper hors du royaume, et d'abandonner à leurs dégâts les provinces catholiques des Pays-Bas; faute de quoi *pour le seur ils recommenceroient à brouiller au dedans : tant il les connoissoit brouillons, remuans, fretillans, et amateurs de la picorée.* Mornay mourut en 1623 à 74 ans, dans sa baronnie de la Forêt-sur-Seure en Poitou. Il avait été pendant 50 ans l'oracle de ses co-religionnaires, au point qu'on le nommait le *Pape des huguenots.* On a de lui : | un *Traité de l'Eucharistie*, 1604, in-fol.; | un *Traité de la vérité de la Religion chrétienne*, in-4°; | un livre intitulé : le *Mystère d'iniquité*, in-4°; | un *Discours sur le droit prétendu par ceux de la maison de Guise*, in-8°; | des *Mémoires*, depuis 1572 jusqu'en 1620, 4 vol. in-4°; | des *Lettres*, etc. Presque tous ces ouvrages sont remplis des erreurs de sa secte, et de plus d'une bonne dose d'enthousiasme. Ses deux secrétaires, Meslai et Chalopin, et David de Liques, flamand, ont composé sa *Vie*, in-4°. Ce sont des éloges historiques faits par des hommes de parti. Il y a encore une *Vie de du Plessis-Mornay*, dans les *Vies de plusieurs anciens seigneurs de la maison de Mornay*, par R. de Mornay de la Villetertre, 1689, in-4°.

MORO (FRANÇOIS), Japonais de naissance et zélé chrétien, directeur du commerce des Portugais au Japon, fut accusé faussement d'une conspiration contre l'empereur, et brûlé vif en 1637, en protestant jusqu'au dernier soupir de sa parfaite innocence. Le père Charlevoix a démontré la fausseté de cette prétendue conspiration, et du roman que Koempfer a ou fabriqué ou adopté pour l'accréditer, et calomnier à son ordinaire l'Eglise naissante et souffrante du Japon.

MORO (ETIENNE), jésuite hongrois, savant mathématicien, fut assassiné en 1794 par les Rasciens, à Cinq-Eglises. On a de lui : *Geographia Pannoniæ* insérée dans *Imago Hungariæ antiquæ* par Timon, qui en fait un grand éloge.

MOROGUES (S.-F. BIGOT de). *Voyez* BIGOT.

MORONE (JEAN de), fils du comte Jérôme de Morone, chancelier de Milan, et l'un des plus grands politiques de son temps, mort subitement au camp devant Florence en 1529, eut une partie des talens de son père. Il mérita l'évêché de Modène par son zèle et ses talens. Envoyé nonce en Allemagne l'an 1542, il engagea les princes de l'empire à souscrire à la convocation d'un concile général. Le pape Paul III, charmé d'un tel succès, récompensa Morone par le chapeau de cardinal, le nomma légat à Bologne, et président au concile indiqué à Trente. Jules III l'envoya en qualité de légat à la diète d'Augsbourg, où il soutint avec chaleur les intérêts du siége de Rome. Morone s'y fit également aimer des catholiques et des protestans. Sa modération et l'équité qui formaient son caractère étaient dignes d'un philosophe chrétien. Il tonnait contre l'hérésie, et il traitait avec douceur les hérétiques. Ses ennemis lui firent

Digitized by Google

un crime de cette modération. Paul IV le fit arrêter sur quelques fausses accusations ; mais Pie IV, son successeur, prit hautement sa défense, et confondit la calomnie, en le nommant président du concile de Trente. Après la mort de ce pontife, saint Charles Borromée le crut digne de la tiare et lui donna sa voix. Il en avait déjà eu 28 dans un autre conclave. Grégoire XIII l'envoya légat à Gènes, et ensuite en Allemagne. Ce fut au retour de cette dernière légation, qu'il couronna une vie illustre par une mort sainte. Il mourut à Rome en 1580, à 72 ans, avec la réputation d'un homme pénétrant, adroit, résolu, intrépide, zélé pour les intérêts de son diocèse et pour ceux de l'Eglise. On peut consulter sur cet illustre prélat l'*Histoire de la littérature italienne* de Tiraboschi, tome 7, 1re partie, p. 260 et suivantes, et le tome 3, p. 301 de la *Bibliothèque de Modène* qui contient la liste de ses ouvrages. Sa *vie* a été écrite par Jacobelli, évêque de Foligno.

MOROSINI, très ancienne maison de Venise, dont le nom en latin est *Maurocenus*, et qui a donné plusieurs doges à la république : Dominique MOROSINI, élu doge de Venise en 1148 ; Marin MOROSINI, élu en 1249, qui soumit Padoue à la république ; et Michel MOROSINI, qui mourut le 15 octobre 1382, 4 mois après son élection, et après avoir soumis l'île de Ténédos. Ces illustres républicains se rendirent également recommandables par l'esprit patriotique et par l'art de gouverner.

MOROSINI (Pierre), célèbre cardinal de la même famille que les précédens, fut un des plus habiles jurisconsultes de son temps. Il travailla à la compilation du 4e livre des *Décrétales*, et mourut en 1424 à Gallicano.

MOROSINI (Jean-François), cardinal, et ambassadeur de la république de Venise, en Savoie, en Pologne, en Espagne, en France, et à la cour de Constantinople auprès du sultan Amurat III, mourut dans son évêché de Brescia, le 14 janvier 1596, à 59 ans.

MOROSINI (André), né à Venise en 1558, obtint les principales dignités de la république de Venise, et mourut en 1618 à 60 ans. Chargé de continuer l'*Histoire de Venise* de Paruta, il la poussa jusqu'en 1615. Elle fut imprimée en 1623, in-fol., et réimprimée dans la Collection des historiens de Venise, 1718 et années suivantes, 10 vol. in-4°. Ses *Opuscula et Epistolæ*, 1625, in-8°, sont moins recherchés que son Histoire.

MOROSINI (François), généralissime et doge de Venise, où il naquit en 1618, se signala sur une des galères vénitiennes, dès l'âge de 20 ans, et remporta sur les Turcs des avantages continuels. Nommé commandant de la flotte en 1651, il prit sur eux un grand nombre de places et fut déclaré généralissime. Il défendit, en cette qualité, l'île de Candie contre les Turcs. Il y soutint plus de cinquante assauts, plus de quarante combats souterrains, et éventa les mines des assiégeans près de cinq cents fois. Les Turcs perdirent à ce siége plus 120,000 hommes, et les Vénitiens plus de 40,000. En vain le grand-visir tâcha de corrompre ce brave homme, en lui offrant de le faire prince de Valachie et de Moldavie ; il méprisa ces offres. Enfin, obligé de se rendre, il capitula au bout de vingt-huit mois, en 1669. Le grand-visir, plein d'estime pour son courage, lui accorda tout ce qu'il voulut. De retour à Venise, il fut d'abord très bien reçu, et ensuite arrêté par ordre du sénat : mais s'étant pleinement justifié, on lui confirma la charge de procurateur de Saint-Marc. Quelque temps après, la guerre s'étant renouvelée contre les Turcs, Morosini fut élu généralissime des Vénitiens pour la troisieme fois, en 1684. Il s'empara de plusieurs îles sur les Turcs, remporta sur eux une victoire complète en 1687 près des Dardanelles, et prit Corinthe, Misitra, Athènes, et presque toute la Grèce. Tant de succès le firent élire doge en 1688, et généralissime pour la quatrième fois en 1693, quoique âgé de 75 ans. Il mit plusieurs fois en fuite la flotte des Turcs ; mais il tomba malade de fatigue, et mourut à Napoli de Romanie en 1694. Le sénat lui fit élever un superbe monument avec cette inscription : *Francisco Mauroceno Peloponesiaco*. Le titre de *Poloponésiaque* lui avait été donné après ses victoires, en 1687. Le pape Alexandre VIII l'honora, dans le même temps, d'une épée et d'un casque, qu'il reçut en cérémonie dans l'église Saint-Marc des mains du nonce. La *Vie de François Morosini* a été écrite en latin par Jean Graziani, Padoue, 1698, in-4°, et par Ant. Arrighi, ibid., 1749, in-4° ; la dernière est la plus estimée.

MOROZZO en latin *Morotius* (Charles-Joseph), abbé de l'ordre de Cîteaux dans Turin, et depuis évêque de Bobbio puis de Saluces, né à Mondovi en 1645,

Digitized by Google

mort en 1729, a donné en latin : | le *Théâtre chronologique de l'ordre des chartreux*, etc., Turin, 1681, in-fol. ; | *Théâtre chronologique de l'ordre de Cîteaux*, Turin, 1690, in-fol., en latin. (*Voyez* le 3e vol. de la *Biblioth. volante* de Cinelli, p. 370, et Tiraboschi, *Storia della letteratura*, tome 8, page 108.)

MORT (Jacques le), chimiste et médecin, né à Harlem en 1650, donna des leçons particulières sur la chimie, la pharmacie et la médecine à Leyde. En 1702 il y obtint une chaire de chimie qu'il remplit jusqu'en 1718, année de sa mort. Le célèbre Boerhaave le remplaça. On a de le Mort : | *Chymia medico-physica*, Leyde, 1684, in-4° ; | *Pharmacia medico-physica*, 1688, in-12 ; | *Fundamenta nov.-antiqua theoriæ medicæ, ad naturæ operas revocata*, 1700, in-12, etc. ouvrages estimés de son temps ; mais, comme les opérations de la chimie sont perfectionnées, ils ne sont plus d'usage.

MORTEMART. *V.* ROCHECHOUART.

MORTIER. *Voyez* MARTIN David.

MORTO ou **MORTUO** (Louis), peintre de Feltre en Italie, florissait dans le 16e siècle. Il est regardé comme le premier qui ait excellé à peindre les grotesques, et surtout dans cette manière de clair-obscur qu'on appelle *égratignée*. Ayant pris le parti des armes, il fut tué à 45 ans, dans un combat qui se donna entre les Vénitiens et les Turcs. On peut consulter sur cet artiste le tom. 5, pag. 45 des *Elogi de' piu illustri pittori*, etc.

MORTON (Jean), cardinal, archevêque de Cantorbéry, et grand chancelier d'Angleterre, né dans le petit bourg de Bare, comté de Dorset, en 1410, se rendit si habile dans la jurisprudence, qu'il mérita d'être admis dans le conseil privé des rois Henri VI et Edouard IV. Cette place lui fraya la route à l'évêché d'Ely, et enfin à l'archevêché de Cantorbéry. Il le méritait par son zèle et sa fidélité envers ses souverains. Henri VII le fit son chancelier, et lui obtint un chapeau de cardinal. Il mourut l'an 1500, âgé de quatre-vingt-dix ans. On lui attribue une histoire de Richard III ; mais il paraît que cet ouvrage n'est pas de lui. Morton avait d'abord été partisan de la *Rose rouge*, dans les factions des maisons de York et de Lancastre, et avait servi Henri VI ; il adhéra toutefois au gouvernement d'Edouard IV, qui le combla de faveurs. Il jouit de la même considération sous le règne de Richard, duc de Glocester. Il sema la division entre ce prince et le duc Buckingham, qui se révolta et périt sur l'échafaud. Morton se sauva sur le continent, et revint en Angleterre lors de la révolution qui mit la couronne sur la tête de Henri VII. Il put alors réunir le parti des deux *Roses* en négociant avec succès le mariage de Henri VII avec la fille d'Edouard IV. Sa *Vie* a été écrite par J. Rudden, Londres, 1607.

MORTON (Thomas), né à York en 1564, devint professeur au collége Saint-Jean à Cambridge, ensuite évêque de Chester en 1615, puis de Lichtfield et de Coventry en 1618, et de Durham en 1632. Il conserva une santé constante jusqu'à l'âge de 95 ans, auquel il mourut en 1659. On a de lui : | *Apologia catholica*, in-fol. ; | *De auctoritate principum*, in-4°, et divers autres ouvrages estimés des théologiens anglais, mais peu connus hors de l'Angleterre.

MORUS ou **MORE** (Thomas), naquit à Londres, en 1480, d'un des juges du banc du roi. La science et la vertu eurent beaucoup d'attraits pour lui, et il cultiva l'une et l'autre avec succès. A l'étude des langues mortes il joignit celle des langues vivantes, et les différentes connaissances qui peuvent orner l'esprit. Henri VIII, roi d'Angleterre, se servit de lui dans plusieurs ambassades. La sagacité et les talens de Morus brillèrent surtout dans les conférences pour la paix de Cambrai, en 1529. La charge de grand chancelier d'Angleterre fut la récompense de son zèle pour le service de son maître. Sa faveur ne fut pas de longue durée. Henri VIII, amoureux d'Anne de Boulen, ayant rompu les liens qui le tenaient à l'Eglise romaine, Morus se démit de sa charge en 1531, et se retira dans sa maison pour y vivre avec ses livres. On employa toutes sortes de moyens pour lui arracher le serment de *Suprématie*, que ce prince débauché et cruel, le Néron de l'Angleterre, exigeait de ses sujets. La douceur n'ayant pu le toucher, on eut recours à la violence : on le mit en prison, on lui enleva ses livres, la seule consolation au milieu des horreurs dont il était environné. Ses amis tâchèrent de le gagner, en lui représentant « qu'il ne devait point être d'une autre opinion que » le parlement d'Angleterre. » *Si j'étais*, dit-il, *seul contre tout le parlement, je me défierais de moi-même ; mais j'ai pour moi toute l'Eglise catholique, ce grand parlement des chrétiens*. Sa femme le conjurant d'obéir au roi, et de conser-

Digitized by Google

ver sa vie pour la consolation et le soutien de ses enfans : « Combien d'années, » lui dit-il, pensez-vous que je puisse en- » core vivre....? Plus de vingt ans, ré- » pondit-elle. — Ah ! ma femme, voulez- » vous donc que je change l'éternité avec » vingt ans...? » Henri VIII, le voyant inébranlable, lui fit trancher la tête le 6 juillet 1535. Sa mort fut celle d'un martyr. Il avait vécu à la cour sans orgueil, il mourut sur l'échafaud sans faiblesse. C'était un homme solidement vertueux, quoique un peu original, qui mettait de la gaieté dans les matières les plus sérieuses. L'histoire a conservé quelques traits qui peignent bien son caractère. Un grand seigneur lui ayant envoyé deux flacons d'argent d'un grand prix, pour se le rendre favorable dans un procès fort important, le magistrat les fit remplir du meilleur vin de sa cave, et les renvoya à celui de qui ils venaient. *Vous assurerez votre maître*, dit-il au domestique qui les avait apportés, *que tout le vin de ma cave est à son service*. Il répondit à celui qui vint lui dire que « la clémence du roi » avait modéré l'arrêt de mort rendu » contre lui, à la peine d'être seulement » décapité : » *Je prie Dieu de préserver tous mes amis d'une semblable clémence*. Il employa en prières le temps qui se passa entre sa condamnation et sa mort. La veille de l'exécution, il écrivit à sa fille Marguerite avec du charbon et sur du papier qu'il avait surpris, pour lui mander que « bientôt il ne serait plus à » charge à personne, qu'il brûlait d'envie » de voir son Dieu, et de mourir le len- » demain, qui était l'octave du prince des » apôtres et la fête de la translation de » saint Thomas de Cantorbéry, jour de » consolation pour lui. » Il parlait ainsi, parce qu'il mourait pour la primauté de saint Pierre, et que toute sa vie il avait eu une dévotion particulière à saint Thomas son patron. Etant monté sur l'échafaud, il chanta le psaume *Miserere*, et prit le peuple à témoin qu'il mourait dans la profession de la foi catholique, apostolique et romaine. L'auteur du Plutarque anglais, en mettant de côté les causes de la condamnation de Morus et de Socrate, les compare dans leurs derniers momens : « Le premier, dit-il, est plus grand, puis- » qu'il dépendait de lui de conserver ses » jours, et que l'autre était forcé de subir » son arrêt. Socrate philosophait beau- » coup dans sa prison, avant de prendre » et après avoir pris la ciguë; mais Tho- » mas Morus se montra plus grand philo- » sophe, en ce qu'il ne perdit pas un ins- » tant cette gaieté douce qui l'avait ac- » compagné toute sa vie. Les diverses » anecdotes de sa mort montrent jusqu'où » peuvent aller la tranquillité et le cou- » rage qu'inspirent la religion et l'aspect » d'un avenir où la justice de Dieu met- » tra tout à sa place. » Morus était d'un tempérament flegmatique; il avait l'air riant et l'abord facile. Il vécut toujours avec beaucoup de frugalité. Son zèle pour la religion catholique était vif et sincère; les luthériens ne purent sous son ministère trouver aucun accès en Angleterre. On a de lui : | un livre plein d'idées singulières et inexécutables, intitulé *Utopia*, Oxford, 1663, in-8° ; Glascow, 1750, in-8°. Il a été traduit en français par Gueudeville, in-12, Leyde, 1715, et Amsterdam, 1730. En 1780, il en a paru une nouvelle traduction, lâche et infidèle, avec quelques notes inutiles et fausses. Cet ouvrage contient le plan d'une république à l'imitation de celle de Platon ; mais il n'est pas écrit du style éloquent du philosophe grec. Il voudrait établir un partage absolument égal des biens et des maux entre tous les citoyens : idée chimérique, qui contrarie le plan de la nature et de la Providence. Il prêche un amour de la paix et un mépris de l'or, qui exposerait à des guerres continuelles de la part d'un voisin puissant et ambitieux, etc. Il y a cependant de très bonnes vues qui respirent la sagesse, la vertu et le zèle du bonheur public. | L'*Histoire de Richard III*, roi d'Angleterre ; | celle d'*Edouard V*; | une *Version* latine de trois dialogues de Lucien ; | une *Réponse* très vive à *Luther*; | un dialogue intitulé : *Quod mors pro fide fugienda non sit*; | des *Lettres*; | des *Epigrammes*. Ces différens ouvrages sont en latin, et ont été recueillis en 1566, in-fol., à Louvain. M. Cuyley a publié en anglais les *Mémoires de Thomas Morus*, avec une nouvelle traduction de l'*Utopia*, l'*Histoire de Richard III*, et ses *Poésies* latines, Londres, 1808, 2 vol. in-4° Le dernier descendant en ligne directe de Morus était le révérend Thomas More, décédé à Bath, en 1795 ; sa postérité existait encore en 1815, dans la personne de lady Ellenborough. M. Draparnaud a donné avec succès en 1826 une *tragédie*, dont Thomas Morus lui a fourni le sujet. —THOMAS MORUS, prêtre, son arrière-petit-fils, mort à Rome en 1625, a donné

Digitized by Google

la *Vie* de Thomas Morus en anglais, Londres, 1627, in-4°, ou 1726, in-8°. Nous en avons une autre par Stapleton. M^me la princesse de Craon a publié dans ces derniers temps un roman historique intitulé : *Thomas Morus lord-chancelier d'Angleterre, au 16e siècle*, 2 vol. in-8°, 1833.— Sa fille, MARGUERITE MORUS, professa hautement la foi orthodoxe en Angleterre, et n'oublia rien pour avoir la liberté de consoler son père dans sa prison. On dit que pour l'obtenir elle fit tomber entre les mains du concierge une lettre, qu'elle feignit d'écrire à l'illustre captif pour lui persuader de consentir aux volontés du roi; mais, dès qu'elle fut dans la prison, elle lui conseilla de soutenir avec constance les intérêts de l'Eglise. Ce grand homme ayant eu la tête tranchée, elle la racheta de l'exécuteur de la justice, et la conserva précieusement. Cette fille respectable soulagea son infortune et sa douleur par les lumières de la religion et la culture des lettres. Elle possédait les langues et laissa divers ouvrages.

MORUS (HENRI), né en 1614 à Grantham, dans le comté de Lincoln en Angleterre, passa sa vie studieuse à Cambridge, dans le collége de Christ, auquel il avait été agrégé. Il refusa plusieurs bénéfices et même des évêchés, et mourut en 1687. On a de lui divers écrits philosophiques et théologiques, Londres, 1675, in-fol.

MORUS (ALEXANDRE) naquit à Castres en 1616. Son père était Ecossais et principal du collége que les calvinistes avaient en cette ville. Le jeune Morus fut envoyé à Genève, où il remplit les chaires de grec, de théologie, et les fonctions de ministre. Sa passion pour les femmes et sa conduite peu régulière lui causèrent des disgrâces bien méritées. Saumaise l'appela en Hollande, où il fut nommé professeur de théologie à Middelbourg, puis d'histoire à Amsterdam. Il fit ensuite un voyage assez long en Italie. C'est durant ce voyage qu'il publia un beau poème sur la défaite de la flotte turque par les Vénitiens. Cet ouvrage lui valut une chaîne d'or, dont la république de Venise lui fit présent. Ne se plaisant point en Hollande, il vint exercer le ministère à Charenton. Ses *Sermons* attirèrent la foule, moins par leur éloquence que par les allusions satiriques et les bons mots dont il les semait. L'impétuosité de son imagination lui procura de nouvelles querelles, surtout avec Daillé. Cet homme singulier mourut à Paris, dans la maison de la duchesse de Rohan, en 1670, sans avoir été marié. On a de lui : | divers *Traités de controverse;* | des *Harangues* et des *Poèmes* en latin ; | une réponse à Milton, intitulée : *Alexandri Mori fides publica*, in-8°. Milton l'a cruellement déchiré dans ses écrits. Ce que l'on a imprimé des *Sermons* de Morus ne répond point à la réputation qu'il s'était acquise en ce genre.

MORVILLIERS (PIERRE de), fils de Philippe, premier président du parlement de Paris, issu d'une famille noble de Picardie, fut fait chancelier en 1461. C'était un homme hardi et véhément. Louis XI l'envoya en 1464 vers Philippe, duc de Bourgogne. Le chancelier parla à ce prince et au comte de Charolais, son fils, en termes si désobligeans, que le comte indigné ne put s'empêcher de dire à l'archevêque de Narbonne, que *le roi s'en repentirait*. En effet, ce fut là la première étincelle de la guerre dite du *Bien public*. La paix faite, Louis XI non seulement désavoua le chancelier, mais il le destitua, pour donner au comte une satisfaction entière. Morvilliers se retira auprès du duc de Guyenne, survécut longtemps à sa déposition, et ne mourut que vers la fin de 1476.

MORVILLIERS (JEAN de), né à Blois le 1er décembre 1507 du procureur du roi, n'était pas de la même famille que le précédent. Il fut d'abord lieutenant-général de Bourges, doyen de la cathédrale de cette ville, puis conseiller au grand conseil, et en cette qualité l'un des juges du chancelier Poyet en 1542. Ses talens l'ayant fait connaître, il fut envoyé ambassadeur à Venise, et s'y conduisit en homme plein d'adresse, de bon sens et de probité. De retour en France, il obtint l'évêché d'Orléans en 1552, et la place de garde des sceaux en 1568. Ses talens éclatèrent au concile de Trente, où l'on admira également son esprit et son zèle. Cet illustre prélat se démit de son évêché en 1574, et mourut à Tours en 1577, à 70 ans. Les gens de lettres de toutes les nations ont célébré sa mémoire, comme celle de leur bienfaiteur. Morvilliers a laissé des *Lettres* et des *Négociations*, qui sont manuscrites à la bibliothèque du roi, et des *Mémoires* de son temps dont on conservait une copie dans le cabinet de M. Guyot, à Dijon. (*Voyez* la *Bibliothèque historique de France*, n° 1834.)

MORZILLO. *Voyez* FOX-MORZILLO.

Digitized by Google

*MOSCATI (PIERRE), né à Milan en 1741, s'adonna de bonne heure à l'étude des sciences physiques, et fut nommé à l'âge de 22 ans professeur de médecine à l'université de Pavie. Il jouissait d'une grande réputation, comme médecin et comme savant lorsqu'il embrassa, en 1796, la cause de la révolution. En sa qualité de membre du congrès cisalpin, il fut envoyé en février 1797, pour assister à l'enlèvement de la statue de Notre-Dame de Lorette, opérée par un commissaire français. Il devint, l'année suivante, membre et président du directoire de la république cisalpine. Son dévouement à Bonaparte et son système d'indépendance complète de la Lombardie, l'ayant rendu suspect au Directoire de France, il fut obligé de donner sa démission entre les mains du général Brune. En 1799, lorsque les Austro-Russes conquirent l'Italie, Moscati fut arrêté et conduit dans la forteresse de Cattaro. L'archiduc Charles étant tombé malade, il fut appelé à Vienne, et il traita ce prince avec succès. Après la victoire de Marengo, il reparut en Italie, et vint à Lyon en 1801, comme membre de la consulte réunie dans cette ville pour constituer la république italienne dont Bonaparte devait être président. Moscati devenu directeur-général de l'instruction publique sous le nouveau gouvernement, conserva cette place lors de la création du royaume d'Italie. Il fut nommé successivement sénateur, conseiller d'état, comte, grand dignitaire de l'ordre de la Couronne de fer et chevalier de la légion d'honneur. Il était médecin du vice-roi et de toute sa famille. En 1814, il fut du nombre des sénateurs qui cherchèrent à conserver au fils adoptif de Napoléon le trône d'Italie. Moscati fut écarté des affaires publiques par le gouvernement autrichien. Il est mort à Milan, le 19 janvier 1824, âgé de 83 ans et six mois. Il possédait beaucoup d'instrumens de physique et d'astronomie, un laboratoire de chimie, tous les appareils dont on se sert pour les expériences (il en fit plusieurs avec beaucoup de succès), et les instrumens de chirurgie les plus chers et les plus rares. Il a légué ses précieuses collections aux principaux corps savans de l'Italie. On n'a de lui que quelques *Mémoires*.

MOSCHION : c'est le nom de quatre auteurs cités par Galien, Soranus, Pline et Plutarque. On ne sait duquel sont les vers qui se trouvent dans les poëtes grecs de Plantin, 1568, in-8°. On n'est pas moins incertain sur le livre *De muliebribus affectibus*. Conrad Gesner y a joint des Scolies ; et Gaspard Wolff, son disciple, le fit paraître en grec, Bâle, 1566, in-4° ; Israël Spachius l'a donné en grec et en latin, dans *Gynæciorum libri*, Strasbourg, 1597, in-fol. Il a été publié aussi par F. O. Dewez, Vienne, 1793, in-8°.

MOSCHOPULE (MANUEL), nom de deux écrivains grecs que Hody a mal à propos confondus. Le premier, natif de Candie, dans le 14ᵉ siècle, sous l'empereur Paléologue, a laissé un livre intitulé : *Question de Grammaire*, Bâle, 1540, in-4°. Il a laissé aussi des *Scolies*, encore inédites, sur les *Héroïques de Philostrate* ; un manuscrit d'Espagne lui attribue formellement les *Scolies sur Hésiode* que Trincavelli a publiées sous le nom de Manuel de Byzance. — Le second, neveu du premier, passa en Italie vers 1453, lors de la prise de Constantinople, et composa un *Lexicon grec*, ou *Recueil de mots attiques*, 1545, in-4°. On ne sait auquel des deux Moschopule on doit attribuer les *Scolies sur les deux premiers livres de l'Iliade* que Scherpezeel a fait imprimer à Utrecht en 1719 ; la *Vie d'Euripide* qui se trouve au commencement de plusieurs éditions de ce poète ; le *Traité sur les carrés magiques* qui a été traduit en latin et lu en 1691 par Lahire, à l'académie des sciences.

MOSCHUS, poète bucolique grec, né à Syracuse, vivait du temps de Théocrite et de Bion. On ne sait rien de sa vie ni de l'époque de sa mort. Quelques biographes disent qu'il vécut dans la 156ᵉ Olympiade, sous le règne de Ptolémée-Philométor, environ 180 ans avant J.-C. Il se distingua dans l'idylle : celle qu'il fit *sur la mort de Bion* est peut-être la plus belle élégie que nous ait laissée l'antiquité. Il nous reste de lui sept ou huit petites pièces charmantes : elles sont pleines de délicatesse. Elles ont été imprimées avec celles de Bion, 1680, in-12, à cause du rapport de leur matière et de leur caractère. Longepierre les a traduites en vers français, de même que celles de Bion. Poinsinet de Sivry les a aussi traduites en vers : M. Gail et M. Coupé (dans ses *Soirées littéraires*) les ont données en prose. On estime l'édition de ce poète donnée par Daniel Heinsius, accompagnée des poésies de Théocrite, de Bion et de Simmius, augmentée des notes de divers commentateurs, 1604, in-4° ; et celle faite avec

Bion, Oxford, 1748, in-8°. On estime aussi les éditions modernes données par MM. Kiesling, Briggs et Boissonnade.

MOSCHUS (Jean), surnommé Eucratès, pieux solitaire et prêtre du monastère de Saint-Théodose à Jérusalem, visita les monastères d'Orient et d'Egypte, et alla à Rome avec Sophrone son disciple. Il dédia à ce vertueux compagnon de ses voyages un ouvrage célèbre, écrit en grec, intitulé *Léimon*, c'est-à-dire le *Pré spirituel*. On y trouve la vie, les actions, les sentences et les miracles des moines de différens pays. Le style en est simple et négligé. Il a été inséré dans les *Vies des Pères* de Rosweide, seulement en latin. Le père Fronton du Duc l'a donné en grec l'an 1624, mais avec des lacunes, qui ont été remplies par Cotelier dans ses *Monumens de l'église grecque*, tome 2. Arnauld d'Andilly en a donné une *Traduction française*, où sont omis beaucoup de passages de l'original. Moschus mourut en 619, selon la plus commune opinion; d'autres disent en 630.

* **MOSELEY** (Benjamin), médecin, né dans le comté d'Essex en Angleterre, se forma à l'exercice de sa profession dans les hôpitaux de Londres et dans ceux de Paris. Il s'établit ensuite à Kingston (Jamaïque), comme chirurgien et apothicaire, et il y acquit une nombreuse clientelle. A l'époque de la guerre de l'indépendance, il eut occasion d'étudier des maladies épidémiques qui faisaient d'affreux ravages, et il publia le résultat de son expérience sous le titre d'*Observations sur la dyssenterie des Indes occidentales*, 1783, in-8°, réimprimé à Londres. Cet écrit eut plusieurs éditions et fit connaître avantageusement son auteur, alors chirurgien en chef de l'île. Plus tard Moseley visita plusieurs contrées des Etats-Unis, fut élu membre de la société philosophique, et, après avoir passé quelque temps à Londres, il alla prendre son premier grade comme médecin à Leyde. Il fit un nouveau tour dans l'Europe, pour son instruction, puis se fixa, en 1785, à Londres. De nouveaux écrits lui firent une réputation honorable, notamment un *Traité sur les propriétés et les effets du café* (1785, in-8°), qui après avoir eu trois éditions dans la même année, en eut une cinquième en 1792; et un *Traité sur les maladies des Tropiques*, 4e édition, 1806, in-8°; deux sujets que, sous le rapport de la science, peu de personnes pouvaient mieux traiter que ce médecin. Dans le premier de ces ouvrages, Moseley donne l'historique du café, et il expose les avantages de la culture, et surtout de son usage, avec une complaisance qui lui mérita des témoignages de reconnaissance de la part des colons. Le comte de Murgrave, qu'il avait traité avec quelque succès dans une maladie nerveuse, lui procura la place de médecin de l'hôpital militaire de Chelsea, où son humanité et ses talens le firent aimer et estimer. En 1799, parut son *Traité sur le sucre*, in-8°, qui a eu deux éditions. Moseley se montra ennemi déclaré de la vaccine, qu'il prétend non-seulement n'être point un préservatif contre la petite vérole, mais être elle-même la cause de maladies inconnues auparavant, et qu'il nomme *facies bovilla*, *scabies bovilla*, *tinea bovilla*, etc. Moseley défendit son opinion à cet égard avec beaucoup d'aigreur. Il mourut dans un âge avancé, le 15 juin 1819, laissant outre les productions déjà citées : | *Traités médicaux*, 1803, in-8°, 2e édition; | *Traité sur la* Lues Bovilla *ou vaccine*, 1806, in-8°, qui a été traduit en français, dans le livre intitulé : *La vaccine combattue dans le pays où elle a pris naissance*, Paris, 1807, in-8°. | *Commentaires sur la Lues Bovilla*, 1804, in-8°; 1805, in-8°; | *Examen du rapport du collége des médecins sur la vaccine*, 1808, in-8°; | *Traité sur l'hydrophobie*, 1808, in-8°. On cite parmi les écrits dirigés contre lui : *Epîtres héroïques de la Mort à B. Moseley sur la vaccine*, 1810.

MOSELLAN (Pierre), savant grammairien, né en 1524, était fils d'un vigneron de Protog, près de Coblentz, et fut l'un des principaux ornemens de l'université de Leipsick sa patrie, où il mourut le 16 avril 1524. On a de lui divers ouvrages de grammaire, et des notes sur les auteurs latins.

MOSÉOSO D'ALVADARO (Louis), officier espagnol, accompagna François Pizarro dans la conquête du Pérou, puis Ferdinand Soto en son voyage de Floride. Il succéda à ce dernier, l'an 1542, dans la charge de général de la Floride. Moséoso, voyant les troupes rebutées des fatigues et des périls qu'elles avaient essuyés sous Soto, n'osa pousser plus loin ses conquêtes. Il prit le parti de revenir à Passico, ville de la Nouvelle-Espagne, avec 311 soldats, du nombre de 600 que son prédécesseur avait amenés d'Espagne; il passa ensuite au Mexique, où il

servit le vice-roi de ses conseils et de son épée.

* **MOSER** (Jean-Jacques), publiciste allemand, et un des écrivains les plus féconds des temps modernes, naquit à Stuttgard en 1701, et fut nommé à 19 ans professeur extraordinaire à l'université de Tubingen, où il venait d'achever ses études. Il devint en 1726, conseiller de régence à Stuttgard; mais, lorsque l'administration publique fut transférée à Louisbourg, il quitta cette place pour venir enseigner le droit à Tubingen, où il professa avec succès ; mais il se brouilla avec ses collègues. Nommé en 1736 professeur de droit à Francfort-sur-l'Oder, et directeur de l'université, il demeura seulement trois ans dans cette ville, où son caractère, qui était, à ce qu'il paraît, un peu difficile, lui attira de nouveaux désagrémens. Il se fixa dans la petite ville d'Ebersdorf (pays de Reuss), et y travailla aux nombreux ouvrages qu'il a publiés, particulièrement à son *Droit public de l'Allemagne*. Ses travaux furent plusieurs fois interrompus par les missions dont on le chargea pour diverses cours. Moser se trouva bientôt engagé dans une querelle religieuse avec les hernutes qui le firent exclure de leur communion. Après avoir été ensuite de 1747 à 1749 au service du prince de Hesse-Hombourg, il se retira à Hanau, où il fonda une académie ou institution pour former les jeunes nobles aux affaires publiques. Deux ans après il fut rappelé dans sa patrie où il occupa le poste d'avocat-consultant auprès des états de Wurtemberg. Ces états, ayant eu quelques démêlés avec le souverain, lui adressèrent un mémoire dont Moser fut soupçonné d'être l'auteur. Il fut arrêté en 1759 et envoyé dans la forteresse de Hohentwiel ; il ne recouvra sa liberté qu'au bout de 5 ans, sur un ordre du conseil aulique de l'empire. Dès lors il cessa de prendre part aux affaires publiques, et se livra exclusivement à l'étude. Moser mourut à Stuttgard, le 30 septembre 1785. Meusel a donné une liste de ses ouvrages qu'il rangea sous 31 classes, et qui s'élèvent au nombre de 484, dont 17 sont restés inédits, 16 lui sont contestés, et 4 ne lui sont dus que comme éditeur. Cette immense collection se compose de 702 vol. publiés séparément, dont 71 sont in-folio. On estime surtout ceux qu'il composa sur le droit public. Nous citerons seulement les principaux : | *Ancien droit public de l'Allemagne*, Nurenberg, 1727-1753, 26 volumes, in-4° ; | *Nouveau droit public*, Stuttgard, 1766, et années suiv.; | *Manuel du droit public de l'empire*, Francfort, 1768-69, 2 vol. in-8°; | *le Plutarque anglais* ou *Vies des plus illustres personnages de la Grande-Bretagne, depuis le règne de Henri VIII jusqu'à Georges II*, 1762, 12 vol. in-8°, traduit en français par la baronne de Vasse, Paris, 1785-86, 12 vol. in-8°; | *le Directeur universel*, ou *Vrai guide de la jeune noblesse vers les sciences et les beaux-arts*, 1763, in-8° ; | *Dictionnaire du commerce*, 1766, 2 vol. in-folio. | *Elémens du commerce, de la politique et des finances*, 1772, in-4° ; | *Dictionnaire de poche de l'étudiant* ou *Abrégé de l'histoire universelle, de la chronologie et de la bibliographie*, 1777 ; | une Traduction de l'ouvrage de Necker *sur les finances*, 1786, in-8° ; | *Leçons sur les élémens du commerce, de la politique et des finances*, 1801, in-8°; | *Dictionnaire général du commerce*, 1810, in-8° ; | *Esquisse du droit public des électeurs ecclésiastiques*, Francfort, 1738; | *Droit public d'Aix-la-Chapelle, Augsbourg, Constance, Trèves, Zell, Anhalt, Nurenberg*, etc., plusieurs volumes in-folio ; | *Nullité des prétentions espagnoles sur l'ordre équestre de la Toison-d'or*, 1723, in-4° ; | *De jure et modo succedendi in regna Europæ*, Francfort, 1739, in-4°, deux fois réimprimé ; | *Principe du droit des nations européennes en temps de guerre*, Tubingen, 1752, in-8° ; | *Essai du plus moderne droit des peuples d'Europe, en paix et en guerre*, Stuttgard, 1777-80, 10 vol. in-8°; | *l'Amérique du Nord, d'après les traités de paix de l'an 1783*, Leipsick, 1784-1785, 3 vol. in-8°; | *Histoire politique de l'Allemagne, sous le gouvernement de Charles VII*, Iéna, 1743-1744, 2 vol. in-8°; | *Histoire nouvelle de l'ordre équestre immédiat*, Francfort et Leipsick, 1775-1776, 2 vol. in-8°; | *Histoire politique de la guerre entre l'Autriche et la Prusse en 1778 et 1779*, Francfort, 1779, in-4°; | *Triple ébauche d'une histoire du royaume de Jésus-Christ sur la terre, particulièrement depuis le temps de Spener, jusqu'à ce jour* (Ebersdorf), 1745, in-8°, et beaucoup d'autres livres dans le même esprit de piétisme ; | *Dictionnaire des savans Wurtembergeois*, 1772, 2 vol. in-8°; et autres biographies ; | *Moseriana*, Francfort et Ebersdorf, 1739, 2 vol. in-8° ; | *Opuscula academica*, Iéna, 1744. On

Digitized by Google

a sa *Vie* écrite par lui-même, Francfort et Leipsick, 1777-1783, 4 vol. in-8°.

* MOSER (Frédéric-Charles), fils du précédent, né à Stuttgard, le 18 décembre 1723, fit ses études à Iéna, et se perfectionna sous son père. Il fut successivement conseiller aulique de Hesse-Hombourg (1749), député des Deux-Hesses au cercle du Bas-Rhin, conseiller aulique impérial, baron administrateur du comté impérial de Falkenstein, et enfin, en 1770, premier ministre et chancelier à Darmstadt. Se voyant disgracié peu de temps après et attaqué dans son honneur, il prit le parti d'intenter un procès au landgrave, son souverain, devant le conseil aulique de l'empire. Moser le gagna, et le landgrave lui fit une pension de 5000 florins, après lui avoir rendu ses biens séquestrés, et même les revenus échus. Il se retira ensuite dans le Wurtemberg, et y mourut le 10 novembre 1798, âgé de 75 ans. Il a laissé en allemand : | *Recueil des recès du Saint-Empire romain*, Leipsick et Ebersdorf, 1747, 3 vol. in-4°; *Essai d'une grammaire politique*, Francfort, 1749, in-8°; | *des Langues de cour et d'état en Europe*, ibid., 1750, in-8°; | *Commentarium de Titulo Domini*, Leipsick, 1751, in-4°; | *Opuscules pour servir à l'explication du droit public et des nations, et du cérémonial de cour et de chancellerie*, Francfort et Leipsick, 1751-65, 12 vol. in-8°; | *Amusemens diplomatiques et historiques*, ibid., 1753-64, 7 vol. in-8°; | *le Maître et le Serviteur*, ou *les Devoirs réciproques d'un souverain et de son ministre*, 1759, 1763, traduit en français par Champigny, Hambourg, 1761; | *la Cour, en fables*, Leipsick, 1761; Manheim, 1786; | *Nouvelles Fables*, 1789; | *Opuscules moraux et politiques*, Francfort, 1763-64, 2 vol.; | *Mémoires pour servir au droit public des nations*, ibid., 1764-72, 4 vol.; | *Archives patriotiques pour l'Allemagne*, Francfort et Leipsick, 1784-90, 12 vol. in-8°; | *Nouvelles archives*, Manheim et Leipsick, 1792-94, 2 vol. in-8°; | *Vérités politiques*, Zurich, 1796, 2 vol.; | *Mélanges*, ibid., 1796, 2 vol., etc.—Un autre MOSER du Wurtemberg, mort vers 1750, est auteur d'un *Lexicon manuale hebraicum et chaldaicum*, Ulm, 1795.—Son fils (Guillaume-Gaudefoi) publia : | *Principes de l'économie forestière*, Francfort et Leipsick, 1757, 2 vol in-8°; | *les Archives forestières*, Ulm, 1788-96, 17 vol. in-8°. Il est mort en 1793.

* MOSER (François-Joseph), célèbre prédicateur à la cathédrale et professeur à l'université catholique de Strasbourg, naquit à Saverne le 25 juillet 1751, de Joseph Moser et d'Anne Marie Mosmann. Son père, homme d'affaires et économe de l'illustre collégiale de Saverne, était originaire d'Ettenheim dans le duché de Bade. Ses parens, cherchant à développer les heureuses dispositions, que montrait le jeune Moser, lui firent faire ses études chez les franciscains de Saverne. De là il alla au collége des jésuites de Molsheim, puis au collége royal de Strasbourg, où il fit son cours de physique sous la direction de M. l'abbé Beck (1), qui, nommé plus tard à la place de bibliothécaire, de conseiller privé et de confesseur du prince électeur archevêque de Trèves, joua un grand rôle dans les troubles qui agitèrent les églises d'Allemagne, immédiatement avant la révolution française. Le cardinal Pacca, dans ses mémoires, fait un grand éloge des hautes vertus et du profond savoir de ce digne ecclésiastique. En 1769 Moser entra au séminaire de Strasbourg et en qualité d'élève de cet établissement, il fréquenta les cours de théologie que professaient alors à l'université de Strasbourg deux hommes célèbres dans la science théologique, les abbés Philippe Louis et Gaspar Sœttler. Les qualités éminentes de Moser lui attirèrent en peu de temps l'affection et l'estime de ses nouveaux maîtres, spécialement celle de M. Jeanjean, très connu par ses sermons, qui avait alors la direction du grand séminaire de Strasbourg. Moser assista avec assiduité aux sermons de son supérieur; il en fit une analyse exacte et développa ainsi de bonne heure le talent qu'il se sentait pour l'éloquence de la chaire. Après qu'il eut fini son cours de théologie en 1772, on l'envoya au collége de Molsheim pour y professer la classe de troisième. C'est là qu'il débuta dans la carrière de l'éloquence sacrée : quoiqu'il ne fût encore que sous-diacre, son évêque lui donna la permission de prêcher dans l'église du collége. Ses succès surpassèrent l'espérance qu'on avait conçue de lui. Ordonné prêtre en 1776,

(1) Beck était un ami intime de Feller avec qui il entretenait une correspondance très suivie et très curieuse qui existe encore tout entière à Ribeauville, où Beck est mort dans un âge très avancé, en 1831. Il s'était retiré dans cette ville depuis plusieurs années, pour s'y reposer des fatigues d'une vie très agitée.

Digitized by Google

il fut nommé aussitôt prédicateur à la cathédrale de Strasbourg, où il obtint d'éclatans succès, qu'attestent suffisamment les nombreuses conversions qu'il opéra. Il fit rentrer dans le sein de l'Eglise une foule de protestans; des Juifs même abjurèrent entre ses mains leurs croyances religieuses, et se convertirent à la foi catholique. Sœttler ayant laissé vacante par sa mort la chaire de théologie morale, Moser fut nommé pour le remplacer. Il n'exerça pas long-temps cette nouvelle fonction. Dans un voyage qu'il fit à Saverne pour y assister sa famille durant une cruelle épidémie qui faisait alors de grands ravages dans cette ville, ses fatigues et sa piété filiale lui attirèrent le germe d'une maladie. Il revint à Strasbourg, se rétablit momentanément; mais sa passion pour l'étude ne lui permettant pas de prendre le repos nécessaire à sa convalescence, il fit une rechute, et succomba le 6 mars 1780, à l'âge 28 ans sept mois. Cette mort causa de vifs regrets aux amis de la religion; car Moser donnait les plus brillantes espérances. Quoiqu'il soit mort bien jeune, il a laissé la réputation d'un des premiers orateurs sacrés de l'Allemagne catholique. On admire surtout dans ses sermons l'ordre et la clarté des développemens, le feu et l'onction du style. La collection la plus complète est celle qui a paru à Francfort sur le Mein en 5 vol, in-8°, 1831, 32, 33, 34. Outre cette collection, Moser laissa un grand nombre de manuscrits dont la perte ne saurait être assez regrettée.

MOSES MENDELSSOHN. *Voyez* MENDELSSOHN.

MOSES MICOSTI, célèbre rabbin espagnol du 14e siècle, est un de ceux qui ont écrit le plus judicieusement sur les commandemens de la loi judaïque. On a de lui un savant ouvrage intitulé : *Sepher Mitsevoth gadol*, c'est-à-dire, *le grand livre des préceptes*, Venise, 1747, in-fol.

MOSHEIM (Jean-Laurent), littérateur, théologien et prédicateur allemand, né à Lubeck le 9 octobre 1694, fut d'abord professeur de théologie à Helmstadt, de 1723 à 1747. Comblé de toutes les dignités qu'il fut au pouvoir du duc de Brunswick Wolfenbuttel de lui conférer, membre du conseil chargé de la direction suprême de l'Eglise et de l'instruction publique, abbé de Marienthal et de Michaëlstein, inspecteur-général de toutes les écoles du duché de Wolfenbuttel et de la principauté de Blanckenbourg, il reçut encore des souverains étrangers et de diverses sociétés savantes des marques de la plus haute considération. En 1747, il fut nommé professeur de théologie à Gottingue, avec le titre de chancelier de l'université. Il mourut épuisé de travail, l'an 1755. La liste complète de ses écrits en renferme 161. Nous citerons : | de savantes *Notes* sur Cudworth ; | une *Histoire ecclésiastique*, Helmstadt, 1764, in-4°, sous le titre d'*Institutionum historiæ ecclesiasticæ*, traduite en français en 6 vol. in-8°, remplie de préjugés de secte, et d'une critique peu exacte. (*Voy.* saint MAURICE.) C'est un vrai travestissement de l'histoire de l'Eglise. La plupart de ses calomnies contre les catholiques sont solidement réfutées dans la partie théol. de l'*Encyclopédie méthodiques* que l'auteur a fait imprimer séparément sous le titre de *Dictionnaire théologique*; | des *Sermons* en allemand, qui l'ont fait nommer par les protestans le *Bourdaloue de l'Allemagne;* dénomination qui ne peut se justifier qu'aux dépens de la gloire oratoire de cette nation, et qui est d'ailleurs réfutée par la réputation plus brillante et plus méritée de plusieurs orateurs allemands. | *Dissertationes sacræ*, Leipsick, 1733, in-4°; | *Historia Michaelis Serveti*, Helmstadt, 1728, in-4°.

MOSTANDGED - BILLAH (Abou'l-Modhaffer-Yousouf al), 32e calife de la race des Abbassides, à Baghdad, succéda à son père Moktafi, l'an 1160 de J.-C. (de l'hégire 555). Son frère sut gagner ses femmes qui devaient le poignarder; mais Mostandged, ayant été averti, fit emprisonner son frère et sa mère qui étaient de la conspiration, et jeta ses femmes dans le Tigre. Il mourut en 1170, âgé de 56 ans.

MOTHE-HOUDANCOURT (Philippe de la), duc de Cardone, né en 1605, porta les armes de bonne heure. Après s'être signalé en divers siéges et combats, contre les calvinistes, en Italie et dans les Pays-Bas, il commanda l'armée française en Catalogne l'an 1641; défit les Espagnols devant Tarragone et leur prit différentes places. Le bâton de maréchal de France et la dignité de vice-roi en Catalogne furent la récompense de ses succès. La gloire de ses armes se soutint en 1642 et 1643; mais elle baissa en 1644. Il perdit une bataille devant Lérida, et fut obligé de lever le siége de Tarragone. Ayant encouru la disgrâce du roi, il fut enfermé dans le château de Pierre-En-

Digitized by Google

cise, et n'en sortit qu'en 1648, pour être une seconde fois vice-roi de Catalogne en 1651. Il se signala l'année d'après dans Barcelone, qu'il défendit pendant cinq mois, et mourut en 1655, dans la 50e année de son âge.

MOTHE-LE-VAYER (François de la), écrivain érudit et philosophe, né à Paris en 1588, se consacra à la robe, et fut pendant long-temps substitut du procureur-général du parlement, charge dont il avait hérité de son père. Il s'en défit ensuite, pour ne plus s'occuper que de ses livres. Lorsque Louis XIV fut en âge d'avoir un précepteur, on jeta les yeux sur La Mothe; mais la reine ne voulant pas d'un homme marié, il exerça cet emploi auprès du duc d'Orléans, frère unique du roi. La reine, instruite des progrès du second de ses fils, chargea La Mothe de terminer l'éducation du roi. L'académie française ouvrit ses portes à La Mothe-le-Vayer en 1639, et le perdit en 1672, à 84 ans. Comme il avait plus de mémoire que de jugement, la contrariété des opinions des peuples divers qu'il étudia, le jeta dans le pyrrhonisme : mais s'il fut sceptique comme Bayle, il ne sema pas comme lui ses écrits de maximes pernicieuses, qui, en séduisant l'esprit, corrompent le cœur. Il semble même dans plusieurs endroits borner son scepticisme aux sciences humaines, et respecter sincèrement la religion. « Comme, humainement parlant, dit-il, tout est problématique dans les sciences, et dans la physique principalement, tout doit y être exposé aux doutes de la philosophie sceptique, n'y ayant que la véritable science du ciel qui nous est venue par la révélation divine, qui puisse donner à nos esprits un solide contentement avec une satisfaction entière. » On a recueilli ses ouvrages en 1662, 2 vol. in-fol.; en 1684, 15 vol. in-12; et à Dresde, 1756-1759, 14 vol. in-8°. Cette édition est la meilleure et la plus complète de toutes. Son style est clair, mais diffus et chargé de citations. Il perd souvent son objet de vue, et s'égare dans des digressions inutiles. Son *Traité de la vertu des païens* a été réfuté par le docteur Arnauld, dans son ouvrage de la *Nécessité de la foi en Jésus-Christ*. (*Voy.* COLLIUS, LUCIEN, MARC-AURÈLE, ZÉNON, etc.) Parmi les *OEuvres* de la Mothe, on ne trouve ni les *Dialogues faits à l'imitation des anciens*, sous le nom d'*Horatius Tubero*, imprimés à Francfort en 1606, 2 tom. ordinairement en 1 vol. in-4°, et 1716, 2 volumes in-12; ni l'*Hexameron* rustique in-12. Ces deux ouvrages sont de lui, et on les recherche, surtout le premier. Voltaire et quelques autres écrivains se sont souvent parés des dépouilles de cet auteur. La *Traduction* de Florus qu'on a sous le nom de *La Mothe-le-Vayer*, est d'un de ses fils, ami de Boileau, mort en 1664, à 35 ans. On a donné, en 1763, in-12, *l'Esprit de La Mothe-le-Vayer* (par Montlinot) où l'on a fait entrer tout ce que cet auteur a dit de mieux, dans ses différens ouvrages. Alletz a aussi donné un Recueil sous le même titre, Paris, 1783, in-12. La Mothe-le-Vayer avait imité la manière de Plutarque; mais le philosophe grec avait un style bien plus agréable. Il faut ajouter aux ouvrages de La Mothe : *Jugement sur les anciens et principaux historiens grecs et latins*, 1646, in-8°; *La Géographie, la Rhétorique, la Morale, l'Economie, la Politique, la Logique, la Physique du prince*, in-8°, pour l'instruction du dauphin, traduit en italien; *En quoi la piété des Français diffère de celle des Espagnols*, etc. *Voyez* MARETS de Saint-Sorlin.

MOTHE-LE-VAYER DE BOURIGNI (François de la), de la même famille, maître des requêtes, mourut intendant de Soissons, en 1685. On a de lui : | une *Dissertation sur l'autorité des rois en matière de régale*; elle fut imprimée en 1700, sous le nom de *Talon*, avec ce titre : *Traité de l'autorité des rois, touchant l'administration de la justice* et réimprimée sous son nom, 1753, in-12; | un *Traité de l'autorité des rois, touchant l'âge nécessaire à la profession religieuse*, 1669, in-12; | *Essai sur la possibilité d'un droit unique*, 1764, in-12; | tragédie du *grand Selim*, in-4°; | *Tharsis et Zélie*, roman froid et verbeux, réimprimé à Paris en 1774, en 3 vol. in-8°.

MOTHE. *Voyez* GROSTESTE.

MOTHE d'Orléans. *Voyez* ORLÉANS de la Motte.

MOTHE-PIQUET (la). *Voyez* LAMOTHE-PIQUET.

* MOTTE (Jeanne de Luz de Saint-Remy de Valois, comtesse de la), née dans l'indigence, le 22 juillet 1756, à Fontette en Champagne, descendait de la maison royale de Valois, par Henri de St.-Remy, fils naturel de Henri II. Son père Jacques de Saint-Remy de Valois, était mort à l'Hôtel-Dieu de Paris. La

marquise de Boulainvilliers avait recueilli cette jeune enfant, demandant l'aumône, et l'avait fait élever à ses frais. Son illustre origine ayant été prouvée, on lui accorda une pension; en 1780 elle épousa le comte de La Motte, qui servait dans la gendarmerie de France, et fut recommandée au cardinal de Rohan, qui lui conseilla de s'adresser directement à la reine, lui avouant qu'il avait encouru sa disgrâce, et que sa recommandation auprès d'elle ne lui serait d'aucune utilité. M^{me} de La Motte tira dans la suite parti de cet aveu, en lui offrant de devenir un intermédiaire entre lui et la souveraine, dont il paraissait désirer ardemment de reconquérir le suffrage. Cette femme intrigante découvrit en même temps que la reine avait refusé au joaillier de la couronne l'autorisation d'acheter un superbe collier de 16 à 1,800,000 francs. Elle parvint à persuader au cardinal, que la reine, dont elle disait avoir gagné la confiance, désirait ce collier, et que son entremise dans cette affaire, où elle ne voulait pas paraître, lui serait très agréable. Effectivement le cardinal acheta pour la reine le collier, et le livra à M^{me} de La Motte sur une simple autorisation qui portait la fausse signature de *Marie-Antoinette de France* (1er fevr. 1785). Cette princesse n'en fut instruite que lorsque les joailliers se présentèrent auprès d'elle pour en réclamer le paiement. Hors d'elle-même, elle se plaignit au roi, qui fit arrêter le cardinal. Celui-ci fut acquitté sur les preuves qu'on avait eues que le mari de M^{me} de La Motte était subitement passé de l'indigence à un luxe extrême, et qu'il avait vendu à Londres, où il s'était sauvé après l'enlèvement du collier, des diamans pour des sommes considérables. M^{me} de La Motte, arrêtée à Bar-sur-Aube et conduite à la Bastille, fut condamnée à faire amende honorable, à être fouettée et marquée sur les deux épaules, et renfermée pour le reste de ses jours à la Salpêtrière. Elle subit son arrêt dans la prison, parce qu'on craignait que la fureur et le désespoir ne la portassent à proférer en public des calomnies atroces. Elle tenta, dit-on, de s'étouffer au moyen de la couverture de son lit, et parvint à s'évader. Au bout de quelque temps, elle alla joindre son mari, qui jouissait à Londres du fruit de son vol; mais elle ne profita pas longtemps de sa liberté: une fièvre bilieuse l'emporta le 23 août 1791; d'autres prétendent qu'elle se jeta du haut d'une fenêtre sur le pavé. M. de La Motte publia en faveur de son épouse un *Mémoire*, amas de mensonges évidens et de grossièretés dégoûtantes, qu'il envoya à Paris; mais cet écrit fut saisi et brûlé par ordre de l'intendant de la liste civile. Il a été réimprimé à Paris en 2 vol. in-8°, sous le titre de *Vie de Jeanne de Saint-Remy, comtesse de la Motte, écrite par elle-même*, etc. On a encore deux *Mémoires justificatifs de la comtesse Valois de La Motte, écrits par elle-même*, 1788 et 1789, in-8°. L'abbé Georgel, dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire des événemens du 18^e siècle*, a donné beaucoup de détails sur cette affaire: mais on doit les lire avec méfiance. *Voyez* GEORGEL.

* MOTTE-PIQUET (le comte Toussaint-Guillaume PIQUET DE LA MOTTE plus connu sous le nom de La), célèbre officier de marine, né en 1720 à Rennes, et mort à Brest le 10 juin 1791, à 71 ans, en avait passé 46 dans le service de la marine, et avait fait 28 campagnes (de 1737 à 1783), pendant lesquelles il s'éleva par son courage et ses talens aux premiers grades. Il se distingua surtout par une activité extraordinaire, une grande habileté dans les manœuvres, et une audace peu commune. Parmi le grand nombre d'actions valeureuses qui illustrent son nom, nous citerons seulement son expédition d'Amérique, celle de 1779, signalée par le combat de Fort-Royal. Il avoit mouillé dans cette rade pour réparer ses bâtimens qui avaient beaucoup souffert dans l'expédition de Savannah, lorsqu'un convoi de 26 voiles françaises, escorté par une seule frégate, entrant dans la rade, fut attaqué par une escadre de 13 vaisseaux anglais. Ce convoi essentiel aux succès de la guerre, allait être pris. La Motte-Piquet, avec un seul vaisseau à peine réparé, se porte en avant, attaque la tête de l'escadre ennemie, et secondé de deux vaisseaux venus à son secours, disperse les vaisseaux anglais, et ne rentre au port qu'après que tous les vaisseaux français sont en sûreté. La Motte-Piquet n'avait point de fortune, et recevait depuis 1775 une pension de 800 livres; en 1781, le roi lui en accorda une autre de 8000, dont il jouit jusqu'à sa mort.

MOTTE. *Voyez* HOUDART et FÉNÉLON.

MOTTEVILLE (Françoise BERTAUD, dame de), fille d'un gentilhomme ordi-

Digitized by Google

naire de la chambre du roi, naquit en Normandie vers 1615, selon presque tous les biographes, mais plus probablement en 1621. Ses manières aimables et son esprit plurent à Anne d'Autriche, qui la garda auprès d'elle. Mais ayant été disgraciée, aux instances du cardinal de Richelieu, elle se retira avec sa mère en Normandie où elle épousa Nicolas Langlois seigneur de Motteville, premier président de la chambre des comptes de Rouen. C'était un magistrat distingué, mais fort vieux, et sa femme fut veuve au bout de deux ans. Après la mort du cardinal de Richelieu, Anne d'Autriche ayant été déclarée régente, la rappela à la cour. Ce fut alors que la reconnaissance lui inspira le dessein d'écrire les *Mémoires* de cette princesse. On les a publiés sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire d'Anne d'Autriche*, 1723, 5 vol. in-12, et 1750, 6 vol in-12. Cet ouvrage curieux prouve une grande connaissance de l'intérieur de la cour et de la minorité de Louis XIV. Il est, pour la plus grande partie, de madame de Motteville; mais on prétend qu'une autre main a retouché le style, qui cependant n'est pas encore trop bon. L'éditeur, auquel on attribue ce changement, a surchargé cet ouvrage de morceaux d'histoire qu'on trouve partout. Madame de Motteville mourut à Paris en 1689, à 74 ans.

MOUCHY ou **MONCHY** (ANTOINE de), natif de Ressons dans le diocèse de Beauvais, docteur de la maison et société de Sorbonne, plus connu sous le nom de *Démochares*, se distingua par son zèle contre les calvinistes. Nommé inquisiteur de la foi en France, il rechercha les hérétiques avec une vivacité et une vigilance extrême. C'est de son nom qu'on appela *mouches* ou *mouchards*, ceux qu'il employait pour découvrir les sectaires; et ce nom est resté aux espions de la police. D'autres croient que cette dénomination est plus ancienne, et qu'elle vient tout simplement de ce que, semblables à des mouches, ces agens secrets s'insinuent partout, et vexent tout le monde. (*Voyez* MÉNAGE.) Le zèle de Mouchy ne produisit qu'un petit nombre de conversions, et ne put empêcher que la France de devînt la victime de la nouvelle secte, qui déchira son sein pendant plus d'un siècle, et qui depuis encore s'est reproduite sous toutes sortes de formes. Ce docteur devint chanoine et pénitencier de Noyon, fut l'un des juges d'Anne du Bourg, et parut avec éclat au colloque de Poissy, au concile de Trente, et à celui de Reims en 1564. Il mourut à Paris, sénieur de Sorbonne, en 1574, à 80 ans. On a de lui : | la *Harangue* qu'il prononça au concile de Trente : | un *Traité du sacrifice de la messe*, en latin, in-8°, et un grand nombre d'autres ouvrages.

MOUCHY. *Voyez* NOAILLES.

MOUFET (THOMAS), célèbre médecin anglais, né à Londres, et mort vers 1600, est connu par un ouvrage recherché. Cet ouvrage, commencé par Edouard Wotton, Conrad Gesner, Thomas Pennius, et achevé par Moufet, fut imprimé à Londres en 1634, in-fol., sous ce titre : *Theatrum insectorum*, avec des figures. Moufet n'est pas assez en garde contre les erreurs populaires. Son ouvrage a été cependant accueilli, parce qu'avant celui de Swammerdam, on n'avait rien de mieux sur cette matière. On a encore de Moufet : *De jure et præstantia medicamentorum chymicorum*, et un traité en anglais, *sur la nature et la préparation des alimens*, qui a reparu en 1746, in-8°.

* **MOUHY** (CHARLES de FIEUX, chevalier de), né à Metz le 9 mai 1701, vint de bonne heure à Paris, où n'ayant d'autre ressource que sa plume, il publia un très grand nombre de *romans* écrits d'un style bas et rampant, dont les événemens sont invraisemblables, et amenés ordinairement d'une manière forcée; il en tirait cependant assez bon parti, parce qu'il les colportait partout, et l'on était contraint de les acheter pour se débarrasser de ses instances. Les moins mauvais sont : *la Mouche* ou *les Aventures de Bigand*, où l'on trouve de la gaieté, de l'imagination, de l'originalité; *la Paysanne parvenue*, faible imitation du *Paysan parvenu* de Marivaux; *les Dangers des spectacles* On a encore de lui un *Abrégé de l'histoire du théâtre français*, 1780, 3 vol. in-8° : ce n'est qu'une sèche nomenclature chronologique remplie d'omissions et d'inexactitudes. Mouhy mourut à Paris en 1784.

MOULIN (CHARLES du) vit le jour à Paris, en 1500, d'une famille noble et ancienne : elle était originaire de Brie, et selon Papire Masson, elle tenait à Elizabeth reine d'Angleterre, du côté de Thomas de Boulen, vicomte de Rochefort, aïeul maternel de cette princesse. Le jeune du Moulin fit paraître dès son enfance des dispositions extraordinaires pour les belles-lettres et pour les scien-

Digitized by Google

ces, et pour l'étude une inclination qui tenait de la passion. Reçu avocat au parlement de Paris, en 1522, il plaida pendant quelques années au Châtelet et au parlement. Mais une difficulté de langue l'ayant dégoûté du barreau, il s'appliqua à la composition des ouvrages qui ont rendu sa mémoire célèbre. Il publia en 1539 son *Commentaire sur les matières féodales* de la Coutume de Paris. Dans l'enthousiasme que produisit cet ouvrage, le parlement lui offrit une place de conseiller, qu'il refusa pour donner plus de temps à ses études et à la composition de ses livres. En 1551 parurent ses *Observations* sur l'édit du roi Henri II, contre *les petites dates;* livre qui déplut beaucoup à la cour de Rome. On sent bien que l'auteur, infecté des nouvelles erreurs, ne la ménagea pas. Le peuple de Paris, informé de son attachement au parti huguenot, pilla sa maison en 1552; se voyant en danger d'être maltraité, il passa à Bâle, s'arrêta quelque temps à Tubingen, et alla à Strasbourg, à Dôle, et à Besançon, travaillant toujours à ses ouvrages, et enseignant le droit avec une réputation extraordinaire partout où il faisait quelque séjour. En 1556, Georges, comte de Montbéliard, le retint prisonnier pour n'avoir pas voulu se charger d'une certaine cause; mais Louise de Beldon, sa femme, accourut à son secours, et témoigna tant de courage, que le comte fut obligé de céder. De retour à Paris, en 1557, il en sortit encore en 1562, pendant les guerres de religion. Il se retira pour lors à Orléans, et revint à Paris en 1564. Trois de ses *Consultations*, dont la dernière regardait le concile de Trente, lui suscitèrent de nouvelles affaires. Il fut mis en prison à la conciergerie; mais il en sortit peu de temps après, à la sollicitation de Jeanne d'Albret, et en vertu des lettres-patentes du 21 juin 1564, qui suspendaient les poursuites du parlement, « faisant néanmoins » expresses inhibitions et défense à du » Moulin, et sur peine de la vie, qu'il » n'eût plus à exposer, ni faire imprimer » aucuns livres qui appartiennent à l'état, » ou qui dépendent de la théologie, et » concernent les autorités des conciles et » du saint Siége apostolique. » Il était si avare de ses momens, que, quoique ce fût alors l'usage de porter la barbe, il se la fit couper, pour ne pas perdre de temps à la peigner. On le regardait comme la lumière de la jurisprudence, et comme l'oracle des Français. On citait son nom avec ceux des Papinien, des Ulpien, et des autres grands jurisconsultes de Rome. Sur la fin de sa vie, il abandonna entièrement le parti de la doctrine des protestans, et mourut à Paris, avec de grands sentimens de soumission à l'Eglise catholique, en 1566, à 66 ans. Charles du Moulin était certainement un homme d'un très grand mérite, mais il était trop plein de lui-même, et ne faisait pas assez de cas des autres. Que peut-on penser d'un homme qui s'appelait le *Docteur de la France et de l'Allemagne*, et qui mettait à la tête de ses consultations : « Moi, qui ne cède à personne, et à qui » personne ne peut rien apprendre! » Ses *œuvres* ont été recueillies en 1681, 5 vol. in-fol. On les regarde avec raison comme une des meilleures collections que la France ait produites en matière de jurisprudence. On reproche néanmoins avec raison à ce jurisconsulte, d'avoir eu sur l'*usure* et sur quelques autres points importans des opinions qui ne sont pas conformes à la saine théologie. *Sa Consultation* sur le concile de Trente est jointe ordinairement à la *Réponse* qu'y fit Pierre Grégoire (*voyez* ce nom); cette *Réponse* est fort recherchée. Plusieurs de ses opinions sur l'Ecriture sainte ont été vivement réfutées par Gérard Mercator, dans son *Harmonia evangelistarum*. Gabriel du Pineau, plus savant que lui dans le droit canon, et beaucoup plus modeste, a solidement réfuté plusieurs de ses erreurs, dans des notes latines pleines d'érudition et d'un sens droit. On peut voir aussi, *in Molinæum pro pontifice maximo, etc. auctore Edmundo Rufo, jurium doctore*, Paris, 1553. Il est faux, comme l'ont dit quelques lexicographes, que toute sa famille périt au massacre de la Saint-Barthélemi. Après la mort de son fils Charles, qui mourut d'hydropisie en février 1570, il ne restait plus des trois enfans de ce jurisconsulte, qu'Anne du Moulin, mariée à Simon Robé, avocat au parlement de Paris. Elle fut assassinée avec toute sa famille en l'absence de son mari, le 19 février 1572, par des voleurs qu'on ne put jamais découvrir, et par conséquent six mois avant la Saint-Barthélemi. Du Moulin avait épousé en secondes noces, en 1558, Jeanne du Vivier, en qui il eut le bonheur de rencontrer une femme aussi estimable que Louise de Beldon, qu'il avait perdue en 1556. Voyez la *Vie* de Charles du Moulin, par

Digitized by Google

Julien Brodeau, pag. 205-214; et *Elog. Molinæi*, par Papire Masson, pag. 250 et suivantes.

MOULIN (Pierre du), théologien de la religion prétendue réformée, naquit l'an 1560, fils, selon quelques-uns, d'un célestin d'Amiens, apostat; selon d'autres, de Joachim du Moulin, seigneur de Lorme-Grenier. Pierre, après avoir enseigné la philosophie à Leyde, fut ministre à Charenton. Il entra, en cette qualité, auprès de Catherine de Bourbon, princesse de Navarre, sœur du roi Henri IV, mariée en 1599 avec Henri de Lorraine, duc de Bar. Il passa l'an 1615 en Angleterre, à la sollicitation du roi de la Grande-Bretagne, et il y dressa un plan de réunion des églises protestantes. De retour en France, il se livra à cet esprit inquiet et tracassier qui, de l'aveu de l'amiral Coligni, faisait le caractère du huguenotisme. Craignant avec raison que le roi ne le fit arrêter, il se retira à Sedan, où le duc de Bouillon le fit professeur en théologie, ministre ordinaire, et l'employa dans les affaires de son parti. Il y mourut en 1658, âgé de près de 90 ans, avec la réputation d'un mauvais plaisant, d'un satyrique sans goût, et d'un théologien emporté. Son caractère se fait sentir dans ses ouvrages, que personne ne lit plus. Les principaux sont : | l'*Anatomie de l'arminianisme*, en latin, Leyde, 1619, in-fol.; | un *Traité de la pénitence et des clefs de l'Eglise*; | *Le Capucin, ou l'Histoire de ces moines*, Sedan, 1641, in-12, satire peu commune; | *Nouveautés du papisme*, 1633, in-4° : ouvrage plein de railleries indécentes, de déclamations puériles, et d'impostures grossières; | *Le Combat chrétien*, in-8°; | *De Monarchia pontificis romani*, Londres, 1614, in-8°. | *Le Bouclier de la foi*, ou *Défense des Eglises réformées*, in-8°, contre le père Arnoux, jésuite; et un autre livre contre le même jésuite, intitulé : *Fuites et évasions du sieur Arnoux*; | *Du juge des controverses et des traditions*, in-8°; | *Anatomie de la messe*, Sedan, 1636, in-12. Il y en a une 2e partie, imprimée à Genève en 1640. Cette anatomie est moins rare qu'une autre *Anatomie de la messe*, dont l'original est italien, 1552, in-12. Il fut traduit en français, et imprimé avec une Epître dédicatoire au marquis del Vico, datée de Genève, 1555. Dans la préface du traducteur, l'auteur italien est appelé *Antoine d'Adam*. Dans la traduction latine de 1561, 172 pag. in-8° et 19 pag. d'errata et de table, l'auteur y est appelé *Antonius ab Aedam*. Suivant Gesner, c'est un Augustin Mainard; mais Jean Le Fèvre de Moulins, docteur en théologie de Paris, qui en a publié une *Réfutation* en 1563, l'attribue à Théodore de Bèze. L'édition française a été réimprimée en 1562, in-16, par Jean Martin, sans nom de lieu.

MOULIN (Pierre du), fils aîné du précédent, hérita des talens et de l'impétuosité de génie de son père. Il fut chapelain de Charles II, roi d'Angleterre, et chanoine de Cantorbéry, où il mourut en 1684, à 84 ans. On a de lui : | un livre intitulé *La Paix de l'âme*, qui est fort estimé des protestans, et dont la meilleure édition est celle de Genève, en 1729, in-12; | *Clamor regii sanguinis*, que Milton attribuait mal à propos à Alexandre Morus : ouvrage fait à l'occasion de la fin tragique de Charles Ier; | une *Défense de la religion protestante*, en anglais.— Louis et Cyrus du MOULIN, frère de ce dernier (le premier médecin, et l'autre ministre des calvinistes), sont aussi auteurs de plusieurs ouvrages qui ne respirent que l'enthousiasme et le fanatisme. Louis fut un des plus violens ennemis du gouvernement ecclésiastique anglican, qu'il attaqua et outragea dans sa *Parænesis ad ædificatores imperii*, in-4°, dédiée à Olivier Cromwell; dans son *Papa ultrajectinus*; et dans son livre intitulé *Patronus bonæ fidei*. Il mourut en 1680, à 77 ans.

MOULIN (Gabriel du), curé de Manneval, au diocèse de Lisieux, né à Bernai en Normandie, s'est fait connaître dans le 17e siècle, | par une *Histoire générale de Normandie sous les ducs*, Rouen, 1631, in-fol. rare et recherchée. Elle s'étend depuis les premières courses des Normands païens, jusqu'à la réunion de cette province à la couronne. On trouve à la suite le catalogue des seigneurs normands qui allèrent aux croisades, avec leurs armoiries, depuis Guillaume le Conquérant, jusqu'à Philippe Auguste, etc. | par l'*Histoire des conquêtes des Normands dans les royaumes de Naples et de Sicile*, Rouen, 1658, in-fol. moins estimée que la précédente.

MOULINET (Claude du), chanoine régulier de Sainte-Geneviève à Paris, bibliothécaire et directeur du cabinet des médailles de cette maison célèbre, s'est particulièrement appliqué aux études re-

Digitized by Google

latives à son état, comme on le voit par les ouvrages suivans : | *Figures des différens habits des chanoines réguliers*, Paris, 1666, in-4°; | *Réflexions historiques et curieuses sur les antiquités des chanoines tant réguliers que séculiers*, Paris, 1674, in-4°; | *Stephani, tornacensis episcopi, epistolæ*, 1678, in-8°. Cet évêque de Tournai, mort en 1203, était en même temps abbé de Sainte-Geneviève de Paris. | *Historia summorum pontificum per eorum numismata ab anno* 1417 *ad annum* 1678, in-fol. Paris, 1679, ouvrage effacé par celui du père Bonanni sur le même sujet; | *Le Cabinet de la bibliothèque de Sainte-Geneviève*, Paris, 1692, in-fol. plein de choses curieuses. Moulinet vivait encore, fort âgé, en 1692.

MOULINET. *Voyez* THUILERIES.

MOULINS (GUYARD des), prêtre et chanoine d'Aire en Artois, devint doyen de son chapitre en 1297, et mourut peu de temps après. Il est connu par sa Traduction de l'Abrégé de la Bible du père Comestor, sous le titre de *Livres de la Bible historiaulx*. Il la commença en 1291, à l'âge de 40 ans, et l'eut finie au bout de quatre. Il y a inséré les livres moraux et prophétiques; mais on n'y trouve pas les Epitres canoniques, ni l'Apocalypse. On conservait dans la bibliothèque de Sorbonne un manuscrit de cette traduction. Guyard des Moulins s'en dit auteur dans la préface; ce qui fait présumer que ceux qui l'ont attribuée à Nicolas Oresme se sont trompés. Il y a des choses singulières dans cette version, qui fut imprimée à Paris, chez Vérard, in-fol. 2 vol., 1490.

MOULINS (LAURENT des), prêtre et poète français, du diocèse de Chartres, florissait au commencement du 16e siècle. Il est connu par un poème moral intitulé le *Catholicon des malavisés*, autrement appelé *Le cimetière des malheureux*, Paris, 1513, in-8°, et Lyon, 1534, même format. C'est une fiction sombre et mélancolique, où l'on trouve des images fortes.

* MOUNIER (JEAN-JOSEPH), homme d'état distingué, naquit à Grenoble le 12 novembre 1758. Son père, qui s'était fait estimer dans la profession du commerce, lui procura une bonne éducation. A huit ans, Mounier fut envoyé à la campagne, chez un curé, frère de sa mère, dont on assure que la sévérité extrême jeta dans son âme les premiers germes de la haine que lui inspirèrent toujours depuis l'injustice et l'oppression. Au sortir du collége de Grenoble, il voulut entrer dans la carrière militaire, qu'il trouva fermée, et cette circonstance fut loin de le prévenir en faveur des priviléges de la noblesse. Le commerce, qu'il essaya ensuite, l'ennuya; et en effet Mounier était né pour être magistrat, publiciste, jurisconsulte et législateur. Cédant enfin au vœu de sa famille, il entra chez un avocat, obtint, à 18 ans, le titre de bachelier en droit à l'université d'Orange, et après 3 ans d'études chez les jurisconsultes les plus éclairés du parlement de Grenoble, il fut reçu avocat en 1779. Peu de temps après il acheta la charge de juge royal, place qu'il exerça pendant six ans et dans laquelle il s'acquit la plus grande considération. Dans les intervalles de ses travaux judiciaires, il s'occupait de politique et de droit public. Il étudia particulièrement les institutions anglaises. Lorsque les premiers troubles civils éclatèrent, Mounier, en sa qualité de juge royal, fut appelé à l'assemblée des notables du Dauphiné qui devait suppléer le parlement exilé, et il fut le conseil et le guide de cette assemblée. Il y proposa la réunion des ordres et cette *opinion par tête* qui allait bientôt exciter de si vifs débats. Il fut aussi chargé de la rédaction de l'adresse au roi. Appelé aux états-généraux du Dauphiné, il en fut nommé le secrétaire, et donna un plan d'organisation des états de la province, qui fut adopté par l'assemblée. Nommé député aux états-généraux, il s'y présenta précédé d'une réputation qu'il s'était acquise dans les assemblées de sa province, et dès les premières séances il exerça beaucoup d'empire sur les délibérations. Lorsque la chambre du tiers-état s'occupa, le 15 juin, de la question relative à la forme dans laquelle elle se constituerait, Mounier proposa l'arrêté suivant : « La majorité des députés, délibérant en l'absence de la minorité dûment invitée, arrête que les délibérations seront prises par tête et non par ordre, et qu'on ne reconnaitra jamais aux membres du clergé et de la noblesse le droit de délibérer séparément. » On sait que le lendemain la chambre des communes se déclara à une grande majorité *assemblée nationale*. Dans la fameuse séance du 20 juin, ce fut sur la proposition de Mounier que fut prêté le serment de ne se séparer que quand la constitution demandée par la France serait établie. Il a fait connaitre les motifs

Digitized by Google

de sa conduite dans cette circonstance, dans ses *Recherches sur les causes qui ont empêché les Français de devenir libres*. Dans les premiers jours du mois de juillet suivant, Mirabeau ayant enflammé toutes les têtes par une adresse au roi pour demander l'éloignement des troupes qu'on venait d'appeler dans la capitale ou dans les environs, Mounier fit, au nom du comité central, un rapport favorable au pouvoir royal : son discours calma les esprits, mais ce fut pour bien peu de temps. Le 9, il fit un long rapport sur la manière de procéder à la rédaction de la constitution, et proposa de la faire précéder d'une déclaration des droits. Le 13, il invita les députés à prier le roi de rappeler les ministres renvoyés, et imputa les désordres publics aux ennemis de la liberté qui abusaient de la confiance du monarque. Le 15, il s'éleva contre ceux qui voulurent exiger le rappel de Necker, et soutint avec éloquence qu'on ne pouvait que le conseiller à Louis XVI, qui avait le droit de changer ses ministres. Cependant il insista alors pour que le roi renvoyât les troupes qu'il avait appelées à Paris. Le 14, il entra au comité de constitution, et le 27 il lut à l'assemblée, au nom de ce comité, un projet de déclaration des droits, et un aperçu des principes sur lesquels il comptait établir une constitution monarchique mitigée. Le 10 août, il proposa, et fit adopter, malgré Mirabeau, une formule de serment pour les troupes, et un décret qui autorisait les autorités à les requérir toutes les fois que le maintien du bon ordre l'exigerait. Le 20 il présenta une nouvelle rédaction des premiers articles des *Droits de l'homme*, qui furent presque unanimement adoptés; et le 28, il reproduisit, à quelques changemens près, son projet de travail pour la constitution. Le 29, il parla en faveur du *veto* royal. Le 31, il lut, au nom du comité de constitution, un projet d'organisation pour le corps législatif; et le 4 septembre, il développa deux des articles de ce projet, dont l'un avait rapport au *veto* absolu qu'il voulait accorder au roi; et le second à la formation d'un corps législatif permanent, divisé en deux chambres, celle des représentans et celle du sénat. Cette opinion mit la discorde parmi les *patriotes*, qui se partagèrent en trois factions, dont l'une voulait une seule chambre; la seconde, deux chambres également composées; et la troisième, une chambre haute et une chambre basse. Le 23, Mirabeau ayant proposé de s'occuper d'une loi sur la régence, Mounier s'y opposa vivement, et réfuta cette motion comme couvrant un piége tendu par la faction orléaniste. Dans le même temps, il demanda qu'une récompense de 500,000 fr. fût promise à quiconque donnerait des preuves d'un complot contre la sûreté et la liberté du roi et de l'assemblée. Alors il fut en butte à la rage des factieux, sa tête fut mise à prix dans le jardin du Palais royal, ainsi que celles de Bergasse, Lally-Tollendal, Malouet, Clermont-Tonnerre, etc.; mais il continua de montrer le même courage. Dans la fameuse journée du 5 octobre, Mirabeau s'approcha de Mounier, qui occupait le fauteuil, pour l'engager à presser la délibération, même à lever la séance en lui montrant une lettre où était annoncée l'arrivée de quarante mille hommes venant de Paris. *Eh bien!* répliqua-t-il, *c'est une raison de plus pour que l'assemblée reste à son poste. — Mais, M. le président, on vous tuera. — Tant mieux : si l'on nous tue tous sans exception, la chose publique en ira mieux.* Pendant ce dialogue plusieurs individus, hommes et femmes, entrèrent pour demander du pain avec une audace menaçante. *Le seul moyen d'obtenir du pain*, leur dit Mounier, *est de rentrer dans l'ordre; plus vous menacerez, moins il y aura de pain.* Persuadé après cette journée que l'autorité royale était asservie, dégradée, et que les membres de l'assemblée elle-même ne pouvaient plus jouir d'aucune espèce de liberté, il crut que le premier devoir des députés fidèles à leurs mandats, était de se rendre dans leurs provinces pour éclairer leurs commettans, et proposer les moyens de réunir une nouvelle assemblée qui pût délibérer librement, et résister à la tyrannie démagogique que la capitale cherchait à créer. Après avoir délivré, dans la soirée du 7, en qualité de président, plus de 600 passeports à des députés qui pensaient comme lui, il envoya sa démission à l'assemblée le 8 octobre, et se prépara à partir pour Grenoble. Le comte de Lally-Tolendal l'ayant trouvé dans une profonde rêverie, lui en demanda le motif. *Je pense*, répondit-il, *qu'il faut se battre. Le Dauphiné a appelé les Français à établir la liberté; il faut qu'il les appelle aujourd'hui à défendre la royauté.* Mounier fut reçu à Grenoble de la manière la plus hono-

rable. Il s'occupait des moyens d'arracher le roi à une indigne captivité, lorsque ce monarque, dominé par la crainte ou trompé par les intrigues des factieux, déclara qu'il défendait toute assemblée des états comme illégale, et annulait les délibérations qui auraient été prises. Ainsi les efforts de Mounier se trouvant paralysés, il résolut de vivre dans la retraite en attendant des circonstances plus heureuses; mais signalé comme un traître par des lettres de Paris, il passa à Genève. Il écrivit un nouvel ouvrage intitulé, *Appel à l'opinion publique*, qui contenait des éclaircissemens sur les journées du 5 et du 6 octobre, ainsi qu'une réfutation du rapport de Chabroud en faveur du duc d'Orléans et de ses complices. Il se rendit ensuite à Berne, puis à Londres, où il reçut l'accueil le plus flatteur et l'offre de grand-juge au Canada, qu'il refusa, ne pouvant supporter l'idée de renoncer à sa patrie. Il accepta seulement de faire l'éducation du fils d'un pair de la Grande-Bretagne, et parcourut avec son élève la Suisse et une partie de l'Italie. Il se rendit alors en Allemagne, et éleva à Weimar en Saxe une maison destinée à compléter l'éducation des jeunes gens qui se vouaient aux fonctions publiques. Sa retraite, et celle des députés qui pensaient comme lui, fut blâmée par plusieurs personnes. On a dit qu'avec leurs talens et la popularité dont quelques-uns jouissaient même, ils auraient pu empêcher beaucoup de délibérations imprudentes ou perfides, qui furent la source de malheurs incalculables. Malouet, qui professait les mêmes principes, resta et montra par sa fermeté, pendant tout le cours de la session, qu'un homme d'un véritable courage, placé à une certaine hauteur, est toujours libre quand il veut l'être. Mounier ayant obtenu en 1801, par le moyen de ses amis, sa radiation de la liste des émigrés, rentra en France et fut nommé en 1802 préfet du département d'Ille-et-Vilaine. Deux ans après il fut élu par le collége électoral de ce département, candidat au sénat-conservateur. En 1805 on l'appela au conseil d'état. Il mourut d'une hydropisie de poitrine le 26 janvier 1806. Ses principaux ouvrages sont : | *Considérations sur les gouvernemens, et principalement sur celui qui convient à la France*, 1789, in-8°; | *Exposé de ma conduite et des motifs de mon retour en Dauphiné*, 1789, in-8°; | *Appel à l'opinion publique*, Genève, 1790, in-8°. Cet ouvrage contient la relation détaillée des événemens des 5 et 6 octobre. | *Examen du mémoire du duc d'Orléans, et nouveaux éclaircissemens sur les crimes des 5 et 6 octobre* 1791, in-8°; | *Recherches sur les causes qui ont empêché les Français de devenir libres et sur les moyens qui leur restent pour acquérir la liberté*, Genève, 1792, 2 vol. in-8°; l'un des ouvrages politiques les plus marquans de la révolution. Il fut traduit en allemand par M. Gentz, qui l'a augmenté de notes intéressantes. | *Adolphe*, ou *Principes élémentaires de politique, et résultat de la plus cruelle des expériences*, Londres, 1795, in-8°. Cet ouvrage fut composé dans le but de montrer l'abus qu'on avait fait en France du dogme de la souveraineté du peuple. | *De l'Influence attribuée aux philosophes, aux francs-maçons, aux illuminés, sur la révolution de France*, Tubingen, 1801, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en anglais et en allemand. L'auteur se proposait de réfuter les *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, par l'abbé Barruel. Son *Eloge* funèbre a été prononcé par Regnault de Saint-Jean-d'Angely, son ancien collègue, qui dit de lui que cet homme avait la soif de la justice. M. Berriat-Saint-Prix, publia aussi l'*Eloge historique* de Mounier, Grenoble, 1806. On lisait au bas de son portrait ce vers de Virgile :

Illum non populi fasces, non purpura regum
Flexit....

* **MOURAD-BEYG**, chef fameux de Mamelouks, né en Circassie vers le milieu du 18e siècle, fut acheté dans son enfance par Mohammed Abou-Dhahab qui soigna son éducation et devint un des 24 beys qui gouvernaient l'Egypte. Cette contrée ayant secoué le joug des Turcs, en 1776, après la mort de Mohammed, arrivée à Acre, Mourad et un autre prince, nommé Ibrahim-Beyg, avaient fini par partager l'autorité. Ibrahim prit alors le titre de Cheik-Al-Belad (prince du pays), Mourad celui d'Emir-El-Hadj (commandant des pèlerins) et de Defter-Dar (trésorier). La Porte entretenait dans cette contrée un pacha qui n'exerçait presque aucune autorité; c'était Ghazy-Hacan. Il ne put empêcher que les deux beys ne conservassent leur pouvoir et ne cessassent même d'envoyer un tribut à Constantinople. Mourad et Ibrahim, que leur intérêt commun réunissait, se voyant maîtres absolus en Egypte, se livrèrent à leur

Digitized by Google

avarice et à leur cruauté. Les négocians français ne furent point à l'abri de leurs extorsions et de leurs avanies, et le désir de tirer vengeance de leurs outrages, motiva, du moins en apparence, l'expédition des Français sous Bonaparte, en 1798. Ibrahim livra quelques escarmouches, se tint presque toujours vers la rive droite du Nil, et se retira ensuite en Syrie et chez les Arabes. Mourad, au contraire, dès qu'il sut que Bonaparte était débarqué, rassembla les Mamelouks et toutes les troupes des beys, et alla à sa rencontre. Son avant-garde fut battue le 6 juillet 1798 à Rahmanieh, sur le Nil. Après un combat livré le 13 à Chebreis, il se retira vers le Caire, et le 21 il perdit la bataille d'Embabeh ou des Pyramides. Il s'enfonça alors dans la Haute-Egypte, et Ibrahim, qui avait secondé de loin tous ses mouvemens, et qui était poursuivi par Bonaparte, se retira vers les déserts de la Syrie, tandis que Mourad, harcelé par Desaix, offrait toujours à l'ennemi un courage indomptable. Placé sur les bords du Nil, il ne cessait d'attaquer les ennemis, sur lesquels il remporta quelques avantages; et ce ne fut que dans le mois d'octobre, et après d'incroyables efforts, que le général français le battit à Sédiman, et s'ouvrit l'entrée de la Haute-Egypte. Pendant ce temps, Bonaparte avait été repoussé de la Syrie, et la flotte turque avait débarqué en juillet 1799. Tandis que les deux grandes armées se battaient, près du Caire, dans la longue vallée où descend le Nil, Mourad, qui connaissait toutes les routes du désert, inquiétait les Français, leur coupait souvent les vivres, enlevait leurs convois, et leur causait des pertes considérables. Pour se défaire d'un ennemi aussi opiniâtre, Kléber, qui était alors à la tête de l'armée française, se rapprocha de Mourad, et celui-ci consentit à devenir son tributaire. Le général français lui donna le titre de gouverneur d'une partie de la Haute-Egypte (les provinces d'Assouan et de Djirdjeh dans le Saïd). Ce chef haïssait les Turcs; et, en se conciliant l'amitié des Français, il espérait se ménager des alliés puissans. Kléber étant mort, Mourad envoya offrir ses secours à Menou, pour le soutenir contre les Anglo-Turcs. Menou, avec sa hauteur ordinaire, les refusa. Le général Belliard fut moins présomptueux, et invita Mourad à descendre avec ses Mamelouks; celui-ci, par un exemple rare, même en Europe, avait refusé tous les avantages qui lui avaient été offerts par les Turcs et les Anglais, et se conserva toujours fidèle aux Français, pour lesquels il avait conçu une véritable affection. Averti par le général Belliard, il effectua sa descente, mais avec quelque lenteur : ses provinces, ainsi que ses troupes, étaient attaquées par la peste; lui-même en fut atteint, et y succomba le 22 avril 1801, âgé d'environ 42 ans. Il avait nommé pour son successeur Osman-Beyg-Tambourdjy. Le corps de Mourad n'ayant pu, attendu les circonstances, être transporté au tombeau des Mamelouks, où il avait désigné sa place près de son prédécesseur Aly-Bey, fut inhumé solennellement à Soanguy, près Talsta. Les principaux chefs brisèrent ses armes sur sa tombe, déclarant qu'aucun d'eux n'était digne de les porter. D'après les témoignages de plusieurs Français de l'expédition d'Egypte, Mourad n'était pas un homme ordinaire. Actif, infatigable, intrépide, il ne se laissait jamais abattre par le malheur; s'il n'avait pas la science du gouvernement, il en avait au moins l'instinct, et il était aimé de ses peuples. Ses premiers momens étaient impétueux, mais il revenait bientôt à des sentimens plus paisibles; il avait une valeur peu commune et une force de corps extraordinaire. Il abattait la tête d'un bœuf, d'un seul coup de sabre, en galopant. Quoiqu'il n'eût guères d'instruction, une pénétration naturelle le mettait à portée de déjouer et de prévenir souvent les projets les mieux combinés de ses ennemis.

MOURGUES (Matthieu de), sieur de Saint-Germain, ex-jésuite, natif du Vélay, devint prédicateur ordinaire de Louis XIII, et aumônier de Marie de Médicis. Le cardinal de Richelieu se servit d'abord de sa plume pour terrasser ses ennemis et ceux de la reine; mais s'étant brouillé avec cette princesse, il priva Saint-Germain, qui lui était resté fidèle, de l'évêché de Toulon, et l'obligea d'aller joindre la reine mère à Bruxelles. Après la mort de ce ministre, il revint à Paris, et mourut dans la maison des incurables en 1670, à 88 ans. On a de lui : | *La Défense de la reine mère*, en 2 vol. in-fol. « L'abbé de Mourgues, dit Lenglet du » Fresnoy, est louable d'avoir si constamment suivi et si vigoureusement dé» fendu cette reine infortunée. Ses dé» fenses sont très curieuses, et estimées » pour savoir à fond l'histoire de ces

Digitized by Google

» temps. M. Patin a remarqué que l'abbé » de Mourgues avait fait une histoire du » siècle où il y avait bien du curieux; » mais ce livre, qui devait être imprimé » après la mort de son auteur, ne l'a » point été du tout. Il y révélait peut-être » trop de secrets. » | Des ouvrages de controverse : *Bruni Spongia*, contre Antoine Le Brun; | *Avis d'un théologien sans passions*, 1616, in-8°, etc.; | des *Sermons*, 1665, in-4°.

MOURGUES (Michel), jésuite d'Auvergne, né vers 1642, enseigna avec distinction la rhétorique et les mathématiques à Toulouse, et mourut en 1713, à 70 ans. Il joignait à une politesse aimable un savoir profond, et il fut généralement estimé pour sa droiture, sa probité et ses ouvrages. Les principaux sont : | *Plan théologique du pythagorisme, et des autres sectes savantes de la Grèce, pour servir d'éclaircissement aux ouvrages des Pères contre les païens*, en 2 vol. in-8°, plein d'érudition; | *Parallèle de la morale chrétienne avec celle des anciens philosophes*, Bouillon, 1769, in-12. L'auteur y fait voir la supériorité des leçons de la sagesse évangélique, sur celles de la sagesse païenne, et l'ineptie de ceux qui ont voulu établir un parallèle entre les deux morales : but que milord Jenyns, dans son *Examen de l'évidence du christianisme*, a atteint d'une manière plus directe et plus simple, en montrant que les pécheurs publics sont plus près du royaume de Dieu que les hommes vertueux par orgueil ou avec orgueil. (*Voy.* SÉNÈQUE.) On voit à la suite de cet ouvrage, *Paraphrase chrétienne du manuel d'Epictète*. Cette paraphrase est très ancienne; elle a été composée par un solitaire de l'Orient, en langue grecque. Elle était restée inconnue jusqu'au commencement du 18e siècle, que le hasard l'ayant fait tomber entre les mains du père Mourgues, il prit le parti de la traduire. (*Voy.* EPICTÈTE.) | Un *Traité de la poésie française*, in-12, le plus complet qu'il y eût eu jusqu'alors, mais qui a été éclipsé depuis par celui de M. l'abbé Joannet; | *Nouveaux élémens de géométrie, par des méthodes particulières, en moins de 50 propositions*, in-12; | *Traduction* de la Thérapeutique de Théodoret; | *Nouveaux élémens de géométrie*, in-12; | un *Recueil de bons mots* en vers français, fait avec assez de choix.

MOURRIER (du). *Voyez* FORTIGUERRA.

MOUSSARD (Jacques), architecte du roi, naquit à Bayeux avec de grandes dispositions pour les arts. Plusieurs bâtimens qu'il fit exécuter dans cette ville et dans les environs lui donnèrent une grande réputation. Il a laissé quelques tableaux, qui sont estimés des connaisseurs. Il mourut en 1750, âgé de 80 ans. — Guillaume, son frère puîné, chanoine et vicaire-général de Bayeux, ne manquait pas non plus de talens et d'érudition. La *Relation* qui parut sur la mort de François de Nesmond, évêque de Bayeux, en 1715, est de lui. Il mourut en 1756.

MOUSSET (Jean), auteur français du 16e siècle, peu connu. C'est le premier, selon d'Aubigné dans ses *OEuvres mêlées*, qui a fait des vers français mesurés par le mètre, et composés de dactyles et de spondées à la manière des Grecs et des Latins. Il traduisit, dit-on, vers 1520, l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère en vers de cette espèce. Si cela est, il paraît que c'est sans fondement qu'on en aurait attribué l'invention à Jodelle et à Baïf.

* **MOUSTIER** (Eléonor-François-Elie, marquis de), né à Paris en 1751, d'une ancienne maison de la Franche-Comté, termina ses études à l'université de Heidelberg, et entra, à l'âge de 14 ans dans la carrière militaire. Il devint à 17 ans sous-lieutenant dans le régiment de Royal-Navarre, et fut l'année suivante surnuméraire dans les gardes du corps. Son beau-frère le marquis de Clermont d'Amboise, ambassadeur à Lisbonne, l'emmena dans cette capitale comme gentilhomme d'ambassade, et lui donna le titre de secrétaire lorsqu'il fut chargé de celle de Naples. Il avait à peine 27 ans lorsqu'il fut nommé, en 1778, mestre-de-camp de dragons et ministre du roi à Trèves. Le marquis de Moustier fut successivement ambassadeur et ministre plénipotentiaire en Angleterre (1783), ambassadeur aux Etats-Unis en 1787, où il remplaça M. de La Luzerne, et en Prusse, en 1790. Louis XVI voulut le charger en 1791 du ministère des affaires étrangères; mais il refusa de prendre part au gouvernement ainsi que de repartir pour Berlin, et fut nommé à l'ambassade de Constantinople. Le marquis de Moustier rejoignit plus tard les princes, frères de Louis XVI, et reçut d'eux la mission d'aller traiter avec les puissances coalisées. Sa correspondance avec leurs altesses royales ayant été enlevée aux portes de Verdun avec les équi-

Digitized by Google

pages de Monsieur par les républicains, fut lue à la tribune de la Convention par Hérault de Sechelles, qui le fit décréter d'accusation le 22 octobre 1792. Après la dispersion de la cour de Coblentz, il suivit le comte d'Artois en Angleterre, et fut nommé, en 1795, après le désastre de Quiberon; commissaire du roi auprès des armées royales de l'Ouest. Il fit de vains efforts pour accélérer le départ de l'expédition que les Anglais devaient faire débarquer sur les côtes de France. La Vendée ayant été réduite à une pacification forcée en 1796, après la mort de Charette et de Stofflet, Moustier alla se fixer en Prusse. L'invasion de Bonaparte, en 1806, l'obligea de quitter ce pays, et il retourna en Angleterre où il est resté jusqu'en 1814. Le marquis de Moustier rentra avec le roi dans sa patrie dont le retour de Bonaparte le força de s'éloigner de nouveau; il suivit Louis XVIII à Gand et revint avec Sa Majesté. Sous le gouvernement royal, il fut nommé ambassadeur en Suisse, et le collége électoral de Baume-les-Dames, département du Doubs, le choisit pour son député. Il se retira ensuite dans une maison de campagne près de Versailles, et succomba d'une attaque d'apoplexie le 1er février 1817. Il a publié : | de l'*Intérêt de la France à une constitution monarchique*, Berlin, 1791; | de *l'Intérêt de l'Europe dans la révolution française*, Londres, 1793; | *Observations sur les déclarations du maréchal prince de Cobourg aux Français, par un royaliste français*, Londres, 1793. Les archives des affaires étrangères renferment un grand nombre de documens importans fournis par cet habile diplomate, principalement sur l'Amérique.

* **MOUSTIER** (François-Melchior, comte de), maréchal de camp, mort en 1828, de la famille du précédent, était garde du corps à l'époque de la révolution. Il accompagna Louis XVI dans son voyage de Varennes, et arrêté avec le roi, il fut en butte aux insultes de la populace. Il échappa heureusement à la hache révolutionnaire, et s'empressa de se rendre à l'armée des princes, puis à celle de Condé. Le comte de Moustier servit ensuite honorablement en Russie, devint colonel et fut décoré de l'ordre de Sainte-Anne et de la médaille d'argent. Lorsqu'il revint de l'émigration en 1815, il fonda de ses propres deniers un service annuel et expiatoire à la mémoire de Louis XVI dans l'église Saint-Eustache. On a de lui une *Relation du voyage de S. M. Louis XVI lors de son départ pour Montmédy et de son arrestation à Varennes.*

* **MOUTON** (Gabriel), ecclésiastique et mathématicien renommé, naquit à Lyon, en 1618. Il s'attacha, dès sa première jeunesse, à l'église de Saint-Paul où il devint vicaire perpétuel. L'abbé Mouton, sans manquer aux devoirs de son état, s'appliqua avec succès à l'étude de l'astronomie, et rendit de grands services à cette science. Il calcula les *logarithmes* avec dix décimales, des sinus et des tangentes pour chaque seconde des quatre premiers degrés. Cet ouvrage manuscrit est conservé dans la bibliothèque de l'académie des sciences. Ces logarithmes réduits à sept décimales seulement, ont été insérés dans les *Tables* de Gadiner (Avignon, 1770, in-folio). Dès 1661 l'abbé Mouton avait déterminé le diamètre du soleil dans son apogée; et ce calcul est si exact, qu'on n'y a rien trouvé à changer dans la suite. Il faut remarquer que, dans ses observations et ses calculs, l'abbé Mouton devait suppléer par son seul génie aux instrumens qui manquaient à cette époque, et qu'on n'a construits que plusieurs années après. Il exécuta, en outre une pendule astronomique, qui était remarquable par la précision et la variété de ses mouvemens. Cet estimable astronome mourut le 28 septembre 1694, âgé de 76 ans. Il a laissé : *Observationes diametrorum solis et lunæ apparentium meridianarumque aliquot altitudinum, cum tabula declinationum solis; Dissertatio de dierum inæqualitate*, etc., Lyon, 1670, in-4°. *Voyez* *Bibliothèque astronomique*, 275. Lalande fait beaucoup d'éloges de cet ouvrage... « Il contient, dit-il, des Mémoires intéressans sur les interpolations et » sur le projet d'une mesure universelle » tirée du pendule... » L'astronome Jean Picard aussi prêtre, et mort en 1683, ayant été envoyé à Lyon pour déterminer la position géographique de cette ville, y connut l'abbé Mouton, et lui témoigna beaucoup de considération.

* **MOUTON** (Jean-Baptiste-Sylvain), prêtre, né vers 1740 à la Charité-sur-Loire, fut élevé au séminaire d'Auxerre, sous M. de Caylus, et y puisa les principes de Port-Royal. Après y avoir achevé ses études et pris les ordres, il passa en Hollande, et s'y fixa près de l'abbé du Pac de Bellegarde. Attaché au parti janséniste, il voyagea en Italie et en France pour le soutien de cette cause. Lorsque l'abbé Guenin, en 1793, cessa de travail-

Digitized by Google

ler aux *Nouvelles ecclésiastiques*, qui s'imprimaient alors à Paris, Mouton les continua à Utrecht, sous le même format et dans le même esprit : seulement elles ne parurent plus que tous les quinze jours. (*Voyez* GUENIN.) L'abbé Mouton mourut le 13 juin 1803, et avec lui finirent les *Nouvelles ecclésiastiques*. Il les rédigeait pendant les longues souffrances et la captivité de Pie VI. Quelques personnes ont remarqué qu'à peine a-t-il parlé deux ou trois fois de ce vénérable et infortuné pontife, et qu'il ne lui était pas échappé le moindre signe de pitié pour ses malheurs, ni la moindre marque d'improbation du cruel traitement dont usaient envers lui ses persécuteurs. Mouton fut le dernier des Français établis en Hollande par suite de leur attachement au jansénisme, et à sa mort se trouva dissoute cette colonie formée autrefois par Poncet et plusieurs autres *appelans*, et soutenue successivement par d'Etémare et Bellegarde. (*Voyez* PONCET.)

* **MOUTON-DUVERNET** (N...) général français, né au Puy d'une famille honnête, exerçant le commerce de dentelles, quitta très jeune son pays, pour quelques étourderies de jeunesse, et entra au service. La révolution favorisa son avancement. Il était major du 64e régiment d'infanterie de ligne dans les campagnes de Prusse et de Pologne, lorsqu'il fut nommé, le 10 février 1807, colonel du 65e régiment. Il passa ensuite en Espagne, se distingua au combat de Cuença, et obtint bientôt après le grade de général de brigade. Il devint général de division en 1813, et fut élu en 1815, après l'invasion de Bonaparte, membre de la chambre des représentans, où il applaudit à la proposition de reconnaître Napoléon II empereur des Français. Appelé le 2 juillet au gouvernement de Lyon, il montra beaucoup de vigueur pour défendre le système de la révolution ; mais il fut bientôt obligé de quitter le commandement et de se cacher pour se soustraire aux poursuites dirigées contre lui, en vertu de l'ordonnance du roi du 24 juillet. Arrêté à Montbrison dans les premiers jours de mars 1816, il fut conduit à Lyon, mis en jugement le 15 juillet devant le conseil de guerre de la division, et condamné à mort, le 19, à l'unanimité. Le conseil de révision, auquel il en avait appelé, confirma la sentence. Aussitôt après le premier arrêt, sa femme se rendit à Paris, pour solliciter la grâce de son mari auprès du roi ; mais sa majesté lui témoigna le regret de ne pouvoir écouter la voix de la clémence quand la justice devait avoir son cours. Le général Mouton subit son jugement le 26, après avoir reçu les secours de la religion.

MOYA (MATTHIEU de), jésuite, né à Moral, dans le diocèse de Tolède, en 1607, fut confesseur de la reine Marie-Anne d'Autriche, douairière d'Espagne, et publia en 1664, sous le nom d'*Amadeus Guimenius*, un opuscule de morale, où il prouve que les opinions de quelques jésuites, qu'on jugeait répréhensibles, avaient été enseignées par les théologiens avant qu'il y eût des jésuites au monde. Cet écrit fut condamné par l'assemblée du clergé de France en 1665, et à Rome le 10 avril 1666. Par respect pour ces anciens théologiens qui avaient enseigné ces propositions, attribuées exclusivement aux jésuites, le père Moya n'avait porté aucun jugement sur ces propositions, dans les deux premières éditions de son ouvrage. Dans une troisième, il les condamna et les réfuta, et écrivit à Innocent XI une lettre qui fut rendue publique, par laquelle il applaudit à la censure de son livre : mais l'ouvrage avait rempli le but de l'auteur, en prouvant que les jésuites n'ayant que répété des assertions que d'autres avaient adoptées avant eux, ils ne pouvaient en être particulièrement responsables. (*Voyez* BUSEMBAUM, ESCOBAR, LACROIX, PASCAL.)

MOYLE (GAUTIER), protestant, né dans la province de Cornouailles en 1672, s'acquit de la célébrité parmi ceux de sa secte en écrivant avec fureur contre les catholiques. Il se livra aussi à l'étude de la politique, et dans ses productions en ce genre il fait parade d'irréligion. Moyle fut membre du parlement où il signala sa haine contre le clergé. Il mourut le 9 juin 1721. On a donné ses *OEuvres*, Londres, 1726, 2 vol. in-8°. On y voit un *Essai sur le gouvernement de Rome*, un autre sur celui de *Lacédémone*, remplis d'idées fausses et pernicieuses. Sa critique ne vaut pas mieux que sa politique, comme on voit par l'*Examen du miracle de la légion fulminante*. A l'exemple de Burnet, Mosheim et d'autres protestans, il attaque la vérité de ce miracle, qu'on sait avoir été prouvé jusqu'à une pleine évidence. (*Voyez* saint MAURICE.) L'*Essai du gouvernement, de Rome*, a été traduit en français par Barée, Paris, 1801.

MOYSE (les Français écrivent souvent

Digitized by Google

Moïse), fils d'Amram et de Jocabed, naquit l'an 1571 avant J.-C. Le roi d'Egypte voyant que les Hébreux devenaient un peuple redoutable par leur grand nombre, rendit un édit par lequel il ordonnait de jeter dans le Nil tous leurs enfans mâles. Jocabed, ayant conservé Moyse durant trois mois, fit enfin un petit panier de joncs, l'induisit de bitume, et l'exposa sur le Nil. Thermuthis, fille du roi, se promenant au bord du fleuve, vit flotter le berceau, se le fit apporter, et frappée de la beauté de l'enfant, voulut le garder. Trois ans après, cette princesse l'adopta pour son fils, l'appela *Moyse*, et le fit instruire avec soin de toutes les sciences des Egyptiens. Mais son père et sa mère, auxquels il fut remis par un heureux hasard (*voyez* MARIE, sœur de Moyse), s'appliquèrent encore plus à lui enseigner la religion et l'histoire de ses ancêtres. Quelques historiens rapportent bien des particularités de la jeunesse de Moyse, qui ne se trouvent point dans l'Ecriture. Josèphe et Eusèbe lui font faire une guerre contre les Ethiopiens, qu'il défit entièrement. Nous nous en tiendrons au récit de l'Ecriture, qui ne prend Moyse qu'à l'âge de 40 ans. Il sortit alors de la cour de Pharaon pour aller visiter ceux de sa nation, que leurs maîtres impitoyables accablaient de mauvais traitemens : trait de courage et de correspondance fidèle à la vocation de Dieu, que saint Paul relève d'une manière si pathétique dans son Epître aux Hébreux : *Fide, Moyses grandis factus negavit se esse filium filiæ Pharaonis : magis eligens affligi cum populo Dei, quam temporalis peccati habere jucunditatem.* Ayant rencontré un Egyptien qui frappait un Israélite, il le tua. Ce meurtre l'obligea de fuir dans le pays de *Madian*, où il épousa Séphora, fille du prêtre Jéthro, dont il eut deux fils, Gersam et Eliézer. Il s'occupa pendant 40 ans dans ce pays à paître les brebis de son beau-père. Un jour, menant son troupeau vers la montagne d'Horeb, Dieu lui apparut au milieu d'un buisson qui brûlait sans se consumer, et lui ordonna d'aller briser le joug de ses frères : vision rapportée dans l'Ecriture sainte d'une manière pleine d'intérêt et d'instruction : c'est des paroles par lesquelles Dieu s'annonça à Moyse, que Jésus-Christ tira contre les sadducéens cet argument de l'immortalité de l'âme, énoncé d'une manière si laconique et si touchante : *De mortuis autem quod resurgant, non legistis in libro Moysi, super rubum quomodo dixerit illi Deus, inquiens : Ego sum Deus Abraham, et Deus Isaac, et Deus Jacob? Non est Deus mortuorum, sed vivorum.* (Marc. 12.) Moyse se défendit d'abord contre cette mission ; mais Dieu vainquit sa résistance par deux prodiges. Uni avec Aaron son frère, ils allèrent à la cour de Pharaon. Ils lui dirent que Dieu lui ordonnait de laisser aller les Hébreux dans le désert d'Arabie pour lui offrir des sacrifices : mais ce prince impie se moqua de ces ordres, et fit redoubler les travaux dont il surchargeait déjà les Israélites. Les envoyés de Dieu étant revenus une seconde fois, s'efforcèrent de persuader Pharaon, séduit par les enchantemens de ses magiciens, et de le détromper par un prodige qui confondit les leurs. Mais ce prince obstiné attira sur son royaume des calamités étonnantes et terribles, dont la dixième et dernière fut la mort des premiers-nés d'Egypte qui, dans la même nuit, furent tous frappés par l'ange exterminateur, depuis le premier-né de Pharaon jusqu'au premier-né du dernier des esclaves et des animaux. Ce désastre toucha le cœur de Pharaon. Ce prince laissa partir les Hébreux, avec tout ce qui leur appartenait, le quinzième jour du mois de Nisan, qui devint le premier de l'année, en mémoire de cette délivrance. Ils partirent de Ramessé au nombre de six cent mille hommes, sans compter les femmes et les petits enfans. A peine arrivaient-ils au bord de la mer Rouge, que Pharaon vint fondre sur eux avec une puissante armée. Alors Moyse, étendant sa verge sur la mer, en divisa les eaux, qui demeurèrent suspendues, et les Hébreux passèrent à pied sec. Les Egyptiens voulurent prendre la même route : mais Dieu fit souffler un vent impétueux qui ramena les eaux, sous lesquelles toute l'armée de Pharaon fut engloutie. Ces prodiges n'ont point été inconnus aux auteurs profanes qui ont parlé de Moyse : Egyptiens, Phéniciens, Grecs, Romains, ont supposé qu'il avait fait des miracles, puisque la plupart l'ont regardé comme un magicien fameux : il ne pouvait que paraître tel à des gens qui ne le connaissaient pas pour l'envoyé de Dieu. Diodore et Hérodote ont parlé de l'état d'épuisement et d'humiliation où l'Egypte fut réduite par ces terribles événemens. Après le passage de la mer Rouge, Moyse chanta au Seigneur cet admirable cantique d'actions de grâces qui commence par ces paroles : *Cantemus*

Domino; chef-d'œuvre de poesie, dont le célèbre Rollin a si bien fait sentir les inimitables beautés. L'armée s'avança vers le mont Sinaï, arriva à Mara, où elle ne trouva que des eaux amères, que Moyse rendit potables. A Rhaphidim, qui fut le dixième campement, il tira de l'eau du rocher d'Horeb, en le frappant avec sa verge; mais Dieu fut irrité de l'espèce de défiance et du manquement de foi qu'il marqua, soit en frappant deux fois le rocher, soit plutôt en employant la verge miraculeuse dont il avait vu tant de grands effets, au lieu de commander simplement que l'eau parût, comme l'ordre du Seigneur le portait. C'est là qu'Amalec vint attaquer Israël. Pendant que Josué résistait aux Amalécites, Moyse, sur une hauteur, tenait les mains élevées; ce qui donna l'avantage aux Israélites, qui taillèrent en pièces leurs ennemis. Les Hébreux arrivèrent enfin au pied du mont Sinaï, le troisième jour du neuvième mois depuis leur sortie d'Egypte. Moyse, y étant monté plusieurs fois, reçut la loi de la main même de Dieu, au milieu des éclairs, et conclut la fameuse alliance entre le Seigneur et les enfans d'Israël. Code admirable de législation, dont le premier article suffit pour convaincre la philosophie d'ignorance et de faiblesse, en établissant la chose la plus sublime et en même temps la plus essentielle au bonheur de l'homme, comme le premier des devoirs, à laquelle cependant la philosophie n'a jamais songé. « Les législateurs de la Grèce, » dit un auteur célèbre, se sont contentés » de dire : *Honorez les Dieux*. Moyse dit : » *Vous aimerez votre Dieu de tout votre* » *cœur*. Cette loi, qui renferme et qui » anime toutes les lois, saint Augustin » prétend que Platon l'avait connue en » partie; mais ce que Platon avait enseigné » à cet égard n'était qu'une suite de sa » théorie sur le souverain bien, et influa » si peu sur la morale des Grecs, qu'Aristote assure qu'il serait absurde de dire » qu'on aime Jupiter. » Il est vrai qu'un tel précepte à l'égard de Jupiter eût été effectivement absurde; mais cette corruption de l'idée de la Divinité était ellemême la suite de l'ignorance ou de l'oubli de ce premier précepte de la législation mosaïque. « C'est de là, dit un moraliste, que découlent la superstition, » l'idolâtrie, tous les délires et les horreurs » qui ont dénaturé et calomnié la religion. » Pour ne pas se donner entièrement à » son Créateur, pour rester le maître de » ses désirs et de ses actions, pour assurer » une indépendance sacrilége de sa personne et de son cœur, l'homme a imaginé toutes sortes de diversions, de compensations, de substitutions, de remplacemens. Plus les pratiques de ce culte » factice étaient extraordinaires, violentes, » douloureuses, ou d'une luxure dégoûtante, plus on les croyait propres à guérir » ce sentiment secret et importun d'une » Divinité qui voulait l'homme tout entier. » De là les initiations sanguinaires ou » obscènes, les mutilations, les sacrifices » humains, etc., tout cela pour éluder le » grand précepte : *Diliges Dominum Deum* » *tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua, et ex tota fortitudine tua* (1). » A son retour, Moyse trouva que le peuple était tombé dans l'idolâtrie du veau d'or. Ce saint homme, pénétré d'horreur à la vue d'une telle ingratitude, brisa les tables de la loi, qu'il portait, et fit passer au fil de l'épée 23,000 hommes parmi les prévaricateurs. Il remonta ensuite sur la montagne, pour obtenir la grâce des autres, et rapporta de nouvelles tables de pierre, où la loi était écrite. Quand il descendit, son visage jetait des rayons de lumière si éclatans, que les Israélites n'osant l'aborder, il fut contraint de se voiler. On travailla au tabernacle, suivant le plan que Dieu en avait lui-même tracé. Moyse le dédia, consacra Aaron et ses fils pour en être les ministres, et destina les Lévites pour le service. Il fit aussi plusieurs ordonnances sur le culte du Seigneur et le gouvernement politique. Après avoir réglé la marche de l'armée, il mena les Israélites sur les confins du pays bas de Chanaan, au pied du mont Nébo. C'est là que le Seigneur lui ordonna de monter sur cette même montagne, où il lui fit voir la Terre promise, dans laquelle il ne devait pas entrer. Il y rendit l'esprit, âgé de 120 ans, l'an 1451 avant Jésus-Christ, laissant à l'univers l'idée d'un génie vaste, d'une âme droite et franche, d'un législateur éclairé et profond, d'un

(1) Cette observation ne paraîtra pas hasardée à quiconque réunit les lumières de la théologie à celles de l'histoire, et qui a l'esprit assez juste pour apprécier la profonde et divine philosophie de saint Paul. *Qui cum cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt.... propter quod tradidit illos Deus in desideria cordis eorum.... Qui commutaverunt veritatem Dei in mendacium; et coluerunt, et servierunt creaturæ potius quam Creatori, qui est benedictus in secula. Propter quod tradidit illos Deus in passiones ignominiæ.... Tradidit illos Deus in reprobum sensum*, Rom. I.

homme extraordinairement favorisé de Dieu et conduit par lui. « Pour servir d'interprète et d'ambassadeur à la Divinité, » dit un auteur célèbre par ses combats contre les erreurs modernes, « il fallait » un homme extraordinaire, vénérable » par l'étendue de ses connaissances, en» core plus respectable par ses vertus, » doué d'un courage invincible et d'un » zèle que rien ne pût rebuter : Dieu l'a» vait formé dans Moyse. Sa naissance, » son éducation, sa mission, ses travaux, » sa conduite, ses épreuves, sa mort, tout » annonce un grand homme, il n'en fut » jamais de plus propre au personnage de » législateur. Il ne ressemble pas aux au» tres ; il ne devait pas leur ressembler. » Les autres fondateurs de la société ont » été des philosophes, des sages, des poli» tiques, de grands génies, si l'on veut, » mais c'étaient des hommes : Moyse était » l'instrument de la Divinité. D'un seul » coup il enfante une législation complète; » mais il ne la tient ni de lui-même, ni » d'aucun autre : c'est Dieu qui a tout or» donné. Il prouve sa mission surnatu» relle comme il doit la prouver, par l'es» prit prophétique dont il est doué, par » des miracles, tels que l'erreur n'en peut » citer en sa faveur, et qui portent visi» blement l'empreinte du doigt de Dieu.» C'est surtout au moment de terminer sa longue carrière, que Moyse parut un grand homme. On y voit un vieillard cassé par ses travaux, qui, à la veille de sa mort, dont il sait le jour et l'heure, porte encore sa nation dans son sein, qui s'oublie lui-même, pour ne s'occuper que de la destinée d'un peuple toujours ingrat et rebelle. Il ranime ses forces, il serre son style, il relève ses expressions, pour fondre en un seul corps d'ouvrage les faits et les lois renfermés dans les trois livres précédens. Il parle à un peuple rassemblé, il lit dans l'avenir; la crainte, l'espérance, la piété, le zèle, la tendresse, l'agitent et le transportent; il presse, il encourage, il menace, il prie, il conjure; il ne voit dans l'univers que Dieu et son peuple. Quel cantique que cet *Audite Cœli* qu'il prononça dans cette occasion? histoire prophétique des Juifs vérifiée de la manière la plus étonnante, poème sublime dont Homère et Hésiode n'ont pas approché, qui réunit l'enthousiasme de l'inspiration divine avec celui du génie. Quelles idées, quelles expressions touchant la providence, la justice, la bonté, la puissance de Dieu ! Et cela mille ans avant que les philosophes de la Grèce aient débité quelques sentences isolées sur ces grandes vérités. — Moyse est incontestablement l'auteur des cinq premiers livres de l'ancien Testament, que l'on nomme le *Pentateuque*, et que les juifs et toutes les églises chrétiennes se sont accordés à reconnaître pour inspirés. Le premier et le plus important de tous est la *Genèse*. C'est l'histoire de la création et des premiers hommes, écrite avec une impression de vérité que ne présente aucune autre histoire. Le passage du néant à l'être, la naissance et le développement de toute la nature, la cause de sa fécondité et de ses progrès, y sont exprimés avec une simplicité et une force que l'éloquence humaine ne peut atteindre. Les hypothèses physiques les plus accréditées ne paraissent à un esprit solide que des rêves vis-à-vis du récit de Moyse. Ce seul livre explique tout, rend raison de tout, nous apprend plus que toutes les spéculations des philosophes (1). On y voit, comme dans un tableau, la véritable dignité et la grandeur de l'homme, puisqu'il est l'image vivante de Dieu par son âme spirituelle, libre, intelligente et immortelle; son domaine universel sur toutes les créatures, dont le titre est la concession que Dieu lui en fit au jour de sa création; son excellence et sa supériorité sur toutes les créatures visibles : parce que si, pour le corps, il est, comme elles, tiré de la matière, il les surpasse infiniment par ce souffle divin qu'il reçoit, c'est-à-dire, par la divine origine de son âme. On y est instruit de la respectable indissolubilité du mariage, puisque l'époux doit quitter tout ce qu'il a de plus cher pour s'attacher invariablement à son épouse, et qu'ils ne doivent avoir qu'un même cœur, comme ils ne forment qu'une même chair entre eux deux. On y lit la chute de l'homme, la cause de ses malheurs, et la promesse d'un médiateur qui réparerait tout. On y découvre les raisons de l'union, de l'amour et de la paix qui doivent régner entre tous les hommes, puisqu'ils tirent tous leur origine d'un même père, et qu'ils ne sont réellement sur la terre qu'une même fa-

(1) Rien ne prouve mieux l'inutilité des efforts faits pour remplacer la physique de Moyse, que ceux de l'éloquent auteur de l'*Histoire naturelle*, en opposant à la Genèse les *Epoques de la nature* : cet homme de génie s'est rendu en quelque sorte méconnaissable et a paru survivre à sa gloire. *Voy.* dans les *Helviennes*, le *Monde de Verre*, l'*Examen des Epoques de la Nature*, surtout la *Nouvelle Genèse* qui se trouve n° 192.

Digitized by Google

mille. Enfin on y apprend les devoirs sacrés de la religion, le culte, l'adoration, la reconnaissance, l'amour envers le Créateur, puisque l'homme lui doit tout, et qu'il a été distingué par tant de bienfaits, de priviléges, de grâces et d'honneurs. Dans un savant ouvrage publié à Pavie, en latin, en 1784, M. l'abbé Martin de Stéphanis a fait voir combien les livres de Moyse étaient au-dessus des vaines attaques que lui ont livrées des historiens et des physiciens romanesques. On peut consulter aussi la *Démonstration évangélique* de Huet; l'*Histoire du ciel*, par Pluche; l'*Histoire véritable des temps fabuleux*, par Guérin du Rocher. En 1788, il a paru un ouvrage de M. Pastoret, intitulé: *Moyse considéré comme législateur et comme moraliste*, in-8°. Tout n'y est pas exact; mais l'auteur rend des hommages mérités au ministère et aux grandes qualités de Moyse, et fait voir combien les législateurs profanes lui sont inférieurs. On peut consulter sur Moyse sa *Vie* par Philon; le tome Ier de Fabricius (*Codex pseudo-epigraphus veteris Testamenti*); *De vita et morte Mosis*, lib. III, trad. de l'hébreu par Gaulmin, Paris, 1629, et avec une préface de Fabricius, Hambourg, 1714, in-8°; les *Antiquités judaïques* de Josèphe; *The Divine Legation of Moses demonstrated*, par G. Warburton, évêque de Glocester, 5 vol. in-8°, etc.

MOYSE (saint), solitaire et supérieur des monastères de Scéthée en Egypte, au 4e siècle, mort à 75 ans, donna des exemples de toutes les vertus chrétiennes et monastiques.

MOYSE, prêtre de Rome sous le pape saint Fabien, fut pris avec plusieurs autres chrétiens, et détenu dans une longue prison, où il confessa constamment la foi. Elargi et pris une seconde fois, il reçut la couronne du martyre, vers 251, durant la persécution de Dèce.

MOYSE, imposteur célèbre, abusa les Juifs de Crète, dans le 5e siècle, vers l'an 432. Il prit le nom de *Moyse* pour se rendre plus imposant aux yeux de ces imbéciles, qu'il obligea de le suivre, et dont il fit périr une partie dans la mer, sur les assurances qu'il leur avait données qu'elle s'ouvrirait pour les laisser passer.

MOYSE-BAR-CEPHA (nommé depuis son épiscopat *Sévère*), était d'Assyrie, et fut élevé au monastère dit *Tura-Zahoïo*, c'est-à-dire *Mont-Aride*, situé vis-à-vis de Balat sur le Tigre. Son savoir l'éleva successivement aux évêchés de Beth-Raman, de Beth-Ceno et de Mozal ou Mosul, dans le Diarbekir. Il écrivit dans sa langue un traité de l'*Ouvrage des six jours*, un livre *de l'Ame*, un *Commentaire sur saint Matthieu*, un ouvrage sur la *différence des sectes* qui partageaient le christianisme, une *Liturgie*, et enfin un *Traité du Paradis terrestre*, où il y a bien de vaines conjectures. André Masius en a donné une version en latin. Selon cet auteur, fondé sur la foi de quelques écrivains syriens, Bar-Cepha mourut le 13 février 914 de l'ère vulgaire.

MOYSE MAIMONIDE. *Voyez* MAIMONIDE.

MOYSE ou **MOUSA**, surnommé *Chénébi*, fils de Bajazet Ier. Tamerlan, après avoir vaincu Bajazet, l'investit de l'empire ottoman dans l'Asie-Mineure, tandis que son frère Soliman régnait sur les provinces européennes. Celui-ci détrôna son frère, et, chassé à son tour, Mousa remonta sur le trône, et régna sur les provinces d'Europe et d'Asie. Mahomet, son troisième frère, prince doué de qualités brillantes, vint lui disputer la couronne: Mousa, mis en déroute, fut atteint par les soldats de Mahomet, qui le tuèrent malgré sa courageuse défense, l'an 1413.

MOYSE. *Voyez* MOISE.

*MOZART (JEAN-CHRYSOSTOME-WOLFGANG-AMÉDÉE), célèbre compositeur, né le 27 juin 1756 à Saltzbourg, annonça dès son enfance les talens qui devaient le distinguer un jour. Il balbutiait à peine quelques mots que, guidé par l'oreille la plus juste, il tirait du clavecin des sons qu'il accordait ensemble, et à l'âge de trois ans il prit les premières leçons de son père, Léopold Mozart, qui était organiste. A peine âgé de six ans, il composait de petites pièces de clavecin qu'il exécutait lui-même d'une manière fort agréable. En 1762, le jeune Mozart, conduit à Vienne par son père, joua devant l'empereur François Ier, qui, surpris de la facilité de son exécution, l'appela son *petit sorcier*, et voulut l'éprouver en le défiant de jouer sans voir les touches; le jeune Mozart couvrit aussitôt son clavecin d'un drap, et joua avec la même perfection. L'empereur charmé des talens précoces de l'enfant, daigna l'associer aux jeux de l'archiduchesse Marie-Antoinette, depuis reine de France. Il voyagea ensuite en France, et parut en 1763 à la cour de Versailles. Il toucha l'orgue à la

Digitized by Google

chapelle du roi, et se montra dès lors l'égal des plus grands maîtres. Ce fut à cette époque que parurent les premières productions de son génie prématuré, qui consistaient en deux œuvres de sonates. Il dédia l'un à Mme Victoire, fille du roi, et l'autre à la comtesse de Tessé. Le jeune virtuose se fit entendre à Paris dans deux concerts publics, et son portrait, gravé d'après un dessin de Carmontelle, fut promptement enlevé par les amateurs. Mozart passa en Angleterre, en Hollande et en Italie, où il se fit entendre sur l'orgue et sur le violon. A Rome, il *nota*, en rentrant de l'église de Saint-Pierre, une *grand'messe* qu'il y venait d'entendre, et le célèbre *Miserere*, dont il était défendu, sous des peine sévères, de donner ou de prendre copie. A Naples, centre de la musique italienne, l'admiration qu'il causa fut telle, que plusieurs bonnes gens crurent qu'un talent aussi précoce était l'effet d'un sortilége attaché à une bague que Mozart portait au doigt. Il ôta la bague, et, comme on pense bien, il continua de jouer avec le même succès. Il étonna les plus grands maîtres italiens par la perfection de son jeu. Il revint à Paris en 1776; mais la mort de sa mère le rappela bientôt dans sa patrie, où l'empereur Joseph II, qui avait pour lui une bienveillance toute particulière, le nomma maître de sa chapelle. Outre un grand nombre de messes et autres morceaux de musique sacrée, on a de ce compositeur différens opéras, dont les plus connus sont: *L'Enlèvement du sérail*, *Le Mariage de Figaro*, *Don Juan*, *La Flûte enchantée*, *C'est ainsi qu'elles sont toutes*, *La Clémence de Titus*, *Idoménée*, etc., parmi lesquels Mozart préférait *Don Juan* et *Idoménée*. Il a laissé en outre un *Requiem*, célèbre autant par le mérite de la composition que par une anecdote assez singulière qu'on raconte à son sujet. Un jour un inconnu se présente chez lui en habit de deuil et avec une certaine précaution, et l'engage à composer un *Requiem* pour un homme très considérable qui ne voulait pas être connu, en ajoutant que cet homme était un excellent connaisseur en musique. Mozart lui demande cent ducats et quatre semaines de temps. L'inconnu lui accorde l'un et l'autre. L'air mystérieux répandu sur toute cette aventure frappa vivement Mozart, qui se mit cependant au travail avec une telle assiduité qu'il en tomba malade. L'homme revint, mais le *Requiem* n'était pas encore fini; il accorda au compositeur encore quatre semaines et cinquante ducats de plus de gratification. Mozart tombe alors dans l'étrange manie de croire que cet inconnu est un être surnaturel qui est venu l'avertir que l'heure de sa mort approche; et que ce *Requiem* doit servir pour son service mortuaire. Poursuivi par cette idée, et exténué par le travail, il est enfin obligé de garder le lit; sa maladie prend un caractère alarmant, et il meurt enfin le 5 décembre 1791 âgé de 36 ans. L'inconnu retourne, prend le *Requiem*, qui était fini, et apprenant la mort de Mozart et les craintes qui l'avaient précédée, il fit en effet chanter le *Requiem* aux funérailles de celui qui venait de le composer, et qui, par un excès de travail et un pressentiment qu'il s'était formé lui-même, avait plutôt hâté sa mort qu'il ne l'avait pronostiquée. On dit encore que l'inconnu était un seigneur anglais qui destinait le *Requiem* à la mémoire d'une fille chérie qu'il avait perdue à la fleur de l'âge. Ce même *Requiem*, chef-d'œuvre de Mozart, a été exécuté avec beaucoup d'ensemble dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois à Paris. Mozart avait essayé tous les genres, et il excella dans tous. Mais il avait une prééminence absolue dans les morceaux d'ensemble; aussi ses *finals* d'opéra sont-ils le *Nec plus ultra* de l'art et du goût. Il employa les instrumens à vent d'une manière totalement inconnue avant lui, et on ne se lasse point d'admirer l'art infini avec lequel il les fait parler sans se confondre, et sans nuire en rien au chant principal. Cette inépuisable variété est une des principales causes du charme répandu dans toutes les productions de ce maître. On a de M. de Sevelinges sur ce compositeur une *Notice* intéressante, 1805. On peut aussi consulter la *Notice* de Schlichtegroll, insérée dans le *Nécrologe* allemand de 1793, tom. 2, et traduit en français par Winckler dans le *Magasin encyclopédique*, 1801, tom. 3; la *Vie de Mozart*, par le professeur Niemtschek; *l'Esprit de Mozart*, Erfurt, 1804; les *Anecdotes sur Mozart*, par C.-F. Cramer, Paris, 1801, in-8°.

* **MOZZI** (Louis), savant théologien, naquit à Bergame, le 26 mai 1746. A l'âge de 17 ans, il entra chez les jésuites de la province de Milan, occupa jeune encore la chaire de belles-lettres au collége des nobles de cette ville, et la conserva jusqu'en 1773, époque de la suppression

Digitized by Google

de son ordre. S'étant retiré dans sa patrie, il devint chanoine et archiprêtre de ce diocèse, et fut ensuite nommé examinateur des candidats pour le sacerdoce. Très attaché aux vrais principes de l'Eglise catholique et de la suprématie du pape, l'abbé Mozzi combattit, en de nombreux écrits, les doctrines opposées que la France paraissait avoir communiquées à l'Italie, où il y avait des prosélytes du jansénisme. La première production de l'abbé Mozzi contre les maximes de Port-Royal, fut : | ses *Lettres à un ami, sur une certaine Dissertation publiée à Brescia, touchant le retour des Juifs dans l'Eglise*, Lucques, 1777, in-8°. L'auteur de la *Dissertation* qui parut en 1772, était un religieux, partisan des nouvelles doctrines. Quelques années après, l'abbé Mozzi publia sur la même matière : | une *Lettre familière d'un théologien à un théologien*, Vienne, 1778, in-8°. On y répondit par une autre *Lettre d'un théologien aux auteurs des Ephémérides littéraires de Rome*, 1778, in-12 de 30 pages. L'année suivante, l'auteur de la *Dissertation* ci-dessus indiquée en donna une seconde *sur l'époque du retour des Juifs*. L'abbé Mozzi prit également la défense des bons principes lorsque plusieurs écoles d'Italie se montrèrent favorables à ceux de l'église d'Utrecht. Sa piété, son savoir, et les services qu'il avait rendus à la religion, éveillèrent l'attention du pape Pie VII, qui l'appela à Rome, et le nomma missionnaire apostolique de l'oratoire du père Gravina. Dans les discussions qui s'élevèrent entre Napoléon et le saint Siége, l'abbé Mozzi fut souvent consulté, et ses décisions avaient beaucoup de poids auprès du pontife et du sacré collége. Il était membre des *Arcades* de Rome et d'autres académies italiennes. La société de Jésus ayant été rétablie à Naples, il s'y rendit, et, malgré son âge il fit les quatre vœux. Les troubles qui eurent lieu à Naples l'éloignèrent de cette ville; il se retira dans la *Villa* du marquis Scotti, près de Milan, où il est mort le 24 juin 1813, à l'âge de 67 ans. Outre les ouvrages déjà cités, on a de ce savant et pieux ecclésiastique : | *Le faux disciple de saint Augustin et de saint Thomas, convaincu d'erreur*, ou *Réflexions critiques et dogmatiques* sur un nouveau livre concernant les doctrines courantes, Venise, 1779, in-8°. C'est sa réponse à une traduction en italien d'un ouvrage publié à Paris, en 1754, et ayant pour titre : *La doctrine de saint Augustin et de saint Thomas, victorieuse de celle de Molina et des jésuites, par les armes que présente monseigneur l'archevêque de Paris, dans son Instruction pastorale du* 28 *octobre* 1763. Les jansénistes, à leur tour, essayèrent de répondre à Mozzi par divers autres écrits, comme l'*Opinàmenti* ou *Trébuchemens sur la lecture du Faux disciple*, par le père Conaglio, capucin. L'abbé Mozzi ne resta pas en arrière, et combattit son antagoniste dans : *Court exemple de la rare sagacité du père Victor de Conaglio*, Bergame, 1780, in-12, et dans : | *Essais de réponse du chanoine Mozzi au P...* première lettre, 1781, in-12; | *Le Jansénisme dans son beau jour*, ou *Idée du jansénisme*, Venise, 1781, 2 vol. in-8°, dédié au cavalier Louis-Valenti Gonzaga; | *Le culte de l'amour divin*, ou *sur la Dévotion au sacré Cœur de Jésus*, Sienne (et non Bologne), 1782, in-8°, traduit de l'ouvrage de M. Fumel, évêque de Lodève. Les *notes* sont de Mozzi, ainsi que la dédicace à la reine de Portugal, qui lui répondit d'une manière très flatteuse. | *Histoire du schisme de la nouvelle église d'Utrecht*, adressée à M..... par D.-A.-D.-C., Ferrare, 1785, in-8°. Pie VI témoigna sa satisfaction à l'auteur par un bref du 8 juin 1785. | *Lettres à un ami sur quelques inexactitudes remarquées sur son histoire abrégée de l'église d'Utrecht*, Venise, 1787, 3 vol. in-8°; | *Réponse pacifique au chevalier milanais, auteur des lettres d'Utrecht*, Venise, 1788, in-8°. (Ce chevalier supposé était l'abbé Rossi, qui avait fait paraître, en 1786, *les Catholiques de l'église d'Utrecht*, ou *Analyse et réfutation de l'histoire abrégée*); | *Les cinquante raisons pour préférer l'Eglise catholique*, Bassano, 1789, in-8° (traduit de l'anglais, du duc Antoine-Alric de Brunswick; les *notes* sont de Mozzi); | *Entretiens familiers entre une dame catholique et un théologien janséniste, sur la prohibition des livres*, Assise, 1790, in-8°; | *les Projets des Incrédules pour la ruine de la religion, dévoilés dans les Œuvres de Frédéric II, roi de Prusse*, 3e édition, Assise, 1791, in-8°, avec un opuscule intitulé : *L'esprit du dix-huitième siècle découvert aux simples*; | *Abrégé historique et chronologique des plus importans jugemens du saint Siége sur le baïanisme, le jansénisme et le quénellisme*, Foligno, 2 vol. in-8°. Cet ou-

vrage est dédié au savant Gerbert abbé de Saint-Blaise. | *Pensez-y bien*, ou *Réflexions sur les grandes vérités de la religion chrétienne*, Venise, 1792, in-8° (traduit de l'anglais); | *Lettre à M. Ricci sur son Mémoire en réponse à ses questions touchant l'état actuel de l'Eglise de France*, Foligno, 1792, in-8°; | le *Modèle des Dames chrétiennes, dans la vie de Mme de Combe des Morelles*, morte le 2 septembre 1771, 1792, in-8°; | *Le modèle des enfans chrétiens*, ou *Abrégé de la vie du jeune François Combe des Morelles, mort au collége de la Flèche, le 17 janvier 1768*, Venise, 1792, in-8°; | *Vie du serviteur de Dieu, M. Jean-Belloti*, Bergame, 1793, in-8°; | *Vie de quelques jeunes ecclésiastiques du diocèse de Bergame*, 1793; | *Vie de la servante de Dieu, Marie-Electa Crucifixæ Gualdo, bénédictine*, 1794; | *Abrégé de la vie de Claire-Colombe Breda, bénédictine*, 1795; | *Eloge historique du comte Petrocca Grumelli*, 1797; | *Règles et statuts pour la congrégation de saint Louis de Gonzague*, 1795 et 1800; | *Règle pour les congrégations de la sainte Vierge*; | *La Couronne de fleurs spirituelles*; | *A la mémoire de Charles Azairi*. On lui attribue *Le mois de Marie*, dont le véritable auteur est le père Sormanni, jésuite; des *Réflexions sur la mort de Voltaire, de d'Alembert et de Diderot*, et des *Lettres sur l'infaillibilité de l'Eglise et du pape*, qui sont plus probablement du père Jean-Baptiste Pianciani, aussi jésuite.

MOZZOLINO ou MAZOLINO (Sylvestre), dominicain, plus connu sous le nom de *Silvestre de Prierio*, parce qu'il était natif de Prierio, village près de Savone dans l'état de Gènes, est le premier qui écrivit avec quelque étendue contre Luther. Ses principaux ouvrages sont: | *De strigii magarum dæmonumque præstigiis*, Rome, 1521, in-4° (voyez MOLITOR ULRICUS); | la *Somme des cas de conscience*, appelée *Silvestrine*, in-fol.; | sa *Rose d'or*, ou *Exposition des évangiles de toute l'année*, Haguenau, 1508, in-4°. Ses vertus le distinguèrent autant que ses ouvrages. Il mourut de la peste à Rome, en 1523, après avoir été élevé à la place de maître du sacré palais, et à celle de général de son ordre, et avoir enseigné la théologie à Padoue et à Rome. Il était né vers l'an 1460. Son *Ecrit contre Luther* est dans la *Bibliotheca Rocaberti*.

MUCANTE (Jean-Paul), Romain et maître des cérémonies pontificales, vivait au 16e siècle. C'était un homme savant, intègre et généralement estimé à cause de son caractère et des bonnes qualités qu'il réunissait en sa personne. Il publia divers ouvrages, et en composa d'autres qui sont restés manuscrits. Parmi les premiers on compte: *Relazione della riconciliazione, assolutione e benedizione del serenissimo Henrico quarto, christianissimo re di Francia e di Navarra, fatta della santità di N. S. Clemente XIII, nel portico di San-Pietro, li 17 di settembre* 1595, Viterbe, 1595, in-4°. — MUCANTE (François), de la même famille, et aussi maître des cérémonies de la cour pontificale, a donné: *De sanctorum apostolorum Petri et Pauli imaginibus, ad S. D. N. Gregorium XIII, Ps. M. Libellus*, Rome, 1573, in-4°.

MUDÉE (Gabriel), jurisconsulte célèbre au 16e siècle, natif de Brecht, village situé auprès d'Anvers, professeur en droit à Louvain en 1544, y mourut en 1560. On a de lui plusieurs ouvrages sur le droit.

* MUDGE (Thomas), célèbre mécanicien anglais, naquit à Exeter en 1715, d'un ecclésiastique qui était maître d'école à Biddeford, et manifesta fort jeune des dispositions extraordinaires pour l'horlogerie. En peu d'années il acquit une grande supériorité dans cet art, dont il fit l'apprentissage chez Graham, le plus fameux horloger de son époque. Déjà depuis quelque temps il travaillait pour son propre compte, lorsqu'un horloger de Londres, nommé Ellicot, lui fit faire une *montre à équation*, qui lui avait été commandée par Ferdinand IV, roi d'Espagne, et qu'il s'était reconnu incapable d'exécuter. Néanmoins Ellicot s'attribua tout le mérite de l'ouvrage, auquel il mit son nom, et dont il expliqua savamment le mécanisme aux curieux. Mais il dérangea quelque chose dans le mouvement, et fut obligé d'avoir recours à Mudge, qu'alors il avoua être l'auteur de ce travail ingénieux. Le roi d'Espagne chargea dès lors Mudge de faire pour lui les ouvrages les plus curieux, et d'en fixer lui-même le prix. L'artiste exécuta, entre autres, pour ce prince, une *montre à répétition*, qui indiquait le temps vrai et le temps moyen; elle sonnait et répétait l'un et l'autre; ce qui auparavant n'avait eu lieu dans aucune montre. De plus elle répétait les heures, les quarts et même

Digitized by Google

les minutes. Cette montre était enfermée sous verre dans le gros bout d'une canne, selon le désir qu'en avait exprimé le roi, en sorte que par des coulisses, il pouvait voir, dans ses promenades, opérer le mécanisme de ce beau travail. En 1750, Mudge ouvrit un atelier d'horlogerie, de concert avec un artiste de mérite nommé Dutton, autre élève de Graham. La construction des *montres marines*, ou *garde-temps* fixa surtout son attention, et en 1765 il publia un ouvrage sur ce sujet, sous le titre de *Pensées sur les moyens de perfectionner les montres, particulièrement celles de la marine*. Ayant quitté le commerce en 1771, il se retira à Plymouth où il employa plusieurs années à construire un *garde-temps* qui fut donné à l'essai, d'abord à l'Observatoire de Greenwich, puis au baron de Zach, astronome du duc de Gotha, et enfin à l'amiral Campbell qui s'en servit dans un voyage à Terre-Neuve. Partout on le trouva d'une très grande précision; le bureau des longitudes accorda à Mudge une prime de 500 livres sterling en l'invitant à construire une seconde montre parfaitement semblable à la première, afin de concourir au grand prix proposé par le parlement; Mudge en fit deux. Après une année d'essai, l'astronome Maskelyne fit un rapport favorable, par suite duquel les montres de Mudge furent essayées en mer. Cette fois le même rapporteur déclara qu'elles ne pouvaient soutenir une épreuve rigoureuse. Le fils de Mudge attaqua le rapport de Maskelyne, dans une brochure intitulée *Exposé des faits relatifs aux garde-temps, construits par Th. Mudge*, 1790, laquelle amena une réponse qui fut encore l'objet d'une réplique. Mudge s'adressa ensuite au bureau des longitudes, qui n'accueillit point ses prétentions; puis à la chambre des communes, qui lui vota en 1793 une récompense de 2,500 livres sterling. Mudge mourut le 14 novembre 1794. On lui doit l'invention d'un nouvel *échappement* pour les montres ordinaires. Depuis 1777 il avait le titre d'horloger du roi.

* **MUDGE** (WILLIAM), fils du précédent, major-général dans l'armée anglaise, naquit à Plimouth en 1762, et fut placé comme cadet à l'école militaire de Woolwich. Il servit ensuite dans l'artillerie royale comme capitaine. Employé long-temps dans l'enseignement des cadets, à l'arsenal militaire et à l'école de la compagnie des Indes orientales, il concourut plus tard à la description trigonométrique de l'Angleterre. On trouve de lui dans les *Transactions philosophiques* plusieurs *Mémoires* très importans, et un rapport détaillé sur les travaux trigonométriques qu'il avait exécutés depuis 1791 jusqu'en 1799 (dans les n^{os} de ce journal, des années 1795, 1797 et 1800). Le recueil intitulé *Edimburgh Review* (janvier 1805), offre une *Notice* détaillée de ses opérations pour le levé trigonométrique de l'Angleterre et du pays de Galles. Lui-même a fait paraître le *Tableau des opérations qui ont servi à dresser le plan trigonométrique de l'Angleterre et du pays de Galles*, 1799-1811, 3 vol. in-4°. En 1819 il accompagna M. Biot aux îles Orcades, pour y déterminer la longitude de plusieurs points. Ses laborieux travaux lui valurent le grade de major-général dans l'armée, et les titres de membre de la société royale de Londres, de l'académie royale de Copenhague, et de correspondant de l'institut de France. William Mudge est mort à Londres en 1820.

MUET (PIERRE le), architecte, né à Dijon en 1591, mort à Paris en 1669, était très instruit dans toutes les parties des mathématiques. Le cardinal de Richelieu l'employa particulièrement à conduire les fortifications dans plusieurs villes de Picardie. La reine-mère, Anne d'Autriche, le choisit ensuite pour achever l'église du *Val-de-Grâce* à Paris. Le Muet a composé quelques ouvrages sur l'architecture : | *Les cinq ordres d'architecture dont se sont servis les anciens*, 1771, in-8°; | les *Règles des cinq ordres d'architecture de Vignole*, 1700, in-8°; | la *Manière de bien bâtir*, 1681, in-folio. Les gens de l'art font cas de ces livres.

MUGNOZ, en espagnol MUÑOZ (GILLES de), docteur en droit canon, et chanoine de Barcelone, succéda à l'antipape Benoît XIII, en 1424, élu par les deux seuls cardinaux qui reconnaissaient ce fantôme de pontife, et se fit nommer *Clément VIII*; mais il se soumit volontiers, en 1429, au pape Martin V. Ce pontife, entre les mains duquel il abdiqua sa dignité, lui donna en dédommagement l'évêché de Majorque. Cette abdication de Mugnoz mit fin au grand schisme d'Occident, qui, depuis que Clément VII fut élu à Fondi en 1378, avait si cruellement ravagé l'Église pendant 51 ans. — Il y a eu dans le

Digitized by Google

17e siècle un PHILADELPHE MUGNOZ, auteur d'un *Théâtre généalogique des familles nobles de Sicile*. Cet ouvrage en italien parut à Palerme, 1647, 1655 et 1670, 2 vol. in-folio, avec figures. Nous avons de lui d'autres productions, moins connues que celle que nous venons de citer.

MUGNOZ. *Voyez* MUNOZ.

MUIS (SIMÉON MAROTTE de), né à Orléans en 1587, professeur d'hébreu au Collége royal à Paris pendant 30 ans, connaissait parfaitement les langues orientales. Il mourut en 1644, chanoine et archidiacre de Soissons, avec la réputation d'un des plus célèbres interprètes de l'Ecriture. On a de lui un *Commentaire* sur les Psaumes, en latin, Paris, 1650, in-fol.; il est littéral et historique. C'est un des meilleurs que nous ayons sur ce livre de la Bible. M. Paquot en a donné une édition fort exacte, Louvain, 1770, 2 vol. in-4°. Il y a trois versions latines des Psaumes : celle de saint Jérôme, la Vulgate telle qu'elle se trouve dans nos Bibles, et la Vulgate réformée sur le texte hébreu, avec les *Scolies* de Bossuet. Tout cela est si bien arrangé, qu'il n'y a point de confusion malgré la diversité des objets. On trouve dans ce même volume ses *Varia sacra* : l'auteur y explique les passages les plus difficiles de l'ancien Testament, depuis la Genèse jusqu'au livre des Juges. Sa dispute avec le père Morin, oratorien, contre lequel il a fait des efforts assez inutiles et peu heureux pour établir l'authenticité du texte hébreu, l'empêcha de continuer son travail sur tous les livres de l'Ecriture sainte. Son style est pur, net, facile.

MULLER (JEAN), nommé aussi KŒNIGSBERG ou *Regiomontanus* (1), célèbre mathématicien né en 1436, à Unfind, près Kœnigsberg, dans le duché de Saxe-Hildburghausen, dépendant de la Franconie, étudia les mathématiques et l'astronomie sous Purbach, devint bientôt l'associé de son maître, et enseigna à Vienne avec réputation. Appelé à Rome par le cardinal Bessarion et par le désir d'apprendre la langue grecque, il s'y fit des admirateurs et quelques ennemis. A Padoue on lui demanda un cours d'anatomie, qui attira un grand concours d'auditeurs (1463.) Mathias Corvin, roi de Hongrie, l'appela à Bude pour examiner les manuscrits grecs enlevés à la prise de Constantinople et d'Athènes. Les troubles de Hongrie le déterminèrent à se rendre à Nuremberg, où il fonda une imprimerie d'où sont sortis un assez grand nombre d'ouvrages scientifiques dont Weidler donne la liste. Il fut élevé à l'évêché de Ratisbonne par Sixte IV, qui le fit venir de nouveau à Rome pour y travailler à la réforme du Calendrier. (*Voy.* GRÉGOIRE XIII.) On croit qu'il y mourut en 1476, à 41 ans. Muller avait relevé plusieurs fautes dans les traductions latines de Georges de Trébizonde. Les fils de ce traducteur l'assassinèrent, dit-on, dans ce second voyage, pour venger l'honneur de leur père. D'autres assurent qu'il mourut de la peste (1). Quoi qu'il en soit, il se fit un grand nom en publiant l'Abrégé de l'*Almageste* de Ptolémée, que Purbach, avait commencé, et par un *Calendrier* ou des *Ephémérides* qu'il donna pour trente années. Ce livre se répandit dans presque toute l'Europe, malgré le prix élevé de chaque exemplaire qui était de 12 écus d'or, et le roi Mathias fit compter à Muller pour cet ouvrage 800 écus d'or (d'autres disent 1200). On regarde Muller comme le premier qui ait observé le cours des comètes d'une manière astronomique : il fit sur celle de 1472 des observations qui décèlent un esprit juste et appliqué. Il n'est point l'auteur de la *Chiromance et physionomie*, publiée sous son nom en latin, et traduite en français, Lyon, 1549, in-8°; mais on a de lui plusieurs autres ouvrages, Venise, 1498, in-8°, dont Gassendi faisait beaucoup de cas. Ce philosophe a écrit sa *Vie*. On lui attribue une prophétie qui, dans ces dernières années, a fait beaucoup de bruit. On prétend l'avoir trouvée dans son tombeau à Liska

(1) Muller prend dans ses écrits les noms de *Joannes Germanus de Regiomonte*.

(1) On a fait honneur à J. Muller de la construction de deux automates, dont l'un était une mouche de fer, qui faisait, en volant, le tour de la table et des convives, après quoi elle revenait dans la main de son maître. L'autre était un aigle qui vint, aussi en volant, au-devant de l'empereur, et l'accompagna jusqu'aux portes de la ville. (*Voyez* Gassendi dans la Vie de Regiomontanus, et Weidler, page 309.) Ce dernier invite à n'ajouter aucune foi à ce conte des deux automates, dont Ramus a seul parlé, et dont il n'est fait nulle mention dans aucun auteur allemand. On peut consulter, sur l'origine de cette fable, la Dissertation de J. André Buhle : *De aquilâ et muscâ ferreâ quæ mechanico artificio apud Noribergenses quondam volitasse feruntur*, Altdorf, 1708, in-4°, de 24 p. (*Nova litteraria germ.*) Hambourg, 1708, pag. 23-25. *Voyez* sur la construction de ces machines automatiques, les art. ALBERT LE GRAND, JACQUET-DROZ, VAUCANSON, etc.

Digitized by Google

en Hongrie, conçue en ces quatre distiques :

Post mille expletos a partu Virginis annos,
Et septingentos rursus ab orbe datos,
Octogesimus octavus mirabilis annus
Ingruet, et secum tristia fata feret.
Si non hoc anno totus malus occidet orbis,
Si non in nihilum terra fretumque ruet,
Cuncta tamen mundi sursum ibunt atque deorsum
Imperia, et luctus undique grandis erit.

On a beaucoup disputé sur cette prophétie, qu'on avait déjà tâché, en changeant quelques mots, d'appliquer à l'an 88 des siècles précédens (*voyez* le *Journ. hist. et litt.*, 15 oct. 1787, p. 283); mais l'an 88 de celui-ci étant vraiment l'époque où de grands événemens se sont développés, et où la France en particulier préparait les causes qui ont produit l'année suivante l'affreuse révolution, où le *malus orbis* enfin s'est montré partout; on crut voir dans les rapports de l'annonce avec les faits une justesse remarquable, sans croire néanmoins que l'astronomie ou l'astrologie conduise à ces sortes de prédictions. (*Ibid.*, 1er février 1792, p. 234.) Quoi qu'il en soit, si le tombeau de Muller avec sa prédiction a été trouvé en Hongrie, il n'est donc pas mort à Rome, comme on le croit communément. Il est vrai, comme nous venons de le dire, qu'on ne sait rien de précis sur le lieu, le genre et la date de sa mort.

MULLER (ANDRÉ), né vers 1630, à Griffenhagen dans la Poméranie, se rendit habile dans les langues orientales et dans la littérature chinoise. Walton l'appela en Angleterre pour travailler à sa *Polyglotte*. Muller s'y trouvait lors de la mort de Cromwell et de la restauration de Charles II. Il avait promis une clef de la langue chinoise (*Clavis sinica*) par laquelle une femme serait en état de la lire en un an; mais il brûla, dans un accès de folie, ou plutôt de sagesse, l'ouvrage où il donnait ce secret chimérique. Il mourut en 1694, après avoir publié plusieurs ouvrages. On cite parmi ces ouvrages *Opuscula nonnulla orientalia*, Francfort, 1695, in-4°. C'est un recueil de divers écrits que Muller avait publiés séparément.

MULLER (HENRI), professeur de théologie à Hambourg, puis surintendant des églises de Lubeck sa patrie, a donné une *Histoire de Bérenger*, en latin, où l'on trouve les préjugés de sa communion, et d'autres ouvrages qui ne valent pas mieux. Il mourut en 1675.

MULLER (JEAN-SÉBASTIEN), secrétaire du duc de Saxe-Weimar, a écrit les *Annales de la maison de Saxe*, *depuis* 1500 *jusqu'en* 1700, Weimar, 1799, in-fol. en allemand. Cet ouvrage contient bien des choses singulières, puisées dans les archives des ducs de Weimar. L'auteur mourut en 1708.

MULLER (JEAN et HERMAN), excellens graveurs hollandais. Leur burin est d'une netteté et d'une fermeté admirable. Ils vivaient au commencement du 17e siècle.

MULLER (CHRISTOPHE), né à Brixen en 1682, entra chez les jésuites à Landsberg en Bavière, en 1699; et après avoir enseigné avec réputation les belles-lettres : la philosophie et la théologie, il se dévoua entièrement aux missions. Il y passa 49 ans dans des travaux incroyables, et produisant partout des fruits merveilleux surtout en Souabe, en Bohème, en Bavière et dans le Tyrol. Il mourut à Chiemsée en 1786, à l'âge de 84 ans, au milieu de ses occupations chéries, après avoir prêché plusieurs jours de suite devant un peuple innombrable, avec toute l'ardeur et la force du premier âge.

MULLER (GÉRARD-FRÉDÉRIC), voyageur et historien naquit à Herford dans le comté de Ravensberg en Westphalie, en 1705. Il s'établit de bonne heure en Russie, et gagna l'estime de l'impératrice Anne, qui le fit voyager dans ses vastes états, aux frais de la couronne. Le plus célèbre de ses voyages est celui de Sibérie (de 1733 à 1743), dans lequel il accompagna Gmelin et Delisle de la Croyère. A son retour l'impératrice therine II le nomma conseiller d'état garde des archives à Moscou, emploi qu'il exerça pendant près de 16 ans. Il amassa durant ses voyages beaucoup de matériaux, qui lui ont servi à donner : | *Recueil d'histoires russes*, en 9 vol. in-8°, publié en langue russe : la première partie de cet ouvrage parut en 1732, et la dernière en 1764; | *Description de la Sibérie*, Pétersbourg, 1750, in-4°; | *Voyages et découvertes faites par les Russes*, etc., *et description du fleuve Amour*, etc., en russe et en allemand, traduits en français, Amsterdam, 1776, 2 vol. in-12; | *Dictionnaire géographique de l'empire de Russie*, par Phedor Polownin, corrigé et augmenté, Moscou, 1773, 1 vol. in-8°; | grand nombre de *Dissertations historiques* dans le **Jour-**

Digitized by Google

nal de l'académie des sciences de Pétersbourg, depuis 1755 jusqu'en 1765. Ses *Remarques sur le premier tome de l'Hist. de Russie* par Voltaire sont imprimées dans le *Magasin des Amis des sciences utiles*; Hambourg, 1760-61. Cet homme distingué parmi les savans du Nord est mort à Moscou en 1783. Muller écrivait avec une grande facilité en français, en latin, en russe et en allemand, et il lisait l'anglais, le hollandais, le suédois, le danois, et le grec.

* **MULLER** ou **MILLER** (Jean-Sébastien), peintre, graveur et botaniste allemand, né à Nuremberg en 1715, alla résider en Angleterre en qualité de peintre-graveur, et y mourut en 1783. Il a publié un grand nombre de *gravures* et de *tableaux*. Son principal ouvrage est : *Illustratio systematis sexualis Linnæi*, en latin et en anglais, Londres, 1777, 15 cahiers grand in-fol. formant 2 vol., ornés de cent quatre figures de plantes qu'il avait dessinées et gravées avec le plus grand soin. Les plantes sont représentées en floraison; et souvent les fleurs sont figurées à part dans le plus minutieux détail. Les exemplaires sont de trois sortes : 1° avec les seules figures noires; 2° avec figures coloriées; 3° avec doubles figures en noir et coloriées.

* **MULLER** (Othon-Frédéric), savant naturaliste danois, né à Copenhague en 1730, mort le 26 décembre 1784, se fit de bonne heure, par ses immenses travaux, la réputation d'excellent observateur. Il obtint du gouvernement danois divers emplois, entr'autres ceux de conseiller de chancellerie, et d'archiviste de la chambre des finances de Norwége. En 1772 Muller renonça à toute fonction publique pour se livrer à son goût pour l'histoire naturelle. Ses principaux ouvrages sont : | *Fauna insectorum Friedrichsdaliana, et Flora Friedrichsdaliana*, 1764 et 1767, 2 vol. in-8°; | *Vermium terrestrium et fluviatilium, etc., succincta historia*, Copenhague et Leipsick, 1773-74, 3 part. en 1 vol. in-4°; | *Hydrachnæ quas in aquis Daniæ palustribus detexit et descripsit Muller*, 1781, gr. in-4°, fig. col. | *Entomostraca, seu insecta testacea quæ in aquis Daniæ et Norwegiæ, etc.*, 1785, in-4°; | *Animalcula infusoria fluviatilia et marina, etc.*, 1786, in-4°, fig. col. | *Zoologia Danica, seu animalium Daniæ et Norwegiæ rariorum ac minus notorum (icones) descriptiones et historia*, 1788-1806, 4 parties, in-folio. Il n'en a publié que les deux premières (1). Le mérite de ses ouvrages lui valut l'honneur d'être chargé de continuer la *Flore de Danemarck*, commencée par Georges-Chrétien Œder, qui en avait publié 3 volumes in-folio en 1761. Il en a donné 2 vol., dont le dernier a été terminé en 1782. La botanique doit cet ouvrage précieux, pour la beauté de son exécution, à la générosité du roi Frédéric V.

* **MULLER** (Jean de), célèbre historien suisse, né à Schaffhouse le 3 janvier 1752, fut d'abord professeur de grec dans cette ville; mais il y renonça bientôt pour s'adonner entièrement aux grands travaux historiques qu'il avait entrepris. Il alla d'abord à Genève, puis à Berne, et dans ces deux villes il ouvrit des cours d'histoire qui furent très suivis. Il se rendit ensuite à Berlin, à Vienne, et enfin à Cassel. Après un nouveau séjour en Suisse, il fut appelé auprès de l'électeur de Mayence qui le nomma secrétaire du cabinet et son conseiller intime. A l'époque des invasions des armées françaises, Muller se retira à Vienne et y obtint la charge de conseiller de la chancellerie d'état. Cependant, contrarié dans ses opinions politiques et religieuses, il quitta cette ville en 1804, pour accepter la place que lui offrait Frédéric-Guillaume à l'académie de Berlin. Bonaparte nomma plus tard Muller secrétaire d'état du nouveau royaume de Westphalie, puis directeur-général de l'instruction publique. Les travaux multipliés des nouvelles organisations auxquelles il dut contribuer, et surtout le chagrin que lui causa le peu de succès de ses soins et de son zèle, hâtèrent sa mort qui survint le 29 mai 1809. On lui doit une *Histoire de la confédération suisse*, Leipsick, 1786, traduite de l'allemand par Labaume, Lausanne, 1795-1803, 12 vol. in-8°. Elle a été abrégée et continuée jusqu'à nos jours par Mallet, Genève, 1803, 4 vol. in-8°. On a publié après sa mort un *Cours d'histoire universelle*, qui a été traduit en français par J.-G. Hess, Genève, 1814-1817, 4 vol. in-8°. Les *Œuvres complètes* de Muller ont été recueillies à Tubingen, et le 27e vol. porte la date de 1819. Outre les ouvrages déjà cités, cette édition comprend sa *correspondance* qui a été traduite en français par

(1) Le 3e cahier a été publié par Abildgaardt. Ce naturaliste étant mort lui-même pendant qu'il travaillait au 4e, c'est M. Rathké qui a fait paraître ce dernier cahier en 1806.

Digitized by Google

M. de Steck, Zurich, 1810, et Paris, 1812, in-8°. M^{me} Guizot, première épouse du ministre actuel de ce nom, a publié dans le *Mercure de France* du 17 février 1810 une *Notice* sur Muller : on en trouve une autre qui a été traduite de l'allemand de Boettiger par Bader, dans le *Magasin encyclopédique* du mois d'octobre 1809.

* **MULLER** (Louis), ingénieur prussien, né en 1735, dans la Marche de Pregnitz, contribua beaucoup par ses travaux et ses écrits au perfectionnement de l'art militaire dans sa patrie, surtout en ce qui a rapport à l'emploi de l'artillerie, et au système d'attaque et de défense des places. Il servit pendant la guerre de Sept-ans, obtint, en 1786, le grade de capitaine instructeur du corps des ingénieurs, et fut nommé major en 1797; il mourut le 12 juin 1804. On a de lui : | l'*Art des retranchemens et des cantonnemens d'hiver*, Postdam, 1782, in-8°, avec 15 planches, réimprimé à Vienne en 1786, et à Gotha en 1795; | *Introduction au dessin des plans et cartes militaires*, 1783, in-4°; | *Instruction sur la manière dont la largeur et la profondeur des rivières peuvent être exprimées sur les cartes*, Berlin, 1784; | *Précis des trois campagnes de Silésie*, allemand et français, 1785, in-4°; | *Tableau des guerres de Frédéric le Grand*, Berlin, 1785, in-4°, Postdam, 1786 et 1788, en français, et réimprimé à Paris par les soins du comte de Grimoard, sous ce titre : *Tableau historique et militaire de la vie et du règne de Frédéric le Grand*. Cet ouvrage a été traduit en espagnol par dom F. Paterno, Malaga, 1789. | *Plan de l'île de Postdam et des environs*, 1787; | *OEuvres militaires*, Berlin, 1806, 2 vol. in-4°, estimées en Allemagne.

* **MULLER** (Christophe-Henri), né à Zurich, en 1740, mort dans cette ville le 22 février 1807, fut professeur de philosophie à Berlin, au gymnase dit de Joachim. A un esprit philosophique, il joignait des connaissances variées. Il s'appliqua surtout à des recherches sur les poètes allemands du 12^e au 14^e siècle. Muller en a donné une édition, Berlin, 1784, 2 vol. in-4°. Ses propres écrits ont été recueillis à Zurich, 1792, 2 parties in-8°. Ils se ressentent des idées singulières et des paradoxes, qui finirent par subjuguer sa raison, et lui faire quitter tout commerce avec les hommes.

* **MULLER** (Frédéric-Auguste), poète allemand, né à Vienne en 1767, mort dans la même ville en 1807, a obtenu en Allemagne une assez grande réputation dans le genre de l'épopée romantique. On cite son poème en sept chants de *Richard Cœur de Lion*, publié en 1790, et celui d'*Alfonso*, poème en huit chants.

* **MULLER** (Guillaume), poète lyrique, né à Dessau, le 7 octobre 1794, servit comme volontaire dans l'armée prussienne pendant la campagne de 1813. L'année suivante, il reprit ses études à Berlin, devint professeur de grec et de latin, puis bibliothécaire dans sa ville natale, où il est mort en 1820. On a de lui : *Rome, Romains et Romaines*, Berlin, 1820, 2 vol.; | un *Recueil de poésies*, Dessau, 1822, 2 vol., qui lui a fait une réputation comme poète lyrique. Ses chants de la Grèce qui offrent des beautés du premier ordre ont été traduits en français; | une *Introduction à l'étude de l'Odyssée*, Leipsick, 1824, grand in-8°.

* **MULLER** (Adam), écrivain allemand, connu par ses travaux sur la science politique, naquit à Berlin, en 1779, dans la religion protestante et embrassa le catholicisme à Vienne, en 1805. A 19 ans, Adam Muller alla à Gœttingen, où il étudia le droit, la philosophie, et lut les ouvrages de Burke, qui ne furent pas sans influence pour ses études ultérieures. Après avoir voyagé en Suède, en Danemarck, et en Pologne, et abjuré comme nous l'avons dit, le protestantisme, il professa publiquement dans diverses villes d'Allemagne. En 1816, il fut nommé consul général en Saxe, et, la même année, il publia à Berlin un ouvrage remarquable sur les finances d'Angleterre. On cite encore ses *Mélanges* sur la philosophie, les arts et la politique. Il assista, en 1819, aux conférences de Carlsbad et à celles de Vienne. Ayant appris, en 1829, la mort de Frédéric Schlegel, il en fut profondément affecté et succomba lui-même peu de temps après.

* **MULLER** (Jean GODART de), un des graveurs les plus distingués de l'Allemagne, naquit, le 4 mai 1747, à Bernhauser, village situé près de Stuttgard, où son père était maire ou juge. Après avoir étudié la théologie dans le collége de cette dernière ville, il se laissa entraîner à sa passion pour le dessin, et fit dans cet art de très grands progrès. Il apprit aussi la gravure; pour perfectionner son talent, il vint à Paris où il s'adonna exclusivement au burin, depuis 1770 jusqu'en 1776, époque à laquelle il fut admis au nombre des membres de l'académie

Digitized by Google

royale de Paris. Le duc Charles de Wurtemberg s'était déclaré son protecteur. Ce prince, qui lui donnait un traitement annuel, le rappela à Stuttgard pour y fonder une école de gravure dans laquelle il fut professeur. Muller, revint en France, en 1785, pour graver le portrait en pied de *Louis XVI*. Cet ouvrage est remarquable par la netteté et la finesse du burin. On distingue aussi celui de *Jérôme Bonaparte*, le dernier qu'il exécuta, et qui parut en 1813. Parmi ses autres gravures, on remarque la *Madona della sedia*, d'après Raphaël, et la *Mater sancta* (1819). Dans le genre historique, nous citerons le *combat de Bunkershill*, d'après un dessin de Trombull. Godart Muller est mort, le 14 mars 1830, à l'âge de 83 ans. Son talent lui avait valu les plus honorables distinctions. Il était chevalier de plusieurs ordres, et membre d'un grand nombre d'académies. Un de ses plus célèbres élèves fut sans contredit son fils dont il est question dans l'article suivant.

* **MULLER** (Jean-Frédéric-Guillaume), graveur allemand, fils du précédent, né à Stuttgard en 1782, vint à Paris à l'âge de 20 ans, où il travailla au musée de Robillard et grava la *Vénus d'Arles*, d'après la statue antique. Il a aussi coopéré à plusieurs autres publications à Stuttgard et à Dresde, et il est mort le 3 mai 1816 dans cette dernière ville, épuisé par des travaux excessifs, après avoir donné *la Madona di santo Sisto*, d'après Raphaël, qui est regardée comme son chef-d'œuvre. Il n'eut pas même le temps d'en voir la première épreuve. Il réunissait, à beaucoup d'habileté dans son art, une grande connaissance du dessin et de la peinture; il a peint plusieurs portraits estimés, entr'autres le sien. On trouve une notice sur cet artiste et un catalogue de ses ouvrages dans le *Morgenblatt* de Stuttgard, août 1816, et page 81 du Kunst-Blatt, année 1817.

MULMANN (Jean), né à Pégau en Misnie, mort en 1613, à 40 ans, professa la théologie à Leipsick. On a de lui en latin : | un *Traité de la cène;* | un autre *de la divinité de J.-C. contre les ariens;* | *Disputationes de Verbo Dei scripto;* | *Flagellum melancholicum;* | un *Commentaire* sur Josué.

MULMANN (Jean), né à Leipsick en 1600, de parens luthériens, étudia à Cologne, où il abjura l'hérésie, et entra dans la société des jésuites en 1620. Il mourut à Hadamar en 1651, après avoir publié quelques *Traités de controverse*, propres à ramener les hérétiques au sein de l'Eglise. — Jérome MULMANN, son frère, accourut à Cologne, dans le dessein de le ramener dans sa secte; mais, vaincu par la force des raisonnemens de son aîné, il abjura lui-même ses erreurs, se fit jésuite en 1627, et mourut missionnaire à Copenhague en 1666, âgé de 60 ans. Il est aussi auteur de plusieurs *ouvrages polémiques*.

* **MULOT** (François-Valentin) prêtre constitutionnel, né à Paris le 29 octobre 1749, fit de bonnes études, et entra parmi les chanoines de Saint-Victor, dont il devint bibliothécaire, après avoir reçu les degrés de docteur en théologie. Mulot cultiva les lettres avec succès, mais sa morale était très relâchée, et lorsque la révolution arriva, il se jeta dans le parti des *jacobins*, et s'empressa de gagner la faveur populaire. Dès 1789, on le vit figurer parmi les électeurs, dans les clubs, à la tête de la commune. Il ne cessa de prendre à chaque époque une part très active aux troubles de la capitale depuis cette année jusqu'en 1791. Lorsque Mesdames, tantes de Louis XVI, résolurent, en février 1791, de sortir de France, Mulot, qui était alors vice-président du corps municipal, s'opposa à leur départ, et tâcha par tous les moyens possibles de les retenir à Paris. Cependant le roi, mal conseillé, le nomma au mois de mars conseiller à Uzès, et en juin, un des commissaires médiateurs dans le Comtat. Après le départ de ses collègues pour Paris, Mulot se retira dans la principauté d'Orange, à Courthézon, afin d'y surveiller également Avignon, Carpentras et surtout Bedarides, où siégeait l'assemblée électorale de Vaucluse, dont il dénonçait sans cesse les déprédations. Après avoir fait quelques excursions dans le Comtat, il s'installa, avec quelques troupes, au Pont de Sorgues; mais il ne put empêcher les massacres des 16 et 17 octobre (*Voy.* MAINVIELLE). Le son du tocsin, et les plaintes des citoyens, qui sortaient en foule d'Avignon, annonçant un péril imminent, il requit le maréchal-de-camp, commandant des troupes, de marcher au secours de cette ville. N'ayant pu l'y déterminer, Mulot envoya un trompette dans Avignon, pour requérir les administrateurs provisoires de faire cesser le carnage. « Nous sommes » parvenus, répondirent-ils, à rétablir la » tranquillité; il n'y a de nouveaux émi» grans que les auteurs et complices de

» l'assassinat du patriote Lescuyer. La » loi est en vigueur : nous avons pour té» moins de notre conduite, des membres » de l'assemblée Constituante. » Mulot insista encore, mais vainement, et il fut réduit à être l'impuissant témoin des forfaits d'Avignon. Il transmit au ministère les réclamations des parens et des amis des victimes, et pressa le départ des nouveaux commissaires qui devaient le remplacer; ceux-ci arrivèrent le 21 octobre. Mulot qui, nommé membre de la députation de Paris à la seconde législature, avait été pendant son absence dénoncé par les anarchistes, comme le principal auteur des crimes d'Avignon, se hâta de retourner dans la capitale. Quelques biographes rapportent que Jourdan Coupe-tête, de sinistre mémoire, déclara qu'il n'avait brûlé et massacré que par ordre de Mulot et de ses collègues. Mulot parut, le 19 novembre, à la barre de l'assemblée, où il parvint à se justifier, et signala parmi les fauteurs des attentats commis à Avignon, Rovère, un de ses dénonciateurs. On l'entendit, le 6 avril 1792, presser l'assemblée de proscrire les costumes ecclésiastiques, et dit entre autres choses : « Qu'il fallait ôter aux religieuses le voile » qui leur couvrait les yeux; » expression qui lui attira beaucoup d'applaudissemens, surtout de la part des tribunes. A la clôture des sessions, Mulot sembla disparaître de la scène politique. Il conserva cependant ses liaisons avec les jacobins, et vécut parmi eux pendant le règne de la terreur. Il fut néanmoins incarcéré, et fit ensuite partie de la commission des monumens. Il passa en Allemagne vers la fin de 1797, se fixa à Mayence, où il fut connu comme professeur de belles-lettres, mais surtout comme apôtre de la secte des Théophilantropes. En des temps moins orageux, il revint à Paris, et fut reçu membre du lycée des arts dont il fut président, et de la société des sciences, lettres et arts. Il faisait aussi partie de celle des *Rosati*. En 1801, il concourut au prix proposé par l'institut sur les funérailles et sur la manière de rendre les sépultures plus décentes. Le prix fut partagé entre lui et Amaury-Duval. Pendant la révolution, il se maria; il a laissé une fille. Ses principaux ouvrages sont : | *Essais de Sermons prêchés à l'Hôtel-Dieu de Paris*, 1781, in-12. Ils sont bien écrits, mais ils manquent de cette onction salutaire qui constitue le principal mérite de l'orateur chrétien. | *Requête des vieux auteurs de la bibliothèque de Saint-Victor à M. de Marbœuf, évêque d'Autun*, en vers, 1784, 1 vol. in-8°; | *Premier volume de la collection des fabulistes*, avec un discours sur les fables, et la traduction des Fables de *Lockmann*, Paris, 1785. Cette collection n'a pas été suivie. | Le *Muséum de Florence*, gravé par David, avec des explications françaises, *ibid.*, 1788 et suivantes, 6 volumes in-8°; | *Almanach des sans-culottes*, Paris, 1794, que l'auteur dit avoir fait pour rappeler les jacobins aux vrais principes de la société; | *Vues d'un citoyen sur les sépultures*, Paris, 1797, in-8°, qu'il reproduisit avec des corrections lorsqu'il concourut au prix proposé par l'institut; | des *Notices biographiques sur plusieurs écrivains*; | *Essai de Poésies légères*, Mayence, 1799, in-8°. On a encore de lui une traduction des *Amours de Daphnis et Chloé*, bien inférieure à celle d'Amyot, un grand nombre d'*hymnes* et discours pour les fêtes républicaines, avec des Sermons théophilantropiques. Mulot mourut subitement au jardin des Tuileries à Paris, le 9 juin 1804.

MUMMIUS (Lucius), consul romain, soumit toute l'Achaïe, qui s'était liguée contre Rome, et remplaça Métellus dans le commandement de l'armée. Il prit et brûla la ville de Corinthe l'an 146 avant J.-C. Il enleva les tableaux, les statues, les meubles les plus précieux de Corinthe (1), et fit ensuite mettre le feu à la ville, qui fut réduite en cendres. On suppose que les métaux fondus dans cet incendie, venant à se mêler, en formèrent un nouveau connu sous le nom d'*airain de Corinthe*. Cette ville périt la même année que Carthage fut détruite. Mummius obtint, avec l'honneur du triomphe, le surnom d'*Achaïque*. Ses succès ne l'empêchèrent pas d'encourir la disgrâce de ses concitoyens. Il mourut en exil à Délos.

MUMMOL (Eunius), fils de Péonius, comte d'Auxerre, obtint, l'an 561, de

(1) Mummius était cependant tout-à-fait étranger aux arts. Le roi Attale, ayant racheté pour 75.000 livres de notre monnaie un des tableaux abandonnés aux soldats comme des objets sans valeur (le Bacchus d'Aristide), Mummius étonné de l'élévation de ce prix, soupçonna au tableau quelque vertu cachée, et le reprit pour l'envoyer à Rome. Ce tableau a péri avec le temple de Cérès, dans lequel il avait été placé. Le même consul ayant chargé un vaisseau des chefs-d'œuvre, fruits de sa conquête, menaça le pilote de l'obliger à remplacer les objets, s'il les laissait détériorer dans le trajet (*Voyez* Velleius Paterculus, liv. 1er, ch. 13).

Digitized by Google

Gontran, roi d'Orléans et de Bourgogne, l'office de ce comté à la place de son père. Il mérita, par la supériorité de ses talens, d'être créé patrice dans la Bourgogne, c'est-à-dire généralissime des troupes de ce royaume. Il prouva qu'il était digne de cette place éminente, par la défaite des Lombards et des Saxons, qu'il chassa de Bourgogne, après les avoir battus à plusieurs reprises. Il recouvra la Touraine et le Poitou sur Chilpéric, roi de Soissons, qui les avait enlevés l'an 576 à Sigebert II de ce nom. Ces deux princes étaient frères de Gontran. Mummol effaça depuis le souvenir de ses services par la plus noire ingratitude. L'an 585, il entreprit de mettre sur le trône, à la place de son bienfaiteur, un aventurier nommé Gombaud, qui se disait le frère de Gontran, et le fit reconnaître roi à Brive en Limousin. Le roi de Bourgogne, indigné contre cet ingrat, assembla promptement une armée, et vint l'assiéger dans Comminges, où il s'était enfermé. Mummol se défendit avec assez de courage pendant quinze jours; mais se voyant à la veille d'être pris, il livra Gombaud, et le lendemain se fit tuer les armes à la main, de peur de tomber en la puissance de son souverain.

MUNCER (Thomas), l'un des plus fameux disciples de Luther, était de Zwickau dans la Misnie. Après avoir répandu dans la Saxe les erreurs de son maître, il les quitta pour d'autres, par une inconstance naturelle à tous ceux qui ont une fois secoué le joug de l'Eglise (*voyez* SERVET), et se fit chef des anabaptistes et des enthousiastes. Uni avec Storck, il courut d'église en église, abattit les images, et détruisit tous les restes du culte catholique que Luther avait laissé subsister. Il joignait l'artifice à la violence. Quand il entrait dans une ville ou une bourgade, il prenait l'air d'un prophète, feignait des visions, et racontait avec enthousiasme les secrets que le Saint-Esprit lui avait révélés. Il prêchait également contre le pape et contre Luther, son premier maître : celui-ci avait introduit, disait-il, un relâchement contraire à l'Evangile; l'autre avait accablé les consciences sous une foule de pratiques, au moins inutiles. Dieu l'avait envoyé, si on l'en croyait, pour abolir la religion trop sévère du pontife romain, et la société licencieuse du patriarche des luthériens. Luther ne voulait point qu'on examinât la doctrine de ce nouveau docteur, mais il ordonnait qu'on lui demandât qui lui avait donné la charge d'enseigner? S'il répond que c'est Dieu, poursuivait-il, qu'il le prouve par un miracle manifeste; car c'est par de tels signes que Dieu se déclare quand il veut changer quelque chose dans la forme ordinaire de la mission : question qui devait étrangement embarrasser Luther lui-même, à qui on n'a pas cessé de la faire, et qui n'y a jamais répondu. Muncer trouva une multitude d'esprits faibles et d'imaginations déréglées, qui saisirent avidement ses principes. Il se retira à Mulhausen, où il fit créer un nouveau sénat et abolir l'ancien, parce qu'il s'opposait aux délires de son esprit. Il ne songea plus à opposer à Luther une secte de controversistes; il aspira à fonder dans le sein de l'Allemagne une nouvelle monarchie. « Nous sommes tous frères, disait-il à la populace assemblée, et » nous n'avons qu'un commun père dans » Adam. D'où vient donc cette différence » de rang et de biens, que la tyrannie a » introduite entre nous et les grands du » monde? Pourquoi gémirons-nous dans » la pauvreté, tandis qu'ils nagent dans » les délices? » Maxime que la soi-disant assemblée nationale adopta et pratiqua en 1789 et les années suivantes. Il écrivit aux villes et aux souverains, que la fin de l'oppression des peuples et de la tyrannie des forts était arrivée; que Dieu lui avait ordonné d'exterminer tous les tyrans, et d'établir sur les peuples des gens de bien. Par ses lettres et par ses apôtres, il se vit bientôt à la tête de 40,000 hommes. Les cruautés exercées en France et en Angleterre par les fanatiques des nouvelles sectes se renouvelèrent en Allemagne, et furent plus violentes. Ces hordes de bêtes féroces, en prêchant l'égalité et la réforme, ravagèrent tout sur leur passage. Le landgrave de Hesse et plusieurs seigneurs levèrent des troupes et attaquèrent Muncer. Cet imposteur harangua ses enthousiastes, et leur promit une entière victoire. « Tout doit céder, dit-il, au commandement de l'Eternel, qui m'a mis à » votre tête. En vain l'artillerie de l'ennemi tonnera contre nous; je recevrai » tous les boulets dans la manche de ma » robe, et seule elle sera un rempart impénétrable à l'ennemi. » Malgré ses promesses, son armée fut défaite, et plus de 7,000 anabaptistes périrent dans cette déroute. Muncer fut obligé de prendre la fuite. Il se retira à Franckenhausen, où le valet d'un officier ayant saisi sa bourse,

Digitized by Google

y trouva une lettre qui découvrait cet imposteur. On le traduisit à Mulhausen, où il périt sur l'échafaud en 1525. La mort de ce misérable n'anéantit pas l'anabaptisme en Allemagne. Il s'y entretint et même s'y accrut; mais il ne formait plus un parti redoutable. Les anabaptistes étaient également odieux aux catholiques et aux protestans, et dès qu'on en prenait quelqu'un, il était puni comme un voleur de grand chemin. Cette secte abominable, plus féroce et sanguinaire que toutes les autres, prouve aussi d'une manière plus sensible combien il est dangereux de laisser germer de nouvelles hérésies, qui, infailliblement en produisent d'autres, et portent le désordre dans la société comme dans la religion, bravant toute sorte d'autorité après avoir méprisé celle de l'Eglise. On ne s'attendait pas à voir renouveler ces scènes affreuses par les philosophes du 18e siècle; mais ceux qui connaissent à fond cette nouvelle secte de fanatiques, n'ont cessé de les annoncer, et leur prédiction n'a été que trop vérifiée.

MUNCKER (Thomas), littérateur allemand du 17e siècle, occupa différentes chaires, et donna plusieurs ouvrages de belles-lettres. Le principal et le plus estimé est son édition des *Mitographi latini*, avec de bons Commentaires, Amsterdam, 1681, 2 vol. in-8°, réimprimée à Leyde en 1742, 2 tom. in-4°. Ses *Notes* sur *Hygin, cum notis variorum*, Hambourg, 1674, in-8°, sont pleines d'érudition.

MUNDINUS ou plutôt MUNDINI, célèbre anatomiste, était de Florence, et non de Milan, comme l'ont écrit quelques biographes. Il mourut à Bologne en Italie, l'an 1318. C'est un des premiers qui aient tenté de perfectionner l'anatomie; mais ses efforts furent faibles. Il donna un *Corps* de cette science, imprimé à Paris, en 1478, in-fol.; Lyon, 1528, in-8°; et à Marpurg, en 1541, in-4°. Comme il disséquait lui-même, on y rencontre quelques observations nouvelles et quelques découvertes qui lui appartenaient, particulièrement sur la matrice.

MUNGO-PARK. *Voyez* PARK.

* MUNIER (Etienne), ingénieur, né, le 7 décembre 1732, à Vesoul, en Franche-Comté, fut d'abord élève de l'école des ponts-et-chaussées, et fut nommé, en 1759, ingénieur ordinaire à Angoulême, où il occupa ce poste jusqu'en 1786; il fut appelé à cette époque, à Paris en qualité d'ingénieur en chef, et vint à Angoulême, en 1790, avec le même titre. Munier obtint en 1809 sa retraite avec le brevet d'inspecteur honoraire de division, et mourut le 17 septembre 1820. On lui doit l'exécution du projet de rendre la Charente navigable depuis Cognac jusqu'à Civrai; le port de l'Houmeau qui établit des communications entre Angoulême et Rochefort; la construction et le bon entretien de presque toutes les routes du département, et l'agrandissement et l'embellissement d'Angoulême. Il a publié: | *Essai d'une méthode générale propre à étendre les connaissances des voyageurs, ou Recueil d'observations relatives à l'histoire, à la répartition des impôts, au commerce, aux sciences, aux arts et à la culture des terres*, Paris, 1779, 2 vol. in-8°; | une *Nouvelle géographie à l'usage des deux sexes, contenant un précis historique de l'origine des divers peuples de la terre, de leur manière de se gouverner, avec des observations sur la population, les produits du sol, l'industrie et le commerce; sur l'extraction d'une grande partie d'objets employés dans les arts et les manufactures, les mines et leur exploitation, ainsi que sur les canaux qui existent*, Paris, 1804, 2 vol. in-8°; | *Observations sur les 19 articles proposés à l'examen des cultivateurs par la société d'agriculture du département de la Seine, concernant les améliorations introduites depuis 50 ans dans l'économie rurale du département de la Charente*, Angoulême, 1813, in-8°, couronné par la société d'agriculture de la Seine; | une *Notice sur la culture et l'usage des pommes de terre*, Angoulême, 1816, et une *Notice sur les brûleries du département de la Charente*, Angoulême, 1816.

MUNNICH (Burchard-Christophe, comte de), fils d'un officier danois, naquit dans le comté d'Oldembourg en 1683. Munich vint en France; mais il la quitta bientôt, la guerre étant déclarée entre cette puissance et l'Allemagne. Il entra en 1700 en qualité de capitaine d'infanterie au service de Hesse, fit pendant la guerre de la succession toutes les campagnes d'Italie et de Flandre, sous le prince Eugène, fut fait prisonnier à l'affaire de Denain, et conduit à Cambrai, où il connut l'illustre Fénélon, archevêque de cette ville, pour lequel il conserva toujours une grande vénération. Ce vertueux prélat méritait la bienveillance et l'admiration de tous les prisonniers, par la charité vraiment évangélique avec laquelle il les

Digitized by Google

traitait. La paix ayant été faite en 1715, il passa au service de Pologne, et fut fait général-major des gardes du roi; mais le comte Flemming lui ayant suscité des désagrémens, Munnich quitta ce service pour se rendre en Russie. Il s'y concilia d'abord les bonnes grâces de Pierre Ier, devint favori de la czarine Anne, et eut part à tous les événemens de son règne sous lequel Munnich termina le grand canal de Ladoga, qu'il avait entrepris sous Pierre Ier. Fait général de ses armées, il remporta de grands avantages sur les Tartares de la Crimée; battit les Turcs, l'an 1739, près de Choczim; prit cette ville et celle de Jassi, capitale de la Moldavie. Il devint premier ministre du czar Iwan VI. Ce fut Munnich qui fit reléguer en Sibérie Biren, favori de la princesse Elizabeth, et qui l'avait été de la czarine Anne. Mais peu de temps après il fut disgracié et accusé d'avoir abusé de sa place pour satisfaire son ambition et ses ressentimens. L'impératrice lui fit faire son procès; il fut condamné, en 1742, à perdre la tête avec le comte Ostermann. Mais on se contenta de l'envoyer en Sibérie, où il avait exilé lui-même plusieurs victimes de son pouvoir. Pierre III le rappela en 1762 et le déclara feld-maréchal : après la mort de ce prince, l'impératrice Catherine II le nomma directeur-général des ports de la mer Baltique. Il mourut le 16 octobre 1767, âgé de 84 ans. « Le comte de Munnich, dit le général Manstein, était un » vrai contraste de bonnes et de mauvaises qualités. Poli, grossier, humain, » emporté tour-à-tour, rien ne lui était » plus facile que de gagner les cœurs de » ceux qui avaient affaire avec lui; mais » souvent un instant après il les traitait » d'une manière si dure, qu'ils étaient » forcés, pour ainsi dire, de le haïr. Dans » certaines occasions, il était d'une générosité extrême; dans d'autres, d'une » avarice sordide. L'orgueil était son vice » dominant. Dévoré sans cesse par une » ambition démesurée, il a sacrifié tout » pour la satisfaire. Un des meilleurs ingénieurs de l'Europe, il a été aussi un » des plus grands capitaines de son siècle : souvent téméraire dans ses entreprises, il a toujours ignoré ce que c'est » que l'impossible. D'une stature haute et » imposante, et d'un tempérament robuste et vigoureux, il semblait être né » général; jamais aucune fatigue n'a pu » le rebuter. »

MUNNICKS (Jean), né à Utrecht le 16 octobre 1652, fut nommé professeur d'anatomie, de médecine et de botanique en 1680, dans sa patrie, emploi qu'il remplit avec distinction. Il mourut le 10 juin 1711, après avoir publié plusieurs ouvrages, entre autres : | *Dissertatio de urinis earumdemque inspectione*, Utrecht 1674; | *Chirurgica ad praxim hodiernam adornata*, Genève, 1715, in-4°. Elle a été traduite en flamand et en allemand, quoique ce ne soit qu'une compilation. | *De re anatomica*, Utrecht, in-4°. C'est un extrait de ce qu'on avait publié de mieux sur l'anatomie. Il est bien écrit. Munnicks a travaillé à la 4e et à la 5e partie de l'*Hortus malabaricus*, 1683-1685, in-fol. Thomas Almeloveen, Jean Casarius, et Gaspard Commelin ont eu part à cet ouvrage, qui est en 12 vol. in-fol.

* **MUNOZ** (dom Raphael), natif de Grenade, était religieux de l'ordre de Saint-Dominique. Il fut ordonné prêtre à Alcala, en 1801, après avoir fait sa profession dans le couvent des dominicains de Sainte-Croix. Pendant les campagnes des Anglais dans la Péninsule, il assista avec zèle les soldats irlandais catholiques, et mérita par sa noble conduite les éloges des officiers-généraux de l'armée. En 1815, Munoz fut un des confesseurs de la famille royale d'Espagne et il en remplit les fonctions pendant un an, concurremment avec celles de procureur-général de sa province auprès de la cour. En 1824 il obtint de son général et de la congrégation de la Propagande la permission de se rendre dans les missions de l'Amérique. Nommé grand vicaire de Cincinnati et prieur du couvent des dominicains de Sainte-Rose dans le Kentuckey, Munoz travailla pendant six ans dans les missions de l'Ohio, ou il enseignait le catéchisme, instruisait les enfans et les adultes qui ne connaissaient point encore la religion chrétienne, visitait et soulageait autant qu'il était en lui les pauvres et les malheureux. Ce digne ecclésiastique est mort à Cincinnati, le 18 juillet 1830, à l'âge de 52 ans.

* **MUNOZ ou MUGNOZ** (Jean-Baptiste), savant espagnol, né en 1745 à Museros, près de Valence, est un de ceux qui ont le plus contribué aux progrès de la philosophie dans les écoles espagnoles. Nommé cosmographe en chef des Indes et official de la secrétairerie d'état et des dépêches générales du même département, il reçut ensuite la commission d'écrire une

histoire d'Amérique, et il voyagea pendant plusieurs années, depuis 1782, dans les différentes provinces de l'Espagne, afin d'y trouver des pièces inconnues et relatives à l'époque historique qu'il voulait traiter. Il découvrit dans les archives de Simancas, de Séville, de Cadix, de Lisbonne, un nombre immense de pièces inconnues, de lettres originales de Christophe Colomb, de Pizarre, de Ximenès, etc., qui formaient, selon Cavanilles, 130 vol. Munoz n'a pu faire paraître que le 1[er] vol. de son travail, sous le titre de *Historia del nuevo mundo*, 1793, in-8° : cet ouvrage a été traduit en allemand, par K. Sprengel Weymar, 1785, in-8°, et en anglais, Londres, 1797, in-8°. Munos était sur le point de livrer à l'impression deux nouveaux volumes, lorsqu'une attaque d'apoplexie l'enleva le 19 juillet 1799. Ses autres ouvrages sont : | *De recto philosophiæ recentis in theologia usu dissertatio*, Valence, 1767, in-4°; dans cet écrit que J.-B. Munoz composa à l'occasion d'un concours pour la chaire de philosophie en l'université de Valence, il traite de l'utilité de la philosophie moderne pour les sciences en général, et en particulier pour la théologie, soit naturelle, soit révélée; | un *Traité contre la philosophie d'Aristote et jugement sur ses sectateurs*. Cet ouvrage porta un coup mortel au péripatéticisme en Espagne. | *Juicio del tratado del M. R. L. D. Cesareo Pozzi; lo escribia por el honor de la literatura espanola*, 1778, in-8°. Ce fut l'*Essai* sur l'éducation des couvens, de Pozzi, qui donna lieu à cet opuscule. | *Elogio de Antonio de Lebrija*, 1796, in-8°. Il a aussi donné une réimpression de la *logique de Vernet* avec une *préface*, et une édition des *OEuvres latines du père F. Louis de Grenade* avec des *préfaces* à la tête de chaque volume. On remarque surtout le morceau qui précède la *Rhétorique ecclésiastique* de ce savant dominicain. Il a encore donné une édition du *Collectanea moralis philosophiæ* du même religieux, qu'il a fait précéder d'un traité fort estimé, intitulé : | *De Scriptorum gentilium lectione et profanarum disciplinarum studiis ad Christianæ pietatis normam exigendis*, 1775. Il avait commencé des *Institutions philosophiques*, en latin; mais il paraît qu'il n'a pu terminer cet ouvrage.

* **MUNOZ** (Thomas), lieutenant-général de la marine espagnole, né en 1743, a acquis dans sa patrie la réputation d'habile ingénieur. C'est sous sa direction que furent exécutés les travaux immenses que le gouvernement espagnol ordonna pour préserver Cadix des invasions de la mer (1). Ce fut encore lui qui présida à la construction des fortifications ajoutées à l'arsenal de l'île de Caraca. On lui doit en outre l'invention d'un appareil simple et ingénieux pour le radoubage des vaisseaux, et un grand nombre d'autres constructions utiles et importantes. A l'époque où les Français entrèrent en Espagne, et où Joseph Bonaparte monta sur le trône, il embrassa le parti de ce prince; en 1814, il fut obligé de venir chercher un asile en France. S'étant fixé à Paris, il y resta jusqu'en 1820, époque où la révolution qui s'était opérée alors dans la Péninsule lui permit d'y rentrer. Thomas Munoz est mort à Madrid, le 28 novembre 1823, laissant inédit un *Traité des Fortifications*.

MUNSTER (Sébastien), né à Ingelheim en 1489, se fit cordelier; mais ayant donné dans les erreurs de Luther, il quitta l'habit religieux pour prendre une femme. Il se retira à Heidelberg, puis à Bâle, où il se rendit habile dans la géographie, dans les mathématiques et dans l'hébreu. Il mourut de la peste en 1552, à 63 ans. On a de lui : | des *Traductions* latines des livres de la Bible; | un *Dictionnaire* et une *Grammaire hébraïque*, in-8°; | une *Cosmographie*, in-fol.,

---

(1) « Un monument digne du génie de Munoz, dit » la Biographie universelle des contemporains, c'est » ce travail, qui, quoique negligé depuis beaucoup » d'années par le gouvernement, affronte encore au» jourd'hui la fureur des flots, et protége la ville de » Cadix, que sa position soumet à l'empire des vents, » et que des coups de mer redoutés ont long-temps » menacé de la plus terrible catastrophe. Pour la pré» venir, on avait d'abord construit une longue et » forte muraille, connue sous le nom de *muraille du* » *sud*. C'est un des plus grands ouvrages de maçonne» rie qui existent. On la commença en 1711, et, » malgré sa solidité, la mer en détruisit des parties » considérables, et jeta les habitans dans la conster» nation; de sorte qu'on y avait presque renoncé, » lorsqu'en 1786, Munoz proposa une plage artifi» cielle solide, afin de diminuer la force des eaux, » et pour éviter le choc perpendiculaire, il unit la » plage à la muraille par un segment de cercle. Cette » plage artificielle commence à près de soixante-dix » pieds en mer. Son exécution était très difficile, et » les ingénieurs les plus habiles la considéraient » comme impossible, à cause de la construction de sa » base. La muraille a en tout deux mille six cent» quatre-vingt trois pieds de long; elle a été achevée » en 1790. Malgré tout ce travail, qui a coûté des » sommes immenses, la mer a repris ses droits, par » suite de l'incurie du gouvernement espagnol, et a » détruit presque entièrement ce grand ouvrage. »

Digitized by Google

Bâle, 1552; | une mauvaise *Version* de la Logique hébraïque de Maimonide, Bâle, 1527. *Voyez* la *Bibliothèque crit.* de Richard Simon.

MUNSTER. *Voyez* NICOLAS de Munster.

* **MUNTER** (Frédéric), évêque de Zélande, naquit à Gotha, le 14 octobre 1760. Son père Balthasar Munter ayant été nommé prêtre à l'église de Saint-Pierre de Copenhague, l'amena à l'âge de 14 ans dans cette ville où il fit son éducation. Dans deux voyages, que Frédéric Munter fit en Europe durant sa jeunesse, il se lia avec un grand nombre de savans, notamment en France et en Italie, et acquit des connaissances très variées qu'il sut mettre à profit avec autant de goût que de discernement. Il étudia surtout la littérature des anciens Cophtes, et prit rang parmi les plus célèbres antiquaires de cette époque. En 1788, Munter fut nommé professeur de théologie à l'université de Copenhague, et en 1808, le roi le désigna pour l'évêché du diocèse de Zélande. En 1817, il fut décoré de la grand-croix de l'ordre de Danebrog. Ce savant est mort le vendredi saint, 9 avril 1830, d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Les écrits qu'il a publiés en danois, en latin et en allemand, sont très nombreux. Nous indiquerons seulement : | *Notice curieuse sur les traductions en vers de l'Apocalypse dans les diverses langues de l'Europe* ; | des *Mémoires*, des *Dissertations* et des *Recherches sur les inscriptions antiques de Babylone, et sur celles des anciens Etrusques*, etc. ; | *sur les anciennes inscriptions grecques et latines qui éclaircissent l'histoire du christianisme, et jettent un nouveau jour sur l'authenticité des livres saints et des monumens chrétiens* ; | *sur les ordres de chevalerie du Nord* ; | *sur l'évangile apocryphe de Nicodème* ; | *sur la guerre des Juifs sous les empereurs Trajan et Adrien* ; | *sur l'Introduction du christianisme dans le Nord* ; | la *Biographie de saint Anchaire, évêque de Hambourg, apôtre du Septentrion* ; | la *Biographie du pape Lucius Ier* ; | des *Fragmens d'une ancienne version latine, antérieure à saint Jérôme, des prophètes Jérémie, Ezéchiel, Daniel et Osée* ; | une *Edition nouvelle de Firmicus Moternus* ; | la *Doctrine des monzanistes* ; | enfin *Primordia Ecclesiæ africanæ*, 1 vol. in-4° de plus de 300 pages, publié en 1829, et l'une des dernières productions de l'auteur. A Rome, Munter avait retrouvé les règlemens de l'ordre des Templiers, et il avait publié un volume en allemand sur ce sujet ; mais la règle n'a pas encore été imprimée. Il l'a communiquée à Fabré-Palaprat qui se dit le grand-maître des Templiers de Paris. Cette société conserve un *manuscrit grec de l'Evangile de saint Jean*, qui a été l'objet d'une dissertation latine de Munter. On trouve sur ce sujet des détails étendus dans la nouvelle édition de l'*Histoire des sectes religieuses*, par M. Grégoire, ancien évêque de Blois.

MUNTINCK ou **MUNTING** (Henri), botaniste, né à Groningue au commencement du 17e siècle, parcourut presque toute l'Europe, recherchant partout la connaissance des plus célèbres botanistes. Revenu dans sa patrie, il fit construire à ses dépens un magnifique et vaste jardin qu'il orna de plantes étrangères. Les états le gratifièrent d'une pension pour l'entretien de ce jardin, et on lui donna une chaire de botanique et de chimie à Groningue. Il mourut en 1658. On a de lui *Hortus botanicus*, Groningue, 1646, in-8°.

MUNTINCK ou **MUNTING** (Abraham), savant botaniste, fils du précédent, né à Groningue en 1626, succéda à son père dans la chaire de botanique et de chimie, et mourut en 1683. Il est connu par divers ouvrages. Le plus recherché a pour titre : | *Phytographia curiosa*, Amsterdam, 1711, avec figures, et en 1727, in-fol. Il parut d'abord en flamand, Leyde, 1696, in-fol. ; et il fut traduit en latin. C'est la description de 245 planches représentant des arbres, des fruits, des fleurs, des plantes, etc. On a encore de lui : | *De herba britannica*, 1681, in-4°, dont les anciens se servaient avec succès contre le scorbut. Il prétend que c'est la patience aquatique qui est la véritable *Britannique*. | *Aloes historia*, 1680, in-4° ; | *La véritable culture des plantes*, Amsterdam, 1672, in-4°, en flamand. Haller lui reproche d'avoir altéré les noms des plantes, et critique les figures qu'il en a données.

MUNTZER. *Voyez* MUNCER.

MURALT (Beat-Louis de), né à Berne, en Suisse, parcourut une partie de l'Europe, et la parcourut avec fruit. On a de lui un Recueil de *Lettres sur les Français et sur les Anglais*, 2 vol. in-12, 1726. Elles eurent beaucoup de succès. Quoique tout n'y soit point exact, il y a d'assez bonnes

Digitized by Google

choses, qui prouvent que, du temps de l'auteur, les voyages n'étaient point encore devenus un moyen général de séduction et un titre pour s'ériger en pédagogue de vices et d'erreurs. On a encore de lui quelques ouvrages, comme des *Fables, Lettres sur les Voyages, et sur l'esprit-fort*, etc. Il mourut vers l'an 1750.

* **MURAT** (JOACHIM), général français placé sur le trône de Naples par Bonaparte, naquit à la Bastide près de Cahors le 25 mars 1771, d'un aubergiste qui voulant lui donner quelque éducation, l'envoya à Toulouse pour y étudier le droit canon. Il parait qu'il porta le petit collet, et que pendant quelque temps il fut connu dans son pays sous le nom d'*Abbé Murat*. Mais son goût pour la dissipation le porta dans une carrière différente. Revenu à l'auberge de son père, il y fit le service de la maison, avec les domestiques, puis s'enrôla dans les chasseurs des Ardennes. Bientôt après, il déserta par inconduite, et se rendit à Paris, où pressé par la détresse, il servit quelque temps à table chez un restaurateur. Son père lui ayant envoyé des secours, il parvint à se faire admettre dans la garde constitutionnelle de Louis XVI. Murat ne dissimula point ses opinions politiques et contribua, s'il en faut croire quelques historiens, au licenciement de son corps qu'on avait accusé de vouloir détruire la constitution de 1791. Sorti de cette garde, à ce qu'il parait, avant sa dissolution, il entra peu de temps après comme sous-lieutenant dans le 11e régiment de chasseurs à cheval. Voici comment la *Biographie des contemporains* s'énonce sur la conduite que tint alors Murat. « C'était la première époque » des épurations : la conduite des hommes » dont les emplois étaient convoités était » soumise à un examen sévère. Murat pré» sida un de ces *comités épuratoires*, et » osa prendre, en changeant la seconde » lettre de son nom, celui d'un homme » qui jouissait alors d'un affreux crédit » sur la populace. Il continua pendant » plusieurs mois de le porter ; mais dé» noncé pour ce fait après le 9 thermidor » an 2, il allait être destitué, lorsqu'un » député à la Convention nationale (Ca» vaignac), parvint à faire rayer la dé» nonciation des registres du comité de » salut public. » Ses opinions exaltées lui procurèrent un avancement rapide, et il s'attacha plus tard à Bonaparte, qu'il suivit en Italie. L'intelligence et la bravoure à toute épreuve qu'il déploya à l'ouverture de la campagne, en 1796, le firent remarquer de son général, qui le choisit pour son aide-de-camp de confiance. Il était toujours employé dans les missions les plus dangereuses, et le courage avec lequel il s'en acquittait augmentait tous les jours sa gloire et l'estime que Bonaparte avait pour lui. Sa brillante conduite à Mondovi lui valut la nomination de général de brigade, et il continua de se distinguer parmi les plus braves au passage du Tagliamento et en diverses autres affaires. Chargé, au mois de floréal an 4 (mai 1796), d'apporter au Directoire exécutif 21 drapeaux enlevés à l'ennemi, Murat fut accueilli de la manière la plus distinguée. Lorsque l'expédition d'Egypte fut résolue, Murat déclara qu'il ne voulait pas quitter son général. Il montra pendant le cours de cette expédition la même intelligence et la même bravoure, surtout à Malte, au Mont Thabor, où, par des charges brillantes, il acheva la dispersion de l'armée turque ; ce qui valut le grade de général de division. Revenu en France avec Bonaparte, il le servit efficacement à Saint-Cloud, en dispersant, à la tête de soixante grenadiers, le conseil des Cinq-Cents. Bonaparte, pour reconnaître ce bienfait, lui donna sa sœur Caroline en mariage, et le porta bientôt aux places les plus éminentes. Il commandait l'avant-garde de l'armée de réserve, dans la campagne d'Italie ; il entra le premier à Milan, occupa Plaisance et dirigea les charges de la cavalerie à la bataille de Marengo. Il commanda ensuite l'armée d'observation, et gouverna pendant quelque temps la république Cisalpine, en qualité de général. Nommé en janvier 1804 gouverneur de Paris, avec le grade de général en chef, il servit aveuglément son maître dans les ordres les plus despotiques, et souilla la gloire qu'il avait acquise par sa bravoure et ses talens, en présidant à l'assassinat du malheureux duc d'Enghien. Nommé successivement maréchal d'empire, prince et grand-amiral, il eut sous ses ordres, à la reprise des hostilités, un corps considérable de cavalerie, avec lequel il poursuivit sans relâche les Autrichiens commandés par l'archiduc Ferdinand, et força le corps entier du général Werneck à mettre bas les armes. Il fut un des premiers sur la route de Vienne, et entra dans cette capitale le 11 novembre. Il marcha ensuite contre les Russes, en Moravie, les battit à Holla-

Digitized by Google

brunn, et força l'armée du général Kutusof à capituler. Il commandait la cavalerie à la bataille d'Austerlitz, et ce fut à son courage et à ses brillantes charges qu'on dut en grande partie le succès de cette mémorable journée. C'est après cette campagne qu'il fut investi du grand-duché de Berg. Dans la guerre de Prusse, il continua à se distinguer, particulièrement à la bataille d'Iéna, ensuite à celles d'Eylau et de Friedland, où il commanda toujours la cavalerie. L'année suivante il entra en Espagne à la tête d'une armée nombreuse. Les Espagnols, qui ne virent pas le piége qu'on creusait sous leurs pas, reçurent les Français comme des frères; mais indigné des ruses et des menaces que Murat employait pour forcer la famille royale à se rendre à Bayonne et la livrer à son maître, le peuple de Madrid se souleva contre ses oppresseurs, et Murat ordonna froidement de tirer à mitraille contre ce même peuple qui l'avait reçu avec tant d'affection. Le carnage fut affreux, et ne cessa que par les instances réitérées de Charles IV auprès de Murat, et la médiation des principaux habitans de Madrid auprès du peuple. Murat avait porté ses vues sur le trône d'Espagne: déçu dans son espoir, il osa s'en plaindre à Bonaparte, qui, sur les sollicitations de sa sœur Caroline, lui donna à la place le royaume de Naples. Ce fut le 1er août 1808, qu'il fut proclamé roi des Deux-Siciles, sous le nom de Joachim-Napoléon. Joseph Bonaparte qui l'avait précédé sur ce trône, s'était attiré le mépris des Napolitains; ainsi la comparaison ne pouvait être qu'à son avantage. Son air martial, le faste et la magnificence qu'il aimait à déployer plurent aux habitans, qu'il acheva de gagner par sa condescendance pour les préjugés populaires, la modération et la bonne administration qu'il établit dans tout le royaume. Il régnait paisiblement depuis quatre ans, lorsque la gigantesque expédition de Russie le rappela sous les drapeaux de l'armée française. Chargé du commandement de la cavalerie, il eut une part brillante à toutes les opérations qui précédèrent la prise de Moscou; mais au moment de la désastreuse retraite que Bonaparte l'avait chargé de diriger, il sembla avoir perdu toute son énergie. Arrivé à Wilna, il abandonna l'armée, et prit la route de Naples, pour essayer de préserver son trône de la ruine qui menaçait déjà la puissance de son beau-frère, et il se rapprocha de la cour d'Autriche. Les succès qui ouvrirent la campagne de 1813 arrêtèrent ses démarches: il rejoignit l'armée, et reparut, quoique avec moins d'éclat, aux batailles de Dresde et de Leipsick. Après les malheurs de cette dernière journée, il revint encore à Naples, et, sûr de l'invasion qui se préparait contre la France, il oublia qu'il devait son trône à Bonaparte, et se ligua avec ses ennemis pour le renverser. Il marcha d'abord contre l'armée française commandée par le vice-roi Beauharnais; mais, apprenant ensuite, avec autant d'étonnement que de crainte les succès inattendus de Napoléon dans les plaines de la Champagne, il contraria, par son activité ou d'adroites manœuvres, les projets des alliés. Cette duplicité n'échappa pas aux généraux alliés, qui s'aperçurent bientôt que Murat voulait s'emparer de l'Italie et se ranger du côté du plus fort. Cependant la puissance de Bonaparte s'écroula, et les usurpateurs furent forcés de céder leurs trônes aux maîtres légitimes. Murat espérait conserver la couronne de Naples, qui avait été garantie par l'Autriche; mais toutes les branches de la maison de Bourbon s'opposèrent, dans le congrès de Vienne, à ce qu'on le reconnût. Sur ces entrefaites, Bonaparte rentra en France, et Murat ne vit cette fois d'autre espoir de conserver la puissance, qu'en s'unissant intimement au sort de Napoléon. Il commença les hostilités contre les Autrichiens, et obtint d'abord quelques avantages, mais qui furent suivis presque aussitôt des plus grands revers. Il s'embarqua alors sur une frêle barque avec quelques officiers de son état major, et se rendit en France, où Bonaparte lui défendit de paraître à Paris, pour empêcher que le public ne vît dans sa défaite un funeste présage. Il conservait cependant quelque espoir, mais qui fut entièrement détruit par le résultat de la bataille de Waterloo. Ne voyant alors aucune sûreté pour lui au milieu des royalistes du Midi, il erra quelque temps aux environs de Toulon; il passa en Corse, où des conseils peu sincères et peut-être perfides lui firent tenter, à la tête de 250 hommes, une expédition en Calabre. Il croyait réussir avec la même facilité qu'avait eue Bonaparte, lors de sa rentrée dans Paris. Mais le vent dispersa sa flottille, et il aborda sur la plage de Pizzo, le 8 octobre 1815, avec une trentaine d'hommes. Arrêté par les

paysans, il fut traduit devant une commission militaire et condamné à être fusillé le 13 du même mois. Ainsi finit celui qui, de simple soldat sorti des dernières classes de la société, s'était élevé à un rang suprême, et dont la chute fut aussi terrible que la fortune avait été surprenante et rapide; il était alors âgé de 44 ans. Il a laissé deux enfans de sa femme, sœur de Bonaparte. Murat était grand et bien fait, et son costume présentait quelque chose d'affecté; ses cheveux longs et bouclés, ses panaches, son manteau, tout dans son extérieur était disposé avec un art qui sentait trop le comédien. On peut consulter, pour plus de renseignemens sur la vie de l'ex-roi de Naples: | *Catastrophe de Murat*, 1815, in-8°; | *Vie et aventures de Joachim Murat*, par M. L., 1816, 1817, in-12. | *Vie de Joachim Murat, et relation des événemens qui l'ont précipité du trône de Naples*, Paris, 1815, in-8°; | *Faits intéressans relatifs à la chute et à la mort de Joachim Murat*, traduits de l'anglais, Gand, 1817, in-8°: | *Histoire des six derniers mois de la vie de Joachim Murat*, traduite en français par Gallois, 1821, in-8°.

MURAT. *Voyez* CASTELNAU.

MURATORI (LOUIS-ANTOINE), né à Vignola dans le Modenois, le 21 octobre 1672, fut formé à la piété et aux lettres par des maîtres habiles. La nature avait mis en lui les dispositions les plus heureuses; l'éducation les développa avant le temps. Il fut appelé dès l'âge de 22 ans, à Milan, par le comte Charles Borromée, qui lui confia le soin du collége *Ambrosien* et de la riche bibliothèque qui y est attachée. Muratori se nourrissait des sucs les plus purs des fruits de l'antiquité et de notre temps, lorsque le duc de Modène l'appela en 1700. Ce prince le revendiqua comme son sujet, le fit son bibliothécaire, et lui donna la garde des archives de son duché. C'est dans ce double emploi que l'illustre savant passa le reste de sa vie, sans autre bénéfice que la prévôté de Sainte-Marie de Pomposa. Les amis que son mérite lui avait acquis à Milan se multiplièrent à Modène. Le cardinal Noris, les Ciampini et les Magliabecchi, les pères Mabillon et Montfaucon, bénédictins; le père Papebrock jésuite, le marquis Maffei, le cardinal Quirini, le consultèrent. Les académies se disputèrent l'honneur de lui ouvrir leurs portes; mais Muratori eut trop de bon esprit pour se laisser engouer de ces coteries scientifiques, où le vrai mérite souffre de se voir mis en ostentation, et où les talens personnels du vrai savant sont très désagréablement mis en commun. Il fut plus sensible aux critiques de quelques théologiens qu'aux éloges exagérés des académiciens. Il s'en plaignit au pape Benoît XIV, et exposa ses sentimens de respect et de soumission. Ce pontife voulut bien le tranquilliser par une lettre qui honore la mémoire de l'un et de l'autre. Il s'élève contre ces esprits inquiets, qui tourmentent un homme d'honneur, sous prétexte qu'il ne pense pas comme eux sur des matières qui n'appartiennent ni au dogme ni à la discipline. Cette réponse rendit la sérénité à Muratori. Il faut convenir cependant que, sans le vouloir, il a donné aux ennemis de l'Eglise le moyen d'éluder ses décisions les plus solennelles, et qu'en particulier, en parlant des faits dogmatiques, il met fort à leur aise tous les hérétiques qui voudront recourir aux modifications et conditions qu'il établit à ce sujet. (*Voyez* le *Journ. hist. et litt.* 1er avril 1790, pag. 531.) Ce savant mourut le 23 janvier 1750, à 78 ans. Ses connaissances étaient immenses, mais par là même quelquefois défectueuses, surtout dans le résultat qu'il en formait: le jugement chez les hommes extraordinairement érudits, égale rarement la mémoire. Jurisprudence, philosophie, théologie, poésie, recherches de l'antiquité, histoire moderne, etc., il avait tout embrassé; mais les bornes de l'esprit humain ont souvent contrarié ses efforts; 46 vol. in-fol. 34 in-4°, 13 in-8°, plusieurs in-12, sont le résultat du compte de ses nombreux ouvrages. Les principaux sont: | *Anecdota quæ ex Ambrosianæ Bibliothecæ codicibus nunc primum eruit, notis et disquisitionibus auget Ludovicus-Antonius Muratorius*, Milan, 2 vol. in-4°; le 1er en 1697, le 2e en 1698: ouvrage estimé, qu'on ne trouve pas facilement; | *Prolegomena in Lescii Cronderni elucidationem doctrinæ augustinianæ, contra Jansenium*, Cologne, 1705, in-4°; | *Anecdota græca, quæ ex manuscriptis codicibus nunc primum eruit, latio donat, notis et disquisitionibus auget Ludovicus Antonius Muratorius*, in-4°, Padoue, en 3 vol.; le 1er en 1709, le 2e en 1710, le 3e en 1713; | *Lamindi Pritanii de ingeniorum moderatione in religionis negotio, ubi quæ jura, quæ fræna sint homini christiano in inquirenda et tradenda veritate ostenditur, et sanctus Augustinus vindi-*

Digitized by Google

catur a multiplici censurâ Joannis Phereponi (ce *Phereponus* est le fameux *Jean Le Clerc*). Cet ouvrage, plein d'excellentes observations, suivit de près le précédent : il fut imprimé in-4°, à Paris, en 1714, et réimprimé en 1715 à Cologne, en 1741 à Venise, à Vérone et à Francfort. | *Rerum italicarum scriptores, ab anno æræ christianæ quingentesimo, ad millesimum quingentesimum*, en 27 vol. in-folio, dont le 1er parut en 1723, et le dernier en 1738. Plusieurs seigneurs contribuèrent généreusement à l'impression de cet ouvrage immense. Seize d'entre eux donnèrent chacun 4000 écus. | *Antiquitates italicæ medii ævi, sive Dissertationes de moribus italici populi, ab inclinatione romani imperii, usque ad annum* 1500, 6 vol. in-fol., qui parurent depuis 1738 jusqu'en 1743. Les savans ont trouvé beaucoup de fautes et de méprises dans ce recueil. On en a relevé plusieurs dans les journaux. | *De paradiso, regnique cælestis gloria, non expectata corporum resurrectione, justis à Deo collata*, Vérone, 1738, in-4°; avec le traité de saint Cyprien, *De mortalitate*. C'est une réfutation de l'ouvrage de Thomas Burnet, intitulé : *De statu mortuorum.* | *Novus thesaurus veterum inscriptionum, in præcipuis earumdem collectionibus hactenus prætermissarum*, Milan, 6 vol., in-fol., depuis 1739 jusqu'en 1743. Il y a eu différentes critiques de ce recueil, auxquelles Muratori n'a point répondu; | *Annali d'Italia, dal principio dell' era volgare fino all'anno* 1500, en 12 vol, in-4°, imprimés à Venise, sous le titre de Milan; | *Liturgia romana vetus*, Venise, 1748, 2 vol.; | *Généalogie historique de la maison de Modène*, 2 vol. in-fol., Modène; le premier en 1717, le 2e en 1740; | *Della perfetta poesia italiana*, Modène, 1706, 2 vol. in-4°, et Venise, 1724; | *Le Rime del Petrarca*, Modène, 1711, in-4°, avec des observations très judicieuses et vainement attaquées par les zélés partisans de Pétrarque; | *Del governo della peste, et delle maniere di guardasene*, Modène, 1713, in-8°. Ce traité sur la peste a été réimprimé au même lieu en 1721, avec la Relation de la peste de Marseille, des observations et des additions. | La *Vie de Sigonius*, à la tête des ouvrages de cet auteur, de l'édition de Milan; | celle de *François Torti*, à la tête des *OEuvres* de ce savant médecin italien; et plusieurs autres *Vies* particulières; | un *Panégyrique de Louis XIV*; | des *Lettres*; | des | *Dissertations*; | des *Poésies italiennes*; | un *Traité du bonheur public*, traduit en français, Paris, 1772, 2 vol. in-12; | *Cristianesimo felice nelle missioni del Paraguai*, in-4° : tableau aussi intéressant qu'édifiant des nouvelles chrétientés du Paraguay, dont Montesquieu, Buffon, Haller ont fait de si grands éloges, et dont ils ont parlé comme d'un fruit merveilleux de la religion, inaccessible aux efforts de la philosophie. Il a été traduit en français. | *Vita del P. Paolo Segneri*, Modène, in-8°; | *Della regolata devozione de' cristiani*, traduit en allemand, en français, et en latin; | *Antonii Campanæ de superstitione vitanda, adversus votum sanguinarium pro immaculata Deiparæ conceptione*, in-8° : ouvrage qui a aussi paru sous le nom de *Lampridius*. Il y combat le vœu de défendre jusqu'à la mort l'immaculée conception de la Vierge, vœu qui est effectivement blâmable, puisqu'il égale une pieuse opinion aux dogmes de la foi. Muratori a laissé encore quelques ouvrages manuscrits, entre autres un abrégé de ses *Antiquités italiennes*, en italien, dont son neveu, Jean-François MURATORI, a donné quelques volumes. Le même a écrit la *Vie* de son oncle, Venise, 1756, in-4°. Les *OEuvres* de cet illustre savant, réimprimées plusieurs fois, ont été recueillies à Arezzo, et à Venise, 1790-1810, 48 vol. in-8°. Les journaux littéraires de presque toute l'Europe contiennent des *Notices* sur Muratori. L'abbé Goujet a donné une *Vie* de ce même savant dans le tome 7 des *Mémoires* de d'Artigni.

MURE (Jean-Marie de la), docteur en théologie, et chanoine de Montbrison, publia en 1671 l'*Histoire ecclésiastique de Lyon*, in-4°, et celle *de Forez*, aussi in-4°. Ces deux ouvrages, pleins de recherches savantes, sont estimés. L'auteur mourut à la fin du 17e siècle.

MURENA (Lucius Licinius), consul romain, célèbre par sa valeur, et par l'Oraison que Cicéron prononça pour sa défense, signala son courage contre Mithridate, l'an 62 avant J.-C.

MURET (Marc-Antoine), célèbre humaniste, naquit au bourg de ce nom, près de Limoges, en 1526. Dès sa plus tendre jeunesse il acquit des connaissances qui ne sont dans les autres que le fruit de l'âge et d'une longue application. Il apprit de lui-même le grec et le latin, et fut chargé à 18 ans de faire des leçons sur *Cicéron* et sur *Térence* dans le collége

Digitized by Google

d'Auch. De la province, il passa à la capitale, et ne fut pas moins applaudi. Il enseigna au collége de Sainte-Barbe avec un si grand succès, que le roi et la reine lui firent l'honneur d'aller l'entendre. La vivacité de son esprit lui fit des ennemis. Un vice abominable, dont il fut accusé, l'obligea de quitter Paris. Il se retira à Toulouse, et y essuya les mêmes accusations. Joseph Scaliger, piqué de ce qu'il lui avait fait accroire qu'une épigramme qu'il avait composée était l'ouvrage d'un poète de l'antiquité, s'en vengea en lui rappelant le danger qu'il avait couru à Toulouse d'être brûlé :

> Qui rigidæ flammas evaserat ante Tolosæ,
> Muretus, fumos vendidit ille mihi.

Cette épigramme est un monument des honteux soupçons dont la conduite de Muret fut noircie; soupçons consignés par d'autres écrivains, jaloux peut-être de son mérite. Lambin a paru le justifier d'une manière satisfaisante. En effet, si ces accusations avaient eu quelque fondement, comment aurait-il été reçu avec transport à Rome, où il se retira, après être sorti de France, et avoir fait quelque séjour à Venise? Comment aurait-il été caressé par les cardinaux et par les papes? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il reçut dans cette capitale du monde chrétien les ordres sacrés, fut pourvu de riches bénéfices, et y professa avec un applaudissement singulier la philosophie et la théologie. La république des lettres le perdit en 1585, à 59 ans. On lui a reproché d'avoir fait l'éloge du massacre de la Saint-Barthélemi, dans son panégyrique de Charles IX. Il l'envisageait comme l'effet d'une impérieuse nécessité, et comme le seul moyen d'arrêter les fleuves de sang que l'hérésie faisait couler en France; il se trompa, comme la suite ne le démontra que trop. Ses ouvrages ont été recueillis en partie à Vérone, en 5 vol. in-8° : le premier en 1727, le dernier en 1730; et à Leyde, 1789, 4 vol. in-8°. Cette dernière édition est plus complète et infiniment meilleure. Les principaux ouvrages de Muret sont : | d'excellentes *Notes* sur Térence, Horace, Catulle, Tacite, Cicéron, Salluste, Aristote, Xénophon, etc.; | *Orationes;* | *Variæ lectiones;* | *Poemata;* | *Hymni sacri*, 1621, in-4°; | *Odæ;* | *Disputationes in lib. I Pandectarum : De origine juris de legibus et senatusconsulto; De constitutionibus principum, et de officio ejus cui mandata est jurisdictio;* | *Juvenilia*, etc. Paris, 1553, in-8°, peu commun, et Leyde, 1757, avec Bèze. Tous ces ouvrages ont de la douceur, de l'élégance, un style pur, un tour facile, et respirent le goût et l'érudition. Ses poésies sont plus estimables pour le choix des expressions que pour celui des pensées; on n'y trouve presque que des mots. Ses *Odes* ne sont point marquées au coin du génie. Point d'enthousiasme, ou s'il y en a de temps en temps quelque étincelle, on voit qu'il ne lui est pas naturel. Ses *Satires* et ses *Epigrammes* manquent de sel et de finesse; ses *Elégies* sont insipides. Ses *Oraisons* sont d'un style nombreux, et pleines de dignité, mais plus remarquables par le langage que par les choses.

MURILLO (Barthélemi-Esteban), peintre espagnol. *Voyez* MORILLOS.

MURIS (Jean de), que quelques-uns appellent MURS, docteur de Paris et célèbre mathématicien, est auteur du *Tractatus super reformatione calendarii antiqui*, qu'il composa avec Firmin de Bellavalle, par ordre du pape Clément VI. Il a composé aussi sur la musique plusieurs livres restés en manuscrits; le principal est : *Speculum musicæ*, divisé en sept livres, dont les cinq premiers sont théoriques : dans les deux derniers, il parle de la musique de ce temps. C'est mal à propos que quelques-uns lui attribuent des observations, où Guy Arétin l'a devancé de plus de trois siècles. Muris vivait encore en 1345, date du *Tractatus* dont nous avons parlé.

MURMELLIUS (Jean), de Ruremonde, professa les belles-lettres à Cologne, à Munster, à Alcmaer et à Deventer, où il mourut en 1517. Il laissa : | des ouvrages grammaticaux; | des *Commentaires* sur le livre de la *Consolation* de Boèce; | des *Commentaires* sur quelques lettres de saint Jérôme; | *Eglogæ*, Munster, 1504; | *Elegiarum moralium lib. V;* | *De hymnis ecclesiasticis;* | *Descriptio urbis monasteriensis, versu saphico*. 1502. On a encore de lui des *Poèmes* et des *Notes* sur d'anciens auteurs, in-4°.

MURRAY (Jacques, comte de), fils naturel de Jacques V, roi d'Ecosse, né vers 1531, prit les armes en 1568, contre Marie Stuart, reine d'Ecosse, sa propre sœur, après qu'elle eut été forcée d'épouser en troisièmes noces Jacques Hesburn, comte de Bothwell, un des conjurés, qu'on laissa évader, pour s'en prendre à la reine du meurtre de son mari. (*Voyez* MARIE STUART.) Cette

Digitized by Google

princesse fut arrêtée par ses ordres, et dépouillée du gouvernement du royaume. On couronna ensuite Jacques VI, fils de Henri Stuart et de cette princesse, qui n'était âgé que de 13 mois. Le comte de Murray, devenu régent du royaume pendant la minorité de son neveu, but auquel avaient été dirigées toutes ses démarches, confina la reine dans le château de Lochlevin, et la traita fort cruellement. Il se porta même pour son accusateur devant Elizabeth, reine d'Angleterre; mais il retourna en Ecosse, piqué de ne pouvoir faire recevoir ses allégations par le conseil. Car Elizabeth, qui alors n'avait point encore formé la résolution barbare qu'elle prit depuis, lui fit dire par son ministre Cécil, « que tout » ce qu'il avait produit contre sa souve» raine ne paraissait pas suffire pour que » sa majesté prît une opinion désavanta» geuse de sa bonne sœur, et qu'appre» nant les troubles et les désordres qu'oc» casionait en Ecosse l'absence de Marie, » elle jugeait convenable de ne pas re» tenir cette princesse en Angleterre, » mais de la renvoyer dans ses états. » (*Voyez* HESBURN.) Cet homme ambitieux, dur, méchant, hypocrite, fut la victime de ses violences. Se promenant à cheval par les rues de Linlithgow, l'an 1570, il fut tué d'un coup de pistolet par Jacques Hamilton, dont il avait injustement confisqué les biens, et maltraité l'épouse jusqu'à lui faire perdre la raison. Ce fut Murray qui bannit la religion romaine du royaume d'Ecosse; et il ne faut pas douter que sa haine extrême contre les catholiques n'ait eu beaucoup de part aux traitemens atroces qu'il fit à la reine. Mademoiselle Kéralio, dans son *Histoire d'Elizabeth*, le peint comme un monstre, tel qu'il était en effet.

* MURRAY (JOHN), docteur médecin, professa long-temps avec succès à Edimbourg la physique, la chimie, la matière médicale et la pharmacie. Il est mort dans cette ville, le 22 juillet 1820, laissant les ouvrages suivans; | *Elements of chemistry* (Elémens de chimie), 1801, 2 vol. in-8°; 2e édition, 1810; | *Elements of materia medica and pharmacy.* — (Elémens de matière médicale et de pharmacie), 1801, 2 vol. in-8°; | *A system of chemistry* (système de chimie), 1806, 4 vol. in-8°; — supplément, 1809, in-8°; | *A system of materia medica and pharmacy.* (Système de matière médicale et de pharmacie), 1810, 2 vol. in-8°.

MURS. *Voyez* MURIS.

MURTOLA (GASPARD), poète italien, natif de Gênes, mort en 1624, fit un poème sous ce titre : *Della creazione del mondo*, in-12, qui fut critiqué par Marini. Ces deux poètes écrivirent quelques sonnets satiriques, intitulés, les uns *La Murtoléide*, in-12; les autres *La marinéide*, aussi in-12. Mais Murtola, se sentant le plus faible, chercha d'autres instrumens que sa plume pour se venger; il tira un coup de pistolet sur Marini, qui fut blessé. Cette affaire aurait eu des suites fâcheuses, si Marini n'eût travaillé à obtenir la grâce de son adversaire. Outre son poème de la *Création du monde*, Murtola a fait encore d'autres vers italiens, in-12; et un poème latin, qui a pour titre : *Nutricarum, sive Neniarum libri tres.*

MURVILLE (P. N. ANDRÉ, plus connu sous le nom de), auteur dramatique, né en 1754, servit pendant les guerres de la révolution comme capitaine, et obtint quelques succès aux concours proposés par l'académie française, dont, malgré ses prétentions, il ne fit jamais partie. Il est mort, presque dans l'indigence, vers la fin de l'année 1814. On a de lui : | les *Adieux d'Hector et d'Andromaque*, pièce qui partagea le prix en 1776 avec celle de M. Gruet, élève de Delille, mort peu de temps après; | *Epître à Voltaire* qui obtint l'accessit de l'académie française, in-8°, 1779; | *Melcour et Verseuil*, comédie en un acte et en vers, 1785, in-8° qui eut quelques succès et où l'on trouve des vers heureux, mais qui n'est au fond qu'un extrait du *Jaloux* de Rochon de Chabannes; | *Abdelazis et Zuleima*, tragédie en 5 actes et en vers, représentée en 1791, sur le théâtre de la rue de Richelieu. | *Epître d'un jeune poète à un jeune guerrier*, 1773, in-8°; | *Les Bienfaits de la nuit*, ode, 1774, in-12; | *Epître sur les avantages des femmes de trente ans*, 1775, in-8°; ces trois pièces concoururent pour le prix de l'acad. française; | *Les Saisons sous la zône tempérée*, poème en quatre chants (et en vers libres), Bayonne, in-8°, sans date (de 1796 ou environ). C'est probablement cet ouvrage qu'il reproduisit sous le titre de l'*Année champêtre*, suivi de *Poésies diverses*, 1807, in-8°, etc. On trouve de Murville beaucoup de pièces de vers dans les *Almanachs des Muses* et autres recueils.

MUSA (ANTONIUS), affranchi, puis médecin de l'empereur Auguste, était

Digitized by Google

Grec, et frère d'Euphorbe, médecin de Juba roi de Mauritanie. Il guérit Auguste d'une maladie très dangereuse; mais son art échoua contre celle qui enleva le jeune Marcellus. On lui attribue deux petits traités : *De herba betonica*, et *De tuenda valetudine*, avec les *Medici antiqui*, Venise, 1547, in-fol. Le sénat romain lui fit élever une statue d'airain, que l'on plaça à côté de celle d'Esculape. Auguste lui permit de porter un anneau d'or, et l'exempta de tout impôt : privilége qui passa à ceux de sa profession. Horace parle de Musa et des bains d'eau froide que ce célèbre médecin lui faisait prendre au plus fort de l'hiver. Après sa mort, on se dégoûta de ce remède. Charmis, médecin marseillais, le renouvela sous Vespasien ; et alors on vit dans les lacs et les rivières des vieillards tremblotans au milieu des glaces. Comme tout est mode, même la médecine, celle-là passa bientôt, et ce n'est que de nos jours qu'elle a été ressuscitée.

MUSA. *Voyez* MOYSE.

* MUSARD (NICOLAS), curé dans le diocèse de Châlons-sur-Marne, naquit le 15 avril 1754, et montra dès sa jeunesse de pieuses dispositions et un désir ardent de se consacrer à Dieu. Ses parens contrarièrent long-temps ses vues; il en obtint enfin la permission de commencer ses études, dont il abrégea la durée par l'activité de son travail. Ordonné prêtre à Châlons, le 19 avril 1783, il fut envoyé à Sommevesle, pour gouverner cette paroisse, et l'annexe de Poix. En 1791, l'abbé Musard ayant refusé le serment, se vit en butte aux insultes et à la violence. On alla jusqu'à brûler son effigie, et l'on vint à son presbytère pour le maltraiter; néanmoins il demeura à son poste jusques après la révolution du 10 août 1792, qui le força de sortir de France. Après avoir passé quelque temps dans les Pays-Bas et en Allemagne, il revint, vers la fin de juin 1795, dans la paroisse de Sommevesle, et s'y livra à l'exercice du ministère évangélique. Arrêté le 22 février 1796, Musard fut conduit dans les prisons de Reims. On le traduisit devant le tribunal, le 10 mars suivant, et le lendemain il eut la tête tranchée sur l'échafaud. Son nom est cité avec honneur dans les *Confesseurs de la foi*, par M. l'abbé Carron. On lui a consacré une *Notice* assez étendue, sous le titre suivant : *Modèle des pasteurs*, ou *Vie de M. Musard*, Paris, in-8°, 1828. On attribue cet écrit à M. Baty, qui avait accompagné l'abbé Musard dans son retour en France, et qui se trouva avec lui dans les prisons de Reims. M. Baty est mort curé de Rouvroy.

MUSCHENBROECK, ou mieux MUSSCHENBROEK (PIERRE de), né à Leyde en 1692, mort dans cette ville en 1761, fut reçu docteur de médecine en 1715; mais les sciences exactes l'occupèrent principalement. Après avoir fait un voyage à Londres, où il vit Newton, et et où il consulta Desaguliers, il revint en Hollande et y obtint bientôt des places. L'université d'Utrecht était depuis longtemps célèbre pour l'étude du droit; Muschenbroëck, y ayant été nommé professeur de physique et de mathématiques, la rendit fameuse encore par ces sciences, qu'il y enseigna avec une grande réputation. Leyde le rappela bientôt pour y professer les mêmes sciences, et il redoubla ses soins pour remplir dignement son emploi. Son nom s'étant répandu parmi les savans, plusieurs académies, et en particulier celles des sciences de Paris et de Londres, se l'associèrent. La culture des lettres, les calculs et les expériences physiques, ont rempli tout le cours de sa vie. On lui doit plusieurs ouvrages. On voit dans les expériences qu'il y apporte une sagacité peu commune; et dans ses calculs beaucoup d'exactitude. Ses *Essais de physique*, traduits en français par M. Sigaud de Lafond, et imprimés en 1769, 3 vol. in-4°, sont estimés. L'auteur ne l'était pas moins pour sa candeur et son désintéressement. Ses mœurs étaient simples et pures, et sa conversation enjouée Plusieurs souverains, les rois d'Angleterre, de Prusse, de Danemarck, tâchèrent en vain de l'attirer dans leurs états. On a encore de lui : | *Tentamina experimentorum*, Leyde, 1731, in-4°; | *Institutiones physicæ*, Leyde, 1748, in-8°; | *Compendium physicæ experimentalis*, 1762, in-8°.

MUSCULUS (VOLFGANG), dont le nom de famille était Mosel, ou Moesel, qu'il latinisa, suivant l'usage des érudits de son temps, naquit à Dieuze en Lorraine, l'an 1497, d'un tonnelier, et se fit bénédictin dans le Palatinat, à l'âge de 15 ans; mais il quitta en 1527 le cloître et et la rigidité salutaire des orthodoxes, pour les erreurs indulgentes du luthéranisme, qui lui donnait une femme. Réduit à la mendicité, il se fit tisserand et ensuite manœuvre à Strasbourg, où il s'était réfugié. Bucer lui donna une re-

Digitized by Google

traite dans sa maison et la place de catéchiste. Il devint ensuite ministre de Strasbourg et eut une chaire de théologie à Berne, où il mourut en 1563, après avoir publié des *Commentaires* sur l'Ecriture sainte, in-fol.; une compilation intitulée *Loci communes*, in-fol.; et des *Traductions* de plusieurs Traités de saint Athanase, de saint Basile, etc.

MUSCULUS (André), de Schneeberg en Misnie, professeur de théologie à Francfort-sur-l'Oder mourut en 1580. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Il était un des plus zélés défenseurs de l'*ubiquité*, et il donnait dans des rêveries qui diminuaient beaucoup le prix de ses livres, s'ils en avaient quelqu'un. Il prétendit que Jésus-Christ n'avait été médiateur qu'en qualité de Dieu; et que la nature divine était morte comme la nature humaine. Il enseignait que le Sauveur n'était point effectivement monté au ciel, mais qu'il avait laissé son corps dans la nuée qui l'environnait. Il avait imaginé ces erreurs pour combattre Stauler, qui prétendait que Jésus-Christ n'avait été médiateur qu'en qualité d'homme, et non pas en qualité d'Homme-Dieu. Musculus, pour le contredire, soutint que la divinité avait souffert, et qu'elle était morte. C'est ainsi qu'en fait de raisonnement comme en fait de conduite, les insensés n'évitent une extrémité que pour donner dans une autre, et comme dit un ancien, *in contraria currunt*.

MUSÉE, *Musæus*, poète grec, que l'on croit avoir vécu du temps d'Orphée et avant Homère, vers l'an 1180 avant J.-C. Il y a eu un autre poète de ce nom dans le 4e siècle. Il est auteur du *Poème de Léandre et Hero*. On le trouve dans le *Corpus poet. græc*. Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol.; et séparément, grec et latin, Paris, 1678, in-8°, et Leyde, 1737, in-8°. Il a été traduit en français, 1774, in-4° et in-8°.

MUSÉE (Jean). *Voyez* KNUTZEN.

MUSGRAVE (Guillaume), docteur en médecine et savant antiquaire né en 1657, à Charlton-Mulgrave, dans le comté de Sommerset, fut fait secrétaire de la société royale de Londres en 1684. Il se fixa ensuite à Excester, et mourut en 1721. On a de lui : | une *Dissertation sur la goutte*, intitulée : *de Arthritide symptomatica et anomala*, in-8°; | *de Legionibus; de Aquilis romanis*, etc., 1713, in-8°; | *Geta Britannicus*, 1715, in-8°; | *Belgium britannicum*, 1719, in-8°.

MUSITAN (Charles), médecin de Castrovillari, petite ville de Calabre, mort à Naples en 1714, à 80 ans, est auteur de plusieurs ouvrages imprimés à Genève, 1716, in-fol., 2 vol., et à Venise, 1738. Ils seraient plus estimés si l'auteur vantait moins les remèdes préparés par le feu chimique, et s'il ennuyait moins par des détails superflus, qu'il met dans les descriptions des maladies et de leurs symptômes. Il était prêtre, et bon prêtre. Il guérissait à la fois l'âme et le corps. Son désintéressement lui faisait refuser toute espèce d'honoraires et renvoyer les présens. Ses ennemis voulurent lui interdire la médecine; mais Clément IX, qui connaissait son savoir et ses vertus, lui permit de l'exercer.

MUSIUS (Corneille), ou **MUYS**, né à Delft en 1503, se distingua dans les belles-lettres et les langues à Louvain, et les enseigna lui-même à Gand. Il accompagna ensuite de jeunes seigneurs à Paris et à Poitiers. De retour dans sa patrie, il fut directeur des religieuses de Sainte-Agathe, emploi qu'il remplit avec beaucoup de zèle pendant 36 ans. Dans ses momens de loisir, il cultivait les Muses et se fit estimer par sa science, sa probité, son attachement à la foi de ses pères, et par sa charité; il eut le bonheur de recevoir la couronne du martyre le 10 décembre 1572. Le fanatique et cruel Guillaume de la Marck le fit arrêter à Leyde, et épuisa sur ce respectable vieillard tout ce que la rage peut inventer de plus atroce. Il lui fit couper les oreilles, le nez, les doigts des mains et des pieds et ce que la pudeur défend de nommer; après quoi l'illustre savant et chrétien fut attaché à la potence. Tels ont été les exploits des hommes qui prêchaient la tolérance et déclamaient contre la sévérité légale du duc d'Albe. (*Voyez* TOLÈDE, la MARCK, PIECK, SONOI.) Guillaume Estius dans son *Histoire des martyrs de Gorcum*, les auteurs des *Acta Sanctorum* au 10 juillet, et Pierre Opmeer dans son *Histoire des martyrs de Hollande*, se sont étendus sur la vie et la mort de cet homme respectable. On a de lui divers poèmes : | *Institutio feminæ christianæ*, tirée du dernier chapitre des *Proverbes*; | *Odes* et quelques *Psaumes* en vers, Poitiers, 1536, in-4°; | *De temporum fugacitate, deque sacrorum poematum immortalitate*, ibid. 1536, in-4°. Il y donne un abrégé de sa vie; | *Imago patientiæ*; | *Libellus tumulorum Deside-*

Digitized by Google

rii Erasmi, Louvain, 1536, in-4°; | *Encomium solitudinis*, Anvers, 1566, in-4°; | des *Hymnes;* | un *Livre de prières*, publié par Luc Opmeer, Leyde, 1582, in-16. Ses vers sont d'un style pur et clair. On voit dans le *Theatrum crudelitatis hæreticorum*, la représentation de son cruel martyre, avec cette belle inscription en forme d'épitaphe :

Nec tua te pietas, nec Apollinis infula texit,
Musarum, Musi, decus, ingeniique per omnem
Immortalis honos qui te illustraverat orbem.
Nunc major laus orta tibi, manet altera cælo
Laurea, quam feritas batavæque injuria gentis,
Et multo peperit sudatum vulnere lethum.

MUSONIUS-RUFUS (CAIUS), philosophe stoïcien du 1er siècle, fut envoyé en exil dans l'île de Gyare, sous le règne de Néron. Il fut rappelé par l'empereur Vespasien; et lorsque ce prince chassa tous les philosophes, qui intriguaient pour causer des troubles dans l'empire, Musonius-Rufus fut excepté. — Il ne faut pas le confondre avec un autre philosophe cynique du même nom et du même temps, qui était lié avec Apollonius de Thyane. Nous avons plusieurs *Lettres* de ces deux philosophes. *Voyez* les *Mémoires de l'académie des Inscriptions*, in-4°, tome 31, page 131.

MUSSATI (ALBERTIN), historien et poète padouan, né en 1261, mourut en 1329. Ses succès en poésie lui méritèrent l'honneur du lauréat, qu'il reçut dans sa patrie. Il défendit Padoue contre Cane de la Scala, et se distingua par sa valeur; fait prisonnier dans une seconde guerre avec le même Cane, celui-ci l'admit à sa table, et le traita avec distinction. Les vers de Mussati, assez bons pour leur temps, ont souffert du déchet au creuset de la postérité. Envisagé comme historien, on lui doit *De gestis Henrici VII imperatoris; De gestis Italorum post Henricum*. Les *OEuvres* de Mussati ont été recueillies, in-fol., à Venise en 1636. Pignorius, Félix Osius et Villani les ont commentées : leurs *Notes* se trouvent dans ce recueil.

***MUSSET-PATHAY** (VICTOR-DONATIEN de), né dans les environs de Vendôme le 6 juin 1768, élève royal, vers 1780, à l'école militaire de Vendôme, servit pendant onze ans dans le génie. Enfermé en 1793, comme suspect et frère d'émigré, il accompagna à Tours un commissaire des guerres. Après sa sortie de prison il y commença sa carrière administrative. Le général Clarke le nomma en 1805, chef de bureau au ministère de la guerre d'où il passa en 1811, avec la même qualité, au ministère de l'intérieur. Il a cessé d'y être employé en 1818, et est mort le 8 avril 1832. Musset-Pathay a publié : | l'*Anglais cosmopolite*, 1798, in-12; | la *Cabane mystérieuse*, 1799, 2 vol. in-12; | *Voyage en Suisse et en Italie à la suite de l'armée de réserve*, 1800, in-8°; | *Abrégé de l'histoire grecque*, traduit de l'anglais de Goldsmith, 1801, in-8°; | *Abrégé de l'histoire romaine*, traduit du même, 1801, in-8°; ces deux ouvrages ont été réimprimés plusieurs fois. | *Vie militaire et privée de Henri IV, d'après ses lettres inédites*, 1803, in-8°; | *Relation des principaux siéges faits ou soutenus en Europe par les armées françaises depuis* 1792, etc., 1806, in-8°, avec atlas. Les relations sont des généraux Marescot, Dejean, Poitevin, etc.; la partie historique est de M. de Musset; Napoléon défendit de publier l'ouvrage parce qu'il y était question des campagnes de Moreau, et qu'une retraite de ce général y était qualifiée de glorieuse. | *Souvenirs historiques*, 1807, in-8°; | *Recherches historiques sur le cardinal de Retz*, 1807, in-8°; | *Bibliographie agronomique*, 1810, in-8°; | *Fragment d'un voyage fait au mois de mai* 1810 *dans le Brabant hollandais et dans les îles de la Zélande*, 1810, in-8°; | *OEuvres complètes de J.-J. Rousseau*, 1818, et ann. suiv., 22 vol. in-12, édition de Mme Perronneau; | *Histoire de la vie et des ouvrages de J.-J. Rousseau*, 1821, 2 vol. in-8°; — 1822, 2 vol. in-12. C'est l'ouvrage le plus important de M. de Musset. Après s'être livré à des recherches aussi scrupuleuses qu'étendues, il a essayé de réhabiliter la mémoire de Rousseau sur une foule de points qui l'avaient fait universellement condamner; mais le zèle de l'historien de Jean-Jacques lui a fait trop entreprendre. Peu satisfait d'avoir peut-être quelquefois justifié son héros, il a voulu le justifier toujours; et le caractère de Rousseau rendait cette tâche à peu près impossible à remplir. La troisième édition, qui a paru en 1827, Paris, P. Dupont, se compose d'un seul volume in-8°. | *Précis des circonstances de la vie de J. J. Rousseau, depuis l'époque où il a terminé ses confessions jusqu'à sa mort*, 1823, in-8°; se trouve dans le tome 3 du Rousseau de M. Lequien. | *OEuvres de J.-J. Rousseau, mises dans un nouvel ordre, avec des notes historiques et des éclaircissemens*, 1823 à 1825, 20 vol. in-8°;

Digitized by Google

édition de Dupont. | *Réponse à la lettre de M. de Girardin sur la mort de J.-J. Rousseau*, 1824, in-8° ; | *Suite au mémorial de sainte Hélène* (de Las Cases) ou *Observations critiques, etc*, 1824, 2 vol. in-8° et in-12 ; | *OEuvres inédites de J.-J. Rousseau, suivies d'un supplément à l'histoire de sa vie et de ses ouvrages*, 1825, 2 vol. in-8° ; | *Tables générales des œuvres de J.-J. Rousseau*, édit. de Dupont, 1826, in-8° ; | (avec M. de Sazerac) : *Chronique amoureuse de la cour de France*, 1826, in-fol. orné de lithographies ; | *Contes historiques*, 1826, in-8°. M. de Musset a été un des collaborateurs du *Cours d'agriculture*, publié par Sonnini ; de la *Décade philosophique*, de la *Biographie universelle*, et a donné quelques mémoires dans le *Recueil de l'académie celtique*.

MUSSCHENBROEK. *Voy.* MUSCHENBROECK.

MUSSO (Cornélio), né à Plaisance en 1511, entra chez les cordeliers dès l'âge de 9 ans. Paul III l'appela à Rome, et lui donna l'évêché de Bertinoro, puis celui de Bitonto. Il assista avec éclat au concile de Trente, et mourut à Rome en 1574, à 63 ans. On a de lui des *Sermons*, imprimés à Venise en 4 vol. in-4°, 1582 et 1590. Ils furent extraordinairement applaudis, quoiqu'ils ne soient guère au-dessus des discours de Maillard et de Menot. La fable, l'histoire, Homère et Virgile y sont cités tour-à-tour avec l'Ecriture et les Pères.

MUSTAPHA Ier, empereur des Turcs, succéda à son frère Achmet en 1617; mais il fut chassé quatre mois après, et mis en prison par les janissaires, qui placèrent sur le trône Osman Ier, son neveu. Mustapha, du fond de sa prison, avait encore un parti. Sa faction persuada aux janissaires que le jeune Osman avait dessein de diminuer leur nombre, pour affaiblir leur pouvoir. On déposa Osman sous ce prétexte ; on l'enferma aux Sept-Tours, et le grand-visir alla lui-même égorger son empereur. Mustapha fut tiré de la prison pour la seconde fois, reconnu sultan, et au bout d'un an déposé encore par les mêmes janissaires, qui l'avaient élu deux fois. Jamais prince, depuis Vitellius, ne fut traité avec plus d'ignominie. Il fut promené dans les rues de Constantinople, monté sur un âne, exposé aux outrages de la populace, et puis conduit aux Sept-Tours et étranglé dans sa prison l'an 1623. Amurat IV, frère d'Osman, fut placé sur le trône après cette déposition.

MUSTAPHA II, empereur des Turcs, fils de Mahomet IV, succéda à Achmet II, son oncle en 1695. Les commencemens de son règne furent heureux. Il défit les Impériaux devant Temeswar en 1696, fit la guerre avec succès contre les Vénitiens, les Polonais, les Moscovites ; mais dans la suite ses armées ayant été battues, il fut contraint de faire la paix avec ces différentes puissances, et se retira à Andrinople, où il se livra à la volupté et aux plaisirs. Cette conduite excita une des plus grandes révoltes qui aient éclaté depuis la fondation de l'empire ottoman. Cent cinquante mille rebelles forcèrent le sérail, et marchèrent vers Andrinople pour détrôner l'empereur. Ce prince leur promit toutes les satisfactions qu'ils pourraient exiger ; rien ne put les adoucir. Le grand-visir voulut leur opposer 20,000 hommes ; mais ceux-ci se joignirent aux autres. Les rebelles écrivirent à l'instant à Achmet, frère de Mustapha, pour le prier d'accepter le sceptre. L'empereur intercepta la lettre ; et, voyant que sa perte était résolue, il fut contraint de céder le trône à son frère en 1703. Réduit à une condition privée, il mourut de mélancolie six mois après sa déposition. Le trop grand crédit de la sultane Validé et du mufti, qui retenait le sultan hors de sa capitale pour le mieux gouverner, fut la cause de cette révolution. Le mufti et son fils périrent par le dernier supplice, après avoir essuyé une cruelle question pour déclarer où étaient leurs trésors.

MUSTAPHA III, fils d'Achmet III, né en 1716, parvint au trône le 26 novembre 1757. Il était renfermé depuis la déposition de son père en 1730. Mustapha avait le jugement sain, le cœur droit ; mais l'incapacité de ses généraux lui causa des revers. Malgré les guerres qu'il eut à soutenir, il amassa des trésors, et laissa soixante millions de piastres. Il montra dans quelques occasions un caractère guerrier. Il prit les armes en 1769 contre les Russes, mais il fut battu, et perdit plusieurs places ; l'année suivante, il eut à essuyer la terrible défaite de son armée navale près de Scio, celle du Khan de Crimée sur le Pruth et celle de l'armée du grand-vézyr. En 1771 les Russes s'emparèrent de Bender et de la Crimée. Il mourut en 1774, avant que d'avoir vu la fin de la guerre funeste qui s'éleva sous son règne entre la Russie et la Porte, relativement aux troubles de la Pologne. Son frère Abdul-Ahmed, qui lui a succédé, a

Digitized by Google

donné la paix à ses états au commencement de son règne, le 14 juillet 1774, après être sorti d'une prison où il était retenu depuis 1730, comme son frère, et où il a fait renfermer son neveu, fils de Mustapha III.

MUSTAPHA, fils aîné de Soliman II, empereur des Turcs, fut gouverneur des provinces de Magnésie, d'Amasée, d'une partie de la Mésopotamie, où il se fit aimer et respecter des peuples. Cependant Roxelane, l'une des femmes de l'empereur, craignant que ce prince ne montât sur le trône au préjudice de ses enfans, et voulant faire régner ceux-ci, l'accusa de tramer une rébellion contre l'empereur. Soliman le fit venir devant lui, et, sans l'écouter, le fit étrangler inhumainement, en 1553. Sa figure, sa bravoure, son adresse, excitèrent des regrets.

* **MUSTAPHA-BAIRAKDAR** ou **BAIRACTAR**, célèbre grand vézyr ottoman, né en 1753 à Rasgrad d'un pauvre laboureur, exerça d'abord la même profession que son père, se livra ensuite au commerce des chevaux, et enfin s'enrôla comme simple soldat dans les troupes du pacha de Routschouk. Le surnom de *Baïrakdar*, c'est-à-dire *Porte-étendard*, lui fut donné à la suite d'un engagement dans lequel il parvint, par des prodiges de valeur et malgré les blessures dont il était couvert, à conserver un étendard qu'il avait enlevé à l'ennemi. Son audacieuse intrépidité le fit remarquer du pacha Tersanik-Oglou qui l'employa dans toutes ses guerres, surtout dans celle qu'il soutint pour la Porte contre Passwan-Oglou, et ce fut Mustapha qui lui succéda en 1804 dans le pachalick de Routschouk. En 1806 Mustapha-Baïrakdar, pendant la guerre des Russes et des Turcs, se battit contre les troupes des premiers qui envahirent la Moldavie; plusieurs fois il fut vaincu par eux; mais en 1807 il détruisit à Musahib-Kiou une partie de l'armée russe qu'il n'avait pu empêcher d'entrer dans Bukharest. La même année il fut revêtu de la charge de seraskier ou commandant des forces ottomanes. Il était à la tête de l'armée du Danube, toujours opposée aux Russes, lorsque Sélim III fut précipité du trône: l'attachement que Mustapha-Baïrakdar portait à ce prince lui fit prendre la résolution de le rétablir. Il conclut un armistice avec le général russe, et, après avoir annoncé qu'il va combattre les Serviens, il s'approche sous ce prétexte d'Andrinople avec un corps de 12,000 hommes qui lui étaient entièrement dévoués. Il rencontre dans cette ville le nouveau visir, Tcheleby-Mustapha, qui y avait établi son camp. Mustapha-Baïrakdar gagna bientôt les troupes de ce ministre, et le contraignit lui-même de le suivre à Constantinople. Couvrant ses projets d'un dévouement feint au nouveau sultan, Mustapha IV, il envoie des émissaires choisis auprès des commandans des forteresses du Bosphore, avec ordre de les étrangler et d'occuper leurs places. Arrivé à Constantinople, Mustapha-Bairakdar dépose aussitôt le mufty, l'aga des janissaires, et s'assure de tous les chefs qui ont renversé Sélim. En cette affaire il se conduisit avec une habileté peu commune. Cependant on lui reproche lorsqu'il se présenta devant le sérail d'avoir accordé au sultan Mustapha une heure pour réfléchir; il est vrai qu'il ne lui avait accordé ce répit qu'à condition qu'il n'attenterait point aux jours du sultan Sélim, son oncle; toutefois Mustapha ne tint aucun compte de sa promesse, et il profita des momens qui lui étaient accordés pour faire poignarder le sultan. On a prétendu que si Baïrakdar eût fait attaquer le palais au lieu de donner au sultan le temps de la réflexion, Sélim n'aurait pas péri; quoi qu'il en soit, ayant manqué le but principal de son expédition, il ne voulut pas laisser l'assassin profiter de son crime. Son premier mouvement fut de le faire massacrer sur-le-champ: mais, se laissant toucher, il se contenta de le déposer et fit proclamer à sa place son frère Mahmoud. Le grand-vézyr et le mufti furent noyés par ses ordres; il ordonna qu'on pendît, à la porte du palais, le chef des eunuques qui avait osé porter la main sur Sélim, et il fit trancher la tête aux autres complices de cet assassinat. Après cette révolution, qui eut lieu le 28 juillet 1808, Mahmoud, qui lui devait le trône, le nomma ou plutôt le reconnut pour grand-vézyr; car il s'était nommé lui-même, et dès ce moment il s'occupa de tout réformer, de remplacer le corps des janissaires par celui des *seymens* qui était de nouvelle création, et dont l'institution avait amené la mort du précédent sultan. Mais le mécontentement excité par ces innovations engagea les janissaires, dispersés dans différens châteaux, à se porter sur Constantinople pour rétablir le prince captif (10 novembre 1808). Baïrakdar les arrêta à peu de distance de Constantinople, et

Digitized by Google

se battit avec une valeur digne de sa réputation. Obligé de céder au nombre, il se réfugia avec une poignée des siens dans la tour la plus forte du sérail. Réduit enfin à la dernière extrémité et sommé par les janissaires de livrer Mustapha IV, il leur jeta du haut des créneaux la tête sanglante de ce prince, et après avoir mis le feu aux poudres, il se fit sauter avec eux et périt dans les décombres. Ces événemens se passaient le 15 novembre 1808.

MUSTAPHA-ZELEBIS. *Voyez* DUSMES MUSTAPHA.

MUSURUS (MARC), né vers 1470, à Retimo, dans l'île de Candie, se distingua par la beauté de son génie. Il enseigna le grec à Venise avec une réputation extraordinaire, et alla à Rome, où il fit sa cour à Léon X. Ce pape lui donna l'archevêché de Malvasie dans la Morée; mais il mourut d'hydropisie peu de temps après, en 1517, dans sa 56e année. On a de lui des *Epigrammes* et d'autres pièces en grec. C'est lui qui le premier donna des éditions d'*Aristophane* et d'*Athénée*. Il est aussi auteur de l'*Etymologicon magnum Græcorum*, Venise, 1499, in-fol., réimprimé en 1594, à Heidelberg.

MUSZKA (NICOLAS), né à Schellitz dans le comté de Neytra en Hongrie, le 28 octobre 1713, entra dans la société des jésuites en 1730, et y enseigna pendant plusieurs années la rhétorique, la philosophie et la théologie avec beaucoup de réputation, particulièrement à Vienne en Autriche. Il était provincial de la province d'Autriche et de Hongrie, lors de la suppression de la société. La ville de Neusol étant devenue épiscopale en 1776, il fut nommé grand-prévôt de la cathédrale, et mourut dans cette ville quelques années après. On a de lui : *Vitæ Palatinorum sub regibus Hungariæ*, réimprimées avec des additions et corrections à Tyrnau, 1762, in-fol.; | *De legibus, earum transgressione, seu peccatis et peccatorum pœna libri III*, Vienne, 1759, in-4°, suivis de plusieurs autres traités de théologie et de morale, imprimés dans la même ville. Ils réunissent à la fois l'ordre, la clarté et l'élégance.

MUTIAN (JÉROME), peintre, né au territoire de Brescia en Lombardie, l'an 1528, apprit les premiers principes de son art à Brescia, sous Jérôme Romanini. S'étant rendu à Venise, la vue des chefs-d'œuvre dont les grands maîtres ont décoré cette ville, et ceux du Titien en particulier, firent sur lui la plus vive impression. Il se fit une manière de peindre excellente. Ses tableaux étaient fort recherchés. Les cardinaux d'Est et de Farnèse l'occupèrent beaucoup. Le pape Grégoire XIII le chargea de faire les cartons de sa chapelle, et lui commanda plusieurs tableaux. Cet illustre artiste, voulant signaler son zèle pour la peinture par quelque établissement considérable, se servit du crédit que son mérite lui donnait auprès de sa Sainteté, pour fonder à Rome l'académie de Saint-Luc, dont il fut le chef, et que Sixte-Quint confirma par un bref. Mutian était fort habile dans l'histoire, mais il s'adonna particulièrement au paysage et au portrait. Ses dessins, arrêtés à l'encre de la Chine, se font admirer par la correction du trait, par l'expression des figures, et par l'admirable feuiller de ses arbres. Il mourut à Rome en 1590.

MUTIO. *Voyez* MUZIO.

* MUTIS (don JOSEPH-CÉLESTINO), astronome et botaniste célèbre, que Linnée appelle *Phytologorum americanorum princeps*, membre des académies d'Upsal et de Stockholm, naquit à Cadix le 6 avril 1732. Les services qu'il a rendus à toutes les branches d'histoire naturelle, la découverte des quinquinas, dans des régions où l'on en ignorait l'existence, l'influence qu'il a exercée sur la civilisation des colonies espagnoles, lui assignent un rang distingué parmi les hommes qui ont illustré le Nouveau Monde. Il se destina d'abord à la médecine, et fut nommé en 1757 suppléant de la chaire d'anatomie de Madrid; mais dès-lors il montra plus de goût pour l'histoire naturelle que pour la guérison des maladies, et il faisait plus d'excursions botaniques que de visites dans les hôpitaux; il eut le bonheur de se faire connaître de Linnée, qui désirait posséder dans ses herbiers les plantes de la Péninsule, et il entretint une correspondance avec cet illustre botaniste. Mutis suivit en 1760, comme médecin, le vice-roi don Pédro Mesia de la Cerda, qui se rendait en Amérique. Après avoir séjourné à Carthagène, à Turbaco et à Honda, il alla se fixer à Santa-Fé de Bogòta, où il embrassa l'état ecclésiastique et fut nommé chanoine de la cathédrale de cette ville (1772). Nommé professeur de mathématiques dans le *Colegio Mayor de Nuestra-Senora del Rosario*, il y fit connaître les premières notions du système planétaire, et ce ne fut pas sans inquiétude que les do-

minicains le virent enseigner la doctrine de Copernic, à laquelle ils finirent cependant par s'accoutumer. La protection que lui accorda le vice-roi lui avait permis d'exposer ses idées, que Bouguer, Godin et La Condamine avaient déjà professées à Quito. Mutis voyagea pour examiner les plantes de la région chaude, et les différentes mines argentifères de la Nouvelle-Grenade, et il envoya à Linnée une partie des espèces rares qu'il découvrit; mais, par une erreur bizarre et funeste pour la géographie des plantes, le botaniste suédois les a indiquées comme venant du Mexique, dans son supplément des *Species Plantarum* et dans son *Mantissa*. On doit aux recherches de Mutis la connaissance de beaucoup de genres du règne végétal: *Vallea*, *Barnadesia*, *Escallonia*, *Manettia*, *Mutisia*, à l'occasion duquel Linnée dit : *Nomen immortale quod nulla ætas unquam delebit*, etc. Mais le principal mérite de Mutis est, à nos yeux, d'avoir distingué le premier les différens genres du *Cinchona* ou *Quinquina*, et les véritables caractères de ce genre si précieux. Mutis a aussi décrit un grand nombre d'autres plantes utiles dans la médecine et dans le commerce, parmi lesquelles il faut compter le *psychotria emetica*, ou *ipecacuanha*, du Rio-Magdalena; le *toluifera*, et le *myroxylum*, qui donne les baumes de Tolu et du Pérou; la *Wintera Grenadensis*, et l'*Alstonia Theæformis*, qui fournit le thé de Santa-Fé; c'est encore lui qui découvrit et fit connaître la plante nommée par les Indiens *Vejuco del Guaco*, plante qu'ils emploient comme l'antidote le plus puissant contre la piqûre des serpens venimeux. On trouve des renseignemens sur ses travaux dans le Supplément de Linnée, dans les ouvrages de l'abbé Cavanilles, de M. de Humboldt, et dans le *Semanario del nuevo reino de Grenada*, rédigé par M. Caldas en 1808 et 1809. Il a publié plusieurs ouvrages, et ils sont peu connus en Europe, si ce n'est ceux que Linnée a consignés dans les *Mémoires* de l'académie royale de Stockholm, année 1769, et ceux qui ont été publiés dans divers recueils américains, entre autres dans le journal de Santa-Fé qui a pour titre *Papel periodico* (1794). Mutis a aussi laissé des manuscrits qu'il avait recommandés aux soins de ses amis et de ses proches parens. Ce botaniste est mort le 11 septembre 1808. Il fut aussi bon prêtre que savant distingué.

MUTIUS (C.) surnommé *Cordus* et ensuite *Scævola*, s'immortalisa dans la guerre de Porsenna, roi des Toscans, contre les Romains. Ce prince, défenseur de Tarquin le Superbe chassé de Rome, alla assiéger cette ville l'an 507 avant J.-C. pour y faire rentrer le tyran. La vie de Porsenna parut à Mutius incompatible avec le salut de la république. Il se détermina à la lui ôter, et, déguisé en toscan, il passa dans le camp ennemi. La tente du roi était aisée à reconnaître; il y entra, et le trouva seul avec un secrétaire, qu'il prit pour le prince, et qu'il tua au lieu de lui. Les gardes accoururent au bruit, et arrêtèrent Mutius. On l'interrogea, afin de savoir d'où il était, s'il avait des complices, et la cause d'une action si téméraire; mais refusant de répondre à ces questions, il ne fit que dire : *Je suis Romain;* et comme s'il eût voulu punir sa main de l'avoir mal servi, il la porta sur un brasier ardent, et la laissa brûler en regardant fièrement Porsenna. Le roi étonné admira le courage de Mutius et lui rendit son épée, qu'il ne put recevoir que de la main gauche, comme le désigne le surnom de *Scævola*, qu'il porta depuis. Le Romain, feignant alors d'être touché de reconnaissance pour la générosité de Porsenna, qui lui avait sauvé la vie, lui parla ainsi : « Seigneur, votre générosité va me faire avouer un secret » que tous les tourmens ne m'auraient » jamais arraché. Apprenez donc que » nous sommes trois cents qui avons résolu de vous tuer dans votre camp. Le » sort a voulu que je fusse le premier à » vous attaquer; et autant j'ai souhaité » d'être l'auteur de votre mort, autant je » crains qu'un autre ne le devienne, surtout aujourd'hui que je vous connais » plus digne de l'amitié des Romains que » de leur haine. » Le roi toscan, plus touché du courage de ses ennemis que de la crainte des meurtriers, fit la paix avec eux. L'action de Scævola fait le sujet de la meilleure épigramme de Martial.

Cum peteret regem decepta satellite dextra,
  Injecit sacris se peritura focis.
Sed tam sæva pius miracula non tulit hostis,
  Et raptum flammis jussit abire virum.
Urere quam potuit contempto Mutius igne,
  Hanc spectare manum Porsena non potuit.
Major deceptæ fama est et gloria dextræ :
  Si non errasset, fecerat illa minus.

MUTIUS SCÆVOLA (Quintus), surnommé l'*Augure*, élevé au consulat l'an 117 avant J.-C., triompha des Dalmates

Digitized by Google

avec Cæcilius Métellus, son collègue. Il rendit de grands services à la république dans la guerre contre les Marses. Il n'était pas moins bon jurisconsulte que grand homme de guerre; Cicéron, qui avait appris le droit de lui, en parle avec éloge.

MUTIUS SCÆVOLA (Q.), de la même famille que les précédens, parvint au consulat l'an 95 avant J.-C. C'était aussi un excellent jurisconsulte. Etant préteur en Asie, il gouverna cette province avec tant de prudence et d'équité, qu'on le proposait pour exemple aux gouverneurs que l'on envoyait dans les provinces. Cicéron dit de lui qu'il « était l'orateur le » plus éloquent de tous les jurisconsultes, » et le plus habile jurisconsulte de tous les » orateurs. » Il fut assassiné dans le temple de Vesta, durant les guerres de Marius et de Sylla, l'an 82 avant J.-C.

MUTIUS (Ulric), professeur de Bâle au 16e siècle, mania le burin de Clio dans les intervalles de ses occupations scolastiques. Son principal ouvrage est une *Histoire d'Allemagne*, Bâle, 1539, in-fol.

MUTIUS. *Voyez* MUZIO.

MUY (Louis-Nicolas de FÉLIX, comte du), naquit à Marseille en 1711. Le cardinal de Fleury avait jugé son père capable par ses talens, et digne par ses vertus, de former un roi, et l'avait fait nommer sous-gouverneur du dauphin. Le jeune du Muy, d'abord chevalier de Saint-Jean, prit le parti des armes, et s'appliqua avec ardeur à sonder toutes les profondeurs du grand art qu'il pratiquait. Il fit ses premières campagnes en 1734 pour soutenir Stanislas, roi de Pologne. Très jeune encore, il fut appelé à la cour par le dauphin, qui se l'attacha en qualité de menin. Le comte de Saxe avait demandé cette place pour un de ses amis; mais dès qu'il fut informé du dessein et du choix du prince, il cessa de solliciter cet honneur, et dit : « Je ne veux pas » faire à ce prince le tort de le priver de » la société d'un homme aussi vertueux » que le chevalier du Muy, et qui peut » devenir très utile à la France. » Le dauphin lui accorda d'abord ses bontés et toute son amitié, car on ne peut donner que ce nom au sentiment qui les lia : elle était fondée sur la conformité singulière des caractères : même austérité de mœurs, même humanité, même bienfaisance, même dévouement au bien public, même zèle pour la religion. Pour connaître l'état de la France, les maux et les remèdes politiques, le prince croyait qu'il fallait voir par soi-même, et compta voir par soi-même, en envoyant dans les provinces un ami jaloux de sa gloire, un citoyen dévoné à l'intérêt public, un observateur judicieux, tel que le comte du Muy, qui remplit sa tâche avec un zèle mesuré sur la confiance que lui témoignait le dauphin. La guerre de 1744 sépara ces deux hommes si étroitement et si utilement unis. On peut juger des services du comte du Muy par la rapidité avec laquelle il fut élevé aux grades superieurs : brigadier en 1745, il est fait lieutenant-général en 1748, après la bataille de Fontenoi. Dans la guerre de 1756, il est blessé à Crévelt, et battu à Warbourg; mais sa défaite n'aurait pas diminué la gloire du plus grand capitaine; sa retraite l'aurait soutenue, et sa manière de supporter ce malheur l'aurait rehaussée. Que pouvaient faire 18,000 hommes contre une armée de 40,000, déjà triomphante, et dont les manœuvres avaient été cachées par le brouillard le plus épais? M. du Muy, rendu à ses respectables loisirs, se livra de nouveau au prince qui le portait dans son cœur, qui le regardait comme un soutien nécessaire lorsqu'il porterait la couronne, et demandait tous les jours par une prière particulière la conservation de cet ami précieux. L'historien de ce prince nous a conservé cette prière : « Mon Dieu, dé» fendez de votre épée, protégez de votre » bouclier le comte Félix du Muy, afin que » si jamais vous me faites porter le pesant » fardeau de la couronne, il puisse me » soutenir par sa vertu, ses leçons et ses » exemples. » Ce bon et sage prince n'eut pas besoin de ce secours : la mort le ravit aux vœux de la France : le comte du Muy à côté de son lit, laissa couler ses pleurs; le prince mourant s'en aperçoit, et lui dit avec cette voix qui déchire les entrailles : « Ne vous abandonez pas à la » douleur; conservez-vous pour servir » mes enfans : ils auront besoin de vos » lumières et de vos vertus; soyez pour » eux ce que vous auriez été pour moi : » donnez à ma mémoire cette marque de » tendresse, et surtout que leur jeunesse, » dans laquelle j'espère que Dieu les pro» tégera, ne vous éloigne pas d'eux. » La plaie que cette mort fit au cœur de M. du Muy ne se ferma jamais; la religion et le devoir empêchèrent qu'il ne succombât entièrement à la douleur, mais ses larmes ne cessèrent de couler. Il fit creuser son tombeau aux pieds de celui du prince chéri, dans l'église de Sens, et sa tristesse

Digitized by Google

y grava cette inscription : *Huc usque luctus meus*. Il ne trouva pas de moyen plus efficace pour se distraire de ses peines que le travail et la pratique du bien. La Flandre n'oubliera jamais avec quelle exactitude, quelle attention et quel zèle il remplit toutes les fonctions de commandant de cette province. Louis XV voulut l'honorer du ministère de la guerre ; mais M. du Muy le pria de le dispenser d'accepter cet honneur, parce qu'il ne croyait pas les conjonctures assez favorables pour travailler efficacement à sa gloire et à l'avantage de l'état. L'invitation de Louis XVI fut plus efficace : ce jeune roi se rappelait les dernières paroles de son père mourant, qui semblaient nommer M. du Muy au ministère. Ces paroles furent des ordres sacrés, et pour le fils et pour l'ami de son père. Informé des intentions du roi, il répond qu'*il n'a pu consentir au choix de Louis XV, mais qu'il doit obéir à la volonté du fils de M. le dauphin*. Il signala le temps de son ministère par les plus sages règlemens, et dressa plusieurs plans qui furent exécutés du temps de son successeur. Il fut élevé au grade de maréchal en 1774, et mourut de l'opération de la pierre le 10 octobre 1775. Il avait épousé l'année précédente la baronne de Blanckart. La religion semblait avoir formé son caractère : elle était en lui une seconde nature ; elle inspirait ses pensées, elle réglait ses sentimens, elle dominait dans toutes ses actions. Sa foi, échappée à la fougue de l'âge, à la licence des armes, aux dangers des voyages, à la corruption du siècle, se conserva au milieu des dangers de la cour. Il en donna des preuves éclatantes dans toutes les occasions qui se présentèrent. L'étiquette veut que les menins accompagnent le prince au spectacle ; M. du Muy, qui ne croit pas qu'il lui soit permis d'y assister, demande à être dispensé de cette obligation, et l'obtient : telles sont les grâces qu'il sollicite. Sa scrupuleuse exactitude ne se démentit jamais : obligé en qualité de commandant de la Flandre de conduire partout le roi de Danemarck, et arrivé avec ce prince à la porte de la salle des spectacles, il lui représente les devoirs qu'il croyait lui être imposés par la religion, et se retire. On le vit régler toujours sa table sur le précepte de l'abstinence, lors même qu'il eut l'honneur d'y faire asseoir le duc de Glocester, frère du roi d'Angleterre, qu'une croyance différente semblait dispenser de cette obligation : « Ma loi, lui » dit-il, s'observe exactement dans ma » maison. Si j'avais le malheur d'y man- » quer quelquefois, je l'observerais plus » particulièrement aujourd'hui, que j'ai » l'honneur d'avoir un illustre prince pour » témoin et pour censeur de ma conduite. » Les Anglais suivent fidèlement leur loi : » par respect pour vous-même, je ne » donnerais pas le scandale d'un mauvais » catholique, qui ose violer la sienne jus- » qu'en votre présence. » Lorsqu'il était à la tête des troupes, on le vit toujours veiller avec une singulière attention à l'observation de la discipline ; chaque jour il faisait une inspection sévère des hôpitaux et examinait le pain destiné au soldat. Après avoir rempli les devoirs de son état, ses plaisirs étaient de soulager la misère, de protéger l'innocence, de soutenir la vertu. Sans opulence, il parut toujours prodigue envers l'indigent ; c'était là son luxe, fruit de l'économie. Il a laissé des *Mémoires* pleins d'excellentes vues sur différens objets de l'administration publique, et dont le bien de la France fait désirer la publication. M. de Beauvais, évêque de Sénez, a prononcé son *oraison funèbre ;* peu d'hommes ont mieux mérité que lui d'être loués dans la chaire de vérité. M. Le Tourneur et M. de Tresséol ont aussi fait son *Eloge*. L'ouvrage de ce dernier, moins éloquent que les deux premiers, est néanmoins plein de choses, et renferme peut-être plus de traits de caractère. L'épigraphe, tirée de Salluste, peint parfaitement le comte du Muy, attaché à la vertu pour elle-même, et n'en recueillant la gloire que lorsqu'il ne pouvait l'éviter. *Esse bonus quam videri maluit; ita quo minus gloriam petebat, eo magis illam assequebatur*. Vertu pure et désintéressée, bien différente du simulacre qui, dans ce siècle d'illusion, en a pris le nom et la place ; affaire d'ostentation et de vaine parade, qui détruirait la vertu, essentiellement modeste, si ces deux choses pouvaient exister un moment dans le même homme.

*MUY (JEAN-BAPTISTE-LOUIS-PHILIPPE de FÉLIX, comte du), né à Ollières, en Provence, le 25 décembre 1751, entra au service fort jeune, et était parvenu au grade de capitaine, lorsque le comte du Muy, son oncle, devenu ministre, lui donna son nom et ses armes avec le commandement du régiment de Soissonnais. Il fit la guerre de l'indépendance américaine, obtint la décoration de Cincinnatus

Digitized by Google

et revint en France, où il fut nommé maréchal-de-camp. En 1789, le ministère lui confia un commandement militaire qui s'étendait depuis Toulon jusqu'aux environs de Lyon. Il servait, en 1790, dans l'armée du midi, lorsqu'il fut chargé d'une mission en Suisse. Le 6 février 1792, du Muy fut nommé général de division, et obtint le commandement provisoire de l'armée des Alpes. Il fut porté le 3 octobre sur la liste des candidats au ministère de la guerre, mais il en fut rayé dans la séance du 4, sur la demande de Chabot, qui le présenta comme ayant excité la guerre civile à Avignon. A la fin de 1793, le décret de la Convention qui ordonnait la destitution de tous les officiers nobles, l'obligea de quitter le service militaire. Remis en activité en 1795, il fut employé comme inspecteur-général d'artillerie, à l'armée du nord, puis fut investi du commandement de l'armée destinée à seconder les opérations des commissaires qui devaient être envoyés aux Indes occidentales. Du Muy fit en 1798, avec Bonaparte, la campagne d'Egypte, où il rendit de grands services. Durant sa traversée pour revenir en France, il fut pris par les Anglais et remis en liberté sur parole. En 1801 on le chargea du commandement de la 21[e] division militaire à Poitiers. En 1806 il fit la campagne contre les Prussiens et les Russes, se distingua et obtint le gouvernement général de la Silésie. En janvier 1811, le comte du Muy fut élu candidat au sénat. Il commanda depuis 1812 jusqu'à la chute du gouvernement impérial la 2[e] division militaire à Marseille, et adhéra à la déchéance de Bonaparte. Il fut nommé grand-officier de la légion-d'honneur, le 29 juillet 1814, et commandeur de Saint-Louis le 23 août suivant. Le 5 mars 1819, il fut appelé à la chambre des pairs. — Le général Du Muy est mort à Paris dans les premiers jours du mois de juin 1820.

* **MUYART DE VOUGLANS** (Pierre-François), le seul des anciens criminalistes français dont on lise encore les ouvrages, naquit en 1713, à Moirans, près de Saint-Claude, d'une famille de robe, et se fit recevoir avocat au parlement de Paris; il s'attacha spécialement aux matières criminelles. En 1771, il entra au parlement formé par le chancelier Maupeou, devint ensuite conseiller au grand conseil, et mourut à Paris le 14 mars 1791. On a de lui : | *Institutes au droit criminel avec un Traité particulier des crimes*, Paris, 1757, in-4° ; | *Instruction criminelle suivant les lois et ordonnances du royaume*, Paris, 1762, in-4°, ouvrage qui fait suite au précédent ; | *Réfutation des principes hasardés dans le Traité des délits et des peines*, Paris, 1767, petit in-8° ; Utrecht, 1768, in-12 ; trad. en italien et en allemand ; Muyard a pour but de prouver, contre le sentiment de Beccaria, que la jurisprudence criminelle de l'Europe n'était guère susceptible d'amélioration ; | *Motifs de ma foi en Jésus-Christ* où *Points fondamentaux de la religion chrétienne, discutés suivant les principes de l'ordre judiciaire*, Paris, 1776 in-12 ; ouvrage qui valut à l'auteur une lettre de félicitation du pape Pie VI. On l'a traduit en espagnol ; | les *Lois criminelles de la France dans leur ordre naturel*, Paris, 1783, in-folio ; compilation rédigée sur le plan des lois ecclésiastiques par d'Héricourt, et les lois civiles par Domat, et qui a coûté à l'auteur vingt ans de travail ; | *Preuves de l'authenticité de nos évangiles contre les assertions de certains critiques modernes*, Paris, 1785, in-12 ; | *Lettre sur le système de l'auteur de l'Esprit des lois touchant la modération des peines*, Paris, 1785, brochure in-12 de 85 pages. L'auteur y soutient que la douceur engage aux crimes et que la rigueur des supplices est nécessaire pour en diminuer le nombre.

MUYS (Guillaume), médecin, né à Steenwyk dans l'Over-Issel, en 1682, fut successivement professeur de mathématiques, de médecine, de chimie, et enfin de botanique, à Franeker. Il mourut le 19 avril 1744. On a de lui : | *Elémens de physique*, Amsterdam, 1711, in-4° ; | des *Harangues*, imprimées séparément ; | *Opuscules posthumes*, 1749, in-4°. On y voit une dissertation intitulée : *De virtute seminali, qua plantæ et animalia generi suo propagando sufficiunt* ; | *Investigatio fabricæ quæ in partibus musculos componentibus exstat*, Leyde, 1741, in-4° ; ouvrage profond et élégant. Il est précédé d'une longue préface, dont on a une traduction française, intitulée : *Dissertation sur la perfection du monde corporel et intelligent*, Leyde, 1750. Il y démontre le merveilleux mécanisme par lequel Dieu a voulu que les espèces des animaux et des plantes se perpétuassent, et convient en même temps de l'obscurité impénétrable qui enveloppe la génération aux yeux de tous les naturalistes. *Id unum hic mihi sufficit, ejusmodi hoc seminis arti-*

Digitized by Google

ficium esse ut minime ambigam quin tu, si quando ad perspiciendum illud incumbes, ac omnem mentis vim atque aciem intendes, quo magis ingenio valeas, quoque altius in idipsum descendas, eo clarius divino ad hoc inveniendum ingenio, divina ad hoc efficiendum manu opus esse videas. Passage qui contient plus de véritable lumière que tous les systèmes imaginés dans cette matière (*voyez* GRAAF, REGNIER, LEUWENHOECK, KIRCHER), et qui amène l'esprit d'un observateur calme, et non prévenu, ni suffisant, vers l'idée de l'action immédiate du Créateur, comme seule propre à expliquer une multitude de choses dans leur principe, et le secret de leurs causes premières. (*Voyez* LEIBNITZ, MALEBRANCHE.) Malgré la sagesse qui se montre dans les écrits de Muys, cet estimable écrivain a donné dans quelques singularités : il prétend trouver dans le monde un mal qui est contraire à sa perfection, et qui n'est proprement ni physique ni moral ; mais le fait est que le mal qui est dans le monde est subordonné aux vues de l'auteur de tout bien ; et que dès lors le monde n'est pas imparfait, quoique le Créateur eût pu en former un plus parfait, au moins selon nos idées, qui elles-mêmes sont bien loin de la perfection.

MUYS. *Voyez* MUSIUS.

MUZIO (JÉRÔME), littérateur et controversiste italien, naquit à Padoue en 1496. Il ajouta à son nom le surnom de *Giustinopolitano*, c'est-à-dire de Capo-d'Istria, non qu'il fût né dans cette ville, comme quelques-uns l'ont cru, mais parce que sa famille y était établie. Son vrai nom n'était pas *Muzio*, mais *Nuzio*, dont il lui plut de changer la première lettre. Il fut secrétaire de Jean Casa, nonce apostolique en Savoie et en Hongrie. Cet écrivain avait une plume féconde, et a laissé beaucoup d'ouvrages en divers genres. Les principaux sont : | *Delle Vergeriane libri IV*, Venise, 1550, in-8°, en réponse à P. Paul Vergero, qui avait abandonné l'évêché de Capo-d'Istria pour embrasser la doctrine de Luther ; | *Lettere catoliche, libri IV*, Venise, 1561, in-4°. Ces lettres sont comme une continuation de l'ouvrage précédent ; | *Difesa della messa, de Santi e del Papato*, Pesaro, 1568, in-8° ; | *Le Mentite ochiniane* Venise, 1551, in-8°, contre Ochin, capucin apostat ; | *Il Duello*, et *La Faustina*, deux traités contre le duel, le premier imprimé à Venise, 1558, in-8° ; le second à Venise, 1560, in-8°, peu commun ; | *Il Gentiluomo*, Venise, 1565, in-4° : c'est un traité du devoir des nobles ; | *Le Battaglie del Muzio per difesa dell' italica lingua*, etc., Venise, 1582, in-8° ; | *Istoria de fatti di Federigo di Monte Feltro, duca d'Urbino*, Venise, 1605, in-4° ; | des *lettres*, quelques *Poésies*, et des *Notes* sur Pétrarque, insérées dans l'édition de ce poète donnée par Muratori. Tous ces ouvrages, assez estimés, n'enrichirent point l'auteur, qui vécut presque toujours dans l'indigence et qui se plaint amèrement de la fortune dans quelques-unes de ses lettres. Le pape Pie V lui avait accordé une pension ; mais ce pontife étant mort, Muzio quitta Rome, alla mourir à la *Paneretta*, chez son ami Capponi, en 1576.

* MUZZARELLI (ALPHONSE), célèbre théologien romain, né à Ferrare, le 22 août 1749, appartient à l'ancienne famille des comtes de Muzzarelli. Il entra chez les jésuites à l'âge de dix-huit ans ; peu de temps après, son ordre ayant été supprimé, il obtint un bénéfice à Ferrare, où il fonda une association de jeunes gens qu'il dirigeait lui-même, et qu'il formait dans la pratique des vertus. Il se délassait de ses travaux en composant des poésies sacrées qui eurent beaucoup de succès. La réputation qu'il s'était déjà acquise par son savoir, engagea le duc de Parme à lui confier la direction du collége *des Nobles* de cette ville. Il se livrait en même temps à des travaux théologiques et littéraires, mais sans négliger la prière et les bonnes œuvres, donnant beaucoup aux pauvres et rendant la religion aimable par sa douceur et sa charité. Cependant ses ouvrages l'avaient exposé au ressentiment des révolutionnaires ; il se vit obligé de partir secrètement en 1810, et il alla occuper les fonctions de directeur spirituel du collége de Parme que le marquis Onuphre Bevilaqua lui avait offert, et où l'infant Ferdinand avait réuni plusieurs jésuites. Muzzarelli y passa deux ans. Il fut aussi appelé à Rome par Pie VII qui le nomma théologien de la *Pénitencerie*, titre équivalent à celui de théologien du souverain pontife. L'*académie de la Religion catholique*, fondée à Rome, le compta pour un de ses premiers membres. Son mérite était si connu que le pape ne voulut point lui permettre d'aller se réunir à ses anciens confrères, les jésuites, rétablis à Naples en 1804. Cinq ans après, il fut proscrit de Rome, au moment où l'on venait d'arracher de

sa capitale Pie VII et ses cardinaux. Arrivé à Paris, il prit un logement chez les Dames de Saint-Michel, où il mourut le 25 mai 1813, à l'âge de 64 ans. Le père Muzzarelli a écrit en italien et en latin. Dans la première de ces langues, ses ouvrages de piété sont : | *Instruction pratique sur la dévotion au Cœur de Jésus*, Ferrare, 1788, in-12 ; | le *Mois de Marie* qui a eu plusieurs éditions ; | L'*Année de Marie*, ou l'*Année sanctifiée*, 1791, 2 vol. in-12 ; | Le *Cardinal sanctifié*, Parme, 1801 ; | *De la vanité du luxe dans les vêtemens modernes*, 1774, in-4° ; | *Le Trésor caché dans le cœur de Marie*, 1806, in-12 ; | *Dissertation sur les règles à observer pour parler et écrire avec exactitude sur la dévotion au cœur de Jésus*, Rome, 1806, in-12 ; | *Nouvaines pour préparer aux fêtes des Cœurs de Jésus et de Marie*, 1806, 1807 ; | Le *Bon usage des vacances, proposé aux jeunes étudians*. Voici la liste de ses autres ouvrages sur la critique et la théologie : | *Recherches sur les richesses du clergé*, Ferrare, 1776, in-8° : | *Deux opinions de Charles Bonnet* (de Genève), *sur la résurrection et les miracles, réfutées*, Ferrare, 1781, in-8° ; | *Emile détrompé*, Sienne, 1782, 2 vol. Une *Suite*, au même ouvrage en 2 vol. ; le tout contre le livre de Rousseau, qui porte ce nom propre en titre. Cette réfutation a été traduite en espagnol ; | *Du bon usage de la logique en matière de religion*, Foligno, 1787, in-8°, troisième édition, 1810, 10 vol. Ce recueil est composé de 57 opuscules différens, parmi lesquels on trouve celui du *Domaine temporel du pape*. La moitié de ces opuscules ont été traduits en français, et on en a rendu compte dans le journal intitulé *Mélanges de philosophie*, etc. Paris, Leclère, 1809. Bolgeni, célèbre théologien, ayant avancé que « c'était une » exagération que de croire que nous » puissions aimer Dieu pour lui-même, » et sans égard pour notre bien particu- » lier, » Muzzarelli y répondit par les trois écrits suivans (14, 15 et 16) : | *Du motif formel, spécifié et principal de l'acte de charité parfaite*, deuxième édition, Foligno, 1791, in-8° ; | *Lettre amicale à Bolgeni* ; | *Réponse à quelques observations*, 1792. Parmi les autres ouvrages de Muzzarelli, on cite : | *Lettre à Sophie sur la secte dominante de son temps*, 1791, in-4° ; | *De l'obligation des pasteurs dans les temps de persécution*, 1791, in-8° ; | *Des causes des maux présens, et de la crainte des maux futurs, et leurs remèdes*, 1792, in-8° ; | *Examen critique des principales fêtes de Marie* ; | *Jean-Jacques Rousseau, accusateur des nouveaux philosophes*, Assise, 1798, réimprimé sous le titre de *Mémoires du jacobinisme, extraits des OEuvres de Jean-Jacques Rousseau*, Ferrare, 18.. ; | *Opuscules inédits, composés pendant la persécution d'Italie*, Foligno, 1800, in-8° ; | *Questions proposées aux détenteurs des biens ecclésiastiques dans la Cisalpine*, Ferrare, 1800 ; | *Recueil d'événemens singuliers et de documens authentiques sur la vie de François de Girolamo*, Rome, 1806, in-8°. François de Girolamo, jésuite et missionnaire, est mort en 1716, et a été beatifié en 1807. Muzzarelli contribua beaucoup, par ses démarches et la réputation dont il jouissait, à cette béatification. Ouvrages en latin : | *Observations sur les Noces du promoteur de la foi*. C'est une réponse aux objections du promoteur contre un *office* et une *messe propre au Cœur de Marie*. | *Dissertations choisies*, Rome, 1807, in-8°. Elles sont au nombre de quatre 1° sur la règle des opinions morales ; 2° sur l'origine et l'usage des offrandes ; 3° sur le règne de *mille ans* de Jésus-Christ ; 4° sur le pouvoir du pape de destituer un évêque. La dernière a été traduite en français, sous ce titre : *Dissertation sur cette question : Le souverain pontife a-t-il le droit de priver un évêque de son siége, dans un cas de nécessité pour l'Eglise, ou de grande utilité?* Paris, 1809, in-8° de 64 pages. | *De l'autorité du pontife romain dans les conciles généraux*, Gand, 1815, 2 vol. in-8°, à la suite de la *Correspondance de la cour de Rome avec Bonaparte*, Paris, 1814. On trouve de Muzzarelli ; | *Observations sur les élections capitulaires*, en français, probablement traduites de l'italien ; | *La Vocation de saint Louis de Gonzague*, poème, Ferrare, 1789 ; | *L'enfant Jésus*, traduit en vers italiens, du poème latin de Ceva, Rome, 1808, in-12 ; | *Douze faits de l'Histoire sainte*, Ferrare, 1807, in-8°. On cite encore de Muzzarelli une *Dissertation* lue à l'académie de la *Religion catholique*, et qui combat les objections des incrédules contre l'embrasement des cinq villes dont parle la *Genèse*. Elle est insérée dans *Le Bon usage de la logique*, tom. 9. Un *Sermon* sur la fête de saint Pierre, etc.

MYDORGE (Claude), mathématicien né à Paris en 1585, de Jean Mydorge conseiller au parlement, et de Madeleine de

Digitized by Google

Lamoignon. On a de lui quatre livres de *Sections coniques*, et d'autres ouvrages. Il mourut en 1647.

MYER (Paul), écrivain du 17e siècle, dont nous avons des *Mémoires* curieux et rares *touchant l'établissement d'une mission chrétienne dans le troisième monde, appelé Terres Australes*, Paris, 1763, in-8°. On sait aujourd'hui que le continent austral, dont on ne doutait point alors, n'existe pas, et que les terres australes se bornent à quelques îles, auxquelles il serait sans doute souhaitable qu'on procurât quelque moyen d'instruction.

MYNSICHT (Adrien), médecin du duc de Meckelbourg, et de plusieurs autres princes d'Allemagne, se distingua par ses connaissances chimiques au commencement du 17e siècle. On a de lui : *Armentarium medico-chymicum*, souvent imprimé. Il ne faut pas toujours se fier à ce qu'il dit des vertus des médicamens dont il donne la description. C'est à lui que l'on doit le sel *de Duobus* ou l'*Arcanum*, aujourd'hui en usage ; et un excellent emplâtre pour dissoudre les humeurs rhumatismales et autres, très connu sous le nom d'*emplatrum diaphoreticum Mynsichti*.

MYREPSUS (Nicolas), médecin d'Alexandrie. On doit lui savoir gré des peines qu'il s'est données pour recueillir tous les médicamens composés, qui sont dispersés dans les écrits des Grecs et des Arabes, et en former une espèce de pharmacopée. Elle a été faite avant le 14e siècle, et quoique écrite en grec d'un style barbare, elle a été long-temps en Europe la règle des pharmaciens. Léonard Fuchs l'a traduite en latin sous ce titre : *Opus medicamentorum in sectiones quadraginta octó digestum*. On en a donné un grand nombre d'éditions ; la meilleure est celle de Hartman Beyerus, Nurenberg, 1658, in-8°.

MYRSILE, ancien historien grec que l'on croit contemporain de Solon. Il ne nous reste de lui que des fragmens recueillis avec ceux de Bérose et de Manéthon. Le livre de Myrsile sur l'*origine de l'Italie*, publié par Annius de Viterbe, est une de ces productions que les critiques mettent au rang des fourberies de son éditeur, mais dont il faut plutôt accuser ceux que l'éditeur a copiés, et dont, faute d'une bonne critique, il n'a pas cru devoir se défier.

MYRTIS, femme grecque, née à Anthédon, en Béotie, l'an 500 avant J.-C., se distingua par ses talens poétiques. Elle enseigna les règles de la versification à la célèbre Corinne, rivale de Pindare, lequel prit aussitôt, dit-on, des leçons de cette muse. On trouve des fragmens de ses poésies avec ceux d'Anyta. (*Voyez* ce nom.) On lui érigea une statue de bronze, qui fut l'ouvrage de Boiscus.

NAAMA, Ammonite, femme de Salomon et mère de Roboam. Cette princesse était idolâtre comme les Ammonites : elle éleva son fils dans ses impiétés.

NAAMAN, général de l'armée de Bénadad, roi de Syrie, fut attaqué de la lèpre. Son mal ayant résisté à tous les remèdes, il vint à Samarie présenter, de de la part de son maître, des lettres de recommandation pour son mal au roi Joram, qui, prenant cette ambassade pour une embûche, lui fit mauvais accueil, en demandant avec hauteur, *s'il était un dieu pour pouvoir guérir les lépreux*. Naaman, ainsi renvoyé, perdait toute espérance de guérison, lorsque Elisée, instruit de ce qui se passait à la cour de Joram, fit dire à ce prince de lui envoyer Naaman : « Qu'il vienne me trouver, » dit-il, et qu'il sache qu'il est un pro» phète en Israël. » Naaman se mit en chemin pour aller trouver le prophète vers l'an 884 avant J.-C. Quand il fut à la porte, Elisée voulut éprouver sa foi. Il lui envoya dire par Giézi, son serviteur, d'aller se laver sept fois dans le Jourdain, et qu'il serait guéri. Naaman, regardant cette réponse comme une marque de mépris, se retirait en colère ; toutefois, à la prière de ses serviteurs, il obéit, et la lèpre disparut. Alors il revint vers l'homme de Dieu pour lui témoigner sa reconnaissance ; et sa guérison passant jusqu'à l'âme, il rendit hommage au Dieu qu'il avait opérée. *Voyez* ELISÉE.

NAAS, roi des Ammonites, mit le siége devant Jabès, capitale de la province de Galaad. La ville, réduite à l'extrémité, demanda à capituler. Naas offrit aux habitans de leur sauver la vie, à condition de se laisser crever l'œil droit. Cette réponse consterna les Jabéens; ils promirent de s'y soumettre, s'ils n'étaient point secourus dans sept jours. Naas méprisait trop les Israélites pour refuser leur demande; ils envoyèrent des députés à Saül, qui n'était roi que depuis un mois. Saül marcha avec tant de promptitude contre leurs ennemis, que toute l'armée de Naas fut taillée en pièces, vers l'an 1095, avant J.-C. On croit communément que Naas fut tué dans l'action : mais cela est fort douteux; car on trouve un Naas roi des Ammonites, chez lequel David se retira durant la persécution de Saül, et dont il fut bien accueilli : *Dixitque David : Faciam misericordiam cum Hanon filio Naas, sicut fecit pater ejus mecum misericordiam.* II. Reg. 10. Plusieurs prétendent que ce Naas est fils de celui qui périt devant Jabès; d'autres pensent que c'est le même.

NABAL. *Voyez* ABIGAIL.

NABIS, tyran de Lacédémone, à qui Philippe, roi de Macédoine, remit la ville d'Argos comme en dépôt. Il exerça les plus grandes cruautés dans Sparte. Il bannit les plus illustres citoyens, s'empara de leurs trésors, appela dans sa capitale des étrangers chassés pour leurs crimes, et les employait à dépouiller les voyageurs. Pour comble d'iniquité, il inventa une machine en forme de statue, qui ressemblait à sa femme. Il la fit revêtir d'habits magnifiques, qui cachaient des pointes de fer dont elle avait les bras, les mains et les seins hérissés. Quand quelqu'un lui refusait de l'argent, il lui disait : « Peut-être » n'ai-je pas le talent de vous persuader; » mais j'espère qu'Apéga, ma femme, » vous persuadera. » Aussitôt la statue paraissait, et le tyran la prenant par la main, la conduisait à son homme, qu'elle embrassait, et à qui elle faisait jeter les hauts cris. Nabis ayant pris le parti de Philippe contre les Romains, Flaminius l'assiégea dans Sparte l'obligea à demander la paix, et la lui accorda. A peine le général romain fut-il parti de la Grèce, que Nabis alla assiéger Gythium, ville des Achéens, qui avaient pour général le célèbre Philopœmen. Ce héros, très propre aux combats de terre, mais n'ayant aucun usage de la marine, fut totalement défait dans une bataille navale. Cet échec ranima son courage, loin de l'éteindre : il poursuit le perfide Nabis, le surprend et le bat près de Sparte. Le tyran fut tué en trahison dans le temps qu'il prenait la fuite, vers l'an 194 avant J.-C., laissant un nom odieux au genre humain.

NABONASSAR, roi des Chaldéens ou Babyloniens, est célèbre par la fameuse *ère* qui porte son nom, et qui commence le 26 février, l'an 747 avant J.-C. On croit qu'il est le même que Bélésis ou Baladan, dont il est parlé dans l'Ecriture sainte, et qui fut père de Mérodac, lequel envoya des ambassadeurs au roi Ezéchias; mais cette opinion, et toutes les autres qu'on forme sur ce prince, ne sont que conjecturales, et sans certitude.

NABONIDE, le même que le Balthasar de Daniel. *Voyez* BALTHASAR.

NABOPOLASSAR, prince de Babylone, déclara la guerre à Saracus, roi d'Assyrie. Il se joignit à Astyage pour renverser cet empire. Ils assiégèrent Saracus dans sa capitale; et ayant pris cette ville, ils établirent sur les débris de l'empire d'Assyrie deux royaumes : celui des Mèdes, qui appartint à Astyage, celui des Chaldéens, sur lequel fut établi Nabopolassar, l'an 626 avant J.-C. Néchao, roi d'Egypte, jaloux de sa prospérité, marcha contre lui, le défit, et lui enleva Carchemis, place importante de son empire. Nabopolassar, cassé par la vieillesse, ne put venger cet affront, et mourut après 21 ans de règne.

NABOTH, de la ville de Jezraël, avait une vigne près le palais d'Achab. Ce prince, voulant faire un jardin potager, le pressa de lui vendre sa vigne, ou de la changer contre une meilleure; mais Naboth, très fidèle observateur de la loi, refusa de vendre l'héritage de ses pères. Jézabel, femme d'Achab, irritée de sa résistance, écrivit aux magistrats de la ville où demeurait Naboth, de susciter de faux témoins, qui déposassent qu'il avait blasphémé contre Dieu et maudit le roi, et de le condamner à mort. Cet ordre fut exécuté. Deux témoins déposèrent contre Naboth, qui fut lapidé le même jour. Jézabel, en ayant appris la nouvelle, courut la porter au roi, qui partit aussitôt pour prendre possession de sa vigne; mais le prophète Elie vint troubler sa joie, lui reprocha son crime, et lui dit :

Digitized by Google

« Sachez qu'au même lieu où les chiens » sont venus lécher le sang de Naboth, ils » se désaltéreront du vôtre. » Ce fut l'an 899 avant J.-C. L'arrêt aussi juste que terrible fut exécuté peu d'années après. (*Voyez* JÉZABEL.) La *vigne de Naboth* est devenue une espèce de proverbe pour désigner les possessions des pauvres envahies par les riches, que le Seigneur ne tarde pas à punir comme coupables d'un péché qui crie vengeance au trône de sa justice.

NABUCHODONOSOR Ier, roi de Ninive et de Babylone, dont il est parlé dans le livre de Judith, appelé *Arphaxad* dans les *Ecritures*, monta sur le trône, l'an 646 avant J.-C., défit et tua Phraortes, roi de Médie, appelé aussi Arphaxad. Vainqueur des Mèdes, il envoya contre les Israélites Holoferne, général de ses armées, qui fut tué par Judith. Quelques-uns pensent que ce Nabuchodonosor est le même que Nabopolassar. Il est difficile de rien dire de positif sur ces temps reculés; mais ce que nous venons de dire de Nabopolassar n'est pas favorable à cette opinion. Depuis quelques années, des auteurs catholiques, même des prédicateurs, d'après les creuses spéculations des hermeneutes modernes, ont changé le nom de *Nabuchodonosor* en celui de *Nebukadnezar*, et les autres noms à proportion des atteintes qu'une critique grammaticale aussi puerile que téméraire leur avait données, en conséquence du système arbitrairement adopté sur les voyelles, ou par attachement aux points massorétiques, plus arbitraires encore (*voyez* ELÉAZAR, GOROPIUS, MASCLEF); néologisme ridicule et infiniment nuisible, qui fronde le respect dû aux anciennes versions, dénature les notions historiques, donne je ne sais quelle mobilité au récit des auteurs sacrés, déroute l'attention et l'intelligence du peuple accoutumé aux noms reçus depuis dix-huit siècles dans l'instruction publique.

NABUCHODONOSOR II, roi des Assyriens et des Babyloniens, surnommé *le Grand*, succéda, l'an 623 avant J.-C., à son père Nabopolassar, et se rendit maître de presque toute l'Asie. Il prit Jérusalem sur Joachim roi de Juda (qui s'était révolté), au moment qu'on s'y attendait le moins, et, chargé des trésors de cette ville, l'emmena captif à Babylone, l'an 600 avant J.-C. Il lui rendit ensuite sa liberté et ses états, mais à des conditions très dures. Ce roi s'étant encore révolté trois ans après, il fut pris et tué dans un combat. Jéchonias, son fils, lui succéda. Le roi de Babylone fit une 3e expédition en Judée, vint assiéger Jéchonias dans sa capitale, le mena captif à Babylone, avec sa mère, sa femme, et 10,000 hommes de Jérusalem. Nabuchodonosor enleva tous les trésors du temple, et établit à la place de Jéchonias l'oncle paternel de ce prince, auquel il donna le nom de *Sédécias*. Ce nouveau roi, imitant ses prédécesseurs, fit une ligue avec les princes voisins, contre celui à qui il était redevable de la couronne. Le monarque babylonien vint encore en Judée avec une armée formidable. Après avoir réduit les principales places du pays, il fit le siége de Jérusalem. Sédécias, désespérant de défendre cette ville, s'enfuit, fut pris en chemin et mené à Nabuchodonosor, qui était alors à Reblatha en Syrie. Ce prince, après avoir fait égorger ses enfans en sa présence, ordonna qu'on lui crevât les yeux et le fit mener à Babylone chargé de chaînes. L'armée des Chaldéens entra dans Jérusalem, et y exerça des cruautés inouïes: on égorgea tout sans distinction d'âge ni de sexe. Nabuzardan, chargé d'exécuter les ordres de son maître, fit mettre le feu au temple, au palais du roi, aux maisons de la ville, et à toutes celles des grands. Les murailles de la ville furent démolies; on chargea de chaînes tout ce qui restait d'habitans, après avoir, sous les yeux de Nabuchodonosor, égorgé soixante des premiers du peuple. Le vainqueur, de retour en sa capitale, fit dresser, dans la plaine de Dura, sa propre statue en or, haute de soixante coudées. Tous ses sujets eurent ordre, sous peine de mort, de se prosterner devant l'idole et de l'adorer. Les seuls compagnons de Daniel ayant refusé de le faire, le roi irrité les fit jeter dans une fournaise ardente, où ils furent miraculeusement préservés des flammes par l'ange du Seigneur. Alors Nabuchodonosor, frappé de ce prodige, les fit retirer, et donna un édit dans le quel il publia la grandeur du vrai Dieu. (*Voyez* DANIEL.) Deux ans après la défaite des Juifs, Nabuchodonosor vainquit les Tyriens, les Moabites, et plusieurs autres peuples voisins et ennemis des Juifs. Il alla d'abord mettre le siége devant Tyr, ville maritime, illustre par son commerce. Ce siége dura 13 ans; et, dans cet intervalle, l'armée du

Digitized by Google

roi désola la Syrie, la Palestine, l'Idumée et l'Arabie. Tyr se rendit enfin, et cette conquête fut suivie de celle de l'Egypte, et d'une partie de la Perse. Nabuchodonosor s'appliqua ensuite à embellir sa capitale, et à y faire construire de superbes bâtimens. Enorgueilli de ses succès et de ses richesses, il jetait fièrement les yeux du haut de son palais sur toute la ville : « N'est-ce pas là, dit-il, cette grande et » magnifique ville que j'ai bâtie dans la » grandeur de ma puissance, et dans » l'éclat de ma gloire, pour en faire le » siége de mon empire? » Il n'avait pas achevé ce discours, qu'une voix du ciel se fit entendre, et lui dit : « Votre » royaume va passer en d'autres mains. » Vous allez être retranché de la société » des hommes; vous rechercherez celle » des animaux des forêts, vous vous nourrirez d'herbes et de foin comme les » bêtes de charge : vous passerez ainsi » sept années, jusqu'à ce que vous re» connaissiez que le Seigneur Dieu tout» puissant exerce un empire absolu sur » les royaumes de la terre, et qu'il les » donne à qui il lui plaît : *Donec scias* » *quod dominetur Excelsus in regno homi*» *num, et cuicumque voluerit, det illud.* » Cette prédiction s'accomplit à l'instant : il tomba malade, et crut être un bœuf. On le laissa aller parmi les bêtes dans les bois. Il y demeura sept ans, à la fin desquels ayant fait pénitence de ses péchés, il remonta sur le trône. Il mourut un an après, l'an 563 avant J.-C., le 43e de son règne, dans de grands sentimens de religion. C'est ce prince qui vit en songe, la 2e année de son règne, une grande statue qui avait la tête d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les jambes de fer, et les pieds d'argile. Le prophète Daniel expliqua ce songe mystérieux, et déclara à ce prince que les quatre métaux dont la statue était composée, lui annonçaient la succession des quatre empires, des Babyloniens, des Perses, d'Alexandre le Grand, et de ses successeurs. Il y a plusieurs sentimens sur la métamorphose de Nabuchodonosor. Le plus suivi est que ce prince s'imaginant fortement être devenu bête, broutait l'herbe, semblait frapper des cornes, laissait croître ses cheveux, ses ongles, imitait à l'extérieur toutes les actions d'une bête. Ce changement, qui probablement n'avait lieu que dans son cerveau altéré, ou dans son imagination échauffée, était une espèce de lycanthropie; état dans lequel l'homme se persuade qu'il est changé en loup, en chien ou en un autre animal. Mais, quels que fussent la cause, la nature et les effets immédiats de cette maladie, elle était excellemment propre à confondre l'orgueil de ce prince superbe, à le convaincre de sa faiblesse et de son néant, et à lui faire rendre un éclatant hommage au Roi des rois, qui, après lui avoir manifesté sa puissance dans une telle dégradation, qui dura sept années, la faisait éclater encore davantage en le retirant de cet état pour le remettre sur le trône. Quelques-uns prétendent qu'Amasis est le même que Nabuchodonosor, et que l'histoire du prétendu roi d'Egyte a été forgée sur celle du monarque assyrien. Il y a effectivement des rapprochemens très frappans. (*Voyez* le *Journ. hist. et litt.*, 1er décembre 1790, p. 528.) On peut remarquer encore que la chronologie place leur règne au même siècle.

NABUNAL (Elie), théologien de l'ordre de Saint-François, nommé Nabunal, du lieu de sa naissance dans le Périgord, devint archevêque de Nicosie et patriarche de Jérusalem, et fut nommé cardinal en 1342 par le pape Clément VI. Il mourut à Avignon l'an 1367. On a de lui, en latin : | des *Commentaires* sur les 4 livres des Sentences et sur l'Apocalypse; | un *Traité de la vie contemplative;* | des *Sermons* sur les évangiles.

NACAURA (Julien), est un des quatre ambassadeurs que les rois du Japon envoyèrent en 1581 au pape Grégoire XIII. Quelque temps après son retour dans son pays, il entra chez les jésuites, et se consacra entièrement au salut de ses compatriotes, dont il convertit un très grand nombre. Après de longs travaux et de grandes souffrances, il scella par le martyre la foi qu'il avait prêchée, étant mort dans le cruel supplice de la fosse à Nangasacki, l'an 1634.

NACHOR, fils de Sarug et père de Tharé, mourut l'an 2008 avant J.-C., à 148 ans. — Il ne faut pas le confondre avec NACHOR, fils de Tharé, et frère d'Abraham.

NACLANTUS ou **NACCHIANTE** (Jacques), dominicain de Florence, mort en 1569, fut évêque de Chiozza, et assista au concile de Trente. On a de lui plusieurs ouvrages imprimés en 2 vol. in-folio.

NADAB, roi d'Israël, succéda à son père Jéroboam, l'an 954 avant J.-C., et

fut l'imitateur de ses sacriléges et de ses impiétés. Basa, l'un de ses généraux, le tua en trahison l'an 953, fit périr toute sa race, et s'empara du trône. — Il ne faut pas le confondre avec NADAB, fils d'Aaron, qui, comme son frère Abiu, fut dévoré par le feu du ciel.

NADAL (Augustin), né à Poitiers en 1659, vint de bonne heure à Paris, où ses talens lui firent des protecteurs, et son caractère liant lui attira des amis. Le duc d'Aumont, premier gentilhomme de la chambre et gouverneur de la province du Boulonnais, lui procura le secrétariat de cette province, et en 1706, une place dans l'académie des inscriptions et belles-lettres. Nadal accompagna, en 1712, en qualité de secrétaire, le duc d'Aumont, plénipotentiaire auprès de la reine Anne pour la paix d'Utrecht. Ses services furent récompensés par l'abbaye de Doudeauville, en 1716. L'abbé Nadal mourut dans sa patrie en 1741, à 82 ans. Ses ouvrages ont été recueillis en 1738, à Paris, en 3 vol. in-12. Le 1er vol. offre des *Dissertations*, des *Traités de morale*, des *Remarques critiques*. La plupart donnent une idée avantageuse du savoir et de l'esprit de l'auteur, mais non pas de son goût. Son style est guindé et singulier. On trouve dans le 2e vol. des *Poésies diverses*, sacrées et profanes, la plupart très faibles; des *Observations* sur la tragédie ancienne et moderne, et des *Dissertations* sur les progrès du génie poétique dans Racine. Enfin le 3e vol. contient des tragédies au nombre de cinq, dont une, *Saül*, eut quelque succès. Souvent la versification, assez bonne en plusieurs endroits, est embarrassée et louche. Il y a quelques morceaux trop ampoulés. Plus de force et de précision dans certains sentimens en auraient relevé la beauté. C'est le jugement que porte l'abbé Desfontaines de la pièce intitulée *Moïse*, et on peut l'appliquer à toutes celles de l'auteur, poète médiocre et prosateur alambiqué. L'abbé Nadal a aussi publié quelques autres pièces assez estimées contre les philosophes modernes. On distingue surtout sa lettre à l'abbé de Pibrac, contre les déplorables effets de l'incrédulité.

NADANYI (Jean), noble hongrois, alla en Hollande pour se perfectionner dans les sciences, et y publia un traité, *De jure belli*, Utrecht, et *Florus hungaricus*, Amsterdam, 1663; c'est un abrégé de l'histoire de Hongrie. De retour dans sa patrie, il fut fait professeur de philosophie et de langue hébraïque dans la Transylvanie en 1666. Les troubles dont ce pays fut agité l'obligèrent de se retirer en Hongrie, où il termina ses jours.

NADASI (Jean), né à Tirnau en 1614 entra chez les jésuites à Gratz en 1633. Après avoir enseigné la théologie et la controverse, il fut fait assistant du père général Nickel, et eut le même emploi sous le père Oliva. Lorsqu'il fut de retour dans sa patrie, l'impératrice Eléonore, douairière de l'empereur Ferdinand III, le choisit pour son confesseur. Il mourut en 1679. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages, la plupart ascétiques. Les principaux sont: | *Annus hebdomadarum cœlestium*, Prague, 1663, in-4°; | *Reges Hungariæ a sancto Stephano usque ad Ferdinandum III*, Presbourg, 1637, in-fol.; | *Vita sancti Emerici*, Presbourg, 1644, in-fol.; | plusieurs ouvrages qui concernent les hommes de sa société, célèbres par leur piété et leur zèle pour la religion.

NADASTI ou de NADAZD (Thomas, comte de), d'une des plus anciennes familles de Hongrie, défendit avec valeur, en 1531, la ville de Bude contre Soliman II, empereur des Turcs, qui amenait en 1529 une armée de 200,000 hommes. Soliman venait protéger les droits de Jean Zapoli, que Ferdinand d'Autriche avait chassé de la Hongrie. Nadasti fut chargé du commandement de Bude; mais la garnison le trahit, et le livra pieds et mains liés au grand-seigneur avec la ville et le château. Ce prince, indigné d'une si lâche trahison, punit sévèrement les traîtres en présence de Nadasti, et le renvoya après l'avoir comblé d'éloges, sous bonne escorte, à Ferdinand roi de Hongrie. Nadasti servit ensuite dans les armées de l'empereur Charles-Quint, avec un corps de Hongrois. Il enseigna l'art militaire au célèbre Ferdinand de Tolède, duc d'Albe, qui n'avait alors que 23 ans. Il vit dans ce jeune homme le germe de tous les talens militaires, et il prédit ce qu'il serait un jour.

NADASTI (François, comte de), président du conseil souverain de Hongrie, était de la même famille que le précédent. N'ayant pu obtenir de l'empereur Léopold le rétablissement des anciens priviléges des Hongrois, et le titre de palatin, comme chef du conseil souverain, il conspira contre lui, en 1665, avec les comtes de Serini, Frangipani et Tattenbach. Il fit d'abord mettre le feu au palais impérial,

Digitized by Google

afin de profiter de la fuite de l'empereur pour lui donner la mort ; mais le parti qu'il espérait tirer de l'incendie ne lui réussit pas. Croyant mieux exécuter son dessein par le poison que par le fer et le feu, il fit empoisonner les puits dont il présumait qu'on se servait pour les cuisines de l'empereur. Ces détestables manœuvres ayant été découvertes, il fut condamné à avoir le poing droit coupé et la tête tranchée. Tous ses biens furent confisqués, et ses enfans condamnés à quitter le nom et les armes de leur famille. La sentence fut exécutée en 1671. Les Hongrois peu instruits le regardèrent comme un patriote zélé, comme un innocent sacrifié à l'ambition de la cour de Vienne; mais rien n'est plus faux que cette idée, qui tient encore à l'ancienne antipathie de cette nation contre les Allemands (1). On a de ce rebelle un livre in-fol., en latin, intitulé : *Mausolée des rois et des ducs du royaume apostolique* (la Hongrie), orné de 58 portraits, écrit en style lapidaire, depuis Kevé, premier duc de Hongrie, jusqu'à l'empereur Léopold Ier exclusivement. Il a paru en latin et en allemand à Nuremberg, 1664, in-fol.; et en hongrois à Bude, 1771, in-4°, par Alexis Horanyi, religieux des écoles pies, auteur des *Mémoires littéraires* de Hongrie. Quelques auteurs disent que Nadasti n'a fait que prêter son nom à cet ouvrage, et en font honneur à Nicolas Lantzmar; d'autres l'attribuent à Jean Nadasi, jésuite; mais de fortes raisons font croire que c'est François Nadasti qui en est réellement l'auteur : il le présenta lui-même sous son nom aux états de Hongrie, et dans une de ses lettres il dit que cet ouvrage lui a coûté une infinité de recherches. On lui attribue encore *Cynosura juristarum*, 1668. C'est un corps de droit de Hongrie, rédigé par ordre alphabétique. Ses enfans prirent le nom de *Creutzberg*, pour effacer la honte dont leur père avait terni leur ancien nom.

NÆVIUS (CNEÏUS), poète latin, porta les armes dans la première guerre punique. Il s'attacha ensuite au théâtre, et sa première comédie fut représentée à Rome l'an 229 avant J.-C. Son humeur satirique déplut à Métellus, qui le fit chasser de Rome. Il se retira à Utique, où il mourut l'an 203 avant J.-C. Il ne nous reste que des fragmens de ses ouvrages, dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. Le principal était une *Histoire de la guerre punique*.

(1) Nous pensons, avec les meilleurs historiens, que le seul crime de Nadasti est d'être entré dans la ligue des nobles hongrois contre l'empereur. En effet les tentatives d'empoisonnement et d'assassinat remontent à l'an 1666 : et il ne fut arrêté qu'en 1671, pour crime de rebellion et non pour d'autres.

NAGAXIMA (MICHEL), Japonais, entra dans la société des jésuites, et se dévoua entièrement à la prédication de l'Evangile. C'est un des missionnaires qui souffrirent les tourmens les plus longs et les plus raffinés. Ayant lassé ses bourreaux l'an 1626, il fut laissé un an en prison, sans qu'on parût songer à lui; mais en décembre 1627 on recommença avec une fureur nouvelle, et le courageux Japonais ne mourut qu'après plusieurs jours de souffrances inouïes. Quelque temps après, sa mère et son frère furent également mis à mort pour la foi.

NAGEREL (JEAN), chanoine et archidiacre de Rouen, publia, l'an 1578, une *Description du pays et du duché de Normandie*, où il traite aussi de son origine. Cet ouvrage se trouve à la suite de la *Chronique* de cette province, Rouen, 1580 et 1610, in-8°

* NAGOT (FRANÇOIS-CHARLES), prêtre de la congrégation de Saint-Sulpice, supérieur et fondateur du séminaire de Baltimore, naquit à Tours le 19 avril 1734, et fit ses études au collége de cette ville dirigé par les jésuites. Se destinant à l'état ecclésiastique, il vint à Paris, et entra au séminaire des Robertins pour y faire son cours de théologie. Après qu'il l'eut fini, il sollicita son entrée dans la compagnie de Saint-Sulpice, et y fut admis. On l'envoya professer la théologie au séminaire de Nantes; il prit le grade de docteur dans l'université de cette ville. Rappelé à Paris en 1769, il fut établi supérieur de la *petite communauté* qui fleurit sous son gouvernement. Nagot encouragea les études, maintint la discipline, forma une bibliothèque, et améliora le temporel de cette maison. Il passa au petit séminaire, dont il fut aussi supérieur pendant plusieurs années, et qu'il gouverna avec la même sagesse. La révolution ayant détruit tous les établissemens ecclésiastiques, Nagot prit la résolution de quitter la France et de passer en Amérique. Il se rendit en 1791 à Baltimore. Pie VI venait d'y établir un siége épiscopal pour tout le territoire des Etats-Unis. Tout était à faire dans ce nouveau diocèse. Les difficultés n'effrayèrent point Nagot : il acheta une maison dont il fit le

Digitized by Google

séminaire, il la fournit du mobilier convenable. Bientôt il y joignit un petit séminaire, et un grand collége qui eut le privilége d'université. On s'étonnerait de cette subite création, si on ne savait ce que peut un zèle ardent et éclairé, aidé des secours de la Providence. La suite répondit à ces heureux commencemens. Ces établissemens prospérèrent; et il s'y forma une jeunesse qui rend aujourd'hui des services utiles. Au milieu de ces travaux, Nagot fut frappé d'une attaque de paralysie qui le força de les interrompre. Ses infirmités ayant augmenté en 1810, il demanda et obtint d'être déchargé de la supériorité. Sa vie, néanmoins, se prolongea jusqu'au 9 avril 1816, époque où il expira, âgé de près de 82 ans, dans de grands sentimens de piété, et après avoir reçu tous les secours de la religion. Ses principaux écrits sont : | une *Relation* imprimée *de la conversion de quelques protestans*, 1791, in-12; | une *Vie de M. Olier*, 1813, in-8°; | la *Traduction* de la *Doctrine de l'Ecriture sur les miracles*, de l'évêque anglais catholique Hay, 1808, 3 vol. in-12; | la *Traduction* du Traité des Fêtes mobiles de Butler, en manuscrit, pour faire suite aux *Vies des Pères*; les *Traductions* du *Dévot chrétien* du docteur Hay; du *Catholique instruit* de Chaloner; du *Guide du chrétien*, et de quelques autres ouvrages pieux en anglais.

* **NAHL** (Jean-Augustin), célèbre sculpteur allemand, naquit à Berlin, en 1710. Après avoir reçu de son père les premières leçons de son art, il passa en France et ensuite en Italie, où il se perfectionna au milieu des chefs-d'œuvre dont abonde cette seconde Grèce. Il retourna à Berlin, en 1741, où le roi le chargea des décorations superbes qui ornent les jardins de Postdam et de Charlottenbourg. Il exécuta aussi d'autres ouvrages qui rehaussèrent sa réputation déjà bien établie. S'étant rendu en Suisse, il se fixa à Hindelbanck, aux environs de Berne, où il fit la connaissance d'un M. Langhans, pasteur de ce village, avec lequel il se lia d'une amitié intime. L'épouse de ce pasteur, femme aussi célèbre par sa beauté que recommandable par ses vertus, étant morte dans la fleur de sa jeunesse, Nahl lui éleva un *Tombeau*, chef-d'œuvre de sculpture, et qui est cité dans presque tous les ouvrages sur la Suisse. M. Laborde, auteur de l'excellent *Itinéraire d'Espagne*, le décrit dans ses *Tableaux pittoresques*, au tom. Ier. Il a été souvent reproduit en gravure et modelé en petites proportions, en terre et en *scaiola* : il sert de morceau d'étude aux jeunes élèves, et a été célébré par les vers des fameux poètes Haller et Wiéland. Après avoir terminé ce superbe monument, qu'on voit dans la petite église d'Hindelbanck, où les voyageurs viennent l'admirer, Nalh retourna en Allemagne, en 1755. Il choisit pour demeure Cassel, dont le souverain le nomma professeur de sculpture. Parmi les ouvrages remarquables qu'il exécuta dans cette ville, on cite la belle *statue* du landgrave Guillaume, élevée dans la place de l'Esplanade. Nalh est un des sculpteurs qui ont le plus approché de Michel-Ange; et s'il est, en général, au-dessous de ce grand et inimitable génie, il a sa manière forte, prononcée et énergique, qui donne la vie à un marbre, et sait lui imprimer les différens caractères des passions. Cet artiste mourut en 1785, âgé de 75 ans. A cette époque, le célèbre Canova commençait à former sa réputation, et promettait de surpasser tous les sculpteurs modernes, par des productions aussi nombreuses que variées, qui ont répandu son nom au-delà de l'Europe et ornent les palais et les capitales des plus puissans souverains.

NAHUM, l'un des douze petits prophètes, vivait depuis la ruine des dix tribus par Salmanazar, et avant l'expédition de Sennachérib contre la tribu de Juda. On ne sait aucune particularité de la vie de ce prophète; on ne sait même si son nom est celui de sa famille ou du lieu de sa naissance, ou même une qualification; car *Nahum* en hébreu signifie *Consolateur*. On dispute encore sur le temps où il vivait : l'opinion la plus vraisemblable est celle que nous avons suivie. Sa *Prophétie* est composée de trois chapitres, qui ne forment qu'un seul discours. Il prédit, d'une manière pathétique, la seconde ruine de Ninive par Nabopolassar et Astyage. Il renouvelle contre cette ville criminelle les menaces que Jonas lui avait faites quatre-vingt-dix ans auparavant. Le style de ce prophète est partout le même; rien n'égale la vivacité de ses figures, la force de ses expressions, et l'énergie de son pinceau.

* **NAIGEON** (Jacques-André), littérateur, philosophe, membre de l'institut, naquit le 15 juillet 1738 à Dijon, d'un riche moutardier de cette ville. Après y avoir

Digitized by Google

fait ses études, il vint très jeune encore se fixer à Paris, où il se lia bientôt avec le baron d'Holbach, et plus tard avec Diderot, et puisa dans leur société les principes d'incrédulité dont il devint un des apôtres les plus ardens. Naigeon, s'attachant surtout à singer ces derniers, se déclara contre toutes les choses établies, et notamment contre toutes les religions. Il fut un des rédacteurs de la première *Encyclopédie*, et y fournit, entre autres, l'article *Unitaires*. Il publia quelque temps après *Le Militaire philosophe*, Londres (Amsterdam) 1768, qu'on croit composé sur un manuscrit intitulé *Difficultés sur la religion, proposées au P. Malebranche*, dont le dernier chapitre est attribué au baron d'Holbach. Naigeon a publié, en outre: | *Recueil philosophique*, ou *Mélanges de pièces contre la religion*, 1770; | *Traité de la tolérance* de Crellius, que Naigeon retoucha, Londres (Amsterdam) 1769; | *Eloge de M. Roux*, 1777. Ce médecin était, comme lui, ami intime du baron d'Holbach. Il paraît même que Naigeon aida Raynal dans la composition de son *Histoire philosophique*. Il fut éditeur de plusieurs ouvrages de ses confrères les philosophes, tels que ceux qui sont intitulés : *Système de la nature*, imprimé à Londres, et auquel il joignit un discours préliminaire; la *Traduction* de Sénèque, par la Grange; *Essai sur la vie de Sénèque*, de Diderot; *Le Conciliateur*, de Turgot; *Elémens de morale*, du baron d'Holbach, 1790, etc. Il rédigea la *Collection des moralistes anciens*, et y ajouta un discours préliminaire. Il fit imprimer en 1790 une *Adresse à l'assemblée nationale sur la liberté des opinions et sur celle de la presse*. « Mais ce qui distingua éminemment Naigeon, » dit l'auteur des *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique du 18ᵉ siècle*, tom. 4, p. 468, auquel nous emprunterons ce passage, « c'est le *Dictionnaire de la* » *philosophie ancienne et moderne*, qu'il » rédigea pour l'Encyclopédie méthodi- » que. Cet ouvrage, qui parut à une » époque de vertiges et de crimes, en » porte la malheureuse empreinte. L'au- » teur y affiche l'immoralité, l'inhuma- » nité et l'athéisme dans toute leur turpi- » tude. Ses expressions sont analogues à » ses pensées; s'il parle des prophètes, » c'est pour les appeler des *fous*; les » Pères de l'Eglise étaient pour la plupart » *très ignorans et d'une crédulité stupide*... » *La superstition est la gourme des hom-* » *mes*... *Il faut emmuseler les prêtres :* » tel est le ton poli de ce doux prédica- » teur de la tolérance. Dans l'article *Aca-* » *démicien*, il excuse les vices les plus » honteux; mais rien n'égale le ton qu'il » prend dans l'article *Meslier ;* il cite le » vœu attribué à ce curé : *Puissé-je voir* » *le dernier des rois étranglé avec les* » *boyaux du dernier des prêtres! C'est* » *là*, dit Naigeon, *le vœu d'un vrai philo-* » *sophe, et qui a bien connu le seul moyen* » *de tarir partout, en un moment, la* » *source des maux qui affligent depuis si* » *long-temps l'espèce humaine. On écrira* » *dix mille ans, si l'on veut, sur ce sujet,* » *mais on ne produira jamais une pensée* » *aussi profonde, plus profondément con-* » *çue, et dont le tour et l'expression* » *aient plus de vivacité, de précision et* » *d'énergie*. Cet article est signé du *ci-* » *toyen Naigeon*, en toutes lettres, tom. » 3, pag. 239. Il avait dit à la page précé- » dente que *le prédicateur le plus élo-* » *quent d'un état, c'est le bourreau*. On » voit que le *citoyen Naigeon* était à la » hauteur de l'époque où il écrivait; que » s'il ne figura pas dans le nombre des » bourreaux, il savait faire l'apologie de » leurs hauts faits, et qu'il était digne » d'être le disciple de celui qui avait dit :

» Et des boyaux du dernier prêtre
» Serrons le cou du dernier roi.

» Il est à croire que Naigeon aurait voulu » dans la suite rayer son nom accolé à » tant d'infamies; mais la *Philosophie* » *ancienne et moderne* est là pour ac » cuser sa mémoire, et on verra en lui » l'admirateur et le complice des cruau- » tés de 1793 et de 1794. Il donna en 1798 » une édition complète des œuvres de » Diderot, en 16 vol.; en 1801 une de » Rousseau, en 20 vol., avec MM. Fayolle » et Bancarel; et en 1802, une de Montai- » gne; toutes sont accompagnées d'aver- » tissemens et de notes rédigées dans le » même esprit; mais c'est surtout dans » celle de Diderot que Naigeon s'est » donné le plus de carrière. A travers » tous les éloges qu'il prodigue à son » maître, il lui trouve cependant, tant il » est difficile, quelques momens de fai- » blesse; il serait consolé, ce semble, que » son ami eût payé sa hardiesse de sa tête, » et s'écrie : *Les lignes tracées avec le* » *sang du philosophe sont bien d'une* » *autre éloquence*. (Préface, tom. 1ᵉʳ.) » Ailleurs le pétulant orateur nous révèle » son secret tout entier. *Diderot*, dit-il,

Digitized by Google

» *souvent témoin de la colère et de l'indignation* avec lesquelles je parlais des » maux sans nombre que les prêtres, les » religions et les dieux de toutes les nations avaient faits à l'espèce humaine, » et des crimes de toute espèce dont ils » avaient été la cause, disait, des *vœux* » *ardents que je formais* (pectore ab » imo), *pour l'entière destruction des* » *idées religieuses, quel qu'en fût l'objet,* » *que c'était mon tic, comme celui de* » *Voltaire, d'écraser l'infâme* (tom. 9, » pag. 511, note). Au moins cela n'est pas » dissimulé, et le ton de colère et d'indignation avec lequel Naigeon s'exprime, » ajoute au prix d'un tel aveu, et c'est un » témoignage éclatant de l'impartialité et » de la modération d'un tel homme. On » jugera si un tel suffrage n'est pas plus » honteux que flatteur pour le parti auquel il était attaché, et si la religion n'a » pas quelques motifs de se consoler d'avoir eu pour adversaire et pour ennemi » celui qui l'était aussi de l'humanité, qui » a applaudi au vœu de Meslier, qui le » regardait comme le seul moyen *de tarir* » *nos maux*, et qui trouvait si admirable » l'*éloquence du bourreau*. Nous n'avons » pas besoin de dire que le même homme » a mérité d'être inscrit dans le *Dictionnaire des Athées*, où Maréchal le cite » comme un des *esprits forts les plus décidés*. Cependant Lalande lui a reproché » depuis de n'avoir pas osé convenir qu'il » fût athée. Il paraît que Naigeon avait » eu la prétention de devenir sénateur, » et qu'il craignait que la réputation d'athée ne lui fût nuisible; ainsi, il tombait dans cette pusillanimité qu'il reproche amèrement dans son *Dictionnaire* à Bayle, à Voltaire, à d'Alembert » et à Diderot lui-même. Naigeon a fourni » beaucoup de renseignemens à l'auteur » du *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, » sur les véritables auteurs des ouvrages philosophiques pendant la dernière moitié du 18e siècle. Ces renseignemens ont paru suspects à beaucoup de » personnes, et on croit que Naigeon, » soit par zèle pour la mémoire du baron » d'Holbach, soit pour tout autre raison, » lui a fait l'honneur de lui attribuer des » écrits auxquels le baron d'Holbach » n'eut d'autre part que de les encourager » et de les payer. Plusieurs de ses confrères de l'institut voyaient avec peine » Naigeon siéger parmi eux; Laharpe l'a » tourné en ridicule dans sa *Correspondance littéraire avec le grand-duc de* » *Russie*, t. 2, pag. 255 et 302 : mais » qu'est-ce que des ridicules en comparaison de l'horrible doctrine que prêchait » Naigeon, et des vœux atroces qu'il a » osé consigner dans sa *Philosophie ancienne et moderne?* » On a encore de Naigeon un *Eloge de La Fontaine*, Bouillon, 1775, in-8°, et une *Notice sur la vie de Jean Racine*, 1784, in-4°. Il est mort à Paris, le 28 février 1810.

NAILLAC (PHILIBERT de), trente-troisième grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, lequel résidait pour lors à Rhodes, issu d'une illustre famille du Berri. Il amena du secours à Sigismond roi de Hongrie, contre le sultan Bajazet, dit l'*Eclair*. Il combattit en 1396 à la funeste journée de Nicopolis, à la tête de ses chevaliers, dont la plupart furent taillés en pièces. Il assista au concile de Pise en 1409, et mourut à Rhodes en 1421, avec la réputation d'un guerrier aussi courageux que prudent.

***NAILLAC** (GABRIEL-PIERRE RE-BIÈRE, seigneur de), né l'an 1760, au château de Cessac, paroisse de Bussières, dans la Marche, adopta d'abord les principes des philosophes et des novateurs; mais bientôt alarmé par les prétentions du tiers-état, il se déclara l'ennemi de la révolution et brava avec courage les menaces et les dénonciations dirigées contre lui. Informé que plusieurs milliers de gentilshommes s'étaient réunis à Paris pour veiller sur les jours de Louis XVI, il résolut de partager leurs dangers et de se rendre auprès de sa personne. Il avait à peine dépassé Orléans, lorsqu'il apprit l'évasion du roi. Après que Louis XVI eut accepté la constitution, Naillac se rendit à Coblentz, fit la campagne de 1792, et resta attaché à l'armée royale, jusqu'à sa dissolution. Alors il se retira dans le pays de Liége, où le prince-évêque avait appelé les Français fidèles à leur roi. Il y vécut avec la plus stricte économie : il s'occupait des destinées futures de la France, lorsque, touché de saintes exhortations du père Beauregard, prédicateur ordinaire du roi de France, il résolut de changer de conduite et de se donner tout à Dieu. Indigné de la déplorable facilité avec laquelle il avait accueilli les vains systèmes des philosophes, il ne regarda plus leurs livres qu'avec cette horreur secrète qui nous saisit, en contemplant un écueil rendu célèbre par un grand nombre de naufrages. Les événemens politiques ne furent plus l'objet de

Digitized by Google

ses sollicitudes. Il s'éloigna des sociétés bruyantes et de tout rassemblement tumultueux d'émigrés, pour se livrer à de plus hautes pensées. Cependant les armées de la république s'avançaient dans les provinces belgiques, et des symptômes de révolte éclataient de toutes parts parmi les habitans du pays de Liége. Naillac se retira à Essen, petite ville de la Westphalie, où la religion catholique était dominante, et il y édifia les habitans par ses vertus. Il entra dans un des cadres d'officiers armés pour la défense de la cause des Bourbons. Sa vie pénitente devint alors plus héroïque en ce qu'il ajouta à ses austérités un dévouement sans bornes pour ses compagnons d'armes et d'infortune. Le corps où il servait ayant été dissous, il vint à Londres, et se réunit à une société d'officiers, qui soignaient avec zèle les Français malades dans l'hôpital de Middlesex. Il sollicita ensuite et obtint la place d'hospitalier dans une maison établie dans un village près de Londres, pour recevoir de vieux prêtres français, qui, émigrés ou déportés, se trouvaient sans ressource et la plupart accablés d'infirmités. C'est dans cet asile consacré à l'infortune, que, sous le costume d'un simple serviteur, un tablier autour du corps, il balayait l'intérieur et l'extérieur de la maison, et remplissait avec ardeur les offices les plus humilians. On le voyait ensuite parcourir les lits des malades et des infirmes avec l'air de la bienveillance et de la satisfaction, leur offrir ses soins, panser leurs plaies les plus dégoûtantes, et par des paroles consolantes chercher à adoucir leurs souffrances. Il y avait environ cinq ans qu'il menait cette vie, quand la providence lui enleva une épouse chérie, dont la perte fit couler long-temps ses larmes. Sollicité d'entrer dans le sanctuaire, il refusa long-temps par une profonde humilité; mais il céda à de nouvelles instances, et commença avec ardeur l'étude de la théologie, sans négliger ses occupations habituelles. Sa conduite dans ce nouvel état fut celle d'un vrai serviteur de Dieu, partageant son temps entre ce divin Maître et ses malades. Ses excessives fatigues et ses austérités lui occasionèrent une pleurésie, dont il fut atteint vers la fin du mois de mars 1809, et qui l'emporta en peu de jours. La consternation fut générale dans l'hospice: on accourut avec vénération visiter les restes de l'homme de bien. Les membres les plus respectables de l'émigration française se réunirent aux pauvres qui venaient pleurer leur bienfaiteur, aux bons vieillards qui se lamentaient d'avoir perdu leur ancien ami. Sa vie a été écrite par l'abbé Carron, dans ses *Vies des justes dans la profession des armes*.

NAILOR (Jacques), imposteur du diocèse d'York, après avoir servi quelque temps en qualité de maréchal-des-logis dans le régiment du colonel Lambert, embrassa la secte des *quakers* ou trembleurs. Il entra en 1656 dans la ville de Bristol, monta sur un cheval dont un homme et une femme tenaient les rènes, et qui criaient, suivis d'une foule de sectateurs : *Saint, saint, saint, le Seigneur Dieu de Sabaoth*. Les magistrats se saisirent de lui et l'envoyèrent au parlement, où il fut condamné, en 1657, comme un *séducteur*, à avoir la langue percée avec un fer chaud, et le front marqué de la lettre B, pour signifier *blasphémateur*. Il fut ensuite reconduit à Bristol, où on le fit entrer à cheval, le visage tourné vers la queue. On le confina ensuite dans une étroite prison pour y expier ses rêveries; mais il n'en fut que plus fanatique. Ayant été ensuite élargi, il ne cessa de prêcher parmi ceux de sa secte, jusqu'à sa mort, arrivée en 1660.

NAIN DE TILLEMONT (Louis-Sébastien le), né en 1637 à Paris, d'un maître des requêtes, se consacra à l'étude de l'antiquité ecclésiastique. Sacy, son ami et son conseil, l'engagea en 1676 à recevoir le sacerdoce, et Buzanval, évêque de Beauvais, espérait de l'avoir pour successeur. Il alla demeurer à Port-Royal-des-Champs. Son attachement au jansénisme lui attira des désagrémens, et l'obligea de quitter la capitale; il se retira à Tillemont, près de Vincennes, où il se communiquait libéralement à ceux qui avaient besoin de ses lumières, et surtout à ceux qui étaient voués au parti. Tillemont ne sortit de sa retraite que pour aller voir en Flandre le fameux Arnauld, et en Hollande l'évêque de Castorie. De retour dans sa solitude, il continua à s'occuper de travaux utiles et d'intrigues de secte, et mourut à Paris après une langueur de trois mois, en 1698, à 61 ans. On lui doit : | *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, 16 vol. in-4°; | l'*Histoire des empereurs*, en 6 vol. in-4°. Ces deux ouvrages, tirés des auteurs originaux, sou-

Digitized by Google

vent tissus de leurs propres termes, expriment leur sens avec fidélité Ils sont écrits avec un ordre, une justesse et une précision, dont le mérite ne se fait bien sentir qu'à ceux qui ont éprouvé par eux-mêmes combien coûtent ces sortes de travaux. Le dernier volume de son *Histoire des empereurs* finit avec le règne d'Anastase. Ses *Mémoires ecclésiastiques* ne contiennent qu'une partie du 6^e siècle; et les douze derniers volumes ne furent imprimés qu'après sa mort. Quoique l'esprit de parti dont il était animé ne se montre pas à découvert dans cet ouvrage, des lecteurs attentifs en découvrent çà et là quelques allures. | Une *Lettre* contre l'opinion du père Lami, « que J.-C. n'a» vait point fait la pâque la veille de sa » mort. » Nicole la regardait comme un modèle de la manière dont les chrétiens devraient disputer ensemble. Elle se trouve à la fin du 2^e volume des *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*. Quelques ouvrages manuscrits, dont le plus considérable est l'*Histoire des rois de Sicile* de la maison d'Anjou. L'abbé Tronchai, chanoine de Laval, a écrit sa *Vie*, in-12, 1711. On trouve à la suite de cet ouvrage des *Réflexions* pieuses et des *Lettres* édifiantes. Si, aux vertus dont elle présente le tableau, on pouvait ajouter la soumission aux décrets de l'Eglise, l'éloge de ce savant homme serait complet. Son zèle pour le parti dont il avait épousé les intérêts allait jusqu'à déroger aux considérations les plus délicates. Lorsque M. de Rancé pensait à se défaire de ses bénéfices, et à se consacrer à Dieu dans la solitude de la Trappe, Tillemont lui conseilla de les garder *pour en distribuer les revenus à ceux qui étaient dans la persécution*. Sollicitation qui ne fit pas sur l'esprit de M. de Rancé une impression favorable aux disciples de Jansénius : « Je ne pus » comprendre, dit-il, que des gens qui » voulaient passer pour être entièrement » détachés de toutes les choses d'ici-bas, » fussent capables de faire paraître un » sentiment aussi intéressé que celui-là. »

NAIN (dom Pierre le), frère du précédent, né à Paris en 1640, fut élevé dans la maison de son grand-père. Il y reçut une sainte éducation sous les yeux de madame de Bragelogne, sa grand'mère, dame vertueuse, dirigée anciennement par saint François de Sales. Le désir de faire son salut loin du monde le fit entrer à Saint-Victor à Paris, et ensuite à la Trappe, où il fut un exemple de pénitence, d'humilité, et enfin de toutes les vertus chrétiennes et monastiques. Nommé sous-prieur de cette abbaye, il gagna tous les cœurs par son affabilité. Il y mourut en 1713, à 73 ans. Quoique l'abbé de Rancé fût ennemi des études monastiques, il permit sans doute à dom le Nain d'étudier et de faire part de ses travaux au public. On a de lui : | *Essai de l'histoire de l'ordre de Cîteaux*, en 9 vol. in-12. Le style en est simple et négligé, mais touchant. Les faits y sont mal choisis, et le flambeau de la critique n'a pas éclairé cette histoire, qu'on doit plutôt regarder comme un livre édifiant que comme un ouvrage profond. | *Homélies* sur Jérémie, 2 vol. in-8°; | une *Traduction* française de saint Dorothée, père de l'église grecque, in-8°; | la *Vie de M. de Rancé, abbé et réformateur de la Trappe*, 2 vol. in-12. Cette *Vie*, revue et corrigée par le célèbre Bossuet, n'a pas été publiée telle que dom Le Nain l'avait faite, et qu'elle est sortie des mains du prélat réviseur. On y a inséré des traits satiriques fort éloignés du caractère de l'auteur. | *Relation de la vie et de la mort de plusieurs religieux de la Trappe*, 6 vol. in-12, ouvrage plein de touchans exemples, et dont les détails ont néanmoins prêté à la critique. Quelques personnes y ont cru voir des excès d'austérité, et une espèce de dérogation à la loi qui prescrit la conservation de soi-même. C'est sans doute ce qui a fait apporter quelques adoucissemens à la rigueur de la réforme, telle qu'elle était dans les premières années. | Deux petits Traités, l'un *de l'état du monde après le jugement dernier;* et l'autre, *sur le scandale qui peut arriver même dans les monastères les mieux réglés*, etc.; | *Elévations à Dieu pour se préparer à la mort :* elle inspire cette piété tendre et pathétique, que le bel-esprit ne saurait contrefaire.

NAIRONI (Antoine-Fauste), savant maronite et professeur en langue syriaque au collége de la Sapience à Rome, depuis 1666 jusqu'en 1694, né au Mont-Liban, neveu d'Abraham Ecchellensis par sa mère, mort à Rome presque octogénaire, l'an 1711, est auteur de deux ouvrages intitulés, l'un *Evoplia fidei catholicæ ex Syrorum monumentis adversus ævi nostri novatores*, Rome, 1694, in-8°; l'autre, *Dissertatio de origine, nomine ac religione Maronitarum*, ibid., 1679, in-8°. Il s'efforce dans ces deux ouvrages de

Digitized by Google

prouver que les maronites ont conservé la foi depuis le temps des apôtres, et que leur nom ne vient pas de Jean *Maron*, monothélite, mort en 707, mais de saint *Maron*, célèbre anachorète, qui vivait à la fin du 4e siècle. Ses raisons n'ont pas paru péremptoires à tous les savans; mais elles font honneur à son érudition, et sont appuyées d'une réflexion très simple, mais solide, savoir, qui si le nom de *Maronites* était un nom de secte, ces peuples l'eussent quitté au moment qu'ils sont revenus à la vérité, et qu'ils se sont attachés à l'Eglise romaine, à laquelle ils sont fermement unis, au moins depuis 1182. *Voyez* MARON.

* NALIAN (Jacques), patriarche arménien à Constantinople était né vers la fin du 17e siècle à Zimara, village de la petite Arménie, près de l'Euphrate. Parvenu par son mérite au patriarchat dans des temps difficiles, il gouverna son église avec tant de sagesse qu'il y maintint la tranquillité. Il était en correspondance avec le pape Clément XIII, et d'autres personnages illustres, soit de l'Asie, soit de l'Europe. En 1764, il se démit de la dignité patriarchale, et parvint à se faire donner un successeur de son choix. Deux mois après il mourut à Constantinople (le 18 juillet 1764), laissant divers ouvrages où brillent son talent et son érudition. Les principaux sont : *Kandsaran* ou *Le Trésor des notices*, Constantinople, 1758, 1 vol. in-4°. Ce livre lui a assigné un rang distingué parmi les littérateurs de sa nation; il y a fait passer en revue ce que la morale a de plus instructif, la physique de plus curieux, l'histoire de la géographie de son pays de plus intéressant. | *L'Arme spirituelle*, ouvrage mêlé de vers et de prose turque et arménienne; | *Le Fondement de la foi*, 1 vol. in-4°; | *Commentaire sur Nareg*, livre célèbre parmi les Arméniens, et composé par un de leurs plus illustres docteurs; | *Des sept sacremens de l'Eglise*, resté manuscrit; | *La doctrine chrétienne* à l'usage des Arméniens, Constantinople, 1757, 1 vol. in-12; | *Recueil* d'un grand nombre de *Lettres familières et instructives*; | *Recueil de chansons et d'anecdotes* écrites en turc et en arménien; | des *Livres de prières*, etc. Nalian faisait beaucoup d'aumônes; il fit un fonds du produit de tous ses ouvrages, et en légua la rente aux pauvres, aux malades et aux indigens de toute espèce de son patriarchat.

NANCEL (Nicolas de), ainsi nommé du village de Nancel, lieu de sa naissance, entre Noyon et Soissons, professa les humanités dans l'université de Douai. Appelé à Paris par ses amis, il fut professeur au collége de Presle où il avait déjà enseigné, et se fit recevoir docteur en médecine. Cette science avait des charmes infinis pour lui. Il alla la pratiquer à Soissons, puis à Tours, où il trouva un établissement avantageux. Enfin il devint médecin de l'abbaye de Fontevrault en 1587, et mourut en 1610, à 71 ans, avec la réputation d'un homme savant, mais bizarre; il était né en 1539. On a de lui : | *Stichologia græca latinaque, informanda et reformanda*, in-8° : ouvrage où il veut assujettir la poésie française aux règles de la poésie grecque et de la poésie latine. Ce projet singulier, dont il n'était pas l'auteur (*voy.* MOUSSET), couvrit de ridicule son apologiste. | *Petri Rami vita*, Paris, 1599, in-8°. Il y a des faits curieux et des anecdotes recherchées; mais Ramus y est peint un peu trop en beau. | *De Deo, de immortalitate animæ, contra Galenum; De sede animæ in corpore*, in-8°. Il aussi donné ces trois Traités en français. | *Discours de la peste*, in-8°; | *Declamationes*, in-8°. Ce sont des harangues qu'il avait prononcées durant sa régence.

NANGIS. *Voyez* GUILLAUME de Nangis.

NANI (Jean-Baptiste-Félix-Gaspard) historien, naquit à Venise en 1616. Son père, procurateur de Saint-Marc, et ambassadeur de Venise à Rome, l'éleva avec soin, et le forma de bonne heure aux affaires. Urbain VIII, juste appréciateur du mérite, annonça celui du jeune Nani. Il fut admis dans le collége des sénateurs en 1641, et fut nommé, peu de temps après, ambassadeur en France, où il se signala par la souplesse de son esprit. Il obtint des secours considérables pour la guerre de Candie contre les Turcs; devint, à son retour à Venise, surintendant des affaires de la guerre et des finances; fut ambassadeur à la cour de l'empire en 1654, et rendit à sa république tous les services qu'elle pouvait attendre d'un citoyen aussi zélé qu'intelligent. Il repassa en France, en 1660, demanda de nouveaux secours pour Candie, et obtint, à son retour dans sa patrie, la charge de procureur de Saint-Marc. Il mourut en 1678, à 62 ans, honoré des regrets de ses compatriotes. Le sénat l'a-

Digitized by Google

vait chargé d'écrire l'*Histoire de la république*. Il s'en acquitta à la satisfaction des Vénitiens; mais il fut moins applaudi par les étrangers. Ils n'y virent pas assez de fidélité dans les faits, de pureté dans la diction, et de simplicité dans le style : son récit est embarrassé par de trop fréquentes parenthèses. Cette *Histoire*, qui s'étend depuis l'an 1613 jusqu'en 1671, fut imprimée à Venise en 1662-1679, 2 vol. in-4°, belle édition. Nous avons une assez faible traduction française du premier volume, par l'abbé Tallemant, Cologne, 1682, 4 vol. in-12. La seconde partie a été traduite par Masclari, Amsterdam, 1702, 2 vol. in-12. On doit à Nani l'idée du recueil de toutes les lois de la république, qui a été publié par les soins du jurisconsulte Marino Angeli, sous le titre de *Legum venetarum compilatarum methodus*, 1678, in-4°.

NANNI ou mieux NANNING (Pierre), *Nannius*, né à Alkmaër en 1500, enseigna les humanités à Louvain avec réputation pendant 18 ans, et obtint ensuite un canonicat d'Arras, qu'il garda jusqu'à sa mort, arrivée en 1557, à 57 ans. Ses ouvrages sont : | des *Harangues*; | des *Notes* sur quelques auteurs classiques, et sur des traités de quelques Pères; | *Miscellaneorum decas*, Louvain, 1548, in-12, et dans le *Thesaurus criticus* de Gruter. C'est un ouvrage de critique, où il montre des fautes qui se trouvent dans les éditions de plusieurs anciens, et où il tâche d'expliquer les passages obscurs. | Cinq *Dialogues des heroïnes*, 1541, in-4°, ouvrage qui passe pour son chef-d'œuvre. Il a été traduit en français, 1550, in-8°; | des *Traductions* latines d'une partie de Démosthènes, d'Eschyne, de Synésius, d'Apollonius, de Plutarque, de saint Basile, de saint Chrysostôme, d'Athénagore, et de presque tous les ouvrages de saint Athanase. Cette dernière version est infidèle. | Une *Traduction* de quinze psaumes en beaux vers latins dans les *Psalmi XL versibus expressi* de Jacques Latomus, Louvain, 1558. L'auteur a su allier les grâces de la poésie à la simplicité majestueuse du texte sacré. | *In Cantica Canticorum paraphrases et scholia*, Louvain, 1554, in-4°. L'auteur a réuni dans sa paraphrase le sens littéral et allégorique : c'est un des meilleurs *Commentaires* qu'on ait sur le *Cantique des cantiques*. Il peut être mis à côté de celui de Bossuet. (*Voyez* SALOMON.) Nanni, critique habile, bon grammairien poète estimable, n'était qu'orateur médiocre. Ses ouvrages décèlent un homme qui était versé dans toutes les sciences; ils lui firent une réputation très étendue. L'Italie voulut l'enlever aux Pays-Bas; mais il sacrifia toutes les espérances de fortune à l'amour de la patrie. Son caractère était modéré, ses mœurs douces, et son esprit agréable.

NANNI ou NANNINI. *Voyez* REMIGIO.

NANNI. *Voyez* ANNIUS de Viterbe.

* NANNONI (Angelo), célèbre chirurgien, naquit à Florence le 1er juin 1715. A l'âge de 16 ans, il étudia la chirurgie et l'anatomie dans l'hôpital de Sainte-Marie-la-Neuve à Florence. Après avoir passé les examens, il voyagea en Italie et en France, visita les hôpitaux de Bologne, de Milan, de Rome, de Montpellier, de Rouen et de Paris, et crut apercevoir des abus dans les médicamens, et une pratique trop longue et trop douloureuse dans les opérations. De retour dans sa patrie, il établit une nouvelle méthode pour les uns et les autres. Il disait que l'art de guérir consistait principalement à seconder la nature en l'aidant quelquefois, et à réduire la médecine à ses principes les plus simples. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : | *Sur la simplicité dans l'art de guérir*, Venise, 1761-74-76, 3 vol. in-4°. Cet ouvrage a immortalisé la mémoire de l'auteur. Dans sa dernière édition, on l'a augmenté et enrichi d'excellens aphorismes. | *Recherches critiques sur l'état actuel de la chirurgie*, de Samuel Sharp, traduites en italien et illustrées par Nannoni, Sienne, 1774. | *Mémoire sur l'anévrisme des replis du coude*, Florence, 1784. Nannoni mourut à Florence le 30 avril 1790.—Son fils François, qui vivait encore en 1818, a suivi avec honneur les traces de son père; il est un des premiers chirurgiens de Florence et de l'Italie, et s'est rendu fameux dans les accouchemens et dans les opérations de la cataracte et de la gravelle.

NANQUIER (Simon), en latin *Nanquerus*, dit *Le Coq*, avait du goût pour la poésie latine, et le génie qu'il faut pour y réussir, comme on voit par deux poèmes que nous avons de lui. Le premier, qui est en vers élégiaques, a pour titre : *De lubrico temporis curriculo, deque hominis miseria*; plein de bonnes moralités et d'une bonne philosophie. Le deuxième poème est en vers héroïques, et en forme d'églogue, Paris, 1505, in-3°;

Digitized by Google

Lyon, 1557, Paris, 1565, in-8°. Il roule sur la mort de Charles VIII, roi de France. On a encore de Nanquier quelques *Epigrammes*, imprimées avec ses autres *Poésies*, chez Jehan Petit, in-4°, sans date, au commencement du 16ᵉ siècle : ce poète vivait à la fin du 15ᵉ.

* NANSOUTY (ÉTIENNE-ANTOINE-MARIE CHAMPION, comte de), dont le véritable nom de famille était Champion de Nans-sous-Thil, changé par corruption en celui de Nansouty, naquit au mois de mai 1768, à Bordeaux, où son père, né à Dijon, était commandant du Château-Trompette. En 1780, Nansouty fils entra à l'école militaire, et de là il passa, en 1783, au régiment de Bourgogne-cavalerie, en qualité de sous-lieutenant. Trois ans après il reçut, par la protection du maréchal de Beauveau, un brevet de capitaine de remplacement au régiment de Franche-Comté-cavalerie ; mais il parut à peine dans ce corps ; il entra la même année dans le 6ᵉ régiment de hussards, commandé par le duc de Lauzun. Il se trouva mêlé, à Nancy, dans l'affaire du régiment de Château-vieux, et courut des dangers en restant fidèle aux ordres du roi. A l'époque de la révolution, il devint successivement lieutenant-colonel de carabiniers, et colonel du régiment d'Artois-cavalerie. Il se distingua, en 1806, à Wertingen, où il commandait le corps des cuirassiers. Dans la guerre contre les Prussiens, en 1807, il avait sous ses ordres les corps de carabiniers et de cuirassiers, qui se couvrirent de gloire. Il déploya la même intrépidité à Eylau et à Friedland. En 1808, il fut nommé général de division, et se trouva en 1809 aux batailles d'Eckmül, d'Essling et de Wagram. Nommé en 1812 colonel-général des dragons, il obtint le grand cordon de la légion-d'honneur, et servit dans la malheureuse campagne de de Russie. Il rendit d'importans services en 1813 et 1814 à Dresde, à Wachau, à Leipsick et à Hanau ; se couvrit de gloire à Champ-Aubert, à Montmirail et à Craone. Il fut un des premiers à adhérer à la déchéance de Bonaparte, (le 6 avril 1814). Le roi l'envoya en qualité de commissaire extraordinaire dans la 18ᵉ division militaire, le nomma chevalier de Saint-Louis, puis capitaine-lieutenant de la 1ʳᵉ compagnie de ses mousquetaires. Ce général mourut dans les bras de la religion, à Paris, le 12 février 1815, âgé de 47 ans. Il était brave, humain et désintéressé. Les habitans du Tyrol lui ayant offert une somme considérable en reconnaissance de ce qu'il les avait préservés du pillage, il fit distribuer la somme aux hôpitaux Il sauva constamment la vie aux émigrés que le sort des armes jetait entre ses mains.

NANTEUIL. *Voyez* SCHOMBERG.

NANTEUIL (ROBERT), graveur, naquit à Reims, en 1630, d'un pauvre marchand, qui lui donna toute l'éducation qui lui fut possible. Le goût qu'il avait pour le dessin se manifesta de bonne heure. Il en faisait son amusement, et se trouva en état de dessiner et de graver de lui-même la thèse qu'il soutint en philosophie. Nanteuil s'appliqua aussi au pastel, mais sans abandonner la gravure, qui était son talent principal. Louis XIV lui donna la place de dessinateur et de graveur de son cabinet, avec une pension de mille livres. Ce maître n'a gravé que des portraits, mais avec une précision et une pureté de burin qu'on ne peut trop admirer. Son *recueil*, qui est très considérable, prouve son extrême facilité. Il gagna plus de 50,000 écus, qu'il dépensa comme il les avait acquis. Il mourut a Paris en 1678, à 48 ans.

NANTIGNY (Louis CHASOT de). *Voy.* CHASOT.

NANTILDE ou NANTICHILDE, reine de France, épousa le roi Dagobert Iᵉʳ en 632, et gouverna le royaume avec habileté pendant la minorité de Clovis II, son fils. Elle mourut en 642, avec la réputation d'une princesse également politique et vertueuse.

NAOGEORGE (THOMAS), théologien de la religion prétendue réformée, né à Straubing, en Bavière, en 1511, s'appelait *Kirchmayer;* mais il habilla son nom à la grecque, selon la coutume pédantesque de ce temps-là. Il se rendit célèbre dans son parti, par des vers satiriques contre l'Eglise catholique. Le plus fameux de ces *poëmes* est celui qui a pour titre : *Regnum papisticum*, imprimé, en 1553 et 1559, in-8°, sans nom de ville ni d'imprimeur ; il n'est pas commun. On a encore de lui : | *Pamachius, tragœdia*, 1538, in-8° ; | *Incendia, sive Pyropolynices, tragœdia*, 1538, in-8° ; | *Agricultura sacra*, 1558, in-8° ; | *Hieremias, tragœdia*, 1551, in-8° ; | *Mercator, tragœdia*, 1560, in-8°. Il y a deux éditions de la traduction française du *Marchand converti*, 1558, in-8°, et 1561, in-12. Il y en a une troisième de 1591, in-12, où

Digitized by Google

se trouve la comédie du *Pape malade*, de Bèze. | Un *Commentaire* sur les Epîtres de saint Jean; et quelques autres ouvrages, dans lesquels il y a plus de fanatisme que de goût et de raison. Cet homme emporté mourut en 1578.

NAPIER. *Voyez* NEPER.

* **NAPPER-TANDY** (JAMES), Irlandais, né en 1737, se prononça avec exaltation en faveur de la révolution française, et publia en 1791, au nom des Irlandais unis, une *déclaration* sur les réformes qu'il croyait nécessaires dans le gouvernement britannique. Quoiqu'il fût protestant non-conformiste, il devint secrétaire d'une association de catholiques romains à Dublin. Ses actions parurent suspectes au gouvernement anglais, et Napper-Tandy, pour se soustraire aux poursuites de la police, passa en France. S'étant fixé à Paris, il accueillit dans sa maison tous les réfugiés qui partageaient ses opinions. Il se présenta au directoire, et lui fit agréer le projet d'un débarquement en Irlande, où, disait-il, tous ses compatriotes attendaient avec impatience les Français pour secouer le joug de la domination anglaise. Le Directoire lui accorda des troupes, et Napper-Tandy débarqua, en août 1798, en Irlande, sur la côte occidentale de Donegal. Il publia aussitôt une proclamation pour rallier les *Irlandais unis*, qui étaient prêts à le seconder; mais les autorités locales, averties à temps du complot qui se tramait, déjouèrent les projets des conspirateurs. Contraint de fuir sur un brick français, il débarqua à Hambourg, où il fut arrêté, avec le frère d'O-Connor, à la demande de M. Crawford, ministre d'Angleterre. Les deux chambres d'Irlande l'ayant excepté du bill d'amnistie, malgré les réclamations du Directoire, il fut transporté à Dublin, mis en jugement en 1800, et condamné à mort par la cour du banc du roi. On sursit cependant à l'exécution jusqu'à ce que M. Otto le réclama au nom du gouvernement français. Sa voiture fut escortée par un détachement de cavalerie jusqu'à Wiscou : ce fut là qu'il s'embarqua pour Bordeaux où il arriva en mars 1802. Son arrivée fut célébrée par un banquet civique, dans lequel il porta un *toast* aux amis de la liberté de tous les pays. Il mourut dans cette ville le 24 août 1803, âgé de 66 ans. Napper-Tandy avait le titre de colonel au service de France.

* **NARBONNE** (les vicomtes de), ancienne famille de la Septimanie ou Languedoc, dont l'illustration remonte au 11e siècle. Bérenger, vicomte de Narbonne, aida Raimond-Bérenger, comte de Barcelone, à repousser les Maures, en 1048, et obtint, en récompense, la seigneurie de Tarragone, que ses successeurs ne conservèrent pas.

* **NARBONNE-LARA** ou de **LARA** (le comte LOUIS), ministre de la guerre sous Louis XVI, naquit à Colorno, dans le duché de Parme, au mois d'août 1755. Son père était premier gentilhomme de la chambre, et sa mère dame d'honneur de madame Elizabeth, fille de Louis XV, puis de madame Adélaïde. Le jeune Louis fut amené en France en 1760, par sa mère qui avait accompagné madame Elizabeth dans le voyage qu'elle fit à Parme pour épouser l'infant don Philippe, et il fut accueilli avec empressement à la cour où des bruits secrets le faisaient passer pour le fils de Louis XV. Le Dauphin père de Louis XVI, daigna lui donner lui-même quelques leçons dans son enfance, et il alla ensuite faire ses études au collége de Juilly. Après les avoir terminées, il servit d'abord dans l'artillerie, puis fut successivement capitaine de dragons, guidon de la gendarmerie, colonel du régiment d'Angoumois, et ensuite de celui de Piémont. Il avait alors 33 ans, et commandait ce régiment, lorsque la révolution éclata. Ses devoirs militaires ne l'avaient pas empêché de se livrer à l'étude. Pendant son séjour à Strasbourg, il assista aux leçons d'histoire et de droit public, sous le célèbre professeur Koch, et apprit les principales langues vivantes de l'Europe. De retour à Paris, et dans l'espoir d'obtenir une ambassade, il travailla aux bureaux du ministre Vergennes. Quoiqu'il fût attaché à la maison de Bourbon, autant par devoir que par reconnaissance, et spécialement dévoué à madame Adélaïde, dont il était chevalier d'honneur, il adopta plusieurs des idées nouvelles; aussi parmi les royalistes purs, était-il quelquefois considéré comme *patriote*, tandis que les jacobins le regardaient comme un *aristocrate*. Les habitans de Besançon le nommèrent commandant de toutes les gardes nationales du département du Doubs. Bientôt cette ville fut le théâtre d'une révolte excitée par le régiment de Piémont dont il était colonel; sa prudence et sa fermeté parvinrent à l'apaiser. Cette sage conduite lui mérita les insultes des *Annales patriotiques*, ré-

Digitized by Google

digées par Mercier et par Carra. Quand il revint à Paris, en février 1791, il trouva mesdames de France sur le point de partir pour Rome. Le comte, en qualité de gentilhomme de madame Adélaïde, les accompagna dans leur voyage. Il leur fut très utile à Arnai-le-Duc, où Mesdames, malgré leurs passeports, furent arrêtées par ordre de la commune. Ayant pu s'échapper, M. de Narbonne courut à Paris, réclama et obtint de l'assemblée un décret qui leur permit de continuer leur route. Après qu'il eut conduit Mesdames à Rome, il revint en France. Peu de temps après, eut lieu le malheureux voyage du roi à Varennes; le comte ayant été nommé à cette époque maréchal-de-camp par l'assemblée, n'accepta ce grade que lorsque Louis XVI eut adhéré à la constitution. Cependant M. de Narbonne acquérait de jour en jour une plus grande popularité, et il n'y paraissait pas insensible; elle lui valut le portefeuille du ministère de la guerre le 6 décembre 1791. Dès les premiers jours de son administration il alla visiter les frontières, et eut le talent de faire goûter à la plupart des officiers de l'armée la nouvelle constitution, qui désormais, selon lui, devait gouverner la France. Le rapport de ce voyage fut couvert d'applaudissemens à l'assemblée. Son activité était prodigieuse; il occupait lui seul l'assemblée plus que tous les autres ministres ensemble. Un de ses plans favoris était de se préparer à la guerre sans l'exciter. Il forma donc une armée de cent cinquante mille hommes, prêts à marcher, et auxquels on donna pour chefs Rochambaud, Luckner et Lafayette. Il obtint pour les deux premiers le bâton de maréchal de France et le leur remit à la tête de l'armée. Ses plaintes réitérées sur les menées secrètes qui tendaient à la désorganiser irritèrent les jacobins, qui se montraient déjà formidables; et les Girondins, qui l'avaient jusques alors secondé, n'osèrent plus le défendre. Les besoins de l'armée nécessitant de prompts secours, il en fit plusieurs fois la demande à l'assemblée, qui n'était pas toujours d'avis de les lui accorder. Le 23 janvier 1792, il répéta ces demandes avec une énergie qui causa du tumulte, notamment parmi le côté gauche. Les jacobins en effet avaient en vue la dissolution de l'armée, dans le but d'en recomposer une qui leur fût dévouée; pour prévenir la défection des troupes, M. de Narbonne proposa d'en donner le commandement au duc de Brunswick qui refusa. Déjà on prévoyait sa chute qui fut encore accélérée par la mésintelligence qui s'était declarée entre lui et Bertrand de Molleville, alors ministre de la marine, dont les vues royalistes étaient entièrement opposées à celles de son collègue. Il s'apprêtait à quitter le ministère lorsqu'il fut destitué le 10 mars 1792. M. de Narbonne alla se réfugier à l'armée, d'où le roi le rappela bientôt, et il était arrivé à Paris, dès le 7 août. Après la funeste journée du 10, il fut décrété d'accusation par l'assemblée, et mis hors la loi par la commune. Il parvint à s'échapper par les bons offices de madame de Staël. Il était à peine arrivé à Londres, qu'il apprit la manière dont était traité Louis XVI. Constamment attaché à la personne de cet infortuné monarque, il voulut donner la preuve d'un noble dévouement. On sait que la constitution, ainsi que notre *Charte* actuelle, soumettait les ministres à la responsabilité de tous leurs actes ministériels. Le comte Louis crut pouvoir sauver le roi en le déchargeant des accusations que l'on intentait à ce prince. Ayant réuni tous les anciens ministres de Louis XVI, qui se trouvaient à Londres, il leur proposa « de demander en commun à la Convention nationale un *sauf-conduit* pour » être admis à la barre et y réclamer, » pendant la durée du procès, la responsabilité dont ils avaient été chargés dans » les actes de leur ministère. » Il leur faisait envisager, par ce dévouement sublime, une mort certaine, mais glorieuse... Mais M. de Narbonne fut le seul des ministres qui parût décidé à la braver. Il demanda en effet à la Convention un sauf-conduit, qui lui fut refusé malgré ses vives instances. Il prit alors le parti d'adresser à cette assemblée un *Mémoire* justificatif de Louis XVI, et en envoya un double à M. de Malhesherbes, qui lui adressa de la part de ce prince de touchans remercimens..... et de tristes adieux! Ce *Mémoire* figure parmi les pièces du procès. M. de Narbonne quitta l'Angleterre, lorsque les hostilités commencèrent entre cette puissance et la république française; il passa en Suisse, puis en Souabe, et enfin en Saxe. Au commencement de 1800, lors de la création du consulat, il revint en France, où il demeura ignoré jusqu'en 1809. A cette époque, le ministre de la guerre Clarke lui fit rendre son grade de lieute-

Digitized by Google

nant-général. Nommé gouverneur de Raab jusqu'à la paix de Schœnbrunn, il occupa ensuite ce même poste à Trieste, où il retrouva sa mère : elle s'y était établie après la mort de Mesdames de France qu'elle n'avait pas quittées. De Trieste, il se rendit à Munich, en qualité de ministre plénipotentiaire de France auprès du roi de Bavière. Ses manières aimables plurent à Bonaparte, qui le nomma ensuite son aide-de-camp. M. de Narbonne avait ce ton aisé et distingué de l'ancienne cour; ses bons mots étaient répétés partout, et souvent Napoléon se plaisait à ses reparties fines et ingénieuses. Lors des scandaleux débats de Bonaparte contre le pape Pie VII, le premier dit, en s'adressant à M. de Narbonne : « Je suis tenté d'introduire une » autre église pour mon compte, et le » pape s'arrangera avec la sienne et avec » les siens comme il l'entendra. — Vous » n'en ferez rien, répondit avec vivacité » M. de Narbonne; il n'y a pas dans ce » moment assez de religion en France » pour en faire deux. » Ce mot, qui n'était pas sans profondeur, produisit son effet, et il ne fut plus question de nouvelle église. Le comte de Narbonne fit la désastreuse campagne de Russie, après laquelle il fut nommé ambassadeur à Vienne. Il passa ensuite à Prague pour entamer des négociations de paix, qui, cependant n'étaient pas dans les plans ambitieux de Bonaparte. Une autre mission importante l'ayant amené à Torgau, il y fit une chute de cheval assez dangereuse, et les soins qu'il ne cessa de prodiguer aux malades, encombrés par milliers dans cette place, lui firent contracter une maladie incurable qui le conduisit au tombeau, le 17 novembre 1813, à l'âge de 58 ans. Quoiqu'il eût été plus glorieux pour M. de Narbonne, après s'être montré si attaché au roi légitime, de ne pas se ranger sous les drapeaux de Napoléon, et quoique, avant cette époque, on eût pu lui reprocher son trop d'amour pour la popularité, il ne mérite cependant pas les attaques violentes de M. Bertrand de Molleville, dans ses *Mémoires* sur la révolution.

NARCISSE (saint), passait depuis long-temps pour un des plus vertueux prêtres du clergé de Jérusalem, lorsque, l'évêque étant venu à mourir, il fut choisi pour son successeur : il avait alors 80 ans; son grand âge ne l'empêcha pas de faire toutes les fonctions d'un bon pasteur. Un jour l'huile de l'église manquant, il fit remplir les lampes d'eau, et après qu'il l'eut bénie, elle se trouva changée en huile. Trois scélérats accusèrent le saint prélat d'un crime énorme, confirmant leur calomnie par une horrible imprécation. Narcisse leur pardonna généreusement cette calomnie, qui lui servit de prétexte pour suivre le désir qu'il avait depuis long-temps de vivre dans un désert. Peu de temps après, ces malheureux moururent de la mort qu'ils s'étaient eux-mêmes désirée. Dieu fit connaître à ce saint vieillard qu'il devait reprendre le soin de son église : il obéit. Ayant supplié le Seigneur de lui marquer son successeur, afin de se décharger sur lui, dans sa caducité, d'une partie du fardeau pastoral, il eut révélation que ce serait saint Alexandre, évêque de Flaviade. Dès le lendemain, celui-ci arriva comme par hasard à Jérusalem, et fut fort surpris de s'entendre nommer coadjuteur de saint Narcisse, lequel prolongea encore de quatre ans une vie qui avait été une leçon continuelle de toutes les vertus. Il fut enlevé à ses ouailles vers l'an 216, âgé de 116 ans, après s'être trouvé, vingt ans auparavant, au concile de Césarée en Palestine, assemblé pour décider quel jour on devait célébrer la pâque. Un autre événement remarquable de son épiscopat, c'est d'avoir élevé un grand homme au sacerdoce, dans la personne d'Origène.

NARCISSE, affranchi, puis secrétaire de Claude, parvint au plus haut degré de puissance sous cet empereur. Le vil courtisan profitant de sa faveur, et de la faiblesse de son imbécile maître, ne s'en servit que pour perdre ceux qui pouvaient nuire à sa fortune, et pour s'enrichir de leurs dépouilles. Après que la révolte de Scribonien eut été étouffée, assis à côté de l'empereur, il présida à la condamnation des accusés et se fit adjuger leurs biens. Ses cruelles vexations le rendirent riche, dit-on, de cinquante millions de revenu. Il n'était pas moins prodigue qu'avide d'accumuler, et ses dépenses ne le cédaient pas à celles de l'empereur même. L'impératrice Messaline, jalouse de cet excès d'autorité, voulut renverser cet orgueilleux favori. Elle en fut la victime, et périt immolée à sa vengeance. Tandis que Claude se trouvait à Ostie, occupé d'un sacrifice, Narcisse s'y rend, et lui révèle le honteux mariage que Messaline venait de contrac-

Digitized by Google

ter avec Silius. Il le ramène ensuite à la maison de Silius, où celle-ci célébrait une orgie, et donne l'ordre de la tuer à un centurion. Narcisse fut récompensé de ce service par la questure. Agrippine fut plus heureuse. Elle obligea Narcisse de se rendre, pour sa santé, aux eaux de la Campanie, et elle le força ensuite de se donner la mort, l'an 54 de Jésus-Christ. Cet insolent et fastueux affranchi fut regretté par Néron, qui trouvait en lui un confident très bien assorti à ses vices encore cachés : *Cujus abditis adhuc vitiis mire congruebat*, dit Tacite.

* NARDINI (Pietro), célèbre violoniste de Toscane, demeura long-temps à Padoue, fut ensuite employé dans la musique du duc de Wurtemberg, et de là se rendit à Livourne où il composa la plus grande partie de ses ouvrages. La magie de son archet était telle, qu'on croyait entendre plutôt une voix qu'un instrument de musique. Il mourut à la fin du 18e siècle.

* NAREJNY (Basile), littérateur russe, mort dans un âge peu avancé au mois de juillet 1825, est auteur d'une *tragédie* en prose intitulée : *Dmitri Samozvanetse* ou le *faux Dmitri ;* mais les ouvrages qui l'ont fait connaître, surtout en Russie, ce sont des romans de mœurs dont voici les principaux : | *Aristion*, 2 vol. in-12, Saint-Pétersbourg, 1822; | *Boursak*, Moscou, 1824, 4 vol. ; | *Les deux Ivan*, ibid. 1825, 3 vol. ; | Les *Soirées Slavonnes*, 1826, Saint-Pétersbourg, 2 vol. Il a laissé un ouvrage posthume que l'on dit supérieur aux précédens, et qui est intitulé le *Gil-blas russe*. La *Revue encyclopédique* a rendu compte des *ouvrages de Narejny*, tome 44, 1829, 4e vol., page 111.

* NARI (Corneille), prêtre catholique irlandais, né en 1660 dans le comté de Kildare, fit ses humanités à Naas, petite ville de ce comté, reçut la prêtrise en 1684, dans la ville de Kilkenny, et l'année suivante il partit pour Paris, où il acheva ses études au collége irlandais, dont il devint proviseur. En 1694 il se fit recevoir docteur en droit civil et canon. Deux ans après, il fut chargé de l'éducation du comte d'Antrim, seigneur catholique avec lequel il voyagea. Il retourna ensuite en Irlande, et fut pourvu de la cure de Saint-Michan dans la ville de Dublin. Il continua de jouir, dans ce nouveau poste, de l'estime générale, même de la part des protestans, qui rendaient justice à son mérite et à sa modération. Il avait de la piété, du zèle, du talent et toutes les vertus ecclésiastiques. Il est auteur des écrits suivans : | *Etat modeste et fidèle des principaux points controversés entre les catholiques romains et les protestans*, Anvers et Londres, 1699, in-4° ; | des *Prières* et des *Méditations*, 1705, in-12 ; | une *Traduction* du nouveau Testament, en anglais, avec des notes marginales, Londres, 1705-1708, in-12 ; | *Règle et pieuses instructions composées pour l'avancement spirituel d'une dévote veuve*, etc., Dublin, 1716, in-16 ; | *Réponse* à une brochure intitulée : *Conférence entre M. Clayton, prébendaire de l'église de Saint-Michan à Dublin, et le docteur Nari, prêtre romain*, Dublin, 1722, in-4° ; | *Lettre de controverse au curé de Naas*, Dublin, 1722, in-4° ; | *Lettre à mylord Edouard, archevêque de Tuam, en réponse à son Avis charitable* à tous ceux qui sont de la communion de l'Eglise de Rome, Dublin, 1730, in-8° ; | *Histoire abrégée du purgatoire de saint Patrice et de ses pèlerinages*, en faveur de ceux qui sont curieux de connaître les particularités de ce fameux endroit et pèlerinage, tant célébrés dans l'antiquité, Dublin, 1710. On lui attribue en outre la *Traduction* des *OEuvres* de M. Papin, converti par Bossuet, Paris, 1723, 3 vol. in-12, avec la *Vie* de l'auteur. Nari mourut le 3 mars 1738. Il était excellent controversiste.

* NARINO (Don-Antoine), un des premiers chefs de l'insurrection du royaume de Grenade, en Amérique (Colombie), naquit vers 1760 à Santa-Fé-de-Bogota, et manifesta dès sa jeunesse, des principes d'indépendance que fortifia encore la nouvelle de la révolution française. Ses liaisons avec des jeunes gens aussi exaltés que lui ne tardèrent pas à le rendre suspect ; il allait être arrêté, lorsqu'il s'embarqua pour Cadix, d'où il se rendit à Madrid. Il se présenta au gouverneur du conseil, dans cette capitale, espérant que cet acte de soumission ferait cesser les poursuites dirigées contre lui. Il s'était trompé ; cependant il put encore s'échapper, et il se réfugia en France. Il passa quelque temps après en Angleterre, lorsque la guerre éclata entre ce pays et l'Espagne, persuadé que le cabinet de Londres seconderait ses projets, dont la réussite devait amener l'affaiblissement de cette puissance en-

nemie. On assure que Pitt donna quelques instructions à Narino, qui retourna secrètement à la Nouvelle-Grenade pour organiser une révolte. Reconnu et arrêté, il fut jeté dans une prison où il demeura plusieurs années; il n'obtint d'en sortir, qu'à la condition qu'il ne quitterait pas Santa-Fé, et qu'il serait toujours accompagné d'un soldat. Bientôt Miranda, qui avait été aide-de-camp de Dumouriez, fit éclater l'insurrection de Caracas (1811); l'ordre fut alors donné de transférer Narino à Carthagène. Il en prévint l'exécution et se retira à Santa-Marta, où il fut reconnu et arrêté de nouveau. Une insurrection ayant éclaté encore sur ces entrefaites dans la ville de Bocachica, où il était emprisonné, ses fers furent rompus, et aussitôt il prit part au soulèvement de ses compatriotes. Nommé secrétaire du *congrès* de la Nouvelle-Grenade, il feignait, pour mieux arriver à son but, d'agir au nom et en faveur de Ferdinand VII, alors prisonnier de Bonaparte; mais Narino qui voulait détrôner son maître légitime, et être roi lui-même, écarta le président D. Juan Lozano de la junte formée dans la province de Cundinamarca, sous le nom de *collége électoral constituant*. Il se mit à sa place, et commença à commander avec une autorité souveraine. Il proposa alors de nouveaux plans, et parut s'opposer aux décisions du congrès général. Nouveau Robespierre, Narino voulait établir une république *une et indivisible*, dont il deviendrait *dictateur*. Il trouva néanmoins un grand nombre d'ennemis dans les *fédéralistes* provinciaux; et, au moment où il se croyait assez fort pour braver le *congrès*, un des corps de son armée, sous les ordres du général Baraya, se déclara pour le congrès, et s'empara de la ville de Tunjo, capitale de la province de ce nom. La guerre civile ne tarda pas à éclater (janvier 1812). Narino se mit à la tête des troupes qui lui restèrent fidèles, livra bataille à Baraya, et fut vaincu à Paloblanco: alors plusieurs villes abandonnèrent sa cause et se déclarèrent pour le congrès. Vaincu une seconde fois, il s'enferma dans Santa-Fé, où il avait de nombreux partisans. Baraya vint l'y assiéger. Privé de tous moyens de défense, Narino crut pouvoir réussir en jouant le faux rôle de héros: il promit donc de se démettre de la présidence, et proposa ensuite de s'exiler lui-même de la Nouvelle-Grenade, pourvu qu'on respectât les biens et la vie des habitans: aucune de ces propositions ne fut acceptée, et les chefs fédéralistes exigèrent que lui et les habitans de Santa-Fé se rendissent à discrétion. On livra l'assaut: les assiégés, animés par le désespoir, repoussèrent les assiégeans, et dans une vigoureuse sortie, ils les défirent complétement. Un monument fut élevé à Santa-Fé, en mémoire de cet événement. Cependant une armée royale espagnole, sous les ordres de Montufar, vint mettre fin aux dissensions intestines. Ce général, secondé par Montès, défit les indépendans à Quito et à Popayan, et s'empara de ces deux villes. Le congrès de la Nouvelle-Grenade et les provinces dissidentes se réunirent dans ce danger commun, et mirent à la tête de leurs troupes Narino, qui paraissait avoir renoncé à ses projets ambitieux. Il avait sous ses ordres deux autres chefs, Cabal et Monsalvo. Il obtint quelques avantages sur les royalistes à Popayan, où il établit un gouvernement populaire, et à Aranda, d'où il partit pour Pastos, ville située de l'autre côté des Andes, et qu'il espérait surprendre avec un corps de l'armée espagnole, qui y était cantonné. Il marchait avec son avant-garde, tandis que le reste de son armée le suivait à quelque distance. Bientôt la nouvelle se répand que ce corps a été défait par les royalistes, et ils attaquent presque au moment même son avant-garde, la culbutent et font Narino prisonnier. Il est conduit à Pastos, où, à sa grande surprise il ne reçoit pas la punition des rebelles; mais il est envoyé à Quito, puis à Lima, et enfin à Cadix, où il se voit enfermé dans la même prison où Miranda était mort six ans auparavant. Son fils, voulut partager son sort. Narino mourut en prison, à l'âge d'environ soixante-trois ans. On sait quels ont été les résultats de sa révolte. Morillo, opposé à Bolivar (en 1814) (*voyez* BOLIVAR), eut d'abord de brillans succès; mais ce général et son successeur Torre, accablés par le nombre, durent céder après avoir défendu, jusqu'à la dernière extrémité, les droits de leur souverain. La Nouvelle-Grenade, sous le nouveau nom de Colombia, proclama son indépendance en 1823, et deux ans après fut reconnue par l'Angleterre. L'insurrection s'étant propagée dans toute l'Amérique, les deux Mexiques, le Pérou, et enfin toutes les colonies espagnoles, excepté Cuba, se sont soustraits à

Digitized by Google

l'autorité du roi d'Espagne qui ne possède plus rien sur ce vaste continent, où sa domination s'étendait sur d'immenses contrées.

* **NARO** (Benoit), cardinal, préfet de la congrégation de la discipline régulière, et archiprêtre de Sainte-Marie-Majeure, né à Rome le 26 juillet 1744 d'une famille noble, entra dans la carrière ecclésiastique et s'éleva en peu de temps, par son mérite et par ses vertus, aux plus hautes dignités de l'Eglise : d'abord chanoine du Vatican, il fut aussi camérier secret de Clément XIII. Pie VI le déclara prélat domestique et référendaire des deux signatures; plus tard, le saint Père lui donna place parmi les *ponents* du bon gouvernement et de la Consulte. Pie VII le nomma en 1800 clerc de la chambre, et en 1807, majordome et préfet des palais apostoliques. Devenu cardinal le 8 mars 1816, sous le titre de *Saint-Clément*, Naro se distingua par son zèle pour la splendeur du culte divin et par les dons qu'il fit à l'église de son titre, à la Basilique de Sainte-Marie-Majeure et à d'autres églises et pieux établissemens dont il était le protecteur. Le cardinal Naro est mort à Rome le 6 octobre 1832, après avoir reçu les secours de la religion. L'*Ami de la Religion* lui a consacré une *Notice* dans son numéro du 25 octobre 1832.

NARSÈS ou **NARSI**, 7ᵉ roi Sassanide de Perse, après Varanes son père, monta sur le trône en l'an 296. Il s'empara de la Mésopotamie et de l'Arménie. Maximien-Galère, envoyé contre lui par Dioclétien, fut d'abord battu; mais ensuite il défit les Perses, obligea leur roi à prendre la fuite, et lui envoya ses femmes et ses filles. Narsès prit le parti de faire la paix avec les Romains. Il lui en coûta pour cela cinq provinces sur le Tigre; et il mourut en 303, après un règne de sept ans. Ce n'était point un de ces rois qui mettent leur gloire à défendre leurs peuples, et leur bonheur à les rendre heureux. L'ambition fut le seul motif de ses actions, et cette ambition causa sa perte. Son fils Hormisdas lui succéda.

NARSÈS, eunuque persan, et l'un des plus grands généraux de son siècle, sous l'empereur Justinien, était d'une naissance obscure; dès sa jeunesse, il remplit des fonctions domestiques auprès de cet empereur, qui le distingua bientôt et lui ouvrit la carrière des honneurs. Il remplit d'abord plusieurs ambassades. Bélisaire ayant été disgracié, Narsès commanda l'armée romaine contre les Goths, les défit l'an 552 en deux batailles, et donna la mort à leur roi Totila. Narsès continua de remporter des victoires; il soumit toutes les villes de l'Italie et fut nommé exarque, dignité qu'il conserva quatorze ans. Justin, neveu et successeur de Justinien, le rappela. On raconte que l'impératrice Sophie, irritée contre lui, lui fit dire « de quitter les armes, et de venir filer avec les femmes ; » lui reprochant ainsi qu'il était eunuque. On ajoute que ce grand homme répondit qu'il *lui ourdirait une toile qu'elle ne déferait pas aisément.* Narsès se retira à Naples, d'où il vit avec joie les Lombards menacer l'Italie. Les Romains effrayés obtinrent du pape qu'il emploierait sa médiation auprès de Narsès. Le vieux général alla s'établir au capitole, et mourut à Rome dans une extrême vieillesse. « Cet eunuque, dit un historien, joignait » aux talens d'éclat une fidélité très intacte, et qui ne céda qu'à la disgrâce la » plus outrageante. Un amour extrême de » la justice et de la discipline ne souffrait » pas le moindre désordre dans son armée. » Il faisait surtout admirer en lui une piété » sincère, qui, ayant été le principe de son » premier attachement aux Romains, fut » l'âme de toutes ses vertus. Sa confiance » en Dieu et la vivacité de sa foi étaient » parvenues à ce degré qui opère les merveilles; et telle fut, encore plus que son » habileté naturelle, tout éminente qu'elle » était, la cause de ses succès étonnans. » Le cardinal Baronius prétend que Narsès est le même que celui qui s'étant révolté contre Phocas, périt par le dernier supplice, vers la fin du 6ᵉ siècle, ou au commencement du 7ᵉ. Ce fait paraît contre toute vraisemblance. L'eunuque persan aurait eu alors cent ans, puisqu'il servait dans les troupes de l'empereur Justinien, en 528. D'ailleurs, le Narsès que Phocas fit brûler l'an 604 avait été un des gardes de Commentiolus, général de l'empereur Maurice : se peut-il que Narsès qui avait acquis tant de gloire en Italie contre les Goths, fût le même homme, et qu'il eût été réduit à la simple qualité de garde d'un gouverneur de province? *Voyez* les *Mémoires de l'académie des Inscriptions*, in-4°, tom. 10, pag. 191 et 192.

* **NARUSZEWICZ** (Adam-Stanislas), historien et poète célèbre, évêque de Smolensk, puis de Luck, naquit en Li-

Digitized by Google

thuanie en 1733. Il reçut son éducation chez les jésuites, et entra en 1748 dans leur société à laquelle ses talens pouvaient être de la plus grande utilité. Lors de la suppression de cet ordre en 1778, il se rendit à Varsovie, et mérita la bienveillance du malheureux Stanislas-Auguste, qui lui accorda plusieurs bénéfices, et l'éleva successivement jusqu'à la dignité d'évêque. Naruszewicz accompagna ce monarque dans son voyage en Krimée, pendant lequel eut lieu l'entrevue de ce prince avec son ancienne protectrice, Catherine II, qui le détrôna peu de temps après. Ce prélat mourut dans son diocèse de Luck, le 6 juillet 1796, à l'âge de 63 ans. On a de lui : | *Histoire de Pologne*, en 6 vol. in-8°. Elle embrasse les règnes de la famille des *Piast*, et se termine à l'an 1386. Le premier volume, qui devait traiter des temps fabuleux et de l'origine des Polonais, est resté parmi les manuscrits de l'auteur et les autres matériaux précieux rassemblés pour la continuation de cet ouvrage. En 1780, le deuxième volume parut : il commence à l'époque de l'établissement du christianisme en Pologne, en 965 ; le septième vol. fut publié en 1786. L'ouvrage est enrichi de *Notes* où sont cités un grand nombre d'auteurs qui avaient écrit avant lui sur la Pologne. M. Gley l'a traduit en français, et le manuscrit de cette traduction inédite existe dans la bibliothèque de l'institut. | *Vie de Charles Chodkiewics, Hetman* (grand général) *de Lithuanie, vainqueur des Suédois, des Russes et des Turcs,* Varsovie, 1805, 2 vol. in-8° ; | une excellente *Traduction de Tacite*, 1772, 2 vol. in-4° ; | *Description de la Tauride, ou Histoire des Tartares en Krimée ;* | *Poésies diverses et originales*, savoir : des *Odes*, des *Satires* d'un grand mérite, *Eglogues*, *Epitres*, etc., 4 vol. in-8° ; | *Traduction en vers de toutes les Odes d'Horace et d'Anacréon*, justement estimée ; | *Voyage de Stanislas Auguste à Kaniou* en 1787, *lors de son entrevue avec l'impératrice Catherine II*. On trouve dans cette relation des notions intéressantes sur l'origine des Cosaques. | *Poésies érotiques*, dont le seul tort grave, est dans le choix du sujet, peu digne de la plume d'un ministre des autels et encore moins d'un prélat de l'Eglise catholique. Ses *OEuvres* sont insérées dans l'ouvrage intitulé *Choix d'auteurs polonais* (Varsovie, 1803-1805, 26 vol. in-8°), par M. Mostowski. Quelque talent que Naruszwicz ait déployé comme historien, par la clarté, la vigueur du style, par la sagesse des plans et l'ordre des matières, il est encore plus estimé comme poète. Naruszewicz avait réuni, par ordre du roi, un grand nombre de matériaux pour l'*Histoire de Pologne :* cette collection devait former 360 vol. in-folio.

*NASREDDYN-HADJA, fabuliste, surnommé *l'Esope turc*, né vers 1300, à Yenisheïr, dans la Natolie, acquit par ses fables une grande réputation. Comme Esope et ses imitateurs, il avait passé en revue tous les animaux, auxquels il prêtait un langage dont il tirait d'utiles leçons de morale. A un esprit fin et rusé il joignait une conduite sage et prudente qui ne se démentit dans aucune occasion. L'historien Cantemir rapporte un fait qui vient à l'appui de cette assertion, et qui sauva une partie de la Natolie de la fureur du sanguinaire Tamerlan. Les habitans de Yenisheïr voulaient s'armer et disputer le passage au conquérant ; mais Nasreddyn parvint à les en détourner, en improvisant une fable qui leur faisait connaître, sous le voile de l'allégorie, le danger auquel ils s'exposaient. Nommé par eux ambassadeur auprès du prince tartare il désirait mettre à ses pieds quelques présens, et imagina de lui offrir des fruits. Il demanda conseil à sa femme, pour savoir si ce présent devait être un panier de coings ou de figues. Elle se décida pour les coings : « Il n'est jamais bon, se dit » Nasreddyn, de suivre le conseil d'une » femme, » et il emporta des figues ; ce en quoi l'événement prouva qu'il fit bien. Il se dirige vers le camp du prince tartare, qui, ayant appris que le fameux Esope turc venait en ambassade, l'admit aussitôt en sa présence. Tamerlan, voyant que le présent qu'il lui apportait ne consistait qu'en des figues, ordonna qu'on les jetât l'une après l'autre à la tête de Nasreddyn, qui, à chaque coup, s'écriait avec joie : « Dieu soit loué !... — Pourquoi donc, » lui dit Tamerlan courroucé, remercies- » tu le Ciel.... ? — Parce qu'il m'a in- » spiré, répondit le fabuliste d'un air » très grave, de ne pas suivre le conseil » de ma femme ; car elle voulait qu'au » lieu de figues je t'apportasse des coings, » et assurément si ces figues se trou- » vaient être des coings, j'aurais la tête » brisée : j'ai donc raison de remercier le » Ciel.... » Le farouche Tamerlan sourit, et Yenisheïr fut sauvé du pillage de ses guerriers. Ce n'est pas la première fois

Digitized by Google

que la présence d'esprit, une ruse ingénieuse, une saillie, ont apaisé la colère d'un conquérant victorieux.

NASSARO. *Voyez* MATTHIEU.

NASSAU (ENGELBERT, comte de), né dans le 15^e^ siècle, gouverneur du Brabant, chevalier de la Toison d'or, fut très utile à Charles le Téméraire, dernier duc de Bourgogne, surtout dans la guerre de ce prince contre les Gantois révoltés. Fait prisonnier devant Nancy, il paya sa rançon et alla offrir son épée à la jeune héritière de Bourgogne, depuis épouse de Maximilien. En 1479, il se signala à la bataille de Guinegate, rendit de grands services à l'empereur Maximilien, et mourut à Bréda en 1504. On voit son mausolée dans la grande église de cette ville : monument magnifique, que les calvinistes, lors de la révolution, ont respecté, quoiqu'ils aient détruit presque tous les autres : il méritait effectivement cette exception, même de la part du fanatisme le plus destructeur. Les statues d'Engelbert et de son épouse, Limburge de Baden, sont de Michel-Ange, expression pittoresque de la mort, et vrais chefs-d'œuvre en ce genre : des quatre figures latérales, celles de Régulus et de Jules-César sont aussi de ce grand maître, le tout en albâtre gypseux et transparent; les tables sont de pierres de touche.

NASSAU (MAURICE de), prince d'Orange, un des plus grands capitaines des temps modernes, 2^e^ fils de Guillaume, naquit en 1567 au château de Dillenbourg. Il devint le chef des révoltés aux Pays-Bas après la mort de son père, tué en 1584 par Gérard. (*Voyez* cet article et GUILLAUME.) Le jeune prince n'avait alors que 18 ans. Nommé capitaine-général des Provinces-Unies, il affermit l'édifice de la république, fondé par son père. Il se rendit maître de Bréda en 1590, de Zutphen, de Devanter, de Hulst, de Nimègue en 1591, fit diverses conquêtes en 1592, et s'empara de Gertruydemberg l'année suivante. Maurice, couvert de gloire, passa dans les pays-Bas par la route de la Zélande. Une furieuse tempête brisa plus de 40 vaisseaux de sa flotte, en les heurtant les uns contre les autres, et il ne se sauva qu'avec une peine incroyable. Nous supprimons ici la conspiration fabuleuse rapportée par certains lexicographes, avec des circonstances plus fabuleuses encore. (*Voy.* ERNEST.) Maurice battit les troupes de l'archiduc Albert en 1597, et se rendit maître de toute la Hollande. En 1600, il fut obligé de lever le siége de Dunkerque; mais il s'en vengea sur Albert qu'il défit près de Nieuport, ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût contraint de lever encore le siége de cette ville. Rhinberg, Grave, l'Ecluse se rendirent à lui les années suivantes. Maurice travaillait plus pour lui que pour ses concitoyens : il ambitionnait la souveraineté de la Hollande ; mais le pensionnaire Barneveldt s'opposa à ses desseins. Le zèle de ce républicain lui coûta la vie. Maurice, défenseur de Gomar contre Arminius, profita de la haine qu'il sut inspirer contre les Arminiens, pour perdre son ennemi, partisan de cette secte. Barneveldt eut la tête tranchée en 1619; et cette mort, effet de l'ambition du prince d'Orange, laissa une profonde plaie dans le cœur des Hollandais. La trêve conclue avec les Espagnols étant expirée, Spinola vint mettre le siége devant Bréda en 1624, et réussit à la prendre au bout de six mois, à force de génie, de dépense et de sang. Le prince Maurice n'ayant pu le chasser de devant cette place, mourut de douleur en 1625. Il avait étudié l'art militaire dans les anciens, et il appliquait à propos les leçons qu'il avait puisées chez eux. Il profita non seulement des inventions des autres, il inventa lui-même. Ce fut dans son armée qu'on se servit pour la première fois des lunettes à longue vue, des galeries dans les siéges, de l'art d'enfermer les places fortes, de pousser un siége avec plus de vigueur, de défendre mieux et plus long-temps une place assiégée. Enfin il mit en usage plusieurs pratiques utiles, qui lui donnèrent le premier rang dans l'art militaire. Une femme de grande qualité lui demandait un jour assez indiscrètement *quel était le premier capitaine du siècle.* — *Spinola*, répondit-il, *est le second;* c'était dire qu'il était le premier. De peur d'être surpris durant le sommeil, il avait toujours pendant la nuit deux hommes qui veillaient à côté de son lit, et qui avaient soin de le réveiller au moindre bruit. La guerre entre la Hollande et l'Espagne ne fut jamais si vive que sous son administration, Maurice était violent, et n'aimait pas à être contredit; il se livra aux femmes et ne s'honora guère par ses mœurs. Il eut pour successeur Frédéric-Henri, son frère. On trouvera le récit de ses exploits dans l'ouvrage intitulé : *Généalogie et Lauriers de la maison de Nassau*, Leyde, 1615, in-fol.

Digitized by Google

avec cartes et fig. et des détails curieux sur son caractère dans les *Mémoires de Louis Aubery du Maurier*, Paris, 1687, in-12.

NASSAU (GUILLAUME de). - *Voyez* GUILLAUME.

NATALI (MARTIN), clerc régulier des Ecoles pies, naquit dans le diocèse d'Albenga, état de Gênes, en 1730, et fit profession à Rome en 1749. Chargé d'enseigner la théologie dans le collége Nazaréen, il s'y fit de fâcheuses affaires, sous Clément XIII, par une thèse où l'on crut remarquer des opinions répréhensibles. Il fut privé de sa chaire; mais le motif qui le mettait en disgrâce à Rome devint pour lui un sujet de mérite à Pavie, où l'on cherchait à introduire un nouvel enseignement. Il y fut appelé et pourvu d'une place de professeur. Il y afficha des sentimens qu'à Rome il avait été obligé de dissimuler, et ne cacha plus son penchant pour la doctrine de Jansénius. Le catéchisme de Bellarmin ayant été présenté à son approbation en sa qualité de censeur, il refusa de l'approuver, à moins qu'on n'y fît des changemens. Il sut si peu se contenir, que l'évêque de Pavie lança sur lui une sentence d'excommunication, en date du 5 mai 1775. En vain le pape demanda qu'il fût destitué de sa place de professeur, le système de l'empereur Joseph II prévalait dans les états de la maison d'Autriche en Italie, et c'était une raison pour que Natali fût soutenu. Non seulement on ne le destitua point, au contraire on bannit un dominicain qui l'avait attaqué. Il mourut à Pavie le 28 juin 1791. Il a publié : | *Sentimens d'un catholique sur la prédestination*, 1782 ; | *Prières de l'Eglise pour obtenir la grâce*, 1783 ; | *Complexiones augustinianæ de gratia Dei*, 2 vol. ; | *Traité de l'existence et des attributs de Dieu, de la Trinité, de la création et de la grâce*, 3 vol. ; | *Lettre au Père Mamachi sur les limbes* ; | *Lettres contre la théologie morale de Collet*, etc. *Voyez* MAMACHI.

NATALIS. *Voyez* HERVÉ le Breton.

NATALIS-COMÈS. *Voyez* COMÈS.

NATALIS (JÉROME), jésuite flamand, mort en 1583, connu seulement par un ouvrage assez médiocre, mais qui est recherché à cause des figures dont il est orné. Il est intitulé : *Meditationes in Evangelia totius anni*, in-fol., Anvers, 1594.

NATALIS (MICHEL), graveur, né à Liége en 1609, fit dès sa plus tendre jeunesse son amusement du dessin, et s'y rendit très habile. A l'âge de 11 ans il maniait déjà le burin. Son père, graveur des monnaies, fut son premier maître. Pour se perfectionner, il se rendit à Paris et de là à Rome, où il grava, sous la direction de Joachim Sandrart, une partie des statues de la galerie justinienne. On a beaucoup d'estampes de lui d'après le Titien, Rubens, le Poussin, Bertholet, et sur ses propres dessins. On estime particulièrement un *Saint-Bruno* et le *buste de saint Lambert*. On assure qu'au moment de sa mort, en 1670, un courrier arrivait à Liége pour l'informer que Louis XIV lui offrait un logement au Louvre et une pension.

NATHAN, prophète qui parut dans Israël du temps de David, déclara à ce prince qu'il ne bâtirait point de temple au Seigneur, et que cet honneur était réservé à son fils Salomon. Ce même prophète reçut ordre de Dieu, vers l'an 1035 avant J.-C., d'aller trouver David après le meurtre d'Urie, pour lui reprocher ce crime et l'adultère qui y avait donné lieu. Nathan lui rappela son péché sous une image empruntée, en racontant à ce prince l'histoire feinte « d'un homme » riche qui, ayant plusieurs brebis, avait » enlevé de force celle d'un homme pau» vre qui n'en avait qu'une. » David ayant entendu le récit de Nathan lui répondit : « L'homme qui a fait cette action » est digne de mort ; il rendra la brebis » au quadruple. — C'est vous-même qui » êtes cet homme (répliqua Nathan.) Vous » avez ravi la femme d'Urie Héthéen ; » vous l'avez prise pour vous ; vous l'avez » fait périr lui-même par l'épée des en» fans d'Ammon. » Ces paroles furent un trait de lumière qui pénétra David de la plus vive componction ; ses regrets lui méritèrent le pardon de sa faute.

NATHAN ou **RABBI-ISAAC-NATHAN**, rabbin du 15[e] siècle, s'est rendu fameux par sa *Concordance hébraïque*, à laquelle il travailla pendant 10 ans. Cette *concordance* a été traduite en latin, et depuis perfectionnée par Buxtorf, et imprimée à Bâle, 1632 in-fol. Il est certain que Nathan composa sa *Concordance* d'après celle qu'Arlot, général des cordeliers, a composée en latin. Cet ouvrage a été imprimé sous le titre de *Meir netiv*, *Lumière des sentiers*. Ce rabbin est appelé tantôt *Isaac*, et tantôt *Mardochée*, selon la coutume des Juifs de changer de nom dans les mala-

Digitized by Google

dies extrêmes; s'ils viennent à guérir, ils retiennent le dernier comme un signe de pénitence et du changement de leurs mœurs : usage qu'il ne serait point absurde d'introduire parmi les chrétiens, qui avertirait de leur infidélité ou de leur hypocrisie tant d'hommes lâches et faux qui, dans des temps de souffrance et d'angoisses, abjurent leurs iniquités pour les reprendre au moment de leur convalescence.

NATHANAEL, disciple de J.-C., de la petite ville de Cana en Galilée. Philippe l'ayant rencontré, lui apprit qu'il avait trouvé le Messie, et l'amena à J.-C. Le Sauveur en le voyant dit de lui, que c'était *un vrai Israélite, sans déguisement et sans fraude*. Nathanaël lui ayant demandé d'où il le connaissait, le Sauveur lui répondit qu'il l'avait vu sous le figuier avant que Philippe l'appelât. A ces paroles, Nathanaël le reconnut pour maître, pour le Fils de Dieu et le vrai roi d'Israël. Plusieurs écrivains ont soutenu que saint Barthélemi était le même que Nathanaël; le père Roberti, jésuite, dans *Nathanael Bartholomæus*, Douai, 1619, Alphonse Tostat, Cornélius à Lapide, Henri Hammond, Gavantus, Fabricio Pignatelli, jésuite napolitain, dans *De apostolatu B. Nathanaelis Bartholomæi*, Paris, 1660, et le père Stilting dans les *Acta Sanctorum*, août, tom. 5, ont adopté ce sentiment. Saint Jean ne nomme jamais Barthélemi parmi les apôtres; mais aussi on ne trouve point le nom de Nathanaël dans les trois autres évangélistes. Ceux-ci joignent constamment ensemble Philippe et Barthélemi; et saint Jean dit que Philippe et Nathanaël vinrent ensemble trouver J.-C. On voit aussi que Nathanaël était avec les apôtres, lorsque le Sauveur leur apparut sur le bord de la mer de Galilée, après sa résurrection; et s'il n'eût point été dès lors membre du sacré collége, pourquoi n'aurait-il point été proposé pour remplir la place vacante par la mort de Judas?

NATIVELLE (PIERRE), célèbre architecte français, dont nous avons une *Architecture* avec des figures, imprimée à Paris, en 2 vol. in-fol., 1729 : ouvrage fort estimé.

* NATIVITÉ (JEANNE le ROYER, sœur de la), née à la Chapelle-Sanson près de Fougères, le 24 janvier 1732, appartenait à une famille de laboureurs. A l'âge de dix-huit ans elle entra comme domestique chez des religieuses de l'ordre de Sainte-Claire, appelées *Urbanistes*, établies à Fougères. Quoique elle n'apportât rien en dot, elle obtint dans la suite d'être reçue sœur converse, et fit de grands progrès dans la vertu. La sœur de la Nativité crut avoir des apparitions et des révélations dont elle fit part à ses confesseurs successifs, qui cherchèrent à l'éclairer sur des points aussi délicats. Cependant un nouveau directeur du couvent, M. l'abbé Genet, s'éloignant de la route de ses prédécesseurs, confirma la sœur dans sa pieuse croyance : elle lui dictait ce qu'elle prétendait avoir vu ou entendu; mais la révolution les sépara. La sœur, forcée de quitter son couvent, se réfugia chez son frère, puis auprès d'un charitable habitant de Fougères, où elle mourut le 15 août 1798, âgée de 66 ans. Pendant son séjour en Angleterre, l'abbé Genet avait communiqué ses manuscrits à plusieurs personnes, qui varient d'opinion sur le degré de confiance que méritaient les prédictions qu'ils contenaient. Plusieurs copies en furent même distribuées. A la mort de cet ecclésiastique, survenue en 1817, les manuscrits furent vendus à un libraire qui les publia dans la même année sous le titre de *Vie et Révélations de la sœur de la Nativité*, 3 vol. in-12. Cet ouvrage est composé d'un *Discours préliminaire* de l'abbé Genet, qui tâche de prouver que la sœur était inspirée ; d'un *Abrégé de la vie de la sœur*, par le même; d'une *Vie intérieure* de ladite sœur, écrite ou pour mieux dire dictée par elle; de ses nombreuses et extraordinaires *Révélations*, par lesquelles elle prédit beaucoup de choses sur l'Eglise et la fin du monde. Ces révélations contiennent des détails pleins de piété et d'élévation, et d'autres qui pourraient être soumis à une sévère critique. On trouve, dans le troisième volume, un *Recueil d'autorités* en faveur de ces mêmes révélations, des *Observations* de l'abbé Genet sur la même matière, et une *Relation* faite par lui *des huit dernières années de la sœur*. On fit une nouvelle édition de cet ouvrage en 1819, 4 volumes in-8° et in-12. Le quatrième volume supplémentaire a été dicté par la sœur à des religieuses qui avaient mérité sa confiance. *L'Ami de la Religion et du Roi* a donné une analyse et un extrait de cet ouvrage dans le tome 23, p 321 385, et dans le tome 24, p. 193. Un anonyme lui répondit par une brochure intitulée : *Réponse de mon oncle sur la Con-*

Digitized by Google

sure des révélations de la sœur de la Nativité. Cependant les personnes éclairées conviennent, avec *l'Ami de la Religion*, « que l'on ne doit pas croire toutes les » révélations de la sœur comme implicitement » tement véritables. » La *Chronique religieuse* en a aussi parlé au tome 3, page 246.— Une autre JEANNE de la Nativité, religieuse ursuline, est auteur du *Triomphe de l'amour divin dans la vie de la bonne Armelle*, Paris, 1683, in-12.

* NATOIRE (CHARLES), habile peintre français, directeur de l'académie de France à Rome, né à Nîmes le 3 mars 1700, eut pour maître Lemoyne, qui lui communiqua ce style *guindé* qui était alors fort à la mode en France. Cependant il avait déjà acquis de la réputation lorsqu'un de ses propres élèves, Vien, le mit dans la route qu'avaient parcourue avec tant de gloire les grands maîtres italiens, flamands, espagnols, et qui n'est que celle qu'indique la nature elle-même. Nommé directeur de l'académie de France, à Rome, où il succédait à Troy, il y demeura près de vingt ans, et il y serait resté peut-être jusqu'à la fin de sa vie, sans un procès qu'il eut à soutenir contre un de ses élèves dont la conduite était répréhensible et qu'il chassa de l'académie. Celui-ci porta plainte au Châtelet contre une décision qu'il appelait arbitraire. Après de longs débats, qui abreuvèrent de dégoûts Natoire, vieux et infirme, le maître fut définitivement condamné à 20,000 francs de dommages et intérêts, et renvoyé de l'académie, où son élève Vien le remplaça. L'attachement que Natoire portait aux jésuites fut la cause de cette affaire; car on dit qu'il n'avait agi que sous leur inspiration. Quoi qu'il en soit, il se retira à Castelgandolfo, dans le Bolonais, où il mourut en août 1777, âgé de 77 ans. On cite comme ses meilleurs ouvrages les tableaux qui ornaient les appartemens du premier étage du château de Versailles; un *salon* de l'hôtel de Soubise; la *chapelle* des Enfans trouvés de Paris; les *peintures* des panneaux à la Bibliothèque du roi, entre les fenêtres du cabinet des médailles et des antiques : mais la plupart de ces productions ont été retouchées depuis, et ont beaucoup perdu de leur premier mérite. Le tableau d'un ange arrachant la flèche de la plaie de saint Sébastien passe pour son chef-d'œuvre; on l'a même comparé aux meilleurs ouvrages du Guide On lui a reproché un coloris faible et gris; mais on l'a toujours estimé pour la correction du dessin. D'habiles graveurs, tels que Fessart, Aveline, J.-J. Flipart, élève de Laurent Cars, ont reproduit ses meilleurs ouvrages.

NATTA (MARC-ANTOINE), célèbre jurisconsulte du seizième siècle, natif d'Asti en Italie, était magistrat à Gênes, où il se distingua par ses vertus et son amour pour l'étude. Le sénat de Pavie lui offrit une chaire de droit canon; mais il ne voulut pas priver Gênes de ses lumières. On a de lui divers ouvrages de théologie et de jurisprudence. Son traité *De Deo*, en quinze livres, imprimé à Venise en 1559, est au nombre des raretés typographiques. Ses autres ouvrages sont : | *Conciliorum tomi III*, Venise, 1587, in-fol.; | *De immortalitate animæ libri V*; | *De passione Domini*, 1570, in-fol.; | *De doctrina principum libri IX*, 1564, in-fol.; | *De pulchro*, Venise, 1553, in-fol.

NATTA (HYACINTHE), fils de Gabriel-Hector Natta, comte d'Alfiano, et de Polyxène de Biandrate, comtesse de Saint-George, naquit à Casal, capitale du Montferrat, en 1575. Il passa de l'université de Pavie, où il commença ses études, dans celle de Salamanque et ensuite dans celle de Bologne, où il prit le degré de docteur en droit. Entré dans l'ordre des capucins, à l'âge de 25 ans, il ne tarda pas à s'y faire un nom parmi les plus célèbres prédicateurs : Rome, Milan, Naples, Gênes, Bologne, etc., devinrent successivement le théâtre de son éloquence. En 1606, il prêchait le carême à Venise, d'où il fut exilé pour avoir mêlé dans ses sermons quelques traits relatifs au différend qui subsistait entre le pape Paul V et cette république. Envoyé ensuite par la cour de Rome auprès de différens princes, le père Natta déploya partout des talens supérieurs : il réconcilia l'empereur Rodolphe II et l'archiduc Mathias, divisés pour des intérêts de famille, dont le choc pouvait devenir funeste à l'état; il engagea ce dernier, lorsqu'il fut devenu empereur, à révoquer la permission donnée aux hérétiques de bâtir des temples, et s'opposa de toutes ses forces à leurs menées, qui ne tendaient à rien moins qu'à l'entier anéantissement de la religion catholique. Ce fut lui qui dévoila à la cour d'Espagne les desseins du prince de Galles, qui, sous prétexte de négocier son mariage avec la princesse Marie, sœur de Philippe IV, ne s'était rendu à

Digitized by Google

Madrid avec le baron de Digby, que pour détacher le roi des intérêts des autres princes catholiques. A Bruxelles, il obtint de l'infante Isabelle, en faveur des pères de l'Oratoire, l'emplacement qu'ils occupent en cette ville : de là il se rendit à Paris, où il employa également à procurer le bien, les marques de considération et de confiance qu'il reçut à la cour et à la ville. Vers l'an 1624, il retourna à Rome, et s'adonna à la prédication jusqu'à sa mort, arrivée en 1627, à Casal, à l'âge de 52 ans. On a de lui divers ouvrages de piété, tous écrits en italien.

NATTIER (Jean-Marc), peintre ordinaire du roi, et professeur de son académie, né à Paris en 1685, mourut en 1766. La célébrité de cet artiste lui avait été prédite par Louis XIV, qui voyant ses dessins de la galerie du Luxembourg, après lui avoir accordé la permission de les faire graver par les plus habiles maîtres, lui dit : « Continuez, Nattier, et » vous deviendrez un grand homme. » Le czar Pierre lui fit proposer de le suivre en Russie. Ce prince, piqué du refus de Nattier, fit enlever le portrait que cet artiste avait fait de l'impératrice Catherine, et que le czar avait fait porter chez un peintre en émail, et partit sans lui donner le temps d'achever le portrait. Nattier possédait une touche légère, un coloris suave, et l'art d'embellir les objets que faisait éclore son pinceau. Les dessins de la galerie du Luxembourg parurent gravés en 1 vol. in-fol., 1710.

NAUBERT (Bénédicte), femme auteur, née à Leipsick en 1755, était fille du professeur Hebenztreit, sous lequel elle étudia les belles-lettres, et apprit plusieurs langues modernes. A l'âge de dix-huit ans, elle se maria avec un négociant de Nauburg. Douée d'une riche imagination, elle publia un grand nombre de *Romans*, et devint, en ce genre, l'écrivain le plus fécond de l'Allemagne. Dans ses ouvrages elle a quelquefois donné d'utiles leçons ; cependant ils ne sont pas exempts des dangers du genre ; car on y trouve des anecdotes qui ne sont rien moins que morales, et qui tendent à faire mépriser la religion en déprimant ses ministres. Sa première production parut en 1785, et ce ne fut que 32 ans après, en 1817, que l'on parvint à apprendre le nom du véritable auteur de ces *Romans*. Plusieurs ont été traduits en français, comme | *Herrmann d'Unna*, par M. de Bock ; | *Elizabeth de Toggenburg* ; | *Walter de Montbarry* ; | *Thekla de Thurn*. Les suivans n'ont pas été traduits : | *Conradin de Souabe* ; | *Emma, fille de Charlemagne* ; | *Velléda* ; | *Azaria*, etc. C'est son dernier ouvrage. M^me^ Naubert est morte à Leipsick, le 12 janvier 1819, âgée de 64 ans.

NAUCLERUS. *Voyez* GABATO.

NAUCLERUS (Jean Vergen, plus connu sous le nom de), célèbre chroniqueur, né vers 1430, prévôt de l'église de Tubingen, et professeur en droit dans l'université de cette ville, était d'une noble famille de Souabe. Il changea son nom, qui en allemand signifiait *Nautonnier*, en celui de *Naucleros*, qui signifie la même chose en grec. Il vivait encore en 1501. On a encore de lui une *Chronique* latine depuis Adam jusqu'en 1500, continuée par Baselius jusqu'en 1514, et par Surius jusqu'en 1566. (*Voy*. SURIUS.) Elle est plus exacte que toutes les compilations historiques qui avaient paru jusqu'alors ; mais ce n'est qu'une compilation. On l'estime surtout pour les faits qui se sont passés dans le 15^e^ siècle. Elle fut imprimée à Cologne, 2 vol. in-fol., en 1564-1579, avec la continuation de Laur. Surius. On trouve une courte *Notice* sur Nauclerus dans les *Vitæ philosoph. et philolog.*, par Melchior Adam : Dan. Guill. Moller a publié une *Dissertation latine* sur cet écrivain, Altdorf, 1697, in-4°.

NAUDE (Gabriel), savant distingué, né à Paris en 1600, fit des progrès rapides dans les sciences, dans la critique, dans la connaissance des auteurs, et dans l'intelligence de langues. Henri de Mesmes, président au parlement de Paris, le fit son bibliothécaire. Son inclination pour la médecine l'engagea quelque temps après à se rendre à Padoue ; il s'y consacra à l'étude de cet art, et y prit le bonnet de docteur. Le cardinal Bagni le choisit pour son bibliothécaire, et l'emmena avec lui à Rome. Après la mort du cardinal Bagni, le cardinal Barberin fut charmé de l'avoir auprès de lui. Naudé était à Rome lorsque le général des bénédictins de Saint-Maur voulut faire imprimer à Paris l'*Imitation de J.-C.* sous le nom de *Jean Gersen*, *Gesen*, ou *Gessen*, religieux de l'ordre de Saint-Benoît. Dom Tarisse (c'était le nom de ce général), le donnait pour le véritable auteur de cet ouvrage ; personnage qui, selon toutes les apparences, est un être de raison. Il se fondait sur l'autorité de quatre manuscrits qui étaient à Rome. Le cardinal de Richelieu écrivit

Digitized by Google

à Rome à Naudé, pour les examiner. Il parut à l'examinateur que le nom de *Gersen*, placé à la tête de quelques-uns de ces manuscrits, était d'une écriture plus récente que les manuscrits mêmes. Il envoya ses observations aux savans du Puy, qui les communiquèrent au P. Fronteau, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, très étonné de ce qu'on voulait enlever cet ouvrage de l'*Imitation*, à son confrère Thomas à Kempis, son véritable auteur. Il fit promptement imprimer ce livre sous ce titre. *Les quatre livres de l'Imitation de J.-C., par Thomas à Kempis, avec la conviction de la fraude qui a fait attribuer cet ouvrage à Jean Gersen, bénédictin*. L'éditeur génovéfain ne manqua pas de rapporter la *Relation* du sieur Naudé envoyée à messieurs du Puy, *de quatre manuscrits qui sont en Italie, touchant le livre de l'Imitation de J.-C., sous le nom de Jean Gersen, abbé de Verceil*. Toute la congrégation de Saint-Maur se souleva contre l'auteur de cette pièce. Le père Jean-Robert Quatre-Maire, leur principal défenseur, accusa Naudé d'avoir falsifié les manuscrits et de les avoir vendus aux chanoines réguliers pour un prieuré simple de leur ordre. Ce conte ridicule semblait renforcer les raisons de Naudé et déceler la faiblesse de celles qu'on lui prétendit opposer. Le père François Valgrave, autre bénédictin, vint à l'appui de son confrère, et reprocha également à Naudé de la mauvaise foi dans l'examen des manuscrits et dans sa *Relation*. Une simple querelle littéraire devint alors un procès criminel. Naudé fit présenter une requête au Châtelet, pour faire saisir et supprimer les exemplaires des livres de Quatre-Maire et de Valgrave. Les bénédictins éludèrent cette juridiction, et firent renvoyer la cause aux requêtes du palais. Aussitôt parurent de part et d'autre des *factum*. Tous les gens de lettres s'intéressèrent pour Naudé. Les chanoines réguliers intervinrent au procès : il traîna en longueur. Enfin, après avoir été pour les avocats matière à plaisanterie, l'affaire fut terminée le 12 février 1652. On ordonna que les paroles injurieuses employées de part et d'autre seraient supprimées; qu'il y aurait main-levée des exemplaires du livre de Valgrave qui avaient été saisis; qu'on ne laisserait plus imprimer le livre de l'*Imitation de J.-C.* sous le nom de *Jean Gersen*, abbé de Verceil; mais sous celui de *Thomas à Kempis*....... Le temps, l'équité et la bonne critique ont décidé cette controverse d'une manière plus péremptoire qu'elle n'a pu l'être dans un tribunal de jurisprudence. La multitude de germanismes dont l'ouvrage est rempli forme seule une preuve évidente et irrésistible contre les prétentions des gersénistes. (*Voyez* AMORT, GERSEN, KEMPIS, QUATRE-MAIRE; vaines subtilités de dom Chais, *Journ. hist. et litt.* 15 août 1785, pag. 586.) Comme Naudé jouissait d'une pension à la cour de France, avec le titre de médecin de Louis XIII, le cardinal de Richelieu le rappela à Paris, où il revint en 1642. Après la mort de ce ministre, le cardinal Mazarin se l'attacha en qualité de bibliothécaire, et lui donna un canonicat de Verdun et le prieuré de Lartige en Limousin. La bibliothèque de cette Eminence s'accrut sous ses mains de plus de 40,000 volumes. La reine Christine de Suède, instruite de son mérite, l'appela à sa cour. Naudé s'y rendit; mais les témoignages d'estime et d'amitié dont cette princesse le combla ne purent lui faire aimer un pays contraire à sa santé : il mourut en revenant, à Abbeville, en 1653, à 53 ans. Naudé avait beaucoup d'esprit et de savoir; mais ses jugemens ne sont pas toujours vrais ni bien motivés. Il était extrêmement vif, et sa vivacité le jetait quelquefois dans des singularités dangereuses. Il parlait avec une liberté qui s'étendait sur les matières de la religion, à laquelle il fut cependant, à ce qu'on assure, attaché de cœur et d'esprit : inconséquence qui lui était commune avec tant de prétendus sages, qui sacrifient au bel air philosophique des sentimens respectables, dont ils n'ignorent ni la solidité ni le prix. Ses principaux ouvrages sont : | *Apologie pour les grands personnages faussement soupçonnés de magie*, Paris, 1625, in-12, réimprimée à Amsterdam en 1712. Il y a de bonnes observations; mais il y en a aussi qui, en bonne critique, ne sont pas recevables. Plusieurs de ces *soupçonnés* sont bien justifiés, ce sont ceux qui n'avaient pas besoin de l'être; quelques-uns le sont très mal, et restent toujours entachés. | *Avis pour dresser une bibliothèque*, 1644, in-8°, bons pour leur temps; | *Addition à la Vie de Louis XI*, 1630, in-8°, curieuse; | *Bibliographia politica*, Leyde, traduite en français par Chailline, Paris, 1642 : ouvrage savant, mais peu exact; | *Syntagma de studio liberali*, 1632,

Digitized by Google

in-4°. Il y a de bons préceptes sur la manière d'étudier. | *Syntagma de studio militari*, Rome, 1637, in-4° ; ouvrage peu commun et qui ne mérite guère de l'être ; | *De antiquitate scholæ medicæ parisiensis*, Paris, 1628, in-8° ; | *Epistolæ, Carmina*, in-12, 1667; | les *Considérations politiques sur les coups d'état*, production médiocre, écrite d'un style dur et incorrect furent imprimées à Paris sous le nom de Rome, en 1639, in-4°. Cette édition est estimée. Louis du May en donna une en 1673, sous le titre de *Sciences des princes*, et y ajouta ses réflexions. | Quelques curieux recherchent son *Instruction à la France sur la vérité de l'Histoire des frères de la Rose-Croix*, Paris, 1623, in-8°. Elle prouve que Naudé connaissait cette société ; et si *la France* eût écouté cette *instruction*, elle se fût bien trouvé de sa docilité. (*Voy.* MAIER, OCHIN.) | *Jugement de tout ce qui a été imprimé contre le cardinal Mazarin*, 1650, in-4° : ce livre est devenu fort rare ; cependant il y en a eu deux éditions, l'une de 492 pages, l'autre de 717. | *Avis à nos seigneurs du parlement, sur la vente de la bibliothèque du cardinal de Mazarin*, 1652, in-4°, peu commun ; | *Remise de la bibliothèque entre les mains de M. Tubœuf*, 1651, in-4°, plus rare encore ; | *Le Marfore*, ou *Discours contre les libelles*, Paris, 1620, in-8° : ouvrage extrêmement rare. Le père Jacob, carme, a donné un Recueil des éloges que les savans ont faits de Naudé avec le catalogue de ses ouvrages, Paris, 1659, in-4°. On a recueilli différens traits de la vie et des pensées de Naudé sous le titre de *Naudéana*, Paris, 1701, et Amsterdam, 1703, in-12, avec les additions.

NAUDÉ (PHILIPPE), écrivain protestant, né à Metz en 1654, de parens pauvres, se retira à Berlin après la révocation de l'édit de Nantes. Il fut reçu de la société des sciences en 1701, et attaché en 1704 à l'académie des princes, comme professeur de mathématiques. On a de lui une *Géométrie*, in-4°, en allemand, et quelques petites pièces dans les *Miscellanea* de la société de Berlin. Il a laissé aussi beaucoup d'ouvrages de théologie, qui sont plutôt d'un homme emporté par le fanatisme de secte, que d'un auteur qui cherche à éclaircir les matières de religion : ils sont de plus écrits avec une sécheresse repoussante, et d'un style qui ne rachète en aucune façon les défauts inhérens à la chose. Il mourut à Berlin en 1729. On a de lui divers *Mémoires* dans les *Miscellanea berolinensia*.

NAUDET (THOMAS-CHARLES), peintre de paysages, naquit à Paris en 1774, d'un marchand d'estampes. Après s'être appliqué de bonne heure au dessin et s'être exercé à reproduire les chefs-d'œuvre de Salvator Rosa, Hermann, le Poussin, etc., il prit des leçons de peinture sous Hubert Robert, peintre du roi. On a un grand nombre d'ouvrages par cet artiste parmi lesquels nous citerons : | ses *Dessins de statistique du département de l'Oise*, publiés par Cambry, alors préfet, et | Une superbe *Collection de trois mille dessins* environ représentant les plus beaux sites de l'Italie, de l'Espagne, de l'Allemagne et de la Suisse, et la plupart des monumens antiques et modernes qui se rencontrent dans ces contrées. Naudet avait composé cette *collection* dans les voyages qu'il fit avec un gentilhomme suédois, le naturaliste Néergard, qui la publia dans le mois de janvier 1812, avec un texte explicatif. Naudet mourut à Paris le 10 juillet 1810. Ses paysages sont exécutés avec autant de grâce que de précision.

NAUGERIUS. *Voyez* NAVAGERO.

* NAUMANN (JEAN-AMÉDÉE), célèbre compositeur de musique, directeur de la chapelle de l'électeur de Saxe, naquit en 1745, à Blasewitz, près de Dresde, d'un simple cultivateur. Son père, qui avait fort à cœur de lui procurer une bonne éducation musicale l'envoyait tous les matins à la ville prendre une leçon de clavecin sur lequel il fit de rapides progrès. Naumann n'avait que quatorze ans lorsque le hasard amena dans la maison de son père, un virtuose attaché à la cour de Suède, avec lequel il fit un voyage en Italie : ce musicien le conduisit à Padoue, où demeurait alors le célèbre Tartini, qui fit l'accueil le plus flatteur à Naumann. Le jeune allemand, s'étant fait connaître par plusieurs pièces, fut nommé maître de la chapelle de l'électeur. Mais il obtint la permission de retourner en Italie, où il travailla pour les théâtres de Bologne, de Florence, de Venise et de Naples, et toujours avec un égal succès. Il était connu en Italie sous le nom de *il Sassone* (le Saxon), et sa réputation s'étendit du midi jusqu'au nord de l'Europe. Vivement sollicité par Gustave III, il se rendit à Stockholm, où il jouit d'un honneur qu'il ne partageait avec aucun autre compositeur de l'u-

Digitized by Google

nivers. Ce fut sa majesté suédoise elle-même qui écrivit pour Naumann le poëme lyrique de *Gustave Wasa*. De Stockholm, Naumann passa à Copenhague, puis à Berlin, à Vienne, et composa successivement des opéras *sérieux* et *bouffons*, en italien, en suédois, en danois et en allemand. De retour à Dresde, il se livra entièrement à la musique sacrée, dans laquelle il se surpassait, et notamment dans les *oratorio*, tels que la *Passion*, le *Giuseppe* ou *Joseph reconnu*, et autres productions semblables de l'immortel Métastase. Il fit deux fois la musique pour les deux *oratorio* précédens : pour le premier, l'une à Dresde, et l'autre à Padoue, et pour le second, il la fit sur des paroles italiennes, pour Dresde ; et pour Paris, sur des paroles françaises. Il serait difficile de donner la liste de ses nombreux *opéras*, de ses *oratorio*, *messes*, *motets*, *sonates* pour clavecin, avec et sans accompagnement, et même pour l'harmonica, duquel il jouait très bien. Le style de Naumann est gracieux, facile, expressif, et il est du petit nombre des maîtres qui se sont particulièrement attachés à la pureté et à la mélodie du chant. Il se promenait dans le parc du palais électoral, lorsqu'il fut frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante, dont il mourut le 27 mai 1801, à l'âge de 56 ans.

NAUSÉA (Frédéric), surnommé *Blancicampianus*, né près de Wurtzbourg, vers 1480, professa d'abord les belles-lettres, puis le droit et la théologie. Il parut ensuite avec éclat dans la chaire, et fut pendant 12 ans prédicateur à Mayence. Appelé à la cour de Vienne, en 533, il fut nommé en 1541 évêque de cette ville, par l'empereur Charles-Quint, qui voulut récompenser ses succès dans la chaire et dans la controverse. Ce prélat mourut à Trente durant la tenue du concile, le 6 février 1552. Ses mœurs étaient une règle vivante pour les évêques et pour le commun des fidèles. Nous avons de lui : | plusieurs ouvrages, en latin, contre les hérétiques, entre autres : *De missæ sacrificio* ; | quelques *Livres de morale*, parmi lesquels on distingue son Traité de la Résurrection, sous ce titre : *De J.-C. et omnium mortuorum resurrectione*, 1551, Vienne, in-4° : ouvrage singulier, curieux et peu connu ; | *Sept livres des choses merveilleuses*, Cologne, 1532, in-4°, fig. L'auteur y parle des monstres, des prodiges, des comètes. Cet ouvrage est fort curieux ; mais l'auteur paraît quelquefois trop crédule. | *Catechismus catholicus* ; | *Consilia de puero litteris instituendo* ; | *Libri quinque in concilia* ; | *Abrégé de la vie du pape Pie II*, et de celle de *l'empereur Frédéric III* ; | des *Poésies* assez faibles. On a imprimé à Bâle en 1550, in-fol., un *Recueil des lettres* écrites à ce savant sur diverses matières. Ce recueil renferme aussi un catalogue de ses ouvrages.

NAVÆUS (Matthias), natif de la Hesbaye dans la principauté de Liége, fut licencié en théologie, curé de Saint-Pierre à Douai, et ensuite chanoine de l'église de Tournai et censeur des livres. Sa régularité et son savoir lui concilièrent une considération générale. Il mourut vers le milieu du 17e siècle. Ses principaux ouvrages sont : | des sermons sur les fêtes de quelques saints, sous le titre de *Prælibatio theologica in festa Sanctorum*, in-4° ; | *Annotationes in summæ Theologiæ et sacræ Scripturæ præcipuas difficultates*, in-4° ; | *Orationes de signi crucis et orationis efficacia*, *et D. Thomæ Aquinatis laudibus*, 1630, in-4°. Il publia aussi *Chronicon apparitionum et gestorum sancti Michaelis archangeli*, ouvrage de son oncle Michel NAVÆUS, né à Liége, successivement chanoine et official d'Arras, archidiacre et grand-vicaire de Tournai, mort l'an 1720, âgé de 87 ans, comme il est dit sur son portrait gravé.

NAVÆUS (Joseph), prêtre et chanoine de Saint-Paul de Liége, naquit au village de Viesme, à cinq lieues de cette ville, en 1651, et fit ses premières études avec une distinction remarquable. Il n'eut pas moins de succès en philosophie et en théologie. Il professa pendant quelque temps la poésie dans le collége de la Trinité à Louvain. Ayant pris le degré de licencié en théologie dans l'université de cette ville, il fut appelé à Liége pour y enseigner la philosophie au séminaire. Quelques-unes des thèses qu'il y fit soutenir sous sa présidence ont été imprimées. Il eut des démêlés assez vifs avec les jésuites au sujet du séminaire dont ces Pères cherchaient à avoir la direction. En 1699, il prit la défense de M. Denys, professeur de théologie à Liége, accusé d'enseigner des propositions qui n'étaient point orthodoxes ; M. Denys était à Rome. Navæus, étant devenu infirme, se démit de son emploi de professeur, et fut nommé à un canonicat de la cathédrale de

Saint-Paul. Il conserva ce bénéfice tant qu'il put en remplir les devoirs ; mais ses infirmités ayant augmenté, il le résigna. Il mourut à Liége le 10 avril 1705, n'ayant que 54 ans. On a de lui : | *Mémoire contenant les raisons pour lesquelles il est très important de ne pas retirer le séminaire de Liége des mains des théologiens séculiers, et de n'en pas donner la conduite aux Pères jésuites*. Ce Mémoire, écrit en latin, fut traduit en français par le père Quesnel, et imprimé in-4° et in-12. Il n'eut point l'effet que l'auteur en attendait. Les jésuites prirent possession du séminaire ; ce qui donna lieu à un autre écrit de Navæus intitulé : *Deux lettres d'un ecclésiastique de Liége, contenant le récit de l'intrusion violente du père Sabran, jésuite anglais, dans la présidence du séminaire de Liége*, en latin, 1699. Ces lettres furent aussi traduites en français, in-4° et in-12 ; | *Epistolæ apologetica ad auctores et suscriptores resolutionis sacræ (ut ipsi quidem existimari volunt), facultatis lovaniensis ad quæstiones quasdam dogmaticas, datæ die 12 septembris 1609, et Lovanii editæ per quosdam sacræ theologiæ studiosos, ex S. L. pro professore suo absente*. C'est la défense de Denys citée ci-dessus, et mise sous le nom des étudians en théologie de Louvain. | *Sacræ facultatis theologiæ coloniensis sapientissimum judicium pro doctrina perillustris D. Henrici Denys, S. T. licenciati lovaniensis, in seminario leodiensi professoris, necnon in ecclesia leodiensi canonici theologi, adversus ineptias, cavillationes, aberrationes et imposturas doctoris Francisci Martin, in libello cui titulus :* REFUTATIO JUSTIFICATIONIS, etc., *vindicatum per Christianum ab Irendaël theologum, Marianopoli*, 1661, in-4°. Cette pièce fut généralement attribuée à Navæus, qui du moins y eut beaucoup de part. | *Le fondement de la conduite à la vie et la piété chrétienne, selon les principes que la foi nous en donne dans l'Ecriture sainte et la doctrine de l'Eglise*, livre pieux et estimé, que Navæus composa pendant la retraite à laquelle ses infirmités le condamnaient. Il contribua aux règlemens de l'hôpital des Incurables de Liége, et à l'établissement des filles repenties. Ses liaisons intimes avec Arnauld, Quesnel, Opstraët, etc. montrent assez qu'il partageait leurs sentimens. (*Voy*. CHOKIER-SURLET, JEAN-ERNEST.)

NAVAGERO (ANDRÉ), *Naugerius*, noble et savant vénitien, naquit en 1483, et se fit estimer par son éloquence et par son érudition, et encore plus par les services importans qu'il rendit à sa patrie. Il fut l'élève des célèbres Sabellicus, Musurus et Pomponace, et fit partie d'une réunion littéraire que Barthélemy Alviane, alors le héros de Venise, avait formée à Pordenone, dans le Frioul. Après la mort de Sabellicus, il le remplaça, en 1506, dans la direction de la bibliothèque de Saint-Marc, et il obtint, dans un voyage à Rome, l'amitié de Bembo et de Sadolet. Il fut envoyé en ambassade, par les Vénitiens, vers l'empereur Charles-Quint, et demeura auprès de ce prince depuis la journée de Pavie jusqu'en 1528. De retour dans sa patrie, il fut nommé ambassadeur auprès de François Ier. Il mourut à Blois l'an 1529, dans sa 47e année. Navagero joignait à un jugement solide et à une belle littérature les vertus du citoyen et du chrétien. Il aimait la retraite ; un de ses plaisirs était d'aller se cacher dans ses campagnes, loin des hommes et du tumulte, cultivant à la fois l'agriculture, l'antiquité et la philosophie. Il présida aux éditions des *Classiques* latins donnés par Alde Manuce. Comme il passait pour un homme d'une vertu inaltérable et d'un savoir profond, il avait été chargé d'écrire l'histoire de sa patrie depuis 1486 ; il fit brûler cet ouvrage dans sa dernière maladie. Il livra aussi aux flammes deux poèmes très estimés, *De Venatione*, et un autre *De fine orbis*. Ses autres écrits ont été recueillis à Padoue en 1718, in-8°, sous ce titre : *Andreæ Navagerii, patricii veneti, oratoris et poetæ clarissimi, opera omnia*. Ils avaient été publiés à Venise en 1530, in-fol. On y trouve des poésies, des harangues, des lettres. La plupart de ses vers latins respirent le goût de l'antiquité ; et quoique les vers italiens leur soient inférieurs, ils ne sont pas à dédaigner. — BERNARD NAVAGERO, évêque de Vérone, qui assista au concile de Trente, et qui mourut en 1565, à 58 ans, était de la même famille. C'était aussi un homme de mérite. Il fut honoré de la pourpre, et chargé de plusieurs ambassades dans lesquelles il fit briller son esprit et son éloquence. On a de lui des *Harangues*, et la *Vie du pape Paul IV*.

NAVAILLES (PHILIPPE de Montault de Benac, duc de). *Voyez* MONTAULT.

NAVARRE (MARTIN). *Voyez* AZPILCUETA.

Digitized by Google

NAVARRE (Pierre), grand capitaine du 15e et du 16e siècles, célèbre surtout dans l'art de creuser et de diriger des mines, était Biscayen, et de basse extraction. Suivant Paul Jove, qui dit tenir de sa bouche même ces particularités, il commença par être matelot. Dégoûté de ce métier il vint chercher fortune en Italie, où la pauvreté le contraignit à se faire valet de pied du cardinal d'Aragon. Il s'enrôla dans les troupes des Florentins; et, après y avoir servi quelque temps, il reprit le service de mer, et se fit connaître par son courage. La réputation de sa valeur étant parvenue à Gonzalve de Cordoue, ce général l'employa dans la guerre de Naples avec le titre de capitaine. Il contribua beaucoup à la prise de Naples, par une mine qu'il fit jouer à propos. L'empereur le récompensa de ce service en lui donnant l'investiture du comté d'Alveto, situé dans ce royaume, d'où il fut appelé le comte Pedro de Navarre. Ayant commandé une expédition navale contre les Maures en Afrique, il eut des succès dus en grande partie au cardinal Ximénès, qui était présent à l'armée: il enleva Oran, Tripoli et d'autres places; mais il échoua à l'île de Gerbes, où les grandes chaleurs et la cavalerie maure détruisirent une partie de son armée. Il ne fut guère plus heureux en Italie. Il fut fait prisonnier à la bataille de Ravenne en 1512, et se laissa engager à porter les armes contre sa patrie. Il leva pour François Ier vingt enseignes de gens de pied, Gascons, Biscayens et montagnards des Pyrénées. Il se signala par plusieurs expéditions jusqu'en 1522. Ayant été envoyé au secours de Gênes, il fut pris par les Impériaux. On le conduisit à Naples, où il resta prisonnier pendant trois ans dans le château de l'Œuf. Il sortit par le traité de Madrid, et servit au siége de Naples sous Lautrec, en 1528. Mais, repris à la malheureuse retraite d'Aversa, il fut conduit une seconde fois dans le château de l'Œuf. Le prince d'Orange ayant, par ordre de l'empereur, fait décapiter dans cette citadelle plusieurs personnes de la faction angevine, il aurait subi le même sort, comme félon et traître à son prince, si le gouverneur, le voyant dangereusement malade, ne lui eût épargné la honte du dernier supplice en le laissant mourir. D'autres prétendent qu'il fut étranglé dans son lit, étant déjà dans un âge avancé. Paul Giovio et Philippe Tomasini ont écrit sa *Vie*. Un duc de Sessa, dans le 17e siècle, voulant honorer sa mémoire et celle du maréchal de Lautrec, leur fit élever à chacun un tombeau dans l'église de Sainte-Marie-la-Neuve à Naples, où ils avaient été enterrés sans aucun monument qui décorât leur sépulture.

NAVARRETTE ou **NAVARETTE** (Ferdinand), dominicain espagnol, se signala dans son ordre par ses talens pour la chaire et par son zèle pour le salut des âmes. Il alla en 1659 porter la foi à la Chine, et y eut quelques démêlés avec les autres missionnaires à l'occasion des cérémonies chinoises. Après avoir condamné ces cérémonies, il parut revenir de son sentiment au sujet d'un écrit du père Brancati, jésuite. Il écrivit en ces termes au père Govea, vice-provincial des jésuites de la Chine en 1669: « Pour ce qui re» garde les morts, les écriteaux et les cé» rémonies funèbres, nous suivons au » pied de la lettre, sans nous éloigner » d'un seul point, tout ce qui fut arrêté » dans l'assemblée de vos pères qui se » tint à Hang-Tcheou au mois d'avril » 1642. A l'égard de Confucius, nous per» mettons ce que vos pères permettent » de pratiquer en retranchant les deux » cérémonies solennelles, que la com» pagnie ne permet pas non plus, etc. » Exilé et en prison pour la foi à Canton, il s'échappa de la prison et s'enfuit à Macao. Le père Grimaldi, jésuite, prit sa place dans la prison pour rendre le nombre complet, et pour que l'on ne s'aperçût pas de l'évasion du père Navarrette. Il revint ensuite à son premier sentiment sur les cérémonies chinoises, et attaqua avec chaleur les jésuites, dans des ouvrages qui n'ont peut-être que trop bien servi aux ennemis de cette société pour la noircir, quoique, selon plusieurs écrivains qui ont pris à tâche de les réfuter, la passion et la vivacité s'y montrassent à découvert. Ses confrères en montrèrent du mécontentement, entre autres le père Pierre d'Alcala, qui écrivant au père Intorcetta, jésuite, une lettre datée de Lan-Ki, du 14 mars 1680, dit en parlant du livre du père Navarrette: « Dieu m'est témoin combien j'en » suis indigné, et que, si cela était en » mon pouvoir, je l'effacerais de mon » propre sang. » Quelque temps après son retour en Europe (1672), le roi d'Espagne, Charles II, l'éleva à l'archevêché de Saint-Domingue en Amérique. Monté sur ce siége, il parut revenir de ses préventions; il écrivit au roi d'Espagne et au

Digitized by Google

gouverneur de Saint-Domingue, pour les prier de faire en sorte que les jésuites restassent dans sa ville archiépiscopale, où ils croyaient ne pouvoir être utiles au public sous un prélat qui avait montré tant d'animosité contre eux. Ces lettres sont pleines d'éloges de la société. Peu d'évêques ont parlé avec plus d'étendue de l'utilité que les pasteurs et les peuples retirent des services de ces religieux; enfin, pour appuyer ses éloges par des faits, il leur fonda un collége et une chaire de théologie. Ce prélat mourut en 1689, après avoir édifié et instruit son diocèse. On a de lui un *Traité historique, politique et moral de la monarchie de la Chine*, dont nous venons de parler. Le 1er volume de cet ouvrage parut in-fol. à Madrid, en 1676, en espagnol. Il y avait deux autres volumes dont l'un fut supprimé par l'inquisition, et l'autre n'a jamais vu le jour. On trouve un extrait intéressant de cet ouvrage dans l'*Hist. gén. des voyages* de l'abbé Prévôt. Il est aussi auteur des *Relations des quatre voyages entrepris par Christophe Colomb* (*voyez* la *Revue encycl.* 1828, t. 3, p. 200). — Il ne faut pas le confondre avec le père Balthasar NAVARETTE, du même ordre, dont on a un ouvrage en 3 vol. in-fol. intitulé : *Controversiæ in D. Thomæ ejusdemque scholæ defensores*, 1634; ni avec le père Alphonse NAVARETTE, aussi dominicain, mort pour la foi au Japon, en 1617.

NAVARRO (Pierre-Paul), né à Laino, petite ville de Calabre, entra chez les jésuites, et partit fort jeune pour le Japon où il arriva en 1585. Plein de l'esprit de saint François-Xavier, il travailla 36 ans à propager dans cette région lointaine la foi que le saint apôtre y avait portée. La persécution l'obligea long-temps d'errer de province en province, et la semence évangélique qu'il y répandit semblait croître et se multiplier d'une manière toute particulière dans ce temps de souffrance; mais en 1621 il fut arrêté à Ximabara, où après un an de prison, il fut brûlé vif le 1er novembre 1622, au grand regret de Bugondono, prince de Ximabara, qui n'osa pas contrarier les ordres de l'empereur, et qui après un entretien avec le missionnaire, dit devant plusieurs personnes, « qu'il ne croyait pas qu'on » pût trouver ni le repos de l'esprit, ni le » salut de l'âme, dans aucune secte du » Japon. »

NAVIÈRES (Charles de), poète français, né en 1544 à Sedan, était calviniste et gentilhomme servant du duc de Bouillon. Il fut tué, selon quelques-uns, à Paris, en 1572, au massacre de la Saint-Barthélemi; mais Colletet croit qu'il y survécut 40 ans, et cette opinion est confirmée par ses ouvrages. On a de lui un poème *de la Renommée*, Paris, 1571, in-8°, et une tragédie portant le titre de *Philandre*.

* **NAVILLE** (François-André), avocat de Genève, où il naquit d'une famille honnête, le 25 février 1752, fut reçu avocat en 1775. Ses talens oratoires et sa profonde connaissance des lois le firent nommer, au commencement de 1782, procureur-général de sa république, et il eut, peu de mois après, la présidence de la *Chambre des tutelles*, qu'on avait établie, par un édit, le 21 novembre de la même année. A l'expiration des six années assignées à l'emploi de procureur-général, Naville fut nommé conseiller d'état. En 1790 il publia l'*Etat civil de Genève*, in-8° : cet ouvrage accompagné de *notes*, contient des vues aussi neuves que profondes sur les points les plus difficiles de la jurisprudence. Après avoir fait de vains efforts pour attacher les Genevois à leurs institutions, Naville vit avec peine tomber sous les coups des Français la constitution de la république (29 décembre 1792). Il s'éloigna du barreau, et mena une vie retirée. Quelque temps après, en juillet 1794, il éclata à Genève une violente insurrection. Les meneurs n'ignoraient pas que les membres de l'ancienne magistrature n'avaient pas approuvé le nouvel ordre de choses: on se saisit d'eux et de Naville, ainsi que de plusieurs autres citoyens, qui tous furent entassés dans une prison, et jugés ou plutôt condamnés par un tribunal révolutionnaire. Les qualités personnelles de Naville, les services qu'il avait rendus à sa patrie, la noble éloquence avec laquelle il se défendit devant ses juges illégaux, rien ne put le sauver de la rage de ses persécuteurs, et il entendit prononcer son arrêt de mort, à la majorité d'une seule voix. Il monta à l'échafaud avec courage, et ce zélé et intègre magistrat périt, comme bien d'autres victimes, par le glaive de l'anarchie, le 2 août 1794. Il avait quarante-deux ans.

NAXERA (Emmanuel de), jésuite de Tolède, mort vers 1680, âgé de 75 ans, se distingua dans la société par ses connaissances dans la théologie. Il a laissé

Digitized by Google

des *Commentaires* sur Josué, les Juges et les Rois; des *Sermons pour le carême*, in-4°, etc.

* NAY (PIERRE), ecclésiastique, né le 3 décembre 1753 à Molléges, dans la Basse-Provence, d'une famille de cultivateurs, fut lui-même d'abord employé aux travaux de la campagne. Se sentant de la vocation pour le sacerdoce, comme il était privé de ressources, il forma le projet d'apprendre seul les connaissances préliminaires qui lui étaient indispensables pour embrasser cette carrière, et il trouva le moyen d'acheter quelques livres avec lesquels il étudia le latin sans maître. Nay avait déjà 17 ans lorsqu'il parla à son curé de ses intentions et de ses efforts. M. Dulau, apprenant les heureuses dispositions du jeune homme, le plaça à ses propres frais au séminaire d'Avignon où il fut un modèle de zèle et de piété. Après avoir été ordonné prêtre, il fut envoyé en qualité de vicaire à Miramas, puis comme curé au Rove. Un de ses premiers soins dans ce dernier emploi fut de travailler à la construction d'une église dont la grandeur fût en rapport avec la population, et il parvint à force de zèle à trouver les fonds nécessaires pour cet édifice sacré. Il mettait lui-même la main à l'ouvrage, comme le dernier de ses ouvriers, et l'église du Rove fut enfin achevée; mais la révolution le força d'aller chercher un asile en Italie; les dangers qui l'avaient contraint de s'éloigner de son troupeau existaient encore, lorsqu'il revint au Rove. Il porta la parole sainte et les secours de la religion tant à ses paroissiens qu'aux habitans des villages voisins. Plus tard, ses supérieurs l'envoyèrent aux Saintes-Maries, et M. de Cicé, devenu archevêque d'Aix, le fit supérieur d'un petit séminaire près de Salon, qu'on fut obligé ensuite malheureusement de fermer. Une pieuse association qu'avait formée ce vertueux ecclésiastique fut également dissoute. Devenu curé de Pellissane, puis de Marignane, Nay est mort dans ce dernier lieu, le onze décembre 1827, après avoir été l'édification de tous ceux qui l'ont connu. M. l'abbé Ginoux a publié à Aix et a dédié aux habitans de Marignane un écrit qui a pour titre : *Soirées chrétiennes* ou *Histoire de la vie et des vertus de M. Nay, racontées par un père à sa famille*, 1830, in-12. L'auteur a joint à cette vie de son prédécesseur quelques courts extraits de ses écrits.

* NAZALLI (IGNACE), cardinal, né à Parme le 7 octobre 1750, fut fait par Pie VII prélat de sa maison et référendaire des deux signatures, ensuite lieutenant civil du tribunal du vicariat, et un des prélats de l'humilité ecclésiastique. Le 27 décembre 1819, le saint Père le nomma archevêque de Cyr, et nonce près de la confédération helvétique. En 1826, Nazalli fut chargé d'une mission extraordinaire près la cour des Pays-Bas. Léon XII le promut au cardinalat le 25 juin 1827, et lui conféra le titre presbytéral de Sainte-Agnès hors des murs. Le nouveau cardinal soutint avec honneur sa haute dignité, et donna pendant toute sa vie, des exemples de vertu. Il est mort à Rome le 2 décembre 1831, après avoir reçu de la manière la plus édifiante les secours de la religion.

* NEAL (DANIEL), théologien anglican, naquit à Londres en 1672 (1), et puisa les principes du presbytéranisme dans une académie de *dissenters*, dirigée par M. Rowe. A la fin de son éducation, il se rendit en Hollande, et séjourna à Utrecht et à Leyde. En 1706, il fut élu pasteur d'une congrégation d'indépendans; il mourut en avril 1743. On a de lui : | une *Histoire de la Nouvelle-Angleterre*, 2 vol. in-8°; | une *Histoire des puritains*, 1732-38, 4 vol. in-8°. Maddox, depuis évêque de Worcester, attaqua cette histoire par un écrit intitulé : *Vindication of the church of England, against Neal's history of the puritains*. Néal y répondit. | Des *Sermons*, dont plusieurs contre l'Eglise romaine, prêchés à Old-Jewry lors de la fondation, faite à cet effet par les non-conformistes en 1735. L'*Histoire des puritains* a eu une seconde édition, donnée par Toulmin. Ce docteur entreprend d'y répondre non seulement à Maddox, mais encore à Warburton et à Gray, qui avaient fait la critique de cette histoire.

NEANDER (MICHEL), théologien protestant, recteur d'Ilfeldt en Allemagne; né à Soraw en Silésie l'an 1525, mort dans sa cure en 1595, à 70 ans, fut auteur de divers ouvrages : | *Erotemata linguæ græcæ*, in-8°; | *Grammaire hébraïque*, in-8°; | *Pindarica aristologia et aristologia Euripidis*, Bâle, 1556, in-8°; | *Gnomologia e Stobeo confecta*, in-8°; | des *Editions* de plusieurs auteurs grecs, etc.

(1) Watkin's *Bibliographical and historical Dictionnary*. Le *Dictionnaire universel historique* (Prudhomme) dit en 1678, et d'autres biographes en 1679.

Digitized by Google

(*Voyez* le 30e volume de Nicéron.) Ce savant possédait bien les langues. — Il ne faut pas le confondre avec Jean NÉANDER, médecin de Brême, auteur d'un livre curieux et peu commun, intitulé : *Tabacologia, id est tabaci seu nicotianæ descriptio*, Leyde, 1622, 1626, in-4°, traduit en français, Lyon, 1625, in-8°. C'est une description du tabac, avec des réflexions sur l'usage qu'on peut en faire dans la médecine. On a encore de lui : | *Sassafrologia*, 1627 ; | *Syntagma in quo medicinæ laudes, natalitia, sectæ*, etc., *depinguntur*, 1623. — Il faut aussi distinguer des précédens Michel NÉANDER, né à Joachimsthal en Bohême en 1529, qui fut successivement professeur de mathématiques, de langue grecque et de médecine à Iéna, où il mourut en 1581. Nous avons de lui le *Synopsis mensurarum et ponderum*, Bâle, 1555, in-4°. Cet ouvrage est savant.

NÉARQUE (*Nearchus*), l'un des capitaines d'Alexandre le Grand, qui l'envoya naviguer sur l'Océan des Indes, avec Onésicrite. En côtoyant les bords de la mer, depuis l'embouchure de l'Hydaspe jusqu'à celle de l'Indus, et de là, jusque dans l'Euphrate, il parvint jusqu'à Harmusia, aujourd'hui Ormus. Alexandre n'en était qu'à cinq journées. Néarque le joignit, et en fut récompensé d'une manière digne de ses travaux. On a de lui des fragmens de la *Relation* de sa navigation. On en trouve un extrait dans l'*Histoire Indique* d'Arrien, et dans le premier volume des *Geographi minores* de Hudson. Cette relation est très curieuse. Les plus savans géographes modernes, tels que Vincent, Gossellin et Mamert, font l'éloge de son exactitude géographique.

NÉBRISSENSIS. *Voyez* ANTOINE-NEBRISSENSIS.

NÉCHAO Ier, ou plutôt *Néchos*, ainsi que le suivant, roi d'Egypte, commença à régner vers l'an 722 avant J.-C., et fut tué huit ans après par Sabacon, roi éthiopien. Psammitique, son fils, lui succéda, et fut père de Néchao II, qui suit.

NÉCHAO II, roi d'Egypte, appelé *Pharaon Néchao* dans l'Ecriture, était fils de Psammitique, auquel il succéda au trône d'Egypte, l'an 616 avant J.-C. Ce prince, dès le commencement de son règne, entreprit de creuser un canal depuis le Nil jusqu'au golfe d'Arabie ; mais il fut obligé d'abandonner cet ouvrage, à cause du nombre prodigieux d'hommes (cent vingt mille) qui y étaient morts. Il équipa plusieurs flottes, qu'il envoya découvrir les bords de la mer Rouge et de la mer Méditerranée. Ses vaisseaux coururent, dit-on, la mer Australe, et ayant poussé jusqu'au détroit appelé Gibraltar, ils entrèrent dans la Méditerranée, et revinrent en Egypte trois ans après leur départ. On a de la peine à croire qu'on ait osé dans ce temps-là entreprendre de si longues et si périlleuses navigations ; mais si l'on considère que ces observateurs ne firent que longer les côtes, et qu'ils mirent trois ans à tourner l'Afrique, l'histoire de ce voyage, rapportée par Hérodote, devient vraisemblable. Néchao, jaloux de la gloire de Nabuchodonosor, qui avait envahi l'empire d'Assyrie, s'avança vers l'Euphrate pour le combattre. Comme il passait sur les terres de Juda, le pieux Josias, qui était tributaire du roi de Babylone, vint avec son armée pour lui disputer le passage. Néchao, qui n'avait rien à démêler avec le roi de Juda, lui envoya dire que son dessein était d'aller du côté de l'Euphrate, et qu'il le priait de ne pas le forcer à le combattre. Mais Josias n'eut aucun égard aux prières de Néchao. Il lui livra bataille à Mageddo, sur la frontière de la tribu de Manassès, et il la perdit avec la vie. Le roi d'Egypte continua sa route, acheva heureusement son entreprise contre les Assyriens ; mais il fut vaincu à son tour par Nabuchodonosor, qui le resserra dans ses anciennes limites. Il mourut l'an 600 avant J.-C.

NECKAM, NEQUAM ou NEKAM (Alexandre), théologien anglais, étudia à Paris, et voulut entrer dans l'abbaye de Saint-Alban ; mais ayant reçu quelques mécontentemens de l'abbé, il se fit chanoine régulier, et fut nommé à l'abbaye d'Excester. Il y mourut en 1227. On a de lui en latin : | des *Commentaires* sur les Psaumes, les Proverbes, l'Ecclésiaste, le Cantique des cantiques, et les Evangiles ; | un traité : *De nominibus ustensilium* ; un autre des *Vertus* ; | un troisième *De naturis rerum*.

NECKER (Charles-Frédéric de CUTTRIN), né vers 1700, fut d'abord professeur de droit en Allemagne, puis à Genève où il vint se fixer, et où on lui accorda des lettres de bourgeoisie en 1724. Necker mourut dans cette ville en 1760, après avoir publié les ouvrages suivans : | *Lettres sur la discipline ecclésiastique* au nombre de quatre, Utrecht,

Digitized by Google

1740, in-12; | *Description du gouvernement présent du corps germanique*, Genève, 1742, in-8°, dans la *Tempe helvetica*, tom. 6: | *Responsio ad quæstionem, Quis sit verus sensus commatis:* Salus populi suprema lex esto.

NECKER (LOUIS), né à Genève en 1730, fit ses études à Paris. Il s'y livra spécialement aux mathématiques, qu'il apprit sous d'Alembert, et les enseigna ensuite dans sa ville natale. Renonçant plus tard à l'enseignement pour s'adonner au commerce, Necker s'associa sous le nom de Germany avec les banquiers Girardot et Haller, et passa en 1762, à Marseille. Il retourna sur la fin de sa vie, à Genève où il est mort vers 1795. On a de lui : *Theses de electricitate*, 1747, in-4°. Il rédigea pour l'*Encyclopédie* les articles *forces* et *frottemens;* et on trouve aussi de lui dans le tome 4e des *Mémoires des savans étrangers*, une savante solution d'un problème d'algèbre.

* NECKER (JACQUES), principal ministre d'état sous Louis XVI, frère du précédent, naquit à Genève, le 30 septembre 1732; d'une famille ancienne, originaire du nord de l'Allemagne, et fut destiné par ses parens à la carrière du commerce. L'étude des lettres, les méditations de la philosophie, celles de la politique l'occupèrent tour-à-tour dans sa jeunesse; il fit ensuite un noviciat commercial à Paris, dans la maison de banque de M. Vernet; et la maison Thélusson dans laquelle il entra plus tard comme associé, lui dut d'éclatans succès. Il remplaça un jour le premier commis de Thélusson, chargé de négociations à la Bourse. Il s'agissait d'une opération majeure, et Necker la termina si heureusement, que même en s'écartant des instructions qu'il avait reçues du banquier, il lui procura un bénéfice de 500,000 livres; il en reçut 12,000 en récompense. Peu à peu il parvint à obtenir toute la confiance de Thélusson, qui le fit son associé. La fortune de Necker s'avança rapidement, et en moins de 15 ans il se vit possesseur d'une somme de six millions. Selon les uns, il l'amassa par des spéculations adroites; il la dut, selon d'autres, à des traités frauduleux avec la compagnie des Indes, et surtout à des négociations sur les fonds anglais au moment de la paix de 1763, dont Favier, employé aux affaires étrangères, l'avertit d'avance. Devenu riche, il chercha à entrer dans l'administration des finances, et afin de se faire connaître un peu avantageusement, il publia en 1769, sur la *Compagnie des Indes*, un ouvrage où il défendait cette compagnie, et rappelait les services importans qu'elle avait rendus à l'état. Il avait pour adversaire l'abbé Morellet qui attaquait les priviléges exclusifs de la compagnie, et réclamait la liberté du commerce. Le système de Necker lui fit de nombreux partisans. A cet ouvrage en succéda un autre intitulé : *Essai sur la législation et le commerce des grains*, qui augmenta encore sa réputation et sa popularité. Ni l'un ni l'autre de ces ouvrages n'étaient excellens, mais on y trouvait ce mélange de morale et de calcul, de sentimentalité et d'assertions dogmatiques, enseigne obligée de la philanthropie théorique. En 1773, Necker avait publié un *Eloge de Colbert*, qui fut couronné par l'académie française. Necker fut employé comme premier commis des finances sous Turgot, puis sous Clugny, successeur de Turgot, et, à la fin de 1776, il fut adjoint, en qualité de directeur-général du trésor royal, au contrôleur général Taboureau-des-Réaux. L'année suivante le directeur du trésor royal devint le directeur-général des finances. Sa position était difficile; les dépenses excédaient les recettes, la guerre d'Amérique coûtait des sommes énormes, et la résistance des parlemens ne permettait pas de recourir à de nouveaux impôts. Necker pensa que les fondemens les plus fermes du crédit se trouvaient dans la publicité, l'économie, l'ordre et l'application de la morale à toutes les transactions. Il refusa, par orgueil selon plusieurs, les appointemens attachés à sa place, et plus de six cents charges de cour ou de finances furent supprimées, en même temps que la modération des traitemens et le perfectionnement de la comptabilité augmentèrent le trésor. Sur sa proposition, le roi abolit dans tous ses domaines le droit de main-morte, un des plus onéreux de la féodalité, et le fardeau de la taille fut allégé et mis par une déclaration précise à l'abri des extensions arbitraires. En 1778, commença une grande opération du premier ministère de Necker, l'établissement des assemblées provinciales, institution que les deux provinces du Berry et du Rouergue furent les premières à obtenir, et qui, conçue par Turgot, alarmait les amis de la monarchie. En 1781, le ministre des finances fit paraître le *Compte rendu* de ses opérations, auquel on donna le nom de

Digitized by Google

Compte bleu, par une allusion dérisoire à la couleur du papier dont ce compte était couvert. Une opposition puissante s'était formée contre lui, et l'influence de ses adversaires, soutenue du crédit de Maurepas, détermina sa disgrâce. Il avait demandé l'entrée au conseil, où il jugeait nécessaire d'assister à la discussion de ses plans; elle lui fut refusée, et il donna sa démission qui fut acceptée le 25 mai 1781, quoique la reine eût fortement insisté auprès de lui pour le déterminer à ne se point retirer. Beaucoup de villes et de corporations s'empressèrent de lui exprimer leurs regrets, et les étrangers eux-mêmes pensèrent que la retraite de Necker était un événement fâcheux pour la France. Le grand Frédéric, qui passait une revue, lorsqu'on lui remit le papier où ce changement lui était annoncé, dit : « Ils ont accepté la démission de Necker, » cela fait pitié. » Joseph II, Catherine II, la reine de Naples lui offrirent la direction de leurs finances. Mais Necker se retira en Suisse, où il acheta la baronnie de Coppet, et publia peu de temps après son traité de l'*Administration des finances*, en 3 vol. in-8°, 1784, dont 80,000 exemplaires se répandirent en peu de jours. Cependant Calonne (*voyez* CALONNE) fut mis à la tête des finances, et en rendant compte de l'état où elles se trouvaient, il fit entendre des paroles accusatrices contre Necker. Celui-ci demanda au roi la permission de venir se justifier dans l'assemblée des notables; mais il ne l'obtint point. S'étant rendu à Paris, il y publia une *Réponse* à l'attaque du ministre d'alors, qui le fit exiler à quarante lieues de la capitale. Exilé lui-même à son tour, Calonne fut remplacé par Brienne, qui dut aussi bientôt se retirer. (*Voyez* LOMÉNIE). Necker, rappelé, revint en France au milieu des acclamations de la multitude, et c'est à son second ministère que l'on doit fixer le vrai commencement de la révolution. Necker parut enivré de son triomphe, et il était si convaincu de la force personnelle qu'il ne consentit à entrer au ministère, qu'à condition de ne point travailler avec le ministre principal. C'est alors que Mirabeau, qui ne s'était jamais laissé prendre aux phrases sentimentales et dogmatiques du Genevois, écrivait : « Nous allons voir ce charlatan » de Necker, ce roi de la canaille; s'il » était le maître, elle finirait par tout » étrangler sous sa direction. » Necker, en effet, entraîné par le goût des succès populaires, et par la folle confiance que ces succès excitèrent en lui, fit à la monarchie un mal immense. Il parvint à déterminer Louis XVI à convoquer les états-généraux, et le rapport qu'il fit au conseil, le 27 décembre 1788, sur leur formation, fut comme la première étincelle qui devait allumer l'incendie préparé depuis longtemps. Le but de Necker était de satisfaire le trône et le peuple aux dépens de l'aristocratie et des parlemens, imaginant que sa seule influence personnelle remplirait le vide et suppléerait à l'absence de ces grands corps intermédiaires de l'édifice social. Au surplus, ce ministre n'eut jamais de plan fixe; sa vanité l'égara, et il errait sans cesse de projets en projets, ferme seulement dans cette espèce de culte qu'il rendait à son propre génie. On a dit de Necker que, tandis qu'il songeait à abaisser les premiers ordres, ses efforts tendaient à rendre le monarque absolu, se flattant de gouverner sous son nom. On lui a imputé d'avoir contribué, en 1789, à la disette des grains, en manifestant à cet égard des craintes mal fondées. Un autre reproche grave, c'est que sur 38 millions pour lesquels il avait acheté des blés, 28 étaient rentrés par la vente de ces mêmes blés, et qu'il n'en avait pas rendu compte. Cependant les états-généraux se réunirent. L'attitude que prit dans cette assemblée le ministre réformateur, dès la séance d'ouverture, prévint mal en sa faveur. « Necker, dit un » des historiens de la révolution, lut un » *Mémoire* sur l'état du royaume, où il » parla longuement des finances, accusa » un déficit de cinquante-six millions, et » fatigua de ses longueurs ceux qu'il ne » blessa pas par ses leçons. » Il eut la prétention d'indiquer un plan de travail pour l'assemblée à laquelle il déplut ainsi, autant qu'il choqua la cour par ses tergiversations. Il avait voté pour le doublement du tiers, et ce vote lui valut l'animadversion de ceux à qui sa popularité donnait de l'ombrage. Son renvoi fut une seconde fois résolu, et s'accomplit le 11 juillet 1789. Necker retourna en Suisse, tandis que les factieux qui le croyaient nécessaire à l'accomplissement de leurs projets, laissèrent éclater leur mécontentement. Camille-Desmoulins fut un des premiers qui donnèrent le signal; le 12 juillet, il excite au désordre tous les groupes du Palais-Royal, les spectacles furent fermés, et on promena dans toutes les rues de Paris le buste de Necker à côté de celui

Digitized by Google

du duc d'Orléans. Le 16, l'Assemblée écrivit à Necker pour lui témoigner ses regrets sur sa retraite, et lui annoncer qu'elle avait obtenu son rappel. Dans l'effervescence où étaient les esprits, le roi avait cru devoir céder à cette demande. Le 27, on lut à l'Assemblée la lettre de remercîment que Necker lui écrivait de la Suisse où il s'était retiré. Son retour de Bâle jusqu'à Paris eut l'air d'un triomphe prolongé. Le jour même de son arrivée, il s'empressa d'aller témoigner sa reconnaissance à l'hôtel-de-ville, et le lendemain à l'Assemblée, où il fut reçu au milieu d'applaudissemens qui n'étaient qu'injurieux pour le monarque. On mit sur la porte de son hôtel cette inscription : *Au ministre adoré*. Le ministère de Necker ne fut pas de longue durée. Tout en suivant son ancien système, et ne sachant faire mieux, il présenta pendant tout le reste de l'année, sur les ressources des finances, de nouveaux *Mémoires* qui ne pouvaient convenir ni au parti qu'il voulait détruire, ni à celui qui commençait déjà à l'abandonner. Au mois de septembre, il écrivit sur la sanction royale, et se déclara pour le *veto suspensif*. Il déclara plus positivement encore la chute du crédit public, en demandant un emprunt de 80 millions. Mirabeau, afin de lui laisser une responsabilité qui devait le perdre, contribua à lui faire accorder cet emprunt de confiance. Le *Livre rouge*, qui parut en avril, acheva de le dépopulariser. Camus accompagna la publication de ce registre, de réflexions qui choquèrent infiniment le contrôleur-général, et il osa dans sa réponse appeler les membres du comité des pensions *des hommes novices en affaires, et encore à l'apprentissage des vertus publiques*. Le peuple, et surtout les chefs des factieux, qui ne l'avaient jamais aimé, et ne s'étaient servis de son nom que pour causer du trouble, l'abandonnèrent tout-à-fait lorsqu'il leur devint inutile. Trompé dans ses calculs, Necker s'irrita ; on le vit s'opposer, en juillet (contre ses principes bien connus), à ce que Louis XVI sanctionnât le décret portant l'abolition de la noblesse, et il publia des *Observations* à ce sujet. Le 17 août, il adressa à l'Assemblée un *Mémoire*, dans lequel il demanda que les décrets sur les pensions fussent modifiés, en observant que le corps législatif ne devait pas avoir la disposition des grâces. Haï et méprisé en même temps par l'Assemblée qu'il avait cru gouverner, par le peuple dont il avait été l'idole, et par la cour qu'il avait entraînée dans l'abîme, il résolut de se soustraire à des résultats encore plus funestes. Avant de quitter la France, il vit arracher de dessus la porte de son hôtel, et au milieu des malédictions, l'inscription (*au ministre adoré*) que lui avait élevée le peuple ; et il laissa pour gage de son administration 2,400,000 livres qu'il avait placées sur le trésor royal, une maison de campagne et son hôtel à Paris. Poursuivi par les injures et l'animadversion de tous les partis, il eut à souffrir mille désagrémens pendant tout son voyage. Arrêté à Arcis-sur-Aube, il n'obtint sa liberté qu'à la faveur d'un décret de l'Assemblée nationale. A Vesoul, la même populace qui avait naguère traîné sa voiture, vomit contre lui mille imprécations, et faillit massacrer ses laquais. C'est ainsi que le peuple se venge de l'encens dont il a été prodigue envers l'idole qu'une aveugle admiration ou la crainte lui avaient fait adorer. En 1792, Necker publia un ouvrage intitulé : *Du pouvoir exécutif dans les grands états*. A la fin de cette même année, il invita les amis de Louis XVI à le défendre à la barre de la Convention. Montjoie, rédacteur de l'*Ami du roi*, lui répondit alors pour l'engager « à » ne pas s'immiscer davantage dans les » affaires d'un monarque que ses conseils » avaient conduit au dernier terme du » malheur, et près duquel sa présence » avait été le signal des désastres. » Necker continua à vivre dans sa terre de Coppet, non sans inquiétude. Le titre de baron, avec lequel il avait flatté son orgueil, devint contre lui un nouveau motif de haine et de persécution. Ne pouvant se résoudre à oublier sa gloire passée, il tâchait de la faire revivre par de nombreux écrits, publiés, en grande partie, par sa fille, en 1802. Ce même désir qui porte le voyageur à chercher les ruines d'un monument jadis fameux, conduisit Bonaparte, en 1800, à faire une visite à Necker. Celui-ci crut voir dans cette démarche un *hommage rendu au grand homme par un héros*. Mais le peu d'admiration du héros pour le *grand homme*, et l'oubli où il le laissa, dissipèrent cette flatteuse illusion : c'est de cette époque que date la haine de M^me^ de Staël contre Napoléon. Necker, de son côté, s'en vengea à son ordinaire, en faisant paraître en 1802 un nouvel ouvrage contre le gouvernement consulaire (*Voyez* JORDAN, CAMILLE), dans lequel on trouve pêle-mêle

des principes républicains et des idées monarchiques. Il fit une sensation momentanée; mais il n'influa et ne pouvait influer en rien sur le sort de la France. On dit que Necker avait été invité à se mêler des affaires de la Suisse, ce qu'il avait refusé pour des raisons de santé; l'ex-ministre ne voulait briller que dans les premières places, tout autre emploi lui paraissait indigne de ses talens. Il mourut à Genève le 9 avril 1804. On ne saurait connaître le véritable mérite ni les torts de ce ministre dans les ouvrages de sa femme et de sa fille, qui ne sont que des panégyriques exagérés, contre lesquels s'élèvent de longs et tristes souvenirs. Tout en accordant que les torts de Necker furent, en quelque sorte, ceux des circonstances, on ne peut cependant nier que son nom se lie trop malheureusement à l'histoire des désastres de la France. On a de lui, outre les ouvrages indiqués et ceux qu'a publiés sa fille : | *Réponse au mémoire de M. Morellet sur la compagnie des Indes*, 1669; | *Mémoire sur les administrations provinciales*, 1781; | *Réponse de Necker au Discours prononcé par Calonne à l'Assemblée des notables*, 1787; | *Nouveaux éclaircissemens sur les comptes rendus*, 1788; | *De l'importance des opinions religieuses*, 1788, 1 vol. in-8° et in-12; | *Observations sur l'avant-propos du Livre rouge*, 1790; | *Sur l'administration de Necker, par lui-même*, 1791; | *De la révolution française*, 1797; | des *Mémoires*, etc., etc. On trouve la liste chronologique de ses nombreux ouvrages à la fin du dernier volume de l'édition de ses *Œuvres complètes*, donnée en 1821 par son petit-fils le baron de Staël-Holstein, Paris, 15 vol. in-8°.

* NECKER (SUSANNE CURCHOD de NASSE, épouse de), née vers 1746, était fille d'un ministre protestant, et descendant d'une ancienne famille de Provence qui s'était retirée en Suisse à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes. Elle avait été élevée dans la connaissance des langues anciennes et modernes. La littérature et les sciences mathématiques et naturelles ne lui étaient pas étrangères. Elle se livra d'abord à l'enseignement, et se chargea de l'instruction d'une jeune demoiselle de Genève, qu'elle quitta, en 1764, pour épouser M. Necker, alors simple commis. Elle suivit constamment la fortune de son époux. Pendant les deux ministères de Necker, elle profita de sa position pour répandre des bienfaits. Mme Necker avait un caractère affable, bienfaisant, et, d'après l'opinion publique, elle ne se servit de son pouvoir que pour faire du bien; elle donna beaucoup de soin à l'amélioration du régime intérieur des hôpitaux, et établit à ses frais, à Paris, un hospice qu'elle dirigeait elle-même. Mme Necker eut beaucoup d'amis parmi les gens de lettres, et fut très liée avec Thomas et avec Buffon. Elle appelait le premier, et avec assez de justesse, *l'homme du siècle*, et le second *l'homme des siècles*. Thomas lui adressa des vers, et dans l'*Essai sur les femmes*, il fit indirectement son éloge. Elle accompagna son mari dans sa retraite à Coppet, où elle mourut en 1796. On lui doit : | *Des inhumations précipitées*, 1798; | *Mémoires sur l'établissement des hospices*, in-8°; | *Réflexions sur le divorce*, 1798, in-8°. Quoique née dans une religion qui permet le divorce, elle n'en défend pas moins l'indissolubilité du mariage, et elle soutient son opinion avec autant de force que de sensibilité. | *Mélanges extraits des manuscrits de Mme Necker*, 1798, 3 vol. in-8°, qu'on a publiés après la mort de l'auteur. On trouve dans ces écrits, à travers quelques défauts, des idées justes, de beaux tableaux et des conseils sages.

* NECKER (NOEL-JOSEPH), botaniste, naquit, en 1729, dans la Flandre, et se fit recevoir docteur à l'université de Douai. Il fut successivement botaniste de l'électeur palatin, historiographe du palatinat, des duchés de Berg et de Juliers, agrégé honoraire du collége de médecine de Nancy. Plusieurs académies savantes le reçurent dans leur sein, telles que celles de Hollande, du Brabant, de Bavière, de Manheim, de Rouen, de Châlons, etc. Il voyagea en France et en Allemagne, et publia les ouvrages suivans : | *Deliciæ gallo-belgicæ silvestres, seu Tractatus generalis plantarum gallo-belgicarum, ad genera relatarum, cum differentiis, nominibus trivialibus*, etc., Strasbourg, 1768, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, qui est la *Flore* des Pays-Bas, est disposé suivant le système de Linnée, et contient les caractères qui distinguent chaque genre et chaque espèce de plantes, leurs noms communs et pharmaceutiques, les endroits où elles naissent spontanément, leurs propriétés médicinales, avec des observations d'après les lois de la chimie. | *Methodus muscorum per classes, ordines, genera ac species, cum synonymis*

Digitized by Google

nominibus trivialibus, observationibus digestorum, æneisque figuris illustratorum, Manheim, 1771, in-8°. L'auteur, qui avait fait une étude approfondie des mousses, n'en admet qu'une seule classe ou dynastie, qu'il divise en trois ordres, dont les caractères distinctifs sont pris des effets de la germination. On doit regarder toutes les mousses comme pérennelles; mais leur germination n'est pas toujours la même : dans les unes elle est feuillée, dans d'autres elle est plumeuse, et dans quelques-unes elle est à simples bourgeons. Cette méthode a été adoptée en Allemagne. L'ouvrage a été réimprimé à Ratisbonne et en Angleterre. | *Physiologia muscorum per examen analyticum de corporibus variis naturalibus inter se collatis continuitatem proximamve animalis cum vegetabili concatenationem indicantibus* Manheim, in-8°; traduit en français sous le titre de *Physiologie des corps organisés*, ou *Examen analytique des animaux et des végétaux comparés ensemble, à dessein de démontrer la chaîne de continuité qui unit les différens règnes de la nature*, Bouillon, 1775, in-8°; | *Eclaircissement sur la propagation des filicées en général*, Manheim, 1775, in-4°; | *Histoire naturelle du tussilage et du pétasite, pour servir à la phytologie du palatinat du Rhin, des duchés de Juliers et de Berg*, ibid., 1797, in-8°. On a imprimé cette dissertation dans le tome 4 des *Mémoires* de l'académie de Manheim. | *Traité sur la mycitologie*, ou *Discours sur les champignons en général*, Manheim, 1783, in-8°; | *Elementa botanica, genera gemina, species naturales omnium vegetabilium delectorum, eorumque characteres diagnosticos, ac peculiares exhibentia, secundùm systema omologium, seu naturale, evulgata cum tabulis separatis*, Neuwied-sur-le-Rhin, 1790, 3 vol. in-8°. C'est un traité élémentaire, fruit de dix années de recherches et de méditations. Necker est mort à Manheim, le 10 décembre 1793, âgé de 64 ans. Willemet a publié une *Notice* sur N.-J. Necker dans le *Magasin encyclopédique*, deuxième année, tome premier.

NECTAIRE, natif de Tarse, d'une maison illustre, fut mis à la place de saint Grégoire de Nazianze sur le siége de Constantinople, par les Pères assemblés dans cette ville, en 381. Il n'était alors que catéchumène; ainsi il fut évêque avant que d'être chrétien. L'empereur Théodose avait demandé pour lui le siége épiscopal, et on ne put le lui refuser. Ce fut sous son épiscopat que la dignité de pénitencier fut supprimée dans l'église de Constantinople. Une femme de qualité s'étant, par un ordre très imprudent du pénitencier, accusée publiquement d'un crime secret, qui fut un sujet de scandale pour le peuple, Nectaire laissa la liberté à chacun de participer aux saints mystères selon le mouvement de sa conscience; ce qui doit s'entendre relativement à la pénitence publique, et aux péchés dont la nature semblait demander une telle expiation : car il est constant par toute la suite de l'histoire, aussi-bien que par le témoignage de Sozomène, que la suppression du prêtre pénitencier n'a donné atteinte ni à la confession secrète, ni même à la pénitence publique, pratiquée si long-temps encore après cet événement, dans l'église même de Constantinople, avec cette différence seulement, qu'elle n'était pas du ressort d'un pénitencier nommé formellement à cet effet. La plupart des églises d'Orient suivirent l'exemple de l'église de Constantinople, et chacun fut libre de se choisir un confesseur. Nectaire mourut en 392, et eut pour successeur saint Jean Chrysostôme. Il avait de la naissance et beaucoup de talent pour les affaires; mais son savoir était fort borné, et sa vertu n'avait pas ce degré de supériorité qu'on est en droit d'exiger d'un évêque. On lui attribue un *Sermon* sur l'aumône et le jeûne, imprimé en grec, Paris, 1554, in-8°; et en latin, avec six homélies de saint Jean-Chrysostôme, *ibid.* id. in-8°.

NEEDHAM (JEAN TURBERVILLE), chanoine de Soignies, né en 1713, à Londres, d'une famille anglaise (et non Irlandais ni jésuite, comme a dit Voltaire), mort en 1781 à Bruxelles, où il était recteur de l'académie des sciences et belles-lettres, s'est fait un nom distingué par des connaissances étendues et variées, surtout dans la physique et l'histoire naturelle. Des observations pénibles sur des objets presque inaccessibles aux yeux comme à l'intelligence de l'homme, l'ont fait regarder comme un des plus laborieux coopérateurs de Buffon, et ont préparé le *système sur la génération des êtres vivans*, publié par le Pline français, et dont on trouve les principaux traits dans des auteurs beaucoup plus anciens. (*Voyez* l'*Examen impartial des Epoques de la Nature*, p. 175, édit. de 1780. — n° 140, édition de 1792.) Quoique ses

expériences sur les animaux microscopiques n'aient pas eu le succès qu'il leur a supposé, et que l'abbé Spallanzani les ait mieux appréciées que Buffon, elles ne méritent pas le mépris que Voltaire en a témoigné, moins encore les injures que ce très malhonnête grand-papa de la philosophie a prodiguées à ce savant illustre. Néedham, malgré l'abus que des hommes superficiels pourraient faire de quelques-unes de ses hypothèses, était inébranlable dans les bons principes; son attachement au christianisme était vif et sincère. Il avait plus de science qu'il n'avait de talent de la faire paraître. Soit modestie, soit éloignement naturel du bruit et de l'éclat, si chers à la médiocrité, soit difficulté de s'énoncer dans une langue étrangère, ou je ne sais quelle opposition qui se trouve quelquefois entre la multitude et la précision des idées, l'estimable académicien, parlant ou écrivant, paraissait presque toujours au-dessous de ce qu'il était en effet. On a de lui: | diverses Observations insérées dans l'Histoire naturelle de Buffon; | *Nouvelles Recherches sur les découvertes microscopiques et la génération des corps organisés, avec des notes, des recherches physiques et métaphysiques sur la nature et la religion, et une nouvelle théorie de la terre;* sous le nom de Londres, Paris, 1769, 2 volumes in-8°; | un petit écrit publié en 1773, sous le titre de *Vue générale*, où il paraît expliquer, modifier, rétracter même, mais d'une manière obscure et embarrassée, quelques assertions contenues dans l'ouvrage précédent; | plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires* de l'académie de Bruxelles.

NÉEL (Louis-Balthasar), né à Rouen, mort en 1754, est auteur de: *Voyage de Paris à Saint-Cloud par mer et par terre*, 1751, in-12, très souvent réimprimé; | *Histoire du Maréchal de Saxe*, Mittau, 1752, 2 vol. in-12; | *Histoire de Louis, duc d'Orléans*, mort en 1752, 1 vol. in-12; | et de plusieurs *Pièces* de vers sur différens sujets. Son style est quelquefois gêné, et sa poésie faible; on y trouve cependant quelques bons vers.

NÉELS (Nicolas), *Neelsius*, dominicain, né à Campenhout dans le Brabant, docteur en théologie, enseigna cette science avec réputation dans l'université de Douai, et fut provincial de son ordre. On a de lui, en latin, des *Commentaires* sur la Genèse, le Cantique des cantiques, les Epîtres de saint Paul et l'Apocalypse. Il mourut le 19 janvier 1600, âgé de 60 ans, à Gand, où on conserve ses ouvrages en manuscrit.

NEERCASSEL (Jean de), évêque de Castorie, né à Gorcum en 1623, entra, en 1653, dans la congrégation de l'Oratoire à Paris. Après avoir professé avec succès la théologie dans le séminaire archiépiscopal de Malines, l'an 1652, et dans le collége des SS. Willibrod et Boniface à Cologne, qui était le séminaire de la maison hollandaise, il devint provicaire apostolique. Alexandre VII le nomma, en 1662, coadjuteur de Baudouin Catz, archevêque de Philippes, vicaire apostolique en Hollande, auquel il succéda l'an 1663, sous le titre d'*évêque de Castorie*. En 1670, il se rendit à Rome pour rendre compte à Clément X de l'état de la religion catholique en Hollande. Il fut bien accueilli du pontife, et souscrivit solennellement et avec serment au Formulaire d'Alexandre VII. Il ne s'arrêta guère à Rome, et revint en Hollande, où l'on ne s'aperçut que trop, par ses liaisons avec les chefs du parti, que son adhésion n'avait pas été sincère. Il mourut à Zwol en 1686, et eut pour successeur Pierre Codde. (*Voyez* ce nom.) On a de lui trois traités latins: le premier sur le *culte des Saints et de la sainte Vierge*, Utrecht, 1675, traduit en français, Paris, 1679, in-8°; le second sur la *lecture de l'Ecriture sainte*, et le troisième intitulé l'*Amour pénitent*, qui est un traité de l'amour de Dieu dans le sacrement de pénitence. La meilleure édition de l'*Amor pœnitens* est celle de 1684, 2 vol. in-12. Il parut en français, en 1740, en 3 vol. in-12. Le but de cet ouvrage est d'établir la nécessité de l'amour de Dieu dans le sacrement de pénitence, contre les théologiens qui prétendent que l'attrition suffit. On sait que les deux sentimens sont appuyés sur des raisons imposantes. Si, d'un côté, il paraît absurde qu'on puisse être justifié et devenir l'ami de Dieu sans charité, de l'autre, le sacrement de pénitence semble perdre son efficace si la charité est nécessaire, parce qu'elle suffit seule pour *couvrir la multitude des péchés*. Peut-être concilie-t-on heureusement les deux opinions, en disant que l'attrition se change en contrition par la vertu et la grâce du sacrement, de manière que l'amour de Dieu nous est donné avec la justification et la charité habituelle; et c'est peut-être le vrai sens du concile de Trente qui dit, en parlant de

Digitized by Google

l'attrition : *Ad Dei gratiam in Sacramento pœnitentiæ impetrandam disponit.* C'est certainement le seul sens raisonnable qu'on peut donner à cet adage de l'école : *Attritus in sacramento fit contritus;* comme c'est le seul encore qui se présente naturellement dans le titre du paragraphe 47 *de Pœnitentia*, dans le Catéchisme romain. *Contritionem perficit confessio*, titre mal expliqué dans le paragraphe, selon lequel il faudrait *supplet*. « Le Seigneur (dit un théologien) toujours riche en miséricordes, accueille » le pécheur timide et craintif; touché de » la candeur de ses aveux, et de sa volonté d'appartenir à Dieu d'une manière quelconque, il achève, purifie et » perfectionne tout cela; fait naître son » amour dans son cœur qui se montre » disposé à le recevoir : et tout cela se » fait dans le sacrement même. » Quoi qu'il en soit, on trouve dans l'*Amor pœnitens* quelques endroits favorables aux erreurs de Jansénius; et c'est ce qui l'a fait censurer par Alexandre VIII, et défendre par un décret de la sacrée congrégation. Innocent XI, à qui il avait été déféré, ne voulut pas le condamner; mais ce qu'on a fait dire là-dessus à ce pape : *Il libro è buono, e l'autore è un santo*, est une fable. (*Voyez* sur ce sujet l'ouvrage imprimé par ordre de l'archevêque de Malines, sous le titre de *Causa quesnelliana;* ainsi que l'*Historia Ecclesiæ ultrajectinæ, Cornelii Hoynck van Papendrecht, canonici mechliniensis.*) Il ne faut nullement croire ce que dit Heussénius dans sa *Batavia sacra*, part. 2, pag. 482 : on sait qu'il était totalement livré au parti. Néercassel ne doit cependant pas être compté parmi les coryphées du jansénisme, non-seulement parce qu'il a souscrit au formulaire, mais parce qu'il n'adoptait pas la plupart de leurs opinions, et qu'il était zélé au contraire pour des choses qui leur sont pour le moins indifférentes : comme on voit dans le traité du *culte des saints et de la sainte Vierge*. On assure qu'il a été longtemps très opposé à la secte, mais qu'une affaire où l'intérêt et l'ambition sont intervenus l'en ont rapproché. On croit que M. Arnauld, qui a demeuré quelque temps chez lui, a eu part à ses ouvrages.

*NEERGAARD (T.-Chrétien BRUNN), naturaliste danois, né dans l'île de Séeland, le 26 novembre 1776, devint gentilhomme de la chambre du roi de Danemarck. Livré par goût à l'étude de la minéralogie, il parcourut l'Allemagne, la Russie, la Norwége, l'Italie, la France. Neergaard est mort à Paris, sur la fin de l'année 1824, après avoir composé les ouvrages suivans : | *Sur la situation des Beaux-arts en France* ou *Lettres d'un danois à son ami*, Paris, 1802, in-8°; cet ouvrage a particulièrement pour objet les tableaux exposés au Louvre à cette époque. L'auteur montre partout dans son livre un extrême prédilection pour l'école française. | *Journal du dernier voyage de Dolomieu dans les Alpes*, Hambourg et Mayence, 1802, in-8°. Dolomieu (*Voyez* DOLOMIEU) était l'ami de Neergaard; ils avaient fait ensemble une excursion dans la Suisse (24 janvier 1802). | *Les loisirs d'un étranger à Paris*, 1802, in-18; | *De l'état actuel des beaux-arts à Genève*, 1803, in-8°; | *Voyage pittoresque au nord de l'Italie*, Paris, 1812-1813, in-folio, orné de planches dessinées par Maubert. Les cinq premières livraisons, les seules qui aient paru, ont été accueillies avec d'unanimes éloges. | *Mes pensées*, 1813, in-8°; | *Mémoire sur les jets d'eau bouillante du Geyser et du Strok, en Islande*, par le lieutenant Olsen, traduit du danois, 1813, in-4°.

NÉESSEN (LAURENT), né à Saint-Tron, dans la principauté de Liége, en 1611, chanoine et théologal de la cathédrale de Malines, fut président du séminaire de cette ville. Il augmenta considérablement les revues de ce séminaire, à condition qu'on n'y nommerait pour professeurs que des clercs séculiers. Il mourut en 1679. On a de lui une *Théologie*, Lille, 1693, 2 vol. in-fol. Les matières de dogme n'y sont qu'effleurées; plusieurs le trouvent trop sévère sur quelques points de morale.

NEGRI (JULES), jésuite, né à Ferrare en 1648, entra jeune dans la société, et s'y distingua par sa piété, son amour du travail et son érudition. On a de lui : *Istoria degli scrittori fiorentini, la quale abbraccia intorno a due mila autori, colla nota delle loro opere si stampate che manoscritte*, Ferrare, 1722, in-fol.; ouvrage estimable, mais qui fourmille de fautes typographiques, l'auteur, prévenu par la mort, n'ayant pu en surveiller l'impression ni corriger les épreuves. Le père Negri avait payé le tribut à la nature le 21 septembre 1720, à l'âge de 72 ans. Il eût été à souhaiter que quelque main habile s'emparât de son travail, soit en le refondant, soit au moins en

Digitized by Google

corrigeant les fautes qui s'y trouvent. Il offre de bons matériaux pour l'histoire de la littérature florentine.

*NEGRI (François), littérateur italien, né à Venise en 1769, mort le 15 octobre 1827, n'est connu que par différens ouvrages qu'il a publiés ou laissés en manuscrit. Parmi ceux qui ont été imprimés de son vivant, on remarque : | les *Lettres d'Alciphron*, traduites du grec en italien; ces lettres, qu'on croit supposées, avaient déjà été traduites en latin dans la belle édition d'El. Bergler, Leipsick, 1709-1715, et en français, par l'abbé Richard, Paris, 1785; | la *Vie d'Azuztolozeno*, l'un des plus célèbres littérateurs et des meilleurs critiques du commencement du 18[e] siècle; | les *Vies de cinquante hommes illustres des provinces de Venise*; | les *vers des frères Amatteï*, que l'on doit ranger parmi les meilleurs latinistes du 16[e] siècle; | le *Fragment* célèbre de l'*Elégie d'Hermesianax*, traduit et commenté, le seul qui nous reste de ce poète grec, contemporain de Philippe et d'Alexandre le Grand; | Divers *Mémoires sur quelques Inscriptions anciennes*, et d'autres ouvrages tant en prose qu'en vers. Negri a légué ses nombreux *Manuscrits* à Emmanuel Cicogna, l'un de ses amis, qui s'est chargé de les publier.

NEGRO ou NEGRI BASSANESE (François), ainsi surnommé de Bassano sa patrie, petite ville des états de Venise dans le Vicentin, mourut postérieurement à l'année 1560, à Chiavenne, chez les Grisons, où il était maître d'école. Il entra d'abord dans l'ordre de Saint-Benoît, qu'il quitta pour embrasser (en 1525) les erreurs des réformateurs. Il se rendit en Allemagne, où il se lia avec Zuingle, qu'il accompagna aux conférences de Marbourg. Il assista ensuite à la diète d'Augsbourg, et se retira enfin à Chiavenne. On a de lui une tragédie allégorique, en prose, intitulée : *Il libero arbitrio*, imprimée en 1546, in-4°, et en 1550, in-8°. L'auteur, qu'on prétend avoir été disciple du vieux Socin, y combat plusieurs dogmes de l'Eglise romaine, et se répand en invectives contre ses ministres. Jean de la Casa, qui, en qualité de nonce à Venise, avait instruit le procès de Paul Vergerio, évêque de Capo-d'Istria; Stella, qui avait remplacé cet évêque apostat, et Jérôme Muzio, qui écrivait contre lui, y sont fort maltraités. C'est ce qui a fait croire à quelques-uns que Vergerio lui-même pourrait bien être l'auteur de cette pièce. Les curieux qui estiment ce qui est rare, quelque mauvais qu'il soit, recherchent l'édition de 1550, de même que la traduction française imprimée à Genève, en 1558, in-8°, sous le titre de *Tragédie du roi Franc-Arbitre*. On a encore de Negro : *De Fanni Faventini ac Domini Bassanensis morte*, in-8°, 1550.

NÉHEMIE, pieux et savant juif, s'acquit la faveur d'Artaxerxès Longue-main, roi de Perse, dont il était échanson, et obtint de ce prince la permission de rebâtir Jérusalem. Les ennemis des Juifs mirent tout en œuvre pour s'y opposer. (*Voyez* SÉMÉIAS.) Ils vinrent en armes, à dessein de les surprendre dans le travail; mais Néhémie ayant fait armer une partie de ses gens, les rangea par troupes derrière la muraille. Ils bâtissaient d'une main, et se défendaient de l'autre. Tous les efforts des ennemis de Néhémie ne purent ralentir l'ardeur de ce généreux chef. Enfin, après un travail assidu de cinquante-deux jours, les murs de Jérusalem furent achevés, l'an 454 avant J.-C. On se prepara à en faire la dédicace avec solennité. Néhémie sépara les prêtres, les lévites et les princes du peuple en deux bandes. L'une marchait du côté du midi, et l'autre, du côté du septentrion sur les murs. Elle se rencontrèrent dans le temple, où l'on immola de grandes victimes avec des transports de joie. Il établit ensuite un ordre pour la garde et la sûreté de la ville. Il voulut que les principaux de la nation, et la dixième partie du peuple de Juda y fixassent leur demeure. Il s'appliqua à corriger les abus qui s'étaient glissés dans le gouvernement, et il réussit surtout à faire rompre les mariages contractés avec des femmes idolâtres. Après avoir rétabli le bon ordre, il voulut le perpétuer, en engageant les principaux de la nation à renouveler solennellement l'alliance avec le Seigneur. La cérémonie s'en fit dans le temple; on en dressa un acte, qui fut signé des premiers du peuple et des prêtres; et tout le reste donna parole avec serment, qu'il serait fidèle à l'observer. Néhémie retourna enfin à la cour d'Artaxerxès, où étant demeuré quelques années, il obtint par ses instantes prières la permission de revenir à Jérusalem. A son arrivée, il trouva que pendant son absence il s'était glissé plusieurs abus, qu'il travailla à corriger. Après avoir gouverné le peuple juif pendant environ 30 ans, il mourut en paix vers l'an 430

Digitized by Google

avant J.-C. Néhémie passe pour être auteur du second livre d'Esdras, qui commence ainsi : *Ce sont ici les paroles de Néhémie*. Ce livre est canonique. L'auteur y parle presque toujours en première personne. Cependant, en le lisant avec réflexion, on y remarque diverses choses qui n'ont pu avoir été écrites par Néhémie : c'est du temps de Néhémie que fut reproduit le feu sacré que les prêtres, avant la captivité de Babylone, avaient caché dans le fond d'un puits qui était à sec. Ceux que ce saint homme envoya pour en faire la recherche ne rapportèrent qu'une eau épaisse, qu'il fit répandre sur l'autel. Le bois, qui en avait été arrosé, s'alluma aussitôt que le soleil vint à paraître ; ce qui remplit d'admiration tous ceux qui étaient présens. Ce miracle étant venu à la connaissance du roi de Perse, ce prince fit fermer de murailles le lieu où le feu avait été caché, et accorda aux prêtres de grands priviléges.

NEIPPERG ou NEUPERG (GUILLAUME REINHARD, comte de), feld-maréchal autrichien, d'une famille noble de Souabe, né en 1684, se distingua dans la carrière des armes, et servit la maison d'Autriche avec beaucoup de zèle et de fidélité. Il se distingua à Témeswar et à Belgrade, et fut gouverneur du duc de Lorraine François, depuis empereur. En 1734, il débloqua la Mirandole; en 1738 il se signala au combat de Kornea, contre les Turcs. Ce fut lui qui conclut rapidement et secrètement le traité qui, en 1739, remit Belgrade entre les mains des Turcs, pour délivrer le grand-duc François, depuis empereur, qui avait été pris durant une partie de chasse. (*Voyez* CHARLES VI.) On fit semblant de l'en punir par la prison, mais le traité n'en fut pas moins ratifié; et le général, comblé de faveurs, fut mis ensuite à la tête de l'armée que Marie-Thérèse opposa au roi de Prusse. Lors de la guerre pour la succession de la Bavière, en 1741, il fut encore mis à la tête d'une armée. Mais il fut défait à Molwitz, et se retira quelque temps après à Luxembourg, dont il avait été nommé gouverneur dès l'an 1730. Il y resta jusqu'en 1753, aimé et respecté des habitans de cette province. Par des vues d'humanité, concertées avec le maréchal de Belle-Isle, gouverneur de Metz, il sut, au milieu de la guerre, préserver le pays confié à ses soins de ces dévastations destructives, aussi contraires à la gloire des souverains qui ordonnent la guerre, qu'aux intérêts du pauvre peuple qui en supporte les dangers et les frais. C'était un homme de mœurs austères et d'une grande probité. Il avait été élevé dans l'hérésie luthérienne ; il l'abandonna avec pleine connaissance de cause, pour embrasser la religion catholique, dont il pratiqua les devoirs avec exactitude et édification. En 1753, il fut appelé à Vienne pour faire partie du conseil de guerre et il mourut dans cette ville le 26 mai 1774.

* NEIPPERG (LÉOPOLD, comte de), chambellan autrichien, fils du précédent, naquit l'an 1728, et fut long-temps ambassadeur d'Autriche à Naples. Il inventa, en 1762, une machine pour copier les lettres, connue sous le nom de *copiste secret*, dont il fit paraître, en 1764, à Vienne, une description, in-4°, avec six gravures in-folio. On lui doit aussi l'*Histoire fondée sur les documens originaux de toutes les transactions relatives à la paix conclue, le 18 septembre 1738, entre l'empereur Charles VI, la Russie et la Porte-Ottomane*, Francfort et Leipsick, 1790, in-8°. Neipperg entreprit cet ouvrage pour justifier la conduite de son père à qui la voix publique reprochait d'avoir agi contre les intérêts de la patrie, en concluant la paix de Belgrade (*voyez* l'article précédent). Soixante-neuf pièces authentiques, toutes très intéressantes pour l'histoire du temps, sont jointes à cet écrit. Le comte de Neipperg mourut à Schweiger, près de Heilbronn, le 5 janvier 1792.

* NEIRAC (ANTOINE-XAVIER de), était né le 13 décembre 1757, à Vabres, petite ville épiscopale du Rouergue (Aveyron). Sa première éducation fut confiée par son père, homme d'un grand mérite, à un jésuite habile qui, depuis la dissolution de sa compagnie, était curé aux portes de Vabres. Le jeune de Neirac fut ensuite envoyé à Paris, pour y suivre un cours de belles-lettres. Il obtint dans cette partie, comme plus tard en théologie, les plus brillans succès. Etant entré au séminaire de Saint-Sulpice, il suivit les cours de la Sorbonne, et fut licencié en théologie ; mais sa santé s'étant dérangée, il se retira sans obtenir le bonnet de docteur. A peine fut-il revenu dans son pays natal, que Mgr. l'évêque de Vabres, appréciant tout le mérite d'un sujet si distingué, le fit son grand-vicaire et lui abandonna presque l'entière administration de son diocèse, à la satisfaction de tout le monde.

Digitized by Google

Les jours mauvais arrivèrent, et l'abbé de Neirac prouva combien il était digne de la haute confiance dont il avait été investi. Soutenu par la ferveur de sa foi, il brava l'échafaud, et jamais son zèle ne tint compte des dangers qui ne menaçaient que sa personne. Il fut arrêté et il allait subir la peine de la déportation, lorsque la mort de Robespierre mit un terme à sa captivité. Outre la surdité que lui occasiona sa détention, il avait contracté d'autres infirmités dans les prisons de Figeac. On a faussement prétendu que, pendant la révolution, il avait pris part aux troubles de l'ouest, et dirigé en capitaine expérimenté des colonnes vendéennes : il ne s'était jamais éloigné de son paysoù il s'était rendu très utile dans plusieurs paroisses. Dès que la liberté fut rendue à l'église de France, l'abbé de Neirac fut placé par Mgr. l'évêque de Cahors à la tête de l'ancien diocèse de Vabres. Il remplit ensuite les fonctions de grand-vicaire à Rodez de 1814 à 1817, Vers cette époque il fut nommé à l'évêché de Tarbes, siége qui fut rétabli par le concordat de 1817, et maintenu par celui de 1822; mais il ne cessa d'exercer les fonctions de grand-vicaire que lorsqu'il se rendit à Tarbes, en 1823. Il serait difficile de raconter le bien immense qu'il opéra dans son diocèse, qui, réuni avant 1822 à celui de Bayonne, ne pouvait que se ressentir de son trop grand éloignement du siége épiscopal. Grâces aux soins, au zèle infatigable, à l'inébranlable fermeté et à la patience de Mgr. de Neirac, le diocèse de Tarbes, à sa mort, rivalisait avec les autres diocèses par la régularité et l'instruction du clergé. Quoique accablé d'infirmités et presque dénué de forces, ce digne prélat ne se relâchait en rien de sa vigilance et de sa rigidité. Il entreprit deux mois avant sa mort, une nouvelle visite générale de son diocèse, afin de mettre le sceau à tout le bien qu'il avait fait. Cette visite se continuait avec activité, lorsqu'une chute qu'il fit vint aggraver les infirmités du prélat et le conduisit au tombeau. Convaincu dès les premiers jours de sa maladie que sa fin était prochaine, il demanda lui-même le sacrement de l'extrême-onction, qui lui fut administré par un jeune et savant professeur de son séminaire, qu'il avait chargé depuis peu de la direction de sa conscience. Le malade voulut lui-même faire les préparatifs de cette sainte cérémonie. Quelques jours après, il reçut des mains du doyen de son chapitre le saint-viatique, et adressa à ses vénérables chanoines et aux fidèles réunis, des paroles que malheureusement peu de personnes entendirent. Il dicta ses dernières volontés avec beaucoup de calme. Son testament renferme les plus généreuses dispositions en faveur des pauvres, qu'il a considérés, suivant l'Evangile, comme ses frères et ses amis. Ses héritiers sont les hospices de Tarbes, de Bagnères, de Vic (Hautes-Pyrénées), de Saint-Affrique et de Vabres (Aveyron). Des dispositions si louables ont été attaquées par quelques-uns de ses parens et enfin approuvées par le gouvernement dans leur intégrité. Du reste, il avait remis, à des prêtres dignes de sa confiance, tout l'argent qu'il possédait, pour qu'il fût immédiatement employé en bonnes œuvres. Pendant sa dernière maladie, excepté le jour et la veille de sa mort, il s'occupa des affaires de son diocèse : une demi-heure avant d'expirer, il signa une ordonnance très importante, mais la faiblesse de sa main ne lui permit pas de former tous les caractères de sa signature. Ses derniers momens furent héroïques : c'était le calme de Socrate mourant, mais de Socrate chrétien. Il voulut régler lui-même jusqu'au plus petit détail de ses funérailles Quelques minutes avant d'expirer, il porta sa main à son pouls ; et tournant tranquillement ses regards vers ceux qui l'entouraient : « mon pouls s'arrête, dit-il, » je ne suis plus; je remets mon âme » entre les mains de Dieu. » Toujours ferme et constant dans ses principes au milieu de tous les orages politiques, il se faisait remarquer par une volonté inflexible : on l'a appelé à juste titre le Napoléon de l'épiscopat; il avait en effet avec ce grand capitaine plusieurs traits de ressemblance: comme lui il voulait et il savait gouverner; comme lui, il était peu accessible aux conseils opposés à ses vues. Il a laissé un petit nombre de mandemens et d'ordonnances; on remarque dans les premiers un style fort et concis, et dans les secondes des traces de sa grande expérience et de ses vastes connaissances. Malgré la causticité naturelle de son esprit, il était aimable en société ; ses ennemis les plus acharnés convenaient eux-mêmes que sa tête était admirablement organisée, et que, sans les continuelles et terribles douleurs de nerfs qui empoisonnaient ses jours, il était capable de faire un bien

Digitized by Google

immense dans son diocèse. Sa taille était majestueuse, et son extérieur imposant commandait le respect. Il a toujours administré par lui-même son diocèse, et c'était encore lui qui dirigeait le séminaire, dont il était en réalité le supérieur et l'économe. Ce grand prélat mourut le 28 janvier 1833, à trois heures après midi, quinze jours environ après sa chute. Il fut provisoirement enterré avec le commun des fidèles; mais le gouvernement autorisa l'exhumation, et ses dépouilles furent transportées dans le caveau du chœur de la cathédrale, sépulture ordinaire de ses prédécesseurs.

NÉKAM. *Voyez* NECKAM.

NELDELIUS (Jean), philosophe péripatéticien de Glogau en Silésie, professa la logique et la morale à Leipsick, où il mourut en 1612, âgé de 58 ans. Il a laissé : *Institutio de usu organi Aristotelici in disciplinis omnibus*, in-8°, qui a eu beaucoup de cours dans le temps où la philosophie d'Aristote était normale dans les écoles.

* NELIS (Corneille-François de), évêque d'Anvers, naquit à Malines, le 5 juin 1736, d'une famille honnête, que ses services avaient fait anoblir par l'impératrice Marie-Thérèse. Il fit ses études à l'université de Louvain, où il remporta le premier prix. Destiné à l'état ecclésiastique, il apprit la théologie, et obtint le grade de docteur dans cette faculté, avec un tel succès, que le même jour l'université le nomma directeur de sa bibliothèque. Bientôt il se fit avantageusement connaître comme écrivain par plusieurs *Dissertations* qu'il publia sur divers points d'histoire et de morale. Ses talens furent récompensés : le gouvernement autrichien lui donna un canonicat dans la cathédrale de Tournai, dont l'évêque le nomma son grand-vicaire. Il présida en cette qualité, et pendant plusieurs années, les états de Tournaisis; il devint un des premiers membres de l'académie des sciences et belles-lettres qu'on établit à Bruxelles. Les jésuites ayant été supprimés en 1767, on lui confia la direction des études, avec le titre de commissaire royal. Il fut choisi, en 1785, pour accompagner l'archiduc Maximilien (depuis électeur de Cologne); dans la visite que fit ce prince des provinces belgiques. Sa conversation plut à l'archiduc, qui, reconnaissant en outre dans Nélis des vertus et un véritable talent, contribua à lui procurer l'évêché d'Anvers, où il fut installé en 1784. Quoiqu'il dût son élévation à la maison d'Autriche, sa conscience fut alarmée des innovations religieuses que voulait introduire Joseph II. Il s'unit au jésuite Van-Espen pour s'opposer aux mesures arbitraires de l'empereur, qui troublaient les esprits timorés. Léopold II, successeur de Joseph, calma les troubles des provinces révoltées; mais l'évêque d'Anvers ne jouit point d'un long repos. Il se montra un des plus ardens ennemis de la révolution française, dont les démagogues s'étaient fait beaucoup de partisans dans la Belgique. Contraint de quitter son diocèse, en 1794, à l'approche des Français, il se rendit à Parme, où il se retira dans le couvent des Camaldules. Il y mourut le 21 août 1798, à l'âge de soixante-deux ans. Il a laissé, outre les dissertations déjà indiquées : | *Eloge funèbre de Marie-Thérèse*, jugé supérieur à celui de l'abbé de Boismont; | *L'Aveugle de la Montagne*, ou *Entretiens philosophiques*, Parme, Bodoni, 1793. — Deuxième édition, Rome, 1796, in-4°; | *De Historia belgica et ejusdem scriptoribus præcipuis commentatio*, Parme, 1795. Parmi les nombreux manuscrits qu'il a laissés, on en cite un qui a pour titre : *Europæ fata, mores, disciplina, etc., ab ineunte sæculo XV usque ad finem sæculi XVIII*. Ce prélat écrivait avec un égal talent en latin et en français, et possédait de vastes connaissances.

NELLER (George-Christophe), né à Aubeganerbial au pays de Wurtzbourg dans la Franconie, en 1709, fit ses premières études et sa philosophie avec succès. Il pensa à entrer chez les jésuites, puis chez les chartreux, et ne fit ni l'un ni l'autre. A 16 ans, il se décida pour la vie cléricale, et s'appliqua à l'étude des canons et de la théologie, de manière qu'âgé de 22 ans, il soutint des thèses sur toutes ces sciences avec un succès qui le fit admettre à prendre le degré de docteur en théologie, sans qu'il fût besoin d'autre épreuve. Ses études finies, il s'appliqua particulièrement au droit naturel, civil et ecclésiastique, et au droit des gens, à Wurtzbourg, sous la direction d'habiles professeurs, entre lesquels était le célèbre Barthels, revenu récemment de Rome, où il avait pris le bonnet de docteur. Neller aida ce savant à faire la *Collection* des extraits de Van-Espen, de Christianus Lupus, et de Noël

Digitized by Google

Alexandre, dont les ouvrages étaient alors fort en vogue à Wurtzbourg. Ordonné prêtre, il fut quelque temps dans le ministère, puis préposé à l'éducation d'un jeune seigneur. Instruit par les nouvelles publiques que le prince Doria, nonce du pape à Francfort, pour l'élection de Charles VII, cherchait un gouverneur pour la jeune noblesse qui l'accompagnait, il se présenta pour cet emploi et fut accepté. Pourvu d'un canonicat à Spire, et ayant fini son service près du prince Doria, il alla en prendre possession; mais il s'en défit peu de temps après, et s'appliqua à mettre en ordre l'archive de l'illustre maison de Schoenborn. Enfin, en 1748, la chaire de droit canon en l'université de Trèves étant venue à vaquer, Neller en fut pourvu, et la remplit avec beaucoup de réputation, jusqu'en 1780, qu'elle passa à son neveu. Neller eut alors celle du droit public, et la tint jusque vers la fin de 1783, qu'il mourut, après avoir publié un grand nombre de Dissertations sur des matières d'érudition et de critique, entre autres: | *Dissertatio de Decretis basileensibus;* | *De primatu sanctæ Ecclesiæ trevirensis;* | *Hermenia inauguralis in magni Balduini trevirensis documentum anecdotum.* Il soutient dans ces deux dissertations que la primatie d'Allemagne appartient à l'église de Trèves. | *De genuina idea et signis parochialitatis primitivæ, ejusque principio, in corporatione, ex chartis trevirensibus confecta*, 1752; | *De juribus parochi primitivi*, 1752; | *De sacro electionis processu*, 1756; | *Dissertatio de varietate residentiarum canonicalium*, 1759; | *De statu resignantium ad favorem apud Germanos*, 1765; | *Exercitium juridicum historico-chronologicum de sancto Henrico imperatore, bambergensis episcopatûs fundatore*, 1771, qui fut suivi de deux Apologies en 1772 et 1773; | *Collectio methodica sanctorum canonum;* | plusieurs *Dissertations* sur les monnaies: *De solido ficto*, 1759; *De solido speciei argenteæ*, 1759; *De moneta rotata*, 1760; *De grosso turonensi et trevirensi*, 1760, etc. On trouve dans une de ses Dissertations sur Jean XII, pape, à l'*Index* de Rome, 25 mai 1767. On ne peut pas se dissimuler que cet homme savant n'ait eu quelque penchant pour les idées systématiques et paradoxales. On lui a attribué pendant quelque temps la compilation informe qui a paru sous le nom imaginaire de *Justinus Febronius;* mais l'on sait aujourd'hui que c'est une calomnie. On avait commencé en 1787 à donner une *Collection* de ses ouvrages; mais il n'en a paru jusqu'ici que le premier tome in-4°, et un supplément pour compléter ce premier tome.

NELSON (Robert), gentilhomme anglais, naquit en 1656 à Londres, et mérita, tant par le caractère de ses ouvrages que par sa conduite, le surnom de *Pieux*. Il commença en 1680 ses voyages sur le continent avec le docteur Hulay, et se rendit à Rome où il épousa lady Théophila Lucy, que Bossuet avait convertie à la religion catholique dans laquelle elle eut le bonheur de mourir. Nelson, loin de se montrer partisan de la révolution qui éclata en Angleterre, au milieu du 17e siècle, refusa de prêter serment à Guillaume, et se joignit aux catholiques dont il embrassa le culte. Mais en 1709, il rentra dans la communion de l'église anglicane, et mourut à Kensington le 16 janvier 1714. Nelson était de toutes les sociétés de bienfaisance établies en Angleterre, et à sa mort il fit une grande quantité de legs pour de bonnes œuvres. En 1680 il avait été élu membre de la société royale de Londres. On a de lui divers ouvrages, savoir: *Pratique de la vraie dévotion*, 1708, in-8°; | *Vie du docteur Georges Bull, évêque de Saint-David*, mis à la tête des sermons de ce prélat, 1713, in-8°, etc.

* **NELSON** (Valentin), ministre anglican, né en 1671 à Malton dans le comté d'York, se fit connaître à l'université de Cambridge par ses talens précoces. Nommé à une prébende de la collégiale de Rippon, puis à la cure de Saint-Martin dans le même comité, il y mourut en 1724. Nelson a laissé un recueil de *Sermons* très estimés.

* **NELSON** (Samuel), journaliste irlandais, né en 1759 dans le comté de Down, fut d'abord destiné au commerce et placé en conséquence auprès de son frère négociant à Belfast. Dans cette ville, où l'on rencontrait chez les habitans une haine prononcée contre le gouvernement anglais, l'imagination ardente du jeune Nelson eut bientôt embrassé les mêmes sentimens. A l'époque où l'Amérique septentrionale venait de se détacher de la métropole, il crut les circonstances favorables pour produire aussi une révolution dans son pays, et il publia dans ce but la feuille intitulée *l'Astre du nord*, qui se répandit dans toute l'Irlande; mais ce

Digitized by Google

malheureux pays après un élan peu réfléchi et des efforts mal combinés pour recouvrer l'indépendance, ne tarda pas à être soumis par les troupes anglaises. Nelson évita par la fuite la punition que lui réservait le gouvernement anglais; mais à l'époque de la révolution française, il entama une correspondance avec les patriotes de Paris, et organisa avec eux une nouvelle insurrection de l'Irlande qui ne fut pas plus heureuse que les précédentes (*V.* NAPPER-TANDY). Poursuivi et arrêté, il fut jeté en 1796 dans un cachot du fort Georges, dans les montagnes de l'Ecosse, d'où il ne sortit qu'en 1802, sur la demande du gouvernement français qui venait de conclure la paix d'Amiens. Nelson se réfugia en Amérique; ayant été chassé de New-York par la peste, il alla se fixer sur les côtes de la baie d'Hudson, où il mourut en 1808.

* NELSON (HORACE), célèbre amiral anglais, naquit le 29 septembre 1758, à Burnham-Thorpe, dans le comté de Norfolk, où son père était ministre. Dès l'âge de 12 ans, il s'embarqua sur un vaisseau de guerre (*le Raisonnable*), commandé par M. Suckling un de ses oncles maternels. Il y servit environ trois ans, et fut ensuite chargé du commandement d'un cutter à la station de Chatam: alors il s'occupa de l'exploration des bancs de la Tamise, navigation difficile et périlleuse, qui le rendit fort habile dans la manœuvre. En 1773, Nelson fut employé dans l'expédition envoyée au pôle nord, sous le commodore Phipps, sur la demande de la société royale de Londres. Il se distingua dans cette campagne par son intelligence et par plusieurs traits d'intrépidité qui lui méritèrent, en 1777, le grade de lieutenant. Commandant ensuite un cutter de 20 canons, faisant partie de l'escadre aux ordres de l'amiral Edward Hughes qui fit le voyage des Indes orientales. il revint à cause de maladie en Angleterre pour soigner sa santé qui se rétablit durant la traversée; il repartit presque aussitôt sur une corvette pour les Indes orientales, fut nommé enseigne de vaisseau, et reçut successivement le commandement de plusieurs bâtimens plus ou moins considérables. Lors de la paix de 1793, il fut mis en demi-solde, passa en France, et se fixa à Saint-Omer où il resta près d'un an. L'année suivante le commandement du *Boréas*, corvette de 28 canons, destinée à la station des Iles-sous-le-vent lui fut confié, et alors il eut l'honneur d'avoir sous ses ordres le duc de Clarence. Après cette campagne, Nelson avait été encore remis en demi-solde, et il vivait retiré dans le comté de Norfolk, lorsqu'un ordre de l'amirauté l'appela au commandement de *l'Agamemnon*, vaisseau de 64 canons qui faisait partie de l'escadre de l'amiral Hood, destinée à agir contre la France. Il croisa dans la Méditerranée, et contribua à la prise de Toulon, de Bastia et de Calvi; il perdit un œil dans cette dernière attaque. En 1796, on lui accorda le grade de commodore; il passa sur *la Minerve*, et dans le mois d'août de la même année il tenta une attaque contre les Canaries, d'où il fut repoussé avec une perte considérable. Pendant la guerre de l'Angleterre contre la France et l'Espagne, il combattit avec la plus grande distinction sous les ordres de l'amiral John Jervis; et il coopéra puissamment au succès du combat livré à la hauteur de Saint-Vincent, à la flotte espagnole commandée par l'amiral D. Jos. de Cordova. Les importans services qu'il avait rendus à son pays, furent dignement récompensés par les titres de contre-amiral et de chevalier du Bain. La cité de Londres lui envoya des lettres de bourgeoisie dans une boîte d'or du poids de cent guinées. Ces succès furent cependant suivis de plusieurs revers. En 1798, il fut mis à la tête d'une escadre qui vint bloquer Cadix; mais après un bombardement de plusieurs jours, les négocians de cette ville armèrent un grand nombre de barques canonnières, montées par des marins expérimentés, qui allèrent attaquer l'escadre anglaise; le chevalier Nelson se vit contraint de se retirer après avoir essuyé une perte assez considérable. Il fut encore plus malheureux quelques mois après: il voulut s'emparer par surprise de l'île de Ténériffe; mais il trouva de la part des Espagnols la résistance la plus vigoureuse. Il y perdit ses meilleurs officiers; lui-même eut le bras droit emporté d'un coup de canon. De retour en Angleterre, il y fut comblé d'honneurs et de récompenses; la cour lui fit une pension de 1000 livres sterling. Il était à peine rétabli de sa blessure qu'il reçut l'ordre de rejoindre l'amiral Jervis, nommé lord-comte de Saint-Vincent, qui croisait dans la Méditerranée. Cet officier l'ayant chargé d'observer et de combattre la flotte qui portait en Egypte l'armée

Digitized by Google

commandée par Bonaparte, Nelson partit le 2 mai avec trois vaisseaux et plusieurs frégates pour aller reconnaître le port de Toulon. Un coup de vent l'en éloigna le 17, et le 19 l'escadre française sortit de ce port, tandis que les vaisseaux anglais relâchaient en Sardaigne. Il remit à la voile le 26, et, ignorant le départ de la flotte ennemie, après avoir formé le 10 juin sa réunion avec les onze vaisseaux qui devaient compléter son escadre, il vint croiser de nouveau devant Toulon. S'étant enfin aperçu de son erreur, il cingla vers Messine, relâcha à Naples, où l'attendait un ennemi dangereux pour sa gloire Lorsqu'il commandait l'*Agamemnon* et qu'il croisait dans la Mediterranée, il avait mouillé à Naples, et il y avait fait la connaissance de la trop fameuse lady Hamilton (*voyez* ce nom) : il était retenu dans les lacs de cette nouvelle sirène, lorsqu'il apprit le 19 que Malte était déjà au pouvoir de Bonaparte. Nelson rejoignit sa flotte à Messine, et fit aussitôt voile pour l'Egypte. Après différentes courses faites dans le désir de rencontrer les vaisseaux français, il revint sur les côtes d'Egypte, et, le premier août 1798, il trouva dans la baie d'Aboukir cette flotte qu'il avait si longtemps inutilement cherchée. Elle consistait en treize vaisseaux de ligne, trois frégates et un aviso; là s'engagea un combat meurtrier pendant lequel l'amiral Brueys commit des fautes dont l'amiral anglais sut tirer parti. La victoire que ce dernier remporta est une des plus décisives qui aient été obtenues en mer depuis l'invention de la poudre, puisque, des 13 vaisseaux français, deux seulement purent échapper. Nelson avait été blessé à la tête par un biscaïen, et la grande quantité de sang qu'il perdait fit croire un moment que le coup était mortel. Il se rendit à Naples, où, le 22 septembre 1798 il fut reçu en triomphe. La nation anglaise le proclama le héros de la marine; et le roi d'Angleterre le créa baron du Nil et de Burnham-Thorpe, lieu de sa naissance, en lui assignant une pension de 2000 livres sterling, reversible à ses héritiers jusqu'à la troisième génération. La compagnie des Indes lui vota un don de 10,000 livres sterling et la cité de Londres lui envoya une riche épée ainsi qu'à chacun des capitaines sous ses ordres. Les négocians, faisant le commerce du Levant, lui firent présent d'un superbe service d'argenterie. Après quelques mois passés dans les plaisirs, Nelson, qui oubliait sa gloire dans les délices de cette passion déshonorante qu'il éprouvait pour lady Hamilton, l'âme de toutes les fêtes qui lui furent données à Naples, sortit enfin de cette espèce d'enivrement. Les Français envahissaient Naples : il fut obligé de conduire la famille royale en Sicile; mais la république Parthénopéenne ne fut pas de longue durée. Les Français ayant été chassés par les Autrichiens et les Russes, Nelson reconduisit le roi et toute la cour dans sa capitale. Ici la gloire de ce marin est souillée de quelques taches : on lui reproche d'avoir fait verser le sang de quelques Napolitains qui croyaient avoir obtenu leur grâce en capitulant avec le cardinal Ruffo, qui commandait l'armée royale, sans parler de sa liaison scandaleuse avec lady Hamilton, qui durait toujours, et qui le porta à donner la démission de son commandement. Lorsque le gouvernement britannique rappela lord Hamilton son ambassadeur, Nelson quitta la cour de Naples où il avait été comblé de richesses et avait reçu du prince le titre de duc de Bronte. En septembre 1800, accompagné de ses inséparables amis sir William et lady Hamilton, il retourna à Londres, où l'accueillit l'enthousiasme populaire. Au commencement de 1801, le gouvernement anglais, voulant dissoudre l'alliance récemment formée entre la Russie, la Suède et le Danemarck, ordonna l'armement d'une flotte destinée pour la Baltique, et le commandement en fut confié à l'amiral sir Hyde Parker. Nelson qui venait d'être fait vice-amiral, reçut l'ordre de s'y embarquer comme commandant en second. On connait les détails de l'attaque de la flotte danoise, et la résistance qu'opposèrent les Danois à l'irruption soudaine des Anglais. Nelson, qui commandait l'avant-garde, eut seul tout l'honneur de cette action, l'amiral Parker n'ayant pu, par sa position, prendre part au combat. Le Danemarck conclut un traité par lequel il renonçait à la coalition, qui fut entièrement rompue à cette époque par la mort de Paul I[er]. Le titre de vicomte fut la récompense de la conduite de Nelson à la bataille de Copenhague. A la fin de juillet 1801, Nelson s'embarqua sur le *Leyden* de 68 canons, et, le 6 août, il fit une première tentative pour incendier la flotte française à Boulogne; le 15, il renouvela l'attaque, et fut de nouveau repoussé avec une grande

Digitized by Google

porte en tués et en blessés. Il fut d'autant plus irrité de ce double échec, qu'il avait en quelque sorte promis de détruire tout l'armement du port de Boulogne. Les préliminaires de paix arrêtés avec la France, au mois d'octobre suivant, lui permirent de prendre quelque repos, et il se rendit à Merton dans le comté de Surrey. Il y était encore en 1803, à l'époque de la rupture du traité d'Amiens. Par suite des ordres de l'amirauté, il vint à Porstmouth, où il arbora son pavillon sur le *Victory*, de cent dix canons. En 1804, il établit une croisière dans la Méditerranée; mais il ne put empêcher la réunion des deux escadres française et espagnole : il les poursuivit en vain (en juin 1804), lorsqu'elles se rendirent aux Antilles. Dans la même année, il fut nommé commandant de l'escadre devant Cadix, où se trouvaient réunies les flottes espagnole et française à leur retour d'Amérique. Celles-ci, ayant mis à la voile le 19 novembre 1805, pendant le temps le plus orageux, rencontrèrent l'escadre anglaise le 21, près du cap Trafalgar. Nelson les attaqua l'après-midi, et malgré la plus opiniâtre résistance, il les défit complétement. L'escadre française était commandée par l'amiral Villeneuve, et l'espagnole par l'amiral duc de Gravina. (*Voyez* GRAVINA.) Nelson, qui montait *le Victory*, s'attacha à combattre *la Santa Trinidad*, son ancien antagoniste; mais il ne put s'en emparer. Les escadres combinées étaient en pleine déroute, lorsqu'une balle de mousquet, partie des hunes de la *Santa-Trinidad*, l'atteignit à la partie supérieure du bras gauche; il mourut deux heures après, comme Epaminondas, au milieu de la plus brillante victoire. Avant d'expirer, il combla d'éloges l'amiral Collingwood, et le désigna pour lui succéder dans le commandement. L'amiral Villeneuve fut fait prisonnier presque dès le commencement du combat (*voyez* VILLENEUVE); l'amiral Gravina, grièvement blessé au bras, mourut deux jours après des suites de l'amputation. Malgré le courage héroïque que déployèrent en cette occasion les Français et les Espagnols, 17 de leurs vaisseaux furent pris ou détruits. Le contre-amiral Dumanoir put sauver quatre bâtimens qui, peu de temps après, furent pris par sir Richard Strachan, à la vue de Rochefort; six autres rentrèrent dans Cadix, dans le plus pitoyable état. La mort de Nelson remplit de deuil toute l'Angleterre; on y transporta son corps à bord de son vaisseau, après l'avoir placé dans un cercueil qui le suivait dans tous ses voyages. Ce cercueil était construit d'un tronçon de mât de l'un des vaisseaux dont il s'était emparé dans ses premières expéditions. Ses restes furent exposés quelques jours aux regards du public sur un lit de parade, à l'hôpital de Greenwich, et inhumés ensuite avec une grande pompe dans la cathédrale de Saint-Paul, où on lui éleva un monument. Nelson avait épousé en 1779 la veuve du docteur Nesbit, médecin de l'île de Nevis, et fille de Guillaume Woodward, écuyer, dont il n'a pas eu d'enfans. Il a laissé une grande partie de sa fortune à une fille qu'il a eue de lady Hamilton, et qui porte le nom de son père. Son frère a hérité de l'autre partie, ainsi que de plusieurs de ses titres, et il a été admis à la chambre des pairs le 21 juin 1806. La *Vie* de Nelson a été écrite par Samuel Clarke, Londres, 1810, 2 vol. in-4°; par Churchill, 1813, in-4°; par Robert Southey, 1813, in-8° : ce dernier ouvrage a été traduit en français, Paris, 1820, in-8°.

NÉMÉSIEN (saint), et ses collègues, évêques, confesseurs et martyrs en Afrique durant la persécution de Valérien, l'an 257 de J.-C. Saint Cyprien fait un grand éloge des vertus et de la constance de ces illustres martyrs.

NÉMÉSIEN (MARCUS-AURELIUS-OLYMPIUS-NEMESIANUS) (1), poète latin, natif de Carthage, vivait vers l'an 281, et florissait sous l'empire de Carus, de Carin et de Numérien, qui voulut bien entrer en concurrence avec lui pour le prix de la poésie. On ne sait rien de particulier sur sa vie, sinon qu'il avait les qualités du cœur jointes à celles de l'esprit. Il nous reste de lui des fragmens d'un poème intitulé : *Cynegetica, sive de Venatione*, adressé à Carin et à Numérien après la mort de leur père Carus; nous en avons 325 vers. Il avait écrit *deux autres poèmes* sur la pêche (*Halieutique*), et sur la navigation (*Nautique*); nous n'en avons que quelques vers. Mais il est plus connu par quatre *Eglogues*, qui ne sont pas à mépriser. Le dessein en est assez régulier, les idées fines, et les vers ne manquent ni de tour, ni d'élévation. Du temps de Charlemagne, elles étaient au nombre

(1) *Nemesianus* est peut-être un surnom qui indiquerait que ce poète tirait son origine de *Nemesium*, ville de Libye.

Digitized by Google

des ouvrages classiques. Nous en avons par Mairault une traduction en français, dont la fidélité, l'exactitude, la précision et l'élégance ont mérité les éloges des gens de goût. Elle parut en 1744, in-12, enrichie de notes qui offrent de la mythologie, des traits d'histoire, une érudition variée, et beaucoup de critique. Il en a paru une autre traduction à Paris en 1799. Les écrits de Némésien ont été imprimés avec ceux de Calpurnius et de Gratius, dans les *Poetæ rei venaticæ*, Leyde, 1728, in-4°. Ils avaient été imprimés pour la première fois en 1471 à Rome. M. Lemaire les a publiés dans le tom. 52 de la *Bibliothèque classique*. Némésien est le premier des *Poetæ minores*.

NÉMÉSIUS, philosophe chrétien d'Emèse en Syrie, et selon quelques-uns, évêque de cette ville, vivait sur la fin du 4e siècle ou au commencement du 5e. Il nous reste de lui un livre *de la nature de l'homme*, qui a été imprimé pour la première fois à Anvers, 1565, in-8°, avec une version latine, et qui se trouve en grec et en latin dans la *Bibliothèque des Pères*, édition de Lyon, tom. 8. Némésius y combat avec force la fatalité des stoïciens, et les erreurs des manichéens; mais il y soutient l'opinion de la préexistence des âmes, non pas à la manière des métempsycosistes, mais en vertu d'une création simultanée, telle que Leibnitz et d'autres l'ont admise depuis. (*Voyez* la fin de l'art. WOLF.) On lui attribue (dans l'édition de son livre faite à Oxford, 1671, in-8°) des découvertes considérables sur la qualité et l'usage de la bile. On y dit même qu'il connaissait la circulation du sang. Ses mœurs honoraient la philosophie et la religion. *Voy.* ELLEBODIUS.

NÉMETI (SAMUEL), protestant, né à Zetmar en 1658, fit ses premières études à Coloswar et les acheva en Hollande. De retour dans sa patrie, il fut professeur à Coloswar pendant 34 ans, et mourut en 1717. On a de lui : | *Moses explicatus*, Coloswar, 1696, in-8°. C'est une explication des lois et des cérémonies établies par Moïse. | Des *Commentaires* sur l'Epitre de saint Paul aux Hébreux, Franeker, 1695, in-8°; | sur Zacharie; ibid., 1694; | une *Métaphysique*, etc.

* NEMIUS (JEAN), né à Bois-le-Duc vers 1530, embrassa l'état ecclésiastique, et fut successivement principal du collége des Apôtres de Nimègue et de celui d'Amsterdam. Il mourut vers 1600, et a laissé : | *De imperio et servitute ludi magistri*, Nimègue, 1551, in-4°. Ce livre est en vers avec des notes. | *Orthographiæ ratio et pronuntiandi modus*, Anvers, 1572, in-8°; | *Annotationes in Syntaxim Erasmi*, Anvers, 1574, in-8°; | *Tyli saxonis historia, sive humanæ stultitiæ triumphus* en vers iambes; | *Parens et noverca*, poème, Anvers, 1553; | *Epitome de conscribendis epistolis*, Anvers, 1552, in-8°, etc.

NÉMORARIUS (JOURDAN), mathématicien du 13e siècle. On a de lui : | une *arithmétique* en dix livres, commentée par Jacques le Febvre d'Etaples, et publiée à Paris en 1496; | *De ponderibus propositiones XIII*, Nuremberg, 1533; | trois livres de *Géométrie*, manuscrits au Vatican; | *De natura speculorum*, etc.

NEMOURS (JACQUES d'ARMAGNAC, duc de), fils de Bernard d'Armagnac, connétable de France, gouverneur du dauphin depuis Louis XI, épousa, en 1462, la cousine de ce prince, Louise, fille du comte de Maine, et reçut l'investiture du duché de Nemours; il commença à servir dans un temps où le royaume était déchiré par les factions. Il délivra le château de Perpignan du siége qu'y avaient mis les Roussillonnais révoltés, et rétablit le calme dans cette province. Comblé des bienfaits de Louis XI, il accéda cependant à la ligue dite *du Bien public*, et se laissa entraîner dans les conjurations que le duc de Guienne et le comte d'Armagnac formèrent contre Louis XI. Le premier ayant péri par le poison, et l'autre ayant été massacré, il n'en devint pas plus sage. Les ducs de Bretagne et de Bourgogne, qui cherchaient à perpétuer les troubles de l'état en appelant les Anglais en France, l'engagèrent dans leur parti. Louis, instruit de la trame de Nemours, donna ordre de le saisir. Il fut arrêté à Carlat, amené à Paris, où il eut la tête tranchée le 4 août 1477, à l'âge de 40 ans. Ses jeunes enfans, vêtus de blanc, têtes nues et mains jointes, furent placés sous l'échafaud, afin que le sang de leur père ruisselât sur eux. Après son exécution, ils furent ramenés à la Bastille, et enfermés dans des cachots en forme de hotte, où ils éprouvèrent mille tortures, et n'en sortirent qu'après la mort du souverain. Les pièces du procès du duc de Nemours sont conservées à la Bibliothèque du roi, 5 vol. in-fol. On trouve dans les *Mémoires* de Comines, édition de Godefroy, une *lettre*

Digitized by Google

de Nemours à Louis XI, dans laquelle ce seigneur malheureux implorait sa grâce.

NEMOURS (Jacques de SAVOIE, duc de), fils de Philippe de Savoie, duc de Nemours et de Charlotte-d'Orléans-Longueville, né à l'abbaye de Vauluisant en Champagne l'an 1531, signala son courage sous Henri II. Après avoir servi avec éclat en Piémont et en Italie, il fut fait colonel général de la cavalerie. Il réduisit le Dauphiné, défit par deux fois le baron des Adrets, le ramena dans le parti du roi, contribua à sauver Charles IX à Meaux, où les rebelles étaient près de l'investir, se trouva à la bataille de Saint-Denys, s'opposa au duc de Deux-Ponts en 1569, et mourut à Annecy en 1585. Ce prince était aussi recommandable par les qualités du cœur et par sa générosité, que par son esprit et son savoir. Sa postérité masculine s'est éteinte dans Henri de Nemours, mort en 1659. Brantôme fait de Jacques de Nemours un portrait magnifique dans ses *Vies des grands capitaines français*.

NEMOURS. *Voyez* GASTON (duc de).

NEMOURS (Henri de SAVOIE, duc de), prit ce titre après Charles-Amédée, son frère aîné, tué en duel l'an 1652 par le duc de Beaufort, dont il avait épousé la sœur Elizabeth de Vendôme. Il était né à Paris en 1625 et s'était voué à l'état ecclésiastique qu'il abandonna quand il se vit le chef de sa famille. Celui-ci, renommé par son attachement au parti des princes, pendant la guerre de la Fronde, avait laissé deux filles, l'une mariée au duc de Savoie, et l'autre au roi de Portugal. Le duc Henri, moins heureux, n'eut point d'enfans, et mourut l'an 1659. — Sa veuve, Marie d'Orléans-Longueville, lui survécut long-temps, et laissa des *Mémoires* écrits avec fidélité et d'un style très léger. Elle y fait des portraits pleins de finesse, de vérité et d'esprit, des principaux auteurs des troubles de la Fronde, dont elle décrit l'hitoire. Elle était née en 1625, et mourut en 1707. Ces *Mémoires* ont été réimprimés à Paris séparément, in-12. On les a joints ensuite à ceux de Joly, dans une édition d'Amsterdam.

NEMROD, fils de Chus, petit-fils de Cham, fut le premier prince puissant sur la terre (*Ipse cœpit esse potens in terra*). Il s'adonna d'abord à la chasse des bêtes farouches, avec une troupe de jeunes gens fort hardis, qu'il endurcit au travail, et qu'il accoutuma à manier les armes avec adresse. Il fonda l'empire de Babylone, et bâtit la ville de ce nom, à côté de la fameuse tour de Babel. A mesure qu'il étendait ses conquêtes, il bâtit d'autres villes, ou plutôt des bourgades. Son règne fut de 65 ans. Il fut plus doux que son ambition ne semblait le promettre. Ses sujets lui élevèrent des autels après sa mort. Gérard Mercator et Languis confondent Nemrod avec Assur, que l'Ecriture distingue bien clairement; d'autres le prennent pour le Bélus ou le Ninus des Assyriens. Il est difficile de rien assurer sur la chronologie de ces temps lointains. L'histoire profane ne présente à cette époque rien qui puisse diriger les recherches, ni suppléer au silence de l'Ecriture, et encore moins expliquer les passages obscurs.

NEPER, NEPAIR ou NAPIER (Jean), gentilhomme écossais, et baron de Merchiston près d'Edimbourg, né en 1550, se rendit très habile dans les mathématiques, et inventa les *logarithmes* qui ont été si utiles aux progrès des sciences mathématiques. Il mourut le 3 août 1617. On a de lui divers ouvrages estimés, parmi lesquels on distingue : *Mirifici logarithmorum canonis descriptio*, Edimbourg, 1614, in-4°, ouvrage rare et important, dans lequel l'auteur n'explique pas encore les fondemens des logarithmes; il donne seulement les sinus naturels et logarithmiques pour toutes les minutes du quart de cercle, réservant pour un temps plus convenable la doctrine sur laquelle il a fondé sa table; il attend le jugement et la censure des mathématiciens, avant d'exposer le reste à la malignité des envieux. Après sa mort, son fils publia cette explication, Edimbourg, 1619, in-4°; les deux ouvrages ont été réimprimés à Lyon, en 1620, chez Barth. Vincent, sous ce titre : *Logarithmorum canonis descriptio, seu arithmeticarum supputationum mirabilis abbreviatio, ejusque usus in utraque trigonometriâ, ut etiam in omni logisticâ mathematicâ, amplissimi et expeditissimi, explicatio, authore ac inventore Joanne Nepero, barone Merchistonii, Scoto*, etc., première partie; *Mirifici logarithmorum canonis constructio, et eorum ad naturales ipsorum numeros habitudines, etc.* deuxième partie, in-4°, fort rare. Les procédés de l'auteur sont exposés dans le tome 1er, pages 491 et suiv. de l'*Histoire de l'astronomie moderne*. | *Rabdologiæ seu numerationis per virgulas libri duo*, Londres et Amsterdam, 1617, in-12, plusieurs

Digitized by Google

fois réimprimé. On y trouve la description des bâtons ou fiches arithmétiques qu'il inventa, pour abréger les multiplications et les divisions, ainsi que dans le tome 1er des *Récréations mathématiques de Montucla.* Néper est encore connu par les *Analogies* qui portent son nom. On lui doit aussi deux formules générales pour la solution des triangles sphériques-rectangles. Il avait quelque temps étudié la théologie, et publié un ouvrage intitulé *Explication claire de la révélation de saint Jean*, où il ne ménage pas le pape; cet ouvrage a été traduit en français par un protestant (Georges Thompson), La Rochelle, 1602, in-4°.

NEPHTHALI, 6e fils de Jacob, qu'il eut de Bala, servante de Rachel. Nous ne savons aucune particularité de la vie de Nephthali : il eut quatre fils, Jazuel, Guni, Jezer et Sallem, et mourut en Egypte, âgé de 132 ans. La bénédiction que Jacob lui donna en mourant est diversement interprétée : *Nephthali, cervus emissus, et dans eloquia pulchritudinis* (Gen. 119). Les meilleurs interprètes, entre autres Jansénius, dans son *Explication du Pentateuque*, rapportent ces paroles à l'histoire de Barac, issu de la tribu de Nephthali, juge et libérateur du peuple hébreu. D'abord timide comme le cerf, et effrayé à l'approche de l'ennemi, il eut besoin d'être encouragé par une femme : puis victorieux, il composa avec elle ce beau cantique, où de savans littérateurs ont cru découvrir le germe de l'Iliade (*Judic.* 4.). *Voyez* DÉBORA et HOMÈRE.

NÉPOMUCÈNE, ou de **NÉPOMUCK** (saint JEAN), chanoine de Prague, naquit à Népomuck en Bohême vers 1330. Il entra dans l'état ecclésiastique, et il aurait pu en obtenir les plus hautes dignités, si la grande idee qu'il avait de l'épiscopat ne lui eût fait refuser jusqu'à trois évêchés. Il accepta seulement un canonicat de Prague, et la place de confesseur de la reine Jeanne, femme de Wenceslas. Des courtisans accusèrent cette princesse d'avoir un commerce illégitime avec un seigneur de la cour. Wenceslas, trop crédule, fit venir Népomucène, et voulut l'obliger de révéler la confession de la reine. Le refus l'irrita; il fit jeter le saint dans une prison avec des entraves aux pieds. Wenceslas, revenu à lui-même, rendit le saint à ses fonctions; mais sa fureur s'étant ranimée, et n'ayant pu arracher les secrets inviolables de Népomucène, il le fit jeter dans la Moldaw à Prague, le 16 mai 1383. On l'en retira pour l'ensevelir honorablement. Son tombeau ayant été ouvert le 14 avril 1719, on trouva son corps dégarni de ses chairs ; mais sa langue était si fraîche et si bien conservée, qu'on eût dit que le saint ne venait que d'expirer. On la garde avec beaucoup de respect dans la cathédrale de Prague, où un voyageur qui observe bien, l'a vue encore en 1769 très entière, mais commençant à prendre quelque apparence d'altération et de moisissure. Ce saint avait été honoré comme martyr en Bohême depuis sa mort ; mais pour rendre son culte plus authentique et plus universel, l'empereur Charles VI sollicita sa canonisation, et l'obtint du pape Benoît XIII l'an 1729. On a institué une *Confrérie* sous son nom, *pour demander le bon usage de la langue*. On le regarde comme le patron de la réputation et de l'honneur, et on réclame son intercession contre les calomniateurs et les détracteurs. Les protestans mêmes ont rendu hommage à ses vertus. « Saint Jean Népomucène (écrivait en » 1687 Martin Borecq) étoit confesseur » de la reine Jeanne. L'autorité de Wen» ceslas, ni les menaces, ni la prison, ne » purent l'engager à révéler le secret de » la confession. » Sa *Vie* a été écrite en latin par le père Balbin, jésuite, et publiée avec des remarques par le père Papebrock; le père de Marne, jésuite, l'a publiée en français. Le père Wielens, le père le Chapelain ont écrit aussi l'histoire de ce saint. En 1784, le père Nicolas Herman a donné un abrégé ou sommaire de ces divers écrits, en allemand, Luxembourg, 1784, in-12. Nous finirons cet article par une réflexion, dont les bons esprits sentiront la justesse : « Une » chose infiniment remarquable, et qu'on » peut être porté à regarder comme sur» naturelle et miraculeuse, est le secret de » la confession, confié tous les jours à des » milliers de prêtres, souvent, hélas! peu » dignes de leur état, et capables de toutes » autres prévarications, et toujours si fidè» lement gardé. A peine toute l'histoire » ecclésiastique fournit-elle quelque exem» ple d'infidélité en ce genre. Si en faisant » cette observation, on réfléchit un mo» ment sur l'inconstance humaine, sur » la curiosité des uns et la loquacité des » autres, sur la nature et l'importance des » matières dont les ministres de ce sacre» ment sont dépositaires, et dont la révé-

Digitized by Google

» lation produirait souvent d'étonnans » effets; sur les moyens que les intérêts » divers, que la cupidité, la jalousie, et » d'autres passions, ne manquent pas d'es» sayer pour atteindre leur but, etc., on » ne doutera pas que Dieu ne veille à la » conservation de son ouvrage. »

NÉPOS (CORNÉLIUS), historien latin, natif d'Hostilie, près de Vérone, florissait du temps de l'empereur Auguste (1er siècle, avant J.-C.). Il était ami de Cicéron et d'Atticus, qui chérissaient en lui un esprit délicat et un caractère enjoué. De tous les ouvrages dont il avait enrichi la littérature, il ne nous reste que les *Vies des plus illustres capitaines grecs et romains*. On les a long-temps attribuées à OEmilius Probus, qui les publia, dit-on, sous son nom, pour s'insinuer dans les bonnes grâces de Théodose. Cet ouvrage est écrit avec précision et élégance. Tout y est rangé dans un ordre clair et net. Les réflexions n'y sont pas prodiguées; mais celles qu'on y trouve sont vives, brillantes, neuves, et respirent la vertu. Nous avons une *traduction* un peu froide de Cornélius Népos, par le père le Gras, de l'Oratoire, enrichie de notes utiles; et une autre, plus maniérée, mais moins exacte, par l'abbé Valart; celle de l'abbé Paul leur est préférable, 1 vol. in-12, 1781. Les meilleures éditions de cet historien sont : celle *Ad usum Delphini*, Paris, 1674, in-4°; et celle dite *Variorum*, in-8°, Leyde, 1734. Coustelier en a publié une édition en 1745, in-12, décorée des têtes des capitaines, gravées d'après les médailles et les anciens monumens : celle qu'en ont donnée MM. Descuret et J.-V. Leclère en 1820 est très estimée; elle fait partie de la *Bibliographie classique* de Lemaire.

NÉPOS (FLAVIUS-JULIUS), empereur d'Occident, né dans la Dalmatie, du général Népotien et d'une sœur de Patrice Marcellin, était digne de régner. L'empereur Léon Ier, qui lui avait fait épouser une nièce de sa femme, le nomma empereur, en 474, à la place de Glycérus. (*Voyez* ce nom.) Il marcha à Rome avec une armée, et s'assura le sceptre par sa valeur. Euric, roi des Visigoths, lui ayant déclaré la guerre, il céda l'Auvergne en 475, pour conclure la paix, et pour laisser respirer ses peuples accablés par une longue suite de guerres et de malheurs. La révolte du général Oreste troubla cette paix. Ce tyran obligea Népos de quitter Ravenne, où il avait établi le siége de son empire. Il se retira dans une de ses maisons, près de Salone en Dalmatie, et après y avoir langui près de 4 ans, il y fut assassiné en 480 par deux courtisans, que Glycérus avait, dit-on, subornés. Julius Népos avait de la vertu, de l'humanité, et il aurait pu rétablir l'empire d'Occident : mais la Providence avait décidé sa destruction, et elle était prochaine.

NÉPOTIEN (FLAVIUS-POPILIUS-NÉPOTIANUS), fils d'Eutropie, sœur de l'empereur Constantin, et, suivant plusieurs historiens, du consul Népotien, prétendit à l'empire après la mort de l'empereur Constant, son cousin. Il se fit couronner à Rome le 3 juin 350, dans le temps que Magnence usurpait la puissance impériale dans les Gaules. Népotien ne porta le sceptre qu'environ un mois. Anicet, préfet du prétoire de Magnence, lui ôta le trône et la vie. Sa mère, et ceux qui avaient favorisé son parti, furent mis à mort. Népotien n'avait pas reçu de la nature un génie propre à seconder son ambition. Il était cruel et inhumain; et au lieu de gagner le cœur des Romains par des bienfaits, il les irrita par des proscriptions et des meurtres.

NÉPOTIEN, prêtre italien, ami de saint Jérôme, fut élevé par son oncle Héliodore, évêque d'Altino, qui lui conféra les ordres sacrés. Saint Jérôme lui a écrit une lettre *sur les devoirs des clercs*, que Népotien pratiquait avec un zèle et une exactitude surprenante. Il mourut vers la fin du 4e siècle. Son saint et savant ami lui consacra un Eloge, que nous avons sous le titre d'*Epitaphium Nepotiani*; il se trouve parmi les Epitres du saint docteur, et c'est un de ses plus beaux écrits. Les louanges du défunt sont entremêlées de pensées grandes et fortes, qui, dans un sujet sombre et douloureux, font une impression toute particulière. C'est là qu'on trouve le mot si admiré de Perse : *Fugit hora : hoc quod loquor, inde est*, exprimé d'une manière à la vérité moins laconique, mais plus touchante et pleine d'images : *Hoc ipsum quod dico, quod scribo, quod emendo, de mea vita tollitur. Quot puncta notavi, tot meorum damna sunt temporum. Scribimus atque rescribimus, transeunt maria epistolæ, et scindente sulcum carina, per fluctus singulos ætatis nostra momenta minuuntur.*

NEPVEU (FRANÇOIS), né à Saint-Malo en 1639, embrassa l'institut des jésuites en 1654. Il professa les humanités et la rhétorique durant 6 ans, et la philo-

sophie l'espace de 8. Il était à la tête du collége de Rennes, lorsqu'il mourut en 1708. Tous les ouvrages du père Nepveu ont la piété et la morale pour objet; tels sont: | *De la Connaissance et de l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, Nantes, 1681, in-12, réimprimé plusieurs fois; | *Méthode d'Oraison*, in-12, Paris, 1691 et 1698. Le père Segneri a traduit cet ouvrage en italien. | *Exercices intérieurs pour honorer les mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, Paris, 1691, in-12; | *Retraite selon l'esprit et la méthode de saint Ignace*, Paris, 1687, in-12, et encore en 1716. Cet ouvrage a été traduit en latin, et imprimé à Ingosltadt, en 1707, in-8°. | *La manière de se préparer à la mort*, Paris, 1693, in-12; en italien, Venise, 1715, in-12; | *Pensées et réflexions chrétiennes pour tous les jours de l'année*, Paris, 1699, 4 vol. in-12. Cet ouvrage a été traduit en latin, Munich, 1709, 4 tom. in-12; et en italien, Venise, 1715, aussi 4 tom. in-12; | *L'Esprit du christianisme, ou la Conformité du chrétien avec J.-C.*, Paris, 1700, in-12. Tous ces ouvrages sont bien écrits en français; l'auteur a su joindre les agrémens du langage à l'onction de la morale chrétienne. La liste des autres ouvrages de ce jésuite se trouve dans le *Dictionnaire* de Moréri, édition de 1759.

* **NERCIAT** (André-Robert ANDRÉA de), naquit à Dijon en 1739. Son père, trésorier au parlement, était originaire de Naples. Nerciat entra dans une compagnie de gendarmes, où il obtint le grade de lieutenant-colonel. Son corps ayant été compris dans la réforme qu'opéra le comte de Saint-Germain, il voyagea dans plusieurs contrées de l'Europe, et demeura quelque temps en Allemagne où il occupa divers emplois auprès de plusieurs princes. De 1780 à 1782, il fut conseiller et sous-bibliothécaire à Cassel, directeur des bâtimens du prince de Hesse-Rothenbourg. Il revint en France, et fut envoyé avec d'autres officiers en Hollande pour soutenir les insurgés contre le stathouder. A son retour, il obtint (en 1788) la croix de Saint-Louis. A l'époque de la révolution française, il émigra: s'étant rendu à Naples, il sut gagner la confiance de la reine Marie-Caroline (*V.* ce nom), qui lui fit une pension: cette princesse l'envoya en 1796, à Rome, avec une mission secrète, au moment où cette ville était tombée au pouvoir des Français. Considéré comme suspect, il fut renfermé au château saint-Ange, où il resta plusieurs mois, même après le départ des troupes républicaines, en 1800. Nerciat retourna à Naples; mais ayant contracté une maladie dans sa prison, il y succomba dans la même année, à l'âge de 61 ans. Il a laissé plusieurs ouvrages, où il paraît avoir pris à tâche de déclarer la guerre aux bonnes mœurs; les plus connus sont: | *Contes nouveaux*, Liége, 1777, in-8°; | *Félicia* ou *mes fredaines*, 1778, 2 vol. in-12. On peut juger de la moralité de l'auteur par ce qu'il dit de lui-même dans la 2ᵉ partie de son roman: en l'écrivant, son intention était « d'engager les femmes à n'être pas si timides » et à trancher les difficultés; les maris, » à ne pas se scandaliser aisément et à » savoir prendre leur parti; les jeunes » gens, à ne pas faire ridiculement les » Céladons; et les ecclésiastiques, à aimer » les femmes malgré leur habit, et à s'arranger avec elles sans se compromettre » dans l'esprit des honnêtes gens. » | *Monrose, suite de Félicia*, 2 vol. in-8°; | *Constance* ou *l'heureuse témérité*, 1780, in-8°; | *L'Urne de Zoroastre* ou *la clef de la science des Mages*, in-8°; | *Les Galanteries du jeune chevalier de Faublas* ou *les Folies parisiennes*, 1783, 4 vol. in-12, roman dissolu. Un autre ouvrage qui surpasse tous les précédens en turpitudes, c'est celui intitulé: | *Le Diable au corps*, réimprimé en 1803, 6 vol. in-18. Nerciat a écrit aussi une comédie, *Dorimond* ou *le marquis de Clavelle*, en cinq actes et en prose.

NÉRI (saint Philippe de), fondateur de la congrégation des prêtres de l'Oratoire en Italie, naquit à Florence en 1515 d'une famille noble. Elevé dans la piété et dans les lettres, il se distingua par sa science et sa vertu. A l'âge de 19 ans, il alla à Rome, où il orna son esprit, servit les malades, et donna des exemples de mortification et d'humilité. Philippe, élevé au sacerdoce à l'âge de 36 ans, fonda en 1550 une célèbre confrérie dans l'Eglise de Saint-Sauveur-del-Campo, pour le soulagement des pauvres étrangers, des pèlerins, des convalescens, qui n'avaient point de retraite. Cette confrérie fut comme le berceau de la congrégation de l'Oratoire. Le saint instituteur ayant gagné à Dieu Salviati, frère du cardinal du même nom, Tarugio, depuis cardinal, le célèbre Baronius et plusieurs autres excellens sujets, ils commencèrent à former un corps en 1564. Les exercices spirituels avaient été transférés en 1558, de Saint-

Jérôme de la Charité, que Philippe ne quitta qu'en 1574, pour aller demeurer à Saint-Jean des Florentins. Le pape Grégoire XIII approuva sa congrégation l'année d'après. Le père de cette nouvelle milice détacha quelques-uns de ses enfans, qui répandirent cet ordre dans toute l'Italie. On ne fait point de vœu dans cette congrégation, on n'y est uni que par le lien de la charité; le général n'y gouverne que 3 ans. Le saint fondateur mourut à Rome en 1595, à 80 ans. Il s'était démis du généralat trois ans auparavant, en faveur de Baronius, qui travaillait par son conseil aux *Annales ecclésiastiques*. Les *Constitutions* qu'il avait laissées à sa congrégation ne furent imprimées qu'en 1612. Sa congrégation s'est partout soutenue et se soutient encore avec édification, si on excepte la France, où, dans les commencemens mêmes, elle parut mêler quelques idées étrangères à l'esprit du saint fondateur (*voyez* BÉRULLE); mais c'est pendant la révolution de 1789, qu'on a vu combien elle s'en était éloignée. « Les » pères de l'Oratoire (dit en 1792 l'auteur » des *Bornes entre les deux puissances*) » montrent depuis quelque temps, et notamment dans les circonstances actuel» les, un grand zèle pour l'irréligion. Se » passant de saints canonisés, ils ont pro» duit Quesnel, mais ils ont aussi produit » un Malebranche, un Thomassin, un » Massillon, une foule d'autres person» nages recommandables par leur science » et leurs talens; de sorte qu'il est extrê» mement triste qu'une congrégation, dont » le plan nouveau et bien conçu promet» tait tant d'avantages à l'église de France, » soit si profondément gâtée. » On a de saint Philippe des *Lettres*, Padoue, 1751, in-8°; des *Avis spirituels* (*ricordi*) et quelques poésies insérées dans les *Rime Oneste*, t. 1. Il fut canonisé en 1622 par Grégoire XV. Peu d'hommes ont eu une piété plus ardente et plus tendre. Son oraison était une espèce de ravissement. L'espace de dix ans il demeura presque continuellement dans les catacombes de Callixte, pour y prier, dans le silence et l'obscurité, deux choses qui rendent si vive la pensée de Dieu et sa présence si sensible. On a gravé, dans l'endroit où il avait coutume de se tenir, les vers suivans :

Profunda noctis umbra, et horrendum specus
Ubi astra fugiens, solis exosus jubar,
Latens Philippus inter has tenebras diu
Inter cavernas, inter hæc silentia,
Quem deperibat, quem flagrabat, repperit,
Qui dormit et requiescit in meridie.

Antoine Gallonio, l'un de ses disciples, a donné sa *Vie* en latin, Rome et Mayence, 1602, in-8°. Pierre Jacques Baccio en a donné une autre en italien et en latin, qui a été traduite en français, Rome, 1645, in-4°. — Il y a eu un savant du nom de NÉRI (ANTOINE), de la même famille, et né également à Florence, mort à Pérouse en 1584, dont nous avons un livre curieux, imprimé à Florence en 1612, in-4°, sous ce titre : *Delle arte verraria libri VII*; — un dominicain nommé THOMAS NÉRI, qui consacra sa plume à défendre le fameux Savonarole, son confrère; — et un jésuite, EMMANUEL NÉRI, italien, qui a fini ses jours à Klagenfurt, par l'honneur du martyre.

NÉRICAULT DESTOUCHES. *Voyez* ce dernier nom.

* **NÉRINI** (Dom FÉLIX-MARIE), célèbre et savant abbé général de l'ordre de Saint-Jérôme, naquit à Milan en 1705. Il se distingua chez les hiéronymites par ses talens et son amour pour les bonnes études, devint consulteur de la sacrée congrégation du saint Office, et fut long-temps procureur général de son ordre. Nérini possédait de grandes connaissances en mathématiques, en physique et en histoire naturelle, et avait enrichi d'un grand nombre de livres et de manuscrits précieux la bibliothèque du monastère de Saint-Alexis, sur le mont Aventin, qu'il affectionnait. Il y avait formé un beau cabinet de physique et un musée. Cet illustre religieux mourut à Rome, dans son monastère de Saint-Alexis, le 17 janvier 1787, après une longue et douloureuse maladie. Il a publié : | *Hieronymianæ familiæ vetera monumenta, ad amplissimum dominum Ang. Mariam Quirinum S. R. E., cardinalem*, Plaisance, 1754, in-4°. Son but dans cet ouvrage est de prouver par des monumens authentiques l'antiquité de l'ordre de Saint-Jérôme, contre ceux qui lui assignent une origine plus moderne. Une ancienne chronique, découverte par le père Louis Galletti, bénédictin du Mont-Cassin, dans un monastère de sa congrégation à Florence, communiquée au cardinal Quirini et envoyée par lui à Nérini, l'avait beaucoup servi dans ce travail. | *De suscepto itinere subalpino epistolæ III, ad amplissimum cardinalem Angelum Mariam Quirinum*, Milan, 1753, in-4°. Ces lettres sont accompagnées de notes savantes. | *Responsio ad epistolam Brixioni φιλοπατριδος*, Milan, 1753; | *De templo et cœnobio Sanctorum Boni-*

Digitized by Google

facii et Alexii historica monumenta, Rome, 1752, in-4°; dédié au cardinal Quirini. On en trouve un bon extrait dans la *Storia letteraria d'Italia*, tom. 6, pag. 369; | *Theologia hieronymiana*. C'est une compilation que Nérini avait faite dans le temps de ses études, pour son usage particulier, et pour la défense de laquelle il avait composé un autre ouvrage intitulé : *Vindiciæ hieronymianæ*, demeuré inédit; | *Tre Lettere in difesa delle religiose turchine sull' Esquilie contro le oblate Philippine*, sous le nom anagrammatique de l'abbé Celidonio Nenfer, adressées au cardinal Quirini. L'abbé Bassano Mancini a publié un *Eloge* de Nérini, plein d'élégance et d'érudition.

* NERLI (PHILIPPE), historien de Florence, né dans cette ville, en 1485, d'une ancienne famille noble. Le grand-duc Côme Ier le nomma sénateur, et le députa, en 1550, vers Jules III, pour complimenter ce pontife sur son exaltation. Nerli mourut en 1556, et laissa en manuscrit *Commentarii*, ou *Commentaires des faits civils qui ont eu lieu dans la ville de Florence, depuis* 1215 *jusqu'en* 1537, publiés à Florence sous la rubrique d'Augsbourg, 1728, in-fol.; ouvrage très estimé que les historiens italiens consultent et citent souvent, mais qui resta cependant oublié pendant deux siècles, et ne fut imprimé qu'en 1728, in-fol. Cette histoire remonte jusqu'à l'origine des factions guelfe et gibeline, qui causèrent tant de guerres civiles en Italie. Dans les trois premiers livres, l'auteur donne un abrégé de l'histoire d'Italie, jusqu'en 1494, et dans les neuf derniers il raconte ce qui s'est passé sous ses yeux à Florence. Nerli tombe parfois dans le défaut de tous les historiens contemporains; il manque de sincérité, de crainte de blesser le pouvoir. Au reste, son style est correct et élégant, mais un peu diffus. Il est placé au premier rang des historiens de l'Italie.

* NERO (ANDALONE del), célèbre astronome du 14e siècle, né à Gênes en 1306, parcourut presque toutes les parties du monde alors connu, pour perfectionner ses connaissances. Il est mort vers 1370, et a laissé : *De compositione astrolabii*, Ferrare, 1475. La bibliothèque royale de Paris conserve de cet astronome les écrits suivans : *Tractatus de sphæra; Theoria planetarum; Expositio in canones profani Judæi de æquationibus planetarum; Introductio ad judicia astrologica*. Néro est souvent cité par Boccace dans sa *Généalogie des dieux*, où il l'appelle son respectable maître.

NÉRON (LUCIUS-DOMITIUS-NÉRO-CLAUDIUS) empereur romain, fils de Caius-Domitius-Ænobarbus, et d'Agrippine, fille de Germanicus, naquit à Antium le 13 décembre de l'an 37 de J.-C. (788 de Rome.) Sa mère s'étant mariée avec Claude, il fut adopté par cet empereur l'an 50 de J.-C., et lui succéda l'an 54. Les commencemens du règne de Néron furent comme la fin de celui d'Auguste. Burrhus et Sénèque avaient tâché de lui inspirer de la sagesse, et parurent pendant cinq ans avoir réussi. Les Romains le regardaient comme un présent du ciel. Il se montrait juste, libéral, affable, poli, complaisant, et d'un cœur sensible à la pitié. Un jour qu'on lui présentait à signer la sentence d'une personne condamnée à mort : *Je voudrais bien*, dit-il, *ne pas savoir écrire*. La modestie relevait ses qualités. Le sénat l'ayant loué sur la sagesse de son gouvernement, il répondit : *Attendez à me louer que je l'aie mérité...* Néron ne continua pas comme il avait commencé : les leçons de la philosophie, qui avaient fait la base de son éducation, étant sans sanction et sans garantie, ne purent empêcher le développement de son mauvais naturel, ni l'effet des mauvaises compagnies auxquelles il se livra. On prétend même que ce fut l'esprit philosophique qui lui donna ce caractère d'hypocrisie et de lâcheté dont il avait vu plus d'un trait dans ses maîtres, et qui, lorsqu'il est joint à la puissance, produit infailliblement les plus grands forfaits. Il secoua le joug d'Agrippine, sa mère, et oublia qu'il lui devait la naissance et l'empire. Craignant qu'elle ne lui ôtât le trône pour le donner à Britannicus, fils de Claude, à qui il appartenait, il fit périr ce prince par le poison. Un crime en amène un autre : Néron, livré à la corruption de son cœur, oublia bientôt jusqu'aux bienséances, que les scélérats mêmes respectent dans leurs excès. Il passait les nuits dans les rues, dans les cabarets et dans les lieux de débauche, suivi d'une jeunesse effrénée avec laquelle il battait, volait et tuait. Une nuit entre autres, il rencontra, au sortir de la taverne, le sénateur Montanus avec sa femme, à qui il voulut faire violence. Le mari, ne le connaissant point, le frappa avec beaucoup d'emportement et pensa le tuer. Quelques jours après,

Digitized by Google

Montanus ayant appris que c'était l'empereur qu'il avait battu, et s'étant avisé de lui écrire pour lui en faire des excuses, Néron dit : *Quoi, il m'a frappé, et il vit encore!* et sur-le-champ il lui envoie un ordre de se donner la mort. Son cœur s'accoutumait peu à peu au meurtre. Cédant aux inspirations de Poppée, dont il était amoureux, et qui voulait monter sur le trône, il résolut la mort d'Agrippine. Pour la faire périr d'une manière qui parût naturelle, il la fit embarquer dans une galère construite de façon que le haut tombait de lui-même, et le fond s'ouvrait en même temps. Ce stratagème ne lui ayant pas réussi, et sa mère ayant été tirée du fond des eaux, il envoya son affranchi Anicet la poignarder à Baies où elle s'était sauvée. (*Voyez* AGRIPPINE.) Le barbare ne laissa pas d'éprouver des remords après cette action atroce; il croyait toujours voir Agrippine teinte de sang, et expirante sous les coups des ministres de ses vengeances. Cependant il tâcha de se justifier auprès du sénat, en imputant toutes sortes de crimes à sa mère. *Il ne lui avait ôté la vie*, écrivait-il, *que pour sauver la sienne*. Le sénat, aussi lâche que lui, approuva cette atrocité; le peuple, non moins corrompu que les magistrats, alla avec eux au devant de lui, lorsqu'il fit son entrée à Rome. On le reçut avec autant de solennité que s'il eût été de retour d'une victoire. Le philosophe Sénèque ne fut pas le dernier à applaudir. Telle a toujours été et telle est encore aujourd'hui la bassesse des hommes : la mesure de leurs craintes et de leurs espérances fait celle de leurs éloges; la flatterie, ce honteux et criminel esclavage, comme dit Tacite (*fœdum crimen servitutis*), a constamment marché à la suite des tyrans; les monstres vivans et puissans ont toujours été de grands hommes. Néron, se voyant autant d'esclaves que de sujets, ne consulta plus que le déréglement de son esprit insensé. On vit un empereur comédien, qui jouait publiquement sur les théâtres comme un acteur ordinaire; il croyait même exceller en cet art. Le chant était surtout sa grande passion : il était si jaloux de la beauté de sa voix, qui n'était pourtant ni belle ni forte, que, de peur de la diminuer, il se privait de manger et se purgeait fréquemment. Il paraissait souvent sur la scène la lyre à la main, suivi de Burrhus et de Sénèque, qui battaient des mains : faiblesse ordinaire aux philosophes de tous les siècles dont la froide morale ne tient pas contre les volontés royales. Lorsqu'il devait chanter en public, des gardes étaient dispersées d'espace en espace, pour punir ceux qui n'avaient pas été assez sensibles aux charmes de sa voix. Cet empereur histrion disputait avec ardeur contre les musiciens et les acteurs. Il fit le voyage de la Grèce, pour entrer en lice aux jeux olympiques. Quelques efforts qu'il fit pour mériter le prix, il ne l'obtint que par faveur, ayant été renversé au milieu de la course. Il ne laissa pas, au retour de ces exploits, de rentrer en triomphe à Rome, sur le char d'Auguste, entouré de musiciens et de comédiens de tous les pays du monde. On ne s'attendait pas qu'il pût rien imaginer au-delà de ce qu'on avait vu de lui; mais il était fait pour commettre des crimes ignorés jusqu'alors. Il s'avisa de s'habiller en femme et de se marier en cérémonie avec l'infâme Pythagore; et depuis, en secondes noces de la même espèce, avec Doriphore, un de ses affranchis. Par un retour à son premier sexe, il devint l'époux d'un jeune homme, *Sporus*, qu'il fit mutiler pour lui donner un air de femme. L'extravagant Néron revêtit sa singulière épouse des ornemens d'impératrice, et parut ainsi en public avec son eunuque. Telle est la progression de la luxure : comme l'avarice, elle sent sa soif s'augmenter à mesure qu'elle se satisfait; comme la gourmandise, elle se blase jusqu'à appéter des mets contre nature. Sa férocité l'emportait encore sur ses infâmes désordres. La cruauté marcha toujours chez lui, comme chez tous les scélérats, à pas égal avec la luxure. « L'homme dégradé par ses sensations grossières, dit » un physiologue, tombe dans l'égoïsme » le plus brutal, ne regarde ses semblables que comme les instrumens de » son plaisir, le jouet de ses passions, » les victimes de sa haine, de son humeur et de ses caprices. » (*Voyez* ARRHACHION, BARBEROUSSE, LAVAL, MAHOMET II, MITHRIDATE, TUROCZI.) Octavie, sa femme, Burrhus, Sénèque, Lucain, Pétrone, Poppée, sa maîtresse, furent sacrifiés à sa fureur. (*Voyez* ces noms.) Ces meurtres furent suivis d'un si grand nombre d'autres, qu'on ne le regarda plus que comme une bête féroce altérée de sang. Après la mort de Burrhus, et lorsque Sénèque se vit forcé de renoncer aux affaires, il se livra entièrement à son instinct sangui-

Digitized by Google

naire, et se choisit dans Tigellin un ministre digne en tout d'un Néron. Ce scélérat se glorifiait d'avoir enchéri sur tous les vices. « Mes prédécesseurs, disait-il, » n'ont pas connu comme moi les droits » de la puissance absolue... J'aime mieux, » ajoutait-il, être haï qu'aimé, parce » qu'il ne dépend pas de moi seul d'être » aimé, au lieu qu'il ne dépend que de » moi seul d'être haï. » Entendant un jour quelqu'un se servir de cette façon de parler proverbiale : « Que le monde brûle » quand je serai mort, » il répliqua : « Et » moi je dis : Qu'il brûle, et que je le » voie ! » Ce fut alors qu'après un festin aussi extravagant qu'abominable, il fit mettre le feu aux quatre coins de Rome, pour se faire une image de l'incendie de Troie. L'embrasement dura 9 jours. Les plus beaux monumens de l'antiquité furent consumés par les flammes. Il y eut dix quartiers de la ville réduits en cendres. Ce spectacle lamentable fut une fête pour lui : il monta sur une tour fort élevée pour en jouir à son aise. Il ne manquait plus à ce forfait que de le rejeter sur les innocens. Il accusa les chrétiens de ce crime; et ils furent dès lors l'objet de sa cruauté. « Néron, dit Tacite, punit » d'abord ceux qui s'avouaient chrétiens, » et par leur confession l'on en découvrit » une grande multitude, qui furent moins » convaincus d'avoir mis le feu à Rome » que d'être haïs du genre humain (1). » — L'on se fit, dit le même historien, un » jeu de leur mort : les uns, couverts de » peaux de bêtes, furent dévorés par les » chiens; les autres, attachés à des pieux, » furent brûlés pour servir de flambeaux » pendant la nuit. Néron prêta ses jardins » pour ce spectacle; il y parut lui-même » en habit de cocher, et monté sur un » char, comme aux jeux du cirque. » Ce ne fut pas seulement par cette persécution que Néron chercha à se disculper de l'incendie de Rome, mais encore par le soin qu'il prit de l'embellir. Il fit rebâtir ce qui avait été brûlé, rendit les rues plus larges et plus droites, agrandit les places, et environna les quartiers de portiques superbes. Un palais magnifique, tout brillant d'or et d'argent, de marbre, d'albâtre, de jaspe et de pierres précieuses, s'éleva pour lui avec une magnificence vraiment royale. S'il fut prodigue pour le dedans et le dehors de cet édifice, il ne le fut pas moins dans tout le reste. Allait-il à la pêche ? les filets étaient d'or trait, et les cordes de soie. Entreprenait-il un voyage ? il fallait mille fourgons pour sa garde-robe seule. On ne lui vit jamais deux fois le même habillement. Suétone assure qu'au seul enterrement de son singe, il employa toutes les richesses du plus riche usurier de son temps. Ses libéralités envers le peuple romain surpassèrent toutes celles de ses prédécesseurs. Il répandit sur lui l'or et l'argent, et jusqu'à des pierres précieuses; et lorsque ces présens n'étaient pas de nature à être délivrés à l'instant, il faisait jeter des billets qui en exprimaient la valeur. Cette prodigalité, si avantageuse à la ville de Rome, fut funeste aux provinces. Galba, gouverneur de la Gaule Tarragonaise, homme illustre par sa naissance et par son mérite, désapprouva hautement ces vexations. Neron, instruit de cette hardiesse, envoie ordre de le faire mourir. Galba évite le supplice en se faisant proclamer empereur. Il fut poussé à cette démarche par Vindex, qui lui écrivait d'*avoir pitié du genre humain, dont leur détestable maître était le fléau*. Bientôt tout l'empire le reconnait. Le sénat déclare Néron ennemi public, et le condamne à être précipité de la roche Tarpéïenne, après avoir été traîné tout nu publiquement, et fouetté jusqu'à la mort. Ayant appris le châtiment qui l'attendait, il se dirigea vers la maison de Phaon, un de ses affranchis, et se tint caché pendant la nuit dans un marécage, sous des roseaux. Quand on l'eut introduit dans la maison, on lui offrit un morceau de pain bis, qu'il refusa, et but seulement un verre d'eau tiède. Phaon l'ayant averti par un billet qu'on le cherchait de toutes parts, il fit creuser sa fosse pour y placer son corps, s'écriant à plusieurs reprises et tout en pleurs : « Faut-il qu'un si bon musicien périsse..! » *Qualis artifex pereo!* Enfin, entendant un bruit de chevaux, il s'enfonça un poignard dans la gorge, aidé par son secrétaire Epaphrodite. Ses statues furent traînées dans la boue, et plusieurs de ses ministres furent massacrés. Cependant on déposa ses restes dans le tombeau de Domitius, et on lui fit de magnifiques fu-

(1) Quand on réfléchit que cette haine, si gratuite et si mal fondée à l'égard de la seule religion salutaire et raisonnable, est si clairement et si fortement annoncée dans l'Evangile, on ne peut s'empêcher de la regarder non-seulement comme un caractère, mais comme une preuve de la vérité du christianisme. *Voyez* l'article JÉSUS-CHRIST, et le *Journ. hist et litt.*, 1er février 1789, page 180.—1er décembre 1790, page 539.

Digitized by Google

nérailles. Néron mourut l'an 68 de J.-C., dans sa trente-unième année; il avait régné quatorze ans. En vain implora-t-il dans ses derniers instans quelqu'un qui daignât lui donner la mort : personne ne voulut lui rendre ce dangereux service. « Quoi, s'écria-t-il dans son désespoir, » est-il possible que je n'aie ni amis pour » défendre ma vie, ni ennemis pour me » l'ôter ? » Il serait difficile d'exprimer la joie des Romains lorsqu'ils apprirent sa mort. On arbora publiquement le signal de la liberté, et le peuple se couvrit la tête d'un chapeau semblable à celui que prenaient les esclaves après leur affranchissement. Le sénat n'y fut pas moins sensible; Néron avait dessein de l'abolir, après avoir fait mourir tous les sénateurs. Lorsqu'il apprit les premières nouvelles de la rébellion, il forma le projet de faire massacrer tous les gouverneurs des provinces et tous les généraux d'armée, comme ennemis de la république; de faire périr tous les exilés, d'égorger tous les Gaulois qui étaient à Rome, d'abandonner le pillage des Gaules à son armée, d'empoisonner le sénat entier dans un repas, de brûler Rome une seconde fois, et de lâcher en même temps dans les rues les bêtes réservées pour les spectacles, afin d'empêcher le peuple d'éteindre le feu. Il n'eut pas le temps de se livrer à ces atrocités, dont l'exécution semble avoir été réservée à notre siècle; car la plupart se sont réalisées dans la révolution de France, et plusieurs mêmes ont été portées plus loin. Le système était de massacrer tous les nobles, tous les prêtres, tous les prisonniers, tous les Suisses, tous les généraux et soldats royalistes ou suspects, tous les auteurs et imprimeurs chrétiens, etc. Si tous n'ont pas péri, c'est qu'ils ont pu se cacher ou fuir, ou que la crainte d'une juste vengeance a arrêté les assassins. *Voyez*, sur la vie de ce monstre, Tacite et Suétone, et même Racine. *L'Histoire secrète de Néron* par Lavaur est un abrégé de Pétrone. Il s'est trouvé une plume pour faire l'éloge de Néron : c'est celle d'un fou, de Cardan, qui a fait aussi l'éloge de la goutte.

NÉRON (Pierre), jurisconsulte français, dont nous avons une collection d'édits. La meilleure édition est celle de Paris, 1720, sous ce titre : *Recueil d'édits et ordonnances de Pierre Néron et d'Etienne Girard, avec les notes d'Eusèbe de Laurière*, 2 vol. in-fol.

NERVA (M. Cocceïus), empereur romain, succéda à Domitien, l'an 96 de J.-C. C'est le premier empereur qui ne fût point romain ou italien d'origine; car, quoiqu'il fût né (vers l'an 32 de J. C.) à Narni, ville d'Ombrie, ses parens étaient originaires de Crète. Son aïeul, Marcus-Cocceïus Nerva, avait été consul sous Tibère, et avait eu toujours beaucoup de crédit auprès de cet empereur, qui l'emmena avec lui dans l'île de Caprée, où il se laissa mourir de faim, ne voulant plus être témoin des crimes de ce prince : manière assez plaisante de corriger les méchans, ou de se consoler de la peine d'être avec eux. Son père était ce savant jurisconsulte que Vespasien combla d'honneurs et de bienfaits. Le fils fut digne de lui, par sa sagesse, son affabilité, sa générosité, son activité et sa vigilance. Il cultiva dans sa jeunesse la poésie élégiaque, et Néron le nommait son Tibulle. Il passa plusieurs années dans la retraite, livré à l'étude des lois, et fut désigné, l'an 71, consul avec Vespasien, puis avec Domitien l'an 90. Ce prince soupçonneux, jaloux du mérite de Nerva, voulut le faire assassiner. Nerva, pour sauver sa vie, se vit forcé d'entrer dans une conspiration avec les chefs prétoriens, par suite de laquelle Domitien fut tué, et Nerva proclamé empereur. Il avait alors plus de soixante et dix ans : c'était l'an 96 de l'ère moderne. Son premier soin fut de rappeler les chrétiens exilés, et de leur permettre l'exercice de leur religion. Les païens, qui avaient eu le sort des chrétiens bannis, revinrent aussi de leur exil. Aussi libéral que juste, il abolit tous les nouveaux impôts, et ayant épuisé ses revenus par ses largesses, il y remédia par la vente de ses meubles les plus riches. Il voulut qu'on élevât à ses propres dépens les enfans mâles des familles indigentes. Une de ses plus belles lois fut celle qui défendait *d'abuser du bas âge des enfans pour en faire des eunuques*. Sa modestie égalait son équité : il ne souffrit pas qu'on élevât aucune statue en son honneur. Il convertit en monnaie toutes les statues d'or et d'argent que Domitien s'était fait ériger, et que le sénat avait conservées après les avoir abattues. Sa clémence donnait le plus beau relief à toutes ses autres vertus. Il avait juré solennellement que, tant qu'il vivrait, nul sénateur ne serait mis à mort. Il fut si fidèle à sa parole, qu'au lieu de punir deux d'entre eux qui avaient conspiré contre sa vie, il se contenta de leur faire connaître qu'il

Digitized by Google

n'ignorait rien de leur projet. Il les mena ensuite au théâtre, les plaça à ses côtés, et leur montrant les épées qu'on lui présentait suivant la coutume, il leur dit : *Essayez sur moi si elles sont bonnes.* Quelque doux que fût son gouvernement, son règne ne fut pas exempt de ces complots qui ne peuvent manquer de naître parmi un peuple altier et inconstant. Les prétoriens se révoltèrent la deuxième année de son empire. Ils allèrent au palais, et forcèrent l'empereur, les armes à la main, à se prêter à tout ce qu'ils voulurent. Nerva, trop faible ou trop vieux pour opposer une digue aux rebelles et soutenir seul le poids du trône, adopta Trajan. Il mourut l'année d'après, l'an 98 de J.-C. Ce prince était recommandable par toutes les qualités d'un bon souverain, et surtout par sa modération dans la plus haute fortune; mais sa douceur ou plutôt sa faiblesse eut de malheureux effets. Les gouverneurs des provinces commirent mille injustices, et les petits furent tyrannisés, parce que celui qui était à la tête des grands ne savait pas les réprimer. Aussi, Fronto Julius, un des principaux seigneurs de Rome, dit un jour publiquement : « C'est un grand malheur que de vivre sous un prince où tout est défendu; mais c'en est un plus grand de vivre sous celui où tout est permis... »

NERVET (Michel), médecin, né à Evreux, mort en 1729, à 66 ans, exerça sa profession dans sa patrie avec distinction. L'étude des langues grecque et hébraïque remplit les momens vides que lui laissait le soin des malades. Elle lui facilita les moyens de travailler avec succès à l'interprétation de l'Ecriture sainte. Il a laissé un grand nombre de *Notes*, en manuscrit, sur les livres sacrés. On a de lui 4 *Explications* sur autant de passages du nouvau Testament, dans les Mémoires du père Desmolets, tom. 3, partie 1re, pag. 162.

NESLE (N. de), né à Meaux, cultiva d'abord la poésie, et fit beaucoup de vers médiocres. Son poëme du *Sansonnet*, imitation de *Vert-Vert*, est ce qu'il a fait de plus passable en ce genre : on y trouve quelques détails agréables Ayant quitté les vers pour la prose, il donna : | l'*Aristippe moderne*, 1738, in-12; plein de choses communes, et écrit sans énergie; | les *Préjugés du public*, 1747, 2 vol. in-12; | les *Préjugés des anciens et des nouveaux philosophes sur l'âme humaine*, Paris, 1765, 2 vol. in-12. Cet ouvrage meilleur que le précédent, est un recueil des plus forts argumens qu'on ait opposés aux matérialistes. | Les *Préjugés du public sur l'honneur*, Paris, 1766, 3 vol in-12. Quoique ce livre, ainsi que les autres du même auteur, soit écrit d'un style faible, on l'estime, parce que l'honnêteté des mœurs de l'écrivain a passé dans ses ouvrages. Il mourut pauvre à Paris, en 1767, dans un âge avancé, après avoir soutenu l'indigence avec fermeté. C'était un véritable philosophe.

NESMOND (Henri de), d'une famille illustre de l'Angoumois, se distingua de bonne heure par son éloquence. Il fut élevé à l'évêché de Montauban, ensuite à l'archevêché d'Albi, et enfin à celui de Toulouse. L'académie française se l'associa en 1710. Louis XIV faisait un cas particulier de ce prélat. Un jour qu'il haranguait ce prince, la mémoire lui manqua : « Je suis bien aise (lui dit le roi avec bonté), que vous me donniez le temps de goûter les belles choses que vous me dites. » Il mourut en 1727. On a un recueil de ses *Discours*, *Sermons*, etc. imprimés à Paris, 1734, in-12. Son style est simple, soutenu, énergique; mais il manque souvent de chaleur. Ce prélat était neveu du vertueux François de NESMOND, évêque de Bayeux, dont la mémoire est en grande vénération dans ce diocèse par tous les bienfaits qu'il y a répandus, et qui mourut en 1715, doyen des évêques de France.

* NESTLER (N.) professeur de botanique à Strasbourg, enseigna cette science à la faculté de médecine et à l'école spéciale de pharmacie et mourut en décembre 1832. Son père était attaché à ce dernier établissement, comme professeur de pharmacie. Nestler était un des botanistes français les plus savans et les plus distingués. Il a publié de concert avec M. Mougeot, médecin à Bruyères, une *Collection* importante des *mousses des Vosges*, qui se compose de dix volumes, et qui a exigé un travail long et difficile. Plusieurs *Opuscules* de botanique, qui enrichissent les bibliothèques des naturalistes, ont contribué encore à établir sa réputation. Mais ce qui eût valu sans doute à son nom un plus vif éclat, c'est le travail qu'il préparait *sur les plantes de l'Alsace*. Espérons que les nombreux matériaux ressemblés par lui pour la publication de la *Flore de l'Alsace* ne seront pas perdus pour la science.

Digitized by Google

NESTOR ou **LETOPIS NESTEROVA**, premier historien russe, né en 1056, entra dès l'âge de 17 ans au monastère de Peczerich à Kiew, où il mourut dans un âge très avancé, vers l'an 1116. Il a laissé une *Chronique de Russie*, qui va jusqu'à l'an 1115. Elle a été continuée par Sylvestre, moine à Kiew, et ensuite évêque de Perejaslaw, et par d'autres qui sont inconnus. Elle se termine à l'an 1206. Cette *Chronique* a été publiée à Pétersbourg, in-4°, 1767, d'après un manuscrit trouvé à Kœnigsberg, et qui a été reconnu par les critiques comme le plus fidèle de tous ceux que l'on connaissait. La simplicité et la naïveté forment le caractère de cette chronique, estimée chez les Russes; c'est le plus ancien monument de leur histoire.

NESTORIUS, fameux hérésiarque du 5e siècle, né à Germanicie dans la Syrie, embrassa la vie monastique près d'Antioche, et se consacra à la prédication. C'était le chemin des dignités, et il avait tous les talens nécessaires pour réussir. « Ses mœurs graves, ou plutôt sombres » et sauvages, dit l'abbé Bérault, la simplicité affectée et la malpropreté de ses » vêtemens, son visage pâle et décharné, » une teinture superficielle des arts et » des sciences, une grande et belle voix, » qui prenait facilement le ton de la » componction et du pathétisme, une élo» quence éblouissante, moins occupée de » l'édification des âmes solidement chré» tiennes, qu'avide des applaudissemens » d'un peuple volage et précipité, l'amer» tume de son zèle et de ses déclamations » perpétuelles contre les hérétiques, son » respect enfin pour saint Chrysostôme, » répandirent les préventions les plus » avantageuses en sa faveur. » Il cachait sous ces dehors une profonde hypocrisie, un orgueil insupportable, un esprit faux et entêté de ses propres idées, qu'il préférait à la doctrine des anciens Pères. Après la mort de Sinninius, en 428, Théodose le Jeune l'éleva sur le siége de Constantinople. Après avoir établi son crédit par des édits rigoureux qu'il obtint de l'empereur contre les ariens, il crut que le temps était venu de donner une nouvelle forme au christianisme. Un prêtre, nommé Anastase, prêcha par son ordre qu'on ne devait point appeler la sainte Vierge la *mère de Dieu;* et Nestorius monta bientôt en chaire pour soutenir cette doctrine. Il fallait, selon lui, reconnaître en J.-C. deux personnes aussi bien que deux natures, le dieu et l'homme; et dire que le Verbe ne s'est point uni hypostatiquement à la nature humaine : de façon qu'on ne devait pas appeler Marie *mère de Dieu*, mais *mère du Christ*. Cette erreur anéantissait le mystère de l'incarnation, qui consiste dans l'union des deux natures divine et humaine en la personne du Verbe; d'où résulte un Homme-Dieu, appelé JÉSUS-CHRIST, dont les mérites infinis ont racheté le genre humain. Comment après cela a-t-on pu prétendre qu'il ne s'agissait entre Nestorius et les catholiques que d'une affaire de mots, puisqu'il est évident qu'il s'agissait de la substance de la foi ? (*Voyez* EUTYCHÈS, ARIUS.) Les nouveautés de Nestorius excitèrent une indignation générale. Les prêtres attachés à la saine doctrine, entre autres saint Procle et Eusèbe, depuis évêque de Dorylée, réclamèrent en faveur de la foi antique. Le peuple se souleva, on s'adressa à saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, qui ayant lu les Homélies de Nestorius, trouva que cet hérésiarque était coupable de toutes les erreurs dont on l'accusait. Il lui écrivit pour tâcher de le ramener à la vérité par les voies de la douceur; mais le patriarche de Constantinople, qui n'aimait pas à être contredit, fut piqué de cette lettre, et il y répondit avec hauteur. Bientôt les deux patriarches informèrent toute l'Eglise de leurs contestations. Acace de Bérée et Jean d'Antioche approuvèrent la doctrine de saint Cyrille, et condamnèrent celle de Nestorius; mais ils conseillèrent au premier d'user de quelque ménagement, et de combattre l'erreur par le zèle et la douceur réunis. Cette affaire ayant été portée à Rome, le pape Célestin convoqua un concile en 430. Après un mûr examen, tous les Pères s'écrièrent que Nestorius était hérésiarque; et on prononça contre lui une sentence d'excommunication et de déposition : on l'envoya à saint Cyrille, en le chargeant de la faire exécuter, si dans l'espace de dix jours, à compter de celui de la signification, Nestorius ne rétractait publiquement ses erreurs. Le patriarche d'Alexandrie, chargé de dresser une formule de rétractation avec une profession de foi, éloignée de toute équivoque, assembla les évêques de sa dépendance, et ce fut au nom de ce concile d'Alexandrie que parut l'acte célèbre qui est connu sous le titre des *douze Anathèmes :* cet acte renfermait douze propositions, qui étaient les douze

Digitized by Google

chefs de l'hérésie nestorienne. Le concile d'Alexandrie, pour ne laisser aucun faux-fuyant, voulait que Nestorius les anathématisât chacune en particulier, s'il voulait être reconnu pour orthodoxe ; il refusa d'obéir. Son opiniâtreté donna lieu à la convocation du 3e concile général, dont l'ouverture se fit à Ephèse en 431. Saint Cyrille y présida au nom du pape Célestin. Nestorius refusa d'y comparaître, quoiqu'il fût dans la ville. Sa doctrine y fut condamnée, et, après trois citations juridiques, on prononça contre lui une sentence de déposition. Quelques jours après, arriva à Ephèse Jean d'Antioche, avec 14 évêques d'Orient, et il prononça une sentence de déposition contre saint Cyrille ; mais il se rétracta ensuite. (*Voy.* JEAN d'Antioche.) On réclama des deux côtés la protection de l'empereur, qui donna ordre d'arrêter saint Cyrille (*voyez* son article) et Nestorius. L'arrivée des évêques Arcade et Projecte, et du prêtre Philippe, légats du pape saint Célestin, fit prendre aux affaires un tour plus équitable. Ils désapprouvèrent tout ce qui avait été fait contre saint Cyrille, et confirmèrent la condamnation de Nestorius. Théodose s'étant convaincu, dans une audience donnée à l'hérésiarque, que ce qu'il avait pris pour du zèle et pour de la fermeté n'était que l'effet d'une humeur violente et superbe, passa de l'estime et de l'amitié au mépris et à l'aversion. « Qu'on ne me parle plus de Nestorius, disait-il ; c'est assez qu'il ait fait voir une fois ce qu'il est. » Cet hérésiarque devint odieux à toute la cour ; son nom seul excitait l'indignation des courtisans, et l'on traitait de séditieux ceux qui osaient agir pour lui. Nestorius se retira dans le monastère où il avait été élevé. Du fond de cette retraite, il excita des factions et des cabales. L'empereur, informé de ses intrigues, le relégua l'an 432 dans la Thébaïde, où il mourut dans l'opprobre et dans la misère. Sa fin ne fut pas celle de l'hérésie. Elle passa de l'empire romain en Perse où elle fit des progrès rapides ; de là elle se répandit aux extrémités de l'Asie, et elle y est encore aujourd'hui professée par les Chaldéens ou nestoriens de Syrie. Nestorius avait composé des *Sermons* et d'autres ouvrages, dont il nous reste des fragmens. *Voyez* l'*Histoire du nestorianisme* par le jésuite Doucin, 1698, in-4°.

NETHEN, en latin *Nethenus* (MATHIAS), théologien de la religion prétendue réformée, né en 1618 à Reza, dans le pays de Clèves, fut professeur de théologie à Utrecht en 1654. Chassé par le magistrat de cette ville, parce qu'il invectivait contre l'autorité publique, il devint pasteur et professeur de théologie à Herborn, où il mourut en 1686. On a de lui divers livres de théologie et de controverse, pour la défense des erreurs de sa secte. Les plus connus sont : le traité *De interpretatione Scripturæ*, Herborn, 1675, in-4° ; et celui *De transsubstantiatione*, 1666.

NETSCHER (GASPARD), peintre, né à Prague ou à Heidelberg en 1639, était fils d'un ingénieur, mort au service du roi de Pologne. Sa mère, qui professait la religion catholique, fut obligée par les sectaires devenus les maîtres, de sortir de Prague. Elle se retira avec ses trois enfans dans un château assiégé, où elle vit périr de faim deux de ses fils. Le même sort la menaçait ; elle se sauva une nuit, tenant Gaspard entre ses bras, et vint à Arnheim, où un médecin nommé *Tulkens* lui donna du secours, et prit soin du jeune Nescher. Il le destinait à sa profession ; mais la nature en avait décidé autrement : il fallut lui donner un maître de dessin. Un vitrier, le seul homme qui sût un peu peindre à Arnheim, lui montra les premiers principes de l'art. Bientôt l'élève surpassa le maître. Il alla à Deventer chez Terburg, peintre célèbre et bourguemestre de cette ville, pour se perfectionner. Netscher faisait tout d'après nature, il avait un talent singulier pour peindre les étoffes et le linge. Des marchands de tableaux occupèrent long-temps son pinceau, achetant à très bas prix ce qu'ils vendaient fort cher. Gaspard s'en aperçut, et résolut d'aller à Rome ; il s'arrêta à Bordeaux, s'y maria, retourna en Hollande, et s'y fit une fortune honnête. Il mourut à la Haye en 1687. Sa touche est fine, délicate et moëlleuse : ses couleurs locales sont bonnes ; il avait une grande intelligence du clair-obscur Sa coutume était de répandre sur ses tableaux un vernis, avant d'y mettre la dernière main ; il ranimait ensuite les couleurs, les liait et les fondait ensemble. Le musée du Louvre possède deux tableaux de ce maître : *Une jeune femme recevant une leçon de chant ; une autre jouant de la basse de viole.*

NETTER (THOMAS), théologien de l'ordre des carmes, plus connu sous le nom de *Thomas Waldensis* ou de *Walden*, village d'Angleterre, dans la province

Digitized by Google

d'Essex, où il prit naissance, fut employé par ses souverains dans plusieurs affaires importantes. Il parut avec éclat au concile de Pise, l'an 1409, et fut député par Henri V, roi d'Angleterre, à celui de Constance l'an 1415, où il terrassa les hussites et les wiclefites. Il fut envoyé en qualité d'ambassadeur auprès de Ladislas, roi de Pologne; pendant cette ambassade, il convertit à la foi Vitolde, duc de Lithuanie, qui ne s'était distingué jusqu'alors que par ses tyrannies; il étendit les mêmes soins sur toute la nation et avec un égal succès. Il fit donner à ce duc le titre de roi par le pape et par l'empereur; il érigea dans ces provinces plusieurs maisons de son ordre, pour que les religieux empêchassent par leurs sermons les progrès des hussites. Il vint ensuite en France, où il recueillit les derniers soupirs de Henri V, son souverain, qui mourut à Vincennes en 1422. Ce prince avait constamment témoigné beaucoup de confiance à Netter, qui mourut le 3 novembre 1430, à Rouen, après avoir été élevé aux premières charges de son ordre. On a de lui un traité intitulé : *Doctrinale antiquitatum fidei Ecclesiæ catholicæ*, Venise, 1571, 3 vol. in-fol. Cette édition, qui est rare, est la plus estimée. Cet ouvrage lui mérita un bref particulier du pape Martin V; il y réfute avec beaucoup de force les hérésies de son siècle. Il est auteur d'autres ouvrages pleins d'érudition, que l'on conserve dans des bibliothèques d'Angleterre. Il y en a plusieurs dans la bibliothèque bodléienne.

* NETTLETON (Thomas), médecin et littérateur anglais, né en 1683 à Dewsbury, mort en 1742, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Some Thoughts concerning virtue and happiness, in a letter to a clergyman*, 1729, 1736 et 1751. Nettleton a fourni un très grand nombre de *Mémoires* aux *Transactions philosophiques*.

NEU (Jean-Christian), professeur d'histoire, d'éloquence et de poésie à Tubingen, où il mourut en 1720, est auteur de quelques ouvrages historiques, dans lesquels on remarque du savoir, de la critique et des préventions.

NEUBAUER (Ernest-Frédéric), théologien protestant, né à Magdebourg en 1705, fut professeur d'antiquités, de langues, puis de théologie à Giessen, où il mourut en 1748. On a de lui : | des *Dissertations académiques*; | des *Explications* heureuses de divers textes de l'Écriture sainte; | des *Sermons*; | des *Recueils* de petits traités des savans de Hesse; | les *Vies* des professeurs en théologie de Giessen. L'érudition qui règne dans ses divers ouvrages lui a mérité un nom parmi les savans.

NEUBRIDGE. *Voyez* LITLE.

NEUFCHATEAU (Nicolas-Louis-François, dit de). *Voy.* FRANÇOIS de NEUFCHATEAU.

NEUFGERMAIN (Louis de), poète français, sous le règne de Louis XIII, s'avisa de faire des vers dont les rimes étaient formées de syllabes qui composaient le nom de ceux qu'il prétendait louer. Voiture tourna en ridicule cette manie pédantesque. Neufgermain voulut lui répondre; mais c'était la brebis qui se battait contre le lion. Cet homme singulier se qualifiait de *Poète hétéroclite de Monsieur, frère unique de Sa Majesté*. Ses *Poésies et Rencontres* ont été imprimées en 1630 et 1637, 2 volumes in-4°; mais on ne les trouve plus, si ce n'est peut-être quelques lambeaux chez les épiciers. (*Voyez* Boileau, *Satire* 9.)

NEUFVILLE (Nicolas de), seigneur de VILLEROI, etc., conseiller et secrétaire d'état, grand trésorier des ordres du roi, épousa la fille de l'Aubespine, secrétaire-d'état, et fut employé par la reine Catherine de Médicis dans les affaires les plus importantes. Dès l'âge de 18 ans, il était regardé comme un homme d'un mérite consommé, et il exerça la charge de secrétaire d'état en 1567, à 24 ans, sous le roi Charles IX. Il continua d'exercer la même charge sous les rois Henri III, Henri IV et Louis XIII, auxquels il rendit les services les plus importans. Ce ministre eut cependant beaucoup d'ennemis et de jaloux, qui le firent passer long-temps pour ligueur, et pour avoir, depuis la paix, conservé des liaisons avec l'Espagne. L'Hoste, commis, filleul et créature de Villeroi, fut convaincu de trahir l'état, et d'envoyer à Madrid un double de tout ce qui passait par ses mains. Il se noya en s'enfuyant. (*Voyez* HOSTE.) Les ennemis de son maître renouvelèrent à cette occasion leurs accusations contre ce dernier. Mais les gens désintéressés qui approfondirent cette affaire ne crurent point qu'il y eût trempé. Il mourut à Rouen, à 74 ans, en 1617, dans le temps qu'on tenait une assemblée de notables. On a des *Mémoires* imprimés sous son nom, en 4 vol. in-12, réimprimés à Trévoux en 7, en y comprenant la con-

Digitized by Google

tinuation. Ils contiennent moins des particularités curieuses et intéressantes qu'une apologie de sa conduite, et des leçons pour les ministres et pour les peuples. Le style n'en est pas léger, mais le fond en est judicieux et solide. On y trouve plusieurs pièces importantes sur les affaires qui se sont traitées depuis 1567 jusqu'en 1604. Ce qui les rend surtout recommandables, c'est l'idée avantageuse qu'ils donnent de Villeroi. Habile politique, ministre appliqué, humain, ennemi de la flatterie et des flatteurs, protecteurs des gens de bien et des gens de lettres, ami fidèle, bon père, bon mari, maître généreux, il fut le modèle des bons citoyens

NEUFVILLE (CHARLES de), seigneur de VILLEROI, fils du précédent, gouverneur du Lyonnais, et ambassadeur à Rome, mourut en 1642, à 70 ans. — Son fils NICOLAS fut gouverneur de Louis XIV en 1646. Ce prince le fit duc de Villeroi, pair et maréchal de France, chef du conseil royal des finances, etc. Ce duc mourut en 1685, à 88 ans, avec la réputation d'un courtisan honnête homme.

NEUFVILLE (FRANÇOIS de), fils de ce dernier, duc de VILLEROI, pair et maréchal de France, etc. commanda en Lombardie, où il fut battu à Chiari en 1701 et fait prisonnier à Crémone le 1er février 1702. Il eut encore le malheur de perdre la bataille de Ramilies en Flandre, le 23 mai 1706. La perte était à peu près égale de part et d'autre, lorsque les troupes françaises se débandèrent pour fuir plus vite. L'ennemi, averti de ce désordre, détacha sa cavalerie après les fuyards; un grand nombre fut pris avec l'artillerie, les bagages et les caissons qui se trouvèrent abandonnés. Malheureux à la guerre, il fut plus heureux dans le cabinet. Il devint ministre d'état, chef du conseil des finances, et gouverneur de Louis XV, poste très délicat, où il eut bien des désagrémens à essuyer de la part du duc d'Orléans, qui le fit un jour enlever d'une manière brusque et violente pour s'être opposé à un entretien secret qu'il voulait avoir avec le jeune roi. Il mourut à Paris en 1730, à 87 ans, regardé comme un honnête homme, fidèle à l'amitié, généreux et bienfaisant. Ces qualités l'avaient rendu le favori de Louis XIV, et le suffrage d'un si grand roi ne peut que prévenir puissamment en sa faveur. Il faut bien se garder de le juger d'après les romanesques et calomnieux *Mémoires* de Saint-Simon. On sait que les jugemens de cet homme de cour sont l'effet de la passion ou du caprice. « Si » le duc de Saint-Simon, dit un éditeur » de ces Mémoires, ne rend pas au maré- » chal de Villeroi toute la justice qui pou- » vait lui être due, c'est qu'il était dans » l'intimité de M. le régent, et que, franc, » brusque et dur comme il était, tous » ceux qui se déclaraient les ennemis de » son altesse devenaient les siens. »

NEUHOFF (THÉODORE-ETIENNE, baron de), roi éphémère de la Corse. Il était né à Metz vers 1690 et était fils du baron de Neuhoff, gentilhomme allemand du comté de la Marck en Westphalie. Après avoir voyagé et cherché fortune dans toute l'Europe, il se trouva à Livourne en 1736. Il eut des correspondances avec les mécontens de Corse, et leur offrit ses services. Il s'embarqua pour Tunis, y négocia de leur part, en rapporta des armes, des munitions et de l'argent, entra dans la Corse avec ce secours, et enfin s'y fit proclamer roi. Il fut couronné d'une couronne de laurier, et reconnu dans l'île, où il se maintint par la guerre. Le sénat de Gènes mit sa tête à prix; mais n'ayant pu le faire périr, ni soumettre les rebelles, on eut recours à la France, qui envoya successivement des généraux et des troupes. Neuhoff fut chassé; l'île fut soumise; tout fut pacifié, au moins pour quelque temps. Le roi des Corses alla chercher des secours à Londres; mais ses créanciers le firent mettre en prison, d'où il ne sortit qu'après sept ans. Horace Walpole ouvrit en sa faveur une souscription qui lui assura des moyens d'existence jusqu'à sa mort, arrivée le 11 décembre 1755 Il passa ses derniers jours dans l'oubli, regardé comme un aventurier malheureux et téméraire. Les Français ont soumis de nouveau la Corse en 1769, et les Génois leur en ont abandonné la souveraineté.

NEUMANN (GASPARD), théologien allemand, mourut en 1715 à Breslaw, où il était né en 1648. Il y était pasteur, et inspecteur des églises et des écoles. On a de lui : | une grammaire hébraïque, sous le titre de *Clavis domûs Heber;* | *De punctis Hebræorum litterariis;* | *De dispensatione circa legem naturæ;* | *Epistola de scientia litterarum hieroglyphicarum;* | *Biga difficultatum physico-sacrarum;* | *Genesis linguæ sanctæ.* Il y a des choses hasardées dans cet ouvrage. Neumann était un homme d'une imagination

Digitized by Google

vive, mais bizarre. Il écrivait mieux en allemand qu'en latin.

NEUMANN (Jean-Georges), né en 1661, fut professeur de poésie et de théologie, et bibliothécaire de l'université de Wittemberg, où il mourut en 1709. On a de lui des *Dissertations* sur des matières de controverse et de théologie. Elles sont la plupart prolixes, et ne peuvent intéresser que ceux de la communion de l'auteur.

NEUMAYER (François), né à Munich en 1697, entra chez les jésuites en 1712. Après avoir enseigné les belles-lettres et la théologie, et travaillé avec de grands succès au salut des âmes, en dirigeant la congrégation latine de Notre-Dame à Munich, il devint prédicateur de la cathédrale d'Augsbourg, fonction dont il s'acquitta pendant dix ans avec une réputation extraordinaire, s'attachant surtout à réfuter les erreurs du temps et écrivant à la fois sur toutes sortes d'objets qui intéressaient la religion, avec une force et une éloquence de raison qui entraînait même ses adversaires. Ses ouvrages, écrits tantôt en allemand, tantôt en latin, ont été répandus dans toute l'Allemagne; les derniers l'ont été dans toute l'Europe catholique. On distingue parmi ceux-ci : | *Gratia vocationis sacerdotis;* | *Theatrum asceticum;* | *Theatrum politicum; Correctio fraterna;* | *Exterminium acediæ;* | *Remedium melancholiæ;* | *Virtutes theologicæ.* Le plus considérable de ses ouvrages écrits en allemand est intitulé : *Sermons de controverse*, 3 vol. in-4° ; ils sont d'une solidité qui les a mis à l'abri de toute attaque. Il mourut à Augsbourg le 1er mai 1765, et eut pour successeur dans la chaire d'Augsbourg le père Aloysius Merz.

NEUPERG. *Voyez* NEIPPERG.

NEURÉ (Mathurin de), habile mathématicien du 17e siècle, natif de Chinon, fut précepteur des enfans de Champigni, intendant de justice à Aix, par le crédit de Gassendi, dont il fut toute sa vie un zélé défenseur. Il fut chargé ensuite de l'éducation des princes de Longueville, qui l'honorèrent de leur estime et de leurs bienfaits. Ses ouvrages sont : | deux *Lettres* en français, en faveur de Gassendi, contre Morin, Paris, 1650, in-4°; | une autre *Lettre* fort longue en latin, au même philosophe, qu'on trouve dans la dernière édition de ses *OEuvres;* | un *Ecrit* aussi en latin de 61 pages, in-4°, sur quelques coutumes ridicules et superstitieuses des Provençaux. Neuré cultivait avec succès les muses latines; mais son goût n'était point assez épuré.

NEUSTAIN. *Voyez* ALEXANDRINI.

NEUVILLE (Anne-Joseph-Claude Frey de), jésuite, né en 1693 à Coutances, d'une famille noble établie en Bretagne, fit retentir les chaires de la cour et de la capitale de sa voix éloquente, pendant plus de trente années : il commença seulement à prêcher en 1736. Après la destruction de sa société en France, il se retira à Saint-Germain-en-Laye, où il eut la permission de demeurer, quoiqu'il n'eût pas rempli la condition que le parlement de Paris exigeait des jésuites qui voulaient rester dans son ressort, c'est-à-dire l'abjuration de leur institut. La supériorité de ses talens, embellis par de grandes vertus, lui avait mérité à la cour d'illustres protecteurs, qui obtinrent de Louis XV qu'il pût vivre tranquillement dans la solitude qu'il s'était choisie. Il est mort à Saint-Germain-en-Laye en 1774, atterré du coup dont Clément XIV avait frappé la société l'année précédente. On jugera aisément de l'impression que cet événement fit sur lui, par la lettre qu'il écrivit à un de ses anciens confrères, en date du 3 septembre 1773. « Permettez, disait-il, que sur cette » tragique révolution, qui fera l'étonnement de la postérité, je vous parle en » père et en ami. Pas un mot, un air, un » ton de plainte et de murmure. Respect » incapable de se démentir à l'égard du » siége apostolique et du pontife qui l'occupe ; soumission parfaite aux volontés » rigoureuses mais toujours adorables de » la Providence, et à l'autorité qu'elle emploie à l'exécution de ses desseins, dont » il ne nous convient point de sonder les » profondeurs. N'épanchons nos regrets, » nos gémissemens, nos larmes, que devant » le Seigneur, et dans son sanctuaire; que » notre juste douleur ne s'exprime devant » les hommes que par un silence de paix, » de modestie, d'obéissance; n'oublions » ni les instructions, ni les exemples de » piété, dont nous sommes redevables à » la société; montrons par notre conduite qu'elle était digne d'une autre » destinée; que les discours et les procédés des enfans fassent l'apologie de la » mère : cette manière de la justifier sera » la plus éloquente, la plus persuasive; » elle est la seule convenable, la seule » permise et légitime. Nous avons désiré » de servir la religion par notre zèle et

Digitized by Google

» par nos talens ; tâchons de la servir par » notre chute même et par nos malheurs. » Vous ne doutez point, mon cher frère, » de la situation pénible de mon esprit et » de mon cœur au spectacle de la destruc- » tion humiliante de la société à laquelle » je dois tout, vertus, talens, réputa- » tion. Je puis dire qu'à chaque instant je » bois le calice d'amertume et d'oppro- » bre, que je l'épuise jusqu'à la lie : mais » en jetant un coup d'œil sur Jésus-Christ » crucifié, oserait-on se plaindre? » Ses *Sermons* ont été publiés en 8 vol. in-12, Paris, 1776. On les distinguera de la foule des écrits de ce genre, par la beauté des plans, la vivacité des idées, la singulière abondance d'un style pittoresque et original, la chaleur du sentiment. Dans Bourdaloue on a admiré la force et la majesté de la raison, dans Massillon l'élégance et le sentiment, dans le père Neuville les richesses et les ornemens de l'esprit. Croirait-on qu'un habile et judicieux littérateur (l'abbé Trublet) a cru pouvoir comparer cet orateur à Voltaire? « J'ai » trouvé, dit-il, des rapports entre M. » Bossuet et Corneille, j'en trouve aussi » entre le père de Neuville et Voltaire; » et le premier me paraît, à plusieurs » égards, dans l'éloquence, ce que le se- » cond est dans la poésie. J'espère qu'on » ne désapprouvera pas des comparaisons » où j'ai considéré les talens en eux- » mêmes, et indépendamment de l'usage » qu'on en fait, usage d'autant plus blâ- » mable, lorsqu'il est mauvais, que les » talens sont plus grands. » Sans prétendre justifier dans toute son étendue ce parallèle singulier, il nous semble que la différence même que M. Trublet met entre ces deux hommes est un trait de ressemblance de plus, par l'égalité d'ardeur et de constance avec laquelle ils ont combattu, l'un pour, l'autre contre la religion de J.-C. Si l'acharnement de Voltaire contre le christianisme lui a fait saisir toutes les occasions de le calomnier et de le rendre odieux; si à tout propos et même contre tout propos il a donné l'essor à sa haine implacable contre tout ce qui tient à la sainteté et à la divinité de notre foi, le père de Neuville, par un esprit contradictoire à celui de ce philosophe, a dirigé tous les ressorts de son esprit, toute l'impulsion de son éloquence vers la défense et l'honneur de la religion. Quel que fût le sujet de son discours, fût-ce la moralité la plus simple et la plus connue, fût-ce un panégyrique ou une oraison funèbre, son zèle y trouvait des digressions faciles et naturelles sur l'excellence, l'utilité et la vérité du christianisme ; jamais il ne perdait de vue ce grand objet, jamais les couleurs ne lui ont manqué pour en tracer des tableaux brillans et magnifiques. Partout on voit dans la religion une terre fertile en fruits précieux et salutaires : la vraie gloire, l'honneur, la décence, suivant l'expression du Sage, les charmes d'un amour tendre et permanent, les douceurs de l'espérance la plus solide et la plus sûre, sont le prix de l'attachement qu'on lui voue. (*Ego quasi vitis fructificavi suavitatem odoris, et flores mei fructus honoris et honestatis. Ego mater pulchræ dilectionis et sanctæ spei*. Eccli. 24.) C'est sous ce point de vue que le père de Neuville faisait envisager la doctrine de l'Evangile, dont il relevait encore l'éclat par un contraste frappant avec les dogmes absurdes, avilissans et désolans de l'incrédulité : et cela toujours avec une force, une opulence d'idées et d'expressions qui enlevaient l'admiration et la conviction, et qui opéraient dans l'âme des chrétiens éclairés et persuadés le sentiment le plus doux. Si quelquefois l'enthousiasme de son éloquence lui a fait négliger l'exactitude du langage et les lois sévères de l'élocution française; si l'ardeur de sa marche a paru déranger quelquefois l'économie du discours et la régularité de la distribution, ce sont des défauts de grands maîtres, que l'homme de goût préférera sans hésiter à la froide exactitude des génies subalternes. On a publié, en 1783, sa *Morale du nouveau Testament*, ou *Réflexions chrétiennes*, etc., Paris, 3 vol. in-12 : ouvrage écrit avec autant de netteté que de solidité. —Quelque long que soit cet article, nous croyons devoir le terminer par la prédiction bien précise de la révolution de France et de ses effets très détaillés : elle ne peut que paraître infiniment remarquable. C'est dans le panégyrique de saint Augustin, qu'après avoir exposé avec autant de force que de vérité les erreurs de la prétendue philosophie, il finit de la sorte : « O religion sainte! ô trône » de nos rois! ô France! ô patrie! ô pu- » deur! ô bienséance! Ne fût-ce pas » comme chrétien, je gémirais comme » citoyen; je ne cesserais pas de pleurer » les outrages par lesquels on ose vous » insulter, et la triste destinée qu'on vous » prépare. Qu'ils continuent de s'étendre,

» de s'affermir, ces affreux systèmes; » leur poison dévorant ne tardera pas à » consumer les principes, l'appui, le » soutien nécessaire et essentiel de l'état. » Amour du prince et de la patrie, lien » de famille et de société, désir de l'estime » et de la réputation publique, soldats » intrépides, magistrats désintéressés, » amis généreux, épouses fidèles, » enfans respectueux, riches bienfaisans, » ne les espérez point d'un peuple dont » le plaisir et l'intérêt seront l'unique dieu, » l'unique loi, l'unique vertu, l'unique » honneur. Dès lors, dans le plus florissant » empire, il faudra que tout croule, » que tout s'affaisse, que tout s'anéantisse; » pour le détruire, il ne sera pas besoin » que Dieu déploie sa foudre et son tonnerre » : le ciel pourra se reposer sur la » terre du soin de le venger et de la punir. » Entraîné par le vertige et le délire » de la nation, l'état tombera, se précipitera » dans un abîme d'anarchie, de confusion, » de sommeil, d'inaction, de décadence » et de dépérissement. » Que penser d'une religion qui, trente et quarante ans avant l'événement, vous fait voir des résultats si étonnans et si incroyables, énoncés d'une manière si circonstanciée et si précise ! d'une religion dont la chute prévue fait prévoir tant d'autre choses !

NEUVILLE (Pierre-Claude FREY de), frère aîné du précédent, également jésuite, né à Granville en 1692 (1), deux fois provincial et deux fois supérieur de la maison professe à Paris; il mourut à Rennes en 1773. Il s'est aussi distingué dans la carrière de la prédication. Ses *Sermons*, au nombre de 16, ont été imprimés à Rouen en 1778, 2 vol. in-12. Si on en excepte quelques-uns, plus travaillés et mis au net par lui-même, la plupart ne sont qu'une légère ébauche, telle que la jetait à la hâte un esprit facile et constamment nourri par les réflexions les plus solides sur la religion et les mœurs.

NEUVILLE. *Voyez* PONCY.

NEVERS (Louis de GONZAGUE, duc de), général distingué, était le troisième fils de Frédéric II, duc de Mantoue. Il fut élevé à la cour de Henri III, et fait prisonnier à la bataille de Saint-Quentin, il fut amené devant son oncle Ferdinand, qui essaya en vain de l'attirer dans son parti, en l'attachant à l'Espagne. En 1565, il devint duc de Nevers par sa femme Henriette de Clèves. Il servit avec distinction en France où il s'était retiré, et obtint le gouvernement de Champagne. Après avoir gardé la neutralité quelque temps, il reconnut Henri IV, et fut le trouver à Ivry. Il eut des discussions très vives avec Sully, qui se plaignait toujours de sa lenteur dans l'exécution de ses plans militaires. Il mourut à Nesle en octobre 1595, à 56 ans. Ses *Mémoires*, publiés par Gomberville et Cusson, 1665, 2 vol. in-fol., renferment des choses curieuses. Ils s'étendent depuis 1574 jusqu'en 1595. On y a joint beaucoup de pièces intéressantes, dont quelques-unes vont jusqu'en 1610, année de la mort de Henri IV. Louis de Gonzague était fils de Frédéric II, duc de Gonzague. *Voyez* GONZAGUE.

NEVERS l'abbé (Philippe-Julien MAZARIN-MANCINI, duc de), chevalier des ordres du roi, était neveu du cardinal Mazarin. Il naquit en 1641 à Rome, et reçut de la nature beaucoup de goût et de talent pour les belles-lettres. Il mourut à Paris en 1707, après avoir publié plusieurs pièces de poésie d'un goût singulier, et qui ne manquent ni d'esprit ni d'imagination. On connaît ses vers contre Rancé, le réformateur de la Trappe, qui avait écrit contre l'archevêque Fénélon :

Cet abbé qu'on croyait pétri de sainteté,
Vieilli dans la retraite et dans l'humilité,
Orgueilleux de ses croix, bouffi de sa souffrance,
Rompt ses sacrés statuts en rompant le silence;
Et, contre un saint prélat s'animant aujourd'hui,
Du fond de ses déserts déclame contre lui;
Et, moins humble de cœur que fier de sa doctrine,
Il ose décider ce que Rome examine.

NEVISAN (Jean), jurisconsulte italien, natif d'Asti, mort en 1540, étudia le droit à Padoue et l'enseigna ensuite à Turin. Son principal ouvrage est intitulé: *Sylvæ nuptialis libri VI, in quibus materia matrimonii, dotium, filiationis, adulterii, discutitur*, Lyon, 1521, in-8°; livre curieux, qui souleva les femmes contre lui.

NEWCASTLE. *Voyez* CAVENDISCH.

* NEWCOME (William), archevêque anglican d'Armagh en Irlande, né en 1729, fit ses études à l'université d'Oxford. Admis dans la maison du comte d'Héréford, lord lieutenant d'Irlande, en qualité de chapelain, il y donna tant de preuves de mérite et de savoir, que ce seigneur se complut à l'avancer. Il le

(1) La *Biographie* de Michaud le fait naître à Vitré, (d'une famille originaire du canton de Bâle), et lui donne les prénoms de Pierre-Charles.

Digitized by Google

présenta en 1766 à l'évêché de Dromore, d'où il fut transféré successivement à Ossori, à Waterford, et enfin à l'archevêché d'Armagh en 1795. Newcome avait beaucoup d'érudition ecclésiastique, et il en donna des preuves dans ses nombreux ouvrages. On a de lui : | une *Harmonie des Evangiles*, 1778. Il y fait grand usage de l'édition du Testament grec de Westein, et y soutient l'opinion commune que le ministère du Sauveur a duré au moins trois ans. (*Voyez* WESTEIN, JEAN-JACQUES.) En 1780, il traita *ex professo* ce point de critique contre Priestley, qui, dans son *Harmonie grecque*, réduisait à un an le temps de la prédication de Jésus-Christ. Priestley répondit. Il y eut des écrits de part et d'autre; et, comme cela arrive presque toujours, aucun des contendans ne changea d'opinion. | *Observations sur la conduite de Notre-Seigneur, comme instituteur divin et sur l'excellence de son caractère moral*, 1782, in-4°; | *Essai sur une version perfectionnée, sur un arrangement métrique, et sur une explication des 12 petits Prophètes*, 1785; | *Essai* du même genre *sur Ezéchiel*, 1788; | *Examen des principales difficultés de l'histoire de l'Evangile, relativement à la résurrection*, 1792; | *Examen historique des traductions de la Bible en anglais, l'utilité de revoir ces traductions, et les moyens d'opérer cette révision*, 1792; | *Essai sur une revue des traductions anglaises de l'Ecriture grecque*, avec des notes. Quoique l'auteur eût fait imprimer l'ouvrage de son vivant, il ne le publia point, et il ne parut qu'après sa mort. L'*Essai sur une revue* avait donné lieu à tant de critiques, excité tant de controverses, qu'il voulut sans doute s'épargner celle que lui attirerait l'ouvrage même. Il avait fait un pareil travail sur les *Ecritures hébraïques*. Il s'était, au reste, formé sur l'interprétation de l'Ecriture sainte un système à part, et qui laissait aux auteurs des versions beaucoup de latitude. Il ne croyait pas qu'on dût avoir égard aux opinions des différentes communions, mais seulement au sens critique; il fut combattu par Horsley. L'archevêque Newcome mourut le 11 janvier 1800.

* NEWLAND (PIERRE), écrivain hollandais, né à Dimmermeer, près d'Amsterdam, en 1764, était fils d'un charpentier, qui fit donner au jeune Newland une éducation soignée. Il en profita si bien qu'à l'âge de dix ans il avait déjà composé des *Pièces de vers* qui furent dignes de l'impression, et que lui-même avait trouvé la solution de différens problèmes de mathématiques. Il fut professeur de cette science à Utrecht, puis à Amsterdam, et enfin à Leyde; et le gouvernement batave le nomma parmi les savans chargés de fixer les longitudes. On a de lui plusieurs ouvrages dont les plus connus sont : | *Poésies hollandaises*; | *Des moyens d'éclairer le peuple*; | *Utilité générale des mathématiques*; | *Du système de Lavoisier*; | *De la forme du globe*; | *Du cours des comètes et de l'incertitude de leur retour*, 1790; | *De la méthode pour les latitudes en mer*; | *Traité de navigation*, etc., Amsterdam, 1793. Il mourut en 1794, ayant à peine 31 ans. Newland s'appliqua à toutes les sciences avec succès : il savait le grec, le latin et plusieurs langues modernes. Il traduisit en vers hollandais tout ce que les poètes grecs et latins ont dit de l'âme après la mort.

* NEWTON (JOHN), mathématicien anglais, naquit à Oundle dans le comté de Northampton en 1622, fut chapelain de Charles II, et recteur de Ross dans le comté de Héréford, où il mourut en 1678. Il a laissé les ouvrages suivans : | *Astronomia britannica*, 1656, in-4°, en trois parties; | *Trigonometria britannica*, 1658, 2 livres, in-fol.; | *Chiliades centum logarithmorum*, qui est à la suite de la *Trigonométrie géométrique*, 1659, in-8°; | *L'art du jaugeage pratique*, 1669; | *Elémens de mathématiques*, 1660, en 3 parties; | *Arithmétique naturelle en nombres entiers, fractions ordinaires et décimales*, 1671, in-8°; | une *Cosmographie*, 1674; | *Introduction à l'astronomie*; | *Introduction à la géographie*, 1678, in-8°.

NEWTON (ISAAC), créateur de la philosophie naturelle, né le 25 décembre 1642, la même année où mourut Galilée, à Woolstrop dans la province de Lincoln, appartenait à une famille noble : il s'adonna de bonne heure à la géométrie et aux mathématiques. Descartes et Keppler furent les auteurs où il en puisa la première connaissance. Dès la plus tendre enfance, il s'était fait remarquer par son goût pour les inventions physiques et mécaniques. S'étant muni d'ustensiles d'une dimension proportionnée à son âge, il fabriqua de petites machines de diverses espèces, et même des horloges qui marchaient par l'écoulement de l'eau, et un moulin-à-vent d'une invention

Digitized by Google

toute nouvelle. Il apprit le dessin lui-même. On montre encore aujourd'hui à Woolstrop un petit cadran solaire, qu'il construisit sur la muraille de la maison qu'il habitait. Les premiers ouvrages qu'il parcourut, dans sa première jeunesse, furent Euclide, la *Logique* de Saunderson et l'*Optique* de Keppler. On raconte qu'étudiant un jour, assis sous un pommier, une pomme tomba devant lui; la chute de ce fruit le porta à réfléchir sur la nature du pouvoir qui *porte et précipite les corps vers le centre de la terre avec une force continuellement accélérée*, et il établit son système de l'*attraction*. Il crut qu'il fallait bannir de la physique les conjectures et les hypothèses, et soumettre cette science aux expériences et à la géométrie. Projet excellent, s'il avait pu l'exécuter sans mêler à sa théorie beaucoup de choses hypothétiques. Diverses expériences de Keppler sur la pesanteur, peut-être aussi l'idée de l'attraction générale, établie dans le *Mundus Magnes* du père Kircher, fournirent au philosophe anglais des conjectures sur la force qui retient les planètes dans leurs orbites. Ce fut en 1687 qu'il publia ce qu'il pensait sur cet objet. Ses *Principia mathematica philosophiæ naturalis*, traduits en français par madame du Châtelet, ouvrage où la géométrie sert de base à la physique, parurent cette année en latin, in-4°, et ont été réimprimés en 1726. Il y avance cette assertion, qu'il n'y a peut-être pas un pouce de matière dans tout l'univers. En même temps qu'il travaillait à ce livre, il en avait un autre entre les mains, son *Optique*, ou *Traité de la lumière et des couleurs* : celui-ci vit le jour pour la première fois en 1704; il a été traduit en latin par Clarke, Londres, 1719, in-4°, en français par Coste, Paris, 1722, in-4°, et par Marat d'odieuse mémoire, revu par N. Beauzée, Paris, 1787, 2 vol. in-8°. Cette dernière traduction est peu fidèle; mais elle répare les défauts de l'original, où les pensées sont quelquefois rendues en termes obscurs, souvent noyées dans des périphrases, et ressassées par de vaines redites. Partant de la découverte du père de Chales, et adoptant quelques idées du père Grimaldi (*voyez* ces deux noms), Newton crut pouvoir faire connaître parfaitement la nature de la lumière, en la décomposant, et en anatomisant ses rayons; plusieurs de ses expériences sont vraiment curieuses et dignes de l'attention des physiciens. Sa théorie a paru à bien des personnes une espèce de démonstration; mais dans ces dernières années elle a perdu beaucoup du crédit dont elle avait joui. On a vu Marat (*Découvertes sur la lumière*, etc., Paris, 1782 et 1788) réduire les sept couleurs primitives à trois, nier la différente réfrangibilité des rayons, avancer que le noir n'est pas une simple privation de la lumière, etc.; Palmet (*Théorie des couleurs et de la vision*, traduite de l'anglais, Paris, 1777) assurer que chaque rayon est composé de trois autres, que la lumière ne comporte aucune couleur, etc.; le célèbre Euler (*Lettres à une princesse d'Allemagne*, Berne, 1775) faire consister les couleurs, comme les sons, dans des vibrations plus ou moins vives, plus ou moins multipliées, etc. Cette diversité d'opinions sur la nature de la lumière et des couleurs n'empêche pas que Newton n'ait rendu à l'optique des services précieux. Il a perfectionné les télescopes, et a inventé, si l'on s'en tient à l'opinion commune, celui qui montre les objets par réflexion; mais Nollet attribue l'invention de ce télescope à Jacques Grégory, dont l'*Optica promota* parut lorsque Newton avait à peine 20 ans. Peut-être l'un ou l'autre, ou tous les deux, ont-ils pris l'idée de ce télescope dans la *Catoptrique* du père de Chales, liv. 3, prop. 54, où il paraît clairement énoncé. Quoi qu'il en soit, il est certain que Newton profita beaucoup de l'*Optica* de Grégory, comme il a tiré pour sa géométrie de grandes lumières de Grégoire de Saint-Vincent. (*Voyez* ce nom.) Un des principaux titres de sa gloire était le *Calcul différentiel*. Leibnitz lui en contesta la découverte; le philosophe allemand fut condamné par les commissaires de la société royale de Londres, qui jugèrent en faveur de leur concitoyen. (*Voyez* LEIBNITZ.) En 1696, le roi Guillaume créa Newton garde des monnaies. Le philosophe rendit des services importans dans cette charge, à l'occasion de la grande refonte qui se fit alors. Trois ans après, il fut maître de la monnaie, emploi d'un revenu très considérable. On lui donna en 1703 la place de président de la société royale, qu'il conserva jusqu'à sa mort pendant 13 ans. La reine Anne le fit chevalier en 1705. Il fut plus connu que jamais à la cour sous le roi Georges. La princesse de Galles, depuis reine d'Angleterre disait souvent qu'*elle se tenait heureuse de vivre de son temps*. Dès que l'acadé-

Digitized by Google

mie des sciences de Paris put choisir des associés étrangers, elle ne manqua pas d'orner sa liste du nom de Newton. Du moment qu'il fut employé à la monnaie, il ne s'engagea plus dans aucune entreprise considérable de mathématiques, ni de physique. Il posséda jusqu'à l'âge de 80 ans une santé égale; alors il commença d'être incommodé de la pierre, et le mal devenu incurable l'enleva en 1727, à 85 ans. Dès que la cour de Londres eut appris sa mort, elle ordonna que son corps, après avoir été exposé sur un lit de parade, comme les personnes du plus haut rang, fût transporté dans l'abbaye de Westminster. Le poêle du cercueil fut soutenu par le grand chancelier et par trois pairs d'Angleterre. On lui éleva un tombeau magnifique, sur lequel est gravée une épitaphe dans le goût oriental, où l'on félicite le genre humain d'être frère utérin de ce grand calculateur :

Sibi gratulentur mortales
Tale tantumque extitisse
Humani generis decus.

Newton ne se maria point. Son caractère tranquille, simple, affable, ne se démentit point pendant le cours de sa longue carrière. La vanité le troublait quelquefois; mais la réflexion lui faisait combattre cette ennemie du repos, qu'il appelait avec raison une chose très substantielle : *Serò demum animadverti quòd vanam gloriolam captans, perdidi quietem meam, rem prorsus substantialem.* Il avait un grand respect pour la Divinité; les seules causes finales lui paraissaient un argument suffisant pour anéantir l'athéisme. Il était loin de croire que son attraction et ses calculs pussent expliquer l'état du ciel sans recourir en dernier lieu à la volonté directe et à l'action immédiate de Dieu. « Les dix planètes prin» cipalement, dit-il, décrivent autour du » soleil des cercles, dont il est le centre, » et sur un plan à peu près semblable. » Tous ces mouvemens réguliers ne vien» nent d'aucune cause mécanique, puis» que les comètes suivent un plan diffé» rent. Ce système magnifique du soleil, » des planètes et des comètes n'a pu être » enfanté que par la volonté et le pou» voir d'une intelligence toute-puissante. » *Phil. nat. princ. math.*, p. 482, Cambridge, 1713. Il était en cela parfaitement d'accord avec Leibnitz, qui dit dans sa *Théodicée*, n° 345: « Les physiciens ont » beau expliquer, et les géomètres faire » des calculs, il faut reconnaître quantité » de choses qui ne sont rien moins qu'un » résultat de physique ou de géométrie. » Quoique Newton parût attaché à l'église anglicane, il avait embrassé la doctrine de Socin. On croit que l'habitude de calculer l'avait entraîné dans cette erreur plus que tout autre motif: trois qui n'en font qu'un lui paraissait un argument arithmétique parfaitement insoluble. Cependant, par une inconséquence moins conciliable avec la logique qu'avec l'algèbre, il était fermement persuadé de la révélation. Une preuve de cette persuasion, c'est qu'il a commenté l'*Apocalypse*. Il y trouve clairement que le pape est l'antechrist, et les autres chimères que les protestans y ont découvertes contre l'Eglise romaine. Apparemment il a voulu par ses rêveries, dit un homme d'esprit, *consoler la race humaine de la supériorité qu'il avait sur elle*, ou prouver qu'il ne l'avait pas au point que l'on croyait. On a de lui, outre ses *Principes* et son *Optique :* | un *Abrégé de chronologie*, traduit en français par Granet, 1728, in-4°, où il y a des sentimens et un système très différens des autres chronologistes. Fréret attaqua ce système, et Newton lui répondit avec vivacité, en 1726. Le père Souciet, jésuite, s'éleva aussi contre la *Chronologie* de Newton dans plusieurs *Dissertations*. On a reproché en Angleterre aux deux savans français, de n'avoir pas trop bien entendu la partie astronomique de ce système; mais on convient aujourd'hui que leurs critiques sont justes: l'enthousiasme national, qui se communiqua, même aux savans étrangers, ne permit point alors d'apprécier les choses avec justesse. | Une *Arithmétique universelle*, en latin, Amsterdam, 1761, 2 vol. in-4°, avec des *Commentaires* de Castillon; | *Analysis per quantitatum series, fluxiones et differentias*, 1716, in-4°, traduite en français par M. de Buffon, Paris, 1740, in-4°; | plusieurs *Lettres* dans le *Commercium epistolicum*. Newton a certainement rendu de grands services à la physique en l'unissant à la géométrie; mais il faut convenir qu'il a poussé cette alliance si loin, qu'elle a paru dégénérer en abus, et que la science de la nature n'est presque devenue qu'une combinaison aride de mesures et de nombres. Dans cet état décharné et squeletteux, la physique n'a présenté à la jeunesse qu'un aspect rebutant. L'influence d'une étude purement algébrique sur les belles-lettres n'a point

Digitized by Google

été favorable à leur progrès; en réprimant l'essor de l'imagination, elle a diminué les ressources du génie; des efforts pénibles et calculés ont remplacé cet enthousiasme qui produit les beautés naturelles et touchantes. Quant au fond même des systèmes auxquels le philosophe anglais a fait servir une si profonde géométrie, il y a eu un temps où il n'était pas permis de les révoquer en doute. Les académies et les colléges en avaient fait une espèce de dogme, qu'on ne pouvait contredire sans note d'hérésie. Le temps a apporté quelque adoucissement à cette rigueur. En 1772, on vit paraître des *Observations* (réimprimées à Paris en 1778 et à Liége en 1788) où l'on osait examiner les titres du règne exclusif qu'exerçait la nouvelle physique; on y démontrait que le faux pouvait être calculé comme le vrai; et dès lors la grande base de l'édifice newtonien se trouva ébranlée. On réfléchit surtout sur l'inconséquence que présente la théorie de l'ellipse, suivant laquelle les planètes s'éloignent derechef du soleil, au moment même que l'attraction les a réduites au point de devoir s'engloutir dans cet astre. Le chevalier de Forbin (*Elémens des forces centrales*) a fait depuis sur cet article des observations victorieuses, auxquelles l'académie des sciences n'a trouvé à opposer rien de raisonnable, puisqu'elle a cru ne pouvoir y répondre que par voie d'autorité, par une espèce d'*autos epha*, ce grand argument des péripatéticiens, que le philosophe anglais a eu pendant quelque temps la gloire de voir ressusciter en sa faveur. Les disciples de Newton ont changé, modifié, expliqué ses systèmes de cent façons diverses. Selon qu'ils ont cru apercevoir plus de facilité à satisfaire aux difficultés, ils ont abandonné plusieurs de ses assertions, pour mieux défendre les autres; de manière que le maître aurait aujourd'hui bien de la peine à reconnaître son ouvrage. Cependant si nous en croyons un savant moderne, qui a imaginé lui-même des systèmes brillans et spécieux (le baron de Marivetz), toutes ces précautions n'empêcheront pas que la théorie de l'attraction ne soit un jour et peut-être bientôt reléguée avec celle des antipéristases et autres qualités occultes: toute l'autorité des savans qui la défendent encore et qui s'efforcent de la maintenir dans la prérogative d'une vérité reconnue et démontrée ne la sauvera pas du danger qui la menace. « Nous n'écrirons point ici, dit-il dans sa » *Lettre à M. Bailly*, la liste très nom» breuse de savans qui n'ont pas plié le » genou devant l'idole appelée *attraction*, » qui n'ont pas reposé leurs pensées sur » ce nuage léger. Les autorités doivent » céder à la raison. Cela est fâcheux, peut» être, pour ceux qui se sont emparés de » l'autorité: pour se consoler, Monsieur, » qu'ils regardent derrière eux, qu'ils » considèrent le sort de leurs prédéces» seurs; ils subissent la loi générale et » invariable. Dans l'empire des sciences, » le sceptre du despotisme, toujours » usurpé, a toujours passé de main en » main à titre également illégitime. Ce » sort est réservé aux ligues usurpatrices, » comme aux particuliers usurpateurs. » C'est sur des exemples si multipliés que » s'établit l'espérance de ceux qui entrent » dans la carrière avec de nouvelles idées. » Telle est la source des consolations qui » soutiennent leur courage au milieu des » contrariétés qui les attendent. L'empire » des idées dominantes dans un temps se » détruit; d'autres s'en forment un nou» veau, péniblement, lentement à la » vérité. L'opinion reçue combat long» temps; mais on voit ses efforts s'affai» blir progressivement: on présage, on » calcule l'époque de sa défaite, on pré» voit l'instant où sa puissance s'évanoui» ra. Sa chute, amenée par les dévelop» pemens successifs de l'intelligence, est » souvent bien moins l'effet d'une impul» sion puissante que celui d'une lente dé» gradation. A défaut de la foudre du » génie, qui pouvait la terrasser en un » instant, la lime sourde des méditations, » les secousses réitérées que lui donnent » des observations suivies et multipliées, » l'ébranlent: elle tombe enfin, sans que » personne puisse s'honorer de sa chute. » Alors ce vaste édifice couvre de ses dé» bris le terrain qu'il avait comprimé. » Ceux dont ce terrain devient le domaine » sont occupés long-temps encore du soin » d'enlever ces décombres, qui retardent » la construction d'un nouvel édifice, » tandis que d'autres architectes méditent » déjà d'en établir un nouveau sur ses » ruines. » Il n'y a point d'édition réellement complète des *OEuvres de Newton*, bien que Horsley ait prétendu en donner une en 5 vol. in-4°, Londres, 1779-85. Pour la rendre complète, il faudrait y joindre les 4 volumes d'*Opuscules* publiés par Castillon, Berlin, 1774, ainsi que les *Lettres scientifiques* de Newton, rap-

Digitized by Google

portées dans la *Biographia britannica* et dans le *Commercium epistolicum*. On peut consulter sur Newton l'ouvrage fort rare, intitulé : *Collection for the history of the town and soke Grantham, containing authentic memoirs of sir Isaac Newton, now first published from the original Mss. in the possession of the earl of Portsmouth*, Londres, 1806. On a imprimé à Glascow en 1822, 4 vol. in-8° : *Les principes mathématiques de la philosophie naturelle*, de Newton, avec les commentaires des RR. PP. Leseur et François Jacquier, religieux minimes, professeurs de mathématiques. *Voyez* la note placée à l'article DESCARTES.

* **NEWTON** (Thomas), savant évêque anglican, naquit en 1704 à Lichtfield, dans le comté de Stafford. Après ses premières études, faites dans sa ville natale et à l'école de Westminster, il alla à Cambridge au collége de la Trinité, où il fut reçu agrégé. Ayant pris les ordres, il exerça le ministère dans différentes églises de Londres jusqu'en 1745, époque où il prit le degré de docteur. En 1747 il se maria et épousa la fille du docteur Trebeck. Devenu chapelain du roi en 1756, il fut bientôt après pourvu d'une prébende à Westminster et de la sous-chanterie d'York. Enfin il fut nommé en 1761 à l'évêché de Bristol, auquel il réunit deux ans après le doyenné de Saint-Paul. Il mourut le 14 février 1782 dans son doyenné, âgé de 79 ans. On a de lui : | une *Edition* du *Paradis perdu* de Milton, avec des notes *variorum*, dont quelques-unes sont de lui, 1749; | *Dissertations sur les prophéties*, 2 vol. in-12. Il y renouvelle les diatribes de quelques protestans contre l'Eglise romaine. | *Mémoires* écrits par lui-même; | *OEuvres mêlées*. On dit qu'il refusa la primatie d'Irlande, qui lui avait été offerte. C'était un prélat exact et charitable. Quant à sa théologie, elle n'est orthodoxe, ni suivant la foi catholique, ni suivant la réformation anglicane. Il combat l'éternité des peines, et croit au rétablissement final de l'harmonie et du bonheur général. Ses *OEuvres complètes* ont été imprimées en trois volumes avec sa *Vie* écrite par lui-même.

* **NEY** (Michel), maréchal et pair de France, né à Sarrelouis, le 17 janvier 1769, était fils d'un tonnelier, et reçut une éducation peu brillante, à laquelle ses heureuses dispositions suppléèrent en partie. Il s'engagea, dès sa plus tendre jeunesse (1787), dans le régiment de colonel-général hussards, où il parvint au bout de trois ans, au grade de sous-lieutenant. Ney fit, en qualité de capitaine, les premières campagnes de la révolution, et fut aide-de-camp du général de Lamarche, puis adjudant-général en 1796, sous les ordres de Kléber; ce général avait commencé par lui confier un corps de cinq cents hommes, et Ney dut aux succès qu'il remporta à la tête de cette petite troupe le surnom d'*infatigable*. Il se distingua notamment au passage de la Lahn, en 1795, aux combats d'Altenkirchen, de Montabaur, de Wurtzbourg, etc., s'empara de Pfortzheim, le 8 août 1796, et mérita le grade de général de brigade. Ses exploits attirèrent sur lui les regards des premiers généraux de l'armée, et Hoche le mit à la tête d'un corps de hussards, avec lesquels il fit plusieurs charges brillantes aux affaires de Neuwied et de Giessen. Etant tombé entre les mains de l'ennemi, parce que son cheval s'était abattu sous lui, Ney fut réclamé en échange par Hoche, qui le fit nommer général de division. Ce fut en cette qualité qu'il commanda, en 1798, la cavalerie de l'armée qui exécuta, sous les ordres de Schaumbourg, l'odieuse invasion de la Suisse, et il s'y acquit, en 1799, une grande réputation sous les ordres de Masséna. En 1800, Ney passa à l'armée de Moreau, et contribua glorieusement aux victoires de Moëskirch et de Hohenlinden. La paix de Lunéville le ramena à Paris; Napoléon, qui l'avait pris en affection, résolut alors de le marier avec mademoiselle Auguié, amie intime de sa belle-fille Hortense de Beauharnais, et fille de madame Auguié, femme de chambre de la reine Marie-Antoinette. Ce mariage eut lieu en effet au mois de thermidor, an 10. Le premier consul fit alors présent au général d'un superbe sabre égyptien, dont la monture était des plus riches. Ney, envoyé en Suisse, avec le titre de ministre plénipotentiaire, reçut, en 1804, le bâton de maréchal et le grand-cordon de la légion-d'honneur, et remporta, en 1805, dans la Souabe, la victoire qui lui fit donner le titre de duc d'Elchingen. Chargé d'occuper le Tyrol après la capitulation d'Ulm, il entra à Inspruck, le 7 novembre 1804, avec le sixième corps de la grande armée, et se trouva, l'année suivante, à la tête du même corps contre les Prussiens. Après avoir participé à la victoire d'Iéna, il se présenta devant Magdebourg, forteresse

Digitized by Google

redoutable, défendue par une nombreuse garnison, qu'il réduisit cependant, en moins de vingt-quatre heures, à capituler. Au commencement de 1807, il obtint d'autres succès en avant de Thorn, et il s'empara plus tard de Friedland, à la bataille de ce nom, qui termina la guerre de ce côté. Après la paix de Tilsitt, il alla combattre en Espagne (1808), où il perdit beaucoup de monde. Masséna ayant été contraint de se retirer devant le duc de Wellington, Ney, qui commandait l'arrière-garde, donna dans cette retraite difficile, de nouvelles preuves de ses talens militaires. Néanmoins Bonaparte conçut, dit-on, quelques soupçons sur sa fidélité, et le rappela en France. Le maréchal fit, en 1812, la campagne de Russie, et commanda le centre de l'armée à la terrible bataille de Mojaïsk, qui lui mérita le titre de prince de la Moskowa. Sa conduite, pendant la désastreuse retraite, qui suivit l'expédition, le fit désigner comme ayant l'âme *trempée d'acier*, dans un des rapports de l'empereur qui l'appelait ordinairement *le Brave des braves*. Ney contribua, en 1812, aux victoires peu décisives de Lutzen et de Bautzen; mais il eut le malheur de perdre la bataille de Dennewitz, où le prince royal de Suède lui enleva dix mille prisonniers et quatre-vingts pièces de canon. Bonaparte lui en témoigna beaucoup d'humeur; Ney fut cependant encore employé dans la campagne d'hiver de 1814, et il se trouvait à Fontainebleau, lorsque Napoléon reçut la nouvelle de sa déchéance. Il fut un de ceux qui contribuèrent activement à déterminer l'empereur à abdiquer, et se soumit, un des premiers parmi les généraux, à l'autorité des Bourbons. Le 12 avril 1814, étant allé au devant du comte d'Artois, il lui adressa ces paroles : « Votre » altesse royale verra avec quelle fidélité » nous saurons servir notre roi légitime. » Il se rendit à Compiègne, auprès de Louis XVIII, qui reçut lui-même son serment de chevalier de Saint-Louis dont il lui donna le brevet, lui conserva tous ses titres, et le créa pair de France. Au mois de février 1815, lorsque Bonaparte s'échappa de l'île d'Elbe, le maréchal Ney, alors à sa terre des Coudreaux, près de Chateaudun, reçut ordre de se rendre dans son gouvernement à Besançon. Il vint aussitôt à Paris, se présenta devant le roi, protesta avec force de son dévouement, et promit d'amener le perturbateur de l'Europe *dans une cage de fer*. Ayant réuni quelques régimens à Besançon, il se mit à leur tête, se dirigea vers Lyon, et apprit, à Lons-le-Saulnier, que Bonaparte était entré à Lyon. Un grande agitation se manifesta dès lors parmi ses troupes; cependant il ne paraissait pas avoir renoncé à essayer d'accomplir les promesses faites au roi, lorsqu'un émissaire du général Bertrand lui apporta des lettres et des proclamations de l'empereur. Ney embrassa dès ce moment la cause de son ancien maître, et, dans une proclamation du 14 mars, adressée aux troupes, il disait : « La cause des Bourbons » est à jamais perdue.... c'est à l'empe- » reur Napoléon qu'il appartient seul de » régner. » Bonaparte l'envoya, comme commissaire extraordinaire sur les frontières du Nord, puis l'amena à Waterloo, où sa valeur brilla de son ancien éclat. Après cette journée, il vint à Paris, et fit, au milieu de la chambre des pairs, un tableau énergique de l'état désastreux où se trouvait l'armée française. Après la capitulation de Paris, Ney se réfugia en Auvergne; il y fut arrêté par suite de l'ordonnance du 24 juillet, sur laquelle on l'avait inscrit comme un des auteurs de la révolution du 20 mars, et amené dans la capitale pour être enfermé à la Conciergerie. Après avoir subi plusieurs interrogatoires, il fut traduit devant un conseil de guerre composé de maréchaux de France et de lieutenans-généraux dont il récusa la compétence. Ses avocats, MM. Berryer et Dupin, firent aisément prononcer l'incompétence par des juges disposés à se tirer ainsi d'une position embarrassante. Il comparut devant la chambre des pairs, et, après quinze audiences, le maréchal Ney fut condamné à mort, le 6 décembre 1815, à la majorité de 119 voix sur 160. Son courage ne se démentit pas un seul instant en présence de cette mort, si différente de celle qu'il avait tant de fois affrontée sur le champ de bataille. Ses adieux à la maréchale et à ses enfans, avant de marcher au supplice, furent des plus touchans. En arrivant à la voiture qui l'attendait, il dit en s'adressant au curé de Saint-Sulpice dont il avait demandé l'assistance, et qui lui avait administré tous les secours de la religion: *Montez le premier M. le curé, je serai plus tôt que vous là-haut*. La sentence, portée contre lui, fut exécutée le lendemain du jour où elle avait été rendue, à 9 heures du matin, par un peloton de

Digitized by Google

vétérans, près du palais du Luxembourg.

NEYRA (ALVAREZ MENDANA de), célèbre navigateur espagnol, et, après Magellan, celui auquel on doit le plus de découvertes dans la mer du Sud ou l'Océan Pacifique. Il naquit en 1541, et fit le premier de ses voyages en 1568, et le dernier en 1595; il fut tué dans une des îles Salomon, sur la position desquelles l'on n'est point aujourd'hui d'accord. (*Voyez* ISABELLE, dans le *Dictionnaire géographique*.) Les navigateurs modernes, pour donner plus d'importance à leurs voyages, ont pris à tâche de donner d'autres noms aux îles et aux côtes découvertes par Mendana et par les marins portugais et espagnols. Cet égoïsme a très fort desservi la géographie, et a mis bien de la confusion dans les notions de l'hydrogée. M. Dutens, dans un très savant traité, a fait l'énumération des *Découvertes des anciens attribuées aux modernes*; la géographie peut fournir un long article à cet ouvrage. Mendana était neveu de don Pedro de Castro, gouverneur de Lima, qui l'avait attiré dans le Nouveau-Monde, et ce fut du Callao Leima, que Mendana appareilla le 10 janvier 1568. Outre l'île *Isabelle*, aussi grande que l'Espagne, il découvrit celles de Guadalcanal, de Saint-Christophe. Les habitans de l'île Isabelle semblaient appartenir à plusieurs races, les uns bronzés, les autres blancs, et les autres noirs; tous belliqueux, ils firent subir des pertes aux Espagnols, auxquels ils avaient refusé des vivres.

NEYRAC. *Voyez* NEIRAC.

NICAISE (saint), en latin *Nicasius*, évêque de Reims, au 5^e siècle, martyrisé par les Vandales. — Il ne faut pas le confondre avec saint NICAISE, martyr du Vexin, que l'on compte pour le premier archevêque de Rouen, au milieu du 5^e siècle.

NICAISE (CLAUDE), antiquaire de Dijon, où son frère était procureur-général de la chambre des comptes, naquit en 1623, embrassa l'état ecclésiastique, et se livra tout entier à l'étude et à la recherche des monumens antiques. Cette étude lui fit prendre la résolution d'aller à Rome, et dans ce dessein il se défit d'un canonicat qu'il avait à la Sainte-Chapelle de Dijon. Il demeura plusieurs années dans la patrie des arts, jouissant de l'estime et de l'amitié d'un grand nombre de savans et de personnes distinguées. De retour en France, il cultiva les lettres jusqu'à sa mort arrivée au village de Villey, près d'Is-sur-Tille, en 1701, à 78 ans. On a de lui quelques écrits sur des matières d'érudition, entre autres: l'*Explication d'un ancien monument trouvé en Guienne*, Paris, in-4°; et un *Discours sur les sirènes*, Paris, 1691, in-4°. Il y prétend qu'elles étaient des oiseaux, et non pas des poissons ou des monstres marins; opinion qui paraît assez plausible, quoiqu'il soit d'ailleurs certain qu'il y a des poissons anthropomorphes, c'est-à-dire qui ressemblent en quelques points à la partie corporelle de l'homme, mais auxquels on ne peut guère s'aviser d'attribuer ce qu'on appelle *chant des sirènes*. L'abbé Nicaise est principalement connu par les relations qu'il entretenait avec une partie des savans de l'Europe. Jamais on n'a tant écrit et tant reçu de lettres. Les cardinaux Barbarigo et Noris, le pape Clément XI avant son exaltation au pontificat, entretenaient avec lui une correspondance régulière. Ils aimaient en lui la pureté de ses mœurs, la douceur de son caractère généreux et obligeant, son zèle et sa constance dans l'amitié. La Monnoie lui fit cette épitaphe singulière:

Ci-gît l'illustre abbé Nicaise,
Qui la plume en main, dans sa chaise,
Mettait lui seul en mouvement
Toscan, Français, Belge, allemand,
Non par discordes mutuelles,
Mais par lettres continuelles,
La plupart d'érudition
A gens de réputation.
De tous côtés à son adresse
Avis, journaux, venaient sans cesse,
Gazettes, livres frais éclos,
Soit en paquets, soit en ballots....
Fallait-il écrire au bureau
Sur un phénomène nouveau;
Annoncer l'heureuse trouvaille
D'un manuscrit, d'une médaille;
S'ériger en solliciteur
De louanges pour un auteur;
D'Arnauld mort avertir la Trappe;
Féliciter un nouveau pape?
L'habile et fidèle écrivain
N'avait pas la goutte à la main.
C'était le facteur du Parnasse.
Or gît-il, et cette disgrâce,
Fait perdre aux Huet, aux Noris,
Aux Toinard, Cupens et Leibnits;
A Basnage le journaliste,
A Bayle le vocabuliste,
Aux commentateurs Grævius,
Kuhnius, Périzonius,
Mainte curieuse riposte....
Mais nul n'y perd tant que la poste.

NICANDRE (*Nicander*), grammairien,

Digitized by Google

poète et médecin grec, dans l'Ionie, vivait, selon la plus commune opinion, vers l'an 140 avant J.-C. Il ne nous reste de lui que deux poèmes, intitulés : *Theriaca* et *Alexipharmaca*, grec et latin, dans le *Corpus poetarum græc.*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol., et séparément par Gorris, Paris 1557, in-4°; et Florence, 1764, in-8°, traduits en français par Grevin, Anvers, 1567, in-4°. Les anciens les citent souvent avec éloge; mais les modernes trouvent peu de choses à y recueillir.

NICANOR, général des armées du roi de Syrie, et grand ennemi des Juifs, vint d'abord en Judée par ordre de Lysias, régent du royaume pendant l'absence d'Antiochus, pour combattre les Juifs. Il invita, avant le combat, les marchands à venir acheter les esclaves qu'il allait faire; mais Judas Machabée l'ayant vaincu dans un premier combat, quoiqu'il n'eût que 7,000 hommes, Nicanor s'enfuit déguisé, et se retira à Babylone, fit rapport à Antiochus de sa défaite et confessa la puissance du Dieu que les Juifs adoraient. A l'imitation de tous les dévastateurs sacriléges, qui adorent la main de Dieu au moment qu'elle les frappe, et ne change rien pour cela dans la disposition de leurs cœurs. Nicanor recommença la guerre, et fut encore défait. Ce fut alors que, plein d'admiration et de respect pour Judas Machabée, il demanda une entrevue, et fit un trève avec lui. Alcime, juif apostat, l'accusa faussement auprès du roi de s'entendre avec Judas Machabée pour le trahir. Le roi, ajoutant foi à ce rapport, écrivit à Nicanor, qu'il trouvait fort mauvais qu'il eût fait une trève avec Machabée, et lui ordonna de le faire prendre vif, et de l'envoyer pieds et mains liés à Antioche. Nicanor fut surpris et affligé de cet ordre; mais il n'employa pas moins l'artifice et la perfidie pour l'exécuter. Profitant de la sécurité que la trève inspirait au général des Juifs, il chercha l'occasion de se saisir de lui. Mais celui-ci se défiant de ses mauvais desseins, se retira avec quelques troupes, avec lesquelles il battit Nicanor, qui l'avait poursuivi. Ce général, désespéré de voir échapper sa proie, vint au temple, et, levant la main contre le saint lieu, il jura avec serment qu'il détruirait le temple jusqu'aux fondemens, et qu'il en élèverait un en l'honneur de Bacchus, si on ne lui remettait Judas entre les mains. Ayant ensuite appris qu'il était sur les terres de Samarie, il résolut de l'attaquer avec toutes ses forces le jour du sabbat. Il marcha comme à une victoire assurée, au son des trompettes, contre Judas, qui, ne mettant sa confiance qu'en Dieu, lui livra bataille, le défit, et lui tua 35,000 hommes. Nicanor lui-même perdit la vie dans cette bataille, et son corps ayant été reconnu, Judas lui fit couper la tête et la main droite, qu'il fit porter à Jérusalem Lorsqu'il y fut arrivé, il rassembla dans le parvis du temple les prêtres et le peuple, et leur montra la tête de Nicanor, et cette main détestable qu'il avait levée insolemment contre la maison de Dieu tout-puissant. Puis, ayant fait couper en petits morceaux la langue de cet impie, il la donna à manger aux oiseaux. Sa main fut attachée vis-à-vis le temple, et sa tête exposée aux yeux de tout le monde, comme un signe visible du secours du Dieu, l'an 162 avant J.-C. « Exemple terrible de la » divine justice, dit un historien, et d'autant plus propre à réprimer le sacrilége et le blasphème, que, répété dans » tous les siècles et par toutes sortes d'impies, il ne peut être regardé que comme » une de ces punitions rares qui frappent » le crime dans des circonstances extraordinaires. » *Voyez* SPELMAN.

NICANOR, natif de l'île de Chypre, fut un des sept diacres choisis par les apôtres. On dit qu'il prêcha dans son pays, et qu'il y fut martyrisé.

NICANOR. *Voyez* SÉLEUCUS et DÉMÉTRIUS.

NICEARQUE, l'un des plus habiles peintres de l'antiquité. On admirait surtout : | une *Vénus au milieu des trois Grâces*; un *Cupidon*; un *Hercule vaincu par l'Amour*. Les auteurs anciens parlent de ces trois morceaux comme de trois chefs-d'œuvre : mais nous avons déjà observé que leur suffrage était dans ce genre d'une bien faible autorité. *Voyez* APELLES, PROTOGÈNE.

NICÉPHORE (saint), martyr d'Antioche, sous l'empereur Valérien, vers l'an 260, était simple laïque. Une amitié aussi tendre que chrétienne l'avait lié avec le prêtre Saprice. Ils eurent le malheur de se brouiller, et la persécution s'étant allumée dans le temps de leur désunion, Saprice fut condamné à avoir la tête tranchée. Son ennemi fit tout ce qu'il put pour se réconcilier avec lui; mais Saprice ne voulut point lui pardonner, et renonça à la religion chrétienne, qui

Digitized by Google

ordonne un pardon sincère de toutes les injures. Nicéphore, plus sensible à cette honteuse apostasie qu'au ressentiment de Saprice, déclara qu'il était chrétien, et qu'il ne sacrifierait jamais aux idoles. Condamné à avoir la tête tranchée à la place de Saprice, il reçut la couronne du martyre, dont son ennemi irréconciliable s'était rendu indigne.

NICÉPHORE (saint), patriarche de Constantinople, naquit vers l'an 750, et succéda à Taraise en 806. Il défendit avec zèle le culte des saintes images, contre l'empereur Léon l'Arménien, qui l'exila en 815. Il se retira dans le monastère de saint Théodore, qu'il avait fondé, et il y mourut saintement, en 828, à 70 ans. On a de lui : | *Chronologia tripartita*, traduite en latin par Anastase le Bibliothécaire. C'est une chronologie depuis la création du monde jusqu'au temps où vivait le saint. On y a fait quelques additions dans les siècles postérieurs. Le père Goar, dominicain, la publia à Paris, en 1236, en mettant à la suite des notes de Georges le Syncelle. On la trouve dans la *Bibliothèque des Pères*, et dans l'*Histoire byzantine*, Venise, 1729; | *Historicum breviarium*, publié par le père Petau en 1616, in-8°, et traduit par le président Cousin. Cet abrégé historique, écrit d'une manière trop sèche et trop succincte, mais exacte, s'étend depuis la mort de l'empereur Maurice jusqu'à Léon IV; il a été réimprimé au Louvre, en 1648, in-fol., et fait partie de la Byzantine; | la *Stichométrie*, c'est-à-dire l'énumération des livres sacrés; elle est ordinairement jointe à la *Chronologie*. On ne peut contester cet ouvrage à Nicéphore. (*Voyez* dom Cellier, tome 18, page 475.) | Les *Antirrhétiques*, ou écrits contre les iconoclastes, dont quelques-uns se trouvent dans la *Bibliothèque des Pères*. La présence réelle y est établie de la manière la plus claire et la plus précise. (*Voyez* Léon Allatius, *De consens. Eccl. occid. et orient.* lib. 3, c. 13, p. 1225.) | *Dix-sept canons*, insérés dans la *Collection des conciles*, etc. Dom Anselme Banduri avait formé le projet de donner une édition de tous les ouvrages de saint Nicéphore; la mort l'en a empêché. Le *Prospectus* qu'il en avait publié en 1705, a été inséré tout entier dans la Bibliothèque grecque de Fabricius, tome 6, page 640. Ces ouvrages sont des monumens de la saine critique et de l'érudition de Nicéphore, qui était aussi bien grand écrivain que judicieux. — Il ne faut pas le confondre avec NICÉPHORE CALLIXTE dont nous avons une *Histoire ecclésiastique*, en grec, qui va jusqu'en 610, Paris, 1630, 2 vol. in-fol. Celui-ci vivait au 14^e^ siècle. Il rapporte beaucoup de faits qui ressemblent extrêmement à des fables.

NICÉPHORE, fils d'Artabasde et d'Anne, sœur de Constantin Copronyme, reçut le titre d'empereur, lorsque le sénat et le peuple de Constantinople l'eurent donné à son père en 742. Constantin Copronyme vint les attaquer, les vainquit et leur fit crever les yeux. Nicéphore avait beaucoup de mérite, et s'était signalé par son courage. — Il ne faut pas le confondre avec NICÉPHORE, 2^e^ fils de Constantin Copronyme, honoré du titre de césar par son père en 769. Constantin VI, son neveu, jaloux du crédit que ses talens et ses vertus lui donnaient à Constantinople, lui fit crever les yeux en 792; et comme s'il eût été encore à craindre dans cet état, l'impératrice Irène le fit mourir 5 ans après à Athènes, où il avait été exilé.

NICÉPHORE I^er^, empereur d'Orient, surnommé *Logothète*, parce qu'il avait été auparavant intendant des finances et chancelier de l'empire, s'empara du trône en 802 sur l'impératrice Irène sa bienfaitrice, qu'il relégua dans l'île de Mételin; il favorisa les iconoclastes et fit paraître beaucoup de haine contre l'Eglise romaine. Il envoya des ambassadeurs à Charlemagne, et fit un traité avec ce prince pour régler les bornes de leurs empires. Un de ses premiers soins fut d'établir une chambre de justice contre ceux qui avaient pillé le peuple; mais, au lieu de rendre aux pauvres le bien qu'on leur avait enlevé, il se l'appropria. Pour s'affermir sur le trône et perpétuer le sceptre dans sa famille, il déclara Auguste son fils Staurace, l'an 802. Une telle précaution, loin d'arrêter les révoltes, ne fit qu'exciter les mécontens. Plusieurs périrent dans l'exil par le poison ou par le dernier supplice. Ces cruautés allumèrent la haine générale. Les troupes d'Asie proclamèrent empereur Bardane, surnommé *le Turc*, patrice et général d'Orient. Le nouvel empereur, désespérant faire entrer Constantinople dans sa révolte, propose à Nicéphore de se dépouiller de la pourpre impériale, s'il veut lui accorder son pardon. L'empereur, prenant le masque de la clémence, accepte cette proposition et se contente de

l'enfermer dans un monastère ; mais quelques temps après il lui fait crever les yeux et poursuit ses complices. Des affaires importantes interrompirent ces exécutions. Les Sarrasins, commandés par le fameux calife Aaroun al Raschilde, ravagent la Cappadoce, prennent Thyane; Nicéphore marche contre eux, est battu, et en obtient la paix en 804, moyennant un tribut annuel de trente-trois mille pièces d'or. Libre du fléau de la guerre, il désola ses peuples pendant la paix. On établit un impôt sur toutes les denrées et sur tous les chefs de famille. Le droit de feu fut taxé, et peu s'en fallut que ses sujets ne payassent l'air qu'ils respiraient. Un assassin déguisé en moine se glissa dans le palais, pour délivrer la terre de ce fléau; mais il fut découvert, et condamné à une prison perpétuelle. Cependant les Bulgares ravageaient la Thrace. Nicéphore prend les armes, et met tout à feu et à sang dans la Bulgarie. Crumne, roi de ces peuples, ferme les passages qui pouvaient lui servir de retraite, le poursuit, taille son armée en pièces, et le tue le 25 juillet 811. Il poussa la vengeance jusqu'à faire, à la manière des Scythes, une coupe de son crâne, pour s'en servir dans les festins solennels. Il n'y a point de termes qui expriment l'horreur que le nom de Nicéphore présente à l'esprit. « Fier, avare, vindicatif à l'excès, il ne craignit plus rien, dit l'abbé Guyon, quand il crut avoir acquis le droit de tout oser. On ne sait ce qu'il aimait davantage, ou l'or, ou le sang des peuples. » Esclave de ses penchans, il ne connut ni l'humanité ni la religion, et fut un monstre sous le dais. Comme il partait de Constantinople pour marcher contre les Bulgares, Nicétas, qui l'accompagnait, et qui était l'un des seigneurs qui lui étaient les plus fidèles, lui dit : *Seigneur, tout le monde crie contre nous; s'il nous arrive un accident, que n'avons-nous pas à craindre?* Le furieux répondit : *Dieu m'a endurci le cœur, comme à Pharaon : n'attends rien de bon de Nicéphore.*

NICÉPHORE II (PHOCAS), né en 912 d'une des plus anciennes familles de Constantinople, se signala, dès sa plus tendre jeunesse, par ses exploits. Craint des ennemis, aimé des soldats, et respecté des peuples, il fut élevé à l'empire par ses troupes, et l'impératrice Théophanon, veuve de Romain le Jeune, lui donna sa main en 963. Il forma le projet de réunir tous les membres épars de l'empire romain. Il attaqua les Sarrasins, qui étaient le premier obstacle à ses projets; il prit sur eux plusieurs places et les chassa de la Cilicie, d'Antioche et d'une partie de l'Asie. Son zèle pour la discipline contribua beaucoup à ses conquêtes; il retenait le soldat dans le devoir moins par le châtiment que par son exemple : évitant les femmes, supportant les rigueurs des saisons, et couchant sur la dure. Si Nicéphore fut la terreur des ennemis, il fut le fléau des citoyens. Il augmenta les impôts, confisqua les biens des particuliers, altéra les monnaies, et fit passer dans les camps les richesses de l'état. Ses sujets, las d'avoir un tyran à leur tête, et sa femme, non moins lasse d'avoir pour époux l'homme le plus laid et le plus cruel de l'empire, conspirent contre lui. Jean Zimiscès est introduit dans une corbeille, avec cinq autres conjurés, dans la chambre de l'empereur pendant qu'il dormait. Ce prince est éveillé au bruit des poignards et mis à mort en 969, après avoir régné 6 ans et quelque mois.

NICÉPHORE III ou BOTONIATE passait, on ne sait trop à quel titre, pour être un des descendans des Fabius de l'ancienne Rome. Il montra quelques talens militaires en Asie, et obtint des succès avant de monter sur le trône. Ses victoires lui avaient fait de nombreux partisans dans Constantinople : ceux-ci, à son approche, obligèrent Michel Ducas de se retirer dans un cloître. Botoniate osa épouser Marie, femme de Michel, encore vivant, après avoir répudié sa première femme, Verdina. Dès qu'il eut été proclamé empereur, par l'armée qu'il commandait en Orient, on ne vit plus en lui qu'un vieillard faible et imprudent. Nicéphore Bryenne, nommé empereur en Occident par ses troupes, ayant refusé de reconnaître Nicéphore Botoniate, celui-ci envoya contre son rival Alexis Comnène, qui le fit prisonnier. Botoniate eut la cruauté de lui faire crever les yeux. Un autre rebelle, vaincu par Alexis, essuya le même traitement. Une troisième conjuration se forma en Asie : Nicéphore envoya de nouveau Alexis pour la dissiper; mais les soldats de celui-ci, l'ayant proclamé empereur en 1081, il ôta le sceptre à Botoniate, et le relégua dans un couvent, où il mourut peu de temps après. Nicéphore, qui avait aimé passionnément la pourpre, la quitta avec indifférence.

NICÉPHORE CARTOPHYLAX, c'est-

Digitized by Google

à-dire *garde des archives*, auteur grec, florisssait au commencement du 9e siècle. Il nous reste de lui quelques ouvrages dans la Bibliothèque des Pères, et dans le Recueil du droit grec romain.

NICÉPHORE BLEMMIDAS, savant abbé grec du Mont-Athos, refusa le patriarcat de Constantinople en 1255, et fut favorable aux Latins. On a de lui deux *Traités de la procession du Saint-Esprit*, imprimés avec d'autres théologiens grecs, à Rome, 1652 et 1659, 2 vol. in-4°.

NICEPHORE GRÉGORIAS, bibliothécaire de l'église de Constantinople au 14e siècle, eut beaucoup de part aux affaires de son temps. On a de lui une *Histoire des empereurs grecs*, farcie d'inexactitudes et écrite d'un style barbare, depuis 1204 jusqu'en 1341. La meilleure édition de cet ouvrage est celle du Louvre, en grec et en latin, en 2 vol. in-fol. 1702.

NICÉPHORE. *Voyez* BRYENNE.

NICÉRON (JEAN-FRANÇOIS), religieux minime, né à Paris en 1613, et mort à Aix en 1646, à 33 ans, s'appliqua à l'optique et fut ami du célèbre Descartes. Ce jeune auteur donnait les plus grandes espérances, lorsqu'il fut moissonné à la fleur de son âge. Au milieu des occupations et des voyages qui devaient le distraire, il sut ménager les moindres momens pour les consacrer à l'étude. On a de lui : | l'*Interprétation des chiffres*, ou *Règle pour bien entendre et expliquer solidement toutes sortes de chiffres simples*, tirée de l'italien d'Antonio-Maria Cospi, in-8°, 1641; | *La Perspective curieuse*, ou *Magie artificielle des effets merveilleux de l'optique*, avec la *Catoptrique* du père Mersenne, Paris, 1652, in-fol.; | *Thaumaturgus opticus*, in-fol., 1646. L'ouvrage précédent n'est qu'un essai, qui est beaucoup développé dans celui-ci.

NICÉRON (JEAN-PIERRE), parent du précédent, né à Paris, en 1685, entra dans la congrégation des clercs réguliers de Saint-Paul, connu sous le nom de *Barnabites*. Après avoir professé les humanités, la philosophie et la théologie dans dans son ordre, il se consacra à la chaire, à la direction et au cabinet. Les langues vivantes et les langues mortes lui devinrent familières. Il s'adonna surtout avec succès à la bibliographie et à l'histoire littéraire. Il mourut à Paris le 8 juillet 1738, à 53 ans. Les gens de lettres le regrettèrent autant pour ses connaissances que pour son caractère doux et obligeant. Ses ouvrages sont : | *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la république des lettres*, avec un *Catalogue raisonné de leurs ouvrages*, Paris, in-12. Le 1er volume de cette compilation parut en 1727; les autres ont été donnés successivement jusqu'au 39e qui parut en 1738; le 40e parut en 1739. On a donné depuis trois autres volumes, dans lesquels il y a plusieurs articles qui ne sont pas du père Nicéron. Quoique son style soit négligé, et qu'il ne démêle pas avec beaucoup de finesse les caractères de ses différens personnages, ses recherches sont en général utiles et souvent curieuses. L'auteur ne promet dans son titre que les vies des *Hommes illustres*; mais il y a fait entrer une foule d'auteurs, dont plusieurs ne sont que médiocres ou méprisables. On lui reproche d'avoir quelquefois critiqué outre mesure des écrivains catholiques, d'avoir trop exalté quelques ennemis de l'Eglise romaine, comme on peut le voir entre autres à l'article Jean Sleidan; et d'avoir loué sans réserve des écrivains ennemis de toute religion, tels que Bayle, etc. On peut croire que cela vient en partie de la docilité avec laquelle il a copié les journalistes et bibliographes, sans connaître par lui-même les ouvrages et les auteurs dont il parlait. Son recueil forme 44 vol., parce que le 10e vol. a deux parties qui se relient séparément | *Le grand Fébrifuge, où l'on fait voir que l'eau commune est le meilleur remède pour les fièvres, et vraisemblablement pour la peste*; traduit de l'anglais de Jean Hanckock, in-12. Ce livre eut beaucoup de cours. La meilleure édition est celle de Paris, 1730, sous le titre de *Traité de l'eau commune*, en 2 vol. in-12. | La *Conversion de l'Angleterre au christianisme, comparée avec sa prétendue réformation*, traduite de l'anglais, in-8°; | *Traduction* des *Réponses* de Woodward au docteur Camérarius, sur la Géographie physique, ou Histoire naturelle de la terre, in-4°; | *Voyages de Jean Owington*, 1725. On trouve son *Eloge* par l'abbé Goujet, dans le tome 40 de ses *Mémoires pour l'histoire des hommes illustres*.

NICET (FLAVIUS-NICETIUS), l'un des plus éloquens orateurs et jurisconsultes des Gaules, sortait d'une famille de sénateurs. A la cérémonie du consulat d'Astère, faite à Lyon en 449, il harangua le peuple et l'enchanta par les agrémens de son éloquence. Sidoine Apollinaire était lié avec cet homme illustre, et trouva en lui un conseil dans les affaires les plus

Digitized by Google

épineuses et un encouragement dans le travail. Ses talens étaient relevés par les qualités du cœur, et surtout par une grande modestie. On ignore l'année de sa mort : il vivait encore en 477.

NICÉTAS (saint), de Césarée, en Bithynie, souffrit beaucoup sous l'empire de Léon l'Arménien, qui persécuta en lui ses vertus et son zèle pour la foi et pour le culte des saintes images. Il fut abbé des Acemètes, dans le monastère de Médicion sur le Mont-Olympe, du côté de la ville de Pruse en Bithynie, et mourut en 824.

NICETAS SERRON, diacre de l'église de Constantinople dans le 11e siècle, puis évêque d'Héraclée, est connu par plusieurs ouvrages. On lui attribue : | une *Chaîne* des Pères grecs sur le livre de Job, Londres, 1637, in-fol., en grec et en latin ; | une autre sur les *Psaumes ;* | une troisième sur le *Cantique des cantiques ;* | des *Commentaires* sur une partie des *OEuvres de saint Grégoire de Nazianze*. Il recueillit dans ces différentes compilations les passages des plus savans écrivains de l'église grecque.

NICETAS, ACOMINATUS ou **CHONIATE**, historien grec, ainsi surnommé parce qu'il était de Chone (1), ville de Phrygie, exerça des emplois considérables à la cour d'Andronic, d'Isaac l'Ange et de Musuphle, empereurs de Constantinople. Il servit dans la guerre contre les Latins et fut chargé de défendre Philippopolis ; mais il ne put opposer qu'une faible résistance à l'armée victorieuse de Frédéric Barberousse. A la prise de Constantinople par les Français, en 1204, il dut la vie à un marchand vénitien qui montait la garde à sa porte. Son palais fut incendié, et il n'eut que le temps d'emporter un sac de hardes et de fuir avec sa femme, qui mourut en chemin. Il se retira à Nicée, où il mourut vers 1206 après s'être marié, en secondes noces, à la fille d'un sénateur, qu'il avait eu le bonheur de soustraire à la brutalité des soldats latins. On a de lui : | une *Histoire* en 21 livres, depuis 1118 jusqu'à 1205. C'est une continuation de celle de Zonaras ; celle de Nicétas a été continuée par Acropolite et Nicéphore Grégoras. Cet ouvrage traduit en latin par Jérôme Wolff, et en français par le président Cousin, est plus agréable dans ses copies que dans l'original. Le style de Nicétas est emphatique, obscur, embarrassé ; mais il y a assez d'exactitude dans les faits. On le trouve dans le corps de l'*Histoire byzantine*, publiée au Louvre, où on l'imprima en 1657, in-fol. | *Trésor ou Traité de la foi orthodoxe*, en 27 livres. Pierre Morel a mis au jour les cinq premiers, Paris, 1580.

(1) La ville de Chone est l'ancienne Colosse, aux habitans de laquelle saint Paul a adressé une Epître

NICÉTIUS (saint), évêque de Trèves au 6e siècle, s'acquit l'estime de Thierry, roi d'Austrasie, par sa piété et par la sainte liberté avec laquelle il avait osé lui reprocher ses crimes. Il illustra son siége par la pratique des plus excellentes vertus, et surtout par un zèle vraiment pastoral, qu'il fit éclater dans plusieurs conciles, tenus dans les Gaules pour le maintien de la discipline. La sévérité dont il usa envers Théodebert, successeur de Thierry, opéra la conversion de ce roi, qui s'était abandonné à tous les excès de débauche et de cruauté. Il ne fut pas si heureux à l'égard de Clotaire qui succéda à Théodebert, et qui enchérit encore sur ses excès. Nicétius fut envoyé en exil, dont il ne revint qu'après la mort de ce prince incestueux. Il gouverna l'église de Trèves jusqu'en 566. Saint Grégoire de Tours rapporte plusieurs miracles que le saint évêque opéra pendant sa vie, et assure qu'il s'en opérait un grand nombre sur son tombeau, qu'on voit encore dans l'église de la célèbre abbaye de Saint-Maximin, près de Trèves.

NICHOLS (William), théologien anglais, né en 1664 à Donington, dans le comté de Buckingham, fit ses études à l'université d'Oxford. Agrégé ensuite au collége de Merton, il y fut reçu docteur en 1695, et peu de temps après il obtint le rectorat de Selsey, dans le comté de Sussex. Il a publié divers ouvrages estimables, savoir : | *Entretiens avec un déiste*, in-8°, en 5 parties, 1703. Ils eurent plusieurs éditions ; la 5e parut en 1723, avec des augmentations, 2 vol. in-8° ; | *Defensio Ecclesiæ anglicanæ*, 1707, in-12. Il en parut une traduction en anglais. | *Commentaire sur le Book of common prayers* (livre des communes prières, ou Paroissien), in-8°, réimprimé en 1705 ; | *Essai pratique sur le mépris du monde*, 1694, in-8°, réimprimé en 1704 ; | *Traduction* de l'*Introduction à la vie dévote* de saint François de Sales, évêque et prince de Genève ; | *Consolation pour les parens qui ont perdu leurs enfans*, 1701, in-8° ; | *La religion du prince, où l'on dé-*

Digitized by Google

montre que les préceptes de l'Ecriture sont les meilleures maximes du gouvernement, 1704, in-8° ; | des *Discours*, des *Sermons*, des *Ouvrages polémiques*, ou destinés à l'instruction de la jeunesse. Nichols mourut vers 1712. C'était un homme instruit et vertueux.

* **NICHOLSON** (GUILLAUME) habile chimiste et physicien anglais, qui fut avec Carlile et Ritter, l'un des premiers qui aient reconnu l'action chimique de la pile voltaïque, naquit à Londres en 1753. Il embrassa en 1776, la carrière du commerce qu'il abandonna bientôt pour se livrer à l'étude des sciences. En 1775 il ouvrit dans cette ville une école qu'il dirigea pendant plusieurs années avec un grand succès. On lui doit le plan des travaux hydrauliques du Middlesex occidental et un *aréomètre* qui porte son nom, et se trouve dans tous les cabinets de physique. On lui doit encore plusieurs inventions mécaniques qui lui ont fait beaucoup d'honneur, mais qui ont tellement dérangé sa fortune, que n'ayant pu satisfaire à ses engagemens, il fut mis en prison pour dettes. Nicholson mourut à Londres en juin 1815. Il a publié : | *Introduction à la philosophie naturelle et expérimentale*, 1781, 2 vol. in-8° ; | *Vue des édifices publics de Londres et de Westminster, par Ralph avec des additions*, 1782, in-8° ; | *Vie d'Ayder Aly*, traduite du français, 1783, in-8° ; | l'*Aide du navigateur*, 1784, in-8° ; | *Premiers principes de chimie*, 1789, in-8° ; | *Les Elémens d'histoire naturelle et de chimie*, de Fourcroy, traduits en anglais, avec des notes, 1789, 3 vol. in-8° ; | *Mémoires et voyages du comte de Beniowski*, 1790, 2 vol. in-4° ; | les *Elémens de chimie de Chaptal*, traduits du français, 1791, 3 vol. in-8° ; | *Dictionnaire de chimie*, 1795, 2 vol. in-4° ; | *Journal de philosophie naturelle, de chimie et des arts*, 1797 à 1800, 5 vol. in-4°. Ce recueil qui est estimé a été continué. | *L'Art du blanchiment, rendu plus facile au moyen de l'acide muriatique oxigéné*, traduit du français, avec un appendice, 1789, in-8° ; | *Tables synoptiques de chimie*, traduites du français, de Fourcroy, 1801, in-fol. ; | *Système général des connaissances chimiques*, traduit du français du même, 11 vol. in-8° ; | *Dictionnaire de chimie*, 1808, in-8° ; | *Encyclopédie britannique*, 1807-1809, 6 vol. gr. in-8° ; fig. *La description des machines à vapeur* de Nicholson a été traduite de l'anglais par T. Duverne, ancien officier de la marine royale, Paris, 1826, in-8°.

NICIAS, capitaine athénien, s'éleva par son mérite aux premières places de sa patrie. Il se signala dans la guerre du Péloponèse, qu'il eut la gloire de terminer. La république ayant résolu d'armer contre la Sicile, il fut nommé général avec Eurymédon et Démosthènes. Ces trois généraux formèrent le siége de Syracuse, qui se défendit pendant plus de deux ans sans se rendre. La consternation se mit parmi les assiégeans. Résolus de lever le siége et de se retirer, ils hasardèrent en vain un combat sur mer, pour forcer les passages que l'ennemi tenait fermés. Ils sont obligés de se sauver par terre. L'armée, épuisée de fatigues, est accablée par les Syracusains. Démosthènes et Nicias se rendent avec le reste de leurs troupes, à condition qu'on leur laissera la vie, et qu'on ne pourra les retenir dans une prison perpétuelle. On le leur promet, et on les met à mort l'an 415 avant J.-C.

NICKEL (GOSWINUS), né à Juliers le 1er mai 1582, entra chez les jésuites en 1604, enseigna la philosophie à Cologne, et après avoir géré divers emplois, il fut élu général de son ordre en 1652. Il fut en grande considération auprès du pape Alexandre VII, et eut la consolation de voir, par les efforts de ce pontife, la société rentrer dans les états de la république de Venise, dont elle avait été exilée sous le pontificat de Paul V. Il mourut après une longue maladie, le 31 juillet, jour de saint Ignace, 1664.

NICOCLÈS, fils et successeur d'Evagoras, roi de Chypre et de Salamine, l'an 374 avant J.-C., était un prince magnifique et voluptueux. C'est à lui qu'Isocrate adresse ses deux discours intitulés *Nicoclès*.

NICODÈME, homme distingué parmi les Juifs par ses connaissances et sa dignité de sénateur, fut frappé de la doctrine et des miracles de J.-C. N'osant se déclarer publiquement, il alla le trouver de nuit, et lui dit : « Nous ne pouvons » douter que vous ne soyez l'envoyé de » Dieu ; car personne ne peut faire les » prodiges que vous faites, si Dieu n'est » avec lui. » J.-C., voyant la sincérité de son cœur, l'instruisit par un discours sublime et touchant, où pour anéantir l'orgueil du monde dans l'esprit du nouveau disciple, il lui parla de la régénération par le baptême, de la mort ignomi-

Digitized by Google

nieuse que devait subir le Fils de Dieu pour le salut des hommes, de l'aveuglement et de l'obstination des enfans du siècle. Dès lors Nicodème s'attacha à lui, et devint un de ses plus zélés disciples, mais en secret. Il se déclara ouvertement, lorsqu'il vint avec Joseph d'Arimathie pour rendre les derniers devoirs à J.-C. crucifié. Ils embaumèrent son corps et l'enterrèrent. L'Ecriture ne nous apprend plus rien de Nicodème. La tradition ajoute qu'ayant reçu le baptême avant ou après la passion de J.-C., il fut déposé par les Juifs, excommunié et chassé de sa dignité de sénateur de Jérusalem. Ils voulaient même, dit-on, le faire mourir; mais en considération de Gamaliel son parent, ils se contentèrent de le charger de coups, et de piller son bien : alors il demeura jusqu'à sa mort chez Gamaliel, qui le fit enterrer auprès de saint Etienne. Leurs corps, au rapport de saint Augustin et de Photius, furent trouvés en 415, avec celui de Gamaliel. Il y a un *Evangile* sous le nom de Nicodème, plein d'erreurs et de faussetés, qui a été composé par les manichéens, Leipsick, 1516, in-4°; il se trouve dans le *Codex apocryphus novi Testamenti* de J.-A. Fabricius, etc.

NICOLAI (NICOLAS de) gentilhomme dauphinois, né en 1517, mort à Paris en 1583, géographe ordinaire de Charles IX, a publié en 1567 à Lyon, chez Rouille, ses *Navigations et pérégrinations*, in-fol., avec des figures gravées en cuivre sur ses propres dessins, comme il le dit lui-même dans la préface. C'est Guillaume qui les fit graver en bois, réduites en petit, dans les éditions françaises et italiennes qu'il donna de cet ouvrage à Anvers, 1577, in-4°.

NICOLAI (PHILIPPE), luthérien emporté, né dans le landgraviat de Hesse en 1556, mort en 1604, n'est connu que par deux satires de la plus abjecte platitude contre le pontife romain, intitulées, l'une, *De duobus Anti-Christis, Mahumete et pontifice romano*, Marpurg, 1590, in-8°; l'autre, *De Anti-Christo romano, perditionis filio, conflictus*, Rostock, 1609, in-8°. L'exactitude avec laquelle les amis de l'honnêteté publique ont supprimé ces deux libelles, les a rendus rares, surtout le premier.

NICOLAI (JEAN), dominicain, né à Mouza dans le diocèse de Verdun, en 1594, prit le bonnet de docteur de Sorbonne en 1632. Pendant vingt ans qu'il professa la théologie à Paris, il se distingua également par ses lumières et par ses vertus. Il mourut en 1673, à 79 ans, dans le couvent de Saint-Jacques, dont il avait été prieur. On a de lui : | une excellente *Edition* de la Somme de saint Thomas, avec des notes, et de tous les ouvrages de ce saint docteur, Lyon, 1660 et années suivantes, 19 vol. in-fol. Il avait passé une partie de sa vie à concilier les principes de ce Père avec ceux des théologiens qui ne sont pas de son école. | Cinq *Dissertations* pleines d'érudition sur plusieurs points de la discipline ecclésiastique, in-12, contre Launoy, qui eut la brutalité de dire, en parlant de ce savant et respectable adversaire, qu'il craignait moins sa plume que son canif : *Fratris Nicolaï scalpellum longe magis quàm calamum reformido.* | *Judicium seu censorium suffragium de propositione Antonii Arnaldi : Defuit gratia Petro*, etc., in-4°. Le père Nicolaï publia aussi cet écrit en français sous le titre d'*Avis délibératif*; il y donne les motifs de son suffrage qu'il porta contre Arnauld en Sorbonne, et il y combat la doctrine de Jansénius. | *Ludovici Justi XIII triumphalia monumenta.* C'est un poème latin de Charles Beys, que Nicolaï traduisit en français. Cet ouvrage, semé d'emblèmes, de figures et de vers latins et français, valut à l'auteur une pension de 600 livres. | Des *Thèses* sur la grâce; elles furent attaquées par Nicole, qui les publia sous ce titre : *Theses molinisticæ J. Nicolaï, thomisticis notis expunctæ.* On sent bien que ces notes ne sont point trop orthodoxes, et que le système de Jansénius n'y est pas étranger. C'est l'usage des écrivains de cette secte de traiter de molinistes ceux qui combattent leurs erreurs. (*Voyez* MOLINA.) — On trouve encore PHILIPPE et MICHEL NICOLAI, professeur de théologie, dont on a quelques ouvrages. Le premier mourut en 1608, le second en 1656, à Tubingen. *Item un* NICOLAI dont on a une mauvaise dissertation *sur les Templiers*. La magistrature française a eu plusieurs hommes illustres de ce nom.

* NICOLAI (ALPHONSE) célèbre jésuite italien, naquit à Lucques le 31 décembre 1706; il entra dans la société à Rome, le 15 février 1723, et s'y engagea par les quatre vœux, le 15 août 1740. Il fut chargé pendant plusieurs années d'interpréter l'Ecriture sainte à Florence, et montra tant d'érudition dans cet emploi, que l'empereur François I^er lui conféra le titre

Digitized by Google

honorable de son *théologien*. Il survécut à la suppression de son ordre. Accoutumé à la retraite et à la vie claustrale, il entra dans celui de Cîteaux, et y continua ses doctes occupations. Il mourut en 1784 dans un monastère de cet ordre, âgé de 78 ans. On a de lui : | *Memorie istoriche di san Biagio, vescovo e martire, protettore della republica di Ragusa*, Rome, 1752, in-4°; | *Panegiriche, Orazioni e Prose toscane*, Rome, 1753, in-4°, et Venise, 1757. On y trouve l'éloquence réunie à la grâce et à l'élégance du style. | *Dissertazioni e lezioni di sacra Scrittura*. Ce sont les leçons qu'il donnait quand il professait l'Ecriture sainte. Elles forment 13 vol. in-4°, Florence, depuis 1756 jusqu'en 1765; et Venise, 1766-1783. Les livres saints que l'auteur y examine sont : la *Genèse*, l'*Exode*, *Daniel*, *Esther*, *Judith* et *Tobie*. Elles sont enrichies de notes puisées dans tous les genres d'érudition ancienne et moderne, sacrée ou profane, et aucune occasion n'y est négligée de combattre l'irréligion et l'incrédulité. | *Raggionamenti sopra la religione*, Gènes, 1769, 12 vol. in-8°, et Venise, 1771, ouvrage qu'ont peut regarder comme un riche magasin de preuves en faveur de la religion, et duquel la plupart de ceux qui depuis ont fait son apologie, ont tiré celles dont ils se sont servis pour la défendre. | *Prose toscane, oratorie, scientifiche, storiche*, etc., Florence, 1772, 3 vol. in-4°, etc. On a aussi du père Nicolaï des *Poésies latines*, imprimées avec celles du père Carlo Rotti, jésuite florentin, Padoue, 1756; quelques-unes dans les *Arcadum carmina, pars altera*, Rome, 1767; d'autres enfin avec les *Selecta PP. societatis Jesu carmina*, Gènes, 1747, Venise, 1751, Pavie, 1779. On trouve dans les *Novelle letterarie di Firenze*, année 1784, un *Eloge* de cet illustre religieux. —Il avait un frère aîné, JEAN-BAPTISTE NICOLAI, aussi jésuite, homme versé dans les sciences ecclésiastiques. Il professa pendant près de quarante ans la théologie à Arezzo, et était examinateur du clergé pour le grand duc de Toscane.

*NICOLAI (CHRISTOPHE-FRÉDÉRIC), libraire et savant distingué de l'Allemagne, naquit à Berlin le 18 mars 1733. Occupé dès sa première jeunesse à faire prospérer le commerce de librairie qu'exerçait son père, il ne dut presque qu'à ses bonnes dispositions et à son application les connaissances étendues et variées qu'il acquit en peu d'années. Ayant perdu ses parens, il dirigea seul le vaste établissement dont il héritait, et n'abandonna pas pour cela les sciences et les lettres. A cette époque, il existait de grandes querelles littéraires entre l'école de Gottsched et les disciples de Breitinger et de Bodmer. Tandis que les systèmes de Wolf, de Kant et d'autres *idéologues* remplissaient l'Allemagne de disputes diverses, Nicolaï, de son côté, s'unissant à l'israélite Mendelssohn et au célèbre Lessing (*voyez* ce nom), ils formèrent une espèce de triumvirat qui parvint à donner une sage direction à la littérature allemande. Nicolaï publia de concert avec Mendelssohn la *Bibliothèque des belles-lettres*. Cet ouvrage périodique commença en 1757, finit en 1760, et forma 24 vol. in-8°. Le succès prodigieux de ce livre donna bientôt naissance à un autre : *Lettres concernant la littérature moderne*, dont le but était le même que celui de la *Bibliothèque*, et dans lequel Nicolaï eut pour collaborateurs, outre ceux que nous avons déjà nommés, Abbt, Resewitz et Subzer. Il eut de fréquens démêlés avec Gœthe, Herder, Kant, Lavater, etc., qui, à leur tour, firent connaître au public plusieurs erreurs dans lesquelles était tombé le rigide critique de Berlin. Nicolaï devint membre de l'académie royale de cette ville, de celles de Munich et de Pétersbourg. Il visita la Russie, la Suisse et presque toute l'Allemagne; et les observations qu'il recueillit dans ces diverses parties de l'Europe, il les produisit ensuite dans un ouvrage aussi intéressant que bien écrit. En 1791, il fut attaqué d'une maladie nerveuse, qui le réduisit à un état de délire d'où il ne sortit que pour essuyer encore de nouveaux malheurs. Devenu septuagénaire, il perdit l'œil droit; mais il n'interrompit pas pour cela ses études ni ses occupations habituelles. Ce fut avec la plus vive douleur qu'il vit les désastres de sa patrie, occupée entièrement par les armées françaises, et ce chagrin empoisonna ses derniers jours. Il mourut le 8 janvier 1811, à l'âge de 89 ans. On a de lui : | *Lettres sur l'état actuel de la littérature*, 1753, in-8°. | *Lettres concernant la littérature moderne*, depuis 1761 jusqu'en 1766, 24 parties; | *Bibliothèque allemande universelle*, de 1765 à 1792, 107 vol. in-8°, plus 21 vol. de supplément, Berlin et Stettin. Il montra dans cet ouvrage, qui embrassait toutes les sciences, des opinions peu

Digitized by Google

orthodoxes, et, comme le dit un auteur, « sans attaquer de front le christianisme, » il l'y minait sourdement. » | *Nouvelle bibliothèque*, Kiel, de 1793 à 1805; c'est une suite de la première, et à laquelle il ne prit part qu'à partir du 56e volume, jusqu'en 1805, époque où se termina cette entreprise; | *Description de Berlin et de Postdam*, Berlin et Stettin, 1769; troisième édition augmentée, 1786, 4 vol. in-8°. Cette dernière édition est regardée comme un modèle de typographie. Il en donna un abrégé sous le titre de *Guide de Berlin*, 1 vol. in-8°. Ces deux ouvrages ont été traduits en français. | *Vie et opinions de Sebalde Nothanker, maître d'école*, ibid., 1773, quatrième édition, 1799, 3 vol. in-8°, avec fig.; c'est un roman philosophique, plein d'opinions hardies, et où l'auteur tourne en ridicule ce qu'il appelle *la sensiblerie* de son temps. Tour-à-tour attaqué et prôné, ce roman fut traduit en français, en hollandais, en danois et en suédois. | *Le Petit almanach de jolies chansons chantées par Vanderlich*, Berlin et Stettin, 1777 et 78, in-12. C'est un recueil de vieux vaudevilles ou chansons populaires, par lesquelles Nicolaï voulait faire revivre les anciennes poésies oubliées. Il mit à la tête une *Dissertation* intéressante sur la chanson populaire. | *Observations et opinions de Jean Bunkel, avec la vie de quelques femmes remarquables*, traduites de l'anglais, 1778. Cet ouvrage est un roman philosophique rempli de sermons très ennuyeux, dont Wieland fit justice dans le *Mercure allemand*. | *Essai sur les accusations portées contre l'ordre des Templiers, avec un supplément sur l'origine de la franc-maçonnerie*, ibid., 1782 et 83. Dans ce livre, qui a été traduit en français par M. H. Renfner (Amsterdam, 1784, in-12), l'auteur tâche de prouver que les accusations contre cet ordre étaient justes, et combat les écrits d'Anton et de Herder, sur le même sujet. | *Relation d'un voyage fait en Allemagne et en Suisse dans l'année 1781, avec des remarques sur l'état des sciences, de l'industrie, de la religion et des mœurs*, ibid. 1785; 3e édit., 1788-96, 12 vol. in-8° La seule description de Vienne occupe à peu près 4 vol. Pour mieux vérifier les distances, Nicolaï fit placer dans sa voiture un odomètre d'une nouvelle invention. Cet ouvrage, où il attaque pour la première fois le système de Kant, est fait avec soin; mais il n'est guères amusant : on y remarque cette hardiesse d'opinions qui caractérise presque tous les écrits de cet auteur; | *Joies de Werther;* c'est une parodie du Werther de Gœthe. | *Anecdotes caractéristiques du roi Frédéric II*, ibid., 1788-92, 6 cahiers, où l'on remarque une prédilection outrée pour ce philosophe couronné; elle se montre avec non moins d'évidence dans l'ouvrage suivant : | *Remarques franches sur les doutes du chevalier de Zimmermann, relatifs à Frédéric le Grand*, Berlin, 1791-92, 2 vol. in-8°; | *Déclaration publique de Nicolaï sur ses liaisons secrètes avec l'ordre des illuminés*, Berlin, 1788, in-8°. Sa déclaration était accompagnée de deux répliques faites à deux ministres protestans, Lavater et Stark. Celui-ci y répondit, et Nicolaï répliqua par cet écrit : | *Dernière déclaration sur de nouvelles injustices commises dans la querelle concernant le prédicateur de cour Stark*, ibid., 1794, 2 vol. in-8°; | *Histoire d'un gros homme*, ibid., 1794, 2 vol. in-8°, avec fig. Cette histoire est un roman, ou plutôt une satire contre tous ses adversaires. | *Vie et opinions de Sempronius Gundibert, philosophe allemand*, Berlin et Stettin, 1798; autre roman satirique, dirigé particulièrement contre la théorie obscure de Kant, et que défendit son disciple Fichte (*voy.* ce nom), par un écrit intitulé : *La Vie et les opinions singulières de Nicolaï*, ouvrage polémique (imprimé à Tubingen en 1801). Nicolaï y répondit par l'ouvrage suivant, où il fait son apologie; | *De mon éducation scientifique, de mes connaissances relatives à la philosophie critique, de mes écrits qui la concernent, et de MM. Kant, Erhard et Fichte*, ibid., 1799; | *Recherches historiques sur l'usage des cheveux postiches et des perruques dans les temps anciens et modernes*, Berlin, 1801, avec 17 planches contenant 66 figures; cet ouvrage où l'érudition est amusante, a été traduit en français (par Jansen), Paris, 1809, in-8°; *Dissertations philosophiques*, Berlin et Stettin, 1808. Ces dissertations ne forment qu'un premier volume qui n'a pas eu de suite. C'est un recueil de morceaux de polémique et de critique qu'il avait lus à l'académie de Berlin. Nicolaï a aussi fourni beaucoup d'articles intéressans au nouveau recueil mensuel de Berlin, rédigé par Biester; nous citerons entre autres des Recherches sur l'origine des cartes à jouer, sur l'origine de l'imprimerie à Berlin, sur plusieurs ordres secrets, etc.

Digitized by Google

Il composa aussi des *Notices* biographiques, fut l'éditeur des *mélanges* d'Abbt et des *OEuvres* de Lessing, dont le dernier volume renferme sa correspondance avec ce littérateur et d'autres auteurs. Nicolaï écrivit ses *Mémoires*, que publia son ami Gockingh, sous le titre de *Vie* et *OEuvres posthumes de Frédéric Nicolaï*, Berlin, 1820, in-8°. Cet auteur avait beaucoup de connaissances, mais un peu confuses; un esprit extrêmement caustique, irascible, et presque pas de religion.

* **NICOLAI** (Nicolas-Marie), auditeur général de la chambre apostolique, et secrétaire de la congrégation économique, né à Rome le 14 septembre 1756, entra dans la carrière de la jurisprudence, et fut un des employés de la Rote. Pie VI le nomma substitut de la chambre pour veiller aux intérêts du trésor dans les travaux des marais pontins, et en 1806 il devint commissaire de la chambre. Pendant l'occupation des états pontificaux par les Français, la *Consulte* extraordinaire composée par Bonaparte, le nomma sous-préfet de Viterbe; mais Nicolaï refusa de prendre part à l'administration impériale, et vit sa fidélité récompensée, lorsque Pie VII, remis en possession de ses états, l'appela successivement à différentes fonctions. Il fut fait clerc de la chambre et président de l'anneau. Léon XII le nomma auditeur général, et le chargea d'inspecter les travaux de l'armée à Tivoli. Le prélat surpris, le 10 janvier 1833, d'une violente inflammation des poumons, y succomba au bout de quelques jours; il est mort le 18 janvier suivant. Nicolaï aimait la conversation des gens de lettres, et était président de l'académie archéologique. Parmi ses ouvrages, nous citerons: | *Améliorations du territoire Pontin* 1800, in-fol.; | *de la Basilique de Saint-Paul*, 1815, in-fol.; | *de la Basilique du Vatican et de ses priviléges*, 1817, in-fol. | *Eloge du cardinal Lante; des lieux autrefois habités et aujourd'hui déserts dans la campagne de Rome*: ce dernier ouvrage n'est pas terminé. Nicolaï s'était beaucoup occupé de recherches sur l'histoire de son pays. L'*Ami de la religion*, du 16 fév. 1833, lui a consacré une *Notice* nécrologique.

NICOLAS, prosélyte d'Antioche, qui de païen s'était fait juif, embrassa ensuite la religion chrétienne, et fut choisi pour être un des premiers sept diacres de l'église de Jérusalem. La mémoire de ce diacre est obscurcie par l'accusation intentée contre lui, d'être l'auteur de la secte des *Nicolaïtes*, ou du moins d'y avoir donné occasion. Ceux qui le font coupable prétendent que Nicolas ayant été blâmé par les apôtres de ce qu'il avait repris sa femme, dont il s'était séparé pour garder la continence, se fit des principes opposés à la vérité et à la pureté, et se livra aux derniers excès. D'autres soutiennent qu'il ne donna jamais dans ces abominations; mais quelques libertins, abusant de certaines expressions équivoques échappées à Nicolas, avaient donné lieu à une hérésie qu'ils appelèrent de son nom pour l'accréditer. Ces sectaires avaient des sentimens extravagans sur la Divinité et sur la création; ils admettaient la communauté des femmes et pratiquaient toutes les impiétés du paganisme. Les premiers fidèles avaient une grande aversion pour cette secte, qu'ils savaient être particulièrement odieuse à Dieu. *Odisti facta Nicolaïtarum, quæ et ego odi*. Apoc. 2.

NICOLAS (saint), évêque de Myre en Lycie, était honoré par un culte public dès le 6e siècle, chez les Grecs et chez les Latins; mais il n'y a rien de bien certain sur les circonstances de sa vie et de sa mort. On trouve une bonne *Dissertation* sur saint Nicolas, dans les *Mémoires de littérature et d'histoire* du père Desmolets, t. 1, p. 106. Il y est prouvé, contre Tillemont et Baillet, que le saint évêque de Myre vivait sous Constantin le Grand, et qu'il assista au premier concile général de Nicée. Falconius, archevêque de San-Severino, fit imprimer à Naples, en 1751, plusieurs actes de la vie de saint Nicolas de Myre, avec ceux de la vie de saint Nicolas de Pinare, et de ces deux saints il n'en fait qu'un. Putignani, chanoine de Bari, l'a réfuté dans ses *Vindiciæ sancti Nicolai*, Naples, 1753. On trouve une réfutation encore plus solide dans Jos. Assemani, *in Calendarium univers.*, tom. 5, page 415, et tom. 6, page 226 et 822.

NICOLAS Ier, dit *le Grand*, était fils de Théodore et diacre de l'Eglise de Rome, sa patrie. Il fut élu pape après Benoît III le 24 avril 858, et fut sacré le même jour dans l'église de Saint-Pierre, en présence de l'empereur Louis II. Il envoya des légats à Constantinople en 860, pour examiner l'affaire de saint Ignace, et frappa d'anathème, en 863, Photius, homme superbe et violent, premier auteur du schisme déplorable qui subsiste entre l'Eglise grecque et l'Eglise latine. Nicolas obligea Lothaire de quitter Valdrade, sa concu-

Digitized by Google

bine, et cassa les décrets des conciles de Metz et d'Aix-la-Chapelle, qui avaient approuvé le divorce que ce prince avait fait avec Tietberge sa femme. Les soins que se donna le pape pour la propagation de la foi produisirent la conversion de Bogoris, roi des Bulgares. Ce prince embrassa la religion chrétienne avec une partie de sa nation, en 865. Il envoya l'année d'après son fils à Rome, accompagné de plusieurs seigneurs, chargés de demander des évêques et des prêtres, et de consulter le pape sur plusieurs questions de religion. Nicolas fit une ample réponse à leur consultation, et leur accorda tout ce qu'ils demandaient. Il envoya en même temps trois légats à Constantinople; mais ayant été arrêtés et maltraités sur les frontières de l'empire, ils furent obligés de revenir sur leurs pas. Photius assembla un concile, dans lequel il prononça une sentence de déposition contre Nicolas, et d'excommunication contre ceux qui communiqueraient avec lui. Ce schismatique prétendait ridiculement que *quand les empereurs avaient passé de Rome à Constantinople, la primauté de l'Eglise romaine et ses priviléges avaient passé aussi à l'église de Constantinople*. Le pape écrivit aux évêques de France, assemblés à Troyes en 867, pour les informer de ces prétentions extravagantes, des calomnies que les Grecs vomissaient contre l'Eglise de Rome, et des reproches injustes qu'ils lui faisaient. « Avant que (dit le pape), nous eussions envoyé nos légats, ils nous comblaient de louanges, et relevaient l'autorité du saint Siége : mais depuis que nous avons condamné leurs excès, ils ont parlé un langage tout contraire, et nous ont chargé d'injures; et n'ayant trouvé, grâce à Dieu, rien de personnel à nous reprocher, ils se sont avisés d'attaquer les traditions de nos pères, que jamais leurs ancêtres n'ont osé reprendre. » Il mourut le 13 novembre 867, regardé comme un des plus grands pontifes. Son zèle, sa fermeté, sa charité, lui ont mérité le nom de *Grand*. On a de lui 100 *Lettres* sur différens points de morale et de discipline, qu'on a recueillies à Rome, 1542 in-fol.

NICOLAS II (GÉRARD de Bourgogne) était né dans cette province. Ses talens et ses vertus le firent élever à l'évêché de Florence, et ensuite au siége de Rome, où il fut placé en 1058, et couronné le 18 janvier 1059. C'est le premier pape dont l'histoire ait marqué le couronnement. Une faction lui opposa Jean, évêque de Velletri, connu sous le nom de *Benoît X*; il le fit déposer par les évêques de Toscane et de Lombardie, assemblés à Sutri. Un second concile, convoqué à Rome, régla qu'à la mort du pape les évêques cardinaux traiteraient ensemble les premiers de l'élection, qu'ils y appelleraient ensuite les clercs cardinaux, et enfin que le reste du clergé et du peuple y donnerait son consentement. « On choisira, ajoute le décret, dans le sein de l'Eglise même, s'il s'y trouve un sujet capable, sinon, dans une autre, sauf l'honneur dû à notre cher fils Henri, qui est maintenant roi, et qui sera, s'il plaît à Dieu, empereur comme nous lui avons déjà accordé; et on rendra le même honneur à ses successeurs, à qui le saint Siége aura personnellement accordé le même droit. » Nicolas passa dans la Pouille, à la prière des Normands, qui lui restituèrent les domaines de l'Eglise romaine, dont ils s'étaient emparés. Le pape y fit un traité avec eux, après avoir levé l'anathème qu'ils avaient encouru. Richard, l'un de leurs chefs, fut confirmé dans la principauté de Capoue, qu'il avait conquise sur les Lombards. Robert Guiscard, autre chef de ces conquérans, fut confirmé dans le duché de la Pouille et de la Calabre, et dans ses prétentions sur la Sicile, qu'il enlevait aux Sarrasins. Il promit au pape une redevance annuelle et se rendit son vassal : c'est l'origine du royaume de Naples, selon M. Fleury. Les Normands travaillèrent aussitôt à délivrer Rome des seigneurs qui la tyrannisaient depuis si long-temps, et à raser les forteresses qu'ils avaient aux environs. Nicolas mourut peu de temps après, en 1061, avec la réputation d'un assez bon politique. Il garda le siége de Florence pendant son pontificat. On a de lui neuf *Lettres* sur les affaires de France.

NICOLAS III (JEAN-GAÉTAN ORSINI), de l'illustre famille des Ursins, obtint la tiare en 1277, après Jean XXI. Il travailla avec zèle à la conversion des schismatiques et des païens. Il envoya des légats à Michel Paléologue, empereur d'Orient, et des missionnaires en Tartarie; mais ses soins produisirent peu de fruit. Il donna une bulle qui attribuait à l'Eglise romaine la propriété des choses dont les frères mineurs croyaient ne pouvoir avoir que l'usufruit. (*Voyez* OCCAM.) Ce pontife mourut à Surien, près de Viterbe, le 22

Digitized by Google

août 1280, d'une attaque d'apoplexie. Il avait de grandes qualités, mais son trop fort attachement à ses parens, et les injustices qu'il commit pour les enrichir, ternirent l'éclat de ses vertus. Il obligea Charles d'Anjou, roi de Sicile, à se démettre de ses charges de vicaire de l'Empire et de gouverneur de Rome. Il bâtit près de l'église de Saint-Pierre un palais magnifique, et l'orna d'un vaste jardin qu'il fit entourer de fortes murailles. Ce pontife aimait la vertu et les lettres, et les récompensait. On lui attribue un traité *De electione dignitatum*.

NICOLAS IV, pape, général des frères mineurs, sous le nom de *frère Jérôme*, né à Ascoli dans la Marche d'Ancône, fut élevé sur le siége pontifical en 1288, après Honorius IV. Il renonça deux fois à son élection, et n'y consentit qu'avec beaucoup de peine. Le commencement de son pontificat fut marqué par une ambassade d'Aragon, kan des Tartares. Ce prince demandait le baptême, et promettait de faire la conquête de Jérusalem pour les chrétiens; mais ces projets s'évanouirent. La Palestine était alors en proie à la fureur des musulmans. Acre fut prise et pillée, les chrétiens de Tyr abandonnèrent leur ville sans la défendre; enfin les Latins perdirent tout ce qui leur restait dans ce pays. A ces nouvelles, Nicolas redoubla ses efforts pour exciter le zèle des princes chrétiens. Il donna des bulles pour une nouvelle croisade, il fit assembler des conciles; mais sa mort, arrivée en 1292, après quatre ans de règne, rendit tous ses soins inutiles. Ce pontife joignait à des intentions pures les talens nécessaires pour remplir sa place. Il était habile philosophe, bon théologien, et avait été employé par les papes ses prédécesseurs dans les affaires les plus importantes. Il gouverna l'Eglise avec sagesse, apaisa les dissensions qui s'étaient élevées à Rome et dans l'état ecclésiastique, mit la paix entre divers princes chrétiens, surtout entre les rois de Sicile et d'Aragon. Il érigea en 1289 l'université de Montpellier, et composa plusieurs ouvrages: | des *Commentaires* sur l'Ecriture; | ... sur le Maître des sentences; | plusieurs Bulles en faveur des franciscains ses confrères. En 1761, on a imprimé à Pise: *Vita Nicolai Papæ IV, ab Hieronymo Rubeo composita, nunc primum ex manuscripto Vaticano edita, adnotationibus novisque accessionibus illustrata a P. Antonio Felice Matthejo*, 1 vol. in-8°.

NICOLAS V (THOMAS PARENTUCELLI ou de SARZANE), cardinal évêque de Bologne, né dans un bourg près de Luni, fut élu pape malgré lui après Eugène IV, en 1447. Son premier soin, dès qu'il fut assis sur le trône pontifical, fut de travailler à la paix de l'Eglise et de l'Italie: il y réussit heureusement. Les Allemands le reconnurent, et renoncèrent à toute communication avec l'antipape Félix V. (*Voyez* AMÉDÉE VIII.) Charles VI, roi de France, approuva cette élection, et envoya rendre obéissance au nouveau pape par une magnifique ambassade que Mézerai croit avoir donné lieu à la pompe et à la dépense de ces grandes ambassades d'obédience, que les rois envoyaient à chaque mutation de pontife. L'antipape Félix se prêta à la paix, et fut traité généreusement par Nicolas, qui le nomma doyen des cardinaux. Cette modération lui acquit l'amitié et l'estime des grands. Les princes d'Italie se reprochèrent d'être en guerre, tandis que Dieu donnait la paix à son Eglise, après un schisme aussi long que déplorable. L'année 1450 fut célèbre par l'ouverture du jubilé. Cette solennité attira tant de monde à Rome, que plusieurs personnes furent étouffées dans les églises et ailleurs. Jusqu'alors Nicolas avait gouverné avec beaucoup de bonheur; mais la conjuration formée contre lui et contre les cardinaux par Etienne Porcario, et la prise de Constantinople par les Turcs en 1453, empoisonnèrent sa félicité. Il avait exhorté pendant long-temps les princes et les peuples à secourir les Grecs; mais son zèle ne produisit aucun fruit. Les malheurs des chrétiens orientaux lui causèrent une tristesse si vive, qu'il en mourut en 1455, après avoir tenu le saint Siége pendant 8 ans. Les belles-lettres, ensevelies pendant plusieurs siècles sous la barbarie gothique, ressuscitèrent avec éclat. Nicolas les cultiva, et répandit ses bienfaits sur ceux qui s'y consacrèrent. Sa bibliothèque fut enrichie des plus beaux manuscrits grecs et latins, recueillis par son ordre dans tous les lieux du monde. Il fit traduire les ouvrages grecs, et récompensa magnifiquement ceux à qui il confiait ces traductions et la recherche des livres. On prétend qu'il promit 5000 ducats à celui qui lui apporterait l'Evangile de saint Matthieu en hébreu. Des ouvrages publics élevés à Rome et ailleurs, des palais, des églises, des ponts, des fortifications, les Grecs réfugiés et les pau-

Digitized by Google

vres gentilshommes secourus avec libéralité, les filles mariées honorablement, les bénéfices et charges conférés au seul mérite, tout dépose en faveur de l'inclination de ce pontife pour le bien du peuple, pour l'honneur des lettres et pour la gloire de la religion. Les hommes vertueux qui voudront connaître plus particulièrement Nicolas V, doivent consulter sa *Vie* publiée en 1742, à Rome, in-4°, en latin, par l'abbé Georgi, chapelain de Benoît XIV. Cet ouvrage intéressant, composé sur les monumens les plus authentiques, fait honneur au héros et au panégyriste.

NICOLAS DAMASCÈNE ou de DAMAS, philosophe, poète et historien du temps d'Auguste, né dans cette ville vers l'an 74, avant J.-C. Dans sa jeunesse, il avait composé des *Tragédies*, dont l'une avait pour titre *Susanne*, et qui furent jouées sur le théâtre de Damas. Il fut protégé par Hérode, qu'il accompagna l'an 13 avant J.-C. à Rome lorsque ce prince s'y rendit pour apaiser Auguste, prévenu contre lui par de faux rapports. Après la mort d'Hérode, il contribua au partage du royaume entre Archélaüs et Antipas. Il devint l'un des plus savans hommes de son siècle. Il avait écrit des *Mémoires* de sa vie. Les fragmens qui nous en restent ont été publiés par l'abbé Servin qui en a inséré les principaux traits dans ses *Recherches sur l'histoire de la vie et des écrits* de Nicolas de Damas, *Mém. de l'acad. des Inscript.* t. 9. Nicolas avait encore composé beaucoup d'autres ouvrages : on cite une *Hist. univers.* en 144 livres. Les fragmens qu'on a de ce livre nous sont parvenus avec d'autres de différens écrivains, par un manuscrit de Peiresc acheté dans l'île de Cypre : ils ont été publiés par Henri de Valois, Paris, 1634, in-4°. On y trouve des événemens de la plus haute antiquité, consignés dans l'Ecriture sainte, tels que le déluge, l'arche de Noé, etc. Il dit simplement que l'arche s'arrêta sur une montagne d'Arménie, où les débris s'en conservèrent long-temps. M. Coray a donné le texte le plus correct de ses *fragmens* dans son *Prodromos Bibliothecæ græcæ*, Paris, 1805, in-8°. Ses autres écrits, tels qu'un *Traité des dieux* un *Livre des principes*, un autre *des devoirs*, une *Histoire d'Assyrie*, etc. paraissent perdus.

NICOLAS de MÉTHONE, ainsi appelé parce qu'il était évêque de cette ville, qu'il régla selon les canons, et qu'il édifia par ses vertus, dans le 11e siècle. Il l'éclaira aussi par sa science. On trouve dans l'*Auctuarium* de la *Bibliothèque des Pères* un *Traité* de cet évêque *sur la vérité du corps et du sang de J.-C. en l'eucharistie*; et dans Allatius, un *Traité de la procession du Saint-Esprit*.

NICOLAS *le Grammairien*, patriarche de Constantinople en 1084, s'employa fortement avec l'empereur Alexis Comnène, pour dissiper une secte, espèce de manichéens, qui s'était formée depuis plusieurs années. Il mourut en 1111. On a de lui des *Décrets* et une *Epître synodale* dans les *Basiliques* de Fabrot. — Il faut le distinguer du patriarche NICOLAS, que Léon VI, empereur de Constantinople, fit déposer, parce qu'il avait excommunié ce prince qui convolait en quatrièmes noces.

NICOLAS de CLAIRVAUX, fut disciple et secrétaire de saint Bernard. Il se retira ensuite dans le monastère de Montiéramey, où il mourut vers 1180. On a de lui un vol. de *Lettres* qui sont utiles pour la connaissance des affaires de son temps. On les trouve dans la *Bibliothèque des Pères*.

NICOLAS de TOLENTIN (saint), né à Tolentin en 1239, chanoine de cette ville, entra dans l'ordre des augustins, et s'acquit une grande réputation par ses austérités. Il mourut à Tolentin le 10 septembre 1308, et fut inscrit dans le catalogue des saints en 1446 par Eugène IV.

NICOLAS de PISE, connu sous le nom de *Maître Nicolò dell' Arca*, architecte et sculpteur, florissait au milieu du 13e siècle. C'est lui qui construisit à Bologne l'église et le couvent des frères prêcheurs après avoir fini un tombeau de marbre pour ensevelir le corps de saint Dominique, instituteur de cet ordre. Il fut aussi fort employé à Pise, et dans plusieurs autres villes célèbres d'Italie.

NICOLAS de LYRE, ainsi nommé du lieu de sa naissance, petite ville de Normandie au diocèse d'Evreux, était né juif, et avait commencé d'étudier sous les rabbins; mais la grâce ayant touché son cœur, il prit l'habit des frères mineurs, l'an 1291. Il vint à Paris, où il fut reçu docteur, et expliqua long-temps l'Ecriture sainte dans le grand couvent de son ordre. Ses talens lui concilièrent l'estime de la reine Jeanne, comtesse de Bourgogne, femme du roi Philippe V, dit *le Long*. Cette princesse le nomma entre les exécuteurs de son testament fait l'an 1325. Il mourut à Paris en 1340, après

Digitized by Google

avoir été provincial de son ordre. On a de lui : | des *Postilles*, ou petits *Commentaires* sur toute la Bible, qui ont été augmentés par Paul du Burgos ; ils ont été autrefois très consultés et regardés comme un ouvrage essentiel à l'interprétation des livres saints, d'où est venu le proverbe : *Si Lyra non lyrasset, Ecclesia Dei non saltasset*. L'édition la plus rare est de Rome, 1472, en 7 tom. in-fol., et la meilleure d'Anvers, 1634, 6 vol. in-fol. Ces commentaires sont refondus dans la *Biblia maxima*, Paris, 1660, 19 volumes in-fol. Il y en a une traduction française, Paris, 1511 et 1512, 5 vol. in-fol. ; | Une *Dispute contre les Juifs*, in-8° ; | un *Traité contre un rabbin*, qui se servait du nouveau Testament pour combattre la religion chrétienne ; et d'autres ouvrages d'érudition et de théologie. Cet auteur possédait très bien la langue hébraïque.

NICOLAS EYMERICK, dominicain, né à Gironne en Catalogne, et mort dans cette ville le 4 janvier 1369, inquisiteur général sous les papes Innocent VI et Grégoire XI, fut aussi chapelain de ce dernier. Son principal ouvrage est intitulé : *Le Directoire des inquisiteurs*, corrigé et commenté par Penna, imprimé à Rome, 1587 in-fol., et à Venise, 1607. L'auteur établit le pouvoir de l'inquisition sur les hérétiques et les fauteurs d'hérésie, et explique la forme de procéder contre eux. Un abbé de Morlaix (*Voyez* SABOUREUX) en a donné, en 1762, in-12, un Abrégé avec des réflexions que Nicolas Eymerick n'eût certainement point regardées comme bien assorties à son ouvrage. Si le dominicain parle avec trop d'emphase des droits et des fruits de l'inquisition, l'abbé parle de ce tribunal avec trop de prévention et d'injustice : s'il avait comparé les rigueurs exercées contre les sectaires en Espagne avec les fleuves de sang que l'hérésie a fait couler en France, il n'aurait pas perdu son temps à rédiger une satire inutile et qui tombe à faux. Ce n'est pas d'après une imagination exaltée par des récits exagérés et passionnés, mais d'après des faits avérés, d'après la lumière paisible de l'histoire, qu'il faut parler de l'inquisition, comme de tout autre objet qu'on veut apprécier avec justesse. « C'est à l'inqui- » sition » disait le judicieux et *bienfaisant* Stanislas, roi de Pologne, « que l'Espagne » est redevable de la tranquillité dont elle » a constamment joui, tandis que les nou- » velles sectes sapaient la religion et le » gouvernement dans le reste de l'Eu- » rope. » *Voyez* ISABELLE de CASTILLE, LIMBORCH, TORQUEMADA et LLORENTE.

NICOLAS de CUSA, *Cusanus*, cardinal, né en 1401 à Cusa, village situé sur la Moselle, au diocèse de Trèves, était fils d'un pêcheur. Le comte de Mandercheidt l'ayant pris à son service dès son enfance, lui trouva des dispositions, et l'envoya à Deventer pour le faire étudier. Nicolas de Cusa fit des progrès. Il fréquenta les plus célèbres universités d'Allemagne et d'Italie, prit à Padoue le bonnet de docteur en droit canon à l'âge de 22 ans, et se rendit habile non seulement dans les langues, mais aussi dans les sciences. Il se passionna surtout pour la scolastique et pour la métaphysique ancienne, qui domine un peu trop dans ses ouvrages. Ce défaut les rend obscurs et abstraits, quoiqu'ils soient écrits d'ailleurs d'un style net et facile, sans affectation et sans vains ornemens. Il paraît constant qu'il n'a fait profession dans aucun ordre religieux. Il devint curé de Saint-Florentin à Gobletz, puis archidiacre de Liége. Il assista en cette qualité, l'an 1431, au concile de Bâle, dont il fut un des plus grands défenseurs. Eugène IV, instruit de son mérite, se l'attacha, et l'envoya en qualité de légat à Constantinople, en Allemagne et en France. Après la mort de ce pape, Cusa se retira dans son archidiaconé de Liége. Nicolas V, zélé protecteur des gens de lettres, le tira de la retraite pour l'honorer de la pourpre en 1448, et lui donna l'évêché de Brixen dans le Tyrol. Le nouveau cardinal assista à l'ouverture du jubilé en 1453, et fut envoyé légat *à latere* vers les princes d'Allemagne, pour les porter à faire la paix entre eux, et à tourner leurs armes contre Mahomet II, qui menaçait la chrétienté. Il fit publier les indulgences du jubilé, et se comporta dans sa légation avec tant de prudence, de vertu et de désintéressement, qu'il mérita l'estime et la vénération des peuples. Rien n'était plus simple que son équipage. Il était monté sur une mule. Son domestique était très peu nombreux. Sa cour n'était pas composée de flatteurs, mais de gens de lettres. Les princes et les prélats allaient au devant de lui avec une foule de peuple, et Cusa n'en était que plus modeste. Il refusa les présens qui lui furent offerts, et voulut que ceux de sa suite l'imitassent dans ce désintéressement. L'Allemagne ne l'admira pas moins,

Digitized by Google

lorsqu'il y fut envoyé de nouveau, en qualité de légat par les papes Callixte II et Pie II. Ce dernier pontife fit tout ce qu'il put pour réconcilier Cusa avec l'archiduc Sigismond, qui s'était brouillé avec lui, à l'occasion d'un monastère où le cardinal avait voulu introduire la réforme en retournant à Rome vers Callixte III. Sigismond fit les plus belles promesses; mais à peine le cardinal de Cusa eut-il remis le pied dans son diocèse, qu'il fut enlevé et mis en prison par ordre de l'archiduc. Dès ce moment, on cessa l'office divin dans presque tout son diocèse. Le pape excommunia Sigismond, et celui-ci relâcha enfin le cardinal de Cusa, à des conditions injustes et très dures. Ce prélat, rendu à ses ouailles, mourut quelque temps après à Todi, en 1454, à 53 ans. Ses *OEuvres* furent imprimées à Bâle, en 1565, en 3 tom. in-fol. On trouve dans le 1er vol.: | les *Traités théologiques* sur les mystères; | trois livres *De la docte ignorance*, où il tâche de donner des idées de l'essence de Dieu; de la Trinité, des mystères de la religion, tirées des principes de métaphysique et de mathématiques; | un écrit touchant la *filiation de Dieu*; | des *Dialogues* sur la Genèse et sur la Sagesse.... Le 2e vol. comprend: | de savantes *Exercitations*; | la *Concordance catholique*, en 3 livres; | l'*Alcoran criblé*, offrant sous un titre bizarre des choses judicieuses; Réland en a fait une critique leste et mal fondée (*voyez* son article). | *Conjectures sur les derniers temps*, traduit en français, 1700, in-8°. L'auteur met la défaite de l'Antechrist et la glorieuse résurrection de l'Eglise avant l'année 1734. Le titre modeste de *Conjectures* peut excuser son erreur... Le 3e vol. renferme des ouvrages de *mathématiques*, de *géométrie* et d'*astronomie*. On sait que le cardinal de Cusa tâcha de ressusciter l'hypothèse du mouvement de la terre, oubliée depuis Pythagore; mais ses efforts eurent peu de succès: Copernic et Galilée furent plus heureux. C'était un homme savant et pieux, possédé de cette avidité de savoir qui fait tout embrasser; mais il se laissait dominer par une imagination déréglée. Il fut singulier dans ses sentimens, subtil jusqu'à se rendre inintelligible, ennemi du naturel et du simple, amateur de l'allégorie jusqu'au plus ridicule excès. Sa *Vie* a été imprimée à Trèves en 1730 par le père Gaspard Hartzheim, jésuite: elle est en latin, écrite d'une manière judicieuse et intéressante.

NICOLAS de MUNSTER, auteur d'une secte qui s'appelait *Famille* ou *Maison d'Amour*, se prétendit inspiré, et se donna ensuite pour un homme déifié. Il se vantait d'être plus grand que JÉSUS-CHRIST, *qui*, disait-il, *n'avait que son type ou son image*. Vers l'an 1540, il tâcha de pervertir Théodore Volkars Kornheert. Leurs disputes furent aussi fréquentes qu'inutiles; car, quand Nicolas ne savait plus que répondre à Théodore, il avait recours à l'Esprit, *qui lui ordonnait*, disait-il, *de se taire*. Cet enthousiaste ne laissa pas de se faire bien des disciples, qui, comme lui, se croyaient des hommes déifiés. Nicolas fit quelques livres: tels furent l'*Evangile du royaume*, la *Terre de paix*, etc. La secte de la Famille d'Amour reparut en Angleterre au commencement du 17e siècle, en 1604. Elle présenta au roi Jacques Ier une confession de foi, dans laquelle elle déclare qu'elle est séparée des brownistes. Rien ne prouve mieux le prix inestimable de l'infaillible autorité de l'Eglise catholique, que cette fourmilière de sectes nées les unes des autres, du moment qu'on eut contesté les droits de ce grand et antique tribunal.

NICOLAS (AUGUSTIN), avocat, né en 1622 à Besançon, embrassa d'abord la carrière des armes, fit plusieurs campagnes en Italie et se trouvait à Naples au moment de la sédition de Mazaniello. Devenu secrétaire du cardinal Trivulce, qui lui offrit de se charger de sa fortune, s'il embrassait l'état ecclésiastique, il quitta ensuite ce prélat et passa en Espagne, où il s'occupa avec zèle, des intérêts du duc Charles de Lorraine. Ce prince, captif à Tolède, ayant recouvré sa liberté à la paix des Pyrénées, nomma Nicolas son résident à Madrid, avec le titre de conseiller d'état. Il fut ensuite pourvu d'une charge de maître des requêtes au parlement de Dôle, à la sollicitation de don Louis de Haro. La conquête de la Franche-Comté lui fit perdre cette place qui ne lui fut rendue qu'à la paix de Nimègue. Plus tard le parlement avait été transféré à Besançon, et il y mourut en 1695. Il écrivait facilement en vers et en prose. On a de lui: | des *Poésies* réimprimées à Besançon en 1693, mais aujourd'hui oubliées; | une *Relation de la dernière révolution de Naples*, Amsterdam, 1660, in-8°, et une autre *de la campagne de* 1664 *en*

Digitized by Google

Hongrie, avec diverses pièces historiques ; | *Dissertation morale et juridique, savoir si la torture est un moyen sûr de vérifier les crimes secrets ?* Amsterdam, 1682, in-12. Il y a des choses vraies, d'autres fausses ou mal présentées.

NICOLAS (GABRIEL). *Voyez* REINIE.

NICOLAS le CALABROIS. *Voyez* GONSALVE MARTIN.

NICOLAS de Palerme. *Voyez* TUDESCHI.

NICOLE (CLAUDE), poète français, conseiller du roi, et président de l'élection de Chartres, sa patrie, cultiva les muses jusqu'à sa mort, arrivée en 1686, à 75 ans On a de lui un *Recueil de vers*, en 2 vol. in-12, réimprimé à Paris en 1695. Le style en est faible et languissant. On y trouve des traductions et imitations de différens morceaux de Virgile, d'Horace, d'Ovide, de Juvénal, de Perse. Il contient aussi des *Poésies chrétiennes*, des *Paraphrases* des *Psaumes*, et la traduction du poème latin de Santeuil, intitulé *Bibliotheca Thuano Menarsiana carmen*. (*Voyez* le *Journal des savans*, de 1680, page 268.)

NICOLE (PIERRE), fameux janséniste, neveu du précédent, naquit à Chartres en 1625. Son père, sous les yeux duquel il avait fait ses humanités, l'envoya à Paris pour faire son cours de philosophie et de théologie. Ce fut pendant son cours qu'il connut les cénobites de Port-Royal. Ils trouvèrent en lui ce qu'ils cherchaient avec tant d'empressement, l'esprit et la docilité. Nicole donna une partie de son temps à l'instruction de la jeunesse qu'on élevait dans cette solitude. Après ses trois années ordinaires de théologie, il se préparait à entrer en licence ; mais ses sentimens n'étant pas ceux de la faculté de théologie de Paris, ni d'aucune université catholique, il se détermina à se contenter du baccalauréat, qu'il reçut en 1649. Plus libre alors, ses engagemens avec Port-Royal devinrent plus suivis et plus étroits; il fréquenta cette maison, y fit même d'assez longs séjours, et travailla avec Arnauld à plusieurs écrits pour la défense de Jansénius et de sa doctrine. En 1664, il se rendit avec lui à Châtillon, près de Paris, et y employa son temps à écrire contre les calvinistes et les casuistes relâchés. Il sortit de temps en temps de cette retraite, pour aller tantôt à Port-Royal, tantôt à Paris. Au commencement de 1676, sollicité d'entrer dans les ordres sacrés, il consulta Pavillon, évêque d'Aleth : après un examen de trois semaines, la conclusion fut qu'il resterait simple tonsuré. Une *Lettre* qu'il écrivit en 1677, pour les évêques de Saint-Pons et d'Arras, au pape Innocent XI, attira sur lui un orage qui l'obligea de quitter la capitale. La mort de la duchesse de Longueville, la plus ardente protectrice du jansénisme, arrivée en 1679, et plus encore la crainte des suites que pouvaient avoir ses démarches imprudentes et factieuses, l'engagèrent à se retirer aux Pays-Bas. Il revint en France en 1683, et s'y tint caché pendant quelque temps. Il entra, à la fin de ses jours, dans deux querelles célèbres : celle des études monastiques et celle du *quiétisme*. Il défendit les sentimens de Mabillon dans la première et ceux de Bossuet dans la deuxième. Les deux dernières années de sa vie furent fort languissantes, et enfin il mourut en 1695, à 70 ans. On raconte de lui plusieurs anecdotes. Une demoiselle était venue le consulter sur un cas de conscience. Au milieu de l'entretien, arrive le père Fouquet de l'Oratoire, fils du fameux surintendant; Nicole, du plus loin qu'il l'aperçoit, s'écrie : *Voici, mademoiselle, quelqu'un qui décidera la chose ;* et sur-le-champ il lui conte l'histoire de la demoiselle, qui rougit beaucoup. On fit des reproches à Nicole de cette imprudence ; il s'excusa sur ce que cet oratorien était son confesseur : *Puisque*, dit-il, *je n'ai rien de caché pour ce Père, mademoiselle ne doit pas être réservée pour lui.* Ce trait bien approfondi donne de cet écrivain célèbre une idée au moins singulière. Il fut logé très long-temps au faubourg Saint-Marcel. Quand on lui en demandait la raison, *C'est*, répondait-il, *que les ennemis qui ravagent tout en Flandre, et menacent Paris, entreront par la porte Saint-Martin avant que de venir chez moi.* « Lorsqu'il marchait dans les rues, dit la » comtesse de la Rivière, il avait toujours » peur que quelque débris de maison ne » lui tombât sur la tête. Quand il allait » en voyage sur l'eau, il craignait toujours d'être noyé. » (*Lettres de M. L. C. de la R.*, Paris, 1776.) Un auteur judicieux a remarqué que cette terreur avait beaucoup de rapport avec le fantôme qui troublait Pascal. On dirait que ces chefs du parti n'avaient pas l'âme bien rassurée et bien calme à la vue des agitations qu'ils préparaient à l'Eglise. C'est Nicole qui est le premier fondateur de ce dépôt si avantageux aux affaires du jan-

Digitized by Google

sénisme, nommé communément *la Boîte à Perrette*, dont le produit annuel était, en 1780, de 40,000 livres, comme nous l'apprend M. le président Rolland, dans un *Mémoire* imprimé en 1781, mémoire où, en se plaignant des grands legs faits par son oncle à la même fin, il ajoute, p. 59, ces paroles remarquables : « J'avais » beaucoup dépensé avant la mort de M. » de Fontferrières, et l'affaire seule des » jésuites me coûtait de mon argent plus » de 60,000 livres. Et en vérité les tra- » vaux que j'ai faits, et surtout relative- » ment aux jésuites, qui n'auraient pas été » éteints si je n'avais consacré à cette » œuvre mon temps, ma santé et mon » argent, ne devaient pas m'attirer une » exhérédation de mon oncle. » Les nombreux ouvrages sortis de la plume de Nicole sont : | *Essais de morale*, en 14 vol. in-12, Paris, 1704, parmi lesquels on trouve, 3 vol. de *Lettres*; et en 25 vol. in-12, Paris, 1741 et 1744. Il règne dans cet ouvrage un ordre qui plaît, et une solidité de réflexions qui convainc; mais l'auteur ne parle qu'à l'esprit : il est sec et froid. Son traité des *moyens de conserver la paix dans la société* mérite d'être distingué. « Mais cette paix, dit Vol- » taire, est peut-être aussi difficile à éta- » blir que celle de l'abbé de Saint-Pierre. » Les *Essais de morale* (première édition), renferment : | les différens *Traités de morale*, 6 vol.; | *Réflexions morales sur les Epîtres et Evangiles de l'année*, en 5 vol. in-12. L'édition de 25 vol. comprend en outre : | *Instructions théologiques sur les sacremens*, 2 vol.; | sur le *Symbole*, 2 vol.; | sur le *Pater*, 1 vol.; | sur le *Décalogue*, 2 vol.; | *Traité de la prière*, 2 vol.; | *Lettres diverses*, 3 vol.; | *Vie de Nicole*, par Goui, 1 vol.; | *Esprit de Nicole*, par Cerveau, 1 vol.; en tout 25 vol. in-12 ou in-18. Les autres ouvrages de Nicole sont : | *Traité de la foi humaine*, composé avec Arnauld, 1664, in-4°, Lyon, 1693, in-12; plein de vues vraies et solides; | *La Perpétuité de la foi de l'Eglise catholique touchant l'eucharistie*, Paris, 1670, 1672 et 1674, 3 vol. in-4°. Les tomes 4 et 5, publiés en 1711 et 1713, sont de l'abbé Renaudot. Arnauld y a eu part, ce que néanmoins quelques auteurs lui contestent : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'a pas fait difficulté d'en recevoir les complimens. Nicole lui-même ayant consenti que la gloire du chef de parti, auquel on voulait à tout prix attacher le nom de *Grand*, fût renforcée par cette attribution. | *Les Préjugés légitimes*, contre les calvinistes; | *Traité de l'unité de l'Eglise*, contre le ministre Jurieu; | *Les prétendus réformés convaincus de schisme*, et quelques ouvrages de controverse, tous infiniment estimables par la profondeur et la solidité; | les *Lettres imaginaires et visionnaires*, 2 vol. in-12, 1667, contre Desmarets de Saint-Sorlin, qui avait dit trop de mal des jansénistes pour ne pas s'attirer l'indignation de Nicole; un très grand nombre d'ouvrages pour la défense de Jansénius et d'Arnauld; | plusieurs *écrits* contre la morale des casuistes relâchés; | quelques-uns sur la *grâce générale*, recueillis en 4 vol. in-12, avec les écrits d'Arnauld, de Quesnel et des autres théologiens qui ont combattu ce système. Il y en a une édition de 1715, en 2 vol. in-12, avec une préface de l'éditeur. On y voit que Nicole n'adopte pas entièrement le système de Jansénius et d'Arnauld, et qu'il s'en éloigne dans bien des points; nous avons observé ailleurs qu'Arnauld lui-même rejetait la doctrine fondamentale de Jansénius (*voy.* ce nom). Le moyen de concilier avec cela tout ce que ces messieurs ont écrit, fait, souffert pour cette cause? | Un choix d'*Epigrammes* latines, intitulé : *Epigrammatum delectus*, 1659, in-12; | *Traduction latine* des *Lettres provinciales*, avec des notes pires que le texte, etc. Une délicatesse, qui n'était pas sans fondement, l'engagea à se cacher sous le nom de *Wendrock*. La première édition parut en 1658; la quatrième, qui est beaucoup plus ample, est de l'année 1665. Pascal (*voyez* ce nom) revit cette version. « Quant aux » qualités littéraires, dit l'abbé Bérault, » c'est une des meilleures productions de » Port-Royal, à l'exception néanmoins » de quelques solécismes qui ont échappé, » non pas en cette seule rencontre, à l'habi- » leté de l'auteur. Quelle que soit d'ailleurs » la beauté du style, elle ne couvrit point » le scandale que renfermaient les choses. » On peut consulter l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Nicole*, 1733, in-12, par l'abbé Goujet; mais il faut se souvenir que l'historien est souvent panégyriste, et que ses éloges sont l'effet de l'enthousiasme que lui inspirait tout ce qui tenait au parti. On a une autre *Vie* de Nicole, par Besoigne, dans l'*Histoire de Port-Royal*, t. 4^{e}, et par Saverien, dans le tome 1er des *Vies des philosophes modernes*.

Digitized by Google

NICOLE (François), savant géomètre, né à Paris en 1683, montra beaucoup de génie pour les mathématiques. A l'âge de 19 ans il se fit connaître par la solution d'un problème sur la rectification de la *Cissoïde* (*Journ. des Sav.* 1703, p. 138). Il donna, en 1706, à l'académie des sciences un *Essai sur la théorie des roulettes*, qui le fit recevoir l'année suivante dans cette compagnie. Il commença, en 1717, un *Traité du calcul des différences finies*, sur lequel il a publié ensuite beaucoup de *Mémoires*. En 1729, il présenta à l'académie un *Traité des lignes du troisième ordre*, plus complet que celui de Newton. En 1727, on lui décerna et il céda à l'Hôtel-Dieu de Lyon un prix de 3,000 livres, que M. Mathulon avait déposées pour celui qui démontrerait la fausseté d'une quadrature du cercle qu'il croyait avoir trouvée. Cet habile académicien mourut en 1758, d'une érysipèle, à 75 ans.

NICOLLE de la CROIX (Louis-Antoine), mort le 14 septembre 1760, à Paris, son pays natal, à 56 ans. « Il ne reçut (dit » M. Drouet, auteur fort attaché au parti) » que les ordres mineurs; des obstacles » qui lui furent communs avec les meil- » leurs sujets l'éloignèrent du sacerdoce. » On a de lui : | *Méthode d'étudier, tirée des ouvrages de saint Augustin*, traduite de l'italien de Ballerini, 1760, in-12; | *Géographie moderne*, 1756; réimprimée avec des augmentations considérables en 1773, 2 vol. in-12. Cet ouvrage eut beaucoup de succès, quoiqu'il y ait un grand nombre de fautes, dont plusieurs étaient aisées à éviter. La raison de cette vogue, c'est la faveur du parti janséniste, que l'auteur avait bien méritée; car on peut dire que c'est la géographie de la secte, la topographie de la naissance et de la mort des saints du parti, et d'un autre côté, un recueil de calomnies affreuses contre les catholiques. (*Voyez* JAPON, *dans le* Dict. géog.) | *Abrégé de la géographie, à l'usage des jeunes personnes*, petit volume in-12. C'est un extrait de sa Géographie moderne.

* **NICOLLE** (Gabriel-Henri), homme de lettres, libraire et ensuite directeur du collége de Sainte-Barbe, naquit à Fresquienne, village du pays de Caux, le 23 mars 1767, de parens cultivateurs, qui lui firent donner une brillante éducation. Il fut envoyé à Paris, au collége de Sainte-Barbe, où il avait été précédé par un frère aîné, qui depuis, sous le nom de l'abbé Nicolle, a rendu de grands services à l'instruction publique et a acquis dans cette carrière honorable une juste célébrité. Henri Nicolle se destinait comme son frère à l'éducation de la jeunesse, lorsque la révolution, en détruisant tous les établissemens universitaires, renversa en même temps les projets des deux frères. L'abbé Nicolle fut obligé de quitter sa patrie et alla chercher en Russie des moyens de se rendre utile. Henri, resté à Paris, s'associa avec quelques amis pour lutter contre les excès de l'anarchie, et résister aux oppresseurs qui faisaient gémir la France. Plusieurs journaux sortirent de cette courageuse coalition, tous rédigés dans les mêmes principes, et dans le but d'amener la restauration de la monarchie légitime. M. Lacretelle, dans son *Histoire de la Révolution*, place le nom de Nicolle à côté de ceux de MM. Bertin, Dussault, Fiévée. Des persécutions devaient atteindre ces intrépides écrivains; aussi aux époques les plus désastreuses de la révolution, au 10 août, au 21 janvier, aux jours qui précédèrent le 9 thermidor, au 13 vendémiaire, Nicolle et ceux qu'on appelait ses complices furent-ils enveloppés dans une commune proscription. Plusieurs fois condamnés à mort ou à l'exil, des lois d'amnistie les sauvèrent. Nicolle ne paya son dévouement que par la perte de sa liberté. Affranchi de ses liens, il dirigea ses vues vers le commerce de la librairie. Mais victime de sa confiance et de sa facilité, il songea à se retirer des affaires. Il existait à Paris une institution, formée par d'anciens élèves de Sainte-Barbe, qui avait d'abord été assez florissante, mais qui se trouvait déchue de son premier état; Nicolle supposa que le nom seul de l'établissement appuyé de son zèle et de la collaboration de quelques vieux camarades suffirait pour lui rendre son antique splendeur. Au bruit de la restauration d'une maison qui lui était toujours chère, l'abbé Nicolle accourut du fond de la Russie méridionale et se joignit à son frère; leur coopération acquit à cette maison en peu d'années l'estime de l'université et la confiance de quatre cents familles. Heureux dans son intérieur, Nicolle pouvait se promettre un long et brillant avenir. Il était d'une forte constitution, et rien ne paraissait lui présager une fin prochaine, lorsque dans les premiers mois de 1828 il fut attaqué d'un catarrhe, auquel il succomba le 8 avril de la même année. Quoiqu'il se fût constamment occupé de littérature, Nicolle

Digitized by Google

n'a laissé aucun ouvrage de sa composition. Comme libraire éditeur, il a donné une immense collection de livres classiques, connus sous le nom d'éditions stéréotypes, et remarquables alors par leur extrême correction. Il conçut le premier le plan de la bibliothèque latine, ou réimpression des commentaires allemands sur les auteurs classiques latins, entreprise à laquelle il dut renoncer, après en avoir publié quelques volumes, pour éviter une concurrence fâcheuse avec celle de M. Lemaire. Les *Dictionnaires* français-latin et latin-français de M. Noël; le *Dictionnaire grec-français* de Planche, etc... furent imprimés pour la première fois en 1807, sous sa direction.

* NICOLI (Nicolas), savant italien, naquit à Florence en 1363. Forcé, par ses parens, de s'adonner au commerce, il apprit en secret le latin, et parvint à acquérir une très grande instruction. Devenu maître d'une fortune considérable, il fit rechercher dans toute l'Europe les manuscrits des meilleurs auteurs anciens, dont il forma une riche collection. Il attira à Florence plusieurs savans de Constantinople et de tout l'Orient, et mourut dans cette ville le 23 juin 1437.

NICOLO. *Voyez* ABBATE.

* NICOLO (Nicolas ISOUARD, dit), célèbre compositeur de musique, naquit à Malte en 1777, où son père, originaire de France, était négociant. Après avoir fait son éducation à Paris, où il avait été amené de bonne heure par un commandeur de l'ordre auquel Malte donne son nom, il retourna dans sa patrie, en 1790, et fut employé ensuite à Palerme, dans sa ville natale et à Florence, en qualité de commis d'une maison de banque. Mais le commerce n'avait pour lui aucun attrait; il se livra à la musique avec passion et étudia le contrepoint à Naples, sous le célèbre Sala, maître de Paesiello et de Cimarosa. Ce fut à Florence qu'il fit son premier essai par un petit opéra intitulé : *Avviso ai maritati* : il en donna un autre à Livourne qui fut assez bien accueilli. La réputation qu'il acquit en Italie le fit rappeler à Malte par le grand-maître de Rohan, et, après la mort de Vincent Aufossi, et de San-Martino, il fut nommé organiste, et maître de la chapelle de l'Ordre. Les Français s'étant emparés de l'île de Malte (en juin 1798), le général Vaubois, qui en eut le commandement, prit Nicolo pour son secrétaire, et l'emmena avec lui en France, où il se lia d'amitié avec MM. Etienne, Hoffmann, Dupaty, etc., qui l'engagèrent à composer pour les théâtres de la capitale, où il fut très applaudi. Nicolo, outre son talent pour la composition, était un excellent pianiste et organiste, et jouait de l'harmonica d'une manière inimitable. Il est mort à Paris le 23 mars 1818, âgé de 41 ans. Indépendamment de plusieurs *messes* très estimées, composées pour la chapelle de Malte, il a laissé un grand nombre *d'opéras* écrits en Italie, comme *Avviso ai Maritati, Artaserse, Rinaldo d'Asti, Il Barbiere di Siviglia, L'Improvisato in Campagna, Il Bottajo, I due Avari, Il Barone d'Alba Chiara*, etc. Il a composé en France *Le Tonnelier*, 1804; *La Femme avare*, 1804; *Les Confidences*, 1803; *Le Médecin Turc; Léonce; La Ruse inutile*, 1805; *Idala*, en 3 actes; *La Prise de Passaw*, en 3 actes, 1806; *Le Rendez-vous bourgeois; les Créanciers*, en 3 actes; *Un jour à Paris*, en 3 actes; *Cimarosa*, 1808; *L'Intrigue au sérail*, en 3 actes; *Cendrillon*, en 3 actes; *Le petit Page; Flaminius; La Victime des arts*. Il s'occupait d'*Aladin* ou *la Lampe merveilleuse*, lorsqu'il est mort; c'est Beninchori qui l'a achevé et qui l'a fait représenter en 1822. Après la restauration, Nicolo prit la croix de chevalier de Malte, qu'il disait lui avoir été conférée par le grand-maître, passionné pour la musique; ses amis l'en félicitèrent sans y croire.

NICOLO-FRANCO. *Voyez* FRANCHI.

NICOLOSIO (Jean-Baptiste), Sicilien, mort à Rome en 1670, était très versé dans les mathématiques et la géographie, et mérita l'estime d'Alexandre VII. On a de lui : | *Hercules Siculus, sive studium geographicum*, 2 vol.; | *Guida allo studio geografico*; | *La Teoria del globo terrestre*; | *Orbis descriptio*, en dix cartes; | une *Description de l'Etat de l'Eglise*; | *une autre* du royaume de Naples; | des *Cartes* avec des notes pour l'histoire d'Alexandre, par Quinte-Curce, etc.

NICOLSON (Guillaume), savant bibliographe et évêque anglican, né en 1655, posséda différens bénéfices en Angleterre, fut fait archidiacre de Carlisle en 1682, évêque de la même ville en 1714, puis de Londonderri en Irlande en 1718, enfin archevêque de Cashel en février 1727, et mourut peu de jours après. On a de lui : | *Bibliothèque historique d'Angleterre*, Londres, 1696-1699, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage contient un catalogue des historiens d'An-

Digitized by Google

gleterre, tant imprimés que manuscrits, avec des jugemens et des observations. | *Bibliothèque historique d'Ecosse*, Londres, 1702, in-8°; | *Bibliothèque historique d'Irlande*, 1724, in-8°. On a réuni ces trois *Bibliothèques* en un vol. in-fol., Londres, 1736, in-fol.; et cette édition est la meilleure. | Des *Sermons*. Il a donné en outre une *Dissertatio de jure feodali veterum Saxonum; — Sur les médailles d'Ecosse; Leges Marchiarum, etc.*

NICOLSON. *Voyez* NICHOLSON.

NICOMÈDE Ier, roi de Bithynie, fils de Zipoetès fondateur de cette monarchie, monta sur le trône après son père l'an 278 avant J.-C. Il traita ses frères avec la cruauté d'un tyran. Il les fit tous massacrer : un seul, Ziboeas, échappé au carnage, se mit en état de révolte; mais il fut vaincu et contraint de se cacher. Craignant la puissance d'Antiochus, roi de Syrie, il s'allia aux Gaulois alors maîtres de la Lysimachie et de la Chersonèse. C'est de cette époque que date l'entrée des Gaulois dans l'Asie mineure, où ils occupèrent le pays qui, de leur nom, fut appelé Galatie. Il dut à cette alliance, de se voir demander la paix par Antiochus. Nicomède mourut l'an 249 avant J.-C. On prétend que c'est lui qui bâtit Nicomédie, à laquelle il donna son nom.

NICOMÈDE II, surnommé par dérision *Philopator*, petit-fils du précédent, fut élevé à Rome sous la protection du sénat. Il ôta le sceptre à Prusias, son père, qu'il fit assassiner dans un temple où il s'était réfugié, l'an 148 avant J.-C. Il régna ensuite en paix. La fin de sa vie fut agitée par la crainte de la puissance de Mithridate, dont il avait épousé la sœur, veuve d'Ariarathe. Il aposta un jeune homme, qu'il disait être troisième fils d'Ariarathe. Les Romains, pour mortifier les deux rois rivaux, ôtèrent la Cappadoce à Mithridate, et la Paphlagonie à Nicomède, qui mourut l'an 90 avant J.-C. Ce monarque se concilia l'amour de ses sujets par la douceur de son caractère et par les qualités qui font un bon roi; mais sa gloire fut souillée par le meurtre de son père et par son ambition. La vie de Nicomède a fourni au grand Corneille le sujet d'une de ses plus belles pièces.

NICOMÈDE III, fils du précédent et son successeur, fut détrôné par son frère aîné, appelé Socrate, puis par Mithridate; mais les Romains le rétablirent. Il mourut sans enfans l'an 75 avant Jésus-Christ, laissant les Romains héritiers de son royaume de Bithynie, qui fut réduit en province.

NICOMÈDE, géomètre, passe pour être l'inventeur de la courbe appelée *conchoïde*, qui sert également à la résolution des deux problèmes de la duplication du cube et de la trisection de l'angle. Les savans ne sont pas d'accord sur le temps où il vivait. Quelques-uns le placent deux siècles avant J.-C., d'autres quatre ou cinq siècles après. Les raisons alléguées pour prouver l'une ou l'autre de ces dates, ne sont pas décisives. S'il est vrai qu'un certain Geminus a parlé de la conchoïde deux siècles avant J.-C., il s'ensuivrait précisément que Nicomède n'en est pas l'inventeur, mais non pas qu'il eût vécu avant Geminus.

NICON (saint), moine du monastère appelé *Pierre d'Or*, à l'extrémité de l'Arménie, fut surnommé Μετανοειτε, c'est-à-dire *Faites pénitence*, parce qu'il commençait ordinairement ses sermons par ces paroles. Il travailla avec autant de zèle que de fruit à la conversion des Arméniens et des Grecs qui montraient du penchant pour le mahométisme. Il fut l'apôtre de l'île de Crète, où il prêcha pendant vingt ans, et de toute la Grèce. Il laissa un *Traité* sur la religion des Arméniens, que Cotelier a donné en grec et en latin avec des notes dans les Monumens des Pères apostoliques. On conserve dans la bibliothèque du roi de France deux exemplaires des *Pandectes de choses saintes*, qui renferment plusieurs sermons de saint Nicon. Il mourut le 26 novembre 998, à Corinthe.

NICON. *Voyez* NIKON.

NICOT (Jean), né à Nîmes en 1530 d'un notaire de cette ville, quitta sa patrie de bonne heure, et s'introduisit à la cour, où son mérite lui procura les bonnes grâces de Henri II et de François II. On le nomma ambassadeur en Portugal : à son retour, il apporta en France la plante *petun*, qu'on appelle *nicotiane*, de son nom. Cette plante, connue aujourd'hui sous le nom de *tabac*, qu'on crut alors nuisible à la mémoire, à la tête et aux yeux de l'homme, fut présentée à la reine Catherine de Médicis, et de là lui vint son nom d'*Herbe à la reine*. (*Voyez* GOHORRY.) Nicot mourut à Paris en 1600, laissant plusieurs ouvrages manuscrits : | un *Traité de la marine*, où il avait recueilli tous les termes des mariniers; | *Trésor de la langue française tant ancienne que moderne*. Ce dictionnaire, qui

Digitized by Google

ne parut qu'après la mort de l'auteur, en 1606, in-fol., n'est plus d'aucun usage, à raison des révolutions que la langue française a essuyées depuis, et qu'elle ne cesse pas d'essuyer.

NIDER (Jean), dominicain qui assista au concile de Bâle, et qui mourut vers l'an 1440, est connu par son *Formicarium*, où il y a beaucoup de choses touchant les sacriléges. Nous avons aussi de lui | *De reformatione religiosorum*, Anvers, 1611, in-8°; | *Præceptorium seu de decem præceptis tractatus*, Cologne, 1472; édition très recherchée, parce que c'est le plus ancien livre, avec date, qui ait des signatures.

NIDHARD ou NITHARD (Jean-Everard), cardinal, né au château de Falkenstein, en Autriche, l'an 1607, entra dans la société des jésuites en 1631. Appelé à la cour de l'empereur Ferdinand III, il fut confesseur de l'archiduchesse Marie, qu'il suivit en Espagne, lorsqu'elle épousa Philippe IV. Ce monarque conçut tant d'amitié et d'estime pour lui, qu'il voulut le faire décorer de la pourpre romaine. Après la mort de Philippe, la reine-mère lui donna la charge d'inquisiteur-général, et le mit à la tête de son conseil. Depuis le ministère du duc de Lerme, l'Espagne était tombée dans un état de faiblesse dont elle ne pouvait se relever. Nidhard trouva le trésor sans argent, les places de la monarchie en ruine, les ports sans vaisseaux, les armées sans discipline et sans chef, mal conduites, et manqua de génie ou de moyens pour remédier à tant de maux. D. Juan forma un parti contre lui, et, malgré la protection de la reine, il fallut que son confesseur cédât à l'orage; mais les affaires de l'état n'en devinrent pas meilleures. Le ministre disgracié se retira à Rome, où il fut ambassadeur d'Espagne auprès du pape. Clément X l'élut au cardinalat en 1672, et lui donna l'archevêché d'Edesse. Le cardinal Nidhard mourut en 1681, à l'âge de 74 ans. On a de lui quelques ouvrages sur *la Conception immaculée de la sainte Vierge*, imprimés à Paris, 1677, 2 vol. in-12. On a imprimé à Cologne une *Relation des différends arrivés en Espagne entre D. Juan d'Autriche et le cardinal Nidhard*, 1677, 2 vol. in-12.

* NIEBUHR (Carsten), célèbre voyageur danois, né le 17 mars 1733, à Ludings-Worth, dans le duché de Lauenbourg, appartenait à une famille de paysans aisés. Niebuhr perdit ses parens de bonne heure : ses tuteurs ne jugèrent pas à propos de lui faire achever les études qu'il avait faiblement commencées, et jusqu'à l'âge de 21 ans il ne s'occupa que de cultiver lui-même son petit patrimoine. Un procès, qui s'éleva dans son village, ayant forcé de faire venir d'ailleurs un arpenteur, car il ne s'en trouvait pas dans le pays, Niebuhr se mit à étudier la géométrie pour procurer à la fois à son pays la science qui lui manquait, et à lui-même un nouvel état. Il se rendit, en 1755, à Hambourg où pendant deux ans il se livra à l'étude du latin et des mathématiques; puis il fréquenta les cours de l'université de Gœttingue; mais, s'étant aperçu que ses ressources ne lui suffisaient pas pour achever son éducation, il entra dans le corps des ingénieurs hanovriens, qu'il quitta bientôt pour faire partie de l'expédition scientifique que le gouvernement danois envoyait en Arabie. Après dix-huit mois de nouvelles études et de préparatifs, il partit en 1761 en qualité de mathématicien. Ce voyage dura six ans : ses quatre compagnons (Von Haven, orientaliste; Forskaal, naturaliste; Cramer, médecin; Baurenfeind, peintre) succombèrent; lui seul survécut, pour faire connaître les résultats de cette expédition. De retour à Copenhague en novembre 1767, il rapporta des matériaux nombreux dont le gouvernement lui laissa la propriété. Au bout de quelques années, dégoûté du service militaire et du séjour de Copenhague, Niebuhr accepta (1778) la place d'administrateur à Meldorf dans la Ditmarsie méridionale, où il s'occupa beaucoup de travaux rustiques. Il reçut plus tard le titre de conseiller d'état et la croix de Danebrog. Il était en correspondance avec les savans les plus illustres, et fut nommé, en 1802, associé étranger de la troisième classe de l'institut de France. Les principaux ouvrages de Niebuhr, écrits en allemand, sont; | *Description de l'Arabie, d'après les observations faites dans le pays même*, Copenhague, 1772, avec cartes et figures : cet ouvrage qui a été réimprimé et traduit en français par M. Mourier, 1773, est peut-être le meilleur que nous ayons sur la contrée. | *Voyages dans l'Arabie et dans d'autres pays circonvoisins*, Copenhague, 1774-1778, 2 vol. in-4°, avec cartes et figures; il a été traduit en hollandais et en français, Amsterdam et Utrecht, 1776-1780, 2 vol. in-4°; c'est, selon le témoignage

Digitized by Google

de M. Sylvestre de Sacy, le livre d'un voyageur aussi exact que fidèle; | l'*Intérieur de l'Afrique ;* c'est le résumé des entretiens de l'auteur avec l'ambassadeur de Tripoli ; ce morceau, qui offre des détails curieux, a été inséré dans le *Musée germanique* de 1770 ; | *Etat politique et militaire de l'empire Turc* dans le même recueil, 1789 : ce morceau a été traduit en danois, Copenhague, 1791. Niebuhr mourut à Meldorf, dans le mois de mai 1815. Son fils dont il est question dans l'article suivant a publié sa *Vie* en allemand, Kiel, 1817, in-8°.

* **NIEBUHR** (Berthold - Georges), historien allemand, professeur aux universités de Berlin et de Bonn, ministre prussien, était fils du précédent et petit-fils, par sa mère, du célèbre médecin Blumenberg, et naquit à Copenhague le 27 avril 1776. Il n'avait pas deux ans quand son père obtint une place à Meldorf dans le Holstein, et ce fut dans cette ville qu'il reçut sa première éducation. Son père se proposa d'abord de le faire voyager dans l'Orient, et les premières études du jeune Niebuhr furent conçues dans cet esprit. On lui enseigna l'anglais et l'arabe, la géographie, les mathématiques, quoiqu'il montrât cependant peu d'aptitude pour les sciences exactes. Les commentaires de César, Sophocle et Shakespeare, fixèrent principalement son attention, et il eut pour premier maître Jæger, célèbre philologue, l'éditeur des panégyristes latins. On renonça à le faire entrer dans la carrière des voyages, pour laquelle on prévoyait plusieurs obstacles, entr'autres la faiblesse de son tempérament, que n'avaient point contribué à fortifier les soins trop assidus de sa mère. Envoyé plus tard à Hambourg, pour étudier la science du commerce, Niebuhr préféra Klopstock et Voss à l'enseignement de Busch. De là il se rendit à l'université de Kiel où il apprit le droit, puis à Edimbourg où il s'instruisit dans les sciences naturelles; il réussit surtout dans la chimie. Niebuhr parcourut ensuite pendant six mois les diverses contrées de la Grande-Bretagne, étudiant les mœurs, les usages, et particulièrement la législation, et revint en Danemarck en 1801. Il fut d'abord secrétaire du ministre des finances, Schimmelmann, puis sous-bibliothécaire de Copenhague, et il contribua à sauver la bibliothèque de cette ville, lors du bombardement opéré par les Anglais. Il devint aussi un des directeurs de la banque danoise, et il écrivit des mémoires d'administration et d'économie politique. Tout annonçait que Niebuhr était fixé dans ce pays. Il publia bientôt la *première Philippique de Démosthènes* en allemand, et y joignit des notes remplies d'allusions contre Napoléon et les Français. Cette production fut dédiée par l'auteur à l'empereur Alexandre. Le roi de Prusse l'appela à Berlin, et il jouit pendant long-temps de la confiance de ce prince qui le fit en 1813 conseiller d'état. Il devint aussi membre de l'université et de l'académie des sciences. Le succès des armes françaises l'obligea de quitter Berlin, et il se rendit à Riga. Les soldats français, trahis par la fortune, durent bientôt abandonner à leur tour cette contrée. Niebuhr voulant exciter le patriotisme allemand, rédigea le *Correspondant prussien* de concert avec Arndt, fit prendre les armes à la jeunesse et se trouva à la bataille de Bautzen, puis à celle de Dennewitz, où il travailla lui-même à élever des redoutes sur le Creutzberg. De retour dans sa patrie adoptive, il fut envoyé en Hollande où il s'opposa à la réunion de la Belgique. Quelques-uns de ses écrits ayant déplu à la cour de Berlin, il fut envoyé à Rome comme ambassadeur près du saint Siége en 1816, et conclut en 1821, au nom du roi de Prusse, un concordat avec le souverain pontife. C'est à ses vastes connaissances que Niebuhr dut sa haute élévation ; car il avait occupé à Berlin la chaire d'histoire romaine avant d'être appelé aux conseils du monarque. Pendant son séjour à Rome, l'ambassadeur s'occupa souvent des intérêts de la science. Avant de quitter la Prusse, il avait publié de concert avec les savans Heindorf et Buttmann les *Fragmens de Fronton*, récemment découverts par l'abbé Maï. Arrivé à Vérone, il parcourut la bibliothèque du chapitre, et y trouva les *Institutes de Gaïus* qui y dormaient depuis des siècles. A Rome où il se lia avec le savant abbé Maï, il découvrit deux *fragmens* inédits de Cicéron, l'un qui sert de complément au discours *pro Marco Rabirio;* l'autre qui est un morceau de l'oraison *pro Plancio.* Déjà en 1807, Niebuhr avait trouvé quelques *passages* inconnus des *OEuvres de Sénèque*, et sa réputation était devenue européenne. Tous les littérateurs en effet avaient lu avec le plus grand intérêt ses nombreux *Mémoires* sur différens points

Digitized by Google

d'*Archéologie* et de *Littérature orientale*, qui sont insérés dans les *Recueils scientifiques de l'Allemagne*. Mais ce qui l'a fait connaître de la manière la plus avantageuse, c'est son *Histoire Romaine*, dont le premier volume parut à Berlin en 1811. Il en a été donné une deuxième édition dans la même ville en 1830, 2 vol. in-8°. M. Schlegel a rendu compte des deux premiers volumes de cet important ouvrage dans les *Annales encyclopédiques* de 1817, t. 6, page 147-165. Niebuhr n'a pas terminé ce travail qui était vivement désiré. L'historien a refait entièrement les premières annales de Rome : il démontre que les écrivains romains, et en particulier Tite-Live, qui nous ont rapporté l'histoire de cet âge ancien, n'ont fait que copier presque littéralement les traditions populaires et poétiques consignées dans des chants, des odes, des tragédies, des épopées; c'est à cette circonstance qu'il faut rapporter, selon lui, le caractère dramatique et merveilleux que l'on remarque dans les événemens des premiers siècles de Rome. On ne peut nier qu'il y ait quelque chose d'original et de séduisant dans ce système auquel Niebuhr a prêté l'appui de son talent et de son érudition. Cette opinion a été vivement controversée en Allemagne, et le nouvel historien de Rome a eu ses détracteurs comme ses partisans. M. de Golbéry, conseiller à la cour royale de Colmar, a traduit en français le premier volume sous les yeux même de l'auteur, 2 vol. in-12. Niebuhr resta sept ans à Rome où il se lia étroitement avec M. de Serre, dont il ne parlait jamais qu'avec attendrissement. Quand la mort eut enlevé ce dernier à la France, et après avoir donné sa démission, il revint de cette ville en Prusse, en 1823 (1). Il s'arrêta à Saint-Gall, où il trouva les *Fragmens* du poème de Mérobaudes, qu'il publia la même année, et se rendit ensuite à Heidelberg, où il allait voir l'illustre Voss, puis à Bonn où il se fixa. Il donna des cours publics dans cette dernière ville sans occuper de chaire, fonda des prix pour diverses questions d'histoire et de philologie, et soutint de ses deniers les élèves qui n'avaient pas de fortune et qui annonçaient des dispositions heureuses. Il s'occupa de revoir et de continuer son *Histoire romaine*, dont il rédigea le 5[e] volume pendant l'hiver de 1824, surveilla la réimpression du *Corpus historiæ bysantinæ*, et donna plusieurs auteurs, notamment Agathias. Le 7 février 1830, un incendie détruisit les étages supérieurs de sa maison et une partie de ses manuscrits. La révolution de juillet vint lui donner de vives appréhensions pour le repos de l'Europe, et ses inquiétudes altérèrent sa santé. Il est mort à Bonn, à l'âge de 55 ans, le 2 janvier 1831. Il était exclusif dans ses opinions, et ses collègues avaient souvent avec lui des querelles très vives sur des objets d'érudition, notamment sur le célèbre passage du traité de Cicéron *de republica*, où se trouvent des détails sur les comices. Outre les ouvrages que nous avons cités, on doit encore à Niebuhr un écrit diplomatique qui a paru en 1814 sous ce titre : *Droits de la Prusse sur la cour de Saxe*; et une *Notice* sur son père (*voyez* l'article précédent) intitulée : *Vie de Carsten Niebuhr, voyageur danois*, Kiell, 1817, in-8°.

* **NIEMEYER** (Auguste-Hermès), théologien et professeur, naquit à Halle le 1[er] septembre 1754, et parcourut avec la plus grande distinction la carrière de l'enseignement. Devenu en 1784 professeur dans l'université de cette ville, il fut successivement nommé aux premiers emplois de tous les établissemens d'instruction publique et de bienfaisance de Berlin et de Halle. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages estimés sur la *Théologie* et sur l'*éducation* : | *Le Caractère de la Bible*; | *Philotas*, ou *Moyens de*

(1) « Pendant son séjour à Rome, » dit la *Nouvelle Revue germanique*, dans son numéro du mois de février 1831, « un grand nombre de dissertations importantes accrurent les titres que Niebuhr avait à l'admiration de l'Europe savante. En 1819, on le voit discuter le mérite de la chronique d'Eusèbe, et examiner le parti que peut retirer sa chronologie de la découverte qu'on venait d'en faire chez les Arméniens de Venise. Peu de temps après, il détermine l'époque où vécut Quinte-Curce, où écrivit Pétrone. Ou bien, en latin élégant et facile, il expose les restitutions dont lui paraissent susceptibles les inscriptions rapportées de Nubie par M. Gau, et il lit ce beau travail à l'académie d'archéologie. Un libraire allemand voulait faire réimprimer la Topographie de Lalande; il s'y opposa, et écrivit lui-même sur ce sujet une savante et lumineuse *monographie*, qui a paru dans le *Kunstblatt* de Tubingue et dans le recueil de ses Œuvres. Enfin, ce furent ses conseils et ses encouragemens qui firent entreprendre l'ouvrage de MM. Platner et Bunsen, dont la publication a commencé il y a fort peu de temps, et qui sera d'autant plus parfait que M. Bunsen a succédé à Niebuhr dans son ambassade, et qu'il a pu, par conséquent, continuer les recherches de son illustre prédécesseur sur la topographie de Rome. »

Digitized by Google

consolation et d'instruction pour ceux qui souffrent; | *Timothée, ouvrage destiné à exciter et à augmenter la dévotion des chrétiens;* | *Théologie populaire et pratique;* | *Lettres à ceux qui enseignent la religion chrétienne;* | *le Guide des instituteurs*, Halle, 1802, in-8°; | *Aperçu sur le régime des écoles allemandes et sur leur histoire dans le 18e siècle*, Halle, 1802, in-8°; | *Principes fondamentaux de l'éducation et de l'instruction à l'usage des parens, des instituteurs et des maîtres d'école*, 7e édition, Halle, 1819, 5 vol. in-8°; | *Passages des classiques grecs et romains, relatifs à la théorie de l'éducation*, Halle et Berlin, 1813, in-8°; | *De Isidori pelusiotæ vita, scriptis et doctrina, commentatio historico-theologica*, Halle, 1825, in-8°, où l'on trouve des notices précieuses que l'on chercherait vainement ailleurs. Sa dernière production est la *Relation de son voyage en France et en Angleterre*, pays qu'il visita à l'époque de la restauration. En 1812, Niemeyer avait été conduit en France comme un des otages de l'université de Halle. Rendu à la liberté en 1814, il parcourut notre pays et fit une excursion en Angleterre avant de retourner dans sa patrie. Cet auteur donne dans son ouvrage d'intéressans détails sur les événemens de l'époque, et ses observations sur les hommes et sur les choses annoncent un jugement droit et un esprit sain. Un an avant sa mort, l'université de Halle dont il était le chancelier, lui donna une fête pour célébrer le 50e anniversaire de son professorat, ou, comme on dit en Allemagne, le *jubilé du doctorat*. Les détails de cette cérémonie se trouvent dans la *Revue encyclopédique*, tom. 35, p. 41 (année 1827, t. 3). Niemeyer est mort à Halle le 5 juillet 1828.

NIÉREMBERG (Jean-Eusèbe de), jésuite, allemand d'origine, naquit à Madrid en 1590, et y mourut en 1658, à 68 ans. C'était un homme pénitent, austère et très laborieux. Il a beaucoup écrit, et la plupart de ses ouvrages de piété, composés, soit en espagnol, soit en latin, ont été traduits en diverses langues et quelques-uns en français. Le Traité du *Discernement du temps et de l'éternité*, ou *De la différence du temps et de l'éternité*, n'a pas seulement été mis en français par le père Brignon, il l'a été aussi en arabe par le père Fromage, de la même société. Celui de ses ouvrages qui est le plus recherché des curieux est sa *Curiosa filosofia y tesoro de maravillas de la naturaleza*, Madrid, 1643, in-4°. On a encore de lui : | *Eloges des hommes illustres de sa société*, en espagnol, Madrid, 1643, 6 vol. in-fol.; | *Traité de l'origine de l'Ecriture sainte*, Lyon, 1641, in-fol.; | *Historia naturæ*, Anvers, 1635, in-fol.

NIEUHOFF ou NIEUWHOF (Jean de), voyageur hollandais, né à Usen en Westphalie vers le commencement du 17e siècle, à qui nous devons une *Relation* estimée de son *Ambassade de la part de la compagnie orientale des Provinces-Unies auprès de l'empereur de la Chine*. Cette relation curieuse est en hollandais. Jean Le Charpentier en a donné une bonne traduction en français, Leyde, 1665, in-fol. : cette édition est rare, et le livre recherché. Nieuhoff est mort vers 1671.

NIEUWENTYT (Bernard), savant hollandais, né à Wastgraafdyk, en Nord-Hollande, l'an 1654, marqua, dès sa première jeunesse, de l'inclination pour les sciences; mais avec le désir de tout savoir, il eut la sagesse de se borner. Il s'attacha d'abord à l'art de raisonner juste, et il pénétra ensuite dans ce que les mathématiques ont de plus profond. Il passa à la médecine et au droit, et ses progrès dans ces deux sciences ne furent pas moins rapides. Il devint, par son application continuelle, et en secondant l'étendue de son génie, bon philosophe, grand mathématicien, médecin célèbre, magistrat habile et équitable. Plus attentif à cultiver les sciences, qu'avide des honneurs du gouvernement, il se contenta de les mériter. Il fut cependant conseiller et bourguemestre de la ville de Purmerende, où il demeurait, sans briguer des exploits qui l'auraient tiré de son cabinet. Ce savant mourut en 1718 à 64 ans. Ses principaux ouvrages sont : | un Traité en hollandais, traduit en français par Noguez, sous ce titre : *L'Existence de Dieu démontrée par les merveilles de la nature*, Paris, 1740, in-4°. Cet ouvrage, excellent en son genre, s'il était moins diffus, et si l'auteur ne se trompait quelquefois dans la détermination de quelques causes finales particulières, est divisé en trois parties, dans lesquelles il traite de la structure du corps humain, des élémens, des astres et de leurs divers effets. C'est une espèce de physique, dans laquelle ce sage écrivain tourne tout à la gloire de l'Etre su-

Digitized by Google

prême et de ses ouvrages Il y réfute en même temps les vaines difficultés que des raisonneurs superficiels objectent contre quelques articles de la foi chrétienne, en particulier contre la résurrection des morts. L'auteur du *Génie du christianisme*, a donné, liv. 5 de la première partie, un court extrait de cet ouvrage dont l'édition originale a pour titre : le *Véritable usage de la contemplation de l'univers pour la conviction des athées et des incrédules*, Amsterdam, 1715, 1720, avec 23 planches, in-4° ; | une *Réfutation de Spinosa*, in-4°, en hollandais ; | *Analysis infinitorum*, Amsterdam, 1695, in-4°; | *Considerationes secundæ circa calculi differentialis principia*, Amsterdam, 1696, in-4°.

NIFO. *Voyez* NIPHUS.

NIGER-PÉRATE fut un des plus vaillans hommes de son temps parmi les Juifs. Il commandait dans la province d'Idumée, au commencement de la guerre de ce peuple avec les Romains, et se signala en plusieurs rencontres, principalement contre Cestius Gallus, à Gabaon et à Ascalon. Simon et Jean ayant usurpé toute l'autorité dans Jérusalem, Niger, dont les talens excitaient leur jalousie, fut un des premiers qu'ils accusèrent d'intelligence avec les Romains. Ils lui firent mille outrages, et le traînèrent enfin hors des murailles de Jérusalem, où ils le firent assommer à coups de pierres, sans vouloir lui permettre de se justifier des crimes dont il était accusé.

NIGER (C. Pescennius-Justus), empereur d'Orient, gouverneur de Syrie, se signala par sa valeur et sa prudence. Les légions romaines le saluèrent empereur à Antioche vers la fin d'avril 193, sur la nouvelle de la mort de Pertinax. Un orateur ayant voulu célébrer son avénement à l'empire par un panégyrique : « Composez plutôt, lui dit Niger, » l'éloge de quelque fameux capitaine » qui soit mort, et retracez à nos yeux » ses belles actions pour nous servir de » modèle. C'est se moquer que d'encen- » ser les vivans, surtout les princes, dont » il y a toujours quelque chose à crain- » dre ou à espérer. » (*Voyez* NÉRON.) Niger ne jouit du commandement qu'environ un an; il perdit plusieurs batailles contre Sévère, et enfin l'empire, avec la vie dans les premiers mois de l'an 195 de J.-C.

NIGIDIUS-FIGULUS (Publius), bon humaniste, habile philosophe et grand astrologue, passa pour le plus savant des Romains après Varron. Ses talens lui procurèrent les charges de préteur et de sénateur. Il fut utile à Cicéron pour dissiper la conjuration de Catilina; mais ayant pris le parti de Pompée contre César, il fut exilé, et mourut en exil, l'an 45 avant J.-C. Cicéron, qui fait de lui le plus grand éloge, lui écrivit une belle lettre de consolation. Saint Augustin dit qu'il fut surnommé *Figulus*, c'est-à-dire *Potier*, parce qu'il se servit d'un exemple tiré de la roue de potier, pour répondre à cette question qu'on lui faisait contre l'astrologie : *Pourquoi la fortune de deux enfans jumeaux n'est-elle pas la même ?* Il ne nous reste de ses ouvrages que des fragmens conservés par Aulu-Gelle, Pline et les anciens grammairiens. Ils ont été recueillis par Rutgersius dans les *Variæ lectiones*. On trouve l'analyse d'un *Mémoire* de Burigny sur cet écrivain, tom. 29 du *Recueil de l'académie des Inscriptions*. Il écrivait d'une manière si abstraite que ses contemporains le négligèrent.

NIGRISOLI (Jérome), savant médecin, né à Ferrare en 1621, mort dans sa patrie en 1689, à 68 ans, a fait imprimer à Guastalla, 1665, *Progymnasmata medica*. Il pratiqua son art avec succès.

NIGRISOLI (François-Marie), mort à Ferrare en 1727, à 79 ans, était fils du précédent, et ne se rendit pas moins habile que son père dans la médecine. Il laissa plusieurs ouvrages, dont la plupart furent bien accueillis, entre autres : | un *Traité du quinquina*, en latin, Ferrare, 1700, in-4°; | *Pharmacopœa ferrariensis*; | *Consigli medici*, Ferrare, 1729, 2 vol. in-4°.

NIHUSIUS ou NIHUS (Barthold), né l'an 1584, à Wolpe, dans les états de Brunswick, d'une famille luthérienne, embrassa à Cologne la religion catholique vers l'an 1622. Après avoir eu pour premier emploi la direction du collége des prosélytes, il devint abbé d'Ilfeld en 1629, puis suffragant de l'archevêque de Mayence, sous le titre d'évêque de Mysie. Il mourut au commencement de mars 1657. On a de lui : | *Annotationes de communione orientalium sub specie unica*, in-4°, Cologne, 1648; | *Tractatus chorographicus de nonnullis Asiæ provinciis ad Tigrim, Euphratem*, etc. 1658, in-8°; et d'autres ouvrages de littérature, de théologie, de controverse et d'histoire.

NIKON, né en 1613, d'une famille

Digitized by Google

obscure, dans le gouvernement de Nowogorod en Russie, embrassa l'état monastique, devint successivement archimandrite, métropolitain de Nowogorod, et enfin patriarche de Russie en 1652. Le czar Alexiowitz lui donna toute sa confiance. Il introduisit dans l'Eglise russe la chant à l'exemple de l'Eglise grecque, et assembla une espèce de concile pour la restitution du texte sacré. Il avait remarqué dans les exemplaires dont on se servait beaucoup de passages altérés, peu conformes à la version des Septante. On rassembla les anciennes versions slaves, dont quelques-unes avaient au moins cinq siècles d'antiquité. Les moines du Mont-Athos, et les Grecs de l'Orient, fournirent beaucoup de copies des livres saints. Il y fut prononcé que l'ancienne version slavone était fidèle, et qu'il ne s'y était glissé des fautes que par la multiplication des copies. On en fit une nouvelle édition à Moscou, que Nikon signa. Ces changemens causèrent une division dans cette église. Ceux qui étaient attachés aux anciens usages, furent appelés *Raskolniki*. Ce schisme n'est pas encore fini. La faveur dont jouissait Nikon auprès du prince fut suivie d'une disgrâce qui lui donna le loisir de rassembler différentes Chroniques, de les confronter, de les corriger l'une par l'autre, et peut-être de les altérer. Il en composa une *Histoire* qui conduit jusqu'au règne du czar Alexiowitz, Pétersbourg, 1767, 2 vol. in-4°.

NIL (saint), *Nilus*, disciple de saint Jean-Chrysostôme, avait une grande réputation de piété dès le commencement du 5e siècle. On dit qu'il était de Constantinople (1) et de la première noblesse. Il épousa une femme digne de lui et en eut deux enfans. L'empereur Arcadius l'éleva à la dignité de préfet ou gouverneur de Constantinople; mais les vices qui régnaient à la cour de ce prince, ayant alarmé la délicatesse de conscience de Nil, le déterminèrent à se retirer dans le désert de Sinaï avec son fils Théodule. Sa femme consentit à sa retraite, et se retira elle-même avec sa fille dans un monastère de filles en Egypte. Saint Nil vécut long-temps avec des moines d'une sainteté exemplaire. Ils demeuraient dans des cavernes, ou dans des cellules qu'ils bâtissaient eux-mêmes, éloignées les unes des autres. La plupart ne mangeaient point de pain, mais seulement des fruits sauvages et des herbes crues; quelques-uns ne mangeaient qu'une fois la semaine. Ils avaient un prêtre, et s'assemblaient le dimanche dans l'église pour recevoir la communion, et s'entretenir des vérités saintes de la religion. Des Sarrasins attaquèrent les solitaires de Sinaï, en tuèrent plusieurs, en emmenèrent d'autres captifs, et donnèrent à quelques-uns de ceux qui étaient les plus âgés, la liberté de se retirer. Saint Nil fut de ces derniers; mais son fils Théodule fut emmené captif. On l'exposa en vente, et personne n'en voulant donner ce que les Sarrasins en demandaient, ces barbares voulaient le mettre à mort. A force de larmes, il obtint qu'on l'achetât. Il fut revendu à l'évêque d'Eleuse, qui ayant reconnu son mérite, l'éleva à la cléricature. Saint Nil alla chercher ce cher fils chez l'évêque d'Eleuse, qui n'usa de son autorité de maître, que par l'espèce de violence qu'il fit au père et au fils de leur imposer les mains pour l'ordre sacré de la prêtrise. L'histoire ne nous apprend plus rien de saint Nil: mais il y a apparence qu'il écrivait encore vers l'an 450, temps auquel on place ordinairement sa mort. Parmi ses ouvrages, on estime principalement ses *Epîtres*, le *Traité de la vie monastique* et le livre *de la prière*. Dans sa lettre 61e du 4e livre, il veut qu'on ne représente que la croix dans le sanctuaire, et il exhorte à placer autour des églises des peintures des histoires de l'ancien et du nouveau Testament. Les iconoclastes falsifièrent ce passage. Joseph-Marie Suarez, qui se démit de l'évêché de Vaison pour aller demeurer à Rome, y donna une édition des *OEuvres* de saint Nil, en 1673, à l'exception de ses *Lettres*. Le père Pierre Poussines, jésuite, publia 355 *Lettres* de ce saint, Paris, 1657, in-4°. Léon Allatius en fit imprimer un nombre plus considérable à Rome, 1668, in-fol. grec-latin. On trouve les *OEuvres* complètes de saint Nil dans la *Bibl. max. Patrum*.

NIL, archevêque de Thessalonique dans le 14e siècle, écrivit contre la primauté du pape. Barlaam, après avoir écrit en faveur du siége de Rome, adopta l'erreur de Nil, et la soutint dans un Traité semblable pour le fond à celui de ce schismatique, faute qu'il corrigea dans la suite. (*Voyez* BARLAAM.) Ces deux Traités ont été réunis par Saumaise en un vol. in-4°, imprimé chez Elzévir

(1) Selon d'autres, d'Ancyre dans la Galatie.

Digitized by Google

en 1645. Ce commentateur y a ajouté des *notes* et quelques autres *Traités*. En 1608, il en avait donné une édition in-8°, moins ample que celle que nous venons de citer.

NIL, surnommé DOXOPATRIOS, *archimandrite* (c'est-à-dire abbé d'un monastère grec), composa, par ordre de Roger, roi de Sicile, à la fin de 11[e] siècle, un *Traité des cinq patriarcats* de Rome, d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem et de Constantinople. Etienne Le Moine en a donné une édition en grec et en latin, Leyde, 1685, in-4°.

NINIAS ou NINUS, le Jeune, fils de Ninus et de Sémiramis, monta sur le trône d'Assyrie après sa mère, qui avait abdiqué l'empire, ou, selon quelques auteurs, qu'il avait fait mourir, parce qu'elle l'avait sollicité au crime. Quoi qu'il en soit, il ne fut pas plus tôt affermi dans ses états, qu'il en abandonna le soin à ses ministres, et se renferma parmi ses femmes dans son palais, où il mena la vie la plus voluptueuse, ne se faisant voir que très rarement en public. On lui donne 38 ans de règne. Ses successeurs ne suivirent que trop l'exemple de ce prince lâche et fainéant; aussi connait-on à peine leurs noms jusqu'à Sardanapale. *Voy.* NINUS.

NINON. *Voyez* LENCLOS.

NINUS, roi des Assyriens, était, dit-on, fils de Bélus, et monta sur le trône, selon Ctésias et Jules Africain, vers l'an 2048 avant J.-C. Il fit la conquête de plusieurs pays, depuis l'Egypte jusqu'à l'Inde, se rendit maître d'un grand nombre de villes, et singulièrement de Bactres (aujourd'hui Balk), capitale du pays. Il dut en partie la prise de cette place forte à Sémiramis, femme d'un de ses premiers officiers. Ninus conçut une forte passion pour cette héroïne, et l'épousa après la mort de son mari, qui s'était tué pour prévenir les terribles menaces de son puissant rival. Le roi laissa en mourant le gouvernement de son royaume à Sémiramis, après un règne de 52 ans. (*Voyez* NINIAS et SÉMIRAMIS.) Les commencemens de ces anciens empires, et l'histoire de leurs premiers maîtres, sont couverts de ténèbres, farcis de fables, et forment un chaos que la plus subtile critique ne saurait débrouiller avec un succès bien marqué.

NIPHUS ou plutôt NIFO (AUGUSTIN), né à Japoli dans la Calabre, vers 1473, fit la plus grande partie de ses études à Tropéa. Son père et sa mère lui ayant été enlevés, il entra chez un bourgeois de Sessa, pour être précepteur de ses enfans. Il suivit ses disciples à Padoue, où il s'appliqua à la philosophie, sous Nicolas Vernia. De retour à Sessa, il résolut de s'y fixer, et y épousa une fille vertueuse nommée *Angelella*, dont il eut plusieurs enfans. Quelque temps après, on lui donna une chaire de philosophie à Naples. A peine y fut-il arrivé qu'il composa un traité *De intellectu et dæmonibus*, dans lequelle il soutenait qu'il n'y a qu'un seul entendement. Cet écrit souleva aussitôt tout le monde contre Niphus. Pierre Barocci, évêque de Padoue, l'engagea à publier son Traité avec des corrections. Il parut en 1492, in-fol. et fut réimprimé en 1503 et en 1527. Niphus donna depuis au public une suite d'autres ouvrages qui lui acquirent une grande réputation. Les plus célèbres universités de l'Italie lui offrirent des chaires avec des honoraires considérables. Il est constant qu'il avait mille écus d'or d'appointemens, lorsqu'il professait à Pise vers 1520. Il remplit en dernier lieu la chaire de philosophie à Salerno, où le prince de ce nom, dont le père avait été le protecteur de Nifo, l'appela en 1525. Le pape Léon X le créa comte palatin, lui permit de joindre à ses armes celles de la maison de Médicis, et lui donna le pouvoir de créer des maîtres ès-arts, des bachcliers, des licenciés et des docteurs en théologie et en droit civil et canonique; de légitimer des bâtards, et d'anoblir trois personnes. Les lettres-patentes de ces priviléges singuliers sont du 15 juin 1521. Cet auteur, dans un voyage qu'il fit à Sessa, y mourut d'une inflammation à la gorge, le 18 juin 1538, âgé de plus de 75 ans. C'était un philosophe d'assez mauvaise mine; mais il parlait avec grâce. Il avait le talent d'amuser par ses contes et par ses bons mots : ses discours décelaient son extrême vanité On prétend que, dans un de ces accès d'égoïsme, il dit à Charles-Quint : *Je suis empereur des lettres, comme vous êtes empereur des soldats*. Ce prince lui ayant demandé comment les rois pouvaient bien gouverner leurs états : *Ce sera*, répondit-il, *en se servant de mes semblables* (les philosophes). On voit que dans tous les siècles l'orgueil de ce genre d'hommes a toujours été le même. On a de lui : | des *Commentaires* latins sur Aristote et Averroès, 14 vol. in-fol.; | *Opuscules de morale et de politique*, Paris, 1645, in-4°; | des *Epitres;* | un *Traité de l'immor-*

Digitized by Google

talité de l'âme, contre Pomponace, etc. 1518, in-fol. | *De amore, de pulchro*, Leyde, 1641, in-16; | un Traité très rare : *De falsa diluvii prognosticatione, quæ ex conventu omnium planetarum qui in Piscibus continget anno* 1524, *divulgata est*, Rome, 1521, in-4°. Tous ces ouvrages sont écrits en latin, d'un style diffus et incorrect. *Voyez* les *Mémoires* de Nicéron, tome 18.

* NIQUILLE (N.), né à Bâle vers 1750, vint en France à l'époque de la révolution, et fut tantôt agent des royalistes, tantôt des jacobins, et le plus souvent de l'un et de l'autre parti à la fois. Ses principes devaient l'attacher aux jacobins; et il parait qu'il joua un rôle assez actif dans la journée du 10 août, quoique Bertrand de Molleville le désigne dans ses *Mémoires* comme un homme sur lequel on pouvait compter alors. En novembre 1792, la commune de Paris le nomma son agent, pour la saisie du mobilier de ceux qui étaient prévenus d'émigration. Attaché à la police en qualité d'inspecteur-général, tour-à-tour chassé et rappelé, il fut, après le 18 brumaire, enfermé à la Conciergerie, pour rendre compte, dit-on, des opinions et des projets des autres jacobins. Faisant état de se trouver dans tous les complots, il fut compris dans celui qui eut pour but l'explosion du 3 nivôse (24 décembre 1800). Condamné à la déportation, il mourut à Sinnamari en 1804.

NITARD. *Voyez* NIDHARD.

NITARD ou NITHARD ou plutôt NITHARES, abbé de Saint-Riquier, est appelé quelquefois par corruption *Wichtard, Guitard* et *Vitald*. Il était fils du célèbre Angilbert et de Berthe, fille de Charlemagne à la cour duquel on croit qu'il fut élevé. Il s'attacha plus tard à Charles le Chauve, qui estimait son savoir et ses vertus. Nithard, après que son père eut renoncé au monde, le remplaça dans la dignité de duc ou comte de la côte maritime et parait avoir servi en cette qualité dans les armées de Charlemagne. Il fut envoyé par Charles le Chauve, auprès de Lothaire, et puis auprès de Louis, roi de Germanie; mais il ne put empêcher la guerre entre ces trois frères ambitieux. Étant allé combattre les Normands, qui ravageaient la Neustrie, il reçut à la tête une blessure dont il mourut vers l'an 858. Nous avons de lui, dans le Recueil de Duchesne, une *Histoire des guerres* entre les trois fils de Louis le Débonnaire. Elle est utile pour connaître les événemens de son siècle.

NITIUS. *Voyez* ROSSI.

NITOCRIS, reine de Babylone, rompit le cours de l'Euphrate, et fit bâtir un pont sur ce fleuve. Elle se fit élever un tombeau au-dessus d'une des portes les plus remarquables de la ville, avec ces paroles : « Si quelqu'un de mes successeurs a besoin d'argent, qu'il ouvre mon » sépulcre, et qu'il en puise autant qu'il » voudra; mais qu'il n'y touche point » sans une extrême nécessité : sinon sa » peine sera perdue. » Le tombeau demeura fermé jusqu'au règne de Darius, fils d'Hystaspes, qui l'ayant fait ouvrir vers l'an 516, avant J.-C., au lieu des trésors immenses qu'il se flattait d'en tirer, n'y trouva qu'un cadavre et cette inscription : « Si tu n'étais insatiable d'ar» gent et dévoré par une basse avarice, » tu n'aurais pas violé la sépulture des » morts. »

NIVELLE (Jean de MONTMORENCY, seigneur de), fils aîné de Jean de Montmorency, grand-chambellan de France, sous Charles VII, embrassa avec Louis son frère le parti du comte de Charolais, contre le roi Louis XI, dans la guerre du *Bien public*. Son père fut si indigné de cette rébellion, qu'après l'avoir fait sommer, à son de trompe, de rentrer dans son devoir, sans qu'il comparût, il le traita de chien, d'où est venu ce proverbe, encore à la mode aujourd'hui : *Il ressemble au chien de Jean de Nivelle, il s'enfuit quand on l'appelle*. Ce seigneur mourut en 1477, à 55 ans. Il était bisaïeul du comte Philippe de Hornes et du baron de Montigny, que le duc d'Albe fit décapiter, le premier en 1568 et le dernier en 1570, avec le comte d'Egmont, durant la guerre des Pays-Bas.

NIVELLE de la CHAUSSÉE (Pierre-Claude) naquit à Paris en 1692, d'une famille riche, et s'attacha à cultiver la poésie. Losque Lamotte publia son système de la poésie en prose, La Chaussée se déclara contre lui; ce qui engagea une querelle, où il fit paraître l'*Epître à Clio*; ouvrage plein d'une critique sage, mais froide et sans énergie. Il travailla pour le théâtre; mais, si on excepte quatre de ses pièces dans le comique larmoyant, on ne voit chez lui que des ouvrages très médiocres où règne un mauvais goût de roman. Son style est lâche, diffus, traînant, et souvent froid. Laharpe juge La Chaussée avec moins de sévérité : « Une

Digitized by Google

» foule de critiques, dit-il, a regardé l'entreprise de La Chaussée comme une » corruption de l'art : mon opinion serait » plus modérée. Je n'appelle corruption » que ce qui est d'un faux goût ; je n'en » vois point dans les bonnes pièces de cet » écrivain : je n'y vois qu'un genre inférieur, qui vaut en lui-même plus ou » moins, comme tous les autres, selon » qu'il est bien ou mal traité. » Après avoir examiné les inconvéniens du genre adopté par La Chaussée, il dit : « Tant » de désavantages sont compensés en partie par un mérite précieux, que les plus » ardens détracteurs ne sauraient nier, » l'intérêt. Il est certainement porté plus » loin dans quelques situations du *Préjugé à la mode*, de *Mélanide*, de *la* » *Gouvernante* et de *l'Ecole des Mères*, » que dans aucune de nos comédies. On » y verse des larmes douces que la raison » et le bon goût ne désapprouvent pas, » puisque ces situations sont dans l'ordre » de celles que la société peut quelquefois présenter. Le *Préjugé à la mode* » fut vraiment l'époque d'une révolution; » il eut un grand succès, et annonça un » genre nouveau qui partagea les esprits. » Ce n'est pourtant pas, à beaucoup près, » la meilleure des pièces de La Chaussée. » Le sérieux continu qui règne dans *Mélanide* refroidit un peu les trois premiers actes de cette pièce ; mais l'intérêt des deux derniers en assura le succès. *La Gouvernante* et surtout l'*Ecole* » *des Mères*, sont ses deux couronnes les » plus brillantes, et le temps ne les a point » flétries. Cette dernière réunit, à l'intérêt » du drame, des caractères, des mœurs » et des situations de comédie. Le style de » La Chaussée est en général assez pur, » mais pas assez soutenu ; il est facile, » mais de temps en temps il devient faible ; il y a beaucoup de vers bien tournés, mais beaucoup de lâches et de négligés ; en un mot, il n'est pas à beaucoup près aussi poète qu'il est permis » de l'être dans la comédie ; et dans ses » bonnes pièces même, la versification » n'est pas aussi bien travaillée que la » fable. Mais, tout considéré, il sera mis » au rang des écrivains qui ont fait honneur à la scène française, et si le genre » nouveau qu'il y apporta, était subordonné aux deux autres, il a eu assez de » goût pour le restreindre dans de justes » limites, et assez de talent pour n'y être » point surpassé. » Il mourut en 1754, après avoir été reçu à l'académie française. Ses *OEuvres de théâtre* ont été imprimées à Paris, 1765, en 5 petits volumes in-12.

NIVELLE (GABRIEL-NICOLAS), prêtre prieur commandataire de Saint-Géreon, diocèse de Nantes, né à Paris, mort le 7 janvier 1761, âgé de 74 ans. Il s'était retiré au séminaire de Saint-Magloire, d'où il fut obligé de sortir en 1723. Son opposition à la bulle *Unigenitus* le fit renfermer quatre mois à la Bastille, en 1730. Il a publié : | les *Relations de ce qui s'est passé dans la faculté de théologie de Paris, au sujet de la constitution* Unigenitus, 7 vol. in-12 ; | *Le Cri de la foi*, 3 vol. in-12, 1719 ; | la *Constitution* Unigenitus *déférée à l'Eglise universelle*, ou *Recueil général des actes d'appel*, 1757, 4 vol. in-fol. L'histoire romaine est moins volumineuse que cette compilation, fruit de l'esprit de parti, auquel l'auteur eut l'imprudence de sacrifier son repos et ses talens.

* **NIVERNAIS** (LOUIS-JULES BARBON MANCINI-MAZARINI, duc de), littérateur et ministre d'état de Louis XV, naquit à Paris, le 16 décembre 1716. Il était petit-fils du duc de Nevers, neveu du cardinal Mazarin, qui se fit remarquer autant par son esprit que par sa haine contre Racine. Le duc de Nivernais embrassa la carrière militaire, et fit ses premières armes en Italie sous le maréchal de Villars. Il fit aussi la guerre en Bavière, en 1743, mais la rigueur du climat et les fatigues qu'il eut à souffrir l'obligèrent de renoncer à cette profession. Il étudia la diplomatie et mérita bientôt les emplois les plus importans. Il fut envoyé comme ambassadeur à Rome, à Berlin, et à Londres où il négocia la paix de 1763 ; mission dont il s'acquitta avec honneur. De retour à Paris, il s'éloigna des affaires dans lesquelles il ne rentra qu'en 1786 sous le ministère de M. de Vergennes qui le fit appeler au conseil d'état ; mais après la mort de ce ministre ; il reprit ses occupations tranquilles et retirées, et se consacra entièrement aux lettres. Il publia, soit en prose, soit en vers, un grand nombre d'ouvrages qui attestent son instruction, sa facilité, son bon goût, et qui lui méritèrent d'être reçu membre de l'académie française, et de celle des belles-lettres de Paris. Il fut lié avec les hommes les plus remarquables de son temps, tels que Voltaire, J.-B. Rousseau, et surtout avec l'abbé Barthélemy. Il fut mis en prison sous le règne de la terreur.

Digitized by Google

et n'obtint sa liberté qu'après le 9 thermidor(1794.)Quelque temps après, il fut nommé président de l'assemblée électorale de la Seine, dont il fut éloigné après le 13 vendémiaire. Le duc de Nivernais mourut le 25 février 1798, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il a publié lui-même le recueil de ses *OEuvres;* elles comprennent : | *Lettres sur l'usage de l'esprit dans la société, l'étude et les affaires;* | *Dialogues des morts*, au nombre de quatre; | *Réflexions sur le génie d'Horace, de Despréaux et de J.-B. Rousseau*, in-12, ouvrage rempli d'une sage impartialité et d'une critique éclairée; | *Traduction* de l'Essai sur l'art des jardins modernes, par Horace Walpole, 1785, in-4°; | *Réflexions sur Alexandre et Charles XII;* | la *Vie d'Agricola*, traduite de Tacite; | *Essai sur l'homme*, traduit de l'anglais de Pope; | *Portrait de Frédéric le Grand;* | *Adonis*, traduit de l'italien du chevalier Marini; | *Richardet*, traduit, id., de Fortiguerra : c'est une satire indécente contre les moines; | *Vie de l'abbé Barthélemy*, 1795; | *Recueil de fables :* elles furent recueillies en 1796, et ne sont pas inférieures à celles de Lamotte, dont il partage les beautés et les défauts; | des *Chansons* et des *Poésies fugitives;* | des *Imitations* de Virgile, Horace, Tibulle, Ovide, de l'Arioste et de Milton; le tout publié sous le titre d'*OEuvres de Nivernais*, Paris, 1679, 8 vol. in-8°, auxquels M. François de Neufchâteau a ajouté deux autres vol. des *OEuvres posthumes de Nivernais*, qui, outre son *Eloge*, contiennent des *Discours académiques, sa Correspondance diplomatique avec le duc de Choiseul*, de petits drames de société, etc.

* **NIZA** (Marco de), franciscain et voyageur espagnol, né en 1497, se rendit au Mexique et fut chargé par le vice-roi don Antoine de Mendoza, d'aller reconnaître le pays au nord de ce royaume. Le père Niza partit, le 7 mars 1739, de Culiacan, accompagné d'un autre religieux, d'un nègre et de quelques Indiens auxquels on avait donné la liberté, afin qu'ils lui servissent de guides. Il visita diverses peuplades qui le reçurent fort bien, et traversa un désert de près de quarante lieues d'étendue, au bout duquel, suivant le récit du même père Niza, il découvrit la ville de Cibola ou Cibora, capitale d'une province du même nom, qui contenait sept grandes villes fort peuplées et très riches. Informé de l'aversion que les habitans de Cibola avaient pour les Espagnols, le père Niza, après une course de trois mois, revint sur ses pas, s'arrêta à Compostelle, d'où il envoya au vice-roi le récit de son voyage. Ce récit, où il peignait la beauté du pays au nord du golfe de Californie, la population immense, les richesses de la ville de Cibola, et la civilisation de ses habitans, excitèrent dans Cortez et Mendoza le dessein d'aller conquérir ce pays. Mendoza envoya Vasquez de Cornado pour le reconnaître : quand il revint, il en raconta les mêmes merveilles que le père Niza, et peu de temps après les Espagnols s'en emparèrent. La *Relation* du voyage du premier se trouve dans l'ouvrage de Ramusio, au tom. 3. Sans doute dans les récits il y a un peu d'exagération; mais il n'en est pas moins vrai que la province et la ville de Cibola, ainsi que l'immense ville de Quivira, se trouvent dans les livres de géographie moderne et dans plusieurs cartes du 16e siècle, par 37 degrés de latitude. On conjecture que les ruines des *Casas Grandas* (Grandes Maisons) que l'on a découvertes sur les bords du Jila, proviennent de l'ancienne Cibola. On a reconnu que la civilisation des Indiens qui habitent la contrée que ce fleuve arrose est plus avancée que celle des peuplades qui sont plus au sud. C'est la patrie des premiers Mexicains, comme l'indiquent les monumens *Azteques*. Leur population ayant augmenté, ils s'étendirent progressivement dans les parties connues sous le nom de vieux et nouveau Mexique. Ces pays ont déclaré (en 1825) leur indépendance, ainsi que les autres colonies américaines, après être restés près de trois siècles sous la domination espagnole.

NIZOLIUS ou mieux **NIZZOLI** ou **NIZZOLIO** (Mario), grammairien italien, né en 1498 à Brescello dans le Modénais, contribua à la renaissance des lettres dans le 16e siècle par son esprit et par son érudition. On a de lui : | *De veris principiis et vera ratione philosophandi contra pseudo-philosophos libri IV*, Parme, 1553, in-4°. Il y attaque vivement les scolastiques, non seulement sur la barbarie de leurs termes, mais aussi sur leurs opinions en plusieurs points. Le célèbre Leibnitz en donna, en 1670, une nouvelle édition in-4°. Il faut convenir cependant que parmi ces termes barbares, il y en avait beaucoup qui rendaient des idées abstraites avec une précision qu'on ne peut imiter sans les employer encore.

Digitized by Google

comme font de très bons écrivains; et quant aux opinons, on en trouve chez les auteurs modernes de plus vaines, de plus fausses et surtout de plus dangereuses : | *Thesaurus ciceronianus, vel Apparatus linguæ latinæ è scriptis Tullii Ciceronis collectus*, in-fol. C'est un bon dictionnaire latin, composé des mots et des expressions de Cicéron, par ordre alphabétique. Nizolius est un des premiers qui ait composé ces sortes de dictionnaires des écrits de Cicéron. Quoique cet ouvrage ne soit qu'une compilation, l'auteur avait un génie fort supérieur à celui des simples compilateurs. | *Observationes in Ciceronem*, Bâle, 1548, in-fol. Ces remarques philologiques sont utiles, et les éditeurs de l'orateur romain en ont profité. Nizolius mourut à Brescello, en 1566.

NOADIAS. *Voyez* SÉMÉIAS.

NOAILLES (Antoine de), chevalier de l'ordre du roi de France, gentilhomme ordinaire de sa chambre, gouverneur de Bordeaux, d'une illustre et ancienne maison du Limousin, qui possède depuis un temps immémorial la terre et château de Noailles, situés près de Brives, naquit en 1504. Son mérite l'éleva aux places d'ambassadeur d'Angleterre, de chambellan des enfans de France et d'amiral de Guienne, puis de France en 1543. Il ménagea, pendant son ambassade d'Angleterre, la trève faite à Vaucelles entre Henri II et Philippe II, roi de France et d'Espagne. A son retour, il chassa les huguenots de la ville de Bordeaux, dont ils s'étaient emparés, et mourut en 1562, à 58 ans. — Son frère, François de NOAILLES, évêque de Dax, né en 1519, fut ambassadeur en Angleterre, à Rome, à Venise et à Constantinople, où il rendit de grands services à la chrétienté. Il mourut à Bayonne, en 1585 à 66 ans. Henri III et Catherine de Médicis le consultaient dans les affaires les plus épineuses. Ses *Ambassades* en Angleterre et celles de son frère ont été imprimées à Paris en 1763, 3 vol. in-12.

NOAILLES (Anne-Jules de), duc et pair, et maréchal de France, etc., était fils d'Anne de Noailles, en faveur duquel le comté d'Ayen fut érigé en duché-pairie au mois de décembre 1663. Il naquit en 1650, fut fait premier capitaine des gardes du corps en survivance de son père, et eut le commandement de la maison du roi en Flandre l'an 1680, commanda en chef dans le Roussillon et la Catalogne en 1689, et fut fait maréchal de France au mois de mars 1693. Il gagna la bataille du Ther le 27 mai de l'année suivante, prit les villes de Palamos, de Girone, et mourut à Versailles le 20 octobre 1708, à 59 ans. Ce seigneur était aussi recommandable par son amour pour la religion que par son zèle ardent pour le bien de l'état.

NOAILLES (Louis-Antoine de), cardinal, frère du précédent, naquit en 1651. Il fut élevé dans la piété et dans les lettres. Après avoir fait sa licence en Sorbonne avec distinction, il prit le bonnet de docteur en 1676. Le roi le nomma à l'évêché de Cahors en 1679. Il fut transféré à Châlons-sur-Marne l'année d'après, et l'archevêché de Paris étant venu à vaquer en 1695, Louis XIV jeta les yeux sur lui pour remplir ce siége important. Noailles parut hésiter à l'accepter; mais quelque temps après, non content d'acquiescer à sa nomination, il demanda et obtint encore son frère pour successeur dans le siége de Châlons. L'archevêque de Paris fit des règlemens pour le gouvernement de son diocèse et pour la réforme de son clergé; mais il ne ménagea pas assez les jésuites, il ne voulut pas être leur valet, suivant ses expressions; et ceux-ci crurent, de leur côté, avoir sujet de se plaindre du prélat. Noailles avait donné en 1683, n'étant encore qu'évêque de Châlons, une approbation authentique aux *Réflexions morales* du père Quesnel, ou plutôt il en avait continué l'approbation; car son prédécesseur, Félix Vialart, l'avait accordée pour son diocèse. Devenu archevêque de Paris, il condamna, en 1696, le livre de l'abbé de Barcos, intitulé : *Exposition de la foi catholique touchant la grâce*. On vit paraître à cette occasion le fameux *Problème ecclésiastique*, attribué au père Doucin, mais que le père Gerberon croit avec plus de vraisemblance être d'un écrivain du parti de Jansénius, dom Thierri de Viaixnes, janséniste des plus outrés, dit d'Aguesseau. On examinait dans ce *Problème* : « Auquel fallait-il croire, ou à M. de Noailles archevêque de Paris, condamnant l'*Exposition de la foi*; ou à M. de Noailles évêque de Châlons, approuvant les *Réflexions morales?* » Il est aisé de concevoir que l'archevêque en fut irrité; et comme il ne doutait pas que ce ne fût l'ouvrage d'un jésuite, il en fut animé contre ces religieux. Dans l'assemblée de 1700, à laquelle il présida, il fit condamner 127 propositions tirées de différens

Digitized by Google

casuistes, parmi lesquels plusieurs étaient jésuites, mais qui n'avaient fait que suivre et répéter de plus anciens. (*Voyez* MOYA.) La même année, il fut nommé cardinal. On proposa en 1701 un problème théologique, qu'on appela le *Cas de conscience par excellence*. « Pouvait-» on donner les sacremens à un homme » qui aurait signé le Formulaire, en » croyant dans le fond de son cœur que » le pape et même l'Eglise peuvent se » tromper sur les faits? » Quarante docteurs signèrent qu'on pouvait donner l'absolution à cet homme. Le cardinal de Noailles ordonna qu'on crût le droit d'une foi divine, et le fait d'une foi humaine. Les autres évêques exigèrent la foi divine pour le fait, disant que ce fait étant le sens d'un livre, il était nécessaire que l'Eglise pût en juger avec certitude; que les faits doctrinaux ne peuvent cesser d'être du ressort de la foi, sans que le dogme en lui-même y soit également soustrait. Clément XI crut terminer la querelle en donnant, en 1705, la Bulle *Vineam Domini*, par laquelle il ordonna de croire le fait, sans expliquer si c'était d'une foi divine ou d'une foi humaine. L'assemblée du clergé de la même année reçut cette bulle, mais avec la clause que *les évêques l'acceptaient par voie de jugement*. Cette clause, suggérée par le cardinal de Noailles, indisposa Clément XI contre lui. Cependant le cardinal voulut faire signer la bulle aux religieuses de Port-Royal-des-Champs. Elles signèrent, mais en ajoutant que « c'était sans déroger à ce qui » s'était fait à leur égard à la paix de » Clément IX. » Cette déclaration fut mal interprétée. Le roi demanda une bulle au pape pour la suppression de ce monastère, et en 1709 il fut démoli de fond en comble. Le cardinal de Noailles, qui avait dit plusieurs fois que Port-Royal était le *séjour de l'innocence*, se prêta à sa destruction, parce qu'il crut voir ensuite que c'était celui de l'opiniâtreté. L'année d'auparavant (1708), Clément XI avait porté un décret contre les *Réflexions morales*; mais le parlement de Paris yayant trouvé des nullités, il ne fut point reçu en France. Les foudres lancées contre Quesnel ne produisirent leur effet qu'en 1713, année dans laquelle la constitution *Unigenitus* vit le jour. Le cardinal de Noailles révoqua, le 28 septembre 1713, l'approbation qu'il avait donnée, étant évêque de Châlons, au livre de Quesnel. Une nombreuse assemblée d'évêques fut convoquée à Paris; tous acceptèrent la bulle, les uns purement et simplement, le autres moyennant quelques explications; excepté sept qui ne voulurent ni de la bulle, ni des commentaires. Le cardinal de Noailles se mit à la tête de ces derniers, et défendit par un mandement du 25 février de recevoir la constitution *Unigenitus*. Louis XIV, irrité, lui défendit de paraître à la cour, et renvoya les évêques ses adhérens dans leurs diocèses. La bulle fut enregistrée par la Sorbonne et par le parlement. Mais après la mort de Louis XIV en 1715, tout changea de face. Le duc d'Orléans, régent du royaume, mit le cardinal de Noailles à la tête du conseil de conscience. Ce prélat étant bien accueilli à la cour du régent, les évêques opposés à la bulle appelèrent et réappelèrent à un futur concile, dût-il ne se tenir jamais. Noailles appela aussi en 1717 par un acte public, qui fut supprimé par arrêt du parlement, le 1^{er} décembre de la même année. L'archevêque renouvela son appel en 1718, et le 14 janvier 1719, il donna une *Instruction pastorale* qui fut condamnée à Rome le 3 août 1719, par un décret du pape. Le régent, confondant l'erreur et la vérité, ordonna le silence aux deux partis. Cette loi du silence, toujours recommandée et toujours violée, ne fit qu'encourager les opposans. L'expérience de tous les siècles apprend que c'est toujours à l'ombre du silence que les sectaires se fortifient: bien résolus de ne pas le garder, ils envisagent comme un triomphe l'ordre qui l'impose à leurs adversaires; et c'en est véritablement un pour l'erreur, que de voir la vérité captive. Cependant le moment du Seigneur arriva pour le cardinal. Il reconnut tout à coup, comme il s'en expliqua hautement, qu'on l'avait engagé dans un parti de factieux. Les remords qu'il éprouvait depuis long-temps, joints à près de 80 ans d'âge qui le menaçaient d'une mort prochaine, le déterminèrent à écrire au pape Benoît XIII, en termes trop édifians, pour qu'on les trouve déplacés, quel que soit l'endroit où on les rapporte. Après avoir dit que son grand âge ne lui permettait guère de compter sur une vie plus longue, et que les approches de l'éternité demandaient de lui qu'il se rendit enfin aux désirs du chef de l'Eglise: « Dans cette vue, poursui-» vait-il, je vous atteste en présence de » J.-C. que je me soumets sincèrement à » la bulle *Unigenitus*, que je condamne

» le livre des *Réflexions morales*, et les » 101 propositions qui en ont été extraites, » de la même manière qu'elles sont con- » damnées par la constitution; et que je » révoque mon *Instruction pastorale*, avec » tout ce qui a paru sous mon nom contre » cette bulle. Je promets à Votre Sain- » teté, continue-t-il, de publier au plus » tôt un Mandement pour la faire obser- » ver dans mon diocèse. Je dois encore » lui avouer que depuis que, par la grâce » du Seigneur, j'ai pris cette résolution, » je me sens infiniment soulagé; que les » jours sont devenus plus sereins pour » moi; que mon âme jouit d'une paix et » d'une tranquillité que je ne goûtais plus » depuis long-temps. » Toutes ces promesses furent ponctuellement remplies. Le cardinal-archevêque se prêta à tout; il rétracta son appel, et son mandement de rétractation fut affiché le 11 octobre 1728. Il mourut en 1729, à 78 ans. Ses charités étaient immenses; ses meubles vendus et toutes les autres dépenses payées, il ne laissa pas plus de 500 livres. Il aimait le bien et le faisait. Doux, agréable dans la société, brillant même dans la conversation, sensible à l'amitié, plein de candeur et de franchise, il attachait le cœur et l'esprit. S'il se laissa quelque fois prévenir, c'est qu'il jugeait des autres par l'élévation de son âme, et cette âme était incapable de tromper. Ses adversaires crurent voir en lui un mélange de grandeur et de faiblesse, de courage et d'irrésolution. Plein de bonne foi, il soutenait des gens qu'on accusait d'en manquer. Il favorisait les jansénistes sans l'être lui-même. Quoiqu'il luttât contre le pape et contre tous les évêques du monde catholique, à quelques appelans près, on était parvenu à lui persuader qu'il n'avait pour adversaires que les jésuites; ce qui paraîtrait incroyable, si on ne voyait cette singulière persuasion consignée dans ses propres lettres et celles de ses correspondans. « Il n'y a contre vous qu'un soup- » çon » (lui écrivait M^me^ de Maintenon, en répondant à une de ses lettres), « est- » il possible de l'effacer? Tout ce qu'on » dit contre vous se réduit à la protection » secrète que vous accordez au parti jan- » séniste. Personne ne vous accuse de » l'être; voudriez-vous plus long-temps » être le chef et le martyr d'un corps dont » vous rougiriez d'être membre? Jamais » les jésuites n'ont été plus faibles qu'ils » le sont. Je vois la force que vous auriez » si ce nuage de jansénisme pouvait se » dissiper. On est averti que vous avez » des commerces directs et indirects à » Rome, avec des gens qui ont été les plus » acharnés pour Jansénius, et contre le » roi. Croyez, monseigneur, que tout lui » revient, et qu'il n'a aucun tort de vous » soupçonner. Ce n'est point sur les dis- » cours de votre père de la Chaise, etc. » — GASTON-JEAN-BAPTISTE-LOUIS de NOAILLES, son frère qui lui succéda dans l'évêché de Châlons, a témoigné la même opposition à la bulle *Unigenitus*, et n'a point imité son frère dans sa réunion avec le corps des pasteurs. Il mourut en 1720, à 52 ans.

NOAILLES (ADRIEN-MAURICE, duc de), fils d'Anne-Jules, dont nous avons parlé, vit le jour à Paris en 1678. Né avec des talens pour la guerre, il servit de bonne heure, et se trouva à tous les siéges que le duc son père fit dans la Catalogne en 1693 et 1694. Il se signala ensuite sous le duc de Vendôme dans la même province, passa en Flandre l'an 1696, et continua d'y montrer sa valeur et sa prudence. Ces deux qualités le firent choisir en 1700, pour accompagner le roi d'Espagne jusqu'à Madrid. Personne n'ignore les services distingués qu'il rendit en Catalogne pendant la guerre de la succession d'Espagne. Général des armées du roi en Roussillon, il y remporta en 1702 et 1709 plusieurs avantages sur les ennemis. Louis XIV, voyant qu'il était entouré d'ennemis et la France épuisée, le chargea de presser son petit-fils Philippe V, de renoncer à la couronne, moyennant un faible apanage; le duc fit même entrevoir à Philippe que son aïeul pouvait être contraint de combattre son petit-fils pour donner la paix à la France. Philippe se montra inexorable, obtint de nouvelles victoires, et ce fut sa fermeté qui conserva à la dynastie des Bourbons le royaume d'Espagne. A la fin de 1710, et dans le cœur de l'hiver, le duc de Noailles se rendit maître de Girone, une des plus importantes places de la Catalogne. Ce service signalé fut récompensé en 1711, par Philippe V, du titre de grand d'Espagne de la première classe. Louis XIV, non moins sensible à son mérite que son petit-fils, l'avait fait brigadier en 1702, maréchal-de-camp en 1704, lieutenant-général en 1706, et il avait été reçu duc et pair en 1708. Réunissant en lui le double mérite d'homme de guerre et d'homme d'état, il fut nommé président du conseil des finances en 1715, conseiller au con-

seil de régence en 1718, et chevalier des ordres du roi en 1724. Dans la guerre de 1733, il servit au siége de Philisbourg, pendant lequel il fut honoré du bâton de maréchal de France. Il eut le commandement des troupes pendant l'hiver de 1734, et reprit Worms sur les Impériaux. Nommé en 1735, général en chef des troupes françaises en Italie, il alla cueillir de nouveaux lauriers. Mais dans la guerre de 1741, il n'eut pas le même succès, et perdit la bataille de Dettingen en 1743. Il mourut à Paris le 24 juin 1766, âgé de près de 88 ans. Il joignait à de rares lumières et à beaucoup de facilité d'esprit des connaissances de toute espèce. Les vrais connaisseurs ont toujours admiré son talent pour les plans de campagne; mais ils lui ont reproché d'avoir manqué de vigueur dans l'exécution. Quelquefois indécis à force de prévoyance, quelquefois trop vivement agité par les contradictions ou par de justes sujets d'inquiétude, il put en certaines conjonctures perdre des momens favorables. Il put aussi paraître timide, lorsqu'il n'était que prudent. Il avait épousé, en 1698, Françoise d'Aubigné, fille unique du comte d'Aubigné, frère de Mme de Maintenon. L'abbé Millot a publié ses *Mémoires* en 1777, en 6 vol. in-12. Ils seraient plus intéressans et plus estimés, si l'éditeur ne leur avait donné cette teinte de philosophisme qu'on remarque dans ses *Elémens d'histoire* et dans tout ce qui est sorti de ses mains.

* NOAILLES-MOUCHY (PIERRE, duc de), maréchal de France, naquit à Paris en 1715, et entra au service dès sa plus tendre jeunesse. Il fit avec honneur la guerre de sept ans, et donna dans toutes les occasions des preuves d'intelligence et de bravoure. Ses services furent récompensés par le gouvernement des maisons royales de Versailles et de Marly, ainsi que par le bâton de maréchal de France. Il fit partie de l'assemblée des notables en 1787, et après la session il se retira chez lui, et ne s'immisça nullement dans les affaires politiques. Cette modération ne put cependant pas le sauver de la persécution des terroristes. Ceux-ci avaient en aversion son nom, sa naissance, et même le costume de l'ancienne cour, que le duc se plaisait à conserver. Arrêté en 1793, avec son épouse, et enfermé dans les prisons du Luxembourg, il se vit quelques mois après traduit devant le tribunal révolutionnaire, « comme ennemi du peuple, complice du traître Capet, et distributeur des sommes que le tyran employait à soudoyer les fanatiques. » Les deux époux furent condamnés et exécutés le 27 juin 1794. Le maréchal avait alors 79 ans, et la duchesse 60.

* NOAILLES (N. le duc de), fils aîné du maréchal de ce nom, né le 26 octobre 1739, porta d'abord le nom de *duc d'Ayen*. Appelé par sa naissance à la carrière des armes, il entra dans les gardes du corps à l'âge de 13 ans, et en 1755 il était parvenu au grade de colonel du régiment de Noailles-cavalerie, appartenant à sa famille, qui l'avait formé, à ses frais, pendant la guerre de la succession d'Espagne. Il fit avec distinction à la tête de ce corps les quatre dernières campagnes de la guerre de sept ans, fut créé ensuite capitaine de la compagnie écossaise des gardes du corps, et exerça cette charge sous Louis XV et sous Louis XVI. Décoré de la toison d'or, le duc de Noailles fut élevé successivement aux grades de brigadier et de maréchal-de-camp, et obtint le gouvernement du Roussillon, que son père avait eu lorsqu'il fit la campagne de Catalogne; et, quand la guerre éclata entre la France et l'Angleterre, il fut employé en Bretagne. Depuis, il fut nommé lieutenant-général, inspecteur-général militaire, commandant en Flandre et membre du conseil de la guerre sous le ministère du maréchal de Ségur. Il amena, par les *Mémoires* qu'il lut dans ce conseil, plusieurs réformes, entre autres la cessation de l'abus de faire coucher par trois les soldats d'infanterie. Le duc d'Ayen s'était fait connaître de bonne heure par des mots heureux, de piquantes saillies, des vers faciles et légers, et passait pour un des seigneurs les plus spirituels de la cour. Dès le commencement de la révolution, il quitta la France et chercha un asile en Suisse; mais lorsqu'il eut connaissance des dangers que courait le roi, il oublia ceux qu'il pouvait courir lui-même et revint à Paris. Au premier signal d'alarme, il vint aux Tuileries avec son habit de lieutenant-général, et il resta constamment à côté du roi toute la semaine qui précéda le 10 août, et pendant toute cette journée. Quand il ne fut plus en son pouvoir de sauver le monarque, il retourna en Suisse, où il passa trente années dans le canton de Vaud, au sein de l'étude et environné de la considération publique. A la restauration, il revint un moment en France, et siégea quel-

Digitized by Google

quefois à la chambre des pairs, mais ses infirmités et ses habitudes le rappelèrent dans sa retraite au canton de Vaud. La perte qu'il fit en 1823 de sa seconde épouse, la comtesse de Golofkin, dame russe, le ramena auprès de ses enfans, et il termina paisiblement sa longue carrière à Fontenay en Brie le 20 octobre 1824, entouré de quatre générations de sa famille. Il avait épousé en premières noces la fille du célèbre chancelier d'Aguesseau, et il avait perdu pendant la terreur, en un même jour (22 juillet 1794), et sur le même échafaud, sa mère, son épouse et la vicomtesse de Noailles, sa fille. Il était membre de l'académie des sciences depuis 1777, et il fut compris en 1816, dans la réorganisation de l'institut avec le titre d'académicien libre. C'est à lui qu'est due la première bonne carte de l'Allemagne, connue sous le nom de *Chancharel*, et qui a été adoptée dans toutes les guerres dont ce pays a été le théâtre. L'*Eloge* du duc de Noailles, prononcé à la chambre des pairs par M. le prince de Poix (Noailles-Mouchy), se trouve dans le *Moniteur* du 5 février 1825.

* **NOAILLES** (Louis-Marie, vicomte de), 2e fils du maréchal de Mouchy, né à Paris en 1756, entra de bonne heure dans la carrière des armes et fit la guerre d'Amérique. Au commencement de la révolution, il était grand bailli d'épée, et colonel des chasseurs d'Alsace. Nommé par la noblesse du bailliage de Nemours député aux états-généraux de 1789, dès leur ouverture il se déclara d'abord contre la réunion des ordres; mais bientôt il se plaça au côté gauche, et ce fut lui qui, au 14 juillet, annonça à l'assemblée le soulèvement de Paris, la prise de la Bastille, et la mort de Launay. Lié avec plusieurs démagogues, il fut le premier à inviter, le 4 août, la noblesse et le clergé à renoncer à leurs priviléges, et provoqua la suppression des droits féodaux, en attribuant les désordres des campagnes « au retard qu'on mettait à » cette mesure si long-temps attendue par » le peuple opprimé. » Le 18 septembre, il présenta un rapport sur l'organisation de l'armée; le 5 juin 1790, il fit, au club des jacobins, la motion, qui fut décrétée, de défendre à tous leurs membres de porter des étoffes étrangères. Le 19 du même mois, il eut une grande part au décret relatif à la suppression des titres et qualités, et de la livrée qui en était l'emblème. Par suite d'une altercation qu'il eut avec Barnave, il se battit avec celui-ci au pistolet, et après avoir essuyé le feu de son adversaire, il tira en l'air; ils se raccommodèrent bientôt après. Deux mois plus tard, en septembre, il fit un nouveau rapport sur l'état et l'organisation de l'armée. En août, il parla des projets, vrais ou supposés, des puissances étrangères, des moyens qu'on avait à leur opposer, en concluant que la France serait invincible tant qu'elle resterait unie. Il dénonça en septembre les manœuvres des contre-révolutionnaires pour agiter les gardes-suisses, et fit défendre en même temps à toute association de communiquer ou correspondre avec les régimens français et étrangers. Le 22, il fit décréter l'organisation de la gendarmerie nationale. Il fut élu président le 26 février 1791, et envoyé en mission en Alsace. A son retour, il parut le 6 avril à la tribune du club des jacobins, pour rendre compte de sa mission, et pour tranquilliser les esprits sur la situation politique de cette province. Les mouvemens hostiles des puissances voisines lui servirent, le 19, de motif ou de prétexte pour en accuser le ministre des affaires étrangères, et il dit entre autres choses : « A quoi ser- » vent les agens, les espions, les ambas- » sadeurs, si ce n'est pas pour savoir ce » qui se passe sous leurs yeux? » Le 28, il vota l'admission de tous les citoyens, indistinctement, dans la garde nationale; et le 29, il appuya les communications des militaires avec les clubs, comme propres à leur inspirer l'amour pour le nouvel ordre de choses. Il lut, le 5 mai, à l'assemblée, un long discours tendant à faire décréter l'émission des assignats de cinq livres. Envoyé à Colmar, à la tête de son régiment, le 29 du même mois, il y étouffa une insurrection qui venait d'y éclater. Il arriva à Paris le lendemain de la fuite de Louis XVI, et s'empressa d'aller à l'assemblée prêter son serment de fidélité à la nation. Le 5 septembre, il prononça un discours assez énergique sur la situation de la France, engagea l'assemblée à prendre des mesures plus efficaces contre toute attaque subite des puissances étrangères, et indiqua un plan pour assurer la défense de l'état, et ramener la confiance intérieure, « arme, » disait-il, la plus sûre pour déjouer tous » les projets des ennemis. » A la fin des sessions, il se rendit aux armées, et écrivit de Sedan, en novembre, une lettre assez sage et modérée sur le refus qu'avait fait

Digitized by Google

Louis XVI de sanctionner le décret contre les émigrans, lettre qui ne fut pas goûtée des jacobins : ils crurent s'apercevoir que Noailles faisait un pas rétrograde. Il fut néanmoins nommé, en mai 1792, commandant de la chaîne des avant-postes du camp de Valenciennes. Mais, après l'arrestation de Louis XVI et de sa famille, la persécution contre les nobles ayant recommencé avec plus de vigueur, Noailles, malgré ses services encore récens, ne se crut pas en sûreté en France. Il donna sa démission, et se retira en Angleterre. Pendant son absence, sa femme, accusée de complicité dans la conspiration supposée des prisons du Luxembourg, où elle était détenue, périt sur l'échafaud le 22 juillet 1794. Elle n'avait pas partagé les principes de son époux, qui, en des momens plus calmes, revint en France, reprit du service dans les troupes républicaines, et passa en Amérique avec le grade de général de brigade. Dans sa traversée de l'île de Cuba, lors de l'évacuation de Saint-Domingue, il reçut une blessure mortelle dans un combat naval qu'il soutint contre les Anglais, et il y succomba le 9 janvier 1804 à La Havane. Il avait montré beaucoup de valeur, et fut pleuré par tous les soldats. Noailles avait de l'instruction, de l'éloquence, et une grande aptitude pour les affaires. Il est à regretter qu'il n'ait pas employé ces talens pour une meilleure cause.

NOBILIUS. *Voyez* FLAMINIUS.

NOBLE (EUSTACHE Le), baron de Saint-Georges et de Tenelière, né à Troyes en 1643, d'une famille distinguée, s'éleva par son esprit à la charge de procureur-général du parlement de Metz. Il jouissait d'une réputation brillante et d'une fortune avantageuse, qu'il dissipa en peu de temps, lorsqu'il fut accusé d'avoir fait à son profit de faux actes. Il fut mis en prison au Châtelet, et condamné à faire amende honorable et à un bannissement de neuf ans. Le Noble appela de cette sentence, qui n'était que trop juste, et il fut transféré à la Conciergerie. Gabrielle Perreau, connue sous le nom de la *Belle Epicière*, était alors en cette prison, où son mari l'avait fait mettre pour son inconduite. Le Noble la connut, l'aima, et se chargea d'être son avocat. Après bien des aventures peu honorables à l'un et à l'autre, Le Noble fut banni derechef pour neuf ans ; mais quelque temps après il obtint la permission de revenir en France, à condition de ne point exercer de charge de judicature : pendant ce temps, il avait vécu avec la Perreau. Les malheurs de Le Noble ne l'avaient point corrigé. Dans ses dernières années, il vécut des secours de M. d'Argenson, depuis garde des sceaux, qui lui envoyait un louis chaque semaine. Il fut déréglé et dissipateur toute sa vie, qu'il termina dans la misère en 1711, à 68 ans. Il fallut que la charité de la paroisse Saint-Séverin fit enterrer cet homme, qui avait fait gagner plus de 100,000 écus à ses imprimeurs. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, recueillis en 19 volumes in-12, par Brunet, imprimeur de Paris. On peut les diviser en trois classes : dans la première, nous placerons les ouvrages sérieux ; dans la deuxième, les ouvrages romanesques, et dans la troisième, les ouvrages poétiques. Dans le premier genre se trouvent : | l'*Histoire de l'établissement de la république de Hollande*. C'est un extrait, fait avec trop de précipitation et de partialité, de l'Histoire de Grotius, en 2 vol. in-12, Paris, 1689 et 1690. Cet ouvrage fut proscrit par les Hollandais. | *Relation de l'état de Gênes*, Paris, 1685, in-12, ouvrage superficiel ; | *Traité de la monnaie de Metz*, in-12. L'auteur y donne un Tarif de sa réduction avec celle de France. | *Dissertations chronologiques de l'année de la naissance de J.-C.*, Paris, 1693, in-12 ; | le *Bouclier de la France*, ou *les Sentimens de Gerson et des canonistes touchant les différends des papes et des rois de France ;* cet ouvrage a aussi paru sous le titre de l'*Esprit de Gerson*. Tous ces boucliers, si multipliés depuis, ne sont que des épouvantails d'enfans ; comme si l'Eglise n'avait pas plus souffert, et n'avait pas plus à craindre des entreprises de la puissance séculière que celle-ci de la part de l'Eglise. Si quelques pontifes ont commis quelques fautes en étendant leur pouvoir au-delà de ses bornes, on s'en est vengé sans modération, et pour maintenir quelque prérogative de l'autorité civile, on s'est efforcé de renverser tout l'édifice de la puissance spirituelle. « Dès que Rome, dit le comte d'Albon, a voulu exiger au-delà de ce qu'on » lui devait, on lui a refusé même ce qui » lui était dû ; quand elle a donné dans les » abus, on l'a menacée de la priver de l'u» sage du pouvoir ; quand à l'autorité elle » a joint les prétentions, on lui a fait crain» dre de violentes injustices. Le sacerdoce » n'a jamais lutté contre l'empire, que

Digitized by Google

» l'empire, n'ait employé toutes ses forces » pour fouler le sacerdoce; et au premier » mouvement que les pontifes ont semblé » faire pour porter la main au sceptre » des césars, les césars se sont efforcés » pour s'élever jusqu'au trône des pon» tifes. » (*Voyez* SENKENBERG.) | Une *Traduction des Psaumes* en prose et en vers, avec des réflexions et le texte latin à côté, ce qui forme un volume in-8° à trois colonnes; | *Entretiens politiques sur les affaires du temps*, ouvrage périodique plein de saillies heureuses et de plaisanteries basses. On a de lui dans le second genre : | *Histoire secrète de la conjuration des Pazzi contre les Médicis;* | *La Fausse comtesse d'Isemberg:* | *Mylord Courtenai;* | *Epicharis;* | *Ildergète, reine de Norwége;* | *Zulima;* | *Mémoires du chevalier Balthasar;* | *Aventures provinciales;* | les *promenades;* | *Nouvelles africaines;* | *Le Gage touché;* | *l'Ecole du monde*, ouvrage qui renferme beaucoup de bonne morale, mais écrit avec la légèreté propre à une production frivole; | l'*Histoire du détrônement de Mahomet IV*. Ces différens ouvrages sont moitié romanesques et moitié historiques. On y trouve de loin en loin quelques morceaux intéressans; mais le total n'en vaut ordinairement rien. On a de lui dans le troisième genre : | des *Traductions* rampantes en vers des *Satires de Perse* et de quelques *Odes d'Horace;* | des *Contes* et des *Fables*, en 2 vol. in-12. Cet ouvrage, plusieurs fois réimprimé, ne méritait pas tant d'empressement. Il y règne une prolixité froide, un ton familièrement bas, un style languissant. | Un *Poëme* sur la *destruction du temple de Charenton;* | sur la *destruction de l'hérésie*, distribué en quatre livres; | des *Comédies* qu'on ne joue plus; le bon comique y domine moins que l'esprit de libertinage. | Des *Epîtres*, des *Stances*, et des *Sonnets*, qui ne sont guère au-dessus du médiocre. Le Noble a encore traduit les curieux *Voyages* de Gémelli Caréri, Paris, 1727, 6 vol. in-12.

NOBLE (PIERRE le), substitut du procureur-général du parlement de Rouen, mort en 1720, a donné un *Recueil de plaidoyers* sur des sujets utiles ou curieux.

* **NOBLOT** (N.), géographe et compilateur, vivait à Paris, dans la première moitié du dix-huitième siècle, et a laissé les ouvrages suivans : | *Géographie universelle, historique et chronologique, ancienne et moderne*, Paris, 1725, 5 vol. in-12 avec cartes, qui renferme des détails importans sur la géographie ecclésiastique d'après l'abbé Commanville, et dont Lenglet-Dufresnoy a fait l'*Eloge;* | *Tablettes chronologiques de Marcel, réduites en ordre alphabétique et continuées jusqu'à nos jours*, Paris, 1729, in-12; | *Tableau du monde ancien et moderne*, Paris, 1730, petit in-12, où l'on trouve un précis chronologique de l'histoire ancienne d'après le père Labbe; les principales révolutions des divers états de l'histoire moderne, le tableau géographique des mêmes états, et des *Remarques curieuses* et *Origine* des arts et des sciences. | L'*Origine et les progrès des arts et des sciences*, 1740 in-12, où il cherche à prouver que ce n'est point aux Egyptiens, mais aux Hébreux que nous devons les arts et les sciences. Cet écrit est suivi de l'*Histoire abrégée de l'imprimerie*. Il avait commencé à publier une *Bibliothèque des poètes latins et français*, Paris, 1731, in-12; mais il interrompit cette publication qui n'avait aucun succès. Cet écrivain est mort à Paris vers 1745.

NOBUNANGA, empereur du Japon, se distingua par sa valeur et ses victoires reconnut les vertus des chrétiens et la sagesse de leur loi. Leur religion fleurit sous son empire; mais il ternit ses bonnes qualités par son orgueil, qu'il poussa jusqu'à se faire adorer comme un dieu. Il ne tarda pas d'en être puni. Ses sujets révoltés l'attaquèrent et le brûlèrent vif dans son palais avec son fils aîné, le 20 juin 1582. Une chose remarquable dans sa sacrilége apothéose, qui se fit dans un grand temple nouvellement érigé avec une solennité incroyable, c'est que tout l'empire y étant accouru, d'après des ordres sévères et menaçans, et pas un seul chrétien ne s'y étant trouvé, il ne témoigna aucun mécontentement contre eux. Un historien termine de la sorte la narration de sa mort tragique: « Telle » fut la fin du fier Nobunanga. Son sort » avait été jusque là semblable à celui du » superbe Nabuchodonosor. Conquérant » comme lui, comme lui protecteur de » la véritable religion, il avait voulu » comme lui, s'égaler à Dieu; mais il » n'eut pas comme lui un châtiment de » grâce, et ne se reconnut pas. »

NOCETI (CHARLES), jésuite, né vers 1695 à Pontremoli dans le Génois, enseigna la théologie au collége Romain, fut donné pour coadjuteur au père Turano,

Digitized by Google

pénitencier de Saint-Pierre, et fut un des examinateurs des évêques. Il mourut à Rome en 1759. On a de lui: *Veritas vindicata*, en 2 vol. C'est une critique de la *Theologia christiana* du père Concina, qui fit beaucoup de bruit: il y venge avec force ses confrères, attaqués par le dominicain, qui parait avoir excédé en critique et en censure par un zèle quelquefois plus vif que réfléchi. Noceti était bon poète, comme on le voit par ses *Eglogues* et par les *Poèmes* sur l'*arc-en-ciel* et l'*Aurore boréale*. C'est dans ses poésies que le célèbre Boscowich trouva l'exhortation dont il fut frappé, et à laquelle il fut si docile. *Voy.* son article. On trouve des poésies latines et italiennes de Noceti dans le *Recueil des Arcades*.

NODOT (François), auteur qui n'est connu que par des *Fragmens de Pétrone*, qu'il prétendit avoir trouvés à Belgrade en 1688, et qu'il publia à Paris en 1694. Il est bien difficile de se persuader que le latin de ces fragmens soit celui du siècle de Pétrone. *Voyez* ce nom.

NOÉ (*Repos, consolation*), fils de Lamech, né l'an 2978 avant J.-C., fut juste, et trouva grâce devant le Seigneur qui, voyant la malice des hommes et la dépravation générale des mœurs qui couvrait d'abominations toute la terre, résolut d'abolir les criminels par un déluge général. Il ordonna à Noé de bâtir une arche pour se sauver du déluge, lui et toute sa famille, avec des bêtes et des oiseaux de toute espèce, mâles et femelles. Il marqua lui-même la forme, les mesures et les proportions de ce grand vaisseau; il devait être de la figure d'un coffre, long de 300 coudées, large de 50, et haut de 30; enduit de bitume, et distribué en 3 étages, dont chacun devait avoir plusieurs loges. Noé crut à la parole de Dieu, et exécuta ce qu'il avait commandé. Après qu'il eut fait porter dans l'arche toutes les choses nécessaires pour la vie des hommes et des animaux, sept jours avant le déluge, Dieu lui ordonna d'y entrer avec sa femme, ses trois fils, leurs femmes et des animaux de toute espèce. Ce grand vaisseau les contint sans peine, et se trouva parfaitement proportionné au grand nombre de créatures qu'il devait renfermer. (*Voy.* BOREL, PELLETIER, WILKINS.) Noé était alors âgé de 600 ans. Le jour de la vengeance étant venu la mer se déborda de tous côtés, et il tomba une pluie horrible pendant 40 jours et 40 nuits. La terre fut inondée, et tout périt, excepté ce qui était dans l'arche (1). Après que les eaux eurent couvert la face de la terre pendant 150 jours, Dieu fit souffler un grand vent, qui commença à faire diminuer les eaux. Sept mois après le commencement du déluge, l'arche se reposa sur le Mont-Araroth, près de la ville d'Erivan. Le dixième jour du dixième mois, les sommets des montagnes se découvrirent, et 40 jours s'étant passés depuis que l'on eut commencé à les apercevoir, Noé ouvrit la fenêtre de l'arche, et lâcha un corbeau, qui ne rentra plus. Il envoya la colombe qui, n'ayant pu trouver où asseoir son pied, revint dans l'arche. Sept jours après, il la renvoya de nouveau, et elle revint portant dans son bec un rameau d'olivier, qui, dans ce chaos général, avait conservé la verdure de ses feuilles. Noé, déterminé à quitter l'arche, en sortit un an après qu'il y fut entré. On conçoit sans peine quel fut son étonnement quand il vit la surface de cette nouvelle terre, ravagée et dégradée d'une manière qui la rendait méconnaissable, et qui vérifiait par son aspect l'oracle du Seigneur, qui avait annoncé qu'elle serait détruite avec les hommes (*Dispergam eos cum terra*, Gen. 8). Le choc de tant de mers, qui *allaient et venaient*, suivant l'expression de l'Ecriture, avec une impétuosité et une violence inconcevables, et cela l'espace d'une année entière, a dû détruire et produire des choses sans fin et sans nombre. Voyons seulement l'effet d'une grande marée, de celle, par exemple, qui, en 860, transporta le Rhin dans le lit de la Meuse, et réforma toute la surface de la Hollande; l'effet d'un simple tourbillon ou courant d'air « qui (au » rapport de Buffon) creusa une fosse » énorme, et couvrit tout un village de » la terre emportée de cette fosse; en » sorte que l'endroit dont la terre avait » été enlevée paraissait un trou épou-

(1) De mauvais physiciens ont prétendu qu'il n'y avait pas assez d'eau dans la nature pour former une telle inondation; mais le contraire a été plus d'une fois démontré. On sait que Buffon, sans recourir à aucun agent surnaturel, a cru en trouver assez pour couvrir durant des siècles la surface du globe; si son hypothèse n'a pas été accueillie des savans, ce n'a pas été la raison du défaut d'eau. On peut voir tout ce qui regarde le déluge, ses effets, ses monumens, etc., dans le *Cathéchisme philosophique*, n° 201; dans l'*Examen impartial des Epoques de la nature*, n° 18; dans le *Journ. histor. et litt.*, 1780, 1er mars et suiv.

Digitized by Google

» vantable, et que le village fut entière-» ment enterré par cette terre trans-» portée. » Eh! qu'est-ce qu'une marée, qu'est-ce qu'un courant d'air contre toute la masse de l'Océan, poussé tout à coup hors de l'abime qui lui servait de lit, grossi de tout ce qu'il y a d'eau dans l'air et dans la terre, et répandu sur le globe entier avec toute la violence que la main de Dieu peut imprimer au plus fougueux élément? — Le premier soin de Noé fut de dresser un autel au Seigneur, et de lui offrir en holocauste un de tous les animaux purs qui étaient dans l'arche. Dieu fit une alliance éternelle avec lui, et voulut que l'arc-en-ciel en fût comme le signe: soit que ce météore n'existât point avant le déluge, comme quelques auteurs le prétendent, soit que ne paraissant que dans les temps pluvieux, il fût plus propre que tout autre signe, à rappeler la promesse faite à Noé, et à le rassurer contre une nouvelle inondation. Cette grande catastrophe du globe, décrite dans les saintes lettres avec tous les caractères de la vérité, empreinte pour ainsi dire de tous les traits qui forment le tableau de la nature actuelle, s'est conservée dans le souvenir de toutes les nations. « Point de vérité historique, dit un cri-» tique moderne, mieux prouvée que » celle du déluge. Bérose le Chaldéen nous » parle de l'arche qui s'arrêta vers la fin » du déluge sur une montagne d'Arménie. » Nicolas de Damas, dans le 96[e] livre de » ses *Histoires*, dit qu'au temps du déluge » il y eut un homme, qui arrivant avec » une arche ou un vaisseau sur une haute » montagne d'Arménie, échappa à ce » fléau universel, et que les restes de » cette arche se sont long-temps conser-» vés sur cette montagne. Abydène, au-» teur d'une Histoire des Chaldéens et » des Assyriens, donne de ce déluge » quantité de détails semblables à ceux » qu'en donne Moïse. Qu'on lise le traité » de Lucien sur la déesse syrienne, on y » trouvera toutes les circonstances de ce » terrible événement aussi clairement et » aussi énergiquement exposées que dans » le livre de la Genèse; ce qui ne peut » être que l'effet de la tradition générale » établie alors chez les Orientaux. On » verra les mêmes choses dans le premier » livre des Métamorphoses d'Ovide. Var-» ron parle du temps qui s'écoula depuis » Adam jusqu'au déluge, *ab hominum » principio ad cataclysmum*. Les Chinois » disent qu'un certain Puen-Cuus échap-» pa seul avec sa famille du déluge uni-» versel. Jean de Laët et Lescarbot rap-» portent la tradition constante du déluge » parmi les Indiens de l'Amérique. Bou-» langer convient que la plupart des usa-» ges de l'antiquité sont autant de monu-» mens de la révolution arrivée sur » notre globe par le déluge. Les divers » déluges, dont les historiens et les my-» thologistes ont fait mention, ne sont » dans le fait que celui de Noé, défiguré » par des traits qui n'empêchent pas » qu'on ne le reconnaisse très distincte-» ment, comme on peut voir dans la sa-» vante dissertation que M. Walsch a pu-» bliée sur ce sujet. » Après le déluge, Noé se mit à cultiver la terre et il planta la vigne. Elle était connue avant ce temps-là; mais il fut le premier qui la planta avec ordre, et qui découvrit l'usage qu'on pouvait faire du raisin en exprimant sa liqueur. Ayant donc fait du vin, il en but; et comme il n'en avait point encore éprouvé la force, il s'enivra et s'endormit dans sa tente. Cham, son fils, l'ayant trouvé découvert d'une manière indécente, s'en moqua, et en donna avis à ses frères, qui, marchant en arrière, couvrirent d'un manteau la nudité de leur père. Noé à son réveil, apprenant ce qui s'était passé, maudit Chanaan, fils de Cham (*voyez* ces noms), dont les descendans furent dans la suite exterminés par les Israélites, et bénit Sem et Japhet. Ce saint homme vécut encore 350 ans depuis le déluge, et mourut l'an 2029 avant J.-C., à l'âge de 950 ans. La vie de ses descendans est restée beaucoup au-dessous de son terme, tant par une suite naturelle des altérations que la terre avait essuyées dans toutes ses productions, que par une volonté directe du Seigneur, qui resserra les bornes d'une vie dont l'homme avait si étrangement abusé. *Voy.* MÉNÈS. (Entre autres nombreux ouvrages écrits sur ce sujet, *voyez* les *Réponses critiques de Bullet*, où sont rapportées et combattues la plupart des difficultés présentées par les incrédules.)

* NOÉ (MARC-ANTOINE de), évêque de Lescar, était issu d'une ancienne famille de Gascogne, et naquit en 1724, au château de la Grimaudière, près de La Rochelle. Il fit ses études à Paris où il eut pour maître le célèbre Le Beau, puis sa théologie en Sorbonne. Au sortir de sa licence, il devint grand-vicaire de Rouen, et fut élu député à l'assemblée du clergé en 1762. Peu de temps après (en 1763),

Digitized by Google

le roi le nomma à l'évêché de Lescar ; il était à ce titre président des états du Béarn. Il se distingua par ses vertus comme par ses talens, et fit preuve de zèle et de charité pendant une effrayante épizootie qui vint désoler son diocèse. A l'époque de la révolution, il fut nommé député aux états-généraux par les états particuliers du Béarn : il s'y rendit. Bientôt il s'aperçut de l'esprit qui allait y régner. Il protesta contre la réunion des trois ordres ; et, fidèle à son mandat, il se retira dans son diocèse, dès qu'il crut que les instructions qu'il avait reçues de ses commettans étaient compromises. Bientôt son siége fut supprimé. Un bénédictin, nommé Sanadon, professeur de rhétorique à Pau, fut nommé évêque du département des Basses-Pyrénées, dans lequel est enclavé Lescar, et le siége fut transporté à Oléron. M. de Noé alla d'abord en Espagne. La guerre l'ayant forcé d'en sortir, il se retira en Angleterre. En 1801, il donna sa démission de son siége, pour faciliter l'exécution du concordat. Il revint en France, et fut nommé en avril 1802, évêque de Troyes. A peine eut-il le temps de prendre possession de cet évêché, la mort l'ayant enlevé le 22 septembre de la même année, au moment où le gouvernement français venait de le présenter pour un chapeau de cardinal. Quoiqu'il n'ait fait que paraître dans le diocèse de Troyes, il y fut vivement regretté. Il était d'un caractère aimable, et joignait à de grandes vertus, à des talens rares, une modestie encore plus grande et plus rare. Il aimait les lettres, et les avait cultivées avec fruit. Il savait l'hébreu et le grec, avait étudié à fond les grands modèles de l'antiquité ; il leur devait cette élégance de style, cette pureté qui fait le charme du peu d'ouvrages qu'il a laissés. On a de lui : | *Discours sur le jubilé de* 1775. Il est sagement écrit. On ignore s'il a été prononcé, ou seulement distribué comme une instruction pastorale. | *Discours prononcé à Auch, pour la distribution des guidons du régiment du roi*, 1781. C'est le chef-d'œuvre de l'auteur. Les pensées en sont nobles et justes, le style grave et élégant, le fond éminemment religieux. Le patriotisme y respire ; mais c'est celui qui est fondé sur l'amour de l'ordre et sur la soumission aux lois. | *Discours sur l'état futur de l'Eglise*. Il avait été composé pour être prononcé devant l'assemblée du clergé en 1785. On sut qu'il contenait des idées singulières, qu'il y était question d'*un renouvellement de la défection de la gentilité*, d'un *nouveau règne de Jésus-Christ*. Cette doctrine, revêtue d'ailleurs de couleurs séduisantes, présentée sous l'appât d'une attrayante éloquence, se rapprochait trop du *millénarisme* pour pouvoir être soufferte. On invita M. de Noé à ne point prononcer son discours. Depuis, il fut imprimé, suivi d'un *Recueil de passages* sur l'avénement intermédiaire de J.-C., avec des *Remarques*. Le père Lambert, défenseur ardent du même système, avait fourni les passages et les remarques au chevalier de Noé, frère de l'évêque de Lescar, éditeur du discours. (*V* Dictionnaire des anonymes, n° 9446, *et* LAMBERT.) | *Lettre pastorale sur l'épizootie*, etc. Il l'écrivit au sujet de ce fléau, duquel il a été parlé ci-dessus. Elle est pleine d'onction ; c'est le cœur, et un cœur plein du feu de la charité, qui y parle. On a vu l'heureux résultat qu'elle obtint. | *Discours pour la confirmation*, prononcé à Londres en 1779. Il fit un grand effet, et a le même genre de mérite que les précédens. | *Traduction* d'un discours de Périclès, conservé par Thucydide, inséré dans la traduction d'Isocrate de l'abbé Auger ; | des *Mandemens*, parmi lesquels il faut distinguer celui du 10 mai 1791, au sujet de l'élection de l'évêque constitutionnel qui lui succédait. Il y prémunit son troupeau contre les dangers de l'intrusion et des innovations ; il y explique les règles de l'Eglise, Tout cela est accompagné des exhortations les plus tendres et les plus paternelles. Il y prédit pour ainsi dire les maux dont la religion depuis ce temps a été affligée. Les souvenirs que M. de Noé avait laissés à Troyes engagèrent l'académie du département de l'Aube à faire de son éloge le sujet d'un de ses concours. Le prix fut remporté par Luce de Lancival, qui lui avait été attaché, et son discours est imprimé. On a réuni les *OEuvres* de ce prélat dans une édition donnée à Londres, 1801, in-12. Il en a été fait une nouvelle à Paris, avec ce titre : *OEuvres de Noé, ancien évêque de Lescar, mort évêque de Troyes, contenant ses discours, mandemens et traductions, précédées d'une notice sur la vie et les écrits de ce prelat*, avec un *fac-simile* de son écriture, 1818, 1 vol. in-8°. M. de Noé, tandis qu'il était sur le siége de Lescar, avait été un des quatre évêques qui n'adhérèrent point aux actes du clergé

de 1765, concernant la bulle *Unigenitus;* mais on ne voit de sa part aucune démarche marquante en faveur du parti qui refusa de le reconnaître.

* **NOEHDEN** (N.), mort le 14 mars 1826, était secrétaire du cabinet des antiquités au musée britannique, et a traduit *Don Carlos*, drame de Schiller. On a en outre de lui plusieurs ouvrages élémentaires sur la langue allemande et quelques écrits sur la botanique.

* **NOEL DE LA MORINIÈRE** (Simon-Barthélemy-Joseph), voyageur, naturaliste et ichthyographe, naquit à Dieppe, le 16 juin 1765. Après avoir fait de bonnes études, Noël s'occupa de statistique et d'antiquités; mais il s'adonna plus particulièrement à l'histoire naturelle des poissons et à la théorie pratique de la pêche. Il voyagea dans tous les ports de l'Europe, en Amérique, et visita les côtes de l'Afrique. Il parlait plusieurs langues étrangères, qui lui facilitaient des communications avec les différens peuples chez lesquels l'amenaient ses recherches. Ses écrits l'ayant fait bientôt connaître avantageusement, plusieurs académies savantes le reçurent dans leur sein, comme celles de Rouen, de Turin, de Paris, de Pétersbourg, de New-York, de Philadelphie, etc., etc., etc. Il fut en outre nommé inspecteur-général des pêches. Le gouvernement français l'ayant envoyé au Cap-Nord pour observer les grandes pêches sur la côte septentrionale de la Norwége, il mourut à Drontheim, le 22 février 1822, âgé de 56 ans. On a inséré une *Notice* sur Noël dans les *Annales maritimes et coloniales*, par M. Bajot, 1822, n° 4, 2e partie, pages 373-83 et dans Mahul *Ann. nécrol.* 3e année, pages 169-70. On a de lui: | *Prospectus de l'histoire naturelle du hareng et de sa pêche*, Rouen, 1789, in-4°; | *Histoire naturelle de l'éperlan de la Seine-Inférieure;* | *Premier Essai sur le département de la Seine-Inférieure*, ouvrage topographique, historique et pittoresque, Rouen, 1795, in-8°; | *Deuxième Essai sur le département de la Seine-Inférieure*, 1797, in-8°; | *Examen comparatif du pouvoir des Parques scandinaves et grecques sur Odin et Jupiter;* | *Tableau historique de la pêche de la baleine*, Paris, 1808, in-8°; | *Lettres sur les avantages qu'il y aurait à transporter et à naturaliser dans les eaux des rivières, des lacs et des étangs, ceux des poissons qui ne se trouvent que dans les uns ou les autres*, Rouen, 1801, in-8°; | *Mémoire sur le projet du canal de Dieppe* (indiqué dans *La France littéraire* de Ersch, 2e Supplém.); | *Tableau statistique de la navigation de la Seine, depuis la mer jusqu'à Rouen*, contenant les embouchures anciennes et modernes, 1803, in-8°; | *Histoire générale des pêches anciennes et modernes, dans les mers et les fleuves des deux continens*, Paris, imprimerie royale, 1815, 1 vol. en deux tomes in-4°. La mort empêcha l'auteur de continuer cet ouvrage intéressant. Le volume qui a paru contient trois périodes qui embrassent plus de vingt-un siècles, et relatives à la pêche *ancienne* (grecque et romaine), pêche du *moyen âge* et pêche *moderne*. Tout l'ouvrage devait être porté à dix volumes. Le 1er et le 2e ne devaient être qu'une introduction; le 3e aurait renfermé l'histoire des *phoques*, des *morses*, des *lamentins* et de leur pêche; le 4e celle des *cétacées;* le 5e celle des poissons *cartilagineux;* les 6e, 7e, 8e et 9e, celle des poissons osseux; le 10e aurait contenu les vues et réflexions de l'auteur sur l'état présent et futur des pêches. Il serait à souhaiter que quelque homme éclairé se chargeât de terminer un ouvrage aussi important pour une des branches les plus étendues de commerce et d'utilité publique.

* **NOEL** (François), savant jésuite allemand et missionnaire à la Chine, naquit vers 1640. Après avoir fait sa profession dans la société de Jésus, et enseigné quelque temps les belles-lettres dans sa patrie, il fut envoyé dans l'empire de la Chine, que ses travaux ont contribué à faire connaître. Il s'était embarqué à Lisbonne en 1667. On a de lui: | des *Observations astronomiques faites à la Chine*, insérées par le père Gouye dans le recueil qui contient celles du père Richaud et de quelques autres missionnaires; | *Observationes mathematicæ et physicæ in India et China factæ ab anno 1684, usque ad annum 1708*, Prague, 1710, in-4°. Cet important recueil renferme des observations d'éclipses du soleil, de la lune et des satellites de Jupiter, faites en divers lieux de la Chine et des Indes, avec la table des latitudes et des longitudes d'un grand nombre de villes de la Chine. On y trouve aussi le catalogue des étoiles australes, beaucoup de détails curieux sur l'astronomie chinoise, sur les années, les mois, les jours, les heures à la Chine; la liste des noms

Digitized by Google

chinois des étoiles, avec leur synonymie, établie par la comparaison des planisphères des pères Verbiest et Grimaldi, et de ceux des pères Riccioli et Pardies; une Notice sur les poids et mesures des Chinois, et des Observations sur la déclinaison de l'aiguille aimantée. Le catalogue des noms chinois des étoiles et constellations donné par Deguignes fils, en 1781, dans le tome 10 des *Mémoires* des savans étrangers, publiés par l'académie des sciences, n'est qu'une copie faite sur l'ouvrage du père Noël. | *Sinensis imperii libri classici sex*, Prague, 1711, in-4°; ou six Livres classiques des Chinois, pris parmi ceux du second ordre, et que doivent apprendre par cœur tous ceux qui courent la carrière des lettres et de l'administration. On avait déjà des traductions de trois de ces livres par les pères Intorcetta, Costa, Couplet, etc. Mais le père Noël, sans vouloir profiter de leur version, a travaillé immédiatement sur les originaux, en s'aidant, pour la plus grande intelligence des textes, du secours des meilleurs interprètes et des plus célèbres commentateurs. Aussi peut-on assurer que les livres de Confucius et de ses disciples n'ont jamais été mieux expliqués qu'ils le sont dans l'ouvrage du père Noël. Mais on lui a justement reproché une prolixité souvent pénible et fatigante. | *Philosophia Sinica*, Prague, 1711, in-4°; c'est un recueil d'extraits des plus célèbres philosophes de la Chine sur la connaissance du vrai Dieu, sur l'esprit et le sens des cérémonies par lesquelles ils honorent les morts, et sur la morale et les devoirs de l'homme. Cet intéressant ouvrage est trop peu lu, parce qu'on y trouve les mêmes défauts que dans le précédent. Ces deux dernières productions sont devenues fort rares. | *Opuscula poetica*, Francfort, 1717, in-12; | *Theologiæ Summa seu Compendium*, Genève, 1732, 2 vol. in-fol. C'est un abrégé des Traités du père Suarez, dont le recueil difficile à réunir, formait 23 volumes in-folio. On ignore l'époque de la mort du père Noël, qu'on sait seulement être parvenu à un âge très avancé.

NOÉMA, fille de Lamech et de Sella, sa deuxième femme, passe pour avoir inventé la manière de filer la laine et de faire la toile. Quelques-uns ont cru qu'elle avait épousé Noé, et d'autres qu'elle était la même que la Minerve des Grecs nommée aussi *Nemanoun*.

NOÉMI, femme d'Elimelech, de la tribu de Benjamin, ayant été obligée de suivre son mari dans le pays des Moabites, l'y perdit, et maria ses deux fils Chélion et Mahalon à Orpha et à Ruth, filles moabites. Ces deux jeunes époux étant morts sans laisser d'enfans, Noémi résolut de retourner dans la Judée. Ruth ne voulut point la quitter, et elles arrivèrent ensemble à Bethléem, dans le temps qu'on commençait à couper les orges. Ruth alla glaner dans le champ de Booz, homme fort riche, et le proche parent d'Elimelech, qui l'invita à suivre ses moissonneurs et à manger avec ses gens. Ruth, de retour à la maison, ayant appris à Noémi ce qui s'était passé, celle-ci l'avertit que Booz était son proche parent, et elle lui donna un expédient pour le déterminer à l'épouser. Ruth suivit le conseil de sa belle-mère, et vint à bout de se marier avec Booz, dont elle eut un fils nommé *Obed*, qui fut un des ancêtres de J.-C. *Voyez* RUTH.

* **NOESSELT** (Jean-Auguste), doyen de l'université de Halle, né en 1734, est mort en 1807, après avoir professé longtemps avec le plus grand succès la philosophie et la théologie. Il avait été nommé en 1806, conseiller privé du roi de Prusse. Ce savant théologien a publié: | *Défense de la vérité et de la divinité de la religion chrétienne*, 5e édition, Halle, 1783, in-8°; | *sur le Mérite de la morale*, Halle, 1777 et 1783, in-8°; | *Instruction pour la connaissance des meilleurs livres de théologie*, 1779 et 1800, in-4°. Cet ouvrage a été continué par Simon. | *Instructions pour les élèves en théologie*, Halle, 1785-89, 3 vol. in-8°, et plusieurs autres traités de morale et de religion. Le chancelier Niemeyer lui a consacré une *notice*, Halle, 1809, in-8°.

NOET, *Noëtus*, hérésiarque du 3e siècle, fut maître de Sabellius. Il enseigna que J.-C. n'était pas différent du Père; qu'il n'y avait qu'une seule personne en Dieu, qui prenait tantôt le nom de Père, tantôt celui de Fils; qui s'était incarnée, qui était née de la Vierge, et avait souffert sur la croix. Ayant été cité devant les prêtres, il désavoua d'abord ses erreurs. Il ne changea cependant pas d'avis, et ayant trouvé le moyen de faire adopter ses rêveries par une douzaine de personnes, il les professa hautement, et se fit chef de secte; il prit le nom de *Moyse*, et donna le nom d'*Aaron* à son confrère. Ses sectateurs s'appelèrent *Noëtiens*.

Digitized by Google

Leurs erreurs étaient les mêmes que celles de Praxéas et de Sabellius.

NOGARET. *Voyez* VALETTE.

NOGARET (GUILLAUME de), né au 13e siècle à Saint-Félix de Caraman, dans le Lauragais, d'une famille qui a été la tige des ducs d'Epernon, fut chancelier de Philippe le Bel qui le chargea d'aller signifier au pape Boniface VIII l'appel au futur concile, des bulles dont le roi se plaignait. Il s'acquitta de sa commission avec beaucoup de hauteur, de dureté (*voyez* BONIFACE VIII), et d'une manière très propre à faire oublier les torts du pape, quoique, par une injustice devenue générale, on s'obstine à déclamer contre les fautes des pontifes, et qu'on affecte de taire celles des rois. Les prétentions exorbitantes des uns sont-elles donc plus criminelles que les violences des autres? (*Voyez* GÉLASE II, LOUIS V, empereur, Le NOBLE.) Nogaret, accompagné de Sciarra-Colonne ennemi personnel du pape, et de trois cents chevaux, s'était rendu à Anagni, où Boniface s'était réfugié, afin de l'enlever et de le conduire au concile de Lyon, pour y être jugé : c'était la veille même du jour où le pape devait publier une bulle qui déliait les sujets de Philippe du serment de fidélité. Les habitans d'Anagni défendirent le pontife et repoussèrent la troupe de Nogaret Celui-ci revint en France, où il eut les sceaux en 1307, et la place de chancelier l'année suivante. Il sollicita l'absolution pour les violences qu'il avait commises contre le pape : et il ne l'obtint qu'à condition de passer en Terre-Sainte, et de n'en pas revenir; mais il mourut avant que de partir. « S'étant » trouvé comme par hasard, dit un his» torien estimé, à la rencontre de quel» ques chevaliers que l'on conduisait à la » mort, un de ceux-ci, qui passait les » autres de la tête, l'aperçut, et lui cria » de toutes ses forces : *Considère, indi» gne ministre, l'effet de tes calomnies et » de tes injustices criantes; nous ne pou» vons en appeler à ton maître, puisqu'il » est devenu, avec le pape, notre plus re» doutable ennemi; mais nous en appe» lons au Juge des vivans et des morts, » plus équitable que ceux qui abusent de » son autorité; c'est à son tribunal que » nous te citons aujourd'hui, pour y com» paraître dans la huitaine*. Effet surpre» nant de la vengeance divine! Nogaret » mourut subitement le huitième jour, » sans avoir été attaqué ni frappé de per» sonne. » L'historien dont nous rapportons ici les paroles, ajoute : « Ce n'est ni » d'après le seul Meïer, ni d'après au» cun écrivain ennemi de la France, que » nous rappelons la fin tragique de No» garet; d'autres en ont parlé. Belle-Fo» rest dit que s'il fut absous par le pape, » il n'échappa pas à la colère de Dieu, et » qu'il périt misérablement. L'auteur de » la Chronique d'Asti, loué pour sa can» deur et sa sincérité par Muratori, et » qui était contemporain, rapporte cette » mort ainsi que nous l'avons racontée. » Meïer se trompe en la plaçant à l'année » 1307; car il est plus que prouvé que » Nogaret vivait encore en 1312. » *Voyez* MOLAY.

* NOGARET (D. V. RAMEL de), conventionnel, était avocat à Carcassonne lorsque la révolution éclata, et fut nommé député aux états généraux par le tiers-état de la sénéchaussée de cette ville. Il s'y occupa beaucoup de matières de finance, remplit une mission dans le Finistère où des troubles avaient éclaté à l'occasion du départ du roi pour Varennes (7 juin 1791), et devint secrétaire à l'Assemblée nationale. L'année suivante le département de l'Aude le nomma député à la Convention, où Ramel de Nogaret vota la mort de Louis XVI, en admettant la ratification du peuple, et rejeta le sursis. Envoyé en Hollande comme commissaire du gouvernement, il revint ensuite à Paris, où pendant le reste de la session, il parut s'occuper exclusivement de la partie financière. Au conseil des Cinq-cents où il fut réélu, Nogaret parla souvent sur le même objet : appelé au ministère des finances par le Directoire en 1796, il remplit ces hautes fonctions avec assez de capacité jusqu'au 20 juillet 1799. Aucun emploi ne lui fut donné sous le gouvernement impérial dont il s'était montré l'ennemi, et il ne reparut sur la scène politique qu'au mois de mai 1815. Nommé alors préfet du Calvados, Ramel de Nogaret fut ensuite obligé, comme régicide ayant accepté des fonctions pendant les cent-jours, de se retirer dans les Pays-Bas où le barreau de Bruxelles l'admit au nombre des avocats. Il est mort le 31 mars 1829 dans cette ville. Il s'était réconcilié avec l'Église, et avait reçu les sacremens des mains du curé de Notre-Dame-du-Sablon. On a de lui plusieurs écrits importans sur les finances.

NOGAROLA (ISOTTA), fille savante de Vérone, vivait dans le 15e siècle, possé-

Digitized by Google

dait les langues, la philosophie, la théologie et même les Pères de l'Eglise. Le cardinal Bessarion fit exprès le voyage de Vérone pour s'entretenir avec elle. Isotta était en relation avec la plupart des savans de son temps. Ses lettres les charmaient par la profondeur du savoir et par les grâces du style. Elle mourut en 1468, à 38 ans, d'autres disent en 1466, et quelques-uns en 1446. Elle laissa en latin un *Dialogue* sur la question : « Qui » d'Adam ou d'Eve avait péché le plus » grièvement en mangeant du fruit dé» fendu? » Venise, Alde, 1563, in-4°. Elle prit le parti de la première femme, contre Louis Foscara, qui défendit vivement le premier homme, et qui aurait pu mieux employer son temps. La bibliothèque royale de Paris possède un *Recueil* de lettres de cette femme distinguée. Elle ne voulut jamais se marier. Paul Maffei, son directeur, lui dédia un *Traité de la virginité*. Scipion Maffei, de la même famille que le précédent, et auteur de la Mérope, a recueilli dans le tome 2 de sa *Verona illustrata*, une foule de témoignages honorables à Isotta.

NOGAROLA (Louis), Véronais, d'une famille illustre, se rendit très habile dans la langue grecque, et s'acquit beaucoup de réputation par ses Traductions de plusieurs livres grecs, en latin. Il parut avec éclat au concile de Trente, eut des emplois honorables dans sa patrie, et mourut à Vérone en 1559, âgé d'environ 50 ans. Scipion Maffei place sa mort en 1554. On a de lui divers ouvrages, entre autres : | *De Nili incremento dialogus*; | *De viris illustribus, genere italis, qui græce scripserunt*; | *Disputatio super reginæ Britannorum divortio*; | une *Traduction* en latin du livre *de l'Univers*, d'Ocellus Lucanus; | *Apostolicæ institutiones*, etc.

* NOGHERA (Jean-Baptiste), savant jésuite, naquit à Berbeno, dans la Valteline, le 9 mai 1719. Il fit ses premières études à Côme, et les vint continuer à Monza, sous la direction des jésuites, dont il embrassa l'institut le 14 octobre 1735, âgé seulement de 16 ans. Après s'être distingué dans l'enseignement de l'éloquence, soit à Milan, soit à Vienne, il publia plusieurs ouvrages en faveur de sa société et de la religion. On a de lui : | *Riflessioni sulla filosofia del bello spirito*, Bassano, 1778; | *Sulla natura umana, e sulla religione naturale*, Bassano, 1780, 2 vol. in-8°; | *Sulla religion rivelata, e particolarmente sul cristianesimo*, Bassano, 1775; | *Su i caratteri divini del cristianesimo e del suo autore*, Bassano, 1779; | *Riflessioni per discernere la vera Chiesa cristiana, frà tutte le sette che ne portano il nome*, Bassano, 1782; | *Sulla infallibilità della vera Chiesa cristiana, nel suo magistero*, Bassano, 1775; | *Sulla infallibilità del papa, nel suo magistero dogmatico*, Bassano, 1776; | *Sulla podestà della vera Chiesa cristiana*, Bassano, 1778; | *Sugli spiriti di novità e d'antichità*, Bassano, 1779; | *Su i consigli evangelici, e su i lor professori*, Bassano, 1780; | *Pratiche della vera Chiesa cristiana*, Bassano, 1783, 3 vol. in-12; | *Riposta alla proposta : Cosa è il papa? con altra appendice al soggetto relativa*, Bassano, 1783; | *Riposta alla proposta : Cosa è un vescovo?* Bassano, 1784; | *Osservazioni sull' analisi del libro intitolato* le Prescrizioni di Tertulliano, Bassano, 1783. Critique sage et raisonnée de *Tamburini*, professeur de Pavie, et auteur de l'Analyse. | *Riflessioni sulla divizione e su i divoti*, œuvre posthume, Bassano, 1786; | *La moderna eloquenza sacra italiana*, Milan, 1752; Venise, avec des augmentations, 1755; Bassano, 1790; | *De causis eloquentiæ*, Bassano, 1786; | *Raggionamenti su i nuovi sistemi e metodo d'insegnare e d'imparare le belle lettere*, Bassano, 1787. Ces différentes *OEuvres* imprimées à part ont été réunies en 17 vol. in-8°, Bassano, 1790. Dans celles qui concernent la religion, on remarque un esprit d'ordre, une clarté et une modestie admirables; pas une parole choquante contre les auteurs que le père Noghera combat, mais point de ménagement pour l'erreur; | *Orazioni di Demosthene, volgarizzate, e con annotazioni illustrate*, Milan, 1753. Cette traduction passe pour élégante et fidèle. A ces nombreux ouvrages il faut joindre des *Mélanges* et des *Poésies italiennes* et *latines*. Noghera mourut en novembre 1784, âgé de 65 ans. Il possédait dans une grande perfection les langues latine, italienne et grecque. Théologien profond, littérateur très distingué, écrivain laborieux, il a bien mérité de la religion et des lettres. On trouve son *Eloge* parmi ceux des *Hommes illustres du diocèse de Côme*, par le comte Giovio.

NOIR (Jean le), fameux chanoine et théologal de Séez, était fils d'un conseiller au présidial d'Alençon. Il prêcha à Paris et en province avec réputation. Il eût pu continuer d'employer utilement ses ta-

Digitized by Google

lens, si une opposition, tout-à-fait déraisonnable aux décisions de l'Eglise, ne l'eût brouillé avec son évêque, qui avait donné un mandement pour la publication du Formulaire. Il eut l'audace de l'accuser de plusieurs erreurs dans des écrits publics. Ses excès indignèrent les gens de bien. On nomma des commissaires pour le juger; et sur la représentation de ses libelles, il fut condamné, le 24 avril 1684 à faire amende honorable devant l'église métropolitaine de Paris, et aux galères à perpétuité. Quelques jours après ce jugement, les jansénistes, qui l'avaient égaré à ce point, firent courir une complainte latine, dans laquelle on disait : « qu'il était *noir* de nom, mais » *blanc* par ses vertus et son caractère. » Cependant la peine des galères ayant été commuée, il fut conduit à Saint-Malo, puis dans les prisons de Brest, et enfin dans celles de Nantes, où il mourut le 22 avril 1692, âgé de 70 ans. On a de lui plusieurs ouvrages remplis d'injures et d'emportemens, dont l'énumération déshonorerait ce *Dictionnaire*, comme l'apothéose de ce fanatique a déshonoré celui de l'abbé de Barral.

NOIR (Le). *Voyez* LENOIR.

* NOIROT (JEAN-BAPTISTE-XAVIER), religieux dominicain, né en 1736 en Franche-Comté, d'une famille honorable, fit ses premières études dans sa province et son noviciat à Paris. Il étudia ensuite la philosophie et la théologie au couvent de Nantes, enseigna lui-même ces deux sciences dans différens établissemens de son ordre, et fut nommé en 1787 procureur de la maison de Morlaix; il se livra en même temps à la prédication, et il s'acquit par son éloquence et ses vertus une grande influence dans le pays qu'il ne quitta point pendant la révolution. Exposé à de nombreux dangers, pendant la terreur, il parvint à se soustraire aux poursuites de ses ennemis, et réunit même autour de lui un grand nombre de prêtres. Lorsque les autels eurent été relevés, Noirot se rendit utile par des stations d'Avent et de Carême, remplies dans plusieurs villes, à Quimper, Brest, Vannes, Saint-Brieuc, Saint-Malo, surtout à Morlaix. C'est principalement à lui que les ursulines et les carmélites doivent leur rétablissement dans cette dernière ville : il dirigea ces deux communautés renaissantes, qu'il laissa nombreuses et florissantes; il fut aussi le directeur des filles de Saint-Vincent de Paul qui lui ont prodigué tous leurs soins pendant sa dernière maladie. Le père Noirot est mort le 7 décembre 1829.

NOLDIUS (CHRÉTIEN), né à Hoybia en Scanie, l'an 1626, fut nommé en 1650 recteur du collége de Landscroon, charge qu'il remplit pendant quatre ans. Il voyagea ensuite en Allemagne, en Hollande, en Angleterre et en France, et retourna dans sa patrie en 1657. Trois ans après, il obtint la place de gouverneur des enfans du seigneur de Gerstorff, grand-maître de la cour de Danemarck. Noldius devint en 1664 ministre et professeur de théologie à Copenhague, où il mourut en 1683. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : | *Concordantiæ particularum hebræo-chaldaicarum;* ouvrage estimé, dont la meilleure édition est celle d'Iéna, en 1734, in-4°; | *Historia Idumeæ, seu De vita et gentis Herodum diatribe;* | *Sacrarum historiarum et antiquitatum synopsis;* | *Logica;* | une nouvelle *Edition* de l'historien Josèphe, etc. Noldius était en commerce de littérature avec le célèbre Dorschæus, et avec un grand nombre d'autres savans. C'est l'un des premiers qui ont soutenu *que les diables ne peuvent faire aucun prodige, pour introduire ou autoriser le vice*, ce qui est vrai dans le cas seulement qu'il n'y aurait pas de moyen de dissiper l'illusion, et de reconnaître dans ses opérations le père du mensonge; puisque l'Ecriture nous apprend que les magiciens de Pharaon firent des merveilles surnaturelles, pour contredire les ordres que Moïse portait à Pharaon de la part de Dieu. *Voy.* le Catéchisme philosophique, p. 357, n° 312.

NOLIN (DENYS), avocat au parlement de Paris, quitta le barreau pour s'appliquer à l'étude de l'Ecriture sainte. On a de lui : | *Lettres de N. Indès, théologien de Salamanque, où l'on propose la manière de corriger la version grecque des Septante, avec des éclaircissemens sur quelques difficultés*, Paris, 1708, in-12; deux *Dissertations*, l'une sur les bibles françaises jusqu'à l'an 1541; et l'autre sur *l'Eclaircissement et phénomène littéraire et lettre critique de la Dissertation anonyme et des lettres de Richard Simon, touchant les antiquités des Chaldéens et des Egyptiens*, in-12. Nolin mourut en 1710, après avoir mené une vie occupée et édifiante. Sa bibliothèque choisie avec soin, fut après sa mort le partage des pauvres de sa paroisse, dont il avait été le consolateur et le père.

Digitized by Google

NOLLENDORF. *Voy.* KLEIST DE NOLLENDORF (le comte).

NOLLET (l'abbé JEAN-ANTOINE), physicien célèbre, diacre, licencié en théologie, maître de physique et d'histoire naturelle des enfans de France, professeur royal de physique au collége de Navarre, naquit à Pimpré, diocèse de Noyon, le 17 novembre 1700, de parens honnêtes, mais peu favorisés des biens de la fortune. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il se mit en devoir d'en remplir les fonctions, et à peine eut-il reçu le diaconat, qu'il sollicita et obtint une dispense pour prêcher; mais ce genre d'occupation ne fut pas celui où son goût le portait. L'amour des sciences l'emporta; il se livra avec ardeur à l'étude de la physique, et fut reçu de la société des arts, établie à Paris sous la protection de M. le comte de Clermont. En 1734, il fit un voyage à Londres avec MM. du Fay, du Hamel, et de Jussieu. Son mérite le fit recevoir de la société royale sans qu'il eût brigué cet honneur. Deux ans après, il passa en Hollande, où il se lia étroitement avec s'Gravesande et Musschenbroëck. De retour à Paris, il reprit le cours de physique expérimentale qu'il avait ouvert en 1735, et qu'il a continué jusqu'en 1760. Ce sont ces cours de physique qui ont fait naître l'idée des cours particuliers en d'autres genres, tels que ceux de chimie, d'anatomie, d'histoire naturelle, etc. En 1738, M. le comte de Maurepas ayant fait agréer au cardinal de Fleury l'établissement d'une chaire publique de physique expérimentale à Paris, l'abbé Nollet en fut nommé le premier professeur. Au commencement de 1739, il fut reçu à l'académie royale des sciences, et au mois d'avril suivant, le roi de Sardaigne, voulant établir une chaire de physique à Turin, appela l'abbé Nollet dans ses états. En 1744, il fut appelé à Versailles, pour donner à monseigneur le dauphin des leçons de physique expérimentale, auxquelles le roi et la famille royale assistèrent souvent. Les qualités de son cœur et celles de son esprit lui méritèrent la confiance de ce prince, qui n'a pas cessé, jusqu'à sa mort, de donner à l'ingénieux physicien des preuves de la bienveillance la plus marquée. Au mois d'avril 1749, il fut envoyé en Italie pour y faire des observations sur l'état des sciences de cette contrée. Il enseigna ensuite la physique expérimentale au collége royal de Navarre, à la Fère et à Mézières. Ce célèbre et laborieux physicien, qui a rendu à la physique les services les plus importans, par les vues nouvelles dont il a enrichi cette science, mourut à Paris le 25 avril 1770. Il fut regretté du public éclairé, et de ses amis, du sein desquels il s'échappait secrètement pour aller secourir une famille peu riche. Ses ouvrages sont : | plusieurs *Mémoires*, insérés dans ceux de l'académie des sciences; on en distingue un sur l'*ouïe des poissons*, qui est très estimé; | *Leçons de physique expérimentale*, 6 vol. in-12, livre bien fait, et aussi agréable qu'utile; | *Recueil de lettres sur l'électricité*, 1753, 3 vol. in-12; | *Essai sur l'électricité des corps*, 1 vol. in-12; | *Recherches sur les causes particulières des phénomènes électriques*, 1 vol. in-12; | *L'art des expériences*, 3 vol. in-12, avec figures, 1770. *Voyez* MORIN JEAN, natif de Meung. Grandjean de Fouchy a prononcé son *Eloge* à l'académie des sciences; on en trouve un extrait dans le *Nécrologe des hommes célèbres de France*, tome 7, et dans la *Galerie française*.

NOMPAR de CAUMONT. *Voy.* FORCE.

*NOMSZ (JEAN), poète hollandais, naquit à Amsterdam en 1738. Destiné au commerce, il le quitta dans le but de se livrer à la littérature dramatique, pour laquelle il avait un talent véritable. Il donna au théâtre d'Amsterdam plus de quarante pièces tant originales que traduites, qui toutes eurent un brillant succès. Nomsz eut à souffrir plusieurs revers de fortune, qu'il ne sut pas supporter avec la constance d'un noble caractère, et il s'abaissa jusqu'à contracter des habitudes indignes de sa réputation littéraire. Lors de la révolution française, il parut en adopter les principes avec chaleur : il s'en montra ensuite ennemi; d'abord enthousiaste de Bonaparte, il détesta ensuite jusqu'à son nom. Cette versatilité, une conduite peu réglée, et un esprit mordant, lui firent beaucoup d'ennemis, qu'il n'eut pas la prudence de ménager. Aussi, tandis qu'on applaudissait ses pièces au théâtre, on le fuyait jusque dans les rues, dans les lieux publics. Malade, sans ressource, sans asile, il fut obligé, dans sa vieillesse, d'aller à l'hôpital, où il mourut en 1803, âgé de 65 ans. Il a laissé : | *Guillaume Ier, fondateur de la liberté hollandaise*, Amsterdam, 1779, in-4°; poème épique qui ressemble trop souvent à des annales rimées, où l'on

remarque des morceaux saillans et de fort belles descriptions; | *Mélanges*, ibid., 1782, in-4°. Ils contiennent des *Epitres*, des *Satires*, des *Contes*, écrits d'un style qui ne manque pas de mordant et de nerf; | douze *Héroïdes patriotiques*, ibid., 1785, in-8°, en deux parties; | *Tragédies*, qui parurent d'abord séparément, à mesure qu'elles furent jouées, et dont les plus remarquables sont: *Fernand-Cortez*, *Zoroastre*, *Antoine Hambroek*, *Kora* ou *Les Péruviens*, *Barthélemi Las-Casas*, *Olden-Barnevelt*, *Marie de Lelaing*, etc., etc. Les règles ne sont pas exactement observées dans ces pièces; mais on y trouve un dialogue vif et naturel, une bonne entente du théâtre, beaucoup d'intérêt et de belles pensées. | *Tragédies* traduites du français: *Soliman II*, *Le comte de Warwick*, *L'orphelin de la Chine*, *Gabrielle de Vergy*, *Zaïre*, *Athalie*, etc.; | *Comédies*, savoir: *Le Fougueux*, *Amour et Amitié contre la mode*, *Quelqu'un et personne*, *L'Homme de confiance*, *Le Vieil habit*, *Le Tartufe* (traduit du français); | plusieurs traductions en vers, entre autres des fables de La Fontaine, 4 vol. in-8°. Ouvrages en prose: | *Monographie historique de Charles-Quint*, de *Philippe II*, du *duc d'Albe*; | *Contes moraux*, qui furent bien accueillis, et qui méritaient de l'être; | *Mes récréations*; | *Principes pour l'acteur dramatique et pour le spectateur*; | *Abdallah*, conte dans le goût de *Zadig*, inséré dans une suite des numéros de la feuille périodique intitulée *Le Philosophe*. Cet infatigable écrivain a coopéré en outre à plusieurs feuilles hebdomadaires de Hollande, qui obtinrent du succès. On trouvera de plus amples détails sur Nomsz dans l'excellente *Histoire de la poésie hollandaise*, par M. Vries, tome 2, pag. 292-297.

NONIUS MARCELLUS, grammairien et philosophe péripatéticien de Tibur (Tivoli), florissait au 3e siècle de J.-C., et fut un des plus savans hommes de son temps. Nous avons de lui un Traité de la propriété des mots latins, sous ce titre: *De proprietate sermonum*, dont les éditions de 1471 et 1476, sont très rares. Ce grammairien est estimé, parce qu'il rapporte divers fragmens des anciens auteurs, que l'on ne trouve point ailleurs. Son traité fut réimprimé à Paris, en 1614, in-8°, avec des notes pleines d'érudition.

NONIUS (Ferdinand). *Voyez* NUNEZ.

NONNIUS ou NONIUS PIERRE, en espagnol *Nunez*, médecin et mathématicien portugais, né en 1492, à Alcacer-do-Sal, fut précepteur de don Henri, fils du roi Emmanuel. Il enseigna les mathématiques dans l'université de Coïmbre, avec une réputation extraordinaire. On a de lui: | deux livres *De arte navigandi*, Coïmbre, 1573, in-fol. qui furent très bien reçus à la cour du roi de Portugal, parce qu'ils servaient aux grands desseins qu'avait ce prince de pousser les expéditions maritimes en Orient; | *De crepusculis*, in-4°; | *Opera mathematica*, Bâle, 1592, in-fol. parmi lesquels on distingue un Traité d'algèbre qu'il estimait beaucoup, et qu'il dédia en 1564 à son ancien disciple, le prince Henri, cardinal-infant, etc. Nonnius mourut en 1577, à 80 ans. Il passe pour un des plus habiles hommes de son temps. Il possédait les hautes sciences; il savait les langues, et, ce qui est encore plus estimable, il ne devint pas orgueilleux de ses connaissances.

NONNIUS (Louis), médecin d'Anvers, au 17e siècle, se signala par son habileté dans son art, et par une érudition peu commune. On a de lui: | un excellent traité intitulé: *Diæteticon, sive De re cibaria*, Anvers, 1645, in-4°. Il y a dans cet ouvrage des choses qui contribuent à l'intelligence des poètes latins. Il y parle des mets qui servaient aux plaisirs des tables des anciens, | *Ichthyophagia, sive de piscium esu commentarius*, Anvers, 1614, in-8°; ouvrage utile et agréable. Il y fait voir que le poisson est un aliment très salutaire aux personnes sédentaires, aux malades, aux vieillards, et aux gens de faible complexion, parce qu'il fait un sang de moyenne consistance, propre à leur tempérament. Un commentateur de l'Ecriture sainte a cru fortifier ses observations par la remarque suivante: *Solis piscibus et pane pavit bis populum prodigialiter Christus, et ipse a resurrectione semel pastus, non nisi pisce.* | Un *Commentaire* fort étendu en 1 vol. in-fol. 1620, sur les médailles de la Grèce, sur celles de Jules-César, d'Auguste et de Tibère. Il contient les deux ouvrages de Goltzius sur le même sujet. | *Hispania, sive populorum, urbium, accuratior descriptio*, Anvers, 1607, in-8°: description nécessaire pour la connaissance de l'ancienne Espagne; | *Commentaire* sur la Grèce, les Iles, etc. de Goltzius; ouvrage très savant; | des *Poésies* assez faibles. On a encore différens morceaux de ce

Digitized by Google

médecin dans le livre *De calculo* de Beverwyck, Leyde, 1638, in-12.

* **NONNOTTE** (Donat), peintre du roi, né à Besançon en 1707, d'une ancienne famille, mais peu riche, vint à Paris, en 1728, et eut le bonheur d'être admis dans l'école de Lemoine, sous lequel il fit de très grands progrès dans son art. Nommé en 1754, peintre de la ville de Lyon, il y établit une école gratuite de dessin qui est devenue le modèle de toutes celles de ce genre. Il s'était adonné particulièrement au portrait : on a celui de le Lorrain, sculpteur, et celui de Gentil Bernard qui passent pour des chefs-d'œuvre. Nonnotte fit aussi quelques tableaux d'histoire, parmi lesquels on distingue celui de la *Surprise de Besançon par les protestans en* 1575 ; morceau remarquable sous le rapport de la conception et du coloris, mais dans lequel il a trop multiplié les personnages allégoriques. Il mourut à Lyon, à 78 ans, le 5 février 1785. On trouve de lui, dans les recueils de l'académie de Lyon, | un *Discours sur les avantages des sciences et des arts* ; | un *Traité complet de peinture divisé en 14 mémoires*, | et une *Vie de Lemoine*, pleine de détails curieux. La bibliothèque de Besançon posède plusieurs de ses manuscrits.

* **NONNOTTE** (Claude-François), jésuite, connu par ses démêlés avec Voltaire, et frère puiné du précédent, naquit à Besançon, en 1711. Il entra de bonne heure dans la société de Jésus, se consacra à la chaire et prêcha avec succès dans plusieurs villes de France, surtout à Amiens, à Paris et à Versailles. Appelé à Turin par le roi de Sardaigne, il fit entendre la parole sainte devant cette cour, et reçut de Charles-Emmanuel III les témoignages les plus flatteurs. C'est en 1762 que commença la lutte entre le philosophe de Ferney et le modeste jésuite, par la publication de l'ouvrage qui a pour titre : *Erreurs de M. de Voltaire*, Avignon, 2 vol. in-12. C'est un examen exact de l'*Essai sur l'esprit et les mœurs des nations*, publié par le premier. L'abbé Nonnotte y relève non seulement les principes irréligieux, mais les fausses citations et les faits apocryphes. Les *Erreurs* sont divisées en deux parties, les *erreurs historiques* et les *erreurs dogmatiques*. On voit dans la première avec quelle attention soutenue Voltaire s'est appliqué, dans son *Essai d'histoire*, à avilir le clergé, à flétrir la conduite des papes, à justifier les ennemis de l'Eglise. Combien ses jugemens sur nos rois sont marqués au coin de la malignité ! comme il affecte de rabaisser les Français et de les mettre au-dessous des étrangers ! enfin avec quelle légèreté il substitue ses idées aux faits de l'histoire. Dans la seconde, l'abbé Nonnotte ne s'est pas attaché à signaler toutes les attaques directes ou indirectes de l'ennemi du christianisme ; son travail eût été trop volumineux : il s'est borné à repousser les assertions les plus malignes et les principes les plus dangereux. Son livre a été très souvent réimprimé. On pouvait juger du degré d'importance que le philosophe attachait aux critiques de ses adversaires, par le plus ou le moins d'emportement de son caractère naturellement irascible ; et ceux qui eurent l'honneur d'exciter le plus sa bile furent le journaliste Fréron, les rédacteurs du *Journal de Trévoux*, l'abbé Guénée et surtout l'abbé Nonnotte. Il répondit à celui-ci par une *Lettre* facétieuse, et ensuite par des *Eclaircissemens historiques, à l'occasion d'un libelle calomnieux contre l'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, par M. *Damilaville* : c'était le nom d'un de ses amis. Ces *Eclaircissemens* furent insérés d'abord dans l'*Essai de l'histoire générale*, au tome 8 édition de 1761-1763 ; et puis dans la *Suite d'Un Chrétien contre six Juifs*. Dans sa réponse, il n'épargna pas, selon sa coutume, les épithètes les plus grossières et les sarcasmes les plus injurieux, et ses amis mêmes ont avoué que le philosophe aurait pu mettre plus de *dignité* et de *modération* dans cette discussion. On raconte un fait assez singulier, qui précéda la publication de l'ouvrage de l'abbé Nonnotte, qui fut imprimé à Avignon, chez Fez. Ce libraire, avant de le mettre en vente, écrivit, dit-on, à Voltaire, le 30 avril, pour lui offrir de supprimer l'édition moyennant une somme de mille écus. Voltaire, qui trouva dans cette circonstance une occasion de plaisanter sur le livre et sur l'auteur, n'accepta pas cette offre : il aima mieux employer le fiel de sa plume, et le distilla à longs flots. Malgré ses diatribes, l'ouvrage de l'abbé Nonnotte eut plusieurs éditions, et fut traduit en allemand et en italien. L'auteur répliqua à son tour par une *Lettre d'un ami à un ami, sur les honnêtetés littéraires*, et par une *Réponse aux éclaircissemens historiques*, qui mirent encore en mouvement la bile du philosophe de Fer-

Digitized by Google

ney, et augmentèrent sa haine contre le christianisme et surtout contre les jésuites. L'ouvrage de Nonnotte est resté au nombre des bons livres; il a été réimprimé, en 1820, avec un troisième volume, intitulé : *De l'esprit de Voltaire dans ses écrits.* Après la suppression de l'ordre des jésuites, l'abbé Nonnotte se retira à Besançon. Il fut admis dans l'académie de cette ville, où, tout en s'occupant de l'histoire de sa province, il continua à travailler à la défense de la religion avec un zèle et un talent qui lui méritèrent un bref de Clément XIII, du 7 avril 1768. Dans ce bref, le pontife en lui donnant des éloges pour ses louables efforts, l'exhortait à continuer la réfutation du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire; ce que l'abbé Nonnotte fit avec un redoublement d'ardeur. Il était profondément versé dans l'histoire sacrée et profane, parlait avec facilité l'italien, avait une conversation aimable et spirituelle, et plaisait autant par la variété de ses connaissances que par l'enjouement de son esprit. Il est mort le 3 septembre 1793, âgé de quatre vingt-deux-ans. Il a laissé : | *Les erreurs de M. de Voltaire*, Avignon, 1762, 2 vol. in-12; | *Lettre d'un ami à un ami sur les honnêtetés littéraires*; | *Réponse aux éclaircissemes historiques et aux additions de Voltaire*, imprimées séparément, 1766 et 1767; | *Dictionnaire anti-philosophique, pour servir de commentaire et de correctif au Dictionnaire philosophique et autres livres qui ont paru de nos jours contre le christianisme*, 1768, in-8°. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions. On en cite une en 1780, qui a pour titre *L'Anti-Dictionnaire philosophique.* | *Dictionnaire philosophique de la religion, où l'on établit tous les points de la doctrine attaqués par les incrédules, et où l'on répond à toutes leurs objections*, 1774, 4 vol. in-12. Quel que soit le mérite de cet ouvrage, il subit des critiques, notamment de la part d'un prêtre appelant, Bon-François Rivière, connu sous le nom d'abbé Pelvect, qui publia, en 1776, des *Lettres d'un théologien à M***, où l'on examine la doctrine de quelques écrivains modernes contre les incrédules.* (Ces écrivains étaient quatre anciens jésuites, de la Mare, Horis, Paulian et Nonnotte.) Il leur reproche des erreurs *sur le péché originel, sur les œuvres et le salut des infidèles, sur la liberté et la grâce, sur la morale*, etc., etc., c'est-à-dire sur les points où ses opinions, comme appelant, différaient des leurs. | *Les philosophes des trois premiers siècles de l'Eglise*, ou *Portrait historique des philosophes païens qui, ayant embrassé le christianisme, en sont devenus les défenseurs par leurs écrits*, Paris, 1789, in-12. Cet ouvrage peut servir de tableau comparatif entre les philosophes anciens et les philosophes modernes. On lui attribue aussi : *Principes de critique sur l'époque de l'établissement de la religion chrétienne dans les Gaules*, Avignon, 1789, in-12. Tous ces ouvrages réunis ont été publiés sous le titre d'*Ouvrages de l'abbé Nonnotte*, Besançon, 1818, 7 vol. in-8°, et in-12, avec le portrait de l'auteur, qui avait été gravé par son frère Dona Nonnotte (mort en 1785), doyen de l'académie de peinture. (Voyez l'article précédent.) C'est d'après l'inscription placée au bas de ce portrait que l'on a relevé l'erreur où sont tombés les rédacteurs de la *France Littéraire*, ainsi que Chaudon et Delandine, dans leur *Dictionnaire historique* (7ᵉ édit.), lesquels appellent l'abbé Nonnotte Claude-Adrien, et non *Claude-François*, qui étaient ses véritables noms. *L'Ami de la Religion* lui a consacré une *Notice* intéressante, tome 25, page 385.

NONNUS, poète grec du 5ᵉ siècle, de Panople en Egypte, est auteur d'un *poème* en vers héroïques, en 48 liv., intitulé : *Dionysiaca*, grec et latin, *ex versione Lubini*, Hanau, 1605, in-8°; Leyde, 1610, in-8°, la 1ʳᵉ édit. à Anvers, chez Plantin, 1569, in-8°, est fort rare; | d'une *Paraphrase*, en vers, sur l'Evangile de saint Jean, 1677, in-8°, et dans la Bibliothèque des Pères. Cette paraphrase peut servir de commentaire. Elle est fort claire, mais très peu poétique.

NOODT (Gérard), né en 1647 à Nimègue, fut professeur en droit dans le lieu de sa naissance, puis à Franeker, à Utrecht et enfin à Leyde, où il mourut le 15 août 1725, à 78 ans. On a de lui des *Traités* sur des matières de jurisprudence, dont il donna un Recueil à Leyde, en 1724, in-fol. Son style est pur, mais trop concis. Barbeyrac a traduit en français et commenté les Traités de Noodt sur *le pouvoir des souverains*, et la *liberté des consciences*, Amsterdam, 1715, in-12. Dans le premier, Noodt parle de l'autorité des rois, en républicain décidé; dans le second, il prêche une tolérance absolue, tant ecclésiastique que civile, et ne veut pas qu'on inquiète ceux qui s'efforcent d'introduire de nouvelles religions

Digitized by Google

dans un état; il n'en excepte pas même l'idolâtrie déclarée.

NORADIN ou **NOUR-EDDYN**, célèbre sultan de Syrie et d'Egypte, fils aîné du fameux Imad-Eddyn Zenghy, soudan d'Alep et de Ninive, tué par ses eunuques au siége de Calgembar en 1145, partagea les états de son père avec Seiffeddin, son frère aîné. La souveraineté d'Alep était tombée dans le partage de Noradin; il l'augmenta par ses armes, et devint un des plus puissans princes d'Asie. C'était le temps des croisades : Noradin signala sa valeur contre les croisés, défit Josselin, comte d'Edesse, se rendit maître de ses états et le fit prisonnier, après avoir vaincu Baudouin III roi de Jérusalem, et Raimond prince d'Antioche, dans une bataille où ce dernier fut tué. Ce conquérant tourna ensuite ses armes contre le sultan d'Icone, qui fut vaincu à son tour. Celui d'Egypte, détrôné par Margan, ayant appelé Noradin à son secours, lui donna occasion de le dépouiller lui-même; ce qui n'est pas du tout conforme à ce qu'on raconte de la générosité de Noradin. Il en fut bientôt puni. Gyracon, général de ses armées, se fit bientôt établir soudan d'Egypte au préjudice de Noradin son maître. Ce nouveau soudan mourut en 1170, et laissa pour successeur Saladin. Noradin mourut en 1174.

* **NORBERG** (Thomas), docteur en théologie, professeur de langues orientales et conseiller de chancellerie, naquit en Suède, l'an 1746. Après avoir fait un long séjour en Turquie, il fut nommé à la chaire des langues orientales et grecques à l'université de Lund. Il copia dans les bibliothèques de Paris, et de plusieurs autres villes, divers manuscrits orientaux, et fit don de ces copies à la bibliothèque de l'université de Lund, où il fonda aussi une chaire pour les langues vivantes. Norberg passa les dernières années de sa vie dans la retraite, en Nordland, sa province natale, et mourut à Upsal, le 11 janvier 1826. Il a laissé : | *Codex syriaco-exemplario-ambrosiano-mediolanensis, editus et latinè versus*, Lund, 1787. | *Codex nazaræus, liber Adami appellatus, syriacè transcriptus, loco vocalium, ubi vicem litterarum gutturalium præstiterint, his substitutis, latinèque redditus*, Lund, goth., in-4° tome 1er, 1815, de 350 pag.; tome 2, 1816, de 320 pages, tome 3, 1816, de 320 pages; édition donnée d'après la copie d'un manuscrit sabien, de la bibliothèque du roi, de Paris; l'éditeur y a joint les deux volumes suivans : | *Lexicon codicis nazaræi, cui liber Adami nomen, edidit Matth. Norberg*, Lund, 1816, in-4°, de 274 pages; | *Onomasticon codicis nazaræi, cui liber*, etc. Lund, 1817, in-4°, de 164 pages. Norberg avait déjà publié un fragment du livre d'Adam, en 1811, sous forme de programme et sous ce titre : *Stellæ nazaræorum æones ex sacro gentis codice.* | *Matt. Norbergi selecta opuscula academica*, 1817-19. 3 vol. | *Rudimenta etymologiæ græcæ à semiticis suis originibus petitæ*, Lund, 1819. Au mois de septembre 1825, Norberg rédigea le Catalogue des manuscrits de la bibliothèque d'Upsal, dont la publication doit avoir lieu dans un volume des *Acta societatis scientiarum Upsaliensis*.

NORBERT (saint), né l'an 1082 à Santen dans le duché de Clèves, d'une des plus illustres familles d'Allemagne, passa à la cour de l'empereur Henri V, son parent. Il y brilla par les agrémens de son esprit et de sa figure, et y plut par l'enjouement et la douceur de sa caractère. La cour produisit sur ses mœurs l'effet qu'elle devait produire : elle les adoucit et les corrompit. Norbert, touché par la grâce, se retira du sein de la corruption, se démit de ses bénéfices, vendit son patrimoine, et en donna le prix aux pauvres. Dégagé de tous les liens qui le retenaient dans le monde, il s'en alla de ville en ville prêcher le royaume de Dieu. Barthélemi, évêque de Laon, lui ayant donné un vallon solitaire nommé *Prémontré*, il s'y retira en 1120, et y fonda l'ordre des chanoines réguliers qui porte le nom de ce désert. Ses sermons, appuyés par ses exemples, lui attirèrent une foule de disciples; il leur donna la règle de saint Augustin, et l'habit blanc, qui était celui des clercs, mais tout de laine et sans linge. Cette nouvelle milice ecclésiastique gardait un silence perpétuel, jeûnait en tout temps, et ne faisait qu'un repas par jour et très frugal. Cet ordre fut confirmé six ans après, en 1126, par Honorius II. Il y avait alors huit abbayes fondées, outre Prémontré. Le saint instituteur fut appelé dans le même temps à Anvers pour combattre l'hérétique Tanchelin. L'archevêché de Magdebourg ayant vaqué, le clergé et le peuple le choisirent pour le remplir. Il appela ses chanoines dans cette ville, et leur vie austère édifia les habitans de Magdebourg. Le dessein de ré-

Digitized by Google

forme que ce saint archevêque méditait inspira à quelques-uns une haine si violente, qu'ils attentèrent plusieurs fois à sa vie. L'occasion du concile de Reims en 1131 le rappela en France pour quelque temps ; et après avoir eu la consolation de voir sa maison de Prémontré peuplée de 500 religieux, il alla mourir dans sa ville épiscopale, en 1134. Grégoire XIII le plaça dans le catalogue des saints en 1582. Sa *Vie* a été écrite avec beaucoup de fidélité par Hugues, son premier disciple. Charles-Louis Hugo, abbé d'Estival, en a donné une édition enrichie de notes savantes, Luxembourg, 1704 (*Voyez* HUGO). On en a une autre de Jean-Chrysostôme van der Sterre, abbé de Saint-Michel à Anvers 1656, in-4°. Quoique cet ordre ait apporté divers adoucissemens à la première rigueur de son institution, c'est un de ceux qui honoraient le plus et servaient le plus utilement l'Eglise catholique. Si on excepte quelques maisons où l'esprit du siècle s'était introduit dans les dernières années, la régularité, l'application à l'étude, des mœurs pures, un zèle actif et éclairé, distinguaient encore les enfans de saint Norbert. Ils avaient dans plusieurs pays un grand nombre de cures à administrer et ils s'acquittaient de cet emploi important avec beaucoup de fruit et d'édification. Il est naturel que des hommes qui ont pris dans le sein de la vie religieuse les grands principes de charité, de zèle, de désintéressement, qui qui sont à l'abri de toute appréhension pour l'avenir, et ne songent point à laisser d'héritage à leurs parens, soient excellemment propres aux fonctions pastorales. C'est sans doute cette considération qui durant plusieurs siècles, a fait choisir les évêques dans les monastères. En vain dit-on que c'étaient des siècles d'ignorance, où parmi le clergé séculier on ne trouvait point de sujets capables ou dignes de l'épiscopat. Cela prouve au moins que la science et la vertu se conservent plus aisément et se nourrissent mieux dans la retraite et le silence des monastères, puisqu'elles y ont persévéré, tandis que l'ignorance et le vice couvraient la face de la terre. Du reste, ce n'est point dans les siècles d'ignorance que l'usage d'employer les religieux au service des églises a été établi. On lit dans la *Vie* de saint Eusèbe de Verceil, qu'il introduisit en Occident cette coutume que l'Orient avait depuis long-temps adoptée : *Primus in Occidentis partibus in eadem Ecclesia eosdem monachos instituit esse quos et clericos, ut esset in ipsis viris et contemptus rerum et accuratio Levitarum.* (*Voyez* JONADAB.) Du reste, quelque utile que soit cet ordre respectable, surtout dans ces temps de subversion et d'incrédulité, on ne doit pas croire qu'il ait échappé aux déclamations de la philosophie : tout au contraire, c'est par là même qu'il les a méritées ; et de quelque manière que se conduisent les hommes dévoués à la religion, le monde saura toujours les contrôler à sa mode. « Lorsque les moines, dit un critique très judicieux, sont demeurés dans la solitude, on leur a reproché de mener la vie des ours ; lorsque des révolutions fâcheuses les ont forcés de se rapprocher des villes, on a imaginé que c'était par ambition ; tandis qu'ils se sont bornés au travail des mains et à la prière, on a insisté sur leur ignorance ; dès qu'ils se sont livrés à l'étude, on les a blâmés d'avoir renoncé à leur première profession, et l'on a prétendu qu'ils avaient retardé le progrès des sciences. Nos profonds raisonneurs ne pardonnent pas plus la vie austère et mortifiée, dans laquelle les moines orientaux persévèrent depuis seize siècles, que le relâchement qui s'est introduit peu à peu dans les ordres religieux de l'Occident. S'ils sont pauvres, ils sont à charge au peuple ; s'ils sont riches, on opine à les dépouiller ; s'ils sont pieux et retirés, c'est superstition, c'est fanatisme ; s'ils paraissent dans le monde, on dit que c'est pour se dissiper. Comment contenter des esprits bizarres qui ne peuvent souffrir dans les moines, ni le repos ni le travail, ni la solitude ni l'esprit de société, ni les richesses ni la pauvreté ? » *Voyez* saint FRANÇOIS, BURNET, EVRARD.

NORBERT (le père), capucin dont le vrai nom était PIERRE PARISOT, naquit à Bar-le-Duc, l'an 1697, d'un tisserand, à ce que dit Chevrier. Il fit sa profession chez les capucins de Saint-Michel, en 1716. Le provincial allant à Rome, pour assister à l'élection d'un général en 1734, emmena avec lui le père Norbert en qualité de secrétaire. Le capucin lorrain, avec l'air lourd, avait l'esprit intrigant. Les cardinaux, dont il se procura la bienveillance, lui firent avoir la place de procureur-général des missions étrangères. En 1736, il était à Pondichéri, bien

Digitized by Google

accueilli par le gouverneur Dupleix, qui l'en nomma curé. Fort de cette protection, il essaya de satisfaire sa haine contre les jésuites, en les faisant exclure de tous les établissemens français. Son caractère inquiet et tracassier le fit bientôt destituer de son emploi, sur les représentations de M. l'évêque de Saint-Thomé, et du père Thomas de Poitiers, supérieur-général des capucins de Madras et de Pondichéri, qui le qualifie de *brouillon*, de *mauvais génie*, d'*orgueilleux*, etc. Il en était venu jusqu'à fabriquer une approbation épiscopale pour un de ses libelles et à la signer du nom de l'évêque. De là il passa dans les îles de l'Amérique, d'où, après un séjour de deux ou trois ans il revint à Rome en 1744; mais il n'y séjourna pas long-temps, et fut obligé de se retirer à Lucques, où il fit paraître son ouvrage au sujet des rites malabares, en 2 vol. in-4°, sous le titre de *Mémoires historiques sur les missions des Indes*, que Benoît XIV condamna par un décret du 1er avril 1745, et dont M. de Belsunce, évêque de Marseille, dévoila en partie les impostures dans deux *Instructions pastorales*, l'une du 22, l'autre du 29 janvier 1745. L'abbé des Fontaines, surpris de cette levée de bouclier de la part d'un capucin, dont l'ordre passait pour attaché aux jésuites, lui appliqua ces mots connus : *Et tu quoque, Brute*, qu'il traduisit malignement ainsi : *Et toi aussi, Brute*. Les confrères du père Norbert désapprouvèrent sa conduite et ses écrits. La crainte d'être exposé à des pénitences claustrales, peut-être encore l'inconstance ou quelque chose de plus, lui firent déserter son ordre. Il se retira chez les protestans, et demeura quelque temps en Hollande et en Angleterre, où sous le nom de *Peters Parisot*, il établit une fabrique de chandelles puis une manufacture de tapisseries que la rareté des bons ouvriers et le prix excessif de la main-d'œuvre empêchèrent de prospérer, malgré la protection que lui avait accordée le duc de Cumberland. Muni de lettres de recommandation de son protecteur, il passa en Prusse, où il prit le nom de Curel, et puis dans le duché de Brunswick. Clément XIII, espérant le ramener de ses égaremens, lui accorda, en 1759, la permission de porter l'habit de prêtre séculier : il prit alors le nom de *Platel*, revint en France, passa derechef en Angleterre, et de là en Portugal, où ses écrits contre les jésuites lui obtinrent une pension du marquis de Pombal. (*Voy.* MALAGRIDA.) Enfin il revint en France faire réimprimer ses ouvrages en 6 vol. in-4°, 1768. Il mourut près de Commerci le 5 juillet 1769. Les personnes qui l'ont connu dans les dernières années de sa vie assurent que sa bile s'échauffait lorsqu'on parlait des jésuites, et qu'il ne pouvait entendre prononcer leur nom avec tranquillité : c'était une espèce de maladie qui, à quelques égards, semblait tenir à l'énerguménisme. Ceux qui désirent de voir des détails curieux sur la vie de ce religieux errant, peuvent consulter le mandement de l'évêque de Sisteron, du 24 avril 1745, et la lettre de Benoît XIV à l'archevêque de Césarée, nonce à Bruxelles, le 11 novembre 1747, où ce pape fait un détail frappant et curieux de toutes les fourberies et méchancetés de ce mauvais cénobite. Elle se trouve en entier dans le *Journ. hist. et litt.*, 1er juillet 1787, p. 540. On connaît cette épigramme faite par un homme qui apparemment n'était pas de ses amis :

Enfant de l'ordre séraphique,
Le destin me fit anglican,
Pour la seconde fois je deviens catholique,
Encore une disgrâce, et je prends le turban.

Chevrier a donné sa *Vie* en 1762, in-12.

NORDEN (Frédéric-Louis), capitaine de vaisseau, né le 22 octobre 1708, à Gluckstadt, dans le Holstein, alla en Egypte, où il prit les dessins des monumens de l'ancienne Thèbes. Après avoir voyagé en Angleterre, il vint à Paris, où il mourut en 1742. Les *Mémoires* de cet habile voyageur ont été imprimés à Copenhague en 1755, 2 vol. in-fol., en français. Ils sont très curieux et très importans, surtout pour ceux qui aiment l'antiquité. On y voit les dessins des monumens qui subsistent dans la Thébaïde. Cet ouvrage a été réimprimé avec des *notes* et des *additions* par M. Langlès, Paris, 1795-1798, 6 parties en 3 vol. in-4°, fig. La première édition est recherchée pour les gravures; mais les additions qui enrichissent cette dernière lui donnent un autre mérite. On reproche à Norden quelques inexactitudes que Bruce a relevées avec trop d'aigreur.

* NORDENFLYCHT (Hedwige-Charlotte de), femme auteur, née à Stockholm en 1718, de parens illustres, qui lui firent donner une excellente éducation, parlait plusieurs langues modernes, et notamment le français, dont elle connaissait à fond la littérature. Ses talens, sa

Digitized by Google

beauté, ses grâces et ses vertus lui firent donner le surnom flatteur de *Bague du Nord*. Elle écrivit un grand nombre de *poésies*, qui se distinguent par une diction pure, par l'expression, la verve et une piquante originalité d'idées. Cette dame mourut dans sa patrie le 29 juin 1763, âgée de 45 ans. Parmi ses ouvrages, on cite plus particulièrement deux poèmes, savoir : | *Le passage des Belts*; c'est le nom de deux petits détroits dans la mer Baltique. L'auteur célèbre le hardi passage sur la glace, exécuté dans cet endroit par Charles-Gustave, en 1758, lorsqu'il alla combattre l'armée danoise. | *Apologie des femmes*: c'est une réponse à l'ouvrage de J. J. Rousseau, intitulé *Lettres sur les spectacles*, où ce philosophe prétend « que les femmes n'ont ni » le talent ni la force pour exceller dans les » sciences, et qu'elles en ont encore moins » pour gouverner les peuples. » Observons qu'au moment où Rousseau avançait cette opinion, deux impératrices régnaient avec gloire (Marie-Thérèse et Catherine II), l'une sur l'Allemagne et l'autre sur la Russie. Quoi qu'il en soit, madame de Nordenflycht combat avec autant de talent que de chaleur ce qu'elle croit une injure faite à son sexe.

* **NORDIN** (Charles-Gustave), antiquaire et évêque suédois, naquit à Stockholm en 1749, et fit ses études à l'université d'Upsal, où il soutint une thèse *de Usu juris naturalis in vita civili*, 1771, laquelle lui valut le degré de *magister*. L'année suivante, et sous la présidence du célèbre Ihre, il en soutint et publia une autre plus importante, dont le sujet était *Monumenta suio-gothica vetustioris ævi falso meritoque suspecta*. Dans cette thèse, Nordin examine l'authenticité supposée du manuscrit Ahunique, intitulé *Saga de Hialmar et Ramer*. Il fait espérer dans sa dissertation d'éclaircir d'autres points non moins curieux et discutés, tels que le *Bref* du pape Grégoire IV, au sujet de l'institution canonique d'Anschaire en qualité d'archevêque; le *privilége* que Louis le Débonnaire accorda au même saint Anschaire; la *bulle* du pape Agapet II, et *celle* de Sylvestre II, contenant la défense de faire usage des *Rhunes* et d'autres actes peu autographes relatifs au Nord, etc. Mais cette suite importante n'a point paru. Il s'occupait à examiner les classiques latins, dans l'espérance d'y rencontrer quelques détails relatifs au Nord; il fut amené à y trouver des interpolations du moyen âge, et finit par se persuader que Virgile, Horace, et autres auteurs latins avaient été falsifiés dans les couvens, et même qu'ils avaient été fabriqués par des moines. Le père Hardouin était déjà tombé dans la même erreur, laquelle fut aisément et victorieusement combattue. Nordin au moins eut grand soin de ne pas émettre cette opinion dans ses ouvrages, et il se contenta d'en faire la confidence à quelques amis intimes. On conçoit les motifs de cette prudence : mais on ne conçoit pas pourquoi il garda le même silence sur les importantes recherches qu'il avait faites sur l'histoire de Suède. Nommé en 1775 lecteur au gymnase d'Hernosand, il se livra avec ardeur aux sciences ecclésiastiques, et, pour donner une idée de ses connaissances en théologie, il publia en 1781, une dissertation sous le titre de *Lineamenta doctrinæ de illuminatione hominis irregeniti*. En même temps, Nordin avait imaginé un plan pour faire un *Corpus diplomaticum* de la Suède. Le gouvernement l'ayant su l'appela à Stockholm pour composer ce grand ouvrage, en rassemblant les matériaux épars dans les archives et les bibliothèques. Pendant son séjour à Stockholm, il eut occasion de connaître le roi, dont il reçut un favorable accueil; en 1786, il fut nommé membre de l'académie suédoise, et de celles des belles-lettres. Il prononça dans la seconde de ces académies, un discours sur les *Variations du langage suédois, depuis les temps les plus anciens jusqu'au roi Charles XI*. Il était persuadé que les Lapons étaient les plus anciens habitans de la Suède, et prouva que l'on trouve dans le suédois les traces du langage lapon, surtout dans les dénominations locales. Ihre, dans la préface du *Dictionnaire lapon*, se montra entièrement de l'avis de Nordin, qui a laissé dans ses manuscrits des preuves presque évidentes de cette affinité, ainsi que de savantes comparaisons entre le lapon et le latin. D'abord pasteur à Skelleftea, dans le diocèse d'Hernosand, puis prévôt de cet évêché, il fut envoyé par le diocèse comme son représentant, à la diète de Stockholm, où il soutint les dispositions du gouvernement au sujet des propositons ecclésiastiques. Le brevet d'historiographe de l'ordre du Séraphin fut sa récompense; et dans les diètes suivantes il devint membre de divers comités, et entre autres du comité pour la révision

Digitized by Google

des affaires de la banque. Il avait beaucoup d'influence sur l'esprit du roi Gustave, qui, en 1792, le nomma son conseiller. Ce prince ayant été assassiné peu de temps après, Nordin retourna dans sa prévôté et exerça de nouveau ses fonctions de lecteur. Quoiqu'il eût perdu son crédit à la cour, sa réputation de savant était toujours la même, et lui fit obtenir la cure de Nora, dans l'Angermanie; en 1800 il siégea à la diète de Norkœping, et prit ensuite le bonnet de docteur en théologie. Il fut encore, en 1803, du comité réuni pour la révision de la banque. Après cette époque, il travailla à la propagation de l'Evangile parmi les Lapons, et eut une grande part à l'érection de plusieurs chapelles dans les paroisses éloignées. Quand il fut, en 1805, nommé évêque d'Hernosand, il fit terminer la traduction, en langue laponne, de la Bible : le *nouveau Testament* avait déjà été traduit et publié en 1755. Pour faire plus promptement paraître cet ouvrage, il établit une imprimerie à Hernosand, ville la plus septentrionale de la Suède, et la moins éloignée du pôle. Cependant une conspiration secrète se formait à la cour de Stolckholm. Elle éclata en 1809, pour détrôner le fils de Gustave III, et mettre en sa place son oncle, qui nomma pour son successeur le général français Bernadotte, quoiqu'il existât un fils du roi détrôné. Cette usurpation eut lieu presque au moment où l'on rétablissait en Europe le système de la *légitimité*. Nordin, dans cette occasion, assista encore à l'assemblée des représentans du royaume, coopéra à la nouvelle constitution, et le roi Charles XIII le nomma commandeur de l'ordre de l'Etoile-Polaire. Quand les états eurent terminé leurs travaux, Nordin retourna à son diocèse où il s'occupa de mettre en ordre sa riche bibliothèque. Il y avait réuni d'immenses matériaux pour l'histoire de Suède : des annales, des chroniques imprimées et manuscrites, des chartes, des généalogies, des nécrologies, des actes publics, tous les documens enfin qu'il avait pu recueillir dans les archives et les librairies du royaume, dont il avait déjà fait des extraits. Parmi ces écrits, il y avait des manuscrits originaux et fort curieux, tels que le pamphlet du comte Torstenson contre Charles XI, intitulé *La pomme d'or; les Correspondances* du règne de Frédéric, par Woltemar d'Amiens; *Anecdotes historiques*, etc., etc., outre les *Mémoires* que Nordin avait faits pour l'académie des belles-lettres, et contenant des recherches sur l'histoire du Nord, d'après Tacite, Jean de Brême, Rimbert, et Saxo. Cette collection, formant environ 2,400 volumes, fut achetée par le prince royal (Bernadotte), aujourd'hui Charles XIV, roi de Suède, qui en fit présent à l'université d'Upsal, après la mort de Nordin, arrivée dans son diocèse le 14 mars 1812 : il était âgé de 65 ans. Il existe une *Notice* sur ce savant, écrite par le baron d'Alderbeth.

NORÈS (Jason de), littérateur, poète et philosophe, né à Nicosie dans l'île de Chypre, fut dépouillé de ses biens par les Turcs, qui s'emparèrent de sa patrie en 1570. Il se retira à Padoue, où il enseigna la philosophie morale avec beaucoup de réputation. Le *Pastor Fido* de Guarini parut. Les pastorales étaient devenues la lecture à la mode dans toute l'Italie. Norès, qui ne goûtait pas ces sortes de productions, où il y avait pour le moins autant de licence que de génie, attaqua celle de Guarini, qui lui répondit par une satire imprimée à Ferrare en 1588. Norès répliqua en 1590, et le poète lui préparait une réponse encore plus violente, lorsque Norès mourut, en 1590, de la douleur que lui causa l'exil de son fils unique, banni pour avoir tué un Vénitien dans une querelle. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, les uns en italien et les autres en latin. Parmi ceux qu'il a écrits en italien, on remarque | la *Poétique*, Padoue, 1588, in-4° ; cette édition est rare; | un *Traité de la république*, 1578, in-4°, qu'il forme sur le modèle de celle des Vénitiens, ses souverains ; | un *Traité du monde et de ses parties*, Venise, 1571, in-8° ; | *Introduction aux trois livres de la Rhétorique d'Aristote*, Venise, 1584, in-4°, estimée ; | *Traité de ce que la comédie, la tragédie et le poème héroïque peuvent recevoir de la philosophie morale*, etc. Ceux qu'il a écrits en latin sont : | *Institutio in philosophiam Ciceronis*, Padoue, 1576, in-8° ; | *Brevis et distincta summa præceptorum de arte dicendi, ex libris Ciceronis collecta*, Venise, 1553, in-8°, bon ouvrage ; | *De constitutione partium humanæ et civilis philosophiæ*, in-4° ; | *Interpretatio in Artem poeticam Horatii*, etc. On remarque dans tous ces ouvrages beaucoup de méthode et de clarté, une profonde érudition, des expressions

Digitized by Google

heureuses, un style élevé, mais quelquefois emphatique.—PIERRE de NORÈS, son fils, successivement secrétaire de plusieurs cardinaux, homme de lettres et homme d'affaires, a laissé divers ouvrages manuscrits, entre autres la *Vie* du pape Paul IV, en italien.

NORFOLK (le duc de). *Voyez* ELIZABETH, reine d'Angleterre.

* NORFOLK (CHARLES HOWARD, duc de), comte de Surrey et d'Arundel-Castée, etc., naquit le 15 mars 1746, et fut élevé dans la religion catholique. Son père, d'abord simple gentilhomme, hérita dans sa vieillesse des titres et de la fortune des ducs de Norfolk; et pour que son fils pût jouir des droits parlementaires, ainsi que de la charge de comte-maréchal, héréditaires dans sa famille, il l'obligea d'abjurer ce que les anglicans appellent *les erreurs de l'Eglise de Rome*. Lord Charles prit le titre de comte de Surrey en 1777, et l'année suivante le comté de Carslile le nomma membre à la chambre des communes, où il siégea toujours du côté de l'opposition; il s'y montra un des plus ardens adversaires de lord North, qu'il contribua à faire renvoyer du ministère. Après la disgrâce de North, et sous le ministère du marquis de Buckingham, il fut nommé colonel d'un régiment de milices, et lord lieutenant de Yorkshire. Il vota ensuite constamment avec Fox et contre le ministre Shelburne. Ancien ami du duc de Portland, lorsque ce seigneur entra dans le ministère, lord Norfolk accepta, en 1783, la place de commissaire de la trésorerie. A la fin de cette même année, Pitt fut nommé chancelier et premier lord de la trésorerie. Le comte de Surrey se rangea de nouveau du côté de l'opposition et appuya fortement la motion de M. Dunning, relative à une réforme parlementaire. Ce changement de parti lui fit perdre son emploi dans la trésorerie; mais son père étant mort, il fut, comme héritier de ses droits et de ses titres, admis en 1786 dans la chambre-haute, et exerça en même temps la charge de comte-maréchal. Toujours opposé aux projets des ministres, lors de la révolution française, il combattit vivement Pitt dans ses plans *d'entretenir la coalition européenne jusqu'à ce qu'elle eût subjugué la France*. A l'occasion du fameux procès d'Hastings, gouverneur général du Bengale, accusé des troubles sanglans qui avaient eu lieu dans l'Inde, le nouveau duc de Norfolk se prononça contre lui; mais lorsqu'il s'aperçut que ses collègues voulaient absoudre Hastings, il cessa de siéger dans la chambre, et se déclara ouvertement pour le parti populaire. Il fréquentait le club des wighs, dont il devint président. Dans une de ces réunions, ayant porté (en 1798) un toast *à la majesté du peuple*, il fut destitué de ses charges de colonel et de lord lieutenant. Peu de temps après, Fox rentra au ministère, et lui fit rendre ces charges. En 1804 et en 1805 il se montra encore opposé à la guerre contre la France; cependant, lorsque Pitt eut entraîné la majorité de la chambre dans ses plans contre Napoléon, Norfolk vota pour les mesures proposées à ce sujet, par l'habile ministre. Il déploya une grande éloquence dans le discours sur l'émancipation des catholiques irlandais, émancipation tant de fois débattue, et pour laquelle il se prononça. Il entama de nouveau cette question en 1814, et, dans un beau discours improvisé il dit que l'émancipation des catholiques irlandais était « non seulement un acte de justice, » mais même un objet de sûreté pour » l'etat. » Vers la fin de sa carrière, et la dernière fois qu'il siégea au parlement (le 10 mai 1815), le duc de Norfolck quitta définitivement l'opposition, parla dans le sens du gouvernement, prouva la nécessité de la guerre contre Bonaparte revenu de l'île d'Elbe à Paris après sa première abdication, et vota pour l'onéreux impôt sur la taxe des propriétés. Peu de mois après il fut attaqué d'une grave maladie qui le conduisit au tombeau, le 16 décembre 1815, à l'âge de 69 ans.

NORIS (le cardinal HENRI), né à Vérone en 1631, d'une famille originaire d'Irlande, montra dès son enfance beaucoup d'esprit et d'application à l'étude. Son goût pour les ouvrages de saint Augustin l'engagea à prendre l'habit des ermites qui portent le nom de ce père de l'Eglise. Le général, instruit de son mérite, l'appela à Rome. Ses talens le firent choisir pour professer dans différentes maisons de son ordre. Il s'en acquitta avec tant de succès, que le grand-duc de Toscane le prit pour son théologien et lui confia la chaire d'histoire ecclésiastique dans l'université de Pise. Le premier ouvrage qu'il donna au public fut son *Histoire pélagienne*, imprimée à Florence en 1673, in-fol. Elle fit beaucoup de bruit.

Digitized by Google

On lança une foule d'écrits contre lui ; il répondit. La querelle s'échauffa, et fut portée au tribunal de l'inquisition. Son ouvrage y fut mis au creuset, et en sortit alors sans flétrissure. Mais, long-temps après, le grand inquisiteur d'Espagne le plaça, en 1747, dans l'index des livres proscrits. Benoit XIV s'en plaignit en 1748, dans une lettre à cet inquisiteur, qui n'y eut aucun égard ; mais son successeur annula le décret en 1750. Clément XIII nomma Noris qualificateur du saint Office. Innocent XII le nomma bibliothécaire du Vatican, le fit consulteur de l'inquisition, et bientôt après cardinal en 1695. Il fut nommé deux ans après, pour travailler à la réforme du calendrier ; mais il ne put pas s'occuper long-temps de ce grand ouvrage, qui n'était pas d'ailleurs dans son genre, et pour lequel il n'avait pas de talent bien prononcé. Il commençait à sentir les atteintes d'une hydropisie incurable. La mort l'enleva à la république des lettres en 1704, à 73 ans. Son esprit était plein de vivacité, et sa mémoire heureuse. Ses ouvrages ont été recueillis de 1729 à 1732, à Vérone, en 5 vol. in-fol. Les principaux sont : | *Historiæ pelagianæ libri II ;* | *Dissertatio historica de synodo quinta œcumenica ;* | *Vindiciæ augustinianæ ;* | *Dissertatio de uno ex Trinitate in carne passo ;* | *Apologia monachorum Sycthiæ, ab Anonymi scrupulis vindicata ;* | *Anonymi scrupuli circa veteres semipelagianorum sectatores, evulsi ac eradicati ;* | *Responsio ad Appendicem auctoris scrupulorum ;* | *Responsiones III ad anonymum qui Norisio jansenismum imputarat* ; | *Somnia Francisci Macedo de annis Augustini*, etc. ; | *Epochæ Syro-Macedonum*, imprimé séparément, in-fol. et in-4°. C'est avec le secours des médailles que l'auteur éclaircit les différentes époques des Syro-Macédoniens. | *De duobus nummis Diocletiani et Licinii dissertatio duplex*, production digne de la précédente ; *Parænesis ad Patrem Harduinum*. Le cardinal Noris avait relevé les extravagances de ce jésuite dans plusieurs de ses écrits ; il le fait dans celui-ci d'une manière particulière. Ce n'est pas le seul homme contre lequel il ait écrit. Il aimait les guerres de plume : sensible à la critique et aux éloges, il se permettait contre ses adversaires, même les plus dignes d'estime, des railleries et des injures qui n'honoraient pas son savoir. Il appelle l'illustre Petau *un criard* (clamantem), le savant Sirmond *un bon vieillard* (bonum senem). L'on ne peut disconvenir qu'il n'eût du penchant pour les opinions extrêmes, et que la véhémence avec laquelle il les défendait ne lui ait fait dire bien des choses qui ne lui seraient point échappées dans des momens plus calmes. Les réponses à ses critiques sont aussi faibles par les raisons qu'elles sont dures, âpres, et malhonnêtes par la manière. On s'aperçoit sans peine que l'éducation lui a manqué, et que dans le cloître on a négligé de réparer ce défaut. | *Cenotaphia pisana Caii et Lucii Cæsarum*, in-fol. Il y a une édition de l'*Histoire pélagienne* de Louvain, 1702, à laquelle on joignit cinq dissertations historiques, avec les écrits dont nous avons parlé aux n^os^ 2 et 3 On a sa *Vie* par les Ballerini, frères. Il y a une autre *Vie*, par Bianchini, dans les *Vite degli Arcadi ;* Nicéron en a donné une analyse dans le tom. 3 de ses *Mémoires*.

NORMANT (Alexis), célèbre avocat au parlement de Paris, était fils d'un procureur au même parlement. Né avec beaucoup d'élévation d'esprit, un discernement sûr et un amour sincère du vrai, il joignait à ces dons précieux de la nature le talent de la parole, une éloquence mâle, la beauté de l'organe et les grâces de la représentation. Avant de se charger d'une cause, il l'examinait en juge impartial, avec la plus grande sévérité. Quand il en avait senti l'injustice, il n'y avait nulle sorte d'autorité dans le monde qui pût l'engager à la défendre. Il devint le conseil des maisons les plus illustres, et l'arbitre des grands différends. Il excellait dans l'art de la conciliation, et portait le désintéressement au plus haut degré. Il mourut en 1745, à 58 ans.

* **NORTH** (Frédéric, comte de GUILFORD, plus connu sous le nom de lord), célèbre homme d'état d'Angleterre, né le 13 avril 1732, descendait d'une famille ancienne, qui comptait parmi ses membres plusieurs personnages illustres, entre autres Dudley, quatrième lord North, écrivain et homme d'état distingué, père de Francis North, garde du grand sceau sous Charles II et Jacques II. Après avoir fait de bonnes études à l'université d'Oxford, le jeune lord North se voua aux affaires publiques, fut admis, à l'âge de 26 ans, à la chambre des communes (1758), et fut nommé, l'année suivante, l'un des lords de la chancellerie. Il devint en 1767, chancelier de l'échiquier, et, trois ans après, premier lord de la trésorerie. Ce

Digitized by Google

fut sous son long ministère, qui dura jusqu'en 1782, qu'eut lieu la guerre d'Amérique (1770) dont les résultats furent la perte d'une importante colonie. Avant que ce grand événement ne vint changer la marche des affaires, lord North s'était proposé d'éteindre peu à peu la dette publique, d'établir des impôts sur des objets de luxe, et de diminuer les taxes qui pesaient sur la classe pauvre et laborieuse. L'insurrection américaine apporta des obstacles à l'exécution d'aussi louables projets. Les Américains avaient fait entendre des plaintes sur des impôts auxquels l'Angleterre les assujétissait. Lord North proposa un bill pour l'abolition de toutes les contributions dont étaient frappés les objets importés en Amérique, excepté de celle qui était établie sur le thé. Ce bill fut adopté et le ministre crut avoir satisfait tous les partis. Mais lord North ayant autorisé la compagnie des Indes à exporter les thés en Amérique sans payer aucun droit, cette mesure excita une fermentation générale parmi les habitans du Massachusset. Des cargaisons de thé, qu'on voulait débarquer à Boston, furent jetées dans la mer par la populace de cette ville; et lord North déploya alors (1774) tant de rigueur contre les habitans, qu'ils invoquèrent l'assistance de leurs concitoyens. Des assemblées provinciales eurent lieu, et la conduite des habitans de Massachusset fut approuvée. Un congrès tenu à Philadelphie déclara que toutes les provinces feraient cause commune, puisque l'Angleterre avait violé leurs libertés, en s'arrogeant le droit de les imposer, et bientôt la révolte devint générale. Le ministère anglais porta le parlement à décider, malgré l'énergique opposition du comte de Chatam, et même contre l'avis secret du lord North, que l'on emploierait la force des armes pour soumettre les Américains. Plusieurs ont assuré que cette décision avait été prise d'avance dans le cabinet secret connu sous le nom des *Amis du Roi*, où figuraient en première ligne le comte Bute et Jenkinson, depuis comte de Liverpool. Lord North, après avoir cédé à l'impulsion générale, prévoyant l'issue de la guerre, si une fois elle éclatait en Amérique, proposa, de son propre mouvement, un bill de conciliation, dans lequel il faisait d'importantes concessions aux colons. Ce bill étonna l'opposition, et fit même murmurer une partie des adhérens du ministère. Aussi y mit-on tant d'amendemens et de restrictions, que le bill augmenta le mécontentement des Américains, qui le considérèrent comme une pomme de discorde destinée à introduire parmi eux la guerre civile. Nous renvoyons nos lecteurs à l'article Washington, pour connaître le commencement, les progrès et la fin de cette guerre, où la France prit une part très active, et contribua à établir l'indépendance des Américains. La défaite de lord Burgoyne à Saratoga détermina lord North à proposer encore un nouveau plan de conciliation; mais il était trop tard : les Américains vainqueurs agissaient en maîtres, et leur congrès rejeta toute proposition, déclarant qu'il ne traiterait avec l'Angleterre, qu'après qu'elle aurait reconnu l'indépendance des colonies. C'était en 1779 : la Grande-Bretagne ayant à soutenir successivement la guerre contre la France, l'Espagne, la Hollande et l'Amérique, se trouvait dans un embarras très pénible, et les ministres ne savaient quel parti adopter. Leur perplexité fut au comble quand on apprit, en 1781, que lord Cornwallis avait été forcé de se rendre aux troupes américaines avec 8,000 hommes. L'opposition, prodigieusement augmentée depuis les mauvais succès en Amérique, s'en prit aux ministres, dont elle provoqua le changement. Ses principaux membres firent la proposition d'une adresse au roi pour demander la paix avec l'Amérique; elle fut acceptée, et l'on crut qu'après cet échec, les ministres allaient se retirer. En effet, lord North avait annoncé en plusieurs occasions qu'aussitôt que la majorité du parlement cesserait de sanctionner ses actes, il se retirerait du ministère : mais il ne se tint pas pour battu, et prétendant qu'il ne voyait pas d'une manière évidente cette majorité contre lui, il continua ses fonctions. Cependant l'opposition devint plus prononcée en 1782, et lord Cavendish demanda positivement, le 8 mars, le renvoi des ministres. Lord North se défendit encore avec succès; en même temps les membres modérés tentèrent une fusion entre les partis, mais leurs efforts furent vains. Le comte de Surrey allait reproduire la motion de lord Cavendish pour le renvoi des ministres; lorsque North l'interrompit, et annonça *qu'il n'y avait plus d'administration*...... Ayant obtenu un sursis pour arrêter de nouveaux arrangemens, il prit, après ce terme, congé des communes, comme ministre, en les remerciant de l'appui

Digitized by Google

qu'elles lui avaient prêté si long-temps. Aucune autre époque de l'histoire d'Angleterre n'offre dans un même espace de temps plus d'événemens malheureux que celle de l'administration de lord North. Mais le blâme n'en doit point revenir tout entier aux ministres, et on peut aussi le faire retomber sur le parlement qui sanctionnait leurs actes, sur l'immense majorité de la nation qui demandait à grands cris la guerre, et sur le roi lui-même qui ne voyait dans les Américains que des sujets rebelles qu'il fallait punir. Peut-être lord North serait-il resté à sa place, si l'on avait appris, avant sa démission, la victoire importante que lord Rodney remporta sur le comte de Grasse, le 12 avril 1782. Enfin, en 1783, l'indépendance de l'Amérique fut reconnue; lord North siégeait alors sur les bancs de l'opposition, ainsi que Fox; et ils attaquèrent tous deux cette mesure quoique par des motifs différens. Les partisans de lord North et de Fox parvinrent à les réunir, et après la chute du ministère de Shelburne, Fox eut le département des affaires étrangères, et lord North celui de l'intérieur (20 avril 1783); on donna au nouveau ministère le nom de *ministère de la coalition;* il réunissait les talens les plus éminens de l'Angleterre; mais il ne se soutint que huit mois, et la proposition du fameux bill de Fox, relatif au gouvernement et à l'administration de l'Inde, amena sa dissolution. Ce bill fut adopté à la chambre des communes, malgré l'opposition énergique de Pitt, et rejeté à celle des pairs. Plusieurs bruits circulèrent dans cette occasion : on dit que le roi avait fait connaître aux pairs, par l'intermédiaire de lord Temple, qui avait beaucoup d'influence sur eux, combien il désapprouvait les dispositions du bill. Fox en ayant été informé, s'éleva hautement contre ces menées inconstitutionnelles, et le roi peu de jours après, (18 décembre 1783), invita les ministres à lui envoyer leurs démissions. Le célèbre Pitt fut placé par le roi à la tête des affaires. Frappé tout à coup de cécité, lord North ne put suivre avec régularité les séances du parlement. Il s'y rendit cependant avec plus d'assiduité, en 1787, lors de la discussion sur la révocation de l'acte du *Test*, en faveur des dissidens. Elevé aux écoles d'Oxford, il se déclara contre Beaufroi, auteur de la motion, et défendit avec chaleur les libertés de l'église anglicane, qu'il regardait comme un des boulevards de la constitution britannique; la motion fut combattue aussi par Pitt, mais dans un but tout différent. Elle fut rejetée, et lord North ne figura plus au parlement qu'en 1789, lorsque l'aliénation mentale du roi donna lieu à Pitt de proposer une régence en faveur du prince de Galles (depuis Georges IV). Lord North, quoique aveugle et infirme, montra dans cette occasion, où il s'opposait au projet du ministère, une force de caractère et un talent fort remarquable. Tous ses efforts et ceux des autres membres de l'opposition furent inutiles; l'éloquence entraînante de Pitt fit adopter sa motion, et le prince de Galles fut proclamé régent. Dans la suite, et quoiqu'il eût hérité de la pairie (en 1790), par la mort de son père, le comte de Guilford, lord North ne s'occupa guère des affaires publiques. Il mourut le 5 août 1792, âgé de 60 ans environ. Lord North avait une éloquence persuasive; ses manières étaient douces et aimables, son esprit fin et pénétrant, et il avait cette gaîté piquante que les Anglais appellent *wit humour* ou gaîté spirituelle. Si, dans les troubles de l'Amérique, il céda à des volontés suprêmes, et se laissa entraîner par le torrent de l'opinion, il parvint pendant deux ans à faire cesser ces troubles (1771-72), chercha à les terminer par un bill conciliateur, et, enfin, il n'est pas douteux qu'il améliora de beaucoup le système des finances. Contemporain et collègue de Pitt et de Fox, s'il n'égala pas ces deux grands hommes, il fit tout le bien qu'on lui permit de faire, et son cœur voulait sincèrement moins la gloire de dominer les chambres que celle de la prospérité de son pays. Lord North s'était marié avec lady Anne Speke, héritière des Dillington.

* NORTH (Frédéric, comte de GUILFORD), homme d'état, troisième fils du précédent, naquit en 1766. Nommé d'abord gouverneur de Ceylan, il entreprit avec M. Cordiner un voyage dans l'intérieur de cette île, dont il a fait une exacte description. De retour en Angleterre, il reçut du gouvernement une mission pour les îles ioniennes, et, vivement touché du sort des malheureux Grecs, il chercha à relever le caractère national de leurs habitans. Il employa une partie de sa fortune à fonder des établissemens utiles dans quelques-unes des îles les plus voisines de la Grèce. Soutenu par le gouvernement anglais, il parvint, malgré des obstacles qui auraient paru insurmontables à d'au-

tres, à fonder à Corfou une université grecque. En novembre 1823, lord Guilfort fut nommé *archonte* ou *chancelier de l'université de Corfou*. Cet établissement n'a pas cessé de prospérer depuis qu'il est fondé. En 1826, on y comptait 211 étudians. La bibliothèque que lord Guilford créa à ses propres frais, se composait de 21,000 volumes en 1828. Ce généreux philhellène, dont le nom est resté cher à la Grèce, est mort en Angleterre, où il était allé passer quelques mois, le 14 octobre 1827.

NORTHOFF (Levold), né dans le comté de la Marck le 21 janvier 1278, devint chanoine de l'église de Liége, et abbé séculier de Visé en 1322. Il présida à l'éducation d'Engelbert, fils du comte de la Marck, l'acompagna dans ses voyages en Italie, obtint des bénéfices à Rome, et passa le reste de sa vie au service des comtes de la Marck. Il était encore en vie en 1360. On a de lui *Origines marckanas, sive Chronicon comitum de Marcka et Altena*. Cet ouvrage, écrit d'un style barbare, a été corrigé, mis en bon latin et enrichi de notes savantes par Henri Meibomius, Hanovre, 1613, in-fol.; puis inséré dans *Scriptores rerum germanicarum*, tom. Ier, édition de 1688. Dithmare l'a donné dans *Scriptores rerum Westphalicarum*, avec les variantes. On a encore de Northoff *Catalogus archiepiscoporum coloniensum*, publié dans le 2e tome de *Rerum germanicarum scriptores*.

NORTHUMBERLAND. *Voyez* GRAY (Jeanne).

NOSTRADAMUS (Michel de ou NOTRE-DAME), fameux astrologue, né à Saint-Remy en Provence, l'an 1503, d'une famille autrefois juive, prétendait être de la tribu d'Issachar, parce qu'il est dit dans les Paralipomènes : *De filiis quoque Issachar viri eruditi, qui noverant omnia tempora*. Après avoir été reçu docteur en médecine à Montpellier, il parcourut la France et se maria à Agen. Devenu veuf, il retourna en Provence, et obtint une pension de la ville d'Aix, qu'il avait secourue dans un temps de contagion. Il se fixa ensuite à Salon, et s'y maria une deuxième fois. Le loisir dont il jouit dans sa nouvelle retraite l'engagea à se livrer à l'étude, et surtout à celle de l'astronomie. Il se mêla de faire des prédictions, qu'il renferma dans des *Quatrains* rimés, divisés en centuries. La première édition de cet ouvrage, imprimé à Lyon en 1555, in-8°, n'en contient que sept. Leur obscurité, le ton prophétique que le prédiseur y prend, l'assurance avec laquelle il y parle, joints à sa réputation, le firent rechercher. Enhardi par ses succès, il en publia de nouvelles : il mit au jour en 1568 les huitième, neuvième et dixième *Centuries*, qu'il dédia au roi Henri II. Ce prince et la reine Catherine de Médicis voulurent voir l'auteur, et le récompenser. On l'envoya à Blois pour tirer l'horoscope des jeunes princes. Nostradamus se tira le mieux qu'il put de cette commission difficile; mais on ne sait point ce qu'il dit. De retour à Salon, comblé d'honneurs et de biens, il reçut la visite d'Emmanuel, duc de Savoie, de la princesse Marguerite sa femme, et quelque temps après celle de Charles IX. Ce monarque lui fit donner 200 écus d'or, avec un brevet de médecin ordinaire du roi, et des appointemens. Nostradamus mourut 16 mois après, en 1566, à Salon, regardé par le peuple comme un homme qui connaissait l'avenir. Outre ses douze *Centuries*, imprimées en Hollande, 1688, in-12, et réimprimées plusieurs fois avec la *Vie* de l'auteur, on a de lui quelques ouvrages de médecine. En 1656, on a publié in-12 : *Eclaircissement des véritables quatrains de maître Michel Nostradamus*, avec son apologie et son portrait, sous lequel on lit ces vers :

Vera loquor, nec falsa loquor, sed, munere cœli,
Qui loquitur Deus est, non ego Nostradamus.

Jodelle en avait jugé tout autrement lorsqu'il fit cette épigramme :

Nostra damus cum falsa damus, nam fallere nostrum est;
Et cum falsa damus, nil nisi Nostra damus.

L'épitaphe qu'on lisait sur son tombeau, dans l'église des Cordeliers, lui est tout autrement honorable. En voici la traduction : « Ici reposent les os de l'illustre » Michel Nostradamus, le seul digne, au » jugement de tous, de décrire, avec sa » plume presque divine, selon la direc» tion des astres, tous les événemens qui » arriveront sur la terre. Il a vécu 62 ans » 10 jours, et mourut à Salon l'an 1566. » Postérité, ne lui enviez pas son repos. » Au commencement de l'an 1792, on a beaucoup parlé d'une de ses prophéties conçue en ces termes : « Plus grande » persécution sera faite à l'église chré» tienne, qui n'a été faite en Afrique » (sous Genséric et Hunéric), et durera » ceste-ci jusqu'à l'an mil sept cent no» nante-deux, que l'on cuidera estre une

Digitized by Google

» renovation du siècle. Après commen- » cera le peuple de se redresser, de chas- » ser quelques obscures ténèbres, rece- » vant quelque peu de leur pristine clarté, » non sans de grandes divisions et conti- » nuels changemens. » Ce passage se trouve dans une lettre de Nostradamus à Henri II, datée de Salon, le 27 juin 1558, insérée dans les *Prophéties* de l'auteur, imprimées à Lyon, chez Pierre Rigaud. L'exemplaire de cette édition a été pendant huit jours déposé dans un endroit publiquement indiqué, où tous les curieux ont été invités à venir le voir. *Voyez* le *Journ. hist. et litt.*, 1er février 1792, p. 235. Nostradamus était l'intime ami de Scaliger. Il dut sa grande réputation à un *quatrain* dans lequel on supposa qu'il avait prédit la mort tragique d'Henri II, et qu'il écrivit lorsque, par ordre de Catherine de Médicis, il tira l'horoscope de ce prince. Cet horoscope se trouve dans le 35e quatrain de la 1re *Centurie*, et dit ainsi :

Le lion jeune le vieux surmontera ;
En champ bellique par singulier duel,
Dans une cage d'or les yeux lui crevera.
Deux plaies une, puis mourir : sort cruel !

On sait que dans un tournois Montgommeri creva les yeux, avec sa lance, au roi Henri II. Le meilleur ouvrage de Nostradamus, pour le temps où il écrivait, est le *Remède très utile contre la peste et toutes fièvres pestilentielles*, Paris, 1561, in-8°. Il a donné aussi une *Paraphrase de Galien*, etc., et a laissé des *Mémoires*, depuis l'an 1080 à 1494.

NOSTRADAMUS (Jean), frère puîné du précédent, exerça long-temps et avec honneur la charge de procureur au parlement de Provence. Il cultivait les muses provençales, et faisait des chansons assez peu délicates, mais qui plaisaient dans un temps grossier. Il mourut en 1590. On a de lui : *Vies des anciens poètes provençaux*, Lyon, 1575, in-8°. Jean Giudice les a traduites la même année en italien. Ces *Vies*, au nombre de 76, peuvent jeter un grand jour sur l'histoire de l'ancienne littérature. L'abbé Millot a profité de cet ouvrage pour donner son *Histoire littéraire des troubadours*, Paris, 1774, 3 vol. in-12.

NOSTRADAMUS (César), fils aîné de Michel, né à Salon en 1555, et mort en 1629, se mêla de poétiser. Le recueil de ses productions en ce genre parut à Toulouse en 1606 et 1608, 2 vol. in-12. Il laissa aussi une *Histoire et chronique de Provence*, Lyon, 1614, in-fol. C'est une compilation fort mal écrite, et qui n'est estimable que pour les recherches qu'elle renferme.

NOSTRADAMUS (Michel), appelé *le Jeune*, frère du précédent, se livra à l'astrologie comme son père. Il fit imprimer ses *Prophéties* dans un almanach, en l'année 1568. Ses oracles lui coûtèrent cher. Etant au siége du Poussin, en 1574, d'Espinay Saint-Luc lui demanda quelle en serait l'issue. Nostradamus répondit que la ville serait brûlée ; et, pour faire réussir sa prédiction, il y mettait lui même le feu. Saint-Luc, l'ayant aperçu, en fut tellement indigné, qu'il lui fit passer son cheval sur le ventre et le tua. Il faisait passablement des vers provençaux.

NOSTRE ou NOTRE (André le), né à Paris en 1613, mort dans la même ville en 1700, succéda à son père dans l'emploi d'intendant des jardins des Tuileries. Choisi par Foucquet pour décorer les jardins du château de Vaux-le-Vicomte, il en fit un séjour enchanté, par les ornemens nouveaux et pleins de magnificence qu'il y prodigua. Le roi, témoin de son ouvrage, lui donna la direction de tous ses parcs. Il embellit par son art Versailles, Trianon, et fit, à Saint-Germain, cette fameuse terrasse qu'on voit toujours avec une nouvelle admiration. Les jardins de Clagny, de Chantilly, de Saint-Cloud, de Meudon, de Sceaux, le parterre du Tibre, les canaux qui ornent ce lieu champêtre à Fontainebleau, sont encore son ouvrage. Il demanda à faire le voyage d'Italie, dans l'espérance d'acquérir de nouvelles connaissances. Ce fut à Rome qu'il connut le chevalier Bernin, qui avait alors une pension de 2000 écus, pour travailler à la statue équestre de Louis XIV. Il engagea ce prince à faire venir cet ouvrage en France, malgré la voix publique qui le blâmait. Le pape Innocent XI, instruit de son mérite, voulut le voir, et lui donna une assez longue audience, sur la fin de laquelle Le Nostre s'écria, en s'adressant au pape : « J'ai vu » les plus grands hommes du monde : Vo- » tre Sainteté et le roi mon maître. — Il » y a grande différence, dit le pape : le » roi est un grand prince victorieux ; je » suis un pauvre prêtre, serviteur des » serviteurs de Dieu. » Le Nostre, charmé de cette réponse, se jeta au cou du pape et l'embrassa. C'était au reste sa coutume d'embrasser tous ceux pour lesquels il

Google

se sentait de l'admiration, et il embrassait le roi lui-même toutes les fois que ce prince revenait de ses campagnes. En 1675, Louis XIV lui ayant accordé des lettres de noblesse et la croix de Saint-Michel, voulut lui donner des armes; mais il répondit qu'il avait les siennes, qui étaient trois limaçons couronnés d'une pomme de chou. « Sire, ajouta-t-il, » pourrais-je oublier ma bêche ? Combien doit-elle m'être chère ! N'est-ce » pas à elle que je dois les bontés dont » Votre Majesté m'honore ! »

NOTGER, issu d'une illustre famille de Souabe, embrassa la vie monastique à Saint-Gall, et s'y distingua tellement par son érudition, qu'il fut appelé dans le célèbre monastère de Stavelo, pour y enseigner les hautes sciences. Il fut ensuite élevé sur le siége épiscopal de Liége l'an 971. Il s'y distingua par toutes les vertus qui font l'ornement de l'épiscopat. Ce qu'il eut le plus à cœur, ce fut l'éducation de la jeunesse ; il ne crut point s'abaisser, en consacrant ses momens de loisir à enseigner les jeunes gens dans lesquels il trouvait des dispositions pour les lettres. On peut le regarder comme le second fondateur de la ville de Liége. Il la fit ceindre de murailles, et l'orna de beaux bâtimens. Les collégiales de Saint-Jean évangéliste, de Sainte-Croix, de Saint-Denys à Liége ; l'église de Malines, celle d'Aix-la-Chapelle, etc, le comptent au nombre de leurs fondateurs. Il mourut l'an 1007. Aubert Le Mire croit qu'il a composé avec Hérigère, abbé de Lobbes, mort l'an 1007, l'*Histoire des évêques de Liége ;* mais il est plus que vraisemblable que Hérigère la composa seul, à la sollicitation de Notger. Elle est insérée dans les *Gesta pontificum leodiensium* de Chapeauville.

NOTKER (saint), surnommé *Balbulus* ou *le Bègue*, moine de Saint-Gall, né à Heiligau près de cette abbaye, mort le 6 avril 912, est auteur d'un *Martyrologe* publié dans les *Antiquæ lectiones* de Henri Canisius, mais pas en entier. On conserve quelques manuscrits de saint Notker dans la bibliothèque de Saint-Gall : | les *Vies* des saints Gall et Fridolin, abbés ; | *Paraphrase*, en langue teutonique, des *Psaumes*. Lambecius, pour en donner une idée, a inséré la paraphrase du premier psaume dans son *Commentaire de la Bibliothèque de Vienne*, liv. 2, ch. 5. On trouve plusieurs ouvrages de ce saint dans le *Novus Thesaurus monumentorum* de dom Pez, Augsbourg, 1721 à 1729, 5 vol. in-fol. Sigebert et Honorat confondent Notker avec Notger, évêque de Liége.

NOUE (FRANÇOIS de la), surnommé *Bras-de-Fer*, gentilhomme breton, naquit en 1531 d'une maison ancienne. Il porta les armes dès son enfance, et se signala d'abord en Italie. De retour en France, il embrassa le parti des calvinistes, prit Orléans sur les catholiques en 1567, conduisit l'arrière-garde à la bataille de Jarnac en 1569, et se rendit maître de Fontenai, d'Oleron, de Marennes, de Soubise et de Brouage. À la prise de Fontenai, il reçut, au bras gauche, un coup qui lui brisa l'os. On lui coupa le bras à la Rochelle, et on lui en fit un de fer, dont il se servait très bien pour manier la bride de son cheval. Envoyé dans les Pays-Bas en 1571, il y surprit Valenciennes. À son retour en France, le roi le nomma général des troupes envoyées pour le siége de la Rochelle : il eut la perfidie et l'ingratitude de se servir de la confiance de son souverain pour fortifier le parti des rebelles. En 1578, il passa au service des états-généraux dans les Pays-Bas, fit prisonnier le comte d'Egmont à la prise de Ninove ; mais il fut pris lui-même en 1580, et n'obtint sa liberté que 5 ans après. De retour en France, il guerroya contre les catholiques, et périt au siége de Lamballe en 1591. C'était un bon guerrier, mais qui fit rarement un bon usage de sa valeur, ayant presque toujours combattu pour des gens armés contre la religion et le souverain : il était d'ailleurs cruel, et signalait son fanatisme par des barbaries atroces exercées sur les catholiques. Il laissa des *Discours politiques et militaires*, 1587, in-4°, qu'il composa pendant sa prison : ils renferment beaucoup de choses contraires aux vérités révélées. Pierre Coret en a dévoilé les erreurs et les paralogismes, de même que le père Possevin.

NOUE (ODET de la), fils aîné du précédent, fut employé avec distinction au service de Henri IV. C'est à cet officier que ce prince dit : *La Noue, il faut payer ses dettes; je paie bien les miennes.* Il mourut vers 1618. Il est auteur de quelques *Poésies chrétiennes*, Genève, 1594, in-8°, où le génie manque autant que l'orthodoxie.

NOUE (JEAN SAUVÉ de la), né à Meaux en 1701, se fit comédien, et tra-

Digitized by Google

vailla pour le théâtre. C'est à lui que l'on doit la belle tragédie de *Mahomet II*, dont Voltaire fut si jaloux, et la comédie intitulée *La Coquette corrigée*. Ses *OEuvres* ont été publiées à Paris en 1765, in-12. Il mourut en 1761.

* NOUET (JACQUES), jésuite, né au Mans en 1605. A l'âge de 18 ans, il entra chez les pères de la compagnie, fut professeur d'humanités, et se consacra ensuite à la prédication. Selon ce que rapporte Dupin, auteur de l'*Histoire ecclésiastique du 17e siècle*, le père Nouet attaqua dans ses sermons le livre *de la Fréquente communion* du fameux Arnauld; mais comme ce livre avait été approuvé par des évêques, ceux-ci, conjointement avec d'autres prélats, firent comparaître le père Nouet dans une assemblée qu'ils tinrent à Paris, et où il fut contraint de désavouer ce qu'il avait avancé contre l'ouvrage d'Arnauld. Après cette disgrâce, il devint recteur des collèges d'Alençon et d'Arras, place qu'il exerça pendant 25 années. D'après Dupin, déjà cité, et d'où nous tirons ces faits, le père Nouet fut un des plus ardens adversaires de Lenoir, contre lequel il publia cet ouvrage : | *Remercîmens du consistoire de N. aux théologiens d'Alençon, disciples du saint Augustin*. Il dirigea aussi contre Pascal cet écrit : | *Réponse aux Provinciales*. On a encore de lui plusieurs livres ascétiques, qui parurent de 1674 à 1678, et qu'on lit encore avec fruit, savoir : | *Méditations sur la vie cachée, souffrante et glorieuse de Jésus-Christ*, 7 vol. in-12; | *la Vie de J. C. dans les Saints*, 2 vol.; | *l'Homme d'oraison*, 5 vol. réimprimés en 1767; | *La dévotion à J.-C.*, 1666, 3 vol. in-4°; | *Réponse au ministre Claude sur la présence réelle*, 1668; | *Méditations et entretiens pour tous les jours de l'année, sur la vie, la doctrine et la personne sacrée de Notre-Seigneur*, Paris, 1675, 6 tom. en 8 vol. in-12. On y trouve la *Vie de J.-C. dans les saints*, qui forme 2 vol.; | l'*Homme d'oraison, sa conduite dans les voies du salut*, Paris, 1695, 5 vol. in-12. C'est le plus estimé de ses ouvrages : il a été réimprimé en 1767. On a publié dernièrement, dans un ouvrage intitulé : *Bibliothèque des familles chrétiennes*, 24 vol. in-18, un choix des méditations du père Nouet, sous le titre de *Méditations pour tous les dimanches de l'année*, Paris, 1828, 2 vol. On a annoncé à Lyon une nouvelle édition des principaux écrits de ce jésuite, sous le titre d'*OEuvres spirituelles du R. P. Jacques Nouet, de la compagnie de Jésus, ou l'Homme d'oraison*, 15 vol. in-12, comprenant : | les Méditations, 8 vol. in-12, des Retraites annuelles, en 4 vol., et pour se préparer à la mort, 1 vol.; *Conduite dans les voies de Dieu*, 2 vol. Comme le style du père Nouet n'a que très peu d'expressions surannées, l'éditeur annonçait qu'il conserverait le texte de ce pieux et savant religieux dans toute son intégrité. Ses ouvrages sont devenus si rares qu'à peine on en trouve des exemplaires complets. Le père Nouet mourut à Paris en 1680, âgé de 75 ans.

* NOUET (NICOLAS-ANTOINE), astronome, naquit à Pompey en Lorraine, le 30 août 1740, et entra dans l'ordre de Cîteaux, où il resta jusqu'à l'époque de la suppression des communautés religieuses sous la révolution. Pendant plusieurs années, il fut connu sous le nom de *dom Nouet*, et comme un studieux astronome. Il vint à Paris en 1780, étudia sous Cassini, l'aida dans ses travaux avec deux autres élèves, et notamment dans les *Mémoires de l'académie des sciences*. Il y donna le calcul de la première elliptique de la planète *Uranus*. En 1784, il fut envoyé à Saint-Domingue pour y dresser la carte des débouquemens et de la côte française de cette île. De retour à Paris, l'année suivante il publia, dans la *Connaissance des temps* (1786), les longitudes et les latitudes des villes de la France, d'après le sphéroïde aplati, suivant les calculs trigonométriques de Cassini. Après la réorganisation de l'administration de l'observatoire, par la Convention nationale, Cassini et ses trois élèves demeurèrent simples professeurs. Le premier refusa toutes fonctions; mais Nouet fut employé au dépôt de la guerre, en 1795, où il continua ses travaux astronomiques, et lia par de grands triangles les départemens du Rhin à la France. Il exécuta les mêmes opérations en Savoie, où il se rendit en 1796, et deux ans après il fut de l'expédition d'Egypte. Ses travaux dans cette contrée sont consignés dans un mémoire sous le titre d'*Exposé des résultats des opérations astronomiques faites en Egypte depuis le 1er juillet 1798 jusqu'au 28 août 1800*. Cet exposé est imprimé dans le tome 1er de la *Description de l'Egypte*. Le tome 2 contient un autre *Mémoire* posthume relatif à des observa-

Digitized by Google

tions thermométriques et hygrométriques. Ce sont les seuls ouvrages de Nouet ; ils font partie de la *Description de l'Egypte*, tome 1^er^ (mémoires). Il donna en outre quelques conjectures sur les *Monumens d'Esné et de Denderach*, ainsi que sur l'*astronomie égyptienne et son antiquité;* mais un horizon continuellement rembruni ne lui permit pas d'observer le lever héliaque de *Sirius*, qui annonçait aux anciens Egyptiens le débordement du Nil. Il revint à Paris en 1802, et occupa la place d'ingénieur au bureau de la guerre, qu'il préféra à celle d'astronome adjoint au bureau des longitudes. Peu de temps après, il se rendit encore en Savoie, comme directeur des opérations topographiques de la carte du Mont-Blanc. Il y mourut le 23 avril 1811, âgé de 71 ans. M. Delamabre a donné une *Notice* sur Nouet. Quelque temps avant sa mort, on lui avait conféré le titre de colonel.

* NOUGARET (PIERRE - JEAN - BAPTISTE), littérateur ou plutôt compilateur infatigable, naquit à la Rochelle, le 16 décembre 1742. On ne croit pas qu'il eût fait aucune sorte d'étude. Cependant, à l'âge de 18 ans, il fit jouer sur le théâtre de Toulouse une comédie en un acte et en vers intitulée l'*Incertaine*, imitée de l'*Irrésolu* de Destouches et qui eut quelque succès. Ayant su qu'une héroïde qu'il avait publiée sur *Calas*, et dans laquelle il n'épargnait pas les éloges à Voltaire, avait été fort goûtée par le poète philosophe, il fit le voyage de Ferney, où il reçut un accueil très amical. Il lui dut aussi une certaine réputation, qui lui servit dans la suite pour vivre du produit de ses ouvrages. Peu de temps après, il passa par Lyon au moment où on imprimait la *Dunciade*. Nougaret s'avisa d'y faire une addition critique intitulée le *Basson, quatrième chant*, qui excita de justes plaintes de la part de Palissot. Il vint en 1763 à Paris, où il lui prit envie de publier une *Suite* ou *Supplément à la Pucelle* de Voltaire, qu'il s'efforça de surpasser dans les turpitudes dont ce poëme abonde. Cet ouvrage le fit enfermer à la Bastille pendant quelques mois. Sa disgrâce lui donna un certain crédit, et le fit rechercher des libraires, aux gages desquels il fut toute sa vie. On a de lui une foule de compilations, sous le titre d'*Abrégés*, de *Beautés d'histoire* de presque toutes les nations de l'Europe, et d'autres ouvrages de sa façon, où tantôt il traitait des sujets moraux, tantôt il offrait des peintures obscènes. Après avoir loué les vertus d'un prince de la dynastie légitime, il faisait l'éloge de la révolution, et il calomniait les ministres de l'autel, presque au moment qu'il publiait les beautés de l'histoire ecclésiastique. On ne sait que conclure de ces contradictions, si ce n'est qu'il vendait aux libraires *la marchandise littéraire* qu'ils lui demandaient Lors de nos troubles politiques, il fut employé dans plusieurs administrations ; et après la captivité de Louis XVI (10 août 1792), il fut nommé agent dans les départemens, par le *Comité de sûreté générale*, pour la recherche *des complots royalistes*. On assure que plus d'une fois il rendit d'importans services à de malheureux *suspects*. Il paraît que dans la suite il se rendit suspect lui-même; car étant devenu chef du bureau de surveillance à la commune, il fut renvoyé sur les dénonciations de Pache et Chaumette. Comme il s'était fait des amis, il obtint par leur moyen une pension de 2000 livres, lors du décret de la Convention nationale (le 4 septembre 1795), qui accorda des récompenses à plusieurs gens de lettres. Nougaret est mort en juin, 1823, à l'âge de 81 ans. On pourrait citer plus de *cent* ouvrages publiés par Nougaret et indiqués par Mahul dans son *Annuaire nécrologique ;* nous nous bornerons à indiquer les suivans, sans nous arrêter à la nomenclature de deux douzaines, à peu près, de comédies, vaudevilles, etc., etc., oubliés du vivant de l'auteur : | *L'art du théâtre en général* 1765, 2 vol. in-12 ; | *Mille et une folies, contes français*, 1771, 4 vol. in-12. Ces contes ont eu plusieurs éditions, et ont été traduits en anglais. | *L'hommage de l'enfance, adressé au roi et à la reine*, par *Charlotte-Eléonore Nougaret, âgée de* 6 *ans*, 1774, in-8°; | *Anecdotes du règne de Louis XV*, 1776, in-12, réimprimées en 6 vol. in-12 ; | *Les astuces de Paris, anecdotes parisiennes*, 1776, 2 parties in-12, réimprimées avec six autres titres différens, et plus connues sous celui de *Paris*, ou *le Rideau levé* etc., traduit en allemand et en anglais. | *La Paysanne pervertie, ou les mœurs des grandes villes*, 1777 4 vol. in-12; | *Coup d'œil d'un Arabe, sur la littérature français*, ou *le Barbier de Bagdad rasant le Barbier de Séville*. 1786, in-8° ; | *Léopold de Brunswick*, poème, 1787, 2 vol. in-12 ; | *Hymnes pour toutes les Fêtes nationales*, précédées de *Réflexions sur le culte exclusif et les*

Digitized by Google

prêtres, extraites d'*Helvétius*, d'*une prière à l'Etre suprême*, *suivies de couplets patriotiques, destinés aux différentes fêtes de la république, et de poésies relatives à notre révolution*, 1796, in-12; | *Histoire des prisons de Paris et des départemens*, 1797, 4 vol. in-12; | *Les jolis péchés d'une marchande de modes*, 1797, in-12; | *Parallèle de la révolution d'Angleterre en 1642, et de celle de France en 1789, suivi de poésies satiriques, relatives à la révolution française, d'épigrammes et de contes*, 1801, in-8°; | *Quels sont les moyens les plus propres à extirper l'indigence du sol de la république*, 1802, in-8°; | *Les Destinées de la France, sous la quatrième dynastie*, 1806, in-8°; | *Histoire du donjon de Vincennes*, 1807, 3 vol. in-8°; | *Anecdotes militaires anciennes et modernes de tous les peuples*, 1808, 4 vol. in-8°. Parmi les *Beautés* et les *Abrégés* publiés par Nougaret, nous citerons : | *Beautés de l'Histoire du règne des Bourbons, et sentimens de vertu et de bienfaisance de cette auguste famille, avec les principaux faits concernant tous les rois qui ont occupé le trône de France. Ouvrage destiné à former le cœur et l'esprit de la jeunesse*, Paris, Lerouge, 1822, in-12; | *Beautés de l'Histoire d'Egypte ancienne et moderne*, etc., Paris, Cretté, 1823, in-12. Malgré ses nombreux ouvrages, et quoiqu'il ne manquât pas d'un certain esprit, Nougaret fut un écrivain médiocre, et dépourvu d'instruction.

NOULLEAU (Jean-Baptiste), né à Saint-Brieuc en 1604 de parens distingués dans la magistrature, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et devint archidiacre de Saint-Brieuc en 1639, puis théologal en 1640. Il prêcha avec applaudissement à saint-Malo, à Paris et dans plusieurs autres villes. Son zèle pour le parti jansénien l'ayant engagé dans de fausses démarches, La Barde, son évêque, l'interdit de toutes fonctions ecclésiastiques dans son diocèse. Noulleau composa plusieurs écrits et factums pour sa défense; mais ne pouvant réussir à faire lever son interdit, il fit pendant trois ans sept lieues par jour, pour se rendre à St.-Quel, dans le diocèse de Dol, afin d'y dire la messe en dépit de son évêque. Il mourut vers 1672. On a de lui : | *Politique chrétienne et ecclésiastique, pour chacun de tous messieurs de l'assemblée générale du clergé*, en 1665 et 1666, in-12, livre oublié; | *l'Esprit du christianisme dans le saint sacrifice de la messe*, in-12; | *Traité de l'extinction des procès*, in-12; | *De l'usage canonique de l'Eglise*, in-12, etc.

NOUR-EDDYN. *Voyez* NORADIN.

NOURRY (dom Nicolas le), né à Dieppe en 1649, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, en 1665, s'appliqua avec succès à l'étude de l'antiquité ecclésiastique. Ce savant religieux, également estimable par ses mœurs et par ses connaissances, mourut à Paris en 1724, à 77 ans. A la piété tendre qui l'animait, il joignait un caractère bon et officieux. L'édition des *Œuvres* de Cassiodore est le fruit de son travail et de celui de dom Garet, son confrère. Il travailla, avec dom Jean Duchesne et dom Julien Bellaise, à l'édition des *Œuvres* de saint Ambroise, qu'il continua avec dom Jacques Friches. On a de lui 2 vol., sous le titre d'*Apparatus ad bibliothecam Patrum*, Paris, in-fol., 1703 et 1715. Le 1er volume est rare, et le second plus commun. On les joint à la *Bibliothèque des Pères* de Philippe Desponts, Lyon, 1777, 2 vol. in-fol., et avec l'*index* de Siméon de Sainte-Croix, Gênes, 1707, in-fol. Le tout forme trente vol. Il y en a qui y joignent *Bibliotheca Patrum primitivæ Ecclesiæ*, Lyon, 1680, in-fol. La collection de dom le Nourry renferme des dissertations remplies de recherches curieuses et savantes sur la vie, les écrits et les sentimens des Pères, dont il éclaircit un grand nombre de passages difficiles. On a encore de lui une dissertation sur le Traité *De mortibus persecutorum*, Paris, 1710, in-8°. Il prétend mal à propos que ce Traité n'est point de Lactance. (*Voyez* ce nom.)

NOUSCHIRWAN, roi de Perse, qui mourut, dit-on, en 579, a été célébré pour ses vertus et sa sage administration. Saade rapporte de lui plusieurs traits admirables, et surtout de sages instructions à son fils, que l'abbé Fourmont nous a données, traduites d'un manuscrit turc. Mais il y a toute apparence que c'est une morale mise en action, et le portrait d'un roi tel qu'on voudrait qu'il fût. « Etant à » la chasse, et pressé par la faim, il fit » préparer un repas du gibier qu'il avait » tué; mais il n'avait point de sel. Il en » envoya chercher au village le plus pro» chain, et défendit de le prendre sans le » payer. *Quel mal arriverait-il*, dit un » de ses courtisans, *si l'on ne payait pas* » *un peu de sel? Si le souverain*, répond

» Nouschirvan, *cueille une pomme dans » le jardin de son sujet, le lendemain les » courtisans dépouilleront l'arbre.* »

NOVARIN ou NOVARINI (Louis), religieux théatin de Vérone, mort dans sa patrie le 14 janvier 1650, à 56 ans, exerça les premiers emplois de son ordre. Il était habile dans l'hébreu et dans les autres langues orientales, et se fit aimer des princes et des savans de son temps. Il a compilé un grand nombre d'ouvrages; mais il n'y a mis ni choix ni discernement. Les principaux sont : | des *Commentaires* sur les quatre Evangiles et sur les Actes des apôtres, 4 vol. in-fol.; | *Electa sacra*, 6 vol. in-fol.; | *Adagia sanctorum Patrum*, etc., 2 vol. in-fol.; | *Calamita de' cuori*, Vérone, 1647, in-16. C'est sous ce titre singulier qu'il a écrit la *Vie* de J.-C. dans le sein de la sainte Vierge. | *Paradiso Betleemme*, Vérone, 1646, in-16. C'est la vie de J.-C. dans la crèche. Ces deux derniers sont recherchés pour leur singularité.

NOVAT, *Novatus*, prêtre de l'Eglise de Carthage au 3ᵉ siècle, était un homme perfide, arrogant, dévoré d'une extrême avarice, et qui pillait effrontément les biens de l'Eglise, des pupilles et des pauvres. Il crut éviter la punition de ses crimes, en se séparant de son évêque. Il s'arrogea le droit d'ordonner diacre Félicissime, homme qui lui ressemblait, s'unit avec lui contre saint Cyprien, et prétendit qu'on devait recevoir les laps à la communion, sans aucune pénitence. Novat, étant allé à Rome, en 251, s'unit avec Novatien, et embrassa l'erreur de celui-ci, diamétralement opposée à celle qu'il avait soutenue en Afrique; cette union causa non seulement le premier schisme, mais fit encore une hérésie. *Voyez* l'article suivant.

NOVATIEN, antipape en 251. Il était d'abord philosophe païen. Se trouvant dangereusement malade, il demanda le baptême, et on le lui conféra dans son lit. Etant relevé de sa maladie, il fut quelque temps après ordonné prêtre, contre les règles canoniques, et contre l'avis de son évêque. Son éloquence lui acquit une grande réputation. Cet ambitieux portait ses vues sur le siége de Rome, et fut si outré de se voir préférer Corneille après la mort du pape Fabien, qu'il publia contre le nouvel élu des calomnies atroces. S'étant uni avec Novat, ils firent venir trois évêques simples et ignorans, et les ayant fait boire, ils les obligèrent d'ordonner Novatien évêque de Rome. Cette ordination irrégulière produisit un schisme funeste, qui dégénéra en hérésie; car Novatien soutint que l'Eglise n'avait pas le pouvoir de recevoir à la communion ceux qui étaient tombés dans l'idolâtrie, et se sépara de Corneille. Ses premiers disciples n'étendirent pas plus loin la sévérité de leur discipline. Dans la suite, les novatiens exclurent pour toujours ceux qui avaient commis des péchés pour lesquels on était mis en pénitence : tels étaient l'adultère, la fornication; ils condamnèrent ensuite les secondes noces. Il y avait encore des novatiens en Afrique du temps de saint Léon, et en Occident jusqu'au 8ᵉ siècle. Les novatiens prirent le nom de *cathares*, c'est-à-dire *purs;* ils avaient un grand mépris pour les catholiques, et lorsque quelqu'un d'eux embrassait leur sentiment, ils le rebaptisaient. Novatien ne faisait que renouveler l'erreur des montanistes. (*Voyez* MONTAN.) A beaucoup d'orgueil il joignait un caractère dur et austère. On lui attribue le *Traité de la Trinité*, le *Livre des viandes juives*, qui sont parmi les *OEuvres de Tertullien*, et une *Lettre* qu'on trouve parmi celles de saint Cyprien. C'est lui et non pas Novat qui a donné son nom aux hérétiques appelés *Novatiens*. Jackson a publié à Londres, en 1728, in-4°, une édition de tous les ouvrages de Novatien.

* NOVERRE (Jean-Georges), célèbre danseur et chorégraphe, naquit à Paris, en 1727. Il est considéré comme le créateur ou du moins comme le réformateur de son art. Il parcourut presque tous les théâtres de l'Europe, où ses ballets eurent le plus grand succès. Il mérita des pensions de Frédéric II, roi de Prusse, de Marie-Thérèse, de don Pedro, roi de Portugal; ce monarque le combla de bienfaits et de distinctions, et, lui accorda même la croix de l'ordre du Christ. On fait monter au nombre de plus de cent quarante les ballets de ce fécond compositeur, qui a laissé beaucoup d'élèves en France et en Italie. Un habile ministre et un grand général ne pourraient ambitionner plus d'honneurs que Noverre en obtint auprès de plusieurs cours de l'Europe. Il est mort à Saint Germain-en-Laye, le 19 octobre 1810, âgé de 83 ans : il a laissé des *Lettres sur les arts imitateurs, et sur la danse en particulier*, Paris, 1807, 2 vol. in-8°, et beaucoup de matériaux qui n'ont pas été inutiles à M. Despréaux dans la composition de son *Poème de la danse*.

Digitized by Google

NOVES et non pas NOVÈS (Laure de), dame, et non demoiselle, comme le disent tous les Dictionnaires, d'après le père Nicéron, est plus connue sous le nom de la *belle Laure*. Elle naquit à Avignon ou dans un village voisin, en 1307 ou 1308, d'Audibert de Noves, (et non *Audiffret*) et fut mariée à Hugues de Sade, seigneur de Saumane. Son esprit, sa vertu, sa beauté, et ses grâces lui soumettaient tous les cœurs. Le fameux Pétrarque, dont la famille avait été exilée de Toscane pendant les guerres civiles, s'était retiré à Avignon : il conçut une si vive affection pour Laure, qu'il l'aima vingt ans pendant sa vie, et conserva son amour dix ans après sa mort. Ce poète lui consacra sa muse, et fit à sa louange 318 *sonnets* et 88 *chansons*, auxquels elle doit sa célébrité. Il l'avait vue pour la première fois le lundi de la semaine sainte (6 avril 1327), dans l'église de Sainte-Claire, et il la vit pour la dernière fois le 27 septembre 1347. Laure était, dit-on, du nombre des dames qui composaient *la Cour d'Amour*. Cette cour était une assemblée de femmes de la première qualité, qui ne traitaient que de matières de galanterie, et qui décidaient gravement sur ces bagatelles, mais toujours d'une manière décente et honnête. Elle mourut de la peste à Avignon, en 1348, à quarante ans, et fut enterrée aux Cordeliers. On a débité beaucoup de fables sur cette dame illustre. Fleury, dans son *Histoire ecclésiastique*, raconte que le pape Benoît XII voulut persuader à Pétrarque d'épouser Laure, lui promettant dispense pour garder ses bénéfices. Le poète l'ayant refusé, sous le frivole prétexte qu'il ne pourrait plus la chanter, Laure se maria à un autre. Villaret, continuateur de l'*Histoire de France*, qui a adopté ce conte, fait dire à Pétrarque qu'il ne voulait point de ce mariage, de peur que l'hymen n'éteignît son ardeur poétique. « N'ajoutez aucune foi, dit le *Voyageur* » *français*, tom. 30, pag. 370, à ce que » rapportent Fleury et Villaret, touchant » ces deux personnages. C'est une fable » puisée dans des auteurs peu instruits ou » peut-être mal intentionnés. Avant la » prétendue offre de Benoît XII, Laure » avait déjà épousé Hugues de Sade, sei» gneur de Saumane, à qui elle donna plu» sieurs enfans. » Cette dame illustre était aussi vertueuse que belle. Quelques regards gracieux et quelques paroles honnêtes furent les seuls aiguillons dont elle se servait pour ranimer la verve du poète, quand elle la voyait se ralentir, et l'amour du poète était plutôt une affaire de chevalerie et d'enthousiasme que de passion et de désir. Laure fut mère de onze enfans, ce qui l'affaiblit tellement, qu'à 35 ans elle n'avait plus aucune trace de sa beauté. François Ier, passant à Avignon, ordonna de rétablir le tombeau de Laure; mais cet ordre ne fut pas exécuté. *Voyez* les *Mémoires de Pétrarque*, publiés à Avignon par M. l'abbé de Sade, en 3 vol. in-4°, 1764 et années suivantes; *Histoire de la littérature italienne*, par Tiraboschi; *del Petrarca*, etc. par Baldelli, Florence, 1797, in-4°; *Pétrarque à Vaucluse et Retour de la fontaine de Vaucluse*, par l'abbé Arnavon, in-8°, Paris, 1803; Avignon, 1805; *Description de la fontaine de Vaucluse*, par M. Guérin, Avignon, 1804, in-12; *Histoire littéraire de l'Italie*, par Ginguené. On peut en outre consulter sur Laure *les Mémoires* de Bimard de la Bastie, et celui de Ménard dans la *collection de l'acad. des Inscrip. et belles-lettres*. Mme de Genlis a publié un roman intitulé *Pétrarque et Laure*, Paris, 1819, 2 vol. in-12. On raconte que le duc de Luxembourg (depuis empereur sous le nom de Charles IV), ayant distingué Laure dans une des fêtes que lui donnait la ville d'Avignon, la baisa aux yeux et au front, témoignage honorable de respect dans un souverain et alors admis dans la chevalerie.

* NOVIKOF (Nicolas-Ivanovitsch), savant russe, naquit en 1744 à Tichvensk près de Moscow, et servait à l'âge de 18 ans, comme bas officier, dans la garde impériale. Bientôt, se sentant des dispositions pour une autre carrière que celle qu'il avait embrassée, il quitta les armes pour se vouer entièrement à l'étude des lettres. En 1770, Novikof publia un *Journal* intitulé le *Peintre*, qui obtint un succès mérité, et plus tard la *Gazette de Moscow*, confiée à ses soins, vit le nombre de ses abonnés s'élever de six cents à quatre mille. Au commencement de la révolution, il fut inquiété par la police ombrageuse de Paul Ier; mais les tracasseries et les persécutions auxquelles il fut quelque temps en butte, eurent un terme, et il put continuer en paix ses travaux importans. Ayant acheté l'imprimerie de l'université de Moscow, il mit tous ses soins à multiplier les ouvrages utiles et à en réduire le prix, afin que l'instruction pût facilement se répandre parmi ses com-

Digitized by Google

patriotes. Outre les *Journaux littéraires*, dont il fut le principal rédacteur, et les nombreuses *éditions* qu'il a publiées, on lui doit encore : | *Bibliothèque ancienne de la Russie*, Saint-Pétersbourg, 10 vol., 1773-1775. Il en a été fait une *Continuation* ibid. 1786-1793, 9 vol. | *Essai d'un dictionnaire historique des auteurs russes*, ibid. 1772. Novikof est mort le 31 juillet 1818 : il est sans contredit un des Russes qui ont le plus contribué à répandre les lumières dans les différentes classes de ses concitoyens.

NOVIOMAGUS (Jean), dont le nom de famille était *Bronckhorst*, né à Nimègue vers l'an 1494, enseigna la philosophie à Cologne, fut fait recteur de l'école de Deventer, où il parut montrer du penchant pour les erreurs, et mourut à Cologne l'an 1570. On a de lui : | *Sancti Dionysii Areopagitæ martyrium latine versum*. C'est la version d'une pièce apocryphe ; | *Bedæ presbyteri opuscula*, Cologne, 1537, in-fol. C'est un recueil de toutes les *OEuvres* du vénérable Bède sur la physique, sur le calendrier et sur la chronologie, continuée jusqu'à l'an 1531. Cette édition a été faite sur un ancien manuscrit : les notes qui l'accompagnent sont estimées ; | *De numeris libri II, quorum prior logisticen et veterum numerandi consuetudinem, posterior theoremata numerorum complectitur*, Paris, 1539 ; | une *Version latine* de la *Géographie* de Ptolomée, Cologne, 1540.

NOYER (Anne-Marguerite PETIT, femme de M. du), naquit à Nîmes vers l'an 1663. Sa mère était de la famille du père Cotton, confesseur de Henri IV. Après avoir abjuré le protestantisme dans lequel elle était née, elle épousa M. du Noyer, gentilhomme de beaucoup d'esprit et d'une famille distinguée. Puis, revenant à ses erreurs, pour les professer librement, elle s'enfuit en Hollande avec ses deux filles. Sa plume lui fut une ressource dans ce pays de liberté ou si l'on veut de licence. Elle écrivit des *Lettres historiques d'une dame de Paris à une dame de province*, en 5 vol. in-12. La dernière édition est en 12 vol. in-18, parce qu'on y a ajouté les *Mémoires* de madame du Noyer et une suite à ses lettres. Elle ramassait les sottises de la province, et on les prenait dans les pays étrangers pour les nouvelles de la cour. Elle mourut en 1720, avec la réputation d'une femme bizarre. Elle avait paru à la cour, où elle se couvrit de ridicule par sa hauteur, et avait vécu long-temps en province, où elle recueillit des risées par de faux airs de cour. Ses *Mémoires*, imprimés séparément en un vol. in-12, ne donnent pas une grande idée de la solidité de son caractère, quoiqu'elle les eût écrits en partie pour faire son apologie. On a imprimé une satire contre elle, intitulée : *Le mariage précipité*, comédie en trois actes en prose, Utrecht, 1713, in-12.

NOYERS (Hugues de), évêque d'Auxerre en 1183, fut informé de quelques désordres de Pierre de Courtenai, comte d'Auxerre, qui le forcèrent à l'excommunier. Le comte, pour s'en venger, chassa tous les ecclésiastiques de l'église cathédrale. L'excommunication, qui dura assez long-temps, fut enfin levée, à condition que le comte déterrerait un enfant qu'il avait enterré dans une salle de l'évêché, et qu'il l'apporterait pieds nus et en chemise dans le cimetière, ce qui fut exécuté à la vue de tout le peuple. Ces usages, sacrés dans des temps que nous nommons *barbares*, et qui aujourd'hui paraîtraient bien ridicules, avaient le précieux effet de punir et de contenir la violence des hommes scélérats et puissans. Hugues mourut en 1206.

NOYERS (Milès de), arrière-petit-neveu du précédent, fut fait maréchal de France en 1302, par Philippe le Bel, auquel il rendit de grands services. Il se démit de cet état pour être porte-oriflamme, et en cette qualité il se trouva l'an 1328, à la bataille de Cassel. L'avis qu'il donna à propos, avant l'action, à Philippe de Valois, près d'être enlevé par les Flamands, fut la cause du salut de ce prince et de la victoire. Il combattit aussi à la bataille de Créci en 1336. Il avait conseillé au roi de remettre le combat au lendemain. Son avis fut goûté, mais il ne fut pas suivi, et les Anglais furent vainqueurs. Il fut nommé exécuteur du testament de Louis le Hutin, et mourut en 1350.

NUENARIUS, ou NEUENAR ou de NOVA AQUILA (Herman), comte du saint Empire romain, né, en 1491, dans le duché de Juliers. Il est cité comme un protecteur éclairé des lettres. Prévôt de l'église métropolitaine de Cologne et de la collégiale d'Aix-la-Chapelle, Nuenarius fut envoyé par Charles I^{er} d'Autriche, roi d'Espagne, pour solliciter la couronne impériale auprès des princes d'Allemagne, par laquelle ce prince conserva le nom de Charles-Quint, et mourut en 1530, à 39 ans, à la diète d'Augsbourg, assemblée

par ordre de ce même empereur. On a de lui : | *De origine et sedibus priscorum Francorum*, 1532, dans les *Sermones convivales* de Peutinger, édition d'Iéna, et dans *Divæus*, édition de Louvain, 1757; | *De Gallia belgica commentariolus*. Anvers, 1584. Il y a des remarques curieuses, que quelques critiques ont traitées trop lestement. | *Annotationes aliquot herbarum*, dans l'herbier d'Othon Bronsfeld, Bâle, 1540; | *Vita Caroli Magni per Eginhardum scripta*, Cologne, 1521; il est le premier éditeur de cet ouvrage; | *Carmina aliquot, quibus historia mortis Jesu in septem horas distributa est*, Leipsick, 1592, avec les *Hymnes* de Georges Fabricius. On l'a accusé d'être l'auteur des *Litteræ obscurorum virorum*. *Voyez* GRATIUS, REUCHLIN et HUTTEN. Il y avait donné lieu : trompé par l'hypocrisie de Luther, il s'était déclaré son ami et son protecteur; mais dans la suite ayant découvert la fourberie de cet hérésiarque, il fut un de ses plus zélés adversaires.

NUMA-POMPILIUS, législateur de Rome, né à Cures dans la Sabinie. Il fut élu par le sénat romain, pour succéder à Romulus, l'an 714 avant Jésus-Christ. Retiré à la campagne depuis long-temps, il ne s'occupait que de l'étude des lois et du culte religieux. Le mariage qu'il avait fait avec Tatia, fille de Tatius, roi des Sabins, et qui partageait la royauté avec Romulus, n'avait pu l'engager à quitter sa retraite pour venir jouir des honneurs qui l'attendaient à Rome. Il fallut, pour lui faire accepter le sceptre, que ses proches et ses compatriotes joignissent leurs instances à celles des ambassadeurs romains. Les Romains étaient naturellement féroces et indociles, il leur fallait un frein : Numa le leur donna, en leur inspirant l'amour pour les lois et le respect pour les dieux. Persuadé de cette vérité si importante et si féconde en conséquences, dont un philosophe, Plutarque, a fait depuis sa maxime favorite : qu'*on bâtirait plutôt une maison en l'air, que de fonder une république sans religion*, il tourna toutes ses pensées vers cet objet; mais, égaré lui-même, il ne pouvait qu'égarer les autres. Convaincu de la nécessité de la chose, il ne parvint point à en bien distinguer la nature, et à la dégager des erreurs dont l'ignorance et la corruption des hommes l'avaient chargée. Il supprima les *célères* ou les 300 gardes dont Romulus s'était entouré, et s'occupa à former une milice sacerdotale, comme les Saliens, le collége des pontifes, les Vestales. Il consacra le culte du dieu *Terme*, institua les *Saturnales*, et aux sacrifices sanglans il substitua les offrandes de fruits et les libations de vin. Il éleva un temple à la *Bonne Foi*, et le serment prononcé sur cette nouvelle divinité était le plus sacré de tous. Numa établit les *féciales*, ou ministres du droit des gens, fit de nouvelles lois pour le mariage, et en honneur de Janus il reporta le commencement de l'année au mois de janvier : sous Romulus, elle commençait au mois de mars, et l'année n'en avait que dix; Numa y ajouta deux autres mois. Il entoura de murailles la ville de Rome, en agrandit l'enceinte, en y comprenant le mont Quirinal. Ayant affaire à un peuple ignorant, et afin de mieux consolider les réformes, il eut recours aux prodiges, et feignit d'avoir des entretiens avec une nymphe nommée Egérie. Pour attacher de plus en plus les Romains à la culture des terres, il les distribua par bourgades, leur donna des inspecteurs et des surveillans. Il visitait souvent lui-même les travaux de la campagne, et élevait aux emplois ceux qu'il connaissait laborieux, appliqués et industrieux. Il se fit aimer de ses sujets en publiant un grand nombre de lois qui respiraient la sagesse. Il mourut l'an 672 avant J.-C. après un règne de 42 ans. Plusieurs auteurs ont cru que ce prince était parvenu à reconnaître l'existence d'un seul vrai Dieu; qu'il en faisait mention dans ses livres; qu'il défendit de représenter la Divinité sous aucune forme corporelle, et qu'en conséquence les Romains n'eurent pendant plus d'un siècle et demi aucune statue dans leurs temples. Mais tout ce que nous apprenons du culte religieux de ce peuple ne sert point à confirmer cette opinion; et l'idée que l'histoire nous a laissée de Numa-Pompilius la contredit ouvertement. Presque toutes ses institutions se ressentent des erreurs du paganisme; mais, quelque défectueuses, quelque superstitieuses même qu'elles puissent être, elles sont infiniment au-dessus du code de la philosophie irréligieuse. « Telle est, dit Voltaire, la faiblesse du genre humain, et telle est sa » perversité, qu'il vaut mieux sans doute » pour lui d'être subjugué par toutes les » superstitions possibles, pourvu qu'elles » ne soient point meurtrières, que de vivre » sans religion. L'homme a toujours » eu besoin d'un frein, et quoiqu'il fût

Digitized by Google

» ridicule de sacrifier aux Sylvains, aux » Naïades, il était bien plus utile d'adorer » ces images fantastiques de la Divinité. » que de se livrer à l'athéisme. » Outre les *Vies* de Plutarque, *voyez* Jacques Meyer, *Delineatio vitæ gestorumque Numæ-Pompilii*, Bâle, 1765, in-8°. Numa-Pompilius a fourni à Florian le sujet d'un poëme en prose.

NUMÉNIUS, philosophe grec du 2e siècle, natif d'Apamée, ville de Syrie, suivait les opinions de Pythagore et de Platon, qu'il tâchait de concilier ensemble. Il prétendait que Platon avait tiré de Moïse ce qu'il dit de Dieu et de la création du monde. *Qu'est-ce que Platon, disait-il, sinon Moyse parlant athénien?* Numénius pouvait dire vrai; et l'on ne peut guère douter en lisant quelques passages de Platon, qu'il n'ait eu connaissance des Livres saints; mais rien n'empêche de croire que la tradition primitive, encore subsistante dans quelques-unes de ses parties, a pu instruire les philosophes de la création et du Dieu créateur, supposé que la raison, abandonnée à elle-même, ne puisse atteindre à cette connaissance. (*Voyez* PLATON, LAVAUR, OPHIONÉE, etc.) Il ne nous reste de Numénius que des *fragmens*, qui se trouvent dans Origène, Eusèbe, etc. Ce philosophe était un modèle de sagesse.

NUMÉRIEN (MARCUS-AURÉLIUS-NUMERIANUS), empereur romain, fils de Carus suivit son père en Orient, étant déjà César, et il lui succéda, avec son frère Carin au mois de janvier 282. Il fut tué par la perfidie d'Arius Aper, son beau-père, au mois de septembre suivant. Cet empereur possédait toutes les qualités du cœur et de l'esprit. Les affaires de l'état étaient son unique occupation, et les sciences son seul amusement. (*Voyez* NEMESIEN.) Il se faisait beaucoup aimer de ses sujets et admirer des savans, qui l'ont fait passer pour le plus habile de son temps. Aper poignarda Numérien dans sa litière, qu'il fit refermer après. Il l'accompagnait, comme si le prince eût été vivant dans l'espérance de trouver une occasion favorable de se faire déclarer empereur; mais la puanteur du cadavre trahit son crime, et il en subit sur-le-champ la peine. (*Voy.* APER.)

NUMERIUS, gouverneur de la Gaule narbonnaise. *Voyez* DELPHIDIUS.

NUMITOR, était fils de Procas, roi d'Albe, et frère d'Amulius. Procas en mourant l'an 795 avant J.-C. le fit héritier de sa couronne avec Amulius, à condition qu'ils règneraient tour-à-tour d'année en année; mais Amulius s'empara du trône, et donna l'exclusion à Numitor, dont il fit mourir le fils nommé Lausus. Il contraignit ensuite Rhéa Sylvia, fille unique de Numitor, d'entrer parmi les vestales. Cette princesse étant devenue enceinte malgré ces précautions, publia que c'était du dieu Mars, et accoucha de Rémus et de Romulus, qui, après avoir tué Amulius, rétablirent Numitor sur le trône, l'an 754 avant J.-C. Ces commencemens de l'histoire romaine, comme ceux de presque toutes les histoires, sont remplis d'obscurités, de faits défigurés et douteux.

NUNEZ ou NONIUS (FERDINAND), critique espagnol, connu aussi sous le nom de *Pincianus*, parce qu'il était de Pincia, près de Valladolid. Il florissait au 15e siècle, et introduisit le premier en Espagne le goût de l'étude de la langue grecque. Ce savant était modeste. Quoiqu'il fût de l'illustre maison des Guzman, il ne crut pas se déshonorer en professant les belles lettres à Alcala et à Salamanque. Il mourut en 1552, dans un âge fort avancé, emportant dans le tombeau des regrets aussi vifs que sincères. On estime surtout ses *Commentaires* sur Pline, sur Pomponius Méla, et sur Sénèque. On lui doit aussi en partie la *Version* latine des Septante, imprimée dans la Polyglotte de Ximénès. Le roi Ferdinand le Catholique le mit à la tête de ses finances. Il écrivit aussi quelques ouvrages espagnols. On trouve des articles sur Nunez dans les *Eloges des hommes savans*, par Teissier, et dans le *Dictionnaire* de Chauffepié.

NUNEZ. *Voyez* NONNIUS.

NUZIO. *Voyez* MUZIO.

NUZZI. *Voyez* MARIO.

NYMANN ou NYMANNUS (GRÉGOIRE), professeur d'anatomie et de botanique à Wittenberg sa patrie, mourut le 8 octobre 1658, à 45 ans, étant né le 14 janvier 1594. On a de lui: | un *Traité* latin *de l'apoplexie*, Wittenberg, 1629 et 1670, in-4°, estimé; | une *Dissertation* recherchée et curieuse *sur la vie du fœtus*, ibid., 1628, in-4°; Leyde, 1664, in-12. Ce docteur y prouve qu'un enfant vit dans le sein de sa mère par sa propre vie; et que, sa mère venant à mourir, on peut le tirer souvent de son sein encore vivant et sans l'offenser. Ce qui n'est pas contraire aux faits qui établissent qu'en certains cas le *fœtus* ne s'accroît que par une espèce de végétation et de mouvement animal émané de la

Digitized by Google

mère. *Voy.* le *Catéchisme philosophique*, n° 167.

NYNAULD (Jean de), auteur peu connu, dont nous avons un livre curieux et plein de choses singulières, mais aujourd'hui fort rare, sous ce titre : *De la lycanthropie, transformation et extases des sorciers*, Paris, 1615, in-8°.

* NYON (Jean-Luc), l'aîné, libraire de Paris, né vers 1730, s'est distingué par ses connaissances bibliographiques. On lui doit plusieurs *Catalogues* utiles, tels que ceux de la *Bibliothèque de Courtanaux*, 1782, in-8°; de la *Bibliothèque de la Vallière*, 2e partie, 1788, 6 vol. in-8°, qui manque pourtant d'une table des auteurs; de la *Bibliothèque de Malesherbes*, 1796, in-8°. Nyon est mort à Paris en 1799.

* NYSTEN (Pierre-Hubert), médecin célèbre, né à Liége, en 1771, d'une famille de commerçans, dirigea ses études vers le barreau : mais les dispositions qu'il montrait pour les sciences médicales le firent changer de carrière. Son oncle, chanoine de Liége, lui donna les moyens de se rendre à Paris pour suivre les cours de la faculté. Le jeune Nysten y arriva au moment où l'on réorganisait les Ecoles de santé en 1794. Son application à l'étude le fit remarquer de ses maîtres, et il devint, en peu d'années, élève de première classe de l'*Ecole pratique*. Il obtint au concours, en 1798 une place d'aide d'anatomie à la *Faculté de médecine*. Volta et Galvani venaient de découvrir le *Galvanisme* qui fixa l'attention du jeune médecin, et il fit une longue suite d'expériences galvaniques pour s'assurer des différens degrés de *contractabilité* des organes musculaires. En 1802, il fit partie de la commission que le gouvernement envoyait en Espagne pour y faire des observations sur la fièvre jaune, et à son retour il fut chargé d'examiner les maladies épidémiques qui se manifestaient en France. Dans les départemens méridionaux, une épidémie meurtrière se déclara, en 1804, parmi les vers à soie; ce qui faisait un tort considérable au commerce et aux manufactures. Le gouvernement chargea encore Nysten de se porter sur les lieux et d'y étudier les causes de cette mortalité. Ses observations furent favorablement accueillies; mais tous ces travaux n'améliorant pas beaucoup sa fortune, il se consacra au soin des malades. La protection de Hallé dont il était élève, le fit nommer médecin de l'hospice des *Enfans Trouvés;* mais il ne jouit pas long-temps de cet emploi. Frappé d'une attaque d'apoplexie, Nysten mourut le 3 mars 1818, âgé de 47 ans. Ce savant praticien a laissé : | *Nouvelles expériences faites sur les organes musculaires de l'homme et des animaux à sang rouge*, dans lesquelles, en classant les divers organes sous le rapport de leur excitabilité galvanique, on prouve que le cœur est celui qui conserve le plus long-temps cette propriété, Paris, Levrault, 1803, in-8°; | *Recherches sur les maladies des vers à soie*, Paris, 1808, in-8°; | *Nouveau dictionnaire de médecine, chirurgie, chimie, botanique, vétérinaire*, etc., avec l'étymologie, suivie de deux vocabulaires latin et grec par M. Capuron 2e édition, entièrement refondue par Nysten et l'auteur de la première, Paris, 1810, in-8°; | *Nouveau Dictionnaire de médecine et des sciences accessoires à la médecine*, Paris, 1814, in-8°; fait de concert avec M. Capuron; | *Traité de matière médicale* par Schwilgué, 2e édition, 1809, 2 vol. in-8°; | *Recherches de physiologie et chimie pathologique*, pour faire suite à celles de Bichat *sur la vie et la mort*, Paris, 1811, in-8°; | *Manuel médical*, 1814; 2e édition, 1816, in-8°; | et différens articles importans, notamment les articles *Electricité, Galvanisme*, (avec M. Hallé) dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, dont il était collaborateur, etc.

O

O (François, marquis d'), seigneur de Frênes, né vers 1535, d'une famille illustre de Normandie, fut nommé par Henri III surintendant des finances. La difficulté des temps rendit son administration odieuse; car il paraissait continuellement quelque nouvel édit bursal : et cette situation de la chose publique contrastait d'une manière révoltante avec son luxe. Paris ayant ouvert ses portes à Henri IV, ce prince, trompé par les nombreux partisans d'O, que ses largesses lui

Digitized by Google

avaient attirés, lui donna le gouvernement de cette ville. D'O mourut en 1594. Sully en parle fort désavantageusement. D'Auvigny a donné la *Vie* du marquis d'O dans le tom. 2 des *Hommes illustres* de France.

OATÈS (Titus), Anglais, né vers 1619, fils d'un tisserand, eut successivement deux espèces d'office ou de cure, dont il fut dépouillé pour crime de faux témoignage. Il s'enfuit d'Angleterre, et feignant d'être catholique, il fut reçu au séminaire anglais à Valladolid; mais il ne tarda pas d'en être chassé. Il eut le même sort au séminaire de Saint-Omer, où il fut pendant huit mois. De retour en Angleterre, il forma avec deux scélérats, nommés Tong et Digbey, un projet exécrable. Il accusa juridiquement, en 1678, les catholiques anglais d'avoir conspiré contre la vie du roi Charles II et des protestans anglais, de concert avec le pape, les jésuites, les Français et les Espagnols, pour établir par cet horrible attentat la seule religion catholique en Angleterre. Malgré l'absurdité de l'accusation, les preuves démonstratives de l'imposture, les variations des témoins, milord Stafford, d'autres personnes de mérite et quelques jésuites furent mis à mort, comme convaincus de crime de haute trahison, et l'on donna une pension au scélérat Oatès. Jugement qui nous apprend ce qu'il faut penser de plusieurs autres rendus dans le même pays, pour des sujets et des procédures toutes semblables. Sous le règne de Jacques II, la mémoire des suppliciés fut réhabilitée, et Oatès condamné comme parjure à une prison perpétuelle, à être fustigé par la main du bourreau quatre fois l'année, et mis ces jours-là au pilori. Ce châtiment fut exécuté jusqu'en 1689, que le prince d'Orange s'étant emparé de la couronne d'Angleterre, le fit sortir de prison et lui rendit sa pension. Ce malheureux mourut à Londres le 23 juillet 1705. Les écrits qu'on lui a attribués sont de Tong et de Digbey, ses complices; car il était absolument incapable de rien composer. Ce fut à l'occasion de cette horrible et ridicule accusation, que le ministre Jurieu publia son livre de la *Politique du clergé*, auquel Arnauld répondit par l'*Apologie des catholiques*. Il y justifie les catholiques, et en particulier l'archevêque de Paris, le père de la Chaise et les autres jésuites. Cette *Apologie* était d'autant moins suspecte, qu'elle tendait à laver ceux qu'Arnauld regardait comme ses plus grands ennemis.

OBED, fils de Booz et de Ruth, père d'Isaï et aïeul de David, naquit vers l'an 1275 avant J.C.

OBEDEDOM, Hébreu distingué par ses vertus, de la tribu de Lévi, vers l'an 1045 avant l'ère chrétienne. Ce fut dans sa maison que David fit déposer l'arche d'alliance, lorsqu'il la faisait transporter à Jérusalem. David, frappé et épouvanté de la punition d'Oza, et ne se croyant pas digne de la recevoir auprès de lui, la fit porter chez Obededom où elle ne resta que trois mois; mais David se rassura, ranima sa confiance dans le Seigneur, et s'apercevant que la famille d'Obededom était comblée de bénédictions, il fit transférer ce sacré dépôt à Jérusalem. Obededom est appelé géthéen dans l'Ecriture, non qu'il fût de Geth, qui était une ville des Philistins, mais parce qu'il y avait demeuré avec David.

* **OBERHAUSER** (dom Benoit), bénédictin allemand, naquit à Weissenkirchen en Autriche, le 25 janvier 1719, fit ses études à Saltzbourg et à Vienne, et embrassa la règle de Saint-Benoît en 1740, à l'abbaye de Lambach. Bon théologien, savant canoniste, il professa d'abord la philosophie à Saltzbourg, et ensuite le droit à Gurk et à Fulde. De nouvelles opinions commençaient alors à prévaloir dans les écoles d'Allemagne : Hontheim y avait préludé dans son *Febronius;* elles se répandirent dans les domaines de la maison d'Autriche. L'empereur Joseph II les favorisait, et des évêques complaisans se prêtaient à ses vues. Oberhauser les avait adoptées. Il relevait les prérogatives et l'autorité des princes temporels, au préjudice des droits et de l'autorité de l'Eglise, et il enseignait cette doctrine dans ses leçons, l'établissait dans ses ouvrages, et la faisait soutenir dans des thèses publiques. Quelques-uns de ces écrits parvenus à Rome y furent mis à l'*index*. Clément XIII, informé de ces innovations, adressa au prince-évêque de Fulde un bref par lequel il lui enjoignait de destituer Oberhauser de sa chaire. Ce prélat invita le professeur à quitter Fulde; Oberhauser obéit, et se retira à Lambach dans sa maison de profession. De là, il écrivit contre le père Peck, bénédictin du monastère de Schwarzak en Franconie, qui lui avait succédé dans la chaire de Fulde, et qui y enseignait une doctrine opposée à la sienne. Le prince-évêque de Saltzbourg, qui partageait les opinions d'Oberhauser, le nomma son conseiller.

Digitized by Google

Il mourut le 2 avril 1786. On a de lui : | *Prælectiones catholicæ, etc.* Il y attaque l'infaillibilité du pape, sa supériorité sur les conciles, ses prétentions sur le temporel des princes, etc. | *Apologia historico-critica divisarum potestatum*, Francfort-sur-le-Mein, 1771, in-8°, réimprimée à Vienne dans la *Collection canonique* d'Eybel. | *Manuale selectorum conciliorum*, 1776, 1 vol. in-4° ; | *Specimen cultioris jurisprudentiæ*, Leipsick, 1777. Cet ouvrage fut attaqué par le père Shmidt, jésuite d'Heidelberg, et par le père Hochstadt, capucin de Mayence. Le père Oberhauser leur répondit par un opuscule intitulé : *Pagellæ volantes*. | Un *Abrégé de Van Espen*, Saltzbourg, 1785, 5 volumes in-8° ; | *De dignitate utriusque cleri*, Saltzbourg, in-8°. Il n'en parut que la première partie ; la deuxième était prête à imprimer lorsque l'auteur mourut. | Un *Abrégé de Thomassin*, etc. Il y enseigne que les princes seuls ont d'eux-mêmes le droit d'imposer des empêchemens dirimans au mariage, et que si l'Église en impose, c'est par leur concession. Ses écrits sont savans ; mais il dispute avec aigreur et dureté.

* **OBERHAUSER** (dom Bernard), bénédictin, né dans les états du prince-évêque de Saltzbourg, avait fait profession dans l'abbaye d'Estal en Bavière. Il enseigna la philosophie à Saltzbourg et Frisingue. L'abbaye d'Estal étant devenue vacante, il en fut élu abbé. On a de lui un cours de philosophie sous ce titre : *Biennium philosophiæ thomisticæ*, 1725, 4 vol. in-8°. Il en parut un supplément, 1729, in-4°.

* **OBERKAMPF** (Christophe-Philippe), manufacturier célèbre, naquit à Weissembach dans le marquisat d'Anspach, le 11 juin 1738. Son père, habile teinturier, après avoir porté sans succès ses talens dans plusieurs villes de l'Allemagne était venu s'établir à Arau en Suisse, où les progrès de l'établissement qu'il avait formé lui firent obtenir le droit de bourgeoisie. Ce fut là que le jeune Oberkampf apprit à cultiver les diverses branches de l'art, alors nouveau en Europe, du manufacturier de toiles peintes. Dès les temps reculés, cet art était connu en Asie, et Pline vante l'éclat et la solidité des couleurs qu'employaient les Egyptiens dans la pratique de cet art. Mais les *Perses* et les *Indiennes* qui nous ont servi de modèles, n'avaient d'imprimé que le trait, et les sujets étaient coloriés au pinceau. C'est de cette longue et dispendieuse opération que nos toiles de fil et de coton, ou de coton pur, imprimées, ont pris dans le commerce le nom de *toiles peintes*, quoique l'impression à la planche y eut été appliquée d'abord, et, dans la suite, pour certains genres, l'impression mécanique au rouleau. C'est à Oberkampf que la France doit le bienfait de l'introduction de ces deux procédés, et il finit par naturaliser dans le royaume, et y porter à un degré inconnu de perfection, une industrie qu'on repoussait, comme contraire à la culture du chanvre, du lin et de la soie. Le même système prohibait l'importation, et la contrebande seule fournissait aux consommateurs les produits des manufactures de la Suisse, et du comtat Venaissin. Oberkampf s'était rendu à Paris, depuis deux ans, lorsque l'édit de 1759 autorisa la fabrication intérieure. Parmi les obstacles qui lui restaient à vaincre, le plus puissant de tous était sans contredit celui que lui présentait son peu de ressources financières : il ne possédait qu'une somme d'environ 600 francs, et ce fut avec cette somme qu'il jeta les fondemens d'un des plus beaux établissemens qui existe en France. Il s'établit dans une chaumière de la vallée de Jouy, et il se chargea seul du dessin, de la gravure, de l'impression et de la teinture des toiles. Le terrain qu'il occupait était marécageux, il entreprit de l'assainir en le desséchant par des saignées habilement ménagées, et en resserrant le lit de la petite rivière de Bièvre. Le pays en outre était presque désert, et par le fait seul de son industrie il y appela en peu de temps une population de 1500 âmes. L'abbé Morellet écrivit en faveur de l'établissement nouveau, et un arrêt du conseil étouffa les efforts malveillans des industries rivales. La manufacture de Jouy prit le plus grand développement, et depuis, plus de trois cents établissemens, qui occupent deux cent mille ouvriers, se sont formés et produisent à la France un bénéfice de main-d'œuvre qu'on a évalué à 240 millions. La réputation d'Oberkampf ne tarda pas à devenir européenne : elle s'étendit même jusque sous les Tropiques où ses agens allèrent tenter de dérober aux Indiens le secret de leurs couleurs. Louis XVI, protecteur éclairé des inventions utiles, accorda à Oberkampf des lettres de noblesse. Le conseil-général de son département lui avait décerné une statue ; mais sa modes-

tie la lui fit refuser, elle ne fut point élevée. Plus tard on lui offrit une place au sénat qu'il refusa également. C'est encore Oberkampf qui a créé à Essonne la manufacture de toiles peintes de coton, le premier et le plus bel établissement de ce genre en France. Cet ingénieux industriel mourut le 4 octobre 1815, profondément affecté des ravages que la guerre étendit jusques dans la vallée de Jouy. On trouve dans le *Mémorial universel de l'industrie*, tome 3, page 220, une Notice sur Oberkampf, avec son portrait.

*OBERLIN (Jérémie-Jacques), savant antiquaire et philologue, naquit le 7 août 1735, à Strasbourg où son père était professeur au gymnase : après y avoir fait ses premières études, il fut envoyé à Montbéliard pour y apprendre la langue française alors peu répandue en Alsace, puis au bout de quelques mois à Strasbourg. Le jeune Oberlin étudia dans cette université la philosophie et la théologie, dans lesquelles il s'attacha aux parties philologique et archéologique ; il était profondément versé dans les langues anciennes et modernes, dans les antiquités et la diplomatie. A l'âge de 22 ans il soutint publiquement sur l'inhumation des morts une thèse qui avait pour titre : *Dissertatio philologica de veterum ritu condiendi mortuos*, Argentorati, 1757, et l'année suivante il fut reçu docteur. Il avait à peine vingt ans, lorsqu'il fut appelé à suppléer son père. En même temps, Schoepflin, dont la réputation attirait à Strasbourg des jeunes gens de toutes les contrées de l'Europe, le chargea aussi de leur expliquer les auteurs latins et de leur faire des leçons sur les branches de connaissances pour lesquelles il n'existait pas de chaire dans l'académie. Nommé en 1764 conservateur adjoint de la bibliothèque de l'université, il reçut la même année l'autorisation d'ouvrir un cours public de langue latine. En 1770, il obtint la chaire du gymnase que son père avait occupée, et fut nommé suppléant professeur d'éloquence latine à l'académie. Ses différens travaux ne l'empêchaient pas de donner des cours d'archéologie, de géographie ancienne et diplomatique, etc., et il publia des *Manuels* ou Introductions élémentaires que leur utilité a fait adopter dans plusieurs écoles de l'Allemagne. Il consacrait une partie de ses vacances à faire des voyages scientifiques, et il parcourut le Palatinat, le Brisgau, la Lorraine, rapportant de chacune de ses excursions quelques remarques nouvelles et intéressantes. Il parcourut, en 1776, aux frais du magistrat de Strasbourg les provinces méridionales de la France, pour en examiner les monumens, et, en revenant, il s'arrêta un mois à Paris. Oberlin fut nommé professeur extraordinaire à l'université de Strasbourg en 1778, professeur de logique et de métaphysique en 1782, et directeur du gymnase en 1787. La révolution le trouva chargé de ces dernières fonctions : l'estime dont il était entouré le porta successivement à la place d'administrateur du district de Strasbourg et à celles d'administrateur du département du Bas-Rhin. Mais en 1793, sous le règne de la terreur, il subit à Metz, une détention de trois mois, pendant lesquels on le traita avec une barbarie qui était trop commune à cette époque. Il obtint néanmoins la permission de louer une chambre dans la ville, et commença aussitôt sur l'histoire et le langage du pays Messin, des recherches qui furent publiées dans le *Magasin encyclopédique* (3^e^ année, tome 4, page 223.) Après le 9 thermidor il put retourner à Strasbourg, où il reprit ses cours. A l'époque de l'organisation des écoles centrales, il fut nommé bibliothécaire de celle du Bas-Rhin, et il s'empressa d'ouvrir dans une des salles de la bibliothèque un cours de bibliographie. En 1800, il fit un nouveau voyage à Paris, pour revoir ceux de ses amis qui avaient survécu à la tourmente révolutionnaire. Oberlin mourut à Strasbourg le 10 octobre 1806, d'une attaque d'apoplexie. Ses travaux nombreux sur l'antiquité lui avaient valu le titre de correspondant de l'institut et il était membre de plusieurs académies nationales et étrangères. Le savant Kenniot ayant fait recueillir dans toute l'Europe les variantes du texte hébraïque de la Bible, Oberlin fut chargé de collationner les quatre manuscrits qui sont conservés dans la bibliothèque de Strasbourg. Il publia quelque temps après dans ses *Miscellanea argentoratensia* une *Description* des essais des variantes qui lui avaient été fournies. Les autres ouvrages d'Oberlin sont : | *P. Ovidii Nasonis Tristium libri V; ex Ponto libri IV; et Ibis; lectionis varietatem, eruditorum conjecturas, et clavem adjecit J. J. Oberlinus*, Argentorati, 1776, 1778 ; | *Vibius Sequester, de fluminibus, fontibus, lacubus, nemoribus, paludibus, montibus, gentibus, quorum apud poetas mentio fit*, avec différentes

Digitized by Google

leçons et commentaires, Argentorati, 1778, in-8°; | *Quinti Horatii Flacci carmina, curavit J. J. Oberlinus;* | *C. Cornelii Taciti opera, ex recensione Jos. Aug. Ernesti, denuo curavit Oberlinus*, Leipsick, 1801, 2 vol. in-8°, reproduit en 1824 par M. de Calonne, 5 vol. in-12; | *Orbis antiqui monumentis suis illustrati prodromus*, Argentorati, 1772, in-4°; | *Rituum romanorum tabulæ*, ibid., 1784, in-8°; | *Artis diplomaticæ primæ lineæ*, ib., 1788, in-8°; | *Litterarum omnis ævi fata, tabulis synopticis exposita*, ib., 1789, in-8°; | *Exposé d'une découverte faite au Forum de Rome, par le chevalier de Fredenhein*, 1789, in-8°, avec figures; | *Essai d'annales de la vie de Jean Guttemberg, inventeur de la typographie*, Strasbourg, 1801. Il a aussi donné plusieurs autres ouvrages sur la langue allemande du moyen âge; un *Aperçu*, le premier qui ait paru, de la statistique de la ci-devant Alsace, par le moyen de l'*Almanach d'Alsace*, qu'il publia de 1782 jusqu'en 1792. On lui doit encore l'*Alsatia litterata*, dont les deux premières parties furent publiées en 1782 et 1786. On trouve dans le *Magasin encyclopédique* beaucoup d'articles intéressans de ce laborieux archéologue. Le même recueil contient une *Notice* très étendue sur ce savant, année 1807, tome 2, page 72-140.

*OBERLIN (Jean-Frédéric), frère du précédent, né à Strasbourg, au mois de juin 1740, fit les études nécessaires pour se consacrer au ministère évangélique, et débuta dans cette carrière en 1767. A cette époque, il fut appelé à remplir les fonctions de pasteur dans la paroisse de Waldbach au Ban-de-la-Roche (située entre la Lorraine et l'Alsace), et dès ce moment sa vie entière a été consacrée à l'instruction et au bonheur des habitans. Le Ban-de-la-Roche est un canton aride et sablonneux, situé au milieu des Vosges; la paroisse de Waldbach, composée de cinq communes, comprend à peu près la moitié de son étendue. Ce pays avant le milieu du siècle dernier, était presque sauvage; ses habitans formant à peine quatre-vingt ou cent ménages, étaient plongés dans l'ignorance et la misère la plus profonde. C'est à cet état déplorable que le pasteur Oberlin, marchant sur les traces de son prédécesseur, qui dès 1750, avait entrepris la civilisation de ce pays, s'est efforcé d'arracher ses pauvres paroissiens. Ses efforts ont été couronnés d'un plein succès: on est étonné quand, pour la première fois, on met le pied sur ce coin ignoré des Vosges, d'y trouver aujourd'hui cinq à six cents familles qui subsistent heureusement par l'effet de l'amélioration de l'agriculture et de l'industrie; on l'est bien plus encore de voir cette petite peuplade, naguère si ignorante, parvenue aujourd'hui à un degré de culture et de civilisation vraiment surprenant, et qu'on rencontrerait difficilement peut-être dans d'autres communes rurales. Prodiges dus uniquement aux lumières, aux soins et au zèle de M. Oberlin. Les moyens dont il s'est servi pour arriver à un tel résultat, sont développés dans une brochure intitulée: | *Rapport fait à la société royale et centrale d'agriculture, par M. le comte François de Neufchâteau, sur l'agriculture et la civilisation du Ban-de-la-Roche*, Paris, 1818, in-8°. La société d'agriculture, dans sa séance du 29 mars 1818, a signalé d'aussi grands services, et les a couronnés, en décernant à M. Oberlin une médaille d'or. Louis XVIII, sur le rapport de S. Exc. le ministre de l'intérieur, le décora de la croix de l'ordre royal de la légion d'honneur. Quelque honorables que fussent pour lui ces témoignages d'intérêt, il semblait ne mettre de prix réel qu'à la tendre affection, soit de cette multitude d'élèves dont il avait éclairé l'esprit et le cœur, soit des nombreux paroissiens, qui lui devaient la civilisation et le bien être. Cet attachement ne s'est jamais démenti. Oberlin a succombé à une maladie douloureuse le 1er juin 1826, dans la 86e année de son âge. Il a paru deux notices in-4° et in-8° sur ce pasteur. On peut consulter de plus les *Archives du Christianisme au dix-neuvième siècle*, année 1826; les *Promenades Alsaciennes*, l'*Ecolier ou Raoul et Victor*, par madame Guizot, etc.

OBITECZKI (Jean), jésuite, né à Podiebrad, en Bohême, l'an 1618, mort à Giczin en 1679, s'est distingué par son zèle et ses connaissances. Il a laissé un ouvrage intitulé: *Annus dominicæ passionis*, Prague, 1670, un volume in-12, réimprimé, ibid., 1674.

OBIZZI (Lucrèce degli OROLOGI, femme d'Enée, marquis d'), dans le Padouan, s'est rendue aussi célèbre dans le 17e siècle par sa pudicité que l'ancienne Lucrèce; elle doit même lui être préférée à tous égards, ayant eu plus de fermeté et de vertu, et ayant dédaigné les tardifs

Digitized by Google

repentirs de cette beauté romaine. Vers l'an 1645, pendant que le marquis d'Obizzi était à la campagne, un gentilhomme de la ville, éperdument amoureux de la marquise, entra dans sa chambre, où elle était encore au lit avec son fils Ferdinand, âgé de cinq ans. Le gentilhomme prit la précaution de transporter l'enfant dans une chambre voisine, et sollicita ensuite la mère de condescendre à ses désirs. Mais n'ayant pu rien gagner ni par caresses, ni par menaces, il la poignarda. On fit arrêter le meurtrier, qui nia toujours son crime. On se contenta de le tenir en prison pendant quinze ans, au bout desquels il en sortit. Mais peu de mois après, le jeune marquis d'Obizzi vengea la mort de sa mère, en tuant son assassin d'un coup de pistolet. Il passa ensuite au service de l'empereur, qui le fit successivement marquis du Saint-Empire, commandant de Vienne, conseiller d'état et maréchal général de camp. Il mourut dans cette ville en 1710, après 50 ans de service.

OBRECHT (ULRIC); habile professeur en droit à Strasbourg, né en 1646, était petit-fils de Georges Obrecht, également professeur en droit, mort en 1612, à 66 ans, après avoir publié quelques ouvrages. Le luthéranisme était la religion de leur famille. Ulric se fit catholique à Paris, entre les mains de Bossuet, et après la prise de Strasbourg par les Français, Louis XIV le fit préteur royal de cette ville en 1685. Les langues grecque, latine, hébraïque, les antiquités, l'histoire, la jurisprudence, lui étaient familières. Il parlait, dit-on, de tous les personnages de l'histoire comme s'il avait été leur contemporain, de tous les pays comme s'il y avait vécu, et des différentes lois comme s'il les avait établies. Le grand Bossuet, après avoir entendu l'auteur, l'appela un *Abrégé* de toutes les sciences : *Epitome omnium scientiarum et homo omnium populorum*. On a de lui : | *Prodromus rerum alsaticarum*, in-4°, 1681; livre curieux pour l'histoire d'Alsace et de Strasbourg ; | *Excerpta historica de natura successionis in monarchia Hispaniæ*, en trois parties, in-4°. Il y prouve que la couronne d'Espagne est héréditaire, et, ce qui était bien moins certain, qu'elle appartenait de droit à Philippe V. | *Mémoire* concernant la sûreté publique de l'Empire ; | une *Edition* de Quintilien, avec des remarques, 2 vol. in-4° ; | *Version* de la *Vie* de Pythagore, par Jamblique. Ce savant mourut en 1701, consumé par un travail opiniâtre qui avait peu à peu affaibli ses forces.

OBREGON (BERNARDIN), instituteur des *Frères infirmiers minimes*, qui ont soin des malades dans les hôpitaux en Espagne, naquit à Las-Huelgas, près de Burgos, en 1540, d'une famille ancienne. Bernardin vécut d'abord dans la dissipation qu'entraîne le parti des armes, qu'il avait embrassé ; mais un exemple de vertu dans un homme de la lie du peuple, qui le remercia d'un soufflet, toucha son cœur en 1568. Il renonça au monde et forma sa congrégation, qu'il instruisit autant par son exemple que par ses discours. Ce saint homme mourut dans son hôpital général de Madrid, le 6 août 1599. Le peuple appela *Obregons* les religieux établis par cet homme vertueux.

O'BRYEN (THADÉE), Irlandais et prêtre catholique, naquit au comté de Corck, et vint en France après la capitulation de Limmerick, pour y achever ses études. Lorsqu'elles furent finies, il prit les ordres, et devint supérieur du collége des Irlandais à Toulouse. De retour dans sa patrie, il y fut pourvu de la cure de Castlelyons. C'était un ecclésiastique zélé et vertueux. On a de lui une bonne *Réfutation* d'un ouvrage de Davis, docteur protestant, contre le catholicisme, 1716. Il reprit le même sujet en 1720. Il a aussi écrit *sur le jubilé* de 1725. Il mourut en 1747.

OBSEQUENS (JULIUS), écrivain latin, que l'on conjecture avoir vécu un peu avant l'empire d'Honorius, vers l'an 395 de J. C., composa un livre *De prodigiis*, qui n'est qu'une liste de ceux que Tite-Live a insérés dans son histoire. Obsequens emprunte souvent les expressions de cet historien, sans corriger ses erreurs. Il ne nous reste qu'une partie de cet ouvrage, auquel Conrad Lycosthènes a fait des additions pour suppléer à ce qui manque dans l'original. Les meilleures éditions de Julius Obsequens sont celles où les additions de Lycosthènes sont distinguées du texte. C'est ainsi que Schœfferus dirigea l'édition qu'il en donna à Amsterdam en 1679. Elle a été réimprimée à Leyde, en 1720, in-8°, et on la joint aux auteurs *cum notis Variorum*. M. Victor a traduit en français le livre des *Prodiges* et les *Distiques moraux* de Dionysius Caton, 1825, in-12.

OCCAM, OCCHAM ou **OCKHAM** (GUILLAUME), théologien scolastique, de l'or-

dre des cordeliers, naquit vers la fin du 13ᵉ siècle au village d'Occam, dans le comté de Surrey en Angleterre, et fut disciple de Scot : mais il s'éleva dans la suite contre les opinions de son maître, et devint chef des *Nominaux*. On appelait ainsi ceux qui expliquaient principalement les choses par la propriété des termes, et soutenaient que les mots et non les choses étaient l'objet de la dialectique. Il s'acquit une si grande réputation, qu'on le surnomma *le Docteur invincible*. Il imagina de nouvelles subtilités pour mettre aux prises de nouveaux champions de l'école, et fut un des plus ardens défenseurs de l'universel *a parte rei*. Il faut convenir cependant que ces subtilités ont pu contribuer à perfectionner la logique, à donner de la netteté et de la précision aux idées. (*Voyez* DUNS.) Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on a eu tort de ridiculiser ces anciennes disputes, vu que nos plus illustres savans s'occupent de spéculations du même genre, et qui n'ont pas un but direct plus réel. « Il s'est élevé, » dit un auteur moderne, parmi les new- » toniens une question fameuse : savoir » si la force centrifuge est la même que la » centripète et la tangentiale *a parte rei*, » et seulement distinguée *per conceptum* » *præcisivum*, ou si elle est réellement » différente des deux autres. Par les dif- » férens personnages qu'on a fait faire à » ces deux forces, on a rendu cette ques- » tion comme inévitable, et l'on a vu en » quelque sorte reproduire la question » arabique : *Utrum relatio sit forma mo-* » *dalis, realiter, modaliter distincta a fun-* » *damento, termino et ratione fundandi.* » Le jésuite Boscowich est pour l'identité » *a parte rei*, leur accordant tout au » plus une petite distinctiou *sub conceptu*. » Les newtoniens du génie de Scot dé- » fendent la distinction pure et simple *a* » *parte rei*. *Voyez* la *Physica generalis* » de Léopold Bivald, Gratz, année 1767, » pag 82. » Mais si Occam n'est pas répréhensible pour s'être occupé de ces querelles d'école, il l'est très fort pour avoir oublié l'esprit de son état jusqu'à prendre avec une espèce de fureur le parti de Louis de Bavière contre le pape. Il écrivit en fanatique pour ce prince et son antipape Pierre de Corbario, contre Jean XXII, qui l'excommunia. Occam avait l'impudence de dire à Louis de Bavière : « Seigneur, prêtez-moi votre épée pour » me défendre, et ma plume sera toujours » prête à vous soutenir. » Il aurait été beau en effet qu'il y eût une bataille pour faire adopter les idées des *Nominaux*. Occam fut accusé d'avoir enseigné avec Césène, que J.-C. ni ses apôtres n'avaient rien possédé, ni en commun, ni en particulier : assertion évidemment fausse; car, quoiqu'ils ne fussent pas riches, et qu'ils possédassent très peu de chose, le peu qu'ils avaient leur appartenait. De là vint la fameuse question qu'on appela le *Pain des Cordeliers*. Il s'agissait de savoir si le domaine des choses qui se consumaient par l'usage, comme le pain et le vin, leur appartenaient, ou s'ils n'en avaient que le simple usage sans domaine, leur règle ne leur permettant pas d'avoir rien en propre. Nicolas III avait arrêté qu'ils n'auraient que l'usufruit des biens qui leur seraient donnés, et que la propriété serait à l'Eglise romaine. Jean XXII révoqua la bulle de Nicolas III, dont quelques-uns abusaient pour prétendre que les apôtres n'avaient rien possédé en propre, et il sévit contre les réfractaires avec plus de rigueur que la chose ne semblait l'exiger. Occam mourut à Munich le 7 avril 1347, absous, à ce que l'on croit, des censures ecclésiastiques. Il laissa des *Commentaires* sur le Maître des sentences, un *Traité du sacrement de l'autel*, et d'autres ouvrages, Paris, 1476, 2 vol. in-fol. qui prouvent un esprit subtil, mais bizarre.

OCCHIALI. *Voyez* LOUCHALI.

OCELLUS, ancien philosophe grec de l'école de Pythagore, était natif de Lucanie, ce qui lui a fait donner le nom de *Lucanus*. Il descendait d'une ancienne famille de Troie en Phrygie, et vivait long-temps avant Platon. Il composa un *Traité des rois et du royaume*, dont il ne nous reste que quelques fragmens; mais le livre de l'*Univers*, ou *Achilles*, qu'on lui attribue, est parvenu tout entier jusqu'à nous, et il y en a plusieurs éditions en grec et en latin. Les meilleures sont celles qui se trouvent dans les *Opera mythologica*, Cambridge, 1670, in-8°, ou Amsterdam, 1688, in-8°; et séparément, Amsterdam, 1661, in-8°. Boschius en a donné une traduction latine, Louvain, 1554. Valère-André et Foppens ont regardé, par une erreur assez plaisante, cette traduction comme celle d'un ouvrage de Lucien : *Ocellum Luciani*, De universi orbis natura, *latinum fecit*. Il s'efforce vainement d'y prouver l'éternité du monde. Le marquis d'Argens a traduit en français et a commenté cet ouvrage en 1762, in-12. Son but n'est pas seulement d'éclaircir

le texte, mais de répandre plus de jour sur les anciens systèmes. On souhaiterait un peu plus de correction dans le style, plus de sagesse et de solidité dans la façon de penser. L'abbé Batteux a traduit depuis l'ouvrage d'Ocellus, dans son *Hist. des causes premières*, in-8°; sa version est regardée comme plus exacte que celle du marquis d'Argens.

OCHIN (Bernardin), moine ambitieux et apostat, appelé en latin *Ochinus*, et en italien Occhini (on l'appelle quelquefois OKIN, pour conserver la prononciation de l'italien et du latin), né à Sienne en 1487, entra jeune chez les religieux de l'observance de Saint-François; mais il les quitta bientôt, et s'appliqua à l'étude de la médecine. Touché, au moins en apparence, d'un nouveau désir de faire pénitence, il rentra dans l'ordre qu'il avait abandonné, et s'y distingua par son zèle, sa piété et ses talens. La réforme des capucins venait d'être approuvée (*voyez* BASCHI); il l'embrassa en 1534, contribua beaucoup au progrès de cet ordre naissant, et en fut général. Sa vie paraissait régulière et sa conduite édifiante. Ses austérités, son habit grossier, sa longue barbe, qui descendait jusqu'au-dessous de sa poitrine, son visage pâle et décharné, une certaine apparence d'infirmité et de faiblesse affectée avec beaucoup d'art, et l'idée que tout le monde avait de sa sainteté, le faisaient regarder comme un homme merveilleux. Ce n'était pas seulement le peuple qui en portait ce jugement; les plus grands seigneurs et les princes souverains le révéraient comme un saint. Lorsqu'il venait dans leurs palais, ils allaient au devant de lui, et lui rendaient de grands honneurs, qu'ils accompagnaient de marques distinguées d'affection et de confiance. Cet hypocrite avait recours à toutes sortes d'artifices pour confirmer l'opinion si avantageuse que l'on avait conçue de lui. Il allait toujours à pied dans ses voyages, et lorsque les princes le forçaient de loger chez eux, la magnificence des palais, le luxe des habits et toute la pompe du siècle semblaient ne lui rien faire perdre de son amour pour la pauvreté et pour la mortification. On ne parlait que de sa vertu dans toute l'Italie, et cette réputation facilitait le progrès du nouvel ordre. Il était savant, quoiqu'il ne sût pas beaucoup de latin; et quand il parlait sa langue naturelle, il s'énonçait avec tant de grâce et de facilité, que ses discours ravissaient ses auditeurs. Lorsqu'il devait prêcher en quelque endroit, le peuple s'y assemblait en foule: les villes entières venaient pour l'entendre. On fut très surpris quand on vit tout d'un coup cet homme si renommé quitter le généralat des capucins, embrasser l'hérésie de Luther, et aller à Genève épouser une fille de Lucques, qu'il avait séduite en passant par cette ville. L'orgueil le précipita dans cet abîme. Il ne put résister au dépit de n'avoir point obtenu un chapeau de cardinal qui avait toujours été l'objet de son ambition; il devint apostat et ennemi forcené du christianisme. Il assista à la fameuse conférence des déistes ou athées, à Vicence, en 1546, où l'on convint des moyens de détruire la religion de J.-C., en formant une société qui, par des succès progressifs, amena à la fin du 18ᵉ siècle une apostasie presque générale. (*Voyez* les ouvrages intitulés, *Le Voile levé*, la *Conjuration contre l'Eglise catholique*, et le *Journ. hist. et littér.*, 1ᵉʳ juin 1792, page 171.) Lorsque la république de Venise, informée de cette conjuration, fit saisir Jules Trévisan et François de Rugo, qui furent étouffés, Ochin se sauva avec les autres. La société ainsi dispersée n'en devint que plus dangereuse, et c'est celle qu'on connaît aujourd'hui sous le nom d'*Illuminés*, comme le prouve l'auteur des ouvrages que nous venons de citer. (*Voyez* MAIER, Michel.) Ochin fut un de ceux qui se signalèrent le plus dans l'exécution du projet arrêté. Il versa des flots de bile sur tous ceux qui l'attaquèrent, comme on peut en juger par un écrit de Catarin contre lui, et par la réponse. Voici le titre de l'un et de l'autre: *Rimedio alla pestilente dottrina di Bern Ochino*, *da Ambr. Catarino*, Rome, 1544, in-8°... *Riposta d'Ochino alle bestemmie d'Ambr. Catarino*, 1546, in-8°. Ce séducteur passa ensuite en Angleterre, où il inspira aux jeunes gens du goût pour les nouvelles erreurs, et du mépris pour les plus anciennes pratiques de l'Eglise. La religion catholique étant rentrée dans ce royaume avec la reine Marie, il fut obligé de se retirer à Strasbourg, et de là, en 1555, à Zurich, où il fut ministre de l'Eglise italienne. Ses *Dialogues* en faveur de la polygamie lui firent perdre sa place. Après avoir erré de pays en pays, il se retira en Pologne, d'où il fut chassé en 1564. Il chercha un asile à Llaucow dans la Moravie, et il n'y trouva

Digitized by Google

que la misère et l'opprobre. Il y mourut la même année, de la peste, à 77 ans, également haï des protestans et des catholiques. Un an avant sa mort, il avait publié trente *Dialogues*, traduits en latin par Castalion, Bâle, 1563, 2 vol. in-8°, dans lesquels il parle fortement en faveur de la polygamie. Une telle opinion, soutenue par un vieillard plus que septuagénaire, est assez singulière. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont il n'est pas fort nécessaire de donner le catalogue. Les principaux sont : | des *Sermons italiens*, en 5 vol. in-8°, Bâle, 1562, très rares et chers; | des *Commentaires* sur les Epîtres de saint Paul; | *Dialogo del purgatorio*, 1556, in-8°. Il est traduit en français et en latin; mais l'édition italienne est plus recherchée. | *Disputa intorno alla presenza del corpo di G. C. nel sacramento della cena*, Bâle, 1561, in-8°; le même en latin, avec un *Traité du libre arbitre*, in-8°; | *Sinceræ et veræ doctrinæ de cœna Domini defensio*, Zurich, 1556, in-8°; | *Il Catechismo*, 1561, in-8°; | *Liber adversùs papam*, 1549, in-4°; | d'autres *Satires* sanglantes contre la cour de Rome et contre les dogmes catholiques. Tous les ouvrages de cet apostat sont peu communs. On peut en voir une liste plus détaillée dans le *Dictionnaire typographique*.

OCHOSIAS, fils et successeur d'Achab roi d'Israël, fut aussi impie que son père. Il commença à régner l'an 898 avant J. C. La 2e année de son règne, il tomba d'une fenêtre et se froissa tout le corps. Il envoya consulter Béelzébuth, divinité des habitans d'Accaron, pour savoir s'il relèverait de cette maladie. Elie vint au devant de ses gens par ordre du Seigneur, et les chargea de dire à leur maître, que puisqu'il avait mieux aimé consulter le dieu d'Accaron que celui d'Israël, il ne relèverait point de son lit, mais qu'il mourrait très certainement. Les gens d'Ochosias retournèrent sur leurs pas, et dirent à ce prince ce qui leur était arrivé. Le roi, reconnaissant que c'était Elie qui leur avait parlé, envoya un capitaine avec 50 hommes pour l'arrêter. Cet officier, impie comme son maître, ayant parlé au prophète d'un ton menaçant et dérisoire, le saint homme, embrasé d'un zèle ardent pour l'honneur de Dieu, insulté en sa personne, lui demanda qu'il tirât une vengeance éclatante de l'insolence de ses ennemis, et il fut exaucé sur-le-champ. Un feu lancé du ciel consuma l'officier avec sa troupe. La même chose arriva à un second, que le malheur du premier n'avait pas rendu plus sage. Le troisième qui fut envoyé se jeta à genoux devant Elie, le pria de lui conserver la vie. L'ange du Seigneur dit au prophète, qu'il pouvait aller avec ce capitaine sans rien craindre. Il vint trouver Ochosias, auquel il annonça sa mort prochaine en punition de son impiété. Il mourut l'an 896 avant J.-C. Joram son frère lui succéda.

OCHOSIAS, roi de Juda, dernier fils de Joram et d'Athalie, était âgé de vingt-deux ans lorsqu'il commença à régner. Il marcha dans les voies de la maison d'Achab, dont il descendait par sa mère, fille de ce roi impie. Il alla à Ramoth de Galaad avec Joram, roi d'Israël, pour combattre Hazael, roi de Syrie; et Joram ayant été blessé dans le combat retourna à Jezrael pour se faire traiter de ses blessures. Ochosias se détacha de l'armée pour aller lui rendre visite. Mais Jéhu, général des troupes de Joram, s'étant soulevé contre son maître, courut pour le surprendre à Jezrael, sans lui donner le temps de se reconnaître. Joram et Ochosias, qui ignoraient son dessein, allèrent au devant de lui; le premier ayant été tué d'un coup de flèche, Ochosias prit la fuite. Jéhu le fit poursuivre, et ses gens l'atteignirent à la montée de Ganer, près de Jebblaan, et le blessèrent mortellement. Il eut encore assez de force pour aller à Mageddo, où ayant été trouvé, il fut amené à Jéhu, qui le fit mourir l'an 884 avant J.-C.

* **OCHS** (Pierre), chancelier et grand tribun de l'état de Bâle, directeur de la république helvétique, puis conseiller-d'état, naquit à Bâle en 1749, et commença sa carrière par être docteur en droit. Il n'aurait peut être été très connu que comme historien de son pays, sans l'influence que la révolution de France eut sur la Suisse. Il se trouva en mesure de devenir un des intermédiaires du rapprochement projeté, en 1795, entre le roi de Prusse et la république française. On sait que la paix qui s'ensuivit fut signée à Bâle le 5 avril de cette année. Ochs contribua aussi à amener la fin de la guerre avec l'Espagne, le 22 juillet, et à faire conclure un traité avec l'électeur de Hesse-Cassel, le 25 août. En mai 1796, il fut envoyé à Paris pour dissiper les nuages qui s'étaient élevés alors entre la France et la Suisse, et assurer le Directoire que l'é-

Digitized by Google

tat de Bâle, en particulier, était résolu de conserver inviolablement la bonne intelligence avec la république française. Vers la fin de 1797 il fut encore chargé d'une négociation à l'occasion des échanges proposés entre les deux états voisins, mais il parait que cette mission ne fut qu'un prétexte, et qu'il fut appelé à Paris par les chefs de la république française, qui avaient jeté les yeux sur lui comme très propre à accomplir le projet qu'ils avaient formé de changer la forme du gouvernement de la Suisse. En effet quoique beau-frère et ami de l'infortuné Dietrich (*voyez* DIETRICH), maire de Strasbourg, qui fut la victime des fureurs de l'époque, après avoir préparé les esprits, il envoya de Paris à Bâle le projet de la nouvelle constitution destinée pour la Suisse, rédigé par lui et concerté avec le Directoire; et, soit par ses insinuations, soit par les menaces de l'envoyé de France, on s'occupa d'organiser un gouvernement pour la Suisse à peu près sur le modèle du gouvernement directorial de la France. Ochs fut appelé à présider l'assemblée qui se forma dans Bâle même pour établir la constitution particulière de ce pays; cependant le sénat helvétique réuni à Arau sous sa présidence, ne le choisit point pour le directoire, comme la France l'avait souhaité. Alors Ochs se rendant l'interprète du mécontentement de cette puissance, attaqua le directoire helvétique et la majorité du grand conseil. Rapinat, beau-frère du directeur Rewbell et commissaire de la république française, outre-passant ses instructions, se permit, au mois de juin 1798, de frapper un coup d'état en forçant la démission de deux directeurs MM. Pfeiffer et Bay, et nomma Ochs et Dolder membres du directoire de la Suisse. Ces nominations occasionèrent des troubles dans le pays; Rapinat fut révoqué, et par suite Ochs fut obligé de donner sa démission; mais le retour de son protecteur le fit rappeler au directoire. La journée du 30 prairial ayant renversé en France le crédit de Rewbel et de Rapinat, Ochs se vit de nouveau obligé de donner sa démission (juin 1799). De retour dans sa ville natale, il fut mal reçu de ses concitoyens, et, au mois de février 1800, il se rendit à Paris. Cependant en 1802 il parvint encore à se faire nommer membre de la *consulta*, convoquée à Paris, et il fut un des rédacteurs de la nouvelle constitution qui tendait à fédéraliser la Suisse. Sous le nouveau gouvernement il entra au conseil-d'état, mais il s'occupa plus particulièrement de travaux littéraires. Il est mort à Bâle le 19 juin 1821. Mallet-Dupan, dans son *Essai historique sur la destruction de la ligue et de la liberté helvétique*, l'a dépeint comme un homme délié, jouant le philosophe et également avide d'argent et de pouvoir. On a de lui: | *Lettre d'un citoyen de Bâle à un de ses amis à Neuchâtel*, 1781, in-8°; | *Histoire de la ville et du pays de Bâle*, 1785-1821, 5 vol. in-8°. Cette histoire, écrite d'après des documens originaux et authentiques, est estimée quoique un peu prolixe, et Muller la cite souvent avec éloge. Elle devait avoir un sixième volume. | *Projet de constitution helvétique*, en allemand, en français et en italien, Paris 1797, in-8° et Bâle 1798, in-12. Le directeur Merlin a eu part à la rédaction de cette pièce. | l'*Incas d'Otahis*, tragédie en 5 actes et en vers français, Bâle, 1807, pleine de germanismes et de flagorneries pour Bonaparte; | *Promethée*, opéra en 3 actes et en vers libres, Paris, 1808, rempli aussi de flagorneries comme dans la pièce ci-dessus. | l'*Homme à l'heure*, comédie en 3 actes et en prose, Paris, 1808. Ces trois pièces sont au-dessous du médiocre. Le *Journal de l'empire* a rendu compte de cette dernière le 27 novembre 1808.

OCHUS. *Voyez* DARIUS-NOTHUS et ARTAXERXÈS.

OCKAM. *Voyez* OCCAM.

OCKLEY (Simon), ecclésiastique et orientaliste anglais, né à Exeter en 1678, vicaire de Swavesey dans le comté de Cambridge, et en 1711 professeur de langue arabe à Cambridge, a publié en 1706: | *Introductio ad linguas orientales*. Il a donné aussi | une *Histoire des Sarrasins*, avec un *Précis sur les Arabes, sur Mahomet et sa secte*, 1718, en anglais, traduite par Jault en français, 1748, 2 vol. in-12. | *Description de la Barbarie*, Londres, 1713, in-8°, en anglais. Des notes sur plusieurs auteurs et quelques versions. Ses talens ne l'empêchèrent pas de devenir pauvre, et d'être confiné pour dettes dans une prison, où vraisemblablement il mourut vers l'an 1720. On cite encore d'Ockley une *Histoire de l'état présent des Juifs dispersés sur le globe*, traduite de l'italien de Modena, rabbin vénitien.

* O'CONNOR (Turlogh), né à Dublin vers 1760, partagea les mêmes prin-

cipes que Napper-Tandy et Samuel Nelson, ses compatriotes, dans l'intention de soulever son pays contre la domination anglaise. Il fut un des chefs des *desfenders*, qui remplirent l'Irlande de troubles. O'Connor avait des intelligences secrètes avec les patriotes français : averti par eux que les républicains allaient tenter une descente sur les côtes d'Irlande, il leva des hommes pour la favoriser; mais ayant été découvert, il fut arrêté et condamné à mort le 31 août 1798. *Voyez* NAPPER-TANDY.

OCTAVIE, petite-nièce de Jules-César et sœur d'Auguste, fut mariée en premières noces avec Claudius Marcellus, et en secondes noces avec Marc-Antoine. Ce mariage fut le lien de la paix entre ce triumvir et Auguste. C'était une femme d'une rare beauté et d'un mérite encore plus rare. Marc-Antoine, loin d'y être sensible, se rendit en Egypte près de Cléopâtre, dont il était éperdument amoureux. Octavie voulut arracher son époux à cette passion, en allant le trouver à Athènes; mais elle en reçut le plus mauvais accueil, et un ordre de s'en retourner à Rome. Auguste, outré de cet affront, résolut de s'en venger. La généreuse Octavie tâcha d'excuser son époux, dans l'espérance de renouer quelque négociation entre lui et son frère; mais tous ses soins furent inutiles. Après la défaite entière de Marc-Antoine, elle vécut auprès d'Auguste, avec tous les honneurs dus à son rang et à son mérite. Son fils Marcellus, qu'elle avait eu de son premier mari (jeune homme qui donnait de grandes espérances, et qui était regardé comme l'héritier présomptif de l'empire), épousa Julie fille d'Auguste; mais il mourut à la fleur de son âge. Octavie, plongée dans une profonde douleur, y succomba onze ans avant J.-C. Cette perte fut un deuil public. Auguste prononça un discours funèbre, qui fut un éloge de ses vertus. Les gendres d'Octavie portèrent eux-mêmes son cercueil; et le peuple romain, toujours extrême en haine et en amour, et mêlant la superstition à toutes les passions, aurait rendu des honneurs divins à sa mémoire, si Auguste, plus sage en ce point que Marc-Aurèle, avait voulu le permettre. Elle avait eu avec Marc-Antoine, Antonia l'aînée, qui épousa Domitius Ænobarbus; et Antonia la jeune, femme de Drusus, frère de Tibère.

OCTAVIE, sœur de Britannicus, fille de l'empereur Claude et de Messaline, fut fiancée à Lucius Silanus, petit-fils d'Auguste; mais ce mariage fut rompu par les intrigues d'Agrippine, qui lui fit épouser Néron à l'âge de seize ans. Ce prince la répudia peu de temps après, sous prétexte de stérilité. Poppée, qu'il prit après elle, accusa Octavie d'avoir eu un commerce criminel avec un de ses esclaves. On mit à la question toutes les servantes de cette princesse. Quelques-unes, ne pouvant résister à la violence des tourmens, la chargèrent du crime dont elle était faussement accusée; mais la plupart des autres eurent la force de la déclarer innocente. Cependant Octavie fut envoyée en exil dans la Campanie; mais les murmures du peuple obligèrent Néron de la faire revenir. On ne saurait exprimer la joie qu'on fit éclater dans Rome pour ce rappel, ni les honneurs que le peuple fit à cette princesse. Il releva ses statues, les couronna de fleurs, porta son image en triomphe, et les statues de Poppée furent brisées. Cette femme artificieuse se crut perdue, si Octavie ne périssait, elle se jeta aux pieds de Néron, et obtint enfin sa mort sous divers prétextes. Octavie fut reléguée dans une île, où on la contraignit de se faire ouvrir les veines, à l'âge de vingt ans; et on lui coupa la tête, laquelle fut portée à son indigne rivale. Ses malheurs ont fourni le sujet de l'une des tragédies latines que l'on a sous le nom de Sénèque; et le célèbre Alfieri les a reproduits sur la scène italienne.

OCTAVIEN, antipape, de la famille des comtes de Frascati, se fit élire en 1159 par deux cardinaux, après la mort d'Adrien IV, et prit le nom de *Victor IV*. Il fut soutenu par l'empereur Frédéric I[er]. Il convoqua un concile en 1160, à Pavie, où Alexandre III fut déposé. Ce pape, contraint de fuir en France, laissa le trône pontifical à l'usurpateur, qui mourut à Lucques en 1164, également haï et méprisé.

OCTAVIUS. *Voyez* AUGUSTE.

ODAZZI (Jean), peintre et graveur, né à Rome en 1663, mort dans la même ville en 1721, apprit d'abord à graver de Corneille Bloemaert. Il passa de cette école dans celle de Cito-Ferri et du Bacici. Son mérite le fit recevoir à l'académie de Saint-Luc, et le pape lui donna l'ordre du Christ. Ce peintre était infatigable dans le travail, et peignait avec une rapidité singulière. Son dessin est correct; ses peintures à fresque sont surtout fort

Digitized by Google

estimées. La plupart de ses ouvrages se voient à Rome ; il a principalement travaillé pour les églises : la coupole du dôme de Velletri, peinte de la main de ce maître, est un morceau qui le place au rang des artistes distingués.

ODDI (Jacques degli), cardinal, d'une noble famille de Pérouse, naquit dans cette ville vers 1690, et occupa divers emplois importans, où il fit preuve de capacité et d'habileté dans le maniement des affaires. En 1745, à son retour de Portugal, où il avait été envoyé en qualité de nonce près de cette cour, il fut élevé par Benoît XIV à la dignité de cardinal. Il fut ensuite légat à Ravenne où il fit beaucoup de bien, protégea les lettres et se concilia l'estime générale par sa vertu, sa libéralite et l'esprit de justice qu'il portait dans l'administration. Nommé évêque de Viterbe, il se montra dans ce nouveau poste pasteur aussi zélé que savant, aida les pauvres, maintint la discipline parmi son clergé, et n'omit rien de ce qui pouvait contribuer à l'édification et à l'avantage de son troupeau. Ce pieux et estimable prélat mourut à Viterbe en 1770, âgé de 80 ans, et regretté de tous ceux qui l'avaient connu. Il a laissé les ouvrages suivans : | *Constitutiones editæ in diœcesana synodo habita in cathedrali ecclesia Sancti Laurentii viterbiensis anno* 1662, Viterbe, 1763, in-4° ; | *Viterbiensis synodi vindicatio*, ibid. 1764, in-4°.

* ODDI (Nicolas degli), cardinal et neveu du précédent, homme d'un mérite distingué, de beaucoup de sagesse et de prudence, et d'un talent rare, fut envoyé à la diète de Francfort après la mort de l'empereur François Ier, et s'y comporta de manière à obtenir et à mériter les plus grands éloges. Il mourut en 1767 à Arezzo, au collége des jésuites, dans un temps et à un âge où il pouvait rendre encore les plus grands services à l'Eglise, qui fondait sur lui de justes espérances.

ODED, prophète, qui s'étant trouvé à Samarie dans le temps que Phacée, roi d'Israël, revenait dans cette ville avec 200,000 prisonniers que les Israélites avaient faits dans le royaume de Juda, alla au devant des victorieux, leur reprocha leur inhumanité et leur fureur contre leurs frères que Dieu avait livrés entre leurs mains. Les soldats se laissèrent toucher par les paroles du prophète. La compassion et le désintéressement prirent tout à coup dans leur cœur la place de la cruauté et de l'avarice : ils rendirent la liberté aux captifs, et abandonnèrent le riche butin qu'ils avaient fait. II. *Par.* 28.

ODENAT (Septimius), prince arabe, roi des Palmyréniens, naquit à Palmyre. Il était issu d'une famille royale, devint l'époux de la fameuse Zénobie, et fut ensuite empereur. Odenat s'était exercé dès son enfance à combattre les lions, les léopards et les ours. Après cette fameuse journée, où l'empereur Valérien fut pris et traité avec tant d'ignominie par Sapor, roi de Perse, l'an 260, l'Orient consterné tâcha de fléchir cet insolent vainqueur. Odenat lui envoya des députés chargés de présens avec une lettre, dans laquelle il lui protestait qu'il n'avait jamais pris les armes contre lui. Sapor, indigné qu'un aussi petit prince eût osé lui écrire, et ne fût pas venu lui-même lui rendre hommage, déchire sa lettre, fait jeter ses présens dans la rivière, et jure qu'il ruinera bientôt tout son pays, et qu'il le fera périr lui et toute sa famille, s'il ne vient pas se jeter à ses pieds les mains liées derrière le dos. Odenat, indigné à son tour, prit le parti des Romains, et fit la guerre à Sapor avec tant de succès, qu'il lui enleva sa femme et ses trésors. Il ruina le parti de Quiétus, fils de Marcien, et demeura fidèle aux Romains. L'empereur Gallien crut ne pouvoir mieux récompenser ses services, qu'en l'associant à l'empire. En 264, il lui donna les titres de César et d'empereur, et celui d'Auguste à la reine Zénobie sa femme et à leurs enfans. Odenat fit mourir Baliste, qui s'était révolté, prit la ville de Ctésiphon, et se préparait à marcher contre les Goths, qui ravageaient l'Asie, lorsqu'il fut assassiné l'an 267 dans un festin avec Hérodien son fils, à Héraclée dans le Pont. Zénobie gouverna après lui, sous le titre de reine d'Orient.

* ODERICO (Gaspard-Louis), célèbre antiquaire, né à Gènes en 1725. A l'âge de dix-huit ans, il entra chez les jésuites, et obtint une chaire de théologie à Rome où il put se livrer à son goût pour les antiquités. Lors de la suppression de son ordre, il se retira à Gènes, sa patrie, y fut nommé bibliothécaire de l'université, et y mourut le 10 décembre 1803. On a de lui : | *Dissertazione sopra un' antica inscrizione novellamente scoperta*, Rome, 1756. L'inscription qui forme le sujet de cette dissertation est relative à Kamenius, préteur triomphal du temps de Constantin, et septemvir du collége des Epulons. Ce Kamenius était de la famille Cesonia. | *Dissertationes et adnotationes in*

Digitized by Google

aliquot ineditas veterum inscriptiones et numismata, etc., Rome, 1765. C'est un recueil d'inscriptions latines qui étaient échappées à l'examen de Gruter, Reinesius, Gudi, Fabretti, Muratori, Maffei, etc.

ODESDUN de la MESCHINIERE (Louis), prêtre de Chinon en Touraine, après avoir été employé par le clergé de France, en recueillit les *Mémoires*, dont il donna 2 vol. in-fol. en 1646; mais d'autres collections, plus amples et mieux faites, ont éclipsé la sienne. Il fit paraître aussi la même année une collection des *Conciles de France* tenus depuis celui de Trente, in-fol., qui sert de suite à ceux du père Sirmond, 3 vol. in-fol.; et auxquels on joint les *Supplémens* de Lalande, 1666, in-fol. Nous ignorons le temps de sa mort.

ODET de COLIGNI. *Voyez* COLIGNI.

* **ODIER** (Louis), médecin, né à Genève en 1748, mort en 1817, prit ses degrés à l'université d'Edimbourg. En 1798 il publia la *Traduction* de l'ouvrage de Jenner, insérée dans le neuvième volume de la *Bibliothèque britannique*, et il parait être le premier qui ait signalé en France la découverte de la vaccine. Il fut pendant trente ans membre du consistoire de Genève, et publia plusieurs ouvrages relatifs à sa profession, entre autres un *Manuel de médecine pratique*, où l'on trouve des vues neuves, et qui est le sommaire des cours de médecine qu'il fit en 1799. Il a été aussi le rédacteur des articles de médecine dans la *Bibliothèque britannique*. Une *Notice* sur sa vie et ses écrits a été publiée à Genève en 1818.

* **ODIER** (Pierre-Agathange), sous-intendant militaire, né à Saint-Marcellin en 1774, s'enrôla à l'âge de 17 ans dans un régiment de sa province, et passa ensuite dans l'administration militaire où de grade en grade il arriva à celui d'inspecteur aux revues. Après avoir fait les campagnes d'Italie, d'Allemagne et d'Espagne, il fut nommé en 1815 membre de la chambre des représentans des cent-jours. Plus tard il devint professeur d'administration militaire à l'école de l'état-major. Il a publié le recueil de ses leçons sous ce titre : | *Cours d'études pour l'administration militaire*, Paris, 1824-25, 7 vol. in-8°; ouvrage estimé des militaires, et le plus complet qui existe sur cette matière. On en trouve une analyse étendue dans le tome 27 de la *Revue encyclopédique*. On a encore de lui : | *De la Réforme dans la législation militaire*, in-8°, et | *De l'Administration de l'armée d'Espagne* ou *du Système des entreprises*, in-8°.

ODILLON (saint), 5^e^ abbé de Cluny, fils de Béraud le grand, seigneur de Mercœur, naquit en Auvergne l'an 962. Dès son enfance il fit des progrès dans les lettres et dans la vertu. Le désir de mener une vie plus parfaite lui inspira la résolution de se retirer à Cluny. Saint Mayeul jeta les yeux sur lui pour lui succéder : Odillon fut le seul qui désapprouva ce choix. La réputation que lui firent ses vertus vint jusqu'à l'empereur saint Henri, qui le pria de l'accompagner dans le voyage qu'il fit à Rome pour s'y faire couronner, et jouit plusieurs fois depuis de ses pieux entretiens. Son humilité était si grande, qu'il refusa l'archevêché de Lyon et le *Pallium* dont Jean XIX voulut l'honorer. Ce saint abbé mourut à Souvigni en 1049, à 87 ans, après avoir répandu son ordre en Italie, en Espagne et en Angleterre. Son caractère dominant était une bonté extrême, qui le fit appeler *le Débonnaire*. Son nom est immortel dans l'Eglise, par l'institution de la *Commémoration générale des trépassés*. Cette pratique passa des monastères de Cluny dans d'autres églises, et fut enfin adoptée par l'Eglise universelle. On raconte diversement la révélation qu'on dit y avoir donné lieu. Dans le doute, il est plus prudent d'attribuer cette institution à la piété de l'illustre abbé de Cluny qu'à des visions incertaines. On a de lui, dans le recueil intitulé *Bibliotheca cluniacensis*, 1614, in-fol. : | la *Vie de saint Mayeul*; | celle de *sainte Adélaïde*, impératrice; | des *Sermons*, qui marquent une grande connaissance de l'Ecriture sainte; | des *Lettres*; | des *Poésies*. On trouve encore quelques *Lettres* de lui dans le *Spicilége* de dom d'Achery. Autant ce pieux écrivain fut soigneux de cultiver lui-même les bonnes études, autant le fut-il de les favoriser et d'exciter les talens dans son ordre. Pierre Damien a écrit sa *Vie*. — Il ne faut pas le confondre avec ODILON, moine de Saint-Médard de Soissons, dont on a un *Traité sur les translations des reliques des saints*, dans les *Acta benedictinorum* de Malonbil. Celui-ci vivait à peu près dans le même temps que le premier.

ODOACRE, roi des Hérules, fut élevé en Italie. Il était fils d'Ederon, ministre d'Attila, et chef de la tribu des Scyrres, qui fut presque entièrement détruite dans une bataille, douze ans après la mort

de ce tyran, vers l'an 465. Odoacre rassembla quelques compagnons d'armes avec lesquels il passa en Italie, et entra dans les gardes impériales, où il s'avança rapidement. Cette garde et toute l'armée romaine n'étaient plus composées alors que d'étrangers. Une taille avantageuse, et beaucoup de hardiesse et de courage, lui firent un nom. L'empire romain touchait à sa fin. Les Hérules et autres barbares le prirent pour chef : une partie de l'armée romaine mécontente de la tyrannie d'Oreste et de son fils Augustule, finit aussi par se mettre sous les ordres d'Odoacre. Oreste, à cette nouvelle, se sauva à Pavie, ville forte; mais Odoacre l'y poursuivit, prit la ville, la pilla, la brûla, et fit mettre à mort son ennemi. Le vainqueur passa de là à Rome, où il se fit proclamer roi d'Italie, et ensuite à Ravenne, où il trouva Augustule. Ce prince fut exilé dans la Campanie, après avoir été dépouillé des marques de la dignité impériale. Cette étonnante révolution, qui mit fin à l'empire romain, arriva en 476. La terre changeait alors de face : l'Espagne était habitée par les Goths; les Anglais-Saxons passaient dans la Bretagne; les Français s'établissaient dans les Gaules, les Allemands s'emparaient de la Germanie; les Hérules et les Lombards restaient maîtres de l'Italie. C'est ainsi que des nations barbares, mais sobres et chastes, détruisirent la puissance des Romains, devenus un peuple mou et lâche, et dont les crimes avaient depuis longtemps préparé la ruine. (On peut voir sur ce sujet l'excellent traité de Salvien : *De Providentia*, l. 7, n° 224.) Odoacre, maître de l'Italie, eut à combattre Théodoric. Il fut battu trois fois, et assiégé dans Ravenne en 490. Il n'obtint la paix qu'à condition qu'il partagerait l'autorité avec son vainqueur. Théodoric lui avait promis avec serment de ne lui ôter ni la couronne ni la vie; mais peu de jours après, l'ayant invité à un festin, il le tua de sa propre main, et fit périr tous ses officiers et tous ses parens, en 493. Odoacre était un prince plein de magnanimité et de douceur. Quoique arien, il ne maltraita point les catholiques. Il sut user modestement de sa fortune, et n'eut rien de barbare que le nom. S'il établit plusieurs impôts onéreux, il y fut forcé par la nécessité de récompenser ceux à qui il devait le sceptre.

* ODOLANT - DESNOS (PIERRE - JOSEPH), laborieux compilateur et historien d'Alençon, né dans cette ville le 21 novembre 1722, y fit de bonnes études au collége des jésuites, et alla faire son cours de philosophie à l'université de Paris. Ses travaux furent immenses et il fit des progrès très rapides; il faisait des extraits étendus des poètes, des historiens, des critiques, copiait même des ouvrages entiers, quand sa fortune, alors très modique, ne lui permettait pas de les acheter. Après avoir un instant étudié la théologie puis la jurisprudence, il se voua avec succès à l'étude de la médecine. Ses cours étaient à peine terminés, qu'il fut choisi, avec quelques jeunes médecins, pour aller porter les secours de leur art dans des provinces où s'étendaient les ravages d'une fièvre contagieuse, sur laquelle le gouvernement voulait avoir des renseignemens précis. Au bout de neuf mois de travaux pénibles qui n'étaient pas sans danger, Odolant-Desnos rapporta de son voyage une gratification légère, des désagrémens et une maladie grave. Il s'établit, à l'âge d'environ trente ans, dans sa ville natale, et s'y occupa de la pratique et de la théorie de son art, avec une grande activité, pendant dix années consécutives. Il fit insérer dans le Journal de médecine quelques-unes de ses observations, parmi lesquelles deux surtout fixèrent l'attention de ses confrères : l'une *sur un cancer à l'estomac qui n'avait pas empêché de vivre pendant plusieurs années la personne attaquée de cet accident*; l'autre *sur le danger de manger la chair des animaux dont on ne connaît pas le genre de mort.* Guettard, qui venait d'annoncer sa découverte de la composition de la porcelaine, n'indiquait point les lieux où existaient les élémens de cette belle composition. Odolant-Desnos apprit qu'on les trouvait auprès d'Alençon, et envoya, en 1761, à ce sujet un *Mémoire* confidentiel à Bernard de Jussieu, dont il avait suivi les cours et dont il conservait l'estime. Il paraît que, depuis cette époque, il n'écrivit plus rien sur les sciences naturelles, si ce n'est dans la *Collection* sur les maladies épidémiques, par Le Pecq de La Clôture. L'étude de l'histoire devint l'objet de ses travaux, particulièrement celle d'Alençon. Appliqué à ses compositions dès quatre heures du matin, il s'y livrait souvent avec la même passion jusqu'au soir, et il fournit une grande quantité d'articles curieux à l'auteur de la *Chronologie des grands baillis de Caen*; au

Digitized by Google

Dictionnaire du Maine; au *Dictionnaire de la Noblesse;* au *Dictionnaire des hommes illustres;* et surtout au *Dictionnaire géographique des Gaules et de la France*, par Expilly : mais la manière dont cet écrivain estropia un article de Desnos en confondant le texe et les notes, dégoûta celui-ci de cette entreprise qui est restée imparfaite. Odolant-Desnos eut plus de confiance en Fontette (*voyez* FEVRET de FONTETTE), qui donna, en 1768, une nouvelle édition de la *Bibliothèque historique de France* du père Le Long. Une grande partie de ce qui, dans cet ouvrage, est relatif à l'histoire de Normandie, est de Odolant-Desnos. Dom Clément lui eut aussi quelques obligations pour son *Art de vérifier les dates*. On a en outre de ce savant : | *Mémoires historiques sur la ville d'Alençon et sur ses seigneurs*, Alençon, 1787, 2 gros volumes in-8°, avec figures. C'est le plus important de ses ouvrages. Déjà il avait fait paraître : | *Dissertation sur Serlon, évêque de Seez, et Raoul, mort archevêque de Cantorbéry*, Rome (Alençon), 1785, in-8°; et *Dissertation sur les héritiers de Robert IV*, comte d'Alençon. On trouve dans ces écrits beaucoup d'érudition et de l'exactitude; mais on y désirerait plus d'ordre et un style plus soigné. Cherchant avant tout la vérité, l'auteur avait rassemblé et il a laissé dans ses manuscrits des matériaux immenses, peu propres à être lus, mais excellens à consulter, et qui sont d'une utilité d'autant plus incontestable, qu'une foule de documens dont ils sont la copie, la critique ou l'extrait, sont depuis long-temps anéantis. La collection des porte-feuilles de ce laborieux compilateur forme une centaine de vol. in-4°, d'une écriture fine et serrée. Odolant-Desnos était secrétaire perpétuel de la société royale d'agriculture d'Alençon, corespondant de la société de médecine de Paris, des académies de Rouen, de Caen, etc. Il est mort à Alençon, le 11 août 1801, après avoir perdu, depuis trois ans, l'usage de la parole et la faculté d'écrire. On a sur lui une *Notice biographique et littéraire*, par M. Louis Dubois, Alençon, 1810, in-8°. —Un de ses fils, LATUIN-LOUIS-GASPAR-ODOLANT-DESNOS, né à Alençon le 19 janvier 1768, fut membre du conseil des Cinq-cents, et y prononça quelques opinions imprimées. Il est auteur d'une brochure intitulée : *Redites sur les effets des taxes arbitraires en France et en Angleterre, par rapport à leurs auteurs*, 1808, in-8°: et a laissé en manuscrit des recherches sur les cérémonies religieuses de la France. Il est mort, le 24 septembre 1807, à sa terre des Vignes, près d'Alençon.

ODON (saint), né en 879, fut chanoine de Saint-Martin de Tours, sa patrie, en 899; moine à Baume en Franche-Comté en 909, et second abbé de Cluny en 927. Sa sainteté et ses lumières répandirent beaucoup d'éclat sur cet ordre. Le saint abbé était l'arbitre des princes séculiers et des princes de l'Eglise. Son zèle pour la discipline monastique le fit appeler dans les monastères d'Aurillac en Auvergne, de Sarlat en Périgord, de Tulles en Limousin, de Saint-Pierre-le-Vif à Sens, de Saint-Julien à Tours, et dans plusieurs autres qu'il soumit à une exacte réforme. Appelé ensuite en Italie il y donna le spectacle de ses vertus, et y forma plusieurs communautés nombreuses. Ce saint abbé mourut en 942, auprès du tombeau de saint Martin. On a de lui : | un *Abrégé des Morales de saint Grégoire sur Job;* | des *Hymnes* en l'honneur de saint Martin; | trois livres du *Sacerdoce;* | la *Vie de saint Gérard*, comte d'Aurillac; | divers *Sermons*, etc. La *Bibliothèque de Cluny*, collection publiée par dom Marrier, 1614, Paris, in-fol., renferme les différens ouvrages de saint Odon. On trouve dans le même recueil la *Vie* du pieux abbé, écrite par un de ses disciples appelé *Jean*.

ODON (saint), né en Angleterre de parens idolâtres, danois d'origine, montra dès l'enfance du penchant pour le christianisme; ce qui lui occasiona des persécutions de la part de ceux dont il avait reçu le jour. Le duc d'Athelm, un des principaux seigneurs d'Angleterre, soulagea ses souffrances par toutes sortes de bienfaits. Il fut baptisé, reçut ensuite les ordres sacrés, et jouit de la confiance de plusieurs rois. Il fut placé sur le siége épiscopal de Wilton, et ensuite sur celui de Cantorbéry en 942, après avoir reçu l'habit de l'ordre de Saint-Benoît; car c'était l'usage de ne mettre à la tête de ce grand diocèse que des hommes qui avaient professé la vie monastique. (*Voyez* saint NORBERT.) Il n'avait consenti qu'avec répugnance à sa première promotion, et il s'opposa long-temps à la seconde. Il mourut le 4 juillet 961. On a de lui des *Constitutions ecclésiastiques* dans la collection des conciles. Il est regardé comme un des principaux auteurs des lois pu-

Digitized by Google

bliées par Edmond et Edgard, rois d'Angleterre.

ODON, fils D'HERLUIN de CONTEVILLE, fut nommé l'an 1049 à l'évêché de Bayeux, par Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, qui était son frère utérin. Il n'était âgé que d'environ 14 ans; mais les bonnes qualités qu'on voyait éclore en lui, et l'autorité du duc son frère qui l'avait nommé, firent passer par-dessus les règles prescrites par les canons. L'an 1066, Guillaume ayant résolu de conquérir par les armes le royaume d'Angleterre, dont Harald s'était emparé à son préjudice, l'évêque de Bayeux fit équiper à ses frais 100 vaisseaux, et voulut l'accompagner dans cette périlleuse entreprise. Le conquérant le fit son lieutenant pour gouverner ce royaume en son absence. Ebloui de l'éclat de ce poste important, Odon se livra à une prodigalité et à des dépenses inouïes; et pour fournir au luxe de sa table et de ses équipages, il accabla les peuples d'impôts excessifs, qui les firent révolter. Au lieu d'adoucir la colère du roi en leur faveur, il lui conseilla de les dépouiller de leurs terres, qui furent partagées entre les Normands, et il eut pour sa part jusqu'à 254 fiefs dans différens cantons, outre le château de Douvres et le comté de Kent, dont il avait déjà été gratifié. Il fut enfin arrêté par ordre du roi indigné de ses concussions, et conduit à Rouen, où il resta enfermé jusqu'à la mort de ce prince. Dès qu'il fut élargi il se mit à la tête d'un gros parti pour arracher le sceptre à Guillaume le Roux, en faveur de son frère Robert; mais il ne réussit qu'à perdre tous les biens qu'il avait en Angleterre, et à être renvoyé avec mépris en Normandie. Le duc Robert, pour lequel il avait tout sacrifié, le prit pour son principal ministre. Il ne pouvait faire un plus mauvais choix. Ce prélat ambitieux remplit l'état de troubles par ses cabales, et manqua de le bouleverser; mais il n'est pas vrai, comme l'ont avancé quelques historiens, qu'il se soit oublié au point de donner la bénédiction nuptiale à Philippe roi de France et à Bertrade, que ce prince avait enlevée à son mari, Foulques, comte d'Anjou. Enfin, déchiré par les remords, et espérant réparer ses fautes par des actions courageuses et utiles, Odon s'enrôla dans la première croisade, et étant parti l'an 1096 avec le duc Robert pour la Terre-Sainte; il mourut en chemin l'année suivante à Palerme en Sicile.

ODON ou ODARD, évêque de Cambrai, né à Orléans, mourut en 1113. On a de lui une *Explication du canon de la messe*, Paris, 1640, in-4°, et d'autres traités, imprimés dans la bibliothèque des Pères. Sa vie fut remplie par le travail et par les bonnes œuvres.

OECOLAMPADE (JEAN), naquit au village de Weinsberg, dans la Franconie, en 1482. Son nom véritable était *Hausschein*, qui veut dire en allemand *lumière domestique* : il le changea, suivant la coutume des savans de ce temps, pour celui d'*OEcolampade* qui a la même signification en grec. Il apprit assez bien le grec et l'hébreu, et acquit diverses connaissances. L'amour de la retraite et de l'étude l'engagea à se faire religieux de Sainte-Brigitte dans le monastère de Saint Laurent, près d'Augsbourg; mais il ne persévéra pas long-temps dans sa vocation. Il quitta son cloître et se retira à Bâle. La prétendue réforme commençait à éclater; Œcolampade en adopta les principes, et préféra le sentiment de Zuingle à celui de Luther sur l'eucharistie. Il fut fait ministre à Bâle, et publia un Traité intitulé : *De l'exposition naturelle de ces paroles du Seigneur*, CECI EST MON CORPS, c'est-à-dire, selon lui, le *signe*, la *figure*, le *type*, le *symbole*. Les luthériens lui répondirent par un livre intitulé : *Syngramma*, c'est-à-dire *Ecrit commun*, composé, à ce qu'on croit, par Brentius. Œcolampade en publia un second intitulé : *Anti-Syngramma*, qui fut suivi de divers traités contre le *libre arbitre*, l'*invocation des saints*, etc. A l'exemple de Luther, Œcolampade se maria, quoique prêtre, à une jeune fille dont la beauté l'avait touché. Voici comment Erasme le raille sur ce mariage : « Œcolampade » (dit-il) vient d'épouser une assez belle » fille; apparemment que c'est ainsi qu'il » veut mortifier sa chair. On a beau dire » que le luthéranisme est une chose tra» gique, pour moi je suis persuadé que » rien n'est plus comique; car le dénoû» ment de la pièce est toujours quelque » mariage, et tout finit en se mariant, » comme dans les comédies. » Erasme avait beaucoup aimé Œcolampade avant qu'il eût embrassé la réforme. Il se plaignit que, depuis que cet ami était entré dans un parti, et qu'il eut quitté avec l'Eglise sa tendre dévotion pour embrasser l'aigre et sèche réforme, il ne le reconnaissait plus; et qu'au lieu de la candeur dont il faisait profession tant qu'il

Digitized by Google

agissait par lui-même, il ne trouvait plus en lui que dissimulation et artifice. Œcolampade eut beaucoup de part à la ruine de la vraie religion, dans plusieurs cantons de la Suisse. Il mourut a Bâle en 1531. On lit entre autres choses sur son épitaphe dans l'ancienne cathédrale : *Auctor evangelicæ doctrinæ in hac urbe primus, et templi hujus verus episcopus*. Expressions bien dignes de l'orgueilleux réformateur, mais bien au-dessous de la simplicité évangélique. Le mot *auctor*, du reste, exprimait admirablement la nouveauté de sa doctrine. On a de lui des *Commentaires* sur plusieurs livres de la Bible, in-fol., et d'autres ouvrages, fruits du fanatisme de secte. Sa *Vie* écrite en latin par Wolfgang Capiton se trouve dans les *Vitæ virorum eruditorum* de Fichard, et dans l'*Athenæ Rauricæ*. Elle a été aussi publiée en français, Lyon, 1562, in-12, et en allemand par Hess, Zurich, 1793, in-8°.

OECUMÉNIUS, auteur grec du 10e siècle, selon la plus commune opinion. On a de lui des *Commentaires* sur les Actes des Apôtres, les Epîtres de saint Paul, sur l'Epître de saint Jacques, etc., et d'autres ouvrages, recueillis avec ceux d'Arétas, par Frédéric Morel, Paris, 1631, en 2 vol. in-fol., grec-latin. Il ne fait presque qu'abréger saint Chrysostôme, et il le fait avec assez peu de choix.

* **OEDER** (Georges-Louis), médecin-botaniste, né à Anspach en 1728, fit ses études à Goettingen, sous le célèbre Haller, qui, ayant distingué son mérite, lui fit obtenir en 1752 une chaire de botanique à Copenhague. Il voyagea à diverses reprises en Danemarck et en Norwége pour connaître les plantes de ces contrées, quitta ensuite la botanique pour les finances et la législation, et mourut le 28 octobre 1791. Il avait entrepris le cadastre général du duché d'Oldenbourg; mais il ne put en voir la fin. Ses principaux ouvrages sont : | *Flora Danica*, Copenhague, 1762-1814, 9 vol. in-folio, 1720, ornés de figures dessinées avec beaucoup d'exactitude et d'élégance. | *Elementa botanica*, Copenhague, 1762, 2 vol. in-8°, excellent livre où l'on trouve les principes généraux de la botanique expliqués avec beaucoup de clarté. | *Nomenclator botanicus*, 1769, in-8°. | *Enumeratio plantarum floræ Danicæ*, 1770, in-8°.

OELHAF (Nicolas-Jérome), théologien de Nuremberg, né en 1637, étudia dans plusieurs universités d'Allemagne, et dans celles de Strasbourg et d'Utrecht. Il devint dans sa 38e année pasteur à Lauffen, où il mourut en 1675. Il a écrit sur le *droit naturel* et sur la *prédestination*. Il a fait aussi une *Réfutation* du *Traité de l'état des âmes après la mort*, etc. Ses ouvrages sont restés dans son pays.

OELHAF (Tobie), jurisconsulte, né à Nuremberg, fut vice-chancelier de l'académie d'Altorf, où il mourut en 1666, âgé de 65 ans. On a de lui des écrits sur les *monnaies*, sur les *formes* et les *espèces de républiques*, sur les *donations*, les *magistrats*, les *principes du droit*, les *appellations*, où il a semé beaucoup d'érudition.

OELHAF (Nicolas), médecin, a écrit en latin sur les *plantes* des environs de Dantzick, 1643, 1656, in-4°. Il y a eu d'autres savans du même nom.

* **OELSNER** (N...), conseiller de légation du roi de Prusse à Paris, né dans la Silésie vers 1764, vint en France au commencement de la révolution, séduit par les idées de liberté que proclamaient les anarchistes. Sous le Directoire, il résida à Paris comme chargé d'affaires de la ville de Francfort : depuis cette époque il fut investi, mais momentanément, des mêmes fonctions par les villes anséatiques. Retenu en France par ses goûts, par ses relations littéraires et par un mariage qu'il y contracta, OElsner renonça entièrement à l'Allemagne et aux avantages de fortune qu'il y pouvait espérer. Le roi de Prusse le nomma en 1814 son conseiller de légation à Paris, et le chargea particulièrement de sa correspondance littéraire. Il occupait encore cette place, à l'époque de sa mort survenue en 1828. On cite de lui : | un *Mémoire sur la religion de Mahomet*, couronné en 1809 par l'institut; | une *Histoire de l'Islamisme*, encore manuscrite ; | une *Histoire de la guerre des Hussites ;* | une brochure publiée en 1815 sans nom d'auteur sous le titre de *Pièces relatives au droit public des nations*.

OENOMAUS, philosophe et auteur grec du 2e siècle. Piqué d'avoir été trompé plusieurs fois par l'oracle de Delphes, il fit un *Recueil des mensonges* de cet oracle fameux. Eusèbe nous a conservé, dans sa *Préparation évangélique*, une partie considérable de ce Traité, où l'on voit que si le démon s'est mêlé de rendre des oracles comme l'on ne peut guère en douter (*Voyez* BALTUS), il n'a pu donner à ses

conjectures et à sa divination la clarté, la précision, et surtout la certitude qui distinguent les oracles prophétiques.

OERTEL. *Voyez* ORTELIUS ou ORTELL.

OFFA, roi des Merciens en Angleterre, du temps de l'heptarchie saxonne, succéda à Ethelbald son oncle, l'an 757 de J.-C. La Mercie était le plus considérable des royaumes qui composaient l'heptarchie anglaise. Offa fit une guerre opiniâtre aux six autres rois, afin de les obliger à reconnaître sa suzeraineté. Il attaqua les Gallois, qui avaient pénétré pendant ce temps dans la Mercie; et les repoussa jusque derrière la Saverne. Il assassina lâchement Ethelbert, roi des Anglais orientaux, qu'il avait attiré chez lui, sous prétexte de lui faire épouser sa fille. Il eut des différends avec Charlemagne; mais Alcuin, moine savant et sage politique, les réconcilia. Offa fit faire un large fossé, pour la défense de la partie de ses états qui confinait au pays de Galles; et, après diverses conquêtes, il retourna à Dieu par une sincère pénitence. Enfin, il remit le trône à Edfrid, son fils. Il mourut peu de temps après, l'an 796. Ce prince, dans un voyage qu'il fit à Rome, augmenta le tribut établi par Ina pour l'entretien du collége anglais; mais il fut depuis aboli par Henri VIII, lorsqu'il se sépara de la communion de Rome. Il avait fait recueillir toutes les lois qui régissaient ses états, et que l'on retrouve en grande partie dans le *Code anglo-saxon*, publié depuis par Alfred le Grand. On a la *Vie d'Offa* pleine de détails fabuleux dans l'appendix de l'*histoire de Matthieu Pâris*. On y trouve quelques *lettres* de ce roi à Charlemagne.

*O'FARRIL (don GONZALO), lieutenant-général au service d'Espagne, né en 1753, à la Havane, d'une famille considérée, d'origine irlandaise, reçut sa première éducation dans le célèbre collége de Sorèze. Il embrassa, très jeune encore, la carrière militaire, et prit part à toutes les guerres que l'Espagne a soutenues depuis cette époque. Il se signala au siége de Melilla et à Oran, sur la côte d'Afrique, à Mahon, et devant Gibraltar. Il s'engagea, en 1780, comme volontaire; mais la guerre qu'on croyait imminente, n'ayant point éclaté, O'Farril vint en France, où il examina, dans les plus grands détails les écoles d'artillerie et du génie. Le gouvernement espagnol l'envoya ensuite en Prusse, pour étudier la nouvelle organisation de l'armée et la tactique introduite par Frédéric II dans l'armée prussienne. De retour en Espagne, O'Farril fut nommé directeur de l'école de tactique, établie au Port-Sainte-Marie, près de Cadix. La guerre ayant éclaté, en 1793, entre la France et l'Espagne, il y prit une part active, fut blessé dans divers combats, et passa, en 1795, à l'armée de Catalogne, en qualité de quartier-maître-général. Il figura dans les affaires de Banalos et de Col d'Oriol, remporta quelques avantages sur les troupes françaises, et pénétra, à la tête d'une division de l'armée espagnole, jusqu'à la vue de Perpignan. Les Français ayant repris le dessus, et contraint le gouvernement espagnol à signer la paix, O'Farril fut chargé de la délimitation des frontières de l'Espagne, conformément aux stipulations du traité conclu. Nommé, en 1798, inspecteur-général de l'infanterie espagnole, il reçut, l'année suivante, le commandement d'une division de troupes envoyée à Rochefort, pour coopérer dans une expédition que projetait le gouvernement français. Il remplit encore une mission en Prusse, et voyagea ensuite en Suisse, en Italie, en Allemagne, en Hollande et en Angleterre, tantôt comme homme privé, tantôt comme agent diplomatique de la cour d'Espagne. Lors de l'abdication forcée de Charles IV, en 1808, O'Farril, qui appartenait depuis long-temps au parti opposé à Emmanuel Godoï, fut nommé, par Ferdinand, colonel-général directeur de l'artillerie et ministre de la guerre, et fut employé par ce prince dans toutes les négociations qui eurent lieu avec les généraux français, avant son voyage à Bayonne. Il ne fut pas étranger à la résolution que prit Ferdinand de se rendre à l'insidieuse invitation de Bonaparte. Mais nous croyons qu'on ne peut accuser, dans cette circonstance, ce militaire, dont la loyauté était reconnue, que d'imprévoyance et de mauvaise politique. Ferdinand, en quittant Madrid, le 10 avril 1808, le nomma membre de la junte, qui, sous la présidence de l'infant don Antonio, devait gouverner l'état durant l'absence du monarque. Murat ayant communiqué, quelques jours après, au ministère espagnol, le projet de proclamation par laquelle il allait déclarer, au nom de l'empereur des Français, que Ferdinand ne pouvait être considéré que comme l'usurpateur du trône de son père (*voyez* FERDINAND VII), O'Farril s'y opposa de toutes ses forces,

en déclarant que ni les autorités ni le peuple n'y obtempéreraient. Murat ayant persisté et demandé deux commissaires espagnols pour conférer à ce sujet, Azanza ministre des finances (*voyez* AZANZA) et O'Farril furent choisis. Malgré la prudence que ceux-ci déployèrent dans cette conjoncture critique, les prédictions du ministre de la guerre se vérifièrent bientôt. La sanglante journée du 2 mai 1808 aurait dû convaincre Napoléon qu'il s'était trompé dans le système de conduite adopté par lui à l'égard du peuple espagnol. La sagesse et la fermeté d'O'Farril contribuèrent à arrêter l'effusion du sang. La junte se trouvant sans chef par le départ subit de don Antonio, Murat exigea, en quelque sorte, qu'on le reçût dans cette assemblée, afin de pouvoir dominer entièrement à Madrid. O'Farril s'y opposa sans succès, et donna sa démission, après avoir remis au secrétaire du gouvernement une protestation énergique contre les prétentions de Murat; néanmoins on le vit ensuite accepter un emploi sous le roi Joseph. Lorsque ce prince fut renversé du trône, O'Farril adressa au roi Ferdinand une lettre de soumission renfermant l'exposé des motifs qui avaient dirigé sa conduite pendant la révolution. Mais condamné à la peine capitale comme traître, et dépouillé de ses titres, grades et propriétés, il se réfugia en France, où il vécut ignoré. Il publia de concert avec Azanza des mémoires qui ont été traduits en français par M. Alexandre Foudras de Lyon, sous ce titre: *Mémoire de don Miguel Azanza et de don Gonzalo O'Farril, et exposé des faits qui justifient leur conduite politique depuis mars* 1808, *jusqu'en avril* 1814. Après avoir fait un voyage en Espagne lors de la révolution de 1820, O'Farril revint à Paris, où il est mort le 19 juillet 1831, avec la réputation d'un des généraux les plus distingués de l'Europe. On a de M. Andrès Muriel une *Notice* sur O'Farril, Paris, 1831, in-8°.

OG était roi de Basan, c'est-à-dire de cette partie de la Terre-Promise qui était au-delà du Jourdain, entre ce fleuve et les montagnes de Galaad. Les Israélites voulant entrer dans la Terre-Promise, Og, pour s'y opposer, vint au devant d'eux avec tous ses sujets jusqu'à Edraï. Moïse le vainquit et le tua, passa au fil de l'épée tous ses enfans et tout son peuple, sans qu'il en restât un seul, conformément aux ordres de Dieu, qui voulait détruire ces nations abominables, dont les crimes justifient la punition, même selon les lumières naturelles. (*Voyez* JOSUÉ et un passage de Grotius dans l'article MONTÉZUMA.) Les Israélites se mirent en possession de son pays, ruinèrent soixante villes, et en exterminèrent tous les habitans. Og était seul resté de la race de Raphaïm. On peut juger de la taille de ce géant, par la grandeur de son lit, qu'on a conservé long-temps dans la ville de Rabbath, capitale des Ammonites. Il était de 9 coudées de long et de 4 de large, c'est-à-dire, de 15 pieds 4 pouces de long sur 5 pieds 10 pouces de large. Mais comme ce roi géant était sans doute couché à son aise, et que les anciens guerriers aimaient à exagérer leur grandeur par celle de leurs lits (*voyez* Quinte-Curce, livre 9, chap. 5), on peut croire qu'Og n'était pas plus grand que Goliath, qui avait environ 9 pieds. *Voyez* GOROPIUS, SLOANE.

* OGE, mulâtre de Saint-Domingue, se trouvait à Paris lors de la révolution, et fit partie du club connu sous le nom des *Amis des noirs*, qui le chargea, dit-on, d'aller opérer une révolution parmi les gens de couleur à Saint-Domingue. On le munit d'instructions secrètes, et d'une forte somme d'argent. Oge avait de l'intelligence et de l'audace: arrivé à sa destination, au commencement de l'automne de 1790, il publia une proclamation, préparée d'avance à Paris, dans laquelle il invitait les noirs à se mettre en état de révolte. Ceux-ci, qui n'y étaient que trop disposés, se rendirent en foule auprès d'Oge, qui se mit à leur tête, dévasta plusieurs établissemens, et obtint d'abord des succès; mais le gouverneur Blanchelande ayant envoyé des troupes contre lui, ses gens l'abandonnèrent, et se cachèrent dans les bois. Oge se réfugia sur le territoire espagnol; mais à la demande du gouverneur français, on le lui livra avec plusieurs de ses camarades. Tous furent exécutés. Oge ne se déconcerta point: quand il eut entendu son arrêt de mort, il prit une poignée de graines noires qu'il mit dans le creux de sa main, et les recouvrit de graines blanches. Après avoir secoué le tout, et les graines noires ayant repris le dessus, il les montra à ses juges, et leur dit en souriant: « Où sont donc » les blanches? » Par ce trait de laconisme spartiate, Oge fit bien connaître l'état où il savait qu'était la révolte des noirs, qui bientôt après devint générale, et qui,

grâce à une philanthropie, au moins trop précipitée, coûta tant de sang, et la perte d'une riche possession en Amérique.

* OGÉE (JEAN), ingénieur-géographe de Bretagne, né à Chaource, dans le diocèse de Laon, le 25 mars 1728, était fils de Nicolas Ogée, capitaine au régiment de Montereau, infanterie. Attaché d'abord à la gendarmerie royale, il fit toute la guerre de Flandre, qui se termina par la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748. Il quitta le service militaire et entra, la même année, dans les ponts-et-chaussées de Bretagne, comme ingénieur ordinaire à Rennes, puis à Nantes. Ses talens lui méritèrent bientôt le titre d'ingénieur-géographe de la province, et il en parcourut, en cette qualité, toutes les parties, pour faire cette belle carte de Bretagne, monument intéressant de ses travaux et de ses connaissances. Il rassembla, à grands frais, tous les matériaux qui ont servi à son *Dictionnaire de Bretagne*, ouvrage rempli de recherches curieuses et utiles. « Il renferme à la vérité, dit M. » J. Le Boyer, quelques erreurs que l'au- » teur ne pouvait éviter. Mais, tel qu'il » est, il n'en est pas moins la meilleure » statistique de la Bretagne que nous » ayons, et je ne connais aucune province » de France qui en ait une aussi complète. » Il méritait plus d'accueil qu'il n'en re- » çut lorsqu'il parut. Plusieurs membres » des États de Bretagne, qui ne s'y trou- » vaient pas flattés, ou qui n'y trouvaient » pas tout ce que leur vanité aurait dé- » siré qu'on y eût inséré, employèrent tout » leur crédit pour s'opposer à la circula- » tion de ce livre estimable. Les temps » ont bien changé, et le public est bien » revenu sur le compte du Dictionnaire » de Bretagne, etc. » (*Lyc. arm. T.* 4.) Le travail excessif et constant d'Ogée précipita la fin de ses jours; il s'occupait de rassembler les matériaux d'une *Histoire de la ville de Nantes*, lorsqu'il succomba, le 6 janvier 1789, âgé de 61 ans, à une longue maladie. Voici la liste de ses ouvrages : | une *Carte du comté Nantais*, levée en 1768, et dédiée au duc d'Aiguillon; | une *Carte géographique de la Bretagne*, levée par ordre des États de cette province, avec approbation du conseil du roi : cette carte, en quatre feuilles, grand papier, a été contrefaite par les anglais; on en trouva plusieurs exemplaires à Quiberon, lorsqu'ils y firent une descente en 1795; | une *Carte* de la même province, réduite en une feuille; | un *Atlas itinéraire de Bretagne*, contenant les cartes particulières de tous les grands chemins de cette province avec tous les objets remarquables qui se trouvent à une demi-lieue à droite et à gauche, dédié à nos seigneurs des États de Bretagne; Paris, Merlin, 1769, in-4°, oblong; | *Dictionnaire historique et géographique de la province de Bretagne*, dédié à la nation bretonne, Nantes, Vatar, 1778-1780, 4 volumes in-4°. M. Grelier, qui avait été secrétaire d'Ogée, a contribué à cet ouvrage (1). « Le style de l'ouvrage » tout entier, dit-il lui-même dans une » réclamation adressée à l'auteur d'un » article biographique sur Ogée; le dis- » cours préliminaire aussi tout entier; » quelques pensées morales, quelques ré- » flexions philosophiques, politiques, cri- » tiques, que me suggérait, en rédigeant, » la nature des matériaux sur lesquels j'o- » pérais; voilà la part que je réclame dans » l'ouvrage, part infiniment petite, en la » comparant à celle qui appartient légiti- » mement à M. Ogée. »

OGER *le Danois*, appelé aussi *Otger* et *Autcaire*, rendit de grands services à Charlemagne, et fut aussi aimé qu'estimé par ce prince et par sa cour. Le Ciel lui ayant ouvert les yeux sur les prestiges du monde, il se fit religieux dans l'abbaye de Saint-Faron de Meaux, où il attira un de ses amis, nommé Benoît. Ils moururent tous deux au 9e siècle, avec de grands sentimens de piété.

OGIER (CHARLES), littérateur et poète latin, naquit à Paris en 1595, d'un procureur au parlement. Dégoûté de la profession d'avocat qu'il avait d'abord embrassée, il suivit le comte d'Avaux, ambassadeur en Suède, en Danemarck et en Pologne. De retour en France, il s'appliqua à différens ouvrages, et mourut à Paris en 1654 à 59 ans. On a de lui une relation de ses voyages sous ce titre : *Ephemerides sive iter danicum, suecicum, polonicum*, Paris, 1656, in-8°; elle offre bien des choses intéressantes sur les pays qu'il avait parcourus, sur leurs usages, leurs mœurs et les hommes célèbres qu'il avait visités. Ces *Ephémérides* sont entremêlées de vers. On en trouve aussi du même auteur à la fin du volume.

OGIER (FRANÇOIS), frère du précé-

(1) M. Grelier, né le 20 mars 1758, n'avait que [illegible] ans lorsqu'il prêtait son concours à l'auteur du Dictionnaire de Bretagne, quoique celui-ci, à la fin du tome 4 de son ouvrage, le déclare âgé de vingt-cinq ans.

dent, embrassa l'état ecclésiastique, et suivit le comte d'Avaux, lorsqu'il alla signer la paix de Munster en 1648. L'abbé Ogier s'était signalé dans une querelle de Balzac avec le père Goulu, où il prit le parti du premier, puis se brouilla avec son protégé. Dégoûté de la dispute, il s'occupa à prêcher; mais il n'y eut que les succès que donne la vogue d'un moment. Cet écrivain mourut à Paris en 1670. On a de lui : | *Jugement et censure de la doctrine curieuse de François Garasse, jésuite*, 1623, in-8°; | *Actions publiques*, en 2 vol. in-4° : ce sont de mauvais sermons, applaudis dans le temps; | des *Poésies* répandues dans différens recueils.

OGIER (Jean). *Voyez* GOMBAUD.

* **OGIER** (Joseph-Marie), prêtre du diocèse de Vienne, né à Crémieu, mort en février 1821, dans sa 71^e^ année, après une vie toute consacrée aux fonctions du ministère. On lui doit : | *Moyens de perfection pour une vierge chrétienne*, 5^e^ édit. augmentée de plusieurs chapitres, de l'office de la pénitence, des vêpres et complies, Lyon, 1820; | *Moyens de salut pour les chrétiens de tous les sexes, de tous les états et de tous les âges*, etc., Lyon, 1817, in-12. C'est une traduction libre du *Sapientia christiana* d'Arvisenet. La 2^e^ édition a pour titre *Sagesse chrétienne*, etc. | *Traité du style épistolaire pour tous les différens genres de lettres*, Lyon, 1818, in-18; | *Bréviaire du pénitent*, Lyon, 1819, in-18; | *Préparations et actions de grâces à l'usage des personnes pieuses qui font leurs délices de la fréquente communion*, Paris, 1820, in-18, extrait du *Sapientia christiana*. Ce recueil renferme une préparation pour les trois jours qui précèdent la communion, et ensuite huit *préparations* et actions de grâces différentes entre lesquelles les fidèles pourront choisir, ou dont ils pourront se servir successivement. | *Conférences et discours sur divers points de morale, à l'usage de MM. les ecclésiastiques*, Lyon, 1821, 2 vol. in-12. Ce livre, écrit d'une manière simple, est très utile aux fidèles qui ne peuvent assister aux instructions de leurs pasteurs. On y trouve dix conférences qui traitent des dispositions pour les sacremens et les divers points de morale, et six discours en forme d'examen sur la confession, les commandemens de Dieu et de l'Eglise et les péchés capitaux; des instructions pour la première communion des enfans; des discours pour le renouvellement des vœux du baptême, etc.

OGILBI (Jean), issu d'une famille noble d'Ecosse, entra chez les jésuites en 1597, âgé de 17 ans. Il se distingua dans sa patrie par son zèle pour la religion de ses pères, et fut mis à mort à Glascow en 1615, pour l'avoir défendue contre le schisme et l'hérésie. Les réponses qu'il fit à ses juges sont pleines de cette force et de cette dignité chrétienne qui distingua les premiers martyrs. Le père Mathias Tanner, dans sa *Societas Jesu usque ad sanguinem militans*, raconte les circonstances de la mort de cet homme vraiment apostolique, d'une manière pleine d'élégance, d'intérêt et d'énergie. On peut consulter aussi *Relatio incarcerationis et martyrii Joannis Ogilbei*, à Douai et ensuite à Ingolstadt, 1616, in-16.

OGILBY, OGILVY ou **OGLEBY** (Jean), en latin *Ogilvius*, littérateur et imprimeur, né à Edimbourg en 1600, s'appliqua à la géographie et à la littérature tant sacrée que profane. Il avait d'abord été maître de danse : Wentworth, comte de Stafford, l'employa dans sa maison, et contribua à sa fortune. Il devint ensuite poète, et se trouvant à Dublin, il y éleva un théâtre qui prospéra. La rébellion qui éclata en 1641 le ruina; s'étant établi à Londres, il publia plusieurs ouvrages qui lui firent une nouvelle fortune. Il y établit une imprimerie et fut nommé imprimeur géographe et cosmographe du roi. Ses principaux ouvrages sont : | *Biblia regia anglica*, Cambridge, 1660, grand in-folio. Cette édition magnifique est ornée de très belles gravures en taille douce, et accompagnée du livre des *Prières* et des *Offices* anglais. Les curieux la recherchent pour sa beauté et sa rareté; | une *Edition* de Virgile, avec des notes et de belles planches, qui la rendent chère, Londres, 1663, in-fol.; | un *Atlas*; ce fut cet ouvrage qui lui mérita le titre de cosmographe du roi d'Angleterre; | plusieurs *Versions* en anglais d'auteurs anciens; | deux poèmes, la *Matrone d'Ephèse* et *l'Esclave romain*. Il mourut à Londres le 4 septembre 1676.

OGLETHORPE (Jacques-Edouard), général anglais, naquit à Londres en 1698. Il entra au service à l'âge de 14 ans, combattit en Allemagne avec distinction sous le prince Eugène et Marlborough, et devint secrétaire du prince Eugène. Nommé membre du parlement en 1724, il y proposa plusieurs règlemens sages,

pour l'encouragement du commerce, et pour la réforme des prisons. En 1732, il fut envoyé en Amérique pour terminer les affaires de la colonie anglaise de la Nouvelle-Géorgie, où il fit bâtir la ville de Savannach. Il fit un second voyage dans ce pays, et essaya de s'emparer du fort Saint-Augustin, afin de pénétrer dans la Floride, appartenant aux Espagnols; mais il fut vigoureusement repoussé. Elevé au grade de major-général en 1745, il alla contre les rebelles, lors des premiers mouvemens de l'Amérique septentrionale, et il mourut quelques mois après, le 30 juin 1785, âgé de 87 ans. Pope et Thomson ont célébré les hautes qualités d'Oglethorpe dans leurs vers, et Samuel Johnson lui offrit d'écrire sa vie, tant elle était riche en aventures remarquables.

OGLIANICO. *Voyez* FRÉSIA.

OGNA SANCHA, comtesse de Castille, vivait vers l'an 990. Etant veuve, elle devint passionnément amoureuse d'un prince maure. Pour l'épouser, elle forma le dessein d'empoisonner son fils, Sanche Garcias, comte de Castille, qui pouvait s'opposer à son mariage. Garcias en fut averti. Il était à table, lorsqu'on lui présenta du vin empoisonné par l'ordre de cette princesse. Il dissimula ce qu'il savait, et par civilité la pria de boire la première. Ogna voyant son crime découvert, et désespérant d'en obtenir le pardon, but de ce qui était dans la coupe, et mourut peu de temps après. On dit que de là vient la coutume de Castille de faire boire les femmes les premières: ce qui s'observe encore aujourd'hui en divers endroits de l'Espagne.

* OHMACHT (LANDELIN), statuaire célèbre, naquit à Rothweil, petite ville du royaume de Wurtemberg, en novembre 1760. Ses parens qui étaient de simples cultivateurs, lui confièrent dans son enfance la garde de leur troupeau. Mais semblable à Duval, qui étudia l'astronomie dans les forêts de la Lorraine, le jeune Ohmacht s'essaya à façonner des figures en terre ou en bois à l'aide d'un simple couteau. Ses parens se gardèrent de le détourner de ces jeux qui révélaient la vocation de sa vie; le curé et le bourguemestre de l'endroit encouragèrent ses premiers efforts. Ohmacht fut envoyé en apprentissage à Triberg, sous un maître qui ne s'occupait qu'à faire des madones ou des crucifix en bois grossièrement travaillés, et il demeura quatre ans dans cette ville. Mais la providence, qui n'abandonne jamais le vrai talent uni à l'amour du travail, le conduisit à Franckenthal (Bavière Rhénane), dans l'atelier de Melchior, sculpteur distingué, qui avait publié quelques ouvrages sur la théorie de son art. Ce maître fut frappé des dispositions du jeune Ohmacht, et le retint gratuitement auprès de lui pendant deux ans, pour assurer ses progrès et développer son talent. En quittant son bienfaiteur et son maître, Ohmacht se rendit en 1788 en Italie où il passa deux années, qu'il appelait dans la suite les plus belles de sa vie. L'école française l'accueillit avec transport, l'étude des monumens de l'antiquité et des chefs-d'œuvre modernes acheva de l'initier aux secrets de son art. Instruit à cette double école, Ohmacht apprit en même temps à reproduire les figures gracieuses de la mythologie grecque et romaine, et à s'inspirer de tout ce qu'il y a de grave et de sublime dans les traditions du christianisme. Après avoir achevé son éducation d'artiste, Ohmacht revint en Allemagne. Le premier ouvrage remarquable qui sortit de ses mains, fut le buste en albâtre d'Ertnald, dernier duc de Mayence. Il visita successivement les musées de Vienne, de Munich et de Dresde, et fit un séjour assez prolongé à Hambourg. C'est dans cette ville qu'il devint l'ami de Klopstock, l'auteur de la Messiade, dont il a fait plusieurs bustes. En 1796, il orna la cathédrale de Lubeck, d'un monument érigé en l'honneur du bourguemestre Rhodé. Ohmacht reçut d'un ambassadeur la mission de faire le buste de Bonaparte; mais étant arrivé trop tard au congrès de Rastadt, auquel avait assisté le vainqueur de Marengo, il ne put réaliser ce vœu. Sa grande réputation le fit connaître en France; il fut chargé par l'armée du Rhin, d'élever en l'honneur de Desaix, un monument qui excite l'admiration des connaisseurs. Ce fut à cette époque (1801) qu'il s'établit à Strasbourg, qui devint sa patrie adoptive, et où ses travaux et ses affections le fixèrent jusqu'à sa mort. Bientôt ses ouvrages se multiplièrent dans la capitale de l'Alsace. Les places publiques et les églises de Strasbourg sont encore décorées des productions de son ciseau. Parmi les plus remarquables nous citerons les six muses de la façade du théâtre, et les monumens en l'honneur des Oberlin, des Koch, des Emmerich dans l'église Saint-Thomas.

Ohmacht exécuta pour les jardins du roi de Bavière à Nymphenbourg, *le jugement de Pâris*, et pour l'église cathédrale de Spire, le mausolée de l'empereur Adolphe, ouvrage admirable de conception et de travail. On lui doit encore une Flore en marbre érigée près de Reims en l'honneur du célèbre Castel. Lié avec un grand nombre d'hommes distingués en France, en Allemagne et en Suisse, il se plaisait à sculpter leurs bustes. Il fit entre autres celui du célèbre Lavater qui lui dédia un de ses manuscrits. Tous ces portraits se distinguent par un caractère idéal uni à une frappante ressemblance. La famille d'Ohmacht possède encore quelques ouvrages de sa main qui méritent toute l'attention des connaisseurs. Nous citerons les deux *Hébé*, qui sont peut-être ses plus charmantes productions; trois *Antinoüs*, une *Vénus* sortant du bain ; et dans le genre religieux une Madone avec le Christ qui rappelle à la fois le style de Raphael et d'Albert Dürer. Ohmacht se distinguait par l'heureuse facilité de son caractère. Sa droiture, sa modestie et sa simplicité égalaient la supériorité de son génie. Il n'aimait pas à critiquer, mais il était toujours prêt à donner de bons conseils. Il est mort au milieu d'amis fidèles et d'une famille dont les soins adoucissaient pour lui les infirmités de la vieillesse, le 31 mars 1834.

OIHENART (Arnauld), avocat au parlement de Navarre au 17^e^ siècle, était natif de Mauléon. On a de lui : *Notitia utriusque Vasconiæ*, Paris, 1638 ou 1656, in-4° ; c'est la même édition de ce livre fort savant, et qui n'eut pas autant de succès qu'il méritait.

* **OILLIAMSON** (le comte d'), lieutenant-général, grand-croix de Saint-Louis, commandeur d'Hohenlohe, naquit en 1739. Entré au service en 1756 comme cornette de dragons au régiment d'Orléans ; capitaine au même régiment en 1759, il fit toutes les campagnes de la guerre de sept-ans. Il s'y fit remarquer par plusieurs actions d'éclat qui lui méritèrent la croix de Saint-Louis, en 1770, avant l'âge fixé par les ordonnances. Après la guerre, il fut nommé sous-lieutenant des gardes du corps dans la compagnie de Luxembourg, puis lieutenant dans la même compagnie et maréchal-de-camp en 1788. Les principes révolutionnaires trouvèrent en lui un ardent antagoniste. Aux premières assemblées délibérantes, il montra toute l'énergie de son caractère et son inébranlable attachement à la royauté. Prévoyant la révolution qui allait éclater, il fit tous ses efforts pour conserver au roi la Basse-Normandie, et fut un des principaux moteurs de la coalition qu'on tenta vainement d'organiser à Caen. Le comte d'Oilliamson rejoignit alors l'armée des princes, et fut nommé adjudant-général de Monsieur pour la campagne de 1792. Après l'issue de cette campagne, il passa en Angleterre où on lui donna le commandement d'un corps noble d'émigrés pour les expéditions de Quiberon et de l'Ile-Dieu. Les personnes qui ont servi sous ses ordres, et en général tous les émigrés se rappellent avec reconnaissance l'appui qu'ils ont toujours trouvé en lui. Il était heureux de partager avec ses compagnons d'exil les secours que lui fournissait sa position. Après le licenciement du corps qu'il commandait, il rentra en France ; son frère, le vicomte d'Oilliamson, venait d'être tué à l'armée royale de Normandie. Le comte d'Oilliamson fut arrêté, enfermé au temple, d'où il sortit pour jouir du repos que la paix d'Amiens procura à la France. Mais dans sa retraite, le retour des Bourbons fut toujours son unique pensée. Après une courte maladie, le comte d'Oilliamson est mort en chrétien, le 10 janvier 1830, dans sa terre de Falaise.

OISEAU. *Voyez* LOYSEAU.

OISEAU (Jacques), né à Dantzick en 1631, d'une famille originaire de France, devint professeur de droit public et de droit des gens, dans l'université de Groningue. Il lia une étroite amitié avec Puffendorf, rassembla une belle bibliothèque, et entretint un commerce de littérature et d'amitié avec plusieurs savans. On a de lui quelques ouvrages qui marquent beaucoup d'érudition : | des *Corrections* et des *Notes* sur divers auteurs ; | un traité intitulé : *Thesaurus selectorum numismatum antiquorum, ære expressorum*, Amsterdam, 1677, in-4° ; curieux, instructif et peu commun ; | *Catalogue* de sa *Bibliothèque*, imprimé en 1689, année de sa mort.

OISEL. *Voyez* LOISEL.

OKAM. *Voyez* OCCAM.

OKIN. *Voyez* OCHIN.

OKOLSKI (Simon), dominicain polonais du 17^e^ siècle, auteur d'une histoire de sa nation, sous ce titre : *Orbis polonus*, Cracovie, 1641, 3 vol. in-fol. Cet ouvrage, aujourd'hui rare, est plein de savantes recherches sur l'origine des Sarmates et sur celle des plus anciennes fa-

milles polonaises, qui enlevèrent presque toute l'édition. Okolski devint provincial de son ordre en Pologne l'an 1649. Il mourut vers l'an 1651.

OKSKI (STANISLAS), *Orichovius*, gentilhomme polonais, né dans le diocèse de Prémislaw, étudia à Wittenberg, sous Luther et sous Mélanchthon, puis à Venise sous Ignace. De retour en sa patrie, il entra dans le clergé et devint chanoine de Prémislaw. Son éloquence le fit surnommer le *Démosthènes polonais*. Mais son attachement aux erreurs de Luther causa de grands maux au clergé. Il fut excommunié par son évêque, et n'en devint que plus furieux. Enfin il rentra dans l'Eglise catholique au synode tenu à Varsovie en 1591, et fit imprimer sa *Profession de foi*. Depuis ce temps-là, il s'éleva avec zèle contre les protestans, et publia un grand nombre de livres de controverse. On a imprimé ses *Opuscules* en 1563, in-8°. On lui doit aussi les *Annales du règne de Sigismond-Auguste*, in-12, en latin, et *Institutio principis*. Son vrai nom était *Orzécowsky;* mais on sait que dans la langue polonaise, et en général dans l'esclavone, mère de tant d'autres, plusieurs lettres semblent disparaître dans la prononciation, quoique les indigènes prétendent les faire sentir.

OLAF ou OLAUS, *Olavus*, roi de Norwége surnommé le Gros, puis *le Saint*, né vers 992 seconda le zèle de Leif, fils d'Eric le Roux, pour la conversion des Groënlandais, et envoya dans ce pays des ecclésiastiques qui y formèrent une chrétienté florissante; il mourut l'an 1033. Un an après sa mort, son corps fut déterré avec solennité, pour être exposé à la vénération publique, et sous les règnes suivans ses reliques furent placées dans une église qui devint la cathédrale de Drontheim. Eynar Skuldesen, Scalde ou poète du 12e siècle, a composé un *poème sur saint Olaus*, qui est inséré dans l'édition de Snorro Sturleson, publiée à Copenhague.

* OLAFSEN (EGGERT), naturaliste et voyageur, naquit en Islande en 1721. Il fit ses études en Danemarck et fut chargé par l'académie des sciences de Copenhague, de faire dans son pays natal un voyage scientifique avec son compatriote Paulsen. De retour à Copenhague, Olafsen s'occupa de mettre ses observations en ordre, puis repassa en Islande où il occupa les fonctions de vice-grand-bailly dans les quartiers du sud et de l'est; il se noya le 30 mai 1758. Son principal ouvrage est *son Voyage en Islande*, en danois, contenant des observations sur les mœurs et les usages des habitans, la description des bois, etc., Soroë, 1772, 2 vol. in-4° avec cartes et figures. Il a été traduit en allemand, Copenhague, 1774, ou Dresde, 1787, 2 vol. in-4°; et en français par Gauthier de La Peyronie, Paris, 1802, 5 vol. in-8°, et atlas in-4°. Nous citerons encore d'Olafsen : | *Enarrationes historiæ de Islandiæ naturâ et constitutione*, Copenhague, 1749, in-8°; | *Disputationes duæ de Ortu et progressu superstitionis circà ignem Islandiæ subterraneum*, Copenhague, 1751, in-4°; | *Lachanologia islandica*, ou Traité des plantes potagères en Islande, Copenhague, 1774, in-8°; Biœrn Haldorfen et Magnus Olafsen publièrent ce livre, dont le gouvernement fit distribuer gratuitement en Islande un grand nombre d'exemplaires.

OLAHUS (NICOLAS), né à Hermanstadt en 1493, d'une famille qui descendait des princes de la Moldavie, s'appliqua, sans presque aucun secours de maîtres, à l'étude des belles-lettres, et y fit de grands progrès. Il fut pourvu successivement de canonicats dans l'église de Cinq-Eglises et dans celle de Strigonie: ses vertus et sa prudence dans les affaires le placèrent dans le conseil de Louis II, roi de Hongrie. Après la bataille de Mohatz, où ce prince perdit la vie, il fut fait gouverneur d'Albe-Royale. Charles-Quint ayant nommé Marie, reine douairière de Hongrie, veuve de Louis, au gouvernement des Pays-Bas, cette princesse choisit Olahus pour son ministre. Après avoir demeuré huit ans à Bruxelles en cette qualité, il fut nommé par Ferdinand, frère de Charles-Quint et roi de Hongrie, évêque de Zagrab et chancelier du royaume de Hongrie, et placé ensuite sur le siége d'Agria en 1548. Il y déploya tout son zèle pour réparer les maux que l'hérésie avait faits dans ce vaste diocèse, et il eut la consolation de voir ses efforts couronnés d'un heureux succès. Pendant le fameux siége de cette ville en 1552, il anima les généraux et les soldats à la défendre courageusement contre l'ennemi du nom chrétien, et on peut dire que ses libéralités et ses discours ne contribuèrent pas peu à faire lever le siége de cette ville. Ferdinand le nomma à l'archevêché de Strigonie en 1553; il occupa ce siége pendant quinze ans, et s'appliqua sans relâche à faire fleurir dans son diocèse la

religion avec toutes les vertus qu'elle produit. Il tint à cet effet deux conciles nationaux à Tyrnau, dont les actes ont été imprimés à Vienne en 1560, in-4°. C'est par sa munificence et celle de l'empereur que se forma le collége des jésuites de Tyrnau, le premier qui fut établi en Hongrie, alors en proie aux nouvelles hérésies et à tous les genres de séductions : il fonda encore dans la même ville un séminaire pour les jeunes clercs. En 1562, il fut palatin du royaume : et après avoir couronné Maximilien en qualité de roi de Hongrie, il mourut à Tyrnau l'an 1568. On a de ce savant et pieux prélat : | une *Chronique de son temps* ; | une *Histoire d'Attila*, Presbourg, 1838 ; | une *Description de la Hongrie*, Presbourg, 1735. On trouve sa *Vie* très détaillée dans l'*Histoire des palatins de Hongrie*, par le père Muszka, jésuite, Tyrnau, 1752, in-folio.

OLAUS MAGNUS. *Voyez* MAGNUS.

OLAUS RUDBECK. *Voyez* RUDBECK.

* **OLAVIDÉ** (PAUL-ANTOINE-JOSEPH), littérateur et homme d'état, connu aussi sous le nom de *Comte de Pilos*, né à Lima dans le Pérou, vers 1725, vint dans sa jeunesse en Espagne, et perfectionna ses études à Alcala de Hénarez et à Madrid. Il suivit en qualité de secrétaire de légation le comte d'Aranda dans son ambassade en France, et, à son retour en Espagne, fut nommé comte par Charles III, et intendant de Séville. On compterait peu d'hommes qui eussent été aussi féconds en projets qu'Olavidé. Il avait songé en 1778 à réformer la déclamation théâtrale en Espagne, et à établir des règlemens pour les auteurs et les comédiens. Il avait commencé lui-même cette réforme ; mais, n'ayant pas reçu d'encouragement, il abandonna ce dessein. Il en présenta un autre qui fut adopté, celui de défricher la Sierra-Moréna, montagne aride, aux confins de la Castille, de l'Estramadure et de l'Andalousie, laquelle avait près de trente lieues d'étendue sur cinq à six de large. Olavidé y appela des colons de toutes les nations, et surtout des Français et des Allemands. Les rochers qui en défendaient l'approche, les marais qui encombraient les vallons, disparurent par les soins actifs de l'intendant Des routes, des hôtelleries, des hameaux, des manufactures, des villes même, s'élevèrent dans un pays où naguère tout était inculte et presque inhabitable. Le pays commençait à prospérer, et les provinces voisines se ressentaient déjà de ces bienfaits, lorsque des malveillans et des envieux alarmèrent le roi sur les énormes dépenses qu'entraînait cet établissement, sans faire remarquer l'utilité qui en était le résultat. Ne pouvant empêcher les progrès de l'établissement, ces intrigans cherchèrent à l'anéantir, en perdant son fondateur : ce qui ne leur fut pas difficile. Olavidé, qui ne respectait point assez les idées et les coutumes religieuses, donna lieu par sa conduite à des dénonciations. L'inquisition présenta ses plaintes, et Olavidé fut arrêté et enfermé dans les prisons de ce tribunal. Il fut condamné à vivre exilé, à vingt lieues de la cour et de toutes les grandes villes, après avoir passé d'abord huit ans dans un couvent pour y faire pénitence. On prononça en outre son exclusion perpétuelle de tout emploi ; on lui enjoignit de ne jamais aller qu'à pied et de ne se vêtir que des habits les plus humbles. Sa captivité ne dura que trois ans : le souvenir de ses services fut assez puissant pour lui faciliter les moyens de s'y soustraire. Il se retira à Venise, où il composa son ouvrage de l'*Evangelio en triunfo*, etc., *Triomphe de l'Evangile*, ou *Mémoires d'un philosophe converti*. En moins de deux ans, ce livre eut huit éditions, fut traduit en italien, et en français par M. Buynand-des-Echelles, Lyon, 1805, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage écrit avec force, est plein de sentimens chrétiens et renferme de grandes beautés. Cependant il a le grand défaut qu'on pourrait reprocher à d'autres ouvrages célèbres sur des matières religieuses, qui ont paru de nos jours : le coloris en est très varié, les images frappantes, les pensées sublimes ; mais tout cela est présenté dans un style poétique, et souvent même de roman. Des sujets aussi sérieux ne devraient être écrits qu'avec cette noble simplicité, cette éloquence qui naît du sujet même, et non de la trop brillante imagination de l'auteur. Ce qui éblouit ne touche pas, et au milieu d'une multitude de tableaux différens, des tropes et des figures, on trouve rarement la morale qui persuade et la véritable onction. Quoi qu'il en soit, le *Triomphe de l'Evangile* obtint à Olavidé la permission de retourner en Espagne. Il y vécut oublié dans une petite ville de l'Andalousie ; sa conduite devint exemplaire, et il mourut en 1803, âgé de 78 ans. Il avait adressé au roi Charles III et

à son successeur plusieurs *Mémoires* pour que son établissement de la Sierra-Moréna ne fût pas entièrement oublié. Ces monarques ont eu en partie égard à sa demande. En 1808, il y avait encore différens colons, et le voyageur y trouve des gîtes et des routes qui, excepté celles qui conduisent à Madrid, sont les plus praticables de toute l'Espagne.

OLBERT ou ALBERT, né à Lerne, près de Thuin, dans le pays de Liége, vers la fin du 10ᵉ siècle, embrassa la vie monastique à Lobbes, fut envoyé dans le monastère de Saint-Germain-des-Prés à Paris, de là à Troyes et enfin à Chartres, où il se perfectionna dans les sciences divines sous Fulbert, évêque de cette ville. Olbert fut fait abbé de Gemblours, puis appelé pour être le premier abbé du monastère de Saint-Jacques, que l'on venait d'ériger à Liége, où il mourut l'an 1048. On a de lui : | un *Recueil de canons*, qu'il fit avec Burchard, évêque de Worms; | *Vie de saint Véron*, publiée par Georges Galopin. Il est encore auteur de plusieurs autres ouvrages qui n'ont pas été publiés.

OLDECORN (EDOUARD), plus connu en Angleterre sous le nom de *Hall*, né en 1561, dans la province d'York, fit ses études à Reims et à Rome, où il reçut l'ordre de la prêtrise. Admis dans la compagnie de Jésus, et envoyé comme missionnaire en Angleterre en 1588, il en remplit les fonctions avec beaucoup de zèle et de succès pendant dix-sept ans, dans la province de Worcester. La conjuration des poudres donna occasion de l'arrêter. On l'appliqua cinq fois à la question; mais on ne put apprendre, ni par son aveu, ni par aucun autre témoignage suffisant, qu'il eût eu connaissance de la conjuration. Il protesta toujours qu'il n'avait pas connu ce complot avant qu'il fût public, qu'il n'avait jamais approuvé ni pris la défense des coupables; mais cela ne l'empêcha pas d'être condamné au supplice des traîtres à Worcester, le 7 avril 1606. Il eut la consolation de réconcilier à l'Eglise un des criminels qui subit la mort avec lui, et qui mourut dans de grands sentimens de foi et de pénitence. Un nommé *Littleton* demanda publiquement pardon à Dieu et au père Oldecorn de l'avoir injustement accusé de la conjuration. Nous avons pris ces détails dans les *Mémoires* de M. Challoner, vicaire apostolique à Londres, imprimés en 1741. *Voyez* JACQUES VI, roi d'Ecosse, et GARNET.

OLDENBURG (HENRI), habile physicien et gentilhomme allemand, natif du duché de Brême, était consul à Londres pour la ville de Brême, dans le temps du long parlement de Cromwell. Il étudia dans l'université d'Oxford en 1656, et fut ensuite précepteur du lord Guillaume Cavendish. Lorsque la société royale de Londres fut établie, il en fut associé et secrétaire. Son goût pour les hautes sciences l'unit d'une étroite amitié avec Robert Boyle, dont il traduisit en latin plusieurs ouvrages, et cette amitié fut constante. Enfin, il mourut à Charlton dans la province de Kent, en 1678. C'est lui qui a publié les *Transactions philosophiques* des quatre premières années, en 4 tomes : savoir, depuis le nº 1ᵉʳ, 1664, jusqu'au nº 136, 1667. On remarque parmi les divers morceaux qui composent cette collection, la *Relation chronologique des incendies et embrasemens du mont Vésuve; Divers exemples de la propriété de la nature dans les hommes et les brutes; Avis pour exciter à examiner par la térébration, le suc des arbres; Avis sur la découverte de la transfusion du sang*, etc. Il traduisit en outre en anglais une *Explication de l'Apocalypse, la Vie de la duchesse de Mazarin, etc.*

OLDENBURGER (PHILIPPE ANDRÉ), publiciste allemand, né dans le duché de Brunswick, dans les premières années du 17ᵉ siècle, enseigna le droit et l'histoire à Genève avec réputation. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages, publiés sous différens noms, entre autres : | *Thesaurus rerum publicarum totius orbis*, 1675, en 4 vol. in-8°; livre qui, quoique imparfait, est utile et curieux pour la connaissance des républiques et de leurs intérêts; | *Limnæus enucleatus*, in-folio, estimé et nécessaire pour l'étude du droit public de l'Empire; | *Notitia Imperii, sive Discursus ad instrumenta pacis; Osnabrugo Monasteriensis*, in-4°, sous le nom de *Philippus-Andræas burgoldensis;* | un Traité des moyens de procurer un état tranquille aux républiques, sous ce titre : *Tractatus de rebus publicis turbidis in tranquillum statum reducendis*. Tous ces ouvrages furent goûtés de ceux qui aiment l'érudition et les études politiques. L'auteur mourut à Genève en 1678.

OLDENDORP (JEAN), natif de Hambourg, enseigna le droit à Cologne, puis à Marpurg, où il mourut le 3 juin 1561. Il était neveu du célèbre Albert Krantz.

mais il n'eut pas le même attachement que lui à la religion catholique, qu'il quitta pour embrasser les nouvelles erreurs. On a d'Oldendorp divers écrits de jurisprudence, peu connus.

OLDHAM (JEAN), anglais, né en 1653, à Shipston, dans le comté de Glocester, d'un ministre non conformiste, se distingua par quelques *Traductions*, des *Satires* contre les jésuites, et d'autres poésies, et mourut en 1683, à 30 ans, de la petite vérole. Dryden, son ami, lui consacra un poème funèbre.

OLÉARIUS ou plutôt ŒLSCHLAEGER (ADAM), savant voyageur allemand, né d'un tailleur d'habits, en 1603, à Aschersleben, petite ville de la principauté d'Anhalt, professa quelque temps à Leipsick avec beaucoup de succès. Il quitta ces fonctions pour passer dans le Holstein, où le prince Frédéric le nomma secrétaire de l'ambassade qu'il envoyait au czar et au roi de Perse. Cette course dura près de 6 ans, depuis 1633 jusqu'en 1639. Oléarius, de retour à Gottorp, fut fait en 1650 bibliothécaire, antiquaire et mathématicien du duc. Il remplit cette place avec applaudissement jusqu'à sa mort, arrivée en 1671, à 68 ans. Ce savant joignait à la connaissance des mathématiques celle des langues orientales, et surtout du persan. Egalement propre aux choses utiles et aux arts agréables, il possédait la musique et jouait avec goût de plusieurs instrumens. On lui doit : | une *Relation* de son *Voyage* de Moscovie, de Tartarie et de Perse, en allemand, Sleswick, 1663, in-fol., aussi exacte que bien détaillée. On en a une traduction française par Wiquefort, dont la meilleure édition est celle de 1727, en 2 vol. in-fol.; une traduction en anglais par Jean Davies, Londres, 1666, in-fol.; et un abrégé en italien, Viterbe, 1658, in-4°. | Une *Chronique* abrégée du Holstein, in-4°; | la *Vallée des Roses de Perse*. C'est un recueil d'histoire agréables, de bons mots et de maximes tirés des livres persans. | *Pinacotheca rerum naturalium gottorpiensis*, Sleswick, in-fol.

OLÉARIUS (GODEFROI), docteur en théologie, et surintendant de Hall, mort en 1687, à 81 ans, est auteur d'un *Corps de théologie* à l'usage des luthériens. — JEAN OLÉARIUS son fils, professeur de rhétorique, puis de théologie à Leipsick, fut l'un des premiers auteurs des journaux de cette ville, sous le titre d'*Acta eruditorum*. Il était né à Hall, en Saxe, en 1639, et il mourut à Leipsick en 1713, à 74 ans, après avoir exercé les emplois les plus distingués de l'université. On a de lui : | une *Introduction à la théologie*; | une *Théologie positive, polémique, exégétique et morale*, etc., etc.; tous ouvrages infectés des nouvelles erreurs. — GODEFROI OLÉARIUS, fils de Jean, naquit à Leipsick en 1672, fut professeur en langue grecque et latine à Leipsick, puis en théologie; obtint un canonicat, eut la direction des étudians, et la charge d'assesseur dans le consistoire électoral et ducal. Il mourut de phthisie en 1715, âgé de 43 ans. On a de lui : | *Dissertatio de adoratione Patris per Jesum Christum*, in-4°, 1709. Il y réfute une des principales erreurs des sociniens, qui refusaient à J.-C. le titre et les fonctions de médiateur entre Dieu et les hommes. | Une bonne *Edition* de Philostrate, en grec et en latin, in-folio, Leipsick, 1709; | la *Traduction* latine de l'*Histoire de la philosophie* de Thomas Stanley, in-4°, Leipsick, 1721, in-4°; | *Histoire romaine et d'Allemagne*, Leipsick, 1699, in-8°. Ce n'est qu'un abrégé.

* O'LEARY (ARTHUR), capucin irlandais, né en 1729 à Cork, fit ses études au collége de Saint-Malo, en Bretagne, embrassa l'ordre de Saint-François, et, après avoir pris les ordres, il entra en qualité d'aumônier dans un régiment irlandais au service de France. S'étant dégoûté de cette place, il retourna en Irlande, et ouvrit à Cork, sa patrie, une chapelle catholique qu'il desservait. Lorsque le parlement irlandais adoucit les lois pénales contre les catholiques, il publia un écrit intitulé : | *La Loyauté prouvée et le serment défendu*. L'effet de cet écrit fut de rassurer les consciences des personnes qui hésitaient sur le serment qu'il fallait prêter, et de les déterminer à le faire. Il tint la même conduite pendant la guerre d'Amérique, lorsque les flottes françaises menaçaient l'Irlande. Il rappela alors, dans une *adresse* à ses compatriotes catholiques, qu'ils étaient sujets du roi d'Angleterre, et que rien ne les dispensait de demeurer fidèles au gouvernement. Il en fit autant en 1784, lors des troubles et des pillages qui eurent lieu dans le comté de Cork. On sut gré au père O'leary de cette manière d'agir, qui lui attira l'estime des gens honnêtes. Il vint se fixer à Londres, où il érigea (dans Sutton-street, Soho-square), une chapelle catholique dédiée à saint Patrice,

Il y prononça l'*Oraison funèbre* de Pie VI, en 1800. Il mourut à Londres le 8 janvier 1802. On a de lui : | *Défense de la divinité de Jésus-Christ et de l'immortalité de l'âme*, Cork, 1776, en réponse à un ouvrage d'un médecin écossais, intitulé : *Pensées sur la nature et la religion*, où toute espèce de religion était attaquée; | *Défense de sa conduite* (d'O'leary) *et de ses écrits*, contre Woodward, évêque anglican de Cloyne, 1782 ; | *Remarques sur la défense de l'association protestante* de Wesley ; | *Défense de sa conduite dans l'insurrection de Munster en* 1787 ; | *Examen de la controverse entre le docteur Carroll et MM. Warthon et Hawkins* ; | un *Essay* ou *Toleration*, etc.; | des *Sermons* et des *Mélanges*. On trouve sur cet ecclésiastique et sur ses ouvrages des détails intéressans dans son *Eloge funèbre*, prononcé et imprimé à Londres l'année de sa mort.

OLÉASTER ou **OLÉASTRO** (JÉRÔME), habile dominicain portugais, natif du bourg de Azambuja, qui signifie *olivier*, assista au concile de Trente, en qualité de théologien de Jean III, roi de Portugal. Il refusa à son retour un évêché, fut inquisiteur de la foi, et exerça les principales charges de son ordre dans sa province. On a de lui des *Commentaires* sur le Pentateuque. La bonne édition de ce savant ouvrage, imprimé à Lisbonne, 1556-1558, 5 parties en un vol. in-fol., est recherchée. Il est rare d'en retrouver toutes les parties exactement rassemblées, vu qu'elles parurent en différentes années. On a encore d'Oléaster des *Commentaires* sur Isaïe, Paris, 1622, in-fol. Le latin, le grec et l'hébreu étaient aussi familiers à Oléaster que sa propre langue. Il mourut en 1563, en odeur de sainteté.

OLEN, poète grec, plus ancien, dit-on, qu'Orphée, était de Xante, ville de Lycie. Il composa plusieurs *Hymnes*, que l'on chantait dans l'île de Délos aux jours solennels. On dit qu'Olen fut l'un des fondateurs de l'oracle de Delphes, qu'il exerça le premier les fonctions de prêtre d'Apollon, et qu'il rendait des oracles en vers ; tous ces faits sont très incertains.

***OLENSCHLAGER** (JEAN-DANIEL d'), savant publiciste allemand, naquit en 1711, à Francfort sur le Mein. Il fit ses études à Leipsick et à Strasbourg, avec beaucoup de succès, et visita ensuite les principaux états de l'Europe, pour s'instruire de la forme de leurs gouvernemens. A son retour dans sa ville natale, il fut nommé membre du sénat, et dans la suite bourguemestre, place qu'il remplit d'une manière distinguée. Il mourut à Francfort, le 27 février 1778. Olenschlager était très versé dans le droit public et l'histoire d'Allemagne, qu'il a éclaircis par un grand nombre d'écrits, peu connus endeçà du Rhin, mais estimés de ses compatriotes ; les principaux sont : | *Histoire de l'interrègne qui suivit la mort de l'empereur Charles VI*, Francfort, 1746, 4 part. in-4° ; | *Introduction à la connaissance de l'histoire et des prérogatives des divers états de l'empire en Allemagne et en Italie*, ibid. 1748, in-8° ; | *Histoire de l'empire romain, durant la première moitié du quatorzième siècle*, ibid. 1755, in-4° ; | *Nouvelle explication de la bulle d'or de l'empereur Charles IV*, avec 116 chartres, ibid. 1766, in-4°. Tous ces ouvrages sont en allemand. *V. la Nouvelle Europe savante* (en allem.), IX, 187.

OLESNIKI (SBIGNÉE), l'un des plus grands hommes que la Pologne ait produits, né en 1389 d'une noble et ancienne famille, fut secrétaire du roi Ladislas Jagellon. Ce fut en cette qualité qu'il suivit ce monarque dans ses expéditions militaires. Il fut assez heureux pour lui sauver la vie en renversant d'un tronçon de lance un cavalier qui venait droit à ce prince. Il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, et obtint l'évêché de Cracovie et le chapeau de cardinal. Ladislas l'employa dans les ambassades et dans les affaires les plus importantes. Ce prince lui laissa en mourant, pour marque de sa bienveillance, l'anneau qu'il avait reçu autrefois de la reine Hedwige, sa première femme, comme le gage le plus cher et le plus précieux de son amitié. Olesniki témoigna sa reconnaissance en faisant élire à Posnanie, en 1434, le jeune Ladislas, son fils aîné, qui fut depuis roi de Hongrie, et qui périt malheureusement à la bataille de Varna en 1444. Le cardinal évêque de Cracovie fit ensuite élire Casimir, frère du jeune Ladislas, et rompit l'élection où quelques Polonais avaient élu Boleslas, duc de Moscovie. Cet illustre prélat finit tranquillement ses jours à Sandomir, le 1^er^ avril 1455, à 66 ans. Une régularité exemplaire, et une fermeté inflexible, qui n'avait en vue que les intérêts et la gloire de la religion, du roi et de sa patrie, formaient son caractère. Il laissa tous ses biens aux pauvres,

Digitized by Google

dont il avait été le père pendant toute sa vie.

OLGIATI. *V.* LAMPUGNANI au Supp.

OLIER (JEAN-JACQUES), instituteur, fondateur et premier supérieur de la communauté des prêtres et du séminaire de Saint-Sulpice à Paris, était second fils de Jacques Olier, maître des requêtes. Il naquit à Paris en 1608. Après avoir fait ses études en Sorbonne, il fit un voyage à Notre-Dame de Lorette. De retour à Paris, il se lia très étroitement avec Vincent de Paul, instituteur des lazaristes. Son union avec ce saint lui inspira l'idée de faire des missions en Auvergne, où était située son abbaye de Pébrac. Son zèle y produisit beaucoup de fruits. Quelque temps après, le cardinal de Richelieu lui offrit l'évêché de Châlons-sur-Marne, qu'il refusa. Il projetait de fonder un séminaire pour disposer aux fonctions sacerdotales les jeunes gens qui embrassaient l'état ecclésiastique, lorsqu'on lui proposa la cure de Saint-Sulpice. Après s'être démis de son abbaye, il accepta cette cure comme un moyen propre à exécuter ses desseins, et en prit possession en 1642. La paroisse de St.-Sulpice servait alors de retraite à tous ceux qui vivaient dans le désordre. De concert avec les ecclésiastiques qu'il avait amenés avec lui de Vaugirard, où ils avaient vécu quelque temps en communauté, il travailla à la réforme des mœurs avec autant de succès que de zèle. Sa paroisse devint la plus régulière de Paris. On sait combien les duels étaient alors fréquens : il vint à bout d'en arrêter la fureur. Il engagea plusieurs seigneurs à faire publiquement dans son église, un jour de Pentecôte, une protestation qu'ils signèrent, de ne donner ni d'accepter aucun cartel ; ce qu'ils exécutèrent très fidèlement. Cet exemple fut suivi de plusieurs autres seigneurs, avant même que l'autorité du roi eût arrêté le cours de ce désordre. Au milieu de tant de travaux, il n'abandonna pas le projet de fonder un séminaire. Comme le nombre des prêtres de sa communauté s'était très multiplié, il crut trouver une occasion favorable, et commença à les partager. Il en destina une partie à la direction du séminaire, pour la fondation duquel il obtint des lettres-patentes en 1645. L'autre partie continua à l'aider dans les fonctions du saint ministère. Quoique partagés pour deux objets différens, ces ecclésiastiques n'ont jamais formé qu'un même corps. Ce qu'il y a de remarquable dans cette œuvre, c'est que, depuis son établissement, on n'a jamais manqué de sujets, malgré le grand nombre qu'en exige l'étendue de la paroisse, le séminaire de Paris et ceux de la province, et quoiqu'ils n'y soient attirés par aucun intérêt, ni retenus par aucun engagement. En 1646, il fit commencer la construction de l'église de Saint-Sulpice ; mais le vaisseau de cette église n'étant pas assez grand pour le nombre des paroissiens, il fit, de concert avec son successeur, jeter de nouveaux fondemens en 1655, pour l'église que l'on voit aujourd'hui. Ce pieux fondateur s'étant démis de sa cure en 1652, se retira dans son séminaire, et travailla à faire de semblables établissemens dans quelques diocèses, et à planter la foi à Mont-Réal en Amérique, par les missionnaires qu'il y envoya. Après s'être signalé par ces différens établissemens, il mourut saintement en 1657, à 49 ans. Olier était un homme d'une charité ardente et d'une piété tendre. Il jouissait d'une grande réputation de science et de vertu ; Bossuet l'appelle *virum præstantissimum ac sanctitatis odore florentem*. On a de lui quelques ouvrages de spiritualité, entre autres | des *Lettres*, publiées à Paris, 1674, in-12, remplies d'onction, mais dans lesquelles on désirerait quelquefois une dévotion moins minutieuse et plus éclairée. | Un *Traité des saints ordres*, 1676, réimprimé en 1817; | un *Catéchisme chrétien pour la vie intérieure ;* | une *Journée chrétienne*, etc. Le père Gyri a donné un court abrégé de sa *Vie* en un petit vol. in-12, d'après des mémoires que lui avait communiqués Leschassier, un des successeurs d'Olier, dans la place de supérieur du séminaire. Une *Vie* plus récente de M. Olier a été publiée en 1818 : elle est de M. Nagot, de St.-Sulpice, à quelques changemens près, dont on est redevable à l'illustre auteur de la *Vie* de Bossuet.

***OLIER DE NOINTEL** (CHARLES-FRANÇOIS), ambassadeur de France à Constantinople, naquit en 1630, et était fils d'Edouard Olier, marquis de Nointel, conseiller au parlement de Paris. Il suivit d'abord la même carrière que son père et fut conseiller en 1661. Quelques années plus tard, il devint conseiller d'état et ambassadeur à Constantinople, de 1670 à 1678. Il mourut à Paris en 1685. Ayant entrepris un voyage dans l'Archipel, il en rapporta plusieurs pierres sur les-

quelles il y avait des inscriptions. Après sa mort, arrivée en 1700, ces monumens, précieux pour l'histoire, passèrent au pouvoir de Thévenot, garde de la bibliothèque du roi, qui les transporta à sa maison de campagne au village d'Issy. Ses héritiers les vendirent à Baudelot de Dairval, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, qui les plaça dans les deux maisons où il demeura successivement, situées faubourg Saint-Marceau et faubourg Saint-Germain. Il les laissa par testament, en 1722, à l'académie dont il était membre, et on les voyait dans le dépôt de la rue des Petits-Augustins.

OLIMPO (BALTHASAR), poète italien du 16ᵉ siècle, dont on a | *Pegasea in stanze amorose*, Venise, 1525, in-8°; | *La gloria d'Amore*, 1530, in-8°. Le recueil de ses *OEuvres*, avec les deux pièces précédentes, 1538 et 1539, a huit parties en 2 vol. in-8° : en général, c'est très peu de chose.

OLIVA. *Voyez* GABRIELLI.

OLIVA (ALEXANDRE), général de l'ordre de Saint-Augustin, et célèbre cardinal, né à Sassoferrato, de parens pauvres, prêcha avec réputation dans les premières villes d'Italie. Son savoir, sa vertu, et surtout une modestie extrême au milieu des applaudissemens, lui méritèrent l'amitié et l'estime de Pie II, qui l'honora de la pourpre, et le nomma à l'archevêché de Camerino. Ce pontife l'employa dans plusieurs négociations importantes, et il eut autant à se louer de sa dextérité que de sa prudence. Ce vertueux cardinal mourut à Tivoli en 1463, à 55 ans. On a de lui : | *De Christi ortu sermones centum ;* | *De cœna cum apostolis facta ;* | *De peccato in Spiritum sanctum.* Ces ouvrages sont des monumens de son érudition et de sa piété. Son caractère était fort doux, et il y avait autant d'agrément à vivre avec lui, que de plaisir à le lire.

OLIVA (le père FERNAND PEREZ), savant littérateur espagnol, naquit à Cordoue en 1497, embrassa l'état religieux, fut attaché aux papes Léon X et Adrien VI, devint recteur de l'université de Salamanque, et puis précepteur de Philippe II. Il se distingua par ses connaissances dans les langues anciennes, traduisit plusieurs tragédies du grec, parmi lesquelles on cite *La Vengeance d'Agamemnon*, et *Hécube affligée ;* on les trouve dans le *Parnasse espagnol*. Il a aussi composé deux *Tragédies*, des premières qui aient paru en Espagne ; et trois autres ouvrages en forme de dialogues, savoir, *sur la dignité de l'homme, sur l'emploi des richesses*, et *sur la chasteté*. Il est mort en 1533, âgé de 36 ans. Ambroise Moralès, son neveu, a donné en 1588, le recueil des *OEuvres* du père Oliva, Cordoue, in-4°. Parmi les pièces renfermées dans ce volume on distingue le *Dialogue* sur la dignité de l'homme, le plus remarquable des écrits d'Oliva. C'est le premier modèle que la littérature espagnole ait offert d'une discussion nette et franche, dans un langage correct, noble et élégant.

OLIVA (JEAN-PAUL), jésuite, né à Gênes en 1600, d'une famille illustre, qui a donné deux doges à cette république, prêcha avec beaucoup de succès et d'éclat dans les principales villes d'Italie, et devant les papes Innocent X, Alexandre VII, Clément IX et Clément X. Il fut élu général de son ordre en 1664, et mourut à Rome en 1681, à 81 ans. On a de lui : | un recueil de *Lettres*, estimées ; | des *Sermons*, qui sont un monument de son éloquence ; | des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ecriture. Son Commentaire sur le septième chapitre du premier livre d'Esdras montre jusqu'où on doit porter le respect et la soumission envers ceux que Dieu nous a donnés pour maîtres, quels qu'ils puissent être.

OLIVA (JEAN), né en 1689 à Rovigo dans les états de Venise, embrassa l'état ecclésiastique, et fut élevé au sacerdoce en 1711. Son goût et son talent décidés pour la littérature le firent nommer à la place de professeur d'humanités à Azolo, qu'il occupa pendant huit ans. Il alla à Rome en 1715, où il fut bien accueilli par Clément XI. Après la mort de ce pape, il eut la place de secrétaire du conclave ; place qui lui procura la connaissance du cardinal de Rohan, qui se l'attacha, l'emmena à Paris et le fit son bibliothécaire en 1722. Le cardinal n'eut qu'à se louer de ce choix. Sa bibliothèque devint le centre de l'érudition et l'asile de savans étrangers. Trente-six années de recherches continuelles enrichirent prodigieusement le dépôt confié à l'infatigable abbé Oliva. Il le conserva jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 19 mars 1757. On doit à sa plume laborieuse et savante : | un *Discours* latin qu'il prononça dans le collége d'Azolo, *sur la nécessité de joindre l'étude des médailles anciennes à l'histoire des faits ;* | une *Dissertation* sur la manière dont les études s'introduisirent chez les Romains,

et sur les causes qui firent déchoir les lettres parmi eux ; | une autre *Dissertation* sur un monument de la déesse Isis. Ces trois ouvrages ont été publiés à Paris, in-8°, 1758, chez Martin, sous le titre d'*OEuvres diverses de l'abbé Oliva ;* | une *Edition* d'un manuscrit de Silvestris sur un ancien manuscrit de Castor et Pollux, avec la vie de l'auteur, in-8° ; | de plusieurs lettres du Pogge, qui n'avaient point encore paru ; | un *Catalogue* manuscrit de *la bibliothèque du cardinal de Rohan,* en 25 volumes in-fol. ; | *Traduction,* en latin, du *Traité du choix et de la méthode des études,* de l'abbé Fleury.

OLIVAREZ (GASPARD de GUZMAN, comte duc d'), né à Rome, d'une illustre maison d'Espagne, acquit une grande faveur auprès de Philippe IV. Après avoir été son favori, il devint son premier ministre à la place du duc d'Uzéda, et jouit d'une autorité presque absolue pendant 22 ans. Son ministère ne fut pas heureux. L'Espagne se trouvant affaiblie par les guerres qu'elle soutenait contre les puissances voisines, les Catalans, excités par des émissaires français, profitèrent de cette circonstance pour se révolter. Les portugais firent la même chose avec un succès plus durable, et reconnurent pour roi, l'an 1649, le duc de Bragance. Les Espagnols battus sur terre par les Français, et sur mer par les Hollandais, et n'éprouvant partout que des malheurs, s'en prirent à la négligence du ministre. Leurs plaintes parvinrent jusqu'au trône. On fut obligé de renvoyer, l'an 1643, le ministre, au moment où, délivré de son plus redoutable rival (le cardinal de Richelieu, il aurait pu rétablir les affaires du gouvernement. Olivarez allait être rappelé, s'il n'eût pas précipité ses espérances, dit Hénault : « Car en voulant se » justifier par un écrit qu'il publia, il of- » fensa plusieurs personnes puissantes, » dont le ressentiment fut tel, que le roi » jugea à propos de l'éloigner encore da- » vantage, en le confinant à Toro, où il » mourut bientôt de chagrin. » Ce fut le comte d'Olivarez qui engagea Philippe IV, encore jeune, à se donner le titre de *Grand,* que la postérité a désavoué. Olivarez voulait annoncer par ce titre les vastes projets qu'il apportait dans le maniement du pouvoir : c'est à son administration qu'on fait remonter l'époque de la décadence de l'Espagne. Il voulut soutenir à la fois trois guerres désastreuses, en Italie, en Hollande et en Allemagne. Les Espagnols eurent quelques succès contre les Allemands : ceux que remporta le fameux Spinosa, dans les Pays-Bas, furent détruits par la prise du Brésil par les Hollandais, et ce fut en vain qu'il essaya de reconquérir le Portugal. En quittant le ministère, il laissa pour successeur D. Louis de Haro, son neveu. Il mourut en 1643. Le comte de la Rocca a écrit l'*Histoire du ministère d'Olivarez.* —*La relation de sa disgrâce,* par Guidi, a été traduite en français par A. Félibien, Paris, 1650, in-8°.

OLIVE (PIERRE-JEAN), cordelier de Serignan dans le diocèse de Béziers, était un partisan zélé de la pauvreté et de la désappropriation des biens. Les religieux de son ordre, ennemis du joug qu'il voulait leur imposer, cherchèrent des erreurs dans son *Traité de la pauvreté* et dans son *Commentaire* sur l'Apocalypse. Ils crurent en avoir trouvé plusieurs, qui furent censurées sur leur dénonciation. Olive expliqua sa doctrine dans le chapitre général tenu à Paris, en 1292, et ses accusateurs furent confondus. Il mourut à Narbonne l'an 1297, en odeur de sainteté.

OLIVET (JOSEPH THOULIER d'), né à Salins en 1682, fut élevé par son père depuis conseiller au parlement de Besançon. Il entra de bonne heure chez les jésuites, où il avait un oncle distingué par son savoir. Après avoir fait sa théologie à Reims, à Dijon et à Paris, et avoir essayé ses talens en divers genres, comme poète, comme prédicateur, comme humaniste, il quitta cette compagnie célèbre à l'âge de 33 ans. Quelque temps avant sa sortie des jésuites, on voulut lui confier l'éducation du prince des Asturies ; il aima mieux venir à Paris, vivre dans le sein des lettres. Il se fit en peu d'années une telle réputation, que lorsqu'il était occupé à rendre les derniers soins à son père mourant, l'académie française le choisit en 1723, quoique absent, par la seule considération de son mérite. L'étude de la langue française devint son objet de préférence, mais il n'oublia pas les langues anciennes. Il s'attacha surtout à Cicéron, pour lequel il conçut une admiration qui tenait de l'enthousiasme. La cour d'Angleterre lui proposa de faire une magnifique édition des ouvrages de cet orateur. Ayant montré au cardinal de Fleury les lettres qu'on lui écrivait à ce sujet, et oubliant les riches promesses de l'étranger, il consacra à l'éducation du dauphin le travail qu'il eût offert au duc de Cumber-

land. Cet ouvrage long et pénible parut en 9 vol. in-4°, en 1740, à Paris, avec des *Commentaires* choisis, purement écrits et pleins d'érudition. L'abbé d'Olivet avait eu dès sa jeunesse les liaisons littéraires les plus étendues et les plus illustres. Il compta au nombre de ses amis l'évêque de Soissons et toute la maison de Sillery, le savant Huet, le père Hardouin, le père de Tournemine, Despréaux, Rousseau, le président Bouhier, etc. Newton et Pope le traitèrent à Londres comme Clément XI l'avait traité à Rome, avec une distinction qui supposait une haute estime. Il avait l'accès le plus familier chez le cardinal de Fleury; l'évêque de Mirepoix l'écoutait avec confiance. Il mourut le 6 octobre 1768. L'abbé d'Olivet était un excellent critique, un grammairien consommé. Savant sans pédanterie et sans faste, il n'avait pas moins de goût que de savoir. Ses ouvrages sont : | *Entretiens de Cicéron sur la nature des dieux*, traduits en français, 1765, 2 vol. in-12. Le président Bouhier eut part à cette version, dont les notes sont savantes. | La *Traduction* des philippiques de Démosthènes et des Catilinaires de Cicéron, élégante et fidèle, conjointement avec le président Bouhier, 1765, in-12; | *Histoire de l'académie française*, pour servir de suite à celle de Pélisson, in-12; ouvrage estimable pour les recherches. Le style en est simple, et l'on s'aperçoit que l'historien songe plus à instruire qu'à briller. Homme d'un caractère et d'un goût très austères, zélé partisan des anciens, il n'a pas été plus prodigue d'ornemens que Pélisson. Tous deux ont pensé qu'une noble simplicité était la parure qui convenait le mieux à ce genre d'ouvrage. « Alors, dit un critique judicieux, le grave sénat de la littérature française n'était point encore » changé en théâtre, les assemblées aca- » démiques n'étaient point encore deve- » nues des spectacles, où l'on applaudit, » où l'on siffle, où les femmes donnent le » ton; et l'on ne voyait point les quarante » immortels, obligés de mendier, par de » misérables pointes, les acclamations » d'une troupe d'oisifs qui prétend qu'on » l'amuse à sa manière : ils n'avaient point » à craindre, en parlant raison, d'être » interrompus comme de vils histrions, » par les huées d'un auditoire qui ne veut » que de l'esprit. » | *Tusculanes*, de Cicéron, dont trois sont traduites par l'abbé d'Olivet, et les deux autres par le président Bouhier; | *Remarques sur Racine* in-12. (*Voyez* l'article de ce poète et celui de l'abbé des FONTAINES.) | *Pensées de Cicéron, pour servir à l'éducation de la jeunesse*, in-12. Toutes les traductions de l'abbé d'Olivet jouissent d'une estime générale. | *Prosodie française*, d'une grande utilité pour les étrangers et les nationaux. D'Olivet, quoique intimement lié avec le cardinal de Fleury, et l'évêque de Mirepoix, dispensateur des grâces, ne demanda jamais rien, et ne posséda qu'un petit bénéfice dans sa province. *Voyez* son éloge dans l'*Histoire des membres de l'académie française* par d'Alembert, tome 6.

OLIVETAN (PIERRE ROBERT), parent du fameux Calvin, né à Noyon, fit imprimer en 1535, in-fol., à Neufchâtel où il avait été obligé de se retirer après sa première prédication, une *Traduction* française de la Bible, la première qui ait été faite sur l'hébreu et sur le grec. Elle est écrite d'un style dur et barbare, et n'est pas fidèle. Le caractère de l'impression est gothique, et la diction ne l'est pas moins. Sa rareté est son seul mérite. Calvin passe pour avoir eu la plus grande part à cette traduction. Olivetan survécut peu à sa publication, et mourut à Ferrare en 1538. Quelques fanatiques de son parti publièrent qu'il fut empoisonné à Rome; mais c'est un conte qui n'a aucun fondement. On réimprima la *Bible* d'Olivetan à Genève, 1540, in-4°, revue par Jean Calvin et N. Malingre. Cette édition est encore plus rare que la première. On l'appelle la *Bible de l'Epée*, parce que c'était l'enseigne de l'imprimeur.

OLIVIER de Malmesbury, savant bénédictin anglais au 11e siècle, s'étant appliqué à la mécanique, voulut imiter Dédale et voyager dans les airs. Il s'élança du haut d'une tour; mais les ailes qu'il avait attachées à ses bras et à ses pieds, n'ayant pu le porter qu'environ 120 pas loin de cette tour, il se cassa les jambes en tombant, et mourut à Malmesbury l'an 1060. Cette expérience, quoique malheureuse, prouve qu'il n'est point impossible à l'homme de se soutenir quelque temps en l'air. On sait que les efforts du célèbre Dante, de Bacville, de Paul Guidotti, d'un jésuite de Padoue, d'un théatin de Paris, etc. eurent aussi du succès; en 1782, le mécanicien Blanchard parvint à s'élever à une certaine hauteur. Il ne faut cependant pas conclure de là que nous planerons un jour dans les airs

comme les aigles des Alpes; presque tous les hommes volans dont nous venons de parler périrent de leur chute, et la découverte ne produisit aucun bon résultat. M. Mongez, chanoine régulier de la congrégation de France, dans un *Mémoire sur l'imitation du vol des oiseaux*, lu à l'académie de Lyon en 1773, a très bien démontré que les efforts de l'homme n'atteindront jamais à cette dangereuse imitation, qui mettrait la plus destructive confusion dans toutes les affaires de ce bas monde. M. de Lalande, dans une *Lettre adressée* (en 1782) *aux auteurs du Journal des Savans*, a prouvé la même chose : *Pennis non homini datis.* Hor. *Voyez* DANTE, JEAN-BAPTISTE.

OLIVIER (FRANÇOIS), chancelier, président à mortier au parlement de Paris, né dans cette ville en 1497, fut envoyé en qualité d'ambassadeur aux diètes de Spire en 1542 et 1544. François Ier lui donna en 1545 la place de chancelier de France; mais la duchesse de Valentinois lui fit ôter les sceaux, sous Henri II. Rappelé à la cour de François II en 1559, il s'y trouva lorsque l'empereur Ferdinand Ier envoya l'évêque de Trente en France, pour y demander la restitution de Metz, Toul et Verdun. La demande était juste, et l'ambassadeur de Ferdinand en avait fait convenir la plupart des membres du conseil; mais le chancelier, qui y présidait, déconcerta ses mesures, en proposant de trancher la tête à celui qui opinerait pour la restitution. Ce magistrat mourut à Amboise en 1560.

OLIVIER (JEAN), oncle du chancelier de France dont on vient de parler, fut évêque d'Angers en 1532. De simple religieux étant devenu grand aumônier au monastère de St.-Denys, et ensuite abbé de St.-Crepin et de Saint-Médard de Soissons, il permuta cette dernière abbaye pour l'évêché d'Angers, où il partagea son temps entre les fonctions pastorales et les lettres. On a de lui un poème latin, intitulé *Jani Olivarii Pandora*, Paris, 1542, in-12; et Reims, 1618, in-8°, traduit en français par Gabriel Michel de Tours, in-12. Ce prélat gouverna son diocèse avec autant de zèle que de lumière, et fit le bien sans faste et sans ostentation. Il mourut le 12 avril en 1540.—Il ne faut pas le confondre avec un autre JEAN OLIVIER, ou *Olivarius*, de Gand, professeur d'éloquence et de langue grecque à Douai, mort à Cambrai vers l'an 1624, qui nous a laissé plusieurs *Poèmes* estimés, et une bonne *Edition* de saint Prosper, enrichie de variantes, plus ample et plus correcte que celles qui avaient paru jusqu'alors, Douai, 1577, et réimprimée plusieurs fois depuis.

OLIVIER (SÉRAPHIN), cardinal, natif de Lyon, étudia à Bologne en droit civil et canon. Etant allé à Rome, il y fut connu par Pie IV, devint auditeur de rote, et exerça cet emploi pendant 40 ans. Grégoire XIII et Sixte V l'employèrent en diverses nonciatures. Clément VIII lui donna en 1604 le chapeau de cardinal, à la recommandation du roi Henri IV. Il fut évêque de Rennes, après la mort du cardinal d'Ossat. On a de lui : *Decisiones rotæ romanæ*, en 2 vol. in-fol., Rome, 1614; et Francfort, avec des additions et des notes, 1615. Olivier mourut en 1609, âgé de 71 ans.

OLIVIER (CLAUDE-MATTHIEU), avocat au parlement d'Aix, né à Marseille en 1701, contribua beaucoup à l'établissement de l'académie de Marseille, dont il fut un des premiers membres. Inconstant et excessif en tout, après avoir donné 15 jours à étudier le Code et le Digeste, ou à se remplir des beautés des orateurs anciens et modernes, il en abandonnait 15 autres, souvent un mois entier, à une vie désoccupée et frivole. Il mourut en 1736, à 35 ans, après avoir publié : | l'*Histoire de Philippe roi de Macédoine, et père d'Alexandre le Grand*, 2 vol. in-12. Le style n'est nullement historique. Il est en général sec, décousu, et sur le ton de dissertation. On y rencontre cependant des morceaux pleins de feu et de tours originaux. | *Mémoires sur les secours donnés aux Romains par les Marseillais pendant la 2e guerre punique;* | *Mémoires sur les secours donnés aux Romains par les Marseillais, durant la guerre contre les Gaulois.*

* OLIVIER DE SERRES, (N...), seigneur de Pradel, né en 1539, à Villeneuve-de-Berg, petite ville du Vivarais, est particulièrement connu par son *Théâtre d'agriculture*, ou *Ménage des champs*, in-fol. et 2 vol. in-4°, recueil immense de bons principes et d'excellens préceptes, d'où ont été tirés nos meilleurs livres d'agriculture, tels que la *Maison rustique, etc.* Il a été imprimé pour la première fois en 1660, et depuis très souvent réimprimé. M. Gisors en a rajeuni le style, et publié une nouvelle édition en 1802, en 4 vol. in-8°. Olivier de Serres mourut en 1619.

* **OLIVIER** (Guillaume - Antoine), voyageur et entomologiste, membre de l'institut et de la société d'agriculture de Paris, naquit, le 19 janvier 1756, aux Arcs, bourg situé près de Fréjus. Ses premières études terminées, il se rendit à Montpellier, où il reçut le grade de docteur en médecine. Secondé par les leçons du savant Gouan et par l'amitié de Broussannet, son condisciple, il conçut un goût très vif pour l'histoire naturelle, et il s'adonna, avec ardeur, à l'étude des plantes et des insectes. Il vint à Paris, à l'âge de vingt-trois ans, parcourut les environs de la capitale pour en connaître et décrire les productions, et remit successivement à M. Berthier de Sauvigny, intendant de Paris, qui l'avait fait venir pour cet objet, des mémoires sur la géologie, la minéralogie, la botanique, etc. Gigot d'Orcy, receveur général des finances, avait consacré une partie de sa fortune à rassembler un cabinet d'histoire naturelle, dont les insectes formaient la partie la plus brillante. Encouragé par le succès d'un premier ouvrage sur les papillons d'Europe, publié à ses frais par le père Engramelle (*Voyez* GIGOT d'ORCY et ENGRAMELLE), il voulut mettre au jour une histoire générale des coléoptères, et ce fut Olivier qu'il chargea de ce soin. Non seulement il mit à la disposition de l'entomologiste son cabinet et les livres nécessaires, mais il le fit voyager en Angleterre et en Hollande, pour y décrire et faire peindre les insectes qu'on n'avait point à Paris. Olivier se chargea presque en même temps de la partie de l'*Encyclopédie méthodique*, relative à l'histoire naturelle des insectes, déjà commencée par Mauduyt, qui, à la vérité, n'avait donné que quelques généralités et une sorte de revue rapide des livres qui avaient paru jusqu'alors sur l'entomologie. La révolution priva Olivier de la place qu'il occupait à l'intendance de Paris, et le força de suspendre les deux grands ouvrages qu'il avait entrepris. Le ministre Roland, voulant nouer entre la Perse et la France des relations qui fussent avantageuses au commerce de notre nation, choisit pour l'exécution de son dessein Olivier et Brugières qui devaient dans leur ambassade, recueillir des notions exactes sur la Perse et la Turquie. Le ministre ayant bientôt péri victime de l'anarchie révolutionnaire, nos deux savans furent obligés de voyager, dénués de la protection du gouvernement qui les avait envoyés, et sans les ressources nécessaires qui leur avaient été promises. Ils se rendirent à Constantinople, parcoururent l'Archipel, et, après avoir abordé, le 8 octobre 1794, à Alexandrie, visitèrent les îles de Candie et de Santorin. Ils traversèrent la Syrie, une partie de l'Arabie et de la Mésopotamie, et arrivèrent enfin à Téhéran, où ils accomplirent avec succès leur mission. Après avoir visité diverses contrées de la Perse, ils vinrent s'embarquer à Latakieh (l'ancienne Laodicée), d'où ils allèrent une seconde fois à Constentinople Ils traversèrent ensuite la Grèce, et débarquèrent, le 24 septembre 1798, à Ancône, où le malheureux Bruguières succomba aux fatigues de ce long voyage (*Voyez* BRUGUIÈRES). Olivier arriva au mois de décembre 1798, à Paris, muni de nombreuses collections sur toutes les parties de l'histoire naturelle. Il entra, le 26 janvier 1800, à l'institut, et écrivit la relation de son voyage qui obtint un grand succès, et fut traduite en plusieurs langues. Il termina promptement son Histoire des coléoptères, et il n'avait plus qu'à s'occuper de la continuation du *Dictionnaire des insectes* de l'Encyclopédie, lorsqu'il fut nommé professeur de zoologie à l'école vétérinaire d'Alfort. Ayant perdu sa première femme, il avait trouvé des consolations dans une nouvelle union qui fut heureuse, et sa fortune, quoique modeste, lui assurait une honorable indépendance, lorsque tout à coup il fut attaqué d'une maladie de langueur. Il fit néanmoins encore plusieurs rapports, et rédigea des mémoires pour l'institut et pour la société d'Agriculture. Olivier entreprit en outre une suite d'observations sur les insectes nuisibles aux plantes céréales, en ajoutant de nouvelles preuves au traité qu'il avait publié sur l'utilité de l'étude de l'entomologie pour l'agriculture et les arts. Son mal s'accrut, et il alla respirer l'air natal dont il fut peu soulagé. A son retour, s'étant arrêté à Lyon, on le trouva mort dans son lit, le 1er octobre 1814, des suites d'un anévrisme considérable de l'aorte, que l'expérience des médecins n'avait même pu soupçonner. On a de lui : | des *Mémoires* sur *l'Entomologie*, l'agriculture et la botanique, épars dans ceux de l'institut, de la société d'agriculture, et dans divers journaux; | *Histoire naturelle des coléoptères*, 1789-1808, 6 volumes in-4°, accompagnés de 363 planches; | *Dictionnaire de l'histoire*

naturelle des insectes de l'Encyclopédie méthodique, 1789-1819, les huit premiers volumes, in-4° : le premier volume est de Mauduyt, une partie de la deuxième moitié du huitième est de Latreille, qui a continué l'ouvrage avec Godard. | *Voyage dans l'empire Ottoman, l'Egypte et la Perse*, 1802-1807, 3 volumes in-4°, ou 6 volumes in-8°, avec atlas; | plusieurs articles d'insectes dans le *Nouveau dictionnaire d'Histoire naturelle appliquée aux arts*, de Déterville, particulièrement ceux de la classe des coléoptères. Les *Mémoires* manuscrits qu'Olivier avait remis à Berthier de Sauvigny pour la description statistique de la généralité de Paris, que cet intendant avait projetée, ont été perdus dans le pillage de la maison de ce magistrat, de sorte qu'on n'en a pu rien faire paraître.

*OLIVIER (le baron), général français, naquit vers 1740. Entré comme soldat dans le régiment d'Aquitaine, il embrassa le parti de la révolution, et servit avec distinction dans les premières guerres de la république : en 1793 il était général de brigade. Il fit en cette qualité la campagne d'hiver dans le Palatinat. Dans son séjour à Deux-Ponts il fut accusé de concussion, arrêté et conduit à Metz. Après une captivité de plusieurs mois, il parvint à se justifier, et on l'employa à l'armée de la Moselle, et ensuite à celle de Sambre-et-Meuse, où il se fit remarquer dans plusieurs affaires importantes. Il défendit la tête du pont de Neuwied, contribua à la prise des redoutes et du village de Bendorff, et le 21 avril 1797 il s'empara de Wetzlar. L'année suivante, il obtint le grade de général de division, et fut envoyé à l'armée de Naples contre les insurgés de la Calabre. A la bataille de la Trebbia, sa division appuyait la gauche de la ligne de bataille, et il y fit des prodiges de valeur. Sur la fin du combat il fut atteint d'un boulet qui lui emporta une jambe. On le transporta à Plaisance, où il fut fait prisonnier par les Autrichiens qui lui rendirent la liberté sur parole. En 1800, il fut nommé inspecteur-général aux revues, et grand officier de la légion-d'honneur. Bonaparte le créa chevalier de la Couronne de Fer, et lui donna le commandement de la seizième division à Lille. Après avoir beaucoup contribué en 1809 à l'organisation des gardes nationales de cette ville, il défendit avec elles le fameux chantier d'Anvers et les côtes de la Belgique. Il mourut le 24 septembre 1813, regretté des soldats qu'il aimait, et des habitans envers lesquels il s'était conduit avec modération.

* OLIVIER (Gabriel-Raymond-Jean-de-Dieu-François d'), naquit à Carpentras (Vaucluse) le 10 février 1753, d'Augustin Raymond d'Olivier, chancelier de la cour suprême de la rectorie du comtat. Il fit partie de l'assemblée représentative de cette province, et en cette qualité fut député avec MM. de la Boissière et Ducros à l'assemblée Constituante, pour la féliciter sur ses travaux et veiller aux intérêts du pays. Pendant le temps de leur mission, de prétendus députés d'Avignon, état distinct du comtat Venaissin, portèrent à l'assemblée nationale le vœu réel ou supposé d'Avignon, d'être réuni à la France. Les députés du comtat, qui n'étaient point députés d'Avignon, gardèrent le silence. Mais ceux-ci ayant aussi émis le vœu de la réunion du comtat à la France, et Bouche, député de Provence ayant fait la motion expresse d'ordonner cette réunion, d'Olivier et ses collègues s'y opposèrent avec force; ils protestèrent au nom de leurs mandans de leur fidélité au pape leur légitime souverain, et ils se bornèrent à demander que la France ne mît pas d'obstacles aux mesures que les comtadins prendraient sous l'autorité de leur souverain pour maintenir leur pays tranquille. Ils réussirent à empêcher la réunion demandée; mais les membres de l'assemblée revinrent peu après à la charge et la réunion fut décrétée le 14 septembre 1791. D'Olivier se déroba par la fuite aux poursuites et aux coups des révolutionnaires. Peu avant la chute de Robespierre, il crut devoir à la sûreté des personnes qui lui avaient donné asile, de se constituer prisonnier; et il n'aurait pas tardé d'être traduit au tribunal révolutionnaire d'Orange, si le régime de sang et de terreur qui pesait sur la France n'eût cessé à l'époque mémorable du 9 thermidor. Il accepta en l'an 8 (1800), une place de juge au tribunal d'appel de Nîmes, et devint successivement conseiller à la cour impériale et à la cour royale dont il fut le doyen. A la réorganisation en 1818, il fut mis à la retraite avec le titre de conseiller honoraire. Il mourut dans de grands sentimens de piété à Malemort (Vaucluse), le 30 novembre 1823. Il était membre de l'académie des arcades de Rome et de di-

Digitized by Google

verses académies et réunions littéraires de province. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages sur la science du droit et sur d'autres matières; les principaux sont : | *Principes du droit civil romain*, Paris, Merigot, 1776, 2 vol. in-12; | *Civilis doctrinæ analysis philosophica*, Rome, 1777, in-4°; | *Essai sur la vertu*, Avignon, Guichard, 1783, in-12; | *De la réforme des lois civiles*, 1786, 2 vol. in-8°; | *Essai sur la conciliation des coutumes françaises*, 1787, 1 vol. in-8°; | *De la rédaction des lois dans les monarchies*, 1789, 1 vol. in-8°; nouvelle édition en 1815; | *Nouveau code civil proposé à la nation française et soumis à l'assemblée nationale*, 1789, 1 vol. in-8°; | *Essai sur l'art de la législation*, 1800, réimprimé en 1815, in-8°, avec des observations touchant l'avantage de la réunion de toutes les croyances religieuses en une seule; | *Observations ultérieures sur les lois civiles*, 1807, in-8°; | *L'esprit d'Orphée ou de l'influence respective de la musique, de la morale, et de la législation*. Parmi les ouvrages qu'il a laissés en manuscrit, se trouve une traduction libre de l'ouvrage italien d'Eximène, ayant pour titre : *Dell' origine e delle regole della musica colla storia del suo progresso, decadenza e rinnovazione*.

OLLENIX. *Voyez* MONTREUX.

OLYBRIUS (ANICIUS), empereur de l'ancienne et illustre famille des Anices, épousa Placidie, sœur de l'empereur Valentinien III, qui le nomma consul l'an 464, et l'envoya en Italie à la tête d'une armée. Le général Ricimer s'y était révolté contre l'empereur Anthémius. Le rebelle, au lieu de combattre Olybrius, le fit proclamer empereur au commencement d'avril 472, après avoir détrôné Anthémius. Olybrius resta paisible possesseur de l'empire d'Occident; mais il n'eut pas le temps d'exécuter rien de mémorable. Il mourut le 23 octobre, après un règne très court. Ce prince était recommandable par son courage, ses mœurs, sa piété et son patriotisme; il laissa une fille nommée *Julienne*, qui épousa le patrice Ariobinde; celui-ci refusa l'empire d'Orient, que voulait lui faire accepter le peuple de Constantinople, mécontent de la conduite de l'empereur Anastase.

OLYMPIAS, sœur d'Alexandre, roi des Epirotes, femme de Philippe, roi de Macédoine, et mère d'Alexandre le Grand, est aussi connue par son esprit que par son ambition. Son époux l'ayant soupçonnée d'infidélité, la répudia pour épouser Cléopâtre, nièce d'Attale, Olympias fut d'autant plus sensible à sa chute, que les cérémonies du mariage de sa rivale furent magnifiques. Attale eut l'imprudence de dire, au milieu d'un repas donné pendant le cours de ces fêtes brillantes : « Qu'il ne lui restait plus qu'à prier » les dieux d'accorder un légitime suc» cesseur au roi Philippe. » Alexandre, fils de Philippe, piqué de cette double insulte pour sa mère et pour lui : *Misérable!* lui dit-il, *me prends-tu pour un bâtard?* et lui jeta en même temps sa coupe à la tête. Après la mort de Philippe, à laquelle on soupçonna Olympias d'avoir eu part, elle accourut de l'Epire, où elle s'était réfugiée auprès du roi son frère, et vint insurger la Macédoine. Se rappelant avec indignation l'outrage qu'on lui avait fait, elle rassembla les membres épars de Pausanias, l'un des gardes et meurtrier de son mari, lui mit une couronne d'or sur la tête, et après lui avoir fait rendre les derniers devoirs, elle plaça l'urne qui contenait sa cendre à côté de celle du roi de Macédoine. Tous ses soins se bornèrent alors à gouverner son fils, qui n'aimait pas à l'être. Elle le railla quelquefois sur sa vanité. Les honneurs qu'Olympias avait rendus aux restes du meurtrier de Philippe diminuèrent de beaucoup la tendresse d'Alexandre pour elle, et quand il partit pour la conquête de l'Asie, il ne lui laissa aucune autorité, et choisit Antipater pour gouverneur du royaume. Alexandre ayant pris le titre de *Fils de Jupiter* dans une lettre qu'il écrivait à sa mère, elle lui répondit : « Qu'ai-je » fait pour que vous vouliez me mettre » mal avec Junon? » Le conquérant macédonien étant mort, sa mère tâcha de recueillir une portion de son empire. Philippe Aridée et sa femme Eurydice excitèrent des troubles dans la Macédoine : Olympias les fit mourir cruellement l'un et l'autre. Elle ordonna encore le supplice de Nicanor, frère de Cassandre, et de cent des principaux Macédoniens attachés à son parti. Cassandre, outré de tant de cruautés, vint mettre le siége devant Pydna, où cette princesse s'était réfugiée. La ville se rendit, et Olympias fut condamnée à mort l'an 316 avant J.-C. Les parens de ceux qu'elle avait fait périr furent ses bourreaux.

OLYMPIODORE moine grec qui,

Digitized by Google

selon la plus commune opinion, florissait vers l'an 990. On a de lui un *Commentaire* sur l'Ecclésiaste, publié en grec et en latin par le père Fronton du Duc, dans l'addition à la Bibliothèque des pères, 1624. Ce Commentaire est court, mais savant et bien écrit. On attribue mal à propos à l'auteur une Chaîne de Commentaires sur Job; elle est de Nicétas Serron. Plusieurs croient qu'Olympiodore était diacre de l'église d'Alexandrie ou de Constantinople, et qu'il est auteur des *Commentaires* sur le livre des Météores d'Aristote, 1551, in-fol. et sur les livres *Gorgias, Alcibiade et Phædon* de Platon, et d'une *Vie* de ce philosophe, où il y a bien des choses qui ne se trouvent que dans Diogène Laërce. Jacques Windet a traduit cette *Vie* en latin, et l'a enrichie de savantes notes. — Il ne faut pas le confondre avec OLYMPIODORE de Thèbes, en Egypte, païen, qui a écrit une *Histoire* depuis 407 jusqu'en 425, dédiée à Théodose le Jeune, dont parle Photius dans sa *Bibliothèque*.

OLYMPO. *Voyez* OLIMPO.

OMAR Ier (ABOU-HAFSA-IBN-AL-KHATTAB), second calife des Musulmans après Mahomet son gendre, défit Ali, que Mahomet avait désigné pour son successeur, et succéda à Aboubekr l'an 634 de J.-C. Il avait d'abord été un des plus ardens persécuteurs de Mahomet; il faillit un jour tuer d'un coup d'épée sa sœur, parce qu'il l'avait trouvée lisant le Koran. L'ayant parcouru lui-même, il en devint enthousiaste, alla trouver le prophète, et fit la profession de foi musulmane. Sa fille fut une des femmes de ce dernier. A la mort de Mahomet, Omar proclama le premier que son corps n'était point périssable. Ce prince fut un des plus rapides conquérans qui aient désolé la terre. Il tourna ses armes contre les chrétiens en 635, s'empara de Damas, capitale de la Syrie, subjugua la Phénicie, où ses troupes commirent des violences inouïes pour établir le mahométisme : car ce n'est que par ce genre de prédication que cette secte s'est accrue. Dans le même temps, ses lieutenans s'avançaient en Perse, et défaisaient en bataille rangée le roi Isdegerde. Cette victoire fut suivie de la prise de Madaïn, capitale de l'empire des Perses. Amrou, un de ses lieutenans, battit les troupes de l'empereur Héraclius; Memphis et Alexandrie se rendirent; l'Egypte entière et une partie de la Libye furent conquises. C'est dans cette guerre que fut brûlée la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, monument des connaissances humaines, commencée par Ptolémée Philadelphe, et augmentée par tant de rois. Les barbares et ignorans vainqueurs ne voulaient d'autre science que celle de l'*Alcoran*. Omar marcha vers Jérusalem; il y entra victorieux en 638, après un siége de deux ans. L'entreprise de renouveler en Egypte l'ancien canal creusé par les rois, rétabli ensuite par Trajan, et de rejoindre ainsi le Nil à la mer Rouge, fut tenté par un gouverneur d'Egypte, sous le califat d'Omar, mais avec peu de succès. Rien ne résistait aux armes des Musulmans : ils poussèrent leurs conquêtes bien avant dans l'Afrique, et même, suivant quelques-uns, jusqu'aux Indes. C'était un torrent débordé qui ravageait tout, un fléau du ciel, comme les hordes d'Attila, envoyé pour châtier les chrétiens. Omar se bornait dans sa table et ses vêtemens au seul nécessaire, ne se nourrissant que de pain d'orge, ne buvant que de l'eau, et pratiquant toutes les austérités prescrites par l'*Alcoran*. Il fut assassiné à Jérusalem par un esclave persan l'an 644. Ce fut lui qui bâtit le Grand-Caire. Les Persans ont sa mémoire en exécration, parce qu'il a usurpé le califat sur Ali.

OMAR II, 13e calife de la race des Ommiades (*voyez* OMMIAH), succéda à son cousin Soliman, l'an 717 de J.-C. Il attaqua Constantinople avec toutes les machines et toutes les ruses de guerre imaginables; mais il fut obligé d'en lever le siége, et sa flotte ayant été submergée par une horrible tempête, il s'en vengea cruellement sur les chrétiens de son empire. Son fanatisme pour l'*Alcoran* était sanguinaire et atroce. Ayant paru vouloir rouvrir la route du trône aux descendans d'Ali, il fut empoisonné par sa famille auprès d'Emèse, ville de Syrie, l'an 720 de J.-C., après un règne de deux ans cinq mois.

OMEIS (MAGNUS-DANIEL), né à Nuremberg en 1646, obtint par son savoir la place de professeur d'éloquence, de morale et de poésie à Altorf, où il mourut en 1708. On a de lui : | *Ethica pythagorica*; | *Ethica platonica, cui accessit Speculum virtutum quotidie consulendum*; | *Theatrum virtutum et vitiorum ab Aristotele omissorum*; | *Juvenci Historia evangelica cum notis*.

OMER (saint), AUDOMARUS, né vers la fin du 6e siècle dans le val de Golden-

Digitized by Google

thal, près de Constance, sur le haut Rhin, d'une famille noble et riche, se retira dans sa jeunesse au monastère de Luxeuil, et fut élu évêque de Térouane à la demande du roi Dagobert, en 636. Il travailla avec zèle à faire fleurir la religion dans son diocèse, et bâtit le monastère de Sithiu, auquel saint Bertin, qui en fut le second abbé, a donné son nom. Sa mort fut sainte comme sa vie; elle arriva le 9 septembre 670, date sur laquelle néanmoins on n'est pas d'accord.

*OMMEGANCK (N.), l'un des premiers paysagistes de l'Europe, mort à Anvers sa patrie le 18 janvier 1826, était chevalier du Lion belgique et membre de l'institut des Pays-Bas. On trouve plusieurs de ses tableaux au musée de Paris. Il excellait à représenter les beautés simples et gracieuses de la nature, et particulièrement les moutons, ce qui lui a fait donner le surnom *de Racine des Moutons*.

OMMIAH, ou OMMIACH ou plutôt OMAYAH, prince arabe, souche de la dynastie des Ommiades, qui a long-temps régné sur les Turcs. On ne convient pas également du nombre des sultans qu'elle a donnés, ni de l'époque précise où elle s'est éteinte; mais sa plus longue durée ne peut être portée que depuis 652 jusqu'en 749. Les califes Ommiades ont formé deux branches: l'une en Syrie par Moawyah; et l'autre en Espagne, l'an 756, par Abdel Rahman.

*O-MORAN (Joseph), général républicain, naquit à Delphin, en Irlande, vers 1750, d'une famille distinguée. Il vint jeune en France, et entra dans le régiment irlandais de Dillon. Ayant embrassé les principes révolutionnaires, il devint colonel, et fut nommé ensuite maréchal de camp sous Dumouriez. Il se distingua dans la guerre de la Belgique, et en 1792 fut élevé au grade de général de division. Il commanda à Condé et à Tournai, et reçut des éloges de la Convention; mais il échoua à Cassel, et cette même Convention l'accusa d'ineptie, ou en d'autres termes, de n'avoir pas réussi, ce qui alors était un crime de *lèse-nation*. Arrêté le 16 août 1793, et conduit enchaîné à Paris, il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 6 mars 1794.

OMPHALIUS (Jacques), natif d'Andernach, dans l'électorat de Cologne, fut un habile jurisconsulte, conseiller du duc de Clèves, et enseigna le droit à Cologne. Il mourut en 1570. On a de lui plusieurs ouvrages en latin, qui contiennent un grand fonds de littérature, entre autres: | *De officio et potestate principis*, Bâle, 1550; | *De elocutionis imitatione et apparatu liber*, Paris, 1562; | *De usurpatione legum*; | *De civili politia*.

ONAN, fils de Juda, et petit-fils de Jacob. Juda ayant donné Thamar pour femme à Her son fils aîné, celui-ci mourut sans avoir d'enfans; alors Juda fit épouser Thamar à Onan, son second fils, afin qu'il fit revivre le nom de son frère. Mais Onan empêcha par une action détestable que Thamar ne devint mère, et le Seigneur le frappa de mort. De là vient le nom d'*onanisme*, donné à la masturbation. M. Tissot a fait voir dans un excellent Traité sur l'*onanisme* (Lausanne, 1765), les maux physiques que ce vice a produits. Avant lui un savant anglais avait montré la même chose dans un ouvrage dont le médecin suisse a profité.

ONÉSIME, phrygien, esclave de Philémon, ami de saint Paul, fit un vol considérable à son maître, et s'étant sauvé, rencontra saint Paul à Rome. L'apôtre le convertit, et lui donna une lettre pour Philémon. Rien de plus touchant et de mieux dit que cette lettre, qui est placée dans le canon des livres saints; Erasme la regardait comme un chef-d'œuvre dans le genre épistolaire. Philémon, ravi de voir son esclave chrétien, le combla de biens en le mettant en liberté, et le renvoya auprès de saint Paul à Rome, auquel il fut très attaché. L'apôtre le fit encore porteur avec saint Tychique de la lettre qu'il écrivit aux Colossiens où il l'appelle son très cher et fidèle frère (*cum Onesimo charissimo et fideli fratre*): il l'employa dans le ministère de l'Evangile, et l'ordonna, au rapport de saint Jérôme (*Ep.* 62, *c.* 2), évêque de Bérée en Macédoine, où il couronna sa vie par le martyre. — Il paraît qu'il ne faut pas le confondre avec saint ONÉSIME, troisième évêque d'Ephèse, dont on trouve l'éloge dans la lettre que saint Ignace écrivit aux Ephésiens. Cependant, en supposant qu'Onésime ait survécu 40 ans à saint Paul, rien n'empêche, quant à la chronologie, d'adopter ce sentiment, qui est celui de Baronius et d'autres savans. Il est vrai que les Grecs placent son martyre sous Domitien, l'an 95; mais rien ne paraît constater suffisamment l'exactitude de cette date.

ONÉSIPHORE, disciple de saint Paul, souffrit le martyre avec saint Porphyre, et fut traîné à la queue d'un cheval. C'est

au moins ce que nous apprennent les hagiographes grecs d'après d'anciennes traditions. Il est plus certain qu'il fut cher à saint Paul, et qu'il lui rendit de grands services, ainsi que toute sa famille, comme on le voit dans sa deuxième Epître à Timothée : *Det misericordiam Dominus Onesiphori domui qui me refrigeravit, et catenam meam non erubuit; sed cùm Romam venisset, sollicitè me quæsivit et invenit.*

ONGOSCHIO. *Voyez* FIDERI.

ONIAS I^er^, successeur de Jeddoa ou Joaddus, obtint le souverain pontificat l'an 324 avant J.-C. Pendant son gouvernement, Ptolémée, surnommé *Soter*, fils de Lagus, prit Jérusalem par trahison, un jour de sabbat que les Juifs l'avaient reçu dans la ville comme ami. Il mourut l'an 300.

ONIAS II, grand-prêtre, l'an 242 avant J.-C., était un homme de peu d'esprit et d'une avarice sordide. Il refusa de payer le tribut de 20 talens d'argent que ses prédécesseurs avaient toujours payé aux rois d'Egypte, comme un hommage qu'ils faisaient à cette couronne. Ptolémée Evergète, qui régnait alors, envoya à Jérusalem un de ses courtisans, pour demander les arrérages, qui montaient fort haut: menaçant cette ville, en cas de refus, d'abandonner la Judée à ses soldats, et d'y envoyer d'autres habitans à la place des Juifs. Ces menaces mirent l'alarme dans Jérusalem. Onias fut le seul qui ne s'en effraya point; et les Juifs allaient éprouver les derniers malheurs, si Joseph, neveu du grand-prêtre, n'eût détourné l'orage par sa prudence. Il se fit députer à la cour d'Egypte : il sut si bien gagner l'esprit du roi et de la reine, qu'il se fit donner la ferme des tributs du roi dans les provinces de Célésyrie et de Palestine. Cet emploi le mit en état d'acquitter les sommes dues par son oncle, et fut le salut de sa nation. Onias mourut vers l'an 229 avant J.-C., et eut pour successeur Simon II, son fils.

ONIAS III, fils de Simon, et petit-fils d'Onias II, fut établi dans la grande sacrificature après la mort de son père, vers l'an 200 avant J.-C. C'était un homme juste, dont on voit le plus bel éloge dans le livre de l'*Ecclésiastique*, chap. 50. Sa piété et sa fermeté faisaient observer les lois de Dieu dans Jérusalem, et inspiraient aux rois mêmes et aux princes idolâtres un grand respect pour le temple du Seigneur. C'est sous lui qu'arriva l'histoire d'Héliodore. Un Juif, nommé *Simon*, outré de la résistance qu'Onias apportait à ses injustes entreprises, fit dire à Séleucus, roi de Syrie, qu'il y avait dans les trésors du temple des sommes immenses, qu'il pouvait facilement faire passer dans le sien. Le roi, sur cet avis, envoya à Jérusalem Héliodore (*voy.* ce nom). Le perfide Simon, toujours plus animé contre Onias, ne cessait de le faire passer pour l'auteur de tous les troubles qu'il excitait lui-même. Onias, craignant les suites de ces accusations, se détermina à aller à Antioche pour se justifier auprès du roi Séleucus : ce prince mourut sur ces entrefaites. Antiochus Epiphanes, son frère, lui ayant succédé, Jason, frère d'Onias, qui désirait avec ardeur d'être élevé à la souveraine sacrificature, l'acheta du roi à prix d'argent, et en dépouilla son frère, qui se retira dans l'asile du bois de Daphné. Ce saint homme n'y fut pas en sûreté ; car Ménélaüs, qui avait usurpé sur Jason la souveraine sacrificature, et pillé les vases d'or du temple, fatigué des reproches que lui en faisait Onias, le fit assassiner par Andronic, gouverneur du pays. Ce meurtre révolta tout le monde. Le roi lui-même, sensible à la mort d'un si grand homme, ne put retenir ses larmes, et la vengea sur l'auteur, qu'il fit tuer au même lieu où il avait commis cette impiété (165 avant J.-C.). Onias laissa un fils qui, se voyant exclu de la dignité de son père par l'ambition de Jason et de Ménélaüs, ses oncles, et par l'injustice des rois de Syrie, se réfugia en Egypte auprès du roi Ptolémée Philométor. Ce prince lui accorda la permission de faire bâtir un temple au vrai Dieu dans la préfecture d'Héliopolis. Il appela ce temple *Onion*, et le construisit sur le modèle de celui de Jérusalem. Il y établit des prêtres et des lévites, qui faisaient le même service et pratiquaient les mêmes cérémonies que dans le vrai temple. Le roi lui assigna de grandes terres et de forts revenus, pour l'entretien des prêtres et pour les besoins du temple. Après la ruine de Jérusalem, Vespasien, craignant que les Juifs ne se retirassent en Egypte, et ne continuassent à faire les exercices de leur religion dans le temple d'Héliopolis, le fit dépouiller de tous ses ornemens, et en fit fermer les portes.

ONIAS, Juif d'une vertu éminente, obtint de Dieu vers l'an 70 avant J.-C., par ses prières, la fin d'une cruelle fa-

Digitized by Google

mine qui affligeait ses compatriotes ; mais il n'obligea que des ingrats. Voyant la guerre allumée pour le pontificat entre Hyrcan et Aristobule, il se retira dans une caverne, pour ne point prendre part à ces horreurs, l'un et l'autre parti étant composés de Juifs. Il fut cependant accusé d'être de celui d'Hyrcan. Comme on voulut le forcer à maudire Aristobule et les sacrificateurs attachés au temple, le saint homme fit cette prière : « Grand » Dieu, puisque ceux-ci sont vos peuples, » et ceux-là vos sacrificateurs, je vous » conjure de n'exaucer ni les uns ni les » autres ! » Le peuple furieux l'accabla aussitôt de pierres; et ce crime fut puni peu après par le même fléau, dont Dieu, à sa considération, les avait délivrés (Flave Josèphe, *Histoire des Juifs*, livre 14, chapitre 3).

ONKELOS, surnommé le *Prosélyte*, fameux rabbin du 1er siècle, est auteur de la première *Paraphrase chaldaïque* sur le *Pentateuque*, qu'il intitula *Targum*. On lit dans le *Talmud*, qu'il fit les funérailles de gamaliel, maître de saint Paul, et que, pour les rendre plus magnifiques, il y brûla des meubles pour la valeur de plus de 20,000 livres. C'était la coutume des Hébreux de brûler le lit et les autres meubles des rois après leur mort. On observait la même cérémonie aux funérailles des présidens de la synagogue, tel qu'était Gamaliel. La plus ancienne édition du *Targum* que l'on connaisse, est celle de Bologne, 1482. On le trouve dans toutes les *Polyglottes*.

ONOMACRITE, poète grec, que l'on croit auteur du poème des *Argonautes*, attribué à Orphée, vivait vers l'an 516 avant J.-C. Il fut chassé d'Athènes par Hipparque, un des fils de Pisistrate.

ONOSANDER, philosophe platonicien, dont il nous reste un Traité *Du devoir et des vertus d'un général d'armée*, que Rigault a publié en 1599, in-4°, en grec, avec une bonne traduction latine. Blaise de Vigenère l'a traduite en français in-4°, et sa version est rare : elle a paru à Paris en 1605. M. le baron de Zurlauben en a donné une plus récente, mais pas meilleure, dans sa *Bibliothèque militaire*, 1760, 3 vol. in-12. Il y en a une édition grecque et française à Nuremberg, 1762, in-fol., qui est estimée.

ONSEMBRAY. *Voyez* PAJOT.

* **OOST** (JACQUES van, surnommé *le Vieux*, peintre d'histoire et de portrait, naquit à Bruges en 1600, et y mourut en 1671. Il imita avec succès Annibal Carrache. Ses principaux tableaux sont : une *Descente de Croix ;* le *Baptême de Jésus-Christ ;* l'*Adoration des bergers ;* une *Descente du St-Esprit*, regardée comme son chef-d'œuvre, et un *S. Charles Borromée, administrant le sacrement de la communion aux pestiférés de Milan*. Ce dernier tableau est au musée du Louvre. — Son fils, JEAN-JACQUES van OOST, surnommé *le Jeune*, né à Bruges en 1637, se fixa à Lille, et orna les églises de cette ville de ses tableaux, parmi lesquels on distingue l'*Enfant Jésus auquel on présente les instrumens de sa passion ;* la *Résurrection du Lazare* et le *Martyre de sainte Barbe*. Sa manière approche beaucoup de celle de son père; mais son coloris est plus pâteux et sa touche plus franche. Il peignait le portrait avec un rare talent. Il se retira, dans ses dernières années, à Bruges, et y mourut le 29 décembre 1715.

OPHIONÉE, *Ophioneus*, chef des démons qui se révoltèrent contre Jupiter, au rapport de Phérécide, Scyrien (de Scyros). C'est un des endroits qui marquent que les anciens païens ont eu quelques connaissances obscures de l'Ecriture sainte. Homère, en décrivant dans son *Iliade* le châtiment d'Até, que Jupiter chassa du ciel, représente quelque chose de semblable à la chute de Lucifer, que Dieu précipita dans les enfers. Platon avait appris des Egyptiens, que Jupiter avait chassé du ciel les démons impurs, et que ces démons tâchaient d'attirer les hommes dans l'abîme où ils étaient. Il faut porter le même jugement de Phérécide, lorsqu'il dit qu'Ophionée conduisait une troupe de démons qui s'étaient soulevés contre Jupiter ; par où il fait connaître qu'il avait appris quelque chose de la révolte de Lucifer, désigné par le nom d'Ophionée, qui signifie *Serpentin ;* car le Démon, comme nous l'apprend la Genèse, a premièrement paru sous la figure d'un serpent : soit qu'il en ait pris l'apparence coporelle, soit qu'il n'ait employé que l'organe du reptile de ce nom, comme la suite du récit nous le fait croire. « Peut-on s'étonner, » dit un critique, du pouvoir que le Dé» mon a eu sur l'organe de ce reptile, vu » ce que nous pouvons nous-mêmes, avec » un peu de temps et de patience, sur diffé» rens oiseaux. » Rawlegh, dans son *Histoire du monde*, observe que « les au» teurs profanes nous offrent même une » tradition, quoique défigurée, de la chute

» des anges rebelles dans la fable des » Titans, qui, ayant entrepris d'escalader » le ciel pour détrôner Jupiter, et régner » à sa place, furent précipités dans les » enfers, où ils sont tourmentés par un » feu qui ne s'éteint jamais. » (*Voyez* ASMODÉE.) Il est d'ailleurs certain que le paganisme a bâti plusieurs de ses fables sur le récit des auteurs sacrés; et il y a plusieurs rapports si manifestes, qu'il n'est pas possible de les méconnaître. L'auteur du premier livre des Machabées dit expressément que les nations ont pris les traits de leurs idoles dans les Livres saints : *Ex quibus scrutabantur gentes similitudinem simulacrorum suorum.* Tertullien et presque tous les Pères, M. Huet et un grand nombre de savans, ont montré dans le plus ample détail la vérité de cette assertion. M. Bergier, dans l'Encyclopédie méthodique, article *Auteurs profanes,* paraît pencher vers l'opinion contraire, par des raisons bien peu dignes de son érudition et de sa logique. *Voy.* FICIN, LAVAUR, LOCMAN, NUMÉNIUS, PLATON, OVIDE.

OPHNI et PHINÉES, enfans du grand prêtre Héli, furent aussi impies et aussi méchans que leur père était sage et vertueux. Ils faisaient violence aux femmes et aux filles qui venaient au temple, s'appropriaient les offrandes, et exigeaient des contributions pour rendre la justice ou plutôt l'injustice. L'Ecriture les appelle *Fils de Bélial.* Mais Dieu arrêta et vengea tous ces crimes par les armes des Philistins dans la sanglante bataille d'Aphec, où Ophni et Phinées, quoiqu'ils eussent apporté l'arche, espérant par sa présence assurer la victoire aux Juifs, furent tués en combattant pour la défense de l'arche même, laquelle tomba au pouvoir de leurs ennemis.

OPHRA. *Voyez* APRIÈS, roi d'Egypte.

* OPIE (JOHN), peintre anglais, né en 1761, dans un village du comté de Cornouailles, mort le 9 avril 1807, était fils d'un charpentier. Il excellait à peindre les mendians, les vieillards et les brigands. Ses compositions les plus estimées sont la *mort de David Rizzio en présence de Marie Stuart,* le *meurtre de Jacques* 1^{er} et la *mort de Saphira.* Sa veuve a publié, en 1809, ses *Leçons sur la peinture,* et a donné successivement plusieurs pièces de théâtre et romans, qui ont obtenu un grand succès.

OPILIUS (AURÉLIUS), habile grammairien, auteur d'un ouvrage intitulé : *Libri Musarum,* florissait l'an 94 avant J.-C. Ce recueil n'est pas venu jusqu'à nous.

OPITIUS, en allemand OPITZ (MARTIN), né en 1597 à Bunzlau, en Silésie, s'est fait un nom célèbre par ses poésies latines et encore plus par ses poésies allemandes. On a de lui en latin des *Sylves,* des *Epigrammes,* un *Poème du Vésuve,* les *Distiques de Caton,* etc. Ses vers allemands sont également naturels et brillans. Ils ont été recueillis à Amsterdam en 1698. Les latins l'avaient été en 1640 et 1681, in-8°. L'auteur mourut de la peste à Dantzick, le 20 août 1639, regardé comme le Malherbe des Allemands. On cite aussi de ce littérateur un ouvrage estimable intitulé : *Aristarchus, sive de contemptu linguæ teutonicæ,* in-4°.

OPITIUS ou OPITZ (HENRI), théologien luthérien, né à Altembourg en Misnie, l'an 1642, fut professeur de langues orientales et de théologie à Kiel, où il mourut en 1712. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur les antiquités hébraïques : il ternit sa réputation en voulant établir le rapport de la langue grecque avec les langues orientales, selon la méthode que Wasmuth avait suivie, pour montrer la liaison que tous les dialectes de l'Orient ont entre eux. Cette envie bizarre d'assujétir la langue grecque aux mêmes règles que l'hébreu l'engagea à donner quelques livres ridicules. On ne recherche de lui que sa *Biblia hebraica,* Kiel, 1719, in-4°, 2 vol.

OPMÉER (PIERRE), né à Amsterdam en 1526, se distingua par son érudition et par son zèle pour la défense de la religion catholique. On a de lui en latin : | un *Traité de l'office de la messe ;* | l'*Histoire des martyrs de Gorcum et de Hollande,* Leyde, 2 vol. in-8° ; traduits ensemble en flamand, 1708. C'est l'histoire des catholiques les plus zélés, dont les Hollandais ont versé le sang ; | une *Chronique depuis le commencement du monde,* jusqu'en 1569, avec des supplémens par Laurent Beyerlinck jusqu'en 1611, Anvers, 1611, 2 vol. in-fol. avec figures. Cet ouvrage est un des meilleurs qu'on ait en ce genre : le style en est net et fort intelligible. Opméer a le plus souvent puisé dans les sources ; tous ses ouvrages sont écrits en latin. Cet écrivain mourut à Delft en 1595, âgé de 69 ans.

OPORIN (JEAN), imprimeur de Bâle, né en 1507, enrichit la république des lettres de plusieurs ouvrages imprimés

Digitized by Google

avec une exactitude scrupuleuse, et ornés de *Tables* très amples. Il mourut en 1568 à 61 ans. On a de lui : | de savantes *Scolies* sur différens ouvrages de Cicéron ; | des *Notes* pleines d'érudition sur quelques endroits de Démosthènes ; | l'*Edition* de 38 poètes bucoliques.

OPPÈDE (JEAN MEYNIER, baron d'), premier président au parlement d'Aix, où il naquit en 1495, est célèbre dans l'histoire par son zèle véhément contre les sectaires. Le parlement de Provence ordonna, en 1540, par un arrêt solennel, que toutes les maisons de Mérindol, occupées par les hérétiques nommés *vaudois*, seraient démolies, ainsi que les châteaux et les forts qui leur appartenaient. Dix-neuf des principaux habitans de ce bourg furent condamnés à périr par le feu. Les Vaudois, effrayés, députèrent vers le cardinal Sadolet, évêque de Carpentras, prélat aussi savant que vertueux, qui les reçut avec bonté, et intercéda pour eux. François I^{er}, touché par leurs représentations, leur pardonna, à condition qu'ils abjureraient leurs erreurs; mais ils n'en voulurent rien faire. Encouragés au contraire par la surséance de l'arrêt, ils couraient le pays en armes, profanant les églises, brûlant les images, détruisant les autels. D'Oppède en donna avis à la cour, et assura que ces rebelles assemblés au nombre de seize mille, avaient dessein de surprendre Marseille ; en conséquence il priait qu'on permît l'exécution de l'arrêt. Le roi ne balança pas, donna des troupes au président, et leur ordonna de lui obéir en tout. D'Oppède, le baron de la Garde et l'avocat-général Guérin fondirent sur Cabrières et Mérindol, tuèrent tout ce qu'ils rencontrèrent, et brûlèrent, conformément à l'arrêt rendu par le parlement, tout ce qui servait de retraite à ces sectaires; le peu qui s'en échappa se sauva en Piémont. Le roi, par des lettres-patentes du mois d'août 1545, approuva tout ce qui s'était fait; mais on prétend que ce prince se repentit depuis de sa facilité, et qu'il ordonna en mourant à son fils de rappeler l'affaire à un sérieux examen. Il est certain qu'en 1551 le roi Henri II commit le parlement de Paris pour en juger. Jamais cause ne fut plus solennellement plaidée; elle tint cinquante audiences consécutives. Le président d'Oppède parla avec tant de force, qu'il fut renvoyé absous. Il toucha surtout beaucoup par son plaidoyer, qui commençait par ces mots : *Judica me, Deus, et discerne causam meam de gente non sancta*. Il tâcha de prouver qu'il n'avait fait qu'exécuter les ordres de François 1^{er} contre les sectaires, et que le roi avait ordonné qu'en cas qu'ils refusassent d'abjurer l'hérésie, on les exterminât, comme Dieu avait ordonné à Saül d'exterminer les Amalécites ; il s'étendit sur les maux que l'hérésie cause à l'état, en même temps qu'elle détruit la religion, et peignit par des couleurs vives et fortes celle des vaudois, une des plus odieuses qui aient paru dans le monde. C'était un homme de probité et d'une intégrité incorruptibles; il exerça sa charge avec beaucoup d'honneur jusqu'à sa mort, arrivée en 1558. Les écrivains protestans, et après eux le président de Thou et Dupleix, disent que la justice divine le punit de sa cruauté, en le faisant mourir dans des douleurs horribles. Maimbourg dit « que » la vraie cause de ses douleurs fut la trahison d'un opérateur protestant, qui le » sonda avec une sonde empoisonnée pour » venger sa secte. » On a de lui une *Traduction* française *de* 6 *Triomphes* de Pétrarque, 1538, in-8°, rare.

OPPENORD (GILLES-MARIE), architecte né à Paris en 1672, et mort dans la même ville en 1742, est regardé par les connaisseurs comme un génie du premier ordre dans l'art qu'il a professé. Le duc d'Orléans, régent du royaume, lui donna la place de directeur-général de ses bâtimens et jardins. Oppenord a laissé des dessins dont M. Huquier, artiste connaisseur, a gravé, avec beaucoup de propreté et d'intelligence, une suite considérable.

OPPIEN, poète grec, natif de Coryce ou d'Anazarbe, ville de Cilicie, florissait dans le 2^e siècle, sous le règne de l'empereur Caracalla. Ce poète a composé plusieurs ouvrages, où l'on remarque beaucoup d'érudition, embellie par les charmes et la délicatesse de sa versification. Nous avons de lui cinq livres *de la pêche* et quatre *de la chasse*. Caracalla lui fit donner un écu d'or pour chaque vers du *Cynégéticon*, ou *Traité de la chasse*. C'est de là que les vers d'Oppien, dit-on, furent appelés *vers dorés*. Ce poète fut moissonné par la peste dans sa patrie, au commencement du 3^e siècle, à l'âge de 30 ans. Le savant J.-G. Schneider, frappé de la disparité qu'il remarquait entre les deux poèmes *de la chasse et de la pêche*, a cru qu'ils étaient de deux auteurs, et de deux époques différentes. L'opinion des deux Oppiens a prévalu, malgré les ob-

Digitized by Google

servations de Belin de Ballu. La meilleure édition de ses *Poèmes*, imprimés dès 1478 in-4°, est celle de Leyde, 1597, in-8°, en grec et en latin, avec des notes de Rittershuys, pleines d'érudition. On a une traduction en mauvais vers français, par Florent Chrétien, du poème *de la chasse*, 1575, in-4° ; et en prose par Fermat, Paris, 1690, in-12. En 1817, M. Limes a donné celle des *Halieutiques*, Paris, 1 vol. in-8°.

OPPIUS (CAÏUS), est auteur, selon quelques-uns, des *Commentaires* sur les guerres d'Alexandrie, d'Afrique et d'Espagne, attribués à Hirtius : cependant presque tous les exemplaires portent le nom de Hirtius, et, ce qui est certainement une bévue, de *Hirtius Pansa ;* et l'ouvrage est toujours cité sous ce nom. *Voyez* HIRTIUS.

OPPORTUNE (sainte), abbesse de Montreuil dans le diocèse de Séez, et sœur de Godegrand, évêque de ce siége. Elle mourut le 22 avril 770, après avoir passé sa vie dans les exercices de la pénitence, et fut enterrée près de son frère. Sa *Vie* écrite par Adelme, se trouve dans les *Acta Sanct.* avril, tome 3. Nicolas Gosset en a donné une autre en français, 1655.

OPSONVILLE. *Voyez* FOUCHER d'OPSONVILLE.

OPSOPOEUS (VINCENT), savant philologue, né dans la Franconie, écrivain du 16e siècle, dont nous avons en latin un poème bachique, intitulé : *De Arte bibendi libri III*, Nuremberg, 1536, in-4° ; Francfort, 1578, in-8°, qui plut à ceux de sa nation. Il mourut vers 1540, dans un âge peu avancé.

OPSOPOEUS (JEAN), né à Bretten dans le Palatinat, en 1566, fut correcteur de l'imprimerie de Wechel, qu'il suivit à Paris, et auquel il fut fort utile par ses connaissances. Son attachement aux nouveaux hérétiques le fit mettre deux fois en prison. Il se consacra à la médecine, et y fit de si grands progrès qu'étant de retour en Allemagne, on lui donna une chaire de professeur en cette science à Heidelberg. Il y mourut en 1596, à 40 ans. On a de lui divers *Traités* d'Hippocrate, avec des traductions latines, corrigées, et des remarques tirées de divers manuscrits, Francfort, 1587. On lui doit encore le recueil des *Oracles des Sybilles*, Paris, 1607, in-8°. — Son frère, JEAN OPSOPŒUS, né en 1576, et mort en 1619, s'attacha à l'anatomie et à la chirurgie, et se fit une grande réputation par une pratique éclairée et heureuse.

OPSTRAET (JEAN), né à Beringhen, dans le pays de Liége, en 1651, professa d'abord la théologie dans le collége d'Adrien VI, à Louvain, ensuite au séminaire de Malines. Humbert de Précipiano, archevêque de cette ville, instruit de son attachement à Jansénius et à Quesnel, le renvoya, en 1690, comme un homme dangereux. De retour à Louvain, il entra dans les querelles excitées par les nouvelles erreurs, et fut banni par lettre de cachet, en 1704, de tous les états de Philippe V. Revenu à Louvain deux ans après, lorsque cette ville passa sous la domination de l'empereur, il fut fait principal du collége du Faucon. Il mourut dans cet emploi en 1720, après avoir reçu les sacremens moyennant une déclaration de soumission à l'Eglise ; cependant plusieurs colléges et corps de l'université refusèrent d'assister à son enterrement. Ce savant avait de l'esprit, de la lecture, et écrivait assez bien en latin lorsqu'il le voulait, même en vers, comme on le voit dans quelques satires contre les jésuites ; mais souvent il s'accommodait exprès au style, plus précis et moins pur, des scolastiques. Ses lumières l'avaient rendu l'oracle des jansénistes de Hollande. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin et en français, recherchés avec avidité par les partisans de Quesnel. Les principaux sont : | *Theses theologicæ*, 1706, où l'on trouve ce sarcasme digne de Luther : *Missæ non refrigerant animas in purgatorio, sed in refectorio ;* | *Dissertation théologique sur la manière d'administrer le sacrement de pénitence*, contre Steyaërt, in-12 ; | *La vraie doctrine touchant le baptême laborieux*, 3 vol. in-12, contre le même ; | *Instructions théologiques* pour les jeunes théologiens ; | *Le Bon Pasteur*, où l'on traite des devoirs des pasteurs. Ce livre a été traduit en français par Hermant, curé de Maltot, près de Caen, en 2 vol. in-12. En 1764, l'évêque de Passau en fit faire une édition pour son clergé, mais avec des changemens, corrections et additions ; cette édition fut réimprimée à Bamberg, Wurtzbourg et Vicence. | *Le théologien chrétien*, mis en français par Saint-André de Beauchêne et imprimé à Paris, en 1723, sous ce titre : *Le Directeur d'un jeune théologien*, in-12 ; | *Instructions théologiques sur les actions humaines* (De Actibus humanis), en 3 vol. in-12 ; | *Théologie dogmatique, morale, pratique et scolastique* en 3 vol. in-12 ; | *Traité des lieux théo-*

logiques, en 3 vol. in-12 : c'est un des plus estimés ; | *Dissertation théologique sur la conversion du pécheur*. Ce livre a été traduit en français, mais avec beaucoup de liberté, par l'abbé de Natte, et imprimé plusieurs fois sous ce titre : *Idée de la conversion du pécheur*. La dernière édition française est de 1732, en 2 vol. in-12, avec un *Traité de la Confiance chrétienne*, plus propre à ruiner cette vertu qu'à l'établir.

OPTAT (saint), *Optatus*, évêque de Milève, ville de Numidie en Afrique, sous l'empire de Valentinien et de Valens, a un nom célèbre dans l'Eglise, quoiqu'il n'y soit guère connu que par ses ouvrages. Il mourut vers 384. Saint Augustin, saint Jérôme, saint Fulgence, le citent avec éloge. «Optat, dit le premier, pourrait » être une preuve de la vérité de l'Eglise » catholique, si elle s'appuyait sur la vertu » de ses ministres. » Nous n'avons d'Optat que sept *Livres du schisme des donatistes*, contre un ouvrage de Parménien, évêque donatiste de Carthage. L'ouvrage de saint Optat est une marque de son érudition et de la netteté de son esprit. Son style est noble, véhément et serré. La meilleure édition de ce livre est celle du docteur du Pin, Paris, 1700, in-fol. ; Anvers 1702. L'éditeur l'a enrichie de courtes notes au bas des pages, avec un recueil des actes des conciles, des lettres des évêques, des édits des empereurs et des actes des martyrs, qui ont rapport à l'histoire des donatistes, disposés par ordre chronologique jusqu'au temps de Grégoire le Grand. On trouve à la tête une préface savante et bien écrite, sur la vie, les œuvres et les différentes éditions d'*Optat*. Avant celle de du Pin, on estimait l'édition qu'en avait donnée Gabriel Aubespine, avec des notes, Paris, 1631, et celles de Le Prieur, 1679.

ORANG-ZEB. *Voyez* AURENG-ZEYB.

ORANGE (PHILIBERT de CHALLON, prince d'), né en 1502, au château de Nozeroi, en Franche-Comté, quitta le service de François Ier en 1520, piqué, dit-on, de ce qu'à Fontainebleau le maréchal-des-logis de la cour, par ordre du roi, l'avait délogé pour faire place à un ambassadeur de Pologne. A ce motif de courroux s'en joignit un autre plus puissant encore. François Ier prétendit au droit de suzeraineté sur la principauté d'Orange et Philibert avait réclamé vainement contre ce droit. Il passa au service de l'empereur Charles-Quint. Il perdit par ce changement sa principauté d'Orange, que le roi fit saisir, ainsi que le gouvernement de Bretagne, qu'il avait eu dès le berceau. L'empereur l'en dédommagea en lui donnant la principauté de Melphes, le duché de Gravina, plusieurs terres en Italie et en Flandre, et l'ordre de la Toison-d'Or. Il fit ses premières armes à la reprise de Tournai sur les Français en 1521, et commanda l'infanterie espagnole au siége de Fontarabie en 1522. Il s'embarqua l'année suivante pour passer en Italie ; son vaisseau, par une méprise du capitaine, donna au milieu de la flotte de Doria. Envoyé à la tour de Bourges, il y resta jusqu'au traité de Madrid, après la bataille de Pavie, traité par lequel l'empereur lui fit rendre sa principauté. Il fut général de l'armée impériale en 1527, après la mort du connétable de Bourbon, et perdit la vie le 3 août 1530, dans un combat en Toscane, près de Pistoie, où il commandait les troupes de l'empereur contre les Florentins, alors en guerre avec le pape. Il n'avait pas encore atteint l'âge de 28 ans, et ne laissa qu'une fille, qui porta ses titres et ses biens dans la maison de Nassau.

* **ORANGE** (FRÉDÉRIC, prince d'), second fils du stathouder, né en 1768, embrassa de bonne heure la carrière des armes, et prit part à la guerre contre la France en 1793 et 1794 : dans ces deux campagnes il déploya de grands talens militaires, mérita les éloges des généraux les plus expérimentés, et fut blessé le 13 septembre 1793. Il passa ensuite au service de l'Autriche en qualité de général-major, et combattit pour cette puissance jusqu'à la fin de ses jours. Parmi ses faits d'armes les plus remarquables, on cite la manière courageuse avec laquelle il se signala à la bataille de Wurtzbourg (3 septembre 1795). Au siége de Kehl, il repoussa, le 8 octobre, l'ennemi dans la place, après lui avoir fait essuyer une perte considérable. Le 22 novembre, tous les postes autrichiens étaient en déroute complète, lorsqu'il arriva à la tête d'une compagnie hongroise. Le prince d'Orange s'élance sur l'ennemi, qui, croyant que le faible renfort que le prince amenait était une tête de colonne, s'arrête tout à coup, et donne ainsi le temps à la réserve d'arriver. Celle-ci attaqua vigoureusement les Français, et les poursuivit jusque dans leurs retranchemens. Ce fut le prince Frédéric qui, le 2 décembre, conduisit la première attaque contre les flèches de Kehl, les emporta

d'assaut, et enleva quinze pièces de canon. Il obtint de nouveaux succès en 1797, et on lui confia en avril le commandement d'un camp qui devait couvrir Vienne. Après quelques mois, il passa en Italie où il mourut presque subitement, en 1799. Sa perte fut généralement regrettée par l'armée autrichienne, dont il était aimé et estimé autant pour ses talens que pour la bonté et la douceur de son caractère.

ORANGE. *Voyez* NASSAU et GUILLAUME.

ORANTES (François), cordelier espagnol, mort en 1584, assista en qualité de théologien au concile de Trente, où il prononça un savant discours en 1562. Il fut ensuite confesseur de don Juan d'Autriche, puis évêque d'Oviédo en 1581. On a de lui, en latin, un *Livre contre les Institutions de Calvin*, etc.

ORBELLIS (Nicolas de), cordelier, natif d'Angers, mort en 1545, laissa un *Abrégé de théologie selon la doctrine de Scot*, in-8°.

ORCHAN. *Voyez* ORKHAN.

ORCY. *Voyez* GIGOT d'ORCY.

ORDERIC ou ORDRIC ou OLDERIC (Vital), originaire d'Orléans, né en Angleterre en 1075, fut amené, à l'âge de dix ans, en Normandie, et élevé dans l'abbaye d'Ouche (Saint-Evroult), après que son père, qui était prêtre et veuf, eut embrassé l'état monastique. Il en prit lui-même l'habit à 11 ans, et quoiqu'il eût reçu le sous-diaconat à l'âge de 16 ans, il ne fut élevé au sacerdoce que dans sa 33ᵉ année. Il passa toute sa vie dans l'état de simple religieux, n'étant occupé que de ses devoirs et de l'étude. Il mourut après 1143. Nous lui devons une *Histoire ecclésiastique*, en 13 livres, que Duchesne a fait imprimer dans les *Historiæ Normannorum scriptores*, Paris, 1619, in-fol. Cet ouvrage contient, parmi quelques fables adoptées dans le siècle d'Orderic, beaucoup de faits très intéressans qu'on ne trouverait pas ailleurs, tant par rapport à la Normandie et à l'Angleterre, que par rapport à la France. Il a été traduit pour la première fois en français par Dubois, Paris, 1827, 4 vol. in-8°.

* ORDINAIRE (Claude-Nicolas), naturaliste, né à Salins vers 1736, de parens qui remplissaient avec honneur des charges dans l'administration et les tribunaux de cette ville, entra de bonne heure dans la congrégation de l'Oratoire, et y professa les humanités dans divers colléges pendant quelques années. La faiblesse de sa santé l'obligeant de renoncer à l'enseignement, il fut pourvu d'un canonicat du chapitre de Riom en Auvergne, et se livra dans ce pays à l'étude de l'histoire naturelle, avec assez de succès pour être appelé à en montrer les élémens à mesdames de France, filles de Louis XV. Ayant refusé le serment exigé des ecclésiastiques, il fut déporté en 1793, et après avoir traversé la Suisse et l'Allemagne, il se retira en Angleterre; il y séjourna jusqu'en 1802, époque où il revint en France. Ordinaire fut nommé bibliothécaire de Clermont, et mourut dans cette ville le 15 août 1809. On lui doit : *Histoire naturelle des volcans, comprenant les volcans sous-marins, ceux de boue et autres phénomènes analogues*, Paris, 1802, in-8°. Cet ouvrage regardé comme élémentaire dans cette partie, est orné d'une mappemonde volcanique. Publié d'abord en anglais (en 1801), il avait été dédié par l'auteur à sir William Hamilton (*voyez* ce nom, tome 6, p. 167), qui mourut avant la publication de l'édition française, dans laquelle la dédicace à ce protecteur des sciences fut néanmoins conservée. On trouve dans ce livre des remarques sur les volcans les plus connus, tirées des voyageurs et des naturalistes qui les ont visités à diverses époques. Ordinaire a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres, une *Statistique* de l'Auvergne.

ORÉGIUS ou ORÉGIO (Augustin, le cardinal), philosophe et théologien, né à Sainte-Sophie, bourg de Toscane, en 1577, de parens pauvres, alla à Rome pour y faire ses études. On le plaça dans une petite pension bourgeoise, où il éprouva les mêmes sollicitations que le patriarche Joseph, et ne fut pas moins fidèle à son devoir. Il fuit de la maison de son hôtesse, et eut le courage de passer une nuit d'hiver dans la rue, sans habits. Le cardinal Bellarmin, instruit de sa vertu, le fit élever dans un collége de pensionnaires de la première qualité, à Rome. Orégius fut chargé par le cardinal Barberin d'examiner quel était le sentiment d'Aristote sur l'immortalité de l'âme; et c'est pour ce sujet qu'il publia, en 1631, son livre intitulé : *Aristotelis vera de rationalis animæ immortalitate sententia*, in-4°, où il tâche de prouver que ce philosophe a cru cette vérité si importante, appuyée sur les plus grandes raisons, comme sur les motifs les plus

consolans. Il faut convenir cependant que la flottante métaphysique de ce philosophe grec ne nous a rien laissé de bien lumineux sur ce sujet, ni même rien qui puisse bien constater son propre sentiment. Le cardinal Barberin étant devenu pape sous le nom d'*Urbain VIII*, honora Orégius de la pourpre en 1634, et lui donna l'archevêché de Bénévent, où il mourut en 1635, à 58 ans. On a de sa plume les Traités *De Deo, De Trinitate, De Incarnatione, De Angelis, De opere sex dierum*, et d'autres ouvrages, imprimés à Rome en 1637 et en 1642, in-fol., par les soins de Nicolas Orégius son neveu. Le cardinal Bellarmin l'appelait son *théologien*, et le pape Urbain VIII le nommait son *docteur*.

* **OREILLY** (le comte Alexandre), né vers 1735, en Irlande, de parens catholiques, entra fort jeune au service du gouvernement espagnol, et fut sous-lieutenant au régiment d'Hibernie. Il fut blessé en Italie, durant la guerre de la succession d'Autriche, et il en resta un peu boiteux le reste de ses jours. Entré au service de cette dernière puissance, en 1757, il fit sous les ordres de Lascy, son compatriote, deux campagnes contre les Prussiens, et passa en 1759, dans l'armée française, où sa noble conduite fixa sur lui l'attention du maréchal de Broglie, qui le recommanda au roi d'Espagne, lorsqu'Oreilly y retourna. Cette recommandation lui valut le grade de lieutenant-colonel; il trouva de nouvelles occasions de se distinguer dans la guerre contre le Portugal, qui était défendu par les Anglais, et fut nommé brigadier des armées du roi. La place d'aide-major de l'exercice fut créée pour lui, et ce fut dans ces fonctions qu'il forma l'infanterie espagnole aux exercices des troupes allemandes. Fait maréchal-de-camp, et envoyé en qualité de commandant en second de la Havane, que le traité de Fontainebleau venait de rendre à l'Espagne, Oreilly rétablit les fortifications de cette colonie, puis fut nommé inspecteur-général de l'infanterie. Les moyens rigoureux qu'il employa pour soumettre au joug espagnol les habitans de la Nouvelle-Orléans, où il fut envoyé, lui suscitèrent beaucoup d'ennemis. Il retourna bientôt en Espagne, où il jouit constamment de la faveur de Charles III, qui se souvenait que cet officier lui avait sauvé la vie dans une sédition qui éclata, en 1765, dans sa capitale. En 1774, Oreilly fut mis à la tête d'une expédition contre Alger. Il partit avec une escadre de quarante vaisseaux de ligne, et trois cent cinquante bâtimens de transport, qui portaient une armée de trente mille hommes. Cet immense convoi n'ayant pu arriver en même temps à sa destination, et les bateaux plats préparés pour une descente simultanée ne lui étant point venus, Oreilly fut obligé, après quinze jours d'attente, et pour éviter de voir échouer sa flotte, de débarquer préalablement un corps de dix mille hommes commandés par le marquis de La Romana. Ce corps, malgré l'ordre qu'il avait reçu de demeurer au rivage pour protéger la descente, se laissa entraîner à son ardeur, et s'avança jusqu'à la rencontre des ennemis qui étaient très nombreux, et qui s'étaient retranchés derrière des haies de figuiers et de nopals. Il s'ensuivit un engagement où les Espagnols perdirent quatre mille hommes, avec leur chef qui fut tué. Le reste de l'armée débarquait pendant ce temps; mais ce premier échec rendait désormais l'exécution de l'entreprise impossible, et il fallut remonter sur les vaisseaux. Le général en chef qui s'était conduit avec la plus grande bravoure, et dont le cheval fut blessé de deux coups de feu, retourna en Espagne avec ses troupes, qui rentrèrent à Barcelone, le 24 août de la même année. Le mauvais succès de l'expédition ne diminua point l'estime que le roi d'Espagne avait conçue pour lui. Ce prince le mit à la tête d'une école militaire qui fut établie à Avila, puis au Port-Sainte-Marie. Ayant été nommé commandant-général de l'Andalousie, et gouverneur de Cadix, Oreilly déploya dans ses fonctions tous les talens d'un habile administrateur. Mais à la mort de Charles III (décembre 1788), il tomba dans une disgrace complète, et il vécut depuis dans la retraite, en Catalogne. En 1794, après la mort du général Ricardos, comme on ne connaissait personne plus propre que lui à diriger la guerre contre les Français, il fut appelé au commandement de l'armée des Pyrénées-Orientales, et il s'était mis en chemin pour se rendre à sa destination, lorsqu'il mourut presque subitement, à l'âge d'environ soixante ans. Le comte de La Union le remplaça, et les malheurs éprouvés par cet officier furent peu propres à dissiper les regrets qu'inspira la perte d'Oreilly. Celui-ci cependant aurait eu lui-même d'autant moins de chances de succès que, malgré

son caractère doux et insinuant, il comptait un assez grand nombre d'ennemis et d'envieux chez les Espagnols, pour lesquels sa qualité d'étranger était loin d'être un titre de recommandation.

ORELLANA (FRANCISIO), né au commencement du 16e siècle à Truxillo, en Aragon, est, comme on le croit communément, le premier européen qui ait reconnu la rivière des Amazones. Il s'embarqua en 1539 assez près de Quito, sur la rivière de Coca, qui plus bas prend le nom de Napo. De celle-ci il tomba dans une autre plus grande, et se laissant aller sans autre guide que le courant, il arriva au cap du Nord, sur la côte de Guiane, après une longue navigation. Orellana périt 18 ans après, avec trois vaisseaux qui lui avaient été confiés en Espagne, sans avoir pu retrouver l'embouchure de sa rivière. La rencontre qu'il fit, en la descendant, de quelques femmes armées, dont un cacique indien lui avait dit de se défier, la fit nommer rivière des *Amazones*.

ORESME (NICOLAS), évêque de Lisieux, un des premiers écrivains du 14e siècle, naquit à Caen. Il devint docteur de Sorbonne, et grand-maître du collége de Navarre depuis l'an 1356 jusqu'à l'an 1361, doyen de l'église de Rouen, trésorier de la chapelle du roi, fut précepteur de Charles V, qui lui donna en 1377 l'évêché de Lisieux. On l'avait député à Avignon en 1363 vers le pape Urbain V, à qui il persuada de ne pas retourner à Rome. Oresme mourut à Lisieux en 1382. Ses ouvrages les plus connus sont : | un *Discours* contre les déréglemens de la cour de Rome, qu'il prononça en présence d'Urbain V, en 1363. Francowitz a eu soin d'en augmenter son *Catalogue des témoins de la vérité :* collection infâme de tout ce qu'il a pu trouver d'injurieux contre le saint Siége. | Un beau traité : *De communicatione idiomatum ;* | un *Discours* contre le changement de la monnaie, dans la Bibliothèque des Pères ; | un traité *De Antichristo*, imprimé dans le tome 9e de l'*Amplissima collectio* du père Martenne : il est plein de réflexions judicieuses. | Sa *Traduction française* de la *Morale et de la Politique d'Aristote*, qu'il entreprit, ainsi que la suivante, par ordre de Charles V ; | celle du traité de Pétrarque, des *Remèdes de l'une et de l'autre fortune*. On le fait auteur d'une version de la Bible, que d'autres attribuent avec plus de vraisemblance à Des Moulins Guyard. *Voyez* ce nom.

ORESTE, préfet d'Alexandrie. *Voyez* HYPATIA.

ORESTE, général romain. *Voyez* NÉPOS *et* GLYCÈRE.

ORESTE, tyran de Rome. *Voyez* AUGUSTULE *et* ODOACRE.

ORFANEL (HYACINTHE), dominicain espagnol, né à Valence en 1578, fut brûlé vif dans sa mission du Japon, en 1622. Il est auteur d'une *Histoire de la prédication de l'Evangile au Japon*, depuis 1602 jusqu'en 1621, Madrid, 1633, in-4°.

ORGAGNA (ANDRÉ de CICCIONNE), peintre, sculpteur et architecte, natif de Florence en 1329, mourut en 1389, âgé de 59 ans. C'est surtout comme peintre qu'il s'est rendu recommandable : il avait un génie facile, et ses talens auraient pu être plus brillans, si ce maître eût eu devant les yeux de plus beaux ouvrages que ceux qui existaient de son temps. C'est à Pise qu'il a le plus travaillé : il y a peint un *Jugement universel*, dans lequel il a affecté de représenter ses amis dans la gloire du paradis, et ses ennemis dans les flammes de l'enfer.

ORGEVILLE. *Voyez* MORAINVILLIERS.

ORIA (d'). *Voyez* DORIA.

* ORIANI (l'abbé BARNABÉ), célèbre astronome de Milan, chevalier de la légion-d'honneur et de la couronne de fer, membre de l'institut du royaume Lombardo-Vénitien, naquit à Garignano, près de Milan, le 15 avril 1753. Il cultiva dès son bas âge les sciences exactes avec tant d'ardeur qu'il fut reçu parmi les astronomes de Milan en 1777. Il fut envoyé en Angleterre pour faire construire plusieurs instrumens que le gouvernement faisait exécuter pour l'usage de l'observatoire. C'est de cette époque (1786) que date son intimité avec Herschel, avec lequel il a toujours été depuis en correspondance. De retour à Milan, Oriani détermina le premier l'orbite de la planète Uranus, et les perturbations des nouvelles planètes. Il prit part aux travaux qui s'accomplirent pour la mesure d'un arc du méridien en Italie, et dirigea avec Reggio et Césaris les opérations trigonométriques, au moyen desquelles on voulait faire une nouvelle triangulation pour la carte de la Lombardie. La théorie des réfractions astronomiques lui est redevable d'un pas important, qui a ouvert la route à ceux qui ont traité cette question après lui. Il fut nommé comte et sénateur du royaume d'Italie par Bonaparte ; à la res-

Digitized by Google

tauration il perdit ses titres. Oriani est mort octogénaire le 12 novembre 1832, vivement regretté par ses amis et par les admirateurs de son génie. Les brillantes qualités de son cœur excellent ont été justement appréciées par tous ceux qui l'ont connu de près : elles justifient la grande considération et le grand crédit dont il jouissait dans sa patrie. Protecteur éclairé des jeunes gens qui cherchaient en lui un appui, il savait oublier, auprès d'eux, tous ses avantages, et se montrer comme un ami qui voulait les servir avec zèle. Toujours simple et vrai dans ses discours, il leur inspirait une douce reconnaissance, et un attachement aussi durable que respectueux. Les derniers jours de sa vie ont présenté, au milieu de ses souffrances, le spectacle d'une tranquillité d'âme digne d'un chrétien philosophe. Oriani aimait la propagation générale des lumières, qu'il regardait comme un moyen efficace pour améliorer l'espèce humaine : il considérait l'acquisition des principes dans les sciences exactes comme la seule indestructible au milieu des variations et des erreurs de l'esprit humain. Tous les amis des sciences honoreront la mémoire de cet homme également distingué par ses talens extraordinaires et par la pureté de son caractère. C'est sous sa direction que Carlini a publié les *Ephémérides astronomiques de Milan* qui paraissaient toutes les années. Les ouvrages d'Oriani sont : | *sur les interpolations des lieux de la lune, éphémérides astronomiques*, Milan, 1788; | *Tables du mouvement horaire de la lune*, ibid., 1779; | *sur la réduction des lieux des étoiles*, ibid., 1779; | *sur les occultations des étoiles*, ibid., 1782; | *sur la précession des équinoxes*, ibid., 1785; | *Tables d'Uranus*, 1783; | *sur les lunettes acromatiques*, (*Mémoires de la société italienne*), Vérone, 1786; | *Theoria planetæ Urani*, Milan, 1789, in-4°; | *sur les perturbations de Mercure par l'action de Vénus* (*Ephémérides astronomiques*), Milan, 1796; | *Correction des tables de Mercure*, ibid., 1797; | *sur la manière de corriger les tables par les observations*, ibid., 1797; *Theoria planetæ Mercurii*, Milan, 1798, in-8°; | *Formules analytiques pour la perturbation des planètes* (*Ephémérides astronomiques*), ibid., 1802; | *Elémens de Trigonométrie sphéroïde*, Bologne, 1806, in-8°, ouvrage classique; | *Opuscules astronomiques*, Milan, 1806, in-8°. | Deux *Mémoires sur l'obliquité de l'écliptique démontrée d'après les observations solsticielles*, et sur *l'équation du centre dans les orbites elliptiques*, Milan, 1820, in-4°; | *Traité d'astronomie et de sphère*, ibid, 1824, in-8°; | *Manuel d'astronomie*, ibid, 1826, in-12.

ORIBASE de **PERGAME**, né à Pergame, disciple de Zénon de Chypre, et médecin de Julien l'Apostat, qui le fit questeur de Constantinople. Il fut exilé sous les empereurs suivans, et rappelé dans la suite. Il mourut au commencement du 5e siècle. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, imprimés à Bâle en 1557, en 3 vol. in-fol., et dans les *Artis medicæ principes* d'Etienne. Le plus estimé est son livre des *Collections*, entrepris à la prière de Julien. L'auteur, pour former ce recueil, avait puisé dans Galien et dans les autres médecins. Il était en 72 livres, dont il ne nous reste plus que 17. Son *Anatomie* parut à Leyde en 1735, in-4°.

ORICELLARIUS. *Voyez* RUCCELLAI.

ORICHOVIUS ou **ORECHOVIUS**. *Voy.* OKSKI.

ORIENTIUS, écrivain ecclésiastique, que l'on confond souvent avec un évêque d'Elvire en Espagne, vivait dans le 5e siècle. Il était évêque d'Auch et mourut vers l'an 450. Il cultiva la morale et la poésie. Dans la *Bibliothèque des Pères*, et dans le *Trésor du père Martenne*, on trouve de lui des *Avertissemens aux fidèles* (*Commonitorium*), en vers, dont la poésie faible est relevée par l'excellence des préceptes qu'il y donne.

ORIGÈNE, docteur de l'Eglise, naquit à Alexandrie l'an 185 de J.-C., et fut surnommé *Adamantius*, à cause de son assiduité infatigable au travail. Son père, Léonide, l'éleva avec soin dans la religion chrétienne et dans les sciences, et lui apprit de bonne heure l'Ecriture sainte. Origène donna des preuves de la grandeur de son génie dès sa plus tendre jeunesse. Clément Alexandrin fut son maître. Son père ayant été dénoncé comme chrétien et détenu dans les prisons, il l'exhorta à souffrir le martyre plutôt que de renoncer au christianisme. A 18 ans, il se trouva chargé du soin d'instruire les fidèles à Alexandrie. Les hommes et les femmes accouraient en foule à son école. La calomnie pouvait l'attaquer : il crut lui fermer la bouche en se faisant eunuque, s'imaginant être autorisé à cette barbarie par un passage de l'Evangile pris *selon la lettre, qui tue*, comme s'exprime saint Paul, au lieu de le saisir *selon l'es-*

Digitized by Google

prit, qui vivifie. Après la mort de Septime-Sévère, un des plus ardens persécuteurs du christianisme, arrivée en 211, Origène alla à Rome, et s'y fit des admirateurs et des amis. De retour à Alexandrie, il y reprit ses leçons, à la prière de Démétrius, qui en était évêque. Une sédition qui arriva dans cette ville le fit retirer en secret dans la Palestine. Cette retraite l'exposa au ressentiment de son évêque. Les prélats de la province l'engagèrent, à force d'instances, d'expliquer en public les divines Ecritures. Démétrius trouva si mauvais que cette fonction importante eût été confiée à un homme qui n'était pas prêtre, qu'il ne put s'empêcher d'en écrire aux évêques de Palestine, comme d'une nouveauté inouïe. Alexandre, évêque de Jérusalem, et Théoctiste de Césarée, justifièrent hautement leur conduite. Ils alléguèrent que c'était une coutume ancienne et générale, de voir des évêques se servir indifféremment de ceux qui avaient du talent et de la piété, et que c'était une espèce d'injustice de fermer la bouche à des gens à qui Dieu avait accordé le don de la parole. Démétrius, insensible à leurs raisons, rappela Origène, qui continua d'étonner les fidèles par ses lumières, par ses vertus, par ses veilles, ses jeûnes et son zèle. L'Achaïe se trouvant affligée de diverses hérésies, il y fut appelé peu de temps après, et s'y rendit avec des lettres de recommandation de son évêque. En passant à Césarée de Palestine, il fut ordonné prêtre par Théoctiste, évêque de cette ville, avec l'approbation de saint Alexandre de Jérusalem et de plusieurs autres prélats de la province. Cette ordination occasiona de grands troubles. Démétrius déposa Origène dans deux conciles, et l'excommunia. Il alléguait : 1° qu'Origène s'était fait eunuque; 2° qu'il avait été ordonné sans le consentement de son propre évêque; 3° qu'il avait enseigné plusieurs erreurs, entre autres choses que le démon serait enfin sauvé, et délivré des peines de l'enfer, etc. Origène se plaignit à ses amis des accusations qu'on formait contre lui, désavoua les erreurs qu'on lui imputait, et se retira en 231 à Césarée en Palestine. Théoctiste l'y reçut comme son maître, et lui confia le soin d'interpréter les Ecritures. Démétrius étant mort en 231, Origène jouit du repos. Grégoire Thaumaturge et Athénodore son frère se rendirent auprès de lui, et en apprirent les sciences humaines et les vérités sacrées. Une sanglante persécution s'étant allumée sous Maximin contre les chrétiens, et particulièrement contre les prélats et les docteurs de l'Eglise, Origène demeura caché pendant deux ans. La paix fut rendue à l'Eglise par Gordien, l'an 237; Origène en profita pour faire un voyage en Grèce. Il demeura quelque temps à Athènes, et après être retourné à Césarée, il alla en Arabie à la prière des évêques de cette province. Leur motif était de retirer de l'erreur l'évêque de Bostre, nommé *Béryllc*, qui niait que « J.-C. eût eu aucune » existence avant l'incarnation, voulant » qu'il n'eût commencé à être Dieu qu'en » naissant de la Vierge. » Origène parla si éloquemment à Béryile, qu'il rétracta son erreur et remercia depuis Origène. Les évêques d'Arabie l'appelèrent à un concile qu'ils tenaient contre certains hérétiques, qui assuraient que « la mort était » commune au corps et à l'âme. » Origène y assista, et traita la question avec tant de force, qu'il ramena au chemin de la vérité ceux qui s'en étaient écartés. Cette déférence des évêques pour Origène, sur un point qu'on croit être la principale de ses erreurs, semble l'en justifier pleinement. Dèce ayant succédé, l'an 249, à l'empereur Philippe, alluma une nouvelle persécution. Origène fut mis en prison. On le chargea de chaînes; on lui mit au cou un carcan de fer et des entraves aux pieds; on lui fit souffrir plusieurs autres tourmens, et on le menaça souvent du feu; mais on ne le fit pas mourir, dans l'espérance d'en abattre plusieurs par sa chute, et à la fin il fut élargi. Il mourut à Tyr, peu de temps après, l'an 254, dans sa 69ᵉ année. Peu d'auteurs ont autant travaillé que lui; peu d'hommes ont été autant admirés et aussi universellement estimés qu'il le fut pendant long-temps. Personne n'a été plus vivement attaqué et poursuivi avec plus de chaleur qu'il l'a été pendant sa vie et après sa mort. On ne s'est pas contenté d'attaquer sa doctrine, on a attaqué sa conduite. On a prétendu que, pour sortir de sa prison, il fit semblant d'offrir de l'encens à l'idole Sérapis à Alexandrie; mais on peut croire que c'est une imposture forgée par ses ennemis, et rapportée trop légèrement par saint Epiphane. Ses ouvrages sont : | une *Exhortation au martyre*, qu'il composa pour animer ceux qui étaient dans les fers avec lui; | des *Commentaires* sur l'Ecriture sainte. Il est peut-être le pre-

Digitized by Google

mier qui l'ait expliquée tout entière. Il semble cependant qu'on peut douter si l'*Exposition sur l'Epître aux Romains* est de lui, puisqu'elle paraît d'un auteur latin, comme on voit dans ce passage : « *Sciendum primo est, ubi* NOS HABEMUS, » *omnibus qui sunt inter vos,* IN GRÆCO HA- » BETUR *omni qui est inter vos.* » Les explications étaient de trois sortes : des *Notes* abrégées sur les endroits difficiles, des *Commentaires* étendus où il donnait l'essor à son génie, et des *Homélies* au peuple, où il se bornait aux explications morales, pour s'accommoder à la portée de ses auditeurs. Il nous reste une grande partie des Commentaires d'Origène ; mais la plupart ne sont que des traductions fort libres. L'on y voit partout un grand fonds de doctrine et de piété. Il travailla à une édition de l'Ecriture à six colonnes. Il l'intitula *Hexaples*. La première contenait le texte hébreu en lettres hébraïques ; la deuxième, le même texte en lettres grecques, en faveur de ceux qui entendaient l'hébreu sans le savoir lire ; la troisième renfermait la version d'*Aquila ;* la quatrième colonne, celle de *Symmaque ;* la cinquième, celle des *Septante,* et la sixième, celle de *Théodotion*. Il regardait la version des *Septante* comme la plus authentique, et celle sur laquelle les autres devaient être corrigées. Les *Octaples* contenaient de plus deux versions grecques qui avaient été trouvées depuis peu, sans qu'on en connût les auteurs. Origène travailla à rendre l'édition des *Septante* suffisante pour ceux qui n'étaient point en état de se procurer l'édition à plusieurs colonnes. | On avait recueilli de lui plus de mille *Sermons,* dont il nous reste une grande partie. Ce sont des discours familiers qu'il prononçait sur-le-champ, et des notaires écrivaient pendant qu'il parlait, par l'art des notes, qui s'est perdu. Il avait ordinairement sept secrétaires, uniquement occupés à écrire ce qu'il dictait. | Son livre des *Principes*. Il l'intitula ainsi, parce qu'il prétendait y établir des principes auxquels il faut s'en tenir sur les matières de la religion, et qui doivent servir d'introduction à la théologie. Nous ne l'avons que de la version de Rufin, qui déclare lui-même y avoir ajouté ce qu'il lui a plu, et en avoir ôté tout ce qui lui paraissait contraire à la doctrine de l'Eglise, principalement touchant la Trinité. On ne laisse pas d'y trouver encore des principes pernicieux. On croit y découvrir un système tout fondé sur la philosophie de Platon, et dont le principe fondamental est, que *toutes les peines sont médicinales*. On l'a accusé d'avoir fait Dieu matériel ; mais il réfute si bien cette erreur, qu'il est raisonnable de donner un sens orthodoxe à quelques expressions peu exactes. Il dit que « Dieu n'est ni un corps, ni dans un » corps ; qu'il est une substance simple, » intelligente, exempte de toute composi- » tion ; qui, sous quelque rapport qu'on » l'envisage, n'est qu'une âme et la » source de toutes les intelligences. Si » Dieu, dit-il, était un corps, comme » tout corps est composé de matière, il » faudrait aussi dire que Dieu est maté- » riel ; et la matière étant essentiellement » corruptible, il faudrait encore dire que » Dieu est corruptible. » | Le *Traité* contre Celse. Cet ennemi de la religion chrétienne avait publié contre elle son *Discours de vérité*, qui était rempli d'injures et de calomnies. Origène n'a fait paraître dans aucun de ses écrits autant de science chrétienne et profane que dans celui-ci, ni employé tant de preuves fortes et solides. On le regarde comme l'apologie du christianisme la plus achevée et la mieux écrite que nous ayons dans l'antiquité. Le style en est beau, vif et pressant ; les raisonnemens, bien suivis et convaincans ; et s'il y répète plusieurs fois les mêmes choses, c'est que les objections de Celse l'y obligeaient, et qu'il n'en voulait laisser aucune sans les avoir entièrement détruites. Il est remarquable que ces objections sont presque toutes les mêmes que les prétendus philosophes de ce siècle ont ressassées : pauvres copistes qui n'ont pas même le funeste mérite d'imaginer des erreurs et des blasphèmes, et qui, se parant de cette triste gloire, sont obligés de recourir à des sophistes oubliés depuis 15 siècles. A peine Origène était-il mort, que les disputes sur son orthodoxie parurent se fortifier. Dans le 4^e siècle, les ariens se servirent de son autorité pour prouver leurs erreurs. Saint Athanase, saint Basile et saint Grégoire de Nazianze le défendirent, comme ayant parlé d'une manière orthodoxe sur la divinité du Fils. Saint Hilaire, Tite de Bostres, Didyme, saint Ambroise, Eusèbe de Verceil et saint Grégoire de Nysse, ont cité ses ouvrages avec éloge ; mais Théodore de Mopsueste, Apollinaire et Césaire ne lui ont pas été favorables ; et saint Basile dit expressément (*de Spiritu sancto*, chap. 20) « qu'il n'a pas pensé sainement sur la di-

» vinité du Saint-Esprit. » Il fut condamné dans le cinquième concile général. Le pape Vigile le condamna de nouveau. Saint Epiphane, Anastase le Sinaïte, saint Jean Climaque, Léonce de Byzance, Sophronius patriarche de Jérusalem, Antipater évêque de Bostres, s'élevèrent avec vigueur contre sa doctrine ; le pape Pélage II dit que les hérésiarques n'ont rien enseigné de plus pernicieux qu'Origène. On trouve dans les actes du sixième concile un édit de Constantin Pogonat, et une lettre du pape Léon II, où il est compté avec Didyme et Evagrius parmi les *théomaques*, ou ennemis de Dieu. Le pape saint Martin Ier le frappa d'anathème dans le premier concile de Latran, en 649. Saint Augustin, saint Jean de Damas et saint Jérôme ont écrit contre les origénistes. Dans le même siècle où s'éleva la dispute sur l'orthodoxie d'Origène, Jean de Jérusalem et Rufin firent son apologie, et saint Jean Chrysostôme se joignit à eux. Saint Pamphile prit aussi sa défense. Théotime de Tomi refusa de le condamner, et Didyme tâcha de donner un sens catholique à ses passages sur la Trinité ; d'autres, en condamnant les erreurs contenues dans ses livres, prétendirent qu'elles avaient été ajoutées par les hérétiques. Théophile d'Alexandrie accusa les moines de Nitrie d'origénisme, et les condamna dans un concile d'Alexandrie : son jugement fut approuvé par le pape Anastase. Dans le 4e siècle, l'empereur Justinien se déclara ennemi de sa mémoire, écrivit une lettre à Mennas contre sa doctrine, donna un édit contre lui l'an 640, le fit condamner dans un concile tenu la même année à Constantinople, dont les Actes ont été recueillis avec ceux du cinquième concile général. On peut consulter sur ce sujet : la *Vie de Tertullien* et d'*Origène*, par le sieur de la Mothe (c'est-à-dire par Thomas, sieur du Fossé), imprimée à Paris en 1675 ; les *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique* de Tillemont, tome 3, où il justifie autant qu'il peut Origène : il dit qu'il n'a jamais été obstiné dans ses sentimens, nie qu'il ait offert de l'encens aux idoles, rejette la narration de saint Epiphane, de même que Baronius ; mais le père Pagi, Petau et Huet, ont pensé bien différemment. Un théologien ascétique a cru « que la science et les vertus » précoces d'Origène, trop admirées et » trop exaltées, la démarche inconsidérée » de son père, qui allait baiser avec respect la poitrine de son enfant, le bruit » que ses actions et que ses livres firent » dans le monde, la considération que lui témoignèrent les évêques, etc., lui avaient » enflé l'esprit et préparé une chute » contre laquelle il n'y a que l'humilité et » la crainte du Seigneur qui puissent prémunir les hommes illustres par les dons » de la nature et de la grâce. » Du Pin, dans sa *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques ;* Ceillier, *Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, tomes 2 et 3, article PAMPHILE ; Doucin, jésuite, *Histoire de l'origénisme ;* l'*Origenes defensus* du père Halloix ; les *Origeniana* de l'illustre Huet, qui a publié ce qui reste des commentaires d'Origène sur le nouveau Testament, en grec et en latin, 2 vol. in-fol., avec la *Vie d'Origène*, et des notes estimées. Cet ouvrage fut imprimé à Rouen en 1668. On en a fait une deuxième édition à Paris en 1679, une troisième en Allemagne en 1685. Dom de Montfaucon a donné les *Hexaples* en 1713, en deux vol. in-fol. On a actuellement une édition complète des *Œuvres* d'Origène, en 4 vol. in-fol. Cette édition a été commencée par le père Charles de la Rue, bénédictin, mort en 1739, et continuée par dom Charles-Vincent de la Rue, son neveu, qui a donné le quatrième et dernier volume à Paris en 1759, avec des notes sur plusieurs endroits des *Origeniana* de Huet. On trouve aussi les *Œuvres* d'Origène dans la *Bibliothèque des saints Pères*, publiée à Paris, 1826-1827.

ORIGÈNE, dit l'*Impur*, était Egyptien. Il enseigna vers l'an 290 que le *mariage était de l'invention du démon ;* qu'il était permis de suivre tout ce que la passion pouvait suggérer de plus infâme, afin que l'on empêchât la génération par telle voie que l'on pourrait inventer, même par les plus exécrables moyens. L'impur eut des sectateurs qui furent rejetés avec horreur par toutes les églises. Ils se perpétuèrent cependant jusqu'au 5e siècle.

ORIGÈNE, philosophe platonicien, disciple et ami de Porphyre, étudia la philosophie sous Ammonius. Il avait fait un *Panégyrique* de l'empereur Galien, que nous n'avons plus ; mais il ne sert pas moins à prouver que la lâcheté philosophique est toujours prête à encenser les tyrans.

ORIGNY (PIERRE-ADAM d'), historien, né en 1697, mort le 9 septembre 1774, à Reims sa patrie, entra de bonne heure

Digitized by Google

au service. Une blessure qu'il reçut à l'attaque des lignes de Weissembourg, en Allemagne, le contraignit de le quitter, après avoir obtenu une pension et la croix de Saint-Louis. Il s'adonna à l'étude de l'histoire, et publia l'*Egypte ancienne*, et la *Chronologie des Egyptiens*, l'une en 1762, l'autre en 1765, chacune en 2 vol. in-12. On y trouve des recherches laborieuses ; mais comme il tâche de faire valoir un système particulier, il avance bien des conjectures fausses et des idées insoutenables. M. Paw l'a quelquefois réfuté dans ses *Recherches sur les Egyptiens*, qui elles-mêmes offrent plus d'un sujet de réfutation. L'abbé Guérin du Rocher a jeté depuis beaucoup de jour sur cette chronologie, dans son *Histoire véritable des temps fabuleux*. D'Origny mourut avant d'avoir terminé ses travaux sur l'Egypte : il avait 77 ans.

* **ORIGNY** (ANTOINE-JEAN-BAPTISTE-ABRAHAM), conseiller à la cour des monnaies, né à Reims en 1734, et mort en octobre 1798, a laissé : | *Dictionnaire des origines*, ou *Epoques des inventions utiles, des découvertes importantes*, etc., Paris, 1776-78, 6 vol. in-8°. L'abbé Sabatier en a publié un abrégé en 3 vol. in-8°, qui renferme tout ce qu'il y a d'utile dans cet ouvrage. | *Annales du théâtre italien*, 1788, 3 vol. in-8°; | le tome 4 de l'*Abrégé de l'histoire du théâtre français* de Mouhy.

ORIOL (PIERRE), natif de Verberie sur-Oise en Picardie, chanoine-régulier du Val-des-Ecoliers à Royallieu, dans la forêt de Cuyse, à trois lieues de Compiègne, prieur de son ordre à Troyes, enseigna la théologie à Paris avec tant de réputation, qu'il fut surnommé *le Docteur éloquent*. On a de lui des *Commentaires* fort subtils *sur le Maître des sentences*, Rome, 1595 et 1605, 2 vol. in-fol., et un abrégé de la Bible, intitulé *Breviarium Bibliorum*, Paris, 1508 et 1685, in-8°. Ceux qui le font cordelier, archevêque d'Aix et cardinal, se trompent. On ignore l'année de sa mort : il vivait encore en 1345.

ORIOL. *Voyez* AURIOL.

ORKHAN, fils d'Ottoman, empereur des Turcs, s'empara du trône en 1326, après s'être défait de ses frères aînés. Il étendit considérablement les bornes du puissant empire que son père avait fondé. Il ouvrit l'Europe à ses successeurs, par la prise de Gallipoli et de plusieurs villes sur les Grecs, et par l'alliance qu'il fit avec l'empereur Jean Cantacuzène, qui lui donna sa fille Théodora en mariage. Cette imprudente démarche de Jean servit de prétexte à Orkhan pour s'emparer de tout ce que les Grecs possédaient encore en Asie, et même de plusieurs places en Europe : ce qui fut regardé en même temps comme une punition du ciel, offensé par une union contraire aux lois et à l'esprit du christianisme. Le règne d'Orkhan fut long et cruel. Il commença par un fratricide, s'établit sur la destruction du prince de Caramanie, dont il épousa la fille, et sur la mort de son beau-frère, fils unique de ce prince, qu'il tua de sa propre main; et finit violemment dans une bataille contre les Tartares, ou selon quelques-uns, du chagrin que lui causa en 1360 la mort de Soliman son fils aîné. Il eut pour successeur Mourad, son deuxième fils.

ORLAND LASSUS. *Voyez* LASSUS.

ORLANDINI (NICOLAS), jésuite, né à Florence en 1554, fut recteur du collége de Nole, et mourut à Rome le 27 mai 1606. Il a composé en latin l'*Histoire de la compagnie de Jésus*, imprimée à Cologne en 1615, et à Rome en 1620, en 2 vol. in-fol. Pour compléter cet ouvrage, il faut y joindre les quatre volumes du père Sacchini, le volume du père Jouvenci, 1710, in-fol., et le volume du père Cordara, 1750, in-fol. Le latin d'Orlandini est pur et très élégant, son style nombreux et riche, plein de dignité et d'une cadence agréable. Comme l'auteur, homme de probité et d'un esprit juste, n'a travaillé que sur des mémoires fournis par des gens instruits, et ordinairement par des témoins oculaires, sa narration ne doit pas être suspecte.

ORLÉANS (la Pucelle d'). *Voyez* JEANNE d'ARC.

ORLÉANS, nom d'une famille descendant des rois de la troisième race, qui a joué un grand rôle dans l'histoire de France, et dont plusieurs sont montés sur le trône. Voici les princes qui ont porté ce nom. — Philippe II, fils de Philippe VI dit de Valois, mort sans postérité en 1383; Louis, fils de Charles V, assassiné en 1407, eut ce titre. *Voyez* LOUIS DE FRANCE, duc d'Orléans. Il eut un fils nommé *Charles* (voyez ci-après). Le titre de *duc d'Orléans* passa successivement à deux fils de François I^er^, dont le second fut Henri II; à Gaston, troisième fils de Henri IV; *voyez* GASTON de

FRANCE ; et enfin à un fils de Louis XIII, nommé *Philippe*, mort en 1701, qui eut Philippe (*voyez* les deux PHILIPPE D'ORLÉANS). Le dernier fut père de Louis : *voyez* LOUIS d'ORLÉANS, aïeul de Louis-Philippe, un des grands mobiles de la révolution française, et qui changea le nom d'Orléans en celui d'*Egalité*.

ORLÉANS (Charles, duc d'), fils de Louis de France, duc d'Orléans, et de Valentine de Milan, porta le titre de *duc d'Angoulême* durant la vie de son père, qui périt victime de la trahison du duc de Bourgogne. Charles se trouva à la malheureuse bataille d'Azincourt en 1415, où il fut fait prisonnier. De retour en France, après avoir été retenu 25 ans en Angleterre, il entreprit la conquête du duché de Milan, qu'il croyait lui appartenir du chef de sa mère ; mais il ne put se rendre maître que du comté d'Ast. *Voy.* SFORCE (François). Ce prince aima les lettres, et les cultiva avec succès. On a de lui un recueil de *Poésies* manuscrites à la bibliothèque du roi, où l'on découvre un vrai talent. Il mourut à Amboise en 1465. De Marie de Clèves, sa troisième femme, il eut, entre autres enfans, Louis qui fut le roi Louis XII.

ORLÉANS (Philippe de France, duc d'). *Voyez* PHILIPPE D'ORLÉANS.

ORLÉANS (Philippe duc d'), régent. *Voyez* PHILIPPE D'ORLÉANS.

* **ORLÉANS** (Louis-Philippe, duc d'), petit-fils du régent, né à Paris le 12 mai 1725, porta le nom de duc de Chartres jusqu'à la mort de son père. Nommé en 1737 colonel d'un régiment d'infanterie de son nom, il fit en 1742 sa première campagne en Flandre, commanda la cavalerie l'année suivante sur les bords du Rhin et déploya une grande valeur à la bataille de Dettingen. Il en fut récompensé par le grade de maréchal-de-camp, et reçut celui de lieutenant-général en 1744. Après avoir assisté aux siéges de Menin, d'Ypres, de Furnes, de Fribourg, et aux batailles de Fontenoy, de Raucoux, de Laufeld, il obtint le gouvernement général du Dauphiné, en survivance de son père, et il y popularisa l'inoculation par l'heureux essai qu'il en fit faire par Tronchin, en 1756, sur son fils unique et sur sa fille, depuis duchesse de Bourbon. En 1759 devenu veuf de Louise-Henriette de Bourbon-Conti, il se retira dans sa délicieuse campagne de Bagnolet, et y éleva un théâtre où il joua lui-même les rôles de financier et de paysan avec beaucoup de naturel et de vérité. Il s'entoura de plusieurs gens de lettres, et, au milieu de ses plaisirs, il n'oubliait pas les malheureux : on sut, après sa mort, qu'il distribuait annuellement aux pauvres 240 mille francs, sans compter les pensions et les gratifications nombreuses qu'il faisait en son nom ou au nom de ses ancêtres. A l'époque de la lutte des parlemens contre la cour, il refusa de se mettre à la tête du parti des mécontens qui le désiraient pour chef. En 1773 il se lia par un mariage secret avec madame de Montesson (*voyez* MONTESSON). Trois *oraisons funèbres* furent consacrées à sa mémoire dans les églises de Paris, l'une de l'abbé Maury, l'autre de l'abbé Bourlet de Vauxcelles, la troisième de l'abbé Fauchet. Une quatrième fut prononcée à Orléans le 10 mars 1786, par l'abbé Rozier, chanoine de la cathédrale.

ORLÉANS (Louis-Philippe-Joseph, duc d'), fils du précédent et de Louise-Henriette de Bourbon Conti, premier prince du sang, né à St.-Cloud le 13 avril 1747, porta d'abord le nom de duc de Montpensier, puis celui de duc de Chartres. Il eut pour précepteur le comte de Pont-Saint-Maurice, qui mit tous ses soins à lui former l'esprit et le cœur. Il sembla d'abord en profiter et se montra sensible et bienfaisant. Quoiqu'il n'eût qu'effleuré les sciences, il avait de l'esprit naturel, et fit paraître beaucoup d'adresse dans tous les exercices du corps ; mais il eut bientôt oublié les sages leçons de son précepteur, et les jeunes seigneurs libertins et étourdis dont il s'entoura, achevèrent de corrompre son caractère. Deux choses, l'une plus blâmable que l'autre, signalèrent la première jeunesse de ce prince : un mépris absolu pour tout ce qui se faisait dans son pays, et un penchant excessif pour le plaisir et la dépense. Il épousa en 1769 Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon, fille unique du vertueux duc de Penthièvre, dont les mœurs douces et les sentimens délicats formaient un contraste frappant avec les vices de son époux. Non content de se livrer lui-même à la débauche, il y entraîna son beau-frère le prince de Lamballe, qui, étant d'une santé peu robuste, succomba bientôt à ses excès. L'anglomanie, le faste et les plaisirs jetèrent le duc de Chartres dans des prodigalités ruineuses ; le libertinage changea ses ma-

nières, lui fit prendre un air presque grossier, et couvrit son visage de pustules rouges et virulentes. De bonne heure il chercha à jouer un rôle politique. En 1771 il fut un de ceux qui s'opposèrent à la dissolution des parlemens, et qui furent exilés de la cour pour avoir refusé de prendre place au parlement Maupeou, en qualité de pair, titre qu'il avait comme prince du sang. Cependant il rentra en faveur, et reparut à la cour. Comme il devait succéder à la place de grand-amiral que possédait son beau-père, il voulut, pour la mieux mériter, faire quelques campagnes navales. Il fut nommé en 1777 lieutenant-général des armées du roi. On était alors en guerre avec les Anglais pour l'indépendance de l'Amérique septentrionale. Il s'embarqua sur le *Saint-Esprit*, vaisseau de 84 canons, et commanda l'escadre bleue qui faisait l'arrière-garde au combat d'Ouessant, en 1778. Une manœuvre subite plaça cette division en face de l'ennemi. Le comte d'Orvillers, amiral, donna le signal de tenir le vent pour empêcher les Anglais de passer. Soit que le signal fût mal compris, soit que les commandans, voulant perdre le comte d'Orvillers, feignissent de ne pas l'entendre, l'arrière-garde anglaise se sauva, lorsqu'elle devait tomber au pouvoir des Français. On répandit le bruit que le duc de Chartres, dès le commencement du combat, s'était caché au fond de cale; d'autres démentirent cette assertion, le vaisseau où le duc se trouvait n'ayant jamais été en péril, ni même à la portée du canon : cependant la première opinion prévalut à la cour. Lorsque le duc de Chartres y parut, on l'accabla d'épigrammes, et, pour comble d'humiliation, au lieu d'obtenir la place de grand-amiral, il eut celle de colonel des hussards. Quelque indignation qu'un monarque pieux et sage comme Louis XVI eût pu concevoir pour la conduite désordonnée d'un prince de son sang, il était cependant trop juste pour lui faire une injure gratuite. Il faut convenir ou que le roi se laissa trop facilement influencer par les ennemis du duc, ou que celui-ci était véritablement coupable de lâcheté. Quoi qu'il en soit, c'est de cette époque que date sa haine contre Louis XVI. L'aversion du duc de Chartres pour la reine remonte à une origine différente. Il s'était presque vu forcé, dit-on, de céder Saint-Cloud à cette princesse. Peu goûté à la cour, il chercha toutes les occasions de se populariser. A la mort de son père, il prit le nom de duc d'Orléans. On le vit alors monter dans une montgolfière et se donner en spectacle à la populace. Peut-être par ce trait de courage téméraire voulut-il prouver qu'il ne méritait pas le nom de lâche qu'on lui avait donné. Quelques années auparavant il était descendu dans les mines. On prétendit que dans l'une et l'autre occasion il avait montré réellement de la crainte, et qu'il avait rendu tous les élémens témoins de sa lâcheté. Cependant le duc d'Orléans n'attendait que le moment propice pour assurer sa vengeance contre la cour, et cette occasion ne tarda pas à se présenter. Afin de se former un parti nombreux, le duc s'était fait nommer après la mort du duc de Clermont, grand-maître de la franc-maçonnerie : il dispensait à pleines mains de l'or parmi le peuple; et dès le commencement des troubles, son palais était devenu le foyer des complots et des insurrections. En 1787, et à l'époque même des discussions des parlemens avec la cour, des jeunes gens de *la Basoche*, mêlés avec le peuple, et placés sur le Pont-Neuf, obligeaient tous les passant, soit à pied, soit en voiture, à fléchir le genou devant la statue équestre de Henri IV. On remarqua bien distinctement le duc d'Orléans, seul dans sa voiture à deux chevaux, passer dix ou douze fois sur ce même pont, sans qu'on le fît jamais descendre. Pendant ce temps et lorsqu'il était vis-à-vis de la grille, il mettait la tête à la portière et chantait chaque fois l'air si connu de *Vive Henri IV, Vive ce roi vaillant!* que la multitude ne lui laissait pas achever, en criant à plusieurs reprises : *Vive le duc d'Orléans! vive le successeur de Henri IV!* Le gouvernement ne pensa pas même à punir les auteurs de ces cris séditieux. Un léger embarras dans les finances avait amené la résistance du parlement de Paris aux édits bursaux. Pour la vaincre, Louis XVI alla tenir au Palais de Justice (24 novembre 1787) une séance royale, où siégèrent les princes du sang et les pairs du royaume avec voix délibérative. Les pairs s'étant réunis à la minorité parlementaire qui voulait l'enregistrement, le roi en ordonna l'accomplissement. Le duc d'Orléans protesta, d'une manière qui n'était rien moins que respectueuse, et fut exilé à 15 lieues de Paris, dans son château de Villers-Coterets. Cette punition ne servit

qu'à le populariser davantage*, et à lui faire acquérir des prosélytes parmi les jeunes parlementaires : il gagna en même temps les journalistes, et on l'accuse d'avoir imaginé le funeste projet de produire une disette factice, et d'avoir à cet effet accaparé tous les grains. La disette eut lieu ; mais toujours empressé à se rendre cher au peuple, il lui fit distribuer des sommes considérables. Pendant l'hiver rigoureux de 1788 à 1789, il fit allumer des feux, et servir des tables pour les pauvres de la capitale. Une partie du public ne voulut pas reconnaître les intentions de la bienfaisance dans ces actes de libéralité. Le duc d'Orléans était revenu à Paris un an après l'ordre qui l'exilait : il n'avait obtenu que plusieurs semaines après la permission de se présenter à la cour. A la seconde assemblée des notables, il présida le troisième bureau. On dit qu'il fut sur le point d'abandonner ses projets, dans l'espoir de marier sa fille au duc d'Angoulême et son fils à une fille du roi de Naples ; mais sa haine et son ambition l'emportèrent. Tandis que des agens secrets tenaient en mouvement le peuple de Paris, d'autres employaient toutes sortes de manœuvres parmi celui des provinces. C'est ainsi qu'il influença les élections des états-généraux, qui allaient s'ouvrir le 29 mai 1789. Il s'y fit nommer par la noblesse du bailliage de Crespy en Valois, de Paris et de Villers-Coterets : il opta pour Crespy. Dès les premières séances, il se déclara contre les arrêts de la chambre, s'unit à celle du tiers-état, en entraînant avec lui plusieurs nobles décidés à suivre sa fortune. Pendant un discours qu'il avait essayé de prononcer le 17 juin, pour engager la noblesse à se réunir au tiers-état, la chaleur l'incommoda au point qu'il s'évanouit. C'est alors qu'en le déboutonnant pour lui faire prendre l'air, on découvrit un plastron dont il était couvert dans la crainte d'être assassiné. Cette précaution pouvait cependant ne lui être pas inutile, puisqu'il se trouvait presque toujours au milieu des révoltes. On le crut moteur de celle du faubourg Saint-Antoine, les 27 et 28 avril. Lors de l'incendie de la fabrique de papiers peints de Réveillon, où périrent trente-six individus, la police reconnut parmi les figures sinistres mêlées avec le peuple plusieurs paysans de Villers-Coterets, où le duc d'Orléans avait un riche domaine. Il est à remarquer que pendant l'émeute, la famille du duc vint à passer ; et au lieu de lui faire aucune insulte, on la fêta, et on fit arrêter la gondole où se trouvait la duchesse (qui n'était pas initiée aux projets de son époux) pour la saluer et l'applaudir. Le duc d'Orléans semblait en effet approcher de son but. Dès les premiers jours de juin l'enceinte de son palais et de son jardin retentissait de son nom. C'est dans cette enceinte qu'il tenait ses conciliabules ; il les transporta ensuite à Passy. A l'ouverture des séances de l'Assemblée nationale, on lui avait offert le fauteuil de président ; il le refusa, mais il était très assidu aux séances. Le renvoi de Necker avait exalté toutes les têtes. (*Voyez* NECKER.) Le 12 juillet, les factieux rassemblés au Palais-Royal appelaient à grands cris le duc d'Orléans ; celui-ci descendit parmi la foule, et après avoir dit : « Eh bien ! mes amis, il n'y a » qu'un seul moyen, c'est de prendre les » armes, » il se retira aussitôt dans ses appartemens. Cependant ce même jour on promena dans toutes les rues de Paris son buste à côté de celui de Necker, couverts d'un voile noir, suivis d'un peuple immense qui criait, *Vive monseigneur le duc d'Orléans !* Le jour d'après on fit distribuer de nouveaux libelles contre la reine ; c'était une arme dont depuis plusieurs mois le duc d'Orléans se servait pour rendre cette princesse odieuse. C'est aussi du Palais Royal que, le 14 juillet, partit le cri d'aller attaquer la Bastille. On a accusé le duc d'Orléans d'avoir provoqué les affreuses journées des 5 et 6 octobre, et Malouet affirma devant les tribunaux l'y avoir vu lui-même. Il est certain qu'on y remarqua plusieurs de ses agens, et notamment son secrétaire, qui n'était pas le moins actif des factieux. A cette accusation qu'on porta devant le Châtelet, se joignit celle qu'il avait voulu faire interdire le roi et mettre en jugement la reine. Le Châtelet le condamna ; mais l'Assemblée nationale s'empressa de l'absoudre. La Fayette lui intima, par ordre du roi, de se retirer en Angleterre. Mirabeau employa en vain les prières, les promesses, et même les menaces pour l'engager à rester. Il partit pour Londres, et après une absence de 8 mois il osa revenir à Paris. Il fut reçu par les jacobins avec des transports de joie. Il se rendit à l'assemblée, et prêta le serment de fidélité *à la nation, à la loi, et au roi.* Il publia quelque temps après un *Exposé de sa conduite pendant la révolution.* Il avait déjà fait paraître un autre *écrit* en faveur

du divorce, qui ne manqua pas d'être applaudi par les novateurs. Par une de ces inconséquences qui peignent son vrai caractère, il écrivit à l'assemblée, après l'évasion du roi, le 20 juin 1791, une lettre dans laquelle il renonçait à la régence, dans le cas où l'on voudrait la lui déférer. Cette irrésolution continuelle au moment de consommer son crime, et qui semblerait être un effet de sa timidité ou de ses remords, éloigna de lui tous ses partisans, notamment Barnave, qui détacha de la faction d'Orléans différens membres du côté gauche. Dans le mois d'août 1791, il demanda que les princes de la famille royale ne fussent point privés des droits de citoyen, déclarant qu'il renoncerait plutôt à ses droits de prince du sang qu'à ceux de citoyen français. Les tribunes répondirent à ces paroles par des applaudissemens. Peu après l'installation de la nouvelle législature, dont il ne fit pas partie, il envoya Pétion et Voidel à Londres, pour de nouveaux accaparemens de grains : mais cette spéculation ayant manqué, il en fit une autre sur les sucres, qui donna encore occasion à plusieurs émeutes. Vers cette même époque, M. Thévenard, ministre de la marine, voulant rapprocher le duc d'Orléans de Louis XVI, nomma le premier grand-amiral. Il alla témoigner sa reconnaissance à M. de Molleville, successeur de M. Thévenard, devant lequel il protesta de son innocence au sujet des horreurs qu'on avait commises en son nom. M. de Molleville le crut, et lui facilita une entrevue avec le roi. Elle fut longue, et parut se terminer à la satisfaction des deux parties. Louis XVI lui-même dit qu'il croyait le prince disposé à réparer ses torts et le mal qu'il avait fait, *auquel même*, ajouta S. M., *il est possible qu'il n'ait pas eu autant de part que nous avons cru.* Peut-être cette réconciliation fut-elle sincère de la part du duc d'Orléans, au moment où il venait d'obtenir une place dont le refus avait été le principal motif de son inimitié contre Louis XVI. Quoi qu'il en soit, les gens de la cour se crurent autorisés à empêcher les suites heureuses de cette réconciliation. Peut-être l'ignoraient-ils ; mais il était certainement à leur connaissance que le duc avait été nommé grand-amiral, ce qui était aussi une marque de réconciliation de la part du roi à l'égard de son cousin. Celui-ci se présenta peu de jours après (un dimanche de janvier 1792) au lever du monarque. Les courtisans qui, dans ces jours-là, étaient en très grand nombre au château, « lui prodiguèrent, dit un écrivain, » les injures les plus humiliantes..... il fut » pressé, foulé, coudoyé ; on lui marcha » sur les pieds, on le poussa vers la porte. » Descendu chez la reine, où le couvert » était déjà mis, on cria à sa vue : *Messieurs, prenez garde aux plats!* com» me s'il eût voulu les empoisonner; lors» que enfin il descendit l'escalier, les cra» chats tombèrent sur lui, il en reçut sur » la tête et sur les habits.... » Il sortit du château écumant de fureur; au lieu de se plaindre au roi et à la reine, il se plut à les croire complices des outrages qu'il venait de souffrir. Sa haine contre eux s'envenima de plus en plus, et elle devint irréconciliable ; dès lors il s'attacha plus fortement au parti révolutionnaire. Pour se concilier l'amour des troupes, il demanda à servir dans l'armée de Luckner. Il se rendit à l'armée du Nord avec ses trois fils, les ducs de Chartres et de Montpensier et le comte de Beaujolais ; mais obligé bientôt de revenir à Paris, il s'en plaignit à l'assemblée, et ses partisans s'agitèrent en sa faveur. Ils agirent encore davantage dans les journées des 20 juin et 10 août 1792 ; mais il n'osa consommer son crime. Danton et Manuel l'engagèrent à changer son nom en celui de *Louis-Philippe-Joseph-Egalité*, nom qui fut enregistré à la commune dont Manuel était procureur. Les jacobins le nommèrent en septembre député à la Convention nationale, avec Marat, Danton, les deux Ropespierre, Collot-d'Herbois, Camille Desmoulins, Manuel, Fréron, etc., et il fut, ainsi qu'eux, en butte aux dénonciations des Girondins, qui crurent, ou plutôt firent semblant de croire que la députation et la municipalité de Paris voulaient placer d'Orléans sur le trône ; aussi à la demande que fit la *Montagne* de mettre Louis XVI en jugement, ils opposèrent celle de l'expulsion de Louis-Philippe et de tous les Bourbons. Dans ce même mois de septembre eurent lieu les massacres dans lesquels périt la princesse de Lamballe ; le duc d'Orléans fut encore soupçonné d'avoir eu part à cet assassinat, qui le délivrait de la charge annuelle de 600,000 fr. que payait à la princesse la maison de Penthièvre, dont il devait être héritier. Poursuivi par la Gironde, il consulta Danton, Fabre d'Eglantine et autres jacobins, sur la conduite qu'il devait tenir dans le procès de

Louis XVI; tous opinèrent qu'il devait voter *pour la mort*, ce qu'il fit d'une voix faible et avec une contenance mal assurée. Peu de jours auparavant, il avait réuni dans un grand repas les *maratistes*, et plusieurs députés qu'on croyait chancelans. Le 4 mars, son beau-père étant mort, il courut à Vernon pour recueillir ce qu'il put de sa riche succession, dont Camille Desmoulins, Danton, Merlin de Thionville et autres jacobins le dépouillèrent en partie. Ils lui donnèrent pour prétexte qu'ils voulaient opérer en sa faveur un mouvement populaire, qui n'eut cependant pas lieu, et ils répandirent qu'au moment décisif il n'avait osé se montrer à l'hôtel-de-ville. Après qu'ils eurent épuisé ses trésors, qu'ils l'eurent associé à leurs crimes, et couvert de honte et de déshonneur, les jacobins l'abandonnèrent; ils lui reprochèrent d'avoir voté la mort de Louis XVI, lorsqu'eux-mêmes lui en avaient donné le conseil. Ce fut en vain qu'il essaya de ramener ses anciens partisans, et que le 4 avril il jura devant la Convention que « si son fils qui venait » de fuir avec Dumouriez, était coupable, » l'image de Brutus, qui se trouvait sous » ses yeux, lui rappellerait son devoir. » Le même mois Robespierre le fit rayer de la liste des jacobins, et il se trouva alors livré à toute la fureur de ses ennemis, ou plutôt de ses complices. Toutes les factions s'accusèrent réciproquement d'avoir eu des relations avec Philippe Egalité; car toutes avaient flatté son ambition et partagé ses richesses. Les dénonciations contre lui se multiplièrent; enfin, le décret de son arrestation fut prononcé le 4 avril 1793. Il fut arrêté le même jour et emprisonné à l'Abbaye. En vain écrivit-il à l'assemblée conventionnelle, pour lui rappeler les services qu'il avait rendus à la révolution; il fut, avec toute sa famille et le prince de Conti, transféré dans les prisons de Marseille: le tribunal de cette ville l'acquitta; mais le comité de salut public défendit de le relâcher. Pendant sa détention il se livra tellement à la débauche, que le prince de Conti adressa une lettre à la Convention, pour qu'on le séparât de lui. « Je préfère la » mort, écrivait ce prince, au supplice » de rester avec un tel homme. » Traduit à Paris devant le tribunal révolutionnaire, il répondit avec assez de sang-froid, et entendit son arrêt de mort avec une fermeté dont on ne le croyait pas capable, et qui l'accompagna jusqu'à l'échafaud. En entendant le peuple qui le huait et le maudissait, il leva les épaules, et dit: *Ils m'applaudirent, cependant!* Avant de monter sur l'échafaud, il s'entretint long-temps avec son confesseur. Il fut exécuté le 6 novembre 1793. Telle fut la fin d'un prince à qui les flatteries et les vices ouvrirent le chemin du crime. Quoiqu'on ne puisse pas le considérer comme le principal auteur de la révolution, il est cependant hors de doute qu'il y figura un des premiers par sa haine contre Louis XVI, par ses libelles contre la reine, par ses largesses qui excitaient le peuple à la révolte. Dès le commencement des troubles, il s'était montré le protecteur de toutes les innovations, l'appui et l'asile de tous les factieux. Pour remplir la tâche d'historiens fidèles, nous ajouterons, d'après ce qu'en a écrit M. de Montjoie, qu'il fut affable et bon pour ses serviteurs; il se jeta à l'eau pour en sauver un près de périr. Il eut de son épouse trois fils, le duc de Chartres, maintenant LOUIS-PHILIPPE, le duc de Montpensier et le comte de Beaujolais, morts pendant la révolution, et la princesse Adélaïde. Parmi les ouvrages qu'on peut consulter sur la vie de ce prince, nous citerons l'*Histoire des ducs d'Orléans* par M. Laurentie, 1832, 4 vol. in-8°. Montjoie a publié l'*Histoire de la conjuration d'Orléans*, 3 vol. in-8°, souvent réimprimée. On a publié la *Correspondance de L.-P.-J. d'Orléans*, Paris, 1800, in-8°.

* **ORLÉANS** (LOUISE-MARIE-ADÉLAÏDE de Bourbon-Penthièvre, duchesse d'), femme du précédent, naquit le 13 mars 1753 du duc de Bourbon-Penthièvre (*Voy.* son article au mot PENTHIÈVRE), et de Marie-Thérèse-Félicité d'Est, fille de François-Marie d'Est duc de Modène. La princesse Louise-Marie fut élevée dans le monastère des bénédictines de la rue Montmartre, et n'en sortit que pour être mariée à l'âge de 16 ans (le 5 avril 1763), avec Louis-Philippe d'Orléans, alors duc de Chartres, et père de Louis-Philippe, que la révolution de 1830 a élevé sur le trône. Jamais on n'avait vu d'union où les époux fussent plus opposés de caractère et de sentiment. Cependant, douce, complaisante, autant que vertueuse, la jeune princesse fit tous ses efforts pour se rendre agréable à son mari, et consentit même, pour lui plaire, à être, le 18 février 1776, reçue *franc-maçon*, à la loge de la *Folie-Titon*. Mais elle fréquentait peu les réunions clandestines

Digitized by Google

de ce prétendu *Ordre*, dont le duc d'Orléans était grand-maître. La duchesse se montra avec avantage à la cour, et chaque fois qu'elle y venait, Louis XVI lui témoignait beaucoup d'amitié. Elle accompagna son époux dans différens voyages en Hollande, dans le midi de la France, à Naples et dans plusieurs autres capitales de l'Italie. Parmi les dames de sa cour, elle avait la célèbre madame de Genlis, qui a donné dans ses *Mémoires historiques* quelques détails sur ces voyages. Peu de temps après son retour à Paris, la mort de son frère, le prince de Lamballe, la laissa héritière d'une immense fortune, qui passa dans la maison d'Orléans. Jusqu'alors elle avait eu beaucoup à souffrir de l'inconstance de son époux, dont la vie dissipée lui causait de vifs chagrins; mais élevée dans des principes chrétiens, et ayant pour modèle les vertus de son père, elle souffrait avec résignation. Elle se trouva au sein même de sa patrie dans le plus déplorable isolement. Eloignée de la cour avec laquelle son époux était brouillé, abandonnée par cet époux lui-même, elle avait déjà perdu presque toute espérance de bonheur sur la terre lorsque la révolution éclata. Les démagogues du jour ayant entraîné le duc d'Orléans dans des fautes qu'il expia ensuite d'une manière bien funeste, la princesse eut besoin d'un grand courage, qu'elle puisait dans la religion. Au milieu des circonstances les plus difficiles, madame la duchesse d'Orléans sut se conduire d'une manière si sage et si prudente, que la calomnie n'osa jamais l'atteindre; et, bien qu'il fût notoire qu'elle ne partageait pas les opinions de son époux, les révolutionnaires respectèrent dans les temps les plus désastreux les biens de sa famille, sa personne, et ses enfans. Sa maison étant devenu le rendez-vous des chefs des factieux, elle se retira, le 10 février 1791, au château d'Eu, auprès de son père, où elle se vit arrêtée avec lui, lors du voyage de Louis XVI à Varennes. Quinze jours après, ayant recouvré la liberté, le duc de Penthièvre et madame la duchesse allèrent habiter Radepont, puis Anet, et enfin, au mois de juin 1792, ils se rendirent dans leur château de Bizzy, près de Vernon. Rien ne pouvait faire mieux l'éloge du père et de la fille que le respect et l'affection constante que leur témoignèrent les habitans de Vernon, surtout au moment de la terreur. Ils plantèrent le plus bel arbre de la forêt devant la porte du château, ils y mirent plusieurs emblèmes de la liberté avec cette inscription, *Hommage à la vertu*. (*V.* PENTHIÈVRE.) La mort tragique de Louis XVI le 21 janvier 1793 avait si douloureusement affecté le duc de Penthièvre, qu'il ne survécut à son auguste parent que quarante-deux jours, et mourut le 4 mars de la même année. Le farouche Robespierre tyrannisait la France, et la Convention nationale ayant décrété, le 6 octobre, l'expulsion de tous les membres de la famille des Bourbons qui n'étaient pas mis en jugement, le comité dit de *sûreté générale* envoya des gendarmes pour arrêter madame la duchesse d'Orléans, qui demeurait encore au château de Bizzy. Tous les habitans de Vernon se réunirent d'un mouvement spontané devant la porte du château, prêts à défendre la princesse en déclarant que si la *citoyenne Egalité* était suspecte, ils sauraient bien la garder, mais qu'ils ne souffriraient pas qu'elle fût détenue ailleurs que chez elle. Les gendarmes se retirèrent, mais revinrent bientôt en plus grand nombre, et la duchesse n'ayant pas voulu permettre qu'on opposât la moindre résistance, fut emmenée, avec une seule femme de chambre, à Paris, et enfermée dans la prison du Luxembourg (1794). M. le maréchal de Mouchy et son épouse y étaient aussi *détenus*, et il leur fut permis de tenir compagnie à la princesse. Elle ne jouit pas longtemps de cet adoucissement à sa captivité; car elle eut la douleur de les voir traîner à l'échafaud. Madame la duchesse d'Orléans resta seule, et s'attendait au même sort; elle fut oubliée des tyrans, et demeura ainsi jusqu'au 9 thermidor, jour de la chute de Robespierre. Sur ces entrefaites, la princesse fit la connaissance de M. Rouzet, député à la Convention. Il avait été jeté dans la prison du Luxembourg, comme signataire de la *protestation* contre la journée du 31 mai, où les députés de la *Gironde* furent proscrits par ceux de la *Montagne*. Ce fut M. le duc de Nivernais qui lui donna pour conseil Rouzet, lequel dans la suite fut très utile à la princesse. Ce député fut rappelé à la Convention en décembre 1794 (17 frimaire an 3). La santé de la duchesse s'était beaucoup altérée; elle souffrait d'une maladie grave qui ne lui laissait pas la force de marcher, et elle était obligée de se tenir toujours couchée sur une chaise longue, manquant souvent

Digitized by Google

des secours les plus essentiels. Vouland, membre du comité de sûreté générale, vint pour s'assurer de l'état de la princesse, et les geôliers eurent la cruauté de la forcer à descendre au guichet, pour y paraître devant ce conventionnel; ce qu'elle fit, aidée de quatre prisonniers qui la soutenaient de leurs bras. Un peu plus tard, elle obtint par le crédit de MM. Rouzet de Folmond et Maret, d'être transférée dans la maison de santé, dite de Bel-Homme, et elle y resta trois ans, depuis le 14 septembre 1794, jusqu'au 12 du même mois 1797. Dans le mois de septembre 1795, époque à laquelle les députés Maret et Rouzet avaient obtenu du comité du salut public l'élargissement de la duchesse, elle se rendit aux bains de Charonne, pour y rétablir sa santé, toujours chancelante. Dans cet intervalle, M. Rouzet agissait activement en faveur de la princesse, et un décret du Corps législatif, adopté à l'unanimité par les deux conseils, ordonna la levée du séquestre mis sur ses biens, qu'elle recouvra le 24 juin 1797. Mais, un mois après, la journée du 18 fructidor (*voyez* AUGEREAU) ayant donné lieu à plusieurs proscriptions et à d'autres mesures violentes, le Directoire décréta l'expulsion de France de la famille des Bourbons, et madame la duchesse de Bourbon, monseigneur le prince de Conti et madame la duchesse d'Orléans furent obligés de s'expatrier. Le Directoire accorda néanmoins à cette dernière 100,000 francs de pension, en échange de ses biens nouvellement confisqués. M. Rouzet (*voyez* ce nom), quoique membre de la Convention nationale, n'avait pas voté la mort de Louis XVI, qu'il avait même cherché à sauver; aussi madame la duchesse d'Orléans, à qui ce député avait d'ailleurs rendu d'importans services, lui accorda toute sa confiance, et le mit ensuite à la tête de ses affaires. Il accompagna à Barcelone la princesse, qui fixa son séjour au charmant village de Sacra, à une demi-lieue de la ville, composé d'un grand nombre de maisons de plaisance. Mais comme dans la belle saison cet endroit est très fréquenté, la duchesse choisit pour demeure un autre village, celui dit de *Jésus*, qui était plus solitaire, et où elle avait pour voisin le prince de Conti. En 1801, elle quitta les environs de Barcelone, et se rendit à Figuières, où, l'année suivante, mademoiselle d'Orléans, sa fille, vint la joindre. La reine d'Etrurie, chassée de son trône, et revenant en Espagne, en 1807, chercher un asile à la cour de son père, fut reçue à Figuières par madame la duchesse d'Orléans. Le peuple de cette ville s'étant insurgé, le 12 juin 1808, contre les Français, qui avaient envahi la Péninsule, et s'étaient emparés de toutes les places fortes, ces derniers lancèrent des bombes sur la ville, et ce fut précisément la maison de madame la duchesse d'Orléans qui en fut atteinte la première. Après avoir passé deux jours dans cette terrible situation, la princesse et mademoiselle d'Orléans parvinrent à sortir de Figuières, pendant la nuit, et errèrent quelque temps dans les Pyrénées, jusqu'à ce que M. Rouzet, qui les accompagnait, leur eût trouvé dans ces lieux escarpés une maison moins exposée. Le duc d'Orléans ayant appris la position difficile où se trouvaient sa mère et sa sœur, leur envoya un homme de confiance pour les faire sortir d'Espagne, où une guerre cruelle éclatait entre les habitans et les Français. Mademoiselle d'Orléans alla auprès de son frère; mais madame la duchesse préféra se retirer à Mahon, dans l'île de Minorque. Elle y débarqua le 1^{er} janvier 1809, et y demeura jusqu'au mois d'octobre, époque à laquelle le duc d'Orléans vint la chercher pour l'emmener à Palerme, où elle assista au mariage de ce prince avec la princesse Amélie, fille de Ferdinand IV, roi des Deux-Siciles. Madame la duchesse demeura quelques mois à Palerme, et retourna à Mahon le 21 janvier 1811. En 1814, à l'époque de la restauration, elle quitta cette ville pour revenir en France, débarqua à Marseille le 2 juillet, et suivit sa route pour Paris. Ayant eu le malheur de se casser une jambe, la princesse fut contrainte de garder le lit. Elle rentra en possession de ses biens non vendus, qui étaient encore très considérables, et Louis XVIII lui donna de l'argenterie et des meubles de la couronne pour le service de sa maison. Au retour de Bonaparte de l'île d'Elbe, elle se trouvait encore malade et hors d'état de quitter Paris. Bonaparte lui fit une pension de 300,000 francs, lui laissa les meubles de la couronne, mais redemanda l'argenterie, qu'on fut obligé de lui livrer. Après la seconde restauration, madame d'Orléans passait une partie de l'année dans sa belle maison de campagne d'Ivri-sur-Seine, et partageait son temps entre les

Digitized by Google

exercices de piété et des actes de bienfaisance. La princesse ayant reçu par accident un violent coup au sein, ce coup lui causa une maladie grave qui termina ses jours le 23 juin 1821, à l'âge de 68 ans. Peu de personnes nées dans un haut rang ont obtenu autant d'hommages que cette princesse; car on respectait et l'on chérissait en elle non seulement une fille de nos rois, mais la bonté, la charité, toutes les vertus réunies ensemble. Les pauvres, en la perdant, l'ont pleurée comme la meilleure bienfaitrice que la mort leur ravissait. Son corps, après avoir été embaumé, a été transporté à Dreux, et déposé dans le tombeau que la princesse avait fait construire pour le duc de Penthièvre et pour sa famille. M. de la Fare, archevêque de Sens, a prononcé sur madame la duchesse d'Orléans trois discours qui ont été imprimés à Dreux, chez Guillot. Son *Oraison funèbre* a été faite dans l'église métropolitaine de Paris, le 7 août 1821, par M. l'abbé Feutrier, vicaire-général de la grande-aumônerie, depuis évêque de Beauvais et ministre, et imprimée à Paris, Leclerc, 1821, 2ᵉ édit. in-4° et in-8°, 3 feuilles. Merou a gravé le portrait de la princesse, d'après un tableau peint par M. Dumerai. Cette gravure a été lithographiée. On a, en outre, publié un *Journal de la Vie de S. A. S. madame la duchesse d'Orléans, douairière, par E. Delille, son secrétaire intime;* orné du portrait de S. A. et du *fac-simile* de son écriture, Paris, J. J. Blaise, 1822, in-8° de 288 pages. On y trouve tous les détails sur la vie de cette princesse, et des extraits de son testament, parmi lesquels on remarque une pension de 1,000 francs pour le valet-de-chambre qui fut la cause innocente de l'accident qui conduisit la princesse au tombeau. « On pourrait savoir un jour, disait-elle, que N*** » est la cause de mon accident, et quoique » ce soit innocemment, il pourrait peut- » être devenir malheureux; je veux qu'il » ait au moins de quoi se mettre à l'abri » de la misère. » Le portrait qui accompagne l'ouvrage précédent a été dessiné et gravé par M. Dien; on y remarque, ainsi que dans les autres portraits de la princesse, une ressemblance frappante avec la physionomie de Louis XIV, son bisaïeul; ce qui n'étonnera point, si l'on considère qu'il n'y avait que deux générations entre madame la duchesse d'Orléans et Louis XIV; c'est-à-dire le comte de Toulouse, fils légitimé de ce monarque, et le duc de Penthièvre, fils du comte de Toulouse. Madame la duchesse eut de son mariage avec Louis-Philippe d'Orléans, le duc de Montpensier, le comte de Beaujolais, qui n'existent plus; monseigneur le duc d'Orléans, aujourd'hui Louis-Philippe, deux filles jumelles, mademoiselle de Chartres, décédée, et Louise-Marie-Adélaïde-Eugénie, aujourd'hui mademoiselle d'Orléans.

ORLÉANS. *Voyez* DORLÉANS

ORLÉANS (Pierre-Joseph d'), jésuite, né à Bourges en 1641. Après avoir professé les belles-lettres, il fut destiné par ses supérieurs au ministère de la chaire. S'étant depuis consacré à l'histoire, il travailla en ce genre jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 31 mars 1698. Ses principaux ouvrages sont : | *Histoire des révolutions d'Angleterre*, dont la meilleure édition est celle de Paris, 1693, 3 volumes in-4°, et 4 vol. in-12. Le père d'Orléans avait une imagination vive, noble et élevée : elle parait dans cet ouvrage, aussi estimé pour l'exactitude que pour la manière de l'auteur. Ceux qui lui ont reproché de n'avoir pas supprimé ou déguisé les scènes sanglantes qui ont suivi le schisme de Henri VIII, et les diverses persécutions que les catholiques ont essuyées depuis cette époque, ont sans doute projeté de sacrifier l'histoire au fanatisme de la philosophie. | *Histoire des révolutions d'Espagne*, Paris, 1734, en 3 vol. in-4°, et 5 vol. in-12; avec la continuation par les pères Rouillé et Brumoi. Cette histoire est digne de la précédente. Le style en est pur, élégant; les portraits brillans et corrects; les réflexions justes et ingénieuses; les faits bien choisis. Peu d'historiens ont saisi comme ce jésuite ce qu'il y a de plus piquant et de plus intéressant dans chaque sujet. | Une *Histoire* curieuse *des deux conquérans tartares, Chunchi et Camhi*, qui ont subjugué la Chine, in-8°; | La *Vie du père Cotton*, jésuite, in-4°; | les *Vies des bienheureux Louis de Gonzague et Stanislas Kostka*, in-12; | la *Vie de Constance*, premier ministre du roi de Siam, in-12; elle est infiniment préférable à celle que Deslandes publia en 1755 (*voyez* CONSTANCE); | deux volumes de *Sermons*, in-12, qui, quoiqu'ils ne soient pas du premier mérite, offrent quelques traits éloquens; | un excellent petit *Traité* de controverse, intitulé : *Méthode courte et facile pour discerner la véritable religion chrétienne d'avec les fausses*. L'ordre, la clarté, la

simplicité et l'évidence des réflexions, entraînent et persuadent tout lecteur que le préjugé n'aveugle pas. Nous n'avons rien de mieux en ce genre, à considérer la brièveté et le laconisme de l'ouvrage, sinon, peut-être, le petit traité de Lessius, *De capessenda vera Religione*.

ORLÉANS de la MOTTE (Louis-François-Gabriel d'), l'un des plus vertueux évêques du 18e siècle, naquit à Carpentras, l'an 1683, d'une famille noble. Successivement chanoine-théologal de l'église de cette ville, grand-vicaire d'Arles, administrateur du diocèse de Senez, il fut nommé l'an 1733 évêque d'Amiens. Il ne dut cette dignité qu'à ses qualités personnelles; jamais, en effet, il n'avait approché de la cour, et la capitale (chose peut-être unique dans ce siècle) ne l'avait pas vu une seule fois. Ses vertus se manifestèrent avec un nouvel éclat après sa promotion. La principale fut son humilité. « Les hommes (disait-il) nous louent pour » la moitié de notre devoir que nous fai- » sons, et nous devons trembler pour » l'autre moitié que nous ne faisons pas. » Vivant sans faste et comme un simple prêtre, à peine avait-il les meubles nécessaires pour ses besoins. Il n'était que dépositaire de ses revenus, dont les pauvres étaient les usufruitiers, pour la plus grande partie. Dans les saisons les plus rudes, il rejetait tout adoucissement. « L'aspérité des saisons (selon lui) est » une espèce de pénitence publique que » Dieu impose aux hommes; il n'y a » qu'une disposition antichrétienne qui » peut seule chercher à en éviter les ri- » gueurs. » Ses visites pastorales dans les campagnes étaient pour lui une mission continuelle. Il prenait plaisir à s'entretenir avec le peuple laborieux, qui, selon un auteur moderne, expie les crimes des grands. Dans le temps des affaires des jésuites, il se distingua beaucoup en faveur de ces religieux. Ce digne évêque, accablé sous le poids des années et des infirmités, mourut à l'âge de 91 ans, le 10 juillet 1774 Comme un nouveau François de Sales, il alliait à l'aménité du caractère la vivacité de l'esprit le plus aimable: bienfaisant, charitable comme lui, le plaisir de soulager les malheureux était un besoin pour son cœur : comme lui enfin, homme sans préjugés, prélat sans ambition, M. d'Orléans de la Motte fut tout à la fois le modèle des pasteurs, l'exemple de son clergé, l'apôtre de son diocèse, et les délices des gens de bien. La gravité pastorale et l'austérité chrétienne n'avaient point étouffé en lui la plaisanterie honnête, et même piquante, que l'occasion faisait briller pour un moment, comme une lueur rapide, sur sa bouche ingénue. Entre autres saillies vives qu'on lui attribue, nous rapporterons celles-ci. Des personnes accoutumées à venir chez lui, avaient pris l'habitude de se tourner le derrière vers la cheminée, après avoir relevé les basques de leurs habits, pour se chauffer plus à leur aise. Cette habitude, si fort adoptée par nos petits-maîtres, parut indécente au prélat. « Je savais bien (leur dit-il avec son air » enjoué) que les Picards avaient la tête » chaude, mais je ne savais pas qu'ils » eussent le derrière froid. » — Le cardinal de Fleury, auquel M. de la Motte faisait une visite en passant par Versailles, lui demandait s'il venait de bien loin : « Sans faire beaucoup de chemin (répon- » dit-il) j'ai vu en deux jours les deux » bouts du monde, la Trappe et la cour. » Gresset lui ayant demandé à quelle cause il fallait attribuer l'esprit irréligieux des écrivains du siècle : *C'est le cœur,* dit-il, *qui leur fait mal à la tête.* — Il demandait un jour à un prédicateur s'il faisait ses sermons. Celui-ci parut surpris et en quelque sorte offensé de ce que le prélat semblait le soupçonner de prêcher les sermons d'autrui. « Je vois bien, mon » cher abbé (lui dit alors M. de la Motte), » que vous ne comprenez pas ma pensée: » je vous demande si vous faites ce que » vous dites? Voilà ce que j'appelle faire » ses sermons. » — Le saint évêque, dans sa vieillesse, avait la tête fort chauve. Un jour qu'il dînait chez un maréchal de France, ce seigneur, en le plaisantant sur le ton de l'amitié, lui conseillait de prendre perruque. « Je voudrais auparavant (répondit M. de la Motte) savoir ce qu'en » pense madame la maréchale. » La dame répondit que la plus brillante perruque, à son avis, lui irait bien moins que son peu de cheveux. « S'il s'agissait de quel- » ques dispositions militaires (reprit alors » le prélat) je ne voudrais prendre con- » seil que de M. le maréchal; mais, en » fait de toilette, on conviendra que je » puis m'en tenir à l'avis des dames. » — Une dame lui exposait ses inquiétudes occasionées par les diverses décisions des casuistes qu'elle avait consultés sur l'usage du rouge. « Je vous entends, ma- » dame, lui répondit le saint évêque. Les » uns vous l'interdisent absolument, et

» ils vous paraissent bien sévères, je le » crois; les autres vous le permettent sans » difficulté, et vous les trouvez bien re- » lâchés, cela est juste : pour moi, qui » aime qu'en toute chose on garde un juste » milieu, je vous permets d'en mettre » d'un côté. » — Ses *Lettres spirituelles* ont été imprimées à Paris, 1777, en 1 vol. in-12. Elles renferment le double avantage de l'instruction et de l'agrément. Tout y respire la candeur, la droiture, le désir du bien, et surtout de cette noble simplicité qui caractérisait cet illustre évêque. Ceux qui souhaitent de voir plus de détails sur la vie de ce respectable prélat, doivent lire l'*Eloge* qu'en a fait Louis-Charles de Machault, son successeur dans l'évêché d'Amiens, Mons, 1774, in-4°, ainsi que les *Mémoires pour servir à sa vie*, Paris, 1785, 2 vol. in-12; et sa *Vie* par l'abbé Proyart, Paris, 1788, 1 vol. in-12.

ORLEANS (le père d'). *Voyez* CHÉRUBIN.

* **ORLOFF** (Grégoire), favori de Catherine II, né vers 1730, était le petit-fils d'un de ces strelitz qui s'étaient révoltés à Moskow, et que Pierre I^er^ exécutait de sa propre main; au moment de recevoir le coup mortel, le vieil Orloff montra un sang-froid si extraordinaire que le czar surpris lui fit grâce. Ce strelitz eut cinq fils dont nous parlerons successivement. Grégoire qui en était le troisième, entra comme simple soldat dans l'artillerie. Sa haute taille, ses beaux traits, sa physionomie martiale, plurent au prince Schouvaloff, grand-maître de l'artillerie, qui le nomma son aide-de-camp. Il eut bientôt sujet de se repentir de ce choix; car la princesse de Kourakin, sa maîtresse, ayant eu occasion de voir Orloff, lui donna la préférence. Le comte chassa son rival, le destitua, et il allait le faire exiler en Sibérie, lorsque Catherine informée de cette aventure voulut voir l'aide-de-camp disgracié. Orloff se vit sauver par une main invisible, et une personne inconnue l'introduisit auprès de la princesse, à laquelle il inspira une violente passion. Orloff n'avait presque pas reçu d'éducation; mais il avait un esprit subtil, et surtout beaucoup d'audace et d'ambition. Catherine vit donc en lui l'homme qu'il lui fallait pour le projet qu'elle méditait depuis long-temps de détrôner son époux, qui régnait depuis la mort d'Elizabeth, sous le nom de Pierre III. (*Voy.* ce nom.) Orloff se concerta avec ses quatre frères, qui avaient les mêmes espérances et le même caractère que lui, et ils opérèrent ensemble, sous les ordres de Grégoire, la fameuse révolution de 1762 (*voyez* CATHERINE II), par suite de laquelle Pierre III fut chassé de son trône, poursuivi, enfermé dans une prison, où il fut étranglé par Alexis Orloff (*voyez* l'article suivant), tandis que Catherine prit seule les rênes du gouvernement. Tous les Orloff, d'obscurs et pauvres soldats qu'ils étaient, devinrent alors de riches et puissans seigneurs, par les bienfaits dont les combla la nouvelle impératrice. Catherine II, devenue souveraine, ne prit pas même la peine de cacher ses liaisons criminelles avec Grégoire Orloff. Elle le nomma aussitôt grand-maître de l'artillerie, fit bâtir pour lui un palais de marbre et graver sur le frontispice cette inscription : *Par l'amitié reconnaissante.* Cependant l'ambition d'Orloff n'était pas encore satisfaite. Il voulait partager le trône avec Catherine; mais celle-ci, extrêmement jalouse de son pouvoir, ne voulait y associer personne, de crainte de se donner un maître impérieux. Avant de connaître Orloff, Catherine avait eu des liaisons avec Stanislas Poniatowski (*voyez* ce nom); et, quand elle fut sur le trône, elle lui tint la promesse qu'elle lui avait faite de lui donner la couronne de Pologne. Cette circonstance excita la jalousie d'Orloff : il se plaignit hautement de la conduite de l'impératrice, tint même des propos indiscrets qui blessèrent l'amour-propre de la czarine, qu'il n'avait jamais aimée que par ambition. L'exemple de Stanislas, devenu roi, lui tourna la tête. Obligé de renoncer au trône de Russie, il porta ses regards sur le royaume d'Astracan, puis sur l'empire de l'ancienne Grèce, et ce fut par ses conseils que tous les efforts de la politique russe se dirigèrent vers ce point. (*Voyez* l'article suivant.) Sur ces entrefaites, la peste et la révolte exerçaient en même temps leurs ravages à Moscou. L'impératrice y envoya Orloff (en 1771), et sa mission fut couronnée d'un plein succès. A son retour à Pétersbourg, il fut comblé de nouveaux honneurs. L'impératrice lui fit ériger un arc de triomphe avec cette inscription: *Moscou délivré de la contagion, par Orloff;* fit frapper une médaille en son honneur, et lui donna un médaillon enrichi des plus beaux diamans, avec son portrait. Le favori le portait toujours à son cou, et il

Digitized by Google

devint, par ordre de Catherine, héréditaire dans la famille des Orloff. Elle l'aimait toujours avec la même passion; mais ne voulant pas recevoir un maître, elle lui proposa un mariage secret. L'orgueilleux favori eut l'imprudence de le refuser. Catherine en fut vivement piquée, et le crédit d'Orloff commença à diminuer; il obtint cependant d'aller négocier la paix avec les Turcs; mais son absence donna à ses ennemis le loisir de le perdre dans l'esprit de Catherine, qui choisit un autre favori, dont le nom était Wassiltschikoff. Cette nouvelle parvint à Orloff, à Fokzani, au moment qu'il terminait sa mission. Il se rendit aussitôt à Pétersbourg, dans la persuasion que sa seule présence ferait éloigner son rival et en imposerait à ses ennemis. Il fut trompé dans son attente. Arrivé aux portes de la ville, il fut arrêté, et conduit dans sa maison de campagne. Le lendemain, l'impératrice lui fit demander la démission de toutes ses places : il s'y refusa obstinément. Catherine ne voulant pas user de la force avec un homme qu'elle avait aimé, entra en négociation avec lui, et lui accorda 100,000 roubles, le brevet d'une pension de 150,000, un magnifique mobilier, une terre de six mille paysans, et le titre de prince de l'empire, à condition cependant qu'il voyagerait. Ses ennemis se réjouirent de son absence. Cinq mois après, il reparut à la cour; mais il ne put pénétrer jusqu'à l'impératrice, qui lui fit signifier l'ordre de se rendre à Reval; pour adoucir cet exil, elle lui envoya de riches présens, et combla de nouvelles faveurs les frères et les amis d'Orloff, moins par bienveillance que par crainte de nouvelles conspirations. Ne pouvant vivre loin de la cour et de ce trône qu'il ne cessait de convoiter, il revint à Pétersbourg, et cette fois il fut admis en la présence de l'impératrice, qui le reçut avec assez d'amitié, et lui rendit tous ses titres. Cette cour, qui était pour lui comme un besoin d'habitude, et lui rappelait tant de souvenirs et de folles espérances, devint alors son supplice. Ne pouvant supporter de voir se succéder auprès de Catherine des rivaux jouissant tour à tour de ce grand crédit dont il était si jaloux, et qui avait été autrefois son partage exclusif, il se maria avec sa cousine, M^lle Zinowieff, et entreprit de nouveaux voyages. Il parcourut l'Allemagne, la France, l'Italie, la Suisse, étalant partout un faste, une grandeur qu'un souverain seul aurait pu égaler. Il perdit à Lausanne son épouse, qu'il aimait tendrement. La douleur qu'il ressentit de cette perte fut encore augmentée lorsque, de retour à Pétersbourg, il vit au comble des honneurs le prince et général Potemkin, nouveau favori de Catherine; la tête lui tourna, et il tomba en démence. Forcé de se rendre à Moscou, il y mourut peu de temps après, en 1783, âgé d'environ 50 ans. Telle fut la fin de cet orgueilleux parvenu, auquel le vice et le meurtre de son légitime souverain frayèrent le chemin aux grandeurs, et qui trouva dans les tourmens d'une ambition qui ne fut jamais satisfaite, la punition de ses erreurs et de son crime. On dit, dans le temps, que Potemkin l'avait fait empoisonner; mais il n'est pas croyable qu'il eût voulu se noircir d'un forfait inutile : Orloff n'était pas pour lui un rival à redouter. Le seul fils qu'il a laissé (Bobrinski), il l'eut de Catherine, qui le fit élever avec des soins dont il se montra peu digne.

* ORLOFF (Alexis), amiral, frère du précédent, surnommé le *Balafré*, à cause d'une blessure au visage qu'il avait reçue dans une querelle avec d'autres soldats, naquit vers 1734, et commença par être simple soldat aux gardes russes, dans le régiment de Préobazinski. Entreprenant et audacieux comme son frère, il avait en outre une taille gigantesque et une force peu commune. Il contribua puissamment à la révolution de 1762 qui renversa Pierre III et plaça Catherine sur le trône. Doué d'une éloquence de caserne, ce fut lui qui, plus que tous ses autres frères, parvint à soulever la soldatesque et à lui faire prendre part à cet événement que tout le monde prévoyait à Pétersbourg, excepté le malheureux Pierre. Il ne l'apprit que lorsque se rendant à son armée de Poméranie, on vint lui dire que sa propre épouse marchait contre lui, à la tête de 20,000 hommes. Tombé en son pouvoir, il est transporté à son palais de Pétersbourg; on lui arrache ses ordres, on le dépouille de ses habits, on le met presque nu, et on le force de signer son abdication. Alexis Orloff et deux de ses frères présidaient à cette infamie. L'empereur fut ensuite traîné dans un cachot. Cependant le peuple et les soldats étaient inquiets, et une partie semblait plaindre le sort de l'empereur. Catherine craignant une contre-révolution qui la chassât du trône qu'elle venait d'usurper, Alexis Orloff s'offrit à étrangler l'in-

Digitized by Google

fortuné monarque. Sa proposition fut acceptée; mais il changea un moment d'avis, quant au moyen d'exécution. Arrivé à la prison, avec deux de ses frères et cinq autres conjurés, il présenta à l'empereur une potion empoisonnée. Pierre la but sans défiance; mais son visage ne paraissant subir aucune altération, on lui offrit une seconde potion, qu'il refusa. Alors Alexis ne balança plus, il se jeta sur sa victime, et l'étrangla de ses propres mains. Ce ne fut cependant pas sans peine; car l'empereur qui, comme son assassin, avait une grande force de corps, lutta long-temps contre lui : les autres conjurés ayant secondé Alexis Orloff, Pierre succomba sous leurs efforts réunis. L'impératrice apprit cet assassinat aussitôt qu'il eut été commis; et, le lendemain, elle fit annoncer officiellement que l'empereur était mort d'une *colique hémorroïdale*. Son corps fut transporté à Pétersbourg, et on s'empressa de lui donner la sépulture. Alexis reçut une magnifique récompense de Catherine, qui le nomma, ainsi que trois de ses frères, lieutenant-colonel dans la garde. Il continua à servir l'impératrice avec zèle; mais n'ayant pas moins d'ambition que son frère Grégoire, qui était devenu grand maître de l'artillerie, il sollicita et obtint le titre d'amiral sans avoir jamais servi dans la marine et sans être capable de conduire une chaloupe. A l'époque de la guerre entre les Russes et les Turcs, il eut le commandement d'une escadre envoyée dans la Méditerranée. Tandis que son plus jeune frère, Féodor, conduisait avec succès l'expédition du Péloponèse, Alexis, aidé des conseils de l'anglais Elphinston, se dirigea, avec son escadre et des brûlots, vers la petite baie de Tschesmé, où se trouvaient dix vaisseaux de ligne turcs, et réussit à les brûler. Cette victoire, qu'il devait à l'expérience d'Elphinston, lui valut de la part de Catherine de riches présens, et le nom de *Tschesminski*. Elle lui fit, à son retour, le plus gracieux accueil, et le décora du grand-cordon de Saint-Michel. Fier de ces distinctions, il demanda et obtint le commandement d'une nouvelle escadre, avec laquelle il se vantait de franchir les Dardanelles et de porter l'épouvante et la ruine dans le sein même de l'empire turc. En attendant, il fut chargé d'une autre mission, dont le meurtrier de Pierre III était digne. Il existait encore une princesse du sang des czars, et qui donnait de l'ombrage à la nouvelle Sémiramis du Nord : c'était la princesse Tarakanoff, fille de l'impératrice Elizabeth, que le prince Radzivill, après l'avoir délivrée des persécutions de ses ennemis, avait fait conduire en Italie. Alexis Orloff fit ce voyage par terre, et parvint à découvrir la princesse, qui demeurait à Rome. Il s'introduisit chez elle, feignit de compatir à son sort, lui inspira de l'amour, et lui proposa de l'épouser, en lui faisant espérer qu'il la placerait sur le trône. Jeune, sans expérience, sans amis, sans protecteurs, et réduite presque à la misère, la princesse tomba dans le piége que lui tendait un perfide séducteur, et s'unit à lui par un mariage secret. Conduite à Livourne, où un vaisseau russe attendait les ordres d'Alexis Orloff, celui-ci mena son innocente victime dans le vaisseau, sous prétexte de la faire reconnaître par l'équipage, qui lui rendrait, disait-il, les honneurs dus à son rang. Arrivée à bord du vaisseau, elle connut toute l'horreur de sa situation. La princesse y fut retenue comme prisonnière, et transportée en Russie, où elle périt, dans une prison, à la fleur de son âge. Ce fut à cet exploit que se borna la seconde campagne d'Alexis Orloff. Malgré la disgrâce de son frère Grégoire, il jouit constamment de la plus grande faveur auprès de la czarine. Grégoire étant mort, elle voulut qu'Alexis portât à sa boutonnière son portrait, comme l'avait fait son ancien favori. Lorsque l'impératrice eut fini sa carrière (en 1796), après un règne de 34 ans, Alexis tomba dans une disgrâce complète. Paul I^{er} fils et successeur de Catherine, fit exhumer les restes de Pierre III, son père, afin de leur rendre les honneurs dont les avait privés une odieuse politique; il exigea que ses assassins, dont deux étaient encore en vie, savoir, Baratinski et Alexis Orloff, tinssent le drap mortuaire. La cérémonie dura trois heures, et, pendant ce temps, tous les regards des spectateurs, dont le nombre était immense, se tinrent fixés sur les deux meurtriers, comme pour leur rappeler le crime qu'ils avaient commis autrefois. Telle fut la vengeance que Paul I^{er} exerça contre les assassins de son père, qui, pendant trente-cinq ans, avaient joui, au milieu des honneurs, d'une impunité révoltante. Le nouveau czar, après cette punition, se borna à exiler de ses états Baratinski et Alexis. On rapporte qu'avant que celui-ci quittât la Russie, l'empereur le fit venir en sa présence, et lui dit:

« Pendant la cérémonie, vous devez avoir » éprouvé de grands remords? — Sire, » répondit Orloff, si je n'avais pas agi » comme j'ai fait, vous ne me parleriez » pas aujourd'hui en souverain, puisque » vous ne pouvez pas oublier que Pierre » III avait rendu un ukase par lequel il » déclarait que vous n'étiez pas son fils. » Le lendemain, Alexis partit pour l'Allemagne, et se fixa à Leipsick. Après la mort tragique de Paul Ier en 1801, il lui fut permis de demeurer à Moscou, où il est mort en janvier 1808, à l'âge d'environ 74 ans. — Féodor, le plus jeune des Orloff, plus instruit et mieux élevé que ses frères, fut mis à la tête de l'expédition contre les Turcs, dans le Péloponèse, au moment où son frère Grégoire voulait devenir roi de la Grèce. Excités à la révolte par de vaines et pompeuses promesses, les malheureux Grecs furent bientôt abandonnés, et livrés au glaive des infidèles, leurs cruels oppresseurs. — Ivan, l'aîné de tous, surnommé *le Philosophe*, avait l'esprit cultivé, et était moins entreprenant et moins ambitieux que les autres. Il fut nommé sénateur, après la mort de Pierre III. — Volodimir devint colonel des gardes. Sa fille unique a épousé le fils du général Panin.

* ORLOFF (Grégoire Wladimir), parent des précédens, comte, sénateur, conseiller et chambellan d'Alexandre, empereur de Russie, né à Pétersbourg, en 1777, remplit dans sa jeunesse plusieurs fonctions importantes, et fut élevé, en 1812, au rang de sénateur. Le mauvais état de sa santé l'ayant forcé de voyager, il visita l'Italie et la France, et se lia avec les membres les plus influens du parti libéral à Paris. Il déplut ainsi à l'empereur Alexandre, qui lui interdit à son retour le droit de siéger au sénat; mais la permission de rentrer dans cette assemblée lui fut rendue plus tard. Il mourut d'un coup d'apoplexie, au milieu même du sénat, le 4 juillet 1826. Orloff cultiva les lettres avec succès, et il écrivait en français avec autant de facilité que de pureté. Il a publié en cette langue : | *Mémoires historiques, politiques et militaires du royaume de Naples, avec des notes et additions* de M. Amaury-Duval, Paris, 1819-1821, 5 vol. in-8°; 2e édition. 1825. Cet important ouvrage a été traduit en anglais; | *Essai sur l'histoire de la musique en Italie, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours*, Paris, 1822, 2 vol. in-8°; | *Essai sur l'histoire de la peinture en Italie, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours*, Paris, 1823, 2 vol. in-8°; | *Voyage dans une partie de la France* ou *Lettres descriptives et historiques adressées à Me la comtesse Sophie de Strogonoff*, Paris, 1824, 3 vol. in-8°; | *Fables russes, tirées du recueil de M. Kriloff et imitées en vers français et italiens par divers auteurs, précédées d'une introduction française de M. Lemontey*, et d'une préface italienne de M. Salfi, publiée par le comte Orloff, Paris, 1825, in-8°. Il s'occupait au moment de sa mort d'un *Abrégé de l'histoire de Russie*, en français.

* ORME (Robert), historien anglais, né le 25 décembre 1728, à Audjinga dans l'Indostan où son père était chef du comptoir anglais, fut envoyé dès l'âge de deux ans en Angleterre pour y être élevé; il passa ensuite aux Indes en qualité de secrétaire de cette compagnie. Nommé capitaine, il s'attacha à lord Clive, avec lequel il retourna dans ce pays, où il demeura plusieurs années. Il alla en 1754, à Madras où il fut nommé quatrième membre du conseil et commissaire-général. Les services qu'il rendit à la compagnie le firent nommer gouverneur éventuel de cette ville; mais le mauvais état de sa santé ne lui permit pas de jouir de cette marque de l'estime qu'il avait inspirée : il fut obligé de repasser en Europe. Il retourna donc en Angleterre, et publia son *Histoire militaire des transactions de la Grande-Bretagne dans les Indes*, dont le premier volume parut en 1763, le second en 1769, et le troisième qui complète l'ouvrage, en 1776. La cour des directeurs le nomma historiographe de la compagnie. On a encore de cet auteur des *Fragmens historiques sur l'empire du Mogol sous le règne d'Aureng-Zeib*, Londres, 1782, in-8°; ibid. 1805, in-4°, avec une *Vie* de l'auteur et des cartes. Robert Orme mourut à Great-Ealing en Middlesex le 13 janvier 1781.

ORME. *Voyez* LORME.

* ORMESSON (Olivier LEFÈVRE d'), naquit en 1525 d'une famille ancienne, connue avant le règne de François Ier, et qui a donné ensuite, et sans interruption, d'illustres magistrats jusqu'à nos jours Le chancelier l'Hôpital l'ayant fait nommer membre du conseil de Charles IX, il accompagna ce monarque dans la visite qu'il fit avec sa cour de ses provinces Selon la simplicité de ces temps-là, d'Ormesson suivait le prince à cheval, ayant

sa femme en croupe. Charles IX avait une si haute opinion de la capacité et de la probité de son conseiller, qu'il voulut lui confier le département de ses finances; mais, les circonstances étant alors très difficiles, d'Ormesson refusa cette place; ce qui fit dire au roi : « J'ai mauvaise » opinion de mes affaires, puisque les » honnêtes gens ne veulent pas s'en mê» ler...» Quelques années après, sollicité de nouveau par le roi, il accepta enfin l'intendance et le contrôle-général des finances, qu'il quitta en 1557, après la mort du garde des sceaux. Nommé président de la chambre des comptes sous Henri III, il déclara, lors de la mort de ce prince, devant tous ses collègues réunis, qu'il reconnaissait Henri de Bourbon pour le seul et unique héritier légitime de la couronne; il exprima en même temps le vœu qu'il embrassât la religion catholique. Quand Henri IV fut monté sur le trône, il témoigna à d'Ormesson beaucoup d'affection et d'estime. Ce magistrat avait épousé Anne d'Alesso, nièce de Jean de Morvilliers, garde-des-sceaux, et petite nièce de saint François de Paule, qui fonda l'ordre des Minimes, dont les d'Ormesson devinrent les protecteurs. Vers la fin de sa carrière, il vécut dans la retraite jusqu'à sa mort, arrivée en 1600 : il avait soixante-quinze ans.

* **ORMESSON** (André LEFEVRE d'), second fils du précédent, naquit en 1576. Il fut conseiller au parlement de Paris, puis conseiller d'état, et se rendit également recommandable par son intégrité et par ses lumières. Il devint le doyen de sa compagnie, et mourut le 2 mars 1665, âgé de 89 ans. Nanteuil a gravé son portrait in-folio.

* **ORMESSON** (Olivier LEFÈVRE d'), fils d'André d'Ormesson, naquit à Paris, vers 1600, suivit les traces de son père et de son aïeul, et après avoir exercé plusieurs charges dans la magistrature, fut nommé conseiller d'état. Choisi comme rapporteur dans le procès de Fouquet, malgré la promesse qu'on lui fit d'une place aussi distinguée que lucrative, il opposa une ferme résistance à Colbert et à ses agens, qui voulaient la mort du surintendant. Ce noble courage lui attira de vives persécutions, qui cessèrent enfin, à cause de l'estime particulière que Louis XIV avait pour lui. Les *Ordonnances* de ce monarque, qui forment encore aujourd'hui un des principaux élémens de notre droit, furent, en partie, composées par d'Ormesson (1666). Il avait épousé Marie de Fourcy, appartenant à une famille très honorée dans l'ancienne magistrature, et qui jouissait de la considération générale. Ce que nous allons rapporter vient à l'appui de cette assertion. Le petit-fils d'Olivier Lefèvre, sur le point d'être admis au parlement, ayant été présenté, suivant l'usage, à Louis XIV, ce prince lui dit : « Vous ne pouvez mieux » faire que de prendre pour modèle le » rapporteur de Fouquet. » Il mourut le 4 novembre 1686, âgé d'environ 85 ans.

* **ORMESSON** (André LEFÈVRE d'), fils du précédent, naquit en 1644, et montra cette capacité et cette probité qui étaient comme héréditaires dans sa famille. Il avait eu pour précepteur le savant abbé Fleury, qui prit un grand soin de son éducation, et composa pour lui plusieurs de ses ouvrages, tels que l'*Histoire du droit français*, etc. André d'Ormesson remplit divers emplois importan, et entre autres celui d'intendant de Lyon, où il mourut en 1684, âgé de 40 ans.

* **ORMESSON** (Henri - François de PAULE LEFÈVRE d') fils du précédent et d'Eléonor Lemaître, naquit en 1681, et fut le premier des Ormesson qui ajouta à son nom celui de Paule, d'après l'alliance de sa famille avec celle de saint François de Paule. (*V.* Olivier LEFÈVRE d'ORMESSON.) Le duc d'Orléans, régent du royaume pendant la minorité de Louis XV, l'appela dans son conseil, et lui confia plusieurs missions. Il avait épousé la sœur du célèbre chancelier d'Aguesseau; et quand celui-ci fut exilé par le régent, pour avoir osé résister à sa volonté, d'Ormesson ne cessa pas pour cela d'être en correspondance avec son beau-frère : il ne le cacha même pas au régent; et celui-ci ayant dit en présence de sa cour, au moment où il était question d'une affaire assez difficile : « Je serais bien aise d'avoir l'avis de M. » d'Aguesseau.—Eh bien, monseigneur, » répondit d'Ormesson, je me chargerai » de le demander au chancelier, parce que » je dois partir pour Fresnes en sortant » du conseil. » Il déclarait ainsi qu'il n'avait pas interrompu des liaisons avec un homme disgracié, dont il semblait, par ce procédé, approuver la conduite courageuse. Cette franchise de la part d'Ormesson, au lieu de déplaire au régent, fit qu'il l'en estima encore davantage. Lefèvre d'Ormesson fut nommé inten-

dant des finances, et mourut le 20 mars 1756 à l'âge de 75 ans.

* ORMESSON (LOUIS-FRANÇOIS de PAULE LEFÈVRE d'), est encore de l'illustre famille de magistrats, qui s'est alliée à celle de saint François de Paule, par le mariage d'Olivier Lefèvre avec Anne d'Alesso, petite-nièce de ce saint personnage, morte en 1579. (*Voy.* ci-dessus l'article ORMESSON, OLIVIER.) C'est à raison de cette circonstance que cette famille a adopté pour livrée des habits bruns, comme étant la couleur que saint François de Paule donna aux minimes, dont il fut le fondateur. Louis-François d'Ormesson naquit à Paris le 7 mai 1718 : le chancelier d'Aguesseau, son oncle, présida à ses études; il les fit avec éclat, devint avocat-général au Châtelet, en 1739, puis, en 1741, avocat-général du grand conseil, et fut nommé avocat-général du parlement avant la fin de la même année 1741. Il interrogea en cette qualité, en 1753, l'abbé de Prades, et donna plusieurs fois lieu d'admirer son talent et son équité. Elu président à mortier le 19 ma 1755, et doyen des présidens en 1780, il devint enfin premier président le 12 novembre 1788. Aussi éclairé qu'il était juste et conciliant, il servit souvent de médiateur entre la cour et les parlemens. Le monarque avait une si grande estime pour lui qu'il lui écrivit une fois pour lui recommander l'affaire d'un seigneur de sa cour, qui cependant, malgré cette puissante recommandation, perdit son procès. Le roi ayant eu occasion de voir d'Ormesson : « Monsieur, lui dit-il, vous » avez donc fait perdre le procès à mon » protégé ?— Sire, il était insoutenable » sous tous les rapports. —Je m'en étais » bien douté, ajouta le monarque; on ne » m'eût pas tant pressé si l'affaire eût été » bonne : vous n'avez pas répondu à ma » sollicitation, mais vous avez répondu à » mon attente; je vous en estime davantage. » Lors de l'exil des parlemens il s'attendait à être exilé bien loin : on l'insinua même au roi, qui dit : « Je ne veux » pas que mon voisin soit envoyé loin de » moi. » M. d'Ormesson demeurait à Orly près Choisy-le-Roi. Il mourut le 26 janvier 1789. Ce sage magistrat remplit tous les devoirs de fils, d'époux, de père; ses mœurs furent pures, et il montra toujours un cœur charitable et bon. D'Ormesson était membre honoraire de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Son *éloge* fut lu dans cette compagnie par M. Dacier au mois de novembre 1789. Un autre *éloge funèbre* de ce magistrat fut prononcé en latin au nom de l'université par l'abbé Charbonnet; et un troisième, composé par Gaubert, a été imprimé en 1789.

* ORMESSON de NOYSEAU (ANNE-LOUIS-FRANÇOIS de PAULE-LEFÈVRE d'), fils du précédent, né le 27 février 1753, fut reçu conseiller au parlement de Paris en 1770. Il remplaça son père dans la charge de président à mortier, lorsque celui-ci fut élu premier président, malgré la loi qui ne permettait pas que le père et le fils fussent tous deux présidens à la fois; mais le mérite de ces deux magistrats fit dans cette circonstance déroger à cette disposition. Le jeune d'Ormesson était fort instruit, et avait surtout cultivé avec succès la langue grecque. Le roi le nomma son bibliothécaire. Dans sa famille la probité était héréditaire. On raconte qu'un parent très éloigné (le comte de Rosmadec gentilhomme breton) lui ayant légué ainsi qu'à son cousin, Ormesson d'Amboile, sa fortune qui était considérable, au détriment des héritiers naturels, d'Ormesson et son cousin n'hésitèrent pas à leur rendre une fortune sur laquelle ils avaient pu compter; comme on s'étonnait un jour de cet acte de désintéressement devant le premier président d'Ormesson, celui-ci s'empressa de dire qu'il n'y voyait qu'un acte de justice. Nommé député aux états-généraux de 1789 par la noblesse de Paris, A.-L. d'Ormesson se conduisit avec modération. Il se montra ennemi des innovations dangereuses, siégea au côté droit, s'opposa aux mesures arbitraires et signa les protestations des 12 et 15 septembre, contre la direction politique et religieuse que prenait l'assemblée. Après la session il reprit ses fonctions de bibliothécaire du roi; mais ses principes avaient déplu aux jacobins, qui l'arrachèrent à ses paisibles occupations; et il ne put échapper aux proscriptions qui suivirent le renversement du trône et la mort du roi. Arrêté en 1793, il fut détenu pendant plusieurs mois, puis traduit devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort avec son respectable chef M. Bochart de Saron et plusieurs autres parlementaires (*Voyez* BOCHART de Saron). Il fut exécuté avec eux le 20 avril 1794, âgé de 41 ans.

* ORMESSON d'AMBOILE, (HENRI-FRANÇOIS de PAULE LEFÈVRE d') cousin germain du précédent, naquit le 8 mai

1781. Il fut successivement conseiller au parlement, maître des requêtes, intendant des finances, conseiller ordinaire en 1774, et conseiller d'état en 1778. Il succéda à son père dans l'administration de la maison de Saint-Cyr, charge qui le mettait à même de travailler directement avec Louis XVI, dont il captiva l'estime et la bienveillance. Lorsque M. Joly de Fleury donna, en 1783, sa démission de la place de contrôleur-général, M. de Vergennes proposa au roi, plusieurs sujets pour le remplacer, mais Louis XVI choisit d'Ormesson en disant : « Pour le » coup, on ne dira pas que ce soit la ca» bale qui a nommé celui-ci. » Jouissant de cent mille livres de rente, d'Ormesson voulut refuser les émolumens de sa place ; mais ses amis lui ayant fait observer que ce désintéressement pourrait paraître de l'orgueil, il consentit à les accepter. Dans un moment où tout devenait de plus en plus difficile pour lui, d'Ormesson tira de la caisse d'escompte, qui faisait le service de la banque actuelle de France, six millions qu'il fit verser au trésor royal. En même temps, il cassa sans prétexte plausible, le bail des fermiers-généraux, et fit ordonner sa conversion en régie. Vergennes alors le fit renvoyer, et se donna le plaisir de lui annoncer lui-même sa disgrâce. D'Ormesson abandonna sa pension de retraite de 15,000 livres à la maison de Saint-Cyr, et se borna à remplir ses devoirs de conseiller-d'état. Au commencement de la révolution, il fut nommé membre du conseil des finances, puis officier supérieur dans la garde nationale de Paris, et enfin administrateur de ce département. Il fut élu maire en novembre 1792 ; mais il refusa cette place dangereuse, et parvint à échapper aux persécutions révolutionnaires. Il remplit quelques fonctions municipales sous le Directoire et le gouvernement consulaire, et mourut à Paris, en 1807. Son fils était en 1816 maître des requêtes, en service extraordinaire à Lyon.

ORNANO (Alphonse d'), maréchal de de France et colonel général des Corses qui servaient en France, était Corse lui-même. Il était fils du fameux San-Pietro Bastelica (*voyez* ce nom), et avait été élevé comme enfant d'honneur à la cour de Henri II. Malgré la réputation que celui-ci s'était acquise par ses exploits, le nom de *Bastelica*, après la mort de sa femme, devint si odieux, qu'Alphonse, son fils, fut contraint de le quitter, pour prendre celui d'*Ornano*, nom de la famille de sa mère. Il soutint quelque temps la lutte que son père avait engagée contre les Génois, puis las de poursuivre des succès douteux, il prêta l'oreille à un accommodement. En 1568, une amnistie ayant été accordée aux Corses, Ornano vint en France avec 800 compagnons d'armes qui s'attachèrent à sa fortune. Charles IX lui fit un bon accueil et l'employa dans ses armées ; Ornano s'attacha ensuite à Henri III, qu'il servit pendant les troubles de la ligue. Il fut envoyé à Lyon après le massacre du duc de Guise, pour se saisir du duc de Mayenne : commission qu'un homme plus délicat n'eût point acceptée Il manqua son coup ; au moment qu'il entrait par une porte, le duc s'enfuit par une autre. En 1594, il engagea Grenoble, Valence et les autres villes du Dauphiné à se détacher de la Ligue, à laquelle il avait fait la guerre avec Lesdiguières. Il survint ensuite de si grandes querelles entre ces deux guerriers, qu'il fallut que Henri IV les séparât. D'Ornano demeura lieutenant du roi en Dauphiné ; Lesdiguières le fut en Provence, après avoir reçu en 1595 le bâton de maréchal de France. Alphonse d'Ornano mourut le 21 janvier 1610, âgé de 62 ans.—Son fils, Jean-Baptiste d'ORNANO, gouverneur de Gaston, frère unique de Louis XIII, fut fait maréchal de France à la sollicitation de son élève, se rendit dangereux par des intrigues et des menées sourdes, et mourut en prison à Vincennes, le 2 septembre 1626, pendant qu'on travaillait à son procès. Il était né, en 1581 à Sisteron.

ORNANO (Vanina d'). *Voyez* SAN-PIETRO.

OROBIO (Isaac de CASTRO), fameux juif espagnol, né au commencement du 17ᵉ siècle, fut élevé dans la religion judaïque par son père et par sa mère, quoiqu'ils fissent profession extérieure de la religion catholique. Il étudia la philosophie scolastique, et y fit de si grands progrès, qu'il fut fait lecteur en mathématiques dans l'université de Salamanque. Orobio s'appliqua à la médecine, et l'exerça avec succès ; mais ayant été accusé de judaïsme, il fut mis dans les prisons de l'inquisition, où il resta pendant 3 ans sans rien avouer. Sa liberté lui ayant été rendue, il passa en France, et demeura quelque temps à Toulouse, exerçant la médecine et professant extérieurement la religion catholique. Orobio, las de porter le masque, se retira à Amsterdam, quitta

le nom de dom Balthasar, qu'il avait porté jusqu'alors, prit celui d'Isaac, reçut la circoncision et mourut en 1687, dans l'indifférence de toutes les religions. Les trois petits écrits qu'il composa en latin, à l'occasion de la fameuse conférence qu'il eut avec Philippe de Limborch sur la religion chrétienne, sont imprimés dans l'ouvrage de ce dernier, intitulé : *De veritate religionis christianæ amica collatio cum erudito Judæo*, Gouda, 1687, in-4°; Bâle, 1740, in-8°. (*Voyez* LIMBORCH.) On a d'Orobio : *Certamen philosophicum adversus Spinosam*, Amsterdam 1681, 1684, 1703 et 1730, in-12; *Prevenciones divinas contra la vana idolatria de las gentes* (contre le système de Spinosa), et d'autres ouvrages en manuscrit.

ORODES ou mieux OUORODES, roi des Parthes, succéda à son frère Mithridate III, auquel il ôta le trône et la vie. Les Romains lui ayant déclaré la guerre, il vainquit Crassus, l'an 53 avant J.-C., prit les enseignes des Romains, et fit un très grand nombre de captifs. On ajoute qu'il fit fondre de l'or dans la bouche de ce général romain, pour lui reprocher son avarice insatiable, qui lui avait fait commettre tant d'injustices et de sacriléges. Les Romains se vengèrent de la défaite de Crassus sur Pacore, fils d'Orodes, qui manqua d'en perdre l'esprit. Comme le monarque parthe était alors vieux et hydropique, trente enfans qu'il avait eus de différentes femmes le sollicitèrent pour avoir sa succession. Phraate, l'aîné de tous, l'emporta sur ses frères. C'était un monstre. Il n'eut pas plus tôt la couronne qu'il voulut empoisonner celui qui la lui avait donnée; mais le poison, bien loin de lui être mortel, fit évacuer, dit-on, son hydropisie. Alors l'indigne Phraate l'étrangla de ses propres mains, l'an 37 avant J.-C. Ainsi mourut Orodes, après 50 ans de règne : prince illustre par son courage, s'il n'avait souillé sa gloire par son ambition et sa cruauté.

OROSE (PAUL), historien, prêtre de Taragone, en Catalogne, fut envoyé par deux évêques espagnols, l'an 414, vers saint Augustin. Il demeura un an avec ce saint docteur, et fit auprès de lui de grands progrès dans la science des Ecritures. Il alla de sa part, en 415, à Jérusalem, pour consulter Jérôme sur l'origine de l'âme. A son retour, il composa, par le conseil de l'illustre évêque d'Hippone, son *Histoire* en sept livres (*Historiarum adversus paganos libri VII*), depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 316 de J.-C. Le style en est clair et coulant. Il s'y applique surtout à prouver contre les païens, que les malheurs qui affligeaient le monde ne venaient point de ce que l'on méprisait les anciennes superstitions de l'idolâtrie. L'auteur n'est pas en garde contre les fables et les bruits populaires. La première édition est de 1471, Augsbourg, in-fol. Les meilleures sont celles de 1615, in-12, Mayence, par le père André Schott, avec les notes de Laurent Lautius et de François Fabricius (*voyez* ce dernier nom), de 1738, publiée à Leyde par Havercamp, et de 1767, in-4°. L'histoire d'Orose a été traduite dans presque toutes les langues de l'Europe. On a en français une version publiée à Paris en 1491, in-fol., et attribuée à Claude de Seissel. On a encore de Paul Orose : | une *Apologie du libre arbitre contre Pélage*; | une *Lettre à saint Augustin* sur les erreurs des priscillianistes et des origénistes.

* **OROSIO**, chef d'une tribu d'Indiens, appelée *Penobscot*, du nom de la rivière près de laquelle cette tribu habite. Depuis plusieurs années elle suit la religion catholique, et a une église de ce culte. Orosio gouverna long-temps son peuple avec une sagesse et une modération dignes des éloges des nations les plus policées. Lors de la guerre de l'indépendance, en 1776, il fit avec le gouvernement américain un traité qu'il observa religieusement. Il est mort à Oldtown, île de la rivière de Penobscot, en 1802, à l'âge avancé de 131 ans, ayant vécu dans trois siècles. Jusqu'au dernier moment de sa vie, il conserva ses facultés intellectuelles, et n'interrompit jamais ses exercices ordinaires. Sa femme est morte à l'âge de 115 ans, vers la fin de 1809.

ORPHANEL. *Voy*. ORFANEL.

ORPHIREUS. *Voy*. s'GRAVESANDE.

ORRERY. *Voy*. BOYLE.

ORSATO (le comte SERTORIO), *Ursatus*, littérateur et antiquaire, né à Padoue en 1617, d'une des premières familles de cette ville, fit paraître de bonne heure d'heureuses dispositions pour les lettres et pour les sciences. La poésie fut pour lui un amusement, et la recherche des antiquités et des inscriptions anciennes, une occupation sérieuse : c'est ce qui lui fit entreprendre plusieurs voyages en différentes contrées de l'I-

talie. Sur la fin de ses jours, il fut chargé d'enseigner la physique dans l'université de Padoue, et il s'en acquitta avec beaucoup de succès. Le doge et le sénat de Venise voulurent bien agréer l'hommage de son *Histoire de Padoue*. En leur présentant cet ouvrage, il leur fit un long discours, pendant lequel il lui survint un besoin naturel qu'il maîtrisa, et qui lui causa une rétention d'urine, dont il mourut en 1678. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages estimés, les uns en latin et les autres en italien. Les principaux de ceux qui sont en latin, sont : | *Sertum philosophicum, ex variis scientiæ naturalis floribus consertum*, 1635, in-4°; | *Monumenta patavina*, 1652, in-fol.; | *Commentarius de notis Romanorum*, ouvrage utile et très rare avant qu'on l'eût réimprimé à Paris en 1723, in-12. On le trouve aussi dans le tome 2e de Grévius. | *Prænomina, cognomina et agnomina antiquorum Romanorum*; | *Deorum dearumque nomina et attributa*; | *Lucubrationes in quatuor libros meteororum Aristotelis*; | *Orationes et carmina*. Voici les principaux de ceux qu'il a composés en italien : | *Histoire de Padoue*, en 2 parties, 1678, in-fol.; | *Marmi eruditi*, Padoue, 1662 et 1719, in-4°, ouvrage curieux, aussi en 2 parties; | des *Poésies lyriques*, 1637, in-12; | des *Comédies* et d'autres pièces de poésie, etc.; | *Cronologia de gli reggimenti di Padova*, avec des notes, 1666, in-4°.

ORSATO (Jean-Baptiste), habile médecin et antiquaire, né à Padoue en 1673, et mort en 1720, cultiva les belles-lettres et la médecine avec un succès égal. On a de lui : | *Dissertatio epistolaris de lucernis antiquis*; | un petit traité *De strenis veterum*; | *Dissertatio de pateris antiquorum*. Il règne dans ces ouvrages une profonde érudition.

ORSI (Jean-Joseph), philosophe et poète, né à Bologne en 1652, de Mario Orsi, patrice de cette ville, étudia avec soin les belles-lettres, la philosophie, le droit et les mathématiques, et s'appliqua aussi à la poésie. Il avait surtout du goût pour la morale. Sa maison était une espèce d'académie, où plusieurs gens de lettres se rassemblaient régulièrement. En 1712, il alla s'établir à Modène, et y continua ses exercices académiques. Il se signala surtout dans les sonnets italiens. La netteté, la légèreté, le tour et la liaison des phrases, formaient le caractère des siens. Il mourut en 1733, à 81 ans. Il avait des sentimens de religion, qui avaient modéré son tempérament naturellement bilieux et emporté. On a de lui : | des *Sonnets* ingénieux, des *Pastorales* et plusieurs autres poésies ; | *Considerazioni sopra la maniera di ben pensare del P. Bouhours*, Modène, 1735, 2 vol. in-4°; | des *Lettres*; | la *Traduction* de la *Vie* du comte Louis de Sales, écrite en français par le père Buffier.

ORSI (Joseph-Augustin) cardinal, né à Florence le 9 mai 1692, prit l'habit de Saint-Dominique, et profita des leçons et des exemples des hommes pieux et savans que renfermait cet ordre. Après avoir professé la théologie et rempli l'emploi de maître du sacré palais, il fut honoré de la pourpre romaine par Clément XIII, en 1759. Son élévation ne changea rien au caractère de son âme simple et modeste, ni à celui de son esprit uniquement occupé de l'étude, et de son zèle pour la gloire de l'Eglise. Il est principalement connu par une *Histoire ecclésiastique* en 20 vol. in-4° et in-8°, un peu prolixe, mais très bien écrite, en italien. Le 20e volume de ce savant ouvrage a été publié en 1761, année de la mort de cet illustre cardinal. Il contient la fin du 6e siècle, depuis l'an 587 jusqu'à l'an 600. On voit quelle aurait été l'étendue de ce livre, si l'auteur l'avait poussé jusqu'à nos jours. Cette histoire est continuée par le père Philippe-Ange Becchetti, du même ordre. Le tome 21 de cette continuation a paru à Rome en 1779, in-4°, et renferme l'histoire de l'Eglise jusqu'à l'an 1179. On a encore de lui : *Infallibilitas romani pontificis*, 1741, 3 vol. in-4°. Il a donné, en outre, plusieurs *Dissertations savantes* sur des matières de religion et de controverse.

ORSINI. *Voy.* FULVIUS.

* **ORTEGA** (don Casimir GOMEZ de), célèbre botaniste espagnol, né à Madrid en 1730, fit ses études au collége de sa nation fondé par le cardinal Albornos à Bologne, en Italie, et eut pour maîtres les savans Monti, Benasi, Aldobrandi, Laghi, Bassi, etc. De retour à Madrid, son oncle Joseph Ortega le présenta à Charles III, qui le nomma professeur et directeur du Jardin des plantes de *Buen-Retiro*; les académies d'histoire et de médecine de Madrid l'admirent dans leur sein, et il fut aussi membre de l'académie des sciences de Paris, de celles de Londres, de Berlin, etc. Il mourut à Madrid, en novembre 1810. On a de lui : | *Elégie en*

grec et en latin, à l'occasion de la mort de Ferdinand VI, roi d'Espagne, Bologne, 1758; | *Tentamen poeticum, seu de laudibus Caroli III Hispaniæ regis carmen*, Bologne, 1759, in-4°; | *Commentarius de cicuta*, Madrid, 1761, qui a beaucoup servi à Vincenti, premier médecin du roi de Naples, qui en fait lui-même l'aveu dans l'ouvrage qu'il a publié sur ce sujet; | *De nova quadam stirpe, seu cotyledonis, etc., descriptio, cum earum iconibus*, Madrid, 1773, in-4°; | *Tabulæ botanicæ, in usum prælectionum botanicorum*, ibid. 1773, in-4°; | *Méthode facile pour acclimater des plantes exotiques à peu de frais*, publiée par ordre du roi, ibid., 1779; | *Historia natural de la malagueta, etc.* ibid., 1780, in-4°; | *Tables botaniques avec l'explication des plantes dont Tournefort fait mention dans ses Institutions*, Madrid, 1783, in-8°; | *Cours élémentaire de botanique théorique et pratique, à l'usage du jardin royal de botanique de Madrid, composé par Casimiro Ortega, Antoine Palau, et Verdera*, et publié par ordre du roi, ibid., 1785, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage eut un grand succès en Espagne où il y en avait encore fort peu sur ce sujet. Parmi ses traductions en espagnol, on distingue: | *Voyage du commodore Byron autour du monde, enrichi de notes et d'une nouvelle carte du détroit de Magellan*, traduit de l'anglais, Madrid, 1769, in-4°, trad. réimprimée en 1770; | *Ouvrages de Duhamel du Monceau*, enrichis de notes, ibid. 1772-1773-1774; | *Elémens d'histoire naturelle et de chimie appliqués à l'agriculture, d'Adolphe de Gyllenborg et de son maître J. Gotschalt Valerio*, traduit de l'anglais, ibid. 1775, in-8°; | *Expériences sur l'alcali volatil dans la guérison des asphyxiés*, par Sage, ibid., 1776, in-8°; | *L'Art d'essayer l'or et l'argent*, par Sage, Madrid, 1785, un vol. in-4°; | *Traduction* des ouvrages de M. Janin, seigneur de Comble-Blanche, ibid., 1782, etc.

ORTELIUS, **ORTELL** ou **ŒRTEL** (Abraham), célèbre géographe, né à Anvers en 1527, se rendit habile dans les langues et dans les mathématiques, et surtout dans la géographie. Il fut surnommé le *Ptolémée de son temps*. Un *atlas*, qu'il publia, lui mérita d'être nommé géographe de Philippe II, roi d'Espagne. Ortell, qui n'avait pas d'ambition, prit pour devise un globe avec ces mots: *Contemno et orno mente, manu*. Juste-Lipse, et la plupart des grands hommes du 16[e] siècle, eurent des liaisons de littérature et d'amitié avec ce savant. Il mourut à Anvers le 28 juin 1598, à 71 ans, sans avoir été marié. On a de lui d'excellens ouvrages de géographie: | *Theatrum orbis terrarum*, Anvers 1570, in-fol., plusieurs fois imprimé, et augmenté par Jean-Baptiste Vrientius, qui l'a publié en latin, en espagnol et en italien: Michel Coignet en a donné un abrégé. Cet ouvrage a été la base de tous les travaux géographiques publiés depuis; | *Synonymia geographica*, Anvers, 1578, in-4°; cet ouvrage a été donné avec des additions sous le titre de *Thesaurus geographicus*, 1578 et 1596, in-fol. Ce Dictionnaire est encore consulté aujourd'hui avec fruit. | *Aurei sæculi imago*, 1598, in-4°; c'est une description des mœurs et de la religion des Germains, avec des figures; | *Itinerarium per nonnullas Galliæ Belgicæ partes*, par Ortelius et Jean Viviane, 1588, in-8°, Iéna, 1684, avec les Opuscules de Conrard Peutinger; | *Syntagma herbarum encomiasticum*, Anvers, 1644, in-4°. Juste-Lipse a fait à Ortelius cette épitaphe, qui donne une idée bien favorable de ce savant:

Brevis terra cum cepit,
Qui ipse orbem terrarum cepit,
Stylo et tabulis illustravit,
Sed mente contempsit
Qua cœlum et altum suspexit;
Constans adversum spes aut metus;
Amicitiæ cultor, candore, fide, officiis;
Quietis cultor, sine lite, uxore, prole;
Vitam habuit qualem alius votum.
Ut nunc quoque æterna ei quies sit,
Votis fave lector.

ORTIZ (Alphonse), chanoine, né à Tolède, au milieu du 15[e] siècle, mort vers 1530, s'appliqua à l'étude des matières ecclésiastiques. Sa science et son mérite lui procurèrent un canonicat dans la métropole de sa patrie. Le cardinal Ximénès l'honora de sa confiance, et le chargea de rédiger l'*Office mozarabe*: Ortiz s'en acquitta avec intelligence. Le rit romain avait été d'abord introduit en Espagne; les Goths substituèrent à la liturgie de Rome celle qu'Ulphilas avait composée d'après les liturgies orientales. Saint Léandre en fit une nouvelle d'après ces deux premières et d'après celle des Gaulois; elle fut perfectionnée par saint Isidore son frère. L'Espagne ayant ensuite passé sous la domination des Sarasins ou Arabes, on donna le nom de *Mozarabique* à cette liturgie: elle fit place à celle de Rome dans le 11[e] et le 13[e] siècle.

Le cardinal Ximénès voulant perpétuer la mémoire de ce rit particulier, qui était presque tombé dans l'oubli, et qui, comme toutes les anciennes liturgies, est une preuve sans réplique de la croyance et des usages de ces siècles reculés, fit imprimer à Tolède, en 1500, le *Missel mozarabe*, et en 1502 le *Bréviaire* ; ce sont deux petits volumes in-fol., très rares. Ortiz en dirigea l'édition, et orna chacun de ces ouvrages d'une préface aussi savante que curieuse. Il faut y joindre, pour la parfaite connaissance de cet office : | l'*Histoire du rit mozarabe*, en espagnol, sous le titre : *Breve suma y relacion de l'officio gotico mozarabe*, Tolède, 1603, in-4°, de 23 feuillets. Il est extrêmement rare ; | *Joannis Pinii liturgia mozarabica*, Rome, 1746, 2 vol. in-fol. Le père Lesley, jésuite écossais, en avait donné une édition à Rome en 1740, in-fol.

ORTIZ (Blaise), parent et contemporain du précédent, chanoine de Tolède comme lui, né au village de Villa Robledo, s'est rendu célèbre par un ouvrage très curieux et peu commun, dont voici le titre : *Descriptio geographica summi templi Toletani*, Tolède, 1549, in-8°. On trouve dans cette description un détail intéressant de tout ce qui concerne la magnificence, les ornemens, les rites et les usages de cette église fameuse. L'ouvrage est curieux, surtout dans la partie où l'auteur décrit la chapelle que le cardinal Ximénès fit bâtir tout auprès, et dans laquelle il fonda des chanoines et des clercs pour célébrer journellement l'office mozarabe.

* **ORTON** (Job), théologien anglais, non-conformiste, naquit à Shrewsbury en 1717. Il embrassa d'abord l'état ecclésiastique, et exerça les fonctions pastorales pendant quelques années, dans deux congrégations ; il renonça ensuite au ministère. Il est auteur de beaucoup d'ouvrages, dont les principaux sont : | *Vie du docteur Doddridge* ; | *Sermon pour les vieillards*, in-12 ; | *Discours sur les devoirs du chrétien*, in-12 ; | *Discours sur plusieurs sujets de pratique*, in-8° ; | *Méditations sur les sacremens*, in-12 ; | *Exposition pratique de l'ancien Testament*, 6 vol. in-8°. Cet ouvrage ne fût publié qu'après la mort de son auteur ; | *Lettres pour l'édification des fidèles*. Orton mourut en 1783.

ORVAL (Gilles d'), né à Liége, fut ainsi nommé parce qu'il se fit religieux à Orval, célèbre monastère de l'ordre de Cîteaux réformé, dans le duché de Luxembourg. Il florissait dans le 13e siècle. Nous avons de lui une *Histoire* des évêques de Tongres et de Liége, depuis saint Materne jusqu'à l'an 1246. Elle fait partie de la Collection des historiens de Liége qu'a donnée Chapeauville en 1622.

ORVILLE (Jacques-Philippe d'), savant littérateur et antiquaire, naquit à Amsterdam le 28 juillet 1696, d'une famille originaire de France. Son goût pour les belles-lettres se perfectionna dans différens voyages, et dans la connaissance qu'il fit des savans, en Angleterre, en Italie, en Allemagne et en France. De retour dans sa patrie, il obtint en 1730 la chaire d'histoire, d'éloquence et de langue grecque à Amsterdam. Il s'en démit en 1742, pour travailler avec plus de loisir aux différens ouvrages qu'il avait commencés. Il mourut en 1751, à 55 ans. On a de lui : *Observationes miscellaneæ novæ*. Ces observations avaient été commencées par des Anglais ; elles furent continuées par Burman et d'Orville. Celui-ci en publia dix volumes avec son collègue, et quatre autres après que la mort le lui eut enlevé. On trouve dans ce recueil quelques ouvrages qui ne sont que de lui, parmi lesquels on distingue : | sa *Dissertation sur l'antiquité de l'île de Délos*, et ses *Remarques sur le roman grec de Chariton d'Aphrodise* ; | *Critica vannus in inanes Joannis Cornelii Pavonis paleas*, etc. C'est un ouvrage aussi savant que satirique contre M. Paw, littérateur d'Utrecht. D'Orville prit part aux *éditions* de plusieurs classiques grecs et latins, qu'il enrichit de *Notes* et de *Variantes*. — Son frère, Pierre d'ORVILLE, mort en 1739, s'était fait connaître par quelques *Poésies*.

OSBORN (François), écrivain anglais, né vers 1589, mort en 1659, prit le parti du parlement durant les guerres civiles, et eut divers emplois sous Cromwell. On a de lui des *Avis à son fils*, et d'autres ouvrages en anglais.

OSÉE, fils de Beeri, un des douze petits prophètes, et le plus ancien de ceux qui prophétisèrent sous Jéroboam II, roi d'Israël, et sous Ozias, Joathan, Achaz et Ezéchias, rois de Juda, l'an 800 avant J.-C. Il fut choisi de Dieu pour annoncer ses jugemens aux dix tribus d'Israël, et il le fit par des paroles et des actions prophétiques. Lorsque le Seigneur commença à parler à Osée, il lui commanda

Digitized by Google

de prendre pour femme une prostituée. C'était pour figurer l'infidèle maison d'Israël, qui avait quitté le vrai Dieu pour se prostituer au culte des idoles. Le langage typique était alors en usage chez les Juifs et d'autres nations, et faisait une toute autre impression que de simples paroles. (*Voyez* EZÉCHIEL.) Osée épousa donc Gomer, fille de Debelaïm, dont il eut trois enfans, auxquels il donna des noms qui signifiaient ce qui devait arriver au royaume d'Israël. Le commandement fait à Osée a paru si extraordinaire à plusieurs interprètes, qu'ils ont cru que ce n'était qu'une parabole, et que cet ordre s'était passé en vision. Cependant saint Augustin l'explique comme un mariage réel avec une femme qui avait d'abord vécu dans le désordre; mais qui depuis s'était retirée de tout mauvais commerce. La *Prophétie* d'Osée est divisée en quatorze chapitres. Il y représente la synagogue répudiée, prédit sa ruine et la vocation des gentils; il parle fortement contre les désordres qui régnaient alors dans le royaume des dix tribus. Il s'élève aussi contre les dérèglemens de Juda et annonce la venue de Sennachérib et la captivité du peuple. Il finit par tracer admirablement les caractères de la fausse et de la véritable conversion. Le style de ce prophète est pathétique et plein de sentences courtes et vives, très éloquent en plusieurs endroits, quelquefois obscur, par l'ignorance où nous sommes de l'histoire de son temps. Osée mourut à l'âge de plus de quatre-vingts ans, vers l'année 784 avant J.-C.

OSÉE, fils d'Ela, ayant conspiré contre Phacée, roi d'Israël, le tua, et s'empara de son royaume; mais il n'en jouit pleinement que 9 ans après l'assassinat de ce prince. Salmanasar, roi d'Assyrie, dont Osée était tributaire, ayant appris qu'il pensait à se révolter, et que, pour s'affranchir de ce tribut, il avait fait alliance avec Sua, roi d'Egypte, vint fondre sur Israël. Il ravagea tout le pays, et le remplit de carnage, de désolation et de larmes. Osée se renferma dans Samarie; mais il y fut bientôt assiégé par le monarque assyrien, qui après trois ans d'un siége où la famine et la mortalité se firent cruellement sentir, prit la ville, massacra tous ses habitans, et la réduisit en un monceau de pierres. Osée fut pris, chargé de chaînes, et envoyé en prison. Les Israélites furent transférés en Assyrie, à Hala, et à Habor, villes du pays des Mèdes, près la rivière de Gozan, où ils furent dispersés parmi des nations barbares et idolâtres, sans espérance de réunion. C'est ainsi que finit le royaume d'Israël, l'an 721 avant J.-C., 250 ans après sa séparation de celui de Juda.

OSIANDER (ANDRÉ), né en Bavière ou en Franconie l'an 1498, apprit les langues et la théologie à Wittenberg et à Nuremberg, et fut un des premiers disciples de Luther. Il devint ensuite professeur et ministre de l'université de Kœnigsberg. Il se signala parmi les luthériens par une opinion nouvelle sur la *Justification*. Il ne voulait pas, comme les autres protestans, qu'elle se fît par l'imputation de la justice de J.-C., mais par l'intime union de la justice substantielle de Dieu avec nos âmes. Il se fondait sur ces paroles, souvent répétées dans Isaïe et dans Jérémie : *Le Seigneur est votre justice*. Car telle est la suite naturelle des explications arbitraires de l'Ecriture sainte, et de l'esprit privé qui les dicte, qu'on y voit tout ce que l'on imagine. Selon Osiander, de même que nous vivons par la vie substantielle de Dieu, et que nous aimons par l'amour essentiel qu'il a pour lui-même, nous sommes justes par la justice essentielle qui nous est communiquée, et par la substance du Verbe incarné, qui est en nous par la foi, par la parole et par les sacremens. Dès le temps qu'on dressa la confession d'Augsbourg, il avait fait les derniers efforts pour faire embrasser cette doctrine par tout le parti, et il la soutint à la face de Luther, dans l'assemblée de Smalkalde. On fut étonné de sa hardiesse (comme si un sectaire n'avait pas tout le droit d'opposer ses opinions à celles d'un autre sectaire); mais comme on craignait de faire éclater de nouvelles divisions dans le parti, où il tenait un rang considérable par son savoir, on le toléra. Il avait un talent particulier pour divertir Luther. Il faisait le plaisant à table, et y disait des bons mots souvent très indécens et même impies. Calvin dit que, toutes les fois qu'il trouvait le vin bon, il en faisait l'éloge en lui appliquant cette parole que Dieu disait de lui-même : *Je suis celui qui suis*, EGO SUM QUI SUM, ou ces autres mots : *Voici le Fils du Dieu vivant*. Il ne fut pas plus tôt en Prusse, qu'il mit en feu l'université de Kœnigsberg, par sa nouvelle doctrine sur la justification. Cet homme turbulent, que Calvin représente comme un athée, mourut le 17 octobre

Digitized by Google

1552, à 54 ans. Son caractère emporté ressemblait à celui de Luther, auquel il plaisait beaucoup. Il traitait d'*ânes* tous les théologiens qui n'étaient pas de son avis, et il disait orgueilleusement qu'*ils n'étaient pas dignes de porter ses souliers*. Voilà les fondateurs du nouvel Evangile. Ses principaux ouvrages sont : | *Harmonia evangelica*, in-fol.; | *Epistola ad Zwinglium de Eucharistia;* | *Dissertationes duæ, de Lege et Evangelio et Justificatione;* | *Liber de imagine Dei, quid sit*. Il est inutile de donner une idée de ces ouvrages, après avoir donné celle de l'auteur.

OSIANDER (Luc), fils du précédent né en 1524, fut comme lui ministre luthérien, et hérita de son savoir et de son orgueil. Ses principaux ouvrages sont : | des *Commentaires* sur la Bible, en latin; | des *Institutions de la religion chrétienne;* | un *Abrégé* en latin des Centuriateurs de Magdebourg, 1592 et 1602, in-4°. (*Voyez* JUDEX.) | *Enchiridia controversiarum religionis cum pontificiis calvinianis et anabaptistis*, à Tubingen, 1605, in-8°. Il mourut en 1604. — Il faut le distinguer de Luc OSIANDER, chancelier de l'université de Tubingen, mort en 1638 à 68 ans. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, entre autres : | *Justa defensio de quatuor quæstionibus quoad omnipræsentiam humanæ* Christi *naturæ*. C'est une défense de l'*ubiquisme*, une des plus extravagantes erreurs des luthériens; | *Disputatio de omnipræsentia* Christi *hominis*, ouvrage qui a le même but; | des *Oraisons funèbres* en latin; | *De baptismo;* | *De regimine ecclesiastico;* | *De viribus liberi arbitrii*, etc.

OSIANDER (André), petit-fils du disciple de Luther, fut ministre et professeur de théologie à Wittenberg. On a de lui : | une *Edition* de la Bible avec des observations qui se ressentent de l'esprit de sa secte; | *Assertiones de conciliis;* | *Disputat. in lib. concordiæ;* | *Papa non papa, seu papæ et papicolarum lutherana confessio*, Tubingen, 1599, in-8°; | *Responsa ad Analysin Gregorii de Valentia, de Ecclesia*, etc. Tristes fruits du fanatisme qui troublait alors les têtes en Allemagne. Il mourut en 1617, à 54 ans.

OSIANDER (Jean-Adam), théologien de Tubingen où il était né le 3 décembre 1622, mort le 26 octobre 1697, tint la plume d'une main infatigable. On a de lui : | des *Observations* latines sur le livre de Grotius, *De jure belli et pacis;* | *Commentaria in Pentateuchum, Josue, Judices, Ruth, et duos libros Samuelis*, 3 vol. in-fol.; | *De jubilæo Hebræorum, gentilium et christianorum*, dans le tome 6 du Trésor de Gronovius; | *Specimen Jansenismi;* | *Theologia casualis, de magia*, Tubingen, 1687, in-4°, etc.

OSIAS. *Voyez* OZIAS.

OSIMANDYAS. *Voy.* OSYMANDYAS.

OSIO. *Voyez* OSIUS, Félix.

OSIUS, évêque de Cordoue en 295, était né en Espagne, l'an 256. Il eut la gloire de confesser J.-C. pendant la persécution de l'empereur Maximien-Hercule, qui le trouva inébranlable. La pureté de ses mœurs et de sa foi lui concilia l'estime et la confiance du grand Constantin, qui le consulta dans toutes les affaires ecclésiastiques. Osius profita de son crédit auprès de ce prince pour l'engager à convoquer (l'an 325) le concile de Nicée, auquel il présida, et dont il dressa le *Symbole*. L'empereur Constance ne respecta pas moins que son père cet illustre confesseur : ce fut à sa prière qu'il convoqua le concile de Sardique, en 347. Mais ce prince, s'étant laissé prévenir par les ariens et les donatistes, devint l'ennemi déclaré de celui dont il avait été jusqu'alors l'admirateur. Il le fit venir à Milan, où il résidait, pour l'engager à favoriser l'arianisme. Osius reprocha avec force à l'empereur son penchant pour cette secte, et obtint la permission de retourner dans son église. Les ariens en firent des plaintes à Constance, qui écrivit à ce respectable prélat des lettres menaçantes, pour le porter à condamner saint Athanase. Osius lui répondit par une lettre qui est un chef-d'œuvre de la magnanimité épiscopale : « J'ai confessé, » dit-il, J.-C. dans la persécution que » Maximien, votre aïeul, excita contre » l'Eglise; si vous voulez la renouveler, » vous me trouverez prêt à tout souffrir, » plutôt que de trahir la vérité, et de » consentir à la condamnation d'un inno- » cent. Je ne suis ébranlé ni par vos let- » tres ni par vos menaces.... Ne vous » mêlez pas, ajouta-t-il, des affaires ec- » clésiastiques, ne commandez point sur » ces matières; mais apprenez plutôt de » nous ce que vous devez savoir. Dieu » vous a confié l'empire, et à nous ce qui » regarde l'Eglise. Comme celui qui en- » treprend sur votre gouvernement viole » la loi divine, craignez aussi, à votre » tour, qu'en vous arrogeant la connais- » sance des affaires de l'Eglise, vous ne

» vous rendiez coupable d'un grand crime. » Il est écrit, *Rendez à César ce qui est » à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.* » Il ne nous est pas permis d'usurper l'em- » pire de la terre, ni à vous, seigneur, de » vous attribuer aucun pouvoir sur les » choses saintes. » L'empereur, nullement touché de ce langage, le fit encore venir à Sirmich, où il le tint un an comme en exil, sans respect pour son âge, qui était de 100 ans. Les prières ne produisant rien sur lui, on eut recours aux menaces, et des menaces on en vint aux coups. Cet illustre vieillard, accablé sous le poids des tourmens et de l'âge, signa la confession de *foi arienne*, dressée par Potamius, Ursace et Valens, au second concile de Sirmich, l'an 357. Exemple encore moins étonnant qu'effrayant de la fragilité humaine, contre laquelle les plus longs triomphes ne doivent jamais nous rassurer. Dès qu'il eut acquiescé à ce qu'on prétendait, il obtint la liberté de retourner en Espagne, où il mourut bientôt après, mais en pénitent, et dans la communion de l'Eglise comme saint Athanase et saint Augustin nous l'apprennent. A l'article de la mort, il protesta d'une manière authentique et par forme de testament, contre la violence qui l'avait abattu, anathématisa l'arianisme avec le plus grand éclat, et exhorta tout le monde à en concevoir la même horreur. On a dit de lui, et jusqu'au moment de sa chute rien n'a été plus vrai :

Relligionis Atlas, vox et manus altera Pauli.

Le père Michel Macédo, jésuite, a tâché de justifier Osius, et de prouver la fausseté de la faiblesse qu'on lui attribue, dans une dissertation intitulée : *Osius vere innocens et sanctus*, Bologne, 1790, in-4°. Cette dissertation est bien écrite et pleine de recherches ; mais l'on comprend qu'il est difficile de combattre un fait si longtemps avoué et reconnu, sans qu'il reste des doutes dans l'esprit des lecteurs même les plus dociles. On accuse Osius d'avoir souscrit la condamnation de saint Athanase, mais ce dernier le justifie sur ce fait, quoique saint Hilaire soit d'un avis opposé ; cependant l'éloignement où se trouvait saint Hilaire nous porterait à adopter l'opinion de saint Athanase, témoin oculaire et intéressé dans ce même fait. Telle était la réputation de vertu et de savoir d'Osius, qu'on l'appelait Osius *le père des évêques, le président des conciles*.

OSIUS ou OSIO (Félix), né à Milan en 1587, savant dans les langues et les belles-lettres, se distingua par son éloquence. Il fut long-temps professeur de rhétorique à Padoue, où il mourut en 1631. On a de lui divers ouvrages en prose et en vers. Les principaux sont : | *Romano-Græcia ; Tractatus de sepulcris et epitaphis ethnicorum et christianorum ;* | *Elogia scriptorum illustrium ;* | *Orationes ;* | *Epistolarum libri duo ;* | des *Remarques* sur l'Histoire de l'empereur Henri VII par Mussato ; | un *Recueil des écrivains de l'histoire de Padoue ;* | des *Remarques* sur l'Histoire du temps de Frédéric Barberousse, dans le tome 3ᵉ des Antiquités d'Italie de Burman.— Théodat OSIUS, son frère, est aussi auteur de divers *Traités*. Leur famille a produit plusieurs autres hommes distingués. Elle prétendait avoir été considérable dès le temps de saint Ambroise. C'est de cette branche qu'était sorti, selon eux, le cardinal Stanislas Osius, ou plutôt HOSIUS. *Voyez* ce nom.

OSMA. *Voyez* PIERRE d'Osma.

OSMAN Iᵉʳ, ou plutôt OTHMAN, surnommé *el Ghazy, le victorieux*, empereur des Turcs, fils d'Achmet Iᵉʳ, succéda à Mustapha son oncle, qui avait été déposé en 1618, à l'âge de douze ans. Osman envoya une ambassade à Louis XIII pour réparer l'insulte faite sous Mustapha Iᵉʳ au baron de Sancy, ambassadeur de France. Il dirigea des armées contre la Perse, fit passer des secours aux Hongrois révoltés contre Ferdinand Iᵉʳ, et envoya des flottes pour détruire les repaires des Cosaques, dont les Polonais se déclarèrent les protecteurs. Il marcha, en 1621, contre les Polonais, avec une armée formidable ; mais, ayant perdu plus de 90,000 hommes et 100,000 chevaux en différens combats, il fut obligé de faire la paix à des conditions désavantageuses. Il attribua ce mauvais succès aux janissaires, et résolut de les casser, pour leur substituer une milice d'Arabes. Cette nouvelle s'étant répandue, ils se soulevèrent, se rendirent au nombre de 30,000 à la place de l'Hippodrome, et renversèrent Osman du trône en 1622. On rétablit Mustapha qui fit étrangler le jeune empereur le lendemain. Il n'y a que trop d'exemples d'un pareil forfait parmi les Turcs. Telle est la destinée de leurs rois : du trône ils passent à l'échafaud ou à la prison. « Pendant que les princes maho- » métans, dit Montesquieu, donnent sans » cesse la mort ou la reçoivent, la reli-

Digitized by Google

» gion chez les chrétiens rend les princes » moins timides, et par conséquent moins » cruels. Le prince compte sur ses sujets, » et les sujets sur leur prince. »

OSMAN II, empereur des Turcs, parvint au trône après la mort de son frère Mahomet V, en 1754, à l'âge de 56 ans. Son règne, peu fertile en événemens, fut terminé par sa mort, arrivée le 29 novembre 1757. Il renouvela, sous des peines grièves, la défense à ses sujets de boire du vin.

OSMAN, connu long-temps sous le nom de *Père Ottoman*, était fils aîné d'Ibrahim, empereur des Turcs, et de Zafira, l'une des femmes de son sérail. Son père s'étant attiré par son mauvais gouvernement la haine de Riosem sa mère et du mufti, ils conspirèrent contre lui, et saisirent le prétexte du vœu qu'il avait fait de consacrer à Mahomet le premier enfant qui naîtrait, et de l'envoyer circoncire à la Mecque, pour soustraire Osman à sa cruauté. Ayant réussi à faire équiper à cet effet la *grande Sultane*, montée de 120 canons, et escortée par neuf vaisseaux de guerre, Osman et Zafira s'embarquèrent et arrivèrent heureusement à Rhodes vers la mi-septembre 1644. Mais, ayant remis en mer, ils rencontrèrent sept vaisseaux de Malte, commandés par le chevalier du Bois-Boudran, qui, après un combat de cinq heures, se rendit maître de la flotte turque et de tout l'équipage. Le respect que les Turcs portaient à Zafira et à Osman, les richesses qu'ils avaient avec eux, et le grand nombre d'esclaves qui les accompagnaient, ne laissèrent point de doute sur l'éminente qualité de leurs prisonniers, et bientôt l'aveu de quelques officiers indiscrets acheva de prouver la vraie condition d'Osman et de sa mère. Celle-ci étant morte le 6 janvier 1646, Ibrahim devint furieux, et déclara la guerre aux Maltais; la Canée fut prise sur les Vénitiens, sous prétexte qu'on y avait donné retraite aux Maltais, après la prise d'Osman; mais bientôt après, Ibrahim fut saisi et mis à mort par les conjurés. Osman, élevé dans les principes du christianisme par les pères dominicains, fut baptisé le 23 octobre 1656, reçut en 1658 le sacrement de confirmation, embrassa la même année l'institut de ces religieux, et prit le nom de *Dominique de Saint-Thomas*. Après plusieurs voyages en France et en Italie, où il fut reçu avec tous les honneurs dus au fils d'un empereur turc, et après avoir médité contre les infidèles, en faveur des princes chrétiens, de grands projets qui n'eurent point de suites, il mourut à Malte le 25 octobre 1675, dans l'emploi de vicaire-général de tous les couvens de son ordre qui sont dans cette île. Le père Dominique fut zélé catholique, bon religieux, prêtre exemplaire. Le père Octavien Bulgarin, a donné sa vie sous le titre de *Vita del P. M. T. Domenico di S. Thomaso*. Quelques auteurs révoquent en doute certains détails de sa vie; mais nous ne croyons pas qu'on puisse contester ce que nous venons d'en dire.

OSMAN. *Voyez* OTHMAN.

OSMOND (saint), né en Normandie, d'une famille noble, joignit à une grande connaissance des lettres beaucoup de prudence et les qualités guerrières. Après la mort de son père, qui était comte de Séez, il distribua aux églises et aux pauvres la plus grande partie de ses revenus, et suivit, l'an 1066, Guillaume le Conquérant en Angleterre. Ce prince récompensa Osmond en le faisant comte de Dorset, puis son chancelier, et ensuite évêque de Salisbury. Osmond eut la faiblesse d'entrer dans le parti de ceux qui, par complaisance pour le roi, s'étaient déclarés contre saint Anselme; mais bientôt après il ouvrit les yeux, et, pénétré d'un sincère repentir, il voulut recevoir l'absolution de saint Anselme lui-même. Il corrigea la liturgie de son diocèse, la purgea de plusieurs termes barbares et grossiers, fixa les rites qui étaient incertains, suppléa à ce qui manquait, et mit tout dans un ordre commode. Cette liturgie, ainsi corrigée, devint dans la suite celle de presque tout le royaume d'Angleterre. Ce prélat, également recommandable par ses connaissances et par son zèle, mourut en décembre 1099, et fut canonisé 350 ans après par le pape Callixte III.

* **OSMOND** (N.), libraire à Paris, mort le 13 mars 1773, est auteur d'un *Dictionnaire typographique et critique des livres rares, singuliers, estimés et recherchés en tous genres*, 1768, 2 vol. in-8°.

OSORIO (Jérôme), savant portugais, naquit à Lisbonne en 1506. Il apprit les langues et les sciences à Paris, à Salamanque et à Bologne, et devint archidiacre d'Evora, puis évêque de Silves et des Algarves. L'infant don Louis, qui lui avait confié l'éducation de son fils, le récompensa de ses soins en lui procurant ces dignités. Ce savant s'exprimait avec

tant de facilité et d'éloquence, qu'on le surnomma *le Cicéron du Portugal*. Il mourut à Tavira, dans son diocèse, le 20 août 1580, à 74 ans, en allant apaiser une sédition qui s'y était élevée. Ses mœurs et son érudition justifièrent l'estime dont les rois de Portugal l'honorèrent. Il nourrissait dans son palais plusieurs hommes savans et vertueux. Il se faisait toujours lire à table, et après les repas il recueillait les sentimens de ses convives sur ce qu'on avait lu. On a de lui: | des *Paraphrases* et des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ecriture sainte; | *De nobilitate civili;* | *De nobilitate christiana;* | *De gloria libri V.* D'Alembert a prétendu que c'était un larcin fait à Cicéron, et que le traité *De Gloria* de cet orateur, que nous n'avons plus, était celui qu'Osorio a publié; il ajoute que *plusieurs* morceaux de ce traité *paraissent être au-dessus du style ordinaire de cet évêque;* mais cela prouve précisément combien peu d'Alembert se connaissait en style, et avec quelle légèreté il calomniait les hommes célèbres, infiniment éloignés des petits moyens qui formaient la politique de cet académicien. | *De regis institutione;* | *De rebus Emmanuelis, Lusitaniæ regis, virtute et auspicio gestis, libri XII,* 1571, in-fol., Lisbonne, traduit en français par Simon Goulard, sous le titre d'*Histoire de Portugal*, 1581-1587, in-fol. et in-8°; | *De justitia cælesti;* | *De sapientia*, etc. Tous ces ouvrages, qu'on peut lire avec fruit, ont été recueillis et imprimés à Rome en 1592, en 4 tom. in-folio: cette édition est fort rare. Jérôme Osorio, son neveu et chanoine d'Evora, a écrit sa *Vie*.

OSSAT (Arnaud d'), cardinal, né en 1536 à Laroque-en-Magnoac, petit village près d'Auch, de parens pauvres, se trouva sans père, sans mère et sans bien à l'âge de neuf ans. Il ne dut son élévation qu'à lui-même. Placé au service d'un jeune seigneur de son pays, appelé *Castelnau de Magnoac*, de la maison de Marca, qui était aussi orphelin, il fit ses études avec lui; mais il le surpassa bientôt et devint son précepteur. On les envoya à Paris en 1559, et on y joignit deux autres enfans, cousins germains de ce jeune seigneur. D'Ossat les éleva avec soin jusqu'au mois de mai 1562, et, leur éducation étant finie, il les renvoya en Gascogne. Il acheva de s'instruire dans les belles-lettres, apprit les mathématiques, et fit à Bourges un cours de droit sous Cujas. De retour à Paris, il suivit le barreau, et s'y fit admirer par une éloquence pleine de force. Ses talens lui firent des protecteurs, entre autres Paul de Foix, pour lors conseiller au parlement de Paris. Il obtint, par leur crédit, une charge de conseiller au présidial de Melun. Ce fut alors qu'il commença à jeter les fondemens de sa fortune. Paul de Foix, devenu archevêque de Toulouse, et nommé ambassadeur à Rome par Henri III, emmena avec lui d'Ossat en qualité de secrétaire d'ambassade. Après la mort de ce prélat, arrivée en 1584, Villeroi, secrétaire d'état, instruit de son mérite et de son intégrité, le chargea des affaires de la cour de France. Le cardinal d'Est, protecteur de la nation française, le fut aussi de d'Ossat. Le roi lui fit offrir une charge de secrétaire d'état, qu'il refusa avec autant de modestie que de sincérité. Henri IV dut à ses soins sa réconciliation avec le saint Siége, et son absolution qu'il obtint du pape Clément VIII. Ses services furent récompensés par l'évêché de Rennes, par le chapeau de cardinal en 1598, enfin par l'évêché de Bayeux en 1601. Après avoir servi sa patrie en sujet zélé et en citoyen magnanime, il mourut à Rome en 1604, à 68 ans. Le cardinal d'Ossat était un homme d'une pénétration prodigieuse. Il sut allier, dans un degré éminent, la politique avec la probité, les grands emplois avec la modestie, les dignités avec le désintéressement. Nous avons de lui un grand nombre de *Lettres*, qui passent avec raison pour un chef-d'œuvre de politique. On y voit un homme sage, profond, mesuré, décidé dans ses principes et dans son langage. La meilleure édition est celle d'Amelot de la Houssaye, à Paris, en 1698, in-4°, 2 vol., et in-12, 5 vol. Le cardinal d'Ossat, disciple de Ramus, composa dans sa jeunesse, pour la défense de son maître, un ouvrage sous ce titre: *Expositio Arnaldi Ossati in disputationem Jacobi Carpentarii de methodo*, 1564, in-8°. Lors de cette composition, d'Ossat ne connaissait pas encore toute la méchanceté de Ramus; qui ne prit les armes de la révolte que trois ans après l'impression de cette pièce. Elle ne regardait d'ailleurs que des disputes grammaticales. Mme d'Arconville a publié une *vie du cardinal d'Ossat*, Paris, 1771, 2 vol. in-8°. Elle y a inséré la traduction d'un *Mémoire* remarquable sur les effets de la ligue, écrit par ce cardinal, en italien.

* **OSSELIN** (Charles-Nicolas), homme de loi, et député à la Convention nationale, naquit à Paris en 1753. Il eut une jeunesse assez dissipée, et quelques écrits licencieux qu'il publia l'empêchèrent d'être admis dans la compagnie des notaires de Paris. Il plaida contre eux, mais il perdit son procès. Il suivit les principes révolutionnaires, et se trouva souvent en contradiction avec lui-même. En 1789, il fut nommé membre de la municipalité, place qu'il remplissait encore le 10 août 1792, et il figura parmi les moteurs de l'insurrection de cette journée. Au mois de juillet, il avait pris la défense de Manuel et de Pétion, qu'on avait successivement destitués. Il fit ensuite partie du tribunal criminel chargé de faire le procès aux victimes du 10 août, qu'on accusait d'être les auteurs des massacres. Il se montra un des juges les plus modérés de ce tribunal; cependant, quand il fut nommé à la Convention, il s'unit aux ennemis de Louis XVI, et vota la mort de ce monarque. Osselin se déclara contre les Girondins; il dénonça au comité de sûreté générale, le 24 mai 1793, la commission des douze qui arrêtait les projets des jacobins, auxquels il fut dénoncé à son tour pour s'être montré trop favorable à quelques individus soupçonnés de conspiration, tels que Bonne-Carrière et autres. Il fit ensuite décréter que les jurés du tribunal révolutionnaire pourraient abréger les débats, en se déclarant assez instruits, et fut le rédacteur de la plupart des lois contre les émigrés. Il sauva cependant une femme émigrée, madame de Charry, qu'il tira des prisons et cacha chez son frère, curé de Versailles. Dénoncé sur ce fait, et jeté en prison, le tribunal révolutionnaire le condamna à être déporté. Son frère fut en même temps condamné aux galères. Osselin, déposé à Bicêtre en attendant son départ, fut accusé comme complice de la conspiration des prisons. Quand il eut appris cette nouvelle, il arracha un clou d'un mur de sa prison et se l'enfonça dans le côté; mais ayant survécu à cette blessure, il fut transporté sur un brancard, et à demi-mourant, devant le tribunal, où il entendit son arrêt de mort. Il fut décapité au mois de juin 1794, à l'âge de 40 ans. En 1792 il avait fait paraître un petit livre sous le titre *d'Almanach du Juré*, in-18.

OSSIAN, barde ou druide écossais au 3e siècle, prit d'abord le parti des armes. Après avoir suivi son père Fingal dans ses expéditions, principalement en Irlande, il lui succéda dans le commandement. Devenu infirme et aveugle, il se retira du service; et, pour charmer son ennui, il chanta les exploits des autres guerriers, et particulièrement ceux de son fils Oscar, qui avait été tué en trahison. Malvina, veuve de ce fils, restée auprès de son beau-père, apprenait ses vers par cœur, et les transmettait à d'autres Ces *Poésies* et celles des autres Bardes ayant été conservées de cette manière pendant 1400 ans, M. Macpherson les recueillit dans le voyage qu'il fit au nord de l'Ecosse et dans les îles voisines, et les fit imprimer avec la version anglaise à Londres, en 1765, 2 vol. in-fol. L'abbé Melchior Cesarotti en a publié une version italienne à Padoue, 1772, 4 vol. in-8°. Elles ont été traduites depuis en français par M. Le Tourneur, 1777, 2 vol. in-8°, avec des notes, qui, ainsi que la traduction, furent bien accueillies du public. On a depuis imprimé celle de quatorze autres poèmes publiés par J. Smith, ecclésiastique estimable, 1794, 3 vol. in-18, pour servir de suite à la version de Le Tourneur. Le libraire Dentu a réuni ces différentes traductions, qu'il a fait précéder d'une *Notice sur l'état actuel de la question relative à l'authenticité des poèmes d'Ossian*, par Ginguené, 1810, 2 vol. in-8°. Nous devons à M. Baour-Lormian d'heureuses imitations d'Ossian. Si les poésies des troubadours ont paru à M. l'abbé Millot dignes de voir le jour dans un siècle où l'on parle tant de goût et de critique, on peut assurer qu'on aurait fait injure à celle des bardes en leur refusant la même gloire. Les troubadours, poètes licencieux et méprisables, ne chantaient que des amours romanesques, et dévouaient pour l'ordinaire au vice les travaux d'une muse barbare: les bardes, plus sages et plus nobles, célébraient les exploits de leurs guerriers. (*Voyez* MACPHERSON.)

OSSONE. *Voyez* GIRON.

OSSUN. *Voyez* AUSSUN.

OSTERVALD (Jean-Frédéric), né en 1663 à Neufchâtel, d'une famille ancienne, fut fait pasteur dans sa patrie en 1699. Il forma une étroite amitié avec Jean-Alphonse Turretin de Genève, et deux ans après avec Samuel Werenfels de Bâle; et l'union de ces trois théologiens, qu'on appela le *triumvirat des théologiens de la Suisse*, a duré jusqu'à

Digitized by Google

la mort. Ostervald n'était pas celui des trois qui valait le moins. Ses talens, ses vertus et son zèle à former des disciples, et à rétablir la discipline ecclésiastique autant qu'elle pouvait s'assortir à la secte de Calvin, le rendirent le modèle des pasteurs calvinistes. Il mourut en 1747, et sa mort inspira des regrets à tous les bons citoyens. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : | *Traité des sources de la corruption*, in-12 : c'est un bon traité de morale ; | *Catéchisme, ou Instruction dans la religion chrétienne*, in-8°. Ce catéchisme, très bien fait dans son genre, si on excepte les matières relatives aux erreurs de l'auteur, a été traduit en allemand, en hollandais et en anglais. On l'a souvent attribué à Turretin, et cité sous son nom. Il paraît effectivement qu'il y a eu part. L'*Abrégé de l'Histoire sainte*, qui est à la tête, fut traduit et imprimé en arabe. | *Traité de l'impureté*, in-12, écrit avec beaucoup de sagesse, et dans lequel il n'apprend pas le vice en voulant le corriger, comme font souvent des moralistes indiscrets; | une *Edition* de la bible française de Genève, avec des *Argumens* et des *Réflexions*, in-fol.; | un *Recueil de Sermons*, in-8°. — JEAN-RODOLPHE OSTERVALD son fils aîné, pasteur de l'église française à Bâle, a donné au public un traité intitulé *Les Devoirs des communians*, in-12, estimé des protestans.

OSTIENSIS. *Voyez* HENRI de Suze.

OSTMAN. *Voyez* OTTOMAN.

OSWALD (saint), roi de Northumberland en Angleterre, fut obligé, après la mort d'Ethelfrid son père, de se réfugier chez les Pictes, et de là en Irlande, parce qu'Edwin, son oncle, s'était emparé de son royaume. Il se fit chrétien durant sa retraite, revint ensuite dans son pays, défit dans une grande bataille Cada-Wello, roi des anciens Bretons, qui y perdit la vie. Avant la bataille Oswald avait fait faire une grande croix de bois qu'il planta de ses propres mains ; puis il cria à ses soldats de se prosterner devant cette croix, et de prier le Dieu des armées pour obtenir la victoire. Le lieu où l'on avait élevé cette croix fut appelé *Hevenfelth*, ou *Champ du ciel*, et ce fut le premier trophée érigé en l'honneur de la foi chrétienne dans ces contrées. Cette croix devint très célèbre dans la suite, au rapport de Bède et d'Alcuin. Durant plusieurs siècles, le sceau de l'abbaye de Durham représentait cette croix d'un côté, et avait pour revers la tête de saint Oswald. Le saint roi, vainqueur de ses ennemis, rendit grâces à Dieu, s'appliqua à rétablir le bon ordre, à faire fleurir la religion de J.-C. dans ses états, et donna l'exemple de toutes les vertus d'un prince chrétien. Penda, roi de Mercie, lui ayant déclaré la guerre, Oswald arma pour le repousser; mais il fut tué dans la bataille de Marsefelth, en 642.

OSWALD (ERASME), professeur d'hébreu et de mathématiques à Tubingen et à Fribourg, mort en 1579, à 68 ans, publia une *Traduction* du nouveau Testament en hébreu, et d'autres ouvrages.

OSYMANDYAS, fameux roi d'Egypte, fut, selon quelques auteurs, le premier monarque qui rassembla un grand nombre de livres pour en faire une bibliothèque, qui, si le fait est vrai, aurait été la plus ancienne du monde. Il donna à cette curieuse collection le titre de *Pharmacie de l'âme* (1). On prétend que, de tous les monumens des rois de Thèbes, celui d'Osymandyas était un des plus superbes. Il était composé de la bibliothèque dont nous venons de parler, de portiques, de temples, de vastes cours, du tombeau du roi et d'autres bâtimens. On ne peut lire sans surprise ce que Diodore raconte de la magnificence de ce monument, et des sommes immenses qu'il avait coûté ; mais l'on peut croire qu'il y a dans son récit, comme dans la description de toutes les merveilles antiques, beaucoup d'exagération. On peut en juger par les contes qu'on a faits sur cette ville de Thèbes, à laquelle on a ridiculement appliqué une partie de l'histoire de l'arche de Noé. On ne sait même quand vécut cet Osymandyas. Tout ce que Diodore en dit, c'est qu'il fut un des princes qui régnèrent entre Ménès et Myris : or il paraît certain que Ménès est le même que Noé. *Voyez* MÉNÈS.

OTACILIA (MARCIA-OTACILIA-SEVERA), femme de l'empereur Philippe, vers l'an 237, était chrétienne, et elle rendit son époux favorable aux chrétiens. Ses traits étaient réguliers, sa physionomie modeste, et ses mœurs furent d'autant plus réglées, qu'elle avait embrassé une religion qui inspire toutes les vertus. Le christianisme ne put cependant la guérir de l'ambition ; elle était entrée dans les vues de Philippe, qui parvint

(1) Ψυχῆς Ιατρεῖον.

Digitized by Google

au trône par le meurtre de Gordien. Cette voie de parvenir au pouvoir suprême était devenue si commune chez les Romains, qu'elle semblait avoir perdu de l'horreur qu'elle devait inspirer aux hommes les plus sauvages. Son époux ayant été tué, elle crut mettre son fils en sûreté dans le camp des prétoriens qui cependant venaient de proclamer Dèce; mais elle eut la douleur de le voir poignarder entre ses bras. Elle acheva ses jours dans la retraite. Cette princesse était contemporaine d'Origène et de saint Hippolyte; elle reçut une lettre de chacun d'eux.

OTFRID. *Voyez* OTTFRIDE.

OTHELIO (MARC-ANTOINE), *Othelius*, natif d'Udine, enseigna avec succès le droit à Padoue, jusqu'à l'âge de 80 ans. Ses écoliers lui donnaient ordinairement le nom de *Père*, qu'il méritait par son extrême douceur. Il mourut en 1628. On a de lui : | *Consilia;* | *De jure dotium;* | *De pactis;* | des *Commentaires sur le droit civil et canonique.*

OTHMAN ou **OSMAN**, troisième calife des Musulmans depuis Mahomet, monta sur le trône après Omar, l'an 644 de J.-C., dans sa 70e année. Il fit de grandes conquêtes, par Moaviah (*voyez* ce nom), général de ses armées, et fut tué dans une sédition l'an 656. Attentif à la conservation de la foi musulmane, il supprima plusieurs copies défectueuses de l'*Alcoran*, et fit publier ce livre d'après l'original qu'Abubeker avait mis en dépôt chez Aysha, l'une des veuves du prophète. Ali, chef des révoltés, lui succéda.

OTHMAN Ier. *Voyez* OTTOMAN.

OTHON (MARCUS-SALVIUS), empereur romain, naquit à Rome, l'an 32 de J.-C., d'une famille qui descendait des anciens rois de Toscane. Néron, dont il avait été le favori et le compagnon de débauches, l'éleva aux premières dignités de l'empire. Après la mort de Néron, l'an 68 de J.-C., il s'attacha à Galba, auprès duquel il rampa en vil courtisan. Othon se persuadait que cet empereur l'adopterait; mais Pison lui ayant été préféré, il résolut d'obtenir le trône par la violence. Sa haine contre Galba et sa jalousie contre Pison ne furent pas les seuls motifs de son projet. Il était accablé de dettes, contractées par ses débauches; et il regardait la possession de l'empire comme l'unique moyen de s'acquitter. Il dit même publiquement, que « s'il n'était au plus » tôt empereur, il était ruiné sans ressource; et qu'après tout, il lui était indifférent, ou de périr de la main d'un » ennemi dans une bataille, ou de celle » de ses créanciers, prêts à le poursuivre » en justice. » Il gagna donc les gens de guerre, fit massacrer Galba et Pison, et fut mis sur le trône à leur place l'an 69. Le sénat le reconnut, et les gouverneurs de presque toutes les provinces lui prêtèrent serment de fidélité. Durant les changemens arrivés à Rome, les légions de la basse Germanie avaient décerné le sceptre impérial à Vitellius. Othon lui proposa en vain des sommes considérables pour l'engager à renoncer à l'empire : tout fut inutile. Othon voyant son rival inflexible, marcha contre lui, et le vainquit dans trois combats différens; mais son armée ayant été entièrement défaite dans une bataille générale, livrée entre Crémone et Mantoue, il se donna la mort l'an 69 de J.-C., à 37 ans. Etroitement lié avec Néron, il avait eu part à ses crimes ainsi qu'à ses plaisirs. Ses complaisances pour ce monstre de cruauté, et les voies affreuses par lesquelles il parvint à l'empire, ont fait penser à plusieurs historiens qu'il aurait plutôt été un tyran qu'un bon empereur.

OTHON Ier ou **OTTON**, empereur d'Allemagne, dit *le Grand*, fils aîné de Henri l'Oiseleur, naquit en 912, et fut couronné à Aix-la-Chapelle en 936. Le nouvel empereur ne fut tranquille sur le trône qu'après avoir essuyé des contradictions de la part de sa mère Mathilde. Cette princesse s'efforçait d'y placer son fils cadet Henri, sous prétexte qu'au temps de la naisssance d'Othon, Henri l'Oiseleur n'était encore que duc de Saxe; au lieu que le jeune Henri était fils de Henri l'Oiseleur, roi d'Allemagne. Othon étant monté sur le trône l'obligea de se retirer en Westphalie; il la fit revenir dans la suite à la cour, l'honora comme sa mère, et se servit utilement de ses conseils. La couronne devenue pour ainsi dire héréditaire aux ducs des Saxons, rendit ce peuple extrêmement fier. Eberhard, duc de Franconie, entreprit de les humilier par la force des armes; mais Othon l'humilia lui-même. Il fut condamné à une amende de cent talens, et ses associés à la peine du *harnescar*. Ceux de la haute noblesse qu'on condamnait à cette peine, étaient obligés de charger un chien sur leurs épaules, et de le porter souvent jusqu'à une distance de deux lieues. La petite

noblesse portait une selle, les ecclésiastiques un grand missel, et les bourgeois une charrue. Othon sut non seulement se faire respecter au dehors; mais il rétablit au dedans une partie de l'empire de Charlemagne; il étendit, comme lui, la religion chrétienne en Germanie par des victoires. Les Barbares, une fois soumis, étaient instruits dans la foi, et recevaient avec reconnaissance une religion qui faisait leur bonheur. Les Danois, peuple indomptable, qui avaient ravagé la France et l'Allemagne, reçurent ses lois. Il soumit la Bohème en 950, après une guerre opiniâtre, et c'est depuis lui que ce royaume fut réputé province de l'Empire. Othon, s'étant ainsi rendu le monarque le plus puissant de l'Occident, fut l'arbitre des princes. Louis d'Outre-Mer, roi de France, implora son secours contre quelques seigneurs français qui s'érigeaient en souverains et en petits tyrans. L'Italie, vexée par Bérenger II, usurpateur du titre d'empereur, appelle Othon contre ce tyran. Othon parait, et Bérenger prend la fuite; mais l'empereur profite de cette occasion pour établir son autorité en Italie. Il marche vers Rome; on lui ouvre les portes, et Jean XII le couronne empereur en 962. Othon prit les noms de *César* et d'*Auguste*, et obligea le pape à lui faire le serment de fidélité. Othon confirma en même temps les donations de Pépin, de Charlemagne et de Louis le Débonnaire; ce qui était un peu contradictoire, puisque ces donations rendaient le pape souverain temporel et indépendant : mais cela peut s'entendre d'une fidélité d'alliance et d'attachement. Jean XII était dans le cas de faire prendre cette précaution. Il se ligua contre l'empereur avec Bérenger même, réfugié chez des Mahométans qui venaient de se cantonner sur les côtes de Provence. Il fit venir Adalbert, fils de ce Bérenger, à Rome, tandis qu'Othon était à Pavie. Tout cela rendit Jean XII extrêmement odieux. Othon passa à Rome, fit déposer le pontife, et élire Léon VIII à sa place en 963. Il est à croire, vu la religion et la piété sincère d'Othon, qu'il crut cette déposition permise et valide, à raison des vices de Jean et des vertus de Léon. (*Voyez* ces deux articles.) Le nouveau pape, le sénat, les principaux du peuple, le clergé de Rome, solennellement assemblés dans Saint-Jean-de-Latran, furent contraints d'accorder à Othon et à tous ses successeurs le droit de nommer au saint Siége, ainsi qu'à tous les archevêchés et évêchés de ses royaumes. On fit en même temps un *Décret*, portant que « les empereurs auraient le droit de se » nommer tels successeurs qu'ils juge» raient à propos. » Ce qui semble prouver que dans ce conflit de prétentions, les empereurs se regardaient comme dépendans de Rome, tandis qu'ils voulaient en être les maîtres. A peine Othon était retourné en Allemagne, que les Romains emprisonnèrent Léon, et prirent les armes contre l'empereur. Le préfet de Rome, les tribuns, le sénat, voulurent faire revivre les anciennes lois; mais ce qui dans un temps est une matière de gloire, devient dans d'autres une source de malheurs. Othon revole en Italie, prend Rome en 964, fait pendre une partie du sénat; le préfet de Rome est fouetté dans les carrefours, promené nu sur un âne, et jeté dans un cachot où il mourut de faim, et Benoît V, successeur de Jean XII, envoyé prisonnier en Allemagne. Les dernières années d'Othon furent occupées par une guerre contre les empereurs d'Orient. Il avait envoyé des ambassadeurs pour amener en Allemagne la fille de l'empereur grec, fiancée à son fils Othon II; mais le traître Nicéphore II fit assassiner les ambassadeurs, et s'empara des présens dont ils étaient chargés. Othon, à la tête d'une armée, se jeta sur la Pouille et la Calabre, qui appartenaient encore aux Grecs. L'armée de Nicéphore fut défaite, et les prisonniers renvoyés à Constantinople avec le nez coupé. Jean Zimiscès, successeur de Nicéphore, fit la paix avec Othon, et maria sa nièce Théophanie avec le jeune Othon II. L'empereur d'Allemagne mourut peu de temps après, en 973, avec la gloire d'avoir rétabli l'empire de Charlemagne en Italie; mais Charles fut le vengeur de Rome, au lieu qu'Othon en fut le vainqueur et l'oppresseur, et son empire n'eut pas des fondemens aussi fermes que celui de Charlemagne. Othon avait d'ailleurs de grandes qualités, beaucoup de courage, une piété fervente, une extrême droiture, et un amour ardent pour la justice : sa colère et son ambition dérogeaient quelquefois à ces qualités; mais il y revenait dès que son âme reprenait sa situation naturelle. C'est à lui principalement que le clergé d'Allemagne est redevable de ses richesses et de sa puissance. Il lui conféra des duchés et des comtés entiers, avec la même autorité que les princes sé-

Digitized by Google

culiers y exerçaient. L'abbé Schmidt, dans une *Histoire des Allemands*, ouvrage plein d'inexactitudes, de préjugés, de prédilections et de haines, a pris à tâche d'exalter ce prince dans ce qu'il a fait de mal, et de lui faire presque un crime de ce qu'il a fait de bien, de contourner ses actions et ses intentions, et de changer l'idée que nous en ont donnée les écrivains du temps, en particulier Wittikind, moine de Corbie en Saxe, auteur équitable, impartial, parfaitement instruit des faits qu'il rapporte, contemporain et compatriote d'Othon. A qui croire? A des écrivains du 18e siècle, qui *raisonnent l'histoire* pour la faire servir à leurs vues, ou aux hommes sans prétention, qui ont écrit tout simplement les faits dont ils ont été témoins, ou qu'ils rapportent d'après la connaissance publique, générale, non contestée, qu'on en avait de leur temps? (Voyez l'*Histoire des Allemands, sous Othon le Grand*, par T. G. Voigtel, Halle, 1802, in-8° (en allemand); et l'*Hist. des Répub. ital.* par Sismondi, t. 1.)

OTHON II, surnommé *le Sanguinaire*, succéda à Othon Ier, son père, à l'âge de 18 ans en 973. Sa mère Adélaïde profita de sa jeunesse pour s'emparer des rènes de l'état; mais Othon, lassé de la dépendance où elle le tenait, l'obligea de quitter la cour. A peine a-t-elle disparu, que la guerre civile est allumée. Le parti d'Adélaïde fait couronner empereur le jeune Henri, duc de Bavière. Harold, roi de Danemarck, et Boleslas, duc de Bohème, profitent de ces troubles. Othon, seul contre tous, réduit ses différens ennemis et punit les rebelles. Les limites de l'Allemagne et de la France étaient alors fort incertaines. Lothaire, roi de France, crut avoir des prétentions sur la Lorraine, et les fit revivre. Othon assembla près de 60,000 hommes, désola toute la Champagne et alla jusqu'à Paris. On ne savait alors ni fortifier les frontières, ni faire la guerre dans le plat pays; les expéditions militaires n'étaient que des ravages. Othon fut battu à son retour, au passage de la rivière d'Aisne. Geoffroi, comte d'Anjou, le poursuivit sans relâche dans la forêt des Ardennes, et lui proposa, suivant les règles de la chevalerie, de vider la querelle par un duel. Othon refusa le défi, croyant sa dignité au-dessus d'un combat avec Geoffroi. Enfin l'empereur et le roi de France firent la paix en 980; et par cette paix, Charles, frère de Lothaire, reçut la basse Lorraine avec quelque partie de la haute. Pendant qu'Othon s'affermissait en Allemagne, les Grecs ligués avec les Sarrasins ravageaient l'Italie et inquiétaient le pape. Benoît VII eut recours à Othon, qui repassa les Alpes, et fit d'abord tout plier devant lui; mais après quelques combats heureux, il fut défait par la trahison des Italiens qui servaient dans son armée en 982, fait prisonnier, acheté par un marchand d'esclaves, et rançonné par l'impératrice Théophanie sa femme, avant d'avoir été reconnu. On touchait au moment d'une grande révolution; mais, les Grecs et les Arabes étant désunis, Othon eut le temps de rassembler les débris de son armée, et de faire déclarer empereur à Vérone son fils Othon, qui n'avait pas trois ans. Il retourne encore à Rome, et y meurt en 983, suivant les uns, d'une flèche empoisonnée; suivant d'autres, de déplaisir; enfin suivant quelques-uns, d'un poison que lui fit prendre sa femme. Ce prince, dont le règne ne fut que de dix années, n'égalait point son père; il avait moins de grandes qualités, et le peu qu'il en possédait était terni par son caractère cruel et perfide. On prétend que, lorsqu'il arriva à Rome, il invita à dîner quelques sénateurs partisans de Crescentius (*voyez* ce nom), et les fit tous égorger au milieu du repas. Il faut convenir que si ce trait est réel, il pouvait être en quelque sorte nécessité par les trahisons et les atrocités toujours renaissantes de cette faction.

OTHON III, fils unique du précédent, surnommé *le Roux*, né en 980, avait à peine atteint l'âge de trois ans quand son père mourut. Les états d'Allemagne, prévoyant les troubles qui arrivèrent quelque temps après, se hâtèrent de le faire sacrer à Aix-la-Chapelle en 983. Henri, duc de Bavière, rebelle sous Othon II, le fut sous Othon III. Il s'empara de la personne du jeune empereur, usurpa la régence durant sa minorité; mais les états la lui enlevèrent, et la donnèrent à la mère de ce prince. L'Italie fut encore déchirée par les factions sous ce règne. Crescentius remplit Rome de troubles et de désordres. Othon, appelé en Italie par le pape Jean XV, chasse les rebelles, et est sacré par Grégoire V, successeur de Jean XV, qui venait de mourir. A peine fut-il de retour en Allemagne, que Crescentius chassa de Rome le pape Grégoire V, et mit à sa place l'antipape Jean XVI. Ce-

Digitized by Google

lui-ci, de concert avec le rebelle, projetait de rétablir les empereurs grecs en Italie. Othon, obligé de repasser les Alpes, assiége Rome, la prend, dépose l'antipape et le fait mutiler. Crescentius, attiré hors du château Saint-Ange, sur l'espérance d'un accommodement, eut la tête tranchée en 998, avec douze de ses gens. Grégoire V, que l'empereur avait rétabli, mourut en 999. Othon III fit élire à sa place Gerbert, son précepteur, archevêque de Ravenne, qui prit le nom de *Silvestre II*. Ce fut à la prière de ce pontife que l'empereur donna cette même année à l'église de Verceil la ville même de Verceil, avec toute la puissance publique. Othon, de retour en Allemagne, passa en Pologne, et donna au duc Boleslas le titre de roi. Il se rendit de nouveau en Italie. En 1001, il manqua de périr à Rome, en voulant dissiper une troupe de séditieux. Il fut obligé de fuir, et revint avec des troupes venger l'affront qu'il avait reçu. Il mourut au château de Paterno, dans la Campanie, en reprenant le chemin de l'Allemagne l'an 1002, à 22 ans, après un règne de 19. Il avait épousé Marie d'Aragon. *Voyez* ce nom.

OTHON IV, dit le *Superbe*, fils de Henri *le Lion*, duc de Bavière, et de Mathilde, sœur de Richard *Cœur de Lion*, roi d'Angleterre, fut élevé à la cour de son oncle, qui lui assigna plusieurs domaines, en échange desquels il obtint le comté de Poitiers, et l'Aquitaine. Othon avait beaucoup de partisans en Allemagne, et après la mort de Henri IV, une partie des électeurs le proclamèrent empereur, tandis qu'une autre partie choisit Philippe, duc de Souabe, appuyé par Philippe-Auguste. Richard soutient les droits de son neveu : l'Italie et l'Allemagne se partagent entre les deux prétendans; et la guerre civile désole ces deux pays. Enfin, Philippe ayant été assassiné par le duc de Bavière, Othon épouse Béatrix, fille de l'empereur mort, et apaise toutes les dissensions. Ainsi, élu empereur en 1197, il fut reconnu par toute l'Allemagne en 1208. Pour s'affermir sur le trône, il alla recevoir la couronne impériale en Italie. Le pape Innocent III la lui donna, après lui avoir fait jurer qu'il lui abandonnerait ce que la comtesse Mathilde avait laissé au saint Siége, et nommément la Marche d'Ancône et le duché de Spolette. Malgré ce serment, Othon réunit à son domaine les terres de Mathilde. Le pape le menaça de l'excommunication; l'empereur, à la tête d'une armée, s'empara de la Pouille. Alors Innocent lance ses foudres. L'archevêque de Mayence, à qui il adressa cette excommunication, la publia en Allemagne, et invita les princes à procéder à une nouvelle élection en faveur de Frédéric, roi de Sicile, fils de Henri VI. Othon vole en Allemagne pour apaiser les troubles, convoque la diète de Nuremberg, et après avoir déclamé beaucoup contre le saint Siége, il se soumet au jugement des princes et leur abandonne l'Empire. Frédéric, appuyé par Innocent III et par le roi de France Philippe-Auguste, se fit couronner à Mayence, et toute l'Allemagne se joignit à lui. Othon IV, trop faible pour lui résister, quoique soutenu par l'Angleterre, se retira dans ses terres de Brunswick. L'espérance de renverser le principal appui de Frédéric II le fit entrer dans la ligue du comte de Flandre contre le roi de France; mais son armée fut entièrement défaite à la bataille de Bouvines, en 1214. Cette perte ruina ses affaires, et ne lui permit plus de songer à celles de l'empire. Il s'enferma dans le château de Hartzbourg, où il mena une vie privée jusqu'à sa mort, arrivée en 1218. Il fut plus heureux dans la retraite que sur le trône, sur lequel il n'avait eu assez de courage, ni assez de prudence.

OTHON ou **HATTON**, archevêque de Mayence, est célèbre par une histoire qu'on trouve dans presque tous les annalistes allemands. On prétend que, dans une famine, il fit enfermer beaucoup de pauvres qui, pressés par la faim, lui demandaient l'aumône, et les fit brûler vifs, les appelant *ses souris et ses rats*. Dieu punit sa cruauté; car les rats et les souris l'incommodèrent tellement, qu'il fut obligé de se réfugier dans une tour qu'il fit bâtir au milieu du Rhin, et qu'on appelle encore aujourd'hui *Mausthurn* (tour des souris). Cette précaution fut inutile; les souris l'y poursuivirent. Le père Serarius, dans son ouvrage *de Rebus Moguntinis*, a tâché de prouver la fausseté de cette histoire; mais il fut vivement attaqué dans une savante dissertation qui parut dans le Journal de Verdun. Lenglet du Fresnoi a placé la même histoire dans ses *Tablettes chronologiques*; le fameux Misson, qui certainement n'était pas trop porté à croire aux miracles, assure qu'on ne peut la combattre par des

raisons solides. (*Voyage d'Italie*, tom. 1, p. 58.) Pour détruire l'argument tiré de l'invraisemblance, il amène l'exemple de Popiel II, roi de Pologne, et diverses histoires rapportées par Pline et par Varron. Enfin, si Dieu a rempli de grenouilles le palais d'un roi superbe et obstiné (*Edidit terra illorum ranas in penetralibus regum ipsorum*, ps. 104), il n'est pas ridicule de croire qu'il a puni un prince cruel et avare par des souris. La ville de Cosa, qui n'était pas fort éloignée de Montalte en Italie, fut tellement dévastée par les souris, que ses habitans furent obligés de l'abandonner, comme le rapporte Rutilius Nomatianus Gallus :

Dicuntur cives quondam migrare coacti
Muribus infestas deseruisse domos.

Les îles des Bermudes ont été également infestées par des rats qui parurent et disparurent sans qu'on sût d'où ils étaient venus, ni ce qu'ils étaient devenus. *Voyez* Bermudes dans le Dictionnaire géographique.

OTHON, duc de Bavière. *Voyez* BAVIERE.

OTHON (saint), évêque de Bamberg et apôtre de la Poméranie, naquit en Souabe vers 1069, devint chapelain et chancelier de l'empereur Henri IV, puis évêque de Bamberg en 1102. Il convertit Uratislas, duc de Poméranie, avec une grande partie de ses sujets, et mourut à Bamberg le 30 juin 1139. Ses vertus, son zèle, ses lumières, furent l'admiration de l'Allemagne. On a de lui une *Lettre* à Pascal II. *Voyez* sa *Vie* écrite par D. Anselme Meiller, abbé d'Ensdorf dans le haut Palatinat, sous ce titre : *Mundi miraculum, S. Otho*, etc., Amberg, 1739, in-4°. On célèbre sa fête le 2 juillet.

OTHON de FRIESINGEN, ainsi nommé parce qu'il était évêque de cette ville au douzième siècle, était fils de saint Léopold, marquis d'Autriche, et d'Agnès, fille de l'empereur Henri VI. Il fut d'abord prévôt de Neubourg, en Autriche; il alla ensuite en France faire ses études dans l'université de Paris, et s'y distingua. L'amour de la solitude le fit entrer dans le monastère de Morimond, dont il devint abbé. Nommé évêque de Freisingen en 1138, il accompagna l'empereur Conrad dans la Terre-Sainte, sans quitter l'habit de religieux. Peu après son retour, il abdiqua l'épiscopat en 1156, et retourna à son ancienne solitude à Morimond en Bourgogne, où il mourut le 21 septembre 1158. On a de lui une *Chronique* en sept livres, depuis le commencement du monde jusqu'en 1146. Cet ouvrage, peut-être de quelque utilité malgré les fables dont il est rempli, a été continué jusqu'en 1210, par Othon de Saint-Blaise. On le trouve dans les *Recueils* de Pistorius et de Muratori, ainsi que deux autres productions du prélat allemand : la première est un *Traité de la fin du monde et de l'Antechrist*, et la deuxième une *Vie de l'empereur Frédéric Barberousse*, en 2 livres. Ces ouvrages d'Othon ont été publiés à Francfort par les soins de Christian Urstitius, 1585, in-fol

OTHONIEL, fils de Cenez, et parent de Caleb, ayant pris Dabir, autrement Cariath-Sepher, épousa Axa, fille de Caleb, que celui-ci avait promise en mariage à quiconque prendrait cette ville des Chananéens. Les Israélites ayant été assujétis pendant huit ans par Chusam Rasathaïm, roi de Mésopotamie, Othoniel, suscité de Dieu, vainquit ce prince, et après avoir délivré de servitude les Israélites, il en fut le juge, et les gouverna en paix l'espace de quarante ans. Sa mort, arrivée l'an 1344 avant J.-C., fit couler les larmes des Israélites.

OTRANTE (JOSEPH FOUCHÉ, duc d'). *Voyez* FOUCHÉ.

OTROKTSIFORIS (FRANÇOIS), Hongrois, fit ses études à Utrecht, et fut ministre dans sa patrie. Après bien des disgrâces, occasionées par son attachement à l'erreur, il embrassa la religion catholique, enseigna le droit à Tyrnau, mit en ordre les archives de l'église de Strigonie, et mourut à Tyrnau l'an 1718. On a de lui : | plusieurs ouvrages polémiques imprimés en Hollande, dont il rougit ensuite, et qu'il réfuta lui-même ; | *Origines hungaricæ*, Franeker, 1693, 2 vol. in-8°, ouvrage plein de recherches. Il y faut joindre | *Antiqua religio Hungarorum, vere christiana et catholica*, Tyrnau, 1706, in-8°, que le même auteur fit lorsqu'il fut revenu de ses préjugés. | *Examen reformationis Lutheri*, 1696; | *Roma civitas Dei sancta*; | *Theologia prophetica, seu Clavis prophetiarum*, Tyrnau, 1705, in-4°.

OTT (JEAN-HENRI), *Ottius*, né à Zurich en 1617, d'une famille distinguée, fut professeur en éloquence, en hébreu et en histoire ecclésiastique à Zurich, où il mourut en 1682. On a de lui plusieurs ouvrages de théologie et de littérature. — Son fils, JEAN-BAPTISTE OTT, né en

Digitized by Google

1661, se rendit habile dans les langues orientales et les antiquités, et professa l'hébreu à Zurich. On a aussi de lui divers ouvrages peu connus.

OTTER (Jean), né en 1707, à Christianstadt, ville de Suède, d'une famille commerçante, engagée dans les erreurs du luthéranisme, fit de bonne heure son étude principale des langues. Il apprit d'abord celles du Nord, dont il joignit la connaissance à l'étude des humanités. Quand la paix de Neustadt eut rendu, en 1724, le calme à la Suède, il alla étudier dans l'université de Lund en Scanie, où il se livra deux ans à la physique et à la théologie. Ce fut alors qu'il commença à avoir des doutes sur la religion qu'il professait; il passa en France, où il fit son abjuration. Le cardinal de Fleury l'accueillit avec distinction, lui donna un emploi dans les postes, et l'envoya dans le Levant en 1734, d'où il ne revint qu'au bout de 10 ans. Le fruit qu'il retira de ses courses fut une connaissance profonde des langues turque, arabe, persane, de la géographie, de l'histoire et de la politique des états qu'il avait fréquentés. Il avait aussi travaillé avec soin à remplir un autre objet de sa mission, qui était de rétablir le commerce des Français dans la Perse. La cour de France ne tarda pas à récompenser son zèle et ses travaux. Outre une pension qui lui fut d'abord accordée, on l'attacha à la bibliothèque royale, en qualité d'interprète pour les langues orientales. On le nomma, au mois de janvier 1746, à une chaire de professeur royal pour la langue arabe; et en 1748, il fut admis à l'académie des inscriptions et belles-lettres. Epuisé par ses voyages et par la continuité de ses travaux, il mourut la même année dans la quarante-unième de son âge. Il venait de publier son *Voyage en Turquie et en Perse*, avec une *Relation des expéditions de Thamas Koulikan*, en 2 vol. in-12, enrichies d'un grand nombre de notes intéressantes, mais écrites d'un ton sec. Il avait lu dans l'académie des belles-lettres un premier *Mémoire sur la conquête d'Afrique par les Arabes*, et il a laissé le deuxième fort avancé. L'*Eloge* d'Otter par Bougainville est inséré dans le *Recueil* de l'academie des inscriptions, t. 23, p. 297-308.

OTTFRIDE ou **OTFRID**, *Otfridus*, moine allemand vers le milieu du 9e siècle, passa la plus grande partie de sa vie au monastère de Weissembourg en basse Alsace, et fit de grands progrès dans la littérature sacrée et profane. Il épura la langue allemande, qu'on appelait alors *théodisque* ou *tudesque*. Il fit dans cette vue une grammaire, ou plutôt il perfectionna celle que Charlemagne avait commencée. Pour faire tomber les chansons profanes, il mit en vers tudesques rimés les plus beaux endroits de l'Evangile. Comme ces vers pouvaient se chanter, ils se répandirent beaucoup, et produisirent l'effet qu'il en attendait : ils ont été publiés en 1571, in-8°, à Bâle, par Francowitz. On conserve dans la bibliothèque impériale à Vienne plusieurs ouvrages en allemand d'Ottfride, manuscrits; une *Paraphrase* en prose des Psaumes; *les cantiques de l'office divin ;* et quelques *Homélies sur les Evangiles*. Il était disciple de Raban-Maur. *Voyez* les *Antiquités teutoniques* de J. Schilter.

* **OTTIERI** (François-Marie, comte et puis marquis), naquit à Florence en 1665, fut page à la cour de Cosme III, et membre de la célèbre académie de la Crusca. Il parcourut toute l'Europe, et, de retour en Italie, il publia son *Histoire des guerres qui ont eu lieu en Europe, et particulièrement en Italie pour la succession de la monarchie espagnole, depuis l'an 1696 jusqu'en 1725*, Rome, 1762, 9 vol. in-4°. Le premier volume fut mis à l'index; mais il paraît que l'auteur se rétracta sur plusieurs expressions peu convenables et relatives à la cour de Rome, puisqu'il continua à y publier son histoire, et qu'on en a permis la réimpression. Il mourut en 1742.

OTTO GUERICKE. *Voy.* GUERICKE.

OTTOBONI (Pierre). *Voy.* ALEXANDRE VIII.

OTTOCARE II, dit *le Victorieux*, roi de Bohème, obtint l'Autriche et la Styrie par son mariage avec Marguerite d'Autriche, à l'exclusion de Frédéric de Bade, fils de la sœur aînée de Marguerite, et acquit, à prix d'argent, la Carinthie, la Carniole et l'Istrie en 1262. Il signala sa valeur dans les guerres qu'eut à soutenir son père contre Frédéric d'Autriche. Fier de ses richesses et de sa puissance, il porta la guerre en Prusse, et força les Prussiens à embrasser le christianisme; il jeta les fondemens de la ville de Kœnigsberg, ensuite il entra en Hongrie, et eut plusieurs avantages sur ses ennemis. Rodolphe, comte de Habsbourg, ayant été élu empereur en 1273, le somma de rendre hommage pour les fiefs qui

étaient de sa dépendance. Sur son refus, ce prince le cita à la diète de l'empire, pour rendre raison de ses acquisitions injustes; mais il ne comparut ni par lui-même, ni par autrui. Ce mépris irrita tellement les princes impériaux, qu'on résolut de lui déclarer la guerre. L'empereur marcha donc vers l'Autriche; Ottocare ne se fiant pas au succès d'une bataille, et craignant les démarches de Frédéric de Bade, demanda la paix, consentit de céder l'Autriche, et prêta hommage à genoux pour la Bohème et pour les autres terres qu'il possédait. (*Voyez* RODOLPHE Ier.) Mais la reine son épouse et quelques esprits brouillons lui ayant reproché une si lâche démarche, il rompit la paix, et s'empara de l'Autriche avec une puissante armée. L'empereur se mit en campagne pour le combattre avec toutes ses troupes allemandes et hongroises. La bataille se donna à Marchfeldt, près de Vienne, l'an 1278, et Ottocare la perdit avec la vie. après 25 ans de règne. Il eut pour successeur au trône de Bohème son fils Wenceslas, fiancé à Judith, fille de l'empereur Rodolphe.

OTTOMAIO (Jean-Baptiste dell'), poète italien, mort l'an 1527, est auteur de 51 *Canzoni*, qui furent insérés sans sa participation dans l'édition que donna Grazzini en 1555, à Florence, du 2e livre de Berni, intitulé: *Di tutti i trionfi, carri, mascarate*, etc. Paul dell' Ottomaïo, frère de Jean-Baptiste, s'en plaignit hautement, et obtint de l'autorité souveraine que les 100 pages contenant les *Canzoni* seraient arrachées de tous les exemplaires; ce qui fut en partie exécuté. Il en donna une autre édition à Florence, 1560, in-8°, augmentée de quatre nouvelles chansons. Cependant, malgré ce supplément, on préfère l'édition du recueil de Grazzini, à cause des changemens que fit Ottomaïo dans la sienne pour la différencier de la première: les curieux les rassemblent toutes les deux.

OTTOMAN, OSTMAN ou OTHMAN, premier empereur des Turcs, était un des émirs ou généraux d'Alaëdin, dernier sultan d'Iconium. Ce souverain étant mort sans postérité, Ottoman partagea ses états avec les autres généraux, comme autrefois les capitaines d'Alexandre le Grand. Une partie de la Bithynie et de la Cappadoce lui échut. Il sut conserver ses possessions par de nouvelles conquêtes, qu'il fit sur les Grecs du côté de la Lycie et de la Carie, et prit la qualité de sultan en 1299 ou 1300. Il fit de la ville de Pruse la capitale de son empire naissant, et mourut en 1326. La bonté de ce sultan se fit extrêmement remarquer dans une longue suite de despotes violens et sanguinaires; elle a passé par tradition chez les Turcs comme une merveille. Quand leurs empereurs montent sur le trône, au milieu des acclamations, on ne manque jamais de leur souhaiter, entre les vertus dignes d'un souverain, la bonté d'Ottoman.

OTTOMAN (le père), *Voyez* OSMAN, fils d'Ibrahim.

OTWAY (Thomas), célèbre poète anglais, né en 1651 à Trottin, dans le comté de Sussex, fut élevé à Winchester et à Oxford, puis à Londres, où il se livra tout entier au théâtre. Il était en même temps auteur et acteur. Ses tragédies sont plus estimées que ses autres pièces; mais les sujets sont mal choisis et ne s'accordent pas avec les notions de l'histoire: elles sont d'ailleurs défigurées par des irrégularités et des bouffonneries. Son style est trop figuré et rempli de l'enflure asiatique. Ce poète mourut en 1685, à 34 ans. On a recueilli ses *Œuvres* (*comédies et tragédies*) à Londres, 1736, 2 vol. in-12; 1768, 3 vol. in-12. Les tragédies d'Otway sont *Alcibiade*, *don Carlos*, sujet reproduit par Schiller; *Bérénice*, imitée de Racine; *Caïus Marius*; l'*Orphelin*, et *Venise sauvée*, son chef-d'œuvre, et qui a fourni à La Fosse le sujet de *Manlius*.

OUBOUCHA, ou d'après les écrivains chinois OUBACHÉ, kan des Tartares Tourgauts, devenus fameux par leur émigration de l'empire russe. Oubaché commandait une horde de six cent mille Tartares les plus paisibles et les plus hospitaliers parmi ces peuples, qui occupaient les plaines arrosées par le Wolga, entre Astracan et Casan. Il était parvenu à un âge très avancé, lorsqu'une insulte faite dans la personne de ce vieillard priva la Russie de plus d'un demi-million d'hommes, aussi utiles en guerre qu'en paix. Un lieutenant russe, nommé Kischenskoï, étant venu exiger le tribut que les Tourgauts payaient à la Russie, non content de le percevoir, s'empara de plusieurs troupeaux qu'il vendit à son profit. Oubaché lui porta alors ses plaintes, et Kischenskoï l'accablant d'injures, osa même lui donner un soufflet. Il aurait été massacré à l'instant; mais le prudent Oubaché parvint à modérer la

juste indignation de son peuple, et se borna à demander justice à Catherine II. Ses envoyés furent mal reçus, et on daigna à peine les écouter. Ne pouvant endurer cette injustice, Oubaché et les anciens de la horde, après avoir tenu conseil, prirent le parti de se retirer jusqu'au pied des montagnes du Thibet, près des frontières de la Chine, d'où, suivant une ancienne tradition, les Tourgauts croyaient être originaires. A ce que rapporte l'historien Castera, ils quittèrent les bords du Wolga le 10 décembre 1770, et arrivèrent sur ceux de l'Ili le 9 août 1771. Catherine fit redemander les Tourgauts à l'empereur de la Chine; mais ce monarque lui répondit : « Je ne suis pas » assez injuste pour livrer mes propres » sujets à une puissance étrangère, ni as» sez cruel pour chasser des enfans qui » rentrent dans le sein de leur famille. Je » n'ai été instruit du projet des Tourgauts » qu'au moment de leur arrivée, et je me » suis empressé de leur rendre le pays de » leurs ancêtres. L'impératrice ne peut » se plaindre que de celui qui a porté sa » main sur le visage d'un kan et d'un » vieillard aussi respectable qu'Oubaché.» Ce dernier mourut peu de temps après son émigration, vers l'année 1775. On trouve des détails sur cette émigration des Tourgauts dans le tome 2 des *Mémoires* concernant les Chinois.

* **OUDEGHERST** (Pierre d'), jurisconsulte né à Lille, se fit de la réputation dans le 16e siècle par son habileté dans l'histoire, dans la jurisprudence et dans le maniement des affaires, et publia, en 1571, son livre des *Chroniques et annales de Flandre* depuis l'an 620, jusqu'à l'an 1477, Anvers, Plantin, un vol. in-4°, qui se compose de 199 chapitres. Cet ouvrage dédié à l'empereur Maximilien II, auprès duquel l'auteur résida quelque temps, est écrit avec ordre et on y trouve des faits intéressans que l'on chercherait souvent inutilement ailleurs. Le temps ou les guerres civiles ayant anéanti les *Mémoires* précieux qu'il a pu consulter, le livre d'Oudegherst devient nécessaire à ceux qui voudront connaître les révolutions qu'a essuyées la Flandre, et la part qu'elle a eue à celles qui ont agité les états voisins depuis l'origine de cette principauté, jusqu'à la mort de Charles-le-Téméraire, le dernier des ducs de Bourgogne qui ait régné sur cette province. Oudegherst mourut en 1591 à Madrid en Espagne, où don Louis Valle de la Cerda, conseiller de Sa Majesté catholique, l'avait appelé, pour travailler conjointement avec lui à l'établissement des caisses publiques et monts-de-piété en ce royaume. Il s'est fait une nouvelle édition des Annales en 1789, Gand, en 2 vol. in-8°, enrichie de *Notes* et de plusieurs *chartes* et *diplômes* qui n'ont jamais été imprimés. Cette édition a été donnée par les soins de M. Lesbroussart, professeur de poésie au collége de Bruxelles, et correspondant du musée de Bordeaux. Oudegherst devait publier la suite de son ouvrage, depuis l'avénement de la maison d'Autriche au gouvernement de la Flandre, jusqu'au temps auquel il écrivait. On doit regretter que cette suite n'ait point paru.

OUDENHOVEN (Jacques), ministre protestant, né à Bois-le-Duc, mort vers l'an 1683, fit sa principale étude de l'histoire de son pays, comme il paraît par les ouvrages qu'il nous a laissés écrits en flamand : *Description de la ville et mairie de Bois-le-Duc*, 1670, in-4°. Il y parle des catholiques avec toute la partialité qu'on doit attendre d'un prédicant. | *Description de la ville de Heusdin*, Amsterdam, 1743, in-4°; | ... *de Dordrecht*, Harlem, 1670, in-8°; | *Origine et antiquité de la ville de Harlem*, 1671, in-12; | *Antiquités cimbriques*, Harlem, 1682; on y trouve des choses curieuses touchant les différentes inondations arrivées en Hollande; | *Description de la Hollande ancienne ou de la Sud-Hollande*, 1654, in-4°.

* **OUDET** (dom Jean), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, savant théologien et profond métaphysicien, naquit à Yvoi-Carignan, ancien duché de Luxembourg. Il embrassa l'état monastique, et fit profession de la règle de saint Benoît à l'abbaye de Saint-Vannes de Verdun. Il enseigna long-temps la théologie, et passait pour un des plus habiles professeurs de la congrégation. Oudet excellait surtout dans la métaphysique. Lorsque le père Malebranche eut fait paraître son système, dom Oudet le lut avidemment, et partit aussitôt pour Paris dans l'intention d'aller trouver ce savant oratorien, et de discuter avec lui sur divers points de son nouvel ouvrage. On argumenta vigoureusement, et on se sépara de bonne amitié, après avoir épuisé la discussion, sans que de part et d'autre on eût changé de sentiment. Oudet composa divers ouvrages, mais dont il paraît qu'aucun n'a été publié. On dictait dans

les cours de théologie de la congrégation un *Traité*, qu'il avait composé, *de Jure et Justitia*, qu'on assure être excellent; et l'auteur de la *Bibliothèque générale des anciens écrivains de l'ordre de Saint-Benoît* parle d'un *Traité de la grâce*, par dom Oudet, « où, dit-il, sans donner » dans aucun écueil, il ne laisse rien à dé» sirer. » Il mourut à Novi-les-Moines, maison de la congrégation, près Rethel-Mazarin, le 18 décembre 1736.

OUDIN (César), fils de Nicolas Oudin, grand-prévôt de Bassigny fut élevé à la cour du roi de Navarre, qui fut depuis Henri IV. Ce prince l'employa en diverses négociations importantes, et lui donna la place de secrétaire et d'interprète des langues étrangères en 1597. Il mourut en 1625, avec la réputation d'un citoyen zélé et d'un homme intelligent. On a de lui pour les langues italienne et espagnole des *grammaires* et des *dictionnaires* dont on ne se sert plus.

OUDIN (Antoine), fils aîné du précédent, succéda à son père dans la charge d'interprète des langues étrangères. Louis XIII l'envoya en Italie; le pape Urbain VIII se faisait un plaisir de s'entretenir avec lui. De retour en France, il fut choisi pour enseigner la langue italienne à Louis XIV. Nous avons de lui quelques ouvrages : | *Curiosités françaises pour servir de supplément aux dictionnaires*, in-8°. C'est un recueil de nos façons de parler proverbiales. | *Grammaire française rapportée au langage du temps*, in-12. Elle n'est plus d'aucune utilité. | *Recherches italiennes et françaises*, 2 vol. in-4°; | *Le Trésor des deux langues espagnole et française*, in-4°. Il mourut en 1653.

OUDIN (Casimir), né à Mézières sur la Meuse en 1638, entra chez les prémontrés en 1656, et s'appliqua principalement à l'étude de l'histoire ecclésiastique. Louis XIV passant par l'abbaye de Bucilli en Champagne, Oudin, chargé de le complimenter, plut à ce prince, mais n'ayant pas soutenu, dans la suite de la conversation, l'idée que son compliment avait donnée de lui, cet heureux début n'eut point de suite. Son général le chargea ensuite de visiter toutes les abbayes de son ordre, pour tirer des archives ce qui pourrait servir à son histoire. Il s'en acquitta avec succès, et vint à Paris en 1683, où il se lia avec plusieurs savans. Oudin ayant, par sa vanité et sa dissipation, perdu l'esprit de son état, et même de sa religion, se retira à Leyde en 1690, embrassa la prétendue réforme, et y fut sous-bibliothécaire de l'université. Ses principaux ouvrages sont : | *Commentarius de scriptoribus Ecclesiæ antiquis illorumque scriptis*, etc., Leipsick, 1722, 3 vol. in-fol. : compilation pleine de fautes et d'inexactitudes, qui viennent en partie de ce qu'il ne savait pas assez de grec et de latin. En bon apostat, il n'a pas oublié d'y entasser des injures contre l'Eglise et contre l'ordre religieux qu'il avait abandonné. | *Veterum aliquot Galliæ et Belgii scriptorum opuscula sacra nunquam edita*, 1692, in-8°; | un *Supplément des auteurs ecclésiastiques omis par Bellarmin*, in-8°, 1688, en latin; | *Le prémontré défroqué*, etc. Il finit sa carrière à Leyde en 1717, à 79 ans. Il avait de la chaleur dans l'esprit, de l'inquiétude et de la méchanceté dans le caractère.

OUDIN (François), né l'an 1673 à Vignory en Champagne, fit ses études à Langres, et entra chez les jésuites en 1691. Après avoir professé les humanités et la théologie avec un succès distingué, il se fixa à Dijon et y passa le reste de ses jours, partagé entre l'étude et le commerce des gens de lettres. C'est dans cette ville qu'il mourut le 28 avril 1752, âgé de 79 ans. Le père Oudin avait fait une étude profonde de l'Ecriture sainte, des conciles et des Pères, surtout de saint Chrysostôme, de saint Augustin et de saint Thomas, pour lesquels il avait un attrait particulier. Les vertus du religieux ne le cédaient point en lui aux connaissances du savant. Il était si zélé pour l'éducation de ses écoliers, qu'il consacrait souvent une partie de sa pension pour le soulagement de ceux qui étaient dans la misère. Il employait le reste à acheter des livres en tout genre de littérature. Le latin, le grec, l'espagnol, le portugais, l'italien et l'anglais lui étaient familiers. Il était profondément versé dans la connaissance des antiquités profanes et sacrées, et des médailles. Il joignait à une érudition étendue les grâces de la belle littérature, beaucoup de justesse dans l'esprit, une ardeur infatigable pour le travail, et une facilité merveilleuse à faire des vers latins. Ses principaux ouvrages en ce genre sont : une pièce intitulée *Somnia*, imprimée in-8° et in-12, pleine d'élégance et de bonne poésie, qu'il composa à 22 ans; une autre sur *le feu*, des *Odes*, des *Mimes*, des *Elégies*, dont la

plupart sont imprimées dans le recueil intitulé *Poemata didascalica*, en 3 vol. in-12, et les autres sont dignes de l'être. Ses ouvrages en prose sont plus considérables. Les plus connus sont : | *Bibliotheca scriptorum societatis Jesu.* Il en avait achevé les quatre premières lettres quand il est mort ; il a laissé plus de 700 articles pour le reste de l'ouvrage. Ce livre, bien exécuté, est désiré par tous les amateurs de l'histoire littéraire. La *Bibliothèque des écrivains jésuites* avait été commencée par le père Ribadeneira, et poussée jusqu'en 1618. Elle fut continuée par le père Philippe Alegambe jusqu'en 1643, et par Sotwel jusqu'en 1673. Les pères Bonanni, de Tournemine et Kervillars, furent ensuite successivement chargés d'en composer la suite ; mais n'ayant rien donné au public, et ayant seulement recueilli quelques *Mémoires* informes, on crut que le père Oudin s'en acquitterait mieux, et on ne se trompa point. Après la mort du père Oudin, le père Jean-Louis Courtois, natif de Charleville, eut ordre de revoir et d'achever l'ouvrage de son confrère ; mais la destruction de la société a arrêté l'exécution de cette entreprise confirmée à Rome par le pape. | Un *Commentaire* latin sur l'Epître de saint Paul aux Romains, in-12, où il a principalement suivi les explications de saint Chrysostôme ; | des *Etymologies celtiques* ; | un bon *Eloge du président Bouhier*, en latin ; | des *Commentaires* sur les Psaumes, sur saint Matthieu, et sur toutes les Epîtres de saint Paul, qui sont restés manuscrits ; | *Historia dogmatica conciliorum*, in-12 ; | les vies d'*Antoine Vieyra*, de *Melchior Inchofer*, de *Denys Petau*, de *Fronton du Duc*, de *Jules Clément Scotti*, de *Jacques Billy* et de *Jean Garnier*. Ces sept vies sont imprimées dans les *Mémoires* du père Nicéron. | Un *Petit Office de saint François-Xavier*, très bien composé, dont les hymnes sont dans le grand genre lyrique, pleines d'idées vastes et sublimes, énoncées avec toute la noblesse et l'énergie de l'ode. La conversation de l'auteur de tant de savans ouvrages ne pouvait être qu'instructive et variée. Sa mémoire lui rappelait un infinité de faits, son esprit lui fournissait des pensées fines et ingénieuses. Il parlait volontiers des savans et des ouvrages ; il citait surtout avec une justesse admirable les plus beaux endroits des anciens poètes qu'il avait remarqués. Il disait quelquefois, que « dans » sa jeunesse les belles-lettres avaient eu » pour lui des charmes inexprimables, et » que dans sa vieillesse elles adoucissaient » encore les infirmités et les chagrins at- » tachés à cet âge. » Cicéron avait dit : *Studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant.* M. Michault, célèbre littérateur de Dijon, ami du père Oudin, a consacré à la mémoire de ce savant jésuite une partie du 2[e] volume de ses *Mélanges historiques et philosophiques*, imprimés à Paris en 1754, en 2 vol. in-12. Le père Oudin écrivit pour l'amusement de ses élèves plusieurs *Tragédies* tirées de sujets sacrés, et une comédie, *Le Joueur*, qui mériterait l'attention.

OUDINET (Marc-Antoine), né à Reims en 1643, devint professeur en droit dans l'université de Reims, et remplissait cette place avec honneur, lorsque Rainssant, son parent, garde des médailles du cabinet du roi, l'engagea à venir partager ce soin avec lui. Oudinet se rendit à ses invitations, et obtint sa place quelques années après. Il mit beaucoup d'ordre et d'arrangement dans ce précieux dépôt. Le roi lui accorda pour récompense une pension de 500 écus. Il fut reçu de l'académie des inscriptions et belles-lettres en 1701, et mourut à Paris le 22 janvier 1712, à 69 ans, consumé par le travail. Une politesse douce et aimable relevait son savoir. Il avait beaucoup de religion, et cette vertu ne se bornait pas à son esprit, elle éclatait encore dans sa conduite. On a de lui, dans la collection académique, trois *Dissertations* estimées : l'une sur l'*origine du nom de médaille* ; l'autre sur les *médailles d'Athènes et de Lacédémone* ; et la 3[e] sur *deux agathes* du cabinet du roi. Il avait extrêmement de mémoire : on dit qu'étant écolier il apprit les douze livres de l'*Enéide* en une semaine : ce qui, pour être difficile et rare, est néanmoins très croyable. Nous avons connu un jeune homme qui en apprenait un livre en une après-dînée.

OUDRY (Jean-Baptiste), peintre, né à Paris en 1686, mort dans le même lieu le 30 avril 1755, âgé d'environ 69 ans. Il apprit les principes de son art sous le célèbre Largillière, et retint de ce maître, pour le coloris, des principes sûrs, qu'il a communiqués dans une assemblée de l'académie de peinture, dont il était membre. On connait le talent supérieur d'Oudri pour peindre des animaux ; ses compositions en ce genre sont de la plus grande vérité et admirablement traitées.

On a gravé les *Fables* de La Fontaine, in-fol., 4 vol. d'après ses dessins ébauchés; mais ceux qui les ont finis n'avaient pas ses talens. Il a fait des chasses qui faisaient l'ornement de plusieurs châteaux du roi de France, entre autres de la Muette.

OUEN (saint), *Audoenus*, élu archevêque de Rouen en 639 s'acquit une grande considération par son savoir et ses vertus. Il employa l'autorité que lui donnaient son caractère et ses lumières pour établir la paix entre les princes français. Ce fut au retour d'une de ces négociations qu'il mourut à Clichy, près de Paris, le 24 août 683, âgé de 74 ans. Il s'était trouvé au concile de Châlons la 4e année de son épiscopat. Il est auteur de la *Vie de saint Eloi*, traduite en français, 1693, in-8°.

OUGHTRED (GUILLAUME), né à Eaton le 5 mars 1574, fut élevé au collége royal de Cambridge, dont il fut membre environ douze ans. Il devint ensuite recteur d'Adelbury, où l'on dit qu'il mourut de joie le 30 du mois de juin 1660 à 86 ans, en apprenant le rétablissement de Charles II. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématiques, dont Wallis fait un grand éloge. Son *Arithmetica* parut à Londres en 1648, in-8°.

* **OUGROUMOFF** (G.) peintre russe, né en 1764, fut reçu en 1770 au nombre des élèves de l'*Académie des Arts*, et fut couronné en 1785 par cette même académie dont il devint membre en 1797, puis recteur en 1820. Il a laissé plusieurs productions estimées parmi lesquelles on distingue ses tableaux de la *Conquête de Casan* et de l'*Avénement au trône de Michel Romanof*. Il a contribué, de concert avec Lossenko, Sokolof et Akimof, à établir la manière et le style qui distinguent aujourd'hui l'école russe. Ougroumoff est mort à Saint-Pétersbourg le 19 mars 1823. M. Grigorevitch, dans le 1er numéro de son *Journal des Beaux-Arts* fondé en 1823, a consacré à ce peintre célèbre une *Notice* fort détaillée que les amateurs de la peinture peuvent consulter avec beaucoup de fruit.

* **OUHAB** (ABDEL-EL-WAHAB), nouveau prophète arabe, chef de la secte des Wahabis, né dans le désert vers 1760, se signala d'abord par plusieurs actions d'éclat, soit contre d'autres tribus arabes, soit en attaquant les caravanes, de sorte qu'il passait pour être le guerrier et même le voleur le plus intrépide du désert. S'étant ainsi attiré l'admiration de la multitude, il commença à prêcher une nouvelle doctrine, dont les principes étaient « qu'il » n'y avait qu'un seul Dieu, dont lui seul » était le véritable prophète; que toute » inégalité de richesses, d'exemptions ou » de droits, excepté la dîme, était contre » la loi de ce Dieu. » Il défendait en même temps le vin et les excès de toute espèce. Il choisit un certain nombre d'hommes déterminés parmi ses prosélytes, et les envoya prêcher sa doctrine dans la Syrie, la Perse, l'Egypte et la Turquie. Quand elle lui eut acquis la vénération de plusieurs peuples, il parut tout à coup dans l'Arabie heureuse avec une armée très nombreuse, et en 1802 il se rendit maître de la Mecque et de Médine, et en pilla les trésors que la dévotion musulmane y avait apportés. Il se dirigea ensuite vers Taïs et Dgedda; mais ces deux villes lui ayant opposé une vigoureuse résistance, il les prit d'assaut et passa tous les habitans au fil de l'épée. Le grand-seigneur alarmé de ses rapides succès, ordonna à ses pachas de marcher contre les rebelles : on livra plusieurs combats dans lesquels la victoire se déclara presque toujours pour Abdel, qui s'avançait à grands pas vers la capitale de l'empire turc. Un musulman de la secte d'Ali, nommé Halgi-Osman, indigné des profanations qu'Abdel avait commises, résolut de les venger. Il part de chez lui, arrive au camp d'Abdel, parvient à tromper la vigilance de ses gardes, pénètre dans sa tente au moment où il faisait sa prière, et lui enfonce son canjar dans le cœur. Abdel tombe en jetant un cri; son frère accourt, et éprouve le même sort; la garde arrive enfin, et Halgi, percé de mille coups, tombe expirant sur les cadavres de ses victimes. Abdel fut assassiné en 1803; sa mort sauva peut-être l'empire ottoman de sa ruine. Les Wahabis, privés de leur chef, errèrent pendant quelque temps dans le désert; mais, ralliés par un neveu d'Abdel, ils battirent de nouveau les Turcs, s'emparèrent encore de Médine et de la Mecque, et rasèrent le tombeau de Mahomet, en 1805. Mais enfin, battus à leur tour, et le neveu d'Abdel ayant été tué, ils retournèrent dans leurs déserts. Leur secte avait encore en 1814 de nombreux prosélytes. On peut consulter la *Notice sur les Wahabis*, qui fut publiée dans le *Moniteur* du 31 octobre 1804. Cette Notice a reparu avec plus d'étendue sous ce titre : *Histoire des Wahabis, depuis leur origine, jusqu'à la*

fin de 1809, par L. A.*** (M. Corancez, consul à Baghdad), Paris, 1810, in-8°. Une autre Notice historique sur les Wahabis fut imprimée à la suite de la *Description du Pachalik de Baghdad*, par M**** (Rousseau, consul d'Alep), Paris, 1809, in-8°; ce dernier l'a continuée jusqu'en 1813, et l'a publiée sous ce nouveau titre: *Mémoires sur les trois plus fameuse sectes du musulmanisme, les Wahabis*, etc., Paris et Marseille, 1818, in-8°.

* OULLENBOURG (le général baron d'), né en 1767, entra au service dans le 5e régiment de hussards, comme cadet, à l'âge de treize ans, et fut nommé sous-lieutenant dans Nassau-Saarbruk le 18 juillet 1779. Il passa successivement par tous les grades jusqu'à celui de général de brigade, auquel il fut promu le 4 avril 1807, et fut fait lieutenant-général honoraire en 1827. Il fit les campagnes de 1792, 1793, ans 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 et 9 de la république, aux armées du Centre, de Sambre-et-Meuse, d'Helvétie et du Rhin, an 12 sur les côtés de l'océan, an 14, 1806 et 1807, à la grande-armée, 1808 et 1809 en Espagne, 1812 et 1813 à la grande-armée; enfin en 1815 à l'armée des Alpes. Il s'était distingué particulièrement, en 1792, aux postes avancés dont il avait le commandement près de Maubeuge; dans la même année, à la journée de Jemmapes, où il fut blessé d'un coup de feu; à l'affaire du 1er mars 1793, dans les plaines d'Altenhoffen; à la prise de Liége, où il entra le premier le 31 juillet 1794, etc. Sa conduite ne fut pas moins brillante à la bataille de Hohenlinden, où il chargea hardiment, avec deux escadrons d'un régiment de chasseurs à cheval, sur cinq bouches à feu, soutenues par deux bataillons bavarois; ainsi qu'à celle d'Iéna, où il combattit, avec le grade de colonel du 1er régiment de dragons. Le bulletin officiel de la grande armée le portait au nombre des officiers supérieurs morts glorieusement dans la journée. L'empereur, par un décret impérial, ordonna qu'une des rues de Paris porterait le nom du colonel d'Oullenbourg; enfin, à la Bérézina, à la tête d'une brigade de cuirassiers, il contribua puissamment à assurer le passage de l'armée. Le général Oullenbourg fut mis à la retraite en 1815, à l'âge de 48 ans. Il est mort à Nancy le 27 mai 1833, âgé de 66 ans.

OULTREMAN (HENRI d'), seigneur de Rombise, né à Valenciennes en 1546, s'appliqua avec beaucoup de succès aux belles-lettres, au droit et à l'histoire de sa patrie, fut chef de la magistrature à Valenciennes, et mourut en 1605. On a de lui: | des *Poésies sacrées* en latin et quelques-unes en français; | *Histoire de la ville et comté de Valenciennes*, publiée par son fils Pierre d'Oultreman.

OULTREMAN (PHILIPPE d'), fils du précédent, se fit jésuite en 1607, prêcha avec beaucoup de succès pendant 26 ans, et mourut le 16 mai 1652. On a de lui: | le *Vrai chrétien catholique*, Saint-Omer, 1622, traduit en anglais, 1623; | *Pédagogue chrétien*, Mons, 1645-1650, 2 volumes in-4°. C'est un corps complet de la morale chrétienne, tiré de l'Ecriture sainte et des saints Pères. Jacques Broquart, jésuite, le publia en latin à Luxembourg, et le père Brignon le donna à Rouen en français plus moderne, l'an 1704, in-4°. On en a donné un abrégé.

OULTREMAN (PIERRE d'), jésuite, frère du précédent, mort à Valenciennes, sa patrie, le 23 avril 1656, à 65 ans, a donné plusieurs ouvrages au public, entre autres: | *Vie de Pierre l'Ermite et de plusieurs croisés*, Valenciennes, 1632, in-8°; | *Histoire de la ville et comté de Valenciennes*, Douai, 1639, in-fol. Il n'est proprement que l'éditeur de cet ouvrage, qu'il a corrigé et augmenté. (*Voyez* d'OULTREMAN, HENRI.) | *La Constantinople belgique*, Tournai, 1643, in-4°. C'est l'histoire de Baudouin et d'Henri, empereurs de Constantinople. | *L'amour incréé répandu sur les créatures*, Lille, 1652, in-fol.

OUSEL, OISEL ou LOISEL (PHILIPPE), né à Dantzick en 1671, d'une famille originaire de France, devint ministre de l'église allemande de Leyde, puis professeur en théologie à Francfort-sur-l'Oder, en 1717. Il remplit cette chaire avec distinction jusqu'à sa mort arrivée en 1724. Son collègue lui rappelant pendant sa dernière maladie des passages de l'Ecriture sainte en latin ou en allemand pour sa consolation, il corrigeait la version sur l'hébreu ou sur le grec, avec autant de soin que si son lit eût été une chaire de théologie: occupation qui dans cette circonstance paraît aussi superflue que déplacée. Ses principaux ouvrages sont: | *Introductio in accentuationem Hebræorum metricam*, in-4°. Il soutient dans la préface de cet ouvrage que les points et les accens hébreux sont aussi anciens que les livres de l'Ecriture sainte. Cette singularité l'engagea dans quelques dis-

Digitized by Google

putes littéraires, où il n'eut point l'avantage. (*Voyez* CAPPEL, LOUIS.) | *De accentuatione Hebræorum prosaica*, in-8°; *De lepra*, in-4°, 1709.—Un autre OUSEL (JACQUES), parent du précédent, a laissé des notes estimées sur l'*Octavius* de Minutius Félix. Elles ont été insérées en entier avec celles de Meursius, dans l'édition *Variorum* de 1672, in-8°.

OUSTRILLE (saint). *Voyez* AUSTREGESILE.

OUTRAM (GUILLAUME), théologien anglais du 17e siècle dont nous avons un Traité estimé sous ce titre : *De sacrificiis Judæorum libri duo*, Londres, 1677, in-4°. L'auteur y disserte sur les sacrifices de la loi ancienne et sur ceux des gentils, et finit par celui de la croix. Les préjugés de sa secte l'ont engagé à rejeter celui de la messe.

OUTREIN (JEAN d'), ministre protestant, né à Middelbourg en 1662, fut professeur en philosophie et en antiquités sacrées, dans l'*illustre école* de Dordrecht, et mourut ministre à Amsterdam le 24 février 1722. On a de ce ministre un très grand nombre d'ouvrages ascétiques et philologiques, la plupart en flamand. | *Courte esquisse des vérités divines*, Amsterdam, 1736, in-12, que les protestans ont traduite en différentes langues; | *Essai d'emblèmes sacrés*, 1700, 2 vol. in-4°; | Plusieurs *Dissertations* sur différens passages de l'Ecriture sainte.

* OUTREMONT (ANSELME d'), né à Paris en 1746, était fils d'un avocat célèbre, et fut d'abord avocat lui-même. Il entra au parlement en 1766, et à l'époque de la suppression de ce corps, en 1771, il fut exilé à Crevant où, pendant un séjour de quatre années, il s'appliqua à l'étude des lois criminelles et à la culture des lettres. Le parlement ayant été rétabli en 1774, Outremont fut chargé de la rédaction de plusieurs remontrances, notamment de celles qui furent faites contre les édits de Turgot. Ce fut encore lui qui, à l'époque où des plaintes s'élevèrent contre les abus introduits dans l'administration de la justice, proposa l'abolition des *épices* et demanda d'autres réformes sur cette matière. Parvenu en 1785, à la grand'chambre, il fit tous ses efforts pour empêcher la convocation des états-généraux, et termina sa laborieuse carrière parlementaire par cette dernière chambre des vacations, qui supporta elle seule le poids du ressort immense du parlement de Paris, depuis le mois de septembre 1789 jusqu'en octobre 1790, époque de sa suppression définitive. L'année suivante il émigra en Belgique, puis il passa en Hollande : en 1795 il fut appelé à Hamm, où se trouvait alors Monsieur (*Louis XVIII*) qui prenait le titre de régent, et qui le nomma conseiller de régence. Les événemens de la fin de cette année ayant détruit les espérances des royalistes, il passa en Angleterre et resta à Londres jusqu'en 1814, sans cesser, pendant la longue durée de son émigration, d'être le conseil et l'arbitre de ses compagnons d'exil. Le roi le nomma, en 1814, conseiller d'état. Au retour de Bonaparte il passa de nouveau en Angleterre, et ne revint en France qu'au mois d'avril 1816. A. d'Outremont est mort à Paris dans le mois de septembre 1822. On a de lui : | le *Nouveau siècle* ou *la France encore monarchie*, Londres, 1796, 2 vol. in-fol.; | *Examen critique de la révolution française considérée comme système politique*, Londres, 1805, in-8°. Il avait composé des pièces de théâtre, entre autres, *Marguerite d'Anjou* et *la Mort de Charles Ier*, qui n'ont été ni jouées, ni imprimées.

OUVILLE (ANTOINE le METEL, sieur d'), frère de l'abbé de Bois-Robert, et fils d'un procureur de la cour des aides de Rouen, était né à Caen et devint ingénieur-géographe. Il cultiva moins les mathématiques que la poésie. On a de lui des *pièces de théâtre* imprimées depuis 1638 jusqu'en 1650 : elles sont au-dessous du médiocre. Il est beaucoup plus connu par un recueil de *Contes*, très inférieurs à ceux de La Fontaine, et qui ne leur ressemblent que par l'indécence et la volupté. Il a traduit de l'espagnol *des Nouvelles amoureuses et tragiques* de Dona Maria de Zayas, 1656, in-8°.

OUVRARD (RENÉ), chanoine de Tours, habile dans les belles-lettres, la philosophie, les mathématiques, la théologie et dans la musique, naquit vers 1620 à Chinon, et mourut l'an 1694, aimé pour son caractère et respecté pour sa conduite. Ses ouvrages sont : | *Secret pour composer en musique, par un art nouveau;* | *Biblia sacra, 329 carminibus mnemonicis comprehensa;* le même ouvrage en français; | *Motifs de réunion à l'Eglise catholique*, etc.; | *Calendarium novum perpetuum et irrevocabile*. Vu la marche du ciel astronomique, il est douteux qu'il puisse exister un calendrier de cette nature. On voit encore aujourd'hui sur la-

tombe d'Ouvrard les deux vers suivans, de sa composition :

Dum vixi, divina mihi laus unicà cura :
Post obitum sit laus divina mihi unica merces.

Mon soin fut ici-bas de louer le Seigneur :
Que ce soin, dans le ciel, fasse tout mon bonheur.

OVÉRALL (JEAN), d'abord professeur de théologie à Cambridge, puis doyen de Saint-Paul à Londres, devint en 1614 évêque de Coventry et de Lichtfield, et quatre ans après évêque de Norwich. Il tâcha de concilier, dans une correspondance de lettres, les controverses de Hollande sur la prédestination et sur le libre arbitre. On trouve quelques-unes de ces lettres dans le recueil intitulé : *Epistolæ præstantium virorum*, Amsterdam, 1704, in-fol. Il mourut en 1619.

OVERBEECK (BONAVENTURE van), dessinateur et antiquaire hollandais, né à Amsterdam en 1660. Il avait conçu un goût si vif pour les antiquités, qu'il fit trois fois le voyage de Rome, où il prit les dessins des précieux restes de l'ancienne magnificence de cette ville. Il dessina d'abord les monumens qui subsistent en entier; puis il crayonna ceux qui sont endommagés sans y rien ajouter, et il en observa toutes les proportions avec la plus grande exactitude. De retour dans sa patrie, il grava lui-même ses dessins, recueillit les descriptions qu'on en trouve dans les meilleurs antiquaires pour les placer à côté, et y joignit les noms et les médailles des papes qui ont rétabli quelques-uns de ces monumens, sans oublier les inscriptions anciennes et modernes qui s'y rapportent. Il mourut l'an 1706 dans sa ville natale. Ce recueil, qui était d'abord en flamand, a été traduit en latin et en français. On l'a publié en latin sous ce titre : *Reliquiæ antiquæ urbis romanæ*, etc., Amsterdam, 3 vol. in-fol. Chaque volume est composé de cinquante planches et d'autant de descriptions. On l'a donné en français à Amsterdam en 1709 et en 1763, en 3 vol. in-fol.

OVERKAMPF (GEORGES-GUILLAUME), né en Westphalie vers le milieu du 17e siècle, est auteur de divers ouvrages, où il y a plus d'érudition que de jugement, et plus de passion que de saine critique. Ses œuvres furent imprimées à Rinteln en 1703. On y remarque une dissertation singulière sous ce titre : *Commentatio theologica de ratione statûs curiæ romanæ circa usum latinæ linguæ, sacroque dominationis arcano*. Il prétend que la cour de Rome n'emploie la langue latine que pour étendre sa domination. Sans parler de l'extravagance d'une pareille assertion, on peut juger du goût d'un homme qui ne trouve dans la langue de Virgile et de Cicéron d'autre raison de prédilection, qu'une ambition imaginaire. La vérité est que la mère de toutes les Eglises, la Jérusalem chrétienne, réunissant dans son sein toutes les nations de la terre, doit avoir un langage uniforme et général, connu de tous. Déjà, avant la naissance du christianisme, la langue latine, selon la remarque de Pline, jouissait de cet avantage. *Quæ sparsa congregaret imperia, ritusque molliret, et tot populorum discordes ferasque linguas sermonis commercio contraheret.* Sur quoi Inchofer, dans sa savante histoire *de sacra latinitate*, remarque que Rome chrétienne ne pouvait, sans une faute impardonnable, négliger une langue qui, sous Rome païenne, fut celle de l'univers. *Nec decet gentili adhuc Roma domito orbi latinitatem fuisse imperatam ; eadem vero christiana negligere ejus linguæ culturam, quæ in unum religionis regnum distractos ubique populos congregavit.* Un protestant, tout autrement judicieux qu'Overkampf, gémit sur la chute de la langue latine, et la regarde comme très préjudiciable à la théologie et à la conservation de la foi orthodoxe; c'est Jean-Adam Flessa, dans sa *Dissertatio de cadente latinitate orthodoxiæ noxia*, Rinteln, 1727. Ce traité est très bien écrit. L'auteur démontre que la pureté de la foi se conserve bien plus aisément dans une langue morte, et par là immuable, dans une langue universelle, et surtout dans la langue qui a servi à instruire des vérités chrétiennes presque toutes les nations du monde. *Voyez* DESBILLONS.

OVIDE (PUBLIUS OVIDIUS NASO), chevalier romain, né à Sulmone, ville de l'Abruzze, le 20 mars de l'an 43 avant J.-C., fut envoyé à Rome de bonne heure. Ses talens s'étaient déjà développés; le séjour de cette ville, la patrie du goût et des arts, les perfectionna. Envoyé à Athènes à seize ans, il étudia les finesses de la langue et de la littérature grecque. La poésie avait des attraits infinis pour lui. Son père, craignant que la passion des vers ne l'arrachât à la fortune que lui promettaient ses talens, voulut en vain qu'il se consacrât à l'éloquence. Ovide était né poète, et il le fut malgré son père et aux dépens de ses propres intérêts. Auguste, ami des talens, le reçut

Digitized by Google

à sa cour, récompensa son esprit, et applaudit ses ouvrages. Ovide, tourmenté par le démon de la poésie et par celui de l'amour, éprouva bientôt les malheurs que ces deux passions causent ordinairement. Non content de chanter l'objet de ses flammes, il voulut réduire en système l'*Art d'aimer* Il publia un poème sous ce titre. Auguste, irrité d'ailleurs contre l'auteur, prit le prétexte de cet ouvrage pour le reléguer, à l'âge de 50 ans, à Tomes (aujourd'ui Tomis ou Tomisvar) sur le Pont-Euxin. L'endroit de son exil était assez agréable : un vrai philosophe y aurait pu trouver une vie calme et heureuse; mais Ovide n'aspirait point à cette qualité, il conserva toute sa vie la lâcheté d'un courtisan et d'un poète voluptueux. On ignore le véritable crime d'Ovide. C'était, selon les apparences, d'avoir vu quelque chose de honteux dans la maison d'Auguste. Comment cet empereur aurait-il pu exiler Ovide pour son poème de l'*Art d'aimer*, lui qui aimait et qui protégeait Horace, dont les poésies sont souillées de tous les termes de la plus infâme prostitution? Il est vraisemblable qu'Auguste alléguait une raison prétendue, n'osant parler de la véritable. Une preuve qu'il s'agissait de quelque inceste, de quelque aventure secrète de la famille impériale, c'est que Tibère, ce monstre de lasciveté comme de dissimulation, ne rappela point Ovide. Il eut beau demander grâce à l'auteur des proscriptions et à l'empoisonneur de Germanicus, il resta sur les bords du Danube, soupirant sans cesse après les plaisirs de Rome. Il mourut dans ses regrets, l'an 17 de J.-C., à 57 ans, après en avoir passé sept dans son exil. M. Poinsinet de Sivry a publié dans le *Mercure de France*, avril 1773, première partie, page 181 et suiv., une *Lettre* dans laquelle il semble établir que la cause de l'exil d'Ovide est fondée sur un tout autre motif que celui qu'on allègue communément (le commerce incestueux d'Auguste avec Julie sa fille). Il croit que cet empereur n'a puni Ovide que parce qu'étant décemvir, il avait informé contre le jeune Agrippa, petit-fils et successeur désigné de cet empereur, et ébruité quelque atrocité de ce prince brutal et méchant. Ses conjectures sont plausibles; mais ce ne sont que des conjectures. « On peut faire à Ovide, dit un » homme d'esprit, un reproche presque » aussi grand qu'à Auguste et à Tibère : » c'est de les avoir loués. Les éloges qu'il » leur prodigue sont si outrés, qu'ils exci» teraient encore aujourd'hui l'indigna» tion, s'il les eût donnés à des princes » légitimes, ses bienfaiteurs; mais il les » donnait à des tyrans. » Chose étrange que les louanges, et les louanges des poètes! Il est bien clair qu'Ovide désirait de tout son cœur que quelque Brutus délivrât Rome de son Auguste, et il lui souhaite en vers l'immortalité. Lorsqu'il apprit sa mort, il poussa la folie et la bassesse jusqu'à lui consacrer une espèce de temple, où il lui offrait tous les matins de l'encens. On lui pardonnerait peut-être cet avilissement, si la reconnaissance l'avait produit; mais il est évident que ce n'est que la lâcheté et le défaut de courage. Ovide faisait un dieu d'Auguste, parce qu'il espérait toucher Tibère, et en faire un homme. Quelques auteurs, confondant sans doute Tomis ou Tomisvar en Bulgarie avec Témiswar, ont cru qu'Ovide avait été exilé en Hongrie; mais cette idée n'a pas besoin de réfutation : presque tous les vers du poète faits durant son exil déposent contre elle. On montre néanmoins son tombeau à Szombathely (Sabaria); ce qui supposerait qu'il est mort en Hongrie durant une course qu'il y aura faite, ou que ses ossemens y ont été transportés par quelqu'un de ses amis. Les ouvrages qui nous restent de ce poète sont : | les *Métamorphoses*. C'est, dit-on, son chef-d'œuvre; mais quel nom peut-on lui donner? Ce n'est point un poème épique; ce genre de poésie a des règles, et Ovide n'en connaît point dans son ouvrage : moins encore un poème didactique; car il ne contient les règles d'aucune science. Ce n'est point non plus un poème historique, c'est plutôt une compilation historico-mythologique, tirée des poètes plus anciens et des Livres saints. Le commencement, où il traite de Dieu, de l'homme, de la formation du monde, du déluge, etc., présente de belles et grandes idées, mais altérées par les rêves des mythologistes; c'est la *Genèse* travestie (1). Le reste con-

(1) N'y aurait-il que cette seule preuve de la connaissance que les païens ont eue des Livres saints, il y aurait de l'imprudence à nier un fait démontré par une preuve sensible et subsistante; et ce n'est pas le résultat des idées qu'Ovide pourrait y avoir prises personnellement, c'est un compte fidèle qu'il rend de la théologie païenne sur la formation du monde. Indépendamment des Livres saints que les nations pouvaient avoir sans peine, surtout depuis la Version des Septante, et une autre beaucoup plus ancienne dont parle Eusèbe, les Juifs vendus aux Grecs par les Tyriens et les Sidoniens, plus de 600 ans avant J.-C.,

tient d'autres traits de l'Histoire sainte, également défigurée, et toutes les extravagances de la Fable. Ce sont des peintures sans gaze des amours des dieux et des hommes ; tableaux d'autant plus propres à corrompre les cœurs, qu'Ovide les expose d'une manière tendre, pathétique. En même temps on y trouve des maximes vraies et des réflexions sages. On a souvent cité ces vers qui semblaient être pris dans quelque traité sur le péché originel :

Excute virgineo conceptas pectore flammas,
Si potes, infelix. Si possem, sanior essem :
Sed rapit invitam nova vis : aliudque cupido,
Mens aliud suadet. Video meliora, proboque ;
Deteriora sequor....

Nous avons la traduction des *Métamorphoses*, par Thomas Corneille, en vers, Paris, 1697, 3 vol. in-8°; par l'abbé Banier, Amsterdam, 1732, 2 vol. in-fol., figures de Picard, et réimprimée à Paris, avec de nouvelles fig. 1767 et suiv. 4 vol. in-4°, où les mœurs n'ont rien à gagner. Elles sont aussi en trois vol. in-12, édit. de Hollande et de Paris. M. de Fontanel en a donné une nouvelle version. en 2 vol. in-8°. M. de S.-Ange en a entrepris une traduction en vers français, dont le troisième livre a paru au commencement de 1783 : « Fabrique pénible et froide (dit un bon juge » en cette matière), où les traits de génie » s'évanouissent, les morceaux de verve » languissent et s'éteignent, la facilité disparaît, l'abondance devient lâcheté, les » affections légères deviennent ridicules » et pesantes, le badinage des jeux de » mots se change en de mauvaises pointes, » les négligences en platitudes. Ce qui » avait peu d'intérêt parait tout-à-fait » ennuyeux, et par le moyen de la paraphrase presque inévitable, les répétitions, les longueurs sont absolument insipides et assommantes. Ainsi, malgré » ses défauts, Ovide se lit avec plaisir » dans sa langue ; et avec ses beautés ternies en français, avec ses défauts augmentés et renforcés, il n'est presque » pas lisible dans la traduction de M. de » Saint-Ange. » Cette traduction a été achevée ; et quoique les connaisseurs l'eussent condamnée à la plus obscure médiocrité, elle a obtenu un assez brillant succès, et a été réimprimée pour la troisième fois en 1808, en 4 vol. in-12, et en 1823. Le style en général a de la précision, de l'élégance, de la correction ; mais on ne peut se dissimuler que la maigreur et la sécheresse ne s'y mêlent quelquefois. On désire de temps en temps ce que l'art et la lime ne peuvent donner, le mouvement, la chaleur et la verve. | Les *Fastes* en 6 livres, dans lesquels, à travers plusieurs morceaux négligés et quelques écarts, on découvre une imagination belle, noble et riante. Ils ont été traduits par Bayeux, 1783, 4 vol. in-8°, avec des notes et recherches de critique et d'histoire, et en vers avec des remarques par de Saint-Ange, Paris, 1804, 2 vol. in-8°. Cette traduction, malgré quelques méprises et incorrections, fait honneur aux études de l'auteur. | Les *Tristes* et les *Elégies ;* elles sont pleines de grâces touchantes. L'auteur donne du relief aux plus petites choses ; mais il manque souvent de précision et de noblesse, et, en cherchant les ornemens de l'esprit, il perd le langage de la nature. Le père Kervillars, jésuite, a traduit les *Tristes* et les *Fastes*, en 3 vol. in-12. | Les *Héroïdes*, pleines d'esprit, mais plus pleines encore de volupté ; | les trois livres des *Amours*, qu'on peut joindre à ses trois chants sur l'*Art d'aimer ;* | *De remedio amoris*, inférieur à ses autres ouvrages, et qui est comme un contre-poison de ses *Amours*. L'un et l'autre ouvrage, en plaisant à l'esprit, sont très propres à gâter le cœur. Le poison y est préparé avec tout l'art possible. | *Ibis*, poème satirique sans finesse, où le sel est trop délayé ; | des fragmens de quelques autres ouvrages. La nature n'avait point été avare à l'égard d'Ovide ; son esprit était vif et fécond, son imagination belle et riche ; l'expression semble courir au devant de sa pensée. Avec ces grandes qualités, il gâta le goût des Ro-

---

purent encore apprendre aux maîtres qui les achetèrent tout ce qui regardait leur histoire et leur religion. Les Lacédémoniens qui se vantaient de descendre d'Abraham (*Machab.* II, v. 19), pouvaient aussi en être instruits. Un passage bien précis du prophète Joël nous apprend que les Juifs ont été vendus aux Grecs : *Quid mihi et vobis, Tyrus et Sidon? Argentum enim meum et aurum tulistis : et desiderabilia mea, et pulcherrima intulistis in delubra vestra : et filios Juda, et filios Jerusalem vendidistis filiis Græcorum, ut longe faceretis eos de finibus suis.* (Joël III, 5, 6.) « Il est naturel, dit un critique, » de faire parler un étranger de son pays, de sa religion, de ses usages, de son ancien état : les Grecs » purent donc connaître par leurs esclaves beaucoup » de choses qui regardaient la religion des Juifs ; » d'ailleurs ces esclaves, transplantés de Jérusalem » et de la Judée, purent même obtenir de leurs maîtres la liberté de faire les exercices de leur religion, » et je ne sais si leurs assemblées ne donnèrent point » naissance aux mystères secrets qui s'établirent dans » la Grèce. » *Voyez* OPHIONÉE.

mains; il prodigua les fleurs, les saillies et les pointes (1). Ce défaut plut à son siècle; il lui donna le ton. La belle nature fut négligée; on courut après le faux brillant. Ce ne fut point assez de ce qui plaît aux yeux, on chercha ce qui les éblouit. Un autre défaut d'Ovide est de rendre la même pensée sous des formes différentes, ce qu'il fait quelquefois jusqu'à la plus accablante satiété. Martignac a traduit toutes les *OEuvres* d'Ovide, 9 vol. in-12, avec le latin. Pendant son exil, Ovide composa, sur la chasse et sur les poissons, un poème intitulé *Halieuticon*, dont Pline (lib. XXXII, cap. 2) fait l'éloge, et dont il ne reste que 132 vers, publiés par N. Heinsius; encore ont-ils été défigurés par des copistes. On lui attribue en outre, un *Livre* contre les mauvais poètes, cité par Quintilien (l. VI); une traduction des Phénomènes d'Aratus, dont Lactance parle dans le 2^e livre des Institutions divines, n° 5, et il en rapporte les trois derniers vers; un assez grand nombre d'*Epigrammes*. Il y a en plusieurs langues des *Vies* d'Ovide; nous citerons celle qui a été donnée en français par Villenave, Paris, 1809, in-8°.

OVIÉDO Y VALDEZ (Jean-Gonsalve-Ferdinand d'), né à Madrid vers l'an 1478, fut élevé parmi les pages de Ferdinand, roi d'Aragon, et d'Isabelle, reine de Castille, et il se trouva à Barcelone en 1493, lorsque Christophe Colomb revint de son premier voyage à l'île de Haïti, qu'il nomma *Hispaniola*, aujourd'hui *Saint-Domingue*. Il lia une étroite société avec lui et avec ses compagnons, s'instruisant avec soin de tout ce qui regardait les nouvelles découvertes. Il rendit de grands services à l'Espagne pendant la guerre de Naples; c'est ce qui détermina Ferdinand à l'envoyer à l'île de Haïti, en qualité d'intendant et d'inspecteur-général du Nouveau-Monde. Les ravages que la maladie vénérienne avait faits pendant les guerres de Naples l'engagèrent à s'appliquer à la recherche des remèdes les plus efficaces contre cette maladie, que l'on croyait venue des Indes occidentales. Il étendit ses recherches à tout ce qui concerne l'histoire naturelle de ces contrées; et à son retour en Espagne, il publia : *Summario de la historia general y natural de las Indias occidentales*, qu'il dédia à Charles-Quint. Il augmenta depuis cet ouvrage, et le donna au public sous le titre de : *La Historia general y natural de las Indias occidentales*, Salamanque, 1535, in-fol. Elle a été traduite en italien, et ensuite en français, Paris, 1556, in-fol. C'est dans cet ouvrage qu'Oviédo dit que la syphilis est endémique dans l'île de Haïti, et que de là elle a passé en Europe; en quoi il paraît se tromper grossièrement. (*Voyez* ASTRUC *et* PACIFICUS MAXIMUS). Il y vante beaucoup l'usage du bois de gaïac pour la guérison de cette maladie; mais soit que le mal soit aujourd'hui plus intraitable, soit que le remède n'ait jamais eu l'efficace qu'on lui attribue, la découverte d'Oviédo a beaucoup perdu de son crédit, quoique l'occasion de l'éprouver, grâce à nos mœurs, manque moins que jamais. Les lexicographes ont beaucoup défiguré cet article, et l'ont farci d'anecdotes nullement vraisemblables; quelques-uns ont fait deux Oviédo d'un seul, et ont brouillé le reste à proportion.

OWEN (Jean), *Audoënus*, né à Armon, dans le comté de Caërnarvon en Angleterre, se rendit habile dans les belles-lettres, et fut obligé de tenir école pour subsister. C'est principalement dans la poésie qu'il excella. Il mourut à Londres en 1622. Ses compatriotes lui laissèrent passer sa vie dans la misère, et après sa mort ils lui ont élevé un tombeau dans l'église de Saint-Paul. On a de lui un grand nombre d'*Epigrammes* en latin, Elzévir, 1628 et 1647, in-12, et Paris, Didot, 1794, 2 vol. in-18, qui sont estimées, mais qui ne sont pas toutes dignes de l'être. C'était aussi l'avis de l'auteur, et il l'exprima par ces deux vers :

> Qui legis ista, tuam reprehendo, si mea laudas
> Omnia, stultitiam; si nihil, invidiam.

On loue la pureté et la simplicité du style. Ses pointes sont assez naturelles, à quelques-unes près; on peut dire même qu'elles sont trop naturelles, car la plupart manquent de ce trait vif et saillant qui fait l'épigramme. Le Brun a fait un choix des meilleures, et les a publiées en vers français, 1709, in-12. Il a retranché, avec raison, celles dans lesquelles l'auteur déclame contre les religieux, les ecclésiastiques et le saint Siége. L'oncle du poète avait été tellement indigné de ses mauvaises plaisanteries contre l'Eglise romaine, qu'il le priva en mourant d'une très ample succession. Il tourne cepen-

(1) On trouve une bonne appréciation des beautés et des défauts d'Ovide dans le Discours préliminaire de la traduction en vers des Héroïdes, attribuée à M. de Boisgelin, qui a été imprimée à Philadelphie, Paris, 1786, in-8°.

dant quelquefois ses pointes contre les incrédules et les faux philosophes ; témoin cette épigramme contre les athées :

Nulla domus domino caruit. Vos hanccine tantam
Nullius domini creditis esse domum ?

Les moralistes peuvent encore citer de lui l'épigramme suivante, qui exprime si bien les fausses jouissances de l'amour profane et le dégoût qui le suit :

Principium dulce est, sed finis amoris amarus ;
Læta venire Venus, tristis abire solet.
Flumina quæsitum sic in mare dulcia currunt ;
Postquam gustarunt æquor, amara fluunt.

On l'a traduite ainsi :

Quand l'amour vient à nous, l'amour est plein de charmes ;
Mais combien ses plaisirs engendrent de soucis !
Il avance toujours environné des ris,
Bientôt il se retire en répandant des larmes.
Ainsi ce fleuve heureux conserve purs ses flots
En pressant vers la mer son amoureuse fuite ;
A-t-il mêlé son onde à l'onde d'Amphitrite,
On cherche vainement la douceur de ses eaux.

Une traduction des épigrammes choisies d'Owen en vers français par de Kerivalant, a été publiée par M. Aug. Labouisse, Lyon, 1819, in-18.

OWEN (Jean), élevé à Oxford, prit les ordres selon le rit anglican; mais dans le temps de la puissance du parlement, il prêcha avec la fureur d'un enthousiaste contre les évêques, les cérémonies, etc. Il fut ministre dans le parti des non-conformistes. Owen, sur la fin de 1649, fit l'apologie des meurtriers du roi Charles Ier, prêcha contre Charles II et contre tous les royalistes. Il devint ensuite doyen de l'église de Christ à Oxford, et vice-chancelier de cette ville. On le dépouilla de ces deux places quelques années après. Il mourut en 1683, à 67 ans, à Eling, près d'Acton. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages de controverse, remplis d'emportemens, et indignes d'être lus par les gens raisonnables.

* OWEN (Henri), savant théologien anglican, né vers 1719, dans le comté de Merioneth, y commença ses études et alla les achever à Oxford dans le collége de Jésus, où il prit ses degrés dans la faculté de médecine. Peu après, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé à la cure d'Edmonton, dans le comté de Middlesex, et ensuite à celle de Saint-Olavis, Hart-Street, à Londres. Il avait joint à l'étude de la théologie celle des mathématiques, pour lesquelles il avait un goût naturel. Il était érudit et bon critique. On a de lui : | un *Traité de trigonométrie;* | des *Observations sur les miracles de l'Ecriture ;* | des *Remarques sur les quatre Evangiles ;* | *Recherches sur l'état actuel de la version des Septante ;* | *Les Modes de citation des évangélistes expliqués et justifiés ;* | *Avis aux étudians en théologie ;* | une *Introduction à la critique sacrée ;* | des *Sermons* prêchés pour la fondation de Boyle, sous le titre de *But et avantage des miracles de l'Ecriture*, 1774 ; | d'autres *Sermons*, imprimés après sa mort. Il fut, en 1778, l'éditeur du *Manuscrit Cotonien de la Genèse, avec la copie du Vatican*, collation faite par Jean-Ernest Grabe, laquelle était restée inédite. Owen mourut en 1795, dans sa 80e année.

* OWEN (John), secrétaire de la société biblique britannique et étrangère, né à Londres, en 1765, fut d'abord placé au collége de Saint-Paul de Londres, d'où il passa à l'université de Cambridge, pour faire ses cours de théologie. Après les avoir terminés avec distinction, il fut nommé membre du collége de *Corpus-Christi*, de cette célèbre université. Il parcourut ensuite, avec un jeune homme confié à ses soins, plusieurs parties de l'Europe, notamment la France, la Suisse et l'Italie. De retour en Angleterre, en 1793, il entra dans les ordres sacrés de l'église anglicane, et s'adonna avec succès à la prédication. Le docteur Portens, alors évêque de Londres, lui confia l'administration de la cure de Fulham, peu éloignée de la métropole, qu'il desservit pendant quinze ans, jusqu'à la mort de son vénérable patron, arrivée en 1808. Depuis Owen a rempli les fonctions de son ministère dans la chapelle du parc de Chelsea, tant que l'état de sa santé lui a permis de s'en acquitter. Il est mort à Ramsgate, où il était venu passer quelque temps, afin de prendre l'air de la mer, le 26 septembre 1822, dans la 57e année de son âge. On a publié : *Memoirs of the life of J. Owen; by W. Onne*, London, Hamilton, 1820, in-8°. Owen a laissé : | *Retrospective reflections*, etc. — (Réflexions sur l'état de la religion et des affaires politiques en France et dans la Grande Bretagne), 1794, in-8° ; | *Travels into different parts of Europe* — (Voyage en différentes parties de l'Europe, dans les années 1791 et 1792, avec des remarques sur les hommes et les mœurs), 1796, 2 vol. in-8° ; | *The christian monitor*, etc. — (le Moniteur chrétien, pour les derniers jours), 1799, in-8° ; | *The fashionable world displayed*, etc. — (le

Monde élégant dévoilé). 1804, in-12; | *An address to the chairman of the eart India compani*, etc.—(Adresse au président de la compagnie des Indes orientales, à l'occasion de la lettre de M. Tivining, sur le danger d'intervenir dans les opinions religieuses des naturels de l'Inde), 1807, in-8°; | *Vindication of the Bible society.*—(Justification de la société de la Bible, en réponse à un ecclésiastique de la campagne: lettre adressée à lord Teignmouth), 1809, in-8°; | *History of the British and foreign Bible society*—(Histoire de l'origine et, des dix premières années de la société Biblique britannique et étrangère), 1816-1820, 3 vol. in-4°. | On a encore de lui un grand nombre de sermons.

OXENSTIERN (AXEL, comte d'), né dans la province d'Upland, en 1583, devint grand chancelier de Suède, et premier ministre d'état de Gustave-Adolphe; il mérita la confiance de ce prince par son génie et son intégrité. Oxenstiern fut d'abord employé par Charles IX, roi de Suède, à des négociations importantes; et son successeur (en 1611), Gustave-Adolphe, le nomma chancelier du royaume. Il termina la guerre avec le Danemarck; suivit en 1614, le roi en Livonie, et conclut avec les Russes la paix avantageuse de Stolbova, en 1617. Après la conquête de la Prusse par Gustave, il en fut nommé gouverneur général. Lorsque l'Autriche menaça les côtes de la Baltique, il détermina le duc de Poméranie à recevoir une garnison suédoise dans la ville-forte de Stralsund. Après la mort de Gustave, tué à la bataille de Lutzen, en 1632, il eut l'administration des affaires des Suédois et de leurs alliés en Allemagne, en qualité de directeur général. Il continua la guerre avec succès; mais la perte de la bataille de Nortlingue l'obligea de passer par la France pour pouvoir s'en retourner en Suède, où il fut l'un des cinq tuteurs de la reine Christine pendant sa minorité. Cette reine dont il improuva hautement plus tard l'abdication, et son successeur, Charles-Gustave, eurent pour lui la considération que ses services et ses talens méritaient. Toutes les affaires de ce royaume se gouvernèrent principalement par son conseil, jusqu'à sa mort. Le chancelier était savant dans la politique et les belles-lettres. On lui attribue le 2e vol. de l'*Historia belli sueco-germanici*, dont le premier est de Phil. Chemnitz. (*Voyez* CHEMNITZ Bog.-Phil.) — Son fils, JEAN OXENSTIERN, ambassadeur et plénipotentiaire à la paix de Munster, en 1648, soutint dignement la réputation de son père. | GABRIEL OXENSTIERN, grand-maréchal de Suède, BENOIT OXENSTIERN, grand-chancelier de Suède et principal ministre d'état de ce royaume, tous les deux de la même famille que le précédent, se firent un nom par leur mérite.

OXENSTIERN (N., comte d'), petit-neveu d'Axel Oxenstiern, mourut fort âgé en 1707, dans son gouvernement du duché de Deux-Ponts. Il se fit connaître par ses voyages dans presque tous les pays de l'Europe. Il embrassa la religion catholique en Italie. Son esprit était naturellement très enjoué; mais un mariage malheureux, les douleurs de la goutte, la perte de ses biens, qu'il avait consumés dans le luxe des cours, remplirent sa vieillesse d'amertume. Il trouva de la consolation dans une philosophie que la religion avait consolidée; les événemens de sa vie devinrent pour lui des matières de réflexion et d'utiles leçons. C'est alors qu'il écrivit ses *Pensées sur divers sujets, avec des Réflexions morales*, imprimées à La Haie, chez Van Duren, en 1754, 2 vol. in-12. Bruzen de la Martinière, qui dirigea cette édition, en retoucha le style, qui était celui d'un étranger; il y laissa quelques trivialités, dont le lecteur est dédommagé par des pensées solides et des traits agréables. « On est charmé, » dit l'éditeur, de voir un galant homme » qui avait fait une figure brillante, et qui » avait goûté tout ce que les jouissances » du monde peuvent avoir de séduisant, se » faire une sérieuse occupation de détrom- » per ceux qui y cherchent un bonheur » qu'elles ne donnent réellement pas. On » est surtout édifié du grand respect qu'il » témoigne pour la religion. On découvre » un philosophe qui cherche dans l'esprit » humain toutes les ressources dont il est » capable, mais qui, sentant l'insuffisance » de ces moyens pour être solidement ver- » tueux, n'hésite pas de recourir aux se- » cours surnaturels, et ne rougit pas de » parler de Dieu, du paradis, de l'enfer, » comme ferait un missionnaire. »

OXFORD (le comte d'). *V.* WALPOLE.

OYSEL *Voyez* LOISEL et OUSEL.

OZANAM (JACQUES), mathématicien distingué, né à Bouligneux dans la principauté de Dombes, l'an 1640, d'une famille juive d'origine, fut destiné par son père à l'état ecclésiastique. Il entreprit son cours de théologie par obéissance;

mais, après la mort de son père, il quitta la cléricature par amour pour les mathématiques. Cette science avait toujours eu beaucoup d'attraits pour lui, et dès l'âge de 15 ans il composa, sur cette matière, un ouvrage qui resta manuscrit, mais où il trouva dans la suite des choses dignes de passer dans ses ouvrages imprimés. Il se mit à enseigner à Lyon, et y fit quelques bons mathématiciens. Le père du chancelier d'Aguesseau l'ayant appelé dans la capitale, son nom fut bientôt connu. Il épousa une femme presque sans biens, qui l'avait touché par son air de modestie et de douceur. Ces belles apparences ne le trompèrent point; ses études ne l'empêchèrent pas de goûter, avec elle et avec ses enfans, les plaisirs purs et simples attachés aux noms de mari et de père, plaisirs presque entièrement réservés pour les familles obscures. Il eut jusqu'à 12 enfans, dont la plupart moururent, et il les regretta comme s'il eût été riche. A l'âge de 61 ans, c'est-à-dire en 1701, il perdit sa femme, et la guerre qui s'alluma pour la succession d'Espagne lui enleva presque tous ses élèves. Ce fut alors qu'il entra dans l'académie des sciences, où il voulut prendre la qualité d'*élève*, qu'on avait sans doute dessein de relever par un homme de cet âge et de ce mérite. Sa situation ne lui fit pas perdre de sa gaieté naturelle, ni une sorte de plaisanterie qui le délassait d'autant mieux qu'elle était moins recherchée. Il mourut d'apoplexie en 1717, à 77 ans. Un cœur naturellement droit et simple avait été en lui une grande disposition à la piété. La sienne n'était pas seulement solide, elle était tendre, et ne dédaignait pas ces petites pratiques que la religion ennoblit, et qui, par une espèce de retour, en nourrissent le sentiment et l'esprit. Il ne se permettait pas d'en savoir plus que le peuple en matière de religion. « Il appartient, disait-il souvent, aux docteurs de » Sorbonne de disputer, au pape de prononcer, et aux mathématiciens d'aller » en paradis en ligne perpendiculaire. » Il composait avec une extrême facilité, quoique ses études roulassent sur des sujets difficiles. Ses ouvrages sont : | un *Dictionnaire des mathématiques*, très ample, réimprimé en 1691, in-4°; | un *Cours de mathématiques*, en 5 vol. in-8°, publié en 1693; | *Récréations mathématiques et physiques* (1694), 2 vol. in-8°, ouvrage curieux, réimprimé plusieurs fois, en 4 vol. in-8°. L'édition, publiée à Paris en 1778 ou 1790, 4 vol. in-8°, a été entièrement refondue par Montucla. | *Méthode facile pour arpenter*, ib. 1699, in-12; | *L'Usage du compas de proportion*, in-12; | *Nouveaux élémens d'algèbre*, Amsterdam, 1702, in-8°. Leibnitz jugeait cet ouvrage supérieur à la plupart des traités d'algèbre. | *Géométrie pratique*, in-12. La nouvelle géométrie n'y paraît point, c'est-à-dire celle de l'infini, dont on a fait depuis un si grand usage; on n'y trouve que l'ancienne, mais approfondie avec beaucoup de travail. | *La perspective théorique et pratique*, Amsterdam, 1711, in-8°; et 1720, aussi in-8°; | *La géographie et la Cosmographie, qui traite de la sphère*, etc., Amsterdam, 1711, in-8°; | *Nouvelle Trigonométrie*, 1699, in-12; nouvelle édition, Paris, 1781, in-12, donnée par Audierne, qui a fait du livre d'Ozanam un ouvrage entièrement neuf; etc. *Voyez* les *Mémoires* de Nicéron et le *Dictionnaire* de Chauffepié. On peut consulter aussi son *Eloge* par Fontenelle.

* OZANNE (Pierre), célèbre ingénieur-constructeur de la marine, naquit à Brest le 3 décembre 1737, et mourut dans la même ville le 10 février 1813. Sa *Collection d'ornemens pour les poupes et les proues des vaisseaux* est fort estimée. Il a donné avec son frère, Nicolas-Marie, né à Brest le 12 janvier 1728, mort à Paris le 3 janvier 1811, de nouvelles *Vues, perspectives des principaux ports et rades du royaume de France et de ses colonies*. On a de ce dernier un *Traité de la marine militaire*, dédié à M. de Choiseul, qui contient 50 planches représentant les vaisseaux de guerre et les manœuvres relatives aux combats ainsi qu'à l'attaque et à la défense des ports. — On connait de Jeanne-Françoise, sœur aînée des deux frères : | Une *Vue de Dieppe*; | une *Vue de Saint-Valeri*; | une seconde *Vue du port de Livourne*, d'après Vernet; | différentes *Vues des colonies françaises*. — On a de sa sœur Marie-Jeanne : | une première *Vue du port de Livourne*, également d'après Vernet; | le *Temps serein*, d'après le même; | les *Relais flamands* et la *Ferme flamande*, d'après Wouwermans. Cette dernière artiste est morte à Paris, le 16 février 1786. Voyez la *Notice* sur cette famille, imprimée en tête du *Catalogue d'objets d'arts des cabinets Ozanne et Coiny*, 1811, in-8°.

* OZAROWSKI (Pierre d'ALCANTARA), grand général de la couronne

Digitized by Google

de Pologne, naquit à Varsovie vers 1750. Gagné par la Russie, il se montra favorable aux projets de cette cour sur la Pologne; il en facilita l'invasion, et eut une grande part à la confédération de Targowitz, et à la constitution de 1792. Les Polonais s'étant insurgés en avril 1794, repoussèrent leurs ennemis, et pillèrent la maison d'Ozarowski. Il habitait alors le château royal, où une grave maladie le retenait au lit. Le château royal fut attaqué, Ozarowski pris et incarcéré tandis que le peuple, de son propre mouvement, plantait sa potence. On trouva parmi les papiers de l'ambassadeur Igelstrom sa correspondance avec le cabinet russe, dont lecture fut faite devant le tribunal provisoire, qui le condamna à être pendu avec plusieurs de ses complices.

* **OZERETSKOUSKI** (N.), né vers l'an 1751, mort le 28 février 1827 à l'âge de 76 ans, fut un des premiers membres de l'académie des sciences de Pétersbourg, lorsqu'elle fut formée en 1783. On a de lui : | un *Recueil d'extraits* des calendriers russes de 1775 à 1793, en 10 vol.; | des *Mémoires périodiques sur les progrès des sciences en Russie*, de 1803 à 1810; | des *Elémens d'histoire naturelle*, St.-Pétersbourg, 1791, 7 vol.; | un *Voyage aux lacs Lodoga et Onéga*, ibid., 1792; | une *Description de Koly et d'Astrakan*, ibid., 1804; | une *Description des lieux compris entre Pétersbourg et Staroï-Rouss*, ibid., 1808; | un *Voyage au lac Séliguer*, ibid., 1817; | la *Traduction* de l'avis au peuple sur sa santé, par Tissot; | une *Traduction* de Salluste; | la *Traduction* de l'histoire universelle de la chasse et de la pêche, par Noel. Ozeretskouski a coopéré en outre à la *traduction* de l'histoire naturelle de Buffon, St.-Pétersbourg, 1801-1807, et a fourni au *Dictionnaire de l'académie russe* toute la partie qui est relative à la médecine.

* **OZEROFF** (VLADISLAS-ALEXANDROVITCH), célèbre auteur tragique russe, chevalier, membre de plusieurs sociétés littéraires, né le 29 septembre 1760 près de Tver, entra dans le corps des cadets nobles de terre, où ses études furent marquées par de brillans succès. Il sortit de cet établissement en 1788, et passa dans l'armée avec le grade de lieutenant. Sa bonne conduite lui valut la première médaille d'or. Il s'avança rapidement puis se retira avec le grade de général-major pour entrer dans les emplois civils dans lesquels il ne réussit pas moins que dans les armes. Ayant obtenu sa retraite en 1808, il passait paisiblement sa vie dans la culture des lettres lorsqu'il fut atteint d'une maladie qui altéra insensiblement ses facultés intellectuelles, et à laquelle il succomba dans le mois de novembre 1816. On peut considérer Ozeroff comme le véritable créateur de la tragédie russe : quoique les pièces de Khiajenine et de Soumorokof, les meilleures que possédât alors la scène russe, ne fussent pas dénuées de beautés et se fissent même remarquer par des vers quelquefois sublimes, elles étaient loin d'avoir cet ensemble, cette unité d'action et d'intérêt qu'exigent les règles de la littérature dramatique. Ozeroff s'affranchit de la servile imitation à laquelle s'étaient condamnés ses prédécesseurs, et éleva un théâtre vraiment national. Ses principales pièces sont : | la *Mort d'Oleg*, en 5 actes, représentée pour la première fois à St.-Pétersbourg en 1798; | *OEdipe à Athènes*, en 5 actes, représenté le 23 novembre 1804; | *Fingal*, en trois actes, représenté le 8 décembre 1805; | *Dmitri Donskoï*, en 5 actes, représenté le 14 janvier 1807; | *Polixène*, en 5 actes, représenté le 14 mai 1809. Ozeroff a composé aussi quelques *Poésies lyriques*, et a traduit une partie des *épîtres de Colardeau*. Les *OEuvres complètes* de ce poète, précédées d'une *Notice sur sa vie et ses ouvrages*, ont été publiées en 2 volumes par le prince Viasemskii, St.-Pétersbourg, 1818.

OZIAS. *Voyez* AZARIAS.

OZUN-ASEMBEC. *Voyez* USUN-CASSAN.

PAAS. *Voyez* PAS (CRISPIN de).

PAATS. *Voyez* PAETS.

PAAW (PIERRE), né à Amsterdam en 1564, exerça la médecine avec succès. Sa réputation le fit nommer à une chaire de médecine à Leyde en 1589, et après s'être distingué dans l'exercice de son art, il mourut en 1617. Ses ouvrages roulent sur l'anatomie et la botanique. Les traités qu'il a donnés, plus exacts que ce qui avait paru jusqu'alors, ont été éclipsés par ceux qui sont venus après. On les estime pourtant encore. Les principaux sont : | un *Commentaire* sur Vésale, en latin, Leyde, 1616, in-4° ; | un *Traité de la peste*, en latin, Leyde, 1636, in-12 ; | *Hortus lugduno-batavus*, 1629, in-8° ; | *Anatomicæ observationes*, Copenhague, 1657, in-8°.

PACÆUS. *Voyez* PACZ et PASSÆUS.

* PACARAU (PIERRE), évêque constitutionnel de la Gironde, né en 1716 à Bordeaux, fit d'excellentes études et se rendit familiers, non seulement le latin et le grec, mais encore l'hébreu, le syriaque, l'anglais, l'italien et l'espagnol. Il embrassa l'état ecclésiastique, se voua à la prédication, et les succès qu'il obtint lui valurent un canonicat dans l'église métropolitaine de sa ville natale. Lorsque la révolution éclata, Pacarau applaudit aux changemens qu'elle devait amener, et prêta le serment à la constitution civile du clergé. Nommé évêque constitutionnel de Bordeaux, le 14 mars 1791, il a occupé ce siége jusqu'à sa mort arrivée le 5 septembre 1797. On a de lui | divers *Mémoires* en faveur de son chapitre ; | des *Réflexions sur le serment exigé du clergé*, et des *Considérations sur l'usure*. Il a aussi composé des *Noëls* que l'on chantait tous les ans dans l'église St.-André de Bordeaux, à la messe de minuit.

PACATIEN (TITUS-CLAUDIUS-MARCIUS-PACATIANUS), se souleva dans le midi des Gaules, sur la fin du règne de l'empereur Philippe ; mais il fut défait et mis à mort, l'an 249, par les troupes qui avaient élevé Dèce à l'empire. Cet usurpateur n'est connu que par les médailles latines qu'on trouve de lui. Le père Chamillart rapporta d'un voyage la première médaille connue de ce prince.

PACATUS. *Voyez* LATINUS.

PACAUD (PIERRE), prêtre de l'Oratoire, né en Bretagne, mort en 1760, s'acquit de la réputation en prêchant. On a de lui des *Discours de piété*, en 3 vol. in-12, 1745 : ils furent d'abord approuvés ; mais ensuite on crut y voir des propositions jansénistes, et le gouvernement n'en permit le débit qu'après y avoir fait mettre trente-cinq cartons. Cette affaire est détaillée dans les *Nouvelles ecclésiastiques* du 26 juin 1745.

* PACCA (BARTHÉLEMY), évêque de Frascati, cardinal camerlingue et pro-secrétaire d'état, né à Bénévent le 16 décembre 1756, fut d'abord destiné au barreau. Mais après avoir fait de très bonnes études dans sa ville natale, il embrassa l'état ecclésiastique et fut élevé, jeune encore, aux premières dignités de l'Eglise. Décoré en 1801, par Pie VII, de la pourpre romaine, il fut nommé, peu de temps après, pro-secrétaire d'état. Dans les démêlés du saint Siége avec Bonaparte, il déploya une grande fermeté, et donna des preuves d'un dévouement sans réserve au souverain pontife. Le 6 septembre 1808, le cardinal Pacca fut arrêté sous le prétexte qu'il avait cherché à exciter une insurrection contre les Français. Le général Miollis avait aussitôt donné l'ordre de le conduire à Bénévent ; mais le pape obtint de le garder auprès de lui comme prisonnier. Il resta dans cette situation jusqu'au 6 juillet 1809, époque à laquelle il suivit volontairement Pie VII en France ; mais arrivé à Grenoble, il fut séparé du souverain pontife, et enfermé dans une forteresse où il fut détenu pendant deux ans et demi. Le cardinal Pacca fut encore en butte à des épreuves de tous genres, jusqu'au moment où l'Europe fut délivrée du joug de Napoléon. Rétabli en 1814 dans ses dignités, il avait repris le timon des affaires, lorsque durant les cent-jours, l'approche des troupes de Murat le força une seconde fois de quitter Rome. Avant de s'en éloigner

il créa une junte d'état chargée des affaires du gouvernement pendant l'absence du souverain pontife. Le cardinal fit un court séjour à Gênes, d'où il revint dans Rome, et continua d'administrer les états du pape. En 1816 il fut nommé membre de la congrégation instituée pour entretenir des relations avec la Chine, et au mois de mars de la même année, le pape l'envoya à Vienne en mission extraordinaire. En même temps Pacca prit une part active aux travaux de la congrégation chargée de présenter un nouveau plan d'études pour les universités, et de désigner les villes où seraient établies les maisons d'éducation. En 1817 il devint gouverneur de Rome, et en 1819 membre de la commission chargée de faire des recherches sur la situation financière des états de l'Eglise. Pourvu en 1821 de l'évêché de Porto et Rufica réunis, il vécut depuis éloigné des affaires. Il est mort à Rome dans le mois d'avril 1832. On a publié au commencement de 1833 des *Mémoires* du cardinal Pacca qui méritent d'être étudiés; ils ont été traduits de l'italien par M. l'abbé Jamet, 2 vol. in-8°. *L'Ami de la religion* en a rendu compte, dans ses n^os 2004, 2042 et 2035.

PACCORI (AMBROISE), né de parens obscurs à Céaucé, dans le bas Maine, devint principal du collége de cette ville. Son caractère dur et sévère lui causa des désagrémens qui l'obligèrent de se retirer en Anjou. Peu de temps après, le cardinal de Coislin, évêque d'Orléans, le chargea de son petit séminaire de Meung. Après la mort du prélat, il fut obligé de sortir du diocèse à raison de son opposition aux décrets de l'Eglise, opposition qui donna quelque soupçon sur l'orthodoxie du prélat qui l'avait employé; mais on prétend que Paccori avait su lui cacher ses sentimens. Il vint alors à Paris, où il mourut en 1730, à l'âge d'environ 81 ans. Selon un usage assez commun parmi les disciples de l'évêque d'Ypres, il ne voulut pas recevoir le sacerdoce, quoiqu'il eût été élevé au diaconat. On a de lui un grand nombre de livres de piété. Les principaux sont : | *Avis salutaires aux pères et aux mères pour bien élever leurs enfans;* | *Entretiens sur la sanctification des dimanches et des fêtes;* | *Règles chrétiennes pour faire saintement toutes ses actions;* | *Journée chrétienne*, qu'il ne faut pas confondre avec la *Journée du chrétien*, excellent livre de prières; | les *Regrets de l'abus du* Pater; | *Pensées chrétiennes;* | une édition augmentée des *Histoires choisies*, et une nouvelle édition des *Epîtres* et *Evangiles* en 4 vol., etc. Ces ouvrages eurent beaucoup de cours parmi les gens du parti, quoique écrits d'un style pesant et prolixe.

* PACHE (JEAN-NICOLAS), ministre de la guerre, et maire de Paris sous la république, était suisse d'origine et fils d'un portier du maréchal de Castries. Il reçut une éducation assez soignée; et, lorsqu'il eut terminé ses études, il devint précepteur des enfans du seigneur au service duquel était attaché son père. La protection du duc de Castries lui fit ensuite obtenir la place de secrétaire-général au ministère de la marine. Il fut ensuite intendant de la marine royale à Toulon, munitionnaire-général des vivres de la marine, et enfin contrôleur de la maison du roi et des dépenses diverses sous Necker. Mais Pache cédant bientôt à ses goûts d'indépendance fit remise au roi de ses brevets de pension, montant à onze mille francs, et se retira en Suisse. Il était marié et établi dans cette contrée, lorsque la révolution le rappela à Paris. Il se fit remarquer par l'exagération de ses principes démocratiques et par une espèce d'abnégation de lui-même qui semblait exclure l'idée de toute ambition, et il acquit ainsi un grand crédit dans le parti républicain. Il se lia avec Brissot, puis avec Roland, alors ministre de l'intérieur, qui écrasé sous le poids et la multiplicité des affaires, l'employa dans ses bureaux; mais Pache, pour conserver toute son indépendance, ne voulut recevoir aucune espèce de titres ni d'appointemens. Il passa ensuite avec le consentement de Roland, dans les bureaux de Servan, ministre de la guerre qui le demanda à son collègue. Servan s'étant retiré en 1792, Pache fut appelé à lui succéder, d'après la réputation que lui avait faite Roland, qui croyait avoir un appui dans son protégé. Son administration à laquelle Vincent, Ronsin, Meusnier et quelques autres jacobins ou cordeliers, tous désorganisateurs, imprimèrent un mouvement aussi violent que désordonné, fut plus fatale à la France, s'il faut en croire Mercier, qu'une armée ennemie. Quoiqu'il parût animé de l'amour de la réforme, on lui reprocha une foule d'actes vexatoires et les gaspillages qui se commettaient dans ses bureaux. Dénoncé par les Girondins il fut défendu par Marat; mais sur le rap-

Digitized by Google

port de Barrère (2 février 1793), il fut remplacé. Le 15 février suivant, Pache fut nommé dans les assemblées primaires maire de Paris, et le 28 mars il vint appeler l'attention de l'assemblée sur l'ambition et l'incivisme de quelques généraux. Le 15 avril il vint encore à la tête d'une députation demander que Brissot, son premier protecteur, et les autres chefs de son parti, fussent expulsés de l'Assemblée; enfin il est regardé comme un des principaux moteurs de la révolution du 31 mai, quoiqu'il n'ait cessé dans tous ses rapports de protester à l'assemblée qu'elle n'avait aucune insurrection à redouter : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne prit aucune mesure pour protéger les membres de la représentation nationale; et à l'époque du procès, devant le tribunal révolutionnaire, des députés proscrits, il vint déposer contre eux et les accusa d'avoir voulu fédéraliser la république. Au commencement de juin, il fut chargé, par le comité de salut public, de séparer le jeune Louis XVII de la reine sa mère, et de faire arrêter Arthur Dillon et d'autres conspirateurs. A cette époque les jacobins, vainqueurs au 31 mai, s'étaient divisés en de nouvelles factions : Pache appartenait à celle des cordeliers. Cependant lors de la conjuration d'Hébert qui amena la chute de ce parti, il ne fut point compris dans le coup d'état qui atteignit la commune; mais Robespierre qui ne pouvait compter sur lui le fit remplacer, et ensuite ordonna qu'il fût arrêté. Ces premières poursuites demeurèrent sans effet, et il recouvra sa liberté après le 9 thermidor. Il fut aussi accusé d'avoir pris part aux mouvemens qui eurent lieu en avril et en mai 1795; mais il fut acquitté par le tribunal du département de l'Eure, devant lequel il avait été traduit. Sous le directoire, le *Journal officiel* l'accusa encore, à l'occasion de la conspiration de Babeuf, d'exciter secrètement l'insurrection; il se justifia par trois *Mémoires* apologétiques, et depuis il se retira dans un domaine qu'il avait à Thym-le-Moutiers, département des Ardennes, où il vécut ignoré, et où il termina paisiblement son orageuse carrière sur la fin de 1823. Il avait perdu, quelques années auparavant, une grande partie de ses facultés intellectuelles. M^me Roland, qui l'a bien connu et qui avait puissamment contribué à son élévation, le dépeint dans ses *Mémoires* comme un hypocrite, et cite de lui des traits d'ingratitude. Elle ajoute qu'il n'avait point de style et qu'il ne fallait pas lui donner une lettre à faire, sous peine de l'avoir sèche et plate. Pache avait consacré de longues années à un grand travail de métaphysique qui est resté incomplet, et dans lequel on assure qu'il fait profession d'athéisme. Cet ouvrage est resté manuscrit entre les mains de son fils, officier supérieur d'artillerie.

PACHECO (Jean de), marquis de Villena, grand-maître de l'ordre de Saint-Jacques, fut ministre du roi Henri IV de Castille, et eut part aux révolutions qui agitèrent le règne de ce prince faible et vicieux. (*Voyez* son article.) Il mourut le 11 octobre 1474.

* **PACHO** (Jean-Raymond), naquit à Nice, ancien département des Alpes-Maritimes, le 3 janvier 1794. Privé de ses parens dès sa première enfance, il fut placé par son tuteur au collége de Tournon, où il étudia durant sept années. Il s'appliquait par goût au dessin et à la botanique. En 1814, il quitta le collége et se rendit à Nice pour y recueillir son patrimoine, visita l'Italie, séjourna à Turin et vint à Paris en 1816. En continuant ses études, il s'attachait de préférence à celle du dessin, sans négliger la botanique, vers laquelle le portait une sorte de prédilection. Le genre d'Isabey lui plaisait et il cherchait à imiter ce maître. Il ne quitta Paris qu'en 1818 pour se rendre à Alexandrie d'Egypte, où son frère aîné était établi. Il espérait y faire l'application de ses connaissances et trouver l'appui nécessaire pour explorer cette contrée; mais au bout d'une année, ayant perdu tout espoir de réussir, il revint à Paris, et jusqu'à la fin de 1820, il s'y occupa, tantôt de peindre le portrait, tantôt de composer différens articles pour les journaux littéraires. C'est alors qu'il fit une seconde tentative pour retourner en Egypte et voyager dans l'intérieur du pays. Après un an d'inaction, il obtint enfin de M. Jumel, directeur d'une fabrique appartenant au vice-roi, les secours nécessaires pour visiter l'Egypte inférieure. Il la parcourut près d'un an, dessinant les monumens et recueillant les plantes de quelque intérêt. Une nouvelle catastrophe renversa les espérances et les projets de Pacho. En 1823 M. Jumel vint à mourir, et il fut contraint de suspendre tout-à-fait ses excursions. Retombé dans l'oisiveté, privé de toute occupation régulière, dévoré du besoin d'a-

Digitized by Google

gir, il se sentait accablé par le tourment de l'ennui. Il en fut arraché par M. Célestin Guyffuenet, suisse d'origine, chef d'une fabrique appartenant au vice-roi, qui lui fournit le moyen d'exécuter un voyage dans les oasis, et de terminer celui de la Basse-Egypte. Après un an de courses continuelles, Pacho revint au Kaire avec le désir d'explorer la Cyrénaïque: les habitans de l'Oasis de Syonah avaient assuré avoir vu dans la Cyrénaïque et la Marmarique divers beaux monumens; la résolution de Pacho fut décidée par l'arrivée du programme de la société de géographie. M. Henri Salt, consul-général d'Angleterre, l'avait reçu du président de la commission centrale; il le donna au jeune voyageur qui, malgré tous les dangers qu'on lui faisait apercevoir, demeura ferme dans son projet Il partit d'Alexandrie avec M. Muller, jeune orientaliste, en novembre 1824, et il revint au mois de juillet suivant au Kaire, après avoir accompli heureusement et entièrement son entreprise. Il ne tarda pas à se rendre à Paris pour faire connaître les résultats de son voyage: la société de géographie fit examiner ses matériaux, l'institut en prit connaissance, et il obtint la couronne qu'il avait si bien méritée par son courage et sa persévérance. Le rapport de M. Maltebrun dépose du mérite de ses observations, de l'habileté et de la sagacité qu'il a déployées, de même que la publication de l'ouvrage, aujourd'hui terminé complétement, prouve son talent dans l'art d'écrire. Pacho aimait à se nourrir des grands modèles; son imagination vive et exaltée ne lui permettait pas de retracer froidement les scènes des événemens auxquels il avait pris part; tout s'animait sous sa plume, et sauf quelques écarts, on ne peut nier qu'il savait donner à son style du mouvement, de l'élégance, et de l'intérêt aux aventures simples de la vie commune, suivant le sujet; ses peintures de mœurs sont fortes et gracieuses; on a trouvé seulement que le sentiment est quelquefois altéré par un peu d'affectation. Pacho est mort au mois de février 1829. Il a laissé: | *Relation d'un voyage dans la Marmarique, la Cyrénaïque et les oasis d'Audjelah et de Maradeh,* Paris, Didot, 1827-29, grand in-4°, et atlas in-folio, contenant 100 planches et des cartes géographiques. Le dernier ouvrage auquel il a mis la main est un *Tableau des tribus nomades, anciennes et modernes.* Les fragmens qu'il a fait connoître donnent à juger de l'intérêt d'un pareil ouvrage. Le sujet est vaste, mais heureusement choisi. Cet ouvrage n'a pas encore été publié.

PACHOME. *Voyez* PACOME.

PACHORUS. *Voyez* PACORUS.

PACHYMÈRE (GEORGES), historien distingué et un des premiers qui se soient occupés de l'*histoire byzantine*, naquit à Nicée en 1242, et se distingua de bonne heure par ses talens. Michel Paléologue l'emmena avec lui à Constantinople, lorsqu'il reprit cette ville sur les Français. Il parvint aux premières dignités de l'Eglise et de l'état, et mourut vers 1310. Nous avons de lui une *Histoire d'Orient*, qui commence à l'an 1258 et finit à l'an 1308. Cet ouvrage est estimable. L'historien a été non seulement témoin des affaires dont il parle, mais il y a eu très grande part. Son style est à la vérité obscur, pesant et chargé de digressions; mais il est plus sincère que les autres historiens grecs. Son ouvrage est une suite de l'Histoire d'Orient par Acropolite. Le père Poussines, jésuite, le donna au public en 1666 et 1669, à Rome, 2 vol. in-fol., avec une traduction latine et de savantes notes. Le président Cousin l'a aussi traduit en français. Quelques-uns le font auteur d'une *Paraphrase* des ouvrages faussement attribués à saint Denys l'Aréopagite. Le père Cordier l'a insérée avec les *Scolies* de saint Maxime, dans l'édition qu'il a donnée de saint Denys. On trouve dans le recueil d'Allatius, Rome, 1651 et 1659, 1 vol. in-4°, un *Traité sur la procession du Saint-Esprit*, de Pachymère, qui, quoique schismatique, dit que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. Pachymère forma plusieurs élèves, parmi lesquels on cite Manuel Philé.

* PACIAUDI (PAUL-MARIE), laborieux antiquaire, membre de la plupart des sociétés littéraires d'Italie, de France et d'Allemagne, et associé étranger de l'académie des inscriptions, naquit à Turin en 1710. Il embrassa la vie religieuse, et entra, vers 1730, chez les théatins. Devenu professeur de philosophie à Gènes, il expliqua l'un des premiers en Italie le système de Newton. Appelé à d'autres fonctions, il remplit avec éclat pendant dix ans dans les Etats Vénitiens et en Lombardie la carrière de la prédication, passa par les premières dignités de son ordre, et fut enfin nommé, en 1761, bibliothécaire de don Philippe, duc de Parme. Plusieurs sociétés savantes l'admirent

dans leur sein, et il fut correspondant de celles des inscriptions et belles-lettres de Paris. Le père Paciaudi, dont la santé était affaiblie par ses longs travaux, mourut d'une attaque d'apoplexie le 2 février 1785. M. Dacier, secrétaire perpétuel de l'académie des inscriptions et belles-lettres, prononça son *Eloge* dans la séance du 25 avril 1785. Ses principaux ouvrages sont : | *De sacris christianorum balneis*, Rome, 2^e édit., 1758, in-4°; | *De athletarum cubistesi in palæstra Græcorum commentarius*, Rome, 1756; | *Monumenta peloponesiaca*, ibid., 1761, 2 vol. in-4°, fig.; | *Memorie de gran maëstri dell' ordine gerosolimitano*, Parme, 1780, 3 vol. in-4°, fig. Ces trois volumes contiennent les vies des fondateurs et des dix premiers grands-maîtres de l'ordre de Malte, dont le père Paciaudi était historiographe. | *De libris eroticis antiquorum*. Cette savante dissertation, insérée d'abord dans l'édition de Longus de Bodoni, a paru à Leipsick en 1803, in-8°, fig. | *Lettres au comte de Caylus*, Paris, 1802, in-8° avec une *notice* sur le père Paciaudi par Serieys. Elles contiennent des anecdotes littéraires, des détails sur différens monumens d'antiquité, et quelques épigrammes contre les jésuites, que le théatin n'aimait pas. On a encore d'autres écrits du père Paciaudi, dont on trouve la liste dans l'*Histoire littéraire* des théatins par le père Vezzosi.

PACIEN (saint), évêque de Barcelone, florissait sous le règne de Valens. Il mourut, vers l'an 390, sous celui de Théodose, après avoir gouverné saintement son troupeau, et s'être distingué par ses vertus, son savoir et son éloquence. Il nous reste de lui : | trois *Lettres* au donatiste Sympronien, dans la première desquelles on trouve ces paroles si connues : CHRÉTIEN *est mon nom*, *et* CATHOLIQUE *mon surnom*; | une *Exhortation à la pénitence*; | un *Discours sur le baptême*. Son latin est pur et élégant, ses raisonnemens justes, ses pensées nobles. L'auteur sait à la fois inspirer la vertu et détourner du vice. Ses ouvrages ont été mis au jour par Jean du Tillet, à Paris, en 1538, in-4°. On les trouve aussi dans la *Bibliothèque des Pères* et dans le second tome des *Conciles* d'Espagne par le cardinal d'Aguirre, Rome, 1694. Saint Pacien, avant de s'attacher au service de l'Eglise, avait été marié et avait eu un fils nomme *Dexter*. (*Voyez* ce nom.)

PACIFICUS MAXIMUS, né à Ascoli, d'une famille noble, l'an 1400, vécut un siècle. Ses poésies latines ont été imprimées sous le titre d'*Hecatelegium, sive Elegiæ nonnullæ jocosæ et festivæ, laudes summorum virorum, urbium et locorum; invectivæ in quosdam; laudes patriæ Æsculanæ et alia quædam jucunda et docta*, Florence, 1489, in-4°, édition très rare, réimprimée à Bologne, 1523, in-8°; et avec ses autres ouvrages, Parme, 1691, in-4°. On a retranché les vers licencieux dans cette dernière édition. La maladie honteuse est si bien décrite dans ses poésies, qu'on ne peut révoquer en doute que ce poison n'ait infecté l'Europe avant le voyage de Christophe Colomb en Amérique, en 1493, puisque notre auteur en fait mention dans un ouvrage imprimé en 1489. (*Voyez* ASTRUC). Pacificus a beaucoup écrit contre Politien, et a donné une édition du poème de Lucrèce. Cet écrivain mourut à Fano.

* **PACIFIQUE DE PROVINS** (le père), missionnaire capucin, dont on croit que le lieu de la naissance est celui dont il portait le nom, fut envoyé en 1622 dans le Levant. Après avoir parcouru différentes régions, il revint en Italie, qu'il quitta bientôt pour se rendre à Alep, d'où il passa en Perse avec deux religieux de son ordre. Chah-Abba le reçut avec honneur, et lui permit d'établir un couvent à Ispahan et un autre à Baghdad. Avant son retour pour la France il reçut des lettres pour Louis XIII, et les remit à ce prince au camp d'Alais. Le père Pacifique fut ensuite envoyé dans les Antilles françaises comme supérieur-préfet des missions de son ordre en Amérique, puis revint à Paris, où il mourut en 1653. On a de lui : | *Lettre sur l'étrange mort du grand Turc, empereur de Constantinople*, Paris, 1622, in-12. L'auteur raconte l'assassinat d'Osman II. | Le *Voyage de Perse, contenant des remarques particulières de la Terre-Sainte et le testament de Mahomet*, Paris, 1631, in-4°; ibidem, 1642, in-12. La description des lieux saints occupe la plus grande partie du livre. | *Relation* ou *Description des îles Saint-Christophe et de la Guadeloupe*, ib., 1648, in-12. La *Bibliothéque des capucins* lui attribue aussi une *Apologie de Raimond Lulle*, Paris, 1645, in-12.

PACIUS (JULES), chevalier de Saint-Marc, né à Vicence en 1550, composa un *Traité d'arithmétique* dès l'âge de 13 ans. Son humeur inquiète, et plus encore son attachement aux erreurs de Luther, l'ayant brouillé avec son évêque, il quitta

sa patrie, enseigna la philosophie à Heidelberg, et le droit dans une multitude de villes que sa légèreté naturelle lui faisait quitter les unes pour les autres. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de droit. Les principaux sont : | *De Contractibus*, in-fol. ; | *Epitome juris*, in-fol. ; | *De Jure maris Adriatici*, Francfort, 1669, in-8° ; | *In Decretales libri V*, in-8°. Pacius mourut dans ses erreurs à Valence en 1635, à 85 ans. Peiresc, qui avait été son disciple, tenta en vain de le ramener à la religion catholique.

PACOME (saint), né dans la haute Thébaïde, vers l'an 292, de parens idolâtres, porta les armes dès l'âge de 20 ans. Les vertus des chrétiens le touchèrent, et dès que la guerre fut finie, il reçut le baptême. Il y avait alors dans la Thébaïde un saint solitaire, nommé *Palémon;* il se mit sous sa discipline. Le disciple fit des progrès si rapides dans la vertu sous cet excellent maître, qu'il devint lui-même chef du monastère de Tabenne sur le bord du Nil. Ses austérités et ses lumières se répandirent au loin; les solitaires accoururent en grand nombre. La haute Thébaïde fut bientôt peuplée de monastères qui reconnurent ce saint homme pour leur fondateur. Ses disciples étaient dispersés dans différentes maisons composées de 30 à 40 moines. Il fallait autant de maisons pour former un monastère, de façon que chaque monastère comprenait depuis 12 jusqu'à 1600 cénobites. Ils s'assemblaient tous les dimanches dans l'oratoire commun de tous les monastères. Chaque monastère avait un abbé, chaque maison un supérieur, et chaque dizaine de moines un doyen. Tous ces différens membres reconnaissaient un même chef, et s'assemblaient avec lui pour célébrer la fête de Pâques, quelquefois jusqu'au nombre de 5000. La sœur de saint Pacôme, touchée des exemples de son frère, fonda elle-même un monastère de filles, de l'autre côté du Nil, gouverné par la règle que son frère avait donnée à ses moines. Le saint solitaire, affligé d'un mal contagieux qui avait désolé son monastère, mourut en 348. Nous avons de lui : | une *Règle*, dont saint Jérôme a donné une traduction latine que nous avons encore ; | onze *Lettres*, imprimées dans le recueil de Benoît d'Aniane. Un ancien auteur grec a écrit la *Vie* de cet illustre patriarche : Denys le Petit l'a traduite en latin, et Arnauld d'Andilly l'a mise en français. On la trouve parmi celles des *Pères du désert*.

PACONIUS (Agrippinus), sénateur romain, enveloppé sous Néron dans la disgrâce de Soranus et de Trabéa, était un philosophe stoïcien, qui avait l'indifférence affectée de sa secte. Lorsqu'on lui eut annoncé que le sénat l'avait banni d'Italie et qu'on lui avait laissé ses biens : *Allons*, dit-il froidement, *allons dîner à Aricia*. — Tibère avait fait mourir son père, Marcus Paconius, parce qu'il avait déplu à un nain, dont ce prince bateleur se servait dans ses divertissemens.

PACORI. *Voyez* PACCORI.

PACORUS, fils d'Orodes, roi des Parthes, neveu de Mithridate, se signala par la défaite de Crassus, dont il tailla l'armée en pièces, l'an 53 avant J.-C. Il prit le parti de Pompée, et se déclara pour les meurtriers de César. Après avoir ravagé la Syrie et la Judée, Ventidius marcha contre lui, et lui ôta la victoire et la vie, l'an 39 avant J.-C. — Il ne faut pas le confondre avec PACORUS, roi des Parthes et ami de Décébale, roi des Daces. Il mourut l'an 107 de J.-C.

PACUVIUS (Marcus), neveu d'Ennius, né à Brindes l'an 218 avant J.-C. se distingua dans la poésie et dans la peinture ; il publia diverses pièces de théâtre, dont la plus applaudie fut celle d'*Oreste*. Son style n'a ni élégance ni pureté. Il nous reste de lui quelques fragmens, qu'on trouve dans le *Corpus poetarum latinorum* de Maittaire et dans le dernier volume du théâtre des Latins publié par M. Levée. Ce poète mourut à Tarente, âgé de plus de 90 ans, l'an 134 avant J.-C.

PACS ou **PAS** (Richard), *Pacæus*, doyen de Saint-Paul de Londres, fut employé par Henri VIII dans plusieurs négociations importantes. Volsey, jaloux de son crédit, le lui fit perdre par de faux rapports ; et Pacs eut la faiblesse d'en mourir de chagrin en 1532. Il était lié avec Erasme et avec d'autres savans de son siècle. On a de lui : | des *Lettres ;* | *De fructu scientiarum*, 1517, in-4° ; | un traité *De lapsu hebraicorum interpretum*, et d'autres ouvrages.

PADOUAN (Louis LIONI, surnommé *le Peintre*), natif de Padoue, mort en 1606, âgé de 75 ans, sous le pontificat de Paul V, a excellé dans le portrait. Il eut un fils qui se faisait pareillement appeler le Padouan, quoique né à Rome, où il mourut l'an 1626, âgé de 52 ans. Celui-ci

excella aussi dans le portrait, et fit en outre plusieurs morceaux d'histoire pour des églises. On a souvent confondu le père et le fils, et l'un et l'autre avec les Padouans dont nous allons parler.

PADOUANS (JEAN del CAVINO et ALEXANDRE BASSANO, surnommés les), très habiles graveurs sur l'acier, qui ont contrefait les plus belles médailles antiques avec tant d'art, que les connaisseurs sont souvent en peine de les distinguer des véritables. Ils ont donné à celles de ces artistes le nom de *Padouanes*. Les chanoines réguliers de Sainte-Geneviève en possédaient presque tous les coins, que le père du Molinet a fait graver très exactement en cinq planches, dans sa *Description du cabinet de la bibliothèque de Sainte-Geneviève*, Paris, 1692, in-fol. On y voit entre autres le médaillon qui représente les têtes accolées de ces deux graveurs. Ils vivaient dans le 16e siècle.

PAETZ ou PAATS (ADRIEN van), *Paetius* ou *Patius*, Hollandais, avait pour les négociations des talens dont il donna des preuves en Espagne, où il fut envoyé par les états-généraux en 1673. Bayle en fait un grand éloge; il le qualifie de grand philosophe, grand théologien, grand jurisconsulte, etc. Ceux qui ont lu les productions de Paatz sont bien éloignés d'en croire Bayle sur sa parole; ils ne sont pas surpris de ces éloges, lorsqu'ils savent que ce Paetz avait fondé l'*Ecole illustre* pour Bayle et Jurieu, et que ce même Paetz était, ainsi que Bayle, un partisan zélé de la tolérance. Il mourut en 1685, à 55 ans. On a de lui une *Lettre* qui parut en 1685, *sur les derniers troubles d'Angleterre, où il est parlé de la tolérance de ceux qui ne suivent pas la religion dominante*. Il n'y a ni justesse ni solidité dans les raisonnemens de van Paetz, et l'analyse que Bayle en a donnée (*Nouv. de la rép. des lett.*, 1685, p. 1082) suffit pour en montrer la faiblesse. On trouve aussi plusieurs de ses *Lettres* dans le recueil intitulé: *Præstantium ac eruditorum epistolæ*, Amsterdam, 1704, in-fol.

PAEZ (FRANÇOIS-ALVAR), *Alvarus-Petatgus*, théologien portugais, se fit cordelier en 1304, et devint pénitencier du pape Jean XXII. Ce pontife lui donna l'évêché de Coron, puis celui de Sylves, et la qualité de nonce en Portugal. On a de lui: | une *Somme de théologie*; | l'*Apologie de Jean XXII*, Ulm, 1474; Lyon, 1517; Venise, 1560, in-fol; | un traité *De planctu Ecclesiæ*, etc. Ce savant évêque mourut à Séville en 1352. Il joignait à beaucoup d'érudition un esprit doux et insinuant.

PAEZ (BALTHASAR), docteur en théologie de l'ordre de la Trinité, natif de Lisbonne, mort dans sa patrie en 1638, était pieux et savant. On a de lui des *Sermons* et des *Commentaires* sur l'Epître de saint Jacques, sur les deux Cantiques de Moïse, etc., Paris, 1631, 2 vol. in-fol.

PAGAN (PIERRE), *Paganus*, c'est-à-dire Heide en allemand, poète de Wanfrid dans la Basse-Hesse, fut professeur en poésie et en histoire à Marburg, et mourut à Wanfrid le 29 mai 1576. On a de lui: | plusieurs *Pièces de Poésies*, qui se ressentent de l'humeur enjouée de l'auteur; | *Praxis metrica*; | l'*Histoire des Horaces et des Curiaces*, en vers latins. Ce morceau prouve plus de facilité que de véritables talens pour la poésie; ce n'est pas un poème, c'est une histoire en vers.

PAGAN (BLAISE-FRANÇOIS, comte de), né d'une famille noble d'Avignon, en 1604. A peine avait-il 12 ans, qu'il commença à porter les armes; il montra une valeur au-dessus de son âge. Au passage des Alpes et aux barricades de Suze, il entreprit, à la tête des enfans perdus, d'arriver le premier à l'attaque par un chemin particulier. Ayant gagné le haut d'une montagne escarpée qui aboutissait à la place, il se laissa glisser le long de cette montagne en disant: *Voici le chemin de la gloire*. Ses compagnons le suivirent, et forcèrent les barricades. Louis XIII, charmé de cette action héroïque, la raconta avec beaucoup de complaisance au duc de Savoie, en présence de la cour. Ce monarque le nomma maréchal-de-camp, et l'envoya servir en Portugal, l'an 1642. Cette même année, il devint entièrement aveugle, à l'âge de 38 ans. Un coup de mousquet lui avait fait perdre l'œil gauche au siége de Montauban, et une maladie lui enleva l'autre. Les mathématiques avaient toujours eu beaucoup d'attraits pour lui: il s'y consacra avec plus d'ardeur que jamais, et se fit un nom parmi les ingénieurs et parmi les astronomes, et même parmi les astrologues; car il donnait dans l'astrologie judiciaire. Il mourut à Paris le 18 novembre 1665 âgé de 61 ans. Ses principaux ouvrages sont: | *Traité des fortifications*, imprimé en 1645. Cet ouvrage passa pour

le meilleur qu'on eût publié jusques alors sur cette matière. Ses principes furent détruits par le célèbre Vauban, qui prouva qu'il avait le défaut de rendre les flancs trop courts, trop étroits et trop serrés. | *Théorèmes géométriques*, 1651; | *Théorie des planètes*, 1667; | *Tables astronomiques*, 1658; | une *Relation historique de la rivière des Amazones*, in-8°; elle est curieuse et n'est pas commune.

* **PAGANEL** (Pierre), député aux assemblées législative et conventionnelle, né à Villeneuve-d'Agenois le 31 juillet 1745, embrassa l'état ecclésiastique, et suivit la carrière de l'enseignement. Après douze ans de travaux, il obtint une pension du gouvernement, et fut nommé à la cure de Noaillac. En 1789, Paganel se rangea du parti des innovateurs, dont il seconda les efforts par ses discours et par ses écrits; il obtint en 1790, la place de procureur syndic du district de Villeneuve, et fut élu député, en 1791, à l'assemblée Législative où il siégea constamment au côté gauche. Dans la funeste journée du 10 août il fut le premier à s'offrir pour faire partie de la députation que l'assemblée décréta d'envoyer au devant de Louis XVI afin de protéger la famille royale, contre les fureurs de la populace, et il donna dans cette occasion des preuves de fermeté. Paganel fit partie de la Convention nationale, et lors du procès de Louis XVI, il prononça un discours par lequel il émit son vote tendant à la déchéance de ce prince, et au renvoi devant les tribunaux ordinaires. Ce vote déplut à ses collègues, et alors Paganel vota *pour la mort*. Il remplit avec assez de modération les missions dont il fut chargé dans les départemens de la Gironde et de Lot-et-Garonne; il sauva, dit-on, quelques victimes, et s'opposa à plusieurs concussions. Cette conduite lui valut d'être dénoncé au comité de salut public, et Paganel fut remplacé par un autre proconsul, qui, plus que lui, était *à la hauteur des circonstances*. De retour à Paris, il fut accusé de *modérantisme* par Couthon, et cité devant le comité de salut public, présidé par Robespierre. Il se défendit avec énergie, et lui dit entre autres choses... « On aurait dû te rapporter que partout j'ai protégé la liberté des cultes, rendu les églises aux catholiques, et les temples aux protestans. » « Tu n'es donc pas un contre-révolutionnaire, toi... ! » répondit le président, et il déchira les pièces de la procédure. Rentré à la Convention nationale, Paganel fut chargé de quelques missions, et dans le district d'Albi, il parvint à faire désarmer un régiment de cavalerie qui désolait la contrée. Il fut aussi chargé de surveiller la fabrication des armes, dans les manufactures de Tulle, de Bergerac et de Bayonne. Sa mission remplie, il revint encore à Paris, où il fit adopter de sages règlemens pour l'hôtel des Invalides et la maison de Saint-Lazare. La Convention ayant terminé ses séances, Paganel fut successivement nommé par le Directoire chef du contentieux au ministère des affaires étrangères, puis secrétaire-général de M. de Talleyrand-Périgord. Plus tard, il eut l'emploi de chef de division à la grande chancellerie de la Légion-d'honneur, sous M. de Lacépède. En 1814, il perdit sa place, et en vertu de la loi du 12 janvier 1816, il fut obligé de quitter la France, et se réfugia dans la Belgique. Il est mort le 20 novembre 1826, âgé de plus de 80 ans. Paganel a laissé : | *Essai historique et critique de la révolution française*, Paris, 1810-1815, 3e édition, 1816, 3 vol. in-8°. Elle est assez bien écrite, mais on y remarque parfois la partialité d'un ancien républicain; | *Les animaux parlans*, poème italien, de Casti, en 26 chants, trad. en français, 3 vol. in-12; | *Mémoire sur l'ancienneté du globe*; | *Mémoire sur les causes de l'ancienneté de l'empire des Chinois*. Paganel était membre de la société philotechnique, de celle des antiquaires de France, etc.

* **PAGANO** (Francesco-Mario), jurisconsulte napolitain, naquit en 1748 à Brienza dans la province de Salerne. Il termina ses études sous d'habiles maîtres à Naples où il se fit recevoir avocat et où son éloquence lui eut bientôt acquis une grande réputation. Nommé bientôt professeur de droit à l'université de cette capitale, il fut chargé par le gouvernement de proposer un plan de réforme pour la procédure criminelle : travail important dont il s'acquitta d'une manière brillante dans ses *Considerazioni sul processo criminale* qu'on peut regarder comme le complément du livre de Beccaria. Pendant que Pagano se livrait aux recherches que demandait cet ouvrage, il sentit ses idées s'agrandir, et jetant un coup d'œil général sur l'organisation sociale, il examina l'origine, les progrès et la décadence des sociétés. Il en esquissa ensuite le tableau dans son grand ouvrage des *Saggi politici*. Ce livre fut attaqué et peut-être y pourrait-on trouver des idées peu orthodoxes. Pagano

composa aussi quelques pièces de théâtre peu dignes de sa réputation, et fut plus tard élevé au rang de magistrat; les partisans des idées nouvelles trouvèrent en lui un ami, et on le présenta au roi comme un homme dangereux. Jeté dans une prison, il composa pendant sa captivité un *Discours sur le beau.* Au bout de quelques mois il parut devant ses juges qui lui rendirent la liberté; mais il fut destitué de ses places de professeur et de magistrat, et le droit d'exercer ses fonctions d'avocat lui fut enlevé. Après s'être retiré à Rome, puis à Milan, il retourna à Naples lorsque les Français y entrèrent en 1799. Il se prononça en faveur de la révolution, et devint un des législateurs de la nouvelle république. Il voulut aussi la défendre les armes à la main: quand le cardinal de Ruffo se présenta devant Naples, il s'offrit de porter aux patriotes réfugiés au château de l'Œuf des signaux d'attaque, et il remplit sa mission au milieu des plus grands dangers. Il fut compris dans la capitulation générale; néanmoins il fut arrêté par ordre du cardinal, renfermé dans les cachots de la junte de l'état, condamné à mort et exécuté le 6 octobre 1800, avec plusieurs de ses collègues. Il a publié: | *Essame politico della legislazione romana*, Naples, 1768, in-8°; | *Considerazioni sul processo criminale*, réimprimés plusieurs fois en Italie, et traduites en plusieurs langues; | *Saggi politici de principi, progressi e decadenza delle societa*, Naples, 1783-1792, 3 vol. in-8°; | *Saggio del gusto et delle arti belle, discorso sulla natura e l'origine della poesia*, et quelques autres ouvrages.

* **PAGANUCCI** (Jean), négociant de Lyon, mort en 1797. On lui doit: *Manuel historique et politique des négocians*, 1762 3 vol. in-8°, ouvrage qui eut un succès mérité.

PAGE. *Voyez* LEPAGE.

PAGENSTECHER (Alexandre-Arnold), né à Brême dans la basse Saxe, sur la fin du 17e siècle, mort vers 1730, abusa de la jurisprudence pour publier des traités burlesques et obscènes, dont nous ne ferons pas l'énumération.

* **PAGÈS** (Pierre-Marie-François, vicomte de), voyageur français, né à Toulouse en 1748, d'une famille noble, entra dans la marine royale à l'âge de dix-neuf ans. Il conçut le projet de visiter les mers de l'Inde, en s'y rendant par l'ouest, afin de découvrir le passage du nord. Il entreprit ce long voyage le 30 juin 1767, et ne rentra en France que le 5 décembre 1771. Il repartit en 1773 pour les Terres Australes, sous le commandement de Kerguelen; mais cette expédition n'ayant pas eu de succès, il alla s'embarquer en Hollande sur un vaisseau armé pour la pêche de la baleine au Spitzberg. Il avait obtenu le titre de correspondant de l'académie des sciences, le grade de capitaine de vaisseau et la croix de Saint-Louis. Il servit dans la guerre d'Amérique qui se termina par la paix de 1783, et se retira dans une habitation qu'il possédait à Saint-Domingue. Il y fut massacré en 1793 dans la révolte des esclaves. On lui doit: *Voyage autour du monde et vers les deux pôles par terre et par mer pendant les années* 1767-1776, Paris, 1782, 2 vol. in-8° avec cartes et figures.

* **PAGÈS** (François-Xavier), mauvais compilateur, et romancier infatigable, né à Aurillac en 1745. Il se fit d'abord avocat, et vint ensuite chercher fortune à Paris, où il occupa un petit emploi. Dans l'espérance de s'avancer rapidement, il embrassa la cause de la révolution, pour laquelle il écrivit dans un style de démagogue. Il s'est aussi fait connaître par quelques romans dont le succès éphémère a duré moins que lui. Les principaux sont: | les *Aventures de Jean-Louis de Fiesque*; | *Amour, haine et vengeance*; | *Le Délire des passions*; | *Le Triomphe de l'amour et de l'amitié*; | *Les Amans comme il y en a peu*; | *Vies, amours et aventures de plusieurs illustres solitaires des Alpes*, etc. Pour se faire une idée de l'importance que l'auteur donnait à ce genre de production, il faudrait se condamner à lire le discours préliminaire du roman d'*Amour, haine et vengeance*. Après avoir parlé des difficultés qu'il faut surmonter pour être bon romancier, « Il faut, ajoute-t-il, l'âme » de Confucius, la prudence de Numa, la » tête de Solon ou de Lycurgue, et la plume » de Rousseau ou de Fénélon. » Pagès s'essaya dans d'autres genres: il se fit poète, littérateur et historien; mais tous les pas de l'auteur dans ces nouvelles carrières furent marqués par autant de chutes. | L'*Histoire secrète de la révolution française*, 1796-1801, 6 vol. in-8°; | l'*Histoire du consulat;* un *Cours d'études encyclopédiques*, 1799, six vol. in-8°, sont autant de productions dénuées de goût et de discernement. Mais la plus remarquable des productions de Pagès en folie et

Digitized by Google

en exagération, c'est sans contredit la *France républicaine*, etc., poème en 10 chants, in-8°. Au revers du titre se trouve cette dédicace : « A la république, à la » convention, à la sainte montagne, aux » immortels jacobins, aux sociétés populaires des deux sexes, aux philanthropes, » à tous les républicains du monde. » Vient ensuite la préface, dont nous ne citerons que ces mots : « Je célèbre l'établissement » d'une république fondée sur les principes de la plus humaine philosophie, » et la création d'une constitution aussi » douce que la nature, si populaire qu'elle » est presque divine. » Après ce début suit le poème, qui est du plus mauvais goût et de la plus mauvaise versification : c'est un tissu d'impiétés et de calomnies atroces. Cet homme est mort obscur à Paris le 21 décembre 1802.

PAGET (lord GUILLAUME), né à Londres dans la fin du 15ᵉ siècle, fils d'un simple huissier, s'éleva par son mérite aux premières charges. Il devint clerc du cachet du roi Henri VIII, ensuite clerc du conseil et du sceau-privé, et peu de temps après clerc ou greffier au parlement. Il se conduisit dans ces divers emplois avec une prudence consommée. Henri VIII l'employa en France en qualité d'ambassadeur, et le fit à son retour chevalier secrétaire d'état, et l'un des exécuteurs de son testament. Après la mort de ce prince, Paget fut membre du conseil privé d'Edouard VI, puis envoyé ambassadeur à l'empereur Charles-Quint, pour demander des secours contre les Ecossais et les Français. De retour, il fut élevé à de nouvelles dignités ; mais sa faveur auprès d'Edouard ne se soutint pas. Il fut enveloppé dans la disgrâce du duc de Sommerset, et renfermé dans la tour de Londres. On l'obligea en même temps de se démettre de toutes ses charges, et on le condamna à 6000 livres sterling d'amende. Paget fut rétabli dans ses emplois, à l'avénement de la reine Marie à la couronne et mourut en 1564, la 6ᵉ année du règne d'Elizabeth.

PAGGI (JEAN-BAPTISTE), peintre et graveur, né à Gènes en 1554, mourut dans la même ville en 1627. Son père, noble Génois, voulant détruire la passion de son fils pour la peinture, lui fit étudier les mathématiques, et employa les menaces ; mais ce fut inutilement : il fallut céder à son inclination. Paggi avait appris de lui-même le dessin. Il n'avait pas encore essayé de mélanger des couleurs, lorsqu'il se trouva chez un peintre qui faisait très mal un portrait. Le jeune homme prit le pinceau, et, conduit par l'instinct de la nature, il peignit le portrait et le fit très ressemblant. Il se mit depuis dans l'école du Cangiage. Il s'est aussi occupé à graver des planches de cuivre, et à écrire sur la peinture un ouvrage intitulé : *Definizione e divisione della pittura*, in-fol.

PAGI (ANTOINE), cordelier, naquit à Rognes en Provence, l'an 1624. Après avoir achevé son cours de philosophie et de théologie, il prêcha quelque temps avec succès. Ses talens lui méritèrent les premiers emplois de son ordre. Il fut quatre fois provincial, et les occupations de sa place ne l'empêchèrent pas de s'appliquer avec ardeur à l'étude de la chronologie et de l'histoire ecclésiastique. Il entreprit l'examen des *Annales* de Baronius. Le livre de cet illustre cardinal, quoique le plus étendu qu'on eût alors sur cette matière, offrait une infinité de méprises, et il était difficile de les éviter dans un temps où la saine critique était encore au berceau. Le père Pagi les aperçut, et entreprit de les réformer année par année. Il fit paraître le Iᵉʳ tome de critique à Paris en 1689, in-fol. Les 3 autres volumes n'ont vu le jour qu'après sa mort, à Genève en 1705, par les soins de son neveu François Pagi. Cet ouvrage important a été réimprimé dans la même ville en 1727. On y voit un savant profond, un critique sage, un écrivain d'un esprit net et solide, un homme doux et modéré. Cette critique est d'une utilité infinie ; elle va jusqu'à l'an 1198, où finit Baronius. L'abbé de Longuerue avait beaucoup aidé l'auteur de ce grand ouvrage, « qui, dit un biblio» graphe moderne, a été regardé comme » un accompagnement si nécessaire pour » les *Annales* de Baronius, que les Italiens » ont donné une édition de ces *Annales* » où sont fondues les observations de son » critique ; ce qui n'ôte rien au mérite de » ce savant cardinal, dans l'entreprise » immense duquel il n'est pas étonnant » qu'il se soit glissé bien des inexactitudes. » Le père Pagi finit ses jours à Aix en 1695. Ses mœurs douces le faisaient autant aimer que son savoir profond le faisait estimer.

PAGI (FRANÇOIS), neveu du précédent et cordelier comme lui, naquit à Lambesc en 1654. Il hérita du goût de son oncle pour l'histoire, et le soulagea dans la critique des *Annales* de Baronius. Il mourut le 21 janvier 1721 à 67 ans, après avoir été élevé aux charges de son ordre. On a

de lui une histoire des papes, sous ce titre : *Breviarium historico-chronologico-criticum, illustriora pontificum romanorum gesta... complectens*, en 4 vol. in-4°, dont le 1^er parut en 1717, et le dernier a été publié en 1747, par le père ANTOINE PAGI, son neveu, qui a continué cet ouvrage et donné le tome 5 en 1748 et le tome 6 en 1753. L'auteur est exact dans ses recherches et assez pur dans son style.

PAGI (l'abbé), ex-jésuite, prévôt de Cavaillon, né vers 1690, à Martigues en Provence, était neveu du père François Pagi. Il est auteur de l'*Histoire de Cyrus le Jeune*, publiée à Paris en 1736, in-12. C'était un homme plein d'esprit et d'imagination, mais d'une imagination qui le maîtrisait souvent. Son *Histoire de Cyrus* n'est pas modelée sur les anciens. Le style en est ampoulé, diffus, romanesque et très souvent négligé. On a encore de lui *Histoire des révolutions des Pays-Bas*, 2 vol. in-12.

PAGNIN. *Voyez* SANCTÈS

* PAGNINI (LUC-ANTOINE), littérateur italien, naquit à Pistoie en 1737, et entra dans l'ordre des carmes à Mantoue. Il obtint des succès distingués dans l'enseignement de la philosophie et de la rhétorique, et fut agrégé en 1806, à l'université de Pise en qualité de professeur d'humanités et ensuite des lettres latines. L'évêque de Pistoie le nomma chanoine de sa cathédrale en 1813. Pagnini mourut en 1814, à 77 ans, dans de grands sentimens de piété. Il a laissé de très bonnes *Traductions* italiennes des *Bucoliques de Théocrite, Bion et Moschus*, Parme, 1780, 2 vol. in-4°; d'*Hésiode*, d'*Anacréon*, de *Callimaque*, d'*Epictète*, d'*Horace* : cette dernière obtint le prix de poésie de l'académie *della Crusca*; des *Epigrammes* grecques, latines et italiennes, qui joignaient à l'élégance de Pétrarque le sel de Martial; plusieurs *Discours* estimés en italien et en latin, etc. On trouve dans le *Magasin encyclopédique* de janvier 1815 un extrait de l'*Eloge* de Pagnini, écrit en latin par Xav. Ciampi, avec la liste bibliographique de tous les ouvrages de ce savant abbé.

* PAIGE (JEAN le), procureur-général des Prémontrés, puis curé de Nantouillet, mort vers 1650, est auteur de *Bibliotheca præmonstratensis ordinis*, Paris, 1633, in-fol. Ouvrage où, au milieu de beaucoup de recherches, se sont glissées plusieurs inexactitudes, qui auraient été réparées si les malheurs des temps n'avaient mis obstacle à la publication d'une nouvelle édition.

* PAIGE (ANDRÉ-RENÉ le), né au Mans vers 1699, et chanoine de cette ville, a publié un *Dictionnaire topographique, historique, généalogique et bibliographique de la province et du diocèse du Maine*, le Mans, 1777, 2 vol. in-8°. Ce livre contient des notions sur l'histoire naturelle, ecclésiastique, civile et littéraire, l'agriculture, l'industrie, le commerce et les arts de chaque commune. L'auteur mourut au Mans le 2 juillet 1781.

* PAIGE (THOMAS le), religieux dominicain, né dans la Lorraine en 1597, se fit un nom au commencement du 17^e siècle par ses talens oratoires. Il avait la composition facile, une voix sonore, une figure pleine de dignité, et l'action grave et véhémente; aussi fut-il appelé dans les églises les plus fréquentées de la capitale et dans les plus grandes villes de province. Il mourut en 1658 après avoir rempli, pendant trente-six ans, son honorable ministère. On a de lui des ouvrages qui malheureusement ne donnent pas une brillante idée de son talent : | *Manuel des confrères du saint Rosaire*, Nancy, 1625, in-12; | *L'Homme content, œuvre pleine de graves sentences, d'heureuses réparties et de bonnes pensées*, Paris, 1629, 1^er vol., in-8°, et 1633 le second; | les *Oraisons funèbres de Nicolas de Verdun, premier président au parlement*, 1627, in-12; *du maréchal de Vitry* 1649, in-4°, *et du duc de Chaulnes*, 1651, in-4°.

* PAIGE (LOUIS-ADRIEN le), écrivain français, naquit en 1712 à Paris, où il fit ses études, fut reçu avocat et devint bailli du temple, place qu'il perdit à l'époque de la révolution. Il a laissé : | *Histoire de la détention du cardinal de Retz, à Vincennes*, 1755, in-12; | *Lettres historiques sur les fonctions essentielles du parlement*, Amsterdam, 1753, 2 parties, in-12; | *Lettres pacifiques*, Paris, 1752, in-12, 1753, in-4°; | *Mémoires au sujet d'un écrit de l'abbé Capmartin contre le parlement, intitulé : Observations sur le refus que fait le Châtelet de reconnaître la chambre royale*, 1754, in-12, etc. Le Paige est mort à Paris, en 1802, âgé de 90 ans.

* PAIN (JOSEPH), littérateur, né à Paris, le 4 août 1773, s'est fait connaître par un grand nombre de vaudevilles, qu'il a composés seul ou en société, et qui ont obtenu du succès, et par des

chansons dont plusieurs ont eu beaucoup de vogue. Ayant accepté, à différentes époques, et notamment en 1827, une des places de censeur de la presse périodique, il s'est vu, pour cette raison, en butte à l'épigramme, à la chanson et à la caricature. Pain est mort à Paris en 1831, laissant de nombreuses productions légères; il a donné, avec M. Bouilly, au théâtre du Vaudeville, en 1801, *Teniers*, *Florian*, *Berquin*; en 1803, *Fanchon la vielleuse*, en trois actes; en 1810, *la Vieillesse de Piron*. Il a composé seul pour le même théâtre : le *Procès ou la Bibliothèque de Patru*, 1802; *le Méléagre champenois*, ou *la Chasse interrompue*, 1802; *Rien de trop ou les deux paravens*, 1808, mis depuis en musique par M. Boieldieu, et joué à Saint-Pétersbourg et au théâtre Feydeau. *La chaumière moscovite*, 1808; *l'Homme de quarante ans*, ou *le Rôle de comédie*, 1810, *les Réveurs éveillés*, 1813. Au théâtre Montansier-Variétés; *l'Appartement à louer*, 1799, *la Marchande de plaisir*, 1800; au Théâtre Français : *les Projets d'enlèvement*, comédie en un acte, en vers, 1807. Il a donné en société au théâtre Louvois et à l'Odéon : le *Père d'occasion* (avec M. Vieillard), comédie en un acte et en prose, 1803; (avec M. Metz), le *Portrait du Duc*, comédie en trois actes, 1815,.... On a en outre de Joseph Pain, un recueil de *Poésies*, 1820, in-8°, dans lequel on trouve plusieurs jolies fables; le *Voyage au hasard*, 1819, 2 vol. in-12; et des *Chansons pour la naissance du duc de Bordeaux*, Paris, 1820, in-8°. Enfin J. Pain a été un des rédacteurs du Drapeau blanc.

* **PAINE** (Thomas), l'un des philosophes les plus hardis de ces derniers temps, fils d'un quaker, naquit à Thetford dans le comté anglais de Norfolk en Amérique, le 29 janvier 1737. Il fut d'abord, comme son père, fabricant de corsets, parcourut ensuite les mers sur un corsaire, s'ennuya des voyages, et reprit son état. Il l'abandonna de nouveau, fut employé dans l'Accise, qu'il quitta pour entrer en qualité de sous-maître dans les écoles des faubourgs de Londres. Après être ensuite rentré momentanément dans l'Accise, il partit pour l'Amérique, et se fit d'abord connaître par quelques articles de journaux. Ce fut pour la défense de la cause de l'indépendance des colonies qu'il publia en 1776 son pamphlet du *Sens commun*, traduit en français par La Baume, 1793, in-8°. Il fut récompensé de son zèle par des faveurs, obtint une place de secrétaire, en 1779, au comité des affaires étrangères, et fut envoyé en France, en 1781, avec le colonel Lawrence, pour y négocier un emprunt. Paine retourna peu après en Amérique, et reçut du congrès pour récompense un don de trois mille dollars et les biens confisqués sur un royaliste, consistant en une maison et trois cents ares de terres cultivées; l'état de Pensylvanie lui fit aussi présent de cinq cents livres sterling. En 1787, Paine reparut en Europe, où bientôt, suivant ses principes, il se mit en opposition avec les gouvernemens établis, et favorisa par ses libelles les révolutions dont ils étaient menacés. Il publia à Londres, en 1791, ses fameux *Droits de l'homme*, provocation sanglante contre tout ordre et toute société. Enhardi par le succès, il en publia peu après une seconde partie encore plus outrée, contenant la théorie et la pratique : il put voir la fermentation que ses principes causaient parmi le peuple. Aussi le gouvernement effrayé poursuivit l'auteur et le traduisit devant la cour du banc du roi. Paine, défendu par le célèbre Erskine, fut condamné, et il se trouva dans l'alternative de subir la peine des séditieux ou de se bannir à jamais de l'Angleterre. Il ne balança pas, et bientôt la France lui ouvrit son sein. Là, l'effervescence des esprits, de jour en jour plus exaltée, préparait un triomphe à l'auteur exilé des *Droits de l'homme*. Un peuple égaré le fêta avec enthousiasme. Thomas Paine espérait jouer un grand rôle; cependant il n'osa pas se déclarer ouvertement, et sous le nom d'Achille du Châtelet, il publia d'abord une *affiche* qui contenait diverses opinions relatives au départ du roi, et tendait à persuader qu'il *fallait abolir une monarchie qui tombait dans l'avilissement*. Il fut naturalisé citoyen français par un décret du 26 août 1792, et quelques jours après nommé député par le département du Pas-de-Calais à la Convention nationale. Il y parut, et quoiqu'il entendît à peine la langue française, quoiqu'il n'eût jamais vécu sous Louis XVI, il ne refusa pas d'être son juge : il vota pour le bannissement et la détention jusqu'à la paix, et motiva ensuite son opinion en faveur du sursis. Cette espèce de modération irrita Robespierre, qui le fit exclure de la Convention comme étranger, et l'envoya, en 1794, comme *suspect* grossir

le nombre des détenus du Luxembourg. Ce fut dans ce lieu d'horreur, au milieu de tant d'innocentes victimes, qu'il avait contribué par ses doctrines à précipiter dans cet abîme, qu'après avoir tant de fois outragé la majesté des rois, il s'essaya de nouveau à blasphémer la majesté souveraine de Dieu. Il mit la dernière main à son trop fameux libelle, l'*Age de la Raison :* pamphlet dégoûtant d'impiété, où, dans un langage grossier, l'auteur reproduit les objections des déistes, attaque l'Ecriture sainte avec toute la violence d'un cœur corrompu et nie toute révélation, hors celle qui se lit dans le livre de la nature. La première partie de cet écrit, traduite en français, avait paru en 1793; la seconde fut publiée en 1795, peu de temps après qu'il eut été mis en liberté, sur la réclamation du ministre américain à Paris. En sortant des prisons du Luxembourg, Paine reprit sa place à la Convention, le 8 décembre 1794; mais il ne s'y fit plus remarquer. Une vie crapuleuse et des systèmes bizarres lui firent perdre le peu de crédit dont il jouissait encore; et blessé dans la partie la plus sensible de son être, dans son orgueil, n'ayant plus à recueillir que le mépris, il se détermina à passer de nouveau en Amérique, où il avait été rappelé par le président Jefferson. Retiré dans sa maison de campagne de New-Rochelle (état de New-York), il y est mort le 8 juin 1809. Sa fin a été racontée de différentes manières. Suivant les uns, son irréligion se serait un peu démentie dans ses derniers momens. Les autres au contraire prétendent que deux ecclésiastiques s'étant présentés chez lui dans sa dernière maladie, il les renvoya et refusa leur ministère. Quoi qu'il en soit de ces deux assertions que nous ne prétendons pas éclaircir, nous citerons en faveur de la première un témoignage qui n'est pas dénué d'autorité. Son médecin, le docteur Manley, assure que dans sa dernière maladie, Paine s'écriait, au milieu de ses douleurs : *Mon Dieu, secourez-moi, Seigneur, assistez-moi; Jésus-Christ, secourez-moi;* et qu'il aimait à entendre la lecture d'un livre de piété. « J'en conclus, dit le médecin, qu'il avait renoncé à ses anciennes opinions : je le pressai donc un jour de s'expliquer sur ce point, et je lui dis : *Croyez-vous, ou désirez-vous croire que Jésus-Christ est fils de Dieu?* Après quelques minutes de pause il répondit : « Je n'ai point de » désir de croire sur ce sujet ; » et depuis, ayant encore vécu deux jours, j'ignore, ajoute-t-il, s'il s'expliqua sur cette matière. On sait qu'après sa mort, les quakers refusèrent de recevoir son corps, qui fut, conformément au désir du défunt, enseveli dans sa ferme de New-Rochelle. La *Vie* de Paine a été écrite par le libraire Carlile et par Cheetham. La première n'est qu'un long panégyrique; la seconde, plus judicieuse, offre le tableau fidèle de la doctrine et des mœurs de Paine; et l'on voit par les faits qu'il cite et qu'il tenait des personnes qui avaient passé une partie de leur vie avec le déiste anglais, à quels dégoûtans excès il se livrait habituellement. Carlile a publié les *OEuvres* de Paine; et ses principaux écrits ont été traduits en français et en allemand. « Paine était connu, dit madame Roland, » par des écrits qui avaient été utiles à la » liberté américaine, et qui auraient pu » concourir à faire aussi une révolution » en Angleterre, si la hardiesse de ses » opinions et l'audace avec laquelle il les » proclamait, n'avaient effarouché les es» prits et effrayé le gouvernement. Ce» pendant, ajoute-t-elle, je le crois plus » propre à semer des étincelles d'embra» sement, qu'à discuter les bases ou à pré» parer la formation d'un gouvernement. » Il saisit, à la vérité, et établit même ses » principes d'une manière qui frappe les » yeux, ravit un club, enthousiasme une » taverne; mais pour la discussion ou le » travail du législateur, il est à peu près » nul et sans talent. » Nous citerons encore ici ce que l'auteur des *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique pendant le 18e siècle,* dit de Paine et de ses ouvrages : « Hume et Gibbon, dit-il, avaient » perverti l'histoire, c'est-à-dire, le genre » d'ouvrages qui est à la portée du plus » grand nombre de lecteurs...; le docteur » Toulmin avait prêché l'athéisme avec » toute sa grossièreté dans le livre de l'*An» tiquité du monde*, ouvrage plein d'arro» gance et digne de mépris. Hollis avait » essayé de donner quelque couleur favo» rable au scepticisme...: les *Lettres* du » comte de Chesterfield, publiées en 1794, » contre l'intention de l'auteur, avaient fait » une impression fâcheuse en apprenant » à substituer les grâces aux vertus, les » convenances à la morale, la politesse à » l'amitié, une bienveillance de parade à » la vraie religion...Il ne restait plus qu'à » faire parvenir l'irréligion jusque dans » les dernières classes; et c'est de cette

Digitized by Google

» tâche que se chargea Thomas Paine, » républicain, ou plutôt démagogue ardent, qui mérita de siéger dans la Convention nationale de France, et qui n'avait pas en religion des idées plus saines » qu'en politique. Il s'était fait connaître » d'abord par ses *Droits de l'homme*, qui » semblaient une provocation contre toutes » les sociétés, et qui avaient en effet excité » en Angleterre, parmi le peuple, une » dangereuse fermentation que le gouvernement prit soin de comprimer. Ce ne » fut point assez pour lui d'être l'apôtre » de l'insurrection, il voulut l'être de l'impiété; et en 1793 il publia en France, où » il était alors, la première partie de l'*Age de raison*, pamphlet qui retraçait dans » un langage grossier les objections si souvent rebattues des anciens déistes anglais. L'objet de ce livre était la propagation du déisme, et le principe fondamental de l'auteur était que le livre visible de la nature est la seule révélation. » Il fit paraître, en 1795, la deuxième partie de son *Age de raison*, où il attaqua » l'Ecriture sainte avec un redoublement » de violence, quoique ses armes fussent » de la trempe la plus faible. Cependant » comme le ton de l'écrivain était propre » à faire illusion à des hommes simples, » plusieurs anglicans se mirent en devoir » de châtier cet ignorant et absurde ennemi du christianisme. Waston, évêque » de Landaff, se signala par une apologie » de la Bible, dans une série de lettres » adressées à Thomas Paine; ouvrage, » dit un critique, où brillent le talent, les » connaissances, l'exactitude et l'impartialité. L'évêque ne crut même pas avoir » assez fait par là. Pensant que l'intérêt » de la société demandait qu'on réprimât » des libelles contraires au bon ordre, il » dénonça les deux parties de l'*Age de raison* devant le ministère public. L'auteur absent ne put être mis en cause. » L'imprimeur Williams fut traduit devant la cour *du banc du roi*. Le célèbre » Erskine prononça dans cette affaire un » discours qui fait encore plus d'honneur » à ses sentimens qu'à son éloquence. Il » rendit un éclatant hommage au christianisme; il montra la tendance pernicieuse des principes soutenus par Paine. » Sur son discours et celui de lord Kenyon, » président de la cour, qui parla dans le » même sens, le jury déclara Williams » coupable. On crut d'autant plus nécessaire d'imprimer une flétrissure publique à l'*Age de raison*, que cet ouvrage, » quelque misérable qu'il fût, se rattachait » à un plan formé pour la subversion du » gouvernement comme pour celle de la » religion. »

PAIS (PIERRE), jésuite et missionnaire zélé en Ethiopie, a un nom parmi les géographes, pour avoir le premier des Européens découvert la source du Nil, au mois d'avril 1618. Les observations qu'il a données à ce sujet ont détruit toutes les fables qu'il avait plu aux voyageurs de débiter et aux compilateurs de répéter sur cette matière qu'ils ne connaissaient pas. Le baron de Tott, dans ses *Mémoires sur les Turcs et les Tartares*, a parlé de cet objet avec peu de connaissance et d'exactitude. *Voyez* LOBO JÉROME.

PAISIELLO, et non *Paësiello* (JEAN), célèbre compositeur de musique, fils d'un artiste vétérinaire, naquit le 9 mai 1741 à Tarente, et fut placé, dès l'âge de cinq ans, chez les jésuites de sa ville natale; ce fut dans leur maison que se développèrent ses heureuses dispositions pour la musique. Envoyé, en 1754, au conservatoire de Saint-Onuphre, il y eut pour maître le célèbre Durante. Il se fit bientôt une très grande réputation. Il composa d'abord des messes, des psaumes, des oratorio, et débuta dans la composition dramatique à Bologne, en 1763, par des opéra-comiques, la *Pupilla*, *I Francesi brillanti*, et *il Mondo Al Rovescio*, qui furent accueillis avec enthousiasme. Après avoir parcouru les principales villes d'Italie, où il obtint les plus brillans succès, il se rendit en Russie, sur l'invitation de Catherine II, qui le combla de faveurs pendant les neuf années de séjour qu'il fit à St. Pétersbourg. A son retour en Italie il s'arrêta à Varsovie, à Vienne, et fut fixé à Naples, par les bienfaits de son souverain, dont il devint le maître de chapelle. C'est alors qu'il donna le plus grand nombre de ses chefs-d'œuvre, parmi lesquels on cite la *Nina* et la *Molinara*. Pressé par Bonaparte, il vint à Paris en 1801, et fit représenter sa *Proserpine*, qui eut peu de succès. Après un séjour de deux ans et demi en France, il retourna à Naples où il mourut le 5 juin 1816 à l'âge de 75 ans, regardé comme un des premiers musiciens de l'Italie. Il donna plus de mouvement au langage de l'orchestre, sans rien ôter à l'éloquence du chant, et multiplia les airs avec accompagnement de clarinettes et de hautbois, sans faire

Digitized by Google

perdre à ses compositions leur naïve simplicité. Outre une infinité de *cantates*, d'*oratorio*, de *messes*, de *motets*, de *Te Deum*, et six *œuvres de piano*, qu'il composa pour la reine d'Espagne, il a composé 30 *grands opéras*, environ 80 *opéras bouffons*, et plusieurs *intermèdes*. Ce qui caractérise particulièrement Paisiello, c'est sa verve, l'originalité, une fertilité d'invention extraordinaire, une rare facilité à trouver des motifs neufs et naturels, un goût, une grâce, une fraîcheur de mélodie qui n'a été égalée par aucun compositeur. Sa manière est simple, correcte, élégante; ses accompagnemens sont clairs, brillans et pleins d'effets. Il a excellé non seulement dans l'opéra comique et l'opéra sérieux, mais encore dans la musique d'église. On estime surtout ses *messes de la Passion et de Noël*, son motet *Judicabit in nationibus*, son *Miserere* et son *Oratorio de la Passion*.

PAJON (Claude), célèbre ministre de la religion prétendue réformée, et l'une des meilleures plumes que les protestans aient eues, naquit à Romorantin en 1626. Il se distingua tellement par son esprit et ses talens, qu'il devint ministre à 24 ans, et quelques années après professeur de théologie à Saumur. A peine avait-il commencé ses leçons, que les calvinistes d'Orléans le choisirent pour leur ministre. Il eut de grands démêlés avec Jurieu, sur l'efficacité de la grâce, et sur la manière dont s'opère la conversion du pécheur. Jurieu fit condamner ses opinions dans quelques synodes, comme si les assemblées calvinistes avaient plus d'infaillibilité que celles de l'Eglise catholique. Cette condamnation n'empêcha pas son système de prendre faveur, et ses disciples, qui étaient en grand nombre, furent nommés *pajonites*. Il mourut à Carré, près d'Orléans, en 1685, immédiatement avant la révocation de l'édit de Nantes. Ses ouvrages sont: | *Examen des Préjugés légitimes contre les calvinistes*, 2 vol. in-12; | *Remarques sur l'Avertissement pastoral*, etc. Ces deux ouvrages passent chez les calvinistes pour des chefs-d'œuvre, et chez les autres pour des fruits de l'esprit de parti.

PAJOT (Louis-Léon), comte d'Onsen-Bray, naquit à Paris en 1678, s'appliqua à la philosophie et surtout à la physique. Il fit un voyage en Hollande, où il se lia avec les grands hommes qu'elle possédait alors, Huyghens, Ruysch, Boerhaave, etc. Chargé de la direction générale des postes, il l'exerça avec tant d'exactitude, qu'il mérita l'estime du public et la confiance de Louis XIV. Ce monarque le fit appeler dans sa dernière maladie pour cacheter son testament, avant de l'envoyer déposer au parlement. Ayant hérité, après la mort de son père, d'une maison de campagne à Bercy, il la destina, non pas à une maison de plaisir, mais à un cabinet philosophique, qu'il remplit de curiosités naturelles et mécaniques, et pour lequel il n'épargna ni soins ni dépenses. Ce cabinet devint si célèbre, qu'il attira à Pajot les visites de Pierre le Grand et d'autres personnages du plus haut rang d'Allemagne. Le recueil de l'académie des sciences, dont il était membre, renferme plusieurs *Mémoires* de lui sur la physique et la statistique. Les principaux sont: | un Mémoire sur un *instrument* pour mesurer les liquides; | l'*Anémomètre*, ou *Mesure-vent*; | un 3ᵉ Mémoire sur une *machine* pour battre la mesure des différens airs de musique d'une manière fixe, etc. L'intérêt des sciences lui était si cher, qu'il légua ses cabinets à l'académie, à des conditions qui les rendirent utiles au public. Cette compagnie le perdit en 1753. Ce fut aussi une perte pour les pauvres des paroisses de Bercy et de Saint-Germain-l'Auxerrois.

* **PAJOU** (Augustin), statuaire, né à Paris le 9 septembre 1730, d'un sculpteur compagnon-ornemaniste du faubourg Saint-Antoine, montra dès sa première jeunesse un grand talent pour la sculpture. Ces heureuses dispositions le firent recevoir, à l'âge de 14 ans, dans l'atelier de J.-B. Lemoine, sculpteur du roi. Il ne tarda pas à se distinguer, et après quatre ans d'une étude assidue, il obtint le grand prix de sculpture. Envoyé à Rome, il perfectionna son talent par des études approfondies; et, après 12 ans d'un travail continu, il fut admis à l'académie royale de peinture et de sculpture, après avoir fait un groupe en marbre représentant *Pluton qui tient Cerbère enchaîné*. De cette production d'une invention vigoureuse et d'une exécution ferme et sûre date le premier pas fait dans le perfectionnement de la sculpture française. Doué d'une extrême facilité, Pajou a exécuté plus de 180 morceaux de sculpture, en marbre, en bronze, en plomb, en pierre, en bois et même en carton,

dont le produit, joint aux bienfaits de la cour, lui procura une existence honorable que la révolution vint lui enlever. Il souffrit ces pertes avec courage, et lorsque des temps plus calmes eurent succédé à ces jours de désordre, il devint membre de l'institut et conservateur du musée. Il mourut à Paris le 8 mai 1809. Ses principaux ouvrages sont la *sculpture* qui décore la grande salle de spectacle du château de Versailles, les *frontons* de la cour du Palais-Royal, plusieurs morceaux pour l'embellissement du Palais-Bourbon, du Palais de Justice, de la cathédrale d'Orléans, une partie de la *fontaine des Innocens*, les *statues* de Descartes, Pascal, Turenne, Bossuet, Buffon, etc. Cet artiste a beaucoup contribué à rétablir le bon goût de l'architecture, qui était depuis plus de 70 ans dans une espèce de décadence. Un grand nombre de ses morceaux ont été détruits pendant la révolution.

PALAFOX (Jean de), évêque espagnol, fils naturel d'un Espagnol noble, naquit en 1600 dans le royaume d'Aragon. Après avoir étudié avec succès dans l'université de Salamanque, il fut choisi par Philippe IV pour être du conseil de guerre, puis de celui des Indes; mais il ne tarda pas à se dégoûter du monde et embrasssa l'état ecclésiastique. Le monarque espagnol, auquel son mérite était connu, le nomma l'an 1639 à l'évêché de Puebla de los Angelos ou d'Angélopolis en Amérique, avec le titre de juge de l'administration des trois vice-rois des Indes. Il eut un démêlé fort vif avec les jésuites de son diocèse, prétendant que sa juridiction était lésée par l'usage que les missionnaires faisaient de certains priviléges. Cette contestation fut portée au pape Innocent X, qui la termina par un bref du 14 mars 1648. Le prélat avait écrit une lettre au pape le 25 mai 1647, où il détaillait ses plaintes. On dit qu'il en écrivit une seconde le 8 janvier 1649, dans laquelle il n'y a point d'horreurs que l'auteur ne dise contre les jésuites du Mexique. Plusieurs critiques croient que cette lettre a été fabriquée par d'autres mains, parce qu'elle contient des faussetés évidentes, des calomnies atroces et ridicules, les contradictions les plus palpables, et que ce langage ne peut être celui d'un personnage tel qu'on nous représente Palafox. Les jésuites du Mexique présentèrent un Mémorial à Philippe IV, pour se plaindre des calomnies de cette lettre, qui circulait partout sous le nom de l'évêque d'Angélopolis; mais ce prélat, dans sa *Défense canonique*, qu'il présenta au même monarque en 1652, la désavoua. « Quand est-ce, dit-il, que » j'ai parlé sur ce ton? Où est cette prétendue lettre qu'ils citent? Le souverain » pontife la leur a-t-il communiquée? qu'ils » produisent ma signature. » (*Voyez* le Bullaire, tom. 4, édition de Lyon de 1655.) Ces critiques ajoutent qu'il n'est nullement vraisemblable que Palafox ait dit tant d'horreurs contre ces Pères en 1649, et fait un si bel éloge de ces mêmes religieux en 1652, dans sa *Défense canonique*. Voici comme il s'y exprime: « La compagnie du saint nom de Jésus » est un institut admirable, savant, » utile, saint, digne de toute la protec» tion, non seulement de Votre Majesté, » mais des prélats de l'Eglise. Il y a plus » de cent ans que les jésuites sont les » coopérateurs utiles des évêques et du » clergé; ils ont rendu les services les » plus signalés, etc. » Enfin ce qui achève de persuader que cette lettre est supposée, ce sont les éloges les plus flatteurs que ce prélat, transféré sur le siége d'Osma en 1653, fit de ces religieux dans des Notes sur les *Lettres* de sainte Thérèse. Il les adressa en manuscrit au père Fra-Diégo, de la Présentation générale des carmes-déchaux. Sa lettre est datée du 15 février 1656. On le voit dans l'édition de Venise, 1690, in-4°. L'on doit convenir néanmoins, puisqu'il en convient lui-même, qu'il a mis quelquefois trop de chaleur et de véhémence dans ses démarches. « Sou» vent » (dit-il dans ses *Observations* sur la soixante-quinzième lettre de sainte Thérèse) « nous trouvons mille raisons » qui ont une apparence de piété pour jus» tifier notre conduite, et lesquelles dans » le fond nous viennent de l'orgueil; et » c'est ce qui m'est arrivé dans une oc» casion. » Devenu évêque d'Osma, il fit éclater sa charité et son zèle sur ce nouveau siége. Ses ouailles furent sa famille, et il fut pour elles le père le plus tendre et le plus compatissant. Il mourut le 30 septembre 1659, à 59 ans, après s'être dressé lui-même cette épitaphe, monument de son humilité: *Hic jacet pulvis et cinis, Joannes Oxoniensis*. On a de ce prélat, outre les ouvrages dont nous avons fait mention: | *Le Pasteur de la nuit de Noël*, Léon, 1660, en espagnol; et Paris, 167... en français; | plusieurs *Traités* mystiques, dont quelques-uns

ont été traduits en français par l'abbé Le Roy; | des *Homélies* sur la passion de Notre-Seigneur J.-C., traduites par Amelot de la Houssaye, in-16; | l'*Histoire de la conquête de la Chine par les Tartares*, publiée en français à Paris en 1670, in-8° par Collé; | l'*Histoire du siége de Fontarabie*, en 1638, imprimée à Madrid l'année d'après, in-4°. Ses *OEuvres* ont été réunies et publiées à Madrid, 1762, 13 vol. in-fol. qui se relient en 15. Le roi d'Espagne, Charles III, demanda à Clément XIII la canonisation de Palafox; cette demande fut plus vive encore sous Clément XIV, et on peut dire que tous les moyens humains furent épuisés pour en assurer le succès. Cependant l'affaire, de nouveau examinée sous Pie VI, est tombée dans l'oubli, quoique la cour d'Espagne ait encore recommencé de nouvelles démarches. Il peut se faire que la nouvelle *Histoire* de ce prélat, publiée en 1767 par l'abbé Dinouart, ait fait tort à sa mémoire; cet abbé persistant à lui attribuer la lettre absurde dont nous avons parlé, et d'autres démarches peu assorties à l'idée d'un saint: ce qui a fait dire à un habile critique qui n'a jamais été jésuite : *Nihil ad canonisationem confert mendax hujus episcopi vita, nuper in jesuitarum odium ab Josepho Dinouart, nomen suum reticente, gallicè vulgata. Voyez* le *Notio temp.* de Danès, continué par M. Paquot, Louvain, 1773, page 525. Déjà, avant cette époque, les jansénistes l'avaient réclamé comme un de leurs partisans, et l'ont fait depuis d'une manière plus vive. L'auteur de la *Gazette de Florence*, une des trompettes du parti, n° 1, 1789, le nomme *réconciliateur de la pieuse Eglise hollandaise, indignement traitée par celle de Rome.* On prétend qu'effectivement on a trouvé entre ses papiers des preuves incontestables de son attachement à cette secte funeste, qui ébranla l'Eglise jusque dans ses fondemens, et que c'est depuis cette découverte que Rome ne veut plus entendre parler de sa canonisation. Il y a plusieurs *Vies* de ce prélat en espagnol, en italien et en français, par un jésuite, qu'on dit être le père Champion, Paris, 1688. C'est celle dont nous avons parlé plus haut, et dont l'abbé Dinouart a donné une édition. Quelques-uns des ouvrages de Palafox ont été traduits en français.

PALAPRAT (Jean de BIGOT), né à Toulouse en mai 1650, d'une famille de robe, montra de bonne heure du talent pour la poésie. A peine avait-il fini ses études, qu'il remporta plusieurs prix aux jeux floraux. Il prit d'abord le parti du barreau, auquel sa naissance semblait l'appeler. Créé capitoul en 1675, et chef de consistoire en 1684, il s'acquitta de ces deux emplois avec la droiture de cœur et la liberté d'esprit qui formaient son caractère. Il s'amusa ensuite à travailler pour le théâtre, et son goût pour le genre dramatique augmenta lorsqu'il eut fait connaissance avec l'abbé Brueys. Ces deux poètes amis avaient le même génie pour la plaisanterie. Palaprat mourut à Paris en 1721, à 71 ans. Ses ouvrages manquent de justesse et de précision. Ils se trouvent dans le recueil de ceux de Brueys, publié en cinq petits vol. in-12. Les pièces que Palaprat a faites seul, sont au nombre de quatre, savoir: *Hercule et Omphale*, les *Sifflets*, la *Prude du temps*, et le *Ballet*; et les pièces, auxquelles il a concouru avec Brueys, sont: *Le secret révélé*, *le Sot toujours sot*, *le Grondeur*, *le Muet*, *le Concert ridicule*. Palaprat avait voyagé pendant quelque temps et connu à Rome la reine Christine, qui chercha en vain à l'attacher à sa personne. Revenu à Paris, il plut au grand-prieur de Vendôme qui le nomma son secrétaire, et qui le traitait, ainsi que le duc son frère, avec la plus grande intimité.

PALATI. *Voyez* PALAZZI.

PALAYE (N. de la Curne de Sainte), membre de l'académie française et de celle des inscriptions et belles-lettres, né à Auxerre en 1697, mort à Paris le 1er mai 1781, est principalement connu par ses *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*; très bon ouvrage, plein de recherches, qu'on ne cesse de copier dans tous les livres qui traitent de la même matière, et qui présente un grand nombre de traits intéressans aux yeux du philosophe, du politique et du moraliste. (*Voyez* HEMRICOURT.) On a encore de lui un *Mémoire* sur la *Chronique* de Glabert, inséré dans le huitième tome des *Mémoires* de l'académie des inscriptions.

* PALAZZI (Jean), historien latin, né dans les états de Venise, vers 1640, mort vers 1703, s'est fait connaître par quelques histoires, ou plutôt par quelques compilations sur l'empire d'Occident. La principale est sous le titre : *Monarchia occidentalis, scilicet Aquila inter lilia saxonica, sancta sive Bavarica, Franca, Sueva*, etc., Venise 1671-1673, 9 vol.

in-fol. Elle comprend les empereurs français depuis Charlemagne jusqu'à Léopold. L'auteur a orné cette histoire de médailles, d'emblèmes et de figures. On a encore de lui : | *Fasti ducales Venetorum*, 1696, grand in-4° ; celui-ci est le plus exact.

PALAZZO ou **PALACIO** (Paul de), théologien, né à Grenade, fut professeur des saintes lettres à Coïmbre, et mourut en 1582. On a de lui un *Commentaire* sur l'*Ecclésiastique* et des *Enarrations* sur saint Matthieu, en 2 vol. in-fol.

PALEARIUS ou della **PAGLIA** (Aonius), né au 16e siècle, à Véroli, dans la campagne de Rome, changea son prénom d'*Antonius* en celui d'*Aonius*, par goût pour l'antiquité ; il se laissa de bonne heure séduire par les erreurs de Luther. Après avoir passé plusieurs années à Rome, d'où il s'enfuit après le sac de cette ville par les Espagnols, il se fixa à Sienne, et y professa le grec et le latin avec réputation ; mais n'ayant pas assez caché son apostasie, il fut obligé de fuir, et se retira à Lucques, où les magistrats lui accordèrent une chaire. De Lucques il passa à Milan, où il fut arrêté par ordre du pape Pie V, et conduit à Rome. Convaincu d'avoir dogmatisé contre la religion de ses pères, de répandre l'erreur et le trouble partout où il enseignait, il fut condamné à mort, et subit cet arrêt le 3 juillet 1570. On a de Paléarius : | *Epistolarum libri IV* ; | *Orationes* ; | *Actio in pontifices romanos et eorum asseclas* ; ouvrage fanatique qu'il adressa à l'empereur, aux princes de l'Europe, à Luther et à Calvin, lorsqu'il s'agit de convoquer le concile de Trente ; | *Poëme sur l'immortalité de l'âme*, et divers ouvrages en vers et en prose, la plupart bien écrits en latin. On en a réuni quelques-uns à Amsterdam, en 1699, in-8°, et à Iéna, en 1728, in-8°.

PALÉMON (*Q. Rhemmius*), grammairien, natif de Vicence, était fils d'un esclave. Il enseigna à Rome avec une réputation extraordinaire, sous Tibère et Claude, et, suivant Suétone, il faisait des vers sur-le-champ. Il ne nous reste que des fragmens de ses écrits dans les *Poetæ latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-4°, et ces fragmens donnent une idée avantageuse de son érudition. On a encore de lui un Traité *De ponderibus et mensuris*, Leyde, 1587, in-8°, inséré dans les *Poetæ minores*. Sa présomption et la corruption de ses mœurs dégradèrent ses talens.

PALÉMON. *Voyez* PACOME.

PALÉOLOGUE. *Voy.* les ANDRONIC, tome 1er, p. 258 et 259, les JEAN, tome 6, p. 529, et MICHEL VIII.

PALEOTTI (Gabriel), cardinal, né en 1522 à Bologne, fut lié d'une étroite amitié avec saint Charles Borromée. Il parut avec avantage au concile de Trente reçut le chapeau de cardinal de Pie IV, et mourut à Rome en 1597, à 75 ans. On a de lui divers ouvrages qui font honneur à son savoir. Les plus connus sont : | *De bono senectutis*, Anvers, 1598, in-8°, plein d'excellentes réflexions morales et chrétiennes ; | *Archiepiscopale bononiense*, Rome, 1594, in-folio ; | *De nothis, spuriisque filiis*, in-8° ; | *De consistorialibus consultationibus*, estimé ; | *Acta concilii tridentini*. C'est une relation exacte de tout ce qui s'est passé durant les sessions auxquelles il assista. Ses héritiers la présentèrent à Urbain VIII. Elle n'a pas encore été publiée en entier ; mais Pallavicin, dans son *Histoire du concile de Trente*, et Odéricus Rainaldus, dans ses *Annales ecclésiastiques*, en ont fait un bon usage. La vie de ce pieux et savant cardinal, écrite par Augustin Bruno, se trouve au 6e tome *Amplissimæ collectionis*, col. 1394, n° 10. On a aussi *De vita et rebus gestis Gabrielis Paleotti*, par Alexis Ledesma, clerc régulier de saint Paul, Bologne, 1647, in-4°.

PALÉPHATES, ancien philosophe grec de l'île de Paros et, selon d'autres, de Priène, florissait sous le règne d'Artaxerxès Mnémon, vers l'an 472 avant J.-C. Il a composé un Traité *De rebus incredibilibus*, en cinq livres dont le 1er est arrivé jusqu'à nous, et contient des choses curieuses et sensément présentées. La meilleure édition de cet ouvrage est celle d'Amsterdam, en 1688, in-8° ; il y en a une d'Elzévir, 1649. Cet auteur explique diverses fables d'une manière historique, et pour l'ordinaire assez judicieuse et vraisemblable. C'est ainsi que les Centaures ne sont, selon lui, que des guerriers montés à cheval, et qui ont paru à des peuples effrayés ne faire qu'une seule masse d'animal. L'ouvrage de ce philosophe a été traduit en latin avec le texte en regard et impr. par Elzévir, à Amsterdam, en 1649 ; traduit en français par Polier de Bottens, Lausanne, 1771, in-12.

PALESTRINA (Jean-Baptiste-Pierre ALOIS de), célèbre compositeur, surnommé de son vivant le *Prince de la*

musique, né à Palestrina en 1529, est sans contredit le premier qui ait mis en pratique toute la théorie de l'art, sans jamais manquer à l'exécution des règles. Son talent avait excité une telle admiration parmi les musiciens de son temps, que quatorze des plus célèbres parmi eux composèrent un recueil de psaumes à cinq voix, qu'ils lui dédièrent en 1592. Il fut maître de l'église de Saint-Pierre; les papes faisaient un grand cas de ses compositions, et ils défendirent, sous les peines les plus sévères, de les copier. Aussitôt que les musiciens venaient d'exécuter un de ses ouvrages à la chapelle Sixtine, ils étaient tenus de remettre leurs parties, et s'ils y manquaient, ils étaient renvoyés sur-le-champ. Ces *parties* étaient toujours gardées sous clef par un des chanoines de la basilique de Saint-Pierre. Voici la liste des ouvrages ou chefs-d'œuvre de ce fameux compositeur: | des *Livres de messe* qui ont eu plusieurs impressions à Rome et à Venise; | *Plusieurs livres d'Offertoire*, Venise, 1594; | idem de *motets*; | *Hymnes* pour toute l'année, Rome, 1589; | *Madrigaux*, à quatre et cinq voix; | *Litanies* à quatre voix, qu'on chante encore aux fêtes solennelles dans l'église de Saint-Pierre, Venise, 1600; | son superbe *Miserere* qu'on exécute tous les ans à la chapelle Sixtine pendant la semaine sainte et le jour des Morts. Palestrina mourut à Rome en 1594. Le père Martini, dans son *Histoire de la musique*, fait de grands éloges de ce compositeur, dont les *OEuvres* font une partie des études de presque toutes les écoles d'Italie, et notamment de celles de Bologne, Naples et Rome.

* PALEY (Guillaume), célèbre théologien de l'église d'Angleterre, naquit en 1743 à Péterborough dans le comté de Northampton. Il fit avec distinction ses études à Cambridge au collége de Christ. Etant entré dans l'état ecclésiastique, il obtint une chaire d'Ecriture sainte et donna sur le nouveau Testament grec des leçons qui servirent de canevas à des ouvrages qu'il publia dans la suite. Les principaux sont : | *The principles of moral and political philosophy* (Principes de philosophie morale et politique) 1785, in-4°, 1800. Cet ouvrage, extrêmement estimé en Angleterre, eut seize éditions, et fut, dit-on, payé à l'auteur 2,000 livres sterling par un libraire anglais. Il a été traduit en allemand par Grave, et en français par Saint-Vincent. | *Horæ Paulinæ*, 1 volume, in-4°. La traduction française est de M. Levade, pasteur de Nîmes, 1809. Ce sont des observations sur les Epîtres de saint Paul. L'auteur y prouve la vérité de l'histoire de saint Paul par la comparaison des épîtres qui portent son nom avec les Actes des apôtres; il n'y fait aucune mention de l'épître aux Hébreux, dont il ne reconnaissait pas la canonicité. Paley s'est beaucoup servi dans cet ouvrage des travaux de Lardner. | *Théologie naturelle*, ou *Preuve de l'existence et des attributs de Dieu, d'après les phénomènes de la nature*, 1802, in-8°. Charles Pictet de Genève en a donné une traduction libre, Genève, 1803, 1815 et 1817, in-8°. Paley fut nommé à l'archidiaconat de Carlisle. Il mourut à Sunderland le 25 mai 1805, âgé de 62 ans. Il était savant et bon critique. Ses *Sermons* ont été imprimés après sa mort.

PALFIN (Jean), né à Courtrai en 1649, lecteur en chirurgie à Gand, s'est acquis une grande réputation par son savoir et par ses ouvrages. Les principaux sont : | une excellente *Ostéologie* en flamand, traduite en français, et imprimée à Paris en 1731, in-12; | une *Anatomie du corps humain*, traduite par Jean Devaux, savant et habile chirurgien. M. Boudon, médecin de Vendôme, en donna une édition perfectionnée, Paris, 1730, et M. A. Petit l'enrichit de nouvelles observations, Paris, 1753, 2 vol. avec fig. Palfin a encore donné d'autres ouvrages qui ont rapport à son art. Il mourut à Gand en 1730, avec la réputation d'un des plus habiles anatomistes de son siècle.

PALICE. *Voyez* CHABANES.

PALINGÈNE ou PALINGENIO (Marcel), *Palengenius*, poète du 16e siècle, dont le vrai nom était Pierre-Ange MANZOLLI, né à Stellada dans le Ferrarais, est connu par son poème en 12 livres, intitulé *Zodiacus vitæ*, Rotterdam, 1722, in-8°. Il le dédia à Hercule II d'Est, duc de Ferrare, dont, selon quelques-uns, il était médecin; mais d'autres disent qu'il était un de ces luthériens que la duchesse de Ferrare reçut à sa cour, et auxquels elle donna sa protection. Ce poème, dont le fond des choses ne se rapporte pas toujours au titre, renferme quelques maximes judicieuses, mais bien plus de vains argumens contre la religion. Ce défaut, joint aux traits satiriques qu'il lance contre le clergé, l'Eglise catholique, le pape et les cardinaux, indigna les gens de bien. Son cadavre fut

Digitized by Google

exhumé et brûlé. La congrégation de l'index mit son ouvrage au nombre des livres hérétiques de la première classe. Comme les philosophes français ne manquent jamais d'accueillir les impiétés étrangères pour renforcer les leurs, nous en avons une traduction en prose publiée en 1731 par La Monnerie.

* PALISOT DE BEAUVOIS (AMBROISE-MARIE-FRANÇOIS-JOSEPH), naturaliste et voyageur, né le 27 juillet 1752, à Arras, d'une famille de magistrats, fit ses études au collége d'Harcourt à Paris, et fut reçu en 1772 avocat au parlement. Il remplaça son frère, quelque temps après, dans la charge de receveur général des domaines; mais, cette place ayant été supprimée en 1777, il se livra dès lors avec ardeur à l'étude de la botanique, et, il publia sur différentes parties de cette science plusieurs *Dissertations* qui le firent recevoir en 1781 au nombre des correspondans dans l'académie des sciences. Palisot profita, en 1786, d'une occasion pour passer en Afrique dans le royaume d'Oware, voisin de celui de Benin, qu'aucun naturaliste n'avait encore visité. Il parcourut ces deux royaumes, à travers mille dangers, pendant 18 mois, et réussit à faire parvenir en Europe une quantité considérable de plantes et d'insectes. Excédé de fatigue et déjà malade sous un ciel brûlant il se hâta de fuir cette funeste contrée, et vint à Saint-Domingue, où il reprit bientôt ses excursions de naturaliste. Ses vastes connaissances le firent admettre dans l'assemblée coloniale et dans le conseil supérieur. Il s'y montra constamment opposé au projet de l'abolition de la traite, et se chargea de la mission de solliciter les secours des Etats-Unis contre les noirs de l'île. En revenant de cette mission, il fut jeté dans un cachot, et ne dut son salut qu'à la reconnaissance d'une mulâtresse qu'il avait affranchie, et qui sollicita son renvoi aux Etats-Unis. Quoique privé de sa fortune, il trouva encore moyen de faire quelques excursions dans l'intérieur du pays, qui lui procurèrent de nouvelles récoltes en plantes et en animaux qu'il rapporta en France. Lorsqu'il y fut arrivé, il s'occupa de mettre en ordre les nombreux matériaux apportés de ses voyages. Le gouvernement de cette époque laissa Palisot dans l'oubli : et ce ne fut qu'en 1815 que Bonaparte le nomma conseiller titulaire de l'université. Cet honneur tardif ne fut pas de longue durée; il rentra bientôt dans sa vie privée, et mourut d'une fluxion de poitrine le 21 janvier 1820, à l'âge de 68 ans. Ses principaux ouvrages sont : | *Flore d'Oware et de Benin*, Paris, 1804-21, 2 vol. in-fol., avec 120 planches; | *Insectes recueillis en Afrique et en Amérique*, Paris, 1805-21, 15 livraisons en un vol. in-fol., avec 90 planches coloriées; Palisot voulait donner au moins 30 livraisons dont il n'a publié que 14; la quinzième a été publiée après sa mort par M. Audinet-Serville. | *Essai d'une nouvelle agrostographie*, ou *Nouveaux genres de graminées*, Paris, 1812, in-4° et in-8°, avec 25 planches. On trouve de lui dans différens recueils des dissertations très estimées, particulièrement celles qui roulent sur les champignons, sur les mousses, sur une nouvelle espèce de serpens à sonnette. M. Thiébaut de Bernaud a publié l'*Eloge* historique de Palisot, Paris, 1821, in-8°.

* PALISSOT DE MONTENOY (CHARLES), homme de lettres, et correspondant de l'institut, naquit à Nancy le 3 janvier 1730. Il fit ses études d'une manière si brillante et si rapide, qu'à l'âge de 13 ans il soutint une thèse de théologie et se fit recevoir à seize bachelier dans cette faculté. Dom Calmet parle dans sa *Bibliothèque de Lorraine*, des progrès de cet enfant précoce. Palissot entra fort jeune dans la congrégation de l'Oratoire, d'où il sortit peu de temps après pour cultiver avec plus de liberté la littérature et la poésie. A l'âge de 19 ans, il publia une *Tragédie*, et cette première pièce fut bientôt suivie de plusieurs autres, où il déploya un talent distingué. Mais il quitta bientôt les muses pour entrer dans des discussions polémiques qui n'eurent de terme qu'à la fin de sa vie. Palissot souleva contre lui les fureurs de tous les philosophes par sa comédie du *Cercle*, dans laquelle il faisait jouer à Rousseau un rôle fort ridicule. Vinrent ensuite (1756) ses *Petites lettres contre de grands philosophes*, livre spirituel, dans lequel Diderot surtout, dont l'emphase et le galimatias prêtaient beaucoup à la satire, était fort maltraité; en 1760, il donna la comédie des *Philosophes*, qui porta l'exaspération de certains esprits au plus haut degré. On l'attaqua sans mesure comme sans pudeur; jamais la littérature ne fut déshonorée par des libelles plus calomnieux, plus remplis d'injures, d'insultes et de grossièretés. On garda si peu de mesures pour venger

Digitized by Google

la philosophie, que l'abbé Morellet, dans ses *Mémoires* publiés 60 ans après, avoue qu'il passa les bornes de l'honnêteté publique, dans les écrits qu'il publia contre l'auteur. Cependant Palissot ne se laissa point abattre par la fureur de ses ennemis; il continua la guerre, et publia, en 1764, la *Dunciade*. Ce poème, d'abord fort court, fut dans la suite alongé de sept chants et de nouvelles satires contre ses nouveaux ennemis, et même après la révolution il y ajouta de longues tirades contre Robespierre, Marat, Couthon, etc.... Pendant ce temps de trouble, Palissot vécut dans la retraite, et on l'eût entièrement oublié s'il n'eût eu la faiblesse de faire hommage à la Convention de son édition des *OEuvres* de Voltaire. Dépouillé de sa fortune, il accepta la place d'administrateur de la bibliothèque Mazarine, et la conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 15 juin 1814. Bien qu'il eût attaqué les philosophes, il était loin d'être religieux : par une inconséquence qu'il ne sentait pas alors, il démasquait les principes pernicieux de ces écrivains, tandis qu'il n'en avait aucun de fixe, et qu'il était indécis sur les grandes questions qui importent le plus à l'homme. L'âge et la réflexion le ramenèrent à des pensées plus justes et plus sérieuses; il sentit le besoin de la religion, consacra à Dieu la fin de sa longue carrière, et mourut dans de grands sentimens de piété. La première édition de ses *OEuvres*, imprimée à Paris en 3 vol. in-12, est la seule bonne; les dernières sont remplies de contradictions impardonnables, d'invectives grossières, d'injustices criantes, et annoncent un égoïsme révoltant et un auteur qui mendie des éloges, n'importe à quel titre. Ses premiers ouvrages, les seuls qui ont quelque mérite, sont : | sa comédie des *Philosophes*, qui lui attira les persécutions les plus amères, et où l'on trouve le ton de la bonne comédie, une versification heureuse, énergique et facile; | l'*Homme dangereux*, comédie qui a des traits encore supérieurs à celle des philosophes, à laquelle elle fait suite, mais qui n'a pas été représentée; | la *Dunciade*, poème, où il ne manque qu'un peu de gaieté pour être un chef-d'œuvre d'esprit et de poésie. Parmi ses ouvrages en prose, on peut citer ses *Petites lettres sur de grands philosophes*; ses *Lettres à M. de Voltaire*; son *Histoire des premiers siècles de Rome*, et surtout ses *Mémoires littéraires*, deuxième édition, 1803, qui décèlent un vrai talent, mais qui n'ont pas toute l'étendue dont ils étaient susceptibles, et dont les jugemens ne sont pas toujours exempts de partialité. Il a publié une édition des *OEuvres de Voltaire*, en 55 vol. in-8°. Cette édition, trop abrégée pour ceux qui ne veulent perdre ni un billet, ni une variante, ni une facétie de cet écrivain, et trop complète pour ceux qui n'en veulent avoir que ce qui ne choque ni la religion, ni la morale, ni les bienséances, ni le goût, n'eut point de succès; elle est d'ailleurs mal exécutée. Palissot a publié, en 1806, en un volume séparé, sous le titre de *Génie de Voltaire*, les divers jugemens qu'il avait portés sur les ouvrages de ce génie universel, et qui étaient répandus dans toute son édition de Voltaire. Ces jugemens sont en général très admiratifs; son admiration cependant n'est pas comme celle de quelques fanatiques sans raison ni restriction. Dans une édition qu'il a donnée des *OEuvres de Pierre Corneille*, avec le commentaire de Voltaire, il y a joint des notes et des éclaircissemens, où il venge souvent, avec beaucoup de justesse et de goût, le père de notre théâtre, des remarques rigoureuses de son commentateur.

PALISSY (BERNARD de), né dans le diocèse d'Agen, était potier de terre; mais il était au dessus de son état par son esprit et ses connaissances. Il naquit au commencement du 16ᵉ siècle, et mourut vers 1589 en prison, pour avoir embrassé et répandu le calvinisme. Il s'appliqua dans sa jeunesse à l'arpentage, puis au dessin, voyagea pour examiner les monumens d'antiquité et étudier l'histoire naturelle, et surtout la chimie, fort peu connue de son temps. Il fit plusieurs expériences, dont quelques-unes réussirent. En 1543, il fut chargé de lever la carte des marais salans de la Saintonge. Après 16 ans de peines et d'expériences, il parvint, non sans avoir fait de pénibles sacrifices, à découvrir la composition de l'émail, qui lui mérita d'être appelé à Paris et d'avoir un logement aux Tuileries; et il ouvrit, en 1575, un cours d'histoire naturelle et de physique. Il échappa à la Saint-Barthélemy; mais quelque temps après, les ligueurs le firent mettre à la Bastille comme calviniste, et ce fut dans cette prison qu'il termina sa carrière, étant presque nonagénaire. Nous avons de lui deux livres difficiles

Digitized by Google

à trouver. Le premier est intitulé : *De la nature des eaux, des fontaines, des métaux, sels et salines; des terres, des pierres, du feu et des émaux*, Paris, 1580, in-8°. Le second a pour titre : *Le moyen de devenir riche par l'agriculture*. Il y a dans ces deux traités quelques idées hasardées; mais ils offrent aussi des observations très justes et fondées sur la pratique. Le dernier fut imprimé à Paris, en 1636, 2 vol. in-8°, et on y a fait entrer celui de *la nature des eaux*. On a réimprimé les ouvrages de Palissy à Paris, 1777, in-4°, avec les notes de M. Faujas de Saint-Fond, et des recherches sur la vie de l'auteur par M. Gobet. Il peignait bien sur le verre; mais la chute de cet art le réduisit à ne peindre que sur la faïence. Palissy fut le premier qui avança que les coquilles fossiles étaient de véritables coquilles déposées autrefois par la mer. Assertion que le philosophe de Ferney, se mêlant mal à propos de physique, a vainement tâché de tourner en ridicule dans une brochure intitulée, *Les singularités de la nature*, Bâle, 1768, in-8°. D'autres écrivains se sont donné de plus grands torts encore, en prétendant que ces coquilles n'avaient pu être déposées que par une mer qui aurait couvert la face du globe durant des milliers d'année, tandis, qu'il est démontré que le déluge seul explique toutes les questions que ces coquilles font naitre; aussi Fontenelle les appelait-il les *médailles du déluge*, parce qu'effectivement elles attestent cette terrible catastrophe du globe, comme les événemens historiques sont attestés par les médailles. *Voyez* BOULANGER (NICOLAS-ANTOINE.)

PALLADE, *Palladius*, né l'an 368 en Galatie, se fit solitaire de Nitrie en 388, et devint en 401 évêque d'Hélénopolis en Bithynie, puis d'Aspone. Il était lié d'une étroite amitié avec saint Jean Chrysostôme, pour lequel il essuya de cruelles persécutions. Chassé de son église, il parcourut les différentes provinces, recueillant avec soin les actions édifiantes qu'il voyait. C'est d'après ces mémoires qu'il forma son Histoire des solitaires, appelée *Histoire Lausiaque*, parce qu'il la composa à la prière de Lausius, gouverneur de Cappadoce, auquel il la dédia en 420. Hervet l'a fait imprimer en latin, Paris, 1555, in-4°. On lui attribue encore un *Dialogue* contenant la vie de saint Jean Chrysostôme, grec et latin, dans la Bibliothèque des Pères, Paris, 1680, in-4°. Mais ce dernier ouvrage est vraisemblablement d'un autre PALLADE, qui était aussi ami de saint Jean-Chrysostôme, et évêque en Orient au commencent du 5e siècle.

PALLADINO (JACQUES), auteur ecclésiastique du 14e siècle, connu sous le nom de *Jacques de Teramo* ou de *Giacomo d'Ancarano*, naquit dans cette ville en 1349, et devint successivement évêque de Monopoli, de Tarente, de Florence, de Spolette, légat en Pologne. On a de lui, entre autres ouvrages, un roman de piété, plusieurs fois imprimé et traduit dans presque toutes les langues. Il est intitulé : *Jacobi de Teramo compendium perbreve*, Consolatio peccatorum *nuncupatum, et apud nonnullos* Belial *vocitatum, id est, Processus Luciferi contra Jesum*, Augsbourg, 1472, in-fol., et plusieurs autres fois dans le 15e et le 16e siècle. On le trouve aussi dans un recueil intitulé : *Processus juris jocoso-serii*, Hanau, 1611, in-8°, qui contient encore le *Procès de Satan contre la Vierge*, par Barthole, et les *Arrêts d'amour*. Pierre Farget, augustin, a traduit en français le *Procès de Bélial*, Lyon, 1485, in-4°, et plusieurs autres fois du même format. Il a été aussi imprimé sous le nom de *Jacques d'Ancharano*. L'auteur mourut en Pologne en 1417.

PALLADIO (ANDRÉ), architecte, né à Vicence en 1518, et mort l'an 1588, ou suivant la Biogr. Univ. de Michaud, le 19 août 1580, dans sa ville natale. Ses parens étaient d'une condition médiocre; mais, en considération de son mérite et des avantages qu'il avait procurés à sa patrie, il fut mis au nombre des citoyens et anobli. Il commença par exercer la sculpture; mais le célèbre poète Jean-Georges Trissino, lui voyant beaucoup d'inclination pour les mathématiques, se mit à lui expliquer l'architecture de Vitruve, et ensuite le conduisit avec lui en trois voyages qu'il fit à Rome. Ce fut dans ces voyages et deux autres qu'il fit depuis exprès, que Palladio s'appliqua à dessiner et à étudier les monumens antiques de cette ville. Son livre posthume des *Antiquités de l'ancienne Rome*, tout imparfait qu'il est, montre assez combien il avait approfondi le génie des anciens. C'est dans cette étude qu'il découvrit les véritables règles d'un art qui, jusqu'à son temps, était demeuré enseveli sous les débris de la barbarie gothique. Il nous a laissé un *Traité d'architecture*, divisé en

4 livres, admiré et recherché des connaisseurs. Il le publia en 1570, in-fol., avec figures; et depuis il a été souvent réimprimé. La meilleure édition est celle de Vicence en italien et en français, 1776-83, 4 vol. gr. in-folio, fig. On y joint ordinairement le volume des *Thermes des Romains*, Vicence, 1785, gr. in-folio, fig. La réimpression, faite à Vicence en 1786, est moins estimée, parce que les épreuves des gravures y sont faibles. MM. Chapuis et Amédée Beugnot ont publié une nouvelle édition des *OEuvres* de Palladio, Paris, 1827, in-fol. Roland-Friard a traduit le *Traité d'Architecture* en français, la Haye, 1726, 2 vol. in-fol. Entre plusieurs magnifiques édifices dont cet illustre architecte a donné les dessins et qu'il a conduits, le théâtre dit *de gli Olimpici*, qu'il construisit à Vicence sa patrie, est la preuve la plus complète de l'excellence de ses talens.

PALLADIUS (Rutilius-Taurus-Æmilianus), un des anciens agronomes dont les ouvrages nous sont parvenus, vivait après la décadence des lettres à Rome, et avant Cassiodore; mais on ne sait précisément en quel temps. On a de lui un traité *De re rustica* dans les *Rei rusticæ scriptores*, Leipsick, 1735, 2 vol. in-4°. M. Saboureux de la Bonnetrie en a donné une traduction française, Paris, 1775, in-8°, qui fait le tome 5e de l'*Economie* rurale, en 6 vol. in-8°. On trouve aussi des vers de Palladius dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

PALLAS, affranchi de l'empereur Claude, eut la plus grande autorité sous le règne de ce prince. Il avait été d'abord esclave d'Antonia, belle-sœur de Tibère. C'est lui qui porta la lettre où elle donnait avis à l'empereur de la conspiration de Séjan. Il engagea Claude à épouser Agrippine sa nièce, à adopter Néron, et à le désigner pour son successeur. La haute fortune à laquelle il parvint le rendit si insolent, qu'il ne parlait à ses esclaves que par signes. Agrippine acheta ses services, et, de concert avec elle, la mort de Claude fut par lui accélérée. Quoique Néron dût sa couronne à Pallas, ce prince se dégoûta de lui, le disgracia, et sept ans après le fit périr secrètement, pour hériter de ses biens; mais il laissa subsister le tombeau de cet orgueilleux affranchi. Ce tombeau superbe était sur le chemin de Tibur, à un mille de la ville, avec une inscription fastueuse gravée dessus, et ordonné par un décret du sénat. Telle était la lâcheté romaine sous le règne des crimes et sous la verge des tyrans par lesquels le ciel châtiait un peuple dégénéré et corrompu; le vice jouissait des honneurs de la vertu : symptôme infaillible de la chute et de la dissolution des empires.

PALLAS, philosophe qui vivait du temps de Valens, excita de grands troubles dans l'empire. Ayant été arrêté et mis à la torture, il déclara les noms de ses complices qu'on trouva être tous des philosophes occupés à perdre l'état, en trompant les ignorans par de fausses apparences de doctrine et de vertu. En conséquence, la secte de ces hommes dangereux fut proscrite, et personne dans l'Asie n'osa se montrer en public avec un long manteau, de peur d'être pris pour philosophe. *Voyez* HELVIDIUS, VESPASIEN, ZÉNON, LUCIEN, etc.

* **PALLAS** (Pierre-Simon), naturaliste et voyageur célèbre, naquit à Berlin le 22 septembre 1741. A l'âge de 25 ans, il s'établit à la Haye, où il publia quelques productions qui donnèrent la plus haute idée de ses connaissances. L'impératrice de Russie Catherine II, informée de son mérite, lui fit offrir en 1768 une place à l'académie de Pétersbourg. Pallas s'y rendit et choisi pour faire partie de l'expédition savante que la czarine chargea d'explorer ses provinces, il commença peu après à parcourir les vastes états de cette souveraine. Il le fit en savant et en observateur. Rien n'échappa à ses recherches. Les richesses végétales, les animaux, les hommes, toutes les parties de la science naturelle furent étudiées avec des succès dont le génie d'un seul homme ne semblait pas capable. Nous lui sommes redevables d'un *Mémoire* célèbre, utile sous plus d'un rapport aux défenseurs de la religion, dans lequel il démontre qu'en Sibérie, par un phénomène que le cours ordinaire de la nature n'explique pas, il se trouvait une abondante quantité d'os de grands quadrupèdes du midi, d'éléphans, de rhinocéros, de buffles, etc. C'est encore une de ses observations qui a donné naissance à la nouvelle géologie, et qui a fait parvenir les Saussure, les Deluc, les Werner, à la véritable connaissance de la terre. En effet, ce fut Pallas qui, dans un *Mémoire* de 1777, établit clairement cette règle générale, vérifiée par toutes les observations subséquentes, sur la succession des trois ordres primitifs de montagnes : les granitiques au milieu, les

Digitized by Google

schisteuses à leurs côtés, et les calcaires en dehors. Pallas reçut de l'impératrice de Russie de grandes preuves de confiance et des témoignages de bonté. Il fut appelé à donner des leçons d'histoire naturelle et de physique au grand-duc Alexandre, qui fut depuis empereur. Il devint successivement membre des académies de Vienne, de Saint-Pétersbourg et de presque toutes les sociétés savantes de l'Europe. Après la réunion de la Tauride à l'empire de Russie, Catherine lui donna une propriété considérable dans cette contrée, où il s'établit et où il continua pendant 15 ans ses recherches minéralogiques et zoologiques qui l'ont rendu si célèbre. Nommé conseiller d'état, historiographe de l'amirauté, et décoré de l'ordre de Saint-Vladimir, ces faveurs n'affaiblirent pas dans son cœur l'amour de la patrie; après quarante-deux ans d'absence, il voulut terminer ses jours dans le pays qui l'avait vu naître, et il partit pour Berlin en 1810. Le séjour qu'il y fit ne fut pas de longue durée. Son tempérament, affaibli par les fatigues et les privations de tout genre qu'il avait essuyées dans ses voyages, succomba au bout de quelques temps sous les douleurs d'une dyssenterie, le 8 septembre 1811. M. Cuvier prononça son *Eloge* à l'institut, le 5 janvier 1813. Les principaux ouvrages de Pallas sont : | *Elenchus zoophytorum, generum adumbrationes, specierum descriptiones, cum selectis synonymis*, la Haye, 1766, in-8°; | *Miscellanea zoologica*, la Haye, 1766, in-4°. Ces deux ouvrages importans commencèrent la réputation de l'auteur. | *Spicilegia zoologica*, Berlin, 1767-1780, in-4°. Ce sont les *Miscellanea* avec beaucoup d'additions. *Voyage dans différentes provinces de l'empire russe* de 1768 à 1773 (en allemand), Saint-Pétersbourg, 1771-1776, 3 vol. in-4°, traduit en français par Gautier de Lapeyronie, première édition, 1788-1793, et deuxième édition, 1794, 8 vol. in-8°, avec atlas et des notes de Lamarck et de Langlès. Pallas se distingue dans ce livre par l'exactitude des descriptions et la justesse des observations : il se fait une loi de ne parler que de ce qu'il a vu, et son voyage est, suivant l'expression de Saussure, une mine inépuisable pour le naturaliste et l'homme d'état. | *Recueil de documens historiques sur les peuplades mongoles*, Saint-Pétersbourg, 1776 et 1801, 2 vol. in-4°; | *Observations sur la formation des montagnes et les changemens arrivés à notre globe*, Saint-Pétersbourg, 1777, in-8°; Paris, 1782, in-12; | *Nouveaux essais sur le Nord, pour servir à la géographie physique, à l'ethnographie, à l'histoire naturelle et à l'économie domestique*, Saint-Pétersbourg et Leipsick, 1781-96, 7 vol. in-8°, avec cartes et figures. Ce précieux recueil, qui commence à devenir rare, renferme un grand nombre de morceaux intéressans. | *Flora rossica*, Saint-Pétersbourg, 1784-85, 2 vol. in-fol., avec 101 fig.; les vol. subséquens n'ont pas paru. | *Tableau physique et topographique de la Tauride*, Paris, 1799, in-8° et in-4°; | *Linguarum totius orbis vocabularia comparativa, Augustissimæ curâ collecta*, Saint-Pétersbourg, 1787-89, 2 vol. in-4°. Bacmeister, bibliothécaire de l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg, conçut le premier en Russie le projet de publier un vocabulaire comparatif de toutes les langues; il entretint à cet effet une correspondance avec les savans de divers pays, et sut intéresser Catherine II à son entreprise. Mais il abandonna son projet, on ne sait trop comment, et l'impératrice en confia l'exécution à Pallas. | *Observations recueillies pendant un voyage fait en 1793 et en 1794, dans les provinces méridionales de l'empire russe*, Leipsick, 1789-1801, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage fut publié en allemand et en français, figures coloriées et cartes; *ibid.*, 1803, 2 vol. in-8°, avec cartes et figures en noir. On a aussi de Pallas un grand nombre de Mémoires.

PALLAVICINI (Antoine), cardinal, évêque de Vintimille et de Pampelune, naquit à Gènes l'an 1441, d'une maison noble et ancienne en Italie, et dont les diverses branches établies à Rome, à Gènes, en Lombardie, ont été fécondes en grands hommes. Ce cardinal eut la confiance des papes Innocent VIII, Alexandre VI et Jules II. Il rendit de grands services au saint Siége dans les négociations dont il fut chargé, et mourut à Rome en 1507, à 66 ans.

PALLAVICINO (Ferrante), chanoine régulier de Saint-Augustin, de la congrégation de Latran, né vers 1618 à Plaisance, reçut de la nature beaucoup d'esprit et d'imagination. Ce présent lui fut très funeste; il composa des satires sanglantes contre le pape Urbain VIII, de la maison des Barberins, pendant la guerre de ce pontife contre Odoard Farnèse, duc de Parme et de Plaisance. Pallavicino s'attira l'indignation de la cour de Rome, et fut obligé de se retirer à Venise. Il fut

arrêté à Avignon (1), où il eut la tête tranchée en 1644. On trouve un abrégé de sa vie à la tête de la traduction du *Divorce céleste*, Amsterdam, 1699, que La Monnoye soutient n'être pas de lui, quoiqu'on le lui attribue communément. On a imprimé un *Choix des OEuvres* de ce satirique, à Villefranche, en un vol., qui se relie en deux. Toutes ses *OEuvres* permises sont imprimées à Venise, 1655, 4 vol. in-12.

PALLAVICINO (le cardinal **SFORZA**), célèbre historien du concile de Trente, naquit à Rome en 1607. Il était l'aîné de sa maison; son goût pour la piété le fit renoncer aux espérances du siècle pour embrasser l'état ecclésiastique. Il devint, par son mérite, l'un des membres des congrégations romaines, puis de l'académie des *Umoristi*, et ensuite gouverneur de Jesi, d'Orviette et de Camerino. Pallavicino, peu sensible à tous ces avantages, se fit jésuite en 1637. Après son noviciat, il enseigna la philosophie et la théologie dans la Société. Le pape Innocent X le chargea de diverses affaires importantes; et Alexandre VII, son ancien ami, qui lui devait en partie sa fortune, l'honora de la pourpre en 1657. Pallavicino fut en grand crédit auprès de ce pape, et mourut le 5 juin 1667. Son principal ouvrage est l'*Histoire du concile de Trente*, en italien, qu'il opposa à celle de Fra-Paolo. Les faits sont à peu près les mêmes; mais les circonstances et les conséquences que les deux historiens veulent en tirer sont différentes, et elles devaient l'être : l'un avait, comme l'on sait, les vues d'un sectaire caché sous le froc d'un moine apostat, occupé à introduire le calvinisme à Venise (*voy.* SARPI); l'autre, constamment attaché à la foi catholique, n'a eu aucun intérêt à diriger les faits vers quelque but particulier. Par là, il est propre à mettre le lecteur impartial en état d'apprécier les divers ouvrages qui ont paru sur ce saint concile, entre autres celui d'un écrivain flamand, nommé Le Plat, qui a donné *Monumentorum ad Historiam concilii tridentini potissimum illustrandam amplissima collectio*: pauvre rapsodie, fruit de recherches inutiles, dirigées par un choix qui fait entrevoir tantôt une disposition d'esprit peu catholique, tantôt le dessein mal déguisé d'affaiblir par de mesquins détails le respect dû à cette grande assemblée. Le style de Pallavicino est noble et soutenu. L'auteur avait puisé ses matériaux dans les archives du château Saint-Ange, où sont toutes les négociations du concile. L'édition la plus recherchée de cet ouvrage intéressant est celle de Rome, 1656 et 1657 en 2 vol. in-fol., qui est la première. Il fut réimprimé dans la même ville, 1664, 3 vol. in-4°, et traduit en latin, 1670, 3 vol. in-4°. (*Voy.* GIATTINI.) Le père Puccinelli en a donné un assez bon abrégé, dépouillé de toutes les discussions théologiques. On a encore du cardinal Pallavicino un *Traité du style et du dialogue*, aussi en italien, Rome, 1662, in-16, ouvrage estimé; et des *Lettres*, 1669, in-12, aussi en italien; un *Cours* entier de *Théologie*, un *Commentaire sur la Somme* de saint Thomas; *L'art de la perfection chrétienne*; *Gli fasti sacri*, poème en octaves; *Ermenegilde*, tragédie, Rome, 1644, in-8°; 2^e^ édition, 1655, in-8°; représentée par les élèves du collége romain, dont il était alors préfet.

* **PALLIERE** (VINCENT-LÉON), peintre, né à Bordeaux, le 19 juillet 1787, reçut les premières leçons de cet art, de son père, Jean Pallière, graveur et dessinateur, et vint à Paris à l'âge de quinze ans. Il eut pour maître M. Vincent, et, au bout de deux ans, il devint le premier médailliste de l'école. En 1809, il obtint le premier prix du torse, l'année suivante le second, et enfin en 1812, et à l'âge de 25 ans, il remporta encore le premier prix; ce qui lui mérita l'avantage d'être pensionnaire à Rome pendant cinq ans. Au centre des beaux-arts, il fit des progrès très rapides, et envoya à Paris plusieurs tableaux qui annonçaient en lui un véritable talent. Il revint dans cette capitale en 1818, et l'année suivante, il eut un tel succès à l'exposition du salon du musée, que les ministres et plusieurs personnes distinguées lui demandèrent des tableaux. Il épousa en 1819 une cousine de M. Picot, auteur du tableau de l'*Amour et Psyché*, très habile elle-même dans le dessin. Le chemin de la gloire et de la fortune s'était ouvert devant Pallière, lorsqu'il fut atteint d'une maladie de poitrine. Il se

(1) Ce ne fut point à Avignon, mais sur le pont de Sorgues, dans le comtat Vénaissin, qu'il fut arrêté par des gens apostés pour le prendre à son passage. Il vivait tranquillement à Venise, lorsqu'un jeune homme, qui voulait gagner le prix mis par la cour de Rome à la tête de Pallavicini, s'insinua dans son amitié, lui persuada de venir en France, et le fit passer sur le pont fatal. Une si lâche trahison ne tarda pas à être punie; quelques années après, le perfide fut tué par un des amis de sa victime.

rendit à Bordeaux, croyant que l'air natal pourrait lui être salutaire; mais sa maladie empira, et il mourut le 29 décembre 1820, à peine âgé de trente-trois ans. On prononça trois *Discours* à ses obsèques, parmi lesquels on cite celui de M. Lacour, président de l'académie des sciences et arts de Bordeaux, dont Pallière avait été nommé correspondant. Il est inséré dans la *Ruche d'Aquitaine* (31 décembre 1820). Dans l'espace de dix années, ce peintre a laissé dix-neuf tableaux, savoir : *La maladie d'Antiochus, Priam aux genoux d'Achille, La confiance d'Alexandre en son médecin Philippe, Rémus et Romulus, Homère dictant ses vers, les Prétendus de Pénélope massacrés par Ulysse, Argus tué par Mercure, Prométhée dévoré par un vautour, La flagellation du Christ, Un berger en repos, Une nymphe chasseresse, Une copie de Caravage, Prédication en plein air, Junon empruntant à Vénus sa ceinture, Saint Pierre guérissant un lépreux, Tobie rendant la vue à son père.* Ce dernier tableau est le meilleur de l'auteur : il fut commandé par M. Decazes, alors ministre de l'intérieur, qui en fit présent au musée de Bordeaux. On a aussi du même peintre trois *copies*, d'après Rubens et Paul Véronèse, lesquelles remplacent les originaux rendus en 1815 aux anciens possesseurs; plusieurs *têtes* d'après nature, des *vues* d'après nature, trois grandes compositions ébauchées, comme *saint Pierre délivré de prison par un ange* (ce tableau devait être terminé par M. Picot, condisciple et allié de Pallière); *La Translation des reliques de saint Gervais et saint Protais, Bélisaire se faisant connaître à ses compagnons de gloire*. Pallière s'est distingué par un beau ton de couleur, la grâce des poses, et un travail facile et harmonieux. Nul doute que, s'il eût vécu plus long-temps, il ne fût devenu un des premiers peintres de l'école française.

PALLIOT (Pierre), imprimeur-libraire à Dijon, né à Paris en 1608, mourut en 1698, dans la ville où il était établi. Ses connaissances dans le blason et dans les généalogies lui méritèrent le titre de généalogiste des duché et comté de Bourgogne. Les curieux recherchent deux de ses ouvrages : | *Le Parlement de Bourgogne, ses origines, qualités, blason*, Dijon, 1649, 2 vol. in-fol. François Petitot a donné une continuation de cet ouvrage, 1733, in-fol. | *Science des armoiries*, de Louvan Geliot, augmentée de plus de 6000 écussons, Paris, 1660, in-fol., avec figures. Ce qu'il y a de singulier, c'est que non seulement il imprima ses livres, mais qu'il grava encore le nombre infini de planches dont ils sont remplis.

PALLU (Martin), né en 1661, entra dans la compagnie de Jésus, et exerça le ministère de la chaire avec beaucoup de succès. Il prêcha l'Avent en 1706 devant Louis XIV, et ce prince le nomma pour un carême; mais ses infirmités l'obligèrent de renoncer à la chaire. Il s'attacha dans la suite à composer plusieurs ouvrages de piété, qui eurent du succès. Nous avons de lui : | un *Traité du saint et fréquent usage des sacremens de pénitence et d'eucharistie*, Paris, 1739, vol. in-12; | des *Sermons* publiés en 6 vol in-12, par le père Ségaud, en 1744. Ils sont remplis d'onction, et enrichis de l'application de l'Ecriture et des pensées des Pères. Le style est d'une simplicité noble. Le père Pallu mourut à Paris en 1742. — Il y a eu du même nom Etienne PALLU, dont on a la *Coutume de Touraine commentée*, 1661, in-4°, ouvrage rare et recherché.

PALLU. *Voyez* PALU.

PALLUEL (François de). *Voyez* CRETTÉ.

PALMA (Charles-François), d'une ancienne famille noble, né le 18 août 1735 à Rosemberg en Hongrie, entra chez les jésuites en 1750, fit son cours de philosophie à Kaschau, et de théologie à Vienne, et consacra, durant 10 ans, ses soins à l'éducation de la jeunesse au pensionnat royal de Tyrnau et au collége Thérésien à Vienne. A la suppression de la société, l'impératrice le nomma chapelain de l'archiduchesse Marie-Christine. Dès ce moment, il se donna entièrement à l'étude de l'histoire, dont il avait fait depuis long-temps ses délices. En 1776, il devint chanoine de l'église métropolitaine de Colocza; bientôt après il fut promu prévôt à Batha, et assesseur au comitat; grand prévôt en 1779, évêque de Colophon et suffragant de Colocza le 20 octobre, et vicaire-général le 20 juillet 1784. Il est mort à Pest, le 10 février 1787, à l'âge de 52 ans, laissant au public plusieurs ouvrages savans, fruit de recherches pénibles et bien dirigées : | *Specimen heraldicæ Hungariæ, provinciarum nobiliumque scuta complectens*, Vienne, 1766, in-4°; | *Notitia rerum hungari-*

Digitized by Google

carum ab origine ad nostram usque ætatem, Tirnau, 1770, in-8°, réimprimé en 1776 : ouvrage estimable par sa clarté et la netteté du style ; | *Traité des titres et armoiries de Marie-Thérèse, comme reine de Hongrie*, Vienne, 1774, in-8°, en allemand : ouvrage entrepris pour prouver les droits de cette princesse sur différentes provinces dépendantes autrefois du royaume de Hongrie, et particulièrement sur la Gallicie et la Lodomérie ; | *Specimen ad Habsburgo Lotharingicam prosapiam illustrandam, ad nostra usque tempora*, Vienne, 1773, in-8°, et 1774, in-fol. C'est une nouvelle édition augmentée de l'ouvrage du comte Coroni, qui prétendit prouver que les maisons d'Autriche et de Lorraine ont la même souche.

PALME ou PALMA l'*Ancien* (Jacques), célèbre peintre de l'école vénitienne, né à Sermalta dans le territoire de Bergame, en 1518, et ainsi nommé pour le distinguer de Palme le Jeune, son neveu. Elevé dans l'école du Titien, il reçut de ce grand maître un pinceau moëlleux, qui le fit choisir pour finir une descente de croix que ce peintre avait laissée imparfaite en mourant. Ce n'est point dans les ouvrages de Palme qu'il faut chercher la correction et le grand goût du dessin ; mais il n'y en a point qui soient terminés avec plus de patience, où les couleurs soient plus fondues, plus unies, plus fraiches, et dans lesquels la nature soit mieux imitée par rapport au caractère de chaque objet en particulier. Ce peintre a été fort inégal ; ses premiers ouvrages sont les plus estimés. Ses dessins sont dans la manière du Titien et du Giorgion, mais, pour la plupart, inférieurs à ceux de ces deux grands artistes. On a gravé d'après ce maître qui mourut à Venise en 1566. Le musée du Louvre possède de ce peintre quatre tableaux, dont le plus remarquable est celui qui représente *La Vierge et l'enfant Jésus recevant l'hommage de six personnages saints*. — Son neveu, Jacques, connu sous le nom de PALMA le *Jeune*, né à Venise en 1544, étudia sous le Tintoret, dont il a retenu le goût. Sa réputation s'accrut en peu de temps avec sa fortune ; mais l'amour du gain lui fit faire un trop grand nombre de tableaux pour qu'ils lui fissent tous également honneur. Il mourut à Venise en 1628.

PALMEZEAUX. *Voyez* CUBIÈRES-PALMEZEAUX.

PALMIÉRI (Matthieu), né en 1405, parut avec éclat au concile de Florence sa patrie, et mourut en 1475, à 70 ans. On a de lui : | Continuation de la *Chronique* de Prospère jusqu'en 1449. — Mathias PALMIÉRI de PISE, qui vivait à peu près dans le même temps, poussa cet ouvrage jusqu'en 1481, 1483, in-4°. On le trouve dans la *Collection de l'histoire des écrivains d'Italie*. | Un traité *della vita civile*, Florence, 1529, in-8° ; | un poëme intitulé *Città di vita*, en 3 livres, qui n'a point été imprimé. Cet ouvrage lui attira des désagrémens. Il y enseignait que nos âmes sont les anges qui, dans la révolte de Lucifer, ne voulurent s'attacher ni à Dieu ni à ce rebelle, et que Dieu, pour les punir, les relégua dans des corps, afin qu'ils pussent être sauvés ou condamnés, suivant la conduite bonne ou mauvaise qu'ils mèneraient dans ce monde. Ce poëme fut condamné au feu ; mais il n'est pas vrai que l'auteur ait essuyé le même sort. Mathias Palmiéri, dont nous avons parlé dans cet article, mourut le 19 septembre 1483, âgé de 60 ans, après avoir traduit en latin l'*Histoire* fabuleuse des soixante-dix interprètes, qui porte le nom d'Aristée (*voyez* ce nom). Cette version parut pour la première fois à la tête de la Bible qu'il fit imprimer à Rome en 1471, 2 vol. in-fol. C'est la première publiée dans cette ville.

*PALMIERI (Vincent), théologien italien, naquit à Gênes en 1753, et entra dans la congrégation des oratoriens de Saint-Philippe de Néri, où il puisa et propagea à son tour les principes professés par l'école des thomistes, touchant les points les plus importans de la discipline ecclésiastique. Il fut, en 1786, un des théologiens du synode de Pistoie, où il contribua à faire obtenir à ces principes un triomphe éclatant. Sorti bientôt après de l'Oratoire, il devint successivement professeur de théologie à Pise et à Pavie. Dans l'université de cette dernière ville, il se trouva réuni avec Tamburini, Zola et autres professeurs choisis par Joseph II, pour opérer dans l'enseignement de la discipline ecclésiastique des réformes qui paraissaient désirables. Les événemens politiques déterminèrent Palmieri, en 1797, à quitter la carrière de l'enseignement pour retourner dans sa patrie. Plusieurs ecclésiastiques génois, amis des principes politiques de la révolution française et des principes religieux de l'école de Port-Royal, avaient formé

à Gênes une espèce d'académie ecclésiastique. Palmiéri en fit partie, et signa avec eux une lettre de communion, écrite le 23 octobre 1798, au nom de plusieurs membres du clergé d'Italie, au clergé constitutionnel de France, et qui fut lue au concile national de 1801. Palmiéri est mort le 13 mars 1820, âgé de 67 ans. Peu de jours auparavant il avait reçu les sacremens de l'Eglise, dans les mêmes sentimens de piété et de doctrine qu'il avait professés toute sa vie. Il a laissé : | *Traité historique, dogmatique et critique des indulgences;* cet ouvrage a eu au moins quatre éditions, et a été traduit en plusieurs langues. | *La liberté et la loi, considérées dans leurs rapports avec la liberté des opinions et la tolérance des cultes;* | *Défense du dogme de la confession auriculaire,* contre Ranza. | *La perpétuité de la foi de l'Eglise catholique concernant les indulgences,* Gênes, 1817, in-12; | *Analyse raisonnée des systèmes des incrédules,* 7 vol. Tous les ouvrages de Palmiéri sont écrits en italien.

* PALOMINO de VELASCO (ASCICLE-ANTONIO), peintre espagnol, né en 1653, à Bajalance près de Cordoue, se distingua par le mérite du coloris et un dessin pur et correct; mais on lui reproche d'avoir choisi ses modèles dans une nature commune. Ses ouvrages les plus remarquables sont : *La Confession de saint Pierre,* à Valence, et les cinq tableaux du chœur de la cathédrale de Cordoue. Il mourut à Madrid le 13 avril 1726. Il cultivait aussi les lettres, et a publié *El museo pictorico y escala optica, etc.,* Madrid, 1715, 3 vol. in-fol. Les deux premiers contiennent la théorie et la pratique de la peinture, et le troisième les vies des artistes espagnols les plus célèbres. Ces vies ont été réimprimées en 1742 à Londres, in-8°. Il faut se méfier des jugemens de l'auteur; il se laisse souvent aveugler par un préjugé national. On a publié à Paris en 1749 une traduction de l'*Histoire abrégée des plus fameux peintres espagnols,* par Palomino, in-12.

PALU (PIERRE de la), *Paludanus,* d'une maison illustre, né dans la Bresse, vers 1280, prit l'habit de Saint-Dominique, professa la théologie à Paris avec succès, et se déclara l'un des premiers contre l'opinion de Jean XXII sur la vision béatifique; ce qui n'empêcha pas ce pape de le faire patriarche de Jérusalem en 1329. La Palu partit pour la Palestine, y fit quelques fruits, et revint en Europe avec une forte envie de faire entreprendre une nouvelle croisade. Son zèle fit de vains efforts pour animer les princes. Il mourut à Paris en 1342, après avoir publié des | *Commentaires* sur le *Maître des sentences,* in-fol.; | des *Sermons,* | et un *Traité de la puissance ecclésiastique,* qui sont restés manuscrits.

PALU. *Voyez* PALLU.

PALUD (la). *Voyez* GOFFRIDI.

PALUDANUS ou VAN DEN BROEC (JEAN), de Malines, professeur en théologie et d'Ecriture dans l'université de Louvain, chanoine curé de Saint-Pierre, et archiprêtre du district de la même ville, mourut en 1630, dans la 65e année de son âge. On a de lui plusieurs ouvrages pour lesquels le public montra de l'empressement. Les principaux sont : | *Vindiciæ theologicæ, adversus verbi Dei corruptelas,* Anvers, 2 vol. in-8°, 1620. C'est une explication de presque tous les endroits de l'Ecriture sur lesquels on dispute entre les catholiques et les hérétiques. | *Apologeticus marianus.* Il traite des louanges et des prérogatives de la sainte Vierge, dans ce livre publié in-4°, Louvain, 1623. | *De sancto Ignatio concio sacra,* in-8°, ibid., même année; | *Officina spiritualis sacris concionibus adaptata,* in-4°, Louvain, 1624.

PALUDANUS (BERNARD), né à Steenwick dans l'Over-Issel, en 1550, professeur de philosophie à Leyde, mort vers 1633, voyagea en Europe, en Asie et en Afrique. Il avait de la pénétration, de l'éloquence, une érudition variée, et, ce qui vaut encore mieux, une exacte probité. On a de lui divers ouvrages. Le plus connu est un *Recueil* de notes, dont il a enrichi les *Voyages maritimes* de Linschot, la Haye, 1599, in-fol., et en français, Amsterdam, 1638, in-fol.

PAMELE (JACQUES de), *Pamelius,* né à Bruges en 1536, d'un conseiller d'état de l'empereur Charles-Quint, se fit un nom par de bons ouvrages. Après avoir acquis beaucoup de connaissances à Louvain et à Paris, il revint dans sa patrie où il fut fait chanoine. Son premier soin fut de dresser une belle bibliothèque, de confronter les écrits des saints Pères avec d'anciens manuscrits, et de s'appliquer à la critique sacrée. On lui donna ensuite un canonicat de Sainte-Gudule à Bruxelles, et de Saint-Jean à Bois-le-Duc. Les guerres civiles qui affligèrent sa patrie l'obligèrent de se retirer à Saint-Omer, où l'évêque lui donna l'archidia-

coné de sa cathédrale. Philippe II le nomma dans la suite à cet évêché et à la prévôté de l'église de Saint-Sauveur à Utrecht. Ses ouvrages sont : | *Liturgica Latinorum*, Cologne, 1571 et 1576, 2 vol. in-4°, ouvrage curieux et peu commun, qui renferme le rit du saint sacrifice de la messe observé par les apôtres et les saints Pères ; | *Micrologus de ecclesiasticis observationibus* ; | *Catalogus commentariorum veterum selectorum in universam Bibliam*, Anvers, 1566, in-8° ; | *Relatio ad Belgii ordines de non admittendis una in republica diversarum religionum exercitiis*, Anvers, 1589, in-8° ; ouvrage plein d'une bonne théologie et d'une bonne politique ; | une *Edition* de saint Cyprien, Anvers, 1568 ; Paris, 1616, in-fol. Cette édition, faite sur divers manuscrits, est accompagnée de notes estimées qui ont passé dans les éditions que Rigault et Pearson ont données de ce saint Père. | Une *Edition* de Tertullien avec des annotations estimées, la vie de ce père, ses erreurs et la réfutation, Anvers, 1579 ; Paris, 1635, in-fol. Jean-Louis de la Cerda et Rigault ont profité du travail de Pamélius pour donner les éditions de Tertullien. Il publia le traité de Cassiodore, *De divinis nominibus*. On a encore de lui une nouvelle *Edition* de Raban-Maur, qui parut à Cologne, après sa mort en 1627, par les soins d'Antoine de Hennin, évêque d'Ypres, 6 tomes en 3 vol. On trouve dans cette édition les *Commentaires* de Pamélius sur Judith et sur l'Epître de saint Paul à Philémon. Ce savant mourut à Mons en Hainaut, en 1587, à 52 ans, en allant prendre possession de l'évêché de Saint-Omer. Il se fit autant estimer par les dons de l'âme que par ceux de l'esprit.

PAMMAQUE (saint), sénateur de Rome, célèbre par sa vertu et sa science, était d'une famille illustre. Il fut décoré de la dignité proconsulaire, et épousa Pauline, la seconde des filles de sainte Paule. Il découvrit le premier les erreurs de Jovinien et les dénonça au pape Sirice, qui les condamna en 390. Saint Jérôme tira de grandes lumières de Pammaque pour la composition de ses ouvrages contre Jovinien. Pammaque, ayant perdu sa femme, fit offrir le saint sacrifice pour elle, et donna selon ce qui se pratiquait alors, un festin à tous les pauvres de Rome. On lit dans saint Jérôme que Pammaque oignait les cendres de son épouse du baume de l'aumône et de la miséricorde. Il fit bâtir un hôpital à Porto, et y servit les pauvres de ses propres mains. Son zèle pour la foi lui mérita une lettre de félicitation et d'encouragement de la part de saint Augustin. Le sentiment de quelques auteurs modernes qui prétendent qu'il reçut les ordres sacrés n'est fondé sur aucune preuve solide. Il était ami de saint Jérôme et de saint Paulin, et mourut en 410, honoré des regrets de ces deux grands hommes.

PAMPHILE (saint), prêtre et martyr de Césarée en Palestine, né vers le milieu du 3e siècle, forma une très belle bibliothèque, dont il fit présent à l'église de cette ville. Cette bibliothèque, au rapport de saint Isidore de Séville, était composée de 30,000 volumes, et contenait presque tous les ouvrages des anciens. Il transcrivit de sa main la *Bible* avec le plus grand soin et la plus grande exactitude, et travailla presque toute sa vie sur ce dépôt des oracles divins. Montfaucon a publié dans *Bibl. coisliana*, une courte explication des Actes des apôtres faite par saint Pamphile. Il copia aussi plusieurs ouvrages d'Origène, et composa l'Apologie de ce père, lorsqu'il était en prison avec Eusèbe de Césarée. Saint Jérôme attribue cette Apologie à Eusèbe ; mais Socrate, Photius, etc., la donnent à saint Pamphile ; et si Eusèbe y travailla, il n'y eut qu'une faible part. (*Voyez* ce point bien discuté dans l'édition d'Origène, tome 4, part. 2, page 13, par D. Charles de la Rue.) Cette Apologie était divisée en cinq livres ; il ne nous en reste que le premier de la traduction latine de Rufin, parmi les *OEuvres* de saint Jérôme. Saint Pamphile reçut la couronne du martyre sous Maximin, vers 308. Eusèbe de Césarée a écrit sa *Vie* en trois livres ; saint Jérôme en faisait beaucoup de cas : elle n'est pas parvenue jusqu'à nous.

PAMPHILE, peintre macédonien, fit ordonner par un édit à Sicyone, et ensuite dans toute la Grèce, qu'il n'y aurait que les enfans des nobles qui s'exerceraient à la peinture, et que les esclaves ne pourraient s'en mêler. Il fut le fondateur de l'école de peinture à Sicyone, et fut le premier qui appliqua les mathématiques à son art. Appelles fut son disciple.

PAMPHILE MAURILIEN, nom sous lequel a été donné, par un auteur inconnu, le roman en vers latins de *Pamphile et Galatée*, qui est imprimé avec la traduction en vers français, à Paris, chez Vé-

Digitized by Google

rard, 1494, in-fol. Cet ouvrage fut fait pour Charles VIII, avant qu'il partit pour l'Italie. On l'a réimprimé avec la traduction en vers français, Paris, 1594, in-18.

PANAJOTI (Panagiotes - Nicusius, connu sous le nom de), premier interprète du grand-seigneur, né dans l'île de Chio, mort en 1673, eut beaucoup de crédit à la Porte, et il en profita pour rendre des services importans à sa nation. Il avait accompagné le grand-visir Achmet Kiuperli au siége de Candie, dont la prise fut due en partie à son adresse. Ce qui le mit en grande faveur auprès de son patron, et lui valut le poste de premier drogman de la sublime Porte, place importante, que depuis Panagioti les Grecs ont occupée, et qu'avant lui on donnait à des renégats. Il se mêlait d'astrologie judiciaire et passait pour prophète parmi les Turcs, grâce à quelques conjectures heureuses. Il défendit avec zèle la foi de l'église grecque contre le patriarche Cyrille Lucar, écrivit en grec vulgaire, et fit imprimer en Hollande un ouvrage sous le titre de *Confession orthodoxe de l'Eglise catholique et apostolique d'Orient:* ouvrage péremptoire contre les calvinistes, qui avaient cherché chez les Grecs quelque conformité d'opinions avec leurs erreurs. Panagioti était un homme très estimable. Les Grecs ont un proverbe qui dit, « qu'il est aussi difficile de trouver un cheval vert, qu'un homme sage de l'île de Chio. » Panagioti était de cette île; et comme il avait beaucoup de prudence et de génie, on le nommait le *cheval vert*. Ses obsèques furent faites avec la plus grande pompe. Le patriarche et un grand nombre de Grecs accompagnèrent son corps jusqu'à l'île de la Propontide, où est situé le monastère de la Sainte-Trinité, dont Panagioti avait été le bienfaiteur et qui fut le lieu de sa sépulture. Depuis ce favori, les Grecs parvinrent à obtenir l'importante et lucrative place de premier drogman de la Porte-Ottomane, et, par suite montèrent sur les trônes de la Moldavie et de la Valachie.

PANARD (Charles-François), né à Nogent-le-Roi, proche de Chartres, montra de bonne heure beaucoup de génie pour le vaudeville moral, dont il est regardé comme le père. Marmontel l'a surnommé le *La Fontaine du vaudeville*. Cet homme, qui savait si bien aiguiser les traits de l'épigramme, ne s'en servit jamais contre personne; il chansonna le vice, et non le vicieux. Il mourut à Paris, d'une apoplexie, le 13 juin 1765 à 74 ans. On a imprimé ses ouvrages sous le titre de *Théâtre et OEuvres diverses de M. Panard*, à Paris, 1765, 4 vol. in-12. Il y a beaucoup de facilité, de naturel, de sentiment, d'esprit, de bon sens; mais trop de négligences, de longueurs, et de fautes contre la langue et la poésie. Les *OEuvres choisies* de Panard ont été imprimées à Paris, 1803, 3 vol. in-18.

* **PANCEMONT** (Antoine - Xavier MAYNAUD de), évêque de Vannes, naquit à Digoing-sur-Loire, le 6 août 1756 Il fit ses études avec un si grand succès, qu'après sa licence il fut nommé grand-vicaire de M. Marbeuf, évêque d'Autun En 1788, il devint curé de Saint-Sulpice, s'occupa surtout des pauvres qui souffraient le plus du rigoureux hiver de 1788 à 1789, et donna l'exemple de toutes les vertus. A l'époque de la révolution le curé de Saint-Sulpice eut quelques démêlés avec la section, à cause des cérémonies publiques. Il refusa la bénédiction nuptiale à Camille-Desmoulins, connu par ses discours impies; mais, celui-ci ayant promis de les rétracter dans un des numéros de son journal, il le maria sans autre observation: Robespierre, Pétion et le général Montesquiou étaient présens à ce mariage. Plus tard ayant refusé de marier l'acteur Talma, il fut dénoncé pour ce fait à l'assemblée nationale, et, sans l'intervention de quelques amis, cette affaire eût eu peut-être des suites fâcheuses pour lui. En 1791, il refusa de prêter le serment *civique*, et les factieux résolurent de le persécuter. Le dimanche 3 janvier, tandis qu'il prêchait, plusieurs d'entre eux s'étant introduits dans l'église, se mirent à crier: *Le serment...! A la lanterne....!* Le curé descend de la chaire; mais on le force d'y remonter, et l'on exige qu'il prononce la formule du serment. Il s'y refuse, et ne paraît pas intimidé des menaces qu'on lui adresse. Cependant les factieux allaient se jeter sur lui et l'immoler à leur rage, lorsque heureusement plusieurs de ses amis et de ses paroissiens lui firent un rempart de leurs corps, et parvinrent à le sauver. L'abbé de Pancemont était aussi estimé à la ville qu'à la cour, et le jour même de cet événement la famille royale envoya savoir de ses nouvelles. Le maire de Paris lui-même, le fameux Bailly, vint en personne lui exprimer ses regrets sur

la scène scandaleuse qui venait d'avoir lieu. Il paraît néanmoins qu'il se vit contraint de quitter sa cure ; car, quelques jours après, il fut remplacé par le père Poiré, de l'Oratoire, qu'on installa le 6 février, mais qu'un grand nombre de paroissiens ne voulurent pas reconnaître. L'assemblée nationale avait rendu un décret qui assurait la liberté des cultes ; l'abbé de Pancemont, espérant qu'en vertu de ce decret on lui laisserait exercer tranquillement son ministère, et désirant en outre rester au milieu de ses anciens paroissiens, loua l'église des Théatins pour y faire l'office, paya le bail, et reçut les clefs de l'église. Mais le dimanche 11 avril, lorsqu'on allait l'ouvrir, il se forma un attroupement qui barra le passage aux fidèles. L'autorité parut vouloir dissiper cet attroupement, et protéger la liberté des cultes ; mais les fidèles furent obligés de se retirer, l'église ne fut point ouverte, et les factieux accablèrent d'injures et de menaces le respectable curé. Il se réfugia à Bruxelles, d'où il adressa à ses paroissiens une *lettre* datée du 10 mai 1791, et qui fut imprimée à Paris. Six mois après, il revint dans la capitale, et continua, en secret, les fonctions de son ministère. Il réunissait les fidèles de Saint-Sulpice dans les églises des religieuses du Saint-Sacrement et du Calvaire, et ce fut à leur intention qu'il fit imprimer huit *Exhortations* pour les dimanches du carême et pour ceux de la quinzaine ; elles se trouvent jointes à *l'Histoire des événemens arrivés dans la paroisse Saint-Sulpice pendant la révolution*, 1792, 96 pages in-8°. Pendant les funestes journées des 1, 2, 3, 4, 5, et 6 septembre, dans lesquelles tant de prêtres innocens furent massacrés, l'abbé de Pancemont dut son salut à l'adresse et au dévouement d'une pauvre femme qui le fit passer pour son mari. En 1797, et lors de la conspiration de Brottier, Lavilleheurnois, etc., le Directoire le fit chercher d'après des notes à son sujet, que l'on avait trouvées parmi les papiers de Brottier. L'abbé de Pancemont se réfugia à cette époque en Allemagne, et ne revint en France qu'à la fin de l'année 1800, au moment où l'on négociait pour le *Concordat*. Il se lia d'une amitié intime avec l'abbé Bernier, et le seconda dans ses négociations. On lui confia des missions importantes. Entraîné par un zèle obligeant, il sollicita le légat d'accorder des bulles aux évêques constitutionnels, qu'il assurait être revenus à l'unité catholique. On a rendu publique la déclaration qu'il donna sur ce fait, de concert avec l'abbé Bernier. L'abbé de Pancemont ne s'apercevait pas qu'il devenait l'instrument d'une politique ambitieuse et perfide. Le 11 avril, MM. Cambacérès, Bernier et de Pancemont, nommés, le premier à l'archevêché de Rouen, le second à l'évêché d'Orléans, et le troisième à l'évêché de Vannes, furent sacrés par le cardinal-légat. Avant de partir pour son diocèse, l'abbé de Pancemont reçut du gouvernement l'ordre de s'arrêter à Rennes, dont le nouvel évêque était inquiété par le parti constitutionnel. Après avoir calmé les esprits les plus remuans, l'abbé de Pancemont se rendit à Vannes, où une double opposition l'attendait de la part de deux autres évêques. M. Amelot, retiré en Angleterre, n'avait pas donné la démission du siége de Vannes, qu'il occupait avant la révolution. Il paraissait, il est vrai, vouloir éviter tout ce qui pouvait amener un schisme ; mais plusieurs prêtres de son diocèse persistaient à soutenir sa juridiction contre les décisions du concordat. D'un autre côté, Charles Lemasle, évêque constitutionnel de Vannes, avait pour lui un fort parti dans quelques villes, et le préfet le soutenait. Les choses étaient arrivées à un tel point, qu'à Lorient on lut au prône des brochures en faveur des constitutionnels et contre les rétractations. De Pancemont fit tous ses efforts pour se rendre agréable à ce parti ; il reçut Lemasle avec une grande indulgence, ne parla point de rétractation, visita son diocèse, à l'occasion du jubilé, rétablit en 1804 son séminaire ; enfin, il fit tout ce qui dépendait de lui pour réparer le mal produit par les persécutions révolutionnaires et les divisions. Cependant, il parut parfois entrer dans les vues du gouvernement, comme il le fit en écrivant une *Lettre circulaire* à ses curés (le 26 octobre 1805), concernant la conscription. Elle fut insérée dans le *Moniteur*. Cette lettre, et la nomination de l'abbé de Pancemont à la place d'aumônier de Mme Baciocchi, princesse de Piombino et sœur de Bonaparte, indisposèrent contre lui plusieurs de ses diocésains. Sur ces entrefaites, il lui arriva un triste événement qui l'entraîna au tombeau. Un jour, le 28 août 1806, comme il revenait à Vannes avec son secrétaire, cinq hommes armés l'arrêtèrent à une lieue de la ville, le dépouillèrent et ne le laissèrent aller qu'a-

près qu'il leur eut promis de leur envoyer 24,000 francs en or; les brigands ne relâchèrent son secrétaire, qu'ils avaient gardé comme otage, que lorsqu'on leur eut fait parvenir cette somme. Cette fâcheuse aventure affecta vivement le prélat; dès ce moment sa santé commença à s'altérer, et le 5 mars 1807 il fut frappé d'une violente attaque d'apoplexie, dont il mourut le 13 du même mois, à l'âge de 51 ans. M. de Pancemont avait un caractère aimable; ses mœurs furent toujours exemptes de reproches. Bonaparte, dans une lettre datée du camp de Finkenstein, le 5 mai suivant, et publiée dans les journaux, fit l'éloge de ce prélat et ordonna que sa statue en marbre serait placée dans la cathédrale de Vannes.

PANCIROLI (Gui), né à Reggio en 1523 d'une famille distinguée, fit de grands progrès dans l'étude du droit auquel il s'appliqua dans les différentes universités d'Italie. Sa réputation engagea le sénat de Venise à le nommer, en 1547, le second professeur des Institutes à Padoue. Il remplit successivement plusieurs chaires dans la même université, et toujours avec beaucoup d'honneur. La science du droit ne l'occupait pas seule. Il consacrait une partie de son temps à l'étude des belles-lettres. Philibert-Emmanuel, duc de Savoie, touché de son mérite, l'attira dans l'université de Turin en 1571. Panciroli y eut autant d'admirateurs qu'à Padoue; mais des raisons de santé le firent revenir dans cette dernière ville. Il continua d'y enseigner le droit, et y mourut en 1599, à 76 ans. On a de lui: | un traité curieux et intéressant, *Rerum memorabilium deperditarum et nuper inventarum*. Il écrivit ce livre en italien; Henri Salmuth le traduisit en latin, et le fit imprimer en 1599, et 1602, en 2 vol. in-8°. On donna une nouvelle édition de cette version à Francfort, in-4°, en 1660. Pierre de la Noue mit cette traduction latine en français, Lyon, 1617, in-8°; | *Notitia dignitatum cum orient. tum occident. ultra Arcadii Honoriique tempora*, Lyon, 1608, et dans la collection des *Antiquités romaines* de Grévius. Cet ouvrage est plein d'érudition. | *De numismatibus antiquis*; | *De juris antiquitate*; | *De claris juris interpretibus*, Francfort, 1721, in-4°; | *De rebus bellicis*; | *De magistratibus municipalibus et corporibus artificum*; | *De quatuordecim regionibus urbis Romæ, earumque ædificiis tam publicis quàm privatis*, etc.

* **PANCKOUCKE** (André-Joseph), libraire et compilateur de Lille, où il naquit en 1700, a donné quelques ouvrages dont nous citerons les principaux: | *Dictionnaire historique et géographique de la châtellenie de Lille*, 1733, in-12; | *Elémens d'astronomie et de géographie*; | *Essai sur les philosophes*, ou *les Egaremens de la raison sans la foi*, 1743, in-12; | *Manuel philosophique*, ou *Précis universel des sciences*, 1748, 2 vol. in-12; | *Dictionnaire des proverbes français*, 1749, in-12; ouvrage plus complet et plus décent que celui de Leroux, mais effacé par celui de M. La Mésangère, publié en 1821; | *Etudes convenables aux demoiselles*, 1749, 2 vol. in-12; | *Amusemens mathématiques*, 1749, in-12; | *Art de désopiler la rate*, in-12, 2ᵉ édition, augm. 1773, 2 vol. in-12. | *Abrégé chronologique de l'histoire de Flandre*, 1762, in-8°. Ces diverses compilations n'ont pas un grand mérite, et leur faible succès n'a pas été de longue durée. Panckoucke mourut en 1759, privé des sacremens de l'Eglise, à cause de son opposition au formulaire, qu'il refusa de signer, même à ses derniers momens.

* **PANCKOUCKE** (Charles-Joseph), fils du précédent, naquit à Lille en 1736. Il vint à Paris à l'âge de 28 ans, et y établit une imprimerie avec laquelle il acquit une fortune immense, et donna quelques grands ouvrages. Le *Mercure*, dont le produit suffisait à peine pour payer les rédacteurs, devint entre ses mains une source féconde de richesses. Il se répandit avec profusion, et il eut jusqu'à 15,000 abonnés. Ce journal ne fut pas le seul qui, sous sa direction, obtint un brillant succès; le *Moniteur*, qu'il créa, réussit au-delà de ses espérances. Comme libraire, son nom est attaché aux plus grandes entreprises de librairie qui se firent de son temps, telles que les *OEuvres de Buffon*, le *grand Vocabulaire français*, le *Répertoire universel de jurisprudence*, l'*Abrégé des voyages*, l'*Encyclopédie méthodique*, etc. Comme littérateur, ses ouvrages méritent à peine qu'on en rappelle le titre; cependant on cite encore une traduction de *Lucrèce*, de la *Jérusalem délivrée*, et du *Roland* de l'Arioste; un *Discours sur le beau*, un autre *sur le Plaisir et la douleur*; le plan de l'*Encyclopédie méthodique*, qui lui doit son origine; et un grand nombre de mémoires et d'articles dans différens écrits périodiques.

* **PANEL** (Alexandre-Xavier), savant numismate, naquit en 1699 à Nozeroi en Franche-Comté. A l'âge de vingt ans, il entra chez les jésuites, y fit ses études, et fut professeur de belles-lettres dans les colléges de Besançon, de Lyon et Marseille. Le père Alexandre, s'étant particulièrement livré à l'étude de l'antiquité et des médailles, publia plusieurs *dissertations* qui le firent connaître avantageusement. Le roi d'Espagne, Philippe V, l'appela auprès de lui, et le nomma précepteur des infans (depuis Ferdinand VI, Charles III, rois d'Espagne, et Philippe I, duc de Parme). Le monarque lui confia en même temps la direction de son cabinet des médailles, que le père Panel augmenta considérablement. En 1724, il fit un voyage en France pour examiner et acheter le riche médailler de Rothelin. Voulant revoir sa famille, il passa par Dijon, où il examina le reste du médailler du père Chifflet, et y connut le savant père Oudin. Arrivé à Besançon, il obtint de Mairot de Mutigney qu'il lui cédât une collection de médailles celtiques ou gauloises. A son retour en Espagne, le père Panel fut nommé professeur de rhétorique au collége royal de Madrid. Cette nouvelle place ne l'empêcha pas de s'occuper toujours de la numismatique. Il mit en ordre le cabinet du roi, et en fit la description que l'on conserve encore dans la bibliothèque de l'Escurial. Il allait donner une nouvelle édition du *recueil d'Adolphe Occo*, relatif aux médailles des empereurs romains, et préparait en même temps la *description des médailles grecques et égyptiennes* qu'André Morell avait oubliées dans son *Thesaurus*, etc.; mais il fut surpris par la mort (à Madrid) en 1777, avant d'avoir pu terminer ces deux intéressans ouvrages. Le père Panel avait soixante-dix-huit ans. Il a laissé : | *De cistophoris seu nummis quæ cistas exhibent*, Lyon, 1734, in-4°. On y parle des médailles sur lesquelles on remarque des cistes ou corbeilles que les prêtres portaient aux fêtes de Cybèle. | *Dissertation*, ou *Lettre sur le triumvirat de Galba, Othon et Vitellius*, et sur celui de *Pescennius Niger, Albin et Sévère*. (*Voyez Mémoires de Trévoux*, août 1735, page 1349). L'auteur s'efforce de prouver que ces triumvirats ont existé; mais le père Tournemine a réfuté cette opinion dans le même Journal. | *Lettre touchant le médailler de M. Lebret*, premier président du parlement de Provence, Londres, 1737, in-4°; | *Explication d'une médaille d'Auguste frappée à Lyon*, sans date, in-4°, insérée dans les *Mémoires de Trévoux*, juin 1738, page 1263. Son départ pour l'Espagne l'empêcha de continuer un ouvrage intitulé : | *Lugdunum vetus nummis et marmoribus illustratum*. *V.* Lettres à M. D. B. (De Boze) *sur une médaille de la ville d'Iconium* (*Mémoires de Trévoux*, mars 1739, page 540). | *Remarques sur les premiers versets du premier livre des Machabées*, ou *Dissertation sur une médaille d'Alexandre le Grand*, Lyon, 1739, in-4°, traduit en espagnol par Manuel Gomez y Marco, Valence, 1753, in-4°. Le père Panel se proposait de donner une *Histoire des Machabées prouvée par les médailles*; mais ce projet ne s'est point réalisé; | *De nummis Vespasiani fortunam et felicitatem reduces exprimentibus*, Lyon, 1742, in-4°; | *De coloniæ Tarraconæ nummo, Tiberium Augustum, Juliam Augustam, Cæsaris Augusti filiam, Tiberii uxorem, et Drusum Cæsarem, utriusque filium, exhibente*, Zurich, 1748, in-8°, fig. ibid. 1748, in-4°. Un texte et une traduction en espagnol par don Bonaventure Garcias. Le père Panel cherche à prouver par cette médaille que l'exil et la mort prématurée de Julie sont des récits fabuleux. | *De nummis exprimentibus undecimum Treboniani Galli Augusti annum; Gal. Augusti decimum et tertium; decimum quartum Æmiliani Augusti, coloniæ Viminacii; undecimum denique Valeriani senioris*, ibid. 1748, in-4°. fig. Le comte d'Etling, auquel cette dissertation est adressée, avait fait part au père Panel de son embarras pour expliquer ces médailles, qui se trouvent en opposition avec les historiens. Le père Panel soutenait le principe que les médailles rectifient les erreurs des historiens, parce que « le témoignage d'un métal, exempt de passion et gardant fidèlement l'empreinte qui lui est confiée, doit être préféré aux rapports des hommes quelquefois trompés et souvent trompeurs. » Les rédacteurs des *Mémoires* de Trévoux disent au sujet de l'opinion du père Panel : « Il est difficile de défendre une mauvaise cause avec plus d'esprit. » | *De Ferdinandi regis natalibus; de Virorum principum natales celebrandi apud veteres consuetudine*, Madrid, 1750, in-4°. Le père Panel montre dans cette dissertation autant d'érudition que de goût. | *La se-*

biduria ou *la Science et la sottise dans la chaire des moines* (en espagnol), ibid. 1758. C'est une critique contre les mauvais prédicateurs qui existaient alors en Espagne, et que le père Isla (*voyez* ce nom), a si gaiement censurés dans son *Frère Gerundio*. On a fait l'analyse de cet ouvrage dans le *Journal encyclopédique*, année 1759. La Serna Santander avait en son pouvoir trois manuscrits du père Panel intitulés : l'un, *Dissertation sur l'éloquence de la chaire, et économie d'un sermon ;* l'autre, *Dialogues des morts*, concernant l'histoire d'Espagne; et le troisième, *Mémoire sur l'histoire d'Espagne et d'Afrique*. *Voyez* le catalogue de la Bibliothèque de Santander.

* PANEL (ANTOINE), frère puîné du précédent, né en Franche-Comté, en 1702, entra, comme son aîné, chez les pères de la compagnie, y fit de très bonnes études, et se consacra particulièrement à la poésie latine. Quoiqu'il eût beaucoup de talent pour l'enseignement, sa faible santé ne lui permettant pas un travail assidu, il fut obligé d'abandonner cette carrière, qu'il remplissait avec honneur. Plus tard, sentant empirer sa santé, il quitta la société, et se retira à Nozeroi, sa patrie, où il mourut vers 1760. Il a laissé six *Odes* latines qui ne sont pas sans mérite, et où l'on remarque surtout une pureté classique de langage. Ces odes ont été imprimées séparément et dédiées, savoir, deux à Philippe V, roi d'Espagne, une à la reine Barbe son épouse, une à Charles III, leur fils et alors roi de Naples, et deux à Antoine-Pierre de Grammont, archevêque de Besançon.

* PANIERI (FERDINAND), théologien italien, né à Pistoie en Toscane le 24 novembre 1759, fut nommé aussitôt après son ordination professeur de dogme dans le séminaire de Pistoie. L'évêque Ricci, ayant réuni un synode en 1786, et ayant cherché à répandre dans son diocèse les innovations dangereuses du jansénisme, Paniéri le seconda de tous ses efforts et appuya la publication des livres pernicieux que ce prélat faisait répandre à cet effet. Lorsque Ricci fut forcé de quitter son siége, l'abbé de Vallombrosa, ami de Paniéri, lui donna des conseils salutaires, et il examina avec plus de soins les matières contestées. Après cet examen, il se hasarda d'envoyer à Rome un *Mémoire*, où il exposait ses difficultés. La réponse paternelle que lui fit Pie VI, rédigée par le savant cardinal Gerdil, le toucha vivement, et pendant une maladie qu'il eut, il fit vœu de se rétracter. Fidèle à sa promesse, aussitôt qu'il fut guéri, il fit sa rétractation entre les mains de M. Falchi, successeur de Ricci, et, non content de cette démarche, il adressa au saint Siége l'aveu de ses torts, accompagné de plusieurs *Dissertations* qui réfutaient les opinions par lui autrefois énoncées. Sa conscience n'étant pas encore tranquille, il pria qu'on lui envoyât de Rome une formule de soumission. Il l'obtint, la souscrivit; et pour donner plus d'authenticité à son repentir, il fit une déclaration publique dans les conférences ecclésiastiques du clergé de Pistoie, dont il était devenu directeur. Plus tard, à l'occasion d'une leçon de morale qu'il donna en 1817, concernant le mariage, il signala et réfuta les erreurs enseignées autrefois dans le diocèse sur le pouvoir de l'Eglise relativement aux empêchemens *dirimans*. Il fit, en outre, sa profession de foi sur la bulle *Auctorem fidei* de Pie VI, s'estimant heureux d'avoir trouvé une occasion de manifester son attachement au saint Siége, et son éloignement pour toute innovation. Cette partie de sa leçon, on la trouve insérée dans le journal *Arcadio*, de Rome, et signée par Paniéri, sous la date du 17 mars 1820. Elle a été aussi imprimée à part, avec deux *extraits* de lettres de Paniéri, dans lesquelles il rend compte de sa conduite passée. Sa seconde lettre, datée de Pistoie, le 11 juin 1820, est une profession de foi sur l'autorité du saint Siége et sur différentes questions relatives à la suprématie des pontifes. La conduite de Paniéri lui gagna la bienveillance de son nouvel évêque, qui le nomma professeur de morale dans son séminaire et chanoine de sa cathédrale. Cet ecclésiastique est mort le 27 janvier 1822, âgé de 63 ans. On a de lui : | *Examen pratique et instructif sur les péchés qui se commettent dans les fêtes et les plaisirs du siècle*, Pistoie, 1808, 1816, 4 vol. ; | *Exposition des lois de Dieu et de l'Eglise sur l'usure*, 1813, 1 vol.; | *Catalogue des Saints de Pistoie*, 1818, 2 vol., et plusieurs *Manuscrits* sur des matières ecclésiastiques.

PANIGAROLA (FRANÇOIS), évêque d'Asti en Piémont, né à Milan en 1548, entra jeune dans l'ordre des frères mineurs-observantins, où il se rendit très savant dans la philosophie et la théologie, et se distingua surtout par ses talens pour la prédication. Son mérite lui valut

l'évêché d'Asti, qui lui fut donné par Sixte V en 1587, et qui le fit choisir avec le jésuite Bellarmin, pour accompagner en France le cardinal Cajetan envoyé en 1589. Panigarola mourut à Asti en 1594. Ses *Sermons* furent imprimés à Rome en 1596, in-4°. On a de lui plusieurs autres ouvrages, la plupart de piété et de controverse, tant en latin qu'en italien. Le plus connu est un traité de l'éloquence de la chaire en italien, intitulé *il Predicatore*, Venise, Guindi, 1609, in-4°.

* **PANIN** (Nikita Ivanovitch, comte de), homme d'état russe, né le 15 septembre 1718, d'une famille originaire de Lucques (les Pagnini), était fils d'un des généraux du czar Pierre Ier. Il commença par être soldat dans les gardes à cheval de l'impératrice Elizabeth; il devint ensuite un de ses chambellans, puis son grand écuyer. En 1747, sa souveraine l'envoya à Copenhague et deux ans après à Stockholm, avec le titre de ministre plénipotentiaire. A son retour, il fut choisi pour gouverneur du grand-duc Paul Petrowitz, et se laissa gagner par Catherine II pour entrer dans le complot contre son mari. Le ministère des affaires étrangères fut le prix de sa soumission aux volontés de l'impératrice. Quelques biographes lui attribuent tous les actes importans qui ont été signés sous son règne; mais Levesque ne partage pas cette opinion. Il avait, selon cet historien, assez de capacité pour justifier le choix de Catherine, mais non une assez grande réputation de génie et d'activité pour qu'on lui fit honneur de ce qui devait être l'ouvrage de la souveraine. Un autre écrivain a dit qu'il fut le seul ministre de Catherine qui connût parfaitement les affaires; qu'il prévoyait tous les événemens, mais qu'il donnait nonchalamment les vrais moyens d'arriver à tous les succès. Sa taille était énorme en grosseur. Il était gourmand, grand mangeur et grand dormeur. Il mourut le 11 avril 1783. On a imprimé un *Précis historique de la vie de comte de Panin*, Londres, 1784, in-8°.

* **PANIS** (N....), conventionnel, né, vers l'an 1758, dans le Périgord, vint très jeune à Paris pour achever ses études, et s'y fit recevoir avocat. Lorsque la révolution de 1789 éclata, il en embrassa la cause avec un enthousiasme exagéré qui lui acquit bientôt une triste célébrité, et on le vit dans les carrefours, exciter la multitude à l'insurrection. Devenu le beau-frère du brasseur Santerre, qui exerçait déjà une grande influence sur le peuple des faubourgs, Panis prit part aux journées du 20 juin et du 10 août. Dans la nuit du 11 au 12, il s'installa à l'hôtel-de ville et devint un des membres de cette Commune monstrueuse qui, après avoir chassé ceux que les citoyens de Paris avaient mis à la tête de leur municipalité, se constitua de sa propre autorité. La Commune choisit dans son sein une commission composée des plus violens démagogues, qu'on appela *Comité de salut public*, dans lequel on remarquait Marat, Duplain, Sergent et quelques autres d'épouvantable mémoire, et Panis en fit aussi partie. Lorsque ce comité envoya dans les départemens la circulaire où, non seulement il justifiait les massacres des 2 et 3 septembre, mais engageait les autres communes à imiter l'exemple donné par celle de Paris, Panis signa cette pièce. La ville de Paris le choisit pour un de ses députés à la Convention; mais il ne parut guère à la tribune que pour repousser les attaques des Girondins qui s'élevaient contre les massacres de septembre, et qui demandaient que les auteurs de ces crimes fussent mis en jugement. Dans le procès de Louis XVI, Panis vota pour la mort, contre le sursis et contre l'appel au peuple. Nommé plus tard membre du comité de sûreté générale, il s'attacha long-temps au parti de Robespierre; mais lorsque ce tribun eut demandé et obtenu la tête de Danton, Panis se sépara de lui; il osa même l'interpeller en le sommant de déclarer s'il l'avait aussi porté sur la liste des proscrits, et prit une part active aux journées des 9 et 10 thermidor an 2 (27 et 28 juillet 1794). Dans la séance du 1er prairial an 3 (20 mai 1795); il essaya de défendre les chefs des insurgés dont la Convention venait d'ordonner la mise en accusation; mais il ne put parvenir à se faire entendre. Quelques jours après (27 mai), Panis voulut parler en faveur de son ami le député Laignelot: il fut lui-même mis en état d'arrestation. On lui reprocha publiquement dans cette séance la part qu'il avait prise aux massacres de septembre; il se défendit mal, et protesta de son innocence. Un de ses collègues, Auguis, dont il implora le témoignage et qu'il appela son ami, s'écria: *Point d'amitié avec le colporteur de la mort.* Arrêté à la sortie de la séance, Panis ne recouvra la liberté que par l'amnistie du 4 bru-

maire an 4. Il a été employé depuis dans l'administration des hospices de Paris. Entièrement oublié sous l'empire, il reparut pendant les cent-jours sur la scène politique, et, lorsque les Bourbons rentrèrent pour la seconde fois en France, il fut atteint par la loi contre les régicides. Retiré en Italie, il y vécut d'une pension que lui faisaient ses enfans. La révolution de 1830 lui permit de rentrer en France. Il est mort à Marly le 22 août 1832, d'un ulcère au pilore, à l'âge de 75 ans, après avoir, assure-t-on, témoigné du repentir pour quelques-uns des actes de sa vie.

* **PANNINI** (JEAN-PAUL), célèbre paysagiste, né à Plaisance en 1691, se distingua par la grâce et la vérité qui brillent dans ses compositions. Ses ouvrages sont très recherchés des amateurs. On cite parmi ses chefs-d'œuvre un tableau représentant les *Vendeurs chassés du temple*. On fait aussi beaucoup de cas des différentes vues dont il a orné le château de Rivoli, maison de plaisance du roi de Sardaigne. Cet artiste mourut à Rome en 1764. Le musée du Louvre à Paris possède de lui sept tableaux : un *Festin donné sous un portique d'ordre ionique*, un *Concert donné dans l'intérieur d'une galerie circulaire d'ordre dorique*, et plusieurs tableaux de ruines.

PANNIUS, Romain, fabricant de papier ou *papyrus*, auquel il donna le nom de *fanniaque*. Il en établit une fabrique en Egypte, y amassa de grandes richesses, et mourut vers l'an 70 de J.-C. Nos lecteurs n'ignorent pas que le *papyrus* était une espèce de jonc qui croissait sur les bords du Nil, et que c'est sur cette matière que sont tracés les plus anciens manuscrits. Selon le récit de Costius, on trouva dans un tombeau du Janicule les livres de Numa écrits sur ce papier. Nous nous bornerons à rappeler qu'il y en avait de plusieurs sortes, l'*hiératique* ou *sacré*, qu'on réservait pour les livres qui traitaient du culte ; le *livien*, auquel Livie, femme d'Auguste, avait donné son nom ; le *sattique*, l'*amphytiratique*, l'*emporétique* ou celui du commerce ordinaire, qui n'avait que six pouces de largeur, et enfin le *fanniaque*, inventé par Pannius, qui était de douze pouces. On conserve dans la bibliothèque du Vatican plusieurs manuscrits de ces différentes sortes de papier.

PANNONIUS (*Janus*), ou JEAN le HONGROIS, évêque de la ville de Cinq-Eglises, mort en 1490, et selon quelques-uns en 1472, à 37 ans, cultiva les belles-lettres avec succès en Italie, et travailla ensuite à les faire fleurir en Hongrie. On a de lui des *Elégies* et des *Epigrammes*, Venise, 1553, in-8°, et dans les *Deliciæ poetarum hungarorum*, in-16, Francfort, 1619, parmi lesquelles on en trouve quelques-unes d'heureuses. Rien n'est plus plaisant que l'erreur des encyclopédistes touchant Janus Pannonius, qu'ils ont regardé dans la première édition de leur compilation, comme possédant cinq églises ou évêchés. A l'article *Evêché*, après avoir disserté sur la pluralité des bénéfices, et dit que le cardinal Mazarin, évêque de Metz, possédait en même temps 13 abbayes, ils ajoutent : « Et » quant à la pluralité des évêchés, Janus » Pannonius était à son décès évêque de » cinq villes. »

PANOETIUS, philosophe grec de la secte des stoïciens, natif de Rhodes, fut ami de Scipion l'Africain le Jeune. Il florissait vers l'an 127 avant J.-C. Il avait composé : | un livre sur les *sectes des philosophes* ; | un autre *de la tranquillité de l'âme* ; | un *des offices, etc.*

PANOPION, Romain, dont parle Valère-Maxime, à l'occasion d'un trait de fidélité héroïque de son esclave. Celui-ci ayant appris que des soldats accouraient pour tuer son maître qui avait été proscrit, changea d'habit avec lui, et le fit sortir secrètement par une porte de derrière, et, montant à la chambre, alla se mettre dans le lit de son maître, où il se laissa tuer à la place de Panopion.

* **PANORMITA**, le *Panormitain*. *Voyez* ANTOINE de Palerme et TUDESCHI.

PANSA. *Voyez* VIBIUS.

PANTALÉON (saint), célèbre martyr de Nicomédie, que l'on croit avoir souffert la mort vers 305, sous l'empire de Galère.

PANTALÉON, diacre de l'église de Constantinople dans le 13e siècle, est auteur d'un *Traité* contre les erreurs des Grecs, qui se trouve dans la *Bibliothèque des Pères*.

PANTALÉON (JACQUES). *Voyez* URBAIN IV.

PANTÉNUS ou **PANTÈNE** (saint), philosophe chrétien, né en Sicile, florissait sous l'empereur Commode. Il enseigna dans la célèbre école d'Alexandrie, où, depuis saint Marc, fondateur de cette Eglise, il y avait toujours eu quelques théologiens qui expliquaient l'Ecriture

sainte. Les Indiens ayant demandé quelqu'un capable de les instruire dans la religion chrétienne, et de combattre la doctrine des bracmanes, on leur envoya Panténus. Eusèbe rapporte qu'il trouva chez ces peuples un Evangile de saint Matthieu, écrit en hébreu, que saint Barthélemy leur avait laissé. Panténus, de retour à Alexandrie, continua d'y expliquer l'Ecriture sainte en particulier, l'école de cette ville étant alors gouvernée par saint Clément d'Alexandrie, son disciple. Il avait composé des *Commentaires* sur la Bible, qui ne sont pas venus jusqu'à nous. On peut juger de la manière dont il expliquait le texte sacré, par celle qu'ont suivie Clément d'Alexandrie, Origène et les élèves de cette école. Leurs commentaires sont pleins d'allégories; ils s'éloignent souvent de la lettre, et trouvent presque partout des mystères dont l'explication est mêlée de beaucoup d'érudition. (*Voyez* saint GRÉGOIRE le GRAND.) Saint Panténus vivait encore en 216.

PANTHÉE. *Voyez* ABRADATE.

PANTIN (GUILLAUME), né à Tielt en Flandre, au commencement du 16e siècle, médecin à Bruges, mort en 1583, laissa un savant *Commentaire* sur le traité de Celse *De re medica*, à Bâle, 1552, in-fol., qui prouve qu'il était versé dans la belle littérature. Il était grand-oncle du suivant.

PANTIN (PIERRE), de Tielt en Flandre, se rendit habile dans les langues, et les enseigna à Tolède et à Saragosse; il devint ensuite chapelain de Philippe II, chanoine d'Ypres, doyen de Sainte-Gudule à Bruxelles, prévôt de Condé, et mourut à Bruxelles en 1611, à 56 ans. On a de lui: | des *Traductions* de plusieurs auteurs et saints Pères grecs; | un Traité *de Dignitatibus et officiis regni ac domûs regiæ Gothorum*, dans les Conciles de Loaysa, et dans l'*Hispania illustrata*, 4 vol. in-fol.; petit traité savant et utile.

PANVINIO (ONUPHRE), religieux augustin, célèbre historien et antiquaire, né en 1529 à Vérone, mourut à Palerme en 1568, à 39 ans, après avoir rempli divers emplois dans son ordre et avoir été bibliothécaire du Vatican; il avait eu cette place de Marcel III, qu'il avait connu lorsque ce pape était cardinal. On dit qu'étant attaché au cardinal Alexandre Farnèse (Marcel III étant mort), et allant avec lui en Sicile, il en reçut, on ne sait à quelle occasion, quelque réprimande, et qu'il en conçut tant de chagrin qu'il en mourut. Ses manières affables, polies et prévenantes, le firent aimer de ses confrères, autant que son érudition profonde le fit estimer des savans. Paul Manuce l'appelle *Helluonem antiquarum historiarum*. Il avait pris pour devise: *In utrumque paratus*, avec un bœuf placé entre une charrue et un autel. Il voulait dire qu'il était également prêt à supporter les fatigues du service divin et celles des sciences humaines. Nous avons de lui: | un *Abrégé des vies des papes*, en 1567, in-4°. L'auteur dédia son ouvrage à Pie V, qui honorait alors le siége romain par son zèle et ses vertus. | *De antiquis Romanorum nominibus*, in-fol.; | *De ritu sepeliendi mortuos apud veteres christianos, et de cœmeteriis eorumdem*, in-8°; traduit en français, in-8°; | *De principibus romanis*, in-fol.; | *De antiquo ritu baptizandi catechumenos*, in-4° et in-8°, savant; | *De republica romana*, in-8°, Paris, 1588: profond et instructif; | *Festorum libri V*, in-fol., Venise, 1557: livre peu commun, et utile pour l'ancienne histoire et celle du moyen âge; | *De primatu Petri*; | *Topographia Romæ*, Francfort, 3 vol. in-fol.; | *De triumpho et ludis circensibus*, Padoue, 1681, in-fol.; | *Chronicon ecclesiasticum a C. Julii Cæsaris tempore usque ad Maximilianum II*, in-fol.: ouvrage plein de recherches, et bien propre à éclaircir l'histoire tant ecclésiastique que profane; | *De episcopatibus, titulis et diaconis cardinalium*; | *Annotationes et supplementa ad Platinam de vitis sanctis pontificum*; | *De septem præcipuis urbis Romæ basilicis*.

* **PANZER** (GEORGES-WOLFGANG-FRANÇOIS), bibliographe allemand, naquit à Sulzbach, dans le Haut-Palatinat, le 16 mai 1729. Après avoir étudié en philosophie et en théologie, il embrassa l'état ecclésiastique, prit le grade de docteur, et devint, en 1773, pasteur de l'église de Saint-Sébald à Nuremberg. Il est auteur de plusieurs ouvrages, dont les plus connus sont: | *Annales typographici ab artis inventæ origine ad annum M. D. post Maittairii, Denisii, aliorumque doctissimorum virorum curas in ordinem redacti, emendati et aucti*, Nuremberg, 1793-1803, 11 vol. in-4°. Cet ouvrage, dit M. Brunet, est le plus complet que nous ayons sur cette matière; cependant il ne remplace pas entièrement celui de Maittaire, et laisse encore beaucoup à désirer. | *Annales de l'ancienne littérature allemande*, ou *In-*

dication et description de tous les ouvrages imprimés depuis l'invention de l'art de l'imprimerie jusqu'en 1520, Nuremberg, 1788, in-4°; | *Histoire de l'imprimerie dans les premiers temps à Nuremberg*, ou *Catalogue de tous les livres imprimés depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'en 1500, avec des observations littéraires*, Nuremberg, 1779, grand in-4°. Ces deux ouvrages sont en allemand. Panzer est mort dans cette ville le 9 juillet 1805. Il était président de la société pastorale de la Pegnitz, à Nuremberg.

PAOLI (D. Sébastien), littérateur et antiquaire, né dans le territoire de Lucques en 1684, se fit religieux dans la congrégation des clercs réguliers de la Mère de Dieu, se distingua par sa science, s'acquit l'estime des savans, surtout du marquis d'Orsi, de l'abbé Salvini et de Lazzarini; fut membre de plusieurs académies, et mourut d'hydropisie en 1751. Il a enrichi les journaux d'Italie d'un grand nombre de dissertations pleines d'érudition, sur les antiquités, l'histoire, la critique sacrée, la physique, etc. entre autres sur le titre de *Divin* donné aux anciens empereurs, sur une *médaille* d'or de l'empereur Valens, sur l'*Histoire de Naples* de Pierre Giannone, etc., Plusieurs de ses *Dissertations* ont été imprimées à Lucques et à Venise en 1748 et 1758. On a aussi de lui des *Vies* de plusieurs hommes illustres, entre autres d'*Ambroise Salvio*, évêque de Nardo; de *Philippe Macchiarelli*, religieux camaldule. A ces ouvrages il faut ajouter : | *De la poésie des pères grecs et latins dans les premiers siècles de l'Eglise*, Naples, 1714, in-8°; | une *Lettre sur trois manuscrits grecs*; | *Code diplomatique de l'ordre de Saint-Jean ou de Malte*, 1738, 2 vol. in-fol. Tous ces ouvrages sont en italien.

* **PAOLI** (Hyacinthe), général corse, né à Bastia en 1702, d'une famille estimée, prit une part très active à l'insurrection de son pays contre Gênes. Après avoir combattu vaillamment contre les troupes de cette république, il devint un des trois chefs qui gouvernèrent la Corse en 1735. Mais la France ayant pris part à cette lutte, Paoli fut défait et forcé de se soustraire à l'indignation des Génois; il se retira à Naples, où il fut fait colonel d'un régiment de Corses réfugiés. Il mourut dans cette ville en 1768, à l'époque des succès de son fils dont il est question dans l'article suivant.

* **PAOLI** (Pascal de), fils du précédent, né en 1726, au village de la Stretta, dans la piève de Rostino, dépendante de la juridiction de Bastia, en Corse, suivit son père à Naples, lorsqu'il fut obligé de s'y réfugier, et fit ses études au collége militaire de cette ville. Il était simple enseigne dans un régiment de cavalerie dont son père était colonel, lorsqu'il alla rejoindre, en Corse, son frère aîné, Clemente, qui venait d'être nommé un des magistrats suprêmes de l'île. Le jeune Pascal attira bientôt sur lui tous les regards, et en 1755, il fut proclamé, quoique absent alors, chef unique de l'île. Paoli se trouvait dans une position très difficile : il était sans troupes réglées, sans armes, sans vivres ni munitions, et ayant à combattre à la fois le gouvernement de Gênes et un grand nombre de ses compatriotes, qui étaient attachés à ce gouvernement. La fortune ne fut pas d'abord favorable à ses armes, et l'un de ses rivaux, Marius-Emmanuel Matra, s'étant fait le stipendié des Génois, profita de ce moment pour l'accabler encore : Pascal dut son salut au secours d'un autre ennemi plus généreux, Thomas Cervoni. Dès lors il surmonta tous les obstacles, et en même temps qu'il établissait une administration régulière, une université, des tribunaux, et que, par des peines sévères, il mettait un terme aux nombreux assassinats qui se commettaient impunément sur tous les points de l'île; il forma une armée imposante, battit les Génois sur terre, créa une petite marine avec laquelle il fit beaucoup de mal à leur commerce, et contraignit les ennemis de sa patrie à se renfermer dans les places maritimes. En 1761 les anciens maîtres de la Corse firent des propositions de paix : Pascal Paoli fit décréter que la nation ne se prêterait à aucun accommodement, à moins que son territoire ne fût évacué et son indépendance reconnue. Vainqueur de ses ennemis tant étrangers que nationaux, il eût pu se faire proclamer roi, ainsi que l'avait fait le fameux Théodore de Neuhoff; mais il se contenta d'être membre du conseil qui dirigeait les affaires publiques, et ne se réserva que le titre et l'autorité de général. En 1767, il fit une expédition contre l'île de Capraïa, et en chassa les Génois. Ceux-ci, ayant inutilement tenté de reprendre la Corse, la cédèrent à la France par le traité de Compiègne, de 1768; les Corses se croyant ainsi vendus par les Génois, firent par l'organe de Paoli, des représentations au cabinet de Versailles.

Ils ne refusaient pas de faire partie intégrante du royaume; mais ils ne voulaient pas que ce fût par la cession des Génois. Leurs représentations n'ayant pas eu de succès, ils se levèrent en masse, pour résister à une armée de 20,000 hommes que la France envoya pour conquérir l'île. Paoli lutta pendant deux ans contre une des premières puissances de l'Europe; mais enfin, contraint de céder, il se retira avec plusieurs de ses compatriotes en Toscane, et peu après en Angleterre. L'assemblée Constituante le rappela dans sa patrie en 1789, et il accourut en même temps de Londres à Paris pour remercier les nouveaux législateurs. M. de La Fayette le présenta à Louis XVI, qui lui fit un accueil très flatteur, et quelques jours après il prêta le serment civique à la barre de l'assemblée nationale. De retour en Corse, il fut nommé commandant de la garde nationale et président du département; mais, après la mort de Louis XVI, Paoli sembla vouloir délivrer son pays du joug de la république. La Convention, instruite des premiers mouvemens qui s'opéraient en Corse, décréta Paoli d'accusation le 2 avril 1793; le 17 juillet, un autre décret le mit hors la loi, le déclarant traître à la patrie; mais cette fois ces foudroyans décrets ne purent atteindre la victime. Paoli convoqua une *consulte*, qui le nomma président et ensuite généralissime des Corses; il ouvrit en même temps des négociations avec les Anglais, chassa les troupes françaises de l'île et y introduisit celles du roi d'Angleterre. Paoli devint suspect à ses nouveaux alliés; on oublia ses services, et une mésintelligence ouverte s'établit entre lui et le vice-roi. Il étouffa cependant ses ressentimens particuliers et passa de nouveau à Londres, où il fit entendre des plaintes auxquelles le gouvernement ne fit aucune attention. Paoli mourut dans un village près de Londres, le 5 février 1807, après avoir vu avec indignation la France gouvernée par un homme qu'il avait vu naître, qu'il avait protégé et qui n'avait pu rester son ami. Il a été diversement jugé par ses contemporains; et, tandis que les uns en ont fait un grand militaire et un habile législateur, les autres n'ont vu en lui qu'un ambitieux et un homme ordinaire. Pommereuil et Volney en parlent avec beaucoup de mépris. Le grand Frédéric et Voltaire en portent un jugement tout contraire: suivant ce dernier, « Paoli était » plus législateur encore que guerrier; son » courage était dans l'esprit. Quelque » chose qu'on ait dit de lui, il est impossi» ble qu'il n'eût pas de grandes qualités. » Etablir un gouvernement régulier chez » un peuple qui n'en voulait pas, réunir » sous les mêmes lois des hommes divisés » et indisciplinés, former à la fois des » troupes réglées, et instituer une uni» versité qui pouvait adoucir les mœurs, » établir des tribunaux de justice, mettre » un frein à la fureur des assassinats et des » meurtres, policer la barbarie, se faire » aimer en se faisant obéir: tout cela n'est » pas absolument d'un homme ordinaire. » Le roi de Prusse, Frédéric II, appelait Paoli *le premier capitaine de l'Europe;* et en effet, l'Europe entière l'a considéré comme tel. On a accusé ce général d'avoir deux fois excité ses compatriotes à la révolte, ou plutôt de les y avoir maintenus; mais, la première fois, il voulut les délivrer d'un joug étranger et tyrannique; et un gouvernement avide et sanguinaire l'autorisa, la seconde, à ne garder aucun ménagement pour affranchir son pays. L'Anglais Boswel, le baron Frédéric et Pompéi, ont publié un grand nombre de traits sur cet homme, le plus remarquable que la Corse eût produit avant Bonaparte.

PAOLO. *Voyez* SARPI.

PAOLUCCIO ou PAUL-LUC ANAFESTO. *Voyez* ANAFESTE.

PAPAI-PARIZ (FRANÇOIS), né à Déez en Transylvanie en 1649, d'un ministre protestant, étudia en médecine à Francfort, et à Marbourg, et fut fait docteur à Bâle. De retour dans sa patrie, il enseigna cette science pendant 40 ans, et mourut en 1716. On a de lui: | une *Traduction* en latin *de la Paix de l'âme* de Pierre du Moulin; | un *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique de Hongrie et de Transylvanie*, Zurich, 1723, in-8°. On ne doit s'attendre à rien de fidèle sur cette matière de la part d'un protestant, surtout à l'égard d'une province que ceux de la secte ont à différentes reprises bouleversée de fond en comble. | *Paix du corps*, livre de médecine, en hongrois. | *Dictionarium latino-hungaricum*, Leutschau, 1708, ouvrage de 15 ans de travail; | *Dictionarium hungarico-latinum;* il n'est que l'éditeur de cet ouvrage, qu'il a augmenté et corrigé; | *Ars heraldica*, 1696, in-12; | des *Poésies*, etc.

PAPE (GUI.) *Voyez* GUI-PAPE.

PAPEBROCK, et plus exactement PAPEBROECK (DANIEL), né à Anvers en

1628, se fit jésuite en 1646, professa les belles-lettres et la philosophie avec beaucoup de succès. Les pères Bollandus et Henschenius, collecteurs des *Actes des Saints*, l'associèrent à leur immense travail. Il alla à Rome avec Henschenius en 1660, et y amassa une ample collection de matériaux. De retour à Anvers sur la fin de 1662, il se livra sans réserve au travail auquel on l'avait destiné. Il était également propre à rétablir l'histoire dans les faits authentiques, et par sa sagacité et par ses recherches. Il épura la légende des faussetés dont elle fourmillait. Le savant jésuite, ayant à fixer l'origine des carmes, ne donna dans aucune chimère. Il la marqua au 12e siècle; il assigna, d'après Baronius et Bellarmin, le bienheureux Berthold pour le premier général de l'ordre. Quelques carmes, qui faisaient remonter leur origine jusqu'à Elie, entrèrent en fureur. Ils inondèrent les Pays-Bas de libelles épouvantables contre Papebrock, et le traitèrent avec ce ton de hauteur qu'un noble allemand prend à l'égard d'un gentilhomme de deux jours. Le *nouvel Ismael*, le *Jésuite réduit en poudre*, le *Jésuite Papebrock historien conjectural et bombardant*, firent beaucoup rire le public. Les descendans d'Elie ne s'en tinrent pas à des brochures. Ils dénoncèrent, en 1690, le père Papebrock au pape Innocent X et à l'inquisition de Madrid, comme auteur des erreurs grossières qui remplissaient les 14 vol. des *Actes des Saints de mars, avril et mai*, à la tête desquels on voyait son nom. Quelles étaient ces erreurs? Celles-ci. Il n'est pas certain que la face de J.-C. ait été imprimée sur le mouchoir de sainte Véronique, ni même qu'il y ait jamais eu une sainte de ce nom. Le Mont-Carmel n'était pas anciennement un lieu de dévotion, et les carmes n'ont point eu le prophète Elie pour leur fondateur, etc. Un père Sébastien de Saint-Paul, carme, avait déjà dévoilé une partie de ces erreurs dans un gros volume imprimé à Cologne en 1693. (*Voyez* son article.) Toute l'Europe savante attendait avec impatience le jugement de Rome et de Madrid. L'inquisition d'Espagne prononça enfin, en 1695, son anathème contre les quatorze volumes des *Actes des Saints*. Le triomphe des carmes était complet; mais un incident vint affaiblir leur gloire. Un religieux de la congrégation de Saint-Jean-de-Dieu disputa d'ancienneté avec eux. Il prétendit que l'ordre des frères de la charité avait 900 ans de primauté sur celui des carmes. Son raisonnement était tout simple. Abraham a été le premier général des frères de la charité : ce grand patriarche fonda l'ordre dans la vallée de Mambré, faisant de sa maison un hôpital. Cependant les jésuites furent admis à se justifier au tribunal de l'inquisition. Le père Papebrock défendit, article par article, les propositions dénoncées au saint-office. Ce tribunal, fatigué de cette affaire, défendit seulement les écrits faits pour et contre; le pape confirma ce sage décret, par un bref qui faisait défense de traiter de l'institution primitive et de la succession de l'ordre des carmes par les prophètes Elie et Elisée. (*Voyez* saint ALBERT.) Le père Papebrock continua à travailler à son ouvrage, et à bien mériter de la république des lettres jusqu'à sa mort, arrivée en 1714, à 86 ans. Ce savant laborieux a eu grande part aux *Acta Sanctorum* des mois de mars, d'avril, de mai et de juin; et les volumes qui contiennent ces mois passent pour les plus exacts et les plus judicieux de cette vaste compilation. Il est auteur du *Propylæum ad Acta Sanctorum maii*, in-fol. C'est un catalogue chronique-historique des souverains pontifes. Les exemplaires qui contiennent l'Histoire des conclaves ont été défendus à Rome. Ses *Réponses* aux carmes sont en 4 vol. in-4°.

PAPENDRECHT (CORNEILLE-PAUL HOYNCK van), théologien allemand, né à Dordrecht en 1686, d'une famille noble et illustre, surtout par son attachement inviolable à la religion de ses pères. Il s'engagea dans l'état ecclésiastique, exerça le saint ministère à la Haye, et devint secrétaire du cardinal d'Alsace, archevêque de Malines. Il exerça cet emploi avec zèle pendant vingt-quatre ans, et fut nommé vicaire-général de ce diocèse pendant le voyage que le cardinal fit à Rome. En 1717, il fut pourvu d'un canonicat de la métropole de Malines, admis au nombre des gradués en 1731, et fait archiprêtre de cette église en 1732. Son attention fut toujours tournée vers les devoirs de ses charges; cependant il sut trouver des momens de loisir qu'il consacra à l'étude, surtout de l'histoire ecclésiastique, et à dévoiler toutes les menées d'un certain parti. Epuisé de travaux et accablé de vieillesse, il mourut à Malines le 13 décembre 1753, regretté de tous les bons catholiques. On a de lui : | *Historia Ecclesiæ ultrajectinæ a tempore mutatæ religionis in fœderato*

Belgio, Malines, 1725, in-fol. C'est une histoire de la petite Eglise, traduite ensuite en flamand et imprimée en cette langue en Hollande, l'an 1728, in-fol.; | *Sex epistolæ de hæresi et schismate aliquot presbyterorum ultrajectensium*, Malines, 1729, in 4°; | *Specimen eruditionis broedersianæ*, Malines, 1730, in-4°. C'est l'examen ou la critique d'un ouvrage que Nicolas Broedersen, prêtre schismatique d'Utrecht, avait publié sous ce titre: *Tractatus historicus primus de capitulo cathedrali ecclesiæ metropolitanæ ultrajectinæ*; | *Analecta belgica*, la Haye, 1743, 6 vol. in-4°. On y trouve la *Vie* du président Viglius, écrite par lui-même, et d'autres pièces relatives à l'histoire des Pays-Bas, avec des notes judicieuses et intéressantes de l'éditeur. Il y a toute apparence que Papendrecht eut beaucoup de part à un rescrit du cardinal d'Alsace contre Van-Der-Croon, archevêque d'Utrecht, et auquel Varlet, évêque de Babylone, répondit en composant sa 2me *Apologie*.

PAPHNUCE (saint), disciple de saint Antoine, puis évêque dans la Haute-Thébaïde, confessa J.-C. durant la persécution de Galère et de Maximin. Il eut le jarret gauche coupé, l'œil droit arraché, et fut condamné aux mines. Ce généreux confesseur assista, dit-on, au concile de Nicée en 325, et y reçut de grands honneurs. L'empereur Constantin le faisait venir presque tous les jours dans son palais, et lui baisait la place de l'œil qu'il avait perdu pour la foi. Socrate et Sozomène, pour l'ordinaire son copiste, rapportent que quelques évêques ayant proposé dans ce concile d'obliger ceux qui étaient dans les ordres sacrés à ne point vivre avec les femmes qu'ils avaient épousées avant leur ordination, Paphnuce s'y opposa, en disant qu'il fallait s'en tenir à l'ancienne tradition de l'Eglise, qui défendait seulement aux clercs de se marier après leur ordination. Mais Baronius et d'autres savans ont contesté avec raison ce trait d'histoire, et s'appuient sur le silence des autres écrivains, ainsi que sur l'autorité de saint Jérôme et de saint Epiphane. Le premier assure (*Adv. Vigilantium*) que les églises d'Orient, d'Egypte et de Rome n'admettaient au nombre des clercs que ceux qui gardaient la continence, ou qui, étant mariés, promettaient de regarder leurs femmes comme leurs sœurs. Saint Epiphane s'exprime presque dans les mêmes termes. De manière que pour tenir ce discours, Paphnuce eût dû ignorer la discipline de l'église d'Orient et d'Occident, ce qui n'a aucune vraisemblance, et qui eût paru fort étrange aux pères du concile. Il paraît même douteux si Paphnuce assista à ce concile; car son nom ne se trouve dans aucune des diverses listes qui nous donnent le nom et la signature des pères de Nicée. L'abbé Barruel a donné sur ce sujet une savante et ample dissertation, qu'il conclut de la sorte: « Socrate a contre lui le silence de » 120 ans, sur un fait qu'une foule d'his» toriens, de saints Pères et de conciles » auraient eu cent fois occasion de racon» ter avant lui, qu'ils auraient même dû » raconter, s'il était vrai. Il a contre lui » tous les saints Pères, tous les historiens, » qui regardent le célibat des prêtres com» me prescrit par les lois de l'Eglise long» temps avant le concile de Nicée. Il a » contre lui les actes de ce concile, qui » ne font pas la moindre mention de ce » fait, et toutes les listes des pères pré» sens à ce concile, dans lesquelles on ne » trouve pas même le nom de cet évêque; » et surtout le canon de ce concile, qui » ne met pas même l'épouse au nombre » des femmes qui peuvent vivre sous le » même toit que le prêtre. Il a contre lui » tous les conciles qui, peu de temps après » celui de Nicée, ont renouvelé pour les » prêtres la loi du célibat, sans le moindre » égard pour le prétendu fait de Paphnuce. » Il a contre lui toute la crédulité, tout le » défaut de connaissances historiques, cri» tiques, théologiques, canoniques, que » ses adhérens mêmes lui reprochent. Il » a contre lui toutes les impostures de son » vieillard hérétique, Novatien, seul té» moin qu'il produise, et toute l'absurdité » du fait des raisonnemens qu'il prête à » Paphnuce. Si ce n'est pas là une démon» stration en fait de critique, nous prions » nos lecteurs de nous dire quelle sera donc » l'absurdité, en fait d'histoire, dont la » fausseté soit démontrée. » Paphnuce soutint avec zèle au concile de Tyr la cause de saint Athanase, son ami, et engagea Maxime, évêque de Jérusalem, à prendre sa défense.

PAPIAS, évêque d'Hiéraple, ville de Phrygie, fut disciple de saint Jean l'Evangéliste, avec saint Polycarpe. Il composa un ouvrage en cinq livres qu'il intitula: *Explication des discours du Seigneur*. Il ne nous reste de cet ouvrage, que des fragmens qui, au jugement d'Eusèbe donnent une mauvaise idée de sa critique et de son goût. Il fut auteur de

Digitized by Google

l'erreur des millénaires, qui prétendaient que J.-C. viendrait régner sur la terre d'une manière corporelle, mille ans avant le jugement, pour assembler les élus, après la résurrection, dans la ville de Jérusalem. Cette opinion était fondée sur le chapitre 20 de l'Apocalypse, où il est dit que les martyrs régneront avec J.-C. pendant mille ans; mais il est aisé de voir que cette espèce de prophétie, qui est très obscure en elle-même, ne doit pas être prise à la lettre. Il est essentiel de remarquer qu'il y a eu des *millénaires* de deux espèces. Les uns, comme Cérinthe et ses disciples, enseignaient que, sous le règne de J.-C. sur la terre, les justes jouiraient d'une félicité corporelle, qui consistait dans les plaisirs des sens. Les autres croyaient que, sous le règne de mille ans les saints jouiraient d'une félicité plutôt spirituelle que corporelle, et en excluaient les voluptés des sens. Quelques pères ont embrassé cette opinion; mais il est faux qu'ils l'aient jamais regardée comme un dogme de foi. Saint Justin, qui la suivait, dit formellement qu'il y avait plusieurs chrétiens pieux, et *d'une foi pure*, qui étaient du sentiment contraire. Si dans la suite du dialogue il ajoute que tous les chrétiens qui pensent juste sont de même avis, il parle de la résurrection future, et non du règne de mille ans, comme l'ont très bien remarqué les éditeurs de saint Justin. Barbeyrac et ceux qu'il cite ont donc bien tort de dire que les pères soutenaient le règne de mille ans, comme une vérité apostolique. Il s'en faut de beaucoup que ce sentiment ait été unanime parmi les pères. Origène, Denys d'Alexandrie son disciple, Caïus, prêtre de Rome, saint Jérôme, et d'autres, ont écrit contre ce prétendu règne, et l'ont rejeté comme une fable. Il n'est dont pas vrai que cette opinion ait été établie sur la tradition la plus respectable; les pères ne font point tradition, lorsqu'ils disputent sur une question quelconque. « Les » protestans, dit un théologien, ont mal » choisi cet exemple pour déprimer l'au» torité des pères et de la tradition; et les » incrédules qui ont copié les protestans » ont montré bien peu de discernement. » Mosheim a fait voir qu'il y avait parmi » les pères au moins quatre opinions dif» férentes sur ce prétendu règne de mille » ans. »

PAPIAS, grammairien, qui florissait vers 1053, est auteur d'un *Vocabularium latinum*, dont la 1re édition à Milan, 1476, in-fol., est rare, ainsi que celle de Mantoue, 1796, in-fol.

PAPILLON (ALMAQUE), poète français, ami et contemporain de Marot, naquit à Dijon en 1487, d'une famille noble, ancienne et originaire de Tours, établie depuis 1321 en Bourgogne. Il fut page de Marguerite de France, femme du duc d'Alençon, et valet de chambre de François Ier. Il suivit ce prince et fut fait prisonnier avec lui à la bataille de Pavie. La Croix-du-Maine, dans sa *Bibliothèque française*, attribue à Papillon un livre intitulé *Le Trône d'honneur*, qui paraît s'être perdu. Ce poète mourut à Dijon en 1559, âgé de 72 ans. Il nous reste de lui sous le titre de *Nouvel amour*, une production de 6 ou 700 vers, où l'auteur célèbre les *chastes* amours de son royal protecteur.

PAPILLON (THOMAS), neveu d'Almaque Papillon, bon jurisconsulte, célèbre avocat au parlement de Paris, et l'un des plus grands orateurs de son siècle, naquit en 1514, à Dijon, où son père avait acquis un nom par ses talens pour le barreau. Il l'envoya à Paris pour y faire ses études de droit. Il s'y livra avec ardeur, et devint en peu de temps un habile jurisconsulte. Il se perfectionna dans l'étude des langues, des grands orateurs grecs, latins et français, et mourut à Paris en 1596. On a de lui un traité intitulé : *Libellus de jure accrescendi*, imprimé à Paris en 1571, in-8°; un autre, *De directis hæredum substitutionibus*, Paris, 1616, in-8°; et encore *Commentaria in quatuor priores titulos libri primi Digestorum*, Paris, 1624, in-12. Les deux premiers ont été réimprimés dans le 5e vol. de la *Collection du jurisconsulte Othon*, imprimée à Leyde en 1729, in-fol., sous le titre de *Thesaurus juris romani*. Tous ces différens ouvrages sont très estimés.

PAPILLON (JEAN), né à Saint-Quentin en 1661, d'un graveur en bois, hérita des talens de son père et les perfectionna. Il vint de bonne heure à Paris, où, dès l'année 1684, il fut en réputation parmi les brodeurs, les tapissiers, les gaziers, les rubaniers, pour lesquels il faisait des dessins pleins de grâces et de goût; mais il fut surtout employé par les imprimeurs. Il y a de lui un grand nombre de vignettes, de culs-de-lampe et d'autres ornemens de livres, exécutés avec la plus grande propreté. Cet habile graveur mourut le 23 février 1723, âgé de 62 ans. Il a été surpassé par JEAN-MICHEL son fils, qui

Digitized by Google

a donné une *Histoire de la gravure en bois*, 1766, 2 vol. in-8°, et qui s'est acquis beaucoup de réputation par d'excellens morceaux en ce genre. Il était né en 1698 et mourut en 1776.

PAPILLON (PHILIBERT), naquit à Dijon le 1er mai 1666, de Philippe Papillon, avocat distingué. Après avoir fait avec succès ses études au collége des jésuites de Dijon, il vint à Paris, et fut reçu docteur de Sorbonne en 1694. De retour dans sa patrie, il y fut pourvu d'un canonicat de la Chapelle-aux-Riches, bénéfice d'un revenu médiocre, mais suffisant pour un homme qui n'avait d'autre ambition que celle de cultiver les lettres, et qui d'ailleurs jouissait d'un patrimoine considérable. Une grande difficulté à s'énoncer, qu'il ne put jamais vaincre, lui fit quitter la chaire et les fonctions de confesseur. L'histoire littéraire de sa province fut le principal objet de ses savantes recherches. Après sa mort, arrivée à Dijon le 23 février 1738, à l'âge de 72 ans, le fruit de son travail parut sous le titre de *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, en 1742 et 1745, en 2 vol. in-fol., par les soins de Papillon de Flavignerot, son frère, maître en la chambre des comptes de Dijon. Cet ouvrage a coûté beaucoup de recherches, mais il est écrit d'un style faible et lâche. Il y a quelques discussions qui pourraient paraître minutieuses à un philosophe, mais qui sont nécessaires dans ces sortes de livres. La république des lettres est redevable à l'abbé Papillon, savant communicatif, d'un grand nombre de *Mémoires* intéressans, que le père le Long a insérés dans sa *Bibliothèque des historiens de France*, imprimée en 1719. Il fournit au même auteur beaucoup d'observations, dont il a fait usage dans sa *Bibliothèque sacrée*, composée en latin et imprimée en 1723. Le père Desmolets de l'Oratoire, successeur du père le Long, enrichit ses *Mémoires d'histoire et de littérature* de divers morceaux précieux que lui avait communiqués l'abbé Papillon. Ce dernier est encore auteur de la *Vie de Pierre Abailard*, et de celle de *Jacques Amyot, évêque d'Auxerre*, toutes deux imprimées en 1702. Il dirigea, par ses recherches et ses lumières, l'ouvrage de M. Garreau qui a pour titre, *Description du gouvernement de Bourgogne*, imprimée à Dijon en 1717, et réimprimée en 1734. L'abbé Papillon fut intimement lié avec le président Bouhier, le savant père Oudin et le célèbre la Monnoye, et a aidé de ses lumières beaucoup d'autres savans. La mort l'empêcha de mettre en ordre les matériaux qu'il avait recueillis avec soin pour l'histoire de sa province. L'abbé Papillon fut l'éditeur de l'*Histoire de la conquête de la Franche-Comté*, composée par Pélisson.

PAPILLON du RIVET (NICOLAS-GABRIEL), jésuite, né à Paris le 19 janvier 1717, mort à Tournai en 1782, a traduit plusieurs Discours latins du père La Sante, et a fait quelques poèmes latins, entre autres : *Templum assentationis*, et *Mundus physicus, effigies mundi moralis*, où il prétend trouver en morale l'image des tourbillons physiques de Descartes. Parmi ses poésies françaises, on distingue l'*Epitaphe de Voltaire* (voyez ce nom), et l'*Epître au comte de Falckenstein*; il y a des détails intéressans, d'utiles leçons, et quelques louanges précoces. Ses *Sermons* imprimés à Tournai, 1770, 4 vol. in-12, ont eu du succès. Son éloquence est féconde, douce, coulante; son style châtié et correct : mais il ne s'anime et ne s'échauffe pas assez. C'est un fleuve qui coule toujours d'une manière uniforme, sans agiter ses eaux. Son tempérament était si délicat, que pendant 30 ans il n'a vécu que d'un peu de lait et de pain blanc. Il a confié au père Véron des manuscrits qui peuvent former deux volumes in-8°; ce sont des pièces fugitives, deux ou trois pièces dramatiques, qu'il avait composées pendant sa régence. On le trouve, là comme ailleurs, toujours aisé et correct, mais toujours un peu froid. Le père Véron ayant été une des victimes de l'affreuse journée du 2 septembre 1792, avant d'avoir rien publié de ce manuscrit, il est à croire qu'il sera malheureusement perdu pour le public.

PAPIN (ISAAC), né à Blois en 1657, étudia la philosophie et la théologie à Genève. Il apprit le grec et l'hébreu à Orléans, sous le ministre Pajon, son oncle maternel, connu par ses opinions signalées sous le nom de pajonisme. Ce ministre admettait le dogme de la grâce efficace; mais il ne l'expliquait pas d'une manière aussi dure que les prétendus réformés en général, et Jurieu en particulier. Papin embrassa le sentiment de son oncle, et le défendit avec chaleur contre Jurieu; celui-ci sonna le tocsin contre Papin, qui se vit contraint de passer en Angleterre et de là en Allemagne. Il prêcha avec succès à Hambourg et à Dantzick. Dès que son adversaire le sut en

Digitized by Google

Allemagne, il écrivit partout qu'on ne devait point lui donner de chaire. C'était selon lui un ministre indulgent et faible, qui soutenait que, les catholiques se faisant gloire de suivre l'Ecriture, les protestans les plus zélés devaient les tolérer. Papin, maltraité par ceux de sa secte, revint en France abjurer le calvinisme entre les mains du grand Bossuet, en 1690. Le fougueux Jurieu écrivit à ce sujet une lettre pastorale, bien digne de lui. Il y prétendait que le nouveau converti avait toujours regardé toutes les religions comme indifférentes, et que c'était dans cet esprit qu'il était rentré dans l'Eglise catholique. Mais sa conversion fut si sincère que Papin étant allé passer quelque temps chez sa tante, veuve de Pajon, contribua beaucoup à fortifier dans la foi trois jeunes fils de cette dame, ses cousins germains. Il mourut à Paris, en 1709. Le père Pajon, de l'Oratoire, son cousin, publia en 1723, en 3 vol. in-12, le recueil des *Ouvrages composés par feu M. Papin en faveur de la religion*. Cette collection offre plusieurs traités : | *La Foi réduite à ses justes bornes, de la tolérance des protestans, et de l'autorité de l'Eglise*, où il réfute la prétendue lettre pastorale de Jurieu. On changea quelque temps après le titre de cet ouvrage, en l'intitulant : *Les deux chemins opposés en matière de religion, l'examen particulier et le poids de l'autorité*, Liége, 1713, in-12. C'est là qu'il faut apprendre à penser et à parler comme il convient sur la tolérance. Un auteur qui en avait eu besoin autrefois est plus croyable que personne sur les sentimens que la religion, l'humanité et la politique prescrivent à l'égard des disciples de l'erreur. | *La cause des hérétiques disputée et condamnée par la méthode du droit*, etc. Tous ces traités sont solidement écrits. — NICOLAS PAPIN son oncle, et DENYS PAPIN son cousin germain, tous deux habiles médecins et calvinistes, sont aussi auteurs de divers ouvrages, le premier d'un *Traité sur la salure, le flux et reflux de la mer ; l'origine des sources, tant des fleuves que des fontaines*, in-12, et de quelques *Dissertations* latines sur la *poudre sympathique*, sur *la diastole du cœur ;* le second a laissé une *Dissertation* sur une *machine propre à amollir les os pour en faire du bouillon*, en français, Paris, 1682, in-12; et dans *Fasciculus Dissertationum de quibusdam machinis physicis*, Marbourg, in-12, 1695, fig. Cette machine, qui porte son nom, a été perfectionnée dans ces dernières années; elle peut être d'une grande épargne dans les hôpitaux.

* PAPIN (ELIE), maréchal-de-camp, né à Bordeaux, était fils d'un commerçant et exerça d'abord la même profession que son père. Mais la réquisition de 1793, le conduisit sur les champs de bataille ; incorporé dans l'armée des Pyrénées Orientales, il s'éleva rapidement par des actions d'éclat au grade de général de brigade. Cependant, en 1796, quelques circonstances et probablement aussi un secret éloignement pour le service de la révolution le déterminèrent à donner sa démission, et il reprit ses occupations commerciales. Bientôt, sur le bruit de sa retraite, M. Dupont-Constant, un des agens de Louis XVIII, vint lui proposer, au nom de ce prince, le brevet confirmatif de son grade avec des pouvoirs militaires de commandant en chef de la Guyenne. Papin accepta cette proposition et s'attacha aussitôt à l'*Institut royaliste* de Bordeaux; mais cette association politique ayant été dissoute par la police, il essaya de la réorganiser en 1801 ; trompant l'inquiète surveillance des autorités locales, il concourut, au milieu d'obstacles de toute nature, à organiser sur le territoire même de Bordeaux un armement secret de 6,000 hommes. Mais en 1806 tout fut découvert. Papin fut recherché et poursuivi : une commission militaire le condamna à mort par contumace, comme conspirateur et complice de l'Angleterre, et il n'échappa au supplice qu'en se sauvant en Amérique où il fut transporté secrètement à fond de cale d'un navire. Pendant huit ans qu'il resta dans cette région, il s'y occupa de spéculations commerciales, et il avait amassé une certaine fortune, lorsqu'il apprit la chute de l'usurpateur. Alors il s'empressa de revenir en France ; mais la traversée fut des plus périlleuses ; le vaisseau sur lequel il se trouvait périt avec tout ce qu'il possédait, et lui-même fut grièvement blessé en se sauvant du naufrage. Son premier soin, en revoyant sa patrie, fut de demander l'annulation du jugement qui l'avait condamné et privé de ses droits; ce jugement fut cassé à l'unanimité le 30 avril 1817, et peu après Papin fut replacé dans son grade. Il est mort en 1825 à Agen, où il avait le commandement d'une subdivision militaire. M. Lestrade, capitaine organisateur de l'armée royale de Guyenne, sous le général Papin, a consacré à cet

Digitized by Google

officier général une *Notice nécrologique* dans le *Moniteur* du 20 août 1825.

PAPINIEN (ÆMILIUS PAPINIANUS), célèbre jurisconsulte du 13e siècle, contemporain d'Ulpien, de Paulus, de Triphonius et de Modestin. On croit qu'il était d'Emèse en Phénicie, et parent de Julia Domna, seconde femme de Septime Sévère. Papinien fut avocat du fisc, puis préfet du prétoire sous cet empereur, qui conçut une grande estime pour lui, et dont on prétend qu'il contribua beaucoup à adoucir l'humeur farouche. Le principal emploi du préfet du prétoire était de juger les procès avec l'empereur. Sévère ne décida jamais rien sans son avis; il lui recommanda en mourant ses deux fils Caracalla et Géta. Le premier, ayant fait massacrer son frère entre les bras mêmes de leur mère, voulut engager Papinien à lui faire un discours pour excuser ce forfait devant le sénat. « Sachez (lui répon» dit le généreux jurisconsulte) qu'il n'est » pas aussi aisé d'excuser un fratricide » que de le commettre. D'ailleurs, c'est » se souiller d'un second meurtre que » d'accuser un innocent après lui avoir » ôté la vie. » Cette réponse irrita Caracalla, qui le fit décapiter en 212. Les historiens sont divisés sur le genre et l'époque de la mort de Papinien. Les uns le font massacrer vers l'âge de 36 ans; les autres, au contraire, prolongent sa vie jusqu'à sa 72e année, et cette dernière opinion paraît plus fondée que la première. Tous les jurisconsultes en font un cas infini. Valentinien III ordonna, en 426, que quand les juges se trouveraient partagés sur quelque point de droit épineux, on suivrait le sentiment qui serait appuyé par ce *génie éminent*. C'est le titre qu'il donna à Papinien. La plupart de ses ouvrages sont perdus; mais il y a plusieurs de ses décisions dans le Digeste: saint Jérôme remarque qu'elles ne sont pas toujours d'accord avec l'Evangile et la pureté de la morale sainte, en particulier celle qui regarde le divorce: *Aliud Papinianus, aliud Paulus noster præcipit.* (Epitaph. Fabiolæ.)

PAPIRE-MASSON (JEAN), né à Saint-Germain-Laval en Forez, en 1544, prit l'habit de jésuite, et le quitta après avoir enseigné avec réputation en Italie et en France. Il se consacra à l'étude du droit à Angers, et se fit recevoir avocat au parlement de Paris. Ses connaissances et son intégrité lui méritèrent la charge de substitut du procureur-général. Il l'exerça avec honneur, et mourut à Paris en 1611 à 67 ans, vivement regretté des gens de lettres, dont la plupart étaient ses amis. Ses ouvrages sont: | *Annalium libri IV*, 1598, in-4°; ouvrage où l'on trouve des choses curieuses sur l'histoire de France; | *Notitia episcoporum Galliæ*, in-8°. Il y a des recherches et des inexactitudes. | *Vita Joannis Calvini*, in-4°. Cette histoire, qui est assez bien écrite, appartient, suivant quelques-uns, à Jacques Gillot. Des *Eloges* latins des hommes illustres, recueillis par Balesdens, de l'académie française, 1656, in-8°: ils sont plus emphatiques qu'instructifs; | une Histoire des papes sous ce titre: *De episcopis urbis*, in-4°; | une *Description de la France par les rivières*. L'abbé Baudrand en a donné une édition avec des notes, 1685, in-8°, en latin. M. de Thou a écrit sa *Vie*; elle se trouve à la tête des *Eloges*.

PAPIRIUS-CURSOR (LUCIUS), avait reçu ce nom, à cause de son agilité dans la course, où il gagnait tous les prix. Il était doué en outre d'une force extraordinaire, et est réputé pour un des grands capitaines de l'antiquité. Dictateur romain vers l'an 320 avant J.-C., il vainquit les Sabins, triompha des Samnites, et prit la ville de Lucérie. Sa sévérité lui fit perdre l'affection du peuple. Il maintenait la discipline militaire avec une grande rigueur. Le maître de cavalerie Fabius Maximus ayant, contre son ordre, attaqué et vaincu les Samnites, il voulut le punir. Le sénat ne put le fléchir; il ne céda qu'aux larmes du peuple, pardonna à Fabius, mais le destitua de de son grade de général de cavalerie. Tite-Live dit qu'aucun des grands capitaines de Rome, de son siècle, n'a plus contribué que Papirius à affermir la puissance romaine. Sa famille était illustre à Rome entre les patriciennes, et donna plusieurs grands hommes à la république.

PAPIRIUS, surnommé *Prætextatus*, était de la même famille que le précédent. Il acquit le surnom de *Prætextatus*, parce qu'il fit une action d'une rare prudence dans le temps qu'il portait encore la robe nommée *prætexta*. Son père l'ayant un jour mené au sénat, où l'on traitait des affaires les plus importantes, sa mère voulut absolument savoir ce qui s'était passé à l'assemblée. Le jeune Papirius se délivra de ses importunités en lui faisant accroire que l'on avait agité la question « s'il serait plus avantageux à la » république de donner deux femmes à un

» mari, que de donner deux maris à une » femme ? » La mère de Papirius communiqua ce secret aux dames romaines, qui se présentèrent le lendemain au sénat, pour demander que l'on ordonnât plutôt le mariage d'une femme avec deux hommes, que celui d'un homme avec deux femmes. Les sénateurs ne comprenant rien aux cris et aux alarmes de ces femmes attroupées tumultueusement, le jeune Papirius leur apprit qu'il était l'auteur de leurs alarmes. Il fut extrêmement loué de sa prudence ; mais on ordonna qu'à l'avenir aucun jeune homme n'aurait l'entrée au sénat, à la réserve de Papirius. C'est ainsi que fut aboli l'usage où étaient les sénateurs d'introduire leurs enfans au sénat avant même qu'ils eussent atteint l'âge de puberté, afin de les former de bonne heure à la science du gouvernement : faux prétexte, qui ne tendait qu'à rendre les enfans vains et suffisans, à les éloigner des études propres à leur âge, et à compromettre la sagesse de l'administration et le secret de l'état.

PAPIUS (André), né à Gand vers l'an 1547, fut élevé avec soin dans les lettres et dans les sciences par Lévinus Torrentius, son oncle, qui, étant grand-vicaire à Liége, l'appela auprès de lui. Papius devint chanoine de la collégiale de Saint-Martin à Liége, et mourut fort jeune en 1581. On a de lui une traduction en vers latins du livre de Denis d'Alexandrie, *De situ orbis ;* de celui de Musée, *De amore Erûs ac Leandri,* et une édition de *Priscien ;* le tout accompagné de notes savantes, Anvers, 1575, in-8°. On a encore de lui : *De harmoniis musicis,* Anvers, 1581, in-12.

PAPON (Jean), lieutenant général de Montbrison en Forez, naquit à Croiset près de Roanne en 1505, et y mourut en 1590. Il devint maître des requêtes ordinaires de la reine Catherine de Médicis, qui l'honora de sa confiance. On a de lui : | des *Commentaires* latins sur la *Coutume du Bourbonnais,* in-fol., ouvrage peu exact ; | *Rapport des deux principes de l'éloquence grecque et latine,* in-8° ; | *Recueil d'arrêts notables,* en 5 vol. in-fol. C'est une espèce de pratique de toutes les parties du droit. Ce jurisconsulte ne jouit plus de la même célébrité qu'autrefois.

* **PAPON** (l'abbé Jean-Pierre), historien, né en 1734 au Puget de Téniers près de Nice, entra de bonne heure chez les oratoriens et y professa avec distinction les humanités. Après avoir ensuite rempli une chaire de rhétorique successivement à Marseille, à Riom, à Nantes et à Lyon, il fut chargé par les chefs de sa congrégation d'une mission importante et délicate auprès du roi de Sardaigne, et il s'en acquitta avec honneur. Nommé ensuite bibliothécaire à Marseille, il s'occupa dès lors de son *Histoire générale de Provence.* Quelque temps avant la révolution, l'abbé Papon avait quitté l'oratoire du consentement de ses chefs, pour cultiver les lettres avec plus de liberté ; il s'était fixé à Paris où il resta jusqu'après les massacres de septembre, et il alla chercher un asile dans les montagnes du Puy de Dôme. En 1797 il revint à Paris où il est mort d'une attaque d'apoplexie le 15 janvier 1803. Il était membre associé de l'institut. On a de lui : | *Ode sur la mort,* qui est insérée dans le *Recueil des Jeux Floraux de Toulouse.* Cette ode est écrite dans un style noble et élevé. | L'*Art du poète et de l'orateur.* Cet ouvrage devenu classique, et peut-être le meilleur de l'abbé Papon, a eu cinq éditions au moins La première parut à Lyon en 1766, in-12, et la dernière à Paris en 1801, in-8°. A la tête de celle-ci, l'auteur plaça un *Essai sur l'éducation,* qui augmenta le mérite de son ouvrage. | *Oraison funèbre de Charles-Emmanuel III, roi de Sardaigne,* prononcée à Nice, et imprimée à Turin, en italien et en français, 1773, in-8° ; | *Voyage littéraire de Provence,* fort bien écrit et plein d'érudition historique, Paris, 1787, 2 vol. in-12. Cet ouvrage intéresse depuis le commencement jusqu'à la fin. Le critique impartial en exclura cependant cinq lettres sur les troubadours, où il combat l'opinion que Legrand avait émise dans sa préface de la traduction des contes et fabliaux. Mais le système qu'adopte l'abbé Papon ne sert qu'à faire triompher celui de son adversaire. Ces lettres d'ailleurs ne sont pas essentielles à son ouvrage, et elles avaient été écrites antérieurement. | *Histoire générale de Provence,* Paris, 1777-1786, 4 vol. in-4°. Il en dédia le deuxième volume à Monsieur, depuis Louis XVIII. Quoique cette histoire mérite des éloges sous bien des rapports, on aurait souhaité que plusieurs faits eussent été présentés avec plus d'étendue. La *Notice* des hommes célèbres de Provence est excessivement courte ; l'article *Agricola,* par exemple, ne contient que six lignes, et l'on s'étonne que dans cette notice l'abbé Papon ait oublié son con-

Digitized by Google

frère, l'illustre Massillon. La relation de la peste de Marseille et celle du siége de Toulon, faite sur les *Mémoires* du maréchal de Tessé, ne manque pas de mérite. La partie des monnaies anciennes et leur comparaison avec les nouvelles, fournie par le président de Saint-Vincent, ne laisse rien à désirer; on y trouve aussi des détails très utiles et très étendus sur l'histoire naturelle de Provence. Quelques gravures de ces beaux monumens antiques n'auraient pas nui au succès de l'ouvrage. On ne saurait assez louer le zèle et l'activité de l'auteur pour le rendre le plus parfait possible, au moins en ce qui regarde l'histoire des faits. Afin de se procurer des renseignemens autographes, il fit le voyage de Naples, royaume que les comtes de Provence avaient possédé. Dans une *Notice* que M. Bernardi a consacrée à la mémoire de son compatriote, on lit que « parmi les pièces curieuses que » l'abbé Papon trouva, on remarque la » quittance que la reine Jeanne donna au » pape Clément VI du prix de la ville » d'Avignon, qu'elle lui avait vendue. Je » ne sais qui avait imaginé le premier de » dire que le pape s'était acquitté envers » Jeanne par une absolution du meurtre » de son premier mari. Une anecdote pa» reille était précieuse pour certaines » gens; aussi la trouve-t-on souvent ré» pétée. Voltaire surtout ne l'oublie pas. » | *Histoire du gouvernement français, depuis l'assemblée des notables du 22 février 1787, jusqu'à la fin de la même année*, Londres et Paris, 1788, in-8°. On joint souvent à cet ouvrage un discours de l'auteur, qui a pour titre : *De l'action de l'opinion sur les gouvernemens*, imprimé à la fin de 1788 sans nom d'auteur. « L'abbé » Papon y a fait voir comment les opi» nions nouvelles, et les prétentions des » tribuns à Rome amenèrent des trou» bles qui, après avoir fatigué les esprits » par des agitations, et l'état par des » guerres, ouvrirent enfin à Auguste un » chemin au trône, qui fut regardé comme » un asile contre les désordres de l'anar» chie. » | *Epoques mémorables de la peste, et moyens de se préserver de ce fléau*, Paris, 1800. Ces époques comprennent depuis la peste qui désola Athènes du temps de Périclès et d'Hippocrate, jusqu'à celle de Marseille. L'expédition d'Egypte donna lieu à cet ouvrage, fait trop précipitamment. L'auteur craignait que nos communications devenues assez fréquentes avec une contrée où cette maladie est endémique, n'eussent des suites funestes pour la France, même et pour l'Europe. | *Histoire de la révolution de France*, Paris, Poulet, 1815, 6 vol. in-8°. L'abbé Papon mourut avant de mettre la dernière main à cet ouvrage, dont la lecture deviendrait plus utile si on la faisait précéder de celle de son *Histoire des notables*. On y trouve une *Introduction* ou aperçu général fort bien fait. Plusieurs critiques se sont élevées contre ce livre, et il les mérite à plusieurs égards. L'auteur, pour ainsi dire, s'appesantit sur les cinq premiers volumes, et parcourt le dernier avec une rapidité nuisible à la clarté de la narration et à la connaissance des faits. Son histoire comprenant depuis 1789 jusqu'en 1799, les cinq premiers volumes embrassent quatre années, et le sixième en contient presque six à lui seul. Des détails trop prolongés, trop répétés, en embarrassent la marche; le style se ressent de cette lenteur, comme de la précipitation de l'auteur vers la fin de l'ouvrage, dans lequel il aurait pu omettre sans danger quelques peintures ou trop horribles ou trop triviales. Cependant, on y trouve des portraits vrais, des morceaux parfois éloquens; nul fait essentiel n'y est oublié, et il règne partout un esprit sage et modéré. Tout ce qui concerne Louis XVI et sa famille inspire un véritable intérêt. L'abbé Papon était un écrivain studieux, mais froid et souvent monotone. Ce dernier ouvrage n'est cependant pas indigne de la plume de l'auteur de l'*Histoire de Provence* et de l'*Art du poète et de l'orateur*.

PAPPUS, philosophe et mathématicien d'Alexandrie, sous le règne de Théodose le Grand, vers la fin du 4e siècle, se fit un nom par ses *Collections mathématiques* en 8 livres, Pesaro 1588, in-fol.; Bologne, 1660, in-fol. On y trouve les traités suivans : *Syntaxis mathematica in Ptolomæum... Explicationes in Aristarchum samium, de magnitudinibus ac distantiis solis ac lunæ*, etc. *Tractatus de fluviis Libyæ Universalis chorographia*, etc. Tous ces ouvrages sont utiles, quoique ils ne soient pas exempts de fautes. On trouve dans les *Collections mathématiques* des *Extraits* d'ouvrages la plupart perdus, et des Propositions et Lemmes d'Euclide, d'Archimède, d'Apollonius, et autres grands géomètres. On n'a conservé qu'un *Abrégé*, en latin de la *Géographie* de Pappus, fait sur une version arménienne.

Digitized by Google

PAPPUS (JEAN), théologien protestant, né à Lindau en 1549, devint, dès l'âge de 21 ans, ministre et professeur à Strasbourg, et mourut en 1610. On a de lui en latin un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique*, 1584, in-8°; et quelques livres de controverse, in-4°, qui eurent de la vogue dans le temps, mais dans son parti seulement.

PAPUS (EMILIUS). *Voyez* l'article Fabricius (Caius) tome 5, p. 13.

***PAQUOT** (JEAN-NOEL), né en 1722 à Florennes, petite ville de la principauté de Liége, fit ses premières études dans sa ville natale, et les termina avec succès chez les jésuites de Liége. Il devint professeur de langue hébraïque dans l'université de Louvain, et reçut de l'impératrice Marie-Thérèse le titre de conseiller historiographe. Par suite de démêlés qu'il eut avec quelques membres de l'université de Louvain, il quitta cette ville et fut nommé professeur d'Ecriture sainte au séminaire de Liége. Ce fut là qu'il connut l'abbé de Feller, auquel il n'a pas été inutile dans la rédaction du *Dictionnaire historique ;* cependant cette coopération de Paquot n'est nullement indiquée dans les ouvrages de l'abbé de Feller. Paquot, sur la fin de ses jours, fut disgracié et dépouillé d'une partie de ses emplois. Il mourut à Liége en 1803, âgé de 81 ans, chez un ami généreux qui lui avait offert un asile dans sa maison. Un journal de Liége, qui a publié en 1812 une *Notice* sur cet écrivain, le peint sous des couleurs très favorables, parle de son attachement au siége de Rome et au souverain pontife, et loue l'ardeur avec laquelle il poursuivait la moderne philosophie. Paquot a donné un assez grand nombre d'ouvrages comme éditeur, et il a traité avec un soin particulier ceux qui ont rapport à l'histoire. Comme auteur, nous lui devons: *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas, de la principauté de Liége, et de quelques contrées voisines*, Louvain, 1765-70, 3 vol. in-folio, ou 18 vol. in-12 : ouvrage peu agréable à lire, mais utile; on regrette seulement qu'il ne soit pas plus complet.

PARABOSCO (JÉROME), né vers le commencement du 16ᵉ siècle, est auteur de plusieurs comédies italiennes en prose et en vers. La plupart de ses pièces ont un caractère original qui les fait rechercher. Les meilleures éditions sont celles de Giolito, à Venise. Parabosco a aussi composé des *nouvelles* dans le goût de celles de Boccace, de Bandello, etc., où il y a peu à gagner pour le bon goût, et moins encore pour les bonnes mœurs, imprimées à Venise en 1558, in-8°, sous le titre de *Diporti di Girolamo Parabosco ;* et quelques autres ouvrages moins connus, et qui méritent très peu de l'être. — Il ne faut pas le confondre avec JEAN PAUL PARABOSCO de Plaisance, qui a aussi donné des *comédies* et des *nouvelles*, et qui vivait dans le 15ᵉ siècle.

PARACELSE (AURÉOLE-PHILIPPE-THÉOPHRASTE BOMBAST de HOHENHEIM), naquit, selon Erasme, à Einsiedeln petit bourg du canton de Schwitz à quelques lieues de Zurich, en 1493, d'un père qui était fils naturel d'un prince, et selon Haller au village de Gaisse, dans le canton d'Appenzel, de la famille de Hœhiner qui y subsiste encore. Erasme lui donne le nom d'*ermite* dans une lettre qu'il lui adresse parce que *Einsiedeln* signifie ermitage en allemand. Il voyagea en France, en Espagne, en Italie, en Allemagne, en Orient pour y connaître les plus célèbres médecins. De retour en Suisse, il s'arrêta à Bâle en 1527, où il fit ses leçons de médecine en langue allemande. Il croyait que le latin n'était pas digne d'être parlé par un philosophe. Il expliquait ses propres ouvrages, et particulièrement ses livres intitulés *De compositionibus*, *De gradibus* et *De tartaro ;* livres, dit Van Helmont, pleins de bagatelles et vides de choses. Gravement assis dans sa chaire, à la première leçon, il fit brûler les *OEuvres* de Galien et d'Avicenne. « Sachez, disait-il, que mon bonnet est plus » savant que vous, que ma barbe a plus » d'expérience que vos académies : Grecs, » Latins, Français, Italiens, je serai votre » roi. » Se serait-on attendu à une pareille rodomontade de la part d'un homme qui convenait que sa bibliothèque ne contenait pas dix pages ! Paracelse se faisait une gloire de détruire la méthode de Galien et d'Hippocrate, qu'il croyait peu sûre. C'étaient, selon lui, des charlatans, et le ciel l'avait envoyé pour être le *Réformateur de la médecine*. C'était le nom que cet impudent ne craignait pas de se donner. On ne tarda pas à s'apercevoir à Bâle, qu'il n'était lui-même qu'un charlatan. Il ne montait presque jamais en chaire, sans être à moitié ivre. On déserta son école ; et il se vit enfin contraint de quitter Bâle, craignant d'être puni pour avoir injurié gravement un magistrat.

Il se réfugia en Alsace, vers la fin de l'année 1527. Il se vantait de pouvoir conserver, par ses remèdes, la vie aux hommes pendant plusieurs siècles; mais il prouva lui-même la vanité de ses promesses, étant mort à l'hôpital Saint-Etienne de Saltzbourg en 1541, à 48 ans. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de Genève, en 1658, 3 vol. in-fol. Elles roulent toutes sur des matières philosophiques et médicinales, et le mauvais y absorbe le peu de bon qui peut s'y trouver. Le style en est obscur et mystérieux, et le lecteur judicieux en portera le même jugement que Martin Delrio : *Ex quibus quivis intelligit nihil in homine pietatis neque mentis sanæ fuisse.* L'auteur parle toujours avec la modestie d'un homme qui s'attribuait la monarchie de la médecine. « Dieu lui avait révélé, » disait-il, le secret de faire de l'or et de » prolonger la vie à son gré, etc. » Il prétendait pouvoir créer des hommes par l'alambic : extravagance impie, victorieusement réfutée par le père Kircher dans son *Mundus subterraneus*. Il alliait la magie avec la chimie, et les plus ridicules extravagances avec des vérités reconnues. Erasme, qui nous a donné sa *Vie*, raconte des choses singulières de son commerce avec le démon. Il prescrit des remèdes où la superstition et le sortilége paraissent à découvert, et dit gravement que peu importe qu'on guérisse par le démon ou par quelque autre secours, abusant ridiculement de ces paroles : *Salutem ex inimicis nostris.* C'est la confiance qu'il avait dans la magie qui lui faisait prendre ce ton de docteur transcendant et infaillible. Il s'en explique lui-même dans plusieurs endroits, et en particulier dans son *Traité de l'épilepsie*. Et ailleurs, parlant des maladies qu'il regarde comme surnaturelles, il dit : *De tali curatione nec Galenus nec Avicennà scripserunt, aut sciverunt quidquam. Non enim in academiis omnis discitur ars. Ideo oportet medicum quandoque accedere vetulas, sagas, Zigeineros, rusticos et circumforaneos; et ex ipsis artem ipsam addiscere qui plus sciunt de istis rebus quàm omnes academiæ professores.* (*Voyez* FAUSTUS, HAEN.) Cependant, parmi une multitude d'erreurs impies et grossières, on trouve dans ses écrits quelques idées que des savans ont accueillies; telle est celle qui lui a fait considérer la lumière comme le grand agent de la nature : c'est au moins ce qu'a cru voir, dans la profonde obscurité qui enveloppe le verbiage de ce fameux charlatan, un Joyand, docteur en médecine de la faculté de Besançon, dans un *Précis du siècle de Paracelse* (à Paris chez Didot, 1787). En même temps que Joyand a remis en vigueur cette opinion de Paracelse, Linguet l'a imprimée dans des *Réflexions sur la lumière*, 1784 (réellement 1787). Lequel des deux a copié l'autre? Ont-ils eu tous les deux à la fois les mêmes conceptions? C'est ce qui serait difficile à définir. On doit à Paracelse l'art de préparer les médicamens par le moyen de la chimie, la connaissance de l'opium, du mercure, et quelques autres découvertes. En un mot, il en a fait assez pour en perdre quelquefois la tête, qui en lui n'était pas très forte. Paracelse, par son caractère et son savoir, a beaucoup de rapport avec Henri-Corneille Agrippa et Arnaud de Villeneuve. (*Voyez* ces noms.) On peut le regarder encore comme le Cagliostro et le Mesmer de son siècle. La trempe de son esprit, sa science et ses opérations ont beaucoup de rapport avec celles de ces deux empiriques. *Voyez* AUBRY, GOCLENIUS, Van HELMONT.

PARADES ou PARADISO (JACQUES de). *Voyez* CLUSE.

PARADES ou PARADISI (PAUL), appelé le *Canosse*, vénitien juif, converti à la foi l'an 1531, est le premier qui ait enseigné la langue hébraïque dans le collége royal à Paris, où il mourut en 1559. Il est auteur d'un *Dialogue sur la manière de lire l'hébreu* publié en latin par Jean Dufène son disciple, Paris, 1534, in-8°.

PARADIN (GUILLAUME), laborieux écrivain, né vers 1510 à Cuiseaux dans la Bresse châlonaise, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : | l'*Histoire d'Aristée*, touchant la version du Pentateuque, in-4° (*Voyez* ARISTÉE et PALMIERI); | l'*Histoire de notre temps, faite en latin par Guillaume Paradin, et par lui mise en français*, Lyon, 1552, in-16. C'est la traduction de l'*Historia Galliæ*, dont nous parlons plus bas. Elle est assez estimée; mais il est difficile d'écrire l'histoire du temps sans flatter plus ou moins. | *Annales Burgundiæ*, in-4°; | *De moribus Galliæ historia*, in-4°; | *Memoires de l'histoire de Lyon*, 1625, in-fol.; | *De rebus in Belgio anno 1543 gestis*, 1543, in-8°; | *La chronique de Savoie*, 1602,

Digitized by Google

in-fol. ; | *Historia Galliæ a Francisci I coronatione, ad annum* 1550 ; | *Historia Ecclesiæ gallianæ* ; | *Memorialia insignium Franciæ familiarum....* Paradin était doyen de Beaujeu ; il mourut en 1590 dans un âge très avancé.

PARADIN (Claude), chanoine de Beaujeu et frère du précédent, fut comme lui un homme de lettres. Il vivait encore en 1569. Il est connu par ses *Alliances généalogiques de France,* 1636, in-fol., livre curieux ; et par ses *Devises héroïques*, qu'augmenta François d'Amboise, 1621, in-8°.—Il ne faut pas le confondre avec un de ses parens, nommé Jean, natif de Louhans en Bourgogne, médecin de François Ier, mort après l'an 1588, auteur de quelques rimailles, sous le titre de *Micropédie*, Lyon, 1546, in-8°.

* PARADIS-DE-RAYMONDIS (Jean Zacharie), homme de lettres, naquit à Bourg en Bresse, le 6 janvier 1746. Son père exerçait dans cette ville la charge de lieutenant-général du bailliage, dans laquelle Jean-Zacharie lui succéda fort jeune. Cependant il se vit contraint de s'en démettre à cause de la faiblesse de sa santé ; et, d'après l'avis des médecins, il passait tous les hivers à Nice. Il y connut le célèbre Thomas, avec lequel il se lia d'une amitié sincère, et dont il déplora la mort, arrivée en 1785. (*Voyez* THOMAS.) Paradis se trouvait à Nice, en septembre 1792, lorsque le général français Anseline, ayant passé le Var, vint attaquer les Piémontais, et s'empara du comté de Nice. Opposé aux maximes révolutionnaires, Paradis se retira à Udine, dans le Frioul. Quand il eut appris que Louis XVI allait être mis en jugement, il sollicita l'honneur de le défendre : la Convention n'eut aucun égard à sa demande. En 1797, il revint en France, resta quelque temps à Paris, où il publia son ouvrage *des Prêtres et des Cultes*, et bientôt après il retourna dans son pays, où il se livra à l'étude de l'agriculture. Il fit un voyage à Lyon, et y mourut le 15 décembre 1800, à l'âge de cinquante-quatre ans. On a de lui : | des *Opuscules* sur l'amélioration des terres, sur la culture des pommes de terre, etc. ; | un *Traité élémentaire de la morale et du bonheur* (sans nom d'auteur), 2e édition, 1795 ; | *Des prêtres et des Cultes*, Paris, 1797 : ouvrage très estimé. Un journaliste qui en rendit compte, dit : « Personne » n'a vanté ce livre ; mais son mérite a » percé, comme l'odeur de la violette s'é» lève du sein de l'herbe. La renommée » atteindra l'auteur dans son obscurité et » sa retraite, où il mérite de trouver le » bonheur dont il a si bien enseigné la » recherche. » Paradis-de-Raymondis avait un caractère doux, bienfaisant et modeste.

* PARADIS (Léonard), curé de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle né à Moulins d'une famille honnête et nombreuse, fit ses études avec succès aux Robertins à Paris, et fut vicaire dans le diocèse d'Autun dont Moulins dépendait alors. Il revint ensuite à Paris et fit partie du clergé de Saint-Roch pendant quarante ans, à l'exception des six années qu'il passa dans l'exil sous la révolution. Depuis long-temps il était vicaire de cette paroisse, lorsqu'en 1830, il fut appelé à la paroisse de Bonne-Nouvelle, dont la cure était vacante par la mort de son frère. L'abbé Paradis est mort le 18 mars 1831, après avoir publié depuis la restauration plusieurs écrits : | *De l'obéissance due au pape*, ou *Réfutation de l'adresse aux deux chambres de l'abbé Vinson*, 1815, in-8° : l'abbé Vinson était un prêtre anti-concordataire : son adversaire lui prouva de la manière la plus évidente par l'Ecriture, la tradition et le témoignage d'un grand nombre d'évêques français que le pape n'avait fait qu'user de son droit en signant le concordat de 1801. | *Tradition de l'Eglise sur l'infaillibilité du pape*, 1820, in-8°. Si l'on peut dire que l'abbé Paradis était un ultramontain, il faut avouer qu'il professait un ultramontanisme bien modéré. — PARADIS (Jean-Baptiste), frère du précédent, curé de Bonne-Nouvelle pendant les quatre dernières années de sa vie, est mort le 5 mars 1830. Né près de Moulins, il avait été curé de Dorne dans le diocèse de Nevers, puis vicaire à Notre-Dame et successivement curé de Sainte-Valère et de Bonne-Nouvelle. C'était un ecclésiastiques très distingué.

* PARADISI (le comte AGOSTINO), savant du 18e siècle, membre de plusieurs académies, secrétaire-perpétuel de celle de Mantoue, président des études, et ministre de la justice à Reggio, naquit en 1736, dans le territoire de cette ville. Il est mort à Reggio, le 29 février 1783, laissant les ouvrages suivans : | *Versi sciolti*, Bologne, 1762 ; | *Scelta di alcune eccellenti tragedie francesi, trad. in verso sciolto*, Liége (Modène), 1772 ; réimprimé à Turin, en 1773, avec une

traduction française ; | *Elogio del principe Raimondo Montecuccoli con note*, Bologne, 1776 ; réimprimé en 1782, à Venise, dans le tome 6 des *Elogj ital.*, etc. On trouvera dans les tomes 4 et 6 de la *Biblioth. modenese* de Tiraboschi, de plus amples détails sur ce littérateur célèbre.

* **PARADISI** (le comte Jean), fils du précédent, né en 1760, à Reggio de Modène, reçut une excellente éducation. A l'époque où éclata la révolution française, il en adopta les principes, et fut ensuite nommé par Bonaparte un des directeurs de la république Cisalpine. Mais le général Brune commandant de l'armée française dans la Lombardie, se laissa prévenir contre lui, et l'obligea, par des voies indirectes, de donner sa démission, comme si elle avait été spontanée. Le comte Paradisi, rendu à la vie privée, se consacra tout entier à l'étude des classiques de l'antiquité, et employait plusieurs de ses momens à approfondir les sciences politiques et morales. Lorsque les Autrichiens pénétrèrent dans la Lombardie, il fut jeté dans les prisons de Cattaro, où il resta assez long-temps. Après la célèbre journée de Marengo, Bonaparte le replaça dans le gouvernement de l'état. Paradisi fut appelé, en 1801, à représenter avec plusieurs autres, la république Cisalpine, aux comices de Lyon, où il se fit remarquer par sa modération et sa sagesse. En 1814, dans la mémorable séance du 17 avril, il insista fortement pour que le sénat du royaume d'Italie, dont il était président, fit des démarches auprès des alliés, dans le but d'obtenir que la couronne de ce pays fût placée sur la tête du prince Eugène de Beauharnais. Ce vœu fut rejeté, et l'on résolut de se borner à demander l'indépendance du royaume et l'intégrité de son territoire, aux termes du traité de Lunéville. Le comte Paradisi demeura encore quelque temps à Milan, où le retenaient ses fonctions de président de l'institut, puis il retourna dans son pays natal, pour y vivre dans la retraite. Il mourut à Reggio, à l'âge d'environ soixante-six ans, le 26 août 1826. Il avait été nommé, sous l'empire français, grand dignitaire de l'ordre de la Couronne-de-Fer, et grand cordon de la légion-d'honneur. On connait de lui : | *Discorso recitato nella prima adunanza dell' instituto italiano*, in-4° ; | *Ricerche sulla vibrazione delle lamine elastiche*, Bologne, 1806, in-4° ; | *Il Vitalizio, commedia*, Milan, 1822, in-8°. Les *Œuvres choisies* d'Agostino et de Jean Paradisi, ont été publiées à Milan, 1828, in-8°.

PARAMO (Louis de) inquisiteur espagnol, publia à Madrid en 1597 in-fol l'ouvrage le plus rare et le plus curieux que nous ayons sur le tribunal appelé *le Saint Office*. Ce livre est intitulé : *De origine et progressu officii sanctæ inquisitionis ejusque utilitate et dignitate, libri III*. Il a été traduit en français par Morellet sous le titre de *Manuel des inquisiteurs*. L'auteur était parfaitement instruit de la matière qu'il traitait ; il est exact dans les faits et les dates. Quant au tribunal dont il fait l'histoire, *voy.* ISABELLE DE CASTILLE, LIMBORCH, NICOLAS EYMERICK, TORQUEMADA, etc.

PARASOLS (Barthélemi de), poète provençal, fils d'un médecin de la reine Jeanne, naquit à Sisteron, suivant J. de Nostre-Dame, qui seul rapporte ce que nous en écrivons. On a de lui plusieurs ouvrages en provençal, entre autres des *vers* à la louange de Marie, fille de Jean, roi de France, et femme de Louis Ier, roi de Naples. Il se signala surtout par cinq *tragédies*, qui contiennent la vie de la reine Jeanne. Il les dédia à Clément VII, (Robert de Genève) qui lui donna un canonicat de Sisteron et la prébende de Parasols, où l'on dit que notre poète fut empoisonné en 1383.

PARC (Gabriel du PAC et non du). *Voyez* BELLEGARDE.

PARC (du). *Voyez* SAUVAGE.

PARCIEUX (Antoine de). *Voyez* DÉPARCIEUX.

PARDIES (Ignace-Gaston), né à Pau en 1636 d'un conseiller au parlement de cette ville, se fit jésuite à l'âge de 16 ans. Après avoir enseigné les humanités, il se consacra à l'étude des mathématiques et de la physique ; il fut depuis appelé à Paris pour professer les mathématiques au collége de Louis le Grand ; et sa réputation, qui l'y avait précédé, le fit rechercher par tous les savans. Le père Pardies mourut en 1673, à 37 ans, victime de son zèle, ayant gagné une maladie contagieuse à Bicêtre, où il avait confessé et prêché pendant les fêtes de Pâques. Ses ouvrages sont écrits d'un style net, concis et assez pur, à quelques expressions provinciales près. On a de lui : | *Horologium thaumanticum duplex*, Paris, 1662, in-4° ; | *Dissertatio de motu et natura cometarum*, Bordeaux, 1665, in-12 ; | *Discours du mouvement local*, Paris, 1670, in-12, et 1673 ; | *Elémens de*

géométrie, Paris, 1671, in-12, et plusieurs fois réimprimés depuis. On en a deux traductions latines ; l'une de Joseph Serrurier, professeur en philosophie et en mathématiques à Utrecht, imprimée dans la même ville en 1711, in-12 ; l'autre de Jean-André Schmitz, à Iéna, 1685 ; | *Discours de la connaissance des bêtes*, Paris, 1672. On y trouve les raisons des *cartésiens*, proposées d'une manière spécieuse, et réfutées assez faiblement ; ce qui fait croire que l'auteur n'était pas fort éloigné de regarder les brutes comme de pures machines. Il est vrai qu'il combat ce sentiment par des observations générales ; mais les détails lui sont souvent favorables. La distinction de l'âme humaine d'avec le principe vivifiant des brutes, de quelque nature qu'il soit, est solidement établi dans cet ouvrage. | *La Statique*, ou *la Science des forces mouvantes*, Paris, 1673 ; | *Description et explication de deux machines propres à faire des cadrans avec une grande facilité*, Paris, 1678. On en donna une 3^e^ édition à Paris, 1689, in-12 ; | *Globi cœlestis in tabula plana redacti descriptio*, Paris, 1674, in-fol. Ces cartes étaient les meilleures avant celles de Flamsteed. Le père Pardies est le premier qui ait cherché à déterminer la *dérive* d'un vaisseau par les lois de la mécanique. Son principe, adopté d'abord par le chevalier Renau, fut démontré faux par Huyghens. Ses principaux ouvrages ont paru à Lyon en 1725, in-12.

PARÉ (Ambroise), le père de la chirurgie française, né à Laval dans le Maine vers 1509, chirurgien de Henri II, de François II, de Charles IX et de Henri III. Il jouit d'une grande considération à la cour de Charles IX. Lors du massacre de la St.-Bhartélemy, le roi, dit Brantôme, ne voulut sauver la vie à personne, sinon à maître Ambroise Paré, son premier chirurgien. « Il l'envoya quérir et venir » le soir dans sa chambre et garde-robe, » lui commandant de n'en bouger, et disoit » qu'il n'étoit pas raisonnable qu'un qui » pouvoit servir à tout un petit monde, » fût ainsi massacré. » Des médecins envieux l'accusèrent, sous François II, d'avoir empoisonné ce prince : « Non, non, dit Catherine de Médicis, Ambroise es » trop homme de bien et notre bon ami, » pour avoir eu la pensée de ce projet » odieux... » Il opéra des cures éclatantes, entre autres sur le duc François de Guise et Charles IX. Le premier avait reçu, devant Boulogne, un coup de lance dont le fer et une partie du fût qui avait traversé depuis le dessus du nez jusqu'entre la nuque et l'oreille, furent retirés par Paré avec une dextérité merveilleuse Les funestes suites d'une saignée faisaient craindre pour les jours de Charles IX. Par une thérapeutique aussi habile qu'énergique, Paré écarta le danger qui était émminent. Il donna au public plusieurs *Traités* en français qui parurent en 1561, avec des figures. Jacques Guillemeau les traduisit en latin et les fit imprimer in-fol., Paris, 1561. Cette collection a été plusieurs fois réimprimée ; la meilleure édition est celle de 1614, Paris, in-fol. Paré fut le premier qui donna une description de la membrane commune des muscles. Il était cependant plus habile opérateur que profond anatomiste. Il mourut en 1592, après avoir joui de la réputation de citoyen estimable. Quoique protestant, il rapporte des faits qu'on trouve plus ordinairement dans les écrivains catholiques, parce qu'ils sont particulièrement conformes à la croyance et à l'histoire de l'ancienne Eglise. C'est ainsi qu'il fait mention d'un énergumène qui parlait le grec et le latin sans jamais avoir appris ces langues. Il avait vérifié la chose par lui-même (1). L'*Eloge* de Paré a été mis au concours par l'académie de Bordeaux : le prix a été décerné au docteur Vimont en 1814.

PARENNIN. *Voyez* PARRENNIN.

PARENT (Antoine), né à Paris, en 1666, d'un avocat au conseil, étudia la jurisprudence par devoir, et les mathématiques par inclination. Il fit deux campagnes avec le marquis d'Alègre, et s'instruisit à fond par la vue des places. De retour à Paris, il fut reçu à l'académie des sciences. Il enrichit les *Mémoires* de cette compagnie d'un grand nombre de pièces. Cet estimable académicien mourut en 1716, avec la fermeté que donne la philosophie soutenue par la piété la plus tendre. Il avait un grand fonds de bonté, sans en avoir l'agréable superficie. On a de lui : | des *Recherches de mathématiques et de physique*, en 3 vol. in-12, 1714 ; | une *Arithmétique théorico-pratique*, 1714, in-8° ; | *Elémens de mécanique*

(1) Erasme et Pompone nous disent fort sérieusement qu'on peut savoir naturellement des langues qu'on n'a jamais apprises. Que d'opinions de savans qui ne méritent pas de réfutation, et qui servent précisément à rappeler ce mot de Cicéron : *Nihil tam absurdum dici potest, quod non dicatur ab aliquo philosophorum*. Lib. de Divinat.

Digitized by Google

et de physique, 1700, in-12; | plusieurs ouvrages manuscrits. Quoique ces ouvrages soient remplis de remarques ingénieuses et de sages critiques, ils n'ont pas eu beaucoup de succès : on reproche à l'auteur de manquer de cette clarté qui fait le prix des livres de science.

PARENT (François-Nicolas), né à Melun en 1752, embrassa l'état ecclésiastique, et était curé de Boissy-la-Bertrand, près de Melun, lorsque la révolution éclata : il en embrassa avec ardeur tous les principes, et, non content d'apostasier publiquement, il se maria en 1793, et devint rédacteur du *Journal des campagnes*. On cite de lui une lettre du 14 brumaire, an 2 (1793), adressée à la Convention et insérée dans le *Moniteur* du 4 novembre, dans laquelle il déclame contre les devoirs les plus sacrés de la religion. Cependant, dans son journal, ainsi que dans celui du *Courrier français*, qui parut à cette époque, et qu'on lui attribua, il se montra un peu plus modéré; mais ni son apostasie ni son dévouement aux maximes du jour n'améliorèrent sa fortune. Il traina, pour ainsi dire, son existence jusqu'à l'époque du consulat, qu'il obtint un médiocre emploi à la police, section des mœurs. Ayant perdu cette place à la restauration, il fut contraint de se mettre correcteur dans une imprimerie, et vivait dans un état voisin de l'indigence. Parent mourut le 20 janvier 1822, âgé de 70 ans, et, à ce qu'il paraît, sans être revenu de ses erreurs. On a de lui un *Recueil d'hymnes philosophiques, civiques et moraux, augmentés de la note en plain-chant, d'après la musique des meilleurs auteurs, pour faciliter dans les campagnes la célébration des fêtes républicaines*, Paris, 1793, in-8°. Il a laissé plusieurs opuscules manuscrits : comme les libraires n'en voulaient pas, et qu'il était trop pauvre pour les faire imprimer, il en faisait des copies à la main, qu'il distribuait à ses amis. Ces opuscules sont intitulés : *L'ennemi du sang; Raisonnons tous; mon Epitaphe et mes confessions*, ou *ma Profession de foi.*

PARES ou PERÈS (Jacques), théologien espagnol, connu sous le nom de *Jacques de Valence*, sa patrie, se fit religieux parmi les ermites de Saint-Augustin, et devint évêque de Christopole. Son zèle et sa charité le rendirent l'objet de l'amour et du respect de ses ouailles, qui le perdirent en 1491. On a de lui : | des *Commentaires* sur les *Psaumes*, sur le *Cantique des cantiques*, etc.; | un livre contre les Juifs, *De Christo reparatore generis humani*, Paris, 1518, in-fol.

PARET D'ALCAZAR (Louis), peintre né à Madrid en 1747, mort le 14 février 1799, fut désigné par le roi d'Espagne pour peindre les ports de la péninsule, et il a exécuté en partie cette collection avec beaucoup de succès. Parmi ses autres tableaux on cite celui qui représente le *Serment du prince des Asturies dans l'église de St.-Jérôme*, et un *Tournoi*, dont tous les personnages figurent les portraits de la famille royale.

PAREUS (David WÆNGLER, plus connu sous le nom de), né à Franckeinstein dans la Silésie, en 1548, fut mis d'abord en apprentissage chez un cordonnier; mais son maître le tira de cet état pour le faire étudier. Son professeur, de luthérien le rendit calviniste, et lui procura une place dans l'académie d'Heidelberg. Pareus y obtint ensuite une chaire de théologie, et mourut en 1622, à 74 ans. Sa vie ne fut guère tranquille : sans cesse occupé de disputes contre les catholiques, il ne sut ni faire des heureux, ni l'être lui-même. On a de lui différens traités contre Bellarmin, et d'autres ouvrages de controverse, qui se trouvent dans le *Recueil* de ses *OEuvres*, publiées par son fils à Francfort, en 1647, en 4 vol. in-fol. Ce recueil renferme aussi des *Commentaires* sur l'*ancien* et le *nouveau Testament*. Son *Commentaire* sur l'*Epître* de saint Paul *aux Romains* fut brûlé en Angleterre par la main du bourreau, comme contenant des maximes contraires aux droits des souverains.

PAREUS (Jean-Philippe), fils du précédent, né à Hemsbach, près de Worms, en 1576, a été un des plus laborieux grammairiens de l'Allemagne. Il fut recteur de divers colléges, et en dernier lieu de celui de Hanau, où il mourut vers 1648. Nous avons de lui : | *Lexicon criticon*, Nuremberg : ce n'est qu'un gros in-8°, mais qui lui coûta des recherches; | *Lexicon plautinum*, 1614, in-8°; c'est un vocabulaire des comédies de Plaute; | *Electa plautina*, 1617, in-8°. Il s'était élevé entre Pareus et Gruter une querelle furieuse à l'occasion de Plaute. On en voit des traces dans ce livre, assaisonné de toutes les élégantes saillies des crocheteurs. | Une nouvelle *Edition* de Plaute en 1619, avec de savantes remar-

Digitized by Google

ques ; | *Electa symmachiana*, in-8° ; | *Calligraphia Romana*, in-8°; | des *Commentaires* sur l'Ecriture sainte, et d'autres ouvrages.

PAREUS (Daniel), fils du précédent, marcha sur les traces de son père. Il fut tué par des voleurs de grand chemin vers l'an 1645. Vossius en faisait beaucoup de cas. On a de lui un grand in-4°, intitulé : | *Mellificium atticum ;* c'est un recueil de lieux communs tirés des auteurs grecs; | *Historia palatina*, Francfort, 1717, in-4° : c'est un assez bon abrégé ; | *Medulla historiæ ecclesiasticæ;* | *Medulla historiæ universalis*, in-12 ; | un *Lexicon*, avec des notes sur Lucrèce, in-8°.

PARFAICT (François), né à Paris, le 10 mai 1698, fit paraître de bonne heure une passion décidée pour le théâtre et fréquenta les comédiens jusqu'à sa mort, arrivée le 25 octobre 1753, à 55 ans. On a de lui : | l'*Histoire générale du théâtre français, depuis son origine jusqu'à présent*, en 15 vol. in-12. Il fut aidé dans cet ouvrage, écrit sans correction et sans goût, par Claude PARFAICT son frère, mort en 1777. | *Mémoires pour servir à l'histoire du théâtre de la foire*, 2 vol. in-12, avec son frère ; | *Histoire de l'ancien théâtre italien*, 1753, in-12; | *Histoire de l'Opéra*, manuscrite ; | *Dictionnaire des théâtres*, 7 vol. in-12 : compilation mal digérée et fort ennuyeuse ; | *Atrée*, tragédie, et *Panurge*, ballet qui n'ont point été représentés, et qui ne méritent guère de l'être. Il composa, avec Marivaux, deux comédies, *le Dénoûment imprévu* et *la Fausse suivante*.

PARHAMMER (François), jésuite de la province d'Autriche, se consacra à l'instruction des paysans, et parcourut un grand nombre de provinces avec des travaux et des succès extraordinaires. L'empereur François Ier l'obligea d'abandonner une carrière qui lui était si chère, et d'être son confesseur. Il s'occupa en même temps à former des établissemens utiles de plus d'un genre. La forme qu'il donna à la maison des orphelins et pauvres enfans de soldats, l'exercice militaire qu'il y introduisit, l'ordre exact et sévère qui y régnait, en avaient fait un objet de curiosité pour les étrangers. Après l'extinction de la société, il continua d'avoir la direction de cette maison. L'empereur Joseph II respectait ses vertus et son zèle. Peu de jours avant sa mort, il lui avait offert un évêché ; sur un refus du modeste ex-religieux, le monarque lui donna deux mois pour délibérer. La Providence décida la chose d'une manière plus prompte. Avant que ce temps fût résolu, il mourut à Vienne, le 1er mars 1786.

* **PARINI** (Joseph), poète italien, naquit le 22 mars 1729 à Bosizio, sur les bords du lac de Pusiano, dans le Milanais. Quoique son père fût presque sans fortune, il surveilla cependant lui-même son éducation et se transporta à Milan pour suivre ses études qu'il lui fit faire dans le collége des barnabites de cette ville. Le jeune Parini fut obligé de se soumettre à la volonté paternelle et d'embrasser l'état ecclésiastique. Pendant qu'il s'y préparait en suivant les cours de théologie, il travaillait en même temps chez un avocat pour avoir des moyens d'existence. Un penchant secret le poussait vers la poésie, et le temps qu'il pouvait arracher au droit et à la théologie il l'employait à lire Homère, Virgile, Horace, le Dante, le Tasse, etc. Quelques *poésies* anacréontiques, qu'il publia à Lugan sous la rubrique de Londres, en 1752, sous le nom de *Ripano Eupilino* que l'auteur emprunta à l'ancienne dénomination du lac de Pusiano, *Eupili*, lui ouvrirent les portes de l'académie des *Trasformati*, où il connut les auteurs les plus célèbres de l'Italie. Il composa d'autres *poésies* qui n'eurent pas moins de succès que les premières, et qui le firent recevoir à l'académie des *Arcades* de Rome, et en d'autres sociétés littéraires. Tous ces honneurs n'améliorant pas sa fortune, il se vit contraint d'accepter l'emploi de précepteur chez le marquis de Borromeo, puis chez le duc de Serbelloni, illustres familles de Milan. Il put s'acquitter ainsi d'un devoir bien doux pour son cœur, celui de subvenir aux besoins de sa mère à laquelle il avait déjà fait, après la mort de son père, le sacrifice de son modeste héritage. Il étudia ensuite le grec avec ardeur, et devint un des meilleurs hellénistes de l'Italie. Critique aussi éclairé que bon poète, il prouva son talent dans son *Examen* publié en 1756 du livre de Bandiera, intitulé *Progrès des lettres humaines*, livre dans lequel l'auteur ne ménage pas le père Segneri, jésuite et prédicateur célèbre. Parini le défendit victorieusement dans son *Examen*. Il fut bientôt engagé dans une autre querelle littéraire. Le père Branda, un des anciens maîtres de Parini, et qui venait

Digitized by Google

faire paraître son excellent ouvrage *De la langue toscane*, avait justement critiqué Maggi, Tanzi et Balestreri, qui, avec un véritable talent poétique, se plaisaient à écrire dans le barbare et insipide dialecte Milanais. Parini prit leur défense et remporta sur le père Branda un triomphe littéraire qu'il n'obtint qu'aux dépens de sa délicatesse. Ce qui établit surtout sa célébrité fut la publication du premier chant d'un poème dans lequel il se montra l'inventeur d'un nouveau genre de poésie : ce poème, intitulé, *Il Giorno*, est divisé en quatre parties : *il Mattino, il Mezzo giorno, il Vespro, la Notte* : c'est une description satirique des mœurs et des habitudes des grands seigneurs d'Italie. Le premier chant, *il Mattino* fut publié en 1763, et le second, *il Mezzo giorno*, en 1765. La poésie en est riche et harmonieuse, aussi l'ouvrage obtint-il un grands succès ; le comte de Firmian, gouverneur autrichien en Lombardie, voulut récompenser le talent de Parini en lui confiant la rédaction de la *Gazette* de cette ville, en le nommant professeur de belles-lettres à la Canobiana, et plus tard professeur d'éloquence et de beaux-arts dans le gymnase de Bréra ; mais l'auteur fut d'un autre côté en butte à la persécution de quelques seigneurs. Le duc de Belgiojoso, un des hommes alors à la mode, ayant cru reconnaître son portrait dans l'ouvrage de Parini, s'en vengea d'une manière bien lâche. Il fit donner, dit-on, nuitamment, et au moment où il se rendait chez lui, des coups de bâton au poète, qui en resta estropié, et qui n'osa s'en plaindre, de crainte de s'attirer de nouveaux malheurs, de la part d'une famille aussi riche que puissante. Ce qu'il y a de certain, c'est que bientôt après la publication du *Midi*, l'abbé Parini eut une grave maladie, qu'il souffrait d'une grande faiblesse aux bras, qu'il reparut boiteux, et que les maisons de presque tous les nobles, dont il avait critiqué la vie oisive dans ses deux poèmes, lui furent fermées. Parini se consola de cette disgrâce en se vouant avec plus d'ardeur à l'enseignement. La *société patriotique*, de Milan, créée en 1776, l'admit dans son sein, et le choisit, quatre ans plus tard, pour faire l'éloge de Marie-Thérèse ; mais il se déchargea de cet honneur sur un de ses amis, en disant : « quel éloge puis-je faire de » l'impératrice? elle n'a été que généreuse; » donner aux autres, c'est plutôt une po» litique qu'une vertu, » impertinence qui lui attira plusieurs désagrémens. Il était préfet des études au collége de Bréra, lorsque le torrent de la révolution française amena les armée de la France en Italie. Bonaparte les commandait, et il nomma Parini officier municipal, lors de la création de l'éphémère république cisalpine. Parini avait 67 ans, et une cataracte à l'œil droit ; il eut cependant la faiblesse d'accepter cette place ; mais il s'y conduisit avec sagesse. Toutefois en revêtant l'écharpe municipale, quoique son intention fût d'empêcher le mal, il parut adhérer au nouvel ordre de choses ; aussi, à la rentrée des Autrichiens dans la Lombardie, il eut à souffrir plusieurs contrariétés, qui altérèrent sa santé. Une maladie de langueur lui enleva ses forces ; sentant approcher sa fin, il oublia le monde, et chercha les consolations de la religion. On dit qu'il entretenait sa piété en attachant ses regards sur les figures saintes du *Cénacle*, chefs-d'œuvre de Léonard de Vinci. Il composa même une *Dissertation* sur cet admirable tableau, mais il ne put la terminer. (*Voyez* le *Cénacle de Léonard de Vinci*, par M. A. Guillon, 1811, à l'avant-propos, p. 17). Pendant sa maladie, l'abbé Parini ne garda point le lit, et peu de momens avant de mourir il dicta au mathématicien Brambilla un sonnet religieux sur la fragilité de la vie. Comme ses forces diminuaient à chaque instant, il se jeta sur un fauteuil, fit ses adieux à ses amis, et prononça ces derniers mots : « Je me » console avec l'idée de la Divinité ; car » je ne trouve d'autre règle pour la jus» tice humaine que dans la crainte et » l'espérance d'un éternel avenir. » Il expira au moment même, le 3 septembre 1799, à l'âge de 70 ans. L'abbé Parini était un des premiers poètes lyriques de l'Italie : il avait un talent remarquable pour l'ode, et il le fit paraître dans celles qui sont intitulées : | *La Chute, La Tempête, La Musique, La Nécessité, La Guerre*, etc. Il s'essaya avec succès dans la poésie dramatique ; et, à l'arrivée de l'archiduc Ferdinand à Milan, il donna : | *Ascanio in Alba*. Mais ce furent, comme nous l'avons déjà dit, ses poèmes satiriques, la *Matinée* et le *Midi*, qui établirent sa réputation. Ils furent suivis du *Soir et de la Nuit*. Ces quatre poèmes sont imprimés ensemble ; mais les plus remarquables sont les deux premiers. Un style brillant, plein de verve et d'images, relève le pi-

Digitized by Google

quant et souvent l'amer de l'ironie qui compose le fonds de ces poëmes. On y trouve la peinture des mœurs des nobles milanais des deux sexes, de leurs occupations, dans les quatre parties du jour, qu'ils employaient à leur toilette, à leurs visites, à leurs somptueux repas, à leurs promenades, jeux de hasard, spectacles, soupers, amours clandestines, etc. Ces poëmes ont été traduits en français sous le titre de, *Les quatre parties du jour à la ville,* par l'abbé Desprades, Paris, 1776, in-12. Il y a une autre traduction publiée à Paris, 1814, in-18. M. J.-L.-A. Raymond a aussi traduit ce poëme en vers français, Paris, 1826, in-8°. De même qu'Alfieri a créé en Italie un nouveau style tragique, l'abbé Parini s'en forma un pour la satire, en s'éloignant de la route qu'avaient suivie l'Arioste, Salvator Rosa, Adimari, etc., en critiquant sévèrement les vices, sans jamais blesser les mœurs. Alfieri était en correspondance avec Parini; il l'appelait *primo pittor del signor il costume;* « premier peintre des mœurs » de la noblesse. » Ses poëmes sont écrits en vers libres, non rimés, les plus difficiles de la poésie italienne : quand le célèbre Frugoni eut lu la *Matinée,* il s'écria : « Je reconnais à présent que je n'ai » jamais su faire des vers libres, moi qui » me croyais un maître. » *Les OEuvres* de l'abbé Parini ont été recueillies à Milan, en 1801-1804, 6 vol. in-8°, et dédiées au consul Bonaparte, par l'éditeur François Reina. Il a mis à la tête la *Vie* de l'auteur, qui ne manque pas d'intérêt ; mais elle est écrite d'un style diffus et recherché.

PARIS (Matthieu), bénédictin anglais, au monastère de Saint-Alban, mort en 1259, possédait à la fois l'art de la poésie, celui de l'éloquence, la peinture, l'architecture, les mathématiques, l'histoire et la théologie. Il fit paraître tant de régularité, qu'on le chargea de réformer les monastères. Il s'en acquitta avec zèle et avec succès. Son principal ouvrage est : *Historia major, sive rerum anglicarum historia a Guillelmi conquæstoris adventu* (1066) *ad annum 43 Henrici III* (1259), *edita studio Matthæi Parkeri,* Londres, 1571, in-fol. ; avec des additions, par Guillaume Wats, Londres, 1640, 2 vol. in-fol. Il y a un appendice qui commence en 1260, et finit en 1273. Il est de Guillaume de Rishanger, moine de Saint-Alban, et historiographe du roi Edouard. Guillaume Cave assure que Matthieu Pâris a copié de la Chronique de Roger de Vendover ce qu'il rapporte jusqu'à l'anné 1235. Le style en est pesant et lourd; l'auteur écrit avec beaucoup de sincérité le bien et le mal, à moins qu'il ne prenne parti dans une affaire : *C'est alors,* dit un critique, *le moins croyable de tous les historiens.* Matthieu avait fait un abrégé de cet ouvrage, qu'il intitula *Historia minor,* par opposition à sa grande Histoire, qu'il appelait *Historia major.*

PARIS (François), né à Châtillon, près Paris, d'une famille pauvre, fut domestique de l'abbé Varet, grand-vicaire de Sens, qui le fit élever au sacerdoce. Il desservit la cure de Saint-Lambert, travailla ensuite dans une autre, et vint se fixer à Paris, où il mourut fort âgé en 1718, sous-vicaire de Saint-Etienne-du-Mont. On a de lui divers ouvrages de piété; les principaux sont : | les *Psaumes en forme de prières,* in-12; | *Prières tirées de l'Ecriture sainte, paraphrasées,* in-12; | un *Martyrologe,* ou *Idée de la vie des Saints,* in-8°; | *Traité de l'usage des sacremens de pénitence et d'eucharistie,* imprimé en 1673, par ordre de Gondrin, archevêque de Sens; revu et corrigé par MM. Arnauld et Nicole; | *Règles chrétiennes pour la conduite de la vie,* etc., in-12; | quelques écrits pour prouver, contre Bocquillot, « que les auteurs peu» vent légitimement retirer quelque pro» fit honnête des ouvrages qu'ils font im» primer sur la théologie et la morale. » L'abbé Bocquillot soutenait le contraire, et agissait d'après ces principes : il faut convenir que s'ils sont sévères en ce point, ils sont plus nobles et plus généreux que ceux de son adversaire.

PARIS (François de), fameux diacre, était fils aîné d'un conseilleur au parlement de Paris, où il naquit le 30 juin 1690. Il devait naturellement succéder à sa charge, mais il aima mieux embrasser l'état ecclésiastique. Après la mort de son père, il abandonna ses biens à son frère. Il fit pendant quelque temps des catéchismes à la paroisse de Saint-Côme, se chargea de la conduite des clercs, et leur fit des conférences. Le cardinal de Noailles, à la cause duquel il était attaché, voulut le faire nommer curé de cette paroisse; mais un obstacle imprévu rompit ses mesures. L'abbé Pâris, après avoir essayé de diverses solitudes, se confina dans une maison du faubourg Saint-Marcel. Il s'y livra au travail des mains, et faisait des bas au métier pour les pauvres.

Il mourut dans cet asile en 1727, à 37 ans. L'abbé Pâris avait adhéré à l'appel de la bulle *Unigenitus*, interjeté par les quatre évêques; il avait renouvelé son appel en 1720. Avant de faire des bas, il avait enfanté des livres assez médiocres. Quelques-uns disent qu'on les lui a supposés pour lui faire un nom. Ce sont des *Explications* sur l'*Epître de saint Paul aux Romains*, sur celle aux *Galates*, et une *Analyse de l'Epître aux Hébreux*, explications que peu de personnes lisent. Son frère lui ayant fait ériger un tombeau dans le petit cimetière de Saint-Médard, tous les dévots du parti allèrent y faire leurs prières. Il y eut des guérisons qu'on disait merveilleuses, il y eut des *convulsions* qu'on trouva dangereuses et ridicules. La cour fut enfin obligée de faire cesser ce spectacle, en ordonnant la clôture du cimetière, le 27 janvier 1732. Comment, après un tel éclat, les jansénistes ont-ils prétendu passer pour un fantôme, pour une secte qui n'existait que dans l'imagination des jésuites? Leur séparation n'est-elle d'ailleurs pas manifeste dans la prétendue église d'Utrecht, méconnue de tous les catholiques de l'univers? Ce tombeau du diacre Pâris fut le tombeau du jansénisme dans l'esprit de bien des gens. Le célèbre Duguet, quoique d'ailleurs très attaché au parti, regardait ces farces avec indignation et avec mépris. Petit-Pied en fit voir la sottise dans un ouvrage composé exprès (*voyez* son article). Le fanatique Mésenguy, au contraire, ne craint pas de les associer aux miracles de l'Evangile, et à ceux qui dans tous les siècles ont illustré l'Eglise catholique. Un philosophe anglais, de déiste redevenu chrétien par des réflexions faites sur la conversion et l'apostolat de saint Paul, mylord Georges Littleton (*voy.* ce nom), a parlé ainsi de ces prétendus miracles: « Ils étaient soutenus de tout le parti janséniste, qui est fort nombreux et fort » puissant en France, et composé d'un » côté de gens sages et habiles, et de l'autre de bigots et d'enthousiastes. Tout ce » corps entier se réunit et se ligua pour » accréditer les miracles que l'on disait » s'opérer en faveur de leur parti; et ceux » qui y ajoutèrent foi étaient extrêmement disposés à les croire. Cependant, » malgré tous ces avantages, avec quelle » facilité ces prétendus miracles n'ont-ils » pas été supprimés? il ne fallut pour » réussir que murer simplement l'endroit » où cette tombe était placée.... Si Dieu » eût réellement opéré ces miracles, aurait-il souffert qu'une misérable muraille » eût traversé ses desseins? ne vit-on pas » des anges descendre autrefois dans la » prison des apôtres, et les en tirer, lors» qu'ils y furent renfermés pour les empêcher de faire des miracles? Mais l'abbé » Pâris a été dans l'impuissance d'abattre » le petit mur qui le séparait de ses dévots, et sa vertu miraculeuse n'a pu » opérer au-delà de ce mur. Et sied-il » bien après cela à nos incrédules modernes de comparer et d'opposer de tels miracles à ceux de J.-C. et des apôtres! » Aussi n'est-ce que pour leur fermer la » bouche à cet égard que j'ai attaqué » l'exemple en question, et que je m'y » suis arrêté. » (*Voy.* MONTGERON.) On a différentes *Vies* imprimées de ce diacre, dont on n'aurait peut-être jamais parlé si si l'on n'avait voulu en faire un thaumaturge. Ces farces subsistent encore aujourd'hui, quoique avec moins de publicité. *Voyez* MONTAZET, le *Journ. hist. et litt.* 1[er] septembre 1787, p. 19; *voyez* aussi les *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique pendant le 19[e] siècle*, dans lesquels on raconte les tentatives de quelques convulsionnaires qui ont essayé, depuis la révolution, de renouveler leurs excès. Ils n'ont pas fini avec la secte, qui, si on excepte quelques-uns de ses docteurs, s'est noyée dans le huguenotisme et le philosophisme, avec lesquels elle a consommé la révolution de 1789, détruit la religion catholique en France, et rougi le sol de cette région, autrefois si chrétienne, du sang de ses prêtres et de ses pontifes. *Voyez* LAFITAU.

* **PARIS** (l'abbé Louis-Michel), professeur de mathématiques et de belles-lettres, né à Argentan, en 1740, entra dans les ordres sacrés, et se voua de bonne heure à l'éducation particulière. Peu de temps avant la révolution, il rassembla quelques élèves à Argentan, et il leur enseignait la langue latine, la géographie et l'astronomie. Son refus de prêter serment à la constitution civile du clergé fit fermer son établissement. Condamné à la déportation, il se réfugia en Angleterre, et se rendit, vers la fin de 1792, à Londres. Le vénérable abbé Carron (*voyez* CARRON) lui donna un emploi dans l'école qu'il venait de fonder pour les enfans des émigrés. L'abbé Pâris rentra dans sa patrie, en 1801, et ouvrit à Argentan une maison d'éducation

que le gouvernement érigea en école secondaire quelques mois après sa fondation. L'abbé Paris est mort dans sa ville natale, le 11 juin 1806, aimé et estimé pour son savoir et la douceur de son caractère. On a de lui : | *Introduction à l'étude de la géographie;* | *Elémens de grammaire française;* ces deux ouvrages parurent à Londres, pendant l'émigration de l'auteur; | *Cartes élémentaires d'astronomie et de géographie*, au nombre de quarante-huit, in-18; elles ont été gravées par Godard, à Alençon, et le texte, imprimé sur le revers, sort des presses de MM. Brée, à Falaise, 1807. Ce texte est d'une concision et d'une clarté remarquables.

* PARIS (PIERRE-ADRIEN), architecte, né à Besançon en 1747, fut nommé en 1778 dessinateur du cabinet du roi, architecte des économats, et se trouva chargé de tous les détails des fêtes de Versailles, de Marly et Trianon. Privé de ses emplois par la révolution, il resta fidèle au prince qui l'avait honoré de ses bienfaits, et préféra vivre dans la solitude et ensuite s'éloigner de sa patrie, plutôt que de s'enrichir sous le régime révolutionnaire. Il séjourna long-temps en Italie, et se disposait à la quitter pour venir passer ses derniers jours dans sa famille, lorsqu'il reçut l'invitation du gouvernement français de traiter de l'acquisition des antiques de la villa-Borghèse; il ne résista pas au plaisir de contribuer à procurer à son pays une collection qui fait aujourd'hui le principal ornement du musée royal. Il avait été chargé en même temps de diriger les fouilles du Colysée. Il ne revint dans sa ville natale qu'en 1817, et y mourut le 1er août 1819. Il joignait à un goût pur une imagination facile et brillante. Comme architecte, il est connu par son beau portail de la *cathédrale d'Orléans* dont il suivit la construction. Le recueil de ses dessins et études d'architecture, se compose de 9 vol. grand in-fol., et peut être regardé comme une des collections les plus précieuses en ce genre. Il a laissé encore en manuscrit : *Examen des édifices antiques et modernes de la ville de Rome*, sous le rapport de l'art, in-fol. avec des planches. Il a traduit en français l'*Agriculture des anciens*, par Dickson, Paris, 1802, 2 vol. in-8°, et l'*Agriculture pratique des différentes parties de l'Angleterre*, par Marshal, 1803, 5 vol. in-8°. Pâris a légué par son testament à la ville de Besançon ses livres, ses manuscrits, ses dessins, ses tableaux, ses antiques, en un mot tout ce qui composait son précieux cabinet. Ces différens objets ont été déposés dans un bâtiment de la Bibliothèque de la ville qui porte le nom de *Musée Pâris*.

* PARIS (JEAN-JOSEPH), fut successivement, pendant l'occupation des Français, secrétaire en chef de la commission du gouvernement, dans les départemens formant la république septinsulaire, et depuis sous-préfet en France. Il est mort à Paris, le 15 mai 1824. On connaît de lui : | *Essai sur cette question : Quels sont les meilleurs moyens de prévenir avec les seules ressources de la France, la disette des blés et les trop grandes variations dans leurs prix?* Paris, 1819, in-8°. ; | *Mémoire sur cette question : Quelle est dans l'état actuel de la France et dans ses rapports avec les nations étrangères, l'extension que l'industrie dirigée vers l'intérêt national doit donner aux différens genres d'inventions qui suppléent le travail des hommes par le travail des machines?* Paris, in-8°, 1821. Ces deux mémoires ont été couronnés par la société d'agriculture du département de la Marne. | *Considérations sur la crise actuelle de l'empire Ottoman, les causes qui l'ont amenée, et les effets qui doivent la suivre*, Paris, 1821, in-8°.

* PARIS de BOISROUVRAY (*le baron*), membre de la légion d'honneur, né à Chartres en 1776, mort à Metz, d'une attaque d'apoplexie foudroyante le 13 octobre 1825, a laissé : | *Système général du monde, et cause du mouvement des astres*, Paris, 1819, in-8°; | *Un mot sur l'électricité*, Paris, Didot, 1823, in-8°.

* PARIS-DUVERNEY (JOSEPH), célèbre financier, né à Moras, dans le Dauphiné, est le plus connu des quatre frères Paris, qui, sur la fin du règne de Louis XIV et le commencement de celui de Louis XV, se firent un nom par leur habileté dans l'administration des finances. Après avoir été successivement chargés de la direction des vivres de l'armée de Flandre, en 1704, du bail des fermes, du *visa* pour tous les titres de créances de l'état, ils eurent encore le pénible soin de réparer le désordre des finances causé par le système de Law. Les services signalés qu'ils rendirent en cette circonstance et en beaucoup d'autres aux finances de l'état, leur valurent des lettres de noblesse, et une charge d'intendant des finances fut créée pour chacun d'eux.

Cependant leur fortune rapide leur fit des ennemis, et plusieurs fois, suivant la faveur ou la disgrâce des ministres, ils obtinrent des honneurs ou subirent l'exil. Duverney, qui en 1751 avait fait adopter le projet de l'école royale militaire, en fut nommé le premier intendant avec le titre de conseiller d'état. Doué d'une activité que l'âge n'affaiblit pas, il prenait part à toutes les grandes entreprises commerciales, et il aidait de son crédit les négocians qui lui en paraissaient dignes. Il mourut en 1770, sans enfans, laissant sa fortune au comte de la Blache (*Voyez* BEAUMARCHAIS). Il a publié une *Histoire du système et du visa*, 4 vol. On lui attribue aussi l'*Examen du livre intitulé :* Réflexions politiques sur les finances et le commerce, par le Tott, 1740, 2 vol. in-12. Les frères Paris rédigèrent ensemble : | le *Traité des monnaies de France*, 4 vol. in-fol.; | *Traité des domaines du roi*, 4 vol.; | *Traité des gabelles de France ;* | *Traité des rentes;* | *Traité des colonies françaises;* | *Traité des charges créées ou supprimées depuis* 1689 ; | *Dépouillement des droits établis sur les marchandises depuis* 1664 ; | *Traité de l'origine des fermes*. Luchet a publié : *Histoire de MM. Paris*, 1776, in-8°. Le général Grimoard a publié les *Correspondances de Richelieu, du comte de St.-Germain et du cardinal de Bernis avec Paris-Duverney*, Paris, 1789, in-8°. — PARIS de Montmartel eut un fils, le marquis de Brunoy, qui se rendit ridicule par son goût singulier pour les cérémonies religieuses, et qui dépensa 500.000 livres pour une procession. Aussi ses parens demandèrent son interdiction. On a publié *Les Folies du marquis de Brunoy Paris*, 2 volumes in-12.

PARIS. *Voyez* JOSEPH de PARIS.

PARISIERE (JEAN-CÉSAR-ROUSSEAU de la), né en 1667, à Poitiers, d'une des plus anciennes familles de Poitou, évêque de Nîmes, mourut dans cette ville en 1736. Il assista comme député à l'assemblée du clergé de 1730. Dans le discours de clôture, il dit au roi que *son règne était fondé sur la catholicité et qu'il devait se soutenir par les mêmes principes* Ce passage fut mal interprété et lui occasiona des chagrins ; ils cessèrent quand on eut connu les pures intentions du prélat. On a publié en 1740 le recueil de ses *Harangues*, *Panégyriques*, *Sermons de morale et Mandemens*, 1 vol. in-12 La modestie ou l'amour-propre éclairé de ce prélat le porta à brûler presque tous les ouvrages qu'il avait composés dans un âge moins mûr. Les pièces contenues dans les deux volumes dont nous avons parlé échappèrent à ses perquisitions. La *Fable allégorique* sur le *bonheur* et l'*imagination* qu'on trouve dans le recueil des *ouvrages* de mademoiselle Bernard, est de ce prélat : elle est ingénieuse. Cet auteur a employé dans sa prose un style serré et concis, qui nuit quelquefois à la clarté de ses pensées. Quelques-unes de ses pièces offrent néanmoins de temps en temps des traits de la plus grande force. Le prélat était plus estimable en lui que l'orateur. Il appuyait la morale qu'il prêchait, par l'exemple d'une régularité vraiment épiscopale.

PARISOT (JEAN-PATROCLE), maître des comptes au parlement de Paris, est connu par un mauvais ouvrage publié sous le titre de *La foi dévoilée par la raison*, Paris, 1681, in-8°. L'auteur prétend que Dieu a voulu établir la religion en un temps par la foi, et en un autre par la raison, et qu'il était suscité de Dieu pour donner à l'Eglise de nouvelles lumières. Ce livre est la production d'une tête échauffée plutôt qu'incrédule.

PARISOT. *Voyez* NORBERT (le père).

* PARK (MUNGO), célèbre voyageur anglais, né en 1771 à Fowlshiels, près de Selkirk en Ecosse, fut chargé d'aller en Nigritie pour remplacer Houghton qui avait péri en essayant de pénétrer dans cette contrée. Il partit le 22 mai 1795, et voyagea en Afrique pour découvrir le Niger sur les bords duquel il arriva après bien des fatigues. De retour en Europe, il exerça quelque temps la médecine, puis il entreprit en 1805 un nouveau voyage en Afrique. Le 28 mars 1805, il aborda à Gorée, et le 19 juin, il arriva à Bammakou, dans le Niger, mais dans un triste état. On fut quelque temps sans entendre parler de lui. Dans le courant de l'année 1806, des nouvelles fâcheuses se répandirent à diverses reprises, et toutes annonçaient qu'il avait été victime d'un sort affreux. On ne variait que sur les circonstances; on disait d'abord que le roi de Haoussa, instruit que les Blancs avaient passé sans rien donner ni pour lui ni pour le chef d'Yaour, avait envoyé des troupes pour occuper un rocher au-dessous duquel les bateaux sont obligés de passer ; que Mungo-Park, ayant voulu forcer le passage, on lui lança des piques, des flèches et des pierres; qu'il se

Digitized by Google

défendit long-temps, mais que voyant deux de ses esclaves tués, il fit jeter dans le fleuve toutes ses marchandises, et s'y précipita lui-même, avec ce qui lui restait de ses compagnons, dont une grande partie avaient déjà péri. D'autres récits annonçaient que la résolution de mourir, prise par Mungo-Park, était l'effet, non pas d'une attaque, mais d'une méprise. Quoi qu'il en soit, on n'a plus depuis ce moment, entendu parler de cet infortuné voyageur qui a grossi la liste des martyrs de la science. Mungo-Park avait publié le résultat de son premier voyage sous ce titre : | *Voyages dans les contrées intérieures de l'Afrique*, fait en 1795, 1796 et 1797, Londres, 1799, in-4°, et 2 vol. in-8°, avec cartes et figures. Park, observateur aussi exact que judicieux, y fait le tableau le plus fidèle des Maures et des Nègres. Le ton de vérité de ce récit et l'élégance de son style firent la fortune de son livre. Il en parut en peu de temps plusieurs éditions, et des traductions dans la plupart des langues de l'Europe ; il y en a une en français par M. Castera, an 8, 2 vol. in-8°, fig. | *Dernier voyage dans les contrées intérieures de l'Afrique, fait en* 1805, Londres, 1815, in-4°; et 1816, in-8°, avec la vie de l'auteur. Le Journal de ce voyage n'offre que le canevas d'un récit qui eût été beaucoup plus intéressant si Park eût eu le temps de le rédiger et d'y joindre ses remarques. Il a été traduit en français, 1820, 1 vol. in-4°. M. Walckenaer a remarqué dans ses *Recherches géographiques de l'intérieur de l'Afrique*, que Park, dans son journal, a donné 31 jours au mois d'avril qui n'en a que 30; ce qui a causé de graves erreurs dans ses observations astronomiques qui ont été copiées dans toutes les cartes d'Afrique publiées depuis. M. Bowdich a publié à ce sujet un *Mémoire* en anglais, Paris, 1821, in-4°, intitulé : | *Contradictions in Park's last journey explained*, etc., dans lequel il corrige les latitudes d'après la véritable hauteur du soleil.

PARKER (Matthieu), né à Norwich en 1504, fut élevé à Cambridge au collége de Bennet. Il devint ensuite doyen de l'église de Lincoln, puis archevêque de Cantorbéry en 1559. Si on en croit la plupart des auteurs catholiques, il fut ordonné dans un cabaret. Courayer, dont le témoignage est plus que suspect, l'a nié; mais il est toujours certain que l'ordination de Parker est nulle, comme toutes celles qui se sont faites sous Elizabeth. C'est le sentiment de tous les catholiques; Courayer en convient lui-même. « Il est constant, dit-il, que sous Elizabeth les catholiques anglais refusèrent » de reconnaître Parker pour évêque, » aussi bien que ceux qu'il avait consacrés. Sanderus, Stapleton, Harding, en » fournissent des preuves authentiques. » (*Voyez* l'excellent *Traité* de Hardouin contre cet écrivain apostat.) Parker avait été protégé par l'archevêque Cranmer, et fut chapelain d'Anne Boleyn, seconde femme d'Henri VIII, qui, en mourant recommanda à ses soins l'éducation de sa fille Elizabeth, depuis reine. Nommé en 1534, doyen du collége de Stoke près de Clare, dans le comté de Suffolk, il y établit une école, et commença à y montrer sa haine contre les catholiques. Il jouit de la faveur de Henri VIII et d'Édouard VI. Mais sous celui de Marie, il fut contraint de se tenir caché et il employa les loisirs de sa retraite forcée à traduire les *Psaumes* en vers anglais. Sous le gouvernement d'Elizabeth, il obtint le siége de Cantorbéry; il en était le second évêque protestant. Parker déclara la guerre aux crucifix, aux cierges, aux images, et il montra un zèle si impolitique et si inhumain, en 1575, dans une visite métropolitaine qu'il fit à l'île de Wight, qu'il s'attira les reproches d'Elizabeth elle-même. On a de lui : | un traité *De antiquitate britannicæ Ecclesiæ*, in-fol. Mais cette antique église britannique, dont il fait l'histoire, n'est pas celle dont il était prélat, laquelle ne datait tout au plus que du règne de Henri VIII. | Une édition de l'*Historia major* de Matthieu Pâris, Londres, 1571, in-fol.; | de la *Chronique* de Matthieu de Westminster, Londres, 1570, in-fol. Jean Stype publia en 1711, en un vol. in-fol., la *Vie* de Parker, mort de la pierre en 1575. C'est un éloge qui n'est d'accord ni avec les faits que l'auteur avoue ni avec ceux qui pour en être rejetés, n'en sont pas moins certains.

PARKER (Samuel), né à Northampton en 1640, d'une famille noble, fut élevé au collége de Vadham à Oxford, puis à celui de la Trinité. Il devint archidiacre de Cantorbéry, puis évêque d'Oxford, en 1686. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin et en anglais, sur des matières de controverse et de théologie. Les catholiques remarquent surtout un écrit qu'il publia pour montrer l'injustice et l'inconvenance du fameux serment

du *test*. Il mourut en 1687. Ses productions n'ont pas passé la mer. Les principales sont : | *Tentamina physico-theologica;* | *Disputationes de Deo et providentia*, Londres, 1678, in-4°; | *Démonstration de l'autorité divine, de la loi naturelle et de la religion chrétienne*, en anglais, ainsi que les suivans; | *Discours sur le gouvernement ecclésiastique ;* | *Discours apologétique pour l'évêque Bramhall*, etc.

* **PARKER** (Samuel), chimiste distingué, né dans le Worcestershire vers 1760, mort à Londres le 23 décembre 1825, est auteur de plusieurs ouvrages très estimés sur la chimie. Mais ils ne sont guère connus hors de l'Angleterre.

* **PARKES** (Samuel), fabricant de produits chimiques, né en 1760 à Stourbridge dans le comté d'York, mort à Londres le 23 décembre 1825, était membre de la société de géologie de cette dernière ville, de la société linnéenne, de la société des antiquaires de Perth, etc. Il est auteur de plusieurs ouvrages estimés qui ont eu beaucoup de succès et ont contribué aux progrès de l'industrie dans la Grande-Bretagne : | *Catéchisme de chimie*, Londres, 1806, in-8°; | *Essai sur l'utilité de la chimie dans les arts et les manufactures*, 1808, in-8°; | *Elémens de chimie rendus sensibles par des expériences*, 1809, in-18; | *Essais chimiques sur les arts manufacturiers de la Grande-Bretagne*, 1815, in-8°. Ce dernier ouvrage a été traduit en français par Delaunay, Paris, 1820, 3 vol. in-8°, fig. Parkes avait établi sa manufacture de produits chimiques près de Londres.

* **PARKHURST** (Jean), théologien anglais, né en 1728 à Catesby-House, comté de Northampton, mort le 21 février 1797, à Epsom en Surrey, est auteur : | d'une *Adresse amicale à Wesley sur sa doctrine;* | d'un *Lexicon hébreu et anglais, sans points*, suivi d'une *Grammaire méthodique de l'hébreu, sans points*, à l'usage des commençans, 1762; réimprimé en 1778 et 1792, avec des augmentations considérables; | d'un *Lexicon grec et anglais*, précédé d'une grammaire grecque, claire et facile, 1769 et 1794, in-8° ; | d'une réponse à Priestley, sous le titre de *La divinité et la préexistence du Sauveur démontrée d'après l'Ecriture*, 1787, in-8°.

PARKINSON (Jean), célèbre botaniste anglais, né à Londres en 1567. On a de lui un ouvrage aussi estimé que recherché, sous ce titre : *Theatrum botanicum, sive herbarium amplissimum, anglice descriptum*, à Londres, 1640, 1656, 2 vol. in-fol. Ce livre est rare, de même que sa collection de fleurs, qu'il publia sous ce titre : *Paradisi in sole paradisus terrestris*, Londres, 1629, in-fol., avec des augmentations et des corrections, 1656, in-fol. Ces ouvrages, dont les titres sont en latin, sont écrits en anglais.

PARME (ducs de). *Voyez* FARNÈSE, ALEXANDRE *et* PAUL.

PARMENIDES d'ELÉE, philosophe grec, vivait vers l'an 504 avant J.-C. Il était disciple de Xénophane, et adopta toutes les chimères de son maître. Il n'admettait que deux élémens, le feu et la terre, et soutenait que la génération des hommes est venue du soleil. Il disait aussi qu'il y a deux sortes de philosophie : l'une fondée sur la raison, et l'autre sur l'opinion ; comme si l'opinion n'était pas aussi fondée sur la raison. Il avait mis son système en vers à l'exemple d'Hésiode et de Xénophane. Il ne nous reste que des fragmens de ses ouvrages, au nombre de deux, l'un pour les savans, et l'autre, moins abstrait, pour le peuple. Ces fragmens ont été recueillis en partie par H. Etienne dans l'ouvrage intitulé : *De Poesi philosophica*. Platon a donné le nom de *Parménide* à un dialogue dans lequel il traite des idées.

PARMENION, général des armées d'Alexandre le Grand, eut beaucoup de part à la confiance et aux exploits de ce conquérant. Darius, roi de Perse, ayant offert à Alexandre de lui abandonner tout le pays d'au-delà de l'Euphrate, avec sa fille Statira en mariage, et 10,000 talens d'or pour avoir la paix, Parménion lui conseilla d'accepter des offres si avantageuses. On sait la réponse d'Alexandre (*voyez* son article). Le zèle et la fidélité avec laquelle cet illustre capitaine avait servi son prince furent mal payés par ce héros, qui, sur un soupçon assez léger, fit massacrer le fils et ensuite le père, âgé pour lors de 70 ans (330 avant J.-C.). Ephestion, Cænus et Cratère, favoris d'Alexandre, avaient accusé faussement Parménion d'un complot tendant à ôter la vie à ce prince, et à s'emparer de son royaume. Il était alors gouverneur de la Médie, et il fut massacré par ses officiers, d'après les ordres de l'ingrat monarque. Parménion avait remporté plusieurs victoires sans Alexandre ; mais Alexandre n'avait jamais vaincu sans Parménion.

PARMENTIER (Jean), marchand de

la ville de Dieppe, né en 1494, se fit un nom par son goût pour les sciences et par ses voyages. Il mourut en 1530, dans l'île de Sumatra. Voici ce que Pierre Crignon, son intime ami, nous en dit : « Dès l'an » 1522 il s'était appliqué à la pratique de » la cosmographie sur les grosses et lour- » des fluctuations de la mer. Il y devint » très profond, ainsi qu'en la science de » l'astrologie.... Il a composé plusieurs » *mappemondes* en globe et en plat, d'a- » près lesquelles on a navigué sûrement. » C'était un homme digne d'être estimé » de tous les savans, et capable, s'il eût » vécu, de faire honneur à son pays par » ses hautes entreprises. Il est le premier » pilote qui ait conduit des vaisseaux au » Brésil, et le premier Français qui ait » découvert les Indes jusqu'à l'île de Sa- » mothra ou Sumatra, nommée Tapro- » bane par les anciens cosmographes ; il » comptait même aller jusqu'aux Molu- » ques, et m'avait dit plusieurs fois qu'il » était déterminé, quand il serait de re- » tour en France, d'aller chercher un pas- » sage au nord, et découvrir par là jus- » qu'au sud. » On a de Jean Parmentier diverses poésies, entre autres une pièce intitulée : *Moralité à dix personnages, à l'honneur de l'Assomption de la Vierge Marie*. Dans le recueil de ses vers, imprimé en 1536, in-4°, on trouve : *Description nouvelle des merveilles de ce monde et de la dignité de l'homme* (en vers), etc.

PARMENTIER (ANTOINE), né à Nivelle dans le Brabant, mort à Namur le 12 mai 1722, docteur en théologie à Louvain, s'est distingué par son zèle pour la foi. On a de lui quelques écrits pour la bulle *Unigenitus*, contre Opstraet et d'autres réfractaires, Louvain, 1718, in-8°.

*PARMENTIER (ANTOINE-AUGUSTIN), pharmacien et agronome, né en 1737 à Montdidier, dans la Picardie, perdit de bonne heure son père, et reçut de sa mère, dont l'éducation avait été très soignée, les premiers élémens des langues française et latine. Comme sa position financière ne lui permit pas de continuer cet enseignement dans un collége, le jeune Parmentier fut placé chez un pharmacien d'abord dans sa ville natale, puis à Paris, et il fut employé bientôt dans les hôpitaux de l'armée du Hanovre (1757). Il y donna des preuves multipliées de ses talens et de sa courageuse humanité, et mérita la protection de ses chefs, notamment de Bayen et de Chamousset. (*Voyez* CHAMOUSSET et BAYEN) Cinq fois il avait été fait prisonnier ; et ces chances de la vie des camps tournèrent au profit de son instruction. La paix de 1763 le ramena à Paris : il reprit ses études sous Nollet, Rouelle, et de Jussieu, et il emporta au concours, en 1766, la place d'apothicaire-adjoint de l'hôtel royal des Invalides, dont il devint, six ans après, apothicaire en chef. Ce fut vers cette époque qu'il s'occupa des substances alimentaires. Une disette générale avait eu lieu en 1769 ; l'académie de Besançon ayant proposé, en 1771, un prix pour le meilleur mémoire qui signalerait les substances alimentaires propres à atténuer les calamités d'une disette, Parmentier établit, dans un mémoire qui fut couronné, qu'il était facile d'extraire, de l'amidon d'un grand nombre de plantes, un principe nutritif plus ou moins abondant. Mais il porta ensuite toute son attention sur la propagation de la pomme de terre. Cette production si économique transportée du Pérou en Europe dès le quinzième siècle, cultivée en grand dans l'Italie, dès le 16ᵉ, et introduite en France par les Anglais, pendant nos longues guerres de Flandre, avait été multipliée avec succès dans nos provinces méridionales. Turgot en avait étendu la culture dans le Limousin et dans l'Anjou. Mais elle était l'objet d'une aveugle prévention : on prétendait non plus qu'elle engendrait la lèpre comme au 16ᵉ siècle, mais au moins des fièvres nombreuses. On disait encore qu'elle appauvrissait le terrain dans lequel elle était plantée, et que d'ailleurs il fallait une terre riche pour la faire prospérer. Ce fut pour démontrer le contraire de ces dernières assertions, que Parmentier demanda au gouvernement quelques arpens de la plaine des Sablons dont la stérilite n'avait encore pu être vaincue. On lui donna 54 arpens qu'il ensemença en bravant les plaisanteries de ceux qui traitaient sa conduite de folie. Bientôt ces racines poussèrent des tiges, qui se couvrirent à leur tour de fleurs. Parmentier s'empressa d'en composer un bouquet, qu'il porta à Louis XVI qui avait favorisé l'entreprise, et ce prince en para sa boutonnière. La récolte vint encore confirmer les espérances de Parmentier, qui démontra ensuite que la fécule de cette racine est très délicate. De nouveaux essais furent tentés dans la plaine de Grenelle, et ils réussirent également. Les provinces voulurent jouir des avantages de cette

Digitized by Google

utile découverte; en sorte que c'est aux efforts de Parmentier que l'on doit réellement l'introduction en France de l'usage de ce tubercule qui est devenu une des principales nourritures de l'habitant des campagnes, et une des ressources les plus grandes contre la disette. Parmentier fit aux Invalides du pain de pommes terre sous les yeux de Franklin, et il enseigna aux pâtissiers de Paris le secret de fabriquer le gâteau ou biscuit de Savoie dont la base est encore l'amidon de pommes de terre. Il donna un dîner dont tous les apprêts jusqu'aux liqueurs consistaient dans la pomme de terre déguisée sous vingt formes différentes, et où il avait réuni de nombreux convives. Leur appétit se soutint constamment, et les louanges qu'ils prodiguèrent à l'amphitryon tournèrent à l'avantage de la plante merveilleuse. M. François de Neufchateau a proposé de substituer au nom impropre de cette solanée celui de *Parmentière*. La révolution ravit à Parmentier sa place de pharmacien en chef aux invalides; mais bientôt il en recouvra d'autres qui lui firent oublier les anciennes. Il devint successivement membre de l'institut, président du conseil de salubrité de Paris, inspecteur-général du service de santé des armées, et administrateur des hospices. Il mourut le 17 décembre 1813. MM. Cuvier, Silvestre et Cadet de Gassicourt ont fait l'*Eloge* de Parmentier. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, et a publié beaucoup de *dissertations* ainsi qu'un grand nombre d'*articles* dans des ouvrages périodiques, sur l'agriculture des végétaux, dont il avait fait une étude particulière. Outre les usages de la pomme de terre qu'il a fait connaître, la manière de confectionner le pain, le maïs, la châtaigne, l'eau, le lait, les soupes à la Rumfort, le vin, le sirop de raisin pour suppléer au sucre, en un mot tout ce qui entre dans l'usage journalier des alimens a été le sujet de ses recherches et de ses écrits; et, en vrai philanthrope, il a donné la préférence au solide plutôt qu'à l'agréable. Toutes ses *Dissertations* sont estimées et méritent d'être lues par les agronomes. Parmi ses ouvrages dont la liste complète se trouve dans la Bibliographie agronomique de M. Musset-Pathay, nous citerons : | *Mémoire qui a remporté le prix de l'académie de Besançon sur les plantes alimentaires*, en 1772; | *Examen chimique des pommes de terre, du froment et du riz*, Paris, 1773, in-12; | *Le parfait boulanger*, 1778, in-8°; | *Avis aux bonnes ménagères des villes et des campagnes, sur la manière de faire leur pain*, 1777-94, in-8°; | *Méthode facile pour conserver à peu de frais les grains et les farines*, in-12; | *Moyen pour perfectionner en France la meunerie et la boulangerie*, in-12; | *Précis d'expériences et d'observations sur les différentes espèces de lait*, considérées dans leurs rapports avec la chimie, la médecine et l'économie rurale, Strasbourg, 1799, in-8°. C'est une reproduction perfectionnée d'un mémoire composé en société avec M. Deyeux, et couronné, en 1790, par la société de médecine. | *Expériences et réflexions relatives à l'analyse du blé et des farines;* | *Mémoires sur les avantages que la France peut retirer de ses grains*, in-4°; | *Traité de la châtaigne*, 1780, in-8°; | *Recherches sur les végétaux qui, dans les temps de disette, peuvent remplacer les alimens ordinaires*, Paris, 1781, in-8°. C'est une refonte importante du mémoire adressé à l'académie de Besançon. | *Mémoire couronné* (en 1785) *par l'académie de Bordeaux, sur l'histoire naturelle, la culture et les usages du maïs ;* | *Récréations physiques, économiques et chimiques de Model*, Paris, 1774, 2 vol. in-8°. En traduisant de l'allemand ce recueil d'un premier apothicaire de l'impératrice de Russie, Parmentier y joignit ses observations propres, parmi lesquelles on remarque les résultats de ses expériences sur les champignons. | *Instructions sur les moyens de suppléer à la disette des fourrages, et d'augmenter la subsistance des bestiaux*, 1785; | *Traité sur la culture et les usages des pommes de terre, de la patate et du topinambour*, 1789, in-8°; | *Economie rurale et domestique à l'usage des femmes*, 1793, in-12; | *Code pharmaceutique à l'usage des hospices civils*, 3e édition, 1807, in-8°; | avec Rozier : *Traité théorique et pratique sur la culture des grains*, Paris, 1801, 2 vol. in-8°, où l'on trouve L'*Art de faire le vin, les eaux de vie*, etc Il a donné plusieurs *Mémoires* dans les *Annales de chimie*, et plusieurs articles dans la *Bibliothèque physico-économique*, dont il était un des principaux rédacteurs, etc. Il a coopéré au nouveau *Dictionnaire d'histoire naturelle appliquée aux arts*, et à l'édition du *Théâtre d'agriculture* d'Olivier de Serres, donnée par M. Huzard.

PARMESAN (LE). *Voy.* **MAZZUOLI.**

Digitized by Google

PARNELL (Thomas), poète anglais dans le 18e siècle, né à Dublin en 1679, n'a fait que de petites pièces où il y a peu à gagner pour un esprit solide, et même pour les bonnes mœurs, si nous en jugeons par quelques-uns de ses contes que des Français ont traduits ou imités. On trouve dans ses écrits de l'imagination, de la facilité et de l'élégance, mais peu de force et de chaleur. Il est mort à Chester en 1717.

* **PARNELL** (William), membre du parlement, est mort à Castle-Howard, en Irlande, le 2 avril 1820. Il prit sans cesse la défense de ses compatriotes dans la chambre des communes, et consacra les méditations et les travaux de sa vie entière à l'amélioration morale et physique de la nation irlandaise. On lui doit deux écrits concernant cet objet : *The causes of popular discontents in Irland* (Causes des mécontentemens populaires en Irlande); | *The apology for the catholics* (Apologie pour les catholiques).

* **PARNY** (Evariste-Désiré DESFORGES, chevalier, puis vicomte de), né à l'île Bourbon en 1753, quitta le lieu de sa naissance à l'âge de neuf ans, pour venir en France, et fit d'une manière peu brillante ses études à Rennes; il se crut ensuite appelé à l'état ecclésiastique et entra dans un séminaire de Paris. Lorsqu'il le quitta, il songeait à se rendre à la Trappe; mais bientôt ses sentimens changèrent entièrement. Il embrassa la carrière militaire, et mit à rechercher le plaisir cette sorte d'enthousiasme effervescent avec lequel il avait pratiqué des actes de piété ou de mortification. Cependant il obtint un congé dont il profita pour retourner à l'île Bourbon. C'est pendant son séjour dans cette île qu'il connut cette Eléonore qui lui inspira les chants érotiques auxquels il doit son surnom de *Tibulle français;* il s'engagea ensuite dans de longs voyages, et visita l'Afrique, Buénos-Ayres et les Indes. La faiblesse de sa santé l'ayant obligé de quitter le service, il se retira près de Marly. C'est là que la révolution le trouva favorable à toutes ses innovations Cependant il ne chanta la liberté qu'en 1799, par une *hymne* pour la fête de la jeunesse, insérée dans le *Moniteur*. La même année, Parny, qui unissait à tous les vices d'un débauché l'impiété la plus grande, publia, au milieu des proscriptions et sur les autels renversés, *La Guerre des dieux;* œuvre infâme que l'enfer seul a pu dicter, et qui n'est pas une des productions les moins honteuses de l'époque révolutionnaire. Pour comprendre dans quel excès de dégradation et de cynisme devait être tombé l'homme qui a pu concevoir et exécuter un pareil ouvrage, il faut savoir qu'il s'est attaché à trouver dans la religion la plus pure, dans les mystères les plus chastes, tout ce que l'obscénité a de plus dégoûtant. La doctrine du Sauveur et ses divines actions ne ressemblent sous sa plume qu'au langage d'un épicurien et aux débauches d'un cynique; le nom sacré de Marie ne trouva pas grâce à ses yeux, et il osa l'associer aux noms des courtisanes les plus déhontées. On dit que cet absurde et immoral gouvernement du Directoire fit encourager l'auteur d'une pareille turpitude. Il est certain du moins que les journalistes du temps encouragèrent de leur suffrage *La Guerre des dieux*. Mais Bonaparte, fit rayer le nom de ce poète impie de la liste des candidats à la place de bibliothécaire des Invalides. Parny ne s'arrêta pas à cette œuvre sacrilége : admis à l'institut en 1803, il publia *Les Galanteries de la Bible*. Il obtint de M. Français de Nantes, directeur-général des droits réunis, une place lucrative et *sine cura* dans cette administration, et mourut le 5 novembre 1814. Son successeur à l'institut fut M. de Jouy, qui devait faire l'*Eloge* de Parny. Mais un ordre supérieur défendit de le prononcer.

* **PAROY** (Jean-Philippe-Guy LEGENTIL, marquis de), né en 1750 d'une ancienne famille de Bretagne, embrassa d'abord la carrière des armes, et était parvenu avant la révolution au grade de colonel; mais il quitta le service à cette époque. Son père qui avait toujours blâmé son goût pour la peinture, le trouvant un jour, malgré sa défense, la palette et les pinceaux à la main, les saisit et les jeta dans les fossés de son château. Quelques années après, ce talent devint l'unique ressource de toute sa famille, dont la fortune qui était à Saint-Domingue fut entièrement perdue. La peinture fut aussi pour le marquis de Paroy un moyen de sauver son père emprisonné à Bordeaux, où la mort l'attendait, et comme émigré, et comme député du côté droit de l'assemblée Constituante. Avec son talent de dessinateur il parvint à intéresser des hommes alors puissans, et il sauva ainsi ses jours. Le marquis de Paroy avait aussi l'esprit tourné vers les inventions de toutes sortes. On lui doit l'usage d'un

procédé de stéréotypage, où les matrices de cuivre sont remplacées économiquement par une couche de plâtre appliquée sur des pages en caractères mobiles qui reçoivent sans altération la matière fondue : c'est ce qu'on appelle le *clichage*. Il est aussi l'inventeur d'un vernis à faïence, entremêlé de poudre d'or, qui paraît susceptible d'un très bel effet. Il est mort le 22 décembre 1824. Paroy était de l'ancienne académie de peinture, mais il ne fut point compris dans la classe des beaux-arts lors de la réorganisation de l'institut. Il a publié un *Précis historique de l'origine de l'académie royale de peinture, sculpture et gravure*, Paris, 1816, brochure in-8°, et un *Précis sur la stéréotypie, précédé d'un coup-d'œil rapide sur l'origine de l'imprimerie et ses progrès*, édition stéréotype, d'après les procédés de MM. de Paroy et Durouchail, Paris, 1822, in-8°, de 32 pages et cinq tableaux. On a exécuté d'après ce procédé une collection économique de classiques latins et beaucoup d'autres ouvrages.

PARR (CATHERINE), fut la sixième femme de Henri VIII, roi d'Angleterre. Ce prince ayant fait mourir Catherine Howard, qu'il n'avait pas trouvée vierge, disait-il, se maria vers l'an 1542 à Catherine Parr, veuve du baron Latimer, et sœur du comte Northampton. La nouvelle reine avait du penchant pour le luthéranisme. Henri VIII, destructeur de la religion catholique, et cependant ennemi de Luther et de Calvin, se préparait à lui faire son procès, lorsqu'il mourut en 1546. Un heureux hasard sauva la vie à Catherine : l'acte d'accusation, dressé et signé du roi, tomba de la poche du chancelier, et fut ramassé par un partisan de la reine, qui le lui apporta aussitôt. Avertie du danger, et sans perdre courage, dit l'abbé Millot, elle fait sa visite au roi, loue ses talens, son habileté en théologie, et lui allègue que les disputes dans lesquelles elle était entrée n'avaient eu lieu de sa part que pour faire ressortir plus avantageusement l'esprit de son docte époux. Henri l'embrassa, en lui disant : Mon cœur, nous sommes toujours amis. Catherine ne resta que 34 jours veuve du roi, et se remaria à Thomas de Seymour, amiral d'Angleterre, qui la garda peu de temps ; car elle mourut le 7 septembre 1547. On soupçonna, peut-être témérairement, que son mari, qui aimait la princesse Elizabeth, qu'il se flattait d'épouser, avait avancé cette mort. Que de scènes d'horreurs n'engendrent point la luxure et la fureur dogmatisante d'un seul homme !

PARRAIN. *Voyez* COUTURES.

PARRENNIN ou plutôt PARRENIN (DOMINIQUE), jésuite de la province de Lyon, né en 1665, au Russey, bailliage de Pontarlier, en Franche-Comté, fut envoyé à la Chine en 1698. L'empereur Khang-hi le goûta, l'estima, et avait souvent des entretiens avec lui ; ce fut pour ce prince que le père Parrennin traduisit en langue tartare ce qu'il y avait de plus nouveau en géométrie, astronomie et anatomie, etc., dans les ouvrages de l'académie des sciences de Paris et dans les auteurs modernes. Il suivait toujours le monarque chinois dans ses voyages de Tartarie, et il a été le médiateur dans les contestations survenues entre les cours de Pékin et de Moscou. C'est à lui qu'on est redevable des cartes de l'empire de la Chine. Il mourut à Pékin le 27 septembre 1741. L'empereur voulut faire les frais de ses funérailles, et les grands de l'empire y assistèrent. Le père Parrennin était en correspondance avec M. de Mairan, et leurs lettres respectives ont été imprimées en 1759, in-12 : elles font honneur à l'un et à l'autre. Il traduisit une ancienne *Histoire de la Chine*, et eut part à la *Brevis relatio eorum quæ spectant ad declarationem Sinarum imperatoris Kam-Hi circa Cœli, Confucii et avorum cultum*, Pékin, 1701, 1 vol. On en conserve un exemplaire à la Bibliothèque de Besançon. Le *Recueil* de l'académie de cette dernière ville, tome 1er, contient son *Eloge* par le père Renaud.

PARRHASIUS, peintre, natif d'Ephèse, contemporain et rival de Zeuxis (*voyez* ce nom), vivait vers l'an 420 avant J.-C. Cet artiste réussissait particulièrement dans la partie que l'on appelle le dessin. On trouvait dans ses ouvrages beaucoup de génie et d'invention. Le tableau allégorique que ce peintre fit du *peuple d'Athènes* lui acquit une grande réputation. Cette nation bizarre, tantôt fière et hautaine, tantôt timide et rampante, et qui à l'injustice et à la violence alliait la clémence et l'humanité, était représentée, dit-on, avec tous les traits distinctifs de son caractère. Parrhasius, quoique vaincu dans une occasion par Timanthe (*voyez* ce nom), avait conçu une si haute idée de lui-même, qu'il se prodiguait les louanges les plus fortes : il était méprisant et magnifique dans tout ce qui en-

vironnait sa personne. Il était ordinairement vêtu de pourpre, avec une couronne sur la tête, se regardant comme le *roi de la peinture*, quoique, dans ce temps-là, cet art ne fût encore que peu de chose, et que plusieurs de ceux qu'il rendit célèbres, ne seraient peut-être aujourd'hui que des artistes médiocres. *Voyez* APELLES, PROTOGÈNE, ZEUXIS. Pline fait beaucoup d'éloges de cet artiste.

PARROCEL (Joseph), peintre et graveur, né en 1648 à Brignole en Provence, mort à Paris en 1704, perdit son père dans son enfance. Un de ses frères fut son premier maître. Il le quitta pour se perfectionner à Paris et en Italie. Il rencontra à Rome Le Bourguignon, fameux peintre de batailles, et se mit sous sa discipline. Il passa ensuite à Venise, où il étudia le coloris des savans maîtres qui ont embelli cette ville. De retour en France, il fut reçu avec distinction à l'académie de peinture, et il y fut nommé conseiller. Cet artiste a peint avec succès le portrait, des sujets d'histoire et de caprice; mais il a excellé à représenter des batailles, faisant tout de génie, sans avoir jamais été dans des camps, ni suivi des armées. Cependant il a mis dans ses tableaux de batailles un mouvement et un fracas prodigieux. Il a peint, avec la dernière vérité, la fureur du soldat : *Aucun peintre n'a su*, suivant son expression, *mieux tuer son homme*. Sa touche est d'une légèreté et son coloris d'une fraîcheur admirables. Il peignait avait beaucoup de facilité. A ces rares talens il joignit un esprit cultivé, un cœur généreux, un caractère franc et une physionomie heureuse. Il a gravé avec beaucoup d'intelligence une suite de la *Vie de Jésus-Christ*, et quelques autres morceaux. — Charles PARROCEL, son fils et son élève, fut choisi pour peindre les *Conquêtes de Louis XV*. Plusieurs de ses tableaux ont été exécutés en tapisseries aux Gobelins. Il mourut en 1752 à 62 ans. — Pierre PARROCEL d'Avignon, mort en 1739, à 75 ans, fut l'élève de Joseph Parrocel, son oncle, et de Charles Marate. Son ouvrage le plus considérable est à Saint-Germain-en-Laye, où il a peint, dans une galerie de l'hôtel de Noailles, l'*Histoire de Tobie* en 16 tableaux. Son chef-d'œuvre est à Marseille, dans l'église des religieuses de Sainte-Marie : l'*Enfant Jésus*, assis sur un trône, est représenté couronnant la *Vierge*, qui est humblement inclinée devant lui.

PARSONS ou PARSONIUS (Robert), né en 1547 dans le comté de Sommerset, fit ses études à Oxford, et, quoique catholique, il fit le serment impie qu'on exigeait de ceux à qui on conférait le doctorat. Il s'en repentit d'abord et se rendit à Rome, où il se fit jésuite. Il partit ensuite pour l'Angleterre avec le père Edmond Campian. Ce sont les deux premiers jésuites qui y entrèrent. Leur réputation les y devança. On était informé de la manière dont saint Charles Borromée les avait reçus à Milan, et des victoires qu'ils avaient remportées sur Bèze dans des conférences publiques à Genève. On donna leur signalement dans tous les ports d'Angleterre, pour qu'ils fussent saisis au moment de leur débarquement; mais leur zèle pour la foi catholique leur fit braver tous les dangers et tromper la vigilance des hérétiques. Parsons travailla avec le plus grand fruit à ramener les hérétiques à l'Eglise, et à raffermir les catholiques dans la foi de leurs pères. Ses succès furent si grands, que les sectaires employèrent tous les moyens possibles pour le faire périr; ils mirent sa tête à prix. Ne pouvant le découvrir, ils s'en vengèrent sur les catholiques avec tant de fureur, que ceux-ci prièrent le père Parsons de se retirer. Il se rendit à Rome, où il mourut le 15 avril 1610. Nicolas Antonio, dans sa *Bibliothèque des auteurs espagnols*, dit que Philippe II voulut demander pour lui à Clément VIII le chapeau de cardinal, mais que Parsons l'en détourna par ses larmes et ses prières. Il profita du crédit qu'il avait auprès de ce prince pour l'engager à établir en Espagne et dans les Pays-Bas des séminaires destinés à y élever de jeunes Anglais qui pussent ensuite se consacrer à la propagation de la foi en Angleterre. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en anglais, en latin, en espagnol, pour la défense de la religion catholique, un entre autres sous le nom d'André *Philopater*, en réponse à l'édit d'Elizabeth contre les catholiques. C'est un des jésuites dont les protestans disent le plus de mal; témoin Larrey, qui en fait une espèce de monstre dans son *Histoire d'Angleterre*, tome 2, page 331.

PARTHENAY (Anne de), de l'illustre maison de Parthenay, femme d'Antoine de Pons, comte de Marennes, fut un des principaux ornemens de la cour de Renée de France, duchesse de Ferrare, et fille de Louis XII. Elle avait une belle

voix, chantait bien, et savait parfaitement la musique. Elle apprit le latin, le grec, l'Ecriture sainte et la théologie, sciences peu assorties à la tête d'une femme, et qui lui furent funestes. Elle embrassa les erreurs de Calvin, et travailla beaucoup à les répandre.

PARTHENAY (CATHERINE de), nièce de la précédente, fille et héritière de Jean Parthenay, seigneur de Soubise. Elle épousa en 1558 le baron de Pons, puis, en 1575, René, vicomte de Rohan, 2ᵉ du nom, qu'elle perdit dix ans après. Occupée à élever ses enfans, elle leur inspira des sentimens d'héroïsme, mais en même temps de révolte et d'attachement à l'hérésie. Henri, duc de ROHAN, son fils aîné (*voyez* son article), et ses deux filles, Catherine et Anne de Rohan, répondirent à ses soins. Catherine, décédée en 1607, femme de Jean II, duc de Deux-Ponts, s'immortalisa par sa vertu. Ce fut elle qui fit cette belle réponse à Henri IV : « Je suis trop pauvre pour » être votre femme, et trop noble pour » être votre maîtresse. » Anne, morte sans alliance en 1646, soutint avec un courage digne d'une meilleure cause toutes les incommodités du siége de la Rochelle, aussi bien que sa mère. Cette dame mourut en 1631, à 77 ans.

PARTHENAY (l'abbé JEAN-BAPTISTE de ROCHES de), naquit à la Rochelle, vers 1700, et mourut en 1766. On a de lui: | l'*Histoire de Danemarck*, 1733, 6 vol. in-12 ; | *Histoire de Pologne sous Auguste II*, 1734, 2 vol. in-8° ; | des *traductions* du danois, comme *Voyages d'Egypte et de Nubie*, de Noorden, Copenhague, 2 vol. in-fol. ; | *Histoire du Groenland*, d'Eggde, Copenhague, 1753, in-8° ; | *Pensées morales*, par Holberg, ibid., 1754, 2 vol. in-12. On remarque dans les écrits de l'abbé de Parthenay de la précision et de l'exactitude.

PARTHENAY (JEAN de). *Voyez* SOUBISE.

PARTHÉNIUS de Nicée, qui florissait sous l'empire d'Auguste, est auteur d'un traité *De amatoriis affectionibus* (1531), imprimé en grec et en latin plusieurs fois, in-8° ; entre autres dans *Historiæ poeticæ scriptores* de Gale. Jehan Fornier les a traduits en français, Lyon, 1555, in-8°, réimprimés en 1743, petit in-8°.

PARUTA (PAUL), noble Vénitien, surnommé le *Caton de Venise*, né dans cette ville en 1540, mort en 1598, à 58 ans, fut d'abord historiographe de la république. Son esprit l'éleva par degrés aux premières charges. Il fut nommé à plusieurs ambassades, devint gouverneur de Brescia, et fut enfin élu procurateur de Saint-Marc. Il remplit ces différens postes avec une intégrité et un zèle peu communs. On a de lui plusieurs ouvrages en italien : | de bonnes *Notes* sur Tacite ; | des *Discours politiques*, in-4°, pleins d'idées profondes, dont quelques-unes sont fausses. Ils parurent à Venise en 1599, in-4°. Le président de Montesquieu en a fait usage dans sa *Décadence des Romains*. | Un *Traité de la perfection de la vie politique*, Venise, 1582, in-4°, livre judicieux; | une *Histoire de Venise depuis* 1513 *jusqu'à* 1551, in-4°, 1605 et 1713, avec une *relation de la guerre de Cypre*. Elle est insérée dans le recueil des historiens vénitiens, 1718, 10 vol. in-4° De Thou fait un grand éloge de Paruta.

PARUTA (PHILIPPE), connu par ses immenses recherches sur la Sicile, naquit à Palerme et donna la 1ʳᵉ édition de sa *Collection des médailles de Sicile*, à Palerme, en 1612, in-fol. Cet ouvrage fut réimprimé à Rome en 1649, et à Lyon en 1697. L'édition de Rome est la plus estimée après celle de Palerme. Havercamp en publia une édition latine, en 3 vol. in-fol., qui font partie de la grande collection des *Antiquités d'Italie*, par Grévius et Burmann, Leyde, 1725, et années suivantes, 45 vol. in-fol. Paruta mourut l'an 1629. On a aussi de Paruta des *Eloges des poètes siciliens* en vers et en prose.

PARYSATIS, sœur de Xerxès, et femme de Darius Ochus, roi de Perse, fut mère d'Artaxerxès-Mnémon et de Cyrus le Jeune. Elle favorisa l'ambition de ce dernier, qui se révolta contre son frère Artaxerxès, et fut tué à la fameuse bataille de Cunaxa, l'an 401 avant J.-C. Parysatis, infiniment sensible à cette perte, tira une cruelle vengeance de tous ceux qui avaient eu part à sa mort. Elle fit empoisonner Statira, femme de son fils Artaxerxès, qu'elle n'aimait point, et se souilla de tous les crimes que peut commettre la vengeance animée par l'ambition.

PAS (MANASSÈS de), marquis de FEUQUIERES, d'une des plus anciennes maisons d'Artois, naquit à Saumur en 1590. Il prit le parti des armes à l'âge de 13 ans, et monta de degré en degré jusqu'aux grades de lieutenant-général et de général d'armée. Il fut pris au siége de La Rochelle, et resta prisonnier jusqu'à la red-

dition de la place. Après la mort de Gustave-Adolphe, il fut envoyé ambassadeur extraordinaire en Allemagne, et, après bien des peines, il forma cette union des Suédois et de plusieurs princes de l'empire avec le roi, union si avantageuse à la France et si funeste à la religion catholique en Allemagne. La guerre s'étant bientôt allumée contre la maison d'Autriche, il commanda en 1635 l'armée française, conjointement avec le duc de Saxe-Weimar. La fatigue de cette campagne lui causa la seule maladie qu'il ait eue dans sa vie. Le roi envoyait tenir conseil à la ruelle de son lit. Dès qu'il fut rétabli, il continua de se signaler. Il assiégea Thionville en 1639. Piccolomini lui livra bataille et le fit prisonnier. Sa rançon coûta au roi le général Ekenfort, deux colonels, et 18,000 écus. Feuquières était alors mourant de ses blessures; il expira à Thionville le 14 mars 1640. Ses *Négociations* d'Allemagne en 1633 et 34 ont été publiées à Paris, 1753, en 3 vol. in-12.

PAS (ISAAC de), fils aîné du précédent, lieutenant-général du roi, et gouverneur de Verdun, mourut ambassadeur extraordinaire en Espagne, l'an 1688. Il avait été vice-roi de l'Amérique, et ambassadeur en Suède, où il demeura 10 ans.

PAS (ANTOINE de), marquis de Feuquières, fils aîné d'Isaac, commença à se signaler en Allemagne en 1688. De là il passa en Italie, et se distingua à la bataille de Staffarde, aux prises de Suze et de quelques autres villes de Piémont. Nommé lieutenant-général en 1693, il servit en cette qualité jusqu'à la paix, et mourut en 1711, à 63 ans. Le marquis de Feuquières était un excellent officier, et connaissait la guerre par principes et par expérience; mais son esprit n'était pas moins chagrin qu'éclairé. Aristarque et quelquefois zoïle des généraux, il se plaignait de tout le monde, et tout le monde se plaignait de lui. On disait qu'il était « le plus brave homme de l'Europe, parce » qu'il dormait au milieu de cent mille » de ses ennemis. » Sa capacité n'ayant point été récompensée par le bâton de maréchal de France, il employa trop, contre ceux qui servaient l'état, des lumières qui auraient été très utiles, s'il eût eu le génie aussi conciliant que pénétrant, appliqué et hardi. On a de lui des *Mémoires* in-4° en 4 vol. in-12. C'est la liste des fautes des généraux français sous le règne de Louis XIV. Mais ces fautes ne sont pas toutes réelles; il dénature souvent les faits pour avoir lieu de critiquer et de condamner. « Ses mémoires, dit le » duc de Saint-Simon, savamment, clai-» rement, précisément, noblement écrits, » seraient un chef-d'œuvre en ce genre, » si, comme un chien enragé, il n'avait » pas déchiré, et souvent mal à propos, » tous les généraux sous lesquels il a » servi. » Cela n'empêche pas que l'ouvrage ne mérite d'être lu par les guerriers, et ne puisse leur être très utile.

PAS, *Pacæus* (RICHARD). *Voyez* PACS.

PAS ou PAAS (CRISPIN de), en latin *Passæus*, célèbre graveur, né à Armuyde, en Zélande, vers 1536, fut disciple de Coornhaert, fameux enthousiaste, et se fit une réputation mieux méritée. Il a gravé un grand nombre d'estampes sur toutes sortes de sujets. Durant un assez long séjour à Paris, il a fait imprimer à ses dépens l'*Instruction du roi en l'exercice de monter à cheval, par A. de Pluvinel* (*voyez* ce nom), ornée de 50 planches très bien gravées, dont toutes les figures sont des portraits ressemblans : cette édition est rare. Il mourut probablement à Utrecht, où il s'était fixé, avant le milieu du 17e siècle.—SIMON de PAS, son fils, qui excella à graver des portraits en grand, fut appelé à la cour du roi de Danemarck, et y demeura jusqu'à sa mort. *Magdeleine* et *Barbe*, ses deux filles, manièrent aussi le burin avec distinction. — CRISPIN PAS, dit le *jeune*, était fils de Simon. Il a aussi gravé avec succès.

PASCAL (BLAISE), naquit à Clermont en Auvergne, le 19 juin 1623, d'un président à la cour des aides. Les mathématiques eurent pour lui un attrait singulier; mais son père lui en cacha avec soin les principes, de peur qu'elles ne le dégoûtassent de l'étude des langues. Le jeune Pascal, gêné dans son goût pour la géométrie, ne devint que plus ardent à l'apprendre, et il y réussit à un certain point, de même que dans la physique. Son Traité de l'*Equilibre des liqueurs*, et les *Problèmes* qu'il a résolus sur la *cycloïde*, prouvent que, s'il avait vécu plus longtemps, il aurait excellé dans les sciences auxquelles il s'était consacré. Voilà l'éloge que l'on doit à ses talens. Mais lorsqu'on dit que, dès l'âge le plus tendre, Pascal, sans le secours d'aucun livre, et par les seules forces de son génie, parvint à découvrir et à démontrer toutes les propositions du premier livre d'Euclide

Digitized by Google

jusqu'à la 32^e, on répond qu'un homme de ce mérite n'a pas besoin de panégyriques fondés sur des fables inventées à plaisir; lorsqu'on veut faire regarder Pascal comme l'auteur du sentiment de la gravité de l'air, parce qu'il a fait faire à M. Perrier, son beau-frère, cette expérience sur le *Puy-de-Dôme*, on répond que cette expérience est de Descartes, qui, deux ans auparavant, le pria de la vouloir faire (comme il est marqué dans la *Lettre* 77^e, tom. 3^e, de ce philosophe), et que d'ailleurs cette expérience n'est qu'une suite de celle de Torricelli; lorsqu'enfin on raconte que Pascal, dès l'âge de 16 ans, composa un *Traité des sections coniques*, qui fut admiré de tous les savans géomètres, on répond, avec Descartes, dans sa 38^e Lettre au père Mersenne, tom. 2, que c'était le Traité de M. Des-Argues. « J'ai aussi reçu, dit Descartes, » dans cette lettre, l'*Essai* touchant les » coniques du fils de M. Pascal; et, avant » que d'en avoir lu la moitié, j'ai jugé qu'il » avait pris presque tout de M. Des-Ar- » gues, ce qui m'a été confirmé inconti- » nent après par la confession qu'il en fit » lui-même. » Pascal continuant à se faire de la réputation, se retira à Port-Royal-des-Champs, et se consacra dans cette retraite à l'étude de l'Ecriture sainte. Les solitaires qui habitaient ce désert étaient alors dans l'ardeur de leurs disputes avec les jésuites. Ils cherchaient toutes les voies de rendre ces pères odieux : Pascal fit plus, aux yeux des Français, il les tourna en ridicule. Ses 18 *Lettres provinciales* parurent toutes in-4°, l'une après l'autre, depuis le mois de janvier 1656, jusqu'au mois de mars de l'année suivante. Elles sont un mélange de plaisanterie fine, et de satire violente; avant d'être publiées, elles furent revues par Arnauld et Nicole. On prétend que Bossuet, interrogé lequel de tous les ouvrages écrits en français il aimerait mieux avoir fait, répondit : *Les Provinciales*. C'est Voltaire qui rapporte cette anecdote; il cite pour garant Bussi-Rabutin, évêque de Luçon, de qui, dit-il, il l'avait entendu dire. Pour la vérifier, il aurait fallu rappeler à la vie cet évêque. Telles sont les preuves de Voltaire, et c'est sur sa parole que la plupart des lexicographes répètent des assertions si peu vraisemblables. Les gens sensés savent qu'il ne faut jamais se défier plus de cet homme que quand il affirme quelque chose avec plus d'assurance. Les *Provinciales* furent foudroyées par la puissance ecclésiastique et par la puissance civile. Le pape, le conseil d'état, des parlemens, des évêques, les condamnèrent comme un libelle diffamatoire. Le parlement d'Aix les fit brûler par le bourreau, le 9 février 1657; mais tous ces anathèmes ne servirent qu'à les répandre. « Vous semble-t-il, dit Ra- » cine, que les *Lettres provinciales* soient » autre chose que des comédies? L'auteur » a choisi ses personnages dans les cou- » vens et dans la Sorbonne. Il introduit » sur la scène tantôt des jacobins et tan- » tôt des docteurs, et toujours des jésuites. » Le monde en a ri pendant quelque » temps, et le plus austère janséniste au- » rait cru trahir la vérité, que de n'en » pas rire. » (*Lettre de M. Racine, ou Réplique aux Réponses de MM. Dubois et Barbier d'Aucour*, dans l'*Abrégé de l'Histoire de Port-Royal*, Cologne, 1770, p. 73). Ajoutons à ce jugement de Racine celui de Voltaire (*Siècle de Louis XIV*) : « Il est vrai, dit cet auteur, que » tout le livre porte à faux. On attribuait » adroitement à toute la société des opi- » nions extravagantes de quelques jésuites » espagnols et flamands. On les aurait dé- » terrées aussi bien chez les casuistes do- » minicains et franciscains; mais c'était » aux seuls jésuites qu'on en voulait. On » tâchait, dans ces Lettres, de prouver » qu'ils avaient un dessein formé de cor- » rompre les hommes; dessein qu'aucune » société n'a jamais eu et ne peut avoir. » Voltaire va jusqu'à lui ravir le mérite du style des *Provinciales*, tant prôné, et prouve dans une *Lettre au père de la Tour*, imprimée en 1767, in-8°, que si Pascal a écrit avec beaucoup de sel et d'agrément, il n'a pas écrit avec toute la pureté que l'on peut exiger; il fait de ces Lettres avec les écrits de quelques hommes célèbres un parallèle qui n'est pas du tout à l'avantage de Pascal. M. Rigoley de Juvigny, dans son livre *De la décadence des lettres et des mœurs*, n'en parle pas plus favorablement. « Si ces Lettres, » dit-il, ont fait dans le temps la plus » grande sensation, c'est qu'elles atta- » quaient une compagnie puissante alors » dans l'Eglise, dans l'état et dans les let- » tres. On les répandit dans toute l'Eu- » rope. La manière agréable dont elles » sont écrites, assaisonnées surtout de ce » sel dont se nourrit volontiers la mali- » gnité, les fit lire et rechercher, malgré » la sécheresse et le sérieux des matières » qu'on y traite. » (*Voy.* DANIEL GABRIEL,

Digitized by Google

BUSEMBAUM, ESCOBAR, RANCÉ.) L'auteur des *Provinciales* se brouilla avec ses intimes amis, parce qu'il changea de sentiment au sujet de la signature du Formulaire. En 1657, il soutenait, comme on le voit par les 17ᵉ et 18ᵉ lettres provinciales, que les cinq Propositions étaient bien condamnées, mais qu'elles ne se trouvaient pas dans l'*Augustinus*, et qu'on pouvait signer le Formulaire; en 1661, il soutint au contraire que les papes avaient erré non sur le fait, mais sur le droit; d'où il concluait qu'on ne pouvait pas signer le Formulaire, et que la signature des religieuses de Port-Royal n'était pas sincère. C'est pendant cette querelle qu'un homme du parti dit de lui : « On ne peut » guère compter sur son témoignage, soit » au regard des faits qu'il rapporte, parce » qu'il en était peu instruit, soit au re- » gard des conséquences qu'il en tire, et » des intentions qu'il attribue à ses adver- » saires, parce que sur des fondemens » faux ou incertains il faisait des systè- » mes qui ne subsistaient que dans son » esprit. » (*Lettre d'un ecclésiastique à un de ses amis.*) Cependant Pascal dépérissait tous les jours ; sa santé s'affaiblissait, et son cerveau se sentit de cette faiblesse. Il croyait toujours voir un abîme à son côté gauche ; il y faisait mettre une chaise pour se rassurer. Ses amis, son confesseur, son directeur, avaient beau calmer ses alarmes, il se tranquillisait pour un moment, et l'instant d'après il creusait de nouveau le précipice. (*Voyez* NICOLE.) Il croyait aussi avoir eu une extase ou vision, dont il conserva la mémoire le reste de ses jours, dans un papier qu'il portait toujours sur lui, entre l'étoffe et la doublure de son habit. Ses adversaires se sont trop servis de ce dérangement d'organes pour affaiblir la grande idée que le parti s'est efforcé de donner d'un de ses plus zélés adeptes. Loin d'imiter un procédé qui semble manquer de générosité, nous nous contenterons, à l'exemple de saint Jérôme, de regretter qu'un homme si éclairé et si pieux, au moins selon les apparences les plus marquées, n'ait pas été tout simplement attaché au grand arbre de l'Eglise : *Nihil aliud dico quam Ecclesiæ hominem non fuisse*. Pascal mourut à Paris en 1662, à 39 ans. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui : | des *Pensées*, recueillies et données au public depuis sa mort, en 1670, en un vol. in-12. Ce sont différentes réflexions sur le christianisme. Il avait projeté d'en faire un ouvrage suivi ; ses infirmités l'empêchèrent de remplir ce dessein. Il ne laissa que quelques fragmens, écrits sans aucune liaison et sans aucun ordre : ce sont ces fragmens qu'on a donnés au public. Voltaire les a attaqués. Non content d'avoir traité l'auteur de *misanthrope sublime* et de *vertueux fou*, il a beaucoup déprimé son livre. On sent comment un ennemi forcené du christianisme a dû parler d'un ouvrage qui en contenait d'excellentes preuves. Il faut convenir néanmoins que l'auteur y est trop occupé de lui-même, et qu'à de bonnes réflexions il mêle des égoïsmes dont il semble avoir pris le modèle dans les *Essais* de Montaigne, mais qui sont d'autant plus déplacés, que la nature du livre et de la religion dont il traite les exclut positivement. Un historien ecclésiastique, en parlant de ses *Pensées* et d'autres ouvrages faits par des gens de faction et de parti, s'exprime de la sorte : « Comme l'esprit » de l'Eglise ne fut jamais de mettre en » recommandation les ouvrages même ir- » répréhensibles des écrivains suspects, » parce que les simples passent très aisé- » ment de l'estime de l'auteur à toutes » ses productions; nous avons cru ne » pouvoir mieux faire, que de nous pres- » crire un silence absolu sur toutes ces » sortes d'écrits; du reste, la piété ne peut » rien y perdre. Avec leur beau style, » leur méthode et leur profondeur même, » ils sont presque tous d'une froideur et » d'une sécheresse qui resserrent les » cœurs au lieu de les attendrir. Tant il » est vrai que l'Esprit saint ne commu- » nique point son onction hors du sein » véritable de l'Eglise. » (*Voyez* BARRAL MAROT.) | Un *Traité de l'équilibre des liqueurs*, in-12 ; | quelques autres écrits pour les curés de Paris, contre l'*Apologie* des casuistes du père Pirot. Les éditions les plus recherchées des *Provinciales* sont, celle qui fut imprimée en quatre langues, à Cologne en 1684, in-8°; celle in-12, en français seulement, sans notes, imprimée à Cologne en 1657, et celle d'Amsterdam en 4 vol. in-12, 1739, avec les notes de Nicole, qui s'est caché sous le nom de *Wendrock*, comme Pascal sous celui de *Louis Montalte*. L'abbé Bossut, de l'académie des sciences, publia en 1779 une édition des *OEuvres* de Pascal, 5 vol. in-8°; nous en avons, depuis, plusieurs autres, notamment celle de Paris, Didot, 1816, 2 vol. in-8°. M. Raymond a publié un

éloge de Blaise Pascal, qui a été couronné par l'académie des Jeux Floraux de Toulouse, 1816.—GILBERTE PASCAL, sa sœur, veuve de Florin Perrier, a mis à la tête des *Pensées sur la religion*, la *Vie* de l'auteur. On s'imagine aisément comment une sœur engagée dans le même parti parle d'un frère qui en faisait un des principaux ornemens. *Voyez* sur la célébrité des chefs et gens de parti une réflexion qui se trouve à l'article ARNAULD ANTOINE. Les *Pensées*, souvent réimprimées, ont été frauduleusement mutilées dans l'édition donnée par Condorcet, Londres, 1779, in-8°; réimprimée en 1778, avec des notes de Voltaire. *Voyez* CONDORCET (1).

PASCHAL Ier (saint), *Paschasius*, Romain, succéda dans la chaire de saint Pierre à Etienne IV, en 817. Il envoya des légats à Louis le Débonnaire, qui confirma en sa faveur les donations faites au saint Siége. Il reçut à Rome les Grecs exilés pour le culte des saintes images, et couronna Lothaire empereur. Ce pontife, digne des temps apostoliques par ses vertus et ses lumières, mourut le 11 mai 824. Il ne lui manquait qu'un caractère plus ferme. Rome fut déchirée par des factions sous son pontificat; il s'y commit des meurtres et d'autres crimes, suite de l'anarchie. Son successeur fut Eugène II; l'Eglise honore la mémoire de saint Paschal le 14 mai.

PASCHAL II, Toscan, nommé auparavant *Rainieri*, succéda au pape Urbain II en 1099. Il avait été religieux de Cluny avant que d'être souverain pontife. Il excommunia l'antipape Guilbert, mit à la raison divers petits tyrans qui maltraitaient les Romains, tint plusieurs conciles, et s'attira de grandes affaires au sujet des investitures, de la part de Henri Ier, roi d'Angleterre, de l'empereur Henri IV et Henri V son fils. (*Voy.* HENRI IV et HENRI V, empereurs.) Ce prince passa en Italie l'an 1110 pour recevoir la couronne impériale; mais le pape ne voulut la lui accorder qu'à condition qu'il renoncerait au droit des investitures. Henri était si peu disposé à satisfaire le pontife, qu'après avoir chicané quelques heures, il le fit arrêter, et exerça des cruautés inouïes, jusqu'à faire massacrer les clercs et les religieux qui avaient été au-devant de lui avec des démonstrations d'attachement et de respect. Cette atrocité irrita tellement les Romains, que, dès le même jour, ils firent main-basse sur tous les Allemands qui se trouvaient dans leur ville. L'empereur, obligé de quitter Rome, emmena le pape avec lui, et le retint prisonnier jusqu'à ce qu'il eût accordé ce qu'il souhaitait. Dès que Paschal se vit en liberté, il cassa, dans deux conciles tenus à Rome en 1112 et 1116, la concession qu'on lui avait arrachée. Accablé autant que dégoûté du poids de la grandeur, il voulut abdiquer le pontificat, et n'en put venir à bout. Il mourut le 22 janvier 1118. On a de lui un grand nombre de *Lettres* dans la collection des *Conciles* du père Labbe. — Il ne faut pas le confondre avec deux antipapes du nom de PASCHAL, l'un, du temps de Sergius Ier (*voy.* ce nom); l'autre, qui s'opposa au pape Alexandre III. *Voyez* GUI de Crême.

PASCHAL BAYLON (saint), naquit en 1540 à Torre Hermosa, petit bourg du royaume d'Aragon, de parens vertueux, mais d'une fortune trop bornée pour qu'il fût envoyé aux écoles. Il y suppléa en portant toujours un livre avec lui dans les champs, et priant ceux qu'il rencontrait de lui apprendre les lettres. Il sut

(1) Après avoir mentionné l'édition des *Pensées de Pascal*, publiée en 1776 par Condorcet, l'auteur de l'article Pascal, dans la *Biographie universelle de Michaud*, ajoute : « Cette édition ne mérite aucune confiance : l'éloge (*dont l'éditeur a fait précéder le livre*) contient des erreurs, et se ressent sur beaucoup de détails, de l'esprit avec lequel il a été composé. L'auteur affecte de se contredire lui-même dans les notes, ce qui jette un louche continuel sur ce qu'il dit de son héros, toujours placé de cette manière entre la louange et le sarcasme; ce procédé est celui d'un écrivain qui ne respecte pas plus le public qu'il ne sait se respecter lui-même. Les Pensées de cette édition sont incomplètes; quelques-unes sont mutilées, et d'autres même falsifiées. Voltaire faisant les fonctions de *second éditeur*, a renforcé le travail de Condorcet de nouvelles notes, dans une édition qui parut en 1778; réimprimée en 2 vol. in-18, Londres, Cazin, 1785. A la lecture de ce recueil et du double commentaire qui l'accompagne, le livre tombe des mains. La mauvaise foi et l'indécence y éclatent à chaque page, sans parler de la faiblesse du raisonnement dans les passages où les auteurs ont voulu être sérieux. Si ce travail est un déplorable monument des efforts de l'incrédulité, il atteste du moins l'impuissance des auteurs dans une triste cause, par la perfidie des moyens qu'ils sont réduits à employer. On sait que Voltaire faisait à Condorcet cette loyale invitation : *Mon ami, ne vous lassez point de répéter que depuis l'accident du pont de Neuilly, le cerveau de Pascal était dérangé.* Il est vrai que, selon la remarque de Bossut, il n'y a à cela qu'une petite difficulté : c'est que ce *cerveau dérangé* a produit depuis l'accident, les *Provinciales* et les *solutions des problêmes de la Roulette*. »

bientôt parfaitement lire et écrire, et ne se servit de cet avantage que pour se perfectionner dans la religion. Sorti du premier âge, il se loua en qualité de berger. Dans ce paisible état, il apprit comme David à connaître, bénir et aimer le Dieu qu'il trouvait partout, et acquit en peu de temps une si grande expérience dans les choses spirituelles, qu'il eut bientôt sujet de dire comme lui : *Beatus homo quem tu erudieris, Domine, et de lege tua docueris eum* (Ps. 93). Voulant rester pauvre, il quitta son maître, qui avait voulu l'adopter pour son fils, et se mit en service dans le royaume de Valence, près d'un couvent de franciscains déchaussés, où il ne fut bientôt connu que sous le nom du *saint berger*. En 1564, il y fut reçu en qualité de frère convers, et mourut âgé de 52 ans, le 17 mai 1592, à Villa-Réal, près de Valence. Paul V le béatifia en 1618, et Alexandre VIII le canonisa en 1690. Sa *Vie* a été écrite par Jean Ximénès, son compagnon, et par Christovel ou Christophe d'Arta. *Voyez* les divers monumens que le père Papebroch a publiés dans le tome de mai, p. 48-132.

PASCHAL (saint Pierre), religieux de la Merci, né à Valence, enseigna la philosophie et la théologie avec succès dans son ordre. Sa réputation le fit nommer précepteur de l'infant don Sanche, puis évêque de Jean en 1296. Il combattit avec zèle le mahométisme, par un excellent ouvrage publié en 1300, par des sermons solides, et par l'exemple de sa vie sainte. Il fut pris par les Maures de Grenade en 1297. Ces barbares le retinrent en esclavage, et le firent ensuite mourir cruellement le 6 décembre 1300, à 72 ans. Le clergé et le peuple de son église lui ayant envoyé une somme d'argent pour sa rançon, il la reçut avec beaucoup de reconnaissance ; mais au lieu de l'employer à se procurer la liberté, il en racheta un grand nombre d'enfans qu'il s'était occupé à instruire durant sa captivité, et dont l'âge tendre lui faisait craindre qu'ils n'abandonnassent la religion chrétienne. Son nom est vénéré en Espagne, où il fonda un grand nombre de monastères. Sa *Vie* a été imprimée à Paris en 1674, in-12.

PASCHAL (Charles PASQUALI, plus connu sous le nom de), né l'an 1547 à Coni en Piémont, vicomte de Quente, conseiller d'état, et avocat-général au parlement de Rouen, fut ami du célèbre Pibrac, dont il écrivit la *Vie*. Ses talens le firent envoyer ambassadeur en Pologne l'an 1576, puis en Angleterre l'an 1589, et chez les Grisons en 1604. Il servit son prince en homme d'esprit et en citoyen zélé. Son ambassade de Pologne plut si fort au roi, qu'il l'honora du titre de chevalier, et ajouta à ses armes une fleur de lis. Une paralysie ne lui permettant plus de travailler pour l'état, il alla mourir à sa terre de Quente, près d'Abbeville, en 1625, à 79 ans. On a de lui : | un traité intitulé *Legatus*, dans lequel il parle des devoirs du négociateur en homme qui savait et les connaître et les remplir. La meilleure édition est celle d'Elzévir, 1645, in-12; son ambassade chez les Grisons, publiée in-8° sous le titre de *Legatio rhætica*, n'est pas marquée au même coin que l'ouvrage précédent. | La *Vie de Gui du Faur de Pibrac*, 1584, in-12, en latin. Elle est curieuse, et a été traduite en français par du Faur d'Hermay, 1617, in-12; | un bon ouvrage *De coronis*, Leyde, 1671, in-8° ; | *Censura animi ingrati*, in-8°.

PASCHASE-RATBERT, né à Soissons, fut élevé avec soin par les religieuses de Notre-Dame de cette ville, dans l'extérieur de leur monastère. Il prit ensuite l'habit de bénédictin dans l'abbaye de Corbie sous saint Adélard. Pendant l'exil de son abbé Wala, successeur et frère d'Adélard, il composa, vers 831, un *Traité du corps et du sang du Seigneur*, pour l'instruction des jeunes religieux de la nouvelle Corbie, en Saxe. Il enseigne dans ce traité que « le corps de J.-C. est » réellement dans l'eucharistie le même » qui est né de la Vierge, qui a été cru» cifié, qui est ressuscité et qui est monté » au ciel. » Cet ouvrage, où l'auteur ne disait rien de nouveau, renfermait quelques expressions nouvelles. Ratramne et Jean Scot les attaquèrent ; Paschase les défendit avec force, prouva qu'il n'avait écrit que ce que tout le monde croyait depuis les apôtres : *Quod totus orbis credit et confitetur*. Paschase était alors abbé de Corbie. Les tracasseries qu'on lui suscita, et quelques autres chagrins, le portèrent à se démettre. Il vécut en simple religieux, uniquement occupé à orner son esprit des connaissances sacrées et ecclésiastiques, et à enrichir son cœur de toutes les vertus de son état. Ce saint religieux mourut le 26 avril 865, n'étant que diacre, et fut enterré dans la chapelle de Saint-Jean. En 1073, son corps fut trans-

Digitized by Google

féré dans la grande église, par l'autorité du saint Siége. On trouve son nom dans le *Martyrologe* gallican et dans celui des bénédictins. Son humilité était telle que malgré ses lumières et ses vertus, il se croyait le rebut de l'ordre monastique, et s'appelait *Peripsema monachorum*. Le ministre Claude, et plusieurs auteurs calvinistes, échos de cet écrivain, ont prétendu que le dogme de la transsubstantiation n'était pas antérieur à Paschase, qui en est l'inventeur selon eux; mais Nicole fait voir le ridicule de cette prétention chimérique. Il a démontré dans son Traité de *la perpétuité de la foi*, que Paschase n'a rien enseigné de nouveau sur ce point, et que la présence réelle a été crue et enseignée de tout temps dans l'Église. Les ouvrages du savant abbé de Corbie sont: | des *Commentaires* sur saint Matthieu, sur les Lamentations de Jérémie; | un *Traité du corps et du sang de J.-C.* dans l'eucharistie; | une *Epître* à Frudegard, sur le même sujet; | la *Vie de saint Adélard*, et d'autres ouvrages, que le père Sirmond fit imprimer à Paris en 1618, in-folio. Dom Martenne a inséré dans sa Collection le traité *De corpore Christi*, plus exact que dans l'édition du père Sirmond, et quelques ouvrages découverts depuis 1618. Le père d'Achery a publié dans le tome 12[e] de son *Spicilége* le traité de Paschase Ratbert, *De partu Virginis :* question qui fit grand bruit aussi dans le 11[e] siècle, et à laquelle cet illustre bénédictin prit part. *Voyez* la *Vie* de Paschase par le père Sirmond, à la tête de l'édition que ce jésuite a donnée des *OEuvres* de ce savant et pieux cénobite, ainsi qu'une autre *Vie* que dom Hugues Ménard a tirée des archives de Corbie, et qu'il a insérée dans ses notes sur le martyrologe bénédictin. *Voyez* aussi Ceillier, tom. 19, p. 87; les auteurs de l'*Hist. litt. de la France*, tome 5, p. 287; et Légipont, *Hist. litt. bened.*, tome 3, p. 77.

PASCHIUS (Georges), savant allemand, florissait dans le 17[e] siècle. Sa vie nous est inconnue, mais il y a de lui un ouvrage qui mérite d'être connu. Il est intitulé : *Tractatus de novis inventis, quorum accuratiori cultui facem prætulit antiquitas*, Leipsick, 1700, in-4°. Ce livre, peu commun, est rempli de recherches profondes. M. Dutens a dû s'en servir dans ses *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes.*

PASINI (Joseph), abbé de Montoronisio, né à Turin en 1696, se distingua par ses vastes connaissances, et par son profond savoir dans les langues orientales. Le roi de Sardaigne le nomma son conseiller et ensuite bibliothécaire de l'université de Turin, où il mourut vers l'an 1770. Ses principaux ouvrages sont: | *Vocabolario italiano latino*, etc. Turin, 1737, 2 vol. in-4°; | *Histoire du nouveau Testament, avec des réflexions morales et des observations*, Turin, 1749; Venise, 1751, 2 vol. in-4°; | *Codices manuscripti bibliothecæ regii taurinensis athenæi per linguas digesti, et binas in partes distributi*, etc., avec Antoine Rivautella et François Berta, gardes et conservateurs de la même bibliothèque, etc. Turin, 1749-50, 2 vol. in-fol.; | *Grammaticæ linguæ sanctæ institutio cum vocum anomalarum explicatione*, Pavie, 1739. Tous les ouvrages de l'abbé Pasini sont écrits d'un style élégant et correct, et remplis d'une érudition très étendue.

PASOR (Mathias), né en 1599, à Herborn, dans le comté de Nassau, fit de très bonnes études à Heidelberg, où ses succès dans plusieurs actes académiques lui valurent une chaire de mathématiques en 1620. Les guerres du Palatinat l'obligèrent de s'enfuir en Angleterre : il se fixa à Oxford, et y professa les langues orientales jusqu'en 1629, qu'on lui offrit la chaire de philosophie à Groningue. Il y enseigna aussi les mathématiques, la théologie, la morale, et y mourut aimé et estimé en 1758. On a de lui : | un *Recueil de thèses*, auxquelles il avait présidé lui-même; | un *Traité* contenant des idées générales de quelques sciences. Il a publié les ouvrages de Georges Pasor, son père, professeur en grec à Franeker, mort en 1637. Les principaux sont : | *Lexicon novi Testamenti*, livre utile, contenant tous les mots grecs du nouveau Testament, Elzévir, 1672, in-8°; | *Manuale Testamenti*, etc.; | *Collegium hesiodæum*, dans lequel il analyse les mots difficiles d'Hésiode.

PASQUALIGUS (Zacharie), théatin de Vérone vers le milieu du 17[e] siècle, s'appliqua à l'étude de la théologie morale. Il a donné *Praxis Jejunii*, Gènes, 1655, in-fol. Le pays où il naquit a conservé l'usage de dépouiller quelques enfans de leur virilité : usage barbare que la jalousie inventa autrefois en Orient, et qu'on renouvela en Occident pour avoir quelques belles voix de plus. Pas-

qualigus a fait un *Traité* moral sur cette cruelle opération, qui est si sévèrement défendue par les lois de l'Eglise.

PASQUIER (ETIENNE), né à Paris en 1529, fut reçu avocat au parlement et y plaida avec un succès distingué. Il brilla surtout dans le temps des querelles des jésuites avec l'université. Versoris se chargea de la cause des enfans d'Ignace, et Pasquier défendit celle de leurs adversaires. Le portrait qu'il fit de la société n'était rien moins que flatteur. Sa conclusion fut : « Que cette nouvelle société de » religieux qui se disaient de la compa» gnie de Jésus, non seulement ne de» vait point être agrégée au corps de l'uni» versité, mais qu'elle devait encore être » bannie entièrement, chassée et exter» minée de France. » Cette conclusion parut un peu dure, ainsi que le reste du plaidoyer, qui n'était d'ailleurs qu'une déclamation pleine de fiel. Les jésuites furent seulement exclus de l'université. Henri III gratifia Pasquier de la charge d'avocat-général de la chambre des comptes, qu'il remit à son fils peu de temps après. Député en 1588, aux états-généraux de Blois, il fut témoin, dans cette ville, de l'assassinat du duc de Guise. Après la dissolution des états, il suivit le roi à Tours, et il y vit la réconciliation de ce monarque avec Henri IV. Il mourut à Paris en 1615, à 86 ans. Ses principaux ouvrages sont : | des *Poésies* latines et françaises. Celles-ci sont très faibles, les autres valent mieux. On trouve dans les latines six livres d'*Epigrammes* et un livre des *Portraits* de plusieurs grands hommes. Les françaises sont divisées en *Jeux poétiques*, en *Versions poétiques*, en *Sonnets*, en *Pastorales*. La *Puce* et la *Main* sont ce qu'il y a de plus saillant. Pasquier ayant aperçu une puce sur le sein de mademoiselle des Roches, en 1588, pendant la tenue des grands jours de Poitiers, tous les poètes latins et français du royaume prirent part à cette rare découverte, et cet insecte fit bourdonner tous les insectes du Parnasse. Ce fut le sujet d'un recueil intitulé *La Puce des grands jours de Poitiers*. La *Main de Pasquier* est un autre recueil de vers en son honneur. S'étant trouvé aux grands jours de Troyes, un peintre, qui avait fait son portrait, avait oublié de lui faire des mains. Cette singularité excita la verve de tous les rimailleurs du temps. | *Ordonnance d'Amour*, Anvers (au Mans), 1674, in-8° : pièce obscène, remplie d'expressions dont on rougirait même dans les maisons de débauche ; | *Recherches sur la France*, en dix livres, dont la meilleure édition est de 1665, in-fol. Cet ouvrage est un parterre varié de fruits et de fleurs ; on y trouve l'utile et l'agréable. Quoique le style en ait vieilli, il ne laisse pas de plaire, parce que l'auteur avait de l'imagination ; mais il faut se défier de ses éloges et de ses satires. Quand il parle des personnes ou des choses qui lui déplaisent, il se livre à ses préventions, il s'échauffe, il exagère. | Des *Epîtres*, en 5 vol. in-8°, publiées en 1619. On y trouve beaucoup d'anecdotes curieuses sur l'Histoire de France, 1602, in-8°. | Le *Catéchisme des jésuites*, 1602, in-8°, plein de sarcasmes et de la satire la plus outrageante. Il traite Ignace, fondateur des jésuites, de *chevalier errant*, de *fourbe*, de *menteur*, de *cafard*, *qui voulut être reconnu pour un autre Jésus-Christ;* de *gourmand*, de *régicide*, de *Manès*, *pire que Luther*, parce que sa secte est revêtue de papelarderie ; de *démon incarné*, de *grand Sophi*, de *grand âne*, de *don Quichotte :* telles sont les injures qu'il prodigue à pleines mains contre le fondateur de cette société, dont le seul nom excitait sa bile ; aussi Bayle s'écriait-il : « Quelle doit être sa rage en » voyant mettre au nombre des saints ce» lui qu'il avait peint des couleurs les plus » noires ! » François-Xavier était selon lui un *cafard*, un *Machiavel*, un *successeur de l'hérésiarque Manès*, ses miracles des *contes de la quenouille*, etc. Les jésuites sont les *scorpions* de la France ; ils sont, *non les premiers piliers du saint Siége*, *mais les premiers pilleurs*. On ne doit pas les appeler *ordre jésuite*, mais *ordure jésite*, parce qu'*ils vendent en gros les sacremens*, *plus cher que Giési ne voulut vendre le don des miracles à Naaman; les jésuites sont autant de Judas; il y a dans la jésuiterie beaucoup de la juifverie*, *voire que tout ainsi que les anciens Juifs avaient fait le procès à J.-C.*, *aussi ces nouveaux Juifs le font maintenant aux apôtres*. Il va jusqu'à dire que dans les vœux des jésuites, il y a de l'*hérésie*, du *machiavélisme et une piperie manifeste ;* enfin ce qu'il dit sur sur le nom de *Pères* qu'on donnait aux jésuites, ne pouvait sortir que de la plume de l'auteur des *Ordonnances d'amour;* la plus effrénée luxure n'a rien inventé de plus atroce. On trouve à la fin de ce *Catéchisme* le *Pater noster* travesti

Digitized by Google

et la parodie de *l'Ave Maria*, où il y a autant de sacriléges que de mots. Dans la dernière pièce surtout, l'impiété et la plus exécrable obscénité combattent à qui aura le dessus. Tel est l'avocat qui a plaidé contre un ordre célèbre, et que des gens qui prétendaient au génie et au bon goût, ont regardé comme un écrivain sage et éloquent. Il est certain que les jésuites pouvaient dire comme Tertullien : *Tali dedicatore damnationis nostræ etiam gloriamur.* | Le *Monophile* en sept livres, en prose mêlée de vers. — Ce magistrat laissa trois enfans : Théodore, Nicolas et Gui. Le premier fut avocat général de la chambre des comptes ; le second, maître des requêtes, laissa un vol. de *Lettres*, in-8°, pleines de particularités historiques ; et le dernier fut auditeur des comptes. Les *OEuvres* de Pasquier ont été imprimées en 2 vol. in-fol. à Trévoux, en 1723. Il y manque ; | son *Catéchisme des jésuites :* on a cru servir sa mémoire par cette omission ; | son *Exhortation aux princes*, etc., *pour obvier aux séditions qui semblent nous menacer pour le fait de la religion*, 1562, in-8°, de 27 feuillets, indiquée dans le nouveau père le Long, sous le n° 17, 838. Si le père Garasse avait connu cet ouvrage, dont l'objet est de prouver la prétendue nécessité de favoriser et d'admettre le calvinisme, il n'aurait pas manqué de s'en prévaloir. Pasquier s'est indiqué à la fin de cet écrit par ces lettres : S. P. P. *faciebat.* Dans l'exemplaire de M. Pithou, elles sont ainsi remplies de sa main : *Stephanus Paschasius, Parisinus.* Il en avait paru, dès 1561, des éditions mutilées, que Pasquier désavoue dans un avis à la tête de l'in-8°. Il a depuis été inséré dans le recueil connu sous le titre de *Mémoires de Condé*, dont il termine le 1er volume.

PASSAVANTE (Jacques), né à Florence d'une famille distinguée, mort en 1357, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et rendit son nom célèbre en Italie par un traité intitulé le *Miroir de la vraie pénitence*, imprimé pour la 1re fois en 1495, in-4°. Cet ouvrage est fort estimé, tant pour le fond que pour le style. L'académie de la Crusca en donna une édition, en 1681 qui est la 7e ; celle de Florence, 1725, in-4°, qui est la dernière, est la meilleure.

PASSEMANT (Claude-Siméon), né à Paris en 1702, se consacra à l'étude de l'optique, de l'astronomie et de l'horlogerie. Les cabinets du roi et de plusieurs particuliers sont ornés de divers instrumens physiques et astronomiques, qui lui acquirent une très grande réputation. On admire surtout : une *Pendule astronomique*, couronnée d'une sphère mouvante qui, selon les *Mémoires* de l'académie, marque les révolutions des planètes de la manière la plus précise. Le roi en fut si content qu'il lui accorda une pension et un logement au Louvre. | Un grand *Miroir ardent* de glace, de 45 pouces de diamètre, d'un grand effet ; | deux *Globes*, l'un céleste, l'autre terrestre, qui tournent sur eux-mêmes. Il présenta au roi en 1765, un *Plan en relief et un Mémoire contenant des moyens de la plus grande simplicité pour faire arriver les vaisseaux à Paris.* Il y a divers détails relatifs à ce sujet dans l'ouvrage de Lalande sur les *canaux de navigation.* On estime deux écrits de ce célèbre artiste : l'un est intitulé *Construction d'un télescope de réflexion*, Paris, 1738, in-4°, avec fig. Cet ouvrage apprend la manière de faire les télescopes. L'autre a pour titre : *Description et usage des télescopes.* Il n'a pas seulement perfectionné les télescopes et les lunettes d'approche comme le prouve l'usage qu'on en fait sur les vaisseaux, mais aussi l'horlogerie. Passemant mourut le 6 novembre 1769.

* PASSERANI (Albert Radicati, comte de), gentilhomme piémontais au service de Victor-Amédée II, eut une part très active aux discussions qui s'élevèrent entre ce monarque et le saint Siége, et qui avaient pour objet la nomination aux bénéfices consistoriaux. Le comte Passerani publia contre la cour de Rome plusieurs violens pamphlets ; mais quand ces différends eurent cessé, et lors de l'abdication d'Amédée (1730), le comte fut cité devant le tribunal de l'inquisition. Il se réfugia en Angleterre, nourrissant dans son cœur une haine implacable contre les papes, haine qu'il fit paraître dans divers écrits qu'il publia à Londres, où il s'était lié avec des esprits-forts tels que Collins, Tyndal, etc. Un de ses ouvrages, dans lequel il fait l'éloge du suicide, ayant été traduit en anglais, lui attira des poursuites de la part de la justice. L'écrit fut saisi, et Passerani, le traducteur et l'imprimeur furent mis en prison. Quand il eut recouvré sa liberté, il quitta l'Angleterre, se rendit en France, et puis en Hollande, où il demeura jusqu'à sa mort arrivée vers 1740. Il a publié dans les divers pays qu'il a parcourus les ouvrages sui-

Digitized by Google

vans : | *Récit fidèle et comique de la religion des cannibales modernes, par Zélim Moslem, dans lequel l'auteur déclare les motifs qu'il eut de quitter cette idolâtrie abominable, traduit de l'arabe.* Cet écrit est dirigé contre l'église romaine. | *Dissertations sur la mort*, Rotterdam, 1733. L'auteur veut flatter, dans cet écrit, les Anglais, en justifiant le suicide. Il prend pour base le matérialisme, « soutient que la mort n'est autre chose que » la décomposition de la matière et son » changement de forme.... » Il prétend que, puisque nous avons reçu la vie *pour être heureux*, nous sommes libres de la rendre quand nous devenons malheureux. Il traite d'inventions puériles les récompenses et les peines éternelles, et dit qu'il n'y a pas de bien ni de mal moral, par la raison que toutes les actions sont nécessaires. | *Projet facile, équitable et modeste, pour rendre utiles à notre nation* (la nation piémontaise) *un grand nombre de pauvres enfans qui lui sont maintenant fort à charge :* livre paradoxal, à moins que l'auteur n'ait eu pour but de tourner en ridicule les hommes à projets. | *Pièces curieuses sur les matières les plus intéressantes*, etc., Rotterdam, 1736 (en français). Ce recueil contient, en outre, un *factum*, où l'auteur raconte ses aventures; | un *Parallèle entre Mahomet et Sosem* anagramme de Mosès ou Moïse, et une *Histoire abrégée de la profession sacerdotale ancienne et moderne*, dédiée à la très illustre et très célèbre secte des esprits-forts, par un Freethinker, chrétien, nazaréen et licurgos, mise en parallèle par Lucius Sempronius, néophyte. Il y soutient, entre autres choses, que J.-C. et saint Jean se sont fait initier par les Egyptiens dans les mystères des prêtres d'Osiris. Cet ouvrage, aussi bizarre qu'impie, est écrit d'un mauvais style, et plein des grossièretés les plus révoltantes. | *La religion mahométane comparée à la païenne de l'Indoustan, par Aly-Ebn-Omar-Moslem; Epître à Cinkain, bramine à Visapour, traduite de l'arabe, avec un sermon prêché dans la grande assemblée des quakers à Londres, par le fameux frère Ellwel, dit l'Inspiré;* ce nom, ainsi que le surnom, sont inventés par l'auteur, Londres (Hollande) 1737, in-8°. Ouvrage non moins indigeste que les précédens. On dit que le comte Passerani rétracta vers la fin de ses jours devant des ministres protestans, ses erreurs contre le christianisme; mais il persista toujours dans la haine contre le culte catholique et les pontifes romains.

PASSERAT (Jean), poète, né en 1534 à Troyes en Champagne, étudia le droit à Bourges sous Cujas, et vint ensuite à Paris, où il enseigna les belles-lettres dans les colléges de l'université, et obtint en 1572 la charge de professeur royal en éloquence, vacante par la mort de Ramus. Les guerres civiles ayant bouleversé la république des lettres ainsi que l'état, le professeur ferma son école, et ne l'ouvrit que lorsque la paix eut été rendue à la France, après l'entrée de Henri IV dans Paris, en 1594, et mourut en 1602, à 68 ans. Cet écrivain s'est principalement distingué par ses poésies latines et françaises. Parmi ses vers latins, on distingue ses *Epigrammes*, ses *Epitaphes*, et quelques pièces intitulées *Etrennes*. Il n'a point cet enthousiasme, ce beau feu d'imagination, qui caractérisent le génie. Il était plus fait pour donner de l'agrément à de petits riens, que pour exprimer les grands traits de la poésie. Ses vers français, publiés en 1606, in-8°, sont divisés en *Poèmes*, en *Elégies* en *Sonnets*, en *Chansons*, en *Odes*, en *Epigrammes;* ils sont pleins de latinismes, et le langage en a vieilli. On les lit cependant encore pour les grâces naïves qu'ils offrent. Il composa avec Nicolas Rapin les vers de la *Satire Ménippée*, Ratisbonne, 1709, 3 vol. in-8°. (*Voyez* GILLOT (Jacques et RAPIN). Passerat était lié avec des personnes qu'on ne soupçonnait pas avoir trop d'attachement à la religion catholique. On a de lui : | *De cognatione litterarum*, imprimé à Paris, en 1606, in-8°. C'est un traité de l'ancienne orthographe des mots; *Orationes et præfationes*, publiées d'abord en 1606, et réimprimées en 1637, in-8°. Ces discours, écrits d'un style épigrammatique, offrent différentes remarques de littérature. | Des *Commentaires* sur Catulle, Tibulle et Properce, dont les savans font cas. Sa traduction française des 3 livres de la *Bibliothèque* d'Apollodore, Paris, 1605, est d'un style peu correct et suranné.

PASSERI (Jean-Baptiste), poète médiocre et peintre de quelque mérite, né à Rome en 1610, et mort dans la même ville en 1679, âgé d'environ 70 ans, a écrit les *Vies des peintres, sculpteurs et architectes* qui travaillèrent à Rome de son temps, et qui fleurirent depuis 1641, jusqu'en 1673 Cet ouvrage, rempli d'anecdotes curieuses et intéressantes, a été

publié à Rome, en italien, en 1772. L'auteur, comme peintre, était élève du célèbre Domenichino, et ami d'Algardi et de Garzi. Comme poète, il fit d'assez mauvais sonnets, dont l'un servit à sa fortune. Passeri était *prince* de l'académie de Saint-Luc, lorsque le Dominiquin mourut, et il y fit célébrer sa mémoire de la manière la plus pompeuse.

PASSERI (Jean-Baptiste), né à Farnèse le 10 novembre 1694, s'acquit beaucoup de réputation par sa profonde érudition et par sa connaissance de l'antiquité. Son père le destina à la jurisprudence; mais pendant qu'il se donnait à cette étude, il ne perdit pas de vue celle de l'antiquité, pour laquelle il avait un goût particulier. Après un séjour de quatre ans à Rome, où il avait beaucoup étendu ses connaissances favorites, il vint à Todi, où son père exerçait la médecine. Il y recueillit les anciens monumens de cette ville et des environs. En 1726, il tourna toute son attention du côté des antiquités étrusques, et rassembla un grand nombre de lampes qu'il arrangea par classes. Ayant perdu son épouse en 1738, après 12 ans d'une union paisible et heureuse, il embrassa l'état ecclésiastique et obtint l'emploi de vicaire-général de Pesaro, qu'il remplit avec zèle. Revenant de sa campagne, il tomba avec sa voiture dans un fossé, et mourut de cette chute le 4 février 1780. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, entre autres : | *Lucernæ fictiles musæi Passerii*, 3 vol. 1739-1743-1751. Il en avait fait un quatrième qui n'a pas été imprimé; il contient les lampes des chrétiens. | *Discours sur l'histoire des fossiles de la campagne pésaroise*, Bologne, 1775; | *Picturæ Etruscorum in vasculis, in unum collectæ, dissertationibus illustratæ*, 3 vol.; | plusieurs *Dissertations* sur des monumens antiques, dont Clément XIV a orné le *Musæum* Clémentin; | il est auteur des second et troisième volumes de l'ouvrage intitulé : *Thesaurus gemmarum astriferarum antiquarum*, publié par Gori en 1750, et du 4ᵉ volume du *Thesaurus veterum diptychorum consularium*, publié par le même. Il a enrichi de *notes* les autres volumes de cet ouvrage. | Un très grand nombre de *Dissertations* savantes et pleines de recherches, dans différens journaux d'Italie; | en 1780, on imprimait à Rome le premier volume d'un grand ouvrage de Passeri, intitulé : *Thesaurus gemmarum selectissimarum*.

* **PASSERONI** (l'abbé Jean-Charles), poète italien, né le 9 mars 1713 au village de Lantosca dans le comté de Nice, fit ses études à Milan; il y avait été conduit à l'âge de sept ans chez un oncle qui y était instituteur, et qui après lui avoir appris à lire et à écrire, lui donna les premiers élémens de la langue latine. Le jeune Passeroni fit même dans cette ville son cours de philosophie, puis il alla faire sa théologie et recevoir les ordres sacrés à Nice, et devint aumônier du nonce Lucini qui l'emmena avec lui à Cologne. La simplicité de ses goûts le détermina bientôt à renoncer à la carrière brillante qui s'ouvrait devant lui : il se retira à Milan, où il n'avait pour subsister que le produit de ses messes. Il habitait une petite chambre basse, au dernier étage d'une maison peu apparente, et où une table, deux chaises, une petite bibliothèque, un prie-dieu avec un crucifix et un lit, ou plutôt un grabat, formaient tout son ameublement. Il avait pour unique compagnon un coq qui partageait son frugal repas, consistant dans du pain bouilli, des fruits et de l'eau. Passeroni, quoique pauvre, était fort gai, et aimait l'indépendance, qu'il préférait à tout. Il consacrait une partie de son temps à la poésie, pour laquelle il avait un talent particulier, et avait choisi le genre plaisant comme le seul conforme à son humeur; mais, tout en badinant, il conservait dans ses écrits une décence exempte de reproche; et, en châtiant le vice par le ridicule, il faisait chérir la vertu. Son âme timorée ne lui permit jamais de lire l'Arioste, à cause des tableaux indécens qu'on rencontre parfois dans l'*Orlando furioso*. Ce même motif lui avait fait arracher de la *Jérusalem délivrée* du Tasse le 16ᵉ chant, où il est question des amours de Renaud et d'Armide. Le premier ouvrage qu'il publia fut : *I Capitoli* (les chapitres), satire pleine de sel et de verve, où il combat les vices et les travers des grandes villes. Cet ouvrage eut un grand succès; mais le profit en fut tout pour le libraire. Plusieurs personnes de distinction ayant appris l'état de pauvreté où se trouvait l'abbé Passeroni, lui offrirent leur maison, leur table et même des secours mensuels; il refusa tout. Son poème de *Cicéron* ayant augmenté sa réputation littéraire, de nouvelles offres lui furent faites, qu'il refusa également. Ce ne fut qu'avec peine que le comte Firmian, gouverneur autrichien de Milan, parvint à lui faire ac-

Digitized by Google

cepter la modique pension de 500 livres de Milan (383 francs 75 centimes) qu'il perdit à la mort de ce généreux protecteur des lettres; et à l'âge de 67 ans, il serait tombé dans la plus affreuse misère, sans les secours de quelques amis. Ceux-ci lui firent donner deux petits bénéfices, qu'il voulait aussi refuser; mais comme on se fâcha contre lui, qu'on taxa son refus d'orgueil, sentiment qui était bien éloigné de son cœur, il les accepta, et les pauvres y gagnèrent; car il ne changea jamais de régime, et vécut toujours avec la même frugalité. Il perdit ces bénéfices quand la révolution française vint bouleverser l'Italie. Lors de la création de la république cisalpine, on vint l'arracher, presque par force, de son humble réduit, pour le conduire à l'*institut des sciences et belles-lettres*, qu'on venait de créer, et dont on le nomma membre avec une pension de 100 sequins (1194 francs); on lui fit encore une pension de 4000 liv. (3070 francs). Ces deux pensions réunies s'élevaient à 4,264 francs, dont il ne dépensait guère au-delà d'un franc par jour; il employait le reste en aumônes et en secours pour des prêtres indigens. A l'âge de plus de 80 ans, on le voyait, un bâton à la main, aller acheter lui-même, de bon matin, ce qui lui était nécessaire pour sa cuisine plus que frugale. Cette manière d'exister aurait passé pour une bizarrerie de son esprit, si des gens qui le connaissaient depuis l'enfance n'eussent assuré qu'il avait fait vœu de pauvreté; la pureté de ses mœurs, son attachement à la religion, son zèle à remplir les devoirs de son état, rendaient ce fait assez probable. Etranger à toutes les affaires politiques, il se crut heureux, parce que, au milieu des troubles, on ne l'empêchait pas d'exercer les fonctions de son ministère. Dans sa dernière malalie, un de ses amis insista vainement pour qu'il acceptât un meilleur lit et un domestique pour le servir. L'abbé Passeroni mourut en véritable chrétien, ou, pour mieux dire, il s'éteignit le 26 décembre 1802, âgé d'environ 89 ans. Il a laissé les ouvrages suivans, qui ont eu plusieurs éditions : | *I Capitoli*; | *Il Cicerone*, en trente-quatre chants, et en octaves, Venise, 1750, 2 vol. in-8°; Milan, 1768, 6 vol, in-8°; Turin, 1774, 6 vol. in-12. On a prétendu que ce poème burlesque avait suggéré à Sterne l'idée de son Tristram Shandy, de même que le drame d'*Adam* du Milanais Andreini avait fourni à Milton le sujet du *Paradis perdu*. | *Traduzzione*, ou *Traduction de quelques Epigrammes grecques*, Milan, 1786-94, 9 parties in-8°; | *Favole*, ou *Fables ésopiennes*, ibid. 1686, 6 vol. in-12. C'est une traduction en vers, ou plutôt une imitation des fables d'Esope.

PASSEWAND-OGLOU. *Voyez* PASSWAN.

PASSIGNANO (le chevalier DOMINIQUE CRESTI, surnommé le), du lieu où il naquit en 1558, mourut en 1638, âgé de 80 ans, sous le pontificat d'Urbain VIII. Ce peintre célèbre était élève de Frédéric Zuccaro, et se distingua par plusieurs grands ouvrages à Rome. On y admire son goût de dessin, et la noblesse de ses compositions. La fortune et les honneurs furent la récompense de son mérite. Il eut pour disciple Matthieu Rosselli. Cet habile maître peignait avec une rapidité extraordinaire. Il exécuta en huit jours le fameux tableau du *Martyre de sainte Reparata*, et en une seule nuit celui de *saint Jean Gualbert*.

PASSIONEI (DOMINIQUE), savant cardinal, naquit à Fossombrone, dans le duché d'Urbin, le 2 décembre 1682, d'une famille illustre. Il fit ses études au collège Clémentin à Rome, où il commença à former dès lors une riche bibliothèque, devenue depuis si utile aux savans. En 1706, il vint à Paris pour porter *la barrette* au nonce Gualterio, son parent. Il passa de là en Hollande en 1708, et y remplit bientôt le rôle de négociateur. On commençait à être fatigué de la longue guerre de la succession d'Espagne. Les puissances belligérantes y avaient envoyé des députés pour la paix. Le pape Clément XI, ne pouvant y avoir un nonce, choisit Passionei pour défendre secrètement les intérêts du saint Siége. Ses soins ne furent pas inutiles : il obtint des alliés l'évacuation des domaines du pape, où les troupes allemandes s'étaient établies. De retour à Rome, il fut nommé par Clément XI camérier secret et prélat domestique. En 1714, le pape l'envoya au congrès de Bâle, et en 1715 à Soleure. Quoiqu'il ne fût pas heureux dans la première de ces négociations, Clément XI n'approuva pas moins sa conduite, et le nomma secrétaire de la Propagande en 1719. Sa faveur continua après la mort de ce pontife, sous Innocent XIII, qui le nomma archevêque d'Ephèse, et lui donna la nonciature de Suisse, qu'il garda jusqu'en 1730. Clément XII le nomma

alors à celle de Vienne, où l'empereur Charles VI et le prince Eugène lui firent un accueil distingué. Ses travaux apostoliques dans ces différens pays furent utiles à plusieurs personnes. L'abjuration du savant Eckard et celle du prince de Wurtemberg furent son ouvrage. Il fut fait secrétaire des brefs et cardinal en 1738, et incorporé dans le même temps aux différentes congrégations de Rome. Benoit XIV, étant monté sur le trône pontifical, le chargea des affaires les plus importantes, et le nomma bibliothécaire du Vatican en 1755. Il enrichit considérablement ce trésor, et en augmenta l'utilité par la communication. Il mourut d'apoplexie le 5 juillet 1671, à 79 ans. L'auteur de son *Eloge historique*, imprimé en 1765, prétend que la violence qu'il se fit en signant le bref de condamnation, lancé contre l'*Exposition de la doctrine* de Mésenguy, hâta sa mort. Serrao, autre zélé du parti, dans son ouvrage *De præclaris catechistis* (Vienne, 1777), regarde sa maladie et sa mort comme une punition divine. Tel est le fanatisme de secte : non content de lancer ses traits contre les adversaires de l'erreur, il les dirige sur ceux même qu'il regarde comme ses amis, quand ils ne mettent pas dans leurs démarches toute la fureur ou l'opiniâtreté qu'il prétend leur inspirer. Le cardinal Passionéi n'était pas favorable aux jésuites; il s'opposa fortement à la canonisation du cardinal Bellarmin, et proscrivit, dit-on, de sa bibliothèque tous les ouvrages de la société. Il n'aimait pas davantage les autres religieux. La vivacité de son esprit le jetait dans des disputes dont il voulait toujours sortir victorieux. Malgré l'amitié que Benoit XIV avait pour lui, il s'opiniâtrait à soutenir dans leurs conversations ses sentimens avec une vivacité inflexible; c'était presque toujours le pape qui était obligé de céder. Il n'aimait pas le cardinal Valenti, secrétaire d'état; il l'appelait le *bacha*. Un jour en lui donnant le baiser de paix, il lui dit assez haut *Salamalec*, au lieu de *Pax tecum*. Malgré ses défauts, le cardinal Passionéi a des droits aux regrets des savans et à l'estime de la postérité. La révocation qu'il fit avec le célèbre Fontanini du *Liber diurnus romanorum pontificum*; une *Paraphrase* du psaume 19, faite sur l'hébreu, une du 1^er^ chapitre de l'*Apocalypse*, sur le syriaque; la *Traduction* d'un ouvrage grec sur l'Antechrist; l'*Oraison funèbre* du prince Eugène, traduite en français par madame du Boccage, sont des monumens de ses connaissances. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, Passionéi est l'auteur des *Acta legationis helveticæ*, in-4°. Ce sont six discours prononcés en différentes occasions avec quelques lettres sur les affaires qu'il eut à traiter en Suisse. Il peut servir d'instruction et de modèle aux nonces qui lui succéderont, puisqu'ils doivent avoir le même but, le maintien de la religion catholique. M. Benoit PASSIONEI, son neveu, a publié à Lucques, en 1765, 1 vol. italien, in-fol. où il a réuni toutes les *Inscriptions* grecques et latines, rassemblées par ce savant cardinal. Cette collection, qui a été dissipée après sa mort, renfermait aussi beaucoup de bas-reliefs, d'urnes, etc. Le cardinal Passionei était membre de presque toutes les sociétés littéraires de l'Italie : il succéda à Maffei, comme associé étranger, dans l'académie des inscriptions. Lebeau y prononça son *Eloge*.

* PASSWAN-OGLOU (Osman), c'est-à-dire Osman, fils de Passwan, né à Widdin en Bulgarie en 1758, était selon l'opinion la plus probable, fils de Passwan Omar Agha, *ayan* ou notable de Widdin, très considéré, qui avait commandé un corps de volontaires dans la guerre contre les Russes et les Autrichiens. Omar-Agha, qui avait commencé par être crieur de nuit, parvint au grade de Bass-Agha ou de chef de district, et eut deux enfans, l'un Ibrahim Bey qui devint négociant à Constantinople, l'autre Osman surnommé Pazman-Oblu, ou Passwan-Oglou (fils du crieur de nuit ou du ramoneur), qui fut instruit dans les sciences politiques, économiques et militaires. Il était doué d'une grande activité, et son caractère était très violent. En 1785 il se brouilla avec son père et lui fit la guerre avec les propres vassaux de ce dernier. Réconciliés, en 1788, par la médiation des habitans de Widdin, ils se réunirent pour augmenter leur autorité et devinrent les maîtres absolus de cette ville. La Porte, alarmée de cette usurpation, envoya contre eux la même année, Méhémet-Pacha, avec 12,000 hommes et lui promettant leurs dépouilles. Passwan et son père soutinrent un siége de trois mois; mais, ne pouvant tenir plus longtemps contre des forces supérieures, ils se retirèrent dans la Valachie, auprès de l'hospodar, prince Maurojeni, qui les accueillit, et les employa contre les Au-

trichiens qui venaient d'entrer sur son territoire, d'accord avec l'impératrice Catherine. Il confia à Osmar la défense de Czernowitz, et à Passwan-Oglou celle de Giurgewo. Osmar fut bientôt chassé de la place qu'il occupait. Retiré avec dix-sept des siens dans le château de Kulla, à six lieues de Widdin, il ne tarda pas à être assiégé par le nouveau pacha de cette ville, et, malgré une résistance héroïque de trois ou quatre jours, pendant lesquels Osmar avait reçu sept blessures, il tomba vivant au pouvoir de ses ennemis et eut la tête coupée. Passwan-Oglou, informé de la mort tragique de son père, résolut de la venger. Il parvint à réunir un corps de 2,000 hommes, s'établit à Bagna, augmenta encore ses troupes qu'il porta à 6,000, et, lorsqu'il se fut ménagé de secrètes intelligences avec quelques habitans de Widdin, il entra de nuit dans cette ville et s'empara de la citadelle sans coup férir. Dès lors cette place devint le quartier-général de tous ceux qui avaient à se plaindre du grand-seigneur. Passwan y commandait en maître, y faisait rendre la justice, et savait par ses insinuations attirer les Grecs à son parti. Il confia dans la suite le commandement de cette place à un de ses parens, nommé Békir aga, et il se rendit auprès du grand-visir Jussuff, pacha, avec son armée, offrant de l'employer au service de la Porte. Le grand-visir lui fit un fort bon accueil, et lui donna encore 1,000 hommes à commander. Il alla avec 7,000 soldats secourir Belgrade, assiégée par les Autrichiens, sous les ordres de Laudon. Mais son armée fut presque entièrement défaite, et il ne lui resta que 500 hommes seulement. Il retourna alors à Widdin, où il demeura pendant trois ans dans une inaction complète. Ayant enfin demandé à son parent Békir aga compte de son administration, et celui-ci s'y étant refusé, il lui fit trancher la tête et s'empara de ses biens. Il recommença à exercer une autorité absolue dans la ville, malgré la présence du nouveau pacha, Alchio, que la Porte y avait envoyé. Passwan-Oglou, instruit que le pacha l'avait dénoncé au grand-seigneur, l'attaqua, le força à s'enfermer dans la citadelle avec 3,000 hommes, et le fit enfin prisonnier avec toute sa garnison. Alchio ayant obtenu du sultan la grâce du rebelle, celui-ci lui rendit sa liberté, et vécut pendant quelques mois en bonne intelligence avec lui. Le pacha n'attendait qu'une occasion favorable pour se venger, tout en obéissant aux ordres de la Porte. Passwan-Oglou étant allé en campagne, avec 60 des siens seulement, Alchio détacha à sa poursuite 400 hommes, qui, l'ayant atteint au village de Latesa, à trois lieues de Widdin, lui livrèrent un combat qui fut très sanglant. Passwan-Oglou se réfugia, avec 30 des siens, dans une maison, où le pacha Alchio vint l'attaquer; mais il fut repoussé. Passwan-Oglou put alors réunir 3,000 hommes, et renoua ses intelligences avec les habitans de Widdin; il y entra au mois de juin 1792, en chassa le pacha et la garnison, et prit, pour la seconde fois, possession de la forteresse et de la ville. Il se refusa à toutes les conditions que la Porte lui fit offrir, en 1794, par le pacha Hassy, mufti; et au commencement de 1795, il se rendit maître de Nicopolis, sur la rive droite du Danube, sous prétexte que cette forteresse était nécessaire à la sûreté de Widdin, quoiqu'elle en fût éloignée de plus de 20 lieues. Il en donna le commandement à un de ses officiers. Son ambition croissant avec ses succès, il excita à la révolte tous les jannissaires licenciés, et tous les mécontens de la Servie et de la Bulgarie, leur *fournit des* armes, et d'après les instructions secrètes de Passwan-Oglou, ils se portèrent sur Belgrade, dont ils se seraient emparés sans la contenance ferme du commandant Hassan pacha, qui, ayant obtenu des renforts, mit en fuite les rebelles. La Porte, voulant se défaire d'un homme aussi dangereux que l'était Passwan-Oglou, fit marcher contre lui, en 1796, une armée de 50,000 hommes, sous les ordres du Begler-bey de Romélie, et de quatre autres pachas. Pendant ce temps, Passwan-Oglou avait réuni une armée de 30,000 hommes, parmi lesquels il comptait plusieurs officiers fugitifs français et polonais: les premiers l'avaient aidé, par leurs talens, à *fortifier* Widdin, et les seconds avaient introduit dans ses troupes la tactique et la discipline. Passwan-Oglou avait approvisionné Widdin de vivres et de munitions de toute espèce, et se voyait en état de résister à tous les efforts des Turcs. On a toujours ignoré d'où il tirait les sommes nécessaires pour suppléer à tous ces frais, à moins que la politique de quelques puissances européennes ne les lui eût fournies secrètement. Après un siége de trois mois, et plusieurs attaques

Digitized by Google

inutiles, le commandant de l'armée ottomane fut le premier à entamer les négociations, dont le résultat fut que Passwan-Oglou serait reconnu pacha de Widdin, moyennant 500 bourses qu'il paierait au grand-seigneur. Mais l'ambition ne lui laissant pas de repos, il fomenta et entretint, jusqu'en 1797, la révolte d'une foule de brigands, connus sous le nom de *voleurs de Romélie.* Quand ceux-ci furent chassés des environs d'Andrinople, il leva le masque et les rassembla tous sous ses drapeaux. Se trouvant à la tête de 40,000 hommes, il embrassa un plan plus vaste, s'assura d'abord du cours du Danube, entre Belgrade et Rudstuck, mit des garnisons à Nicopolis et à Sistoke, pour défendre les approches de Widdin, et s'empara ensuite d'Orsowa et de Semendria. Il se disposait à attaquer Belgrade; mais les pachas de Bosnie et de Thonie étant accourus au secours du commandant de cette place, il se borna pour le moment, à placer un corps d'observation à quelques lieues de Belgrade. Il forma de son armée deux colonnes, qu'il dirigea, l'une par Nissa et Sophia, et l'autre par Tirnowa et Philippopoli, vers la route d'Andrinople. Chemin faisant, il battit à Nissa un corps de Bosniens, et répandit dans toute la Servie et la Bulgarie une multitude d'émissaires, qui augmentèrent le nombre de ses partisans, tandis que, de son côté, il n'omettait aucun moyen pour en acquérir de nouveaux. Dans tous les pays qu'il occupait, il se conciliait la confiance des habitans, par la protection qu'il accordait au commerce et aux propriétés, par une justice exacte, et surtout en diminuant de moitié les impôts. Devenu maître, en peu de temps, de la Servie et de la Bulgarie, jusqu'à Philippopoli, il établit son camp dans cette ville. Alo pacha, Begler-bey de Romélie, se trouvant inférieur en forces, n'osa l'attaquer, et se tint sur la défensive. Passwan-Oglou envoyait des partis jusqu'aux portes de la ville, et même sous les murs de Constantinople, qu'il semblait menacer. Il avait su d'avance attirer dans son parti plusieurs pachas de la Grèce; et presque toutes les troupes que l'on faisait marcher contre lui, au lieu de le combattre, ne venaient que pour grossir son armée. Tout semblait annoncer à Passwan-Oglou des succès encore plus brillans; mais le célèbre Houssein, capitan-pacha, vint l'arrêter au milieu de ses triomphes. La Porte avait mis sous les ordres de cet habile guerrier tous les pachas qui étaient demeurés fidèles à leur souverain, et l'éleva en même temps à la dignité de sérasquier. L'armée d'Houssein était forte de plus de 100,000 hommes, et composée, dans sa majorité, des troupes que la Porte avait fait venir d'Asie. Le sérasquier, au lieu d'attaquer Passwan-Oglou dans son camp de Philippopoli, fait marcher une colonne contre Tirnowa, gagne le commandant que Passwan-Oglou y avait laissé, et s'empare de la ville sans coup férir. Passwan-Oglou, de crainte qu'on ne lui coupe la retraite, se voit forcé de quitter Philippopoli et de se replier sur Widdin. Tandis que Houssein le poursuivait, les autres pachas s'emparent de Sistove, de Nicopolis, de Semendria, d'Orsowa, etc. Toutes ces défaites jetèrent l'alarme dans les troupes du rebelle, et une grande partie l'ayant abandonné, il se vit réduit à s'enfermer dans Widdin avec 16,000 hommes qui lui restaient. Bientôt Houssein vint l'assiéger avec une armée formidable, commandée sous ses ordres par 12 pachas, tant d'Europe que d'Asie. En même temps, une flottille de chaloupes armées, venue de Constantinople, inquiétait Widdin du côté du Danube. Passwan-Oglou montra dans cette occasion autant de fermeté que de courage et de talent. Pendant cinq mois que dura le siége, il livra 30 attaques à l'armée ottomane, dans lesquelles il sortit toujours vainqueur. Les troupes de différens pachas, et celles entre autres d'Alo pacha, ayant été mises en déroute, Passwan-Oglou livra un combat général au sérasquier, lui tua près de 10,000 hommes, et l'obligea de se retirer à Lonya. Des négociations s'ouvrirent, et la Porte envoya encore des commissaires pour traiter avec le vainqueur. La paix fut conclue en décembre 1798. On accorda à Passwan-Oglou le pachalik de Widdin, avec un agrandissement de territoire, et le titre de pacha à trois queues. D'après sa demande, on destitua quelques pachas voisins, et les janissaires expulsés de Belgrade et des autres places furent rétablis dans leurs propriétés. Toutes ces conditions honorables et avantageuses n'auraient pas satisfait l'ambition de Passwan-Oglou; mais il craignait de se voir attaqué par une armée de quarante mille Russes, qui seraient venus au secours du grand-seigneur, en vertu d'un traité d'alliance conclu entre le cabinet

de Pétersbourg et la Porte ottomane. Passwan-Oglou licencia une grande partie de son armée, et employa dans la suite le reste contre quelques pachas limitrophes, qu'il battit à plusieurs reprises. Ce conquérant rebelle mourut à Widdin en 1807, à l'âge de 49 ans. Il était d'une moyenne taille et d'une faible complexion. Le mauvais état de sa santé fut le plus grand obstacle à l'exécution de ses projets. S'il avait pu marcher sur Constantinople, il aurait peut-être opéré une grande révolution. Doué de beaucoup de courage et de fermeté, il savait inspirer la crainte à tout ce qui l'entourait. On dit que son administration, quoique cruelle, n'était pas injuste. C'est du moins ce que rapporte le voyageur Olivier.

* **PASTEUR** (Jean-David), savant et littérateur hollandais, né à Leyde en 1763, fit partie des différentes assemblées nationales qui eurent lieu en Hollande depuis 1795 jusqu'en 1798. Il mourut en 1804, après avoir publié : | une *Histoire des mammifères*, 3 vol. in-8°; | *les Russes en nord-Hollande*, drame en 3 actes; une traduction du *Voyage de Cook autour du monde*, 13 vol. in-8°; de *l'An* 2440 de Mercier; du *Voyage d'Utrecht à Francfort* de Cognan, et plusieurs autres traductions.

PASTRENGO. *Voyez* GUILLAUME de Pastrengo.

PASTUREL. *Voyez* THOMAS d'Aquin de Saint-Joseph.

* **PASUMOT** et non PAZUMOT (François), ingénieur-géographe, né à Beaune le 30 avril 1733, se consacra d'abord à l'enseignement : en 1756 il reçut le brevet d'ingénieur-géographe et fut envoyé en Auvergne, par la protection de Cassini, pour y étudier les volcans éteints en mesurer les hauteurs et les distances, et en dresser les cartes. Après trois ans de séjour dans ce pays, il fut appelé à professer la physique et les mathématiques au collége d'Auxerre, devint membre de l'académie des sciences de cette ville, et écrivit pour cette compagnie des *Mémoires géographiques sur quelques antiquités des Gaules*, publiés en 1765, avec de fort bonnes cartes. Des contrariétés imprévues l'ayant privé de sa chaire, il se rendit à Paris, où il donna pendant onze ans des leçons particulières. Partisan de la révolution, il écrivit en faveur de l'église constitutionnelle dans les *Annales de la religion* de Desbois, et il y attaqua avec fureur le souverain pontife dans le temps même où il gémissait en captivité. C'est aussi dans sa maison que se tinrent pendant long-temps les assemblées hebdomadaires de la société de la philosophie chrétienne. Dans les dernières années de sa vie, il fut attaché en qualité de sous-chef, au bureau des plans et cartes de la marine, et mourut à Beaune le 10 octobre 1804. Il a travaillé au *Journal de physique* de l'abbé Rozier, et publié *Voyages physiques dans les Pyrénées en* 1788 *et* 1789, Paris, 1797, in-8°. M. Grivaud de la Vincelle a donné un recueil de *Dissertations et mémoires sur différens sujets d'antiquités et d'histoire*, Paris, 1810 à 1813, in-8°, précédé d'une *Notice* sur ce savant avec une liste complète de ses écrits. Le même éditeur a fait paraître une *Dissertation sur la situation du jardin d'Eden*, rédigée sur les manuscrits de M. Pasumot, Dijon, 1824, in-8°. Parmi les divers écrits de Pasumot, nous citerons les suivans : | *Lettres sur les urnes cinéraires trouvées à Colcote, près Dieppe* (Mercure de France, 1761); | *Lettres sur les bains en mosaïque et quelques antiquités trouvées à Corsaint, près Semur en Aunois* (Journal de Verdun, février 1763); | *Principaux usages de la sphère armillaire, de celle de Copernic, et des globes célestes et terrestres*, Paris, 1773, broch. in-12; *Mémoire sur la cristallisation du fer*, décembre 1779; | *Lettre sur les roches de la forêt de Rougeau, sur le bord de la Seine*, juin 1780; | *Lettre sur les ossemens trouvés à Montmartre*, août 1782; | *Observations sur la congélation de l'eau en filets prismatiques, verticaux, dans un terrain calcaire*, juillet 1782; | *Hauteur comparée des plus hautes montagnes du globe, et nivellement de Paris*, septembre 1783; | *Description d'un camp romain, près de Tonnerre, à Flogni, sur les bords de l'Armançon* (Mémoires de l'académie de Dijon, tome 2); | *Description, plan, coupe, nivellement des grottes d'Arcy-sur-Eure, suivie d'observations physiques*; | *Lettre sur quelques volcans de la haute Auvergne* (Journal de France, par Fontenay, 1785); | *Lettre sur les deux chiens de Sibérie, et sur le sommeil des chats*. On attendait de ce savant un volume in-4°, sous ce titre : *Antiquités de Bourgogne, pour faire suite aux antiquités de Caylus et de la Sauvagère*. Il a laissé en outre un ouvrage manuscrit sur les *preuves de la religion*.

Pasumot a contribué aussi à l'*Histoire de Beaune* par Gandelot.

PATEL (PIERRE), peintre appelé communément *Patel le Tué*, avait aussi pour surnom *le Bon Patel* (ainsi que le méritent tous les membres de sa famille). Il est né en 1654. On a de lui des paysages et des morceaux d'architecture, d'une manière agréable, d'un coloris brillant. Ses ouvrages sont estimés : ils se rapprochent de la manière de C. Lorrain. Il mourut dans un duel en 1703. Le musée du Louvre et le château des Tuileries possèdent plusieurs tableaux de ce maître. Son fils PIERRE suivit les mêmes traces : chez l'un et l'autre le coloris est brillant et les sujets bien choisis, mais ils sont trop fins et manquent souvent d'effet.

PATER (PAUL), né en 1656 à Menhardsdorf, dans le comté de Czepus, en Hongrie, fut chassé de son pays dès sa jeunesse, à cause de son attachement aux erreurs des protestans. Il se retira à Breslaw, où il s'attacha à la librairie; devint ensuite professeur au collége de Thorn, et enfin professeur de mathématiques à Dantzick, où il mourut en 1724. On a de lui divers ouvrages de philosophie et de littérature, entre autres : | *Labor solis, sive de eclipsi Christo patiente Hierosolymis visa ;* | *De astrologia persica ;* | *De Mari Caspio ; de Cœlo empyreo*, Francfort, 1687, in-8° ; | *De insignibus turcicis ex variis superstitionum tenebris. Orientalium maxime, illustratis*, etc.

PATER (JEAN-BAPTISTE), peintre, né à Valenciennes en 1695, mort à Paris en 1736, avait pour le coloris ce goût si naturel aux Flamands. Il aurait pu devenir un excellent peintre ; mais il a trop négligé le dessin, cherchant plus à se faire une fortune honnête qu'une réputation brillante. Ses compositions sont mal ordonnées, et ses tableaux sont faits de pratique. On a gravé quelques morceaux d'après lui.

PATERCULUS. *Voyez* VELLÉIUS.

PATÈRE ou PATERA (*Attius*), né à Bayeux et élevé dans l'école des Druides de cette ville, alla enseigner la grammaire et les lettres à Bordeaux. Il passa depuis à Rome, où il professa la rhétorique avec réputation, vers l'an 326. Ausone en fait un éloge qui semble tenir de l'enthousiasme. Patère eut pour fils Delphidius. *Voyez* ce nom.

PATÈRE, *Paterius*, disciple et intime ami de saint Grégoire le Grand, dans le 6e siècle, fut notaire de l'Eglise romaine, et ensuite évêque de Brescia, suivant quelques savans. Cet écrivain ecclésiastique est principalement connu par un *Commentaire* sur l'Écriture sainte tiré des ouvrages de saint Grégoire, à la suite desquels il a été imprimé. Ce livre est meilleur pour le sens spirituel que pour le littéral.

* PATERSON (SAMUEL), célèbre bibliographe et libraire anglais, né à Londres en 1728, mort en 1802, était bibliothécaire du marquis de Lansdown, et avait l'habitude de faire les catalogues des plus considérables ventes de livres, tels que celles de West, Beauclerk, Croft. Ce dernier catalogue surtout est recherché et peu commun. Paterson est auteur de quelques ouvrages parmi lesquels on cite des *Remarques fugitives faites dans un voyage aux Pays-Bas;* le *Templier*, ouvrage périodique, 1773; et des *Considérations sur la loi et les gens de loi.*

PATHAY. *Voyez* MUSSET-PATHAY.

PATIN (GUI), médecin, né à Houdan, ville du Beauvoisis, en 1601, prit le bonnet de docteur en 1621, à Paris. Ce fut dans cette ville qu'il exerça son art ; il y fut moins connu par son habileté que par l'enjouement de sa conversation et par son caractère satirique. Bayle dit que plusieurs seigneurs lui avaient offert un louis d'or sur son assiette toutes les fois qu'il voudrait aller dîner chez eux. Il avait, dit-on, le visage de Cicéron, et dans l'esprit la tournure de celui de Rabelais. Tout en lui avait un air de singularité : son habillement ressemblait à celui qu'on portait un siècle auparavant : il s'exprimait en latin d'une manière si recherchée et si extraordinaire, que tout Paris accourait à ses thèses comme à une comédie. Il était grand partisan des anciens, et avait pour adversaires tous les disciples des modernes ; les malades étaient victimes de ce double fanatisme, et on pouvait les comparer à l'*homme entre deux âges*, courtisé par deux femmes, dont la plus âgée arrache tous les cheveux noirs, et la plus jeune tous les cheveux blancs, de façon que le pauvre homme reste chauve. Les querelles de l'antimoine, qui s'élevèrent de son temps dans la faculté de médecine de Paris, donnèrent beaucoup d'exercice à Patin ; il regarda toujours ce remède comme un poison, en quoi il n'avait pas tout-à-fait tort, et il n'oublia rien pour le décrier. Il

Digitized by Google

avait dressé contre J. Duchesne, partisan de l'antimoine, un gros registre de ceux qu'il prétendait avoir été les victimes de ce remède; et il faut convenir que plusieurs n'y avaient pas été enregistrés sans fondement. Patin nommait ce registre le *Martyrologe de l'antimoine*. Les injures ne furent pas épargnées; il les prodigua, et on les lui rendit avec usure. A tous les reproches généraux que pouvaient se faire des sectateurs d'Hippocrate et de Galien, ils ajoutèrent des accusations particulières et des personnalités diffamantes. Jamais la dignité doctorale ne fut plus compromise; la querelle devint si vive, qu'il fallut que le parlement ordonnât que la faculté déciderait au plus tôt sur les dangers et l'utilité de l'antimoine. Les docteurs s'assemblèrent le 29 mars 1666 : 92 furent d'avis de mettre le *vin émétique* au rang des remèdes purgatifs. Patin fut inconsolable; il mourut en 1672, à 71 ans, regardé comme un savant médecin et un bon littérateur. On assure que le chagrin qu'il éprouva en voyant son second fils, Charles, exilé du royaume, le conduisit au tombeau. Il possédait assez bien la science des livres, et il en avait amassé un grand nombre. On a de lui : | le *Médecin et l'apothicaire charitables;* | des *Notes* sur le *Traité de la peste* de Nicolas Allain; | des *Lettres* en 5 vol. in-12, qu'il ne faut lire qu'avec défiance. La plupart de ses anecdotes politiques et littéraires sont ou fausses ou mal rendues. Patin y déchire impitoyablement ses amis et ses ennemis. Outre son penchant à la médisance, il en avait, dit-on, beaucoup à l'impiété; mais cette accusation odieuse n'a pas été prouvée.

PATIN (Charles), fils du précédent, né à Paris en 1633, fit des progrès surprenans dans les sciences. A peine était-il âgé de 14 ans, qu'il soutint sur toute la philosophie des thèses grecques et latines, auxquelles assistèrent et applaudirent trente-quatre évêques, beaucoup de grands seigneurs et le nonce du pape. On le destina d'abord au barreau; mais son goût le portait vers la médecine : il quitta le droit après s'être fait passer avocat, et reçut le bonnet de médecin. Il exerçait son art avec distinction, lorsqu'il fut obligé de quitter la France. On attribue sa disgrâce à un prince du sang, qui l'accusa d'avoir débité quelques exemplaires d'un ouvrage satirique contre une princesse, après s'être chargé de les anéantir. Ce libelle avait pour titre *Les Amours du palais royal*. Il parcourut successivement l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, la Suisse et l'Italie. Il fixa enfin son séjour à Padoue, où on le gratifia de la première chaire de chirurgie et du titre de chevalier de Saint-Marc. Il mourut dans cette ville en 1693. On a de lui un grand nombre d'écrits en latin, en français et en italien. Les plus considérables sont : | *Itinerarium comitis Briennæ*, in-8°, Paris, 1662 : il n'en est que l'éditeur; | *Familiæ romanæ ex antiquis numismatibus*, Paris, 1663, in-fol. Il y en a une édition de 1703 augmentée. Le fond de l'ouvrage est de Fulvius Ursinus. | *Traité des tourbes combustibles*, Paris, 1663, in-12; | *Introduction à l'histoire par la connaissance des médailles*, Paris, 1665; et Amsterdam, 1667, in-12; | *Imperatorum romanorum numismata*, Strasbourg, 1671, in-fol. Il a beaucoup profité du *Discours* de Savot *sur les médailles antiques*. | Quatre *Relations historiques* de divers voyages en Europe, Bâle, 1673, et Lyon, 1674, in-12; | *Pratica delle medaglie*, Venise, 1673, in-12; | *Suetonius ex numismatibus illustratus*, Bâle, 1675, in-4°; | *De optima medicorum secta*, Padoue, 1676; | *De febribus*, ibid., 1677; | *De scorbuto*, ibid., 1679; | *Lycæum patavinum*, ibid., 1682; | *Thesaurus numismatum à Petro Mauroceno collectorum*, Venise, 1684, in-4°; | *Commentarii in monumenta antiqua marcellina*, Padoue, 1688, etc. Ces ouvrages sont aujourd'hui peu consultés; on y aperçoit la légèreté et l'inexactitude qui sont une suite naturelle des talens précoces (*voyez* BARATIER). L'esprit de l'auteur était d'ailleurs distrait par un caractère inquiet qui ne lui accordait que rarement cette situation tranquille, où germent les réflexions profondes et bien suivies.

PATIN (Charlotte et Gabrielle), filles du précédent, étaient, ainsi que leur mère Madeleine Hommets, de l'académie des *Ricovrati* de Padoue, dont leur père avait été long-temps chef et directeur. L'une et l'autre ont publié des ouvrages savans en latin, et leur mère est auteur d'un recueil de *Réflexions morales et chrétiennes*. Les ouvrages de Charlotte sont une *Harangue* latine sur la levée du siége de Vienne, et *Tabellæ selectæ*, in-fol., Padoue, 1691, avec des figures. C'est l'explication de quarante-un tableaux des plus fameux peintres que l'on voit à Padoue. Il y a une quarante-deuxième estampe, représentant la fa-

mille des Patin. On compte parmi les productions de Gabrielle, le *Panégyrique de Louis XIV*, et une *Dissertation*, in-4°, sur le *phénix* d'une médaille de Caracalla, Venise, 1683, in-4°.

PATKUL (JEAN-RÉGINALD de), gentilhomme livonien, naquit vers 1660 dans une prison de Stockholm, où son père était enfermé pour avoir laissé prendre la ville de Volmar par les Polonais. Patkul entra au service de la Suède, devint capitaine; mais il n'oublia pas sa patrie où il avait de grandes possessions. Il supportait impatiemment la perte des priviléges de la Livonie, anéantis par l'autorité absolue que Charles XI et Charles XII s'étaient arrogée. A la mort du premier, il tenta de livrer la Livonie au czar Pierre, ou au roi de Pologne, Auguste. Son entreprise ayant échoué, il passa au service de ce dernier prince, et fut revêtu du caractère de résident de Moscovie en Saxe. Charles XII n'en contraignit pas moins le roi Auguste de lui livrer Patkul par le traité d'Alt-Ranstad. Le czar le réclama en vain, Charles XII le fit rouer et écarteler en 1707. Ses membres, coupés en quartiers, restèrent exposés sur des poteaux jusqu'en 1713, qu'Auguste étant remonté sur son trône, les fit rassembler et mettre dans une cassette, se reprochant la lâcheté avec laquelle il avait livré, contre les droits des gens et de l'humanité, l'ambassadeur d'un grand prince à un ennemi furieux et acharné. Pierre vengea l'infortuné Patkul, en dépouillant Charles de la Livonie et des meilleures provinces de la Suède. La *Vie* de Patkul a été publiée à Berlin en 3 vol. in-8°, 1792-97.

* **PATOU** (FRANÇOIS), né à Lille, en 1686, fut conseiller du roi, puis lieutenant au bailliage de cette ville, et exerça toute sa vie la profession d'avocat avec un grand succès; il vécut dans le célibat et mourut le 24 septembre 1758, pleuré des pauvres dont il était le père, et de tous ceux qui avaient eu occasion de connaître ses vertus, ses mœurs et ses talens. Ses *Mémoires*, imprimés en divers endroits, annoncent une manière noble, modérée et franche, et peuvent servir de modèles à ceux qui portent des affaires devant les tribunaux. On a de lui un *Commentaire* estimé pour son érudition, son exactitude et sa clarté, *des coutumes de la ville de Lille et de la châtellenie*, imprimé à Lille en 1788, en 3 vol. in-fol.

PATOUILLET (LOUIS), né à Dijon en 1699, fit ses études au collége de cette ville, où il eut pour professeur en rhétorique le célèbre père Oudin, qui contribua beaucoup à développer ses talens. Devenu jésuite, il enseigna la philosophie à Laon, et se distingua en même temps par l'éloquence de la chaire. Après avoir prêché à Nancy devant le roi Stanislas, et avoir passé encore quelques années à Laon, il se retira à la maison professe de Paris, s'occupant de divers ouvrages, parmi lesquels on distingue la *Vie de Pélage* (*voy.* PÉLAGE), et le *Dictionnaire des livres jansénistes*, 4 vol. in-12, qui était une nouvelle édition de la Bibliothèque janséniste du père Colonia, et qui fut mis à l'index à Rome par un décret du 11 mars 1754. Il parut contre lui des Observations de Goujet et une lettre de Rulié. Il a donné pendant quelque temps le *Supplément de la Gazette ecclésiastique*, où il redressait les erreurs et réparait les omissions de cet écrivain fanatique. (*Voyez* ROCHE JACQUES.) On attribue au père Patouillet plusieurs écrits anonymes sur les affaires du temps : l'*Apologie de Cartouche*, ou *le Scélérat justifié par la grâce du père Quesnel*, 1733, in-12; les *Progrès du jansénisme*, par frère la Croix, Quiloa, 1743, in-12; deux *Lettres à un évêque sur le livre du père Norbert*, 1745; | une *Lettre sur l'art de vérifier les dates*, 1750; *Entretiens d'Anselme et d'Isidore sur les affaires du temps*, 1756; *Lettre d'un ecclésiastique à l'éditeur des* Œuvres *d'Arnauld*, 1759, in-12. Il donna, en 1749 et en 1758, les 27ᵉ et 28ᵉ volumes des *Lettres édifiantes*. Il jouit de la confiance de M. de Beaumont, archevêque de Paris, et du saint évêque d'Amiens, M. de la Motte, chez lequel il vécut quelque temps et mourut à Avignon, vers 1779. Quelques écrivains lui attribuent la *Réalite du projet de Bourg-Fontaine*; mais il paraît plus vraisemblable que c'est l'ouvrage du père Sauvage, jésuite de la province de Lorraine. *Voy.* FILLEAU.

* **PATRAT** (JOSEPH), acteur et auteur dramatique, naquit à Arles, en 1732, et mourut à Paris, en 1801, âgé de 69 ans. Il a laissé plusieurs pièces bien dialoguées, où l'on trouve des situations comiques et des caractères assez bien tracés. Les principales sont : l'*Heureuse erreur*; *les Déguisemens amoureux*; *l'Anglais*, ou *le Fou raisonnable*; *les Méprises par ressemblance*; *le Complot inutile*; *les deux Frères*, imitée de l'allemand de Kotzebue. On compte parmi ses opéras, *la Kermesse*, ou la *Foire allemande*; *Adé-*

laïde de Mirval; Toberne, ou le *Pêcheur suédois*, etc. La liste de ses pièces dramatiques se monte à 57, suivant sa famille.

PATRICE (saint) évêque et apôtre d'Irlande, né en 372, mort vers l'an 464, après avoir converti une multitude de païens, fondé des monastères, dont l'un était à Armagh, et avoir rempli l'Irlande d'églises et d'écoles, où la piété et les bonnes études fleurirent long-temps. On a de lui un écrit appelé la *Confession de saint Patrice*, et une *Lettre à Corotic*, prince du pays de Galles, dont il eut beaucoup à souffrir. Ces ouvrages sont écrits avec peu d'élégance; mais ils montrent qu'il était versé dans la science des saints. Tillemont dit que ces écrits ont des marques certaines d'authenticité; les auteurs qui les ont suivis en écrivant la *Vie* de ce saint ne l'ont point farcie de faits apocryphes, appuyés uniquement sur des bruits populaires. On lui attribue le *Traité des douze abus*, publié parmi les ouvrages de saint Augustin et de saint Cyprien. Jacques Waré a publié les *OEuvres de saint Patrice*, à Londres, 1658, in-8°. Le Purgatoire de saint Patrice, dont Denys le Chartreux et plusieurs autres écrivains ont dit tant de choses fausses, comme Bollandus l'a démontré, est une caverne située dans une petite île du lac Dearg, dans l'Ultonie. Elle fut fermée par ordre du pape, en 1497, pour arrêter le cours de certains contes superstitieux. On la rouvrit ensuite, et on la visita pour y prier et y pratiquer les austérités de la pénitence à l'imitation de saint Patrice, qui se retirait souvent dans ce lieu et dans des endroits écartés, pour y vaquer plus librement aux exercices de la contemplation. Ceux qui sont étonnés de lire dans la *Vie* de ce saint des singularités en matière de piété et de mortifications peu conciliables avec nos goûts, nos usages et nos mœurs, ne doivent pas perdre de vue cette réflexion de M. Fleury. « Il » est à croire que Dieu leur inspira cette » conduite pour le besoin de leur siècle. » Ils avaient affaire à une nation si per» verse et si rebelle, qu'il était nécessaire » de la frapper par des objets sensibles. Les » raisonnemens et les exhortations étaient » faibles sur des hommes ignorans et bru» taux, accoutumés au sang et au pillage. » Ils auraient même compté pour rien des » austérités médiocres, eux qui étaient » nourris dans la fatigue de la guerre, et » qui portaient toujours le harnais. Mais » quand ils voyaient un saint Boniface, » disciple de saint Romuald, aller nu-pieds » dans les pays froids; un saint Domini» que Loricat se mettre tout en sang en » se donnant la discipline, ils comptaient » que ces saints aimaient Dieu, et détes» taient le péché. Ils auraient compté » pour rien l'oraison mentale; mais ils » voyaient bien que l'on priait, quand on » récitait des psaumes. Enfin ils ne pou» vaient douter que ces saints n'aimassent » leur prochain, puisqu'ils faisaient pé» nitence pour les autres. Touchés de » tout cet extérieur, ils devenaient plus » dociles, ils écoutaient ces prêtres et ces » moines, dont ils admiraient la vie; et » plusieurs se convertissaient. » Cette réflexion suffit pour expliquer plusieurs singularités qui, dans l'histoire des saints, peuvent offenser des esprits délicats et trop préoccupés des mœurs actuelles; elle est appuyée par ce mot de l'Apôtre: « Je me suis fait tout à tous, pour gagner » tous les hommes à Jésus-Christ: » *Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos*. I. Cor. 9. 22. *Voyez* SIMÉON Stylite, DOMINIQUE Loricat.

PATRICE (PIERRE), né à Thessalonique, vivait sous l'empereur Justinien, qui l'envoya, l'an 534, en ambassade vers Amalasonte, reine des Goths, *et en* 550, à Chosroès, roi des Perses, pour conclure la paix avec lui. La charge de maître du palais fut la récompense de ses services. Nous avons des fragmens de l'*Histoire des ambassadeurs*, qu'il avait composée en deux parties. Chanteclair a traduit cet ouvrage intéressant, de grec en latin avec des notes savantes, auxquelles Henri de Valois joignit les siennes. On a imprimé les unes et les autres dans le corps de l'*Histoire byzantine*, publiée au Louvre, en 1648, in-fol.

PATRICE, *Patricius* (AUGUSTIN PICCOLOMINI), habile écrivain du 15e siècle, né à Sienne, d'une famille illustre, fut d'abord chanoine de cette ville, puis secrétaire de Pie II, en 1460. Ce pape lui donna ordre de composer un *Abrégé* des Actes du concile de Bâle, qui se trouve en manuscrit dans la Bibliothèque du roi de France, et imprimé dans le tome 3e des *Conciles* du père Labbe. Ses services lui valurent la place de maître des cérémonies de la chapelle du pape, et l'évêché de Pienza dans la Toscane. Il y mourut en 1496, regardé comme un des plus savans hommes de son temps. Il était également versé dans l'histoire sacrée et

l'histoire profane. Il eut part au *Pontifical*, imprimé à Rome, en 1485, in-fol. On trouve de lui, dans le *Musæum italicum* du père Mabillon, *Adventus Friderici III ad Paulum II ; Vita Bencii....* et dans Freher : *De Comitiis Ratisbonæ celebratis.* On lui attribue *Traité des rites de l'Eglise romaine*, que Christophe Marcel, archevêque de Corfou, fit imprimer sous son nom à Venise, 1516, in-fol.

PATRICE (André), habile Polonais du 16e siècle. Après avoir été prévôt de Varsovie et archidiacre de Wilna, il fut nommé premier évêque de Wenden, dans la Livonie. Il dut ces différentes places à son mérite ; mais il ne jouit pas longtemps de la dernière, étant mort en 1585. Il a laissé des *Harangues* latines à Etienne Battori, roi de Pologne ; des *Commentaires* sur deux *Oraisons* de Cicéron, et divers ouvrages de controverse et de belles-lettres.

PATRICIUS. *Voyez* PATRIZI.

PATRICK (Simon), évêque anglican, né, en 1626, à Gainsborough, dans la province de Lincoln, d'un marchand, fut élève au collége de Cambridge. Il s'y distingua tellement par son savoir, qu'il en devint président. Il fut ensuite vicaire de Battersea, dans le Surrey, puis curé de Coventgarden, paroisse de Saint-Paul à Londres, et il fut nommé chapelain du roi Charles Ier. En 1678, il fut élevé au doyenné de Pétersborough, puis à l'évêché de Chichester, en 1689. On le transféra, en 1691, à l'évêché d'Ely, où il termina sa carrière, en 1707, à 81 ans. Son emportement contre l'Eglise romaine n'a honoré ni son savoir, ni les dignités qu'il a occupées ; il se fait sentir dans tous ses ouvrages. Les principaux sont : | des *Commentaires* sur le Pentateuque et sur d'autres livres de l'Ecriture sainte ; | un *Recueil de prières*, etc.

* **PATRIN** (Eugène-Louis-Melchior), minéralogiste et géologue célèbre, naquit à Lyon, le 3 avril 1742. Destiné par ses parens à la carrière du barreau, il obtint d'eux de se livrer à son penchant favori pour les sciences naturelles ; il étudia avec un rare succès la physique et la chimie, et voyagea dans l'Allemagne, la Hongrie, la Pologne, pour vérifier quelques hypothèses admises alors sans examen, et recueillir des faits propres à éclaircir l'histoire du globe. Il rencontra à Wilna son compatriote Gilibert, qui y occupait la chaire de botanique, et qui lui donna plusieurs lettres pour Pallas et autres membres de l'académie de Pétersbourg. Arrivé dans cette ville, il reçut un accueil distingué de Pallas, par le moyen duquel il put réaliser le projet de visiter la Sibérie, d'après la permission qu'il lui en obtint du gouvernement. On lui donna même un sous-officier russe pour lui procurer les objets de première nécessité, qu'on ne trouve que bien difficilement dans ces vastes déserts. Patrin, de son côté, s'engagea de faire passer à l'académie de Pétersbourg des échantillons de toutes les substances minérales qu'il parviendrait à découvrir. Le naturaliste français, bravant mille dangers, le froid, la fatigue, la maladie, parcourut les chaînes de montagnes immenses de l'Asie boréale, depuis les monts Oural jusqu'au-delà du méridien de Pékin, recueillit des matériaux précieux pour l'histoire naturelle, et fit d'importantes découvertes en géologie. Après un voyage de huit ans, il retourna à Pétersbourg, vers la fin de l'année 1787. Selon la promesse qu'il avait faite au gouvernement, il avait adressé à Pallas sa collection particulière de minéraux ; mais il eut la douleur de s'apercevoir que ce célèbre naturaliste lui avait dérobé une partie de ses échantillons les plus rares. Après dix ans d'absence, il revint dans sa patrie, se fixa à Paris, riche d'une collection de minéraux de la Sibérie, composant 29 quintaux d'échantillons étiquetés et classés avec soin. Il offrit de les déposer au cabinet du Jardin du Roi ; mais l'administration ne les accepta pas, alléguant pour motif qu'il n'y avait pas de place au cabinet. Quoique Patrin, naturellement doux et modéré, et uniquement occupé de ses études, ne prît aucune part à la révolution, les Lyonnais, ses concitoyens, le nommèrent député à la Convention. Il ne s'y fit pas remarquer, et vota le bannissement du malheureux Louis XVI. Ce vote, qui passait alors pour excessivement modéré, lui attira la haine des jacobins, et, quelques mois après, ils le proscrivirent sous prétexte qu'il avait excité les Lyonnais à la révolte. Patrin échappa à leurs poursuites, et se tint caché jusques après la mort de Robespierre (27 juillet 1794) ; il fut alors employé comme surveillant à la manufacture de Saint-Etienne. A la création de l'école des mines, à laquelle il céda sa collection, il en fut nommé bibliothécaire, et aussi un des collaborateurs du *Journal* publié par les professeurs de cette école. Modeste, studieux, sans am-

bition, Patrin était chéri de tous ceux qui le connaissaient. Vers la fin de ses jours, et sentant ses forces s'affaiblir, il se retira à Saint-Vallier, près de Lyon, où il est mort, le 15 août 1815, âgé de 73 ans. Il était membre correspondant de l'institut, de l'académie de Pétersbourg, et de la société d'agriculture de Paris. Patrin a laissé : | *Relation d'un voyage aux monts d'Altaïce en Sibérie*, fait en 1781, Pétersbourg, 1783, in-8°, de 40 pages. Pallas a inséré cette relation dans les *Nouveaux essais sur le Nord*. Outre plusieurs observations géologiques très intéressantes, on y trouve un récit des dangers que l'auteur courut dans ces contrées, qu'il nomme la désolation du Nord, comme les navigateurs ont nommé la désolation du Sud les pays qui bordent le détroit de Magellan. | *Histoire naturelle des minéraux*, Paris, 1801, 5 vol. in-18, avec 40 planches. Elle fait suite à l'édition des *OEuvres* de Buffon, par M. Castel. Cet ouvrage contient un grand nombre de faits entièrement neufs. | Des *Notes* sur les *Lettres à Sophie*, par M. Aimé-Martin, Paris, 1810. Ces notes, qui donnent un véritable prix à l'ouvrage, expliquent d'une manière nouvelle et précise divers phénomènes, tels que *la combustion*, *les étoiles qui filent*, *l'aurore boréale*, *les volcans*, *la rosée*, *l'origine des sources*. Il avait déjà publié ses idées à cet égard dans les divers mémoires qu'il avait fournis aux journaux de *physique*, les *Annales des mines*, la *Bibliothèque britannique*, et le *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle*. Patrin avait une imagination ardente qui le porta souvent à créer de nouvelles théories, de nouvelles hypothèses sur la formation des montagnes et des minéraux, sur l'origine des sources, etc. ; mais toutes ces hypothèses n'ont pas été confirmées par l'expérience. Il attribue par exemple les phénomènes « des volcans à la circulation continuelle » de divers fluides, dont une partie de» vient concrète par la fixation de l'oxy» gène... » (*Voy.* dans le Journal de physique, germinal an 8, les *Recherches sur les volcans*, d'après les principes de la chimie pneumatique) M. Breislak, dans ses *Voyages dans la Campanie*, édition française, s'est approprié la théorie de Patrin. Les *Annales encyclopédiques*, ann. 1818, IV, 58-71 contiennent une *Notice* sur Patrin, par M. Villermé.

PATRIX (Pierre), né à Caen en 1583, d'un conseiller au bailliage, fut élevé par son père dans l'étude des lois. Le barreau ne lui inspirant que de l'ennui, il se livra à son goût pour la poésie. Parvenu à l'âge de 40 ans, il entra chez Gaston d'Orléans. Patrix suivit constamment ce prince dans la bonne et la mauvaise fortune ; et après sa mort, il fut attaché avec autant de fidélité à Marguerite de Lorraine, sa veuve. Il fit les délices de cette cour, par son esprit, par son enjouement, par sa conversation agréable et facile. La grâce ayant touché son cœur, il supprima, autant qu'il put, les poésies licencieuses de sa jeunesse. Il mourut à Paris en 1671, avec de grands sentimens de religion et de repentir. On a de lui : | un recueil de vers intitulé : *la Miséricorde de Dieu sur un pécheur pénitent*, in-4°, Blois, 1660 ; | *Plaintes des consonnes qui n'ont pas l'honneur d'entrer dans le nom de Neufgermain*, dans les *OEuvres* de Voiture ; | *Poésies diverses*, dans le recueil de Barbin. La plupart sont très faibles, à quelques endroits près, qui sont remarquables par un tour facile et original.

PATRIZI ou PATRIZIO (François), en latin *Patricius*, évêque de Gaëte, dans la Terre de Labour, né à Sienne, mort en 1494, fut enveloppé dans une sédition arrivée dans sa ville épiscopale en 1457, et le bruit courut qu'il avait été condamné à perdre la tête ; mais c'était une fausseté. On a de lui plusieurs ouvrages de morale, de politique et de poésie, qui ont leur mérite. Les principaux sont : | dix *Dialogues* en italien *sur la manière d'écrire et d'étudier l'histoire*, Venise, 1560, in-4°. C'est son meilleur ouvrage. | *De regno et regis institutione*, 1531, in-fol. ; | *De institutione reipublicæ*, 1519, in-fol. Ces deux dernières productions ont été traduites en français, la 1re par Jean de Ferrey, Paris, 1577, in-8° ; la 2e, ibid., 1530, in-fol. La Mouchetière en a fait une nouvelle version, Paris, 1610, in-8° ; | *De vero reggimento* ; | *Discorsi* ; | *Poemata de antiquitate Sinarum*.

PATRIZI ou PATRIZIO (François), de Cherso en Istrie, et selon quelques-uns de Clissa, dans la Dalmatie, où il naquit en 1529. Il enseigna la philosophie à Ferrare, à Rome et à Padoue, avec une réputation extraordinaire, et fut ennemi déclaré des sentimens péripatéticiens. Il mourut à Rome en 1597, à 68 ans. On a de lui : | une *Edition* des livres attribués à Mercure Trismégiste ; | une *Poétique* en italien, Ferrare, 1536, in-4°, divisée en deux décades, qui est une preuve que

Digitized by Google

l'auteur avait bien lu les anciens ; | *Paralleli militari*. Rome, 1594, in-fol. C'est un parallèle de l'art militaire ancien avec le moderne. Joseph Scaliger dit que Patrizio est le seul qui ait expliqué les difficultés de ce sujet important. Ceux qui sont venus après lui n'ont fait que le copier. C'est le plus rare et le plus utile des écrits de cet auteur. | *Della nuova geometria libri XV*, Ferrare, 1587, in-4° ; | *Della storia dieci dialoghi*, Venise, 1560, in-4° ; | et *Procli elementa theologica et physica latinè reddita*, Ferrare, 1583, in-4°.

PATRONA-KHALIL, Albanais de nation, d'abord soldat de marine (levanti), sur la 2e galère de l'empire d'où il prit son prénom, puis janissaire, était âgé de 45 ans, lorsqu'il excita la fameuse révolte de Constantinople en 1730. Après avoir servi sur mer et sur terre, et commis plusieurs assassinats, il fut fait janissaire de la garde du grand-seigneur. Les Perses, étant en guerre avec les Turcs, firent couper le nez à 300 janissaires qui tombèrent entre leurs mains, et les renvoyèrent par mer en Turquie. Le grand-visir, ne voulant pas que Constantinople fût témoin de cet horrible spectacle, fit noyer ces infortunés. Patrona résolut de tirer vengeance de cet outrage; il excita une rébellion (dont le prétexte fut l'établissement d'un impôt), dans laquelle entrèrent tous les janissaires. Il fit fermer les boutiques de Constantinople, et eut la hardiesse d'envoyer un détachement au sérail, et de faire demander qu'on lui livrât le grand-visir Ibrahim, le gouverneur de Constantinople et le chef des janissaires. Le sultan étonné assembla le divan, et, après plusieurs délibérations, il fit étrangler les trois personnes qu'on lui demandait, et envoya leurs corps aux rebelles. Ceux-ci, surpris et irrités, se plaignirent de ce qu'on leur avait envoyé morts ceux qu'ils voulaient avoir en vie, et sous ce prétexte ils déposèrent le sultan. Ils mirent sur le trône Mahmoud, son neveu, âgé de 33 ans, dont le père avait été déposé 25 ans auparavant, et qui abolit l'impôt, cause ou prétexte de la révolte. Patrona resta tranquille quelque temps, mais, ennuyé de son oisiveté, il forma de nouveaux complots : il distribua des places, il se nomma capitan-pacha ou amiral, et eut la hardiesse de se saisir de l'arsenal. Le grand-seigneur, ne pouvant se défaire de lui, le fit appeler dans la salle d'audience, où il fut massacré avec ceux qui l'accompagnaient.

PATRU (Olivier), avocat célèbre, naquit à Paris en 1604. Après avoir fait un voyage à Rome, il suivit le barreau, et cultiva avec succès le talent qu'il avait pour bien parler et bien écrire. Sa réputation et la protection du cardinal de Richelieu lui obtinrent une place à l'académie française, où il fut reçu en 1640. Il fit à sa réception un *Remercîment* qui plut tellement aux académiciens, qu'ils ordonnèrent qu'à l'avenir tous ceux qui seraient reçus feraient un discours pour remercier cette compagnie. L'auteur était lié avec la plupart des membres de ce corps. Vaugelas le consultait comme un oracle, sur toutes les difficultés de la langue. Cet auteur avoue dans ses *Remarques* qu'il lui doit beaucoup. Patru jugeait sainement des choses de goût, et mérita le surnom de *Quintilien français*. Despréaux, Racine et les autres beaux esprits de son temps lui lisaient leurs ouvrages, et s'en trouvaient bien. Il vécut quelque temps avec la réputation d'un faux et irréligieux philosophe. Bossuet, étant allé le voir dans sa dernière maladie, lui dit : « On vous a regardé jusqu'ici, monsieur, » comme un esprit fort; songez à détromper le public par des discours sincères » et religieux. » Il se rendit à cet avis salutaire, et mourut en bon chrétien, à Paris en 1681, dans sa 77e année, après avoir reçu une visite de la part de Colbert, qui lui envoya une gratification de 500 écus. Il avait toujours vécu dans l'indigence. On a de lui des *Plaidoyers*, et d'autres ouvrages, dont les meilleures éditions sont celles de 1714, in-4°, et de 1732, en 2 vol. in-4°. On y trouve des *Lettres* et les *Vies* de quelques-uns de ses amis. La plupart de ces ouvrages sont très faibles, et n'ont plus la réputation qu'ils ont eue autrefois. « Patru, correct » et froid, dit M. Lacretelle, retrancha » les défauts qui défiguraient l'éloquence » judiciaire ; mais il n'en connut ni le caractère, ni les ressources, ni les effets. »

* PATTE (Pierre), architecte, né le 3 janvier 1723 à Paris, fut d'abord associé aux collaborateurs de l'*Encyclopédie*, pour la direction des dessins et gravures. S'étant brouillé avec eux, il renonça à cet ouvrage. Patte a plus écrit qu'exécuté : on a remarqué ses critiques des plans de Soufflot pour l'église de Sainte-Geneviève ; elles ont été vérifiées par l'expérience. Il a publié : | *Discours sur l'utilité de l'architecture*, 1754, in-8° ; | *Monumens érigés à la gloire de Louis XV*, précédés

Digitized by Google

du tableau des progrès des arts et sciences sous ce règne, 1765, in-fol.; | *Mémoires sur les objets les plus importans de l'architecture*, 1769, in-4°, fig.; | *Cours d'architecture de Blondel continué*, 1771-77, 6 vol. in-8°, etc. Patte est mort à Mantes, le 19 août 1814.

PATTEN (Thomas), théologien anglican, qui vivait dans le siècle dernier, se rendit célèbre par divers ouvrages savans en faveur de la religion, et qui prouvent qu'il avait bien étudié les saintes Ecritures. Parmi un grand nombre, les suivans méritent une attention particulière : | *Apologie chrétienne*, in-8°, discours fait pour la chaire; | *Apologie chrétienne de saint Pierre*, faisant aussi la matière d'un sermon qui fut prêché, puis publié avec des *notes* et une *réponse* aux objections du père Ralph Heathcote, aussi docteur anglican, mort en 1695; | *La suffisance des preuves données de l'évidence de l'Evangile, soutenue contre la réplique du père Ralph Heathcote* in-8°; | *L'Opposition entre l'Evangile de J.-C. et ce qu'on appelle la religion naturelle*, sermon; | *Défense du roi David, dont le caractère est mal exposé dans quelques écrits modernes*. Patten mourut en 1790.

* **PATUZZI** (Jean-Vincent), célèbre dominicain, né à Conégliano, le 19 juillet 1700, prit l'habit de son ordre en 1717, dans la congrégation de Salomoni, qui est une des branches de l'ordre de saint Dominique; il fut professeur de philosophie et ensuite de théologie à Venise, et composa un grand nombre d'ouvrages dont on trouvera la liste dans l'*Europe littéraire* (juin 1769) : quelques-uns ont paru sous le nom d'*Eusebio Eraniste*, qu'il avait adopté, et d'autres sous celui d'*Adelfo Dositeo*, qu'il prend quelquefois. Il mourut à Vicence, le 26 juin 1769. On a de lui : | *Vita della venerabile serva di Dio Rosa Fialetti, del terzo ordine di san Domenico, con l'aggiunta di alcune sue lettere, canzoni ed altre spirituali operette*, Venise, 1740, in-4°; | *Difesa della dottrina del angelico dottor santo Tomaso sopra l'articolo cinque della Q. 154, 2 2*, Lucques, 1746, in-4°, sans nom d'auteur. Ce livre est dirigé contre quelques défenseurs du père Bensi, jésuite. (*Voy.* BENSI.) | *De futuro impiorum statu libri tres*, Vérone, 1748, in-4°; 2ᵉ édition, Venise, 1764; | *Lettere teologico-morali di Eusebio Eraniste, etc., in difesa della storia del probabilismo del P. Daniello Concina* (Trente), Venise, 1752, 1 vol. in-8°. L'ouvrage eut trois éditions dans la même année. | *Lettre teologico-morali in continuazione della difesa dell' istoria del probabilismo* (Trente), Venise, 1753, 2 vol. in-8°; | *Lettere theologico-morali in continuazione della difesa, etc., owero Confutazione della riposta publicata dal M. R. P. B. della compagnia di Giesù, contro i due primi tomi delle lettere di Eusibio Eraniste* (Trente) Venise, 1754, 2 vol. in-8°; | *Osservazioni sopra varj punti d'istoria letteraria, espote in alcune lettere al M. R. P. Francesco-Antonio Zaccaria, con due appendici*, etc., Venise, 1756, 2ᵉ édit., 1760, 2 vol. in-8°; | *De re sacramentaria contra perduelles hæreticos libri decem*, etc., *cura et studio P. R. P. Renati Hyacinthi Drouin, doctoris Sorbonici, ord. prædicatorum, editio secunda cum notis et additionibus P. F. Joannis Vincentii Pattuzzi*, Venise, 1756, 2 vol. in-fol.; | *Lettera enciclica del sommo pontefice Benedetto XIV, diretta alls'asemblea generale del clero gallicano, illustrata e difesa da Eusebio Eraniste, contro l'autore de' dubii e quesiti propositi ai cardinali e teologi della sacra congregazione di Propaganda*, Lugano, 1758, in-8°; 2ᵉ édition, Venise, 1759, insérée dans la *Raccolta secta delle cose di Portugallo, rapporto a' gesuiti*, Lugano, 1759; 2ᵉ édition, Venise, *con aggiunte e monumenti* 1761, traduite en français et imprimée à Utrecht, 1760, in-12; | *Trattato della regola prossimà delle azioni umane nella scelta della opinioni*, etc., Venise, 1758, 3 vol. in-4°. Elle fut traduite en latin, Venise, 1761. | *Breve istruzione sopra la regola prossima, nella scelta delle opinioni*, Venise, 1759, réimprimée à Naples et à Milan, avec des augmentations, et ensuite traduite en latin, insérée depuis dans la *Théologie* morale de Gasparo Vattolo, imprimée à Venise, 3 vol. in-4°; | *De indulgentiis et requisitis præsertim ad eas recipiendas dispositionibus*, Rome, 1760, in-16. Ce traité parut d'abord sous le nom supposé de *Nicolo Giunchi de' Raspantini;* mais il fut réimprimé la même année sous le nom du père Patuzzi. | *Esposizioni sulla dottrina cristiana, opera utilissima ad ogni genere di persone, si ecclesiastiche che secolari, nuova edizione riveduta e correta*, Venise, 1761. C'est l'ouvrage de l'abbé Mesenguy traduit en italien et imprimé à Naples, mais tellement corrigé et changé dans l'édition qu'en donne le père Patuzzi, qu'on peut

Digitized by Google

le regarder comme une œuvre nouvelle, à l'abri des censures de Rome; | *Lettere ad un ministro di stato sopra le morali dottrine de' moderni casuisti, e i gravissimi danni che ne resultano al publico bene, alla società civile, e ai diretti, autorità e sicurezza de sovrani*, Venise, 1761, 2 vol. in-8°; deuxième édition, avec des augmentations et corrections, Venise, 1763, sous le nom d'*Eusebio Eraniste*; | *Lettere apologetiche; ovvero Difesa della dottrina di san Thomaso, contro le calunnie de' suoi accusatori sulla materia del tirannicidio*, Venise, 1763, in-8°, sous le nom d'*Eusebio Eraniste*; | *De sede inferni in terris quærenda dissertatio ad complementum operis de futuro impiorum statu, distributa in partes tres*, Venise, 1763, in-4°; | *La causa del probabilismo richiamata all' esema da M. Liguori e convinta novellamente di falsità, da Adelfo Dositeo* (Ferrare), Venise, 1764, in-8°; | *Osservazioni teologiche sopra l'apologia di M. D. Alfonso di Liguori, contro il libro intitolato: La causa del probabilismo* (Ferrare), Venise, in-8°, sous le nom d'*Adelfo Dositeo*. (*V.* LIGUORI.) | *Ethica christiana, sive theologia moralis, ex sanctæ Scripturæ fontibus derivata et sancti Thomæ Aquinatis doctrina illustrata*, 7 vol. in-4°, Bassano, 1760. Le père Patuzzi n'ayant pu terminer cet ouvrage, il fut achevé par le père *Pierre Fantini*, son confrère, qui le publia, et le fit précéder d'une *Vie* de l'auteur et du catalogue de ses ouvrages. On trouve l'*Eloge* du père Patuzzi dans l'*Europe littéraire*, mois de juin 1769. On ne peut trop louer ce père d'avoir poursuivi, sans leur donner de répit, les défenseurs de la morale relâchée. Des personnes qui assurément la condamnent pensent néanmoins qu'il a quelquefois confondu avec elle un sage condescendance, des ménagemens que dictent la prudence et la charité, des tempéramens que demandent quelquefois l'amour du prochain et les intérêts du salut des pénitens. L'Evangile n'est point une loi d'excessive rigueur, mais de miséricorde aussi bien que de justice; et on s'étonne de voir compris parmi ceux que le père Patuzzi a combattus, le vénérable Liguori, missionnaire zélé, homme consommé dans la connaissance des voies spirituelles, instruit, en un mot, par une longue expérience, des moyens les plus propres à faire rentrer le pécheur en lui-même, et à le ramener à la pratique des devoirs religieux.

* **PATY** (S.-Pierre BOULAY) membre du conseil des Cinq-cents, était commissaire du pouvoir exécutif près le tribunal civil et criminel du département de la Loire Inférieure, lorsqu'il fut envoyé, en l'an 6 (1798), à cette assemblée, dont il devint secrétaire. Il fit partie de la commission de la marine et du commerce, et on a de lui plusieurs *opinions* et *rapports*, sur le matériel de la marine, sur les marchandises anglaises, sur la course maritime. Bouley-Paty fut un de ceux qui s'opposèrent à la révolution du 18 brumaire, et son nom fut ensuite placé sur la liste des représentans qu'on devait frapper. Néanmoins à la demande de plusieurs de ses collègues de l'Ouest, le gouvernement consulaire le nomma juge au tribunal d'appel de Rennes. Lorsqu'on s'occupa de la rédaction du code du commerce, il fit parvenir au ministre de la justice des observations qui furent imprimées par ordre du gouvernement, 1802, in-8°. Boulay-Paty fut autorisé, en 1810, à faire à l'école de droit un cours de jurisprudence commerciale. Le gouvernement royal le confirma dans ses fonctions de conseiller à la cour de Rennes, dont il était devenu doyen, et c'est à lui que cette cour confia, en 1828, le travail sur le projet de loi relatif aux faillites. Boulay-Paty est mort le 16 juin 1830, après avoir publié: | *Cours de droit commercial et maritime*; | *Traité des faillites et banqueroutes*, dont il a paru une nouvelle édition d'Emérigon, annoté et conféré avec notre code. Dans les derniers jours de sa vie, Boulay-Paty achevait une Histoire du commerce de tous les peuples.

* **PAUCTON** (Alexis-Jean-Pierre), mathématicien, naquit d'une famille pauvre, en 1736, ou selon Ersch, le 10 février 1732, à la Baroche-Gondoin, près de Lassai, dans le Maine. Il étudia à Nantes les mathématiques et le pilotage, et vint à Paris, où il se fit instituteur; il obtint ensuite une place au bureau du cadastre, et fut associé correspondant de l'institut. Il mourut le 15 juin 1798. On a de lui: | *Théorie de la vis d'Archimède*, 1768, in-12; | *Métrologie* ou *Traité des mesures poids et monnaies des peuples anciens et modernes*, Paris, 1780, 1 vol. in-4°. Parmi les bonnes idées que l'auteur de ce traité développe, il y en a une très heureuse, et par laquelle il propose d'élever dans les principales villes un obélisque ou

métromètre qui présenterait les types et les dimensions linéaires et cylindriques de nos poids et mesures, et en conserverait l'uniformité inaltérable. Cette idée a été également présentée par MM. Abeillet et Tillat, dans un rapport que la société d'agriculture de Paris publia en 1790. | *Théorie des lois de la nature;* | *Dissertation sur les Pyramides d'Egypte*, 1780, in-8°. Il a laissé en manuscrit une traduction des *Hymnes* d'Orphée, *Doctrine évangélique, apostolique et catholique; les Psaumes et les cantiques, traduits de l'hébreu; Théorie des mesures, des machines, des travaux et des salaires*, etc.

PAUL (saint), nommé auparavant *Saul*, de la tribu de Benjamin, était né à Tarse, ville de Cilicie, et en cette qualité était citoyen romain. Son père, pharisien, l'envoya à Jérusalem, où il fut élevé et instruit par Gamaliel dans la science de la loi. Il puisa dans la secte des pharisiens une haine violente contre le christianisme. Lorsqu'on lapidait saint Etienne, il coopéra à sa mort, en gardant les habillemens des bourreaux qui lapidaient ce saint martyr. Il ne respirait que le sang et le carnage contre les disciples de J.-C. Il obtint des lettres du grand-prêtre des juifs, pour aller à Damas se saisir de tous les chrétiens, et les mener chargés de chaînes à Jérusalem; mais dans le chemin, il fut tout à coup frappé d'un éclat de lumière qui le renversa. Il entendit en même temps une voix qui lui dit: *Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous? — Qui êtes-vous Seigneur?* répondit-il. — *Je suis Jésus que vous persécutez.* Paul en tremblant s'écria; *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* Jésus lui dit de se lever, et d'aller à Damas, où il lui ferait connaître ses volontés. Il fut baptisé à Damas par Ananie, et prêcha aussitôt l'Evangile avec zèle en Arabie, à Jérusalem, à Césarée et à Tarse, d'où saint Barnabé le mena à Antioche. Ils y instruisirent un si grand nombre de personnes, l'an 38 de J.-C., que ce fut alors que le nom de *Chrétiens* fut donné pour la première fois aux disciples de J.-C. De là il fut envoyé à Jérusalem, pour y porter les aumônes des chrétiens d'Antioche Saint Barnabé l'accompagna dans ce voyage. Après avoir rempli leur commission, il revinrent à Antioche. Ils allèrent ensuite dans l'île de Chypre, l'an 43, puis à Paphos, où ils convertirent le proconsul Sergius Paulus (*voyez* ce nom). On croit que ce fut du nom de ce magistrat que l'apôtre des gentils prit le nom de *Paul*, pour lequel il changea son nom primitif de *Saul*. De l'île de Chypre ils passèrent à Antioche de Pisidie, et d'Antioche à Icone. Ils convertirent plusieurs juifs et gentils; mais ayant encore couru risque d'être lapidés par les juifs incrédules, ils allèrent à Lystres. Ce fut là que l'apôtre guérit un homme perclus dès sa naissance, nommé *Enée*. Ce miracle les fit prendre pour des dieux: le peuple voulait leur sacrifier. Ils avaient bien de la peine à réprimer les mouvemens de leur idolâtre reconnaissance, lorsque quelques juifs, venus d'Icone et d'Antioche de Pisidie, changèrent les dispositions de la populace, qui se jeta sur Paul, l'accabla de pierres, et l'ayant traîné hors de la ville, l'y laissa pour mort. Il revint néanmoins dans la ville, d'où il sortit le lendemain pour aller à Derbe avec Barnabé. Ils repassèrent par Lystres, Icone, Antioche de Pisidie, vinrent en Pamphylie, et ayant annoncé la parole de Dieu à Perge, ils passèrent à Attalie, où ils s'embarquèrent pour Antioche de Syrie, d'où ils étaient partis l'année précédente. Les fidèles de cette ville les députèrent à Jérusalem vers les apôtres, pour les consulter sur l'observation des cérémonies légales. Les apôtres, *s'étant* assemblés pour en délibérer, *arrêtèrent*, de l'avis de Pierre, qui parla le premier dans cette sainte assemblée, regardée comme le premier concile des chrétiens, et dont le discours fut fortement appuyé par saint Jacques, Act. 15, que l'on n'imposerait point aux gentils le joug de la loi, mais qu'on les obligerait seulement à s'abstenir de viandes sacrifiées aux idoles, de chairs étouffées et de sang, qui étaient en abomination chez les juifs, dont on ne devait pas aliéner les esprits; et de la fornication, regardée par les païens comme une chose licite. Paul et Barnabé revinrent avec cette décision, dont ils firent part à l'église d'Antioche. Paul ayant proposé à Barnabé de parcourir ensemble les villes où ils avaient prêché l'Evangile, ils se séparèrent à l'occasion de Marc, que Barnabé voulait emmener avec eux. Paul prit Sylas avec lui, et parcourut la Syrie, la Cilicie, la Lycaonie, la Phrygie, la Galatie, la Macédoine, etc. Il convertit à Athènes Denys l'Aréopagite, à la suite d'un discours inimitable, prononcé devant l'aréopage étonné et stupéfait. Jamais on ne parla plus magnifiquement de la Divinité. Etant retourné à Jérusalem, l'an 58 de J.-C., il fut arrêté par le tribun

Digitized by Google

Lysias, et conduit à Félix, gouverneur de la Judée, qui le retint pendant deux ans prisonnier à Césarée. Festus, son successeur, ayant fait paraître Paul devant son tribunal, et ne le trouvant coupable d'aucun crime, lui proposa d'aller à Jérusalem pour y être jugé. Mais Paul, averti que les juifs voulaient le tuer en chemin, en appela à César, et il fut arrêté qu'on l'enverrait à Rome. Quelques jours après il parut devant Agrippa et la reine son épouse, qu'il convainquit de son innocence. Il partit pour Rome, et aborda dans l'île de Malte (*voyez* MALTE et MÉLÉDA dans le *Dict. géograph.*), dont les habitans le reçurent humainement. L'apôtre passa trois mois dans cette île; il guérit le père de Publius, le premier du lieu, et fit plusieurs autres miracles. Arrivé à Rome, il eut permission de demeurer où il voudrait avec le soldat qui le gardait. Il passa deux ans entiers à Rome, occupé à prêcher le royaume de Dieu et la religion de J.-C., sans que personne l'en empêchât. Il convertit plusieurs personnes, jusque dans la cour même de l'empereur. Enfin, après deux ans de captivité, il fut mis en liberté, sans que l'on sache comment il fut déchargé de l'accusation que les juifs avaient intentée contre lui. Il parcourut alors l'Italie, d'où il écrivit l'Epître aux Hébreux. Il repassa en Asie, alla à Ephèse, où il laissa Timothée, puis en Crète, où il établit Tite. Il fit ensuite quelque séjour à Nicopole, revint en Troade, passa par Ephèse, puis par Milet, et enfin il se transporta à Rome où il fut de nouveau mis en prison. Ce grand apôtre consomma son martyre le 29 juin de l'an 66 de J.-C. Il eut la tête tranchée par l'ordre de Néron, au lieu nommé les *Eaux salviennes*, et fut enterré sur le chemin d'Ostie. On a bâti depuis sur son tombeau une magnifique église, qui a été dévorée par un incendie en 1823. Nous avons de saint Paul 14 *Epîtres* qui portent son nom. A l'exception de l'Epître aux Hébreux, elles ne sont pas rangées dans le nouveau Testament selon l'ordre des temps : on a eu égard à la dignité de ceux à qui elles sont écrites, et à l'importance des matières dont elles traitent. Ces épîtres sont : | l'*Epître aux Romains*, écrite de Corinthe, vers l'an 57 de J.-C.; | la 1re et la 2e *Epître aux Corinthiens*, écrites d'Ephèse, vers l'an 57; | l'*Epître aux Galates*, écrite à la fin de l'an 56; | l'*Epître aux Ephésiens*, écrite de Rome pendant sa prison; | l'*Epître aux Philippiens*, écrite vers l'an 62; | l'*Epître aux Colossiens*, la même année; | la 1re *Epître aux Thessaloniciens*, qui est la plus ancienne, fut écrite l'an 52; | la 2e *Epître* aux mêmes écrite quelque temps après; | la 1re *à Timothée*, l'an 58; | la 2e au même, écrite de Rome pendant sa prison; | celle *à Tite*, l'an 63; | l'*Epître à Philémon*, écrite de Rome l'an 61 (*voyez* ONÉSIME); | l'*Epître aux Hébreux*. En tout 14 épîtres qui se trouvent dans toutes les éditions du nouveau Testament. On lui a attribué plusieurs ouvrages apocryphes, comme les prétendues Lettres à Sénèque; une aux Laodiciens; les Actes de sainte Thècle, dont un prêtre d'Asie fut convaincu d'être le fabricateur; une *Apocalypse* et un *Evangile*, condamnés dans le concile de Rome sous Gélase. Ce qui nous reste des écrits de ce saint apôtre suffit pour le faire considérer comme un prodige de grâce et de sainteté. On y sent une véhémence, une force pour persuader et pour convaincre, que la fiction ne saurait jamais avoir. Il n'est pas possible à un esprit vrai de se soustraire à l'impression que cette lecture a faite sur tant de grands hommes. La sincérité, la candeur de cet illustre apôtre de J.-C., la persuasion intime qui l'animait lui-même, sa grande âme, victorieuse de tant de périls, de tant de persécutions, y paraissent dans le plus beau jour. On croit l'y voir, l'y entendre encore; rien n'est plus animé, plus vivant; et on peut lui appliquer ce qu'un ancien a dit d'un autre homme célèbre du même nom :

Et Pauli stare ingentem miraberis umbram.

Saint Jean-Chrysostôme, un des plus beaux génies et des esprits les plus solides de l'Orient, a montré dans plusieurs excellens discours, de quelle autorité était le témoignage d'un homme tel que Paul. Il désirait voir la ville de Rome, précisément pour y révérer la cendre de ce grand apôtre. (*Exhort. moral.* serm. 32. — *Novem homil. in Paulum*, Oper. tom. 1, p. 1058.) Bossuet disait que si toutes les preuves du christianisme disparaissaient, les Epîtres de saint Paul l'y tiendraient constamment attaché. (*Voyez* saint DENYS D'ALEXANDRIE.) La conversion de ce grand homme, telle qu'il la rapporte lui-même dans les Actes des Apôtres et dans ses Epîtres, a ramené au christianisme un célèbre déiste anglais. (*Voyez* la fin de l'article LITTLETON THOMAS.) Le roi Agrippa ne put en en-

tendre le récit sans se sentir porté à professer la religion de J.-C. (Act. 26.) Le gouverneur Félix en fut ému jusqu'au fond de l'âme, et refusa d'écouter davantage un prisonnier si propre à persuader des vérités terribles aux hommes du siècle (Act. 24.) Les premiers fidèles sentaient parfaitement la force de l'argument tiré de la conversion de Paul, et bénissaient Dieu de l'avoir fait servir à la gloire de la foi. (Gal. 1.) Les plus grands ennemis du christianisme ont toujours été embarrassés de l'impression qui résulte invinciblement de l'histoire des écrits de ce grand homme. Fréret, qui a fait tant d'inutiles efforts pour répandre des nuages sur les livres des saints, n'a point osé toucher aux Epîtres de saint Paul. D'autres ont substitué des sarcasmes et des injures personnelles aux raisons qui leur manquaient. Le prétendu Bolyngbroke rejette tout ce qu'écrit Paul, *parce que*, dit-il, *il était chauve et petit.* Boulanger décide l'affaire en disant que c'est un *enthousiaste forcené.* Saint Paul s'est attiré, sans doute, ces politesses philosophiques, par le peu d'égards qu'il a eu pour les philosophes. On peut croire qu'ils étaient alors à peu près tels qu'ils sont aujourd'hui. (*Voyez* LUCIEN.) Paul les regardait comme des hommes vains, bouffis d'orgueil jusqu'au délire : *Dicentes se esse sapientes stulti facti sunt* (Rom. 1) ; comme des hommes sans mœurs, et abominables dans toute la rigueur du terme. (*Ibid.*) Il avertissait les chrétiens de se défier de leurs pompeuses leçons et de leur suffisance dogmatisante : *Videte ne quis vos decipiat per philosophiam et inanem fallaciam.* (Coloss. 2.) Il les réfutait vivement, dès qu'il en avait l'occasion : *Quidam autem epicurei et stoici philosophi disserebant cum eo.* (Act. 17.) On comprend sans peine combien ses principes, ses sentimens et sa conduite lui donnaient d'avantage sur tous ces vieux pédagogues qui semonçaient froidement et commodément le genre humain par des sentences de parade et de morgue, ou le corrompaient par des maximes de vice. Qui d'eux eût osé se vanter d'avoir le zèle, l'activité, la patience, la persévérance de Paul, et surtout sa parfaite indifférence pour la gloire et le mépris, pour la calomnie et le respect, pour le nom de séducteur et celui d'homme vrai, pour l'obscurité et la réputation ? *Per gloriam et ignobilitatem, per infamiam et bonam famam, ut seductores et veraces, sicut qui ignoti et cogniti* (II. Cor., c. 6, v. 8). Non, la sublime disposition d'âme qui met tout cela de niveau ne leur était pas connue ; ils n'en soupçonnaient pas même la possibilité ; elle eût anéanti leur fastueuse sagesse, s'ils avaient pu en goûter un moment la divine impression.

PAUL (Saint), premier ermite, naquit dans la Thébaïde, de parens riches, vers l'an 229. Il perdit son père et sa mère dès l'âge de 15 ans, et se trouva maître d'un bien considérable. Il en fit deux emplois également utiles : il soulagea les pauvres, et se fit instruire dans les sciences. Le feu de la persécution s'étant allumé sous Dèce, en 250, il se retira dans une maison de campagne. Son beau-frère, avide de son bien, ayant voulu le dénoncer pour en jouir plus tôt, Paul s'enfonça dans les déserts de la Thébaïde. Une caverne, habitée autrefois par de faux monnayeurs, lui servit de retraite. Cette solitude, à laquelle il s'était d'abord condamné par nécessité, ne tarda pas à lui plaire. Il y passa le reste de sa vie, inconnu aux hommes, et ne vivant que des fruits d'un palmier dont les feuilles servaient à le couvrir. Dieu le fit connaître à saint Antoine, quelque temps avant sa mort. Cet anachorète alla le chercher, et vint jusqu'à la grotte de Paul, qu'il eut le bonheur d'entretenir. Le saint solitaire lui apprit qu'il touchait à son dernier moment, et lui demanda le manteau de saint Athanase. Antoine alla le chercher ; mais au retour il ne trouva que le cadavre de Paul. Ce saint expira en 342, à 113 ans, après avoir donné naissance à la vie érémitique. On dit qu'après qu'il se fut nourri des dattes d'un palmier jusqu'à l'âge de 53 ans, un corbeau lui apporta tous les jours du pain miraculeusement, et qu'après sa mort deux lions firent la fosse dans laquelle saint Antoine l'enterra. Quelques savans révoquent ces faits en doute ; mais il paraît que l'histoire que saint Jérôme, si voisin de ce temps, en a écrite avec tant d'intérêt et d'élégance, suffit pour leur assurer le suffrage des critiques sages. Des moralistes ont trouvé de la difficulté à concilier la sainteté de Paul, avec une solitude qui le privait de la fréquentation des saints mystères et de tous les secours que présente l'Eglise, en même temps qu'elle prescrit des devoirs. Mais, sans s'arrêter à ces temps de per-

Digitized by Google

sécution où la fuite pouvait paraître le plus sûr moyen de salut, il est reconnu que dans les règles les plus générales comme les plus respectables, la Providence a mis ses exceptions; qu'elle peut déroger et déroge en effet à ses propres lois. (*Voyez* JEAN DE LA CROIX, RUSBROCH, TAULÈRE.) *Quis anachoretarum*, dit un ascétique, *si receptas leges ac regulas respicis, salvus esse sine sacramentis, sine ullo salutis adminiculo potuit, sine ulla ecclesiasticarum legum observantia? Et accepti tamen Deo erant et miraculis fulsere; Paulus præsertim, quia prima ætate ab omni humano consortio ad mortem usque et Antonii adventum alienus vixit. Quænam ad hæc responsio, nisi* DOMINUS EST FILIUS HOMINIS ETIAM SABBATHI? (Math. 12.) C'est souvent par ces exceptions mêmes et ces routes insolites tracées à la sainteté, que la Providence atteint son but d'une manière particulièrement efficace. (*Voy.* PATRICE, SIMÉON STYLITE.) L'Eglise célèbre sa fête le 15 janvier.

PAUL Ier (saint), succéda au pape Etienne II, son frère, en 757. Il donna avis de son élection à Pepin, lui promettant amitié et fidélité jusqu'à l'effusion de son sang. Ce prince lui prêta des secours pour le défendre contre les vexations de Didier, roi des Lombards. Paul fonda diverses églises, et après avoir gouverné avec sagesse et avec prudence, il mourut en 767. On a de lui 22 *Lettres* dans le Recueil de Gretser.

PAUL II (PIERRE BARBO), noble Vénitien, neveu du pape Eugène IV, qui l'honora du chapeau de cardinal en 1440 monta sur la chaire de Saint-Pierre après Pie II, en 1464. On fit jurer au nouveau pape d'observer plusieurs lois que les cardinaux avaient faites dans le conclave. Elles regardaient la continuation de la guerre contre les Turcs, le rétablissement de l'ancienne discipline de la cour romaine, la convocation d'un concile général dans huit ans, et la fixation du nombre des cardinaux à 44. De tous ces articles, Paul n'exécuta que celui qui regardait la guerre contre les infidèles. Cependant, pour se concilier les cardinaux, il leur accorda le privilége de porter l'habit de pourpre, le bonnet de soie rouge et une mitre de soie semblable à celle que les souverains pontifes avaient seuls droit de porter. Il excommunia Podiebrack, roi de Bohême, qui persécutait ouvertement les catholiques de ses états. Cet anathème fut suivi d'une croisade qu'il fit prêcher contre ce prince; mais elle ne produisit aucun effet remarquable. Les seigneurs d'Italie, divisés entre eux, exerçaient des vexations horribles: Paul II travailla à les réunir, et eut le bonheur de réussir. Ce pontife mourut en 1471, à 54 ans, d'un excès de melon. On a de lui des *Lettres* et des *Ordonnances*, et on lui attribue un *Traité des règles de la chancellerie*. Un cordelier, professeur à Bonn, a fabriqué sous le nom de ce pontife une *Bulle* inepte et contradictoire, pour faire de l'archevêque de Cologne une espèce de pape en Allemagne: l'imposture fut alors découverte par la maladresse de l'imposteur. (*Voy.* le *Journ. hist. et litt.*, 1er novembre 1770, pag. 348.) Paul réduisit le jubilé à 25 ans, par une bulle du 19 avril 1470. Il n'aimait pas beaucoup les gens de lettres, qui effectivement ne manquent pas de causer des troubles quand ils sont en trop grand nombre et trop protégés, mais surtout lorsqu'ils sont impunément superficiels et vains. (*Voy.* FRÉDÉRIC GUILLAUME.) Il supprima le collége des abréviateurs, composé des plus beaux esprits de Rome. Platine, l'un de ces abréviateurs, ne le ménage pas; mais comme pour de bonnes raisons il avait été dépouillé de ses biens et mis deux fois en prison par ordre de ce pape, il ne faut pas toujours compter sur ce qu'il en dit. Stella, plus équitable, dit que ce fut un pontife juste, charitable envers les pauvres, particulièrement envers les cardinaux, les évêques, les princes et les nobles qui n'étaient pas favorisés de la fortune; qu'il les aidait de ses propres revenus, de même que les veuves et les malades. Il ajoute que son principal soin était que la ville de Rome fût toujours abondamment pourvue de vivres. Le cardinal Quirini a donné la *Vie* de Paul II, Rome, 1740, in-4°, et l'a très bien vengé des calomnies de Platine.

PAUL III (ALEXANDRE FARNÈSE), Romain, évêque d'Ostie, et doyen du sacré collége, fut mis sur la chaire de saint Pierre d'une voix unanime, après Clément VII, le 13 octobre 1534. Le commencement de son pontificat fut marqué par l'indication d'un concile général à Mantoue, qu'il transféra ensuite à Trente où la première session se tint le 13 décembre 1545. Il fit avec l'empereur et les Vénitiens contre les Turcs une ligue

Digitized by Google

qui échoua. Il engagea, en 1538, les rois François 1er et Charles-Quint à se trouver à Nice, où ils firent une trève de 10 ans, qui fut bientôt rompue. Son zèle était ardent et s'étendait à tout. Il établit l'inquisition à Naples, approuva la société des jésuites, condamna l'*Interim* de Charles-Quint, et se conduisit avec autant de circonspection que de fermeté envers Henri VIII, roi d'Angleterre. Ceux qui attribuent le schisme de ce prince à la rigueur du pape ignorent les circonstances de cet événement, et ne réfléchissent pas qu'un homme auquel six femmes n'ont pas suffi n'était point disposé à se contenter d'une. Il est certain d'ailleurs que le schisme était consommé avant Paul III. (*Voy*. CLÉMENT VII et HENRI VIII.) Paul III avait eu, avant d'embrasser l'état ecclésiastique, une fille qui épousa Bosio Sforce, et un fils, nommé Pierre-Louis Farnèse, qu'il fit duc de Parme et de Plaisance. Ce fils ingrat répondit mal aux soins de son père; il gouverna en tyran. Ses sujets se révoltèrent et lui ôtèrent la vie. Le petit-fils de Paul III ne se comporta pas mieux que son père, et les chagrins qu'il fit naître dans le cœur du pontife le mirent, selon quelques-uns, au tombeau, en 1549, à 84 ans. Près d'expirer, il s'écria, pénétré de douleur d'avoir souillé son âme pour des ingrats : *Si mei non fuissent dominati, etc.* Paul III aimait les lettres et la poésie, et récompensait ceux qui les cultivaient. Il nous reste quelques *Lettres* de littérature à Sadolet et à Erasme. Il avait composé des *Remarques* sur plusieurs *Epîtres* de Cicéron.

PAUL IV (JEAN PIERRE CARAFFA), doyen des cardinaux et archevêque de Théate, autrement Chieti, dans le royaume de Naples, obtint la tiare après Marcel II, en 1555, âgé de 80 ans. Il montra, dès le commencement de son pontificat, une vigueur qu'on n'attendait pas de son grand âge. Il menaça des foudres ecclésiastiques l'empereur Charles-Quint, qui ne s'opposait pas avec assez de zèle aux luthériens; et se ligua avec la France, pour faire la conquête du royaume de Naples sur la maison d'Autriche. Ferdinand ayant accepté l'empire sans consulter le saint Siége, Paul IV le trouva fort mauvais. Il renvoya l'ambassadeur de ce prince, qui, outré de ce procédé, ne se rendit point à Rome pour se faire couronner : exemple que tous ses successeurs ont imité. Il travailla beaucoup à la réformation des mœurs, obligea les ecclésiastiques à porter des habits conformes à leur état, condamna avec sévérité les livres impies, punit les blasphémateurs, défendit les lieux infâmes, et chassa même de Rome ses neveux et leurs familles, parce qu'ils abusaient de leur autorité contre les lois de la justice et de la religion. Il étendit l'autorité de l'inquisition comme un moyen nécessaire pour contenir les progrès de l'erreur, obligea les évêques à résider dans leurs diocèses, et les religieux à rentrer dans leurs monastères, et travailla avec zèle à rétablir la religion catholique en Angleterre, sous le règne de la reine Marie. On lui a reproché de ne pas avoir reçu favorablement l'envoyé d'Elizabeth, qui était venu lui annoncer l'avénement de cette princesse au trône; mais si l'on considère les dispositions de cette reine, surtout sa haine profonde et sanguinaire, quoique d'abord dissimulée, contre les catholiques, on est convaincu que par des ménagemens quelconques le pape n'aurait rien gagné sur elle. Il fulmina, en 1559, une bulle terrible contre les hérétiques, par laquelle il déclare tous ceux qui faisaient profession publique d'hérésie déchus de leurs bénéfices, dignités, etc. Ce pontife érigea ensuite divers évêchés en archevêchés, et créa de nouveaux évêchés pour être leurs suffragans. Enfin, après avoir gouverné l'Eglise dans des temps pénibles et difficiles, il mourut le 18 août 1559, à 84 ans. Il s'était rendu recommandable par son zèle, sa charité et la régularité de sa vie; mais il n'en fut pas plus aimé : sa statue fut insultée par la populace, qui la brisa et en jeta la tête dans le Tibre. On a de lui divers écrits: | *De symbolo;* | *De emendanda Ecclesia;* | la *Règle des théatins*, dont il fut l'instituteur avec saint Gaëtan, et qui tirèrent leur nom de son évêché de Théate.

PAUL V (CAMILLE BORGHÈSE), originaire de Sienne, né à Rome en 1552, fut d'abord clerc de la chambre, et ensuite nonce en Espagne sous Clément VIII, qui lui accorda le chapeau de cardinal. Il monta sur le trône pontifical en 1605, après Léon XI, et eut le déplaisir de voir s'élever un différend assez grave entre le saint Siége et la république de Venise. Le sénat avait défendu par deux décrets: 1° les nouvelles fondations de monastères, faites sans son concours; 2° l'aliénation des biens-fonds, soit ecclésiastiques, soit séculiers. Le premier décret fut donné

Digitized by Google

en 1603, et le deuxième en 1605. Le sénat fit arrêter vers le même temps un chanoine et un abbé, accusés de divers crimes, et en attribua la connaissance à la justice séculière. C'en était plus qu'il n'en fallait pour offenser le pontife. Clément VIII avait cru devoir dissimuler; mais Paul V, qui venait de faire plier les Génois dans une pareille occasion, se flatta que les Vénitiens seraient aussi souples : il se trompa. Le sénat soutint qu'il ne tenait que de Dieu le pouvoir de faire des lois, sans distinguer la matière, ni les règles, ni les usages reçus dans les états chrétiens. Il refusa de révoquer ses décrets, et de remettre les ecclésiastiques prisonniers entre les mains du nonce, comme le pape le demandait. Paul V, irrité, excommunie le doge et le sénat, et met tout l'état en interdit, si on ne lui fait satisfaction dans les 24 jours. Le sénat ne fit que protester contre ce monitoire, et en défendit la publication dans toute l'étendue de ses états. Une foule d'écrits, lancés de part et d'autre, annonçaient l'animosité des deux partis. Les capucins, les théatins et les jésuites furent les seuls qui observèrent l'interdit. Le sénat les fit tous embarquer pour Rome, et les jésuites furent bannis à perpétuité. Cependant Paul V se préparait à soutenir les armes spirituelles par les temporelles. Il levait des troupes contre les Vénitiens: ceux-ci se préparaient à les répousser. Mais le pape, instruit par une lettre interceptée, que Fra-Paolo essayait, à la faveur de ce différend, d'introduire le calvinisme à Venise (*voyez* SARPI), s'adressa à M. d'Arlincourt, ministre de France, et alors le bon Henri IV se donna pour médiateur. Ses ambassadeurs à Rome et à Venise entamèrent la négociation, et le cardinal de Joyeuse la termina en 1607. On convint que ce cardinal déclarerait à son entrée dans le sénat, que les censures étaient levées, ou qu'il les levait; et qu'en même temps le doge lui remettrait la révocation de la protestation. On accorda le rétablissement des religieux bannis, excepté celui des jésuites, qui furent rétablis ensuite. Enfin les Vénitiens promirent d'envoyer à Rome un ambassadeur extraordinaire, pour remercier le pape de leur avoir rendu ses bonnes grâces. Peu de temps après, parut le livre du jésuite Suarez, que le parlement de Paris condamna. Paul V réclama contre cet arrêt, qui demeura suspendu après de longs débats. Lors de l'assemblée des états-généraux, en 1614, ce pontife voulut faire recevoir en France le concile de Trente, mais il ne put l'obtenir. Il réclama également contre le livre de Richer, docteur en Sorbonne, qui portait atteinte aux droits du saint Siége; l'ouvrage fut censuré, et le pontife s'apaisa. Sous son gouvernement les nestoriens-chaldéens se réunirent complétement à l'Eglise romaine. Paul V s'était aussi occupé de terminer un autre différend, long-temps agité dans les congrégations *de Auxiliis*. Il fit dire aux disputans et aux consultans, que, les congrégations étant finies, il faisait défense aux parties belligérantes de se censurer mutuellement. Quelques auteurs ont avancé que Paul V avait dressé contre la doctrine de Molina une bulle à laquelle il n'a manqué que d'être promulguée; mais ce fait est demeuré jusqu'à présent sans autre preuve que le projet de cette bulle, qui se trouve à la fin de l'*Histoire des congrégations de Auxiliis* du père Serri, qui ne se fonde que sur des relations manuscrites de la congrégation *de Auxiliis*, des pères François Pegna et Thomas Lemos, auxquels, selon le décret d'Innocent X, du 23 avril 1654, il ne faut nullement ajouter foi. « Tout ce qui put intéresser à ce sujet » la sagesse du souverain pontife, dit » l'abbé Bérault, ce fut de maintenir la » concorde entre les écoles catholiques, » et de réprimer la témérité des docteurs, » qui voulaient dévoiler des mystères sur » lesquels l'apôtre, élevé jusqu'au troi» sième ciel, ne savait que s'écrier : *O* » *profondeur des trésors de la sagesse* » *et de la science de Dieu!* Il est de foi » que l'homme fait le bien librement, et » que la grâce lui est absolument néces» saire pour les œuvres du salut; que la » grâce ne nuit point au libre arbitre, et » que le libre arbitre n'ôte rien au pou» voir de la grâce : voilà deux vérités » qu'il faut croire simplement, et qui font » également la matière de notre foi. Mais » on ne s'est pas tenu à la substance du » mystère; on a voulu, pour ainsi dire, » en faire l'analyse et en connaître le » mode, ou la manière d'être. On a de» mandé comment, terme qui, en nos » mystères, annonce presque toujours la » témérité, on a demandé comment la » grâce s'accordait avec le libre arbitre; » comment le libre arbitre agissait sous » la main de la grâce, et comment la » grâce disposait de l'activité du libre ar» bitre; quelle part ils avaient encore

» chacun à l'accomplissement des pré» ceptes et au mérite des bonnes œuvres. » Objets sagement voilés à nos yeux, afin » que nous attendions tout du ciel, et » qu'en même temps nous fassions tout » ce qui est en notre pouvoir, afin que » notre salut s'opérât avec crainte et » tremblement, et tout à la fois avec d'au» tant plus d'assurance, que nous met» trions moins de confiance dans nos » faibles efforts. » (*Voyez* LEMOS, LESSIUS, MOLINA.) On pressa Paul V, non moins vainement, de faire un article de foi de l'*Immaculée Conception de la sainte Vierge*. Paul se contenta de défendre d'enseigner publiquement le contraire. Ce grand pontife mit le même discernement dans l'affaire de Galilée, ne condamna que le ton décisif avec lequel il soutenait une opinion incertaine en elle-même (*voyez* COPERNIC), et contraire à la lettre de l'Ecriture ; il lui permit même de la soutenir comme une hypothèse astronomique ; mais Galilée mit dans sa conduite un fanatisme de suffisance et d'orgueil, qui, aux yeux des sages, le rendit inexcusable. « Il exigea »(écrivit Guichardin, ambassadeur de Toscane, au grand-duc, dans une dépêche du 4 mars 1616) « que le » pape et le saint Office déclarassent le sy» stème de Copernic fondé sur la Bible ; il » assiégea les antichambres de la cour et » des palais des cardinaux ; il répandit » mémoires sur mémoires. Galilée, ajoute » l'ambassadeur, fait plus de cas de son » opinion que de celle de ses amis. Après » avoir persécuté et lassé plusieurs car» dniaux, il s'est jeté à la tête du cardinal » Orsini. Celui-ci, sans trop de prudence, » a pressé vivement S. S. d'adhérer aux » désirs de Galilée. Le pape fatigué a » rompu la conversation... Galilée met » un extrême emportement en tout ceci, » et il n'a ni la force ni la sagesse de le » surmonter. Il pourra nous jeter tous » dans de grands embarras ; je ne vois pas » ce qu'il peut gagner ici par un plus » long séjour. » (*Voyez* GALILÉE et URBAIN VIII.) Paul V s'appliqua à embellir Rome, et à y rassembler les plus beaux ouvrages de peinture et de sculpture. Cette ville lui doit ses plus belles fontaines, surtout celle qui fait jaillir l'eau d'un vase antique, tiré des Thermes de Vespasien ; et celle qu'on appela l'*Acqua Paola*, ancien ouvrage d'Auguste, que Paul V rétablit. Il y fit conduire l'eau par un aqueduc de 35,000 pas, à l'exemple de Sixte-Quint. Il acheva le frontispice de Saint-Pierre et le magnifique palais de Monte-Cavallo. Il s'appliqua surtout à relever et à réparer les anciens monumens, et à les faire servir, autant que leur nature le comportait, à la gloire du christianisme, comme l'exprime élégamment l'inscription placée sur une colonne de porphyre, tirée du temple de la Paix, et portant une belle statue de la Vierge, à côté de l'église de Sainte-Marie-Majeure :

Impura falsi templa
Quondam numinis
Jubente mœsta perferebam Cæsare ;
Nunc læta veri
Perferens Matrem Dei
Te, Paule, nullis obticebo sæculis.

Son pontificat fut honoré de plusieurs illustres ambassades. Un roi du Japon, celui de Congo, et quelques princes des Indes lui envoyèrent des ambassadeurs. Le pontife eut soin de leur donner des missionnaires, et de fonder des évêchés dans ces pays nouvellement conquis à la foi. Il témoigna la même affection aux Maronites et aux autres chrétiens orientaux. Il envoya des légats à divers princes orthodoxes, soit pour leur témoigner son estime, soit pour les confirmer dans leur zèle pour la religion, et termina sa carrière le 16 janvier 1621, à 69 ans, après avoir confirmé l'*Oratoire de France*, les *Ursulines*, l'ordre de la *Charité*, et quelques autres instituts. « Jamais pape, dit un » historien moderne, n'a plus approuvé » d'ordres religieux et de congrégations » différentes, persuadé qu'il ne peut y » avoir trop d'asiles à la piété, et que » comme Dieu ne conduit pas tous les » hommes par la même voie, il est à » propos de leur ouvrir différentes routes » par où ils puissent aller à lui. » Paul V, ferme dans ses prétentions, grand dans ses vues, mais pas toujours assez éclairé dans les moyens, brillait plus par sa piété et son devoir que par sa politique. On a remarqué qu'il ne passa aucun jour de son pontificat sans célébrer la messe, malgré ses infirmités ordinaires, et l'embarras des affaires les plus épineuses. Il ordonna à tous les religieux d'avoir, dans leurs études, des professeurs pour le latin, le grec, l'hébreu et l'arabe ; décret qui n'a eu qu'une exécution très imparfaite.

PAUL. *Voy.* EMILE, et SERGIUS.

PAUL de SAMOSATE, ainsi appelé parce qu'il était de la ville de Samosate sur l'Euphrate, fut nommé patriarche d'Antioche, l'an 260 de J.-C. Zénobie ré-

Digitized by Google

gnait alors en Syrie, et sa cour rassemblait tous les hommes célèbres par leurs talens et par leurs lumières. Elle y appela Paul de Samosate, admira son éloquence, et voulut s'entretenir avec lui sur les dogmes du christianisme. Cette princesse préférait la religion juive à toutes les autres, et ne pouvait se résoudre à confesser les mystères de la religion chrétienne. Pour affaiblir cette répugnance, Paul tâcha de réduire les mystères à des notions toutes naturelles. Il dit à Zénobie, que « les trois Personnes de la Trinité n'étaient point trois Dieux, mais trois attributs sous lesquels la Divinité s'était manifestée aux hommes; que J. C. n'était point un Dieu, mais un homme auquel la sagesse s'était communiquée extraordinairement, et qu'elle n'avait jamais abandonné... » Paul de Samosate ne regarda peut-être ce changement criminel dans la doctrine de l'Eglise que comme une condescendance propre à faire cesser les préjugés de Zénobie. Mais lorsque les fidèles lui reprochèrent cette prévarication, il s'efforça de la justifier, en soutenant qu'en effet J.-C. n'était pas Dieu, et qu'il n'y avait en Dieu qu'une personne. Les erreurs de Paul alarmèrent le zèle des évêques; ils s'assemblèrent à Antioche, et l'adroit sectaire leur protesta qu'il n'avait point enseigné les erreurs qu'on lui imputait. On le crut, et les évêques se retirèrent; mais Paul persévéra dans son erreur, et elle se répandit. Les prélats d'Orient s'étant assemblés de nouveau à Antioche, vers 268, il fut convaincu de nier la divinité de Jésus-Christ, déposé et excommunié, et Domnus mis en sa place. Le concile, qui était fort nombreux, écrivit au pape saint Denys, pour lui faire part de la déposition de Paul et de l'ordination de Domnus. Rien ne prouve mieux que cette condamnation combien la foi de la divinité de J. C. était affermie et générale dans l'Eglise, long-temps avant le concile de Nicée, et combien les sociniens en imposent en cherchant des partisans dans les anciens Pères. S'il s'en trouve qui se sont inexactement expliqués, c'est que le langage qui exprime le mystère de la Trinité n'était point encore rigoureusement formé et généralement adopté, quoique la foi fût certaine et uniforme. Paul de Samosate, refusant de souscrire à la décision du concile qui l'avait condamné comme un hérétique, et déposé comme chargé de plusieurs crimes, demeurait toujours à Antioche, et ne voulait point quitter sa maison, qui appartenait à l'Eglise. Les chrétiens s'en plaignirent à l'empereur Aurélien, qui ordonna que la maison fût adjugée à celui à qui le pape de Rome adresserait ses lettres, et qui par là serait reconnu être en communion avec lui : tant il était notoire, même aux païens, que l'union avec l'Eglise de Rome était la marque des vrais chrétiens. Les disciples de Paul furent nommés *paulianistes*, et préparèrent la secte qui s'éleva le siècle suivant, et porta le trouble dans l'Eglise et dans l'empire. (*Voyez* ARIUS.) Les mœurs de cet hérésiarque étaient très déréglées; des femmes qu'il avait établies jusque dans le palais patriarcal l'accompagnaient partout, et il se rendit odieux par ses extorsions, son faste et les désordres de tout genre auxquels il s'abandonna.

PAUL de TYR, professeur de rhétorique l'an 120 de J.-C., fut député par ses concitoyens vers Adrien. Cet empereur, touché de son éloquence, lui accorda le titre de métropole pour la ville de Tyr. Il a laissé, sur son art, quelques écrits en grec, qui sont judicieux.

PAUL (*Julius Paulus*), jurisconsulte célèbre, qui florissait vers l'an 193 de J.-C., fut conseiller d'état avec Ulpien et Papinien. Les Padouans, voulant honorer le fameux médecin Apon, firent choix de Julius Paulus avec Tite-Live, pour accompagner le buste de leur concitoyen sur la porte du sénat : ce qui suppose une grande estime pour ce jurisconsulte. On a de lui quelques ouvrages de droit, entre autres les *Receptæ Sententiæ*, dont Sichard a donné une bonne édition.

PAUL le SILENCIAIRE, auteur grec, ainsi nommé de la dignité qu'il occupait dans le palais de Constantinople, vivait sous l'empereur Justinien, au 6^e siècle; nous lui devons une *Histoire* curieuse en vers de l'*église de Sainte-Sophie*. On la trouve dans l'*Histoire* byzantine, avec la traduction et les notes de du Cange, Paris, 1670, in-fol.; un poème en vers grecs sur *les thermes physiques*, que le savant Huet a éclairci de ses notes, Paris, 1598, in-4°, et un assez grand nombre d'*Epigrammes* dans l'*Anthologie*. (Celle de Brunck en contient 83.)

PAUL EGINÈTE, médecin du 7^e siècle, selon Herbelot, fut ainsi nommé parce qu'il était natif de l'île d'Egine, aujourd'hui Engia. Il laissa un *Abrégé des Œuvres de Galien*, et plusieurs autres ouvrages en grec, qui renferment des choses

Digitized by Google

curieuses et intéressantes. Son Traité *De Re medica* fut imprimé à Bâle, en 1551, in-fol.; et ses autres écrits le furent en grec à Venise, 1428, in-fol., et en latin, 1538, in-4°. Les modernes y ont beaucoup puisé.

PAUL, diacre de Mérida, dans l'Estramadure, florissait aux premières années du 7e siècle. On a de lui un livre intitulé : *De Vita et moribus Patrum emeritensium*, dont la meilleure édition est celle d'Anvers en 1638, in-4°, avec les notes de Vargus.

PAUL WARNEFRIDE, diacre d'Aquilée, au 8e siècle, illustre par sa piété et ses lumières, fut secrétaire de Didier, dernier roi des Lombards. Il fut reçu ensuite à la cour de Charlemagne, puis appelé à Metz pour y établir des écoles. Accusé par des envieux d'avoir voulu attenter aux jours de l'empereur, il fut relégué dans l'île de Diomède, aujourd'hui Trémiti, dans la mer Adriatique. Archise, prince de Bénévent, l'appela quelque temps après à sa cour, et après la mort de ce prince, en 787, il se retira au Mont-Cassin, où il embrassa la vie monastique, et mourut vers 801. Il est auteur d'une *Histoire des Lombards*, en 6 liv., depuis leur origine jusqu'à la mort de Luitprand, en 744. On la trouve dans les *Recueils* de Vulcanius et de Grotius. Il a eu beaucoup de part à l'*Historia Miscella*. Cet ouvrage renferme 24 livres. Les onze premiers ne sont que les dix livres de l'Histoire romaine d'Eutrope, avec des additions de Paul, insérées par-ci par-là. Les cinq suivans sont entièrement de Paul, et servent de continuation à Eutrope; les huit derniers sont de Landulphus Sagax, qui vivait du temps de Lothaire, fils de Louis le Débonnaire : ces huit derniers sont presque entièrement tirés de Théophanes, ou plutôt de son traducteur Anastase le Bibliothécaire. Henri Canisius en a donné une édition enrichie de notes, Ingolstadt, 1603, in-8°. L'*Historia Miscella*, et *De rebus Longobardorum*, se trouvent dans le 1er volume des *Rerum italicarum scriptores* de Muratori. Paul diacre est encore auteur de quelques *Vies* de saints, et d'une *Histoire des évêques de Metz*, et de l'hymne de saint Jean : *Ut queant laxis*. *Voyez* ERCHEMBERT.

PAUL (MARC), ou MARCO POLO, célèbre voyageur vénitien, partit avec son frère Masfio, l'an 1269, pour parcourir les régions orientales. Il eut le bonheur de gagner les bonnes grâces du grand Khan des Tartares, qui l'employa pendant 17 ans à diverses négociations dans son vaste empire. Polo, avec son frère, visita l'île de Sumatra, Ormus, la Perse, le Kataï et la Chine. Le grand Khan, son protecteur, étant mort, il retourna à Venise, où il reçut un accueil honorable du sénat, qui lui confia le commandement d'une galère : Venise et Gènes étaient alors en guerre. La flotte de la première de ces républiques fut battue, et Polo fut blessé et fait prisonnier. C'est pendant sa captivité qu'il fit venir de sa patrie les *Notes* de ses voyages, qu'il y avait laissées, et dicta (1298) sa *Relation* à Rughello, noble Génois. Il en circula dès lors des copies. Lors de l'invention de la presse, cette relation fut un des premiers ouvrages qu'on publia. Il avait pour titre : *Viaggi di Marco Polo e delle Maraviglie del mondo, da lui vedute*, etc. La première édition parut à Venise, en 1496, in-8°. Elle a été traduite en différentes langues et insérée dans plusieurs collections. On fait cas de l'édition latine d'André Muller, Berlin, 1671, in-4°. Marc Paul était bon observateur, et savait beaucoup de physique pour son temps. « Il » est digne d'attention, » dit M. Forster *Histoire des Découvertes et des Voyages* faits dans le Nord, « que Marco Polo ait » remarqué, il y a plusieurs siècles, la » hauteur des parties intérieures de l'A» sie, et qu'il ait fait des observations » très exactes sur ces moutons sauvages » que les anciens nommaient *musimomes*, » et les Français et les Italiens *moufflons*; » animaux dont les cornes si grandes, au » rapport de quelques écrivains moder» nes, que les corsaks, ou petits renards » du désert, peuvent se cacher dedans. » Et après avoir parlé de l'action du feu dans les hautes régions du globe, et de l'expérience de M. de Luc, qui prouve qu'il y brûle moins vivement, et que ses effets sont moins considérables que sur le bord de la mer, M. Forster remarque que M. Polo avait fait la même observation d'une manière très expresse, et que cette observation est de 500 ans plus ancienne. On trouve dans la traduction anglaise du voyage de Marc Paul, Londres, 1818, in-4°, une *introduction* où l'on donne des détails curieux sur l'auteur et les différentes éditions du texte, et des traductions de ce voyage. Il a paru à Venise, en 1818, un ouvrage avec ce titre : *Di Marco Polo et degli antichi viaggiatori veneziani*, 2 vol. in-folio.

Digitized by Google

PAUL de SANTA-MARIA ou DE BURGOS, savant juif, natif de cette ville, fut détrompé de ses erreurs en lisant la *Somme de saint Thomas*. Il embrassa la religion chrétienne, et entra dans l'état ecclésiastique, après la mort de sa femme. Son mérite lui procura des places importantes et des bénéfices considérables. Il fut précepteur de Jean II, roi de Castille, puis archidiacre de Trévigno, évêque de Carthagène, et enfin évêque de Burgos. On dit qu'il mourut patriarche d'Aquilée, en 1435, à 82 ans, après avoir défendu la religion par ses écrits. Les principaux sont : | des *Additions* aux *Postilles* de Nicolas de Lyra ; | un traité intitulé : *Scrutinium Scripturarum*, Mantoue, 1474, in-fol. ; | *Quæstiones de nomine Tetragrammato*. Ses trois fils furent baptisés avec lui, et se rendirent recommandables par leur mérite. Le premier, ALPHONSE, évêque de Burgos, composa un *Abrégé* de l'histoire d'Espagne, qu'on trouve dans l'*Hispania illustrata*, 4 vol. in-fol. ; le second, GONZALVE, fut évêque de Placentia, et le troisième ALVARÈS, publia l'*Histoire de Jean II*, roi de Castille.

PAUL (FRANÇOIS), né à Saint-Chamas en Provence, s'appliqua à la médecine, et mourut en 1774, âgé de 43 ans. On a de lui : | *Mémoires de l'académie de Berlin*, qu'il a rédigés avec assez de sagacité, en 3 vol. in-4°, et en 10 vol. in-12 ; | les *Mémoires de l'académie de Boulogne*, 1 vol. in-4°, dirigés sur le même plan ; | *Mémoires pour servir à l'histoire de la chirurgie du 18e siècle*, 1773, 2 vol. in-4° ; | *Dictionnaire de chirurgie*, 1773, 2 vol. in-8°. Il a aussi traduit du latin les *Institutions chirurgicales* de Heister, 1771, 2 vol. in-4°, qu'il a enrichies d'observations intéressantes ; le traité de la *Péripneumonie* de Van Swieten, et ceux des *fièvres intermittentes*, des *maladies des enfans*, et de la *pleurésie*, du même auteur.

* **PAUL** (AMAND-LAURENT), connu sous le nom de l'abbé PAUL, ex-jésuite, frère du précédent, né en 1740 à Saint-Chamas, bourg de Provence, d'une famille distinguée, fit ses études au collége de Belzunce à Marseille, et entra chez les jésuites, qui lui firent enseigner les belles-lettres jusqu'à la suppression de la société. Pour ne pas s'écarter de la carriere que l'obéissance lui avait fait embrasser, il accepta la chaire de rhétorique au collége d'Arles, et la remplit d'une manière distinguée. Pendant les orages de la révolution, il se retira en Espagne, et publia à Tolède une *Traduction* espagnole d'un ouvrage italien, *les Heures de récréation* de Guiccardini. Le père Paul, connu depuis la suppression des jésuites sous le nom de l'abbé Paul, termina sa paisible carrière à Lyon, le 29 octobre 1809. On lui doit plusieurs traductions estimées : | *Abrégé de l'histoire grecque et romaine*, traduite du latin de Velléius Paterculus, avec des notes historiques et critiques, une table géographique, etc., 1770, in-12 ; | *Abrégé de l'histoire romaine* de L. A. Florus, avec des notes, 1774, in-12 ; | *Histoire universelle de Justin*, traduite sur les textes les plus corrects, 1775 et 1788, 2 vol. in-12 ; | *Vies des grands capitaines de l'antiquité*, traduites de Cornélius Népos avec des notes, 1781, 1804, et 1820, in-12 ; | *Morceaux choisis de Tite-Live*, latin et français, 1781, 2 vol. in-12 ; | *Art poétique de Boileau, et divers morceaux choisis de poésie française*, traduits en vers latins, 1804, in-8°, 2e édition, 1820, avec une *notice* sur l'abbé Paul ; | *Fables de Phèdre*, traduction nouvelle avec des notes, 1805, et 1816, in-12 ; | *Abrégé de l'histoire romaine*, d'Eutrope, depuis la fondation de Rome jusqu'au règne de Valens, avec des notes historiques et géographiques, le texte en regard du français, 1809, in-12. | *Cours de latinité supérieure*, ou *Extraits des auteurs latins, accompagnés des meilleures traductions pour fournir des thèmes et des versions aux professeurs*, 3 v. in-12, réimprimé en 1821, en 5 vol. in-12, avec l'ouvrage cidessous, sous le titre de *Cours de latinité*, etc.; chaque ouvrage se vend séparément ; | *Cours de latinité inférieure*, 2 vol. in-12. | *Cours de rhétorique*, in-12, 2e édition, 1820 ; | *Fables et descriptions d'animaux*, en latin élémentaire, in-12, p. p. 2e édit. ; | *Versions chrétiennes* et *thèmes chrétiens*, in-12.

PAUL (sir GEORGES ONÉSIPHORE), baronnet du comté de Glocester, né le 21 septembre 1775, s'occupa toute sa vie d'objets philanthropiques, principalement de la réforme des prisons. Les soins qu'il prit d'améliorer celles de son comté de Glocester en ont fait un modèle à proposer pour ces sortes d'établissemens. Il est mort dans sa terre de Hill-House, le 16 décembre 1820. On lui doit : | *Considerations on the defects of prisons* (*Considérations sur les défauts des prisons*), 1784, in-8° ; | *Proceedings of the grand juries magistrates*, etc. (Mesures prises par

les grands jurés magistrats, etc., du comté de Glocester, pour la réforme générale des prisons de ce comté), in-8°, 1818; | *Doubts concerning the expediency and propriety*, etc. (Doutes concernant la convenance et l'opportunité d'établir immédiatement une maison pour les aliénés, dans le comté de Glocester), 1813, in-8°. Sir G. O. Paul a donné encore quelques mémoires, dans les *Transactions* de la société pour l'encouragement de l'agriculture.

PAUL-ÉMILE. *Voyez* EMILE.

PAUL (saint VINCENT de). *Voyez* VINCENT.

PAUL-JOVE. *Voyez* JOVE.

PAUL Ier (PÉTROWITZ), empereur et autocrate de toutes les Russies, né le 1er octobre 1754, était fils du grand duc Pierre qui régna quelques mois sous le nom de Pierre III, et de la grande duchesse qui fut depuis Catherine II. Dès son enfance il fut victime de la désunion qui existait entre ses parens. L'empereur déclara par un ukase qu'il ne le reconnaissait pas pour son fils, et Catherine se montra souvent disposée à le sacrifier aux projets ambitieux de ses favoris. Les divisions de sa famille amenèrent la mort violente de Pierre III, en 1762. Paul Pétrowitz auquel devait revenir l'empire le vit changer de maître; et pendant le long règne de sa mère, il donna l'exemple d'une soumission qui attestait encore plus la faiblesse de son caractère que sa piété filiale. Cependant ce prince fut élevé avec soin par le savant physicien Æpinus, et il eut pour gouverneur le comte Panin. En 1774 le grand duc Paul épousa une fille du landgrave de Hesse Darmstadt; mais il perdit peu de temps après son épouse, qui mourut en couches, et, comme l'impératrice n'aimait pas cette princesse, et que Grégoire Orloff était alors dans la plus haute faveur, cet événement fit naître beaucoup de conjectures. En 1776 il se maria de nouveau avec la princesse de Wurtemberg qui lui donna neuf enfans. Ce fut avec cette nouvelle épouse qu'il parcourut (1781) successivement, sous le nom de Comte du Nord, la Pologne, l'Autriche, l'Italie, la France et la Hollande. Ce voyage dura 14 mois. De retour en Russie, Paul se tint confiné dans le palais de Gatschina, évitant avec soin tout ce qui pourrait alarmer une mère soupçonneuse et jalouse du pouvoir. Cependant, lorsqu'en 1788 il vit la guerre déclarée aux Turcs, il sollicita la permission de se rendre à l'armée « Toute l'Europe, écrivit-il à Catherine, connaît le » désir que j'ai de combattre; que dira-» t-elle en apprenant que je ne puis l'exé-» cuter? — L'Europe dira, répondit l'im-» pératrice, que le grand-duc est un fils » respectueux. » Paul Ier, toujours éloigné du gouvernement par sa mère, ne prit part aux affaires que lors de son avénement au trône, après la mort de Catherine, arrivée en novembre 1796. Devenu maître de l'empire, il réhabilita la mémoire de Pierre III, son père, punit ses meurtriers (*voyez* ORLOFF), et exila la plupart des favoris de Catherine. Ce prince, d'un caractère bizarre, donna à la cour un aspect tout nouveau, en changea les usages et les coutumes, défendit qu'on portât des chapeaux ronds, et s'aliéna tous les cœurs par de petites mesures vexatoires qui tombaient sur toutes les classes. Il obligea aussi toutes les personnes qui se trouvaient sur son passage à descendre aussitôt de voiture et à se prosterner devant lui. La révolution française eut dans Paul Ier un ennemi qui la détesta d'abord sincèrement, et qui prit toutes les mesures pour en arrêter les progrès. Nos princes et tous les Français furent traités par lui avec générosité; une armée de 80,000 hommes, sous les ordres de Suwarow, pénétra en Italie, tandis que trois autres corps d'armée soutenaient sur divers points la même cause. Mais sa politique versatile et son humeur inquiète lui fit bientôt abandonner ses premiers principes. Sous de vains prétextes, il rompt avec ses alliés, accable d'outrages Louis XVIII, le force à s'éloigner à la hâte de ses états, et s'unit avec les révolutionnaires. Il alla plus loin encore; il se fit l'allié et l'admirateur de Bonaparte dont il fit placer le buste dans son palais. Mais ce prince avait froissé trop d'intérêts pour ne pas craindre le ressentiment de ceux qu'il avait outragés. Malgré sa vigilance et la sévérité de ses précautions, il fut attaqué dans sa chambre; il sauta de son lit, se défendit long-temps, et succomba sous le nombre le 12 mars 1801. M. de Château-Giron a publié une *Notice* sur la mort de Paul Ier. Cet empereur unissait à de grandes qualités un caractère violent, source de ses malheurs; il voulait que dans un instant tout se conformât à sa volonté: il fut aimé de ses peuples, et il a laissé des monumens d'une sage administration. Il établit une maison d'orphelins militaires, où 800 enfans

Digitized by Google

sont élevés et instruits, fit bâtir le beau palais de Michaïlow, ouvrit des canaux, et porta cette loi fondamentale pour un empire, qui transmet la succession au trône dans l'ordre de primogéniture, en n'y admettant les femmes qu'à défaut d'enfant mâle. La *Correspondance littéraire* de Laharpe fut adressée par l'auteur à Paul Ier, qui eut pour successeur Alexandre son fils aîné, mort en 1825.

PAULA (JULIA CORNÉLIA), première femme de l'empereur Héliogabale, était fille de Julius Paulus, préfet du prétoire, d'une des plus anciennes maisons de Rome. Héliogabale en était éperdument amoureux lorsqu'il l'épousa; mais bientôt après il se dégoûta d'elle et la chassa du palais. Paula, dépouillée du titre d'auguste et des honneurs qui l'accompagnaient, rentra paisiblement dans le cours d'une vie ordinaire, comme si elle se fût éveillée après un beau songe. Elle avait des vertus embellies par la beauté et les agrémens. On croit qu'elle avait eu un premier époux et des enfans, puisque Héliogabale dit qu'il se mariait avec elle pour être bientôt père, lui que ses débauches avaient presque rayé du rang des hommes.

PAULE (sainte), dame romaine, née vers 349, descendait par sa mère des Scipions et des Gracques. Elle en eut les grandes qualités, qu'elle releva par toutes les vertus du christianisme. Devenue veuve, elle quitta toutes les pompes et les délices de Rome pour se renfermer dans le monastère de Bethléem: *Romæ prætulit Bethleem,* dit saint Jérôme, *et auro tecta fulgentia informis luti vilitate mutavit.* Elle y mena une vie pénitente, sous la conduite de ce saint docteur et fit bâtir des monastères et des maisons d'hospitalité. Elle apprit l'hébreu, pour mieux entendre l'Ecriture sainte, dont elle faisait sa consolation. (*Voyez* EUSTOCHIUM, MARCELLE.) Cette illustre sainte termina sa carrière en 407, à 58 ans. *Voyez* PAMMAQUE, qui avait épousé sainte Pauline sa seconde fille; et EUSTHOCHIUM, troisième fille de sainte Paule, qui resta vierge et ne quitta jamais sa mère. C'est à cette dernière sainte que saint Jérôme écrivit cette lettre qu'on appelle l'*épitaphe de sainte Paule;* ce même Père écrivit une lettre à sainte Paule pour la consoler de la perte de l'aînée de ses filles, nommée *Blésille.*

PAULE (saint FRANÇOIS de). *Voyez* FRANÇOIS.

PAULET, fils d'un gentilhomme suédois établi à Foligni, prit l'habit de Saint-François en 1323, à 14 ans; il ne voulut être que frère lai, afin de pratiquer mieux l'humilité. Gémissant sur l'inobservance de la règle, il entreprit une réforme qu'il appela de l'*Observance.* Plusieurs religieux se rangèrent sous sa bannière, et les *Observantins* occupaient déjà un grand nombre de couvens, lorsque leur instituteur mourut saintement en 1390.

PAULET (GUILLAUME), d'une noble et ancienne famille du comté de Sommerset, fut fait trésorier de la maison du roi d'Angleterre, Henri VIII, et fut élevé à la dignité de baron du royaume. Il eut divers autres emplois importans sous Edouard VI, et fut confirmé dans la charge de grand-trésorier du royaume par la reine Marie et par la reine Elizabeth. Il mourut la 13e année du règne de cette dernière princesse, à 97 ans, comptant 103 personnes descendues de lui. On lui demanda un jour comment il avait fait pour se maintenir sous quatre règnes différens, parmi tant de troubles et de révolutions dans l'état et dans l'Eglise? Il répondit: *J'ai été un saule et non un chêne.* L'intégrité et la probité ne s'accordent guères avec une telle flexibilité.

* **PAULET** (JEAN-JACQUES), médecin, né en 1739 à Anduze dans les Cévennes, prit ses degrés en 1764 à Montpellier, et vint ensuite à Paris où il obtint le grade de docteur-régent de la faculté. Après avoir habité quelque temps la capitale, il se retira à Fontainebleau où il remplissait les fonctions de médecin des hospices, des établissemens de charité et du château royal de cette résidence. Il mourut dans cette ville à l'âge de 87 ans, au commencement du mois d'octobre 1826. On a de lui: | *Histoire de la petite-vérole, avec les moyens d'en préserver les enfans et d'en arrêter la contagion en France, suivie d'une traduction française du Traité de la petite-vérole de Rhasès,* Paris, 1765, 2 vol. in-12, ouvrage où il attaquait un préjugé fort enraciné, en soutenant que la petite-vérole pouvait devenir épidémique, était même une variété de la peste, et qui lui attira une critique fort acerbe de la part de ses confrères et une menace de la Bastille de la part de l'autorité. Néanmoins, il continua d'écrire sur le même sujet; | *Mémoire pour servir de suite à l'histoire de la petite-vérole,* 1768, in-12; | *Avis au peuple sur son grand intérêt, ou l'art de se pré*

Digitized by Google

server de la petite vérole, 1769, in-12; | *Recherches historiques et physiques sur les maladies épizootiques, avec les moyens d'y remédier dans tous les cas*, Paris, 1776, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, dont le succès fut aussi complet que mérité, plaça enfin l'auteur au rang que lui assignaient la profondeur de ses connaissances et la justesse de ses vues. | *Le seul Préservatif contre la petite-vérole*, ou 3e *Mémoire pour servir de suite à l'histoire de la petite-vérole*, 1776, in-12; | *Anti-magnétisme*, ou *Origine, progrès, décadence, renouvellement et réfutation du magnétisme*, Paris, 1784, in-8°; | *Histoire des champignons*, 1790-93, 2 vol. in-4°, avec 31 livraisons de figures coloriées contenant plus de 600 espèces de champignons, décrits et éprouvés par l'auteur et de grandeur naturelle; | *Tabula plantarum fungosarum*, Paris, 1791, in-4°. C'est l'exposé de la méthode qu'il a suivie dans l'ouvrage ci-dessus, et il y donna également les caractères de tous les genres. | *Examen d'un ouvrage qui a pour titre :* Illustrationes Theophrasti in usum botanicorum peregrinantium, auctore I. Stackouse, Melun, 1810, in-8°; | *Flore et Faune de Virgile*, ou *Histoire naturelle des plantes et des animaux dont ce poète a fait mention*, Paris, 1824, in-8°. Il a aussi travaillé pendant plusieurs années à la *Gazette de santé*. On fait encore assez de cas de ses travaux sur les champignons.

PAULI (Grégoire), ministre de Cracovie vers l'an 1560 et 1566, était infecté de l'erreur des nouveaux ariens. Il fut un des premiers qui la répandirent dans la Pologne. Il eut même l'effronterie de faire peindre un grand temple dont Luther abattait le toit, dont Calvin démolissait les murailles, et dont lui-même sapait les fondemens en combattant le mystère de la Trinité. Aussi disait-il hautement que Dieu n'avait révélé que peu de choses à Luther, qu'il en avait plus dit à Zuingle, et plus encore à Calvin; que lui-même en avait appris davantage, et qu'il espérait qu'il en viendrait d'autres qui auraient encore de plus parfaites connaissances de tout : vanité, inconstance, incertitudes, propres à tous les sectaires dogmatisans. *Voyez* LENTULUS Scipion, SERVET.

PAULI. *Voyez* PAULLI.

* **PAULIAN** (Aimé-Henri), petit-fils d'un ministre protestant converti sous Louis XIV, naquit à Nimes le 23 juillet 1722. Il fit ses études chez les jésuites et entra fort jeune dans leur société. L'étude des sciences physiques fut sa principale occupation, et il les professa jusqu'à la suppression de son ordre. Le père Paulian se livra depuis cette époque à la composition et à la publication de quelques ouvrages. Mais les orages de la révolution étant venus le surprendre au milieu de ses tranquilles occupations, il les abandonna pour se consacrer au ministère évangélique. La persécution sembla accroître son zèle, et la crainte du supplice n'arrêta pas son généreux dévouement. Le père Paulian mourut octogénaire, vers 1802, dans le village de Mauduel près de Nimes où il s'était retiré. Nous lui devons : | *Dictionnaire de physique*, Avignon, 1761, 3 vol. in-4°. Nous connaissons neuf éditions de cet ouvrage dont la dernière est de Paris, 5 vol. in-8°; | *Nouvelles conjectures sur les causes des phénomènes électriques*, 1762, in-4°; | *Traité de paix entre Descartes et Newton*, Avignon, 1764, 3 vol. in-12; | *Dictionnaire des nouvelles découvertes faites en physique*, 2 vol. in-8°; | *Système général de philosophie*, 1769, 4 vol. in-12; | *Véritable système de la nature*, Avignon, 1771, 2 vol. in-12; | *Dictionnaire philosophico-théologique*, 1774, in-8°. Pelvert attaqua cet ouvrage assez mal à propos dans les Lettres d'un théologien (1776), et Paulian publia une Défense. | *Guide des mathématiciens*, 1772, in-8°; | *Commentaire sur l'analyse des infiniment petits de l'Hôpital*, in-8°. Le père Paulian avait un frère, avec lequel il prit part à quelques éditions de livres ecclésiastiques publiés à Nimes, chez Baume.

PAULIN (saint), que saint Athanase appelle un homme véritablement apostolique et un des plus intrépides défenseurs de la foi orthodoxe contre les ariens, remplaça saint Maximin dans le gouvernement de l'église de Trèves. Constance, empereur arien, ayant fait assembler un concile à Arles en 353, contre saint Athanase, y appela aussi saint Paulin pour le faire souscrire à la condamnation du saint patriarche; mais le saint évêque, loin de se prêter à une proposition aussi inique, fut le premier des évêques occidentaux qui osa se déclarer hautement pour saint Athanase. L'empereur le relégua en Phrygie, province de l'Asie Mineure, infectée de l'hérésie de Montan. Il eut beaucoup à souffrir pendant son exil, qui dura jusqu'à sa mort, arrivée en 358.

Digitized by Google

Le pape Zozime voulut bien recevoir son apologie ; mais il assembla en même temps des évêques et des prêtres, qui condamnèrent les sentimens de Pélage, en approuvant la résolution où il était de se corriger. Il reçut en même temps une *Confession de foi* de Pélage, où il désavouait les erreurs qui pouvaient lui être échappées. Zozime, trompé par cette soumission apparente, écrivit en sa faveur aux évêques d'Afrique, pour les prier, non de lever l'excommunication lancée contre lui, comme quelques auteurs l'ont dit, mais de différer de deux mois la décision de cette affaire. Ces prélats assemblèrent un nouveau concile à Carthage, en 417, et ordonnèrent que la sentence prononcée par le pape Innocent, contre Pélage et Célestius, subsisterait jusqu'à ce qu'ils anathématisassent leurs erreurs. Le pape Zozime eut la grandeur d'âme de reconnaître qu'il avait été surpris. Il confirma le jugement du concile et condamna les deux hérétiques dans le même sens que son prédécesseur. L'empereur Honorius, instruit de ces différens anathèmes, ordonna qu'on traiterait les pélagiens comme des hérétiques, et que Pélage serait chassé de Rome avec Célestius, comme hérésiarques et perturbateurs. Ce rescrit est du 30 avril 418. Le Ier mai suivant, il y eut encore un concile à Carthage contre les pélagiens, dans lequel brilla saint Augustin, le docteur de la grâce. On y dressa neuf articles d'anathèmes contre cette hérésie. Les évêques qui ne voulurent point souscrire à la condamnation, furent déposés par les juges ecclésiastiques, et chassés de leur siége par l'autorité impériale. Pélage obligé de sortir de Rome, se retira à Jérusalem, où il ne trouva pas d'asile ; et l'on n'a su ni en quel temps ni en quel pays il mourut. Quelques saints Pères ont loué les mœurs de cet hérésiarque : mais Orose et plusieurs autres Pères ont soutenu qu'on l'avait mal connu, que sa prétendue vertu n'était qu'hypocrisie, qu'il aimait la bonne chère et qu'il vivait dans la mollesse et les délices. Julien d'Eclane fut le chef des pélagiens après la mort de leur premier père. Cette hérésie prit une nouvelle forme sous ce nouveau chef. Elle ravagea pendant quelque temps l'Orient et l'Occident, et s'éteignit enfin tout-à-fait. Nous avons de Pélage une *Lettre* à Démétriade, dans le tome deuxième de saint Augustin, dans l'édition des bénédictins : des fragmens de ses 4 livres du *Libre arbitre*, et des *Commentaires* sur les épîtres de saint Paul, qui se trouvent dans l'*Appendix operum divi Augustini*. Anvers, 1703, in-fol. On voit par ses écrits qu'il avait de l'esprit, mais qu'il n'était pas savant ; il rebute par la stérilité et la sécheresse de son style. L'*Histoire du pélagianisme*, a été écrite par le cardinal Noris et par le père Patouillet, 1751, in-12. Cette dernière, moins savante que celle du cardinal, est bien écrite, pleine de vues sages et profondes ; l'auteur nous montre dans le pélagianisme toute la tortuosité et les artifices de l'hérésie qui lui est contradictoirement opposée, tant la marche et le génie de l'erreur sont les mêmes, de quelque extrémité qu'elle parte. Parmi les auteurs qui écrivirent contre Pélage, on distingue saint Augustin, saint Jérôme, saint Prosper et saint Fulgence.

PELAGE, premier roi des Asturies, fils de Favila, duc de Cantabrie ou Biscaye. Il se retira dans cette province en 711, après la désastreuse bataille de Xérès. Pélage, proche parent de Rodrigue, s'acquit l'estime de ceux de sa nation par ses vertus et par son zèle pour la religion catholique ; il forma le dessein de secouer le joug des Sarrasins, qui, ne pouvant le vaincre, entrèrent en négociation avec lui, et le laissèrent jouir, moyennant un léger tribut, d'une certaine étendue de pays. Ayant été insulté par les Maures, il marcha contre eux, et les défit en 716, conquit plusieurs provinces, et peu après fut proclamé roi de Léon et des Asturies. Il mourut en 737, avec la réputation d'un prince sobre, ennemi du luxe, courageux, et d'une piété exemplaire. C'est sans doute cette piété qui a excité le zèle de Voltaire contre ce prince, jusqu'à lui refuser le titre de roi contre le témoignage unanime des anciens historiens. Ce fut Pélage qui donna l'essor à cette sanglante lutte entre les Espagnols et les Maures, et qui dura depuis 716 jusqu'en 1492, époque où Ferdinand et Isabelle s'emparèrent de Grenade.

PÉLAGIE-ALVARÈS ou ALVARÈS-PÉLAGE. *Voyez* PAEZ.

PÉLAGIE (sainte), vierge et martyre d'Antioche, dans le 4e siècle, durant la persécution de Maximin Daia. Elle se précipita du haut du toit de sa maison, pour échapper à la perte de son honneur, que des gens envoyés par les magistrats païens voulaient lui ravir. La sainte pouvant espérer de faire une chute heureuse, son action ne présente aucune difficulté en morale ; mais indépendamment de cette

considération, on peut dire que Pélagie n'écouta que sa foi et le désir de détromper et de convertir les païens. Cette estime héroïque de la chasteté était bien propre à démontrer aux persécuteurs l'innocence des mœurs des chrétiens, que l'on ne cessait de calomnier, et à leur imprimer du respect pour une religion qui inspire tant de pureté et de courage. *Voyez* APOLLINE, IGNACE d'Antioche, RAZIAS.

PÉLAGIE (sainte), illustre pénitente du 5e siècle, avait été la principale comédienne de la ville d'Antioche. La grâce ayant touché son cœur, elle reçut le baptême, et se retira sur la montagne des Oliviers, près de Jérusalem, où, selon Jacques, diacre d'Héliopolis, déguisée en homme, elle mena une vie très austère; mais Théophane (*Chron. ad an.* 25. *Theod. jun.*), Nicéphore Calixte (*Hist.*, l. 14. 30), la représentent comme une religieuse. Basile, dans son Ménologe, la peint sous ces traits, et assure formellement qu'elle se fit religieuse. « Comment, dit un critique, croire que cette sainte aurait » porté un habit contraire à son sexe? Ce » genre de déguisement a toujours été en » abomination. L'ancien Testament le » traite de crime détestable. (*Deuteron.* » 32.) Les Pères et les conciles ont tenu le » même langage. » Il faut convenir néanmoins que la bonne foi et des circonstances particulières justifient souvent des actions extraordinaires et anomales, que la loi générale semble condamner. *Voyez* PAUL l'Ermite.

PELARGUS. *Voyez* STORCK.

PELETIER (CLAUDE le), magistrat, né à Paris en 1631, avec des dispositions heureuses, fut lié de bonne heure avec Bignon, Molé, Lamoignon, Despréaux et les autres grands hommes de son siècle. Il fut d'abord conseiller au Châtelet, puis au parlement, tuteur des princes, fils de Gaston d'Orléans, ensuite président de la 4e chambre des enquêtes, et prévôt des marchands en 1668. Il signala sa gestion en faisant construire le quai de Paris, qu'on nomme encore aujourd'hui le *Quai Peletier*. Il se distingua extrêmement dans cette place, et succéda en 1683 à Colbert dans celle de contrôleur général des finances. Peletier sentit que si un contrôleur-général faisait quelques heureux, il faisait beaucoup de mécontens. Il se démit de cette place six ans après, fut fait directeur des postes, quitta entièrement la cour en 1697, et ne s'occupa plus que de l'étude et de son salut. Il venait passer tous les carêmes aux Chartreux, où il avait un appartement, et demeurait tout le reste de l'année dans sa terre de Villeneuve-le-Roi. Il mourut en 1711, à 80 ans. Les grands sentimens de piété qui l'avaient animé pendant sa vie présidèrent à sa mort. « Ce fut, dit un historien, un de ces » magistrats respectables qui concoururent, autant par leurs vertus que par » leurs talens, à l'illustration du règne de » Louis XIV. Ce grand homme mettait la » religion à la tête de tous ses devoirs, et » dans le temps même qu'il était chargé » du poids des affaires publiques, il ne » laissait passer aucun jour sans rassembler sa famille et ses domestiques pour » faire avec eux la prière en commun. » On a de lui: | un très grand nombre d'*Extraits* et de *Recueils* assez bien faits de l'Ecriture, des Pères et des écrivains ecclésiastiques et profanes, en plusieurs vol. in-12; | des *Editions* du *Comes theologus* et du *comes juridicus* de Pierre Pithou, son bisaïeul maternel; | à l'imitation de ces deux ouvrages, il composa le *Comes senectutis* et le *Comes rusticus*, l'un et l'autre in-12, qui ne sont que des recueils de pensées des auteurs anciens et modernes; | on lui doit encore la meilleure *Edition* du *corps du droit canon* en latin, avec des notes de Pierre et de François Pithou, *en* 2 vol in-fol.; et celle du *Code* des *Canons* recueillis par MM. Pithou, avec des *Miscellanea ecclesiastica* à la fin; | enfin l'*Edition* des *Observations de Pierre Pithou* sur le *code* et les *Novelles*. La *Vie* de Claude le Peletier a été écrite en latin par J. Boivin le cadet, in-4°. —Claude le Peletier eut dix enfans, dont plusieurs doivent être cités dans ce Dictionnaire. L'aîné de ses quatre fils, nommé MICHEL, fut évêque d'Angers, et mourut en 1706, peu de temps après avoir été nommé évêque d'Orléans. Grandet a écrit sa vie. — LOUIS le second, fut président à mortier, puis 1er président, et mourut en 1730. —CHARLES MAURICE, le troisième, abbé de St.-Aubin d'Angers, refusa l'épiscopat et se retira à Saint-Sulpice, dont il mourut supérieur-général en 1731. — CLAUDE, le plus jeune, connu sous le nom de Souzi, mourut âgé de 17 ans en 1686, après avoir donné l'exemple de la plus héroïque piété. L'abbé Proyart a donné sa *Vie* sous le titre de *Modèle des jeunes gens*, Paris, 1789, in-18. Louis, le second des fils de Claude Le Peletier, est la tige des Le Peletier de Rosambo, dont le dernier, président à mortier, porta sa tête sur l'éc

chafaud avec l'illustre Malesherbes, son beau-père.

PELETIER de SOUZI (Michel le), frère du contrôleur-général, né à Paris en 1640, se fit recevoir avocat et plaida avec distinction. Il acheta la charge d'avocat du roi au Châtelet, et l'exerça pendant cinq ans avec un applaudissement universel. Reçu conseiller au parlement en 1665, il fut nommé l'année suivante, avec Jérôme Le Peletier, son second frère, pour l'exécution des arrêts de la cour des grands-jours tenus à Clermont en Auvergne. Le roi le choisit en 1668 pour aller établir l'intendance de la Franche-Comté. A son retour, il fut intendant de Lille, de toutes les conquêtes de Flandre, et des armées que le roi y entretenait. Ses services lui méritèrent les places de conseiller d'état en 1683, d'intendant des finances, de conseiller au conseil royal, et de directeur général des fortifications. Dégoûté des affaires et de la cour, il se retira à l'âge de 80 ans à l'abbaye de Saint-Victor à Paris. Il y vécut près de 6 ans dans les travaux de la littérature et dans les exercices d'une vie chrétienne, et mourut en 1725 à 86 ans. L'académie des inscriptions lui avait donné, en 1701, la place d'académicien honoraire. On a de lui, dans les *Mémoires* de cette compagnie, de savantes recherches sur les *Curiosolites*, ancien peuple de l'Armorique, dont il est parlé dans les *Commentaires* de César. La *Biographie universelle* croit que cette dissertation n'est pas de lui, et qu'il fut seulement chargé de la présenter à l'académie. Toureil l'appelait *Homo limatissimi ingenii*. Son *Eloge* par de Boze a été inséré dans le tome 7e du recueil de l'académie des inscriptions.—Ses descendans prirent le nom de Le Peletier-Saint-Fargeau; ce fut sur les conclusions de son arrière-petit-fils, Michel-Etienne, qui avait été reçu avocat-général au parlement de Paris, le 6 septembre 1747, que fut porté l'arrêt de suppression des jésuites en France. Il devint président à mortier en 1764, et mourut de la petite vérole, en septembre 1778.—Le fils de ce dernier perdit au sein de la Convention, une réputation honorable commencée dans la magistrature, et qui ne s'était pas entièrement effacée sous l'assemblée Constituante. *Voyez* l'article suivant.

*PELETIER-SAINT-FARGEAU (Louis-Michel le), né à Paris d'une famille distinguée dans la magistrature, suivit la même carrière, devint président à mortier au parlement de Paris, et ensuite député de la noblesse aux états-généraux de 1789. Possesseur d'une fortune immense, il chercha à acquérir de la popularité, en se montrant partisan des innovations politiques, proclamées alors. Le 13 juillet, il proposa d'inviter Louis XVI à rappeler Necker et les ministres disgraciés. Dans le mois de mai 1790, il s'opposa à ce que le roi conservât le droit de déclarer la guerre et de faire la paix. Le mois suivant, il appuya la suppression des titres honorifiques, et fut nommé président de l'assemblée. Appelé à la Convention, il y fit un long discours en faveur de la liberté de la presse, et fut un de ceux qui proclamèrent que Louis XVI pouvait être jugé par la Convention. Il vota d'abord pour la réclusion, et engagea plusieurs de ses collègues à ne voter que la même peine; mais, gagné ensuite par la faction d'Orléans, il vota la mort. Quatre jours après le 21 janvier 1793, il fut poignardé au Palais-Royal par le garde du corps Pâris, chez un restaurateur où il était entré pour dîner. Il expira sur-le-champ, et fut inhumé avec pompe au Panthéon. Il a laissé en manuscrit un long *discours* sur l'éducation nationale, que Robespierre lut à la tribune.

PELETIER. *Voyez* PELLETIER.

PELHESTRE (Pierre), littérateur, fils d'un tailleur, né à Rouen vers 1635, mort à Paris en 1710, à 75 ans, lisait tout, mais avec de bons principes et des intentions droites. Il n'était âgé que de 18 ans, quand l'archevêque de Paris, Péréfixe, le manda : « J'apprends, lui » dit-il, que vous lisez des livres héréti» ques; êtes-vous assez docte pour cela?— » Monseigneur, répondit le jeune homme, » votre question m'embarrasse : si je dis » que je suis assez savant, vous me direz » que je suis un orgueilleux; si je dis que » non, vous me défendrez de les lire. » Sur cette réponse, le prélat lui permit de continuer. Il a donné une seconde édition du *Traité de la lecture des Pères*, et des *Notes* excellentes sur le texte de cet ouvrage, Paris, 1697, in-12.

PÉLICIER. *Voyez* PELLICIER.

PÉLISSON. *Voyez* PELLISSON.

PELL (Jean), mathématicien anglais, né en 1610, professa les mathématiques à Amsterdam et à Breda. A l'âge de dix-neuf ans il composa, sur l'usage des cadrans, un traité qui commença sa réputation. Il résida auprès des cantons

Digitized by Google

suisses protestans, au nom de Cromwell, revint à Londres, où il fut fait chapelain de l'archevêque de Cantorbéry, et mourut en 1685. Les mathématiques lui doivent quelques ouvrages, entre autres : | *De vera circuli mensura;* | *Table de dix mille nombre carrés*, in-fol.

PELLEGRIN (SIMON - JOSEPH), fils d'un conseiller au parlement de Marseille, où il naquit en 1663, entra dans l'ordre des religieux servites, et demeura longtemps parmi eux, à Moustiers, dans le diocèse de Riez. Mais, dégoûté de son état, il s'embarqua sur un vaisseau en qualité d'aumônier, et fit une ou deux courses. De retour en 1703 de ses caravanes, il ouvrit boutique d'*épigrammes*, de *madrigaux*, d'*épithalames*, de *complimens* pour toutes sortes de fêtes et d'occasions ; il les vendait plus ou moins, selon le nombre des vers et leur différente mesure. Il travailla ensuite pour les théâtres de Paris, et surtout pour celui de l'Opéra-comique. Ce qui fit dire à un plaisant :

Le matin catholique et le soir idolâtre,
Il dîna de l'autel et soupa du théâtre.

Ce genre d'ouvrages n'étant nullement digne d'un prêtre, le cardinal de Noailles lui proposa de renoncer à la messe ou à l'opéra : l'abbé Pellegrin voulut garder ce qui le faisait vivre, et le cardinal l'interdit. Ses protecteurs lui procurèrent une pension sur le *Mercure*, auquel il travailla pour la partie des spectacles. Il mourut en 1745, à 82 ans, sincèrement converti. On a de lui, outre des *Tragédies* et des *Comédies* dont le plan ne vaut ordinairement rien, et dont la versification est fade et languissante : | *Cantiques spirituels* sur les points les plus importans de la religion, sur différens airs d'opéra, pour les dames de St.-Cyr, à Paris, in-8° ; | autres *Cantiques* sur les points principaux de la religion et de la morale, Paris, 1725, in-12 ; | *Histoire de l'ancien et du nouveau Testament*, mise en cantiques, sur les airs de l'opéra et des vaudevilles, 2 vol. in-8°, Paris, 1705 ; | les *Psaumes de David*, en vers français, sur les plus beaux airs de Lully, Lambert et Campra, à Paris, 1705, in-8° ; | l'*Imitation de J.-C.* sur les plus beaux vaudevilles, Paris, 1729, in-8° ; | les *OEuvres d'Horace* traduites en vers français, éclaircies par des notes, augmentées d'autres traductions et pièces de poésies, avec un discours sur ce célèbre poète, et un abrégé de sa vie, Paris, 1715, 2 vol. in-12. Il n'y a que les 5 livres d'*Odes* qui soient traduits.

PELLEGRINI (PELLEGRINO DI TIBALDO de, ou plus simplement TIBALDI ou PELLEGRIN de BOLOGNE), né en 1527 dans le Milanais, et mort en 1592, excella dans la peinture et l'architecture. On prétend que son ambition de se faire un nom dans la peinture était si ardente, que mécontent de lui-même, et désespérant de pouvoir atteindre le point de perfection qu'il imaginait, il voulut un jour se laisser mourir de faim, et qu'il en fut détourné par Octavien Mascherino, peintre, son compatriote, qui lui conseilla de s'adonner à l'architecture. Cependant il avait fait d'excellens tableaux, comme *Saint-Jean dans le désert; Le choix des élus et des réprouvés;* L'*Arrivée de Trajan à Ancône*, etc., qui sont admirés des connaisseurs. Devenu architecte, il s'acquit bientôt une grande réputation. Il fut appelé à Milan pour l'église de Saint-Ambroise, et ensuite à Madrid par le roi d'Espagne, qui l'employa au magnifique bâtiment de l'Escurial, comme peintre et comme architecte, et le renvoya en Italie avec 100,000 écus et le titre de marquis. (*Voyez* ROSSO.)

* **PELLEGRINI** (JOSEPH-LOUIS), jésuite, né à Vérone en 1718, y prit en 1736, l'habit de la société dans le sein de laquelle il avait fait ses études. Il se consacra à la prédication, et il y obtint un tel succès que l'impératrice Marie-Thérèse l'appela à Vienne où il prêcha un carême devant la cour impériale. Comblé des applaudissemens les plus flatteurs et des bienfaits de l'impératrice il revint en Italie où il continua à occuper la chaire évangélique : il devint un des orateurs les plus remarquables de son temps. Le père Pellegrini se livrait aussi à la littérature et surtout à la poésie. Il est mort à Vérone le 18 avril 1799, à l'âge de 81 ans, après avoir publié les ouvrages suivans : | *Poésies latines et italiennes*, Venise, 1774, 2 vol. in-8° ; Bassano, 1791, in-8°, contenant quatre petits poèmes, *sur une éruption du Vésuve*, — *sur le pont de Veja*, — *sur les Cieux*, — *sur le tombeau de Dismice*, anagramme de Médicis. Les ouvrages suivans avaient déjà eu plusieurs éditions : | *Au peuple Véronais*, oraison, 1800, in-8° ; elle est précédée d'une *Notice* sur la vie de l'auteur par le comte Giuliari ; | *Vers consacrés à la mort d'Amarille*, 1800, in-8°,

Digitized by Google

Amaritte, anagramme de Mariette, était le nom d'une sœur qu'il chérissait tendrement, et dont il pleurait la mort prématurée. | *Débora, Jephté, Jonas, leçons sacrées*, Venise, 1804, 2 vol. in-8°; | *Tobie, raisonnemens*, ibid., 1818, 2 vol. in-8°; | *Sermons*, ibid., 1772, 1 vol. in-8°; 1818, 5 vol. in-8°; | *Panégyriques*, ibid., 1820, in-8°. Le père Pellegrini était aussi bon prosateur que poète élégant. Son style était pur, concis et plein de chaleur. Dans ses vers, il choisit pour modèle le célèbre Pétrarque, et il en a parfois la grâce et l'expression. Il était membre des *Arcades* de Rome, et de toutes les sociétés littéraires de l'Italie.

* PELLEGRINI (N.), célèbre chanteur, né en Italie vers 1780, entra au théâtre Italien de Paris, lorsque ce théâtre était sous la direction de madame Catalani. Il y resta attaché environ 10 ans, en qualité de premier *Bouffe* pour le chant, et se retira en 1825. Pellegrini continua néanmoins d'habiter Paris et de professer la partie du chant au conservatoire royal de musique. Cet artiste distingué est mort à Paris le 21 décembre 1832.

PELLERIN (Joseph), ancien commissaire général et premier commis de la marine, né à Marly-le-Roi en 1684, mort à Paris le 30 août 1782, dans la 99e année de son âge, unissait à l'activité d'un homme d'affaires le savoir d'un homme de lettres. Ayant obtenu sa retraite avec une pension après quarante ans de service, il se livra entièrement à l'étude de l'antiquité. Le cabinet de médailles qu'il avait formé, et dont le roi fit l'acquisition pour 300,000 francs en 1776, était un des plus riches et des plus rares qu'ait possédés un particulier. Elle contenait 32,500 médailles. Il recula les bornes de la science numismatique par un recueil intéressant en 9 vol. in-4°, enrichi d'un grand nombre de planches. Cette collection renferme : | *Recueil de médailles de rois* qui n'ont pas encore été publiées et qui sont peu connues, 1762, in-4°; | *de médailles de peuples et de villes, etc.*, 1763, 3 vol. in-4°; | *Mélanges de diverses médailles*, 1765, 2 vol. in-4°, qui servent de supplément aux recueils précédens; | *Supplémens* aux 6 vol. précédens, avec une table générale; | 3e et 4e *Supplémens*, 1767, in-4°; | *Lettres*, 1768 et 1770, qui forment le 9e vol. Cette collection est digne du cabinet des curieux, non seulement par la beauté de l'impression, mais encore par les explications judicieuses et savantes dont chaque planche est accompagnée.

* PELLETAN (Jean-Gabriel), né à Marseille, en 1747, se rendit, en 1787, au Sénégal, pour y gérer les affaires de quelques amis intéressés dans les affaires de la compagnie d'Afrique. Il répondit pleinement à la confiance de ses commettans, et se concilia, par son esprit et ses qualités aimables, l'estime et la bienveillance du chevalier de Boufflers, gouverneur de la colonie. De retour en France, au bout de trois ans, il fut ensuite nommé directeur-général de la compagnie du Sénégal, à Paris. La révolution, en détruisant cette association commerciale, lui fit perdre son emploi, et il fut même incarcéré pendant quelques mois. En sortant de prison, Pelletan s'occupa de réunir les débris de sa fortune, et mourut au mois de décembre 1802. On a de lui : | *Mémoires sur la colonie française du Sénégal avec quelques considérations historiques et politiques sur la traite des nègres, sur leur caractère, et les moyens de faire servir la suppression de cette traite à l'accroissement et à la prospérité de cette colonie*, Paris, 1801, in-8°, avec cartes. Pelletan écrivit cet ouvrage pendant qu'il était sous les verroux de Saint-Lazare. Comme il était dépourvu de livres, de cartes, et même du journal qu'il avait tenu pendant son séjour au Sénégal, et qu'il écrivait sur la foi de simples réminiscences, on conçoit qu'il n'a pu rien apprendre de neuf sur la géographie; mais ses considérations sur le parti qu'on peut tirer du Sénégal sont de nature à être encore utiles.

* PELLETAN (Philippe-Jean), chirurgien célèbre et l'un de nos plus habiles praticiens naquit à Paris en 1752, et s'était déjà fait honorablement connaître, comme professeur et comme praticien, lors de la création des écoles de médecine. Il y fut compris comme professeur de chirurgie, et il fut un des trois médecins qui firent l'autopsie du corps de Louis XVII. Entré dans la chirurgie militaire, il devint membre du conseil général de santé des armées, et à la formation de l'institut, il fut nommé membre de la classe des sciences physiques et mathématiques. A la mort de Desault, il fut nommé chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Paris, et c'est sur ce théâtre qu'il développa pendant tant d'années ce grand talent chirurgical et cette facilité

Digitized by Google

sans exemple pour l'enseignement qui ont rendu sa réputation européenne. Son élocution plaisait par son élégance et sa clarté, et il n'eut pour rival que le célèbre Fourcroy. Pelletan était aussi membre de la légion d'honneur, et faisait partie de l'académie royale de médecine. Outre des *Observations* importantes pour enlever les corps étrangers de la trachée-artère, il a publié les ouvrages suivans : | *Clinique chirurgicale* ou *Mémoires et observations de chirurgie clinique*, 1810, 3 vol. in-8° ; | *Observations sur un Osteo-Sarcome de l'humerus, simulant un anévrisme*, 1815, in-8°. Pelletan est mort à Paris, sur la fin du mois de septembre 1829.

PELLETIER (Jacques), médecin, né au Mans en 1517, d'une bonne famille, se rendit habile dans les belles-lettres et dans les sciences, et devint principal des colléges de Bayeux et du Mans à Paris, où il mourut en 1582. Ses écrits sont plus nombreux que bons. On a de lui : | des *Commentaires* latins sur Euclide, in-8°, et quelques autres ouvrages de mathématiques, estimés dans leur temps, quoiqu'il n'ait point trouvé, comme il le prétendait, la quadrature du cercle; | *Description du pays de Savoie*, 1572, in-8°; | un petit *Traité* latin *de la peste;* | une *Concordance* de plusieurs endroits de Galien, et quelques autres petits traités réunis en un vol. in-4°, 1559; | de mauvaises *OEuvres poétiques*, qui contiennent quelques traductions en vers, 1547, in-8° ; | un autre *Recueil*, 1555, in-8°; | un troisième en 1581, in-4°; | *Traduction* en vers français de l'*Art poétique* d'Horace, 1545, in-8° ; | un *Art poétique* en prose, 1555, in-8°; | des *Dialogues sur l'orthographe et la prononciation française*, in-8°, où il veut réformer l'une et l'autre, en écrivant comme on prononce.

PELLETIER (Gaspard), médecin de Middelbourg en Zélande, s'acquit beaucoup de réputation par la pratique de son art, fut fait échevin, puis conseiller dans sa ville natale, et mourut en 1658. On a de lui : *Plantarum, tum patriarum, tum exoticarum, in Walachria Zelandiæ insula nascentium, synonyma*, Middelbourg, 1610, in-8°, rare et recherché.

PELLETIER (Jean le), né à Rouen en 1633, s'appliqua d'abord à la peinture. Il l'abandonna pour l'étude des langues, et apprit sans maître le latin, le grec, l'italien, l'espagnol, l'hébreu, les mathématiques, l'astronomie, l'architecture, la médecine et la chimie. Sur la fin de ses jours il ne s'appliqua presque plus qu'à l'étude de la religion, et continua cette étude jusqu'à sa mort, arrivée en 1711, à 78 ans. On a de lui : | une savante *Dissertation sur l'arche de Noé*. Il y explique la possibilité du déluge universel, et comment toutes les espèces d'animaux ont pu tenir dans l'arche. Borrel avait déjà démontré la même chose; mais Pelletier, sans contester ses mesures et ses calculs, avait trouvé des inconvéniens dans son plan, et tâche de les éviter dans celui qu'il propose. (*Voyez* BORREL *et* WILKINS.) Il y a joint une *Dissertation* sur l'*Hemine* de saint Benoît. C'est un gros vol. in-12, dans lequel il y a autant de savoir que de sagacité. | Des *Dissertations sur les poids et les mesures des anciens; sur Kesitah*, mot hébreu dans la Genèse, chap. 33; *sur la chevelure d'Absalon, sur le temple de Salomon et d'Ezéchiel, sur la mort de Socrate, sur les erreurs des peintres*, etc., dans les *Journaux de Trévoux;* | une *Traduction française* de la *Vie de Sixte-Quint* par Leti, 1694, 2 vol. in-12; | de l'ouvrage anglais de Robert Nanton, sous le titre de *Fragmenta regalia* ou *Caractère véritable d'Elizabeth, reine d'Angleterre, et de ses favoris*. On le trouve dans les dernières éditions de la *Vie* de cette princesse par Leti. Les dissertations de Pelletier sont écrites d'une manière prolixe et languissante, mais le résultat en est net et solide.

PELLETIER (Claude), docteur en théologie et chanoine de Saint-Pierre de Reims, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, la plupart en faveur de la soumission aux décisions de l'église catholique, et en particulier à la constitution *Unigenitus*. On sent bien que sous ce point de vue les hommes du parti ne l'ont point épargné. *Voyez* le Catalogue de ses écrits, à la fin de son *Traité dogmatique de la grâce universelle*, 1727. Il mourut vers 1751. Il dénonça les instructions de M. Bossuet, évêque de Troyes, à M. Languet, archevêque de Sens : Bossuet le traduisit au parlement, et obtint contre lui un arrêt de cette cour, en date du 2 juillet 1735. Une *Nouvelle défense de la Constitution* qu'il publia à Rouen, 1729, 2 vol.; et un *Traité de l'amour de Dieu, tiré des livres saints*, furent déférés au parlement ; et ce corps dégénéré, jugeant sur des affaires qui

Digitized by Google

n'étaient pas de son ressort, supprima les ouvrages.

PELLETIER (AMBROISE), né en 1703 à Porcieux en Lorraine, bénédictin de Saint-Vannes, et curé de Sénones, donna le *Nobiliaire* ou *Armorial de Lorraine*, 1758, in-fol. Ambroise Pelletier était un élève de dom Calmet. Il mourut en 1758.

PELLETIER. *Voyez* PELETIER.

PELLEVÉ (NICOLAS de), né au château de Jouy en 1518 d'une ancienne famille de Normandie, s'attacha au cardinal de Lorraine, qui lui procura l'évêché d'Amiens en 1553. On l'envoya en Ecosse l'an 1559, avec plusieurs docteurs de Sorbonne, pour essayer de ramener les hérétiques; mais la reine Elizabeth s'étant opposée à leurs pieux desseins, Pellevé fut obligé de revenir en France. Il quitta son évêché d'Amiens pour l'archevêché de Sens, et suivit le cardinal de Lorraine au concile de Trente, où il parut avec tant d'éclat, que Pie V l'honora de la pourpre en 1570. Envoyé à Rome deux ans après, il servit les rois de France avec beaucoup de zèle et de fidélité pendant plusieurs années. Les troubles des nouvelles hérésies l'ayant engagé dans la ligue, Henri III fit saisir les revenus de ses bénéfices en 1585; mais bientôt après ce prince lui accorda la main-levée de ses biens, et le fit archevêque de Reims, après la mort du cardinal de Lorraine, aux états de Blois, en 1588. Il mourut en 1594.

PELLICAN (CONRAD), né à Ruffach, en Alsace, l'an 1478, se fit cordelier en 1494, et changea le nom de sa famille qui était *Kurschner*, en celui de *Pellican*. Il exerça les principales charges de son ordre en France, en Italie et ailleurs. Ayant été fait gardien du couvent de Bâle, en 1522, le commerce qu'il eut avec les hérétiques le pervertit. S'étant lié avec Zwingle, il donna dans les sentimens de Luther, qu'il enseigna d'abord avec précaution, pour ne pas provoquer le zèle des catholiques; mais en 1526 il quitta son habit religieux, et alla enseigner l'hébreu à Zurich, où il se maria bientôt après. Il mourut en 1556, à 78 ans, après avoir eu des démêlés fort vifs avec Erasme. On a de lui plusieurs ouvrages, que les protestans ont fait imprimer en 7 vol. in-fol. On y trouve une traduction latine des *Commentaires* hébraïques des rabbins, non seulement sur l'Ecriture sainte, mais encore sur la doctrine particulière des Juifs.

* PELLICER (don JEAN-ANTOINE), savant espagnol, né à Valence vers 1740, fit ses études dans cette ville et à l'université de Salamanque. Il vint à Madrid, et se fit connaître par différentes *dissertations* sur des sujets d'histoire, de littérature et d'antiquités. Charles III le nomma son bibliothécaire, et il fut membre de l'académie royale espagnole et de plusieurs autres sociétés savantes. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages dont les plus remarquables sont : | *Essai d'une bibliothèque de traducteurs espagnols*, Madrid, 1778, in-4°, précédé d'une notice savante sur les *Vies* des plus célèbres poètes espagnols, accompagnés d'observations très instructives sur l'histoire littéraire de l'Espagne; | *Histoire de la bibliothèque royale*, avec une *Notice* sur les bibliothécaires et autres écrivains. Cet ouvrage, achevé en 1800, était sous presse en 1808, au moment de l'invasion des Français dans la péninsule. Pellicer a donné une superbe édition de *Don Quichotte*, et est le premier qui ait fait connaître la véritable patrie de Cervantes, qui est Alcala-de-Henarès, à 4 lieues de Madrid. Il est mort à Madrid en 1806.

PELLICIER (GUILLAUME), évêque de Montpellier, né dans le petit bourg de Melgueil ou Mauguio en Languedoc, s'acquit l'estime de François Ier par son esprit. Ce prince l'envoya, en 1540, ambassadeur à Venise. Paul III lui accorda la sécularisation de son chapitre, et la permission de transférer son siége de Maguelone à Montpellier. Ce prélat montra beaucoup de zèle contre le calvinisme, et ce zèle lui attira de la part des sectaires des calomnies de tous les genres. Il mourut à Montpellier, en 1568, d'un ulcère dans les entrailles, causé par l'ignorance ou par la malice d'un apothicaire, qui lui fit prendre des pilules de coloquinte mal broyées. Pellicier avait une riche bibliothèque et de précieux manuscrits, dont plusieurs se trouvent à la bibliothèque du roi de France. Cujas, Rondelet, Turnèbe, de Thou, Scévole de Sainte-Marthe, et les autres savans de son temps ont célébré son savoir et ses autres qualités. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, et l'on prétend que c'est à lui que nous devons l'*Histoire des poissons*, que nous avons sous le nom de Guillaume Rondelet, médecin de Montpellier.

PELLISSON-FONTANIER (PAUL), né à Béziers, en 1624, d'une famille de robe, originaire de Castres, perdit son père de bonne heure. Sa mère l'éleva dans la religion prétendue réformée. Ses talens

donnaient des espérances à cette secte; il avait autant de pénétration que de vivacité dans l'esprit. Il étudia successivement à Castres, à Montauban et à Toulouse. Les auteurs latins, grecs, français, espagnols, italiens, lui devinrent familiers. A peine avait-il donné quelques mois à l'étude du droit, qu'il entreprit de paraphraser les *Institutions* de Justinien. Cet ouvrage, imprimé à Paris, in-8°, en 1645, était écrit de façon à faire douter que ce fût la production d'un jeune homme. Pellisson parut bientôt avec éclat dans le barreau de Castres; mais lorsqu'il y brillait le plus, il fut attaqué de la petite-vérole. Cette maladie affaiblit ses yeux et son tempérament, et le rendit le modèle de la laideur. Sa figure était tellement changée, que M[lle] de Scudéri, son amie, disait en plaisantant qu'*il abusait de la permission qu'ont les hommes d'être laids*. Il était étroitement lié avec cette personne aussi laide que lui, et il figura dans les romans de cette femme auteur sous les noms d'*Acante* et d'*Herminius*. Plusieurs ouvrages qu'il composa à Paris l'y firent connaître avantageusement de tout ce qu'il y avait alors de gens d'esprit et de mérite. Il s'y fixa en 1652, et l'académie française, dont il avait écrit l'*Histoire*, fut si contente de cet ouvrage, qu'elle lui ouvrit ses portes. Foucquet, instruit de son mérite, le choisit pour son premier commis et lui donna toute sa confiance. Ses soins furent récompensés, en 1660, par des lettres de conseiller d'état. Il avait eu beaucoup de part aux secrets de Foucquet; il en eut aussi à sa disgrâce. Il fut conduit à la Bastille, et n'en sortit que quatre ans après, sans qu'on pût jamais le détacher de son maître. Il y composa pour lui des *Mémoires* qui sont des chefs-d'œuvre. « Si quelque chose approche de » Cicéron, dit l'auteur du *Siècle de Louis* » *XIV*, ce sont ces trois *Factums*. Ils » sont dans le même genre que plusieurs » discours de ce célèbre orateur, un mé» lange d'affaires judiciaires et d'affaires » d'état, traitées solidement avec un art » qui paraît peu, et une éloquence tou» chante. » Foucquet se serait peut-être perdu sans la présence d'esprit de Pellisson. Confrontés ensemble, le premier craignait qu'on ne lui opposât des pièces redoutables: il demeurait interdit, lorsque Pellisson s'écria : *Monsieur, si vous ne saviez pas que les papiers qui attestent le fait dont on vous charge, sont brûlés, vous ne le nieriez pas avec tant d'assurance*. Foucquet, ainsi averti, tint ferme et ne put être convaincu. Pellisson avait conservé une foule d'amis dans ses malheurs, et ces amis obtinrent enfin sa liberté. Le roi le dédommagea de cette captivité par des pensions et des places. Il le chargea d'écrire son histoire, et l'emmena avec lui dans sa première conquête de la Franche-Comté. Pellisson méditait depuis long-temps d'abjurer la religion protestante; il exécuta ce dessein en 1670. Peu de temps après, il prit l'ordre de sous-diacre, et obtint l'abbaye de Gimont et le prieuré de Saint-Orens, riche bénéfice du diocèse d'Auch. L'archevêque de Paris ayant été reçu à l'académie française en 1671, Pellisson répondit à ce prélat avec autant d'esprit que de grâce. Ce fut dans cette occasion qu'il prononça le *Panégyrique* de Louis XIV, traduit en latin, en espagnol, en italien, en anglais, et même en arabe par un patriarche du Mont-Liban. Il fut reçu la même année maître des requêtes. La guerre s'étant rallumée en 1672, il suivit Louis XIV dans ses campagnes. Son zèle pour la conversion des calvinistes lui mérita l'économat de Cluny en 1674, de Saint-Germain-des-Prés en 1675, et de Saint-Denis en 1679. Le roi lui confia en même temps les revenus du tiers des économats, pour être distribués à ceux qui voudraient changer de religion, et qui par-là pourraient se trouver dans l'abandon et le besoin. Il était occupé à réfuter les erreurs des protestans sur l'eucharistie, lorsqu'il fut surpris par la mort à Versailles, en 1693. Il ne reçut point les sacremens, parce qu'il n'en eut pas le temps. Il est faux qu'il les ait refusés, comme l'assurent encore aujourd'hui les calvinistes, et il est très certain qu'il avait communié peu de jours avant sa mort. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont le style en général est noble, léger, facile, mais quelquefois négligé. Les principaux sont : | *Histoire de l'académie française*, qui parut pour la première fois en 1653, à Paris, in-12, et dont la meilleure édition est celle de l'abbé d'Olivet, qui l'a continuée, en 1730, 2 vol. in-12. Trop de minuties sur de petits écrivains et d'inexactitudes dans les faits ont nui à cet ouvrage, d'ailleurs assez curieux. | *Histoire de Louis XIV*, depuis la mort du cardinal Mazarin, en 1661, jusqu'à la paix de Nimègue, en 1678. Cet ouvrage, imprimé en 1749, en 3 volumes in-12, sent beaucoup le courtisan, et annonce peu le bon historien. | *Abrégé de*

Digitized by Google

la vie d'Anne d'Autriche, in-fol., qui tient du panégyrique ; | *Histoire de la conquête de la Franche-Comté*, en 1668, dans le tom. 7e des *Mémoires* du père Desmolets. C'est un modèle en ce genre, suivant les uns, et c'est peu de chose, suivant d'autres. | *Lettres historiques et œuvres diverses*, 3 vol. in-12, Paris, 1749. Ces lettres sont comme un journal des voyages et des campemens de Louis XIV, depuis 1670, jusqu'en 1688 ; il y en a 273. Elles sont écrites sans précision et sans pureté. | *Recueil de pièces galantes*, en prose et en vers, de madame la comtesse de La Suze et de Pellisson, 1695, 5 vol. in-12. Les poésies de Pellisson ont du naturel, un tour heureux et de l'agrément ; mais elles manquent un peu d'imagination. | *Poésies chrétiennes et morales* dans le recueil dédié au prince de Conti ; | *Réflexions sur les différends de la religion*, avec une *réfutation* des chimères de Jurieu et des idées de Leibnitz sur le tolérantisme, en 4 volumes in-12 ; | *Traité de l'eucharistie*, in-12. Ces deux ouvrages méritent l'estime des gens sensés, autant pour le fond des choses que pour la modération avec laquelle ils sont écrits. On a imprimé en 1739 les *OEuvres diverses de Pellisson*, Paris, 3 vol. in-12, et en 1805 Desessarts a publié les *OEuvres choisies de Pellisson*, 2 vol. in-12.

PELLOUTIER (Simon), ministre protestant de l'église française à Berlin, membre et bibliothécaire de l'académie de cette ville, et conseiller ecclésiastique, naquit à Leipsick, en 1694, d'une famille originaire de Lyon. Son *Histoire des Celtes, et particulièrement des Gaulois et des Germains, depuis les temps fabuleux jusqu'à la prise de Rome par les Gaulois*, a fait honneur à son érudition. La meilleure édition de cet ouvrage rempli de recherches est celle que M. de Chiniac a donnée à Paris en 1770, en 8 vol. in-12 et 2 vol. in-4°. Les *Mémoires* dont Pelloutier enrichit ceux de l'académie de Berlin, sont un des principaux ornemens des recueils de cette savante compagnie. La mort l'enleva en 1757, à 63 ans.

PÉLOPIDAS, général thébain, reprit Cadmée par stratagème sur les Lacédémoniens, l'an 380 avant J.-C. Il se signala avec Epaminondas, son intime ami, dans les plus fameuses expéditions de la guerre de Béotie. A la bataille de Mantinée, il reçut sept blessures, et il dut la vie à Epaminondas, qui, le couvrant de son bouclier, le défendit jusqu'à ce que leurs soldats vinrent les délivrer. Pélopidas se distingua surtout à la bataille de Leuctres, où il commandait le bataillon sacré qui décida la victoire, en attaquant en flanc la phalange lacédémonienne, l'an 371 avant J.-C., et au siége de Sparte deux ans après. Envoyé à Suze, il déconcerta les mesures des députés athéniens et spartiates, et conclut avec Artaxerxès un traité avantageux pour sa patrie. A son retour, il persuada aux Thébains de faire la guerre à Alexandre, tyran de Phères, et eut la conduite de cette guerre. Son armée était moins forte que celle du tyran, on l'en avertit : *Tant mieux*, répondit-il, *nous en battrons un plus grand nombre*. La bataille se donna l'an 364 avant J.-C. Pélopidas remporta la victoire, et fut tué les armes à la main.

PELTAN ou **PELTE** (Théodore-Antoine de), jésuite, natif du village de ce nom dans la Campine liégeoise, enseigna avec beaucoup de réputation les langues grecque et hébraïque et la théologie à Ingolstadt, et mourut à Augsbourg, le 2 mai 1582. On ne peut rien ajouter à l'éloge qu'en fait Valère Rotmare dans son *Histoire des professeurs de l'université d'Ingolstadt*. On a de lui : | *Paraphrasis et scholia in Proverbia Salomonis*, Anvers, 1606, in-4° ; | plusieurs *Traités* de controverse contre les erreurs de son temps ; | un grand nombre de *Traductions* du grec en latin : 1° du *Commentaire* d'André de Césarée, évêque de Cappadoce, sur l'*Apocalypse*, Ingolstadt, 1574 ; 2° des *Actes* du premier concile d'Ephèse, avec des notes, 1604, in-fol. ; 3° des *Homélies* des 17 Pères grecs, sur les principales fêtes de l'année, 1579 ; 4° les *Commentaires* de Victor d'Antioche *sur saint Marc*, de Tite de Bostre, sur *saint Luc*, dans le tome 4e de la *Bibliothèque des Pères* ; 5° une *Chaîne* des Pères grecs, sur les *Proverbes* de Salomon, Anvers, 1614 ; 6° de la *Paraphrase* de saint Grégoire Thaumaturge, sur l'*Ecclésiaste*, avec des notes. Peltan était du petit nombre des savans qui unissent les avantages d'une vaste mémoire à ceux d'un jugement solide, et les richesses de l'érudition à l'exactitude des raisonnemens.

* **PELTIER** (Jean-Gabriel), littérateur, né à Nantes d'un riche négociant de cette ville, fut destiné au commerce, et envoyé à Paris pour perfectionner son éducation : s'y trouvant encore en 1789, il se sentit de la vocation pour le métier de journaliste. Il pensait, comme il l'a

Digitized by Google

depuis avoué, dans des écrits publiés à Londres, que plusieurs réformes étaient nécessaires; mais quand il vit les démagogues employer comme moyens de succès la violence et le meurtre, il s'en sépara aussitôt, et il les combattit avec chaleur par ses nombreux ouvrages, notamment dans un pamphlet périodique, intitulé *les Actes des Apôtres*, dans lequel il défendait les opinions du côté droit. Obligé de quitter la France après le 10 août, Peltier se réfugia à Londres, où il continua ses attaques contre la révolution française, et particulièrement contre Bonaparte, lorsqu'il se fut emparé du pouvoir suprême. Celui-ci adressa de vives réclamations auprès du gouvernement anglais qui répondit que personne en Angleterre ne pouvait s'opposer à la liberté de la presse, mais que la voie des tribunaux lui était ouverte. Bonaparte prit ce parti, et le fit poursuivre par son ambassadeur comme calomniateur : il parvint à le faire condamner à un dédommagement pécuniaire et aux frais de la procédure; mais une souscription fut publiquement ouverte, et presque aussitôt remplie, pour aider le journaliste à payer le montant de sa condamnation. Toutefois, comme le jugement fut rendu le jour même où la guerre éclata de nouveau entre la France et l'Angleterre, il n'a jamais été exécuté, et les écrits de Peltier furent répandus avec plus de profusion que jamais. Il publia lui-même la procédure dont il débita un très grand nombre d'exemplaires. Peltier reparut à Paris à l'époque des deux restaurations de 1814 et de 1815; mais n'ayant pas obtenu les avantages qu'il espérait, il retourna en Angleterre où il s'était marié, et où il recevait une pension du gouvernement britannique. En 1817, il attaqua avec beaucoup de véhémence le ministère de M. Decazes, et quelques années après il revint à Paris, où il mourut en mars 1825. On lui a reproché son peu d'ordre et d'économie, qui le réduisit plusieurs fois aux expédiens, et lui fit accepter l'emploi de chargé d'affaires du roi noir Christophe, de Saint-Domingue, qui, pour honoraires de ses bons offices, lui envoyait de fortes cargaisons de café ou d'autres denrées coloniales. A cette occasion, ses ennemis disaient qu'il avait changé du *blanc au noir*. Peltier a publié : | *Sauvez-nous ou sauvez-vous*, août 1789, brochure anonyme contre l'assemblée constituante; | *Domine, salvum fac regem*, et *Pange, lingua*, deux autres brochures, 1789, in-8°; | *les Actes des apôtres*, journal très ingénieux et plein de saillies piquantes contre les principaux personnages de la révolution. Ce journal contient 311 numéros, qui forment 10 volumes in-8°, plus 11 numéros. Il eut beaucoup de succès et a été contrefait à Paris en 20 v. in-12. On en avait commencé un abrégé dont il a paru 4 vol. in-12. Peltier eut pour collaborateur de cet ouvrage le général comte de Langeron, le comte de Lauraguais, Rivarol, le vicomte de Mirabeau et beaucoup d'autres écrivains aussi spirituels. | *Dernier tableau de Paris*, ou *Précis de la révolution du 10 août et du 2 septembre, des causes qui l'ont produite, des événemens qui l'ont précédée et des crimes qui l'ont suivie*, Londres, 1792, 2 v. in-8°, traduit en anglais la même année, et réimprimé à Paris après le 9 thermidor; | *Histoire de la restauration de la monarchie française*, ou *la Campagne de* 1793, publiée en forme de correspondance, Londres, 1793. C'est une espèce de prédiction qui a été long-temps à se réaliser. | *Courrier de l'Europe et Courrier de Londres*, qu'il donna ensuite sous le titre de *Tableau de l'Europe pendant* 1794, Londres, 1794 et 1795, 2 vol. in-8°; | *Paris pendant les années* 1795 *à* 1802, 250 numéros, formant 35 vol. in-8°; | *deux Lettres adressées à un membre du parlement actuel sur les propositions de paix avec le directoire de la république française, par Edm. Burke*, traduit de l'anglais, Londres, 1797, in-8°; | *Tableau du massacre des ministres catholiques et des martyrs de l'honneur, exécuté dans le couvent des carmes et à l'abbaye de Saint-Germain, les* 2 *et* 4 *septembre* 1792, *suivi d'une histoire par ordre alphabétique des députés qui ont voté pour le jugement de Louis XVI*, Lyon, 1797, in-8°; | l'*Ambigu, variétés atroces et amusantes*, journal commencé en 1803, qui se continuait encore en 1819, et qui contenait déjà plus de 80 volumes; | *Relation du voyage du duc de Berry, depuis son débarquement à Cherbourg jusqu'à son entrée à Paris*, 1814, in-8°; | *Naufrage du brigantin américain* le Commerce, *perdu sur la côte occidentale d'Afrique au mois d'août* 1815, publié par James Riley, traduit de l'anglais, Paris, 2 vol. in-8°. On a encore de lui une réimpression du *Voyage dans la haute et basse Egypte*, de M. Denon, Paris, 1802, 2 vol. très grand in-folio, avec des changemens assez nombreux dans le texte, qui est mis dans un nouvel ordre; le deuxième vo-

Digitized by Google

lume est augmenté d'un *appendice* très étendu contenant des *relations particulières*, et des *mémoires* publiés par différens officiers ou savans qui ont fait partie de l'expédition.

PELTZ (JEAN), sénateur de Sopron ou Œdembourg, en Hongrie, s'est fait un nom dans sa patrie par deux ouvrages : | *La Hongrie sous ses vaivodes et ses ducs jusqu'à Geisa*, 1074 ; Sopron, 1755, in-8°. Il y montre du goût pour les sentimens singuliers ; il prétend que la Hongrie n'a pas été peuplée par les Huns, mais par différens peuples venus de l'Orient, et que la foi y a été plantée par les Grecs. | *La Hongrie sous Geisa*, 1759, in-8°. Il y soutient que ce n'est pas au temps de saint Etienne de Hongrie qu'il faut faire remonter le titre de *roi* et de *royaume* de Hongrie, mais seulement au temps de *Geisa*.

* PELVERT (BON FRANÇOIS RIVIÈRE, plus connu sous le nom de), théologien appelant, né à Rouen en 1714, entra dans l'état ecclésiastique, et se fit ordonner prêtre en 1738 par M. de Caylus, évêque d'Auxerre. Son attachement au parti le fit désigner pour enseigner la théologie au séminaire de Troyes, et il occupa cette place jusqu'à la démission de M. Bossuet. Pelvert se retira à Paris et entra dans la communauté des prêtres de Saint-Josse, où le curé Bournisien rassemblait les appelans. La mort de ce curé, en 1753, engagea Pelvert à former, avec l'abbé Mesnidrieu et quelques autres, une communauté secrète où ils dogmatisaient en sûreté. Il mourut en 1781. Il avait assisté au prétendu concile d'Utrecht de 1763. On a de Pelvert : | *Dissertations théologiques et canoniques sur l'approbation nécessaire pour administrer le sacrement de pénitence*, 1755, in-12 ; | *Dénonciation de la doctrine des jésuites*, 1767 ; | *Lettres d'un théologien sur la distinction de religion naturelle et de religion révélée*, 1770 ; | six *Lettres d'un théologien*, *où l'on examine la doctrine de quelques écrivains modernes contre les incrédules*, 1776, 2 vol. Ces lettres sont contre les pères de la Marre, Paulian, Nonnotte et Floris, anciens jésuites, qui, ne pensant pas comme Pelvert sur beaucoup de matières, ne purent échapper à la critique amère de l'appelant. | *Dissertation sur la nature et l'essence du sacrifice de la messe*, 1779, in-12 ; | *Défense de la dissertation*. Ces deux ouvrages ont rapport à une controverse assez vive qui s'éleva contre les appelans, à l'occasion d'un livre de l'abbé Plowden (*voyez* ce nom) sur la nature du sacrifice de la messe. | *Exposition succincte et comparaison de la doctrine des anciens et des nouveaux philosophes*, 1787, 2 vol. in-12. Pelvert a mis la dernière main au traité posthume de Gourlin *sur la grâce et la prédestination*, 3 vol. in-4°.

PENA (JEAN), de Moustiers, au diocèse de Riez, en Provence, fut le disciple de Ramus pour les belles-lettres, et son maître pour les mathématiques. Il les enseigna à Paris au Collége royal, et mourut en 1560, à 30 ans. On a de lui : | une *Traduction* latine de la *Catoptrique* d'Euclide, avec une Préface curieuse. Il a aussi travaillé sur les autres ouvrages de ce géomètre. | Une *Edition*, en grec et en latin, des *Sphériques* de Théodose, 1558, in-4°, etc.

PENN (GUILLAUME), législateur de la Pensylvanie, et un des chefs des quakers ou *trembleurs*, fils unique du chevalier Penn, vice-amiral d'Angleterre, naquit à Londres en 1644. Elevé dans l'université d'Oxford, il y fut dressé à tous les exercices qui forment l'esprit et le corps. Sa curiosité l'attira depuis en France. Il parut d'abord à la cour, et apprit à Paris la politesse française. L'amour de la patrie l'ayant rappelé en Angleterre, et le vaisseau qu'il montait ayant été obligé de relâcher dans un port d'Irlande, il entra par hasard dans une assemblée de quakers ou trembleurs. Il se fit instruire dans les principes de cette secte, et revint trembleur en Angleterre. Un auteur moderne prétend qu'il l'était avant que de sortir d'Angleterre, qu'il le devint par la connaissance qu'il fit à Oxford même avec un quaker, et que dès l'âge de 16 ans il se trouva un des chefs de cette secte. Mais cet auteur n'a pas assez examiné ce fait. Penn, de retour chez le vice-amiral, son père, au lieu de se mettre à genoux devant lui, et de lui demander sa bénédiction, selon l'usage des Anglais, l'aborda le chapeau sur la tête, et lui dit : *Je suis fort aise, l'ami, de te voir en bonne santé.* Le vice-amiral crut que son fils était devenu fou ; il s'aperçut bientôt qu'il était quaker. Il mit tout en usage pour obtenir de lui qu'il allât voir le roi et le duc d'York le chapeau sous le bras, et qu'il ne les tutoyât point. Guillaume répondit que sa conscience ne le lui permettait pas. Le père, indigné, le chassa de sa maison. Penn alla prêcher dans la cité ; il y fit

Digitized by Google

beaucoup de prosélytes. Comme il était jeune, beau et bien fait, les femmes de la cour et de la ville accouraient dévotement pour l'entendre. Le patriarche des quakers, Georges Fox, vint du fond de l'Angleterre le voir à Londres sur sa réputation. Tous deux s'embarquèrent pour la Hollande, et eurent des succès dans un pays où toutes les religions sont autorisées, hormis la véritable. Mais ce qui les encouragea le plus, ce fut la réception que leur fit la princesse palatine Elizabeth, tante de Georges II, roi d'Angleterre. Elle était alors retirée à la Haye où elle vit les *amis*; car c'est ainsi qu'on appelait alors les quakers en Hollande. Elle eut plusieurs conférences avec eux; ils prêchèrent souvent chez elle, et s'ils ne firent pas d'elle une parfaite quakeresse, ils avouèrent au moins qu'elle n'était pas loin de penser comme eux. Les *amis* semèrent aussi en Allemagne, mais ils y recueillirent peu. Penn repassa bientôt en Angleterre sur la nouvelle de la maladie de son père, et vint recueillir ses derniers soupirs. Le vice-amiral se réconcilia avec lui et lui laissa de grands biens, parmi lesquels il se trouvait des dettes de la couronne, pour des avances faites par le vice-amiral dans des expéditions maritimes. Il fut obligé d'aller tutoyer Charles II et ses ministres plus d'une fois, pour son paiement. Le gouvernement lui donna, en 1680, au lieu d'argent, la propriété et la souveraineté d'une province d'Amérique, au sud de Maryland. Il partit avec deux vaisseaux chargés de quakers qui le suivirent. On appela dès lors ce pays *Pensylvanie*, du nom de Pen; il y fonda la ville de *Philadelphie*, qui est aujourd'hui très florissante. Il commença par faire une ligue avec les Américains sauvages ses voisins. Le nouveau souverain fut aussi le législateur de la Pensylvanie. Il donna des lois, dont aucune n'a été changée depuis lui. Il revint en Angleterre pour les affaires de son nouveau pays, après la mort de Charles II. Le roi Jacques II, qui avait aimé son père, eut la même affection pour fils; Penn lui fut très attaché. On l'acsa même de s'être fait jésuite, à l'iitation de ce prince, qui ne l'a jamais é plus que lui. Il se défendit avec nt d'éloquence en présence de ses juges et de ses accusateurs, qu'il fut renvoyé absous. Il se tint dans une espèce de solitude sous le roi Guillaume, dans la crainte de donner lieu à de nouveaux soupçons. En 1699, il fit un second voyage avec sa femme et sa famille dans la Pensylvanie. De retour en Angleterre, en 1701, la reine Anne voulut souvent l'avoir à sa cour. Il vendit la Pensylvanie à la couronne d'Angleterre, en 1712, 280,000 livres sterling. L'air de Londres étant contraire à sa santé, il s'était retiré en 1710 à Ruschomb, près de Twiford, dans la province de Buckingham. Il y passa le reste de sa vie, et mourut en 1718, à 74 ans. On a de lui plusieurs écrits en anglais, en faveur de la secte des trembleurs dont il fut comme le fondateur et le législateur en Amérique, et le principal soutien en Europe. (*Voyez* BARCLAY, ROBERT, et FOX, GEORGES.) Dans une de ses lettres, écrite en 1683, et insérée dans les *Caspinin's Letters*, Londres, 1777, il avance et prouve assez bien que quelques nations américaines descendent des anciens Juifs. *Voyez* MENASSEH BEN-ISRAEL. On a de Penn un grand nombre d'*opuscules* en anglais qui ont été recueillis en 1726 in-fol.: ils sont précédés de la *Vie* de l'auteur.

* **PENNANT** (THOMAS), célèbre naturaliste anglais, né à Downing dans le comté de Flint le 14 juin 1726, étudia à Oxford, et s'adonna ensuite à l'histoire naturelle, où il fit de très grands progrès. Après avoir parcouru l'Angleterre, il passa sur le continent où il se mit en relation avec Buffon, Pallas, Linnée. Il fit ensuite un voyage aux Hébrides, à l'île de Man et dans le pays de Galles. Il mourut dans sa maison de Downing en 1798. On lui doit: | *British zoology*, Londres, 1766, gr. in-fol, orné de 107 planches, avec un supplément de 25 nouvelles planches; 2e édit., 4 volumes in-4°, plus complète, mais moins recherchée, parce qu'elle n'est pas aussi bien exécutée que la première. Cet ouvrage a été depuis plusieurs fois réimprimé en 4 vol. in-4° et in-8°. La dernière édition est de 1812, 4 vol. in-8°, avec 190 pl. Il a été traduit en latin sur la 2e édit. anglaise, Augsbourg, 1771-76, gr. in-folio. | *Artic zoology*, Londres, 1784-87, 3 vol. in-4°, avec 25 pl., trad. en français sous ce titre: *Le nord du globe*, Paris, 1789, 2 vol. in-8°. | *Indian zoology*, 2e édit., Londres, 1790, in-4°; | *History of quadrupeds*, 2e édition, 1793, 2 vol. in-4°; | *Journey from London to the isle of Wight*, 1801, 2 vol. in-4°, fig.; | *Journey from Chester to London*, 1782, in-4°, fig.; | *Tour from Downing to Aldston-Moor*, 1801, gr. in-4°, fig.; | *Tour from*

Digitized by Google

Aldston-Moor to Harrowgate and Brimham Crags, 1804, in-4°; | *Tour in Scotland in the year*, 1769, Chester, 1774, in-4°, fig., et Londres, 1790; | *Tour in Scotland in the year*, 1772, *and voyage to the Hebrides*, Warington, 1774, 2 v. in-4°, et Londres, 1790; | *History of the Parishes of Witeford and Holywell*, 1796, in-4°; | *Account London*, 4e édition, 1805, in-4°; | *Tour in Wales*, 1778; 2 vol. in-4°; | *The journey tho Snowdon*, 1781, in-4°; | *Outlines of the globe*, 1798-1800, 4 vol. in-4°, fig. Cet ouvrage n'est point terminé.

PENNI (Jean-François), peintre, né à Florence en 1488, mort en 1528, était élève du célèbre Raphaël, qui le chargeait du détail de ses affaires (*il Fattorino*), d'où lui est venu le surnom de *il Fattore*. Il fut son héritier avec Jules Romain. Penni imitait parfaitement la manière de son maître; il a fait, dans le palais de Chigi, des tableaux qu'il est difficile de ne pas attribuer à Raphaël. Cet artiste a embrassé tous les genres de peinture; mais il réussissait surtout dans le paysage. — Son frère, Lucas PENNI, moins habile que lui, travailla en Italie, en Angleterre et en France à Fontainebleau. Il s'adonna à la gravure, mais il ne laissa que des pièces médiocres.

PENNOTTI (Gabriel), de Novare, chanoine régulier de Saint-Augustin, de la congrégation de Latran, s'est fait connaître | par une histoire des chanoines réguliers, sous le titre de *Generalis totius ordinis clericorum canonicorum Historia tripartita*. Elle est curieuse et pleine de recherches. Elle fut imprimée à Rome en 1624, et à Cologne en 1645. | *Propugnaculum humanæ libertatis*, etc. L'auteur vivait sous le pontificat d'Urbain VIII. C'était un homme savant et vertueux, que son mérite éleva aux premières charges de sa congrégation.

PENS (Georges), peintre et graveur de Nuremberg, florissait au commencement du 16e siècle. Cet artiste avait beaucoup de génie et de talent. Ses tableaux et ses gravures en taille-douce sont également estimés. Marc-Antoine Raimondi, célèbre graveur, employa souvent le burin de Pens dans ses ouvrages.

* **PENTHIÈVRE** (Louis-Jean-Marie de BOURBON, duc de), grand amiral de France, dernier héritier des fils légitimés de Louis XIV, naquit à Rambouillet, le 16 novembre 1725; et, dès l'année 1737 la mort du comte de Toulouse son père fit passer sur sa tête tous ses titres et ses dignités. Le jeune duc de Penthièvre avait eu pour gouverneur le marquis de Pardaillon, lieutenant-général, et pour sous-gouverneurs MM. de Lizardet et de Clué, officiers de marine. Il fit sa première campagne en 1742, sous le maréchal de Noailles, et l'année suivante il se distingua par sa bravoure à Dettingue et à Fontenoy, et eut part à tous les succès qui couronnèrent les armes françaises dans cette mémorable campagne. En 1746, quand les Anglais menaçaient la Bretagne, le duc de Penthièvre fut élevé au grade d'amiral, obtint le gouvernement de cette province, et donna aux états assemblés une idée avantageuse de son esprit et de ses talens : par ses soins la Bretagne fut préservée de toute invasion. A la paix de 1748, il revint à Paris. En 1744, il avait épousé Marie-Thérèse-Félicité d'Est; il parvint à faire rétablir son beau-père, le duc de Modène, dans ses états, que ce prince avait perdus pour s'être déclaré contre la France. Le duc de Penthièvre qui avait quitté le service fit ensuite un voyage en Italie, et fut accueilli par le pape Benoît XIV avec tous les honneurs dus à sa naissance et à son mérite. Quelques années après son retour en France (le 30 avril 1754), il perdit son épouse, avec laquelle il avait toujours vécu dans une union parfaite. Il se livra dès lors sans obstacle aux exercices de bienfaisance et de piété; vertus qui brillaient parmi bien d'autres qui lui étaient particulières, et qui le firent admirer comme bon époux, bon père, bon parent et sujet fidèle. La mort prématurée de son fils, le prince de Lamballe, le plongea dans une profonde mélancolie. Le duc de Penthièvre ne se contentait pas de soulager l'infortune, il s'empressait de la prévenir, et n'omettait, pour atteindre ce louable but, ni soins ni dépenses. L'hospice qu'il fit construire aux Andelys lui coûta plus de 400,000 francs; il fit élever avec une égale magnificence un autre hôpital à Crécy, en 1787. Son amusement le plus agréable était la conversation des gens instruits, qu'il protégeait et qu'il réunissait tous les ans dans son château de Rambouillet. Il protégea aussi la jeunesse de Florian (*Voyez* FLORIAN), et ce fut pour le distraire et par ses encouragemens que cet auteur composa des fables. Le roi qui avait pour lui beaucoup d'estime, le nomma président de l'un des sept bureaux de

Digitized by Google

l'assemblée des notables, où il développa autant de sagesse dans ses vues que de connaissances peu communes. Au commencement de la révolution, le duc tint une conduite qui devait le mettre à l'abri des poursuites des factieux. Pendant toute sa vie il n'avait usé de son immense fortune qu'au profit de l'indigence et du malheur, et il en recueillit le fruit dans ces temps calamiteux où la richesse et la naissance étaient un objet de haine et de proscription. Le duc de Penthièvre s'était retiré à Vernon avec sa fille la duchesse d'Orléans. Les habitans de cette ville lui donnèrent une preuve non équivoque de reconnaissance et d'attachement. Les citoyens de toutes les classes, et même ceux qui partageaient les principes révolutionnaires, se rassemblèrent dans l'église principale, le 20 septembre 1792, pour y délibérer sur ce qu'on devait faire afin de garantir de toute espèce d'insultes M. de Penthièvre et M^me^ d'Orléans. On alla d'un commun accord chercher le plus bel arbre de la forêt; on le planta devant la porte du château avec les emblèmes de la liberté, sur lesquels on lisait en gros caractères : *Hommage rendu à la vertu*. (On crut que ces signes pouvaient seulement arrêter les plus factieux.) La population assista à cette touchante cérémonie; aucun n'osa troubler le triste repos du duc et de sa fille. La fin tragique de sa fille, la princesse de Lamballe, l'accabla de douleur. Quelques mois après, il eut à pleurer la mort de son parent et de son roi; il ne put résister à ce dernier coup, et ce prince vertueux mourut le 4 mars 1793. M^me^ Guénard a donné une *Vie* romanesque du duc de Penthièvre. Fortaire, un des valets de chambre du prince, publia en 1808, des *Mémoires* sur sa vie; et l'abbé Carron a donné place à la vie du duc de Penthièvre dans ses *Vies des justes dans les plus hauts rangs de la société*, et a fait ressortir admirablement les vertus modestes de ce prince.

PÉPIN LE GROS, ou de Héristal, maire du palais des rois de France, était petit-fils de saint Arnould, qui fut depuis évêque de Metz. Il eut pour aïeul Pepin le *Vieux*, ou de Landen, maire du palais sous Dagobert, et fut père de Charles Martel. Il gouverna l'Austrasie après la mort de Dagobert II en 680. Ebroïn, maire de Neustrie, le battit; mais Pepin lui enleva bientôt la victoire, et se fit déclarer maire du palais de Neustrie et de Bourgogne, après avoir défait le roi Thierry. Il posséda toute l'autorité dans ces deux royaumes, sous Clovis III, Childebert et Dagobert. Il mourut dans le château de Jupille, près de Liége, le 16 décembre 714, après avoir gouverné 27 ans, moins en ministre qu'en souverain. Il laissa, entre autres enfans, Charles-Martel, tige de la 2^e^ race des rois de France. On lui donna le nom de *Héristal* ou *Herstal*, parce qu'il avait fait bâtir un palais et de grandes écuries (d'où vient le nom de *Herstal*), dans la seigneurie de ce nom sur la Meuse, vis-à-vis de Jupille.

PEPIN LE BREF, second fils de Charles Martel, et le premier monarque de la seconde race des souverains français. Il partagea la France avec son frère aîné, Carloman, et il gouverna la Neustrie, l'Aquitaine, la Bourgogne et quelques autres provinces. D'accord avec Carloman, et pour déjouer l'ambition des grands, il fit couronner un prince du sang de Clovis, Childéric III, l'*Insensé*. Il gagna ensuite le clergé, plusieurs seigneurs français, et le pape lui-même, qui voulait se soustraire aux caprices des empereurs de Constantinople, et au joug des Lombards, maîtres de l'Italie. Pepin fut élu roi à Soissons l'an 752, dans l'assemblée des états-généraux de la nation. *Saint* Boniface, archevêque de Mayence, *le* sacra, et c'est le premier sacre des rois de France dont il soit parlé dans l'histoire par des écrivains dignes de foi. Childéric III (*voyez* son article), dernier roi de la première race, prince faible et incapable de gouverner, fut privé de la royauté et renfermé dans le monastère de Sithiu aujourd'hui Saint-Bertin, et son fils Thierry dans celui de Fontenelle. On dit qu'au commencement de son règne, Pepin s'étant aperçu que les seigneurs français n'avaient pas pour lui le respect convenable, à cause de la petitesse de sa taille, il leur montra un lion furieux qui s'était jeté sur un taureau, et leur dit qu'il *fallait lui faire lâcher prise*. Les seigneurs étant effrayés à cette proposition, il courut lui-même sur le lion, passa son épée dans la gorge de l'animal, et d'un revers abattit la tête du taureau; puis se retournant vers eux : *Eh bien!* leur dit-il, *vous semble-t-il que je sois digne de vous commander?* Tandis que Pépin montait sur le trône des Mérovingiens et s'y maintenait par sa valeur, Astolphe, roi des Lombards, enlevait aux empereurs de Constantinople l'exarcat de

Digitized by Google

Ravenne, et menaçait la ville de Rome. Le pape Etienne II demanda du secours à l'empereur Constantin, souverain titulaire d'un pays considéré depuis longtemps comme perdu pour les Grecs, qui ne s'en inquiétaient pas et ne faisaient aucun effort pour le défendre (*voyez* Grégoire III). Ses prières ayant été inutiles, il s'adressa à Pepin, qui ne tarda pas à le secourir (*voyez* ETIENNE II, où le succès de cette entreprise est détaillé). Pepin, vainqueur des Lombards, le fut encore des Saxons. Il paraît que toutes les guerres de ce peuple contre les Francs n'étaient guère que des incursions de barbares, qui venaient tour-à-tour enlever les troupeaux et ravager les moissons; point de place forte, point de politique, point de dessein formé : cette partie du monde était encore sauvage. Pepin, après ses victoires, ne gagna que le paiement d'un ancien tribut de 300 chevaux auquel on ajouta 500 vaches (*voyez* CHARLEMAGNE). Pepin força ensuite, les armes à la main, Waïfre, duc d'Aquitaine, à lui prêter serment de fidélité en présence du duc de Bavière, de sorte qu'il eut deux grands souverains à ses genoux. Waïfre révoqua cet hommage quelques années après. Pepin vola à lui, et réunit l'Aquitaine à la couronne, ce fut le dernier exploit de ce monarque conquérant. Il mourut d'hydropisie à Saint-Denis, en 768, dans sa 54e année. Son nom est placé parmi ceux des plus grands rois. Les qualités d'un héros et d'un prince sage firent oublier son usurpation, que quelques auteurs considèrent comme l'ouvrage de la nation, qui le proclama roi à la place de celui qui ne pouvait l'être. Avant sa mort, il fit son testament de bouche et non par écrit, en présence des grands officiers de sa maison, de ses généraux, et des possesseurs à vie des grandes terres. Il partagea tous ses états entre ses deux enfans, Charles et Carloman. Après la mort de Pepin, les seigneurs modifièrent ses volontés. On donna à Charles, qu'on a depuis appelé *Charlemagne*, la Bourgogne, l'Aquitaine, la Provence avec la Neustrie, qui s'étendait alors depuis la Meuse jusqu'à la Loire et à l'Océan; Carloman eut l'Austrasie, depuis le Rhin jusqu'aux derniers confins de la Thuringe. Le royaume de France comprenait alors près de la moitié de la Germanie.

PEPIN, roi d'Aquitaine. *Voy.* LOUIS Ier, son père.

PEQUIGNY. *Voyez* BERNARDIN.

PERALDUS (GUILLAUME), dominicain du Dauphiné, mort vers l'an 1260, que plusieurs écrivains de son ordre ont cru à tort avoir été archevêque de Lyon, est auteur d'un traité imprimé plusieurs fois : *De eruditione Religiosorum*. *Voyez* la *Bibliothèque des écrivains dominicains*, par Echard et Quétif.

PERAU (GABRIEL-LOUIS CALABRE), diacre, et licencié de la maison et société de Sorbonne, né à Semur en Auxois en 1700, mourut le 31 mars 1767, à 67 ans. Il fut sincèrement regretté, tant des gens de lettres, dont il honorait la profession par ses mœurs, que des amis qu'il s'était faits en grand nombre. Sa droiture et sa probité, son esprit égal et liant, sa franchise et sa gaieté naturelles, la douceur de son caractère, rendaient son commerce aussi facile que sûr. Il est principalement connu par la continuation des *Vies des hommes illustres de la France*, commencées par d'Avrigny, tom. 13 à 23. Les volumes qu'il a composés, sont recommandables par l'exactitude des recherches et par la netteté du style. On y désirerait quelquefois plus de chaleur et d'élégance. M. Turpin s'était chargé de continuer cet ouvrage, que Pérau fut obligé d'abandonner à cause de la perte de sa vue. Turpin est plus recherché dans sa manière; son style est affecté, et les faits sont souvent de son imagination. Pérau est encore éditeur d'un grand nombre d'ouvrages qu'il a retouchés, augmentés et enrichis de notes et de préfaces. Son édition des *Œuvres de Bossuet*, en 12 vol. in-4°, ne renferme ni les sermons ni les lettres. On a encore de lui : une *Description des Invalides*, 1756, in-fol.; la *Vie de Jérôme Bignon*, 1757, in-12, estimée. Elle forme le 27e vol. des *Vies des hommes illustres*. Il a publié, en outre, des *Editions* de Boileau, de Saint-Réal, la *Description de Paris* par Brice, la *Médecine des pauvres*, de Hecquet, etc., et a écrit le *Secret des Francs-Maçons*, 1744, in-12. — *Le Recueil A. B. C.*, qui est une collection de pièces historiques, 1745-62, 24 vol. in-12.

* PERCEVAL (SPENCER), ministre anglais, né à Londres le 1er novembre 1762, était le second fils de John Perceval, comte d'Egmont, premier lord de l'amirauté, sous le ministère de lord Bute. Privé de son père à l'âge de 8 ans, il fut envoyé à l'université de Cambridge, où il fit de brillantes études et embrassa la

carrière du barreau; mais bientôt se jetant avec ardeur dans la polémique des partis, il embrassa celui des *Torys*, dont William Pitt était le chef, et se montra l'un des plus grands admirateurs de l'éloquence de ce ministre. Choisi en 1797, par l'influence de ce dernier, pour représenter au parlement le bourg de Northampton, il appuya sans restriction toutes ses vues, et combattit, dans toutes les circonstances, l'opposition des *Wighs*, lors de l'insurrection de la flotte mouillée au Nore. Pitt ayant proposé à ce sujet un bill tendant à réprimer tout complot qui avait pour but d'exciter la sédition, Perceval outrepassa sa demande, en proposant d'accorder au gouvernement un pouvoir discrétionnaire pour emprisonner ou déporter les coupables. L'année suivante, il attaqua vivement l'opposition, et Fox en particulier, dans un discours d'une grande étendue à l'occasion d'un bill sur les *taxes assises*, qu'il soutint avec beaucoup de chaleur et de talent. Depuis il s'occupa plus spécialement de finances. Nommé trois ans après au conseil de la couronne, il remplit les fonctions du ministère public contre les *clubs*, et il se fit remarquer par la chaleur de son plaidoyer et la sévérité de ses conclusions. Pour le récompenser de ses efforts, quoique la plupart des accusés eussent été déclarés non coupables par le jury, le gouvernement l'appela peu de temps après au poste important de solliciteur général. Disciple constant de Pitt, il repoussa avec véhémence les propositions de paix avec la France, qu'il ne cessait de représenter comme une ennemie irréconciliable, dont il fallait, à tout prix et avant tout, arrêter les progrès alarmans. Il se prononça aussi fortement, en 1805, contre l'émancipation des catholiques irlandais, dont il fit rejeter la pétition. Après la mort de Pitt, les partis de Fox et de Grenville s'étant coalisés, les *Wighs* triomphèrent momentanément, et Perceval cessa d'être solliciteur général. Alors il se rangea du côté de l'opposition, et il y occupa encore un rang distingué; mais le nouveau ministère, affaibli par la mort de Fox, ne fut pas de longue durée. Perceval obtint, à sa chute (1807), une place dans le cabinet avec l'office de chancelier de l'échiquier, et peu après l'emploi lucratif de chancelier du duché de Lancastre; enfin, à la mort du duc de Portland en 1809, il devint premier ministre en titre, comme il l'était en réalité depuis plusieurs années, et il fut appelé au poste éminent de premier lord de la trésorerie. Dans ces diverses fonctions, Perceval se montra le champion ardent de l'aristocratie et de l'épiscopat anglican, et il provoqua une espèce de *houra* contre les papistes, par une adresse véhémente à ses constituans de Northampton; il se déclara aussi fortement contre la traite des noirs. Il continua de diriger les affaires de la Grande-Bretagne, d'après les principes de Pitt, jusqu'au 11 mai 1812, époque où il fut assassiné d'un coup de pistolet, qui lui fut tiré au moment où il entrait dans le vestibule de la chambre des communes, par un nommé Bellingham, ancien courtier du commerce à Liverpool, qui déclara n'avoir aucun complice; mais qu'il avait voulu se venger d'un refus que le ministre avait fait d'écouter ses réclamations. La populace témoigna une joie féroce en apprenant la mort de Perceval; mais les deux chambres montrèrent la plus grande consternation; et tous les membres, sans distinction d'opinion politique, firent l'éloge du ministre, et demandèrent au prince régent et obtinrent une pension de 5,000 liv. sterling pour sa veuve et ses enfans. Perceval ne doit pas être rangé parmi les hommes d'état du premier ordre; mais on ne peut disconvenir qu'il n'eût des talens surtout en matière de finances.

* **PERCHAMBAULT** (RENÉ de la BIGOTIÈRE de), président au parlement de Bretagne, né vers la fin du 17e siècle dans l'Anjou, et mort en 1727, eut, au commencement du 18e siècle, avec la Sorbonne des démêlés de controverse assez vifs au sujet de l'usure et de l'intérêt. En 1709, sans qu'aucun procès lui en eût fourni l'occasion, il publia un *Factum pour savoir si l'usage permet aux tuteurs de colloquer les deniers pupillaires à intérêt*..... in-4°. Ce premier écrit fut censuré par la faculté de théologie de Nantes, que l'auteur avait consultée. Perchambault ne se rendit point, et publia peu après un *second factum* sur la même matière et un *Traité de l'usure et intérêt*. La faculté répondit de nouveau, caractérisa la doctrine de Perchambault et la réfuta. Elle se plaignit que Perchambault dénaturait les autorités, témoignait peu de respect pour l'Eglise et la tradition, et se permettait des expressions injurieuses. Jean-Arthur de la Gibonnais, doyen de la chambre des comptes, avait déjà fait paraître, en 1710, un *traité de*

Digitized by Google

l'usure, dans lequel il démasquait les dangers de nouvelles opinions sur l'intérêt, et les opposait aux anciennes doctrines. L'abbé Ecolasse, chanoine de Rennes, attaqua aussi Perchambault; il mêla la satire à sa critique, et l'auteur lui intenta un procès en calomnie : le gouvernement intervint, et fit arrêter la procédure. On trouve à la fin de l'ouvrage d'Ecolasse le jugement des docteurs de Sorbonne, qui ne fut pas favorable à Perchambault. Il mourut en 1727. Ce jurisconsulte avait publié sur le *droit*, et particulièrement sur la *Coutume de Bretagne*, quelques autres écrits; ce sont : | *Observations sommaires sur la coutume de Bretagne*, Laval, 1689, in-4°, sous le nom de père Abel avocat : cet ouvrage a été réimprimé en 2 vol. sous le titre de *Coutume de Bretagne*, 1694; | *Commentaire sur la coutume de Bretagne*, Rennes, 1693; | *Institution au droit français par rapport à la coutume de Bretagne*, ibid. 1693; | *Du devoir des Juges, et de tous ceux qui sont dans les fonctions publiques*, 1695, et quelques autres écrits polémiques dont on trouvera les titres et le sujet dans la *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques* du 18e siècle, par l'abbé Goujet, t. 3.

* **PERCY** (THOMAS), prélat anglais, naquit en 1728 à Bridgenorth dans le Shrosphire, d'une famille qui descendait des anciens comtes de Northumberland; il devint en 1782 évêque de Dromore en Irlande, et mourut dans ce lieu le 18 septembre 1811. On a de ce prélat plusieurs ouvrages estimés : | *Han-Kiou-Chouan*, roman traduit du chinois, 1761, 4 vol. in-12; | *Mélanges chinois*, 1762, 2 vol. in-12; | *cinq Morceaux de poésie runique*, traduits de l'islandais, 1763, in-4°; | *Cantique de Salomon, avec un commentaire et des notes*, 1764, in-8°; | *Clef du Nouveau Testament*, 1764, in-8°; | *Reliques d'ancienne poésie anglaise*, 1775, 3 vol. in-12, 4e édition, 1812, 3 vol. in-8°; ouvrage qui fit époque dans la littérature anglaise; | une *Traduction des antiquités septentrionales de Mallet*, 1806, in-4°, etc., ainsi que de superbes éditions des *Poëmes de Surrey* et des *Œuvres de Georges Villiers, duc de Buckingham*.

* **PERCY** (PIERRE-FRANÇOIS), célèbre chirurgien militaire, né le 28 octobre 1754 à Montagney, village de Franche-Comté, reçut à 21 ans le grade de docteur en médecine à l'université de Besançon. Il alla ensuite à Paris pour y terminer son éducation, et perfectionner ses talens, et pendant plusieurs années il remporta tous les prix proposés par l'académie de chirurgie qui s'empressa de le nommer associé régnicole. Depuis il fut couronné seize fois dans les concours publics ouverts par les principales académies de l'Europe. Ayant formé le projet de suivre la chirurgie militaire, Percy entra d'abord comme aide-chirurgien dans la gendarmerie, et il y resta 5 ans et demi. Pendant ce temps, il étudia avec soin l'art vétérinaire sous le célèbre Lafosse, alors hippiatre en chef de la gendarmerie; en 1782 il entra, avec le grade de chirurgien-major, dans le régiment de Berry-cavalerie. Appelé à l'armée de la Moselle dès le commencement de la révolution, pour y remplir le poste de chirurgien en chef, il resta pendant 23 ans presque sans interruption, soit dans cette armée, soit dans celles de Sambre-et-Meuse, du Rhin, de l'Espagne, etc., et il s'est trouvé à Ulm, à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, à Pulstuck, à Friedland. Il ne craignait ni les fatigues, ni les dangers; dans les marches forcées, il ne quittait jamais ses subordonnés, couchait comme eux sur la paille, et était toujours prêt à porter partout les secours de son art. Dans le moment de l'action, il se portait, à la tête de ses collaborateurs, sur tous les points où il y avait des blessés à secourir : il faisait ou surveillait les premiers pansemens, les premières opérations, sur le champ de bataille, tandis que les balles et les boulets pleuvaient autour de lui; cependant il ne fut blessé que trois fois dans le cours de ses campagnes : il semble qu'une main toute-puissante protégeait un si noble dévouement. C'est à lui et à M. Larrey que l'on doit l'institution de ces corps de chirurgiens ambulans, portés sur des chars légers, parcourant avec rapidité le champ de bataille, cherchant au milieu des rangs les militaires blessés, et les pansant sous le feu même de l'ennemi. Ce fut aussi à Percy que l'on dut ces corps de soldats infirmiers, formés de tous les militaires que des blessures rendaient inhabiles au maniement des armes, et une compagnie de brancardiers qui, pourvus de brancards de son invention, se transportaient partout pour enlever les blessés. Des soins si constans, pour adoucir les malheurs de la guerre, lui avaient non seulement attiré la confiance et l'attachement des soldats, mais encore l'admiration des

étrangers; et c'est en considération de la conduite que lui et ses collègues avaient tenue, que Moreau, général de l'armée de la Moselle, obtint cette convention, si honorable pour la chirurgie militaire, qui faisait regarder comme neutres tous les officiers de santé faits prisonniers de part et d'autre, et ordonnait leur renvoi immédiat à leurs armées respectives. Percy ne bornait pas ses soins aux militaires de sa division; lorsqu'il trouvait des blessés, des malades, des vieillards ennemis ou compatriotes, il prodiguait à tous les secours de son art. A la fin de la campagne de 1814, qui se termina par l'occupation de Paris, 12,000 soldats des armées étrangères blessés aux environs de la capitale, languissaient à peu près abandonnés, sans pansemens, sans linge, sans asile. Percy demanda et obtint les vastes abattoirs de Paris pour les mettre à l'abri des injures de l'air; un appel fut fait à tous les habitans, qui s'empressèrent de fournir du linge, des matelas, des couvertures; en 36 heures un service régulier fut établi, et il se plaça lui-même à la tête des anciens officiers de santé qui avaient répondu à son appel pour secourir les malades et blessés russes et prussiens. Les souverains étrangers décorèrent, en cette occasion, Percy de l'ordre de Saint-André de Russie, de l'Aigle-Rouge de Prusse, du Mérite de Bavière. Bonaparte l'avait nommé inspecteur-général du service de santé des armées (en Espagne), chirurgien en chef des armées, et lui avait donné les titres de baron et de commandant de la légion d'honneur. Il jouissait de l'estime particulière du prince Charles, et le roi de Prusse l'avait appelé à des conférences très fréquentes durant les négociations de Tilsitt. Pendant les cent-jours, le département du Doubs le nomma à la chambre des représentans. Il n'y parut que peu de temps, et monta seulement à la tribune pour plaider la cause des soldats malades. Il se rendit à l'armée, et assista à la bataille de Waterloo. Immédiatement après il fut mis à la retraite. Plusieurs biographes ont pensé qu'il avait demandé lui-même à se retirer du service. Depuis lors, il consacra les jours de sa vieillesse à la continuation de ses travaux scientifiques, et particulièrement à mettre en ordre une magnifique collection d'armes anciennes et modernes, qu'il avait commencée depuis long-temps. Le catalogue en a été publié à Paris en 1803. Il s'occupait aussi de l'amélioration d'un domaine rural qu'il possédait à Mongey près Lagny, et il fit de nombreux essais pour procurer aux cultivateurs une boisson économique, agréable et salubre, et pour obtenir une huile comestible avec les graines de diverses plantes oléagineuses, notamment avec celles du grand-soleil. Il pratiquait aussi la médecine des pauvres, et il exerça plusieurs actes de bienfaisance envers les malheureux. Lors de la disette de 1816, quarante soupes aux légumes étaient tous les jours distribuées dans sa maison. Il est mort à Paris le 18 février 1825, âgé de près de 71 ans, après avoir demandé et reçu les secours de la religion. On a de lui : | *Mémoire sur les ciseaux à incision*, 1785, in-4°, couronné par l'académie de chirurgie, et traduit en allemand; | *Manuel du chirurgien d'armée*, in-12, 1792; | *Pyrotechnie chirurgicale-pratique* ou l'*Art d'appliquer le feu en chirurgie*, 1792, Metz, 1794, in-8°, aussi traduite en allemand; | les *Eloges de Sabathier et de Foes*, et quelques autres ouvrages. Il a fourni beaucoup de *Rapports* et d'*Observations* curieuses dans les *Mémoires de l'académie des Sciences* et dans les *Journaux de médecine*. Il a aussi donné un grand nombre d'articles au *Dictionnaire des sciences médicales* et au *Magasin encyclopédique*. On y trouve de l'érudition, et son style ne manque pas d'élégance : mais on lui reproche d'avoir jugé avec trop d'indulgence les travaux qu'il était chargé d'examiner, et d'en avoir un peu exagéré l'importance et l'utilité. *Voyez* pour plus de détails la *Notice Biographique sur M. le baron Percy* par A.-F. Silvestre dans les *Mémoires de la société royale et centrale d'agriculture*, recueil de 1825, et l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Percy, composée sur les manuscrits originaux* par C. Laurent, Versailles, 1817, un volume in-8°, avec portrait.

PERDICCAS, l'un des généraux d'Alexandre le Grand, eut beaucoup de part aux conquêtes du héros. Après la mort de ce conquérant, Perdiccas aspira à la couronne de Macédoine. Dans ce dessein, il répudia Nicée, fille d'Antipater, pour épouser Cléopâtre, sœur d'Alexandre. Antigone ayant découvert ses projets ambitieux, fit une ligue avec Antipater, Cratère et Ptolémée, gouverneur d'Egypte, contre leur ennemi commun. Perdiccas envoya Eumène, officier dis-

tingué, pour dissiper cette ligue. Il y eut beaucoup de sang répandu de part et d'autre; mais ce sang devint inutile aux intérêts de Perdiccas en Egypte. Il forma et fut obligé de lever le siége d'une petite place nommée le *Château des chameaux*, située près de Memphis. Il fit avancer son armée et l'engagea imprudemment dans un bras du Nil, où plusieurs périrent. Enfin sa dureté, son orgueil, son imprudence soulevèrent ses principaux officiers. Il fut égorgé dans sa tente, l'an 322 avant J.-C., avec la plupart de ses flatteurs. Perdiccas laissait apercevoir tous ses vices; il ne sut point commander à son cœur ni à son esprit, il n'avait aucun système; il ne prenait conseil que du moment, sans porter ses vues dans l'avenir.

PÉRÉFIXE (HARDOUIN de BEAUMONT de), archevêque de Paris, et historien, d'une ancienne maison de Poitou, où il naquit en 1605, était fils du maître-d'hôtel du cardinal de Richelieu. Il fut élevé par ce ministre, se distingua dans ses études, fut reçu docteur de la maison de Sorbonne et prêcha avec applaudissement. Il devint ensuite précepteur de Louis XIV, puis évêque de Rodez et confesseur du roi; mais croyant ne pouvoir en conscience remplir en même temps les obligations de la résidence et celle de l'éducation de son auguste élève, il donna volontairement la démission de cet évêché. Il fut fait archevêque de Paris en 1664. Son zèle pour le repos de l'Eglise et l'unité de la doctrine lui fit publier un *Mandement* pour la signature pure et simple du *Formulaire* d'Alexandre VII. (*Voyez* cet article.) On sent bien qu'après cela les jansénistes ne l'ont pas épargné. L'auteur du *Dictionnaire critique* le traite *d'homme de peu de sens, d'une petitesse d'esprit et d'une obstination invincible*. Le caractère doux et aimable de Péréfixe, et ses autres qualités, auraient dû fermer la bouche à ses ennemis mêmes; mais c'est le propre du fanatisme de ne voir que l'ignorance et le vice dans ceux qui le combattent, tandis qu'il ne découvre que des lumières et des vertus chez ses partisans. Cet illustre prélat termina sa carrière en 1670. Il avait été reçu de l'académie française en 1654. On a de lui: | une excellente *Histoire du roi Henri IV*, dont la meilleure édition est d'Elzévir, 1661, in-12; la dernière a été tirée à plus de cent mille exemplaires par une souscription presque nationale. Cette histoire, qui n'est qu'un *abrégé*, fait mieux connaître Henri IV que celle de Daniel. On croit que Mézeral y eut part, et il s'en vantait publiquement; mais cet historien incorrect ne fournit sans doute que les matériaux. Il n'avait point ce style touchant de Péréfixe, qui donne tant de charmes à son récit, et qui a fait dire à un critique moderne que « Henri IV devait plus à cette » histoire qu'à la Henriade, parce qu'elle » est écrite d'un ton de sentiment et de » dignité qui la rend bien plus intéres» sante. » | Un livre intitulé : *Institutio principis*, 1647, in-16, qui contient un recueil de maximes sur les devoirs d'un roi enfant. On trouve l'*Eloge historique* de ce prélat composé par Martignac, dans le *Journal des Savans* de 1698, pag. 191.

PÉRÉGRIN, fameux philosophe, surnommé *Protée*, vivait sous l'empereur Marc-Antonin. Né à Parium dans la Troade, il en avait été banni pour cause d'adultère et d'autres crimes plus infâmes encore; car il avait pris les mœurs et les goûts des cyniques, dont il professait la philosophie : mais sa réputation ne faisant pas les progrès qu'il attendait, il s'imagina qu'il pourrait s'illustrer en se parant des vertus chrétiennes; car c'est toujours la vanité qui se trouve être le mobile des révolutions philosophiques. Il embrassa donc la religion chrétienne; mais voyant qu'elle exigeait des vertus aussi réelles que modestes, et que c'était une espèce d'apostasie que de les pratiquer pour les faire paraître, il comprit qu'il s'était trompé. Les chrétiens, qui l'avaient accueilli, reconnurent sous son extérieur affecté une âme sans religion et un hypocrite sacrilége, qu'ils abandonnèrent avec horreur. Privé de cette ressource, et libre de toute contrainte, il chercha une autre route de fortune dans ses voyages. En Egypte, il s'exerça dans toutes les pratiques des cyniques les plus effrontés. A Rome, il se répandit en injures contre tout le monde, et même contre l'empereur, jusqu'à ce qu'il en fût chassé par le préfet; ce qui lui fit encore honneur dans l'esprit des dupes. De là il se retira dans la Grèce, où tout sophiste pouvait s'assurer d'un bon accueil; il acquit de la réputation à Athènes, en se logeant, avec un air de détachement, dans une cabane près de la ville. Se voyant vieux, et ayant épuisé tous les moyens de se faire valoir, il lui prit fantaisie de s'immortaliser par un expédient tout nouveau. Dans l'assem-

Digitized by Google

blée des jeux olympiques, la plus nombreuse de la Grèce, il déclara que dans quatre ans, à pareille cérémonie et à pareil jour, il se brûlerait publiquement. « Il avait, dit un historien, un long terme » devant lui, et se flattait peut-être que » dans l'intervalle il surviendrait quelque » incident propre à le dégager de sa pro» messe. Cependant il en retira les fruits » anticipés, par l'admiration qu'un peuple » frivole et amateur des choses extraor» dinaires croyait devoir à ce courage » insensé. Mais enfin le jour fatal arriva; » les conjonctures demeurant les mêmes, » les disciples de Pérégrin se partagèrent » dans leurs avis. Quelques-uns opinaient » à prolonger le plus long-temps qu'il » serait possible les jours d'un homme » aussi précieux. Les autres voulaient » absolument qu'il y allât de son honneur » de donner l'exemple du mépris de la » vie avec tout l'éclat qu'il avait promis; » et cette opinion prévalut tellement, que » ce fut pour lui une sorte de nécessité » de la suivre. La veille du jour marqué » pour cette bizarre tragédie, il harangua » publiquement sur la mort; mais le très » grand nombre des auditeurs marquant » beaucoup plus d'empressement pour » l'exemple que pour les moralités de l'o» rateur, qui commençait à trembler, on » lui cria de toutes parts qu'il était temps » de procéder à son sacrifice. Il laissa pas» ser le jour donné, sous quelque pré» texte qui ne satisfit point. Cependant il » tomba malade, et comme il marquait » beaucoup d'impatience dans la douleur, » son médecin railla cette faiblesse dans » un homme qui avait témoigné tant d'en» vie de mourir; mais quelle gloire, ré» pliqua Pérégrin, de finir par une ma» ladie, comme le commun des mortels? » Et le reproche faisant prendre le dessus » à sa vanité, il protesta qu'il se brûlerait » la nuit suivante. Tout le monde accou» rut. Pérégrin dresse un grand bûcher, » paraît après minuit, une torche à la » main et suivi de tous ses disciples. Il al» lume lui-même le bûcher, quitte sa be» sace, son manteau et son bâton, prie à » voix haute les dieux propices; et ayant » jeté de l'encens dans le feu, il s'y pré» cipite. En un moment il fut étouffé. » Cette action fut admirée comme un prodige de la philosophie; mais Lucien, qui connaissait à fond les hommes vains et corrompus qui se décorent de ce nom (*voyez* son article), ne fit qu'en rire : il dit qu'on ne manqua pas de publier bien des prodiges, qu'on prétendait être arrivés pendant cette scène tragique; mais il assure qu'il n'en avait vu aucun, quoiqu'il fût présent. Il risqua cependant beaucoup à publier trop tôt ce qu'il en pensait : l'enthousiasme de la multitude était tel, qu'il manqua d'être assassiné. Il est facile de découvrir dans cette catastrophe un homme dupe de sa vanité, qui aurait voulu en éluder les engagemens, et qui s'était trop avancé. Du reste, bien loin de s'étonner de cette farce, il faut s'étonner au contraire de ce que parmi tant de prétendus philosophes qui finissent par le suicide, il ne s'en trouve pas davantage qui embellissent cette opération par quelque appareil de spectacle.

PEREIRA (Benoit) *Pererius*, savant jésuite espagnol, né en 1535 à Valence, mort à Rome en 1610, à 75 ans, professa avec succès dans son ordre. On a de lui | des *Commentaires* latins sur la *Genèse*, in-fol., à Anvers, et sur *Daniel*. Il y a beaucoup de recherches dans l'un et dans l'autre ouvrage. On a encore de lui : | *De magia, observatione somniorum et divinatione astrologica libri III*. Il y combat et dévoile les prestiges de ces arts funestes.

PEREIRA-GOMEZ (Georges), médecin espagnol, natif de Médina-del-Campo, est, dit-on, le premier des philosophes modernes qui ait écrit que *les bêtes sont des machines sans sentiment*. Il avança cette opinion en 1554; mais elle n'eut point de partisans, et elle tomba dès sa naissance. On prétend que c'est de ce médecin que Descartes avait emprunté ses idées; mais peut-être que ce philosophe, qui imaginait plus qu'il ne lisait, ne connaissait ni Pereira, ni son ouvrage. D'ailleurs Pereira n'est pas le premier auteur de ce sentiment. Plus de cinq cents ans avant Jésus-Christ, Phérécyde, philosophe de l'île de Scyros, avait soutenu que « les animaux sont de pures ma» chines. » On attribue à Pereira des systèmes sur d'autres matières de physique et de médecine, aussi singuliers que celui sur *l'âme des bêtes*; mais ils sont peut-être mieux fondés, celui surtout où il combat et rejette la matière première d'Aristote. Il ne fut pas d'accord non plus avec Galien sur la doctrine des fièvres. Le livre où ce médecin soutient l'opinion que les bêtes sont des automates, est fort rare. Il fut imprimé en 1554, in-fol., sous le titre d'*Antoniana Margarita* : il lui donna ce titre pour faire honneur au nom de son

Digitized by Google

père et de sa mère. Peu de temps après que cet ouvrage eut paru, il le défendit contre Michel de Palacios, et cette Défense, imprimée en 1554, in-fol., se joint ordinairement avec l'ouvrage même. La réfutation du même livre, intitulée *Endecalogo contra Antoniana Margarita*, 1556, in-8°, est recherchée, plus à cause de sa rareté que de sa bonté. Pereira est encore auteur d'une autre production très rare sur son art, intitulée : *Nova veraque medicina experimentis et rationibus evidentibus comprobata*, in-fol., 1558. C'est une apologie de ses sentimens, imprimée, comme ses autres ouvrages, à Medina-del-Campo.

PEREIRA de CASTRO (Gabriel), jurisconsulte portugais, membre du collége de Saint-Paul, dans l'université de Coïmbre, expéditeur des appels, sénateur du concile suprême de Portugal, né à Brague d'une famille illustre dans le barreau, était encore en vie en 1623, dans un âge avancé. Il est auteur d'un ouvrage de droit intitulé : *De manu regia, seu de legibus regiis quibus regni Portugalliæ in causis ecclesiasticis cognitio est ex jure, privilegio, consuetudine*, Lisbonne, 1622, in-fol. Il a paru à Lyon en 1673, in-fol.; l'édition qui porte 1698 n'a rien de nouveau que le frontispice. Cet ouvrage, divisé en deux parties, est estimé : il contient un grand nombre de diplômes sur les matières ecclésiastiques, recueillis avec soin et tirés des archives de la couronne, appelées Torre de Tombo. Ces diplômes concernent les concordats faits entre la puissance ecclésiastique et le roi, et servent très bien à terminer les différends qui s'élèvent souvent entre les deux puissances. Toutes les matières qui divisent souvent le trône et l'autel y sont discutées avec beaucoup d'érudition. Aujourd'hui on lui reprocherait, peut-être avec raison, d'accorder trop au pouvoir du souverain pontife, en l'étendant sur le temporel des rois.

PEREIRA (Joseph), carme portugais, était encore en vie l'an 1731, mais d'un âge avancé. Nous avons de lui : | *Dissertation apologétique, historique, dogmatique et politique des Rites sacrés*, en portugais, Lisbonne, 1731, in-4°; | *Chronique des Carmes portugais de la stricte observance*, Lisbonne, 1747, 2 vol. in-fol.

*PEREIRA ou PEREYRA (Jacob-Rodrigue), membre de la société royale de Londres, et le premier instituteur des sourds-muets en France, naquit en 1716 à Berlanga, petite ville de l'Estramadure espagnole. Il avait ouvert à Cadix une école de sourds-muets qui ne put, à ce qu'il paraît, se soutenir, puisque l'auteur se fixa peu de temps après en France, avec toute sa famille. Ses heureux essais sur le fils d'Azy-d'Etavigny, directeur des fermes à la Rochelle, lui valurent, en 1751, une pension de 800 fr. Pereira fut lié à Paris avec la Condamine, et avec Buffon, qui fait beaucoup d'éloge de son talent dans son *Histoire naturelle;* il forma un assez grand nombre d'élèves, et il en amena quelques-uns à converser distinctement et à saisir le sens du discours d'après le mouvement des lèvres. Né de race juive, il entretenait dans la croyance de leur famille les enfans qui lui étaient confiés. Il a laissé quelques écrits, non sur sa méthode, mais sur celle de l'abbé de l'Épée, qu'il regardait comme impraticable : ce qui n'a pas empêché que la sienne, oubliée, n'ait plus de partisans, tandis que la seconde, perfectionnée et étendue, s'est répandue dans toute l'Europe. Pereira mourut à Paris en 1780.

PEREIRA DE FIGUEIREDO (Antoine). *Voyez* FIGUEIREDO.

PÉRELLE (Adam), rival d'Israël Silvestre, naquit en 1638, à Paris, de Gabriel Pérelle, célèbre graveur, et embrassa la profession de son père. Son génie fécond, plus porté au talent de produire qu'à celui d'imiter, se livra indifféremment aux fougues de son caprice et aux indications du naturel. Il n'a gravé que des paysages, la plupart de fantaisie, et quelques morceaux d'après Corneille Polembourg. Il mourut à Orléans en 1695, à 57 ans.

PERELLE. *Voyez* JUBÉ (Auguste), baron de la Pérelle.

*PERERINYI (François), jésuite hongrois, s'appliqua à faire fleurir les lettres dans sa patrie. On a de lui *Archi-Laurus strigoniensis*, Tyrnau, 1655, in-8°. C'est l'éloge en vers des 58 archevêques de Strigonie.

PEREZ (D. Antonio), ministre espagnol, fils naturel de Gonzalve Perez, secrétaire de Charles-Quint et de Philippe II, devint secrétaire d'état avec le département des affaires étrangères sous le second de ces monarques. Perez fut accusé de péculat, de trahison et de malversations les plus odieuses, et en conséquence privé de ses emplois et de sa liberté. Il s'échappa de la prison et alla exciter une révolte en Aragon; de là il

Digitized by Google

passa en France, où il mourut le 3 novembre 1611. « Perez, homme orgueil» leux » (dit Macquer dans son *Abrégé chronologique d'Espagne*), « et séditieux, » convaincu de plusieurs infidélités, » trouve moyen de s'échapper et de se » sauver en Aragon, où il soulève la no» blesse, le peuple et les Mauresques. » On a de lui des *Lettres* traduites en français par Dalibrai; des *Relations* en espagnol, et d'autres écrits, Paris, 1598, in-4°. On voit dans ses ouvrages une haine forcenée contre son prince; et c'est à cette source que la plupart de nos historiens modernes ont puisé les calomnies dont ils ont barbouillé le portrait de Philippe II.

PEREZ (Antoine), archevêque de Tarragone, mort à Madrid le 1er mai 1638, à 68 ans. Nous avons de ce prélat des *Sermons*, et des *Traités* sur l'Eglise, sur les Conciles, sur l'Ecriture, sur la Tradition, publiés sous le titre de *Pentateuchus fidei*, Madrid, 1620, 3 tomes en 1 vol. in-fol. rare.

* PEREZ de VARGAS (Bernard), autre écrivain espagnol, publia à Madrid, en 1569, in-8°, un Traité très rare. Il est intitulé : *De re metallica en el qual se tratan muchos y diversos secretos del conoscimeinto de toda suerte de minerales*, etc. On y trouve des détails importants et curieux sur les différentés préparations de l'or, de l'argent, etc.

PÉRÉZ (Antoine), célèbre jurisconsulte, né à Alfora, petite ville de la haute Navarre, en 1583, fut amené fort jeune aux Pays-Bas, reçut le bonnet de docteur en droit à Louvain, en 1616, et y enseigna long-temps cette science. L'empereur Ferdinand II et Philippe IV, roi d'Espagne, l'honorèrent du titre de conseiller. En 1666, il célébra le jubilé de son doctorat, et mourut à Louvain en 1672. Nous avons de ce savant : | *Assertiones politicæ*, Cologne, 1612, in-4°; | *Prælectiones sive Commentarii in XII lib. Codicis*, Amsterdam, Elzévir, 1653, in-fol. C'est la meilleure édition. On estime aussi celle de Cologne, 1661, 2 vol. in-4°, avec des additions de Hulderique Eyben et des tables fort amples, et celle de Genève, 1740, 2 vol. Perez y éclaircit toutes les lois du Code, et il y donne dans des explications un abrégé de tout ce qui se trouve dans le *Jus novum* et dans le *Jus novissimum*; son style, quoique concis, est très intelligible. | *Institutiones imperiales*, Amsterdam, Elzévir, 1673, in-12 : ouvrage universellement estimé; | *Jus publicum*, Amsterdam, Elzévir, 1682, in-12; | *Commentarius in XXV lib. Digestorum*, Amsterdam, 1669, in-4°. — Il y a encore d'autres Antoine PEREZ qu'il ne faut pas confondre. Antoine PEREZ, jésuite, mort en 1651, après avoir enseigné la théologie à Salamaque, à Rome, et publié divers Traités de théologie scolastique et morale. Le cardinal Pallavicin l'appelle *virum ingenio mortalium nulli secundum, simulque religione ac pietate inclytum*. — Antoine PEREZ, médecin et chirurgien de Philippe II, de qui l'on a un *Traité sur la peste*, en espagnol. — Antoine PEREZ, chirurgien portugais du 17e siècle, qui a écrit sur son art en portugais.

* PEREZ (Joseph), bénédictin espagnol, professeur en théologie dans l'université de Salamanque, s'appliqua à éclaircir l'histoire d'Espagne et surtout celle de son ordre. Il publia en 1688 des *Dissertations* latines contre le père Papebroch. Mais il convient en même temps que l'on faisait bien de purger l'histoire des saints des contes absurdes qui la défiguraient. Il mourut vers l'an 1696.

* PERGOLESE (Jean-Baptiste), né en 1704 à Casoria, au royaume de Naples, fut élevé dans cette dernière ville sous Gaëtano Greco, l'un des plus célèbres musiciens d'Italie. Le prince de Stigliano, connaissant les talens du jeune Pergolèse, le prit sous sa protection. Après avoir fait un voyage à Rome, il retourna à Naples, et il y mourut, au commencement de l'année 1737. Sa dernière maladie fut une phthisie; et il est très faux qu'il ait été empoisonné par ses rivaux. On peut lui reprocher ses *repetizioni*, et son style parfois trop coupé : mais la facilité de sa composition, la science de l'harmonie, la richesse de la mélodie, lui conserveront un nom célèbre. Sa musique est un tableau de la nature; elle parle à l'esprit, au cœur, et quelquefois trop aux passions. Ses principaux ouvrages sont : | plusieurs *Ariettes*; | la *Serva Padrona*; | *Il Maestro di musica*, intermèdes; | un *Salve Regina*, et le *Stabat Mater*, regardé universellement comme son chef-d'œuvre.

* PERI (Dominique), pauvre berger de Toscane, devint poète en lisant l'*Arioste*. On a de lui *Fiezole destrutta*, Florence, 1619, in-4°.

* PERIANDER (Gilles), né à Bruxelles vers l'an 1540, s'appliqua principalement

Digitized by Google

aux belles-lettres, et passa une grande partie de sa vie à Mayence. Nous avons de lui : | *Germania, in quâ doctissimorum virorum elogia, et judicia continentur*, Francfort, 1567, in-12. Ce recueil est savant et curieux. | *Nobilitas Moguntinæ diœcesis ecclesiæ*, Mayence, 1568, in-8°, avec figures. Cet ouvrage a reparu dans le troisième volume des *Annales et scriptores Moguntini*, publié en 1727. Ce sont des éloges en vers.

PÉRIANDRE, *Periander*, tyran de Corinthe, fut mis au nombre des sept sages de la Grèce: ce *sage* était un monstre, comme beaucoup d'autres que la moderne philosophie a placés dans ses fastes, aussi bien que l'ancienne. Il changea le gouvernement de son pays, opprima la liberté de sa patrie, et usurpa la souveraineté, l'an 628 avant l'ère chrétienne. Le commencement de son règne fut assez doux; mais il prit un sceptre de fer après qu'il eut consulté le tyran de Syracuse sur la manière la plus sûre de gouverner. Celui-ci mena les envoyés de Périandre dans un champ, et pour toute réponse, il arracha devant eux les épis qui passaient les autres en hauteur. Le tyran de Corinthe profita de la leçon du tyran de Sicile. Il s'assura d'abord d'une bonne garde, et fit mourir dans la suite les plus puissans des Corinthiens. Ces crimes furent les avant-coureurs des forfaits les plus horribles. Il commit un inceste avec sa mère, fit mourir sa femme Mélisse, fille de Proclès, roi d'Epidaure, sur de faux rapports; et ne pouvant souffrir les regrets de Lycophron, son second fils, sur la mort de sa mère, il l'envoya en exil dans l'île de Corcyre. Un jour de fête solennelle, il fit arracher aux femmes tous les ornemens qu'elles portaient pour leur parure. Enfin, après s'être souillé par les excès les plus barbares et les plus honteux, il mourut l'an 585 avant Jésus-Christ. Ses maximes favorites étaient : « Qu'il faut garder sa parole, et cependant ne point se faire scrupule de la rompre, quand ce que l'on a promis est contraire à ses intérêts; que non-seulement il faut punir le crime, mais encore prévenir les intentions de ceux qui pourraient le commettre : » maximes pernicieuses, adoptées depuis par Machiavel. Ce tyran a été loué par ceux qui ont toujours de l'encens pour les meurtriers, les débauchés et les tyrans.

PÉRICLÈS naquit à Athènes, vers l'an 500 avant J.-C., de Xantippe, illustre citoyen de cette ville, qui le fit élever avec soin. Il eut entre autres maîtres Zénon d'Elée et Anaxagore, et devint grand capitaine, habile politique et orateur. Périclès résolut de se servir de ces qualités pour gagner le peuple, et ne manqua pas de réussir. Aux avantages que lui donnait la nature, il joignait l'art et la finesse d'un homme d'esprit qui veut dominer. Il partagea aux citoyens les terres conquises, et se les attacha par les jeux et les spectacles : pour affermir son autorité, il entreprit d'abaisser le tribunal de l'Aréopage, dont il n'était pas membre. Le peuple, enhardi et soutenu par Périclès, bouleversa l'ancien ordre du gouvernement, ôta au sénat la connaissance de la plupart des causes, et ne lui laissa que les affaires communes. Il fit bannir par l'ostracisme Cimon son concurrent, et ses autres rivaux, et resta seul maître à Athènes pendant 15 ans. Il commanda l'armée des Athéniens dans le Péloponèse, remporta une célèbre victoire près de Némée contre les Sicyoniens, et ravagea l'Arcadie, à la prière d'Aspasie, fameuse courtisane qu'il aimait, et qu'il épousa dans la suite. Ayant déclaré la guerre aux Samiens, l'an 441 avant J.-C., il prit Samos après un siége de 9 mois. Ce fut durant ce siége, qu'Artemon de Clazomène inventa le bélier, la tortue, et quelques autres machines de guerre. Périclès engagea les Athéniens à continuer de combattre les Lacédémoniens. Il fut blâmé dans la suite d'avoir donné ce conseil, et on lui ôta sa charge de général. Il fut condamné à une amende qui se montait, selon les uns à 15 talens, et selon d'autres à 50. Les Athéniens, peuple volage et léger dans ses haines comme dans ses prédilections, passant rapidement du blâme à l'éloge, et *contens*, comme le lui a dit en face le premier de ses orateurs (1), *dès qu'il voyait ou entendait quelque nouveauté*, ne furent pas long-temps sans changer d'opinion, et engagèrent Périclès à reprendre le gouvernement. Peu de temps après, il tomba malade de la peste, et mourut l'an 429 avant J.-C. Il réunissait en lui les talens d'amiral, d'excellent capitaine, de

(1) Demosthènes. Nous lisons la même chose dans les Actes des Apôtres : *Athenienses autem omnes ad nihil aliud vacabant nisi aut dicere aut audire aliquid novi*. Act. 17. — *Voyez* ANYTUS, ARISTIDE, SOCRATE.

Digitized by Google

ministre d'état, de surintendant des finances..... Il fut surnommé l'*Olympien*, à cause de la force de son éloquence. Sa contenance était ferme et assurée, sa voix douce et insinuante. C'est principalement par l'usage qu'il sut faire de la parole qu'il fut pendant près de 40 ans, monarque d'une république. Rien ne prouve mieux la lâcheté et la dégradation des Athéniens que le long règne d'un homme qui avait usurpé l'autorité, détruit le gouvernement légitimement reçu, épuisé le trésor public pour charger Athènes d'ornemens superflus, introduit la mollesse et le luxe. Il enivra ses concitoyens de spectacles et de fêtes, pour les gouverner selon ses caprices, et donna, par ses amours pour la courtisane Aspasie, l'exemple d'une vie publiquement scandaleuse. On rapporte de lui quelques sentences. Toutes les fois que Périclès prenait le commandement, il disait qu'*il allait commander à des gens libres, et qui étaient Grecs et Athéniens.* Ces gens libres étaient devenus ses esclaves. Les tyrans ne parlent de la liberté que comme les conquérans de leurs conquêtes. On dit que le poète Sophocle, son collègue, s'étant écrié à la vue d'une belle personne : *Ah ! qu'elle est belle !*— *Il faut*, lui dit Périclès, *qu'un magistrat ait non seulement les mains pures, mais aussi les yeux et la langue.* Cette réponse s'accordait peu avec sa conduite : la vertu de ces anciens sages n'était que dans leur bouche ou dans leurs écrits. — PÉRICLÈS, son fils naturel, combattit avec chaleur contre Callicratidas, général des Lacédémoniens, l'an 405 avant J.-C. ; il fut cependant condamné à perdre la tête, pour avoir négligé de faire inhumer ceux qui avaient été tués dans la bataille qu'il venait de gagner.

PRIÉGÈTE (le) surnom de DENYS de Charax. *Voyez* ce nom.

* PÉRIER (ANTOINE-SCIPION), naquit à Grenoble, le 14 juin 1776, d'une famille recommandable. Il fit ses premières études sous les oratoriens, au collége de Lyon ; elles furent interrompues par la suppression des établissemens de ce genre ; mais de la Coste, membre de la congrégation de l'oratoire, acheva son éducation. Lorsque l'école polytechnique fut fondée, il aspirait à y entrer, mais il en fut empêché par une maladie dont il fut affecté dans l'organe de la vue, et qui pendant long-temps le priva de la possibilité de lire et d'écrire. A vingt ans il essaya d'introduire les forges à la catalane dans un domaine à Laval dont il était propriétaire. Périer devint en 1801, administrateur des mines de houille d'Anzin. Son père en étant devenu acquéreur, il y dirigea d'importantes améliorations. Scipion Périer fonda à Paris une maison de banque avec son frère Casimir, et employa des capitaux considérables à créer ou perfectionner des établissemens d'industrie. Il est mort le 2 avril 1821. Il avait des connaissances très grandes en chimie, et a donné plusieurs articles dans les *Annales de chimie* ; il fut membre du jury de deux expositions des produits de l'industrie, en 1802 et 1806 ; et il fit partie du conseil-général des manufactures attaché au ministère de l'intérieur. Il fut aussi l'un des fondateurs des compagnies d'assurance, et l'un des promoteurs de l'éclairage, par le gaz hydrogène. Il était à l'époque de sa mort, un des régens de la banque de France. Scipion Périer était sincèrement religieux ; il n'était point du nombre de ceux qui parlent beaucoup de la religion dans le monde, et qui l'oublient chez eux, mais il pratiquait en silence et sans affectation, les devoirs les plus austères ; il suivait la religion pour son propre usage, s'entretenant par elle dans la plus haute et la plus pure moralité.

* PÉRIER (CASIMIR), membre de la chambre des députés, et ministre de Louis-Philippe, naquit à Grenoble le 12 septembre 1777, d'une famille estimable de négocians. Placé à un âge encore tendre, au collége de l'Oratoire, à Lyon, il y fit d'excellentes études. A peine son éducation était-elle achevée qu'il embrassa la carrière des armes. Pendant les campagnes de 1799 et 1800, il servit en Italie, en qualité d'officier d'état-major du génie. L'espoir d'un avancement rapide était bien propre à l'attacher à l'état militaire ; mais il se rappela bientôt que le vœu de son père mourant avait été qu'il se destinât au commerce, et il se hâta de quitter le métier des armes, pour se livrer aux spéculations financières. En 1802, il ouvrit à Paris une maison de banque avec Scipion Périer son frère, et il déploya dans cette nouvelle carrière une grande habileté. Plus tard il s'associa à diverses entreprises industrielles, et à l'époque de la restauration, il était parvenu à se créer une fortune considérable qu'il augmenta encore dans les années qui suivirent. Durant tout le temps de l'empire, il parut demeurer constam-

ment étranger à la politique. Mais lorsque la liberté fut rétablie en France, grâce à la restauration, lorsque le gouvernement représentatif eut élevé une tribune où se discutaient les intérêts généraux de l'état, poussé par le mouvement universel des esprits, il commença à s'occuper des hautes questions que le régime de la charte avait mises à l'ordre du jour. En 1816, il publia contre les emprunts à l'étranger un écrit remarquable qui fixa sur lui l'attention, et qui fit louer la *nationalité de ses vues en finances*. Les électeurs parisiens lui tinrent compte en 1817 de cette brochure et l'envoyèrent siéger à la chambre des députés. Il y prit place dans les rangs de l'opposition dont il devint bientôt un des champions les plus zélés et les plus énergiques ; mais il est à remarquer qu'aux époques même de la plus grande exaspération des partis, la guerre qu'il fit au gouvernement se renferma dans les bornes de la convenance et de la dignité. Fidèle aux idées qu'il avait développées dans l'opuscule qui avait contribué à fixer sur lui le choix des électeurs, il combattit vivement les emprunts à l'étranger proposés par le ministre Corvetto. Son opinion toutefois trouva des contradicteurs, même parmi les financiers libéraux, dont quelques-uns, en dépit de ses argumens, s'obstinèrent à attribuer le succès de ses doctrines dans l'opinion publique au soin qu'il avait eu de s'adresser aux préjugés nationaux. Jusqu'en 1820, Casimir Périer ne s'était guère occupé que de chiffres, et n'avait paru à la tribune que pour présenter des calculs. Mais pendant les troubles de juin de cette année, il prit la parole pour accuser la conduite du gouvernement. Il vota contre la nouvelle loi électorale qui établissait le double vote, et en 1823, il se prononça énergiquement contre la guerre d'Espagne. Lorsque Manuel eut été expulsé de la chambre, Casimir Périer en sortit avec l'opposition entière. Réélu en 1824, avec un très-petit nombre de ses collègues de l'opposition, il s'appliqua à harceler sans relâche le président du conseil, M. de Villèle, qui souvent eut besoin pour lui répondre de toutes les ressources de son habileté. Dans la question de la réduction des rentes, mesure que plusieurs membres de l'opposition ont reconnue depuis être toute favorable à l'industrie, Casimir Périer combattit la loi proposée, en haine des hommes qui la présentaient. Il ne se prononça pas moins énergiquement contre le projet *d'indemnité* aux émigrés, et contre les lois sur la *septennalité*, le *sacrilége* et *les substitutions*. Dans la discussion des budgets il ne cessa de réclamer avec persévérance l'abolition des jeux et de proposer des économies ; améliorations bien désirables sans doute, mais que Casimir Périer, devenu ministre, s'est vu lui-même dans l'impuissance de réaliser. Pendant cette lutte incessante qu'il eut à soutenir presque seul, contre la majorité sur laquelle s'appuyait le ministère de M. de Villèle, son talent d'orateur parut jeter un plus vif éclat, et sa parole devint plus grave et plus animée. Un membre du côté droit ayant dit un jour en voyant se lever dans une contre-épreuve quelques membres de l'opposition libérale : « Ils ne » sont que six ! » Casimir Périer s'écria aussitôt : « nous ne sommes que six ; mais » nous avons derrière nous trente millions » de français dont nous représentons les » intérêts et les vœux ! » Lors des élections de 1827, il fut nommé député par les départemens de la Seine et de l'Aube. En 1828, il fut porté sur la liste des candidats à la présidence avec M. Royer-Collard, qui fut préféré par la couronne. Vers cette époque, il fut désigné comme devant être bientôt élevé au ministère des finances, et plusieurs ont expliqué le silence qu'il garda depuis ce temps, par les engagemens que cette future élévation lui aurait fait prendre envers le pouvoir. Il paraît toutefois que les fatigues parlementaires lui avaient causé une irritation de poitrine ; et ce dérangement de sa santé fut une des principales causes qui le décidèrent à s'éloigner momentanément de la tribune, et à partir pour les eaux avant la clôture de la session. En 1830, il fut du nombre des 221 qui déclarèrent à Charles X qu'il ne pouvait y avoir concours entre la chambre des députés et le ministère Polignac. Cette déclaration fut comme on sait, le prélude de la crise qui devait renverser une troisième fois le trône des Bourbons. Les fatales ordonnances de juillet amenèrent une insurrection dont le but apparent était le maintien de la charte, et dont le résultat fut une révolution. Parmi les hommes qui prirent une part quelconque au soulèvement populaire, un certain nombre, depuis long-temps dévoué à la maison d'Orléans, n'attendait que l'occasion de l'asseoir sur le trône ; plusieurs rêvaient la république, d'autres enfin bornaient

Digitized by Google

tous leurs vœux à renverser le ministère et à ramener Charles X dans de *meilleures voies ;* telle était la pensée de Casimir Périer. Dans les diverses réunions de députés qui eurent lieu pendant les derniers jours de juillet, lorsque l'émotion du combat et l'enivrement de la victoire semblaient pousser aux résolutions violentes, il se prononça constamment pour les moyens de conciliation, et ne dit pas un seul mot qui pût laisser croire qu'il verrait avec plaisir le renversement de Charles X. Mais dans ces jours d'anxiété où les vainqueurs célébraient leur triomphe sur des pavés sanglans, peu d'hommes modérés eurent le courage de leur opinion ; et les plus exagérés paraissant s'appuyer sur le peuple armé qui remplissait encore les rues, eurent d'abord la prépondérance dans les délibérations. Ainsi lorsque Lafayette au nom de la commission municipale, crut devoir repousser les accommodemens proposés par les envoyés de Charles X, en déclarant qu'il était trop tard, Casimir Périer se contenta de garder le silence, sans opposer à la decision de ses collègues une résistance qui pour être efficace aurait eu besoin d'être soutenue par une force nationale. On remarqua son absence, dans la séance du 7 août, lorsque 219 députés déclarèrent le trône vacant, et y appelèrent le duc d'Orléans. Nommé président de l'assemblée, il ne consentit à accepter ces fonctions, qu'afin de *ne pas retarder les travaux de la chambre*, et quelques jours après, il donna sa démission, en prétextant l'état de sa santé. Nommé ministre sans portefeuille après la révolution de juillet, il cessa de faire partie du conseil, le 11 novembre suivant, quand M. Lafitte fut mis à la tête d'un nouveau ministère. Les scènes impies et anarchiques du 13 février ayant compromis cette administration aux yeux du roi, comme à ceux de la nation, un nouveau ministère fut formé, et Casimir Périer, après plusieurs pourparlers et beaucoup d'hésitation, accepta le portefeuille de l'intérieur avec la présidence du conseil. Mais la condition de son acceptation fut que le roi s'abstiendrait de traiter par lui-même les affaires et en laisserait la direction aux ministres responsables. Le premier soin de Casimir Périer après son élévation au pouvoir, fut de débrouiller le chaos né de la révolution de juillet, et de rétablir dans l'état l'ordre et le calme que l'effervescence des passions les plus violentes menaçait à chaque instant de troubler. Arrêter les émeutes et renfermer dans de justes bornes les partis ennemis de la royauté de juillet, tel fut le but qu'il se proposa. Pour y parvenir il déploya une rare énergie de volonté, et il se fit un point d'honneur de n'employer que les moyens légaux pour défendre le gouvernement contre les attaques auxquelles il était journellement en butte; la royauté de juillet parut prendre quelque consistance sous son administration, et malgré les scènes de la Vendée, de Lyon et de Grenoble, qui furent comme les contre-coups de la révolution de 1830, il fut aisé de reconnaître que le trône de Louis-Philippe avait trouvé dans le caractère, les principes et l'administration de Casimir Périer, le plus ferme soutien sur lequel il lui fût donné de s'appuyer. Cependant il parut faire une concession au parti révolutionnaire en proposant l'abolition de l'hérédité de la pairie. Mais en agissant ainsi il ne fit que céder à la nécessité ; il se soumit aux exigences de l'opinion libérale, en exprimant les regrets qu'il donnait à l'institution détruite, et l'espérance qu'un jour on reviendrait à ce qu'il laissait abolir malgré lui. Un des événemens les plus importans qui eurent lieu pendant l'administration de Casimir Périer fut l'érection de la Belgique en royaume indépendant. La part que prit la France à l'élévation du prince de Saxe-Cobourg lui a été reprochée comme une faute. Peut-être en effet une politique habile eût-elle dû éviter de placer sur le trône de Belgique un roi protestant et dévoué à l'Angleterre. L'occupation d'Ancône fut un coup de main hardiment conçu, et audacieusement exécuté, auquel la propagande révolutionnaire s'empressa d'applaudir : mais cette expédition, trop faible pour opposer un obstacle sérieux aux envahissemens de l'Autriche, n'eut d'autre résultat que de blesser profondément le souverain pontife. Ce n'est donc pas dans la politique extérieure qu'il faut chercher les titres de gloire de Casimir Périer. Mais il est vrai de dire qu'à l'intérieur, nul depuis 1830, n'a gouverné l'état d'une main plus puissante et plus ferme. Placé dans les circonstances les plus difficiles, à la tête d'un gouvernement que sa nouveauté exposait à toutes les attaques, il fut assez fort pour comprimer l'esprit révolutionnaire, et il parvint à se créer dans la chambre, d'a-

Digitized by Google

bord flottante et indécise, une majorité qui dans deux occasions solennelles donna une approbation positive à son système, et qui lui demeura constamment fidèle. Il résista à l'opposition qui réclamait aveuglément des lois d'exception contre le Midi et la Vendée, sans songer que ces lois pourraient un jour être tournées contre elle; et lors de la discussion sur le projet de loi du député Briqueville, contre les Bourbons de la branche aînée, il combattit avec force toute mesure pénale comme odieuse par les souvenirs sanglans qu'elle rappellerait, et comme inutile puisque les princes exilés ne pouvaient revenir malgré la nation, et que, si la France se déclarait un jour pour eux, toute loi serait impuissante contre son choix. Ce fut sous le ministère de Casimir Périer que le choléra asiatique qui depuis quelques années s'avançait vers l'occident en ravageant les grandes villes de l'Europe, pénétra dans la capitale. Toutes les mesures de la police ne purent prévenir les assassinats qui furent commis dans les rues de Paris, sur des hommes accusés par la populace d'avoir empoisonné les eaux. Plusieurs milliers de personnes périrent de la contagion. Casimir Périer fut atteint lui-même par le fléau le 3 mai 1832, et il expira le 16 du même mois après avoir demandé et reçu les secours de la religion. Quelques jours auparavant M. de Montalivet avait été nommé pour lui succéder au ministère de l'intérieur; mais il avait conservé le titre de président du conseil. Casimir Périer est sans contredit un des hommes d'état les plus remarquables qui aient paru au 19e siècle. Formé dans les discussions de la tribune représentative, il possédait à un haut degré le talent de la parole; s'il ne fut pas toujours exempt d'exagération dans la guerre qu'il fit aux ministères de la restauration, son opposition en général fut consciencieuse et modérée. Après avoir vu avec peine l'expulsion de la branche aînée, il la regarda comme un fait irrévocable et se rattacha au nouveau gouvernement, pour conjurer les dangers qui menaçaient l'ordre social. Après son élévation au pouvoir, il fit servir la force de sa volonté à se maintenir dans la voie d'une politique franche et loyale. D'autres ministres ont accompli sans doute plus de bien; mais en songeant aux circonstances difficiles dans lesquelles il se trouva placé, la postérité lui tiendra compte du mal qu'il a empêché, et le louera d'avoir lutté avec une opiniâtreté courageuse contre ce débordement de passions effrénées qui menaçaient la société d'une complète dissolution.

* **PÉRIER** (Augustin), frère aîné d'une famille nombreuse, né à Grenoble en 1775, se destinait à la magistrature. Mais toutes les vocations de famille ayant disparu dans le changement social de 1789, il se tourna vers l'école polytechnique et y recueillit avec ardeur des notions scientifiques, qu'il appliqua plus tard au perfectionnement de l'industrie fondée par son aïeul et son père. Dès 1798, il se mit à la tête du grand commerce qu'ils avaient fondé, et qui s'était péniblement soutenu au milieu de nos troubles civils; il y consacra ses efforts, et y déploya cette activité intelligente, cette loyauté décisive que demandent les hautes opérations de commerce, et qui préparent le négociant habile à la pratique de toute espèce d'affaires. Durant cette époque, un autre mobile que l'intérêt dirigea souvent ses vues. Il fit plus d'une fois de pures spéculations de bien public. Ainsi, en étendant la fabrication des toiles, il voulut porter cette industrie dans les vallées de l'Oysan, canton jusque là inactif et pauvre au milieu de la première chaîne des Alpes. L'âpreté du climat ne laissant pas la matière du travail croître en ce lieu, près de l'industrie qui devait l'exploiter, les premiers frais de l'entreprise étaient considérables et le résultat incertain. Aussi n'était-ce pas un calcul de commerce, mais d'humanité : il réussit. En créant sur ce point des ateliers-modèles de tissage, il forma une multitude d'ouvriers qui s'occupèrent dans la vallée, ou dans les ateliers de Vizille; et tout un pays condamné chaque année à plusieurs mois de repos, eut constamment du travail et de l'aisance. Au milieu des soins d'une direction si vaste, Augustin Périer, membre du conseil-général de l'Isère et de plusieurs institutions de bienfaisance, passa l'époque de l'empire et les premières années de la restauration dans une vie active, honorable, heureuse même, si elle n'avait été troublée par de grands désastres et par des pertes domestiques. Il était peu tenté de la vie politique; cependant en 1827, il se présenta à la députation dans le département de l'Isère, et le même jour il fut nommé dans trois arrondissemens. Parvenu à la chambre dans un âge déjà mûr, avec une longue expérience des affaires et des hommes, il

Digitized by Google

ne recherha pas les succès de tribune; mais on remarqua l'étendue de ses connaissances dans le débat des lois de finances, et il concourut avec autant d'habileté que de fermeté aux essais des lois municipales et départementales qui furent discutées alors. Exempt de toute ambition, il souhaitait la conciliation du pouvoir et de la liberté légale. Depuis 1830 il avait cessé de représenter à la chambre des députés, le département où il avait obtenu de nombreux suffrages; Louis-Philippe l'appela à la chambre des pairs en 1833. Augustin Périer est mort dans les premiers jours de 1834.

PÉRIER. *Voy.* PERRIER.

PÉRIERS (BONAVENTURE des), né à Arnay-le-Duc en Bourgogne, ou selon d'autres à Bar-sur-Aube, fut fait en 1536 valet de chambre de Marguerite de Valois, reine de Navarre, sœur de François I[er]. Il se donna la mort, en 1544, dans un accès de frénésie. Celui de ses ouvrages qui a fait le plus de bruit est intitulé *Cymbalum mundi*, 1537, in-8°, et 1538, aussi in-8°. Ce n'est plus un ouvrage rare, depuis qu'il a été réimprimé en 1711, à Amsterdam, in-12; et à Paris, 1732, petit in-12. Il est composé de quatre articles : le second, qui offre quelques plaisanteries assez bonnes contre ceux qui recherchent la pierre philosophale, est le meilleur; les trois autres ne valent rien du tout. Dès que ce livre parut, en 1538, il fut brûlé par un arrêt du parlement, et censuré par la Sorbonne. On soupçonna avec raison que des Périers, attaché à une cour où l'erreur était protégée, avait voulu, sous des allégories, prêcher la prétendue réforme. Cependant cet ouvrage, indépendamment des obscénités qu'il renferme, choque autant le bon sens que la religion; et il ne mérite, dit un auteur, d'autre réputation que celle que sa condamnation lui a donnée. On a d'autres écrits de ce fou : | une *Trad.* en vers franç. de *l'Andrienne* de Térence, 1537, in-8°; | une *Trad.* en franç. du *Cantique* de Moïse; | un *Recueil de ses OEuvres*, 1544, in-8°; | *Nouvelles récréations et joyeux devis*, 1561, in-4°, et 1571, in-16. Quelques auteurs prétendent que ce dernier n'est pas de lui.

PERIERUS (JEAN), jésuite, natif de Courtrai, se distingua dans l'étude de l'antiquité ecclésiastique, et mérita d'être associé aux savans hagiographes d'Anvers qui ont écrit les *Acta Sanctorum*. Il mourut l'an 1762, à 51 ans

* **PÉRIGNON** (DOMINIQUE-CATHERINE, marquis de), pair et maréchal de France, naquit à Grenade près de Toulouse le 31 mai 1754; étant entré comme sous-lieutenant dans le corps des grenadiers-royaux de Guienne, il fut fait aide-de-camp du comte de Preissac. Il avait quitté le service militaire lorsqu'au commencement de la révolution il accepta la place de juge-de-paix à Montech; il fut nommé en 1791, député par le département de la Haute-Garonne à l'assemblée Législative où il ne se fit nullement remarquer. Il reprit ensuite le parti des armes et obtint bientôt, à la suite de plusieurs affaires brillantes, le grade de général de brigade, puis celui de général de division, et devint général en chef après la mort de Dugommier. Pendant les campagnes de 1794 et 1795 il remporta différentes victoires sur les Espagnols, notamment près de la Jonquière, à St.-Sébastien, à Figuière; mais son exploit le plus brillant fut la prise de Roses, dont le fort surnommé le *Bouton de Rose* n'avait jamais été pris. La paix ayant été conclue avec l'Espagne, Pérignon fut nommé en 1796 ambassadeur à Madrid, où il conclut un traité d'alliance offensive et défensive entre la France et l'Espagne. En 1799 il fut employé à l'armée d'Italie dans un poste inférieur, et se distingua particulièrement à la bataille de Novi, où il fut blessé grièvement et fait prisonnier en essayant de couvrir la retraite. En 1801 il fut nommé sénateur, et en 1804 pourvu de la sénatorerie de Bordeaux. Il fut aussi élevé à la dignité de maréchal de France; en 1806, il devint gouverneur de Parme et de Plaisance; en 1808 il alla remplacer le général Jourdan à Naples, et il prit le commandement en chef des troupes de ce royaume; il y resta jusqu'au moment où Murat se déclara contre la France. Après la restauration du trône des Bourbons, Monsieur le nomma commissaire extraordinaire du roi dans la 1[re] division militaire, et il fut créé chevalier de Saint-Louis. Pérignon se trouvait dans sa terre de Montech lorsque Bonaparte débarqua sur le territoire français, en mars 1815. Il essaya d'organiser un plan de défense dans le Midi; mais la rapidité des événemens rendit ce projet inexécutable. Il se retira dans ses propriétés, et refusa tout emploi pendant les cent-jours. A la seconde restauration il fut nommé gouverneur de la 1[re] division militaire; il reçut la croix de commandeur de l'ordre royal de Saint-

Digitized by Google

Louis, et fut compris dans la première nomination de pairs. Il mourut à Paris en 1819.

PÉRION (JOACHIM), docteur de Sorbonne, né vers la fin du 15[e] siècle, à Cormery en Touraine, se fit bénédictin dans l'abbaye de ce nom en 1517, et mourut dans son monastère vers 1559. On a de lui : | 4 *Dialogues* latins *sur l'origine de la langue française, et sa conformité avec la grecque*, Paris, 1555, in-8° ; | des *Lieux théologiques*, Paris, 1549, in-8°; | des *Traductions* latines de quelques livres de Platon, d'Aristote, de saint Jean Damascène, de Justin, d'Origène et de saint Basile. Son latin est élégant; mais l'auteur manquait de critique.

PÉRIZONIUS (JACQUES), savant critique et philologue, né à Dam en Hollande, en 1651, étudia à Deventer sous Gisbert Cuper, puis à Utrecht sous Georges Grévius. Ses protecteurs et son mérite lui procurèrent le rectorat de l'école latine de Delft, et la chaire d'histoire et d'éloquence à l'université de Franeker, en 1681. Il remplit cette place avec distinction jusqu'en 1693, qu'on le fit professeur à Leyde, en histoire, en éloquence et en grec. On a de lui : | de savantes *Explications* de plusieurs endroits de différens auteurs grecs en latin, sous le titre d'*Animadversiones historicæ*, in-8° ; | *Dissertations* sur divers points de l'histoire romaine ; | des *Oraisons;* | plusieurs Pièces contre Francias, professeur d'éloquence à Amsterdam, sous le titre de *Valerius accinctus;* | *Origines babylonicæ et ægyptiacæ*, Leyde, 1711, et Utrecht, 1736, 2 vol. in-8°, remplies de remarques curieuses, où il relève les erreurs du chevalier Marsham. Cet ouvrage fait un honneur infini au profond savoir de Périzonius ; l'édit. d'Utrecht est enrichie des notes de Duker. | Une bonne *Edition* de l'Histoire Æliane, 2 vol. in-8°, Hollande ; | des *Commentaires historiques* sur ce qui s'est passé dans le 17[e] siècle. Cet écrivain infatigable mourut à Leyde, en 1716, à 64 ans. Son amour pour l'étude lui fit préférer le célibat au mariage. Il ne croyait pas que dans ce dernier état l'esprit pût conserver la liberté et l'essor nécessaire pour suivre le beau et le vrai, et en saisir tous les rapports, conformément à ce mot de Sénèque : *Vita conjugalis altos et generosos spiritus frangit, à magnis cogitationibus ad humillimas detrahit.*

PERKIN-WAERBECK (PIERRE), imposteur célèbre dans l'histoire d'Angleterre, eut la hardiesse de se dire Richard duc d'York, fils du roi Edouard IV, sous le règne de Henri VII, vers l'an 1486. Marguerite, duchesse de Bourgogne, sœur d'Edouard IV, voyait avec peine Henri VII sur le trône ; elle fit courir le bruit que Richard III, duc de Glocester, ayant donné ordre en 1483 d'assassiner Edouard V, prince de Galles, et Richard, duc d'York, tous deux fils d'Edouard IV, roi d'Angleterre, les parricides, après avoir tué le prince de Galles, légitime héritier de la couronne, avaient mis en liberté le duc d'York, qui s'était caché depuis dans quelque lieu inconnu. Quand elle eut répandu ces chimères parmi le peuple, elle chercha un imposteur adroit propre à jouer le rôle du duc d'York. Elle le trouva dans Perkin, jeune juif flamand, dont le père né à Londres s'était converti. Perkin se montra d'abord en Irlande sous le nom de *Richard Plantagenet*, et le peuple crédule n'eut pas de peine à le reconnaître. Charles VIII, roi de France, alors en guerre avec Henri, invita le nouveau prince à se rendre auprès de lui, et accrédita cette fiction : mais Perkin fut bientôt abandonné par Charles et obligé de passer auprès de la duchesse de Bourgogne, qui l'envoya au roi d'Ecosse Jacques IV, après le lui avoir vivement recommandé. Ce jeune monarque se laissa tromper par l'imposteur, et lui donna même en mariage une de ses parentes. Une armée écossaise ravagea bientôt les frontières de l'Angleterre. Perkin eut d'abord des succès ; mais Jacques s'étant accommodé avec Henri, ce prince le pria de se retirer ailleurs. Il se cacha quelque temps en Irlande. De là il passa en Cornouailles, où le feu de la sédition subsistait encore. Il y fut arrêté, et se réfugia dans une église. Sa femme fut faite prisonnière et traitée avec distinction. Il se remit lui-même entre les mains de Henri, qui se contenta de le tenir en prison; mais y ayant formé un complot avec le comte de Warwick, prisonnier comme lui, pour tuer le gouverneur et se sauver, il fut condamné à mort. (*Voyez* la *Nouvelle historique* intitulée *Waerbeck*, par d'Arnaud.)

PERKINS (GUILLAUME), théologien anglican, né en 1558 à Morston, dans le comté de Warwick, se rendit habile dans l'Ecriture sainte. Il devint professeur de théologie à Cambridge, où il mourut en 1602, à 43 ans. On a de lui : | *Commentaires* sur une partie de la Bible ; | un

Digitized by Google

grand nombre de *Traités théologiques*, imprimés en 3 vol. in-fol.

PERMISSION (BERNARD BLUET d'ARBÈRE, comte de), a fait des *Oraisons*, des *Sentences*, et principalement des *Prophéties*. La plupart se trouvent réunies sous le titre de ses *OEuvres*. Il y prend le titre de *Chevalier des Ligues des 13 Cantons suisses*, et les dédie à Henri IV sous des titres emphatiques, 1600, in-12. Son *Testament*, imprimé en 1606, in-8°, est de 24 pages. Bien des gens ont cherché l'explication des énigmes de ce livre; c'était prendre de la peine fort mal à propos.

* **PERNE** (FRANÇOIS-LOUIS), membre correspondant de l'institut, et ancien professeur d'harmonie au Conservatoire, né à Paris en 1772, étudia la composition sous l'abbé d'Haudimont, un des meilleurs maîtres de chapelle du dernier siècle, et se distingua comme musicien, comme littérateur et comme savant. Il était un des rédacteurs de la *Revue musicale*, et on lui doit de curieuses *Recherches sur la musique des anciens*, travail immense, qui avait rebuté les plus érudits. Les travaux de Perne sont consignés dans les productions suivantes : | *Notice sur le manuscrit de Guillaume Machault*, 1815; | *Nouvelle exposition de la séméiographie ou notation musicale des Grecs*, 1817; | *Mémoire sur la théorie et la musique des Grecs avant Pythagore*. Cet habile maître est mort à Lyon, le 26 mai 1832, âgé de 60 ans.

PERNETY ou **PERNETTI** (JACQUES), né dans le Forez, en 1696, se consacra à l'état ecclésiastique, et l'honora par ses mœurs et par sa science. Il se chargea de l'éducation de M. de Boulogne, depuis intendant des finances, qui lui procura un canonicat à Lyon. Cette ville le décora du titre d'historiographe. Il mourut en 1777, âgé de 81 ans. On a de lui plusieurs ouvrages de morale et de philosophie qui font honneur à son esprit, à son jugement, à sa religion : ils sont écrits d'un style clair, méthodique, plein de douceur et d'aménité. Les principaux sont : | *Conseils de l'Amitié*; | *Lettres sur les Physionomies*; | *Dissertation sur l'Education*; |... *sur la vraie Philosophie*. Il y montre que ceux qui se décorent aujourd'hui de ce nom ne le méritent en aucune manière et en sont indignes; | l'*Homme sociable*; | les *Lyonnais dignes de mémoire*; ouvrage plein de recherches.

* **PERNETY** (ANTOINE-JOSEPH), né à Roanne, dans le Forez, le 13 février 1716, se fit bénédictin, et se livra aux recherches d'érudition; il fut employé par ses supérieurs aux travaux littéraires de l'abbaye de St.-Germain-des-Prés. En 1765, il signa la requête des 28 bénédictins qui demandaient à être dispensés de leur règle. Peu après, entièrement dégoûté de son état, il s'enfuit à Berlin, et devint bibliothécaire de Frédéric. Il revint bientôt à Paris, où l'archevêque tenta vainement de le faire rentrer dans son monastère. Le parlement s'étant déclaré en sa faveur, il resta dans le monde. Dans la suite, il s'éprit des rêveries de Swedenborg, et publia une *Traduction des Merveilles du ciel et de l'enfer* de cet enthousiaste. Il paraît qu'il se retira à Avignon, où il se fit une espèce de secte peu nombreuse, dont on ne connaît ni les dogmes ni les pratiques. Cet ancien bénédictin mourut à Valence en 1801. Nous avons de Pernety : | *les Fables égyptiennes et grecques dévoilées et réduites au même principe*, avec une explication des hiéroglyphes et de la guerre de Troie, Paris, 1786, 2ᵉ édit., 3 vol. in-12; | *Dictionnaire mytho-hermétique*, in-8°, 1758; | *La Connaissance de l'homme moral par celle de l'homme physique*, 2 vol. in-8°, 1776; | *Dictionnaire portatif de peinture, gravure et sculpture*, in-8°, 1757; | *Histoire d'un voyage aux îles Malouines*, avec 16 pl., Paris, 2 vol. in-8°, 1770; | *Dissertation sur l'Amérique et les Américains*, Berlin, in-12, 1770; | *Examen des Recherches philosophiques de Paw sur les Américains*, 2 vol. in-12, 1771; | *La vertu, le pouvoir, la clémence et la gloire de Marie, mère de Dieu*, 1790, Paris, in-8°. Il est encore auteur d'une *Traduction* de Columelle, du Cours de mathématiques de Wolf; et a publié des *Dissertations* dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, et travaillé au 8ᵉ vol. du *Gall. christ.*

* **PÉRON** (FRANÇOIS), naturaliste et voyageur français, né le 22 août 1775 à Cérilly, petite ville du Bourbonnais, embrassa l'état militaire en 1792. Il fut blessé et fait prisonnier à Kaïserslautern, séjourna quelque temps à Wesel et à Magdebourg, et ne rentra en France qu'en 1794. La perte de l'œil droit et plusieurs blessures lui firent obtenir son congé de réforme. Il avait profité de sa captivité pour lire les historiens et les voyageurs Il vint ensuite à Paris où il suivit les cours de médecine, et s'adonna surtout à l'étude des

Digitized by Google

sciences naturelles : à force de travail et d'application, il y fit des progrès si rapides, qu'en 1800 il fut désigné pour être du nombre des savans qui entreprirent, sous la direction de Baudin, par ordre du gouvernement, un voyage aux terres australes. Pendant cette expédition, qui dura près de quatre ans, Péron acquit d'immenses richesses pour l'histoire naturelle. Il s'empressa à son retour d'en faire part au public. La collection d'animaux qu'il déposa au Muséum d'histoire naturelle, conjointement avec M. Lesueur, contenait, suivant le rapport de la commission qui l'avait examinée, et dont Cuvier fut l'organe, plus de cent mille échantillons d'animaux, et le nombre d'espèces qu'il fit connaître s'élève à plus de 2500. Péron fit aussi des expériences curieuses qui démontrent que les eaux de l'Océan sont d'autant plus froides qu'on descend à une plus grande profondeur. Il fut fait membre correspondant de l'institut, et prépara les matériaux qu'il avait recueillis pour publier la relation de son voyage. Il n'en donna que la première partie, la mort l'ayant surpris dans sa trente-cinquième année, le 14 décembre 1810. Il s' était rendu au lieu de sa naissance, et il expira dans les bras de deux sœurs qu'il aimait tendrement. Sa relation a paru sous le titre de *Voyage de découvertes aux terres australes pendant les années* 1800-1804, Paris, 1807-16, 3 vol. in-4° et atlas. Le premier volume est de Péron : le second était à moitié imprimé quand il mourut, et le troisième est dû aux soins du capitaine Freycinet. M. Arthus Bertrand a publié en 1824 et années suivantes une seconde édition de cet ouvrage, in-8°. Alard et Deleuze ont publié l'*Eloge de Péron*, 1811, in-4°.

PÉROT. *Voyez* PERROT.

PEROTTI (Nicolas), né en 1430 d'une illustre famille et de parens fort pauvres, à Sasso-Ferrato, bourg entre l'Ombrie et la Marche d'Ancône, fut contraint d'enseigner la langue latine pour subsister. Ses talens étaient déplacés dans sa patrie. Il alla à Bologne, et y professa la rhétorique avec tant de succès, que le sénat de cette ville le choisit en 1452, pour haranguer l'empereur Frédéric III, à son passage par Bologne. Ce monarque l'honora de la couronne poétique, et du titre de conseiller impérial. Perotti se rendit ensuite à Rome, où il gagna l'amitié du cardinal Bessarion, qui le choisit pour son conclaviste après la mort de Paul II. Plusieurs historiens ont prétendu qu'il fit manquer la papauté à son protecteur par une imprudence; mais c'est une fable. Les pontifes romains donnèrent à Perotti des marques particulières de leur estime, parce qu'il travailla avec ardeur à la réunion de l'église grecque pendant le concile de Ferrare. Il avait dédié à Nicolas V la traduction des cinq premiers livres de Polybe, les seuls connus alors, et il devint secrétaire apostolique et comte du palais de Latran. Quelque temps après il devint gouverneur de Pérouse, puis de l'Ombrie, archevêque de Manfredonia en 1458, et mourut en 1480 à Fugicura, maison de plaisance qu'il avait fait bâtir près de Sasso-Ferrato. Ses ouvrages sont; | une *Traduction*, du grec en latin, des cinq premiers livres de l'*Histoire* de Polybe; | une autre du *Traité du serment* d'Hippocrate; |..... du *Manuel* d'Epictète; |... du *Commentaire* de Simplicius sur la *Physique* d'Aristote; | des *Harangues;* | des *Lettres;* | quelques *Poésies italiennes;* | des *Commentaires* sur *Strace;* | un Traité *De generibus Metrorum*, 1497, in-4°; | *De Horatii Flacci ac Severini Boetii metris*, etc.; | un long Commentaire sur Martial, intitulé : *Cornucopia, seu latinæ linguæ commentarius.* La meilleure édition de ce livre est de 1513, in-fol. Il y a beaucoup d'érudition profane, mais peu d'ordre; | *Rudimenta Grammatices*, Rome, 1473 et 1475, in-fol., éditions très rares.

PEROUSE. *Voyez* LAPÉROUSE.

PERPÉTUE et **FÉLICITÉ** (saintes), martyres, ont souffert la mort à Carthage pour la foi de J.-C. en 203, 204 ou 205. Don Ruinart a donné des actes de leur martyre. Ces actes sont authentiques, et ont été cités par Tertullien et par saint Augustin. La première partie de ces actes, qui va jusqu'à la veille de leur martyre, a été écrite par sainte Perpétue (1);

(1) On y admire surtout la vision qu'elle eut peu de jours avant sa mort. Sollicitée par Sature, un des compagnons de son futur martyre, de demander à Dieu de quelle manière finirait leur confession, elle vit en songe une échelle d'or si haute, qu'elle touchait de la terre au ciel, mais si étroite, qu'il n'y pouvait monter qu'une personne à la fois. Aux côtés de cette échelle étaient attachés des crocs, des lames d'épées, des couteaux, des pointes de fer et autres ferremens, disposés de manière que celui qui y serait monté sans prendre garde à soi, en aurait été percé et déchiré. Au pied de l'échelle était un dragon effroyable qui semblait en défendre l'approche. Sature monta le premier, et invita Perpétue à le suivre. Arrivée au bout de l'échelle, elle vit un jardin fort spacieux, et

Digitized by Google

saint Sature et un témoin oculaire ont ajouté le reste. (Voyez *Vindiciæ actorum sanctarum Perpetuæ et Felicitatis*, du cardinal Orsi, in-4°.) Il y a une autre sainte FÉLICITÉ (*voyez* ce mot) qui a souffert le martyre avec ses sept fils, sous Marc-Aurèle, dont les philosophes exaltent tant l'humanité.

PERPINIACO (Guido de), ainsi appelé, parce qu'il était de Perpignan, se fit carme, et fut général de son ordre l'an 1318, évêque de Majorque en 1321, et mourut à Avignon le 21 août 1342. On a de lui : | une *Concordance des Evangélistes;* | une *Somme des hérésies* avec leur réfutation; | des *Statuts synodaux* et plusieurs autres ouvrages.

PERPINIEN (Pierre-Jean), *Perpinianus*, jésuite, né vers 1530 à Elche au royaume de Valence, fut le premier de sa compagnie qui fut professeur d'éloquence à Coïmbre. Il y reçut de grands applaudissemens, surtout lorsqu'il y prononça son discours *De Gymnasiis societatis*. Il enseigna ensuite la rhétorique à Rome, puis l'Ecriture sainte dans le collége de la Trinité à Lyon, et enfin à Paris, où il mourut en 1566, âgé d'environ 36 ans. Muret et Paul Manuce font un grand éloge de la pureté de son langage et de celle de ses mœurs. Il est compté parmi les bons latinistes modernes. Le père Lazery, jésuite, a publié le recueil de ses ouvrages, à Rome, en 1749, en 4 vol. in-12. Ils contiennent; | dix-neuf *Harangues* d'une belle et riche latinité, d'un style nombreux, sonore, imposant et agréable. C'est un des écrivains espagnols qui ont le mieux rendu le ton de l'éloquence; | la *Vie de sainte Elizabeth, reine de Portugal;* | un Recueil de 33 *Lettres*, dont 22 de Perpinien et 11 de ses amis; | seize petits *Discours*.

* **PERRACHE** (Michel), sculpteur, né à Lyon, le 12 juillet 1685, résida longtemps en Italie et en Allemagne, et obtint des lettres de bourgeoisie de la ville de Malines, pour y avoir décoré une église. De retour dans sa patrie, il l'embellit d'un grand nombre d'ouvrages qui assurèrent sa réputation. Il mourut le 21 décembre 1750. — Son fils, mort en 1779, a illustré son nom par l'exécution du projet qui a réuni à Lyon une île considérable, par le moyen d'une chaussée qui a fait changer le lit du Rhône, et a porté sa jonction avec la Saône à une lieue de la ville.

PERRAULT (Claude), architecte célèbre, né à Paris en 1613, s'appliqua d'abord à la médecine. Il a même composé des ouvrages qui sont une preuve de son érudition en ce genre; mais son amour pour les beaux-arts, et particulièrement pour l'architecture, lui fit entreprendre un travail d'un nouveau genre, ce fut la *Traduction* de Vitruve. On rapporte que Perrault avait beaucoup de goût et d'adresse pour dessiner l'architecture et tout ce qui en dépend. C'est lui qui fit les dessins sur lesquels les planches de son *Vitruve* ont été gravées. La belle façade du Louvre, du côté de Saint-Germain-l'Auxerrois, le grand modèle de l'Arc de triomphe au bout du faubourg Saint-Antoine, et l'observatoire, furent élevés sur ses dessins. (*Voy.* BERNINI.) Boileau lui a disputé la gloire d'avoir enfanté les deux premiers morceaux; mais c'est une injustice qui fait peu d'honneur à ce poète. Comme architecte, Claude Perrault doit tenir un rang parmi les premiers de son siècle; comme médecin, il est encore recommandable. Il conserva la vie et rendit la santé à plusieurs de ses amis, et nommément à Boileau, qui l'en remercia par des épigrammes. L'académie des sciences, qui ne jugeait point du mérite d'un homme par des satires, se l'associa comme un artiste capable de lui faire honneur, non seulement par ses talens, mais encore par son caractère. Cet habile homme mourut en 1688, à 75 ans. Quoiqu'il n'eût guère exercé la médecine que pour sa famille, ses amis et les pauvres, la faculté plaça son portrait dans ses écoles publiques parmi ceux des Fernel, des Riolan, etc. Ses principaux ouvrages sont : | une excellente *Traduction* française de *Vitruve*, 1673, in-fol., entreprise par ordre du roi, et enrichie de savantes notes. La seconde édition est de 1684, in-fol., avec des augmentations; mais les figures sont moins belles que dans la première. | Un *Abrégé de Vitruve*, in-12; | un livre intitulé : *Ordonnance des cinq espèces de colonnes, selon*

---

au milieu de ce jardin un grand homme habillé en berger, qui tirait le lait de ses brebis au milieu d'une foule de personnes vêtues de blanc. Soyez la bienvenue, ma fille, dit-il à la sainte, et en même temps il lui donna comme un morceau de fromage fait avec le lait qu'il tirait. Après qu'elle l'eut mangé, tout le monde ayant répondu *Amen*, elle s'éveilla à ce bruit, sentant encore quelque chose de doux dans sa bouche. Elle se crut alors destinée au martyre, et Sature consomma effectivement son sacrifice quelques instans avant elle

la méthode des anciens, 1683, in-fol., dans lequel il montre les véritables proportions que doivent avoir les cinq ordres d'architecture; | un *Recueil de plusieurs machines* de son invention; | *Essais de physique*, 2 vol. in-4°, et 4 vol. in-12; | ses *Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des Animaux*, Paris, 1671, avec une suite de 1676, in-fol., offrent de belles figures. On les a réimprimés à Amsterdam en 1736, en 3 vol. in-4°; mais les figures de cette édition sont inférieures à celles de la première. Perrault avait trois frères, tous trois auteurs. — PIERRE, l'aîné, receveur-général des finances de la généralité de Paris, est connu par un Traité de l'*Origine des Fontaines*, in-12, et par une *Traduction* du *Sceau enlevé* de Tassoni, en 2 vol. in-12. On a donné le recueil des *OEuvres physiques* de Claude et Pierre Perrault, à Leyde, en 1721, et à Amsterdam, en 1727, 2 vol. in-4°. — NICOLAS, le second, docteur en Sorbonne, donna, en 1667, 1 vol. in-4°, sous le titre de *Théologie morale des Jésuites*, ouvrage de parti, qui ne prouve ni son équité, ni sa modération. — Et CHARLES, dont l'article suit.

PERRAULT (CHARLES), frère du précédent, né à Paris le 12 janvier 1628, ne se distingua pas moins que lui. L'académie française lui dut un logement au Louvre; l'académie de peinture, de sculpture et d'architecture fut formée sur ses *Mémoires*, et animée par son zèle. Il chanta les merveilles du règne de Louis XIV, et la gloire de la nation sous ce monarque. Colbert lui donna en 1664, la place de premier commis de la surintendance des bâtimens du roi. Son poème intitulé le *Siècle de Louis le Grand*, publié en 1687, parut aux yeux des partisans des anciens la satire la plus indécente qu'on pût faire de tous les autres glorieux siècles du monde. Pour soutenir ce qu'il avait avancé, il mit au jour, en 1690, son *Parallèle des anciens et des modernes*, en 4 vol. in-12. Cet ouvrage parut encore plus téméraire que son poème, et fut une preuve qu'il n'avait pas les connaissances nécessaires pour faire ce parallèle comme il faut. Il mit au-dessus d'Homère, non seulement nos premiers écrivains, mais les Scudéri et les Chapelain. Despréaux et Racine, dont Perrault n'avait point parlé dans son Parallèle, ou dont il n'avait dit que des choses qui choquaient leur amour-propre, se crurent personnellement offensés. Racine fit un couplet, et Despréaux une épigramme. Le satirique prit vivement le parti des anciens, auxquels il était si redevable. Ses *Réflexions sur Longin* parurent; elles furent toutes à leur avantage. A l'exception de quelques légers défauts qu'il reconnait en eux, il les trouve divins en tout, et croit la nature épuisée en leur faveur. Ce procès fut porté au tribunal du public, qui condamna les deux parties. Les défenseurs de Despréaux et Despréaux lui-même n'ouvraient les yeux que sur les beautés de détail des anciens, et les fermaient sur l'ensemble. Les défenseurs de Perrault au contraire se prévalaient des défauts de l'ensemble, pour ne rendre pas justice aux détails. La *Réponse* de Perrault aux *Réflexions sur Longin* fit autant d'honneur à son jugement qu'elle en fit peu au caractère de Boileau. Cet aristarque avait semé sa réfutation de traits vifs et piquans, et son adversaire n'employa contre lui que la modération et la politesse. Leurs amis communs travaillèrent à la paix, et elle fut conclue en l'année 1699. Le calme rétabli, Perrault s'occupa des *Eloges historiques* d'une partie des grands hommes qui avaient illustré le 17e siècle. Il en donna 2 vol. in-fol., dont le dernier parut en 1700, avec leurs portraits au naturel, que Bégnon lui fournit. On l'a réimprimé en Hollande, in-12. Perrault mourut le 16 mai 1703, à 75 ans, honoré des regrets des gens de lettres. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui plusieurs *Pièces* de poésie; les principales sont : | les *Poèmes* de la *Peinture*, du *Labyrinthe de Versailles*, de la *Création du Monde*, de *Grisélidis*; | le *Génie*, épître à Fontenelle; | le *Triomphe de sainte Geneviève*; | l'*Apologie des femmes*; | des *Odes*, etc.; | *Poème de saint Paulin*, 1675, in-4°; | celui de la *Chasse*, Paris, 1692, in-12, réimprimé dans le recueil qui a pour titre : *Passe-temps poétiques*, etc. Ses vers, ainsi que sa prose, manquent un peu d'imagination et de coloris. On y trouve assez de facilité, mais trop de négligences. L'auteur était d'ailleurs un homme d'esprit, et qui méritait d'être distingué dans la foule des écrivains du second ou du troisième ordre. — Il ne faut pas le confondre avec PERAU, continuateur des *Vies des hommes illustres*. Son fils, PERRAULT d'Armancourt, est auteur des *Contes des fées*, en prose, in-12, dans lequel on trouve le *Petit Poucet* et autres contes bons pour les enfans.

PERRAY (MICHEL du), avocat au par-

Digitized by Google

lement de Paris en 1661, bâtonnier de son corps en 1715, mourut à Paris, doyen des avocats, en 1730, âgé d'environ 90 ans. Il était fort versé dans la jurisprudence civile et canonique. Ses ouvrages sont remplis de recherches ; mais ils manquent de méthode, de style, et renferment plus de doutes que de décisions. Les principaux sont : | *Traité historique et chronologique des dîmes*, réduit et augmenté par M. Brunet, avocat, en 2 vol. in-12 ; | *Notes et Observations sur l'Edit de* 1695, concernant la juridiction ecclésiastique, 2 vol. in-12 ; | *Traité sur le partage des fruits des bénéfices*, in-12 ; | *Traité des dispenses de mariage*, in-12 ; *Traité des moyens canoniques pour acquérir et conserver les bénéfices*, 4 vol. in-12 ; | *Traité de l'état et de la capacité des ecclésiastiques pour les ordres et les bénéfices*, 2 vol. in-12 ; | *Observations sur le concordat*, in-12, etc.

* PERREAU (Jean-André), littérateur, né à Nemours le 17 avril 1749, vint de bonne heure à Paris, et débuta en 1771 dans la carrière théâtrale, par le drame de *Clarisse*, qui n'eut pas de succès. Il devint en 1775 précepteur des enfans du marquis de Caraman, et vécut dans l'obscurité jusqu'à la révolution. Il en embrassa la cause avec enthousiasme et se fit connaître par la feuille intitulée le *Vrai citoyen*, qu'il publia en 1791. Sous le régime de la terreur, Perreau se tint à l'écart; il ne reparut sur la scène qu'en 1799, époque où il fut nommé professeur de législation à l'école centrale de la Seine, et professeur suppléant du droit de la nature et des gens au collége de France. Deux ans après il fut porté au tribunat où il appuya de tous ses efforts le pouvoir consulaire, et présenta, comme rapporteur dans la discussion du Code civil, les titres de l'*adoption* et l'*usufruit*. En sortant de cette assemblée, en 1804, il obtint la place d'inspecteur des nouvelles écoles de droit, et il mourut à Toulouse dans l'exercice de ses fonctions, le 6 juillet 1813. Il a laissé divers ouvrages dont les principaux sont : | *Elémens de l'histoire des anciens peuples*, Paris, 1775, in-8° ; | *Mizrim, ou le Sage à la cour*, Neuchâtel, 1781, in-8°, reproduit en 1789, sous ce titre : *le Bon politique*, ou *le Sage à la cour* ; | *Scènes champêtres*, 1782, in-8° ; | *le Roi voyageur*, ou *Examen des abus de l'administration de la Lydie*, Londres, 1784, in-8° ; | *Lettres illinoises*, Paris, 1792, in-8° ; | *Théorie des sensations* ; | *Etudes de l'homme physique et moral, considéré dans les différens âges*, Paris, 1798, 2 vol. in-8° ; | un *Traité sur la législation naturelle*, qui a été loué par Chénier. | *Eloge du chancelier de L'Hôpital* ; | *Instruction du peuple*, 1786, in-12 ; | *Considérations physiques et morales sur l'homme en général*. Il y a plus de verbiage que de raison dans ces différens ouvrages.

* PERRECIOT (Claude-Joseph), historien, naquit en 1728 à Roulans, près Baume-les-Dames, et fit ses études à Besançon. Reçu avocat au parlement de cette ville, il devint ensuite procureur du roi près de la maîtrise des eaux et forêts de Baume, et se démit de cette place, dès qu'il eut fait disparaître les abus de la police forestière. En 1768, Perreciot fut nommé maire de cette ville, et en 1782 le ministre Bertin lui donna l'emploi de trésorier au bureau des finances de Besançon. Lors de la convocation des états-généraux en 1789, il fut un des commissaires chargés de rédiger le cahier des représentations du bailliage de Besançon. Devenu, en 1790, membre de l'administration départementale du Doubs, il quitta peu de temps après cette place, et se retira dans son pays natal, dont il fut nommé juge de paix en 1792. Mais comme Perreciot ne pouvait approuver les mesures révolutionnaires, il devint *suspect*, et au moment même qu'il venait d'essuyer une attaque d'apoplexie, il fut arrêté au mois de juin 1793 et jeté dans une prison. Il y fut heureusement oublié pendant le régime de la *terreur*, et recouvra la liberté après la mort de Robespierre (9 thermidor). Il retourna à Roulans, où il mourut le 12 février 1798, âgé de 70 ans. Il a laissé : | *De l'état civil des personnes et de la condition des terres dans les Gaules, depuis les temps celtiques jusqu'à la rédaction des Coutumes*, en Suisse (Besançon), 1786, 2 vol. in-4° ; 2e édition, Londres, 1790, 5 vol. in-12. Cet intéressant ouvrage a coûté à l'auteur plus de vingt ans de recherches : il est divisé en huit livres ; le premier traite des personnes libres dans les Gaules, depuis l'invasion des Romains jusqu'à celle des Francs ; le deuxième, de l'esclavage, des serfs, de leur affranchissement, et de l'extinction de la servitude ; le troisième, de la noblesse ; le quatrième, des Lètes et des terres létiques. Les Lètes, dont le nom vient du mot allemand *lethig* ou *ledig* (vacant), étaient, suivant l'auteur, des Gaulois qui,

Digitized by Google

contraints de quitter leur pays, se réfugièrent, sous le règne d'Auguste, dans des cantons inhabités, sur les bords du Rhin. Les Romains leur permirent d'en cultiver les terres, moyennant une redevance annuelle. Perreciot attribue à ces Lètes, refoulés dans les Gaules par les Francs, l'établissement de la féodalité. Le cinquième livre roule sur la main-morte, que l'auteur croit être une suite de la condition *létique*. Le sixième a pour objet le système des *aleux*, des *lods* et des droits de *retrait*. Le septième traite de l'origine des fiefs, et enfin le huitième, des abus de la féodalité, qu'il importe, dit-il, de supprimer. Il a accompagné le second volume d'un grand nombre de *chartes* et de pièces historiques qui ajoutent au mérite de son ouvrage. Cependant il s'attira des désagrémens qui auraient pu avoir pour lui des suites sérieuses, par la défense qu'il avait prise des *mains-mortes*, malgré l'exemple contraire que venait de donner Louis XVI. | *Observations sur la Dissertation de l'abbé de Gourcy sur cette question :* Quel fut l'état des personnes en France, sous la première et la seconde race de nos rois....? Besançon, 1786, in-4°. Ces *Observations* se trouvent presque toujours réunies à l'ouvrage précédent. | *Dissertation sur l'étendue des deux provinces appelées, sous les Romains,* Germanie supérieure *et* Germanie inférieure ; *et sur la formation de celles qu'on nomma ensuite* Germanie première, Germanie seconde, et Province séquanaise ; | *Dissertation sur l'origine des Francs, sur l'établissement de la monarchie française dans les Gaules, et sur l'Alsace thuringienne*, insérée dans l'*Histoire d'Alsace*, par Grandidier, au tome premier ; | *Description historique d'une partie des doyennés d'Ajoie, de Granges et de Rougemont*, extraite d'une *Dissertation sur le comté d'Elsgau* (dans l'*Almanach de Franche-Comté*, année 1788). Perreciot a laissé plus de cent *dissertations* manuscrites sur la Séquanie et autres matériaux pour l'histoire de France au moyen âge. Il s'occupait, en outre, d'une nouvelle édition de la *Notice des Gaules*, où il avait fait de nombreuses corrections, et déterminé la position, jusqu'à présent ignorée, de plusieurs châteaux forts et villes anciennes. Perreciot était membre de l'académie de Besançon, qui avait couronné en 1769 son *Mémoire sur l'origine, l'antiquité, etc., de la ville de Baume*.

*PERRÉE (JEAN-BAPTISTE-EMMANUEL), contre-amiral de la marine française, né le 19 déc. 1761 à St.-Valery-sur-Somme, d'un père qui lui-même était marin, étudia long-temps le pilotage et servit dès son enfance dans la marine marchande où il parvint au grade de capitaine : il entra dans la marine de l'état en 1793 avec le grade de lieutenant de vaisseau. Perrée commanda la frégate la *Proserpine*, avec laquelle il captura dans une seule croisière 63 bâtimens, au nombre desquels était une frégate hollandaise de 32 canons dont il s'empara après une vigoureuse résistance. Nommé capitaine de vaisseau en 1794, Perrée fut chargé d'aller détruire les établissemens anglais à la côte d'Afrique ; après avoir rempli avec succès la tâche qui lui était imposée, il revint avec 54 bâtimens richement chargés ; enfin en 1798, il fit partie de l'expédition d'Egypte, détruisit sur le Nil la flotte des Mameloucks, et rendit d'importans services à l'armée. Le général qui la commandait lui fit présent d'un sabre sur lequel étaient gravés ces mots : *Bataille de Chébreis*. Après avoir apporté des secours à l'armée qui assiégeait Saint-Jean-d'Acre, il croisa pendant quarante-deux jours sur la côte de la Syrie entre deux divisions anglaises. C'est à peu près à cette même époque qu'eut lieu la désastreuse bataille d'Aboukir (en août 1798), où périt presque toute la flotte française. (*Voyez* NELSON.) Il se rendait en France, lorsque le 19 juin 1799, et à la vue du port, il fut arrêté par une flotte ennemie, dont il avait soutenu la chasse pendant vingt-huit heures. Il fut échangé peu de jours après, et le gouvernement, après lui avoir donné le grade de contre-amiral, le chargea alors de la mission aussi importante que difficile d'aller ravitailler Malte, menacée par les Anglais. Il s'embarqua sur le vaisseau *le Généreux*, et détruisit dans sa traversée plusieurs bâtimens ennemis. Il n'était qu'à 30 milles de Malte, lorsque, le 18 février 1800, il fut attaqué par des forces supérieures ; il parvint cependant à sauver trois corvettes qui faisaient partie de son expédition ; mais, voulant se frayer un passage entre quatre vaisseaux anglais, et se jeter dans Malte, il engagea un combat sanglant, dans lequel, après avoir été dangereusement blessé à l'œil, sans qu'il quittât pour cela le commandement, un boulet de canon lui emporta la cuisse droite ; il mourut quelques mo-

Digitized by Google

mens après. Son corps fut inhumé à Syracuse le 21 février 1800, dans l'église de Sainte-Lucie.

PERRENOT (Antoine), ministre de Charles-Quint et de Philippe II, plus connu sous le nom de *cardinal de Granvelle*, était fils de Nicolas Perrenot, seigneur de Granvelle, et chancelier de l'empereur Charles-Quint. Il naquit le 20 août 1517, à Ornans, dans le comté de Bourgogne. Il fit ses études à Padoue et puis à Louvain avec beaucoup de succès, et apprit le latin, le grec, l'allemand, l'italien, l'espagnol. Après avoir brillé dans l'université de Padoue et de Louvain, il entra dans les ordres sacrés. Son père le mena à la cour de Charles-Quint, qui ne tarda pas à l'employer dans les négociations. Le jeune Granvelle s'en acquitta avec autant de facilité que d'honneur. Semblable à César, il occupait cinq secrétaires à la fois, en leur dictant des lettres en différentes langues ; il en savait sept parfaitement. A l'âge de 25 ans, il fut sacré évêque d'Arras. Il assista au concile de Trente, et y soutint avec tant de zèle les intérêts de l'empereur, qu'il en fut récompensé par une charge de conseiller d'état. Son maître le chargea plus d'une fois d'affaires importantes dont il se tira avec succès. Dans la guerre contre les protestans de l'Allemagne, Granvelle prit Constance par surprise. Cette ville était devenue l'asile des protestans, et pendant les dernières guerres de Charles-Quint, Granvelle le servit de la plume et de l'épée : il se tenait à cheval, armé de pied en cap, à côté de la litière où était l'empereur, qui souvent souffrait de la goutte. Une éloquence douce et persuasive lui donnait un grand ascendant sur les esprits. Il conclut le traité de Passau, qui fut très favorable à l'Allemagne ; et il négocia, en 1553, le mariage de l'infant don Philippe avec Marie, reine d'Angleterre, ce qui rendit pour quelque temps l'Espagne arbitre de toute l'Europe. Charles-Quint, en abdiquant l'autorité souveraine, recommanda Granvelle à son successeur. L'évêque d'Arras mérita les bonnes grâces de Philippe II, qui le consultait en toute occasion. Granvelle fut fait archevêque de Malines en 1559, année où cette église fut érigée en métropole, et il obtint la dignité de chancelier qu'avait eue son père. La duchesse de Parme (Marguerite d'Autriche), chargée du gouvernement des Pays-Bas, accorda toute sa confiance à Granvelle, qu'on lui avait donné comme ministre et conseil. Cette princesse lui procura le chapeau de cardinal en 1561. Mais l'hérésie et la révolte qui en est une suite naturelle, ayant mis le trouble dans les provinces belgiques, les factieux cabalèrent si fortement contre le cardinal, qu'il craignit pour sa personne. Il demanda au roi la permission de se retirer à Besançon pour quelque temps, ce qu'il obtint en 1564. Le séjour qu'il y fit pendant 5 à 6 ans, forme une des belles époques de sa vie. Le cardinal de Granvelle avait pour secrétaire le célèbre Juste-Lipse qu'il amena avec lui, ainsi que Petri, habile helléniste. Il s'y occupa de l'étude des lettres, attira des savans auprès de sa personne, établit une académie littéraire, et engagea Arias Montanus à prendre soin de la Polyglotte d'Anvers. Granvelle avait fait faire à ses frais les copies des exemplaires grecs de la *Bible* du Vatican, qu'il donna à Plantin. En 1571, Philippe II lui donna la vice-royauté de Naples, où il se conduisit avec beaucoup de prudence et de discernement. En 1575, il fut appelé à Madrid, et y jouit de la plus grande considération. Quoiqu'il ne fût pas décoré du titre de premier ministre, il en remplit toutes les fonctions ; et pendant le voyage que Philippe II fit en Portugal, pour prendre possession de ce royaume, Granvelle fut fait régent d'Espagne. La suite de sa vie fut constamment brillante, et il posséda jusqu'à la fin les bonnes grâces de son maître. En 1584, l'archevêché de Besançon vaqua par la mort du cardinal Claude de la Baume ; le chapitre de cette église élut le cardinal de Granvelle à sa place, et lui envoya l'acte de son élection à Madrid. Ce n'était pas un objet d'ambition pour lui ; sa santé s'affaiblissait, et il ne vit dans cette élection qu'un moyen d'exécuter le projet de retraite qu'il méditait. Philippe II lui permit de l'accepter, et reçut sa démission de l'archevêché de Malines ; mais il lui refusa la permission de se retirer, par des motifs qui prouvaient l'estime et la confiance qu'il avait pour son ministre. Granvelle mourut à Madrid le 21 septembre 1586, et son corps fut transporté à Besançon. Le cardinal de Granvelle était un homme d'un grand sens, d'un esprit aussi pénétrant que solide, qui avait des vues sûres et étendues, autant de fermeté que de prudence. Il était d'un caractère complaisant, sans flatterie, sensible aux injustices, et les sachant dissimuler, mais

sans trahison; fidèle aux devoirs de l'amitié, bon par tempérament et par principes, sévère par zèle pour l'ordre et la justice, attaché à sa religion et à son roi. Nous avons des *Mémoires pour servir à l'Histoire du cardinal de Granvelle*, publiés à Paris en 1753, en 2 vol. in-12, par dom Prosper Lévesque, bénédictin de la congrégation de St.-Vannes, à qui l'abbé Boisot de Franche-Comté avait légué les documens qu'il avait rassemblés par des recherches très laborieuses, de même que ses propres manuscrits, qui contenaient entre autres choses un projet de la *Vie* du cardinal de Granvelle, qui n'a pas peu servi au R. P. bénédictin. M. Luc Denans de Courchetet a donné une Histoire de ce cardinal, Paris, 1761, 2 vol. in-12; Bruxelles, 1784. Granvelle est peint avec vérité dans un manuscrit précieux, intitulé: *De la guerre civile des Pays-Bas depuis* 1556 *jusqu'en* 1567. Ce manuscrit, qu'on souhaiterait de voir imprimé, se trouve dans le Catalogue des livres délaissés par l'abbé Charles Michels, et vendus à Anvers le 10 septembre 1781, n° 335. L'auteur, contemporain des événemens qu'il rapporte, nous apprend touchant Granvelle bien des particularités qu'on ne trouve pas ailleurs, et défend sa mémoire contre les calomnies dont le prince d'Orange et ses partisans l'ont noircie.

PERRIER (François), peintre et graveur, né à Saint-Jean-de-Lône, l'an 1590, quitta ses parens dans son enfance pour se soustraire à toute dépendance. Il se rendit à Lyon, où il se détermina à être le conducteur d'un aveugle qui allait à Rome, et par cette démarche charitable et avantageuse à tous les deux, il fit le voyage sans frais. Sa facilité à manier le crayon lui donna entrée chez un marchand de tableaux, qui lui faisait copier les ouvrages des meilleurs maîtres. Les jeunes dessinateurs s'adressaient à lui pour faire retoucher leurs dessins. Lanfranc eut occasion de le connaître, et lui apprit à manier le pinceau. Perrier revint à Lyon, où il peignit le petit cloître des chartreux, et se fit un nom par son goût et ses talens pour son art. On lui conseilla de se fixer dans la capitale. Il vint donc à Paris, où Vouet l'employa, et le mit en réputation. Son mérite le fit nommer professeur de l'académie. Il mourut en 1650. Perrier s'est encore distingué par ses gravures, qui sont dans une manière nommée *clair-obscur*. On a de lui deux *Recueils* gravés à l'eau-forte: l'un est intitulé: *Segmenta nobilium statuarum urbis Romæ*, 1638, in-fol. 100 figures; l'autre a pour titre: *Icones illustrium e marmore tabularum, quæ Romæ extant*, 1645, in-fol. oblong, 50 planches. On a aussi gravé d'après ce maître. On reproche à Perrier quelques défauts de correction, et un coloris trop noir; mais on ne peut disconvenir qu'il n'ait eu un bon goût de dessin, et que ses compositions ne soient belles, savantes et pleines de feu. Perrier a eu un neveu qui fut son élève, Guillaume PERRIER. Il peignait dans sa manière. L'église des minimes à Lyon offre plusieurs morceaux de sa main. Ce peintre mourut en 1655.

PERRIER (Charles du). *Voyez* DU-PERRIER.

PERRIER (François), avocat au parlement de Dijon, mort en 1700, à 55 ans, eut de la réputation dans sa province. On a de lui un *Recueil d'Arrêts* du parlement de Bourgogne, donné par Raviot, Dijon, 1735, 2 vol. in-folio.

PERRIER (Marie-Victorine PATRAS, veuve), née en 1780, morte à Paris au mois d'avril 1821, cultiva les lettres et publia les ouvrages suivans: | *Récréation d'une bonne mère avec ses filles*, ou *Instructions morales sur chaque mois de l'année, à l'usage des jeunes demoiselles*, Paris, 1804, 1 vol. in-12; | *Adresse de Marie-Victorine aux Français*, Lyon, 1815, in-8°, brochure de 24 à 25 pages, signée *Veuve Perrier, née Patras*; une *Comédie* en un acte et en vers, jouée en 1820, avec succès, au théâtre de la porte Saint-Martin; | plusieurs *poésies fugitives*, insérées dans le *Petit magasin des dames*, et dans d'autres recueils. Madame Perrier a laissé manuscrites plusieurs petites *Comédies* et quelques poésies. Elle ne manquait pas d'un certain talent pour les vers; les siens sont faciles, harmonieux et élégans. Sa prose est d'un style correct; ses *Récréations* contiennent des leçons d'une saine morale, et ont obtenu du succès.

PERRIN (Pierre), connu sous le nom d'abbé Perrin, quoiqu'il ne fût point ecclésiastique et qu'il ne possédât aucun bénéfice ni abbaye, naquit à Lyon. Il portait habituellement le costume d'abbé, même lorsqu'il fut introducteur des ambassadeurs près de Gaston de France, duc d'Orléans, place que son esprit intrigant plutôt que son mérite lui avait procurée. Ce fut lui qui le premier imagina

Digitized by Google

de donner en France des *Opéras*, à l'imitation de ceux de l'Italie. En 1659, il fit chanter à Issy dans la maison de M. de la Hayes une pastorale en 5 actes qui parut avec le titre de *Première comédie française, en musique, représentée en France, pastorale*, 1659, in-4°. Cambert avait fait la musique de cette pastorale; il joignit ensuite à ce maître Sourdeot et Champeron. Il composa avec ces trois co-associés l'opéra de *Pomone*, joué en 1671 après la mort de Mazarin, sur un théâtre élevé au jeu de paume de la rue Mazarine, vis-à-vis celle de Guénégaud. Il avait obtenu en 1699 des lettres-patentes pour l'établissement d'une *académie de musique*, où l'on chanterait au public des pièces de théâtre. Ce fut là l'origine de l'*Opéra*. On a de Perrin quatre *Opéras*, des *Odes*, des *Stances*, des *Elégies*, et un grand nombre d'autres *Poésies*, qui sont toutes du style de la Pucelle de Châpelain. Son *Jeu de Poésie* sur divers insectes est de tous ses ouvrages le moins mauvais, quoique la versification en soit incorrecte et traînante. Ce rimeur, contre lequel Boileau s'est si souvent exercé, mourut en 1680. Ses différentes *Poésies* ont été recueillies en 1661, en 3 volumes in-12. Il traduisit l'*Enéide* en vers héroïques, ou plutôt gothiques, 2 volumes in-4°.

PERRIN (CHARLES-JOSEPH), jésuite, né à Paris en 1690, mourut à Liége, en 1767. Après la disgrâce de sa société, M. l'archevêque de Paris lui donna un asile dans son palais. C'était un religieux qui édifiait autant par la régularité de sa conduite, qu'il touchait par la douceur de ses mœurs. Son zèle pour sa société expirante pensa lui être funeste. Il prêcha avec succès dans les villes les plus considérables de France, et surtout dans la capitale. Ses *Sermons* ont été publiés en 4 vol. in-12, à Liége, en 1768. On y trouve un style facile, mais quelquefois incorrect; des raisonnemens pleins de force et de solidité, un pathétique mêlé d'onction, des images vives et touchantes. — Il y a un FRANÇOIS PERRIN, aussi jésuite, né à Rhodez en 1636, professeur de théologie dans l'université de Toulouse puis dans celle de Strasbourg, dont on a *Manuale theologicum*, Paris, 1714, 2 vol. in-8°. Il mourut à Toulouse, le 14 décembre 1716.

PERRIN du LAC (F. M.), est mort sous-préfet de Rambouillet, au mois de juillet 1824. On connaît de lui : | *Voyage dans les deux Louisianes, et chez les nations sauvages du Missouri, par les Etats-Unis, l'Ohio, et les provinces qui les bordent, dans les années* 1801 à 1803 *avec un aperçu des mœurs*, etc.; Lyon, 1805, in-8°, fig.; | *Salomon, poème traduit* de l'anglais de Prior, 1808, in-8°.

PERRIN DEL VAGA. *Voyez* BUONACORSI.

PERRON (JACQUES DAVY du), cardinal, vit le jour dans le canton de Berne, en 1556, de parens calvinistes, d'une maison ancienne de Basse-Normandie. Elevé dans la religion protestante par Julien Davy, son père, gentilhomme très savant, il apprit sous lui le latin et les mathématiques. Le jeune du Perron, né avec une facilité surprenante, étudia ensuite le grec, l'hébreu, la philosophie et les poètes. Philippe Desportes, abbé de Tyron, le fit connaître à Henri III, comme un prodige d'esprit et de mémoire. La grâce ayant éclairé son esprit, il abjura ses erreurs, et embrassa l'état ecclésiastique. Ses talens le firent choisir pour faire l'oraison funèbre de la reine d'Ecosse, et celle de Ronsard. Il ramena à l'Eglise catholique par la solidité de ses raisonnemens un grand nombre de protestans. Henri Sponde, depuis évêque de Pamiers, fut une de ses conquêtes. Ce prélat en fit depuis l'aveu solennel dans l'Epître dédicatoire de la première édition de son Abrégé des *Annales* de Baronius, qu'il dédia au cardinal du Perron. Les évêques demandèrent qu'un homme qui travaillait si utilement pour l'Eglise fût élevé aux dignités ecclésiastiques. En 1593, sous le pape Clément VIII, du Perron fut sacré à Rome évêque d'Evreux par le cardinal de Joyeuse, archevêque de Rouen. En 1600, il eut avec Duplessis-Mornai, en présence du roi, une conférence publique, dans laquelle il triompha de ce seigneur calviniste. Il lui fit remarquer plus de 500 fautes dans son *Traité* contre l'eucharistie. Mornai, ne pouvant défendre les passages que son adversaire l'accusait d'avoir altérés, se retira promptement à Saumur. (*Voyez* MORNAI.) Henri IV dit à cette occasion au duc de Sulli : « Le pape des protestans » a été terrassé. » — Sire, répondit le duc, » c'est avec grande raison que vous appelez Mornai pape; car il fera du Per» ron cardinal. » En effet, la victoire que ce dernier avait remportée, contribua beaucoup à lui procurer la pourpre romaine et l'archevêché de Sens. Henri IV

Digitized by Google

l'envoya à Rome, où il assista aux congrégations *de Auxiliis*. Ce fut lui principalement qui détermina le pape à ne point donner de décision sur ces matières, ce qui était effectivement le parti le plus sage : peut-être aussi toute décision dogmatique était-elle impossible, vu que les deux partis se réunissaient dans le dernier résultat de la doctrine catholique. (*Voyez* LEMOS et MOLINA.) Quand il fut revenu en France, le roi l'employa à différentes affaires, et l'envoya une troisième fois à Rome, pour accommoder le différend de Paul V avec la république de Venise. On assure que ce pape avait tant de déférence pour les sentimens du cardinal du Perron, qu'il avait coutume de dire : « Prions Dieu qu'il inspire le car» dinal du Perron, car il nous persua» dera tout ce qu'il voudra. » La faiblesse de sa santé lui fit demander son rappel en France. Après la mort de Henri IV, il employa tout son crédit pour empêcher qu'on ne fît rien qui déplût au siége de Rome. Il arrêta par sa vigilance les troubles qu'eût pu exciter dans l'Église et dans l'état le livre du docteur Richer sur la puissance ecclésiastique et politique. Il assembla ses évêques suffragans à Paris, et dans cette assemblée on anathématisa l'auteur et l'ouvrage. (*Voyez* RICHER.) Il mourut à Paris, le 5 septembre 1618, à 62 ans. On a dit de ce cardinal, par allusion à ses grands talens et aux défauts de sa constitution : « Qu'il ressemblait à la » statue de Nabuchodonosor, dont la tête » d'or et la poitrine d'airain étaient portées » sur des pieds d'argile. » Effectivement, il avait de mauvaises jambes. Quelques écrivains passionnés ou incrédules euxmêmes l'ont accusé d'irréligion, et avancent « qu'après avoir prouvé l'existence » de Dieu en présence de Henri III, il » lui proposa de prouver par des raisons » aussi fortes qu'il n'y en avait point. » Cette anecdote absolument fabuleuse est le fruit de la haine que les protestans et les richéristes portaient à ce redoutable adversaire. Les protestans ont cru surtout que le conte pouvait servir à couvrir la défaite de Mornai, en montrant que ce cardinal prouvait le faux comme le vrai. Ses ouvrages ont été publiés en 3 vol. in-fol., précédés de sa vie. Ils renferment : | la *Réplique au roi de la Grande-Bretagne* ; | un *Traité de l'eucharistie* contre Duplessis-Mornai, plusieurs autres *Traités* contre les hérétiques ; | des *Lettres*, des *Harangues*, et diverses autres pièces en prose et en vers ; | le *Recueil* de ses ambassades ; | un *Appendice* de la doctrine de saint Augustin. Les livres de controverse de ce célèbre cardinal offrent une vaste érudition. Il a surpassé tous les controversistes dans l'art de pousser les preuves fondées sur des faits ou des textes, et de former des conclusions fermes et précises. Ses *Poésies*, placées autrefois parmi les meilleures productions du Parnasse français, ont perdu beaucoup par les vicissitudes qu'a subies la langue. On y trouve des stances amoureuses et des hymnes, des complaintes et des psaumes, etc. Le livre intitulé *Perroniana* fut composé par Christophe du Puy. Isaac Vossius le fit imprimer à la Haye, et Daillé à Rouen, en 1669, in-12. Il y en a eu dans la suite plusieurs autres éditions. Il n'y a aucune apparence que ce grand cardinal ait dit toutes les puérilités qu'on lui attribue dans ce livre ; tous ces *Ana* sont d'ailleurs, comme l'on sait, très suspects, et ne forment souvent que des recueils d'historiettes libres et ridicules, quelquefois indécentes, qu'un brochuraire oisif ou avide se plaît à mettre sur le compte d'un homme célèbre. Du Puy avait fait cet inutile et en partie fabuleux recueil avant de renoncer aux sottises du siècle, et de se faire chartreux. Le cardinal du Perron faisait toujours imprimer deux fois ses livres avant que de les mettre au grand jour : la 1re pour en distribuer des exemplaires à des juges éclairés ; la 2e, pour les donner au public, après avoir profité de leurs avis. Malgré cette précaution, presque aucun de ses livres ne lui a survécu, sinon ses livres de controverses, soit que le style en ait vieilli, soit qu'on ait fait mieux après lui. On peut voir sa *Vie*, par Burigny, homme d'ailleurs peu propre à l'écrire fidèlement, vu ses étroites liaisons avec un parti ennemi de l'Eglise catholique, Paris, 1768, vol. in-12.

PERRON de CASTERA (LOUIS-ADRIEN du), mort résident de France en Pologne, le 28 août 1752 à 45 ans, a traduit en français le *Newtonianisme des Dames*, 2 vol. in-12, ouvrage superficiel, et rédigé dans des principes qui déjà ont cessé de paraître vrais ; et la *Lusiade* du Camoens, 3 vol. in-12, version éclipsée par celle qui a paru en 1776, 2 vol. in-8°. On a encore de du Perron : | l'*Histoire du Mont Vésuve* in-12 ; | le *Théâtre espagnol*, 1738, in-12 ; 2 tom. ; deux *Co-*

Digitized by Google

médies, etc. Son style est boursouflé et incorrect.

* PERRONET (JEAN-RODOLPHE), directeur des ponts-et-chaussées de France, né à Surène en 1708, mort en 1794, se vit chargé dès l'âge de 17 ans, de constructions importantes. Nommé en 1747 directeur de l'Ecole des ponts-et-chaussées qui venait d'être fondée, il se montra digne de ce poste important. Treize ponts furent exécutés d'après ses plans : c'est à lui que l'on doit ceux de Neuilly, de Mantes et d'Orléans qui passent pour des chefs-d'œuvre, et dont il a donné la *description* en 1785, 2 vol. in-fol.; nouvelle édition, augmentée des ponts de Château-Thierry et autres, 1788, in-4° et atlas. Perronet est encore l'auteur du projet du canal de Bourgogne, et de celui pour amener les eaux de l'Yvette à Paris. Il a publié un savant *Mémoire* sur les moyens de construire de grandes arches de pierre d'une ouverture considérable, pour franchir de profondes vallées bordées de rochers escarpés, 1793, in-4°, et plusieurs autres *Mémoires* insérés dans le recueil de l'académie des sciences, dont il était membre. *Voyez* la *Notice* pour servir à l'*Eloge de M. Perronet*, publiée en 1805 par M. Lesage. Ses *travaux* ont été décrits dans 3 vol. in-folio, imprimés aux frais du gouvernement.

PERROT (NICOLAS), sieur d'Ablancourt, traducteur français, naquit à Châlons-sur-Marne en 1606, d'une famille très distinguée dans la robe. Paul Perrot de la Salle, son père, était fameux par ses ouvrages en vers et en prose, et avait eu part à la composition du *Catholicon*. Le fils vint briller de bonne heure dans la capitale, où il fut reçu avocat au parlement de Paris, à l'âge de 18 ans. C'est alors qu'il abjura solennellement le calvinisme, à la sollicitation de Cyprien Perrot, son oncle, conseiller de la grand-chambre, qui voulut en vain lui faire embrasser l'état ecclésiastique. Il passa cinq ou six ans dans la dissipation, sans négliger néanmoins l'étude des belles-lettres. Il fit la *préface* de l'*Honnête femme* de son ami, le père Du Bosc. Cet ecrit, dans lequel il n'y a rien d'extraordinaire, fut regardé comme un chef-d'œuvre. D'Ablancourt, à l'âge de 25 à 26 ans, rentra dans la religion prétendue réformée. Pendant les guerres de la *Fronde*, il se retira en Hollande, et de là en Angleterre. De retour en France, il se fixa à Paris, où il voyait ce qu'il y avait de plus distingué parmi les hommes de lettres. L'académie française se l'associa en 1637. Contraint de quitter la capitale, pour aller dans la province surveiller ses biens, il se retira à sa terre d'Ablancourt où il demeura jusqu'à sa mort, arrivée en 1664, à 58 ans. Il consultait avec soin sur ses écrits Patru, Conrart et Chapelain, ses amis intimes, dont le premier a écrit sa *Vie*. Mais sur la fin de ses jours, lorsqu'il venait faire imprimer ses ouvrages à Paris, l'impatience qu'il avait de s'en retourner l'empêchait de profiter de leurs conseils. Cette impatience augmenta avec l'âge : aussi ses dernières traductions sont beaucoup moins exactes que les autres. Le grand Colbert l'avait choisi pour écrire l'Histoire de Louis XIV, et lui avait donné une pension de mille écus. Mais ayant dit à ce prince que d'Ablancourt était protestant : *Je ne veux point d'un historien*, reprit le roi, *qui soit d'une autre religion que moi*. Effectivement, après les scènes qu'avaient données les huguenots en matière civile, il était à croire qu'un de leurs adhérens serait aussi un peu fanatique en matière d'histoire. Sa pension lui fut néanmoins conservée. Les auteurs qu'il a traduits sont : | *Minutius-Félix*; | quatre *Oraisons* de *Cicéron*; | *Tacite*, *Lucien*, dont la 2e édition est la meilleure. L'abbé Massieu en a donné une traduction en 1781, qui a été suivie d'une autre, 1789. (*Voyez* LUCIEN.) | La *Retraite des dix mille*, de Xénophon; | Arrien, *Des guerres d'Alexandre*; | les *Commentaire de César*; | *Thucydide*; | l'*Histoire* de Xénophon; | les *Apophthegmes* des anciens; | les *Stratagèmes* de Frontin, à la fin desquels on trouve un petit *Traité* de la manière de combattre les Romains; | l'*Histoire d'Afrique*, de Marmol, en 3 vol. in-4°. Quoique son style commence à paraître un peu suranné, ses traductions sont si bien écrites, les tours en sont si élégans, les expressions si vives et si hardies, qu'on pense lire l'original. Sa manière de traduire est fort libre; il se contente de présenter en détail les pensées du texte; ce qui fit appeler chacune de ces traductions *la belle infidèle*. Elles sont en très grand nombre, et il n'a jamais voulu travailler qu'en ce genre. Il répondit à quelqu'un qui lui demandait pourquoi, écrivant si bien, il aimait mieux être traducteur qu'auteur lui-même, « que la plu-

Digitized by Google

» part des ouvrages modernes n'étaient » que des redites des anciens, et que, » pour bien servir sa patrie, il valait » mieux traduire de bons livres que d'en » faire de nouveaux. » Cette réponse conviendrait encore mieux aujourd'hui. On a encore d'Ablancourt un Recueil de *Lettres* à son ami Patru, et un *Dicours sur l'immortalité de l'âme.*

PERRY (JEAN), historien anglais du 17ᵉ siècle, mort en 1733, fut employé aux affaires de l'état. Celles pour lesquelles il fut envoyé en Moscovie lui donnèrent occasion de composer une relation de l'état de cette monarchie. Elle a été traduite en français sous ce titre : *Etat présent de la grande Russie*, in-12. On y trouve des particularités assez curieuses sur le règne du czar Pierre Alexiowitz.

PERRY (JAMES), publiciste anglais, naquit à Aberdeen, le 30 octobre 1756. Il se destinait à la profession d'avocat ; mais la fortune de son père s'étant dérangée, il accepta un emploi dans une maison de commerce de Manchester. Après deux années, il se rendit à Londres, et en 1777, il coopéra à un journal de l'opposition récemment établi, le *général advertiser*. Il écrivit aussi plusieurs brochures politiques. En 1782, il entreprit la publication d'un cahier mensuel, intitulé : *The European magasine ;* il ne le dirigea qu'une année, ayant été appelé à la direction du journal : *The Gazeter*. Il le dirigea pendant huit ans dans les mêmes principes. Enfin il acheta quelque temps après la propriété du *Morning Chronicle* dont il se déclara avec M. Gray, son copropriétaire, l'éditeur responsable. Entre ses mains le *Morning Chronicle* acquit une grande influence sur la nation anglaise, et une publicité européenne. Il exprime fidèlement les opinions et les sentimens des anciens whigs. La direction de ce journal le mit en relation avec un grand nombre de personnages distingués. La fermeté du caractère de Perry et son désintéressement lui valurent l'estime du parti des torys eux-mêmes. Perry expira à Brighton, le 6 décembre 1821, dans le 65ᵉ année de son âge. — Il avait formé une collection de brochures politiques, qui à sa mort, a été regardée comme une des plus considérables de l'Angleterre.

PERSE (AULUS PERSIUS FLACCUS), poète latin, naquit, selon quelques-uns, à Volterre en Toscane, et selon d'autres à Tigulia, dans le golfe de la Spezzia, l'an 34 de J.-C. Il était chevalier romain parent et allié des personnes du premier rang. Après avoir fait ses premières études dans sa patrie, il les continua à Rome sous la discipline du grammairien Palémon, du rhéteur Virginius, et de Cornutus, célèbre philosophe stoïcien, qui lia avec lui une étroite amitié. Néron, sous lequel Perse versifia, avait la fureur de la poésie. Les véritables poètes couvrirent ce monarque versificateur des traits de la satire et de l'ironie. Perse, entraîné par sa colère et par le dépit, répandit sur lui des torrens de bile. Pour mieux ridiculiser l'empereur, il inséra dans ses satires quelques morceaux de ses pièces. On prétend que ce vers, dont il se moque dans sa première satire,

Torva Mimalloneis implerunt cornua bombis

et les trois suivans, sont de Néron. Il osa le comparer au roi Midas : *Auriculas asini Midas habet.* C'était irriter un tigre. Le philosophe Cornutus, précepteur du poète, sentit le danger de ce bon mot, et lui fit mettre : *Quis non habet?* Autant les Satires de Perse respirent le fiel et l'emportement, autant il était doux, enjoué, liant dans la société. Il mourut l'an 62 de J.-C à 28 ans, après avoir immortalisé dans ses Satires le nom de son ami Cornutus, auquel il légua sa bibliothèque et environ 25, 000 écus ; mais Cornutus ne voulut que les livres, et laissa l'argent aux sœurs de Perse. « Combien aujour» d'hui de philosophes, dit le père Tar» teron, auraient tout retenu ! » Il revit les ouvrages de ce poète, et supprima ceux qu'il avait composés dans sa première jeunesse, entre autres, ses vers sur *Arrie*, illustre dame romaine, parente de Perse. Il nous reste de lui six *Satires*, imprimées ordinairement à la suite de Juvénal. (*Voyez ce nom.*) Ce poète parait dur et inintelligible à bien des lecteurs ; mais est-ce sa faute si nous ne l'entendons pas ! Ecrivait-il pour nous ? Il faudrait connaître les personnes auxquelles il fait allusion, pour goûter ses satires. Plusieurs de ses traits sont uniques pour l'énergie. Ses contemporains en sentaient tout le prix, parce qu'ils en avait la clef, et qu'ils ne perdaient rien de la finesse des applications. Sa morale est pure ; il est le poète de la vertu, et le plus implacable ennemi du vice ; quelques-uns ont écrit que, plus conséquent que les autres moralistes païens, il conformait ses mœurs à ses

Digitized by Google

leçons. Nous en avons plusieurs *Traductions* en français. Celle du père Tarteron est une des moins mauvaises. M. l'abbé le Monnier en a publié en 1771 une autre qui a été assez bien accueillie. Il en a paru une troisième en 1776, in-8°, par M. Sélis; et ces deux nouveaux traducteurs, pour soutenir chacun la prééminence de leur version, ont fait entre eux une espèce de petite guerre, dont l'avantage a paru rester au dernier. En 1783, M. Sélis a publié une *Dissertation sur Perse*, Paris, 1 vol. in-12, où il défend la juste célébrité de Perse, contre M. Dusaulx, qui, dans la *Dissertation* mise à la tête de sa traduction de Juvénal, avait jugé Perse très défavorablement. M. Amar. Duvivier a publié à Paris en 1817, in-12, une édition de Perse avec les traductions et les notes réunies de le Monnier et Sélis. Nous citerons encore la *Traduction* en vers français de Perse par M. Raoul, Meaux, 1812, in-8°. Suétone nous a transmis divers détails sur la vie de ce poète.

PERSEE, dernier roi de Macédoine, succéda à son père Philippe, l'an 178 avant J.-C. Il hérita de la haine et des desseins de son père contre les Romains. Après s'être assuré la couronne par la mort d'Antigonus, son compétiteur, il leur déclara la guerre. Il défit d'abord l'armée romaine sur les bords du Pénée; mais dans la suite il fut vaincu et entièrement défait à la bataille de Pydne par le consul Paul Emile, et mené à Rome en triomphe devant le char du vainqueur, qui avait été d'abord très sensible à son humiliation. L'ayant vu, après la bataille, prosterné humblement à ses pieds, il le consola de sa disgrâce; en adressant la parole aux Romains qui l'environnaient, il leur dit : « Vous voyez devant vos yeux un » exemple frappant de l'inconstance des » choses humaines. C'est à vous, jeunes » Romains, que je donne principalement » cet avis. Convient-il après cela, quand » nous jouissons de la prospérité, de trai» ter qui que ce soit avec hauteur et avec » dureté, puisque nous ignorons le sort » qui nous attend à la fin du jour? Celui» là seul sera véritablement homme, dont » le cœur ne s'enflera point dans la bonne » fortune, ni ne s'abattra dans la mau» vaise. » Persée mourut dans les fers quelques années après, vers l'an 168 avant J.-C. L'un de ses fils exerça à Rome la charge de greffier.

* PERSUIS (LOUIS-LUC LOIREAU de), compositeur de musique, né en 1769 à Metz, et non, comme l'ont avancé plusieurs biographes, à Avignon, fut d'abord attaché à l'orchestre du théâtre Montausier au Palais-Royal, d'où il passa à l'orchestre de l'opéra : il y devint successivement professeur à l'école de chant, l'un des maîtres en chef de la scène, membre du jury de lecture, premier chef d'orchestre, inspecteur-général de la musique, et enfin directeur du personnel de l'académie royale de musique et du théâtre Italien. Il mourut, après s'être démis de cette dernière place, le 5 décembre 1819. Il a donné plusieurs opéras aux théâtres Montausier, Feydeau et Favart; mais c'est à l'Opéra qu'il a fourni le plus d'ouvrages et obtenu le plus de succès. Les principaux sont : *Léonidas*, opéra en 3 actes, 1799, avec Gresnick; le *Triomphe de Trajan*, aussi en 3 actes, avec Lesueur, 1807; *Jérusalem délivrée*, aussi en 3 actes. On lui doit encore la musique des ballets d'*Ulysse*, *de Nina*, de l'*Epreuve villageoise*, du *carnaval de Venise*, et le *chant français*. Il a aussi contribué, en 1817, au grand succès de la remise des *Danaïdes*, par les heureux changemens qu'il fit à l'ouvrage, du consentement de l'auteur.

PERTANA. *Voyez* CONTO.

* PERTICARI (le comte JULES), d'une famille illustre de Pesaro, littérateur et philosophe italien, était né à Savignano, le 15 août 1779. Après avoir étudié à Rome les mathématiques, le droit et les belles-lettres, il parcourut une grande partie de l'Italie, et fit connaissance, pendant ce voyage, avec les hommes les plus savans de cette contrée. Il est mort à Rome, au mois de juillet 1822. Perticari pénétré des plus saines idées morales et philosophiques, déplorait souvent, dans les épanchemens de l'intimité, la dégénération actuelle de l'Italie, et il osa quelquefois dans ses écrits, rappeler ses concitoyens aux exemples et aux doctrines de leurs ancêtres : il était convaincu qu'en les lisant, le véritable Italien a senti la nécessité de rendre à sa littérature, ou pour mieux dire à ses pensées et à ses expressions, une couleur toute nationale, et cet esprit de liberté contraire à cette imitation pédantesque et servile que les étrangers sont trop souvent fondés à reprocher aux Italiens. Selon Perticari, il n'y a point de style là où il n'y a point de pensée, et on ne peut être bon écrivain, sans être en même temps bon citoyen et vrai philosophe : ces deux qualités, il les trouvait

Digitized by Google

plutôt dans le quatorzième siècle que dans les suivans; plutôt dans Pétrarque, et principalement dans le Dante, que dans le nombre infini des littérateurs du seizième siècle. Les fragmens que Perticari a publiés se trouvent imprimés avec les *proposte* de Monti (*propositions de quelques corrections et additions au Dictionnaire della Crusca*). Il fut un des principaux collaborateurs du *Giornale arcadico* de Rome. Il a laissé plusieurs manuscrits: une *Traduction* des lettres latines de Pétrarque, plus intéressantes sous divers rapports, que ses sonnets. Depuis longtemps, il préparait une vie de *Cola de Rienzo*, enrichie de pièces historiques fort curieuses, relatives à la révolution démocratique opérée à Rome au quatorzième siècle par ce tribun du peuple. Plusieurs poètes ont célébré la mémoire de Perticari: on a réuni leurs vers en 1 vol. in-8°, Bologne, 1823.

PERTINAX (PUBLIUS-HELVIUS), empereur, né à *Villa-Martis*, près de la ville d'Alba-Pompéïa, dans la Ligurie (aujourd'hui Albe dans le Montferrat), le 1er août 126, était fils d'un affranchi nommé *Helvius*, qui gagnait sa vie à cuire des briques. Il fut néanmoins élevé avec soin dans les belles-lettres; il y fit tant de progrès, qu'il les enseigna avec réputation dans la Ligurie. Il prit le parti des armes sous Marc-Aurèle, et s'éleva par son mérite jusqu'aux charges de consul, de préfet de Rome, et de gouverneur de plusieurs provinces considérables telles que les deux Mésies, la Dacie et la Syrie. Marc-Aurèle, qui l'avait fait sénateur, l'employa en Orient, où il contribua à apaiser les troubles excités par Cassius. Rappelé à Rome, où il n'était point rentré depuis son admission au sénat, il fut exilé par Perpennis dans le lieu de sa naissance. Commode le rappela à Rome, et l'envoya dans la Grande-Bretagne, où les légions s'étaient révoltées. N'ayant pu, malgré sa fermeté, y rétablir la discipline, il demanda son rappel, et passa en Afrique avec le titre de proconsul. A son retour, il fut désigné consul pour la seconde fois et nommé préfet de Rome. Enfin, après la mort de Commode, il fut élu empereur romain, à 70 ans, par les soldats prétoriens, le 1er janvier 193. La première action d'autorité qu'il fit fut de réprimer l'insolence des cohortes prétoriennes, qui insultaient hautement à Rome le peuple et bravaient les citoyens. Il bannit les délateurs qui s'étaient introduits de nouveau, à la faveur d'un ministère corrompu; et il abolit quantité d'abus que l'iniquité des temps faisait tolérer. Il ne voulut point permettre qu'on mît son nom à l'entrée des lieux qui étaient du domaine impérial, disant qu'*ils appartenaient à l'empire et non à lui*. Tous les fonds stériles que les empereurs possédaient en Italie et ailleurs, et qu'on appelait leur domaine, furent remis à ceux qui les voudraient cultiver. Pour encourager ceux qui se chargeraient de les faire valoir, il leur accorda dix ans d'exemption de taxe, avec promesse de ne les vexer en aucune manière tout le temps de son règne: nouvelle preuve du peu de culture qu'il y avait alors en Italie, qui ne fut jamais aussi cultivée sous les Romains qu'elle l'est aujourd'hui. Il remit au peuple tous les péages et les impôts qu'on levait sur les bords des rivières, dans les ports, sur les grands chemins, et enfin tout ce que le despotisme avait établi aux dépens de la liberté publique. Il fit vendre à l'encan les bouffons et les farceurs de Commode, instrumens de la corruption publique, qui s'étaient enrichis par des leçons de frivolité et de vice: expédient qui anéantirait aujourd'hui bien du monde en Europe. Sa table était frugale, et chacun voulait imiter le prince; les vivres diminuèrent considérablement de prix. Si l'on en croit Capitolin, la bonne chère était si modique au palais, que les convives n'y trouvaient pas de quoi vivre. Cet historien le fait passer pour un prince d'une avarice sordide et de mœurs corrompues (*voyez* TITIANE); mais Dion et Hérodien ne lui donnent que de l'économie. Pertinax faisait oublier la tyrannie de Commode, et même les persécutions de Marc-Aurèle, lorsque les prétoriens, mécontens de ce qu'il leur faisait observer exactement la discipline militaire, se soulevèrent. Dans la confusion de la révolte, un soldat le perça d'un coup de lance dans la poitrine, en s'écriant: *Voilà ce que les prétoriens t'envoient*. Pertinax s'enveloppa la tête avec sa robe et tomba mort de diverses blessures, le 28 mars de l'an 193 de J.-C., après un règne de 87 jours. M. Arnault père a fait représenter le 27 mai 1829 une tragédie qui a pour titre *Pertinax ou les Prétoriens*.

* **PERTUSATI** (le comte FRANÇOIS), né à Milan le 9 mai 1741, mort le 22 mai 1823, était fils d'un sénateur. Pendant toute sa vie il fut très attaché aux jésuites, chez lesquels il avait été élevé, dont il avait

Digitized by Google

même porté pendant quelque temps l'habit, et dont il vit le rétablissement avant de mourir. En 1796 les Français ayant envahi la haute Italie, le comte Pertusati fut arrêté à Milan, transporté à Pavie, puis à Nice, où il subit un exil de quelques mois. En 1798, il fut obligé de fuir pour se soustraire à de nouvelles persécutions. Le comte Pertusati ne s'est point illustré par des actions d'éclat; mais il a rendu sa vie fort utile par des œuvres de charité : il a contribué surtout à la propagation des bons livres de morale et de piété. Lui-même en a traduit un grand nombre du français en italien : nous citerons : *la Consolation du Chrétien*, par le père Boissard, jésuite ; les *Circonstances de la mort de Voltaire ;* des *Pensées chrétiennes tirées du Trésor du chrétien*, par l'abbé Champion de Pontarlier ; *Pieux soliloques sur les souffrances de N. S.*, par le père Compans ; *Mentor des enfans*, de l'abbé Reyre; *la Vérité défendue et prouvée par des faits contre les calomnies anciennes et nouvelles, qui est une apologie des jésuites*, Reggio, 1819; *Exercices pour la communion* du père Griffet, et *le Chrétien catholique fermement attaché à la religion*, par le père Diesbach.

PERUGIN (Pierre VANUCCI, plus connu sous le nom du), peintre, né en 1446, à Citta-della-Pieve, et non à Pérouse, d'où il tire cependant son nom, fut élevé dans la pauvreté : il supporta avec patience les mauvais traitemens d'un peintre ignorant chez qui il apprenait à dessiner; mais beaucoup d'assiduité au travail et un peu de disposition naturelle le mirent bientôt en état de pouvoir s'avancer lui-même. Il alla à Florence, où il prit encore des leçons, avec Léonard de Vinci, d'André Verrochio. Ce peintre donna au Pérugin une manière de peindre gracieuse, jointe à une élégance singulière dans les airs de tête. Le Pérugin a beaucoup travaillé à Florence, à Rome pour Sixte IV, et à Pérouse sa patrie. Un grand nombre d'ouvrages et une économie qui tenait de l'avarice le mirent dans l'opulence. Il ne s'écartait point de sa maison, que sa cassette ne le suivît. Tant de précautions lui furent préjudiciables : un filou s'en étant aperçu, l'attaqua en chemin et lui déroba ses trésors, dont la perte lui causa la mort à Castello-della-Pieve en 1524. Ce qui a le plus contribué à la gloire du Pérugin, est d'avoir eu le célèbre Raphaël pour disciple. Le Musée du Louvre possède deux tableaux de ce peintre : un *Combat de la chasteté contre l'amour*, et *Jésus-Christ qui apparaît à Madeleine*.

PÉRUSSEAUT (Silvain), jésuite, illustre dans la société par ses vertus comme par les talens de la chaire et de la direction. Il fut confesseur du dauphin, fils de Louis XV, et ensuite du roi, emploi qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1751. On a de lui : | *Oraison funèbre* du duc de Lorraine ; | *Panégyrique de saint Louis ;* | *Sermons choisis*, 2 vol. in-12, 1758. Le père Pérusseaut n'a ni la force de raisonnement de Bourdaloue, ni les grâces et le ton intéressant de Massillon ; mais il montre un esprit net, facile, solide, pénétrant ; un cœur sensible, une imagination vive, de l'ordre et de la justesse dans les desseins, une élocution aisée, noble, variée, mais pas toujours assez châtiée. Ses sermons ont souvent touché les cœurs, et produit des conversions.

PERUZZI (Balthasar), peintre et architecte, né à Volterre en Toscane, d'un gentilhomme florentin, en 1481, s'appliqua d'abord par goût et par amusement au dessin ; mais son père l'ayant laissé sans bien, la peinture devint pour lui une ressource. Le pape Jules II l'employa dans son palais, et il fut choisi par Léon X pour être un des architectes de l'église de Saint-Pierre. Il fit pour cet édifice un très beau modèle, qui ne fut point exécuté : il se trouve gravé dans l'architecture de Serlio, et mérite l'attention des artistes. Peruzzi fit beaucoup de tableaux pour les églises, et fut encore occupé à peindre sur les façades de beaucoup de maisons. Il eut le malheur de se trouver à Rome dans le temps que cette ville fut saccagée, en 1527, par l'armée de Charles-Quint. Il fut arrêté prisonnier ; mais il obtint sa liberté en faisant le portrait du connétable de Bourbon. Il mourut à Rome en 1536, pauvre, quoique toute sa vie il eût été très occupé : la plupart de ceux pour qui il travaillait ayant abusé de sa modestie, qui l'empêchait de demander le prix de ses talens.

PESANT (Pierre le), sieur de Bois Guillebert, lieutenant général au bailliage de Rouen, mourut en 1714. On a de lui : | la *Traduction d'Hérodien*, Paris, 1675, in-12 ; | celle de *Dion Cassius ;* | la *Vie de Marie Stuart*, nouvelle historique ; | le *Détail de la France*.

PESARÈSE (le), nom donné à **CATARINI**, parce qu'il était né à Pesaro.

PESAY. *Voyez* **PEZAI**.

Digitized by Google

PESCAIRE. *Voyez* AVALOS.

PESCENNIUS-NIGER. *Voyez* NIGER.

PESENTIUS de BERGAME (ELISÉE), capucin de la province de Brixen, enseigna l'arabe avec succès pendant l'espace de 30 ans; l'étendue de ses connaissances dans la langue sainte lui procura l'avantage de convertir un nombre extraordinaire de Juifs. Il mourut en 1637. L'on a de lui une multitude d'ouvrages qui décèlent un homme appliqué et fort instruit; tels sont : | *Sal Elisei viri divini, sive Dictionarium hebraïcum*, etc. in-fol.; | *Favus mellis ex floribus delibatus horti clausi, seu Grammatica hebræa*, 1 vol. in-fol.; | *Anatomia alphabeti hebraïci*, 1 volume in-fol.; | *Lectiones de antiquitate, nobilitate, necessitate, ac facilitate sanctæ linguæ*, un vol., et quantité d'autres sur le même sujet.

PESSELIER (CHARLES-ETIENNE), né à Paris, en 1712, mort en 1763, fit quelques comédies, et donna ensuite des ouvrages plus utiles : | des *Fables*, in-8° : l'esprit y domine et nuit à cette naïveté et aux grâces simples propres à ce genre; | *Idée générale des finances*, 1759, in-fol. | *Doutes proposés à l'auteur de la Théorie de l'impôt*, 1761, in-12. Ces deux ouvrages font preuve de connaissances fort variées. Tout y est présenté avec réserve et modestie. | *Lettres sur l'Éducation*, en 2 vol. in-12, etc. Des vérités morales exprimées avec facilité, plus de raison que d'enthousiasme, plus de réflexions que d'images, caractérisent cet écrivain. | *Esprit de Montaigne*, 2 vol. in-12, 1753. C'est le 4e ouvrage qui parut sous ce titre et qui, comme les autres, est tombé dans l'oubli. Pesselier avait la faiblesse de se croire jeune à 50 ans. A cette époque, il dédia au dauphin, fils de Louis XV, des vers sous le titre de *jeune Muse* : le prince s'étant informé de l'âge de l'auteur, lui envoya un hochet.

* **PESTALOZZI** (HENRI), instituteur, né à Zurich le 12 janvier 1745, d'une famille patricienne de cette ville, montra dès son enfance un esprit ardent, actif, et beaucoup de goût pour l'étude des langues; cependant il y renonça à 18 ans pour s'occuper de théologie; mais le mauvais succès d'une première prédication lui fit abandonner cette carrière pour se livrer à la jurisprudence, qu'il laissa encore pour s'adonner à la littérature, et il lut avec un soin extrême l'*Emile* de Rousseau. Il brûla ensuite ses notes, ses extraits, ses collections de manuscrits sur le droit et sur l'histoire de la Suisse, pour se vouer entièrement à l'économie rurale; il acquit des connaissances théoriques et pratiques dans cette partie, et aliéna son patrimoine pour acheter, dans le canton d'Argovie, une petite campagne qu'il appela *Neuhof*, et où il s'ouvrit, à 22 ans, une carrière agricole. Un mariage qu'il contracta avec la fille d'un négociant de Zurich lui fit prendre un intérêt dans une fabrique de coton à laquelle il se voua d'abord avec zèle; mais ému d'une pitié profonde à la vue de l'état de misère intellectuelle et morale du peuple qu'il eut occasion de remarquer dans cette nouvelle profession, il ouvrit, en 1775, dans sa petite propriété, un institut pédagogique pour des enfans pauvres et abandonnés, et il fit entrer dans son plan d'éducation l'agriculture et l'industrie manufacturière, comme offrant la perspective d'une carrière utile à des enfans primitivement destinés à la mendicité. En peu de temps il se vit entouré d'une cinquantaine de jeunes garçons dont il devint le père, l'appui, l'instituteur; il pouvait trouver dans leur travail une ressource pour faire prospérer son établissement, mais victime de sa bonté et de sa trop grande confiance, il consuma la plus grande partie de sa fortune malgré la vie frugale qu'il avait introduite dans sa colonie, et dont il donnait lui-même l'exemple. Ce mauvais succès et les sarcasmes qu'il lui attira ne le découragèrent point. Convaincu de la justesse de ses vues, et ne pouvant les suivre par le défaut de fonds, il entreprit de les propager par ses écrits et les consigna dans un roman populaire et moral intitulé : *Lienhard et Gertrude*, Leipsick, 1781-1787, 4 vol. réimprimé et traduit plusieurs fois depuis. Jusqu'à la révolution helvétique les autorités locales n'étaient point venues au secours de son établissement; enfin en 1798 le nouveau gouvernement unitaire adopta ses théories. Le canton d'Undervald, désolé par la guerre, renfermait un grand nombre d'enfans restés orphelins et sans asile; on les confia à ses soins, et ce premier institut fut établi en 1798, à Stanz, dans un couvent supprimé. Le directoire helvétique lui adjoignit un économe et chargea son commissaire de le seconder dans ses plans. Peu de temps après, Pestalozzi eut le chagrin de voir tomber son établissement à l'approche des armées étrangères, mais il ne perdit point pour cela l'appui du gouvernement, et il obtint

Digitized by Google

à un prix de louage très modéré le château de Berthoud (canton de Berne), et le domaine qui en dépendait. Là il réorganisa son établissement qui fut ensuite transféré à Yverdun et élevé un moment au plus haut degré de prospérité, puis troublé par des dissensions intestines, et enfin ébranlé et anéanti par les vices d'une administration qui manquait d'ordre et de surveillance. Pestalozzi se retira à sa campagne de Neuhof et fut nommé président de la société helvétique d'Olten ; mais miné par les travaux excessifs auxquels il s'était livré toute sa vie, et par le chagrin qui lui avait causé la perte du sommeil, il mourut après une maladie de très peu de jours à Brougg, canton d'Argovie, le 27 février 1827. Plusieurs biographes en ont fait le plus grand éloge, et particulièrement D. A. Chavannes, membre du grand conseil et de la société d'émulation du canton de Vaud qui a publié un *Exposé de la méthode élémentaire de H. Pestalozzi, suivi d'une notice sur ses travaux, son institut et ses principaux collaborateurs;* mais cet exposé étant un peu obscur à force de précision et de brièveté ne donne pas une haute idée de l'auteur de cette nouvelle institution; ensuite il y règne un ton d'enthousiasme et de prosélytisme qui inspire de la méfiance. L'abbé Gérard de Fribourg dit, dans son rapport publié en 1805 : « que le » système de Pestalozzi consiste bien » moins à rendre un élève éminemment » propre à l'exercice de telle ou telle pro- » fession, qu'à le disposer par une marche » lente, rationnelle et sûre, exempte de » toute routine et de tout charlatanisme, » et basée sur la marche que suit la nature » elle-même, à pouvoir développer dans » une partie quelconque les facultés qu'elle » a reçues en naissant, et dont l'instituteur » s'attache à tirer le plus grand parti pos- » sible, en lui formant un jugement sain, » et en lui donnant cette justesse d'esprit » si précieuse quand elle est jointe à la » droiture du cœur. » M. A. Jullien a publié un *Esprit de la méthode de Pestalozzi*, précédé d'un *Précis sur l'institut d'éducation d'Yverdun*, Milan, 1812, 2 volumes in-8°. On a encore publié en allemand une *Justification définitive de l'institut de Pestalozzi* contre ses détracteurs. Il avait commencé à publier ses *œuvres complètes* dont le produit a été destiné par lui à la fondation d'une école pour les enfans des pauvres. Les tomes I à IV contiennent une 3[e] édit. de *Lienhard et Gertrude;* le tome 5, *Comment Gertrude élève ses enfans* ou *Direction adressée aux mères, sur la manière d'instruire elles-mêmes leurs enfans*, 1820 ; le tome 6, *A l'innocence, à la gravité, à la magnanimité de ma patrie*, 1820 ; le tome 7, *mes Recherches sur la marche de la nature dans l'éducation du genre humain, sur la législation et l'infanticide*, 1821 ; le tome 8, continuation du même ouvrage *sur le principe de l'éducation élémentaire*, discours prononcé en 1809 à la société suisse des Amis de l'éducation, 1822 ; le tome 9, *divers Ecrits sur l'éducation*, 1822 ; le tome 10 (1823), *Figures sur ma croix de par Dieu* ou *Pour faciliter les premiers développemens de la réflexion;* ce sont des apologues à la portée du peuple ; le tome 11 (1823), *Vues et expériences concernant le principe de l'éducation élémentaire, accompagnées d'opuscules et de fragmens sur la marche et l'histoire de mes travaux*, 1823 ; le tome 12, *Christophe et Elizabeth*, second livre populaire, 1824. Le tome 13 publié en 1827 ne répondit point à l'attente des amis de Pestalozzi : il contient de longues explications sur les petites causes qui ont fait tomber son grand institut d'Yverdun, et rien sur l'objet qu'il devait embrasser. Le *Livre des mères* n'est point compris dans cette collection, ni les quatre autres volumes élémentaires pour l'application des principes de l'auteur, ni le volume intitulé *mes Destinées*, qui porte son nom, mais que l'opinion générale des Suisses attribue à M. Schmidt. On a publié une réfutation de ce livre, sous ce titre : *Mémoire pour servir à la biographie de Pestalozzi*, 1827, in-8°. Nous citerons encore de lui : | *Dissertations sur les lois somptuaires*, Bâle, 4 vol. in-8° ; | *Feuille hebdomadaire pour les campagnes*, formant 2 vol. in-8° ; | *Lecture de Lienhard et Gertrude, faite par Christophe et Elise, et leurs remarques pendant la lecture*, Dessau, 1782, 2 vol. in-8° ; | *Sur les droits féodaux*, 1798. Presque tous les souverains du Nord ont souscrit pour un grand nombre d'exemplaires des *OEuvres complètes* de Pestalozzi ; l'empereur Alexandre l'avait décoré de l'ordre de Saint-Wladimir.

PETAU ou PETO (Paul), antiquaire, né à Orléans en 1568, fut reçu conseiller au parlement de Paris, en 1588, et mourut en 1614. Il étudia les lois et les belles-lettres anciennes ; les premières par devoir, et les autres par goût. Il réus-

Digitized by Google

sit assez dans ces deux genres. Ce qui nous reste de lui sur la jurisprudence ne jouit pas d'une grande considération. On estime davantage quelques traités sur les antiques, dont le principal parut à Paris en 1610, in-4°, sous ce titre modeste : *Antiquariæ supellectilis Portiuncula.* On grava son portrait, autour duquel fut mis ce vers faisant allusion à son nom :

Cum nova tot quærant, nil nisi prisca Peto.

PETAU (Denys), savant jésuite, né à Orléans en 1583, étudia en philosophie dans sa patrie, et en théologie à Paris. Il n'était âgé que de 20 ans, quand il obtint au concours une chaire de philosophie à Bourges. Il était sous-diacre et chanoine d'Orléans, lorsqu'il entra en 1605 au noviciat des jésuites à Nancy. Il régenta la rhétorique à Reims, à la Flèche, à Paris, jusqu'en 1621, puis la théologie dogmatique dans cette capitale pendant 22 ans, avec une réputation extraordinaire. Les langues savantes, les sciences, les beaux-arts, n'eurent rien de caché pour lui. Il s'appliqua surtout à la chronologie, et se fit dans ce genre un nom qui éclipsa celui de presque tous les savans de l'Europe. Il mourut au collége de Clermont, en 1652, à 69 ans. Ce jésuite était d'un caractère plein de feu; il eut plusieurs disputes, et il les soutint avec autant de chaleur que de succès. Son mérite ne se bornait pas à l'érudition qui n'a de prix que par l'usage que l'on en fait : les grâces ornèrent son savoir ; ses écrits sont pleins d'agrémens. On y sent l'homme d'esprit et l'homme de goût : critique juste, science profonde, littérature choisie, et surtout le talent d'écrire en latin. En prose, il a quelque chose du style de Cicéron; en vers, il sait imiter Virgile. Il avait étudié l'antiquité, mais sous la direction du génie, et de la manière dont les grands maîtres font leurs lectures. Aucun des bons auteurs parmi les anciens ne lui était inconnu. La nature l'avait doué d'une mémoire prodigieuse, l'art vint encore à l'appui du talent. Pour ne pas la charger trop, il déposait une partie de ses connaissances dans des recueils faits avec autant de méthode que de justesse. Quand il se proposa d'écrire sur la chronologie, il prit un maître pour lui enseigner l'astronomie ; mais après quelques leçons le maître se retira, s'imaginant que c'était par plaisanterie qu'un tel disciple l'avait demandé. Quoiqu'il soit sorti de sa plume un nombre infini d'ouvrages, il avait des relations avec presque tous les savans de l'Europe, et répondait exactement à leurs lettres. Le riche fonds de son commerce épistolaire fut brûlé quelque temps après sa mort, sous le prétexte assez frivole que les lettres des morts étaient des titres sacrés pour les vivans. Ses principaux ouvrages sont : | *de Doctrina temporum*, en 2 vol. in-fol., 1627 ; et avec son *Uranologia*, 1630, 3 vol. in-fol., livre dans lequel il perce, avec autant de sagacité que de justesse, la nuit des temps. Cet ouvrage lui fera toujours honneur, parce qu'il y fixe les époques par un art moins difficile et d'une façon beaucoup plus sûre qu'on ne l'avait fait avant lui. L'auteur le composa pour redresser les écarts de Scaliger. | *Rationarium temporum*, plusieurs fois réimprimé. Lenglet du Fresnoy en a donné une édition augmentée de tables chronologiques, de notes historiques et de dissertations, Paris, 1703, 3 vol. in-12. « C'est, selon M. Drouet, continuateur de » la *Méthode d'étudier l'histoire* de Len» glet, de toutes les éditions la moins es» timée. Le texte du père Petau y est » rempli de fautes, et les additions qu'on » y a jointes ne méritent pas d'accompa» gner un ouvrage aussi exact que celui » du jésuite. Ce sont de pures compila» tions, dont le système ne se rapporte » point à celui de ce père. » Jean-Conrad Rungius a donné une édition du *Rationarium temporum*, Leyde, 1710, 2 vol. in-8°, avec des *supplémens*, que les savans préfèrent à celle de Lenglet. Petau y abrége son grand ouvrage sur la chronologie, et y donne un précis de l'histoire universelle. On trouve dans la dernière partie des discussions chronologiques pleines d'ordre et d'érudition. Moreau de Mautour et l'abbé du Pin ont traduit cet ouvrage. On en a encore une traduction par Collin, Paris, 1682, 3 vol. in-12. Ce faiseur de traductions s'est arrogé la liberté d'y retrancher et d'augmenter selon sa fantaisie. Bossuet estimait beaucoup le *Rationarium temporum*, et en a fait un grand usage dans son *Discours sur l'histoire universelle*. Le rapport établi entre les époques des diverses nations, depuis le commencement du monde jusqu'à Jésus-Christ, lui a donné l'idée de cette liaison d'événemens dont il nous a laissé un tableau si sublime. | *Dogmata theologica*, en 5 vol. in-fol. Paris, Cramoisi, 1644 et 1650, et réimprimés à Amsterdam, 6 tomes et 3 vol. in-fol. avec des notes de

Jean le Clerc. (*Voyez* ce nom.) Les protestans en ont fait un si grand cas, qu'ils les ont fait imprimer pour leur usage. On regarde le père Petau comme le *restaurateur de la théologie dogmatique :* c'est le nom que lui donne le célèbre Muratori. Mais comme un excellent modèle fait mille mauvaises copies, il est arrivé qu'en voulant marcher sur ses traces, on a un peu trop négligé, surtout dans ces dernières années, les armes du raisonnement, le secours d'une bonne et rigoureuse logique, dont les scolastiques avaient peut-être un peu abusé, mais dont l'oubli ou le mépris est un abus plus grand et d'une conséquence plus grave. (*Voyez* ANSELME, SUAREZ, saint THOMAS d'Aquin, etc.) On reproche au père Petau d'avoir employé quelquefois des raisonnemens assez faibles pour prouver le dogme de la Trinité. (*Voyez* G. Bullus, *Def. fidei nicœnæ proœm.* § 7, édit. 1688, p. 7, 8; et *Huetii comment. de reb. ad eum pertinentib.* 69, 70.) On lui reproche aussi d'avoir parlé désavantageusement du sentiment des Pères qui ont précédé le concile de Nicée (*De Trinit.*, lib. I, cap. 5, § 7, et cap. 8, § 2); mais il s'est expliqué, ou, si l'on veut, rétracté dans la préface du second tome, où il enseigne pleinement la vérité. (*Voyez* le 6e Avertissement de Bossuet contre Jurieu, n° 100-103.) Il n'avait pas d'abord fait assez attention que la foi des premiers siècles touchant ce mystère était constante et uniforme, quoique le langage qui l'exprime ne fût pas invariablement arrêté; il le vit et le fit voir ensuite d'une manière démonstrative. (*Voyez* BULL, CORDEMOI, DENYS D'ALEXANDRIE.) On prétend qu'après avoir expliqué saint Augustin suivant le système de la prédestination absolue, ses confrères le forcèrent à revenir sur ses pas; mais c'est un conte qui n'est fondé que sur le dépit de ceux qui ont voulu fortifier leurs opinions par le suffrage d'un homme tel que Petau. En embrassant sur la prédestination le sentiment de ses confrères, le savant jésuite n'a pas cessé de dire que saint Augustin avait pensé autrement; il est donc faux qu'il soit revenu sur ses pas. Il est vrai cependant qu'il avait une espèce de prédilection pour les opinions dures et sévères : il était d'un naturel triste et mélancolique; et sans ses principes religieux et son attachement à l'orthodoxie, il eût pu donner dans des extrêmes. | Les *Psaumes* traduits en vers grecs, 1637, in-12. Qui croirait que cette traduction, comparable peut-être pour le tour et pour l'harmonie aux meilleurs vers grecs, n'a été néanmoins que le délassement de son auteur? Petau n'avait d'autre Parnasse que les allées et l'escalier du collége de Clermont. Cette version, si supérieurement versifiée, n'est pas exempte de défauts. On y chercherait en vain le genre et le ton lyrique. Elle est toute en vers hexamètres et pentamètres. Il ne connaissait guère l'essence ni la construction de l'ode. C'est au moins manquer de goût que de suivre toujours la même mesure, en traduisant des ouvrages de mouvemens très différens. | *De Ecclesiastica hierarchia*, 1643, in-fol., ouvrage savant, bien propre à réfuter des erreurs que quelques pseudo-canonistes tâchent d'accréditer de nos jours. | De savantes *Editions* des *OEuvres* de Synésius, de Thémistius, de Nicéphore, de saint Epiphane, de l'empereur Julien, etc.; | plusieurs *Ecrits* contre Saumaise, La Peyre, etc., et contre les jansénistes. Ceux qui souhaiteront connaître plus particulièrement ce qui concerne ce célèbre jésuite, peuvent consulter l'*Eloge* que le père Oudin en a fait imprimer dans le tom. 73e des *Mémoires littéraires* du père Nicéron. On trouve la *Médaille* de Petau par Dassier et une *Notice* sur Petau dans le *Museum mazuchellianum*.

PETERFFI (CHARLES), né d'une famille noble de Hongrie, se fit jésuite en 1715, enseigna les belles-lettres à Tyrnau et la philosophie à Vienne. Il se consacra tout entier à l'étude de l'histoire de sa patrie, et publia *Sacra concilia in regno Hungariæ celebrata ab anno* 1016, *usque ad annum* 1715, Vienne et Pétersbourg, 1742, in-fol. Cette collection renferme, outre les conciles de Hongrie, les constitutions ecclésiastiques des rois de Hongrie et des légats du saint Siége. On admire avec raison la beauté du style, l'ordre qui règne dans cet ouvrage, la variété des recherches, les estampes qui représentent d'anciens monumens; mais on reproche à l'auteur de témoigner trop d'aigreur contre ses adversaires : ce qui lui occasiona beaucoup de chagrins. Il mourut le 14 août 1746.

PETERNEEFS ou PIERRE NEEFS, peintre, né à Anvers, vers l'an 1570, fit une étude particulière de l'architecture et de la perspective. Son talent était de représenter l'intérieur des églises. On remarque dans ses ouvrages un détail et

Digitized by Google

une précision qu'on ne peut se lasser d'admirer. Il a distribué la lumière avec beaucoup d'intelligence; et sa manière, quoique très finie, n'est point sèche. Il peignait mal les figures; c'est pourquoi il les faisait faire ordinairement par Van Lulden, Teniers et autres. Nous ignorons l'année de sa mort. Peterneefs a eu un fils qui a travaillé dans son genre, mais qui lui était inférieur pour le talent. On voit, de ce peintre, au Musée du Louvre, l'*Intérieur de la cathédrale d'Anvers*.

PETERS (le père), jésuite, était le confesseur de Jacques II, roi d'Angleterre. Les protestans et les philosophes ont essayé d'en faire un enthousiaste qui, par des conseils violens, ébranla le trône de son maître; Burnet, en bon sectaire, en parle de la manière la plus outrageante. Mais, outre qu'il est très incertain si Jacques II se régla sur les avis du père Peters, on ne voit pas ce que ce prince fit de comparable aux violences de Henri VIII, d'Edouard et d'Elizabeth contre les catholiques. *Voyez* JACQUES II.

PETERSBOROUGH ou mieux **PETERBORUGH** (CHARLES MORDAUNT, comte de), naquit, en 1662, d'une illustre famille d'Angleterre, et montra en 1680 une grande bravoure à Tanger, qui était alors assiégé par les Maures. La révocation de l'acte de *test*, sous Jacques II, le détermina à quitter l'Angleterre; il se rendit en Hollande, et s'attacha au parti du prince d'Orange, gendre de Jacques; et quand ce prince monta sur le trône d'Angleterre, sous le nom de Guillaume III, il combla Petersborough de faveurs et lui donna les titres de premier lord de la trésorerie (1689), et de comte de Monmouth. Il servit en cette qualité en Flandre, dans la compagnie de 1692, sous le roi Guillaume, et il résigna son poste de premier lord de la trésorerie en 1694. Il eut le titre de comte de Petersborough à la mort de son oncle Henri. Il se signala, l'an 1705, en Espagne, à la tête des troupes envoyées par la reine Anne au secours de l'archiduc Charles, depuis Charles VI. Ayant assiégé Barcelone avec une armée qui n'était guère plus nombreuse que la garnison, il la contraignit de se rendre après un siége de trois semaines. Il força, l'année suivante, le maréchal de Tessé à abandonner le camp qu'il avait devant cette ville, avec près de 100 pièces de canon, les munitions de guerre et de bouche, et tous les blessés, dont il fit prendre un soin particulier. Couvert de gloire dans ces deux campagnes, il aspira au titre de généralissime des troupes alliées, et excita contre lui la jalousie des autres commandans. Sur les plaintes de l'archiduc lui-même, il fut rappelé en Angleterre et disgracié. Ce ne fut qu'après plusieurs apologies qu'il vint à bout de se laver des inculpations dont on l'avait chargé. On l'employa depuis dans des négociations. Il fut envoyé en qualité d'ambassadeur dans diverses cours d'Allemagne et d'Italie, et partout, il donna des preuves aussi signalées de son intelligence et de sa capacité, qu'il avait fait paraître de courage dans les armées. Il s'était trouvé, en 1711, aux conférences de Francfort pour l'élection de l'empereur. Ayant fait le voyage de Portugal, dans la vue de rétablir sa santé par le changement d'air, il trouva le terme de sa carrière près de Lisbonne, le 5 novembre 1735.

* **PETERSEN** (JEAN-GUILLAUME), théologien protestant, naquit à Osnabruck, en 1649, et fit ses études à Lubeck, Giessen et Rostock, avec assez de succès pour qu'on lui confiât une chaire de poésie dans cette dernière université. Peu de temps après, il fut nommé pasteur en Hanovre, place qu'il quitta pour une surintendance dans le diocèse de Lubeck. Il s'y maria, et alla à Lunebourg exercer le ministère évangélique. Petersen était imbu d'idées singulières, qu'il avait fait partager à sa femme. Il avait adopté les erreurs des *millénaires*, et publiait des révélations dont il prétendait que M^lle^ d'Assebourg, qui demeurait chez lui, était favorisée. Il croyait à un prochain avénement de Jésus-Christ, pendant lequel tous les morts qui avaient cru au rédempteur ressusciteraient avec des corps glorifiés, et ceux qui seraient encore vivans subiraient une transmutation glorieuse. Il faisait revivre l'ancienne opinion condamnée du règne de mille ans, et il prêchait cette doctrine. Ces nouveautés firent du bruit. Le consistoire de Zell en fut instruit, et, sur l'avis de l'université de Helmstadt, il fit ordonner à Petersen de quitter sa place (1692). Sa femme et lui se retirèrent dans le voisinage de Magdebourg, et fixèrent leur séjour dans une terre qu'ils y avaient achetée. Petersen mourut le 31 janvier 1727. Sa femme continua de dogmatiser. On accusait l'un et l'autre de regarder comme indifférentes toutes les croyances religieuses. On a

Digitized by Google

une *Vie* de Petersen, écrite en allemand par lui-même, 1717, in-8°. Sa femme y ajouta la sienne, 1718.

* **PETERSEN** (Henri), pasteur réformé, naquit en Suisse où dans ses premières années il avait connu Lavater. Il vint de bonne heure à Strasbourg faire ses études et il s'établit dans cette ville. Petersen embrassa le ministère évangélique et cultiva les sciences physiques et naturelles. Il devint président du consistoire réformé de Strasbourg, et professeur de physique dans la même ville. Comme prédicateur il s'était fait une réputation. Petersen est mort à Strasbourg vers la fin de l'année 1820, âgé de 55 ans. Il a laissé: | *Prière d'inauguration de la chapelle de l'atelier de travail à Strasbourg*, Strasbourg, 1816, in-8°; | *Souvenir consacré à la mémoire de Blessig* (en allemand), Strasbourg, in-8°. Il s'était occupé particulièrement de recueillir des observations sur le galvanisme; les physiciens en faisaient grand cas.

* **PETETIN** (Jacques-Henri-Désiré), médecin, né à Lons-le-Saulnier, vers 1744, mort le 27 février 1808, était président perpétuel de la société de médecine de Lyon, et membre de l'académie de la même ville et de la société d'agriculture. Il exerça son art avec le plus grand désintéressement, surtout à l'égard des pauvres. Il a publié, avec le docteur Vitet, sous le titre de *Journal des maladies régnantes à Lyon*, une suite d'observations, ou plutôt un véritable *Traité de médecine clinique*, qui eut un succès prodigieux dans le monde savant. Le célèbre Tissot de Lausanne en fit le texte de ses leçons; mais à Lyon il excita les clameurs de l'envie et de la médiocrité, parce qu'il tendait à ramener l'exercice de la médecine à la sublime simplicité de la doctrine hippocratique, et que les auteurs y combattaient avec les armes de la raison et de l'expérience les méthodes perturbatrices et polypharmaques, qui étaient alors si fort en vogue. On a encore du docteur Petetin : | un *Mémoire sur la découverte des phénomènes que présentent la catalepsie et le somnambulisme, avec des recherches sur la cause physique de ce phénomène*, 1787, in-8°; | un nouveau *Traité de l'électricité*, imprimé en 1802, dans lequel il s'attache principalement à combattre l'hypothèse de Franklin, en démontrant que tout corps électrisé n'a que sa quantité naturelle de fluide, et que la prétendue électricité négative n'est que la force réagissante de la nature qui tend à rappeler au repos le fluide mis en mouvement; | *Théorie du galvanisme*, 1803, où il prouve ce que Volta avait soupçonné, l'idendité des fluides électrique et galvanique. Cette théorie n'est qu'une confirmation de ses principes sur la nature et les phénomènes de l'électricité. | *Electricité animale prouvée par la découverte des phénomènes physiques et moraux de la catalepsie hystérique et de ses variétés, et par les bons effets de l'électricité artificielle dans le traitement de ces maladies*, Lyon, 1805, in-8°; | *Compte rendu des travaux de l'académie de Lyon pendant l'année* 1805, inséré dans l'almanach de Lyon de 1806; | *Compte rendu des travaux de la même société* en 1806, lu dans la séance publique du 26 août de la même année, et inséré dans l'almanach de Lyon de 1807; | plusieurs *Dissertations sur des cas de maladies rares et curieuses*, dans lesquelles on retrouve la finesse de tact et la sagacité de jugement qui ont illustré sa pratique, imprimé dans les actes et dans le journal de la société de médecine de Lyon. L'*Eloge historique* de Petetin a été prononcé par M. Aimé Martin à la séance publique de l'académie de Lyon, le 23 août 1808, et imprimé la même année.

* **PÉTHION DE VILLENEUVE** (Jérome), fameux révolutionnaire, naquit à Chartres vers 1753, et était fils d'un procureur au présidial de cette ville. Il avait embrassé la carrière du barreau, et il exerçait cet état assez obscurément, lorsqu'il fut nommé, par le tiers-état de sa ville natale, député aux états-généraux en 1789. Un extérieur avantageux, quelque élégance dans les manières, beaucoup de facilité dans le langage, lui valurent une grande influence parmi les plus zélés partisans de la révolution. Il commença sa carrière politique en se prononçant hautement pour les mesures les plus violentes et les innovations les plus dangereuses, fut l'antagoniste infatigable des abus que les nouvelles idées politiques signalaient à tort ou à raison dans l'ancien ordre de choses, et ne laissa échapper presque aucune occasion d'exprimer son avis sur les objets discutés par l'assemblée. Parmi les opinions qu'il soutint avec chaleur, on remarque celles qui furent émises sur les biens ecclésiastiques, qu'il regardait comme biens nationaux; sur l'organisation des jurés, qu'il pressa d'établir; sur le

Digitized by Google

préambule des lois, *Louis, par la grâce de Dieu*, qu'il demanda de supprimer; sur le *veto* accordé au roi et sur la constitution civile du clergé. Péthion fut un des membres les plus ardens à persécuter les prêtres, et dans toutes les circonstances il se déclara hautement ennemi de la religion. Appelé à la présidence de l'assemblée en décembre 1790, il suivit avec une nouvelle ardeur le système d'exagération qu'il avait embrassé. Protecteur déclaré des hommes de couleur, il demanda leur émancipation, et contribua puissamment à la perte de nos colonies par des motions faites sans prudence et soutenues avec passion. Quand Louis XVI eut été arrêté à Varennes, Péthion fut un des trois députés choisis pour le ramener; et comme la reine fit un accueil plus favorable à Barnave, il en conçut un violent dépit, qui augmenta sa haine contre la famille royale; aussi, le vit-on, peu de jours après, attaquer l'inviolabilité du prince et faire partie de la députation des sept qui demandèrent qu'il fût mis en jugement. Après la session, Péthion partagea avec Robespierre les hommages de la populace, et pendant qu'on donnait à son collègue le surnom de *vertueux*, il recevait celui d'*incorruptible*. Nommé maire de Paris, il fut le protecteur et l'agent de tous les complots qui achevèrent le renversement de la monarchie. C'est de l'époque qu'il obtint cette place que datent les grands crimes de la révolution. Dès lors toutes les violences contre le pouvoir royal et contre la personne du monarque furent tolérées et même encouragées; une foule de malfaiteurs refluèrent dans la capitale, et furent introduits dans les rangs de la garde nationale, où on les arma avec des piques au lieu de fusils. Péthion fit célébrer en l'honneur des Suisses du régiment de Château-Vieux, condamnés aux galères pour des fautes de discipline, une fête triomphale, à l'issue de laquelle ceux-ci, couverts de leurs bonnets rouges de galériens qui devinrent bientôt le signe de ralliement des révolutionnaires, eurent les honneurs de la séance au corps législatif. Au 20 juin 1792, quand on voulut attaquer de vive force l'autorité royale, et que la plus vile populace fut introduite par les municipaux dans les appartemens du roi, Péthion ne parut que sur le soir au château, comme pour laisser aux furieux le temps de se porter aux derniers excès. Accusé à l'assemblée des troubles de cette journée, il fut suspendu de ses fonctions par le directoire du département; mais on vit aussitôt la populace excitée par ses partisans parcourir les rues en répétant cette horrible vocifération : *Péthion ou la mort!* plusieurs même la portaient écrite sur leurs bonnets et leurs habits. L'assemblée intimidée leva la suspension, et le lendemain, anniversaire de la fédération du 14 juillet, il parut au Champ-de-Mars en triomphateur. Le 3 août de la même année, Péthion, à la tête de la lie des faubourgs de la capitale, parut à la barre du corps législatif pour demander au nom de la commune de Paris la déchéance de Louis XVI; sa demande n'ayant pas été accueillie, on tenta un moyen plus facile de se débarrasser du roi. Le château fut attaqué de vive force le 9 et le 10 août; et le maire de Paris ne fut pas étranger aux horreurs de ces journées affreuses. La même crainte et la même irrésolution, peut-être la même scélératesse, rendirent sa conduite inexcusable aux 2 et 3 septembre, et le font regarder comme un lâche complice des assassinats de ces jours. Il n'eut pas ou ne voulut pas avoir assez d'énergie pour réprimer la révolte, et, suivant d'autres, il ne fut pas assez pervers ou n'osa pas le paraître pour achever en ce jour le régicide qu'on méditait. Cependant le département d'Eure-et-Loire le nomma à la Convention, et il fut le 1er président d'une assemblée qu'il avait plus que tout autre contribué à convoquer. Il s'y fit remarquer par son acharnement contre Louis XVI, et pressa par ses vociférations le jugement de cet infortuné monarque. Il vota sa mort, pour l'appel au peuple et contre le sursis. Quand l'horrible sacrifice eut été consommé, Péthion, qui y avait eu plus de part que ses collègues, essaya d'en arrêter les inévitables conséquences; il vota avec les Girondins et combattit les projets atroces du parti montagnard. Une lutte terrible s'éleva alors entre Robespierre et lui. Malgré l'amitié qui les avait unis quelque temps, ils devinrent ennemis irréconciliables, et ils se jurèrent une guerre à mort devant la Convention. La commune ayant triomphé, les Girondins furent proscrits; Péthion le fut avec eux, et se réfugia dans le Calvados. Il passa bientôt dans la Gironde, où il ne put trouver un asile contre ses ennemis. On dit que, dans son désespoir, il se donna la mort et qu'il termina par le suicide sa misérable carrière. C'est ce qu'on conjecture de l'état dans lequel il fut trouvé à

Digitized by Google

Saint-Emilion, près de Libourne, dans un champ de blé, à moitié dévoré par les loups. Telle fut la fin d'un homme qui avait été l'idole d'un peuple égaré, et un des ennemis les plus acharnés de l'infortuné Louis XVI. Mme Roland, dont l'autorité n'est pas grande en cette matière, l'appelait un homme de bien; et Mme de Genlis, dont le témoignage serait moins suspect, si on ne savait qu'elle lui eut des obligations particulières, avoue qu'elle eut une véritable estime pour Péthion jusqu'à la mort du roi. D'autres écrivains, dont le témoignage est plus digne de foi, ont dit que Péthion était un ambitieux à conception médiocre, un homme adroit, ménageant tous les partis, et cherchant à caresser le peuple pour renverser toute autorité, cachant sous une figure agréable et douce une âme froide, pusillanime, et dès lors facile à conduire à la cruauté. Considéré comme orateur, il avait une diction verbeuse et prolixe, de la facilité dans ses discours, mais sans chaleur ni éloquence. Ses *OEuvres* ont été imprimées en 1793, 4 vol. in-8°. Elles renferment ses discours et quelques opuscules politiques.

* **PETION** (Alexandre, surnommé SABÈS), homme de couleur, né en 1770 au Port-au-Prince, d'un colon et d'une mulâtresse, reçut une éducation assez soignée : il était parvenu au grade d'adjudant-général avant l'époque où le général Leclerc vint à Saint-Domingue, et avait figuré avec distinction dans les guerres civiles et dans la guerre extérieure qui déchirèrent sa patrie, par suite des principes que proclamèrent les révolutionnaires français. Toussaint-Louverture ayant été revêtu du pouvoir absolu sous le titre de général en chef, fit des mécontens qui s'armèrent contre lui; de ce nombre fut le général Rigaud, qui attira Pétion sous ses drapeaux. Ils combattirent quelque temps avec des succès mêlés de revers, et furent enfin obligés de céder à leur compétiteur. Pétion se retira en France où il se livra à des études sérieuses. Il y demeura jusqu'à l'expédition du général Leclerc, dont il fit partie en qualité de colonel. Les succès de l'armée française firent bientôt rentrer la colonie dans le devoir, et nous posséderions encore Saint-Domingue, si les chefs de l'expédition eussent été plus modérés et plus prudens. Leurs vexations ranimèrent la discorde, et le nègre Dessalines se mit à la tête des mécontens. Pétion se signala dans cette révolte, et contribua par son courage à la défaite des Français, qui furent forcés d'abandonner l'île. Les nègres proclamèrent alors leur indépendance, et se créèrent un gouvernement républicain; mais Dessalines se fit nommer empereur. Il succomba bientôt sous les poignards des conspirateurs; et le nègre Christophe parvint après lui à se faire déclarer roi. Une partie de l'île refusa de le reconnaître; Pétion fut nommé président de la partie de l'ouest, qui ne voulut pas obéir au roi noir. La guerre civile recommença bientôt; mais Pétion se battit avec courage, et après des tentatives inutiles de la part de Christophe, il demeura maître et paisible possesseur de la partie de l'île qui l'avait reconnu. Dès que le calme fut revenu, Pétion ne songea plus qu'à faire fleurir dans son île le commerce et les arts, et à rendre respectable le nouveau gouvernement, qu'il avait tant contribué à établir. La sagesse de son administration lui mérita le titre de *Père de la patrie*, et à sa mort survenue en 1818, il emporta les regrets de toute la population haïtienne. Un mausolée lui a été élevé par l'ordre du sénat. Le général Boyer, qui avait été son ami et son lieutenant, lui a succédé comme président de la république.

PETIS (François), savant orientaliste né en 1622, exerça pendant quarante ans avec autant d'honneur que d'habileté la charge de secrétaire interprète pour les langues turque et arabe. Il *traduisit* en turc l'histoire de France, et rédigea les trois volumes des *Voyages en Orient*. de son ami Thévenot le neveu. Ce savant estimable mourut à Paris en 1695. Outre les ouvrages cités, nous avons encore de lui : un *Dictionnaire turc-français et français turc;* un *catalogue* des manuscrits turcs et persans qui étaient de son temps à la bibliothèque du roi; et l'*Histoire du grand Genghis-Kan*, premier empereur des Mogols et des Tartares, 1 vol. in-12, publié à Paris par son fils, dont l'article suit.

PETIS DE LA CROIX (François), né à Paris en 1653, secrétaire interprète du roi de France pour les langues orientales, succéda à son père en cette charge et la remplit avec honneur. Il fit plusieurs voyages en Orient et en Afrique par ordre de la cour. Louis XIV l'employa dans différentes négociations, et récompensa son mérite, en 1692, par la chaire de langue arabe au collége royal. Ce savant

Digitized by Google

mourut à Paris en 1713. Outre les langues arabe, turque, persanne et tartare, il savait encore l'éthiopienne et l'arménienne. On a de lui : | la Traduction des *Mille et un jour*, contes persans, 5 vol. in-12; | *Histoire de Timur Bec, connu sous le nom du grand* Tamerlan, *empereur des Mogols et des Tartares*, etc., traduite du persan in-12, en 4 vol., Paris, 1722. Il a traduit du français en persan l'*Histoire de Louis XIV par les médailles*, qui fut présentée en 1708 au roi perse. Il a donné l'*Eloge historique* de son père, bien écrit et a laissé un grand nombre de manuscrits sur l'histoire orientale.

PETIS DE LA CROIX Louis-Alexandre-Marie, fils et petit-fils des précédens, naquit à Paris en 1698. Il suivit la même carrière, et occupa les mêmes emplois que ceux dont il tenait le jour. Il est mort en 1751, après avoir publié : |*Canon du sultan Soliman II*, ou *Etat politique et militaire de l'empire ottoman*; | *Lettres critiques de Méhémet-Effendi*, 1735, in-12. C'était une réponse aux Mémoires du chevalier d'Arvieux sur la Turquie. Il a aussi publié l'Histoire de Tamerlan, par son père, et a laissé comme lui des manuscrits sur les affaires d'Orient. Ces trois écrivains ont été confondus dans un grand nombre de Dictionnaires historiques, dans plusieurs éditions de celui-ci, et dans Chaudon.

PETIT (Jean), né à Hesdin en Artois, dans le 14e siècle, se fit cordelier, devint docteur de Paris, et s'acquit d'abord de la réputation par son savoir, par son éloquence et par les harangues qu'il prononça au nom de l'université. Il fut de la célèbre ambassade que Charles VI envoya à Rome pour la pacification du schisme entre l'université et le saint Siége en 1407; mais il dérogea bientôt à la gloire qu'il avait acquise. Jean-sans-peur, duc de Bourgogne, ayant fait assassiner Louis de France, duc d'Orléans frère unique du roi Charles VI, Jean Petit soutint dans la grande salle de l'hôtel royal de Saint-Paul, le 8 mars 1408, que le meurtre de ce duc était légitime. Il osa avancer « qu'il est permis d'user de surprise, de » trahison et de toutes sortes de moyens » pour se défaire d'un tyran, et qu'on n'est » pas obligé de lui garder la foi qu'on lui a » promise. » Il ajouta que « celui qui com» mettait un tel meurtre ne méritait non » seulement aucune peine, mais même » devait être récompensé. » Le plaidoyer qu'il prononça à cette occasion parut sous le titre de *Justification du duc de Bourgogne*. Ce qu'on peut opposer en bonne politique et en saine morale à cette opinion est, 1° que la mort violente d'un prince inique donne presque toujours à l'état des secousses plus fatales que la tyrannie même; 2° qu'un mauvais prince est un fléau de Dieu, et que s'il était permis à tout particulier de s'en défaire, les vues de la Providence seraient contredites. La peste et la famine ne sont pas en notre puissance physique, et le méchant souverain n'est pas dans notre puissance morale ou légale. (*Voyez* BURLAMAQUI.) Quant au droit de le méconnaître et de lui résister, ceux qui ont reconnu ce droit n'ont pas parlé précisément d'un souverain dur et injuste, mais d'un monstre qui, comme Antiochus, voudrait détruire la nation, ses lois et son culte (*voyez* JUDAS MACHABÉE), ou d'un prince qui ne régnerait que par un pacte conditionnel et conjointement avec les chefs de l'état, comme le doge de Venise, quel que soit d'ailleurs son titre, ou enfin d'un prince qui, par un serment inaugural, aurait renoncé à sa couronne en cas de parjure. (*Voyez* ANDRÉ, roi de Hongrie.) Gerson déféra la doctrine de Petit à Jean de Montaigu, évêque de Paris, qui la condamna comme hérétique le 23 novembre 1414. Le concile de Constance l'anathématisa la même année, dans la quinzième session, à la sollicitation de Gerson, mais en épargnant le nom et l'écrit de Jean Petit. Enfin le roi fit prononcer, le 16 septembre 1416, par le parlement de Paris, un arrêt contre ce livre, et l'université le censura. Mais le duc de Bourgogne eut le crédit, en 1418, d'obliger les grands vicaires de l'évêque de Paris, pour lors malade à Saint-Omer, de rétracter la condamnation faite par ce prélat en 1414. Petit était mort trois ans auparavant, en 1411, à Hesdin. Son *Plaidoyer* en faveur du duc de Bourgogne se trouve dans la dernière édition des *OEuvres* de Gerson.

PETIT (Jean-François le), né à Béthune en 1546, abandonna la religion catholique pour se faire protestant, et se réfugia à Aix-la-Chapelle où il était encore en 1598. On ignore le lieu et la date de sa mort. On a de lui : | une *Chronique des Provinces-Unies*, Dordrecht, 1601, 2 vol. in-fol. Quoiqu'elle ait été réimprimée deux fois en France et traduite en anglais, elle ne mérite pas qu'on en fasse grand cas, parce que les faits y sont altérés et

Digitized by Google

qu'elle se ressent étrangement de l'esprit de parti ; | La *République de Hollande*, ou *Description des Provinces-Unies*, en flamand, Arnheim, 1615, in-4°.

PETIT (SAMUEL), né en 1594 à Nîmes, d'un ministre, fit ses études à Genève avec un succès peu commun. Il n'avait que 17 ans lorsqu'on l'éleva au ministère. Il fut nommé peu de temps après à la chaire de théologie, de grec et d'hébreu à Nîmes, où il mourut le 12 décembre 1643. Outre le grec et l'hébreu, il savait le chaldéen, le syriaque, le samaritain et l'arabe. On raconte qu'étant un jour dans une synagogue, il entendit le rabbin invectiver en hébreu contre les chrétiens. Petit, à la grande surprise du docteur de la loi et de toute l'assemblée, lui répondit dans la même langue. On a de Petit plusieurs ouvrages : | *Miscellanea*, en neuf livres : il y explique et y corrige quantité de passages de différens auteurs ; | *Eclogæ chronologicæ*, in-4°. Il y traite des années des Juifs, des Samaritains et de plusieurs autres peuples ; | *Variæ lectiones*, quatre livres. Il en a employé trois à expliquer les usages de l'ancien et du nouveau Testament, les cérémonies, les observations ; | *Leges atticæ*, Paris, 1635, in-fol., dans lequel il corrige quantité d'endroits des divers auteurs grecs et latins ; | plusieurs autres *écrits* qui sont, ainsi que les précédens, recommandables par l'érudition qui y règne.

PETIT (PIERRE), mathématicien et physicien, né en 1594 à Mont-Luçon, mort en 1677, à Lagny-sur-Marne, devint géographe du roi et intendant des fortifications de France. Il visita tous les ports de mer du royaume, par ordre de Louis XIII et de Richelieu. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématiques et de physique, qui sont curieux et intéressans. Les principaux sont : | des *Traités du compas de proportion*, de la *pesanteur et de la grandeur des métaux*, de la *construction et de l'usage du calibre d'artillerie*, in-8° ; | du *vide*, in-4°, 1647 ; | des *éclipses*, 1652, in-fol. ; | des *remèdes qu'on peut apporter aux inondations de la rivière de Seine dans Paris*, 1688, in-4° ; | de la *jonction de l'Océan et de la Méditerranée par les rivières d'Aube et de la Garonne*, in-4° ; | des *Comètes*, 1665, in-4° ; | de la *Nature du chaud et du froid*, 1671, in-12. C'est un des premiers qui fit en France des expériences sur le vide, après la découverte de Torricelli. On prétend même qu'il prévint l'expérience de Descartes, mal à propos attribuée à Pascal. (*Voyez* ce nom.)

PETIT (PIERRE), poète latin et médecin de Paris, né en 1617, membre de l'académie de Padoue, mort en 1687, âgé de 70 ans, fut poète latin et français ; mais il a particulièrement réussi dans la poésie latine, et son talent en ce genre le fit placer au nombre des sept meilleurs poètes qui composaient la Pléïade latine de Paris. Le recueil de ses *Vers* parut en 1683, in-8°. Il y mit à la tête un Traité de l'*enthousiasme poétique*, qui est curieux. Son poème intitulé *Codrus* est remarquable par l'élévation et la magnificence des idées, le choix et l'élégance de l'expression, la force et l'harmonie des vers. On peut donner le même éloge à son poème de la *Cynomagie*, ou *du Mariage du philosophe Cratès avec Hyparchie*. Nous avons aussi de lui un poème sur la *Boussole*, un sur le *Thé*, imprimé à Leipsick en 1685, in-4°, sous ce titre : *Thee, sive de sinensi herba thee*, et quelques vers français, entre autres des sonnets qui sont très faibles. Outre ces vers, il nous reste de lui : | trois Traités de physique : le 1er *du mouvement des Animaux*, 1660, in-8° ; le 2e *des larmes* 1661, in-8° ; et le 3e *du feu et de la lumière*, 1663 et 1664, in-4° ; | deux ouvrages de médecine, dont l'un est intitulé : *Homeri nepenthes, seu De Helenæ medicamento, luctum, animique omnem ægritudinem abolente dissertatio*, Utrecht, 1689, in-8° ; il prétend que le *nepenthes* est une plante ; plusieurs croient que ce remède n'est autre chose que l'*opium*. Le second est un *Commentaire* sur les 3 premiers livres d'Arétée, Londres, 1726, in-4°. On trouve ces commentaires avec les notes de Jean Wiggan, dans l'édition des *OEuvres* d'Arétée de Herman Boerhaave, Leyde, 1735, in-fol. | Un *Traité des Amazones*, en latin, Paris, 1605 ; Amsterdam, 1687, in-8° ; avec des notes critiques de Bernard de la Monnoye, et en 1718, 2 t. in-8° ; un autre *de la Sibylle*, Leipsick, 1686, in-8° ; | un vol. d'*Observations mêlées*, Utrecht, 1682, in-8° ; | des *Dissertations* manuscrites ; | une suite vraie ou prétendue du *trimalcion* de Pétrone (*voyez* ce nom) ; | *De natura et moribus anthropophagorum*, Utrecht, 1688, in-8°. Pour plus de détails, on peut consulter l'*Éloge* de Petit et les *Mémoires* de Nicéron.

PETIT (LOUIS), poète français, ancien receveur-général des domaines et bois du roi de France, mort à Rouen, sa patrie,

Digitized by Google

en 1693, à 79 ans, s'acquit l'estime des savans de son temps, entre autres de Corneille, dont il fit imprimer les pièces de théâtre à Rouen; du père Commire, qui lui adressa un de ses poëmes, intitulé : *Cicures lusciniæ tota hieme decantantes.* On a de lui des *Poésies* qui consistent en satires, épigrammes, madrigaux, stances, etc., dans lesquelles le bon goût règne; on les lit encore avec plaisir, quand on fait grâce aux expressions surannées.

PETIT (Jean-Louis), chirurgien, né à Paris en 1674, fit paraître, dès sa plus tendre enfance, une vivacité d'esprit et une pénétration peu communes. Littre, célèbre anatomiste, demeurait dans la maison de son père; le jeune Petit profita de bonne heure de ses lumières. Les dissections faisaient son amusement, loin de l'effrayer. On le trouva un jour dans un grenier, où, croyant être à couvert de toute surprise, il coupait un lapin qu'il avait enlevé, dans le dessein d'imiter ce qu'il avait vu faire à l'habile anatomiste. Le jeune élève fit des progrès si rapides, qu'il avait à peine 12 ans, quand son maître lui confia le soin de son amphithéâtre. Il apprit la chirurgie sous Castel et sous Mareschal, et fut reçu maître en 1700. Son nom passa aux pays étrangers. Il fut appelé, en 1726, par le roi de Pologne, et en 1734, par don Ferdinand, depuis roi d'Espagne (Ferdinand VI). Il rétablit la santé de ces princes, qui lui offrirent de grands avantages pour le retenir; mais il préféra sa patrie à tout. Il fut reçu à l'académie des sciences en 1715, et devint directeur de l'académie royale de chirurgie. Cet habile homme mourut à Paris en 1750, à 76 ans, après avoir inventé de nouveaux instrumens pour la perfection de la chirurgie. Ses manières se sentaient plus d'une cordialité franche, que d'une politesse étudiée. Il était vif, surtout quand il s'agissait de sa profession. Une bévue en chirurgie l'irritait plus qu'une insulte; mais il n'était sujet qu'à ce premier mouvement. Sa sensibilité pour les misères des pauvres était extrême; soins, remèdes, attentions, rien ne leur était épargné. On a de lui : | une *Chirurgie* publiée en 1774 par M. Lesne, en 3 vol. in-8°; | un excellent *Traité sur les maladies des os*, Paris, 1723, 2 vol. in-12, et 1758; | plusieurs savantes *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des sciences et dans le Ier vol. des Mémoires de chirurgie; | d'excellentes *Consultations sur les maladies vénériennes*, que M. Fabre a fait entrer dans son traité sur ces maladies. Tous ces ouvrages prouvent qu'il connaissait aussi parfaitement la théorie de la chirurgie que la pratique.

* **PETIT** (Antoine), médecin célèbre, né en 1718 à Orléans, était petit fils d'un notaire de Marienbourg, mort sans fortune, et fils d'un pauvre tailleur, qui lui fit faire néanmoins de bonnes humanités dans le collége de sa ville natale. Après avoir été reçu docteur en 1746, il ouvrit à Paris des cours qui le mirent en grande réputation, et il devint successivement membre de l'académie des sciences (1760), et professeur d'anatomie au jardin du roi, après la mort de Ferrein. Petit se livrait en même temps à la pratique de son art, et il acquit une fortune considérable, qu'il employa en partie à fonder des établissemens utiles. En 1776 il se retira à Fontenay-aux-Roses, puis il alla plus tard se fixer au village d'Olivet, près d'Orléans, où il mourut en 1794. M. Portal lui avait été adjoint comme professeur suppléant; mais ce fut au grand regret de Petit qui voulait faire nommer à cet emploi Vicq-d'Azyr, l'un de ses élèves les plus distingués. Les ouvrages de Petit ne répondent pas à la réputation dont il a joui; on lui doit : | *Anatomie chirurgicale* de Palfin, Paris, 1753, 2 vol. in-12, et une nouvelle édition augmentée, en 1757, in-4°; | *Rapport en faveur de l'inoculation*, 1768, in-8°; | *Recueil de pièces concernant les naissances tardives*, 1766, 2 vol. in-8°; | *Projet de réforme sur l'exercice de la médecine*, in-8°. On a reproché à Petit d'avoir puissamment contribué à soutenir la tendance que plusieurs écoles modernes de médecine manifestent pour les opinions matérialistes. Desforges l'a dépeint, dans un de ses ouvrages, comme un libertin.

* **PETIT** (Marc-Antoine), médecin et chirurgien en chef de l'hôpital de Lyon, où il était né le 3 novembre 1766, d'un père inconnu et d'une mère qui fit tous les sacrifices pour lui donner une éducation soignée, se distingua dans la pratique de son art. Admis au nombre des chirurgiens internes de l'hospice de la Charité, il s'y fit bientôt remarquer dans les concours. Il se rendit ensuite à Paris où il obtint un emploi à l'école pratique de chirurgie. La place de chirurgien major de la ville de Lyon ayant été mise au concours en 1788, il vint la disputer, et il eut la gloire de l'emporter sur ses concurrens nombreux et instruits : toute-

Digitized by Google

fois il n'entra en exercice, suivant l'usage, qu'après être retourné à Paris où il s'attacha à l'illustre Desault. Petit alla prendre le bonnet de docteur à Montpellier, et servit à l'hôpital de Lyon, en qualité d'aide-major. Il ne fut installé comme chirurgien en chef, que le premier janvier 1794. Dès la première année de son exercice, il institua des cours d'anatomie, de médecine opératoire, de chirurgie clinique, et pendant six ans il en dicta les leçons avec un zèle infatigable. Chaque année il ouvrait son cours par un *discours public* qui tendait à exciter l'émulation de ses disciples. Ces discours ont été réunis dans l'ouvrage qu'il a publié sous le titre de *Médecine du cœur*. L'*Eloge historique de Desault* dicté par la reconnaissance contient des détails curieux et intéressans sur la vie de ce chirurgien célèbre, des aperçus heureux sur ses procédés opératoires et les instrumens convenables pour les exécuter. Après avoir enseigné son art avec le plus grand succès, il est mort le 7 juillet 1811, à Villeurbanne près de Lyon, entouré des secours de la religion qu'il appela de bonne heure, et qu'il reçut avec une foi sincère et une ferveur édifiante. Il était correspondant de l'institut, membre de l'académie de Lyon et de plusieurs sociétés savantes, et l'un des plus assidus à leur payer le tribut de ses connaissances variées. Ses *Epîtres à Floris* imprimées dans sa *médecine du cœur*, furent le plus important, mais non pas le seul qu'il paya à l'académie de Lyon; ce n'est que le préliminaire d'un ouvrage qui devait avoir 2 vol. in-8°. On a encore de lui une nouvelle en vers, intitulée le *Tombeau du mont Cindre*, ouvrage inspiré par le désir de servir l'humanité et la morale. Il était un des rédacteurs du *Journal de la Société de Médecine* de Lyon, dont il était membre, et il a enrichi le premier volume de ses actes de plusieurs *Mémoires* ou *Observations*. On a encore de lui : *Collection d'observations cliniques*, ouvrage posthume publié par MM. Lausterbourg et Jobert, héritiers des manuscrits de l'auteur, Lyon, 1815, in-8°. MM. Cartier et Parat ont publié *l'éloge de Marc-Antoine Petit*. Le premier a été lu dans la séance publique de l'académie de Lyon, le 3 septembre 1811; le second n'a paru qu'en 1812. M. Dumas, secrétaire de l'académie de Lyon, a donné, en vers, *Hommage rendu* à la mémoire de Marc-Antoine Petit, suivi de notes sur sa vie et ses ouvrages.

* PETIT (Alexis-Thérèse), physicien, né à Vesoul, département de la Haute-Saône, le 2 octobre 1791, fit ses premières études à l'école centrale de Besançon. A dix ans il avait acquis toutes les connaissances nécessaires pour être admis à l'école polytechnique, en attendant qu'il eût atteint l'âge requis pour y être reçu. M. Hachette l'appela à Paris, où il le fit entrer dans une maison d'éducation dirigée par d'habiles professeurs; là il donna plus d'étendue et de solidité à ses études mathématiques et littéraires. Dès qu'il eut atteint sa seizième année, il se présenta aux examens de l'école polytechnique, et il fut reçu le premier de toute la promotion. On accorda le premier rang à celui qui le suivait de plus près dans l'ordre de mérite, et Petit fut ainsi mis hors de ligne. On s'empressa de l'attacher à l'enseignement de l'école comme répétiteur d'analyse. L'année suivante il fut nommé répétiteur de physique et en même temps professeur de physique au lycée Bonaparte, devenu collége Bourbon; il avait alors 19 ans. En 1811, il fut reçu docteur ès-sciences. A l'âge de 23 ans il fut nommé professeur-adjoint de physique à l'école polytechnique et devint professeur titulaire en 1815, à l'époque de la réorganisation de cet établissement. Le 21 janvier 1818, il fut nommé membre de la société philomatique. Il est mort le 21 juin 1820, à l'âge de 29 ans. En 1814 il publia, avec M. Arago, un *Mémoire sur les variations que le pouvoir réfringent d'une même substance éprouve dans les divers états d'agrégation qu'on peut lui donner par l'effet gradué de la chaleur* (Annales de physique) : il fit paraitre en 1818, dans le même journal, un *Mémoire* sur l'emploi du principe des forces vives dans le calcul des machines. C'était le premier essai d'un grand travail que l'affaiblissement de sa santé ne lui permit pas de terminer. Il présenta la même année à l'académie des sciences les recherches qu'il avait faites avec M. Dulong sur la théorie de la chaleur. Petit a eu part au travail de Dulong sur la chaleur spécifique des corps, présenté en 1819 à l'institut.

PETIT (François). *Voy*. POURFOUR.

PETITAU. *Voyez* LAFÉRANDIÈRE.

PETIT-DIDIER (dom Matthieu), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, né à Saint-Nicolas en Lorraine, en 1659, enseigna la philosophie et la théologie dans l'abbaye de Saint-Mihiel, et devint abbé de Sénones en 1715, fut

Digitized by Google

président de la congrégation de Saint-Vannes en 1723, évêque de Macra *in partibus* en 1725, et l'année d'après assistant du trône pontifical. Benoît XIII fit lui-même la cérémonie de son sacre, et lui fit présent d'une mitre précieuse. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. La plupart décèlent beaucoup d'érudition. Les principaux sont : | trois vol. in-8° de *Remarques* sur les 1ers tom. de la *Bibliothèque ecclés.* de du Pin. Elles sont savantes et judicieuses ; mais il y en a quelques-unes sur lesquelles l'abbé du Pin se défendit assez bien ; cependant Petit-Didier paraît meilleur théologien que son adversaire. | L'*Apologie des Lettres provinciales de Pascal*, contre les *Entretiens* de Daniel. Il désavoua cet ouvrage dont il était l'auteur ; mais l'on y avait fait beaucoup de changemens. Il s'est déclaré ensuite hautement en faveur de la constitution *Unigenitus*, et a rompu toutes les liaisons qu'il avait paru avoir avec quelques-uns du parti. | *Dissertation sur le sentiment du concile de Constance sur l'infaillibilité des papes*, Luxembourg, 1724-1725, in-12, où il soutient que les Pères ne décidèrent la supériorité du concile sur le pape, que relativement au temps de trouble et de schisme où se trouvait l'Eglise. On trouve dans cet ouvrage des extraits d'un traité de Gerson, qui ne répond guère à l'idée que l'on a ordinairement de cet homme célèbre ; mais il y a apparence, ou que ce traité n'est pas de lui, ou qu'il a été substantiellement altéré par le luthérien van der Hart, qui le publia le premier, quoiqu'on puisse excuser plusieurs expressions par les circonstances tout-à-fait pénibles et alarmantes où se trouvait l'Eglise durant le grand schisme. | *Justification de la morale et de la discipline de l'Eglise de Rome et de toute l'Italie, contre le parallèle de la morale des païens et de celle des jésuites.* Ce savant bénédictin mourut à Sénones, en 1728, à 69 ans, avec la réputation d'un homme grave, sévère et laborieux. — Il ne faut pas le confondre avec son frère JEAN-JOSEPH PETIT-DIDIER, jésuite, dont on a une *Dissertation sur les prêts par obligation stipulative d'intérêts, usités en Lorraine et Barrois*, Nancy, 1745, 1 vol. in-8° ; *Remarques sur la Théologie du père Gaspard Juenin*, Nancy, 1708, in-12 ; *Traité de la clôture des maisons religieuses*, Nancy, 1742, in-12 ; les *Exercices de saint Ignace*, en latin, réimprimé dans ces derniers temps et d'autres ouvrages. *Voyez* la *Bibliothèque lorraine* par Calmet.

PETITOT (JEAN), peintre, né à Genève, en 1607, porta la peinture en émail à sa perfection. Rien de plus parfait en ce genre que les ouvrages qu'on a de lui. Il parvint à trouver, avec un savant chimiste, des couleurs d'un éclat merveilleux. Il avait pour collaborateur Bordier, qui peignait les cheveux et les draperies des portraits. Ces deux artistes se rendirent à Londres. Charles Ier attacha Petitot à sa personne, et le créa chevalier. On a plusieurs portraits que cet artiste a copiés d'après les plus grands maîtres. Le célèbre Van Dyck se plaisait à le voir travailler, et à retoucher quelquefois ses ouvrages. Son talent ne se bornait point à être un excellent copiste ; il savait aussi dessiner parfaitement le naturel. Après son retour, Louis XIV et plusieurs personnes de la cour l'occupèrent long-temps. Ce prince lui accorda une pension considérable et un logement aux galeries du Louvre ; mais comme cet artiste était protestant, il se retira dans sa patrie, lors de la révocation de l'édit de Nantes. Il mourut à Vevay, dans le canton de Vaud, en 1691. L'art de la peinture en émail paraissait perdu pour nous après la mort de Petitot ; mais il commence à reprendre une nouvelle vie, depuis que le sieur Pasquier, peintre en miniature, en est devenu le restaurateur. — Il y a eu dans ce siècle un FRANÇOIS PETITOT, qui a continué les *Origines* de Bourgogne par Palliot.

* PETITOT (CLAUDE - BERNARD), homme de lettres, naquit à Dijon le 30 mars 1772 d'une famille très estimée : son père, qui fut depuis conseiller à la préfecture, lui donna, ainsi qu'à son frère Alexandre, une éducation soignée. Après avoir fait de bonnes études dans sa ville natale, Claude Bernard vint à l'âge de 18 ans à Paris où il s'occupa de littérature. Il s'essaya d'abord dans le genre dramatique ; mais au lieu de s'adonner aux pièces de circonstance, genre où le succès est si facile, il puisa dans l'histoire ancienne le sujet d'une tragédie d'*Hécube*, qui fut reçue en 1792 au Théâtre-Français ; les allusions qu'on crut y trouver avec les malheurs de la reine, en firent défendre la représentation et compromirent la sûreté de l'auteur, qui se vit obligé de se réfugier aux armées ; mais il fut réformé dès la fin de la pre-

Digitized by Google

mière campagne à cause du mauvais état de sa santé. De retour à Paris, il reprit ses études favorites, et en 1800, il fut nommé chef de bureau de l'instruction publique à la préfecture de la Seine, place qu'il quitta en 1804. Il contribua de tous ses efforts à la restauration de l'enseignement dans les lycées de Paris, en y faisant rétablir l'étude de la langue grecque, le concours général et les prix d'honneur pour les discours. Cinq ans après, Fontanes, qui était devenu grand-maître de l'université, et qui, pendant les proscriptions, avait trouvé un asile chez Petitot, alors retiré à Dijon, le fit nommer inspecteur-général de l'université. A l'époque de la restauration, Petitot fut conservé dans ses emplois; et, fidèle à ses sermens, il donna sa démission au retour de Bonaparte de l'île d'Elbe (en 1815). Rétabli dans ses fonctions à la seconde restauration, il fut bientôt après nommé secrétaire-général de la commission d'instruction publique, et en 1821, il devint conseiller de l'université. M. l'abbé Frayssinous, ayant été nommé (en 1822) grand-maître de l'université, donna toute sa confiance à Petitot, qu'il connaissait depuis vingt ans. Dès lors le secrétaire-général se vit chargé de toutes les affaires du ressort de l'université, et il les dirigeait au nom et d'après les intentions de M. l'évêque d'Hermopolis. Son zèle fut récompensé par la place difficile et honorable de directeur-général de l'université, que l'on rétablit en sa faveur. Il n'en jouit pas long-temps. Tourmenté depuis plusieurs années d'une maladie de langueur, à laquelle contribua beaucoup sans doute un travail assidu, il y succomba dans le mois d'août 1825, à l'âge de cinquante-trois ans. Petitot avait débuté dans la carrière littéraire par la tragédie de *la Conjuration de Pison*, 1795, et il fit représenter en 1797 *Géta et Caracalla*. Cette pièce, écrite d'un style pur et concis, est d'un genre sévère, qui ne pouvait avoir un grand succès dans un temps où presque tous les esprits, exaltés par les nouvelles maximes, cherchaient au théâtre, non des pensées justes et profondes, ni une composition sage et raisonnée; mais des secousses violentes, aussi propres à les ébranler, qu'analogues à leur inquiète effervescence. Cependant les gens impartiaux et les bons littérateurs rendirent justice au jeune poète. *Laurent de Médicis* (1799) eut 12 représentations. Petitot fournit d'excellens articles à plusieurs feuilles périodiques, et coopéra de 1793 à 1794, à un journal sur l'instruction publique, dans lequel il se montra toujours défenseur des saines doctrines. Plus tard, Fontanes lui confia la rédaction du *Mercure de France*. Il a donné en outre | une traduction des *Tragédies d'Alfieri*, 1802, 4 vol. in-8°. Cette traduction, la seule qui existe, se distingue par l'exactitude, l'élégance, la pureté du style, et surtout par le talent rare avec lequel Petitot a su conserver l'esprit de l'original. | *Grammaire de Port-Royal*, accompagnée des *notes* de Duclos, et précédée d'un excellent *Essai* sur l'origine et les progrès de la langue française; | *Répertoire du théâtre français*, Paris, 1803-1804, 23 vol. in-8°; nouvelle édition, considérablement augmentée, ibid., 1817-1818, 33 vol. in-8°. On y trouve une *Notice* sur chaque auteur, et un *Examen* de chaque pièce; tout cela rédigé dans le meilleur esprit et avec un talent remarquable. | *OEuvres choisies et posthumes de Laharpe*, édition originale, d'après les manuscrits de l'auteur, ibid., 1806, 4 vol. in-8°; | *OEuvres de Jean Racine*, édition stéréotype, précieuse par les *Variantes*, et les *Imitations* des auteurs grecs et latins, 5 vol. in-8°; | une *Traduction des nouvelles de Michel Cervantes*, 4 v. in-8°; traduction aussi exacte et aussi élégante que celle des tragédies d'Alfieri, et où, en rendant toutes les beautés du texte, il a su maintenir l'esprit de l'original; | *OEuvres de Molière*, édit. stéréotype, 1812, 1 vol. in-8°. Elles sont précédées de la *Vie* de l'auteur, de réflexions sur chaque pièce, de *commentaires et remarques*, qui font de cette édition la meilleure de toutes celles qui aient paru jusqu'à nos jours. | *Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, de 1819 à 1824 (mai). Il avait déjà paru 30 vol. de cette intéressante collection, monument national élevé à la gloire de la monarchie française. Elle comprend deux séries, dont la première (renfermant plus de quarante ouvrages) commençant à Philippe-Auguste (1180) va jusqu'aux premières années du 17e siècle et embrasse nos plus anciens historiens: elle fut terminée en 1824, et on en a publié une nouvelle édition. La seconde série contient un nombre de volumes à peu près égal à celui de la première, et s'étend depuis le règne de Henri IV jusqu'à celui de Louis XV inclusivement. Cette collection est un des

Digitized by Google

ouvrages les plus remarquables de notre époque, et le plus utile pour les progrès de l'histoire et de la littérature française. Elle offre, dans un cadre vaste, mais bien ordonné, des matériaux précieux, jusqu'alors épars, et qui offrent une suite d'événemens qui viennent se rattacher à ceux du dernier siècle de notre histoire. On y trouve aussi l'avantage d'y étudier les progrès de notre langue, et d'excellens modèles pour les historiens modernes. Nous regrettons bien sincèrement qu'une mort prématurée ait ravi aux lettres un de ses plus puissans appuis. La société n'a pas seulement perdu dans Petitot un excellent littérateur, un critique profond, dont l'esprit était nourri de connaissances variées; elle a aussi à regretter en lui un parfait honnête homme, obligeant, sincèrement attaché à ses princes légitimes et à la religion. Il est mort comme il a vécu, en véritable chrétien; et nous avons entendu des gens éminemment pieux faire l'éloge de la patience et de l'attachement pour la religion que Petitot a montrés dans ses derniers momens : c'était l'homme probe, dans toute l'étendue de ce mot, qui se détache des liens de l'humanité pour aller jouir d'une meilleure vie. On trouve une *Notice sur Petitot* au commencement du 37ᵉ volume de la seconde série des *Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, par M. Monmerqué qui a continué cette belle entreprise.

PETIT-PIED (Nicolas), docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Paris vers 1630, fut conseiller-clerc au Châtelet, et curé de la paroisse de Saint-Pierre-des-Arcis. Il était sous-chantre et chanoine de l'église de Paris, lorsqu'il mourut en 1705, à 75 ans. Une contestation lui donna lieu de composer son *Traité du droit et des prérogatives des ecclésiastiques dans l'administration de la justice séculière*, in-4°. Il voulut présider au Châtelet en 1678, en l'absence des lieutenans, parce qu'il se trouvait alors le plus ancien conseiller. Les conseillers-laïcs reçus depuis lui s'y opposèrent, et prétendirent que les clercs n'avaient pas le droit de présider et de décaniser. Cette contestation excita un procès; Petit-Pied fit un *Mémoire* bien raisonné, et il intervint un arrêt définitif, le 17 mars 1682, qui décida en faveur des conseillers-clercs.

PETIT-PIED (Nicolas), neveu du précédent, docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Paris en 1665, fit ses études et sa licence avec distinction. Ses succès lui méritèrent, en 1701, une chaire de Sorbonne, dont il fut privé en 1703, pour avoir signé, avec 39 autres docteurs, le fameux *Cas de conscience*. On l'exila à Beaune. Dégoûté de ce séjour, il se retira auprès de son ami Quesnel, en Hollande. Il y demeura jusqu'en 1718, qu'il eut permission de revenir à Paris. Il établit son domicile et une espèce nouvelle de prêche, dans le village d'Anières, aux portes de Paris. Il y fit l'essai des règlemens et de toute la liturgie que les frères pratiquaient en Hollande. La renommée en publia des choses étonnantes. On y accourut en foule de la capitale; et bientôt Anières devint un autre Charenton. « On s'étonnera sans » doute, dit l'abbé Bérault, que de pa» reils scandales se soient donnés haute» ment aux portes de Paris; et par-là » même ils pourraient devenir incroya» bles. L'archevêque (M. de Noailles) ne » se donnait pas le premier souci pour » les arrêter, ne dit pas un mot qui les » improuvât. La Sorbonne, contre ses » propres décrets et les déclarations du » roi, réintégra dans toutes ses préroga» tives ce réformateur scandaleux, tan» dis même qu'il donnait ces étranges » scandales. Mais au défaut de la puis» sance ecclésiastique, la puissance civile » intervint, et voici dans le châtiment la » preuve incontestable de l'attentat. Le » dépositaire de l'autorité royale s'indi» gnant enfin, contraignit les officiers de » la faculté à comparaître par-devant les » ministres, fit biffer la conclusion qui » réhabilitait le docteur, et chassa plus » ignominieusement que jamais ce per» turbateur du repos public. » L'évêque de Bayeux (M. de Lorraine) le prit alors pour son théologien. Ce prélat étant mort en 1728, Petit-Pied se retira de nouveau en Hollande. Il obtint son rappel en 1734, et mourut à Paris en 1747. Suivant le *Dictionnaire critique*, « les disputes de » l'Eglise n'altérèrent en rien la douceur, » la charité et l'humanité qui faisaient son » caractère. » Si l'on en croit le *Dictionnaire des livres jansénistes*, à l'article de l'*Examen théologique*, et que l'on en juge par ses écrits : « Rien n'égale le style » mordant et chagrin de Petit-Pied. Son » ouvrage est un dictionnaire d'injures » et de calomnies. On ne sait s'il n'a pas » surpassé, dans cette sorte de littérature » odieuse et infamante, les Zoïle, les

Digitized by Google

» Scaliger et les Scioppius de Port-Royal.» Les principaux de ses ouvrages, faits presque tous pour la défense du parti, sont : | *Règles de l'équité naturelle et du bon sens, pour l'examen de la constitution* Unigenitus, 1713, in-12; | *Examen théologique de l'instruction pastorale approuvée dans l'assemblée du clergé de France, et proposée à tous les prélats du royaume pour l'acceptation de la bulle*, etc., 1713, 3 vol. in-12. Cet ouvrage a été censuré par un grand nombre de prélats en 1717. | *Réponses* aux *Avertissemens* de l'évêque de Soissons (Languet), 5 tomes in-12, en 10 parties; | *Examen pacifique de l'acceptation et du fond de la bulle* Unigenitus, 3 vol. in-12; | *Traité de la liberté*, en faveur de Jansénius, in-4°; | *Obedientiæ credulæ vana religio, seu Silentium religiosum in causa Jansenii explicatum, et salva fide ac auctoritate Ecclesiæ vindicatum*, 1708, 2 vol. in-12; | *Traité du refus de signer le Formulaire*, 1709, in-12; | *De l'injuste accusation de jansénisme, plainte à M. Habert*, etc., in-12; | *Lettres* touchant la matière de l'*usure*. Il a aussi travaillé, avec Legros, à l'ouvrage intitulé : *Dogma Ecclesiæ circa usuram expositum et vindicatum*, in-4°; | trois *Lettres sur les convulsions*, et des *Observations sur leur origine et leur progrès*, in-4°; il ne leur est pas plus favorable que le célèbre Duguet, également zélé pour les intérêts du parti (*voyez* MONTGERON, ROCHE JACQUES, et PARIS); | quelques *Ecrits* sur la *crainte* et la *confiance*, et sur la *distinction des vertus théologales*, etc.

* PETIT-RADEL (PHILIPPE), médecin, né à Paris en 1749, était jeune encore lorsqu'il obtint au concours une place de chirurgien-aide-major des invalides. Il fut nommé plus tard chirurgien-major, et partit pour les Indes orientales, habita trois années la ville de Surate, et revint ensuite en France où il occupa en 1782 la place de professeur de chirurgie à la faculté de médecine de Paris. Pour se soustraire aux calamités de la révolution, il fit un nouveau voyage aux Indes, et ne revit la France qu'en 1797. L'année suivante, il fut nommé professeur de clinique chirurgicale à l'école de médecine de Paris, et il occupa cette place jusqu'à sa mort arrivée le 30 novembre 1815. Petit-Radel se livra peu à la médecine pratique, et ne s'est fait connaître que par quelques ouvrages et les succès de ses cours. Nommé en 1814 président de la société de médecine formée dans la faculté, il lut des *recherches sur les médecins mis au rang des saints et sur ceux qu'on a taxés d'athéisme*. Il cultivait les muses et la littérature latine. Il a publié : | *Introduction méthodique à la théorie et à la pratique de la médecine*, 1787, 2 vol. in-8°, traduit de l'anglais du docteur Macbride, avec *notes*; | *Dictionnaire de chirurgie*, 1790, 3 vol. in-8°, avec planches : il fait partie de l'*Encyclopédie*; | *Institutions de médecine*, 2 vol. in-8°; | *Voyage historique, chorographique et philosophique, fait en Italie en* 1811 *et* 1812, 3 vol. in-8°, Paris, 1815. Petit-Radel passait pour être très sévère dans les examens. Ajoutons qu'il n'était pas moins connu par l'observance rigoureuse de ses devoirs religieux.—PETIT-RADEL (LOUIS-FRANÇOIS), frère du précédent, né en 1740 et mort en 1818, fut un habile architecte, et inspecteur-général des bâtimens civils. On lui doit : *Projet pour la restauration du Panthéon français*, 1799, in-4°. Il ne faut pas les confondre avec un troisième frère à qui nous devons des ouvrages savans sur l'antiquité.

* PETIT-THOUARS. *Voy.* DUPETIT THOUARS.

PETITY (JEAN-RAIMOND de), prêtre et prédicateur de la reine, né en 1715 à Saint-Paul-Trois-Châteaux, et mort en 1780, se distingua dans le siècle dernier par son talent pour la chaire, et par la composition de divers ouvrages. On a de lui : | *Panégyrique de saint Jean Népomucène*, 1757, in-8°; | *Panégyrique de sainte Adélaïde*, 1757, in-8°; | *Etrennes françaises*, 1766, in-4°; | *Bibliothèque des artistes et des amateurs*, 1766, 3 vol. in-4°. Il y a des exemplaires datés de 1767 avec le titre d'*Encyclopédie élémentaire*, Paris, 1767, 3 vol. in-4°; | *Manuel des artistes et des amateurs*, 4 vol. in-8°; | *Sagesse de Louis XV, ouvrage moral et politique sur les vertus et les vices de l'homme*, Paris, 1775, 2 vol. in-8°.

PETIVER (JACQUES), apothicaire de la société royale de Londres, s'appliqua constamment à la physique, et surtout à la botanique, et mourut en 1718. On a de lui : | *Gazophylacii naturæ et artis decades decem*, Londres, 1702, in-fol. Ce sont 102 planches gravées; les explications sont collées au *verso* des gravures. | *Musei Petiveriani centuriæ X, rariora naturæ continentes, videlicet animalia, fossilia, plantas, ex variis mundi plagis*

Digitized by Google

advecta, ordine digesta et nominibus propriis signata, Londres, 1692 à 1703, in-8°; | *Pterygraphia americana*, Londres, 1712, in-fol., avec des planches; | *Catalogus J. Raii Herbarii britannici, ex editione L. Hans Sloane*, Londres, 1732, in-fol., etc.; en anglais, à Londres, 1715, in-fol.; | *Plantarum Etruriæ rariorum catalogus*, 1715, etc.; | *Hortus peruvianus medicinalis*, 1715, etc.; et un grand nombre de *Mémoires* dans les *Transactions philosophiques*.

PÉTRARQUE (François), poète italien, naquit à Arezzo, le 20 juillet 1304. Son père s'étant retiré à Avignon, ensuite à Carpentras, pour fuir les troubles causés par les Guelfes et les Gibelins, et qui désolaient l'Italie, Pétrarque fit ses premières études dans ces deux villes. Envoyé à Montpellier, puis à Bologne, pour y étudier le droit, il y fit éclater ses talens et son goût pour la poésie italienne. Pétrarque n'étudiait le droit que par complaisance pour sa famille. Son père et sa mère étant morts à Avignon, il retourna dans cette ville, où il conçut bientôt de l'amour pour Laure de Noves. Il avait le visage agréable, les yeux vifs, la physionomie fine et spirituelle. Son air ouvert et noble lui conciliait à la fois l'amour et l'estime. Laure fut sensible à ces avantages de la nature; mais elle ne le lui laissa pas apercevoir. Pétrarque ne pouvant rien gagner sur son amante, ni par ses vers, ni par sa constance, ni par ses réflexions, entreprit divers voyages pour se distraire, et vint s'enfermer dans une maison de campagne à Vaucluse, près de Lisle, dans le comtat Venaissin. Les bords de la fontaine de Vaucluse retentirent de ses plaintes amoureuses. Il se sépara encore de l'objet de sa flamme, voyagea en France, en Allemagne, en Italie, et partout il fut reçu en homme d'un mérite distingué. De retour à Vaucluse, il y trouva ce qu'il souhaitait, la solitude, la tranquillité et ses livres. Sa passion pour Laure l'y suivit. Il célébra de nouveau dans ses écrits les vertus, les charmes de sa maîtresse, et les délicieux repos de son ermitage. Son nom était répandu partout. Il reçut dans un même jour des lettres du sénat de Rome, du roi de Naples, et du chancelier de l'université de Paris : on l'invitait de la manière la plus flatteuse à venir recevoir la couronne de poète sur ces deux théâtres du monde. Pétrarque préféra Rome à Paris; il passa par Naples, où il soutint un examen de trois jours en présence du roi Robert d'Anjou, le juge des savans, ainsi que leur Mécène. Arrivé à Rome, il fut couronné de lauriers, le jour de Pâques de l'année 1341. Après avoir reçu la couronne, il fut conduit en pompe à l'église de Saint-Pierre, à la voûte de laquelle il la suspendit. La qualité de poète lauréat lui fut confirmée dans des lettres pleines des éloges les plus magnifiques. Tous les princes et les grands hommes de son temps s'empressèrent à lui marquer leur estime. Les papes, les rois de France, l'empereur, la république de Venise, lui en donnèrent divers témoignages. Retiré à Parme, où il était archidiacre, il apprit la mort de la belle Laure : il repassa les Alpes pour revoir Vaucluse, et pour y pleurer celle qui lui avait fait aimer cette solitude. Après s'être livré quelque temps à sa douleur, il retourna en Italie en 1352, pour perdre de vue des lieux autrefois si chers, et alors insupportables. (*Voyez* NOVES.) Il passa à Milan, où les Visconti lui confièrent diverses ambassades. Rendu aux muses, il demeura successivement à Vérone, à Parme, à Venise et à Padoue, où il avait un canonicat : il en avait eu déjà un à Lombez, et ensuite un autre à Parme. Un seigneur du voisinage de Padoue lui ayant donné une maison de campagne à Arqua, tout près de cette ville, il y vécut 5 ans, dans les douceurs de l'amitié et dans les travaux de la littérature. Ce fut là qu'il reçut une faveur qu'il avait autrefois briguée sans avoir pu l'obtenir. Sa famille avait été bannie de la Toscane, et dépouillée de ses biens, pendant les querelles des Guelfes et des Gibelins. Les Florentins lui députèrent Boccace, pour le prier de venir honorer sa patrie de sa présence, et y jouir de la restitution de son patrimoine. Quelque sensible que fût Pétrarque à cet hommage que l'étonnement de son siècle payait à son génie alors unique, il ne voulut pas quitter sa douce retraite. Pétrarque avait rempli des missions importantes que lui avait confiées le duc de Milan. Quand Gènes se fut donnée à Jean Visconti, Pétrarque essaya, mais sans succès, de réconcilier cette république avec celle de Venise. Il se rendit auprès de l'empereur Charles IV, afin de terminer les sanglantes disputes des Guelfes et des Gibelins. Plus tard, et sous Galéas Visconti, il alla encore trouver Charles IV, et parvint à le dissuader d'une nouvelle expédition au-delà des Alpes. Il

en reçut pour récompense le diplôme de comte palatin, renfermé dans une riche boîte d'or. Il accepta le diplôme et renvoya la boîte au chancelier de l'empire. Il vint deux fois en France chargé de diverses missions : il s'y rendit en 1360 pour complimenter le roi Jean sur sa délivrance. Ce fut Pétrarque qui fit connaître *Sophocle* en Italie ; il rendit au monde littéraire les *Institutions oratoires de Quintilien* et d'autres morceaux d'anciens écrivains, et par ses conseils, Galéas Visconti fonda l'université de Pavie. Il était versé dans presque toutes les sciences sacrées et profanes, qu'il cultivait dans sa solitude. Il mourut en 1374, à 70 ans. Pétrarque passe avec raison pour le *restaurateur des lettres*, et pour le *père de la bonne poésie italienne*. Il se donna une peine extrême pour déterrer et pour conserver des manuscrits d'auteurs anciens. On trouve dans ses vers italiens un grand nombre de traits semblables à ces beaux ouvrages des anciens, qui ont à la fois la force de l'antique et la fraîcheur du moderne. Ses *Sonnets* et ses *Canzoni* sont regardés en Italie comme des chefs-d'œuvre. Ce qu'on admire le plus dans les vers de notre poète est cette douceur et cette mollesse élégante qui font son caractère, ce *molle atque facetum* dont parle Horace ; mais il n'est pas exempt des *concetti* et des pointes qui sont ordinaires aux poètes italiens. Ses *Triomphes* lui firent moins d'honneur, quoiqu'ils offrent de l'invention, des images brillantes, des sentimens nobles et de beaux vers. Tous les ouvrages de cet homme célèbre furent réimprimés à Bâle, en 1581, in-fol. Ses *poésies latines* sont ce qui, dans ce recueil, mérite le plus l'attention des gens de goût, après les poésies italiennes ; mais elles sont fort inférieures à celles-ci. Son poëme de la guerre punique, intitulé *Africa*, n'est pas digne d'un si grand poète, ni pour l'invention, ni pour l'harmonie, ni pour la versification. Ses autres ouvrages sont : | *De remediis utriusque fortunæ*, Cologne, 1471, in-4°, traduit en français en 2 vol. in-12, par M. de Grenaille sous ce titre : *Le Sage résolu contre la Fortune ;* | *De otio religiosorum ;* | *De vera sapientia ;* | *De vita solitaria ;* | *De contemptu mundi ;* | *Rerum memorabilium libri VI ;* | *De republica optime administranda ;* | *Epistolæ ;* les unes roulent sur la morale, les autres sur la littérature, d'autres sur les affaires de son temps ; | *Orationes ;* elles tiennent de la déclamation. Tous ces ouvrages sont assez faibles ; on n'y trouve le plus souvent que des choses communes, écrites d'un style ampoulé, quoique assez pur. Pétrarque a eu presque autant de commentateurs et de traducteurs que les meilleurs poètes de l'antiquité. Plus de 25 auteurs ont écrit sa *Vie*. Celle qu'on trouve dans le 28ᵉ volume des Mémoires du père Nicéron est fort inexacte. Il y en a deux qui méritent d'être distinguées, celle de Muratori, à la tête de l'édition qu'il a donnée des poésies de cet auteur, et celle de M. le baron de la Bastie, dans les *Mémoires* de l'académie des belles-lettres ; mais elles ont été effacées par les Mémoires que M. l'abbé de Sade a publiés sur ce poète, en 1764, en 3 vol. in-4°. En exaltant les qualités de son héros, il n'oublie ni ses vices ni ses défauts ; sa passion pour Laure, qui dans le fond, paraît avoir été un amour de chevalerie ; le libertinage de sa jeunesse, son aigreur dans la dispute et son humeur caustique, ses déclamations pleines de fiel et quelquefois de fureur, dont les ennemis de l'Eglise se sont prévalus pour étayer et confirmer leurs excès. Mais sur quel fondement et avec quel avantage peuvent-ils donner pour un de leurs précurseurs un homme fameux par l'alliage bizarre de la galanterie et de la débauche avec la qualité de chanoine et d'archidiacre, qui n'eut jamais ni la solidité d'esprit ni la gravité convenable pour s'élever contre les désordres ? Panégyriste oiseux de la vertu, et tout entaché des vices qu'il ne cessait de reprendre dans les pontifes et les autres prélats romains, il ne saurait passer dans l'esprit des gens sensés que pour un déclamateur sans titre et sans conséquence Peut-il mieux découvrir son coup-d'œil faux et sa tête exaltée, qu'en préconisant l'extravagant et séditieux Rienzi comme le restaurateur de la liberté romaine ; qu'en l'égalant aux Brutus, aux Camille, à tous les plus grands héros de l'ancienne Rome ? N'est-ce pas se décrier soi-même que de donner sur un pareil suffrage l'Eglise romaine pour la nouvelle Babylone, ou pour la prostituée de l'Apocalypse ? Encore en cela n'est-on pas du tout d'accord avec Pétrarque. Il vomit à la vérité les injures les plus atroces, les sarcasmes les plus sanglans contre la cour d'Avignon ; mais en même temps et invariablement il professe la foi du siége de Pierre, et rend un plein hommage à l'autorité de ses successeurs. Ainsi a-t-il ré-

Digitized by Google

futé d'avance les sectaires inconsidérés, qui n'ont érigé ses *Lettres latines* en renseignemens graves et de premier ordre que pour s'appuyer de ce témoignage factice. A ces écarts près, Pétrarque réunissait à des talens rares des qualités estimables; il fut fidèle à l'amitié, et plein de droiture et de probité au milieu des artifices de la cour. Quoiqu'il eût constaté ses faiblesses par la naissance d'un fils et d'une fille, il était pénétré des grands principes de la religion. Il en suivait scrupuleusement les pratiques; il jeûnait trois fois la semaine, et se levait régulièrement à minuit, pour payer à Dieu un tribut de louanges. La meilleure édition de ses *Poésies italiennes* est celle de Venise, 1756, 2 vol. in-4°. On peut y ajouter celle de Biagioli avec commentaire, 1821, 2 vol. in-8°. Ses *Vite dei pontefici ed imperatori romani*, Florence, 1478, in-fol., sont rares. Il a paru un *Essai historique et critique sur Pétrarque* (en anglais), Londres, année 1810, in-8°, et *Viaggi* ou *Voyages de Pétrarque en France, en Allemagne et en Italie*, Milan, 1820, 5 vol. in-8°. Les *Poésies de Pétrarque* ont été publiées en 1826 à Milan avec un *Commentaire* de M. le comte Jacques Léopardi, neuf cahiers in-18, formant un volume destiné à faire partie de la *Bibliotheca amœna*. Elles ont été réimprimées avec *additions* et *corrections* par Angelo Sicca, Padoue, 1829. On a de M. Camille Esminau un choix de ses *sonnets* traduits en vers français, Paris, 1830, in-8°.

PETREIUS (Théodore), né à Kempen, dans l'Over-Issel, le 17 avril 1567, se fit chartreux à Cologne, où il mourut le 20 avril 1640, après avoir été élevé à différentes charges dans son ordre. Il employa ses momens de loisir à composer ou à traduire divers ouvrages pour la défense de la foi catholique et pour l'honneur de l'ordre qu'il avait embrassé. Les principaux sont: | *Catalogue des écrivains de son ordre*, Cologne, 1609; | *Chronologie des papes et des empereurs*, Cologne, 1626, in-4°; | *Des mœurs et des erreurs des hérétiques*, Cologne, 1629, in-4°. Les recherches de Pétréius n'ont pas été assez grandes pour porter ces ouvrages à leur perfection.

PETRI (*Cunerus*), né à Duyvendych, en Zélande, reçut sa première éducation à Brouwershaven, étudia en philosophie à Louvain, fut fait pléban de Saint-Pierre dans la même ville, et créé docteur en 1560. Il montra constamment une grande aversion contre les nouveautés, et fut un des grands adversaires de Michel Baïus. On le choisit pour être le premier évêque de Leuwarden dans la Frise occidentale en 1570; il y tint, le 25 avril de la même année, un synode dont les statuts ont été publiés en 1719, dans l'histoire des évêques de Leuwarden, par Heussenius. Il y exerça toutes les fonctions d'un bon pasteur jusqu'à la prise de sa ville épiscopale: les calvinistes et les anabaptistes le tinrent prisonnier dans Barlingen, où il eut beaucoup à souffrir pendant deux ans. Il fut ensuite chassé du pays, et se retira à Munster, où il exerça pendant quelque temps les fonctions de suffragant, et finit par enseigner l'Ecriture sainte à Cologne, où il mourut le 15 février 1580, à 49 ans. On a de lui plusieurs *Traités* latins: | sur les *devoirs d'un prince chrétien*, Cologne, 1580, in-8°; | sur le *sacrifice de la messe*, Louvain, 1572; | sur l'*accord des mérites de J.-C. avec ceux des saints*; | sur le *célibat des prêtres*; | sur la *grâce*, etc.; | sur les *marques de la véritable Eglise*, Louvain, 1568; et dans la *Bibliotheca pontificia* de Rocaberti.

PETRI (*Suffridus*), né à Ryntsmageest, près de Dockum en Frise, le 13 juin 1527, mort à Cologne le 23 janvier 1597, enseigna les belles-lettres à Erfurt. Il fut ensuite secrétaire et bibliothécaire du cardinal de Granvelle, professeur en droit à Cologne, et historiographe des états de Frise. Les papes Sixte V et Grégoire XIII lui donnèrent des marques d'estime. Il se signala par plusieurs ouvrages; les principaux sont: | *De Frisiorum antiquitate et origine*, Cologne, 1590, in-8°; | *Apologia pro origine Frisiorum*, Franeker, 1603, in-4°; | *De Scriptoribus Frisiæ*, 1593, in-8°. Suffridus y donne une *Notice* de 165 écrivains frisons, rangés selon l'ordre chronologique. Il en faut supprimer au moins les 50 premiers, qui ne sont que des personnages imaginaires. Suffridus est assez exact sur les vrais écrivains de Frise; les détails qu'il donne sur un grand nombre sont très curieux. | Il a donné des *Versions* en latin d'*Athénagore*, des trois derniers livres de l'*Histoire ecclésiastique de Sozomène*, de *quelques livres de Plutarque*; toutes ces versions sont enrichies de *notes* et de *commentaires*; | *De illustribus Ecclesiæ scriptoribus auctores præcipui veteres*, Cologne, 1580; c'est une collection précieuse qui a été augmen-

Digitized by Google

tée par Aubert Le Mire et Jean-Albert Fabricius; | *Gesta pontificum leodiensium*, dans les *Gesta*, etc... de Chapeauville, tom. 3. Ce morceau de l'histoire de Liége va depuis 1389 jusqu'en 1505. Outre ces ouvrages, Suffridus en avait composé un très grand nombre dont on a sujet de regretter la perte. Il écrivait bien en latin, possédait le grec, était versé dans l'histoire sacrée et profane, dans le droit et la théologie; mais il manquait de critique.

PÉTRI (Barthélemy), docteur et chanoine de Douai, né à Lintré, près de Tirlemont, dans le Brabant, enseigna à Louvain, puis à Douai, où il mourut en 1630, à 85 ans. On lui doit : | le *Commonitorium* de Vincent de Lérins, avec de savantes notes, Douai, 1611 et 1631; | des *Commentaires* sur les *Actes des Apôtres*, Douai, 1622, in-4°; | l'*Edition* des *OEuvres posthumes* d'Estius, auxquelles il a ajouté ce qui manquait des Epîtres canoniques de saint Jean.

PÉTRONE (saint), évêque de Bologne, au 5e siècle, homme éminent en piété, écrivit la *Vie* des moines d'Egypte, pour servir de modèle à ceux d'Occident. Il avait fait un voyage exprès pour les connaître : la relation qu'il nous a donnée est dans le second livre des *Vies des Pères*. Voyez *Historia litt. Eccl. aquileiensis* de Fontanini.

PÉTRONE (*Petronius Arbiter*), naquit aux environs de Marseille. Son goût pour les plaisirs et les beaux-arts le fit connaître à la cour de Claude : il en fut comblé de bienfaits. Nommé proconsul de Bithynie, puis consul, il fut l'un des principaux confidens de Néron, et comme l'intendant de ses plaisirs; ce qui lui fit donner le surnom d'*Arbiter*. Sa faveur lui attira l'envie de Tigellin, autre favori de Néron, qui l'accusa d'être entré dans la conspiration de Pison contre l'empereur. Pétrone fut arrêté et condamné à perdre la vie. Il prévint le tyran et se fit ouvrir les veines. Saint-Evremont fait de cet épicurien le portrait le plus avantageux; c'est l'éloge du maître fait par un disciple. Il n'avait, dit Tacite, la réputation ni de prodigue, ni de débauché, comme la plupart de ceux qui se ruinent, mais d'un voluptueux raffiné, qui consacrait le jour au sommeil, et la nuit au plaisir. Ce courtisan est fameux par une *satire* qu'avant d'expirer il envoya cachetée à Néron, dans laquelle il faisait une critique de ce prince sous des noms empruntés. Voltaire conjecture que ce qui nous en reste n'en est qu'un extrait fait sans goût et sans choix par un libertin obscur. Pierre Petit déterra à Trau en Dalmatie, l'an 1665, un fragment considérable, qui contient la suite du *Festin de Trimalcion*. Ce fragment, imprimé l'année suivante à Padoue et à Paris, excita une guerre parmi les littérateurs. Les uns soutenaient qu'il était de Pétrone, et les autres le lui enlevaient. Petit défendit sa découverte et envoya le manuscrit à Rome, où il fut reconnu pour être du 15e siècle. Les critiques de France, qui en avaient attaqué l'authenticité, se turent lorsqu'on l'eut déposé dans la bibliothèque du roi. On l'attribue généralement aujourd'hui à Pétrone, et on le trouve à la suite de toutes les éditions qu'on a données de cet auteur licencieux. Le public n'a pas jugé si favorablement des autres fragmens, tirés d'un manuscrit trouvé à Belgrade en 1688, que Nodot publia à Paris en 1694. Quoique l'éditeur (Charpentier) et plusieurs autres savans les aient crus de Pétrone, les gallicismes et les autres expressions barbares dont il fourmille l'ont fait juger indigne de cet auteur. Ses ouvrages non contestés sont : | le *Poème de la guerre civile* entre César et Pompée, traduit en prose par l'abbé de Marolles, et en vers français par le président Bouhier, Hollande, 1737, in-4°. Pétrone, dégoûté de la gazette ampoulée de Lucain, opposa *Pharsale* à *Pharsale;* mais son ouvrage, quoique meilleur à certains égards, n'est nullement dans le goût de l'époque. C'est plutôt une prédiction des malheurs qui menaçaient la république dans les derniers temps. | Un autre *Poème sur l'éducation de la jeunesse romaine;* | deux *Traités*, l'un *sur la corruption de l'éloquence*, et l'autre *sur les causes de la perte des arts;* | un *Poème de la vanité des songes;* | le *Naufrage de Lycas;* | *Réflexions sur l'inconstance de la vie humaine;* | *Le Festin de Trimalcion*. Les bonnes mœurs ne lui ont pas obligation de cette satire. C'est un tableau des plaisirs d'une cour corrompue, et le peintre est plutôt un courtisan adulateur, qu'un censeur public qui blâme la corruption. On sait que Pétrone a le premier imaginé d'attribuer à la crainte la croyance d'un Dieu : *Primus in orbe Deos fecit timor*. Erreur aussi absurde qu'impie et funeste à la société humaine. Robertson l'a adoptée, avec beaucoup d'autres également révoltantes, dans son *Histoire de l'Amé-*

Digitized by Google

rique (tom. 2, page 376). Bayle l'avait d'abord goûtée; mais, plus sage que l'écrivain anglais, il l'a rejetée ensuite et l'a combattue en ces termes: « Nous pouvons dire tout le contraire de ce que » disait ce philosophe impie et libertin » qui assurait, plutôt par le plaisir de dire » un bon mot que par une véritable con- » viction, que c'était la crainte qui avait » établi la créance de la Divinité; car c'est » au contraire la seule crainte des châti- » mens qui fait que quelques-uns cher- » chent à se persuader qu'il n'y a point » de Dieu. » *Pensées diverses*, tom. 2. Les ouvrages de Pétrone furent trouvés en 1413 dans la Bibliothèque de Saint-Gall. Nodot en a traduit plusieurs, 1709, 2 vol. in-12, sans en exclure les peintures lascives qui ont mérité à Pétrone le titre de *Auctor purissimæ impuritatis*. M. Dujardin en a traduit aussi une partie sous le nom de *Boispréaux*: tous les deux eussent pu s'occuper d'un travail plus honnête et plus utile.

PETRONE-MAXIME. *Voy.* MAXIME.

PETROWITZ. *Voyez* ALEXIS.

PETRUCCI. *Voyez* LÉON X.

PETTHO (Grégoire), noble Hongrois, vivait vers la fin du 17e siècle. Il a donné une *Collection des Chroniques de Hongrie*, écrite dans la langue du pays, Vienne, 1711. André Spangury, jésuite, en a donné une édition augmentée, Cassovie, 1734, in-4°.

PETTY ou PETYT (Guillaume), économiste anglais, voyagea en France et en Hollande, fut professeur d'anatomie à Oxford, puis médecin du roi Charles II, qui le fit chevalier en 1661. Petty avait d'abord servi dans la marine, où il se fit des économies avec lesquelles il alla étudier la médecine en Hollande et à Paris. Il s'y fit connaître par une *machine* à copier les lettres qui lui mérita un *brevet*. Il passa à Oxford, y professa l'anatomie, et rendit la vie à une femme qui venait d'être pendue. Nommé professeur à Londres, puis médecin à l'armée d'Irlande, il se montra favorable à Cromwell, s'attacha depuis aux Stuarts, et devint grand arpenteur d'Irlande. Petty s'occupa de la construction maritime, de l'économie et de la mécanique. Il acquit des terres en Irlande, y établit des forges, des pêcheries, ouvrit des mines, et amassa une grande fortune. Il mourut à Londres en 1687; il était né à Rumsey, dans le comté de Southampton, en 1623. On a de lui un grand nombre d'ouvrages; les principaux sont: | un *Traité des taxes et des contributions*; | *Jus antiquum communium Angliæ assertivum*, in-8°: ouvrage intéressant pour l'Angleterre, où la chambre des communes a proprement l'administration des finances. Ce livre utile a été traduit en français sous ce titre: *La Défense des droits des communes d'Angleterre*, in-12. | *Britannia languens*, in-8°. Cet ouvrage est rare.

PEUCER (Gaspard), médecin et mathématicien, né à Bautzen, dans la Lusace, en 1525, fut docteur et professeur de médecine à Wittemberg. Il devint gendre de Mélanchthon, dont il répandit les erreurs, et des ouvrages duquel il donna une édition à Wittemberg, en 5 vol. in-fol. Peucer mourut à Dessau en 1602, à 78 ans. Outre cette édition, il nous reste de Peucer: | *De præcipuis divinationum generibus*; ce traité fut traduit en français par Simon Goulard, à Anvers, 1584, in-4°; | *Methodus curandi morbos internos*, Francfort, 1614, in-8°; | *De febribus*, ibid., 1614, in-8°; | *Vitæ illustrium medicorum*; | *Hypotheses astronomicæ*; | *Les noms des monnaies, des poids et des mesures*, in-8°. Auguste, électeur de Saxe, le fit enfermer pendant dix ans dans une étroite prison à Dresde et à Leipsick (1), parce qu'il s'efforçait de publier la doctrine des sacramentaires dans ses états. Il écrivit, dit-on, dans sa prison, ses pensées sur la marge des vieux livres qu'on lui donnait pour se désennuyer, et il faisait de l'encre avec des croûtes de pain brûlées et détrempées dans le vin: ressource ingénieuse, qu'on attribue aussi à Pellisson.

PEURBACH. *Voyez* PURBACH

PEUTINGER (Conrad), né à Augsbourg en 1465, fit ses études avec beaucoup de succès dans les principales villes d'Italie. De retour dans sa patrie, il montra le fruit des connaissances qu'il avait acquises. Le sénat d'Augsbourg le choisit pour son secrétaire et l'employa dans les diètes de l'empire, dans celles de Worms et dans les différentes cours de l'Europe. Peutinger ne se servit de son crédit que pour faire du bien à sa patrie; c'est à ses soins qu'elle dut le privilége de battre monnaie. Ce bon citoyen mourut en 1547,

(1) On montre encore à Leipsick l'endroit vrai ou faux de cette prison. Au reste, ce traitement était inconséquent de la part d'un prince qui s'était cru permis de secouer le joug de l'autorité en matière de religion.

Digitized by Google

à 82 ans, après avoir passé ses dernières années dans l'enfance. L'empereur Maximilien l'avait honoré du titre de son conseiller. Il était marié, et rendit sa femme heureuse ; il est vrai qu'elle était digne de lui par ses connaissances et par son caractère. Ce savant est principalement célèbre par la *Table* qui porte son nom. C'est une carte dressée sous l'empire de Théodose le Grand, dans laquelle sont marquées les routes que tenaient alors les armées romaines dans la plus grande partie de l'empire d'Occident. On en ignore l'auteur ; Peutinger la reçut de Conrad Celtes, qui l'avait trouvée dans un monastère d'Allemagne. François-Christophe de Scheib en a donné une magnifique édition in-fol., à Vienne, 1753, enrichie de dissertations et de savantes notes. Cette carte, devenue si fameuse, n'est pas l'ouvrage d'un géographe ni d'un savant, et dès lors la bizarre dispotion des rivages et la chimérique configuration des terres ne doivent pas nous paraître énigmatiques. Il n'y a là aucun mystère, mais seulement de l'ignorance. Il paraît que c'est l'ouvrage d'un soldat romain uniquement occupé des chemins et des lieux propres à camper, ou plutôt des lieux où il y avait eu quelque campement, où il s'était fait quelque ouvrage, quelque expédition, etc., sans s'embarrasser en aucune façon de la situation respective que ces lieux avaient dans l'arrangement géographique des différentes places du globe. Voici ce qu'en dit le savant Velser : *Auctorem geographiæ imperitum, mathematicas litteras in universum non doctum fuisse, necessario fatendum. Res enim loquitur, cum neque provinciarum circumscriptiones et figuræ, neque littorum canonibus respondeant. Inde fit ut non temere suspicer hæc in turbido castrensi, potius quam erudito scholarum pulvere nata.* On a encore de Peutinger : | *Sermones convivales, in quibus multa de mirandis Germaniæ antiquitatibus referuntur*, qui se trouvent dans le 1er vol. de la Collection de Schardius. La meilleure édition de cet ouvrage est celle d'Iéna, 1683, in-8°. | *De inclinatione romani imperii, et gentium commigrationibus*, à la suite de *Sermones convivales* et de *Procope*. On en trouve des extraits dans les écrivains de l'*Histoire des Goths*, de Vulcanius. | *De rebus Gothorum*, Bâle, 1531, in-fol. | *Romanæ vetustatis fragmenta in Augusta Vindelicorum*, Mayence, 1528, in-fol.

* **PEY** (Jean), ecclésiastique instruit et zélé, après avoir été curé dans le diocèse de Toulon, fut pourvu d'un canonicat de l'église métropolitaine de Paris. Obligé d'émigrer à la révolution, il se retira en Flandre, puis en Allemagne. Il est connu par un grand nombre d'écrits, dont les principaux sont : | *Vérité de la religion chrétienne prouvée à un déiste*, 1770, 2 vol.; | *Le Philosophe catéchiste*, ou *Entretien sur la religion entre le comte de*** et le chevalier de****, 1779, in-12 ; | *Observations sur la théologie de Lyon*, intitulée *Institutiones theologicæ, etc., Lugduni, fratres Perisse*, 1784, 1785, in-8° ; | *Le Sage dans la solitude*, imité d'*Young*, 1787, in-8° ; | *De l'autorité des deux puissances*, Strasbourg et Liége, 1781, 3 vol. in-8° ; Strasbourg et Bruxelles, 1788, 2 vol. in-8°. C'est le plus connu des ouvrages de l'abbé Pey, qui y réfute par des raisons solides les allégations des ennemis de l'autorité de l'Eglise. | *La loi de nature développée et perfectionnée par la loi évangélique*, Paris, 1789, in-8° ; | *Le Philosophe chrétien considérant les grandeurs de Dieu dans ses attributs et dans les mystères de la religion*, Louvain, 1793, in-8° ; | *Lettre pastorale du prince de Saxe, Venceslas, archevêque de Trèves, à son Eglise d'Augsbourg, traduite de l'allemand*, Paris, 1782, in-12 ; | *De la tolérance chrétienne, opposée au tolérantisme philosophique* ; | *Dévouement du chrétien à la sainte Vierge*. L'abbé Pey mourut à Constance en 1797. L'assemblée du clergé de 1775 avait donné des éloges à son zèle et à son talent.

* **PEYRARD** (François), ancien professeur de mathématiques spéciales au lycée Bonaparte, bibliothécaire de l'école polytechnique, naquit vers 1760 à Vial, dans la commune de Saint-Victor-Malescourt (Haute-Loire). Après s'être fait un nom dans les sciences par une érudition très distinguée, il s'attira, par son inconduite, l'animadversion des hommes sages, et mourut à l'hôpital Saint-Louis à Paris le 3 octobre 1822. Il a publié : | *de la Nature et de ses lois*, 4e édition, 1794, in-18 ; | *Cours de mathématiques à l'usage de la marine et de l'artillerie, par Bezout, édition revue et augmentée par F. Peyrard*, 1798-99, 4 vol. in-8°. Il y a eu 4 éditions originales de ce cours, indépendamment des éditions des diverses parties appropriées aux différentes professions, et plusieurs contrefaçons, particulièrement de l'*Arithmétique* qui a eu un grand nom-

Digitized by Google

bre d'éditions. | *Poésies complètes d'Horace, traduites par Batteux et F. Peyrard, avec le texte en regard*, Paris, 1803, 2 vol. in-12; | *de la Supériorité de la femme au-dessus de l'homme*, par H. Corneille Agrippa, avec un commentaire par M. Roetitg, Paris, 1803, in-12; | *Alphabet français*, 1805, in-8°; | les *OEuvres d'Archimède, traduites littéralement, avec un commentaire, précédées de sa vie et de l'analyse de ses ouvrages*, Paris, 1807, in-4°, fig.; 2ᵉ édition, 1808, 2 vol. in-8°, revue par Delambre qui y a joint un *Mémoire sur l'arithmétique des Grecs*. C'est la seule édition complète qui existe en français des *œuvres* du plus grand géomètre de l'antiquité. | *Statistique géométrique démontrée à la manière d'Archimède*, Paris, 1812, in-8°; | les *OEuvres d'Euclide en grec, en latin et en français, d'après un manuscrit très ancien qui était resté inconnu jusqu'à nos jours*, ouvrage approuvé par l'académie des sciences, Paris, 1814-18, 3 vol. in-4°, fig. Peyrard avait déjà donné, en 1804, une traduction littérale des élémens de géométrie, suivis d'un traité du cercle, du cylindre, etc. 1 vol. in-8°. | *Les Principes fondamentaux de l'arithmétique, suivis des règles nécessaires au commerce et à la banque*, 3ᵉ édition, Paris, 1822, in-8°. Il a laissé en manuscrit une traduction des *Coniques d'Apollonius de Perge*, qui a obtenu l'approbation de l'académie des sciences.

PEYRAT (Guillaume du), d'abord substitut du procureur-général, ensuite prêtre et trésorier de la Sainte-Chapelle à Paris, mourut en 1645. On a de lui: | l'*Histoire de la Chapelle* des rois de France, 1645, in-fol.; | des *Essais poétiques*, 1633, in-12, beaucoup moins estimés que l'ouvrage précédent, qui est savant et curieux.

PEYRE (Jacques d'AUZOLLES, sieur de la), gentilhomme auvergnat, né en 1571, fut secrétaire du duc de Montpensier, et mourut en 1642. Il s'était appliqué particulièrement à la chronologie; et comme elle n'était pas encore fort débrouillée, ses ouvrages en ce genre, quoique pleins d'inexactitudes et bizarrement intitulés, passèrent pour des chefs-d'œuvre aux yeux des ignorans. Parmi plusieurs rêveries, il soutenait que les impostures recueillies par Annius de Viterbe (et plus anciennes que lui) pouvaient être justifiées; qu'on pourrait ne donner à l'année que 364 jours, afin qu'elle commençât toujours par un samedi. Il eut des disputes assez vives avec le savant père Petau, qu'il accabla d'injures. Ses productions ne méritent pas d'être citées, à l'exception de l'*Anti-Babau*, Paris, 1632, in-8°, moins à cause de sa bonté que de sa singularité. Cependant on fit frapper une médaille en son honneur, avec le titre de *Prince des chronologistes*.

* PEYRE (Marie-Joseph), architecte du roi et membre de l'académie royale d'architecture, né à Paris en 1730, mort à Choisy-le-Roi, le 11 août 1785, cultiva l'art auquel il doit sa célébrité avec tant de succès qu'il fut envoyé à Rome en qualité de pensionnaire du roi. Il étudia en Italie les monumens antiques, et se fit remarquer par la hardiesse de ses conceptions, et par le style ferme et raisonné de ses plans; lorsqu'il eut fait de nouveaux progrès, il contribua à opérer dans l'architecture une révolution analogue à celle que Vien commença à effectuer dans la peinture. En 1765, Peyre publia un vol. in-folio contenant ses *OEuvres d'architecture*. On y remarque surtout ses plans d'un palais pour les académies, d'un autre palais pour un souverain et celui d'une église cathédrale. Bien que ses projets ne soient pas exempts des défauts que l'on remarque dans l'architecture du règne de Louis XV, tous portent l'empreinte du génie et se distinguent par un style élevé, une habile disposition des plans et une grande pureté dans l'emploi des différens ordres. Cet ouvrage a eu une seconde édition donnée par son fils, Paris, 1795, in-folio. Le monument le plus important qui restait de ce célèbre architecte était le *théâtre de l'Odéon*, à Paris, qui fut détruit par un incendie en 1818. On a aussi de lui une *Dissertation sur la distribution des anciens comparée à celle des modernes*, etc. A ses *OEuvres*, publiées en 1765, on joint un supplément qui a paru avec la troisième édition.

* PEYRE (Antoine-François), architecte, frère du précédent et surnommé *le Jeune*, naquit à Paris le 5 avril 1739. Il étudia d'abord la peinture, et particulièrement la perspective, et il acquit, dans cette branche importante de l'art, une connaissance assez profonde, comme le prouvent les dessins suivans qui ornent le musée royal: l'*Intérieur de la basilique de St.-Pierre, la Vue de la coupole et du baldaquin éclairés par la croix lumineuse du vendredi saint*, une autre *Vue de la colonnade au moment de la*

Digitized by Google

procession de la Fête-Dieu. Cependant les succès de son frère le décidèrent à embrasser l'architecture : il brilla dans tous les concours, et il obtint enfin le grand prix qui lui valut la pension de Rome en 1763. Il y cultiva avec ardeur l'art qu'il avait définitivement embrassé, sans négliger celui qu'il avait suivi en premier lieu, et il revint à Paris, remportant dans son portefeuille tous les beaux modèles, et dans son esprit toutes les raisons de leurs beautés. Il fut nommé successivement contrôleur des bâtimens du roi à Fontainebleau et à Saint-Germain. Il fit construire dans cette dernière ville deux petites églises, dont les connaisseurs admirent la bonne ordonnance et la justesse des proportions; mais ce qui contribua particulièrement à le faire connaître, c'est le choix que l'académie d'architecture fit de lui pour l'envoyer à Coblentz construire le palais de l'électeur de Trèves, qui avait demandé à la France un architecte habile. Le palais qu'il s'agissait de construire avait été commencé sur un plan vicieux et beaucoup trop vaste : les constructions étaient déjà hors de terre, il aurait été convenable de tout détruire; mais il vint à bout, en se servant des constructions déjà faites, de corriger les vices du plan, d'en diminuer l'étendue, d'en restreindre considérablement les dépenses, et d'y ajouter de nouvelles beautés. Le succès qu'il obtint dans cette entreprise, quoique en pays étranger, lui fit une grande réputation en France. Retiré à Fontainebleau, pendant les momens les plus orageux de la révolution, il s'efforça de soustraire à la fureur des sicaires divers objets d'arts, particulièrement les bronzes qui embellissaient cette résidence royale. C'en était assez pour le rendre suspect : il fut détenu au château, que l'on avait changé en une maison de force, et il ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor. Depuis, il fut nommé successivement membre de l'institut, du conseil des bâtimens civils, de l'administration des hospices, et il mourut le 7 mars 1823. M. Quatremère de Quincy a prononcé son *Eloge*. *Voyez* le *Moniteur* du 26 janvier 1824. Mahul l'a reproduit presque en entier dans le tome 4 de son *Annuaire nécrologique*. On a de cet architecte : | *Restauration du Panthéon français; compte rendu, etc.*, 1799, in-4°; | *OEuvres d'architecture d'Antoine Peyre*, Paris, Didot, 1819-20, in-folio, et plusieurs *Mémoires* dans la collection de ceux de l'institut. Il a été l'éditeur d'une 2e édition des *OEuvres* de son frère *Marie-Joseph Peyre*, ancien architecte du roi, Paris, 1795, in-folio. On a publié : *Notice de tableaux, dessins, gouaches, etc., composant le cabinet et la bibliothèque de feu M. Peyre*, Paris, 1823, in-8° de 20 pages.

PEYRÈRE (Isaac de la), né en 1594, à Bordeaux, de parens protestans, entra au service du prince de Condé, auquel il plut par la singularité de son esprit. Il s'imagina, en lisant le chap. V de l'*Epître aux Romains* de saint Paul, qu'Adam n'était pas le premier homme. Pour prouver cette opinion extravagante, il mit au jour, en 1655, un livre imprimé en Hollande, in-4° et in-12 sous ce titre : *Præadamitæ, sive Exercitatio super versibus 12, 13, 14 capitis 5 Epistolæ Pauli ad Romanos*. Cet ouvrage fut condamné aux flammes à Paris, et l'auteur mis en prison à Bruxelles, à la sollicitation de l'archevêque de Malines. Le prince de Condé ayant obtenu sa liberté, il passa à Rome en 1656, et y abjura, entre les mains du pape Alexandre VII, le calvinisme et le préadamisme. On croit que sa conversion ne fut pas sincère, du moins par rapport à cette dernière hérésie. Il est certain qu'il avait envie d'être chef de secte. Son livre décèle son ambition; il y flatta les juifs, et les appelle à son école. De retour à Paris, malgré les instances que lui avait faites le pontife pour le retenir à Rome, il rentra chez le prince de Condé en qualité de bibliothécaire. Quelque temps après, il se retira au séminaire des Vertus à Aubervilliers, près de Paris, où il mourut en 1676, à 82 ans, après avoir reçu les sacremens de l'Eglise. On rapporte néanmoins qu'ayant été pressé, à l'article de la mort, de rétracter son opinion sur les préadamites, il répondit : *Hi quæcumque ignorant, blasphemant*. On le soupçonna toute sa vie de n'être attaché à aucune religion, moins peut-être par corruption de cœur que par vanité et par bizarrerie d'esprit. Il avait des connaissances, et il écrivait assez bien en latin. Outre l'ouvrage déjà cité, on a de lui | un traité aussi singulier que rare, intitulé : *Du rappel des Juifs*, 1643, in-8°; | une *Relation du Groënland*, 1647, in-8°; | celle de *l'Islande*, 1663, in-8°, aussi intéressante; | une *Lettre à Philotime*, 1658, in-8°, dans laquelle il expose les raisons de son abjuration et de sa ré-

Digitized by Google

tractation, etc. Son ouvrage *Præadamitæ* a été solidement réfuté par le Prieur. (*V. ce nom.*) Un poète lui fit cette épitaphe, rapportée par *Moréri* :

La Peyrère ici gît, ce bon Israélite,
Huguenot, Catholique, enfin Préadamite :
Quatre religions lui plurent à la fois ;
Et son indifférence était si peu commune,
Qu'après quatre-vingts ans qu'il eut à faire un choix,
Le bonhomme partit, et n'en choisit pas une.

PEYRÈRE (Abraham), frère du précédent, avocat au parlement de Bordeaux, est auteur d'un recueil des *Décisions du parlement de Bordeaux*, dont la dernière édition est de 1725, in-fol.

* **PEYRILHE** (Bernard), médecin de Paris, né en 1735 à Perpignan, mort dans la même ville en 1804, fut professeur de matière médicale à la faculté de Paris, et membre de plusieurs sociétés savantes. On lui doit le tome 2 de l'*Histoire de chirurgie, depuis son origine jusqu'à nos jours*, Paris, 1774-80, 2 vol. in-4°, fig; ouvrage plein d'érudition et qui suppose beaucoup de recherches. Le tome premier avait été publié par Dujardin ; le 3e vol. que Peyrilhe avait composé seul est resté inédit. Sue a donné l'énumération de tous ses ouvrages.

* **PEYRON** (Jean-François-Pierre), peintre, né à Aix en Provence, en 1744, étudia d'abord les ouvrages de Poussin, quoiqu'ils fussent discrédités depuis longtemps dans l'école française, et se fit beaucoup de réputation par un tableau représentant la *Mort de Sénèque*, qui obtint le grand prix, en 1773. Ce tableau était une protestation éclatante contre le mauvais goût qui régnait alors. Peyron résolut de marcher sur les traces de Vien qui avait commencé une réforme, et il contribua, par ses leçons, comme par ses ouvrages, à ramener la peinture à l'imitation de l'antique, c'est-à-dire de la nature. On sait que David a eu la gloire d'achever cette révolution et de devenir le chef d'une école nouvelle. Ce grand peintre, en assistant aux funérailles de Peyron, fit son éloge d'un seul mot : *Peyron*, dit-il, *m'a ouvert les yeux*. Sa mort arriva le 20 janvier 1815. Il avait été admis à l'académie de peinture en 1783, nommé directeur de la manufacture des Gobelins en 1785, et chargé de plusieurs travaux importans pour le roi. Il avait tout perdu à la revolution, et dès lors il ne fit que languir jusqu'à sa mort. Ses principaux tableaux sont un *Cimon qui se dévoue à la prison pour en retirer et faire inhumer le corps de son père*, et *Paul Emile s'indignant de l'humiliation où se réduit Persée, qui se prosterne à ses pieds*. Ces deux tableaux se trouvent au musée royal. On estime aussi une *Mort de Socrate*, un des meilleurs tableaux de notre temps, qui décore aujourd'hui une des salles du palais des députés. Sa composition est sage, raisonnée, quelquefois un peu trop méthodique, mais toujours pleine d'intérêt. Ce qui le distingue principalement, c'est la transparence et la suavité de ses teintes, la fermeté, la vivacité de sa touche. Dans ses derniers tableaux, ses chairs sont un peu violettes ; mais les lumières sont toujours habilement ménagées. Peyron a aussi gravé neuf pièces à l'eau forte, dont quatre d'après ses propres dessins, quatre d'après le Poussin et une d'après Raphaël. Cette dernière retrace une première pensée de la grande Sainte-Famille.

* **PEYRON** (Jean-François), frère du précédent, né à Aix le 4 octobre 1748, devint commissaire des colonies, et mourut à Goudelour le 18 août 1784. Il avait été auparavant secrétaire d'ambassade à Bruxelles, et secrétaire de M. de Bussy gouverneur de Pondichéry. Il a traduit plusieurs ouvrages de l'anglais : | les *Méditations d'Hervey*, avec Letourneur, 1770, in-8°, souvent réimprimées ; | *Lettres d'un Persan en Angleterre, à son ami à Ispahan*, ou *Nouvelles Lettres persannes* (de Littleton), 1770, in-12 ; | *le Fourbe*, comédie en 5 actes et en prose, de Congrève, 1775, in-8° ; | *Choix de lettres du lord Chesterfield à son fils*, 1776, in-12 ; | *Jeux de Calliope*, ou *Collection de poèmes anglais, italiens, allemands et espagnols*, 1776, in-12. On a encore de lui : *Essais sur l'Espagne, et voyage fait en 1777 et 1778, où l'on traite des mœurs, du caractère, des monumens, du commerce, du théâtre et des tribunaux particuliers à ce royaume*, Genève, 1780, 2 vol. in-8°, contrefait sous ce titre : *Voyage en Espagne pendant 1777 et 1778*, 1782, 2 vol. in-8°.

PEYRONIE (François GIGOT de la), né à Montpellier, en 1678, exerça longtemps la chirurgie à Paris, avec un succès distingué, qui lui mérita la place de premier chirurgien de Louis XV, qui lui conféra, en 1721, des lettres de noblesse. Ayant guéri, en 1738, le Dauphin d'un dépôt survenu à la mâchoire inférieure, le roi lui fit don d'une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre. Il pro-

Digitized by Google

fita de sa faveur auprès de Louis XV pour procurer à son art des honneurs qui animassent à le cultiver, et des établissemens qui servissent à l'étendre. L'académie royale de chirurgie à Paris fut fondée par ses soins en 1731, éclairée par ses lumières, et encouragée par ses bienfaits. A sa mort, arrivée à Versailles en 1747, il fit des legs considérables à la communauté des chirurgiens de Paris, et à celle de Montpellier. La Peyronie était membre de l'académie des sciences. M. Briot, de Besançon, a fait son *Eloge* en 1820, in-8°.

* PEYROT (JEAN-CLAUDE), prieur-curé de Pradinas, et poète rouerguois, né à Milhau en 1709, s'adonna à la poésie et à la musique d'église, et débuta par quatre *Sonnets* en l'honneur de la Vierge, lesquels lui méritèrent trois prix et un accessit à l'académie de Toulouse. Il obtint encore trois autres prix pour son *Combat pastoral*, qui portait pour titre *Amuser et instruire ;* son poème sur le commerce, et une *Eglogue* ayant pour titre l'*Esprit de contradiction*. Tous les ouvrages que nous venons de citer sont écrits en français ; mais après ce dernier il ne composa plus qu'en patois, où il acquit de nouveaux succès, et devint, pour ainsi dire, le *Théocrite* du Rouergue, ainsi que Gaultier et Goudouli l'avaient été du Languedoc. On a recueilli plusieurs de ses *OEuvres* sous ce titre : *OEuvres patoises et françaises de Claude Peyrot, ancien prieur de Pradinas*, dans lesquelles on trouve les *Quatre saisons*, ou *les Géorgiques patoises*, suivies de plusieurs pièces fugitives, etc., Milhau, 1810, 1 vol. in-8°, 3e édit. Les *Quatre saisons* sont l'ouvrage le plus remarquable de ce recueil, qui contient en outre une *Ode* sur la maladie de Louis XV à Metz, des *Epîtres*, des *Complimens*, des *Bouts-Rimés*, etc. L'abbé Peyrot se retira pendant la révolution au village de Paillas, où il vécut dans la retraite jusqu'à sa mort, arrivée en 1795, âgé de 86 ans.

PEYROUSE. *Voyez* LAPÉROUSE.

PEYSSONNEL (CHARLES de), né à Marseille en 1700, sut allier le commerce avec l'érudition. Il mérita, par son intelligence dans le négoce, la place de secrétaire de l'ambassade de France à Constantinople, puis celle de consul à Smyrne, qu'il remplit avec beaucoup de désintéressement et à l'avantage des commerçans. Ses connaissances dans les antiquités lui ouvrirent les portes de l'académie des inscriptions. Les *Mémoires* qu'il présenta à cette société, et en particulier sa *Dissertation sur les rois du Bosphore*, prouvent combien il était digne d'y être agrégé. Il mourut en 1757. Il contribua de même que l'un de ses frères à créer une académie à Marseille.

* PEYSONNEL (LOUIS-CHARLES), fils du précédent, né à Marseille en 1727, fut, comme son père, consul-général à Smyrne, et associé-correspondant de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Il mourut à Smyrne en 1790. On a de lui plusieurs ouvrages curieux et piquans : | *Observations historiques et géographiques sur les peuples barbares qui ont habité les bords du Danube et du Pont-Euxin*, 1765, in-4° ; | *Traité sur le commerce de la mer Noire*, 1787, 2 vol. in-8° ; | *Examen du livre intitulé :* Considérations sur la guerre actuelle des Turcs, par Volney, 1788, in-8° ; | *Situation politique de la France, et ses rapports actuels avec toutes les puissances de l'Europe*, 1789 ; nouvelle édition, augmentée, 1792 ; | *Discours sur l'alliance de la France avec les Suisses et les Grisons*, 1790, in-8°.

PEZAI ou PEZAY (ALEXANDRE-FRÉDÉRIC-JACQUES MASSON, marquis de), né à Versailles en 1741, s'attacha d'abord à la littérature, et entra ensuite dans le service. Il devint capitaine de dragons, donna des leçons de tactique à Louis XVI, fut nommé inspecteur-général des gardecôtes, et quelque temps après exilé dans sa terre (1), où il mourut en 1777. Il a donné quelques poésies dans le genre érotique, et quantité de pièces fugitives répandues dans l'*Almanach des Muses ;* elles sont incorrectes et quelquefois trop libres. Nous avons encore de lui : | une *Traduction* de Catulle, peu estimée ; | *Les Soirées helvétiennes, alsaciennes et franc-comtoises*, in-8°, 1770, écrites avec trop de négligence ; | *La Rosière de Salency*, pastorale en trois actes ; | les *Campagnes de Maillebois*, 3 vol. in-4°, et un vol. de cartes. (*Voyez* MAILLEBOIS.) On a recueilli en 1791 plusieurs de ces écrits, sous le titre d'*OEuvres agréables et morales*, Paris, 1791, 2 vol. in-12, où se trouve une notice de sa *Vie*, qui, mal-

(1) Il s'attira cette disgrâce par son indiscrétion, la hauteur de ses manières, et l'air d'une mystérieuse importance qu'il se donnait, et par lequel il trahit une partie du secret et de ses liaisons avec le roi.

Digitized by Google

gré le ton d'éloge qui y règne, ne laisse pas d'avoir un air aventurier. C'était un esprit léger, inquiet, irritable. Les philosophes de cette époque le regardaient comme un des leurs. Il était en correspondance avec Voltaire, qui lui a adressé des vers, et fréquentait J.-J. Rousseau, qui lui lut ses *Confessions*. (*Voyez* le *Journ. hist. et lit.* 1er novembre 1791, p. 343.)

PEZENAS (Esprit), né à Avignon en 1692, se fit jésuite, s'appliqua particulièrement à l'étude des mathématiques, et fut nommé, en 1728, professeur royal d'hydrographie et de physique à Marseille, emploi qu'il remplit avec distinction jusqu'en 1749. L'astronomie devint son occupation favorite. Après l'extinction de son ordre, il se retira dans sa patrie, où il mourut le 4 février 1776. Sa douceur, son honnêteté, le firent autant aimer, que ses connaissances variées et ses vertus religieuses le firent estimer. On a de lui un grand nombre d'ouvrages : | *Elémens du pilotage*, 1733 et 1754, in-8°; | *Pratique du pilotage*, 1741 et 1749, in-8°, Avignon, 1778; | *Astronomie des marins*, 1766, in-8°. On a aussi de lui beaucoup de traductions bien faites, entre autres du *Traité des fluxions* de Maclaurin, des *Elémens d'Algèbre* du même, du *Microscope* de Backer, du *Cours complet d'optique*, de Smith, 1767, 2 vol. in-4°; du *Dictionnaire des arts et des sciences*, de Deyche, 1756, 2 vol. in-4°; du *Cours de physique expérimentale*, de Désaguliers, 1751, 2 vol. in-4°, etc.

PEZRON (le père Paul), né à Hennebon en Bretagne, l'an 1639, se fit bernardin dans l'abbaye de Prières en 1661. Il fut reçu docteur de Sorbonne en 1682, et régenta ensuite au collége des bernardins à Paris avec autant de zèle que de succès. Son ordre lui confia plusieurs emplois honorables, dans lesquels il fit paraître beaucoup d'amour pour la discipline monastique. En 1697, il fut nommé abbé de la Charmoie; mais son amour pour l'étude l'engagea à donner, en 1703, la démission de son abbaye, dont il ne se réserva rien. Il s'enferma alors plus que jamais dans son cabinet, et s'y livra au travail le plus assidu et le plus constant. Ses occupations affaiblirent sa santé, et il mourut à Chessi en 1706, à 67 ans. La nature l'avait doué d'une mémoire prodigieuse et d'une ardeur infatigable. Son érudition était profonde; mais elle n'était pas toujours appuyée sur des fondemens solides. Parmi les conjectures dont ses ouvrages sont remplis, il y en a quelques-unes d'heureuses, et beaucoup plus de hasardées. On a de lui : | un Traité intitulé l'*Antiquité des temps rétablie*, 1687, in-4°. L'auteur entreprend de soutenir la chronologie du texte des Septante, contre celle du texte hébreu de la Bible; il donne au monde plus d'ancienneté qu'aucun autre chronologiste avant lui. | Un gros vol. in-4°, 1691, intitulé : *Défense de l'antiquité des temps*, contre les PP. Martianay et Le Quien, qui avaient attaqué cet ouvrage par des raisons solides; | *Essai d'un commentaire sur les prophètes*, 1693, in-12; il est littéral et historique, et il jette de grandes lumières sur l'histoire des rois de Juda et d'Israël. Il y entreprend d'arranger et d'expliquer les prophéties selon l'ordre chronologique. | *L'Histoire évangélique confirmée par la judaïque et la romaine*, 1696, 2 vol. in-12 : ouvrage savant, et qui forme une espèce de démonstration historique du christianisme, puisée dans des sources que ses ennemis ne peuvent récuser. On y trouve tout ce que l'histoire profane fournit de plus curieux et de plus utile, pour appuyer et pour éclaircir la partie historique de l'Evangile. Le père de Colonia et M. Lardner (*voyez* ces noms) ont en partie rempli le même but. | *De l'antiquité de la nation et de la langue des Celtes, autrement appelés Gaulois*, etc., 1703, in-8°; livre plein de recherches.

PFAFF (Jean-Christophe), théologien luthérien, né en 1631 à Tfule-Lingen, dans le duché de Wurtemberg, enseigna la théologie à Tubingen avec réputation, et y mourut en 1720. On a de lui : | une *Dissertation sur les passages de l'ancien Testament allégués dans le nouveau*, savante, quoique d'une critique qui pourrait être quelquefois plus exacte; | un recueil de *Controverses*, accueilli par ceux de son parti, ainsi que quelques autres ouvrages empreints du même esprit.

PFAFF (Christophe-Matthieu), fils du précédent, professeur en théologie, et chancelier de l'université de Tubingen, né à Stuttgard en 1686, est auteur de plusieurs ouvrages en latin, entre autres : *Institutiones theologicæ*, 1716 et 1721, 2 vol. in-8°. On lui doit l'édition du *Fragmenta anecdota sancti Irenæi*, grec et latin. La liste complète de ses ouvrages

occupe une feuille d'impression dans les ouvrages allemands.

PFANNER (Tobie), né à Augsbourg en 1641, d'un conseiller du comté d'Oëttengen, fut secrétaire des archives du duc de Saxe-Gotha, et chargé d'instruire dans l'histoire et dans la politique les princes Ernest et Jean-Ernest. La manière dont il remplit ces emplois le fit nommer, en 1686, conseiller de toute la branche Ernestine. Il était si versé dans les affaires, qu'on l'appelait *les Archives vivantes de la maison de Saxe*. Ce savant mourut à Gotha, en 1717. Ses principaux ouvrages sont : | l'*Histoire de la paix de Westphalie ;* l'édition de Gotha, 1697, in-8°, est la meilleure : cette histoire a été effacée par celle du père Bougeant ; | l'*Histoire des assemblées de* 1652, 1653 et 1654, Weimar, 1694, in-8° ; | un *Traité des princes d'Allemagne ;* | la *Théologie des païens ;* | un *Traité du principe de la foi historique*, etc. Tous ces ouvrages sont écrits en latin avec assez peu d'élégance ; mais ils sont faits avec soin.

PFEFFEL (Jean-André), graveur d'Augsbourg, né vers 1690, mort depuis quelques années, se fit connaître par son intelligence dans le dessin et par la délicatesse de son burin. Il fut chargé des planches d'un ouvrage très considérable, intitulé : *La Physique sacrée*, qui parut en 1725. Ce livre est recherché des curieux pour la beauté des figures. Il contient 750 gravures en taille douce, faites sur le plan et les dessins de Pfeffel, et exécutées sous ses yeux par les plus habiles graveurs de son temps. (*Voyez* SCHEUCHZER Jean-Jacques.) — Il ne faut pas le confondre avec un PFEFFEL (Christian-Frédéric), né en 1726 et mort en 1807, dont nous avons un *Abrégé de l'histoire et du droit public d'Allemagne*, et dont la seconde édition a paru à Paris, 1776, 2 vol. in-4°, 1777, 2 vol. in-8° ; ouvrage plein de vues lestes et fausses, fruit d'une partialité qui a plus d'un objet. La première édition était moins défectueuse. *Voyez* le *Journ. hist. et litt.* 1er décembre 1777, p. 482.

* **PFEFFEL** (Gottlieb-Conrad), littérateur allemand, né à Colmar en 1736, dirigea depuis 1773 jusqu'à 1792, avec son ami Lersé, une maison d'éducation sous le nom d'*école militaire* pour les jeunes protestans : mais la révolution détruisit cet établissement, et Pfeffel se livra entièrement à la littérature, jusqu'à sa mort arrivée à Colmar en 1809. Ses principaux ouvrages sont : | *Essais poétiques*, 1751, in-8°, en 3 parties, Bâle, 1789, 1790 ; Vienne, 1791 ; Francfort et Leipsick, 1796, et Tubinguen, 1802-10, 10 vol. in-8°. On y trouve des épigrammes, de petits contes, des odes, des épîtres et des fables. Ces dernières, narrées avec facilité, offrent une lecture agréable. | *Amusemens dramatiques*, traduits ou plutôt imités du français, contenant environ 25 tragédies ou comédies en 5 collections, Francfort, 1765, 66, 67, 70, 74 ; | *Hochets dramatiques*, Strasbourg, 1769, faits pour ses enfans et ceux de ses amis ; | *Principes du droit naturel*, Colmar, 1781 (en français) ; | *Magasin historique pour la raison et le cœur*, 2 vol. in-8°, Strasbourg, 1792, en français et en allemand. Il a été aussi un des traducteurs de la *Géographie de Busching*. Méhée de la Touche a traduit en français : *Contes, Nouvelles et autres pièces posthumes*, de Pfeffel, 1825, 2 vol. in-12. On a encore en français : *Collection des contes et nouvelles de Pfeffel*, traduits de l'allemand ; Paris, 1825, 7 vol. in-12, et *dix Nouvelles, par Pfeffel*, 1826, 4 vol. in-12.

* **PFEFFEL** (Christian-Frédéric), frère du précédent, né à Colmar en 1726, fit d'excellentes études et perfectionna son éducation par des voyages. Il succéda en 1768 à son père dans la place de jurisconsulte du roi de France en Alsace et de stettmestre de Colmar, et remplit plusieurs fonctions diplomatiques pour les cours de France, de Saxe et de Deux-Ponts. Pfeffel mourut en 1807. Nous avons de lui : | *Abrégé chronologique de l'histoire et du droit public d'Allemagne*, 1776, 2 vol. in-4°, 1777, 2 vol. in-8° ; | *Recherches historiques concernant les droits du pape sur la ville et l'état d'Avignon, avec pièces justificatives*, Paris, 1768, in-8° ; | *Etat de la Pologne avec un abrégé de son droit public et les nouvelles constitutions*, etc., ibid., 1770, un volume in-12.

PFEFFERCORN (Jean), fameux juif, natif de Cologne, se donna long-temps pour le Messie parmi ceux de sa nation ; ensuite s'étant fait chrétien, il tâcha de persuader à l'empereur Maximilien de faire brûler tous les livres hébreux, à l'exception de la Bible, « parce que, dit-il, ils contiennent des blasphèmes, » de la magie, et autres choses aussi dangereuses. » L'empereur publia, en 1510, un édit conforme à la demande de Pfeffercorn. Reuchlin, par ses écrits et ses dis-

cours, tâcha d'empêcher l'exécution de cet édit. Pfeffercorn composa le *Miroir manuel*, pour soutenir son sentiment; Reuchlin y opposa le *Miroir oculaire*, qui fut condamné par les théologiens de Cologne, par la faculté de théologie de Paris, et par le père Hochstrat, dominicain. inquisiteur de la foi. (*Voyez* REUCHLIN) Pfeffercorn vivait encore en 1517. Outre le *Miroir manuel*, écrit en allemand, on a encore de lui : | *Narratio de ratione celebrandi Pascha apud Judæos*; | *De abolendis scriptis Judæorum*, *etc*.

PFEIFFER (AUGUSTE), savant orientaliste allemand, naquit à Lawembourg en 1640. Il tomba, à l'âge de 5 ans, du haut d'une maison. Il se fracassa tellement la tête par cette chute, qu'on le releva pour mort, et qu'on se disposait à l'ensevelir; mais sa sœur, en cousant le drap mortuaire autour du petit corps, le piqua dans un des doigts, et s'apercevant qu'il l'avait retiré, elle le rendit à la vie par le secours de la médecine. On le mit aux études, et dans peu de temps il se rendit très habile dans les langues orientales. Il les professa à Wittemberg, à Leipsick et en différens autres lieux, et fut appelé à Lubeck en 1690, pour y être surintendant des églises. C'est dans cette ville qu'il finit ses jours en 1698. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de critique sacrée et de philosophie, en latin et en allemand. Les principaux de ceux du premier genre sont : | *Pansophia mosaïca*; | *Critica sacra*, Dresde, 1680, in-8°; | *De Mazora*; | *De Trihæresi Judæorum*; | *Sciagraphia systematis antiquitatum hebræarum*; | *Dubia vexata Scripturæ sacræ*; | *Decas electa exercitationum biblicarum*; | *Antichiliasmus*; | *Thesaurus hermeneuticus*; | *Decades duæ*, *de antiquis Judæorum ritibus*; | *Specimen antiquitatum sacrarum*. Tous ses ouvrages de philosophie ont été imprimés à Utrecht, en 2 vol. in-4°. Ses livres d'érudition sont assez recherchés.

* PFEIFFER (JEAN-FRÉDÉRIC), économiste allemand, né en 1718 à Berlin, servit d'abord dans l'armée prussienne, et fut ensuite commissaire des guerres, puis conseiller de guerre et des domaines. A la paix, le roi de Prusse le chargea des établissemens projetés pour la Marche électorale, et environ 150 villages et établissemens ruraux ou industriels s'élevèrent sous son inspection. Il avait été élevé à la charge de conseiller intime; mais une accusation de concussion au sujet de fournitures de bois, lui occasiona quelques désagrémens, et le détermina à quitter sa patrie. Il trouva de l'emploi auprès de plusieurs petits princes de l'empire; mais il y renonça bientôt pour se livrer tout entier à l'économie publique, et visiter les diverses contrées de l'Europe. Il est mort le 5 mars 1787, à Mayence, où il avait accepté la chaire des sciences économiques. Ses principaux ouvrages sont : | *la Culture de la soie en Allemagne*, Berlin, 1748, in-8°; | *Précis de toutes les sciences économiques*, Manheim, 1770-78, 4 vol. in-4°; | *Histoire de la houille et de la tourbe*, 1774, in-8°; | *Secret d'améliorer la houille et la tourbe*, 1777, in-8°, traduit en français, avec l'ouvrage précédent, Paris, 1787, in-8°; | *Projets d'améliorations et idées franches sur plusieurs objets concernant les subsistances*, *la population et l'économie politique en Allemagne*, Francfort, 1777, 2 vol. in-8°; | *Précis de la vraie et de la fausse politique*, Berlin, 1778, 2 vol. in-8°; | *Science naturelle de la police*, Francfort, 1779, 2 vol. in-8°; | l'*Antiphysiocrate*, ou *Examen détaillé du prétendu système physiocratique*, Francfort, 1780, in-8°; | *les Manufactures et les fabriques d'Allemagne dans leur état actuel*, *avec des observations sur les moyens de les perfectionner*, 1780, 2 vol. in-8°; | *Principes de la science financière*, Francfort, 1781; | *Principes de la science forestière*, 1781, in-8°; | *Examen critique d'écrits remarquables de ce siècle sur l'économie politique*, *les finances*, *la police*, Francfort, 1781, 6 vol. in-8°; | *Principes de l'économie générale*, 1782-83, 2 vol. in-8°; | *Examen des jets d'amélioration pour la félicité publique et les puissances de l'Allemagne*, Francfort, 1786; | *Principes et règles de l'économie politique*, publiés par Mores, Mayence, 1787.

PFIFFER ou PFYFFER (LOUIS), né à Lucerne en 1530 d'une famille féconde en grands capitaines, porta de bonne heure les armes au service de la France. Capitaine dans le régiment suisse de Tauman, il en fut nommé colonel en 1562, après la bataille de Dreux, où il s'était signalé par son activité et sa bravoure. Il montra le même courage en Piémont, aux siéges de Volpiano et de Monte Cavallo; en Picardie, contre les Espagnols. La paix ayant fait réformer son régiment, Pfiffer fut fait lieutenant de la compagnie des cent gardes suisses de Charles IX, qui le créa chevalier. Il amena, en 1567, un

Digitized by Google

corps de 6000 Suisses au service de ce prince. Ce fut avec ce corps, dont il était colonel, qu'il sauva la vie à ce monarque, qu'il fit conduire dans un bataillon carré de Meaux à Paris, malgré tous les efforts de l'armée du prince de Condé, qui assaillit son petit corps de tous côtés. Au moment de l'attaque, Pfiffer mit les genoux à terre, et fit sa prière; après quoi cette citadelle ambulante s'achemina vers Paris, renversant tout ce qui s'opposait à son passage. Cette journée, appelée *la Retraite de Meaux*, a immortalisé le nom de ce héros. Il continua de servir Charles IX par son courage et par son crédit auprès de ses compatriotes : crédit qui lui fit donner le surnom de *Roi des Suisses*. Il contribua avec son régiment, en 1569, à fixer la victoire de Moncontour contre les huguenots. Pfiffer se déclara ouvertement pour la ligue, et engagea les cantons catholiques à l'aider puissamment. Il mourut dans sa patrie en 1594, à 64 ans, avoyer, c'est-à-dire premier chef du canton de Lucerne : charge que son zèle patriotique, sa grandeur d'âme et ses autres qualités lui avaient méritée. (*Voyez* l'*Histoire des officiers suisses*, par l'abbé Girard.)

PFLUG (JULES), *Phlugius*, évêque de Naümbourg, né en 1510 d'une famille distinguée, fut d'abord chanoine de Mayence, puis de Zeits. Il entra par son mérite dans le conseil des empereurs Charles-Quint et Ferdinand I^er^. Ce dernier prince s'en rapportait ordinairement à lui dans les affaires les plus difficiles. Pflug ayant été élevé sur le siége de Naümbourg, en fut expulsé par ses ennemis le jour même de son élection; mais il fut rétabli avec beaucoup de distinction six ans après par Charles-Quint. Il fut un des trois théologiens que l'empereur choisit pour dresser le projet de l'*Interim* en 1548, travail qu'il condamna ensuite; et présida aux diètes de Ratisbonne au nom de Charles-Quint. Il se signala surtout par ses ouvrages de controverse sur les dogmes attaqués par Luther. Ses livres sont pour la plupart en latin. Il en a fait aussi quelques-uns en allemand. On estime principalement : | une *Exposition des cérémonies de la messe;* | un *Traité de la réforme chrétienne;* | un *Avis aux ecclésiastiques*. Ce savant et pieux évêque mourut en 1594, à 74 ans.

* PFLUGUER (MARC-ADAM-DANIEL), agronome, né en 1777 à Morges, dans le canton de Vaud, s'occupa toute sa vie de l'agriculture. Il cultivait lui-même ses propriétés, et en même temps qu'il étudiait la théorie de cet art. Il quitta de bonne heure son pays natal pour venir se fixer à Paris, où il est mort dans le mois de mars 1824. On a de Pfluguer : | *Cours d'agriculture pratique, divisé par ordre de matières*, ou l'*Art de bien cultiver la terre*, 1809, 2 vol. in-8°; | les *Amusemens du Parnasse* ou *Mélanges de poésies légères*, 1810, in-18; | *Manuel d'instruction morale*, 1811, in-12; | *Cours d'étude à l'usage de la jeunesse*, Paris, 1811-1812; | *Maison des champs* ou *Manuel du cultivateur*, avec des gravures en taille-douce, Paris, 1819, 4 vol. in-8°.

PFOCHEN (SÉBASTIEN), est connu par une dissertation publiée en 1629, sur le style du nouveau Testament, dans laquelle il prétend que le texte grec est d'une élocution aussi pure que celle des meilleurs écrivains de la Grèce. Gataker attaqua cette assertion et lui opposa *De novi Testamenti stylo dissertatio*, où il montre les hébraïsmes dont le texte grec abonde; mais sa critique est quelquefois exorbitante et tombe à faux.

FIN DU NEUVIÈME VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

tant de monstres ont débuté par les plus beaux commencemens, on ne peut s'empêcher de croire qu'on a peut-être précipité ou surchargé le tableau qu'on en a transmis à la postérité. De là ce mot d'un écrivain un peu caustique : « Je me « dépite toujours quand je vois cet em- » pereur de deux ans, connu seule- » ment par une emphatique phrase de » bienfaisance, élevé au-dessus de Néron, » qui pendant cinq ans fut tout autrement » sage que lui. » Ses partisans mêmes ont condamné ses débauches infâmes ; mais elles étaient trop communes chez un peuple corrompu, pour l'avoir flétri dans l'opinion de ses contemporains. Ce n'est pas du reste le seul reproche qu'on lui a fait. « Il répudia (dit Crévier) Mar- » cia, sans que nous sachions la cause de » ce divorce, qui pourrait bien n'être autre » que ses amours avec Bérénice. » (*Voyez* ce nom.) Il faut convenir cependant que par comparaison avec cette multitude de tyrans odieux qui souillèrent et désolèrent Rome, Tite devait paraître un bon prince et contraster avec eux d'une manière avantageuse dans les fastes de l'histoire.

TIXALL (baronnet de). *Voyez* CONSTABLE.

TIXIER (JEAN), en latin *Ravisius Textor*, de Sainte-Saulge dans le Nivernais, et seigneur de Ravisy dans la même province, tira une partie de son nom de cette terre. Il enseigna les belles-lettres, avec un succès distingué, au collége de Navarre à Paris. Il fut recteur de l'université de cette ville en 1500, et mourut en 1522, à l'hôpital, suivant quelques auteurs. On a de lui : | des *Lettres*, 1560, in-8° ; | des *Dialogues ;* | des *Epigrammes ;* | *Officina vel potius naturæ historia, in quâ copiosè dispositum est per locos quicquid habent autores in diversis disciplinis plurimi, quod et ad rerum, historiarum et verborum cognitionem ullo modo facere potest*, Paris, 1522 ; Lyon, 1541, in-4° ; Bâle et Genève, édition donnée par Lycosthènes et revue par Grasser, 1626, in-8° ; | une édition de *Opera diversorum scriptorum de claris mulieribus*, Paris, 1521, in-fol. Ces différens ouvrages sont assez bien écrits en latin, et on peut le mettre au rang des habiles humanistes de son siècle.

* TOALDO (JOSEPH), savant italien, naquit à Saint-Laurent di Pianezze, près de Marostica dans le Padouan, le 11 juillet 1719. A l'âge de quatorze ans il fut placé dans le séminaire de Padoue, où il fit ses études avec succès. Outre les mathématiques, auxquelles il se livra particulièrement, il apprit la théologie, et fut gradué docteur dans cette faculté : peu de temps après il obtint la chaire de mathématiques. Il présida à la réimpressio[n] des *OEuvres* de Galilée, auxquelles [il] ajouta une préface, des notes, et les au[g]menta de *fragmens* inédits. Il essuy[a] beaucoup de difficultés de la part de tro[is] magistrats pour imprimer les *Dialogues* sur le système du monde, et pour y insérer quelques apostilles écrites de la mai[n] de Galilée. Il enseigna avec succès la grammaire, la rhétorique, la philosophie, les mathématiques, et introduisit dans so[n] école le calcul infinitésimal. Il fut ensuite nommé, en 1762, professeur de géographie, de météorologie, d'astronomie, et fit établir un observatoire commencé en 1767, et terminé au bout de sept ans. Il introduisit aussi dans l'état vénitien l'usage des paratonnerres, dont le premie[r] qu'on y ait vu fut élevé par lui à Padoue. Dans le voyage qu'il fit en Italie, il f[ut] partout reçu avec les distinctions que [ses] talens méritaient. Toaldo entreprit 1773, un *Journal astro-météorolog[ique]* qu'il continua jusqu'à sa mort qu[i eut] lieu le 11 décembre 1798. Outre un g[rand] nombre de *Dissertations* publiées, [soit] dans son journal, soit dans les journa[ux] étrangers, on a de lui : | *Notice sur [la] vie de l'abbé Conti ;* | *Abrégé de trigo[no]métrie plane et sphérique, théoriqu[e et] pratique, avec les tables de Déparcieu[x]*, 1769 ; | *Essai météorologique*, traduit [en] français. On considère cet ouvrage comm[e] le plus savant qui ait été écrit sur la météorologie et l'influence de la lune sur [les] saisons. | *Discours sur les hyvers [ex]traordinaires ;* | *Chronique* sur le m[ême] sujet ; | *Novæ tabulæ baromitri æstus[que] maris*, Padoue, 1771, in-4°. | *Mémoire [sur] l'application de la météorologie à l'ag[ri]culture*, problème proposé par la socie[té] académique de Montpellier en 1774 : [le] *Mémoire* de Toaldo fut couronné par c[ette] académie et traduit dans plusieurs [lan]gues de l'Europe. | *Mémoires sur les [ther]momètres et baromètres*, insérés [dans le] Journal d'agriculture de Venise. | *Parallèle des saisons avec les pr[oduits]* *produits de la campagne ;* | *T[raité de] gnomonique*, Venise, 1789, in-[4°] ; *methodo longitudinum, ex observ[atione] situ lunæ per meridianum ;* | *Sc[he]mata astronomica*, 1791, en trois [parties] qui concernent, savoir les deux pre[mières]

En vente.

VIES

DES

PÈRES, MARTYRS,

ET AUTRES

PRINCIPAUX SAINTS;

TRADUCTION LIBRE DE L'ANGLAIS D'ALBAN BUTLER,

PAR L'ABBÉ GODESCARD,

CHANOINE DE SAINT-HONORÉ.

ÉDITION AUGMENTÉE DE PLUS DE 600 VIES NOUVELLES,

PAR M. D.*** CHANOINE THÉOLOGAL ET VICAIRE-GÉNÉRAL ;

ET ENRICHIE

DU MARTYROLOGE ROMAIN, DE DIVERSES NOTICES, DU TRAITÉ DES FÊTES MOBILES, ET D'UN TRAITÉ DE LA CANONISATION DES SAINTS.

15 vol. in-8°, et 15 vol. gr. in-12.

Prix : 45 fr. 50 c. l'in-8°, et 32 fr. 50 c. l'in-12.

MM. les souscripteurs à notre édition de FELLER, par M. PÉRENNÈS, jouiront de l'avantage de ne payer la VIE DES SAINTS qu'au même prix. Cet avantage est important, et quiconque aura le premier ouvrage, voudra posséder le second.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google